

Bellefleur

Joyce Carol Oates

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

(Collection créée par André Bay)
(Extrait du catalogue)

Kôbô ABÉ	<i>La femme des sables</i> <i>La face d'un autre</i> <i>L'homme-boîte</i>
Vassilis ALEXAKIS	<i>Talgo</i>
Jorge AMADO	<i>Tieta d'Agreste</i> <i>La bataille du Petit Trianon</i> <i>Le vieux marin</i> <i>Dona Flor et ses deux maris</i> <i>Cacao</i> <i>Les deux morts de Quinquin-La-Flotte</i>
Maria Àngels ANGLADA	<i>Le violon d'Auschwitz</i>
Reinaldo ARENAS	<i>L'assaut</i>
Sawako ARIYOYOSHI	<i>Kae ou les deux rivales</i> <i>Les années du crépuscule</i>
James BALDWIN	<i>Si Beale Street pouvait parler</i> <i>Harlem Quartet</i>
Herman BANG	<i>Tine</i> <i>Maison blanche. Maison grise</i>
Julian BARNES	<i>Le perroquet de Flaubert</i> <i>Le soleil en face</i>
Mario BELLATIN	<i>Salon de beauté</i>
Karen BLIXEN	<i>Sept contes gothiques</i>
Ivan BOUNINE	<i>Le monsieur de San Francisco</i>

LA COSMOPOLITE

(Collection créée par André Bay)
(Extrait du catalogue)

Kôbô ABÉ	<i>La femme des sables</i> <i>La face d'un autre</i> <i>L'homme-boîte</i>
Vassilis ALEXAKIS	<i>Talgo</i>
Jorge AMADO	<i>Tieta d'Agreste</i> <i>La bataille du Petit Trianon</i> <i>Le vieux marin</i> <i>Dona Flor et ses deux maris</i> <i>Cacao</i> <i>Les deux morts de Quinquin-La-Flotte</i>
Maria Àngels ANGLADA	<i>Le violon d'Auschwitz</i>
Reinaldo ARENAS	<i>L'assaut</i>
Sawako ARIYOYOSHI	<i>Kae ou les deux rivales</i> <i>Les années du crépuscule</i>
James BALDWIN	<i>Si Beale Street pouvait parler</i> <i>Harlem Quartet</i>
Herman BANG	<i>Tine</i> <i>Maison blanche. Maison grise</i>
Julian BARNES	<i>Le perroquet de Flaubert</i> <i>Le soleil en face</i>
Mario BELLATIN	<i>Salon de beauté</i>
Karen BLIXEN	<i>Sept contes gothiques</i>
Ivan BOUNINE	<i>Le monsieur de San Francisco</i>

André BRINK	<i>Un turbulent silence</i> <i>Une saison blanche et sèche</i> <i>Les droits du désir</i>
Louis BROMFIELD	<i>La mousson</i>
Ron BUTLIN	<i>Appartenance</i>
Karel CAPEK	<i>La vie et l'œuvre du compositeur Foltyn</i>
Raymond CARVER	<i>Les vitamines du bonheur suivi de</i> <i>Tais-toi, je t'en prie et Parlez-moi d'amour</i>
Gabriele D'Annunzio	<i>Terre vierge</i>
Kathryn DAVIS	<i>À la lisière du monde</i> <i>Aux enfers</i>
Federico DE ROBERTO	<i>Les princes de Francalanza</i>
Lyubko DERESH	<i>Culte</i>
Anita DESAI	<i>Un héritage exorbitant</i>
Tove DITTEVSEN	<i>Printemps précoce</i>
Monika FAGERHOLM	<i>La fille américaine</i>
Lygia FAGUNDES TELLES	<i>Les pensionnaires</i>
Kjartan FLØGSTAD	<i>Grand Manila</i>
Tomomi FUJIWARA	<i>Le conducteur de métro</i>
Horst Wolfram GEISLER	<i>Cher Augustin</i>
Alberto GERCHUNOFF	<i>Les gaudios juifs</i>
Robert GRAVES	<i>King Jesus</i>
Wendy GUERRA	<i>Tout le monde s'en va</i> <i>Mère Cuba</i>
Farjallah HAÏK	<i>L'envers de Caïn</i> <i>Joumana</i>
Mark HELPRIN	<i>Conte d'hiver</i>
Hermann HESSE	<i>Demian</i>
E.T.A. HOFFMANN	<i>Les élixirs du diable</i>
Yasushi INOUE	<i>Le fusil de chasse et autres récits,</i> <i>édition intégrale des nouvelles de</i> <i>l'auteur publiées dans la Cosmo-</i> <i>polite</i> <i>Histoire de ma mère</i> <i>Les dimanches de Monsieur Ushioda</i>

Jens Peter JACOBSEN
Henry JAMES

Eyvind JOHNSON
Ismaïl KADARÉ
Yoram KANIUK

Jack KEROUAC
Ken KESÉY
Pär LAGERKVIST

Selma LAGERLÖF

D.H. LAWRENCE
LUXUN
Thomas MANN

Katherine MANSFIELD

Predrag MATVEJEVITCH
Carson McCULLERS

Paroi de glace
Au bord du lac
Le faussaire
Combat de taureaux
Le Maître de thé
Pluie d'orage
Niels Lyhne
L'autel des morts suivi de Dans la cage
Le regard aux aguets
Le roman d'Olof
La ville sans enseignes
Adam ressuscité
Confessions d'un bon Arabe
Maggie Cassidy
Vol au-dessus d'un nid de coucou
Le nain
Le bourreau
Barabbas
L'anneau du pêcheur
Jérusalem en terre sainte
L'empereur du Portugal
Île mon île
Le journal d'un fou
Tonio Kröger
La mort à Venise
Nouvelles
Lettres
Cahier de notes
Entre asile et exil
Le cœur est un chasseur solitaire
suivi de Écrivains, écriture et autres
propos
Le cœur hypothéqué
Frankie Addams
La ballade du café triste

	<i>L'horloge sans aiguilles</i>
	<i>Reflets dans un œil d'or</i>
GUSTAV MEYRINK	<i>Le Golem</i>
HENRY MILLER	<i>Tropique du Capricorne</i>
	<i>Un dimanche après la guerre</i>
	<i>Entretiens de Paris</i>
	<i>Virage à 80</i>
	<i>Tropique du Cancer</i>
	<i>suivi de Tropique du Capricorne</i>
HENRY MILLER / Anaïs NIN	<i>Correspondance passionnée</i>
VLADIMIR NABOKOV	<i>Don Quichotte</i>
	<i>Austen, Dickens, Flaubert, Stevenson</i>
	<i>Proust, Kafka, Joyce</i>
	<i>Gogol, Tourgueniev, Dostoïevski</i>
	<i>Tolstoï, Tchekhov, Gorki</i>
NIGEL NICHOLSON	<i>Portrait d'un mariage</i>
ANAÏS NIN	<i>Les miroirs dans le jardin</i>
	<i>Les chambres du cœur</i>
	<i>Une espionne dans la maison de l'amour</i>
	<i>Henry et June</i>
JOYCE CAROL OATES	<i>Eux</i>
	<i>Blonde</i>
	<i>Confessions d'un gang de filles</i>
	<i>Nous étions les Mulvaney</i>
	<i>La Fille tatouée</i>
	<i>La légende de Bloodmoor</i>
KENZABURO OÉ	<i>Une affaire personnelle</i>
OLIVIA	<i>Olivia par Olivia</i>
O. HENRY	<i>New York tic-tac</i>
ROBERT PENN WARREN	<i>La grande forêt</i>
JIA PINGWA	<i>La capitale déchue</i>
JHABVALA RUTH PRAYER	<i>La vie comme à Delhi</i>
LUCÍA PUENZO	<i>L'enfant poisson</i>
THOMAS ROSENBOOM	<i>Le danseur de tango</i>
ARTHUR SCHNITZLER	<i>Madame Béate et son fils</i>

Mihail SEBASTIAN
Isaac Bashevis SINGER

Muriel SPARK
Saša STANIŠIĆ
Sara STRIDSBERG
Junichiro TANIZAKI
Rupert THOMSON
Carl Frode TILLER
Léon TOLSTOÏ

Ivan TOURGUENIEV

B. TRAVEN
Magdalena TULLI
Anne TYLER

Fred UHLMAN

La ronde
Mademoiselle Else
La pénombre des âmes
Vienne au crépuscule
Mourir
L'étrangère
Journal 1935-1944
Le magicien de Lublin
Shosha
Le blasphémateur
Yentl et autres nouvelles
L'esclave
Le beau monsieur de Cracovie
Un jeune homme à la recherche de l'amour
Le manoir
Le domaine
La couronne de plumes et autres nouvelles
Le pisseur de copie
Le soldat et le gramophone
La faculté des rêves
Deux amours cruelles
L'église de Monsieur Eiffel
Encerclement
La mort d'Ivan Ilitch suivi de Maître et serviteur
L'abandonnée
Dimitri Roudine
L'exécution de Troppmann et autres récits
Le visiteur du soir
Le défont
Toujours partir
Le voyageur malgré lui
Le déjeuner de la nostalgie
La lettre de Conrad
Il fait beau à Paris aujourd'hui

Sigrid UNDSÆT	<i>Olav Audunsson</i> <i>Kristín Lavransdatter</i> <i>Vigdis la farouche</i> <i>Printemps</i>
Birgit VANDERBEKE	<i>Le dîner de moules</i>
Ernst Emil WIECHERT	<i>La servante du passeur</i>
Oscar WILDE	<i>Intentions</i> <i>De profundis</i> <i>Nouvelles fantastiques</i> <i>Le procès d'Oscar Wilde</i>
Christa WOLF	<i>Aucun lieu. Nulle part</i> <i>Scènes d'été</i> <i>Incident</i> <i>Trois histoires invraisemblables</i> <i>Cassandre</i> <i>Médée</i> <i>Trame d'enfance</i>
Virginia WOOLF	<i>La chambre de Jacob</i> <i>Au phare</i> <i>Journal d'adolescence</i> <i>Journal intégral (1915-1941)</i> <i>Instants de vie</i> <i>Orlando</i>
Kikou YAMATA	<i>Masako</i> <i>La dame de beauté</i>
Stefan ZWEIF	<i>Nietzsche</i> <i>Vingt-quatre heures de la vie d'une femme</i> <i>Le joueur d'échecs</i> <i>La confusion des sentiments</i> <i>Amok</i> <i>Lettre d'une inconnue</i>

Pour l'éditeur, le principe est d'utiliser des papiers composés de fibres naturelles, renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois issus de forêts qui adoptent un système d'aménagement durable.

En outre, l'éditeur attend de ses fournisseurs de papier qu'ils s'inscrivent dans une démarche de certification environnementale reconnue.

L'arrivée de Mahalaleel

C'était il y a des années, lors de la période obscure, chaotique, insondable, qui précéda (de près de douze mois) la naissance de Germaine, un soir de la fin septembre troublé par la frénésie de vents innombrables, tels des esprits se livrant combat – tantôt plaintifs, tantôt en colère, tantôt subtils comme l'écho délicat du violoncelle, pénétrant au point de vous glacer la nuque et les épaules –, un soir si tourmenté, comme imprégné d'une odeur de soufre, un soir si lourd d'une nostalgie inarticulée que Leah et Gideon Bellefleur se querellèrent une fois de plus dans leur immense lit, la gorge nouée de sanglots parce que leur amour était trop dévorant pour accepter les limites de leurs corps de simples mortels ; et leurs mots hésitants, angoissés, irréfléchis, se heurtaient avec violence, comme la soie écrue qu'on déchire (car chacun était convaincu que l'autre n'était pas, ne *pouvait* être égal à son amour – Leah doutait qu'il existât un homme capable d'un amour si profond, immobile comme l'étang d'une forêt ; Gideon doutait qu'il existât une femme capable de saisir la nature de la passion qui déchire un homme de part en part, et le laisse brisé, épuisé, vulnérable comme un petit enfant) : ce fut cette nuit tumultueuse, balayée par la pluie, que Mahalaleel arriva au manoir des Bellefleur, situé sur la rive orientale du grand lac Noir, où il devait rester près de cinq ans.

Dans le pays on appelait ce manoir le château des Bellefleur, bien que ce nom déplût à la famille : même Raphael Bellefleur, qui avait construit cette extraordinaire demeure des dizaines d'années auparavant, pour environ un million et demi de dollars, en partie pour sa femme Violet et en partie par stratégie dans le cadre de sa campagne électorale, se sentait contrarié et gêné quand il entendait le mot « château » – car les châteaux évoquaient le vieux monde, le passé, l'Europe, ce cimetière pourrissant (Raphael le répétait souvent, de sa voix nasale au ton cassant, cérémonieux, qui donnait l'impression de s'adresser à un large public), et lorsque le grand-père de Raphael, Jean-Pierre Bellefleur, fut banni de France et renié par son propre père, le duc des Bellefleur, le passé cessa simplement d'exister. « À présent, dit Raphael, nous sommes tous des Américains. Nous n'avons pas d'autre choix désormais. »

Le manoir fut construit tout en haut d'une vaste colline

verdoyante environnée de pins argentés, d'épicéas et d'érables de montagne, donnant sur le lac Noir et, au loin, sur le mont Chatтары enveloppé de brumes, le plus élevé des sommets des Chautauquas. La splendeur du manoir, ses tours et ses murs crénelés en faisaient un château gothique anglais dans son architecture globale, avec une certaine influence mauresque (car tandis que Raphael étudiait les plans d'innombrables châteaux européens et congédiait un architecte après l'autre, l'esprit de la construction se modifiait naturellement), d'une beauté sauvage, tentaculaire, jamais vue dans cette partie du monde. Il fallut à une petite armée d'ouvriers qualifiés plus de sept années pour l'achever, et durant ce temps le nom des *Bellefleur* devint célèbre dans tout l'État, couvert d'éloges et de flatterie (qui ne tardèrent pas à fatiguer Raphael, bien qu'il les considérât comme son dû) et de ridicule par la presse (ce qui le rendait muet, insensible même à sa propre rage car comment une personne sensée, civilisée, pouvait-elle manquer d'être impressionnée par la grandeur du manoir des Bellefleur ?). *Le manoir des Bellefleur, le château des Bellefleur, le monument des Bellefleur, la folie monumentale des Bellefleur* : les langues allaient bon train. Mais tous reconnaissaient que la vallée de Nautauga n'avait jamais rien vu de pareil.

L'édifice de soixante-quatre pièces fut construit avec le calcaire et le granit des carrières des Bellefleur à Innisfail ; pour faire le mortier des tonnes de sable des sablières de Silver Lake, qui appartenaient aussi à Raphael Bellefleur, furent transportées dans des wagons tirés par des chevaux. La maison comportait trois parties, une aile centrale et deux ailes attenantes de deux étages chacune, protégées par des tours crénelées qui se dressaient avec une curieuse grâce massive. (Ces tours étaient destinées à produire un effet de contraste avec plusieurs tourelles plus petites et plus ornées qui surgissaient des angles de différentes façades.) Autour des immenses arcades et des fenêtres en encorbellement on se servit d'une pierre calcaire d'une teinte claire, formant un agréable motif en spirale. Le toit était recouvert de lourdes ardoises importées, mais par endroits des fragments de cuivre renvoyaient les rayons du soleil, donnant l'impression que le manoir était en flammes, qu'il brûlait sans se consumer. De l'autre côté du lac Noir, à des kilomètres, le manoir prenait à certains moments de la journée des couleurs étonnantes, d'une beauté étrange – gorge-de-pigeon, gris-rose, mauve, un vert pâle et lumineux. L'aspect pesant et funèbre des murs, des colonnes, des créneaux et des toits pentus se dissipait avec la distance : le manoir des Bellefleur devenait aérien, immatériel comme un arc-en-ciel aux couleurs palpitantes...

Raphael fut mécontent de la lenteur des travaux, et il fut mécontent lorsqu'ils furent terminés. Il regretta de ne pas avoir prévu une entrée plus vaste, une porte cochère différente, et une loge de cocher d'une pierre plus sombre ; il eût préféré des murs de plus de deux mètres d'épaisseur (car il craignait le feu, qui avait déjà détruit dans la région beaucoup de demeures en bois) ; et la loggia du premier étage, avec ses colonnes épaisses entre le rez-de-chaussée et le deuxième étage, lui parut laide. Soixante-quatre pièces ne suffiraient peut-être pas : et si son parti souhaitait un jour se réunir dans le manoir des Bellefleur ? Il lui faudrait une chambre d'amis d'une dimension et d'une beauté extraordinaires (plus tard, fut ajoutée la Chambre turquoise) pour accueillir les visiteurs de marque ; il lui aurait fallu trois loges de gardes et non pas deux, avec une loge centrale plus grande. Ainsi il se tourmentait et parcourait sa propriété à grands pas, essayant d'apprécier ce qu'il voyait, se demandant si le manoir était aussi beau que les gens le disaient, ou aussi baroque que ses yeux le percevaient. Il ne pouvait plus battre en retraite : il devait aller de l'avant ; et quand le dernier attelage de chevaux franchit la route venant de Nautauga Falls avec le dernier chargement de matériaux, quand le dernier fragment de vitrail importé fut en place, quand chaque meuble ancien ou fabriqué sur commande fut livré, quand chaque tableau et chaque tapisserie furent suspendus, et les tapis orientaux et turcs disposés, et les parcs, les jardins et les allées de gravier achevés ; quand la dernière des chambres fut tapissée d'un beau papier importé, quand des loquets et de lourds morillons furent posés sur chacune des grandes portes d'acier, quand le dernier menuisier – au cours des années, des Allemands, des Hongrois, des Belges et des Espagnols furent engagés – eut posé le dernier panneau, le dernier pilastre d'acajou ou le dernier plancher de teck ; quand le dernier manteau de cheminée en marbre blanc importé d'Italie fut en place, quand le dernier lustre d'or et de cristal, et les gravures, les mosaïques, les sculptures, les tentures et les boiseries que Raphael avait désirés furent en sa possession... il regarda alors autour de lui, remontant son pince-nez d'un mouvement sec, et soupira avec résignation. Il l'avait construit : et maintenant il devait y vivre.

(Car depuis l'enfance Raphael était affligé du caractère des Bellefleur, un mélange de passion et de mélancolie : il devait vivre avec.)

Lorsque Mahalaleel arriva au manoir, celui-ci avait beaucoup changé. À de rares exceptions près, les trente-cinq domestiques avaient été renvoyés au cours des décennies, beaucoup de chambres étaient fermées, la cave à vins s'était considérablement vidée, et

dans le jardin les statues de marbre étaient souillées par les intempéries. À mesure que les délicats arbres japonais dépérissaient et mouraient ils étaient remplacés par des espèces d'Amérique du Nord, plus robustes – des chênes, des cyprès, des bouleaux blancs, des frênes : certains des meubles les plus beaux avaient été gravement rayés et abîmés par les enfants, bien qu'on leur eût systématiquement interdit de jouer dans la plupart des pièces. Le toit d'ardoises fuyait en une douzaine d'endroits, les tourelles étaient endommagées par les tempêtes, les mauvaises herbes poussaient à l'emplacement qui avait été prévu pour une piscine en plein air, le parquet de l'entrée avait subi de terribles dégâts lorsque Noel Bellefleur, encore jeune homme, avait pénétré à cheval dans la maison. Des éperviers, des pigeons et d'autres espèces nichaient dans les tours à ciel ouvert (les sols en pierre de ces édifices grossiers étaient jonchés des squelettes de minuscules créatures) ; il y avait dans la maison des termites, des souris, des rats, des écureuils, des putois, des ratons laveurs et des serpents ; partout, des portes qui ne fermaient pas et des fenêtres qu'on ne réussissait pas à ouvrir. Les tulipiers sérieusement endommagés par les porcs-épics et les cerfs affamés n'étaient pas soignés, pas plus que l'orme blanc dont les branches les plus hautes avaient été frappées par la foudre. Le toit de l'aile orientale n'avait été réparé qu'approximativement après un violent orage de printemps, et la nuit même où Mahalaleel arriva au manoir sa cheminée la plus élevée fut en partie démolie. Mais que faire pour y remédier ? Vendre le manoir des Bellefleur était impensable (peut-être impossible), prendre une autre hypothèque était hors de question...

Grand-père Noel parcourait la propriété à cheval, monté sur son vieil étalon Fremont, prenant des notes dans un petit calepin noir, notant les réparations qui devaient être faites avant la prochaine saison, calculant (bien que de façon assez imprécise) les sommes nécessaires. Il était très contrarié par l'aspect du cimetière, où les belles stèles anciennes en marbre, en albâtre et en granit, et surtout le mausolée de Raphael, avec ses admirables colonnes corinthiennes, se trouvaient dans un état déplorable. Mourir, et être enterré là !... Et les morts négligés de la sorte risquaient de se venger !...

Mais il se contentait de s'en plaindre pour la forme à sa femme et aux autres, et ses observations étaient devenues si familières que ses fils Gideon et Ewan faisaient à peine l'effort de l'écouter par politesse, et que sa fille Aveline déclara : « Si vous me laissez diriger la maison à la place de Gideon et d'Ewan, peut-être qu'on pourrait agir... » Une étrange inertie semblait paralyser le vieil

homme et même sa monture. Il lui arrivait de s'arrêter au milieu d'une déclaration passionnée et de se détourner brusquement avec un geste résigné du bras. Comme pour dire : On ne peut rien à tout cela, au malheur qui s'est abattu sur nous, c'est le destin des Bellefleur, c'est notre malédiction, il n'y a pas d'issue pour y échapper dans cette vie...

Les Bellefleur s'étaient toujours distingués de leurs voisins de la Vallée, non seulement par leur fortune et leur goût de la polémique, mais par l'histoire singulière de leurs infortunes. Le destin leur accordait une part raisonnable de chance mais ripostait ensuite en les accablant. Impossible de caractériser l'expérience de notre famille, songeait Vernon Bellefleur : sommes-nous victimes d'une tragédie ou simplement d'une farce ? – ou d'un mélodrame ? – ou des tours du destin, d'un pur effet du hasard, qui ne peuvent être élucidés ? Même les innombrables ennemis des Bellefleur les considéraient comme des êtres exceptionnels. Selon la croyance générale, le « sang » des Bellefleur était porteur d'une certaine mélancolie fantasque, d'une tendance à l'énergie et à la passion qui pouvait être contrariée à tout moment par une terrible désolation, par une carence étrange de l'imagination : aussi le grand-oncle Hiram essaya-t-il une fois de décrire ce phénomène en parlant de la poussée de l'eau qui jaillit d'une conduite... puis s'écoule, tourbillonnante, le long d'un canal... avalée par la terre, où l'attire la pesanteur. D'abord vous êtes au premier stade, expliqua-t-il ; et puis, brusquement, vous êtes au second. Vous vous sentez comme aspiré... votre exubérance vous échappe... et vous ne pouvez rien faire, absolument rien, pour arrêter cela.

Les femmes de la famille Bellefleur, bien que tourmentées elles-mêmes par le flux et le reflux de cette mystérieuse énergie, tendaient à minimiser le phénomène en disant qu'il s'agissait d'un état d'âme, d'une humeur, d'une phase que quelqu'un traversait. « Ah, te voilà dans une de tes humeurs, n'est-ce pas », disait Leah d'un ton léger à Gideon qui se trouvait étendu tout habillé sur leur lit, avec ses bottes de cheval boueuses, la tête penchée de côté, le visage enflammé, les yeux dans le vague ; et bien qu'il ne répondît pas – il pouvait rester étendu ainsi, comme paralysé, respirant à peine, pendant des heures – ce n'était toujours qu'une humeur aux yeux de Leah. « Où est Gideon ? » demanderait sûrement Cornelia, la belle-mère de Leah, lorsque la famille se réunirait pour dîner dans la plus petite salle à manger – car la grande salle à manger de l'aile centrale du manoir, avec ses tables et ses chaises allemandes massives en bois sombre, ses peintures à l'huile hollandaises si moroses, ses plâtres décoratifs noircis et ses lustres de cristal dans

lesquels de minuscules araignées avaient tissé une galaxie de toiles, et ses cheminées de deux mètres de haut qui avaient pris au cours des décennies l'aspect et même l'odeur de tombes ouvertes, n'avait pas servi depuis des années – et Leah hausserait ses magnifiques épaules avec indifférence et dirait : « Il est dans une de ses humeurs, mère. » Sa belle-mère hocherait sagement la tête et ne poserait pas d'autres questions. Après tout son fils aîné Raoul s'était aussi laissé emporter par une humeur, un sinistre état d'âme, et son beau-frère Jean-Pierre, emprisonné à Powhatassie, avait, disait-on, commis un crime, ou des crimes, d'une ampleur si grotesque que s'il était coupable (et bien sûr il ne l'était pas ; le juge et les jurés, ouvertement prévenus contre la famille Bellefleur, avaient refusé de considérer son affaire d'une manière équitable) c'était certainement à cause d'une humeur diabolique, et de rien d'autre. Quand l'arrière-arrière-arrière-grand-père Jedediah s'était retiré sur le flanc du mont Blanc pour y chercher Dieu dans son essence vivante, il avait sûrement cédé à une étrange humeur, une humeur perfide... qui aurait pu effacer dès l'origine toute la lignée des Bellefleur. Un cousin de grand-père Noel, furieux à cause des projets que faisait la famille pour son avenir, se jeta sur une scie circulaire de un mètre de diamètre dans l'une des scieries de la famille à Fort Hanna, et on dit de lui, avec mépris, qu'il s'était laissé emporter par une humeur... Et Leah elle-même, que la famille de son mari considérait comme presque trop flegmatique, avait été possédée par d'étranges impulsions quand elle était jeune fille. (Elle s'était attachée aux animaux *les plus bizarres*. Elle avait eu les engouements *les plus bizarres*, disait-on).

Ce dut être une humeur, cette nuit de septembre anormalement chaude, qui l'incita à se disputer avec son mari : ce dut être une humeur qui la poussa à descendre en courant au rez-de-chaussée et à donner asile à Mahalaleel. Elle savait, bien sûr, que la présence du chat rendrait fou le pauvre Gideon...

Et c'est ce qui arriva.

Toute cette journée le ciel au-dessus du lac Noir resta blafard, strié de bandes de lumière pâle tirant sur l'orange et le vert, comme à l'heure du couchant, où le soleil disparaissait derrière la cime du mont Chattaroy, à moins de soixante kilomètres de là. Au nord, les montagnes étaient invisibles. L'air était malveillant. Vers le crépuscule une pluie chaude commença à tomber, doucement d'abord, puis avec une violence grandissante, balayant le lac de part en part. Puis le vent se leva. Les eaux étrangement sombres du lac

Noir s'assombrissent encore, gifiées par la pluie, les vagues s'élançaient puis retombaient, et se précipitaient sauvagement sur le rivage, lisses et grises comme le plomb, avec un air d'impatience irritée. On entendait – on pouvait *presque* entendre – leurs voix.

Le jeune Vernon Bellefleur, qui marchait dans les bois de pins, se demanda s'il devait se réfugier dans les vieilles baraques d'ouvriers au bas du cimetière ou rentrer en courant à la maison. Les orages le terrifiaient : c'était un grand lâche. Il entendait des voix apportées par les vents, des voix criant à l'aide ou demandant simplement de l'attention – de temps en temps il croyait, avec horreur, en reconnaître une. Ou l'imaginait-il, dans sa terreur pitoyable ?... Son grand-père Jeremiah, emporté par une inondation, neuf ans auparavant, un jour d'orage comme celui-là – son frère, Esau, qui n'avait vécu que quelques mois – sa propre mère, Eliza, qui avait disparu après l'avoir embrassé et bordé dans son lit pour la nuit : *Bonne nuit, mon chéri, bonne nuit, mon tout petit, mon bébé souris, ma douceur...* Il écoutait, terrifié, et n'osait faire un mouvement.

Le petit Raphael, regardant l'orage s'approcher d'une pièce condamnée au deuxième étage de l'aile orientale, s'abrita les yeux quand le ciel fut déchiré par la foudre. De surprise, il cria tout haut. Un instant brutal, le mont Blanc fut illuminé : étrangement dégagé des brumes, il avait pris l'apparence aplatie d'une image découpée dans du carton, et une clarté éblouissante émanait de lui. Raphael entendit des cris désincarnés, emportés comme de simples feuilles d'arbres. Les esprits des morts. Des nuits pareilles ils cherchaient refuge, mais, privés de vue, ils ne pouvaient savoir à quel point ils étaient proches des vivants.

Plus tard dans la soirée, avant de se déshabiller pour se coucher, Gideon Bellefleur inspecta les portes et les fenêtres, constatant avec une résignation agacée que le toit fuyait dans toutes les pièces, et que les cadres des fenêtres étaient disjoints – mais à quoi bon être en colère ? Les Bellefleur étaient riches, sans aucun doute, mais ils n'avaient pas d'argent ; pas assez ; il leur en fallait plus pour réparer le manoir avec le soin nécessaire, et à quoi rimaient les petites réparations à court terme ? Pour fermer un volet qui battait Gideon se pencha dehors, la tête courbée, le visage contorsionné, les lèvres bien serrées pour ne pas marmonner d'obscénité. (Leah ne tolérait aucun gros mot de sa part. Ni de la part d'aucun homme. *Tu veux profaner la vie en profanant ses origines mêmes*, criait-elle : *je t'interdis de dire des choses aussi laides en ma présence*. Mais elle-même jurait souvent. Quand elle était fâchée ou désappointée, elle lâchait des jurons d'écolière, poussait des exclamations enfantines : *Oh, crotte, bon Dieu, nom d'un chien !* – ce qui perturbait sa belle-mère, mais

charmaît Gideon d'une façon irrésistible : sa jeune épouse était si belle, si magnifique, et comment pouvait-elle manquer d'être charmante, quelles que fussent les paroles prononcées par sa bouche ?) Ce fut à ce moment que Gideon vit, ou crut voir, quelque chose émerger de l'obscurité au bord de la pelouse, deux étages plus bas. L'animal avançait contre le vent avec une grâce et une vivacité remarquables, effleurant la surface du gazon telle une gigantesque araignée d'eau. *Mon Dieu*, murmura doucement Gideon. L'animal, arrêté par le haut mur du jardin, hésita un moment, puis se fraya un chemin le long du mur, se déplaçant avec moins de grâce maintenant, tâtonnant comme s'il était aveugle.

Gideon se pencha par la fenêtre pour regarder. Son visage, ses longs cheveux épais et le haut de son corps étaient trempés par la pluie. Il eut envie de crier – de crier quelque chose – mais il avait la gorge serrée, et de toute manière le vent était beaucoup trop fort, et eût renvoyé ses paroles dans la pièce. Puis la foudre éclata de nouveau et Gideon vit la glycine mal entretenue qui recouvrait le mur secouée par le vent, à tel point qu'elle semblait étrangement se rapprocher de la maison. Mais ce fut tout : il n'y avait rien d'autre : sa vision l'avait abusé.

L'orage s'apaisa un moment, et tout le monde alla se coucher, puis les vents reprirent avec une force accrue, et il fut évident que personne ne dormirait beaucoup cette nuit-là. Leah et Gideon s'étreignirent dans leur lit, et parlèrent avec appréhension de sujets qu'ils s'étaient promis de ne plus aborder – l'état de la maison, la mère de Leah, la mère de Gideon, le fait que Leah voulait un autre bébé et ne pouvait pas, ne pouvait pas, pour quelque raison ne pouvait pas concevoir bien qu'elle fût déjà la mère de jumeaux (alors âgés de cinq ans, Christabel, la sœur de Germaine, et son frère Bromwell) ; et puis ils se querellèrent ; et Leah trouva le moyen, en sanglotant, de frapper la joue gauche de Gideon de son poing plutôt large ; et Gideon, d'abord étourdi, puis furieux, l'attrapa par les épaules et se mit à la secouer : *Qu'est-ce qui te prend, tu te crois avec qui*, et la rejeta violemment contre le bois de leur lit ancien (vénitien, du XVIII^e siècle, un lit gondole à baldaquin sculpté avec raffinement, équipé d'énormes oreillers de plumes d'oie et de duvet de cygne, l'une des acquisitions les plus stupides de Raphael, le meuble préféré de Leah, si merveilleusement vulgaire, si somptueux, si absurde – elle avait refusé le lit offert par ses beaux-parents quand elle était arrivée jeune mariée au manoir, et elle avait insisté pour obtenir celui-ci après avoir erré dans les chambres condamnées, sachant précisément ce qu'elle voulait : car, étant l'une des cousines de Gideon, de la branche « pauvre » de la famille

Bellefleur qui vivait de l'autre côté du lac, elle avait joué toute petite dans le manoir). Elle lui lança des coups de pied et il se jeta sur elle, et ils s'agrippèrent et se maudirent, grognant et haletant, et tandis que la tempête se déchaînait au-dehors ils firent l'amour, ce n'était pas la première fois cette nuit-là, ils pressèrent leurs visages humides de larmes l'un contre l'autre, murmurant : *Je t'aime, Dieu comme je t'aime*, et pas même les esprits des morts, dans le tumulte de leurs cris bouleversants de désespoir, ne purent pénétrer l'extase mouvante du labeur de la passion.

Puis ce fut fini, et ils s'endormirent tous les deux. Gideon nageait sans effort, il devait traverser une inondation ; les arbres déracinés, les débris et même les cadavres charriés par le courant ne l'atteignaient pas ; son cœur se gonfla de triomphe. Il lui semblait qu'il chassait de nouveau le Vautour du lac Noir. Cette créature géante aux ailes blanches, aux épaules voûtées, à la face tachetée, nue comme celle d'un singe... Leah sombra dans un abîme de sommeil, et fut enceinte tout de suite : non seulement enceinte, mais de neuf mois ; son ventre enfla et s'emplit des vibrations de la vie.

Et brusquement, elle se réveilla.

En bas, juste devant la maison, au loin, on pleurait pour entrer.

Elle l'entendait clairement : quelqu'un pleurait, suppliait, griffait pour entrer.

Leah émergea de son profond sommeil, renonçant à la tiédeur, s'arrachant aux rêves, et fut aussitôt ramenée à la surface où la tempête continuait de hurler tandis qu'un être misérable demandait à entrer. Sans hésiter elle se leva de son lit, entièrement nue, et enfila son peignoir de soie, maintenant très effrangé et un peu souillé aux poignets, l'un des rares vêtements qui lui restaient encore de son trousseau d'il y avait six ans. Son mari étendit un bras vers elle et murmura son nom dans son sommeil d'un ton plaintif, possessif, mais elle feignit de ne pas l'entendre.

Elle alluma une chandelle et abrita la flamme de sa main pour ne pas déranger Gideon, puis elle se hâta, pieds nus, de sortir de la pièce. Dès qu'elle fut dans le couloir elle entendit très distinctement les cris de la créature. Ce n'était pas un cri humain, ni l'expression d'un langage, mais elle le comprit tout de suite.

Ainsi la mère de Germaine alla-t-elle ouvrir la porte à Mahalaleel : nue sous le peignoir de soie blanche qui lui tombait jusqu'aux

chevilles : une grande femme, exceptionnellement grande, une femme robuste au corps plein, aux longues jambes admirablement musclées, au cou droit comme une colonne, avec une épaisse natte de cheveux roux sombre qui tombait lourdement entre ses omoplates et descendait jusqu'au creux de ses reins : une belle géante aux grands yeux en amande, au long nez aquilin, aux lèvres charnues légèrement entrouvertes, qu'éclairait le miroitement de la bougie, vacillante comme une caresse.

« Oui ? cria Leah en descendant le grand escalier d'acajou. Qui est-ce ? Qui est là ? »

Elle se hâta d'arriver en bas sans jeter un regard aux vieilles tapisseries élimées, décolorées, mal tendues sur les murs, ni aux niches taillées dans la pierre où des bustes de marbre – d'Adonis, d'Athéna, de Perséphone, de Cupidon – accumulaient depuis des décennies des masques de saleté, et tendaient maintenant à ressembler à des mulâtres au sexe indéterminé ; elle passa devant le curieux tambour de la guerre de Sécession sur le palier du rez-de-chaussée, que Raphael Bellefleur avait fait recouvrir de sa propre peau après sa mort, et cercler de cuivre, d'or et de nacre (pauvre grand-père Raphael ! – il avait escompté les hommages des générations à venir, et maintenant aucun enfant ne le remarquait, même le plus oisif) : elle se dépêcha, pieds nus, les talons frappant pesamment le tapis cramoisi passé, tenant haut la chandelle vacillante, des boucles de cheveux roux sombre voletant autour du front, des larmes incompréhensibles brillant dans les yeux.

« Oui ? Qui est-ce ? Qui est-ce ? C'est moi, Leah, je viens vous ouvrir ! »

Il y eut un tel branle-bas, entre les gémissements et les grattements à la porte et le cri strident de Leah, que le reste du château – déjà réveillé à cause de l'orage, ou dormant d'un sommeil inégal – fut bientôt debout. Dans ces premières années les jumeaux étaient toujours au même diapason que leur mère, surtout Christabel : ils se faufilèrent devant Lettie pour sortir de la nursery et coururent le long du couloir du rez-de-chaussée, le petit Bromwell ajustant ses lunettes à monture métallique en pleurnichant, Christabel échevelée et en larmes, sa chemise de nuit glissant de sa petite épaule. « Maman, où êtes-vous ? Maman ! Est-ce qu'un fantôme essaie d'entrer dans la maison ? » Et naturellement les bruyants cousins, les enfants de Lily et d'Ewan, bondirent de leur lit et se bousculèrent pour regarder par-dessus la balustrade, les yeux grands ouverts : et Ewan lui-même, massif comme un ours, l'air fâché, son large visage devenu tout rouge, sa chevelure

grisonnante hirsute comme si des chrysalides y avaient filé leur fabuleux cocon : et la tante Lily traînait derrière, un châle de cachemire jeté sur les épaules, étreignant sa poitrine tombante, sa figure blafarde aussi brouillée qu'une gouache délayée, agrippant le bras de son mari : « Oh, qu'est-ce qu'ils sont en train de faire, oh, arrêtez-les, Ewan, c'est Gideon, c'est Leah, au nom du ciel que font-ils *maintenant*... » Et Vernon apparut tout en haut des escaliers, frissonnant, son pyjama dépareillé flottant sur son corps décharné. Il ne pouvait s'arrêter de tirer sur les poils épars d'un blond filasse qui lui poussaient au menton, car cet après-midi dans la forêt, il avait échappé de justesse à certains esprits, il avait couru désespérément pour rentrer tandis qu'ils jacassaient, poussaient des cris aigus et s'accrochaient à ses manches, lui pinçaient les oreilles et faisaient mine de déposer sur ses lèvres serrées des petits baisers brûlants et moqueurs, et il lui semblait maintenant que le plus téméraire d'entre eux l'avait découvert et allait d'un instant à l'autre forcer la porte, et se précipiter en haut de l'escalier pour venir le chercher... Pourtant il ne cria pas à Leah de laisser la porte fermée, comme tous les autres.

Edna, la femme de ménage, était debout, dans sa robe de chambre de flanelle tendue sur ses énormes seins ; et Henry et Walton, les domestiques ; et le précepteur des enfants, Demuth Hodge, dont les cheveux se dressaient en touffes comiques ; et enfin la pauvre Lettie, qui se réveilla pour trouver les jumeaux partis, la maison secouée par un vent violent, des rafales de pluie frappant les fenêtres comme des poignées de cailloux qu'aurait lancés une main démente. « Bromwell, Christabel, où êtes-vous ? » cria-t-elle (bien qu'elle n'eût de pensée – pauvre Lettie ! – que pour leur père). Et grand-père Noel apparut dans ses sous-vêtements, qui étaient honteusement souillés. Ses cheveux blanc jaunâtre flottaient autour de son crâne et son visage d'oiseau, vu en raccourci, était livide de rage. « Leah ! Que se passe-t-il ? Pourquoi as-tu semé le chaos dans toute la maison ? Je t'interdis d'ouvrir cette porte, ma fille ! Tu ne sais pas ce qui est arrivé à Bushkill's Ferry, aucun de vous n'a-t-il appris... » Il boitait fortement, car son pied droit avait failli être emporté par l'explosion d'une mine dans les derniers jours de la guerre.

Et il y avait tante Aveline, dans sa robe de chambre de satin piqué, les cheveux enroulés dans des douzaines de papillotes en chiffon, suivie de près par son mari Denton, avec sa face informe de mollusque, leur petite fille au nez pointu, Morna, et leur fils de treize ans, Louis, qui riait stupidement, croyant qu'un des ennemis de l'oncle Gideon était venu le chercher, et le petit Jasper tout agité qui s'arracha à l'emprise de la main de sa mère et courut hardiment

en bas des escaliers, vers Leah – « Tante Leah, avez-vous besoin d'aide ? Voulez-vous que je vous aide à ouvrir la porte ? » Et naturellement les enfants de Lily et d'Ewan se précipitèrent en bas eux aussi, les filles, Vida et Yolande, aussi bruyantes que Garth et Albert, tandis que seul Raphael restait en arrière : car en vérité de tous les Bellefleur il fut peut-être le plus effrayé, cette nuit tumultueuse, de l'arrivée de Mahalaleel. Tout en haut grand-mère Cornelia grommelait toute seule en essayant d'ajuster sa perruque sans l'aide charitable d'un domestique (car la vieille femme croyait que la maison avait été frappée par la foudre et brûlait, et qu'elle *devait* quitter sa chambre, et bien sûr sa fierté lui interdisait de se montrer à ses fils et à ses belles-filles, à ses petits-enfants et même à son vieux mari sans sa nouvelle perruque française). L'arrière-grand-mère Elvira s'agita dans son sommeil mais fut incapable de se réveiller : ballottée par les vents cruels, elle voyait clairement les eaux du Nautauga monter (et elles montèrent cette nuit-là de cinquante centimètres par heure au plus fort de l'orage), et une fois de plus elle s'emportait contre son mari, lui demandant de ne *pas* essayer de sauver les chevaux comme il l'avait fait dix-neuf ans auparavant ; mais bien entendu le vieil homme têtu ne lui prêtait pas attention, bien que sa combinaison et même sa barbe noire en broussaille fussent trempées, et qu'un objet très pointu eût transpercé ses bottes, dont la gauche s'était remplie de sang, et que la vilaine cicatrice sur son front, une blessure de guerre dont il était bêtement fier, eût pâli sous l'effet de la peur. « Tu veux te noyer ! Tu veux te noyer et être emporté par les flots ! lui criait-elle. Alors je ne suis plus responsable de toi ! Ce n'est pas moi qui me chargerai de retrouver ta vieille carcasse misérable et de l'enterrer ! » – et ce fut en effet ce qui arriva. L'oncle Hiram, qui marchait si souvent pendant son sommeil, surtout à cette période de sa vie, était, chose curieuse, profondément endormi dans son lit, dans sa belle chambre à coucher qui donnait sur le jardin ; il ne sut rien de ce branle-bas, et manifesta le lendemain sa stupéfaction devant la présence de Mahalaleel et le comportement entêté de sa nièce Leah. (« Gideon ne peut contrôler sa femme, dit-il à son frère Noel, ce garçon n'a pas un peu *honte* de leur relation ? ») La tante Veronica ne descendit pas non plus, bien qu'elle fût évidemment réveillée depuis des heures ; elle entendit les cris et éprouva une faible curiosité mais elle resta dans sa chambre, tout habillée, une pèlerine de pluie sur les épaules, attendant simplement – la fin de l'orage ? – attendant.

Alors Gideon lui-même apparut en haut des escaliers, en fermant son pantalon. Sa large poitrine musclée luisait de transpiration sous sa fourrure noire en désordre ; sa bouche courroucée était un cercle rouge au milieu de sa barbe ; ses yeux lui sortaient des orbites. «

Leah, cria-t-il, tu peux me dire ce que tu fais là ? Si quelqu'un veut entrer..., je m'en charge ! *Je m'en charge !* »

Mais bien sûr il était trop tard. Leah, aidée par Jasper et Albert, avait déverrouillé la porte et se battait pour l'ouvrir (cette porte-là, située dans l'ancien hall d'entrée au centre même du manoir, n'était jamais utilisée : faite de deux panneaux de solide chêne, et recouverte d'un blindage pour la rendre ininflammable, elle devait peser près de cinquante kilos : et bien sûr les gonds et les loquets étaient complètement rouillés) ; et tout d'un coup elle *fut* ouverte, rabattue furieusement contre le mur par le vent ; et la pluie explosa à l'intérieur ; et là, dans l'immense encadrement voûté de la porte... là, se ruant avec désespoir et ignominie dans la pièce, fonçant sur les pieds de Leah, se trouvait une créature squelettique pas plus grosse qu'un rat, au poil sombre trempé, aux côtes saillantes, aux moustaches gris argent cassées, à la queue pendante, inerte, mince comme un lacet. Quelle bête affreuse ! Trempée de pluie, répugnante de saleté, affamée, quelle bête affreuse et méprisable !

Gideon dévala le reste des marches, vociférant. Eh bien, c'était un rat : il allait le tuer à coups de pied immédiatement. Garth, le fils aîné d'Ewan, attrapa une chaise pour le frapper. Jasper battit des mains et poussa une tyrolienne pour l'effrayer. Grand-père Noel criait que c'était sûrement une ruse, une ruse pour les distraire – ils étaient en danger – dehors il y avait des Varrell tapis derrière les arbustes – pourquoi personne n'avait-il pensé à apporter un fusil ? La créature, terrifiée, se blottit derrière les jambes de Leah, s'aplatissant contre le sol. Bromwell dit que c'était un rat musqué et qu'il ne ferait de mal à personne : pouvait-il le garder comme animal domestique ? Gideon hurla que c'était un rat, une bête malade et sale qu'il fallait tuer. Quelqu'un pensa à fermer la porte – il tombait une pluie torrentielle – mais à présent la pauvre créature ne pouvait plus s'échapper. Gideon s'approcha d'elle, Leah essaya de l'écartier, disant : « Laisse-le tranquille ! Qu'est-ce que ça fait s'il est laid ! » et un demi-cercle d'enfants s'avança bruyamment en frappant du pied et en battant des mains. L'animal cracha, reculant ; puis, se voyant pris au piège, il s'élança en avant et fila entre les jambes de Gideon ; il courut le long du mur comme un fou, se cognant aux pieds des tables, butant contre les chevilles nues de grand-père Noel. Tout le monde criait : certains de terreur, d'autres d'excitation. Un rat ! Un rat géant ! Ou peut-être était-ce un rat musqué ! Ou un opossum ! Ou un chat sauvage ! Ou un renardeau !

L'animal courait d'un bout à l'autre de la pièce, montrant les dents, couchant les oreilles. Leah se pencha pour l'attraper. « Viens ! Viens avec moi ! Je ne te ferai pas de mal, pauvre bête ! » cria-t-elle.

La créature n'hésita qu'un instant, puis – voyant Gideon fondre sur elle, le visage contorsionné – bondit dans les bras de Leah. Mais l'agitation était si grande, et les enfants si tapageurs, qu'elle fut prise de panique et commença à gronder, à griffer et à l'attaquer avec ses dents. « Allons ! Allons ! Pauvre bête ! » s'écria Leah. Elle maintint l'animal qui se tordait dans tous les sens et était beaucoup plus lourd et musclé que ne l'annonçait sa forme squelettique, elle ne voulut pas le relâcher, et lui chantonna un air comme à un bébé, bien qu'elle eût sur les bras et les joues une demi-douzaine d'égratignures ensanglantées. Sa mère, Della, apparut dans le vestibule, vêtue d'une longue robe noire, avec un bonnet de nuit noir transparent sur son petit crâne presque chauve, criant : « Leah ! Mets cette bête par terre ! Mais enfin, que fais-tu ? Je te dis de *reposer cette bête par terre immédiatement !* » Elle essaya d'agripper sa fille, mais celle-ci s'écarta brusquement ; Gideon tenta d'arracher la créature des bras de sa femme, mais elle refusa de la lui abandonner, disant : « Pourquoi tortures-tu la pauvre bête – pourquoi es-tu si cruel ? » Elle tenait loin d'elle l'animal qui se tordait mais il la griffait encore et elle avait maintenant de vilaines égratignures rouges sur les épaules, et même sur l'un de ses ravissants seins blancs si fermes – ce spectacle avait dû rendre son mari fou. « Ah, comme tu es méchant maintenant ! lui dit-elle d'une voix étrangement joyeuse. Veux-tu que je te punisse ?

– Leah, pour l'amour de Dieu, laisse-moi le supprimer », intervint Gideon.

Mais il n'y avait pas moyen de raisonner avec Leah une fois qu'elle s'était mis quelque chose dans la tête.

Elle leva lentement la créature au-dessus d'elle, afin qu'elle ne pût *tout à fait* l'atteindre de ses griffes. Les muscles de ses bras et de ses épaules magnifiques se raidirent. Chantonnant toujours, elle réussit à calmer l'animal, et au moins à lui caresser la tête. « Pauvre bête, pauvre bête terrifiée, mouillée, tu as froid, tu as faim ? veux-tu qu'on te donne à manger, et ensuite tu dormiras près du feu ? Tu ne peux pas changer ta laideur, n'est-ce pas ? »

Elle abaissa les bras et serra l'animal contre elle, bien qu'il frissonnât convulsivement. « Tu es une pauvre créature perdue, comme nous tous », chuchota-t-elle.

Ce fut ainsi que Mahalaleel arriva au manoir des Bellefleur : Leah le sauva, et l'emmena à la cuisine où un feu était allumé, et lui donna de la nourriture – du lait, les raclures d'une poêle à frire, des

bouts de lard, des os de poulet – qu'il grignota sans beaucoup d'appétit, en tremblant, les yeux saillants comme ceux d'un rat dans sa tête osseuse, anguleuse, sa queue ridicule de maigreur reposant inerte sur le sol derrière lui. Ensuite elle le sécha dans une grande serviette, murmurant : « Maintenant tu auras chaud, tu seras en sécurité, maintenant personne ne te fera de mal », ignorant son mari et sa mère, qui la suppliaient de s'occuper de ses blessures. Gideon regarda les balafres, le sang luisant, son cœur sombra au fond de son être, sa vision s'obscurcit, et il sentit – ah, il sentit si cruellement ! – son âme sur le point de s'échapper de son corps : car sa belle et jeune épouse, sa cousine Leah, la mère de ses jumeaux qu'il aimait tant qu'il ne pouvait le supporter, *refusait* de lui obéir. Toute la vallée de Nautauga le redoutait, dans la région personne n'osait lui tenir tête, mais sa propre femme – sa propre femme ! – le défiait constamment, et que pouvait-il faire ? Il l'aimait, il était malade de désespoir à cause d'elle, et lui aurait arraché Mahalaleel tout tremblant et décharné pour lui briser le cou d'un geste prompt s'il avait cru que cela pouvait changer quelque chose : ce que Mahalaleel, qui le considérait en secret à travers ses cils argent pâle, avait certainement senti.

« Viens te coucher, Leah », dit Gideon d'un ton las.

Les autres s'étaient retirés. La maison avait retrouvé son calme. Même l'orage s'était apaisé. L'aube approchait-elle ? Leah, s'étirant, ferma à demi les yeux de plaisir, son corps ondulant tel un poisson, comme si elle avait oublié Gideon. À ses pieds, sur les dalles du foyer, la malheureuse créature dormait enfin.

« Viens te coucher », dit Gideon, lui prenant le bras.

Elle ne résista pas. D'un geste pudique elle ramena son peignoir déchiré, ensanglanté, sur ses seins, et se tourna vers son mari comme pour enfouir son visage dans son épaule.

« Tu dois être très fatiguée, dit-il.

– *Tu* dois être très fatigué », répondit-elle doucement.

Le matin, quand Edna vint dans la cuisine, elle jeta un regard à l'animal près du feu – un seul regard, puis elle poussa de grands cris et courut trouver sa maîtresse. Ce n'était plus la misérable bête affamée à l'apparence de rat de la veille qui dormait sur le foyer de la cheminée, mais un chat d'une beauté extraordinaire : un énorme chat aux longs poils avec une fourrure rose cuivré, soyeuse et bouffante, une queue élégante, tout en plumes, de longues

moustaches argentées bien droites, frémissantes de vie. « Mahalaleel », dit Leah, le baptisant sur-le-champ, s'appropriant un son qu'elle n'avait jamais entendu auparavant – mais d'une certaine façon il *convenait* parfaitement – comme si un diabolotin le lui avait soufflé à l'oreille. (Par la suite elle apprit que *Mahalaleel* venait de la Bible, et elle se demanda vaguement si ce nom était bien choisi : car Leah faisait partie des Bellefleur qui se vantaient de leur mépris pour la Bible.) « Mahalaleel, chuchota-t-elle, tu es une vraie beauté... »

Le chat s'étira voluptueusement, et ouvrit les yeux – des ovales transparents, teintés de givre, dans lesquels des fentes noires paraissaient flotter langoureusement –, et il émit un léger roucoulement approuvateur, comme s'il la reconnaissait. Il la reconnaissait sûrement.

« Mahalaleel ?... »

Leah s'agenouilla devant lui, émerveillée. Elle fit un geste pour le caresser mais il se raidit – ses oreilles prodigieuses reculèrent d'une fraction de millimètre – et elle hésita. « Tu es magnifique, tu sais », chuchota-t-elle en le couvant du regard. « Attends que les autres te voient ! »

Elle ordonna à Edna de lui faire chauffer du lait – non, pas de lait ; de la crème : il fallait de la crème pour Mahalaleel. Et elle le nourrit elle-même dans un bol de sèvres ébréché. Enfin il lui permit de le toucher, d'abord timidement, puis avec plus de confiance. (Ah, si cette énorme créature devait se retourner contre elle, comme le vieux chien de chasse à moitié aveugle qui l'avait attaquée autrefois, quand elle était une petite fille turbulente ! – s'il devenait brusquement enragé et la labourait de ses griffes et déchirait sa chair offerte de ses crocs ! Mais c'était un risque qu'elle prenait sans hésiter, son sang palpitait d'un plaisir étrange, délirant.) Elle caressa l'épaisse fourrure soyeuse de son dos, lui frotta la tête derrière les oreilles, lui chatouilla le menton, retira de ses poils une demi-douzaine d'orties brûlantes, et se réjouit d'entendre soudain crépiter au fond de sa gorge un ronron guttural. Quelle merveille ! Quelle créature admirable ! Quand le reste de la famille le verrait, ils seraient stupéfaits ! Le chat termina la crème, et Leah se remit debout pour lui trouver autre chose – du rosbif froid, une cuisse de poulet froide – et il les dévora avec un appétit consciencieux qui faisait plaisir à voir. L'immense plumeau de sa queue, dans laquelle s'entremêlaient des poils d'innombrables couleurs – mordoré, safran, gorge-de-pigeon, noir, blanc, argent – se redressa lentement et resta en l'air, tressaillant de bonheur.

Leah s'assit un peu plus loin pour le regarder, les genoux serrés

contre la poitrine, les chevilles recouvertes par le bas de son peignoir. Mahalaleel devait peser quinze kilos, estima-t-elle. Et il n'était pas croisé de lynx ou de loup-cervier, ce n'était pas un sang-mêlé mais un pure race, un aristocrate aussi parfait que le chat persan qui appartenait à la directrice de l'école de La Tour, où elle était allée en pension des années auparavant. Les filles qui, grâce à leur attitude docile, à leurs bonnes notes ou leurs manigances subtiles, devenaient les préférées de Mme Mullein étaient autorisées à caresser la tête du chat en certaines occasions : mais bien entendu la méchante Leah, cette fille bruyante et indisciplinée, n'avait jamais été sa préférée. Ah, cette garce de Mullein ! Leah avait souhaité sa mort, et maintenant elle *était* bien morte, et Leah avait un chat bien à elle, et cette créature était tout simplement l'animal le plus magnifique qu'elle eût jamais vu. (Bien sûr Leah avait adoré ses chevaux, surtout pendant son adolescence ; et dès l'âge de douze ans jusqu'à près de dix-neuf ans, lorsqu'elle s'était fiancée à Gideon Bellefleur, elle avait possédé un animal domestique très peu commun – une grosse araignée noire satinée pour laquelle elle éprouvait un amour immodéré et pervers ; elle s'était attachée aux multiples chiens de chasse des Bellefleur, et aux chats et chatons de la maisonnée : mais aucune de ces créatures n'était devenue pour elle aussi importante que Mahalaleel.)

« Oui, tu es une vraie beauté, tu es un bienfait », murmura Leah, presque incapable de détourner ses yeux de Mahalaleel, qui se léchait maintenant les pattes de sa langue rose et agile, se lavant à petits coups rapides, sans faire attention à elle. Sa fourrure avait quelque chose de fascinant : rosée, brillante, soyeuse et légère comme des boules de coton sauvage, et pourtant étonnamment épaisse ; et le dessin inépuisable, obsédant – qu'elle ne pouvait tout à fait discerner – formé par ces milliers de poils, chacun se teintant d'une couleur subtile. À quelques mètres Mahalaleel semblait être d'un gris-rose argenté ; de près il prenait une autre couleur, presque cuivrée. Vu sous un certain angle il paraissait étrangement transparent, lorsque le soleil matinal pénétrait sous ses oreilles fines, délicates, plutôt grandes ; sous un autre angle, où sa longue queue fournie et ses pattes un peu plus grosses que la moyenne, avec leurs coussinets gris-rose, étaient en évidence, il semblait énorme – avec son volume, et sa masse de muscles, quoique dissimulée par une fourrure trompeuse, si jolie et même frivole, aérienne comme un duvet d'oiseau. Il était vraiment magnifique ! Leah ne se lassait pas de le contempler.

Étreignant ses genoux, sa natte défaite tombant sur son épaule droite, elle contemplait la bête sauvage qu'elle avait baptisée

Mahalaleel. Sa venue était un présage, très clairement : un présage de grand bonheur. Comme il se léchait langoureusement, sans tenir compte de sa présence... D'un geste à demi conscient elle effleura les égratignures qu'il lui avait faites la veille dans sa terreur. Elles étaient encore sensibles et commençaient à la démanger. Ses doigts notèrent, avec un curieux détachement médusé, les fines arêtes de sang coagulé durci, minces comme des cheveux, sur ses avant-bras, ses épaules, au bas de sa joue droite, et même sur son sein droit : ah, l'étrange plaisir de découvrir ces éraflures, de les gratter légèrement, d'un ongle taquin ! – l'étrange plaisir de trouver sur sa propre chair une texture aussi intéressante et inattendue là où la veille il n'y avait eu que l'espace lisse, intact, de sa peau. Et bien que cette belle créature l'eût blessée, elle avait agi sans savoir ce qu'elle faisait, et était donc innocente.

« Mahalaleel ? Pourquoi es-tu venu à nous ? » chuchota Leah.

Le chat continua de se lécher les pattes, puis les oreilles, et ensuite il s'étira et bâilla – montrant ses crocs magnifiques blanc ivoire, si acérés et puissants que Leah retint son souffle. Et s'il l'attaquait brusquement ?... Et s'il plantait ses crocs, aussi gros que ceux d'un ocelot, dans sa chair ? Elle se pencha en avant pour le caresser encore, avec des mouvements prudents. Il s'écarta légèrement avec le dédain naturel d'un aristocrate, puis se laissa flatter la tête. « Ma beauté, mon Mahalaleel », dit-elle.

Quand le reste de la maisonnée vit Mahalaleel, ils furent bien entendu stupéfaits. Cette créature décharnée à l'allure de rat, cette vilaine petite bête condamnée de la veille !... Métamorphosée.

Grand-père Noel parla pour eux tous, bégayant : « Mais ça ne... ça ne paraît pas *croyable*... »

Mahalaleel s'étira et se détourna, massif, pour se rouler en boule, les ignorant.

À partir de ce jour Mahalaleel, ce mystérieux animal, vécut avec les Bellefleur ; il put aller et venir dans tout le château et fut tenu dans une admiration respectueuse par tout le monde – c'est-à-dire, tout le monde sauf Gideon. Il ne pouvait s'empêcher de temps en temps de se dire qu'il *eût mieux fait* de briser le cou de l'animal cette nuit d'orage. Car il sembla (pourquoi ? Personne ne le savait) que tout avait commencé cette nuit-là. Et dès lors il fut impossible de revenir en arrière.

L'étang

L'étang du Vison, à un kilomètre au nord du cimetière des Bellefleur. Au milieu d'un bois de tsugas, d'érables de montagne et de frênes. Un lieu secret tacheté de soleil.

L'étang du Vison, où Raphael Bellefleur, le fils de douze ans d'Ewan et de Lily, jouait, barbotait et nageait, et passait de longues heures étendu sur le petit radeau qu'il avait fabriqué avec des troncs de bouleaux et du fil de fer, à contempler l'eau. Elle était claire la plupart du temps, et il pouvait voir le dépôt de vase à l'endroit où il atteignait deux mètres de profondeur.

L'étang du Vison, un étang si nouveau et si caché que les Bellefleur plus âgés ignoraient son existence. Si quelqu'un demandait à Raphael où il avait passé toute la matinée et qu'il répondait en un murmure rapide, indistinct : Oh, nulle part, à l'étang, son grand-père Noel supposait qu'il parlait d'un étang situé juste de l'autre côté du vieux verger de poiriers. Il y a beaucoup de perches là-bas, lui disait-il, et j'ai vu des troupeaux de cerfs y paître, une fois ils étaient plus de trente-cinq, je les ai comptés, le vieux mâle le plus gros avait des bois de un mètre de large, je te jure ! – mais tu sais, petit, que l'étang fourmille de tortues voraces et que ces garces sont dangereuses. Il tâta Raphael du bout de l'index avec un rire étouffé. T'sais ce qu'une tortue vorace peut faire à un petit garçon qui patauge dans l'eau ?... ou qui est assez idiot pour nager ? Et comme Raphael devenait tout rouge et attendait impatiemment de s'échapper (car c'était un enfant timide qui élevait rarement la voix et s'efforçait d'éviter la compagnie bruyante des autres garçons), le vieil homme riait grossièrement, appuyant les mains sur son petit ventre rebondi sous l'étoffe tendue de son gilet et de son pantalon en se balançant. T' sais ce qu'une de ces vieilles garces énormes peut faire en attrapant d'un coup de dents un joli petit bout de chair tendre et chaude qui pendouille devant elle ?

L'étang du Vison, derrière le cimetière où aucun des enfants ne jouait, était la découverte de Raphael. Le lendemain du jour où la rivière du Vison, grossie par la fonte des neiges, déborda furieusement, plus encore que toutes les autres rivières qui se jetaient dans le lac Noir, Raphael s'éloigna d'un pas lourd, chaussé de bottes de caoutchouc, clignant des yeux à cause du soleil. Les

maines enfoncées dans les poches pour avoir chaud, bien que ce fût le mois d'avril et bientôt le printemps, et que le terrible hiver fût fini, à ce qu'on disait. (En haut dans les montagnes il y avait des grandes gorges et des vallées tapissées de neige, racontaient les gens. Il y avait des glaciers dont la glace bleutée s'accumulait au fond des ravins sans soleil, si dense et cruelle que peut-être ils ne fondraient jamais, et qu'une nouvelle ère glaciaire commencerait, et que se passerait-il ensuite ? – Les Bellefleur devraient-ils voyager en traîneau, comme autrefois, ou se déplacer avec des raquettes, comme le vieux Jedediah ? – Les précepteurs devraient-ils vivre au manoir pour instruire les enfants, ou n'y aurait-il plus d'instruction du tout ?) Mais la neige fondait, les rivières se déchaînaient et sortaient de leur lit, et tandis que la chaude pluie de printemps se déversait, le monde de glace des hautes cimes grondait, se brisait, se changeait en eau et formait des centaines de torrents impétueux qui se ruaient en bas des pentes – le torrent du Laurier, le torrent Sanglant, le torrent du Lièvre, le torrent Colombin –, se jetant dans les fleuves et les rivières, se dirigeant vers le lac, puis vers des terres plus basses, et, disait-on, vers l'océan, à des centaines de kilomètres de là, l'océan que les enfants n'avaient jamais vu. Raphael, examinant la belle mappemonde ancienne dans la bibliothèque (elle était si grande que même Ewan, avec ses longs bras, ne pouvait en faire le tour et joindre les extrémités de ses doigts), ne réussit même pas à trouver le lac Noir et fut pris de vertige en songeant à l'immensité de l'océan. Il faudrait passer sa vie entière à l'intégrer dans son esprit, dit-il à son cousin Vernon... Je ne veux jamais voir l'océan.

En des saisons moins turbulentes, la rivière du Vison était une large rivière sinueuse où venaient boire les chevaux, le bétail et les moutons des Bellefleur ; quoique plus étroite et plus en pente dans les hauteurs, elle s'étalait dans les prairies, ondulant paresseusement pour dessiner une suite de S. En certains endroits elle était très peu profonde, et en d'autres elle atteignait quatre à cinq mètres de fond. Des aulnes, des joncs, des roseaux et des bouquets de saules poussaient serrés et dans le désordre sur ses rives. Des gros blocs blanchis jonchaient le sol, jetés, dit-on aux enfants, par un géant au mauvais caractère qui vivait au sommet du mont Blanc. Quand était-ce arrivé ? demandaient-ils. Oh, il y a cent ans, leur répondait-on. Mais est-ce que c'est *vraiment* arrivé ? demandaient-ils encore. *Vraiment* ?... que voulez-vous dire par *vraiment* ? Vous voyez les rochers, non ? Allez en juger par vous-mêmes !

Un matin Raphael remonta seul le torrent, pensant qu'il allait découvrir la source de la rivière. Son oncle Emmanuel était célèbre

dans la Vallée (mais les gens se moquaient aussi de lui : Ewan et Gideon ne s'en privaient pas) pour les belles cartes exagérément détaillées qu'il avait faites des montagnes, et qui montraient tous les fleuves, les rivières, les ruisseaux, les torrents, les étangs et les lacs. Emmanuel disparaissait pour de longues périodes, qui duraient jusqu'à huit ou neuf mois, et tous les enfants, du moins les garçons, l'admiraient. L'idée qu'il pourrait s'enfuir de chez lui et aller vivre avec son oncle, là-haut dans la montagne, traversa l'esprit de Raphael... Mais au bout de moins de quatre kilomètres il renonça, épuisé. Le lit de la rivière et une grande partie de ses rives étaient un amas de rochers, de schistes détachés des parois, d'arbres tombés, de troncs pourrissants, d'étranges poches d'eau tourbillonnante et de remous d'écume ; certaines cascades avaient jusqu'à dix mètres de haut, et dégageaient une poussière d'eau glacée, aveuglante. Raphael estima qu'il n'avait gravi que quelques centaines de mètres dans la montagne, mais il était très essoufflé. Sa figure lui cuisait là où les branches de saule l'avaient giflé, le grondement des cascades l'assourdissait, des guêpes énervées tournoyaient autour de sa tête, il avait fait peur à un serpent à collier – et été pris de frayeur en le trouvant enroulé au soleil sur un tronc (son frère Garth avait un jour rapporté triomphalement à la maison un serpent de quatre mètres de long, disposé autour de son cou comme une écharpe), et quand il retira ses bottes pour frictionner ses pieds endoloris il découvrit une demi-douzaine de sangsues entre ses orteils, collées à sa peau blanche. Horribles bestioles répugnantes, qui suçaient son sang... Si *solidement* vissées à sa chair... Il faillit perdre la tête en les voyant, et gémit tout haut comme un petit enfant. Quand il rentra chez lui, il avait des élancements dans la tête à cause du soleil et son corps frêle était parcouru de tremblements convulsifs.

Pourquoi Dieu a-t-il créé les sangsues, demanda Raphael à Yolande, sa sœur aînée, ne savait-Il pas ce qu'Il faisait ?

Yolande, la jolie Yolande, délicatement parfumée par un mouchoir de dentelle imprégné d'eau de Cologne, glissé dans sa ceinture, ne lui jeta pas même un regard. Elle contemplait son image dans la glace et continua de brosser ses longs cheveux, qui étaient bruns, blonds et auburn tout à la fois, mais qui tendaient à se séparer en boucles sur ses épaules, ce qui l'exaspérait. Ne fais pas l'enfant, Raphael, dit-elle distraitement, tu sais bien qu'il n'y a pas plus de Dieu au ciel que de diable assis sur un trône en enfer.

Le lendemain matin pendant la leçon Raphael posa la même question à Demuth Hodge. M. Hodge, qui devait être bientôt renvoyé du manoir des Bellefleur (il ne saurait jamais précisément

pourquoi : il avait *cru* enseigner avec beaucoup de succès le latin, le grec, l'anglais, les mathématiques, l'histoire, la littérature, la composition, la géographie et les « sciences fondamentales », tenant compte de la variété insensée des talents, de l'intérêt et de la patience des enfants Bellefleur), marmonna qu'il n'était pas autorisé, en sa qualité de précepteur, à parler de questions religieuses aux enfants. « Vous devez savoir que votre famille est divisée à ce sujet – il y a ceux qui croient et ceux qui ne croient pas – et qu'aucune partie ne tolère le point de vue de l'autre. Aussi je crains de ne pas oser répondre à votre question, sinon pour observer qu'elle est noble et profonde, et que vous pouvez passer le reste de votre vie à y réfléchir... »

Finalement il alla voir le cousin Vernon, qui enseignait sporadiquement aux enfants la « poésie » et l'« éloquence », en général les sombres après-midi pluvieux où ses propres promenades dans les bois étaient impossibles. Mais Vernon parla avec une certitude extatique qui troubla son neveu. Je te dis que toutes les choses sont des dieux – *toute chose est Dieu*. Le Dieu vivant, mon cher garçon à l'esprit embrouillé, n'est pas distinct de Sa création.

La rivière était dangereuse dans les hauteurs, et le lac était agité même les jours sans vent, traversé par des courants souterrains ; mais l'étang du Vison était paisible. C'était un étang caché, sans danger, *son* étang. Les autres garçons ne s'y intéressaient pas. (Il n'avait pas de poissons, seulement des vairons, et on n'y trouvait pas tellement de grenouilles.) Les frères, les cousins de Raphael et leurs amis ramaient sur le lac, ou descendaient à cheval jusqu'au Nautauga, où ils pouvaient pêcher le brochet, l'omble de fontaine, le chabot noir, le poisson-chat, la perche, des poissons argentés et la carpe. À quoi bon traîner au bord de ce petit étang ? demandaient-ils à Raphael. Ce n'est rien de plus qu'un abreuvoir.

L'étang du Vison. L'étang de Raphael. Où il pouvait se cacher pendant des heures, et personne ne le dérangerait. Grand-père Noel parlait de l'étang mais il ne savait manifestement pas de quoi il s'agissait, sa mémoire avait dû s'embrouiller, car de l'autre côté du verger de poiriers il n'y avait qu'un pré marécageux saturé d'eau où nichaient les carouges à épauettes et les faisans ; il n'y avait là aucun *étang*.

Pourquoi grand-père ne cesse-t-il de parler de l'étang aux tortues voraces ? demanda Raphael à son père. Il n'y a aucune tortue vorace. Il n'y a pas d'étang là où il le dit.

Ton grand-père a pu faire une confusion, répondit sèchement Ewan. Il avait très peu de temps à accorder aux enfants, même à

Yolande, sa préférée ; il passait sa vie à se dépêcher, il devait contrôler les métayers, dépister une vache malade, se rendre en voiture à Nautauga Falls afin d'y retrouver quelqu'un à la banque. La colère lui empourprait souvent le visage mais il ne pouvait l'exprimer parce que cela risquerait de provoquer encore une querelle avec son jeune frère Gideon, et les enfants étaient assez sages pour s'écarter sur son passage et ne jamais attirer son attention aux repas. Il dit à Raphael d'un ton sévère : Montre du respect à ton grand-père. Que je ne t'entende jamais te moquer de lui.

Je ne me moquais de personne, protesta Raphael.

L'étang du Vison. Où l'air même avait une écoute si douce. S'il chuchotait tout haut il l'entendait, il ne questionnait ni ne contestait ses paroles, c'était son secret, son secret à lui tout seul. Parfois il s'accroupissait pendant des heures dans les joncs qui lui arrivaient à la taille, regardant les libellules, les araignées d'eau et les tourniquets, qui étaient infatigables. Le *fait* de leur existence lui paraissait de temps en temps extraordinairement surprenant. Et le *fait* qu'il existât dans le même univers qu'eux... Son esprit partait à la dérive. Il effleurait la surface de l'eau avec les insectes, ou semblait lentement au fond de l'étang, s'obscurcissant peu à peu ; mais il ne ressentait aucune appréhension à l'approche de cette obscurité, si différente de celle de sa chambre du manoir, avec son haut plafond, ses fenêtres pleines de courants d'air et son odeur de poussière et de colère. Y a-t-il au monde quelque chose que tu aimes plus que ton étang ? demandait à Raphael sa mère, Lily, se penchant pour baiser son front tiède, ne devinant pas quelle vérité se cachait dans ses paroles : tout comme les grenouilles-léopards se dissimulaient dans les herbes au bord de l'étang, et sautaient bruyamment dans l'eau à son approche.

Un froid après-midi d'octobre, une semaine avant l'arrivée de Mahalaleel au manoir, Raphael faillit se noyer dans son étang.

Ou plutôt, il faillit *être* noyé. Car, alors qu'il rêvait étendu sur son radeau, il fut attaqué par un garçon nommé Johnny Doan qu'il connaissait à peine.

Le jeune Doan avait quinze ans, et venait d'une famille de huit enfants qui vivait dans une ferme de deux hectares à plusieurs kilomètres au sud de la propriété principale des Bellefleur, à l'entrée du petit village des Bellefleur (qui n'était guère plus qu'une gare avec quelques magasins, puisque l'entrepôt de grain avait fermé).

De nombreuses années auparavant, les Doan – les femmes et les enfants aussi bien que les hommes – travaillaient dans les énormes champs de houblon de Raphael Bellefleur ; on les avait amenés pour cette raison dans la vallée de Nautauga, avec d'autres ouvriers, et logés dans des bâtiments qui ressemblaient à des casernes, avec des toits de tôle ondulée et des installations sanitaires des plus rudimentaires, à la lisière des champs. Il y eut une époque, à l'apogée du règne de Raphael, où il employait plus de trois cents ouvriers et récoltait le houblon de trois cents hectares – on disait dans l'État (avec un peu de mauvaise foi) que la plantation de houblon des Bellefleur était la plus vaste du monde. Raphael tirait lui-même fierté de la qualité de son houblon, qui, affirmait-il, avait un arôme beaucoup plus subtil que celui du houblon planté à une altitude plus basse (en Allemagne, par exemple), et de la discipline que ses contremaîtres imposaient aux ouvriers. Je ne suis pas sur terre pour être aimé, disait-il souvent à sa femme Violet, mais pour être respecté. En effet, il n'était aimé ni de ses ouvriers, ni de ses contremaîtres, ni de ses administrateurs, de ses distributeurs, de ses associés, ni des trois ou quatre autres propriétaires fonciers extraordinairement riches des Chautauquas – mais il était respecté.

L'époque de la culture du houblon dans la Vallée était révolue depuis longtemps, mais un nombre considérable de descendants des ouvriers des Bellefleur étaient dispersés dans la région. Certains travaillaient dans les grandes usines de conserves alimentaires de Nautauga Falls et de Fort Hanna, où les tomates, les cornichons, les petits pois et différents agrumes étaient préparés industriellement : la famille Bellefleur possédait une partie des Valley Products, la société la plus importante. Certains faisaient des petits travaux et prenaient des emplois saisonniers, et pouvaient toujours compter sur l'aide publique et les indemnités de chômage dans les villes, tandis que d'autres avaient pas mal réussi, achetant leur propre petite ferme au cours des années – quoique ces fermes n'eussent généralement pas la terre la plus riche de la Vallée, qui appartenait aux Bellefleur, aux Steadman ou aux Fuhr. Certains des descendants des ouvriers de Raphael Bellefleur étaient maintenant employés comme métayers par Noel Bellefleur et ses fils ; ou ils travaillaient dans les scieries et les entrepôts de grain d'Innisfail et de Fort Hanna ; ou bien, comme les Doan, ils se louaient pour la moisson, ou la cueillette des fruits, ou un travail journalier d'une sorte ou d'une autre (le creusement des fossés d'irrigation, la construction des communs), mais Gideon Bellefleur préférait, importer des ouvriers du Sud, ou du Canada, ou même de l'une des réserves d'Indiens, car il en était récemment arrivé à la conclusion qu'on ne pouvait compter sur la main-d'œuvre locale. Si un ouvrier ne faisait

pas sa journée, il ne recevait pas la totalité de son salaire journalier. *Un homme qui s'engage à faire un travail et ne fournit pas d'effort est un vulgaire voleur*, disait souvent Gideon. Les Doan essayaient aussi de vivre de leur ferme misérable, faisant pousser du blé, du maïs, du soja rabougri, et élevant un petit troupeau de vaches. Ils n'avaient aucune idée de la façon d'empêcher la terre arable de se dessécher et de s'envoler, ou peut-être ne s'intéressaient-ils pas à ces choses-là, et naturellement leur ferme tombait en poussière, et dans quelques années ils ne pourraient plus rembourser leur emprunt et la ferme, le matériel agricole (le peu qu'ils avaient) et la maison (une baraque de planches à un étage, recouverte de papier goudronné, avec des ballots de foin entassés en vrac contre le soubassement de ciment pour retenir la chaleur pendant les longs hivers) seraient vendus aux enchères, et les Doan disparaîtraient dans l'une des villes plus au sud, peut-être Nautauga Falls, ou Port Oriskany, et personne n'entendrait plus parler d'eux...

Johnny Doan était le troisième des cinq fils, et malgré le régime insuffisant de viande grasse, de féculents et de sucre raffiné que Mme Doan leur concoctait il avait atteint à quinze ans la taille d'un homme fait. Ses larges épaules étaient toujours voûtées, et il avançait un peu sa tête plutôt petite, ce qui lui donnait l'air de fouiller la poussière d'un regard soupçonneux. Il traînait dans la ferme de son père, l'œil terne, avec sa face de fouine, ses cheveux pâles retombant en mèches molles sur son front, une casquette grise crasseuse en coton portant les initiales *I.H. (International Harvester)* négligemment posée sur la tête. Chaque fois qu'une personne étrangère à la famille le saluait il répondait par un sourire bref, à demi moqueur, révélant des dents jaunies par la nicotine, mais ne disait rien ; certains pensaient qu'il aimait jouer à l'imbécile, et d'autres qu'il était un peu retardé. Bien sûr, il avait été autorisé à quitter l'école du comté à l'âge de treize ans, afin de travailler pour son père.

Mais il ne travaillait pas régulièrement pour son père.

Pas plus que ses frères plus âgés. Ils sillonnaient la campagne en voiture, quand ils avaient de quoi payer l'essence. Ils prenaient des petits emplois, mais s'en allaient après avoir touché le salaire de la première semaine. Dans sa salopette malpropre, sans chemise, parfois pieds nus, ou chaussé de vieilles bottes couvertes de boue, Johnny Doan était un personnage familier dans le village des Bellefleur, et on le voyait quelquefois le long des routes de la région, à plusieurs kilomètres de chez lui, marchant simplement, seul, les mains enfoncées dans les poches, sa tête trop petite légèrement inclinée. À la suite d'une plainte formulée par le père

d'un élève de la petite école publique des Bellefleur, le shérif du comté de Nautauga se rendit chez les Doan un dimanche après-midi, et parla avec Johnny et son père (des mauvais traitements qu'infligeait Johnny aux enfants plus jeunes, raconta-t-on), et après cela Johnny se montra rarement au village, bien qu'on le vît aussi souvent qu'avant arpenter les routes du pays, couper à travers champs, s'accroupir au bord des fossés, absolument seul, sans compagnon, sa casquette grise perchée au sommet de la tête, l'expression avachie, satisfaite. Salut, Johnny, lui lançait cordialement un ami de M. Doan, tu veux monter ? – tu vas quelque part ? – ralentissant sa voiture ou sa camionnette pour lui permettre de le rattraper. Mais les dents jaunies apparaissaient derrière un sourire vide, et les yeux marron inexpressifs le restaient, et jamais Johnny ne s'abaissait à accepter l'offre. Il se pouvait bien qu'il n'eût pas de destination.

Un après-midi il jeta sa fourche dans le fumier de la basse-cour boueuse et s'en alla. D'un pas rapide. À travers les prés de son père envahis d'arbustes, où des rochers qui affleuraient choquaient la vue, à travers le champ de maïs d'un voisin, où des tiges séchées frémirent sur son passage, le long d'un chemin de terre argileuse qui montait dans les collines basses. Ce n'était pas qu'il eût l'intention de blesser le petit Raphael Bellefleur, ni même d'espionner les filles Bellefleur – jolie Yolande, jolie Vida ! – et la femme de Gideon Bellefleur, celle qui avait des cheveux brun-roux, un menton carré et des seins lourds, haut placés, oui, *celle-là* ! et il ne voulait pas plus rencontrer les fils Bellefleur, qu'il craignait. C'était le château qu'il voulait voir. Il l'avait déjà vu plusieurs fois, et il voulait le revoir. Et le lac. Toute la propriété des Bellefleur était hérissée de panneaux d'interdiction d'entrer et il voulait y pénétrer, il parcourut les champs d'herbes folles, de barbe-de-capucin, de genêts et les bosquets de saules, se transformant en chien, laissant pendre sa langue, la tête en avant, les épaules voûtées. C'était une belle journée fraîche d'octobre. Il arriva à la rivière du Vison et la longea un moment, ne voulant pas se mouiller les pattes ; craignant le courant rapide ; excité par la pente accidentée de l'autre côté. Enfin il trouva un coude peu profond, où les enfants Bellefleur avaient disposé des larges pierres plates pour passer à gué, aussi il traversa et sauta sur l'autre rive. Il était un animal au poil jaunâtre, à la longue queue, moitié lévrier et moitié beagle. Sa langue était d'un rose moite, ses gencives noires comme le raisin. Ses crocs étaient jaune foncé mais encore très acérés.

Le cimetière des Bellefleur, au sommet d'une colline mangée par les mauvaises herbes. Une clôture en fer forgé, très rouillée. Le

portail prétentieux en fer forgé, aux montants enfoncés dans le sol, n'avait pas bougé depuis des années. Il leva sa patte de derrière et urina sur le portail, puis entra en trottant et urina sur la première pierre tombale. Du marbre, des anges, des croix, du granit, de la mousse, des lichens et une petite jungle de fougères. Sur les tombes, des poteries de terre cuite. Les tiges desséchées de plantes, de fleurs. Il renifla une large stèle carrée à la face parfaitement lisse et brillante, aux bords rugueux, irréguliers ; mais bien sûr il ne put pas lire l'inscription. Les longues herbes remuèrent. Il entendait des chuchotements rauques, des cris étouffés. Il avait peur mais ne déguerpissait pas. Ses épaules remontèrent légèrement, son nez plongea vers le sol, sa peau ondoya sur ses côtes saillantes, mais il ne décamperait pas, les Bellefleur ne l'y contraindraient pas. Au lieu de s'enfuir, il alla d'un pas délibéré vers ce qui semblait être une petite maison : un temple de cinq mètres de haut, avec quatre colonnes et des anges et des croix sculptés sur son pourtour, et une autre inscription aux lettres de un pied de haut qu'il ne pouvait pas lire et ne souhaitait pas lire, sachant qu'elle ne disait rien de plus que *Bellefleur*, et vantait un mort ressuscité. Johnny s'arrêta une longue minute pour examiner un étrange personnage rabougri à tête de chien – était-ce un chien ? – était-ce un *ange* ? – qui gardait l'entrée du temple. Il le renifla, puis leva encore sa patte de derrière, et repartit d'un air méprisant.

Près des tertres les plus récents il renversa d'un coup de pied plusieurs urnes d'argile qui se brisèrent en gros morceaux. D'un coup de dents il attrapa un minuscule drapeau, un drapeau américain, et il essaya de le mettre en pièces. Vous allez voir de quoi je suis capable, dit-il. Vous allez voir de quoi les Doan sont capables. Avec l'un des tessons d'argile il tenta de graver son nom sur une pierre tombale noire en ébène, mais l'argile n'était pas assez aiguisée. Il lui eût fallu un ciseau, et un marteau...

Vous allez voir de quoi les Doan sont capables !

Mais brusquement il eut peur. Il ne savait pas s'il avait parlé tout haut ou non. Il lui était difficile de déterminer ce qui était crié, ce qui était chuchoté, ce qu'il ne formulait qu'en pensée, silencieusement, et peut-être les Bellefleur l'écoutaient-ils, peut-être que l'un de leurs domestiques faisait une ronde dans le cimetière et allait tirer sur lui ?... C'était une terre interdite, tout le monde le savait. Il y avait partout des panneaux de défense d'entrer et le bruit courait que les fils Bellefleur tiraient sur les intrus à la carabine, simplement pour s'amuser ; jamais le tribunal du comté ne les inculperait, le shérif ne les arrêterait même pas...

Il était effrayé, et en colère aussi. D'abord la vague de peur, puis une vague de colère, plus forte. Il poussa l'une des vieilles croix ; mais il ne réussit pas à la déloger. Elle était si *vieille*, elle portait les dates 1853-1861, qui ne signifiaient rien pour lui, vraiment, sinon que le corps enfoui sous la terre tassée ne devait être guère plus qu'un tas d'os, ensevelis là, impuissants, regardant vers lui, rien qu'un tas d'os, il eut un petit rire, tout émoustillé, et leva encore la patte pour uriner. On racontait qu'il y avait des esprits mais il ne croyait pas aux esprits. Il ne croyait pas aux esprits pendant la journée, et quand le ciel était clair.

Il se mit à rôder dans le cimetière en reniflant, et soudain ses pensées se portèrent sur les filles Bellefleur qu'il avait vues la semaine dernière à cheval, trottant sur la vieille route militaire. Deux jeunes filles, un peu moins âgées que lui, dont l'une avait de longs cheveux bouclés couleur de blé mûr : il savait qu'elles s'appelaient Yolande et Vida, et il avait voulu leur crier : *Yolande, Vida, je sais qui vous êtes !* mais bien sûr il était resté caché. En mai dernier il avait épié le mariage des Fuhr au village, dans la vieille église de pierre, et il avait vu, dans les remous de la foule gaie, parmi ces hommes et ces femmes bien habillés, Gideon Bellefleur et son épouse Leah : Leah, plantureuse, d'une beauté arrogante dans une robe turquoise, le chignon apparent sous un élégant chapeau à large bord, Leah qui était plus grande que la plupart des hommes, beaucoup plus grande que le père de Johnny... Johnny se rapprocha, les yeux fixés sur elle. Personne ne faisait attention à lui, semblait-il : pourquoi ces gens riches l'auraient-ils remarqué ? Aussi il regarda et regarda Leah Bellefleur qui portait une ombrelle crème qu'elle faisait tourner sans cesse entre ses doigts gantés. Il entendait – il pouvait *presque* entendre – la voix rauque, railleuse de la femme. Elle s'était légèrement écartée des autres, avec l'un des Fuhr, et ils bavardaient et riaient ensemble d'une façon qui donnait des pincements au cœur à Johnny, car il voulait – il voulait – *Leah*, aurait-il voulu crier, *je sais qui vous êtes ! Nous vous connaissons tous !* Le jeune homme avec qui elle parlait était presque aussi grand que Gideon. Il était blond, imberbe, assez beau, et bien qu'il rît et plaisantât avec Leah il la fixait aussi avec une émotion que Johnny comprenait bien. Cela lui donnait du plaisir d'emporter avec lui l'image de la femme Bellefleur, et de lui faire subir, dans l'intimité de la nuit, certaines tortures appropriées ; des tortures avec des couteaux d'égorgeur de cochons, avec des fers à marquer, et des fouets (un vieux fouet infesté de punaises, le fouet même avec lequel le père de Johnny battait ses fils, l'ayant volé dans l'étable des Bellefleur des années auparavant) : exactement ce qu'elle méritait.

Un pivert commença à pousser des cris et il résista à l'envie de s'enfuir du cimetière comme un fou. Il se mit à courir en bas de la colline, maintenant pressé de partir, mais la clôture, la clôture de fer, les pointes... Il trouva un passage et s'y rua en gémissant, à quatre pattes, sa queue décharnée tremblant contre son arrière-train.

Il ne croyait pas aux esprits, pas même dans le cimetière des Bellefleur. Pas pendant la journée.

Maintenant le château flottait devant lui. Le château des Bellefleur. Les toits de cuivre, les tours gris-rose. La vapeur s'élevant du lac sombre. Et derrière la monstrueuse demeure le ciel était marbré de bleu et de blanc, des couleurs dures, aveuglantes.

Il s'arrêta pour regarder. Il respirait fort : les cris de l'oiseau l'avaient effrayé malgré lui.

Le château des Bellefleur. Plus grand que dans son souvenir. Mais il pouvait être détruit. Être brûlé. Bien qu'il fût en pierre il pouvait brûler, peut-être de l'intérieur. Même si la pierre elle-même ne brûlait pas, l'intérieur brûlerait – la menuiserie de luxe, les tapis, l'ameublement.

On pouvait jeter une bombe très haut dans les airs. Dans une revue où il n'y avait presque que des photographies il avait vu en blanc et noir les images de villes en flammes, il avait vu et admiré des jeunes pilotes casqués souriant de leur cockpit, qui paraissaient avoir son âge. Il y avait le château, les vieilles étables de pierre, le jardin derrière son haut mur secret, la courbe de l'allée de gravier blanc bordée d'arbres dont Johnny ne connaissait pas le nom... Ah, mais plus près de lui se trouvaient les vieux hangars en bois qui avaient servi autrefois à faire sécher le houblon, aujourd'hui envahis par le lierre et les bignonias, aux toits presque entièrement pourris et sur le point de s'effondrer ; ces bâtiments-là brûleraient.

Il se mit à descendre d'un pas rapide et se rapprocha à nouveau de la rivière. Elle avait fait un détour et coulait maintenant à travers champs ; en certains endroits ses rives d'argile rouge avaient plus de deux mètres de haut, ailleurs – là où le bétail venait boire – elles déclinaient peu à peu vers l'eau. Un panneau *Défense d'entrer. Propriété privée* attira son regard. Bien qu'il ne pût le déchiffrer, ni en reconnaître les lettres, il comprit le message.

« Bellefleur », murmura-t-il.

Ils pouvaient abattre quelqu'un comme lui, s'ils en avaient envie. Par colère ou par jeu. S'ils en avaient envie. S'ils l'apercevaient. Des bruits couraient, des histoires horribles : sur des chiens errants

abattus, sur des pêcheurs qui avaient essuyé des coups de feu pour avoir ignoré les panneaux d'interdiction (à ce qu'affirmait Dutch Gerhardt, bien qu'il eût pêché dans le torrent Sanglant, très haut dans la montagne, sur la propriété des Bellefleur, certes, mais à des kilomètres de la maison)... Et puis, cinq ou six ans auparavant, quand un certain nombre des cueilleurs de fruits de la Vallée avaient parlé de faire grève, et que le jeune homme du sud de l'État qui les avait aidés à s'organiser et avait fait tant de violents discours avait été retrouvé roué de coups, avec un œil crevé, dans un champ dominant le fleuve Nautauga... Quand Hank Varrell, un ami d'Eddy, le frère de Johnny, âgé de dix-neuf ans, avait fait une remarque sur l'une des femmes Bellefleur – une fille de Bushkill's Ferry, une parente lointaine –, cela revint d'une manière ou d'une autre aux Bellefleur, et Gideon lui-même poursuivit Hank, et il l'eût sans aucun doute tué si d'autres personnes n'avaient été présentes... Johnny se secoua pour se réveiller. Il venait de marcher un moment, les yeux fixés par terre. Quand il leva le regard, il vit l'étang ; il vit la lumière oblique du soleil dans les sapins et le reflet des feuilles dorées des érables dans l'étang ; et il vit l'enfant sur le radeau, étendu à plat ventre, un doigt trempant dans l'eau. Il vit à la fois l'étang et l'enfant.

De beaux cheveux noirs. Le profil des Bellefleur, reconnaissable même à quelques mètres : un long nez aquilin, des grands yeux en amande.

« Bellefleur », murmura Johnny.

Il chancelait déjà sous le poids des pierres. Trois ou quatre dans les poches de sa salopette, les autres entassées maladroitement sur ses bras. Il lança la première avant d'appeler – mais même alors il ne parla pas ; le son qu'il émit fut un cri, un ululement, un hurlement, un simple bruit, pas tout à fait humain.

L'enfant retourna vivement la tête. Son expression reflétait le vide absolu de la stupéfaction, au-delà de la peur, au-delà même de la surprise. Johnny courut au bord de l'étang en criant, et lança une autre pierre. La première avait manqué son but, la seconde frappa le garçon à l'épaule. La tête des Bellefleur : Johnny l'eût reconnue n'importe où, bien que ce garçon-là fût petit de corps et que son teint fût d'une pâleur mortelle. Bellefleur ! Ça te plairait d'avoir la gueule écrabouillée ! Ça te plairait qu' j'enfonce ta putain de tête sous l'eau !

L'enfant cria en levant une main, et cela donna envie de rire à Johnny – il croyait pouvoir protéger sa précieuse petite gueule ? – son visage petit et délicat comme celui d'une fille ? Johnny entra

dans l'étang en faisant rejaillir les éclaboussures et il jeta une autre pierre avec un grognement. Elle manqua l'enfant et ne fit même pas gicler beaucoup d'eau, Johnny sentit une flamme lui dévorer le bas-ventre, il tuerait ce petit salaud, il lui montrerait, à lui et à tous les Bellefleur... Une autre pierre, plus petite, frappa le front du garçon et le fit tomber en arrière ; et immédiatement un flot de sang rouge vif jaillit ; et Johnny hésita, il avait maintenant de l'eau jusqu'aux genoux. Sa mâchoire avait commencé à trembler. Il haletait, les épaules remontées et curieusement voûtées.

« *Bellefleur* », murmura-t-il une troisième fois, se penchant en avant pour cracher dans l'eau.

Si l'enfant n'avait pas commencé à pleurer, s'il ne s'était pas mis à suffoquer, à gémir et à pleurnicher comme un bébé, Johnny lui eût peut-être montré de la pitié, mais il *pleura* et resta étendu si inerte sur le côté, comme si on lui avait vraiment fait mal, que la flamme embrasa de nouveau le ventre de Johnny et vint lécher le fond de sa gorge. Il cria, jetant encore une pierre, puis une autre, puis une troisième – et quand il s'arrêta, clignant des paupières pour chasser la sueur qui coulait, il s'aperçut avec stupéfaction que le garçon avait disparu : il avait dû tomber du radeau et couler au fond de l'étang.

Johnny resta immobile un moment, le regard fixe. Des deux mains, il tenait la dernière pierre ; il ne savait pas quoi en faire. À demi consciemment, il se dit que s'il la laissait tomber elle l'éclabousserait... Mais ses jambes de pantalon étaient mouillées de toute façon... Mais si le garçon remontait sur le radeau, il en aurait besoin pour la lui jeter... Mais peut-être que le garçon s'était noyé... Peut-être qu'il l'*avait* tué...

« Hé, Bellefleur », dit-il d'une voix rauque, très basse. Il ne parlait pas assez fort pour être entendu, même si le garçon avait refait surface. Sa voix était cassée, incertaine, comme s'il n'avait pas parlé depuis quelque temps, et l'effort le faisait souffrir. Sa gorge *était* à vif, comme s'il avait hurlé. « Bellefleur ?... »

C'était peut-être un piège. Mais le garçon ne refit pas surface. L'étang semblait assez profond, ses vagues s'épalaient, de plus en plus larges, quelques dytiques, terrifiés par l'agitation, revenaient maintenant, et le silence des oiseaux était couvert par la furieuse réprimande d'un écureuil.

Johnny Doan recula, laissa la pierre tomber à terre, et prit la fuite. Ce n'était qu'un jeune garçon au visage en feu, à la salopette trempée, avec une vieille casquette de tissu sur la tête. La casquette

s'envola, mais elle lui manqua aussitôt et il se baissa pour la ramasser et l'enfonça bien sur sa tête, la tirant sur son front. Ainsi il ne laissait aucune preuve derrière lui. Il s'enfuit donc de l'étang du Vison et se dirigea vers la route d'Innisfail à quelques kilomètres à l'ouest, et rentra à la ferme de son père pour le souper ; et bien que sa mâchoire tremblât un peu et qu'il eût les yeux humides mais vides de larmes, il était ivre de gaieté et ne pouvait s'arrêter de rire.

« *Bellefleur* », murmura-t-il en s'essuyant le nez du revers de la main, riant doucement. « Vous voyez de quoi nous sommes capables. »

1. Moissonneur international. (N.d.T.)

La malédiction des Bellefleur

Selon une légende des montagnes, la famille de Germaine était maudite. (Mais ce n'était pas simplement une légende locale ; on y faisait ouvertement allusion dans la capitale de l'État, à huit cents kilomètres de là, et à Washington D.C. ; et lorsque les hommes de la famille Bellefleur combattirent dans la Grande Guerre, ils affirmèrent y rencontrer des soldats qui les connaissaient de nom et de réputation, et qui reculaient, pris d'une terreur superstitieuse – Vous allez attirer le malheur sur nous tous, leur disaient-ils.)

Mais personne ne savait quelle était cette malédiction.

Ni pourquoi elle existait, ni qui l'avait prononcée – ni ce qui l'avait provoquée.

Nous sommes maudits, déclara Yolande avec nonchalance la veille du jour où elle s'enfuit. Nous sommes maudits et maintenant je sais pourquoi, dit-elle. Mais c'était à Germaine qu'elle parlait, et Germaine n'avait qu'un an à l'époque.

Les malédiction, ça n'existe pas, disait Leah. Si nous voulons garder la raison nous devons nous guérir de ces vieilles superstitions ridicules... Ne dites jamais de choses pareilles en ma présence ! (Mais c'était bien après. Après sa grossesse, après la naissance de Germaine. Dans sa vie de jeune fille et même de femme mariée, Leah s'était souvent comportée d'une manière superstitieuse, bien qu'elle eût été fâchée qu'un membre de la famille le remarquât.)

Les aînés des Bellefleur – grand-père Noel, grand-mère Cornelia, l'arrière-grand-mère Elvira, la tante Veronica, l'oncle Hiram, la tante Matilde, Della, la mère de Leah, Jean-Pierre, et le reste – et bien sûr tous les morts – savaient très bien qu'une malédiction pesait sur la famille ; dans leur jeunesse ils auraient sans doute émis avec passion des hypothèses quant à la nature de cette malédiction, mais maintenant ils se taisaient sur ce sujet. On peut incarner une malédiction sans être capable de l'énoncer, dit l'oncle Hiram peu avant sa mort. Comme une chauve-souris argentée qui porte la marque distinctive de son espèce sur le dos.

Gideon dit une fois, avec une profondeur peu habituelle chez lui,

que cette malédiction était d'une terrible simplicité : Les hommes de la famille Bellefleur ont des morts intéressantes. Ils meurent rarement dans leur lit.

Ils ne meurent jamais dans leur lit ! s'écria Ewan avec un rire fanfaron. (Car *lui* n'avait l'intention de mourir – peu importait quand et comment – dans aucune sorte de lit.)

Les Bellefleur ont des morts absurdes, dit grand-mère Della d'un ton morne. (Peut-être songeait-elle à la mort de son mari Stanton, une veille de Noël des années auparavant, et à la mort de son propre père ; et il y avait l'arrière-grand-père Raphael, qui était mort de mort naturelle, mais avait décidé par voie de testament que son corps serait grotesquement mutilé après sa mort.) Les hommes ont des morts absurdes, dit Della, et les femmes sont condamnées à leur survivre et à les pleurer.

Ils n'ont pas des morts absurdes, ils ont des morts nécessaires, répliqua l'oncle Hiram d'un ton pédant. (Car lui-même avait échappé d'innombrables fois à la mort – dans la Grande Guerre, et lors de multiples accidents au cours des années, subis comme la conséquence de son somnambulisme qu'aucun médecin ne pouvait guérir.) *Tout ce qui arrive dans cet univers arrive par nécessité, si brutal cela soit-il.*

On fit remarquer que l'arrière-arrière-arrière-grand-père Jedediah, que tout le monde considérait comme un saint, avait eu une mort extraordinairement paisible, quelques années après sa femme Germaine : il s'était endormi la veille de son cent unième anniversaire, dans le lit modeste à colonnes de pin garni d'un vieux matelas de crin qu'il avait absolument voulu, dans l'aile des domestiques (sa chambre étroite, plutôt sombre, avait été destinée à un valet mais il avait insisté pour l'avoir – les chambres plus belles, plus prétentieuses, le mettaient mal à l'aise) ; ses dernières paroles, quoique énigmatiques : *Les mâchoires dévorent, les mâchoires sont dévorées*, furent néanmoins prononcées avec un sourire béat. Et il y eut un Bellefleur du nom de Samuel, un fils de Raphael, qui disparut dans l'une des chambres les plus spacieuses du château – et on ne le retrouva jamais lui non plus. (Il disparut comme par enchantement dans la Chambre turquoise, appelée maintenant la Chambre de la contamination, et pour toujours interdite aux enfants Bellefleur qui eussent tant aimé l'explorer.) Le bruit avait couru, longtemps auparavant, que la grand-tante Veronica était morte à la suite d'une longue maladie débilitante, pendant laquelle son beau teint était devenu de cire et ses yeux s'étaient mis à briller au fond de leurs orbites assombries ; mais cette rumeur était absurde puisque la

grand-tante Veronica vivait toujours en pleine santé, avait même pris un peu d'embonpoint ces dernières années, et restait merveilleusement jeune pour son âge. Parmi les femmes, la malheureuse épouse de Raphael, Violet, *avait eu* une mort peu ordinaire, causée, pensa-t-on, par l'amour : elle était entrée dans le lac Noir une nuit où Raphael était absent et où personne ne veillait sur elle ; et on n'avait jamais retrouvé son corps. Et il y eut, bien sûr, les morts prématurées, infortunées – Jean-Pierre et son fils Louis, et les trois enfants de Louis, et son frère Harlan, dont on savait si peu de chose ; et Arthur, le frère de Raphael, le timide et obstiné Arthur qui mourut en cherchant à secourir John Brown ; et il y en eut d'autres, innombrables, surtout des enfants qui mouraient de maladies comme la scarlatine, la typhoïde, une pneumonie, la petite vérole, la grippe et la coqueluche...

Ou cette malédiction était-elle, comme le pensait Vernon, quelque chose de très simple ?...

Ce qui est gagné sera perdu. La terre, l'argent, les enfants, Dieu. Mais – maigre, agité et chroniquement malheureux, avec sa barbe si clairsemée et déjà grisonnante, et son amour jamais avoué pour Leah, et ses livres de comptes (pris dans le bureau du vieux Raphael) remplis de gribouillages penchés et couverts de taches qui, prétendait-il, étaient de la poésie et changeraient le monde un jour, dénonçant la famille comme la bande de tyrans qu'elle était – que savait le cousin Vernon ? Personne n'écoutait, ou seulement d'une oreille, et on l'éloignait d'un geste impatient de la main. Son père Hiram était le plus impatient de tous, car Vernon n'avait pas tourné *tout à fait bien* : il avait le sang de sa mère, qui avait échoué de façon désastreuse comme épouse Bellefleur, et dont il valait mieux ne plus parler. Quand elle s'était enfuie du manoir des années auparavant, Hiram, plongé dans un silence peu habituel, et de fort mauvaise humeur, avait fabriqué une stèle de granit bon marché de deux pieds de haut, *Eliza Perkins Bellefleur. Qu'elle repose en paix* qu'il avait mise dans un coin du cimetière, sur une pente en contrebas, abandonnée à *Queenie, Sebastian, Whitenose, Chinaberry, Sweetheart, Bitsy, Love, Pegs, Mustard, Buttercup, Horace, Baby, Daisy, Bat, Pinktail* : aux divers animaux familiers des enfants ; chiens, chats, une tortue, une araignée particulièrement grosse et charmante, un raton laveur aux douces manières, un renardeau gris qui n'avait jamais atteint l'âge adulte, un petit lynx qui avait connu le même sort, et même un campagnol au dos roux, un putois presque inodore, plusieurs lapins, un lièvre « variable », et au moins un beau serpent à collier. De la place de sa mère dans le cimetière des Bellefleur – mais bien sûr ce n'était qu'une place *symbolique*, la

femme n'était pas réellement enterrée là, elle n'était pas réellement morte – Vernon refusait prudemment de parler.)

Peut-être alors la malédiction était-elle liée au silence. Car, disait souvent Della, la mère de Leah, les Bellefleur ne voulaient *pas* parler de choses qui demandaient à être exprimées. Ils passaient leur temps à des activités stupides comme la pêche, la chasse et les jeux (comme ils aimaient les jeux ! – des jeux de toutes sortes – les cartes, les puzzles, les dames, les échecs, et leurs variantes flamboyantes, et d'autres jeux qu'ils inventaient pendant les longs hivers de montagne, durs comme la pierre ; et toutes les variantes du jeu de cache-cache, auquel ils se livraient avec un enthousiasme délirant dans les recoins labyrinthiques du château – une activité imprudente, car une fois, des dizaines d'années auparavant, un petit Bellefleur avait couru se cacher quelque part dans la cave profonde et jamais on ne l'avait retrouvé, malgré des jours de recherches frénétiques ; on n'avait pas non plus découvert son malheureux squelette) avec l'abandon de tout petits enfants qui n'attrapent et ne tiennent les objets que pour les jeter immédiatement, comme si le temps était une réserve insondable, inépuisable, et non un lieu comme le cellier autrefois célèbre du vieux Raphael, qui fut rapidement vidé dans les années qui suivirent sa mort et le déclin de la fortune des Bellefleur. Ils bavardent de choses futiles, répétait Della avec amertume ; elle vivait la plupart du temps de l'autre côté du lac, dans une maison de brique rouge de style géorgien, au centre même du village de Bushkill's Ferry, et bien que sa famille ne pût distinguer sa maison à cause des kilomètres qui les séparaient elle voyait très bien la leur, le regard était toujours attiré par le manoir des Bellefleur sur la colline, il n'y avait pas moyen de l'éviter, même au crépuscule lorsque les rayons obliques du soleil rouge orangé l'illuminaient lentement, et que le lac lui-même commençait à sombrer dans son étrange obscurité. Ils parlent de rôtis de porc et de pommes d'amour et de la largeur des bois de cerf, disait Della, alors que tout s'écroule autour d'eux. Ils vont faire du toboggan la veille de Noël et l'un des leurs est tué et le lendemain ils ouvrent leurs cadeaux comme si rien ne s'était passé, et ils n'en parlent jamais, ils *refusent* d'en parler. (Mais son mari, Stanton Pym, qui était effectivement mort dans un accident de toboggan à peine six mois après leur mariage, alors que la pauvre Della était enceinte de quatre mois, de Leah, n'avait jamais été considéré comme *un des leurs* : donc l'accusation de Della était peut-être injustifiée.)

Les Bellefleur étaient désespérément, et parfois passionnément, divisés sur tous les sujets et c'était peut-être cela la malédiction.

Emmanuel, l'oncle de Germaine, qu'elle vit une seule fois dans sa vie, et qui n'apparaissait que rarement dans la Vallée, et toujours de façon imprévisible, car il professait une violente aversion pour ce qu'il appelait « la vie des villes » et « les pièces surchauffées » et « les bavardages de femmes », incluait dans toutes ses cartes du pays le nom indien original de la région – Nautauganaggonautaugaunnagaungawauggataunagauta –, ce qui signifiait, en substance, car il était impossible de le traduire littéralement, un espace-dans-lequel-tu-pagaies-de-ton-côté-et-je-pagaie-du-mien-et-la-Mort-pagaie-entre-nous. Ces stupides noms indiens, disaient les femmes de la famille Bellefleur, pourquoi ne peuvent-ils dire directement ce qu'ils *veulent* exprimer ? La vénération d'Emmanuel pour les Indiens et la culture indienne locale (qui n'existait pratiquement plus puisque les traités de 1787 avaient banni tous les Indiens des montagnes et des terres cultivables le long du fleuve, et que quelques milliers d'entre eux vivaient dans une réserve unique au nord de Paie-des-Sables) était un sujet de moquerie pour la majorité de la famille, qui ne savait pas vraiment comment l'interpréter. Emmanuel était, bien sûr, « étrange » – mais ça n'expliquait pas totalement son affection pour les Indiens, et son affection plus grande encore pour les montagnes. Cet atavisme lui venait évidemment de Jedediah – et peut-être de Jean-Pierre lui-même, qui avait dégénéré au point de prendre comme maîtresse une pure Indienne iroquoise, peu avant sa mort. (Mais Emmanuel avait-il jamais « connu » de femme ? Ses frères Gideon et Ewan aimaient à en discuter, en fait c'était l'un des rares sujets qui ne présentaient aucun danger, et tandis que Gideon était fermement convaincu qu'Emmanuel avait *eu* une expérience sexuelle, Ewan se plaisait à ajouter que cela n'avait pas été nécessairement avec une femme : sur quoi les deux frères éclataient d'un rire gras. De leur frère aîné Raoul, qui vivait à cent vingt kilomètres au sud, à Kincardine, et dont la vie sexuelle était si bizarre, ils parlaient rarement.) Les Bellefleur, dit une fois Emmanuel, étaient donc toujours en guerre : comme les visons ; et il ne voulait aucune part de leur malédiction. (Mais on racontait qu'Emmanuel était lui-même sous le coup d'une malédiction, ou d'un sortilège, alors comment pouvait-il prétendre juger les autres ?)

Bien avant que Bromwell, le frère de Germaine, ne s'enfuît des Bellefleur pour se faire un nom – *son* nom à *lui* – dans le vaste monde obscur au sud des montagnes, il aimait à déclarer, avec le zéaiement péremptoire naturel à son âge, qu'une « malédiction » était peu vraisemblable ; mais si on réussissait à établir la courbe d'un phénomène analogue à une « malédiction » à travers les générations d'une même famille, elle pourrait acquérir une valeur

scientifique : en tant qu'héritage génétique et non comme le résultat d'une superstition stupide. Car Bromwell, l'air docte, la calvitie naissante malgré son jeune âge, avec ses délicates lunettes à monture de métal, son front pâle, austère, recouvert d'une armure de petits os plats et durs soudés par le tourment, et ses doigts fuselés qui tripotaient sans cesse un crayon finement taillé, avait le don théâtral de choisir l'expression impropre qui convenait parfaitement : d'éveiller ses auditeurs (dont le regard devenait parfois vitreux, car qui peut supporter des discours de cinquante minutes sur l'improbable nature de l'« infini », ou sur le système de reproduction plutôt monotone des algues, ou sur la subtile attraction du soleil vers la terre – par analogie, se hâtait d'expliquer d'un ton acerbe ce brillant enfant, avec la notion théologique de la dépendance de Dieu par rapport à son unique créature libre penseuse, l'Homme – qui, même parmi les vieilles tantes, veuves et grands-mères du manoir, pieuses et dures d'oreille, au visage doux, pouvait tolérer de telles observations de la part d'un enfant qui n'avait pas dix ans ?) par un brusque assaut de vulgarité, tranchant comme un rasoir, qui les confirmait toujours dans l'opinion troublée qu'il était non seulement brillant (comme l'était sans doute Vernon, le fils dégingandé de Hiram, en dépit de son excentricité) mais qu'il avait aussi raison.

Donc cette malédiction s'héritait par le sang ; ou elle se humait avec l'air pur, glacé, à l'odeur de pin un peu âcre ; ou c'était simplement une façon de nier l'affirmation rationaliste selon laquelle rien, absolument rien – ni Dieu, ni dessein, ni destinée – ne cherchait à façonner la chair périssable de générations des Bellefleur. Déplaçant d'un ongle manucuré un pion d'ébène sculpté, pinçant et fronçant les lèvres au-dessus de l'échiquier, l'oncle Hiram aimait à murmurer que, faillible comme il l'était, maladroit et hésitant (bien qu'il fût en réalité un joueur d'échecs astucieux, plutôt malin : il ne se laissait jamais battre, même par un enfant malade) et à moitié aveugle de l'œil droit à la suite d'un incident survenu pendant la Guerre dont il refusait de discuter (il avait sans aucun doute quitté sa tente pour se diriger en dormant vers les tranchées ennemies, lorsqu'une grande explosion de flammes avait non seulement détruit cette tente et tué les jeunes soldats qui y dormaient, mais une bonne cinquantaine de soldats en tout – et Hiram Bellefleur resta indemne, malgré l'étincelle qui atteignit son œil), faillible comme il l'était et simplement habile au jeu, rien de plus, il était néanmoins plus avisé que le Dieu de la création, qu'il méprisait pour sa sénilité : de l'existence de Dieu il ne doutait nullement, car il était, d'une manière surprenante, l'un des Bellefleur « religieux », mais ce Dieu était comiquement limité, et presque exténué, et au cours des derniers siècles il n'avait pas eu le

cœur de se mêler des affaires des hommes. Donc la « malédiction » n'était qu'un hasard ; et le « hasard », c'est simplement ce qui arrive.

À ces moments-là Hiram pouvait être en train de jouer aux dames avec Cornelia, ou Leah, ou l'un des enfants – peut-être le jeune Raphael, qui était si calme, si étrangement calme, depuis qu'il avait failli se noyer dans l'étang (dans des circonstances qu'il avait choisi de *ne pas* expliquer complètement à la famille). Si Hiram jouait avec l'une des femmes, elle était susceptible d'écarter ses remarques fantaisistes, qu'elle n'avait probablement pas écoutées de toute manière ; s'il jouait avec Raphael, l'enfant courbait ses fragiles épaules au-dessus du damier, frissonnant comme si les paroles de son grand-oncle le glaçaient mais demeuraient irréfutables.

Oui, disait Hiram avec un plaisir sardonique, la célèbre malédiction des Bellefleur n'est rien d'autre que le *hasard*... et le hasard n'est rien de plus que ce qui arrive ! Aussi ceux d'entre nous qui aspirent à un certain contrôle, sans parler de l'intelligence morale, ne peuvent être victimes de ces bouffonneries absurdes comme vous autres.

Cependant les gens extérieurs à la famille, même ceux qui vivaient à des centaines de kilomètres de là, dans la plaine, et n'entendaient que les rumeurs les plus indirectes, les plus exagérées sur le clan des Bellefleur, n'hésitaient jamais à parler de la malédiction des Bellefleur, comme s'ils savaient exactement de quoi ils parlaient, et comme si aucun mystère ne l'environnait. Cette malédiction, disait-on, était très simple : les Bellefleur étaient destinés à être des Bellefleur, depuis le ventre de leur mère jusqu'au tombeau et au-delà.

La grossesse

Pendant un grand nombre d'années Leah crut presque qu'elle était sous le coup d'une sorte de malédiction : elle semblait incapable de concevoir un autre bébé.

Bien sûr elle avait les jumeaux. Et elle les avait eus la première année de son mariage, alors qu'elle n'avait que dix-neuf ans. Une mère de *jumeaux* âgée de dix-neuf ans. (Ça ne te ressemble vraiment pas, dit Della dans son deuil, d'un air compassé, de faire quelque chose de si... de si *extravagant* : comme si tu essayais de plaire à son côté de la famille.) Elle n'avait pas voulu se marier, elle n'avait pas voulu avoir d'enfant, mais il *fallait* que cela arrive, et elle était plutôt contente d'avoir des jumeaux. Dans toute l'histoire des Bellefleur du Nouveau Monde – quelque soixante-dix-huit naissances (tous n'étaient pas nés vivants, bien sûr ; et autrefois beaucoup de nourrissons mouraient pendant les longs hivers) –, il n'y avait pas eu un seul cas de jumeaux.

(Tante Veronica observa avec douceur, un soir après le dîner, en jouant avec sa nourriture comme d'habitude, la poussant sur son assiette en affectant une indifférence dégoûtée de dame – car elle avait été élevée à une époque où les dames ne *mangeaient* pas exactement en public, elles réservaient leurs plus gros appétits à l'intimité de leurs chambres – même si leurs formes généreuses démentaient leurs prétentions ascétiques –, tante Veronica baissa les yeux mais dirigea sa remarque du côté de Leah : Il y a eu, je ne sais pas vraiment, des jumeaux, des triplés, ou peut-être plus, c'est ma pauvre cousine Diana qui les a mis au monde – elle avait épousé un garçon charmant de la cavalerie légère de Nautauga mais il y avait sûrement du sang impur dans sa famille – les Bishop, ils s'appelaient – de Powhatassie – ils avaient quelque chose à voir dans la banque – ou bien ils avaient un grand hôtel de villégiature au bord du lac, je ne me rappelle plus – de toute façon c'était bien avant ton époque et personne ne s'en souvient et personne ne se rappelle probablement plus la pauvre Diana ; mais elle avait eu des jumeaux, ou des triplés, ou des quadruplés, ou Dieu sait comment on les appelle, et ils étaient tous ratatinés et rattachés ensemble d'une drôle de manière, la tête soudée au ventre ou deux ventres soudés ensemble, et ils n'avaient pas tous les organes ou tous les membres nécessaires,

c'était dégoûtant à voir, mais très triste aussi, bien sûr, vraiment tragique, je me souviens d'avoir essayé de consoler Diana et elle ne faisait que crier et crier et ne laissait personne approcher et elle voulait donner le sein à ces petits êtres pathétiques mais bien sûr ils étaient morts, ils n'avaient même jamais respiré, et tout le monde dit : Dieu ! Quelle chance qu'ils n'aient pas vécu ! – et ils ont aussi posé une sorte de problème théologique, je ne me rappelle pas exactement quoi – comment les baptiser, et comment les enterrer – mais à la fin on a dû trouver une solution et je ne sais pas ce qui m'a pris de te parler de ça, ça n'a pas l'ombre d'un rapport avec toi, n'est-ce pas ? – les jumeaux sont si beaux, et ils sont absolument séparés, ils n'ont jamais été soudés le moins du monde, ils n'ont même *rien* à voir avec l'autre chose.)

Mais après la stupéfiante naissance de Bromwell et de Christabel il ne se passa plus rien.

Deux bébés, un garçon et une fille, beaux tous les deux ; et tous les deux en bonne santé. Et pendant un an environ Leah fut reconnaissante de ne pas être enceinte, car même avec les nurses, les domestiques et Edna qui surveillait la maison, elle n'avait certainement pas envie d'avoir un autre bébé. Mais les mois passèrent, puis les années, et elle *voulut* un autre bébé, et rien ne se passa ; rien du tout. Un matin, alors qu'elle était étendue près de son mari endormi, elle se dit clairement qu'elle aurait trente ans avant longtemps, puis trente-cinq ans, puis quarante ans et – et quarante-cinq : et ce serait fini. Sa vie de femme serait révolue.

Bien sûr, la famille voulait absolument des enfants. Ils adoraient les enfants, ou du moins l'idée, le sentiment, des enfants. Croissez et multipliez : allez, repeuplez le monde ; car le monde est là pour *être* peuplé des Bellefleur. La lignée des Bellefleur ne s'éteindrait pas comme tant de lignées aristocratiques du Nouveau Monde : Raphael, qui avait réussi à infliger dix grossesses à sa femme Violet, plutôt neurasthénique de nature, parlait souvent de la nécessité d'avoir autant d'enfants que possible parce que (et il avait tout à fait raison) tous n'étaient pas sûrs de survivre. Il avait une terreur, presque superstitieuse, de voir les Bellefleur prendre le chemin des Brendel (qui avaient possédé autant de terres dans les montagnes que Jean-Pierre lui-même vers l'année 1800, mais avaient tout perdu en spéculant et simplement à cause de leur mauvais jugement, provoqué par ce que Raphael considérait un affaiblissement de l'intellect, conséquence de l'excès d'argent et de luxe : et les hommes disparaissaient, ou simplement refusaient de se marier, ou, s'ils se mariaient, n'engendraient pas de fils) et des Bettenson (Raphael avait douze ans quand Frederick partit comme

un fou dans la neige après que sa société d'exploitation forestière eut fait faillite, et ensuite ses enfants se dispersèrent tous et on n'entendit jamais plus parler d'eux) et des Wyden (dont le « nom » n'est plus porté aujourd'hui que par une famille noire de Fort Hanna, dirigée par le descendant à la peau claire d'un esclave de Wyden). L'arrière-grand-mère Elvira était convaincue que son beau-père n'avait pas de plaisir avec ses enfants, et en fait qu'il les remarquait à peine ; mais il avait l'obsession d'avoir des enfants, surtout des fils, et il ne se remit jamais tout à fait de la tragique déception causée par la disparition de son fils aîné Samuel (qui eût été le grand-oncle de Germaine s'il avait survécu : quand Bromwell et Christabel étaient des enfants, on croyait pourtant qu'il n'était pas vraiment mort, dans le sens habituel du mot, et qu'il existait encore, ou était de toute façon présent au manoir). La lignée avait été si près de s'éteindre, d'être effacée dès ses origines : quand le pauvre Louis et ses deux fils et sa fille avaient été assassinés à Bushkill's Ferry, et que le seul survivant des Bellefleur était un ermite des montagnes que personne n'avait vu depuis des années. Et pourtant, miraculeusement, elle ne s'était *pas* éteinte... malgré la crainte constante qu'avec toutes ses terres et sa fortune, ou ce qu'il en restait, elle ne tombât entre les mains d'étrangers.

Ainsi Leah, malgré son mépris effronté de petite fille pour ces choses-là, tomba sous l'enchantement de la branche de la famille vivant près du lac Noir, et elle perçut avec finesse que Noel Bellefleur avait une passion pour les femmes enceintes – même pour des femmes comme elle, d'une taille et d'un caractère qui n'étaient pas « féminins » dans le sens conventionnel du terme. Et dès qu'elle fut enceinte elle se trouva subjuguée ; elle se surprit à manifester de l'intérêt pour les femmes de la famille, et pour leurs activités (les couvertures de patchwork, le crochet, la broderie, la supervision de la mise en conserve annuelle, les intrigues, l'établissement du calendrier social, l'organisation des réceptions, surtout l'hiver ! – une succession perpétuelle de réceptions – et les périodes de deuil cacophonique) d'une façon qui n'était pas hypocrite, ni même expérimentale ; elle devint plus douce, et plus gentille, et elle se mit à fondre en larmes pour un rien, et aimait plus que tout se blottir dans les bras de Gideon, y passant une partie considérable de cette première grossesse profondément endormie : parfois elle titubait d'épuisement une heure après s'être réveillée, et (c'était la jeune femme intrépide qui avait galopé sur sa belle jument alezane aux courses de la vallée, et qui par défi avait fait la moitié de la traversée du lac Noir à la nage un jour pluvieux de la fin septembre quand elle avait seize ans) elle pouvait à peine tenir sa tête droite tout un repas, elle bâillait sans arrêt, et faisait des siestes n'importe

où dans la partie habitée de la maison, et une ou deux fois elle s'assoupit dans d'autres pièces qui n'étaient pas chauffées, et le plus surprenant de tout fut qu'elle trouva trop fatigant de contredire Gideon et sa famille lorsqu'ils débitaient des absurdités. Enceinte des jumeaux, Leah devint plus belle encore. Sa peau avait un éclat doré, ses lèvres parfaites esquissaient perpétuellement un demi-sourire inconscient, envoûtant, ses yeux, quoique enfoncés et un peu assombris, se mirent à briller étrangement comme les yeux baignés de larmes d'un enfant. Avant même la naissance triomphante des jumeaux, son beau-père était tombé amoureux d'elle, et il revint (en public) de ses doutes quant à la sagesse du mariage de Gideon avec sa cousine de l'autre côté du lac.

(Car Leah était non seulement une cousine germaine de Gideon, mais aussi une parente « pauvre » ; et sa mère Della méprisait amèrement le reste de la famille ; des dizaines d'années auparavant, la famille tout entière – dirigée à l'époque par Jeremiah et Elvira, ses parents – s'était unie pour s'opposer à l'engouement de Della pour Stanton Pym sous le prétexte que ce jeune employé de banque parvenu, avec ses costumes à la mode et son automobile d'importation, était un coureur de dots extraordinaire, ingénieux et sans honte, et que tout résultat de leur union risquait d'être défectueux – quoique la magnifique Leah ne *parût* en rien défectueuse.)

Cependant le mariage eut lieu, visiblement Leah et Gideon s'adoraient, et Leah fut bientôt enceinte – mais pas *trop* tôt, car cela eût perturbé les aînés des Bellefleur, autant que Della elle-même – et elle donna le jour à des jumeaux après un travail qui fut long mais pas excessivement difficile ; et tout fut parfait. Pendant quelque temps. Plusieurs années. Et ensuite... Sais-tu ce que j'aimerais, chuchota-t-elle à Gideon, j'aimerais que nous ayons un autre bébé, crois-tu que ce soit une bêtise, crois-tu que les jumeaux sont encore trop petits ?... Et elle se mit à désirer ardemment un bébé, à rêver tout éveillée, à inventer des noms idiots : et même à devenir amie avec sa belle-sœur Lily, qui vivait bien entendu au manoir depuis des années, et qui se montra un peu dédaigneuse (ah, ce n'est que pure jalousie ! la rassura Gideon) à l'égard de la jeune épouse de Gideon. Jeune fille, elle avait connu la rivalité dans les courses de chevaux et les concours de natation et même dans son travail scolaire (bien qu'elle n'eût jamais vraiment été une bonne élève, son esprit était trop agité, son imagination trop fantasque) et elle commença à éprouver une rivalité de femme. De mère. D'aspirante mère. Elle considérait Lily avec envie, bien qu'elle ne lui enviât pas son mari, ni ses enfants (sauf Raphael avec ses yeux

endus, ses bonnes manières timides et son évidente admiration pour elle) ; elle convoitait les grossesses faciles de sa belle-sœur. Naturellement elle ne voulait pas être une jument poulinière (comme elle le déclara impardonnablement un soir, en présence de Cornelia, sans se soucier de la façon dont ses paroles pouvaient offenser sa belle-mère), mais elle ne voyait pas d'inconvénient, non, vraiment pas, à avoir juste un bébé de plus. Même une fille.

Une fièvre de désir monta en elle, et elle et Gideon firent l'amour passionnément, et fréquemment ; parfois l'un sentait le regard de l'autre sur lui, et voyait avec une pointe de désir si violente qu'elle en devenait presque convulsive (et cela arrivait très souvent en public, même lors de grandes réceptions chez les voisins) l'autre le fixer si crûment, si ouvertement, que – qu'il n'y avait rien d'autre à faire sinon balbutier des excuses, partir, et s'enfuir ensemble. Ils pouvaient à peine attendre de se trouver en sécurité dans l'intimité de leur appartement avant de s'arracher leurs vêtements, de s'embrasser avidement, et de gémir tout haut avec la violence de leur désir. Une fois ils ne parvinrent pas au manoir, mais se précipitèrent dans l'ancienne glacière au bord du lac ; une autre fois, revenant d'une réception de mariage à Nautauga Falls, Gideon quitta carrément la route pour descendre à travers champs et arrêter enfin la voiture à demi dissimulée par un bosquet de sapins brûlés.

Gideon tomba de plus en plus profondément amoureux de Leah avec les années. Il avait vraiment l'impression de tomber – il se sentait sombrer, plonger, disparaître –, d'être aspiré par sa passion pour elle, pour l'appétit vorace de sa jeune femme autant que pour ce corps glorieux dont il n'avait pas soupçonné l'existence pendant leurs fiançailles mouvementées. Il tombait de plus en plus amoureux de Leah, et en même temps il avait tendance à la craindre. Au début il l'avait un peu crainte, mais elle l'amusait aussi – elle était virginale d'une façon si *provocante*, elle manifestait si clairement à son jeune cousin qu'elle dédaignait l'amour et le mariage et le sexe et par-dessus tout les hommes et leur nature bestiale ; mais après leur mariage, après la naissance des jumeaux, il lui sembla que la sauvagerie fréquente avec laquelle elle s'agrippait à lui parlait d'une Leah plus profonde, plus impersonnelle, plus troublante que celle qu'il avait perçue : que celle qu'il avait épousée. Elle paraissait être *une femme, n'importe quelle femme*, et non *la femme* qu'il aimait en particulier.

Dans le délire de la passion sa peau devenait d'une pâleur mortelle et il lui semblait que sa bouche, ses yeux adorables, ses narines un peu dilatées, étaient des larmes de sang sur cette peau, surtout la bouche qui réclamait l'apaisement. Il ne la serrait jamais

assez fort. Il ne la pénétrait jamais assez profondément. De leurs étreintes émanait une odeur de chaleur, un martèlement intense, impitoyable, et s'ils se répétaient en un murmure *Leah* et *Gideon*, prononçant leurs mots d'amour secrets, il n'était pas toujours certain que *Leah* et *Gideon* fussent en cause. Le goût de sa chair sur ses lèvres sèches, tourmentées, le goût de la sienne sur sa bouche, les poils magnifiques de leurs corps onduleux luisants de sueur s'entremêlant, et leur peau devenue brusquement rêche par plaques entières, râpeuse comme du papier de verre : quelle épreuve, quel combat ! Prendre simplement garde à ne pas se noyer était un effort, se disait parfois sombrement Gideon alors qu'il se trouvait étendu, épuisé, près de sa femme endormie dont la profonde respiration était encore brusque, inégale et troublée, bien qu'une roseur subtile colorât maintenant sa gorge et une partie de son visage. Il avait pris Leah pour une vierge féroce les premiers temps de leur mariage et il avait eu du plaisir, en un sens, à feindre de s'alarmer devant la force remarquable – la remarquable force physique de sa jeune femme ; maintenant la vigueur de son désir, le besoin avide qui l'étouffait, le fait curieux (qui n'eût pas dû le frapper, car il l'aimait tant et voulait la protéger de toutes les injures, même des siennes) qu'elle était disposée à se montrer... sans pudeur : que dans l'agonie, le désespoir de ces dernières minutes d'amour, quand il devenait évident qu'elle risquait, qu'elle risquait fort de ne pas atteindre l'orgasme que son corps réclamait avec une telle violence, elle était prête à le supplier, gémissant son nom, grognant presque, ne sachant plus ce qu'elle disait, ne contrôlant plus les grossièretés qui s'échappaient de sa bouche. Leah Pym, sa jeune cousine si fière, grande, large d'épaules et extrêmement sûre d'elle, sachant la valeur de sa beauté, la valeur de sa magnifique tête aux cheveux auburn si épais, et tout simplement la valeur de son âme (qui se tenait un peu à l'écart, détachée, arrogante, prête à prononcer un jugement sur elle comme sur les autres) – comment se fait-il, se demandait Gideon avec un plaisir coupable, qu'elle se soit transformée à ce point ?

Il se dit : Est-ce moi, Gideon, qui l'ai transformée ?

Enfants, ils avaient joué à certains jeux qui laissaient Gideon la bouche sèche et très perturbé. Il voyait rarement Leah, on lui avait recommandé de ne pas chercher à lui parler, c'était la fille de Della Pym – Della qui les haïssait tous –, aussi les occasions de la rencontrer et de participer à des jeux avec elle étaient peu fréquentes. Mais il se rappelait l'une de ces rencontres. Au vieux centre de jeunesse en brique du village. Alors qu'il était déjà trop mûr pour ce type de jeux, et susceptible de provoquer la bagarre.

(Ewan avait été banni de certaines activités des années auparavant : il avait la taille d'un homme, il était effronté et brutal, et les autres enfants le craignaient.) Le jeu s'appelait « le chas de l'aiguille ». Chantant de leurs voix enfantines, chevrotant d'excitation, formant un cercle, tantôt un garçon, tantôt une fille, se tenant la main, ce jeu auquel ils avaient joué depuis des générations, les enfants tournant en rond, la figure en feu, se lançant des regards, Leah qui avait douze ans et une tête de plus que les autres filles, son ravissant visage enflammé, comme brûlé par le vent, ses yeux sombres évitant les siens. Gideon prit place à l'intérieur du cercle, et, attrapant les mains d'une fille Wilde d'en bas du fleuve, il leva les bras au-dessus des enfants qui avançaient, dans ses veines retentissait l'écho des mots familiers et stupides auxquels il n'accordait aucune attention car il avait le regard fixé – fixé – sur sa jeune cousine à la longue chevelure auburn jusqu'à la taille et aux petits seins hauts qui commençaient à pointer sous son chandail bleu au crochet.

Le chas de l'aiguille qui attend/Le fil qui glisse si joliment/Il a attrapé plus d'une demoiselle souriante/Oh, il en a attrapé une, il en a attrapé deux/Il a attrapé plus d'une demoiselle souriante/Et maintenant c'est toi qu'il a attrapée. La partenaire de Gideon ne voulait pas baisser leurs bras en arc pour emprisonner la tête réticente de Leah, par jalousie ou craignant simplement que Leah ne lui lançât un coup dans les côtes, mais il la força à céder, prenant sa cousine au piège, et les garçons qui lui tenaient les mains la lâchèrent, et Leah resta là, rougissant de colère, les yeux fixés au sol, tandis que les enfants chantaient une fois de plus « le chas de l'aiguille », maintenant à pleine gorge, avec un air de violence à peine contrôlée. Leah devait être embrassée. En public. Devant tout le monde. Leah Pym, le visage d'un furieux écarlate, avançant la lèvre inférieure, le regard baissé de honte. *Le chas de l'aiguille qui attend/Le fil qui glisse si joliment...*

Gideon n'avait pas l'habitude de remuer le passé ; il n'avait pas l'habitude de penser ainsi, peut-être de penser tout court – ce n'était pas dans sa nature. Mais le souvenir de ce jeu stupide lui fit monter les larmes aux yeux, et son poulx bondit car il *était* encore ce garçon de seize ans, regardant fixement, les lèvres sèches, entrouvertes, sa belle cousine qui ne lui avait pas adressé plus de douze phrases dans sa vie. Comme il l'aimait, même alors ! Et comme c'était humiliant, angoissant... Quand il s'était avancé pour lui prendre les épaules et l'embrasser (car c'était non seulement son privilège, mais une obligation d'après les règles du jeu ; et les spectateurs adultes n'allaient pas se précipiter pour séparer les enfants, ni crier : *Arrêtez ! Espèces de grossiers personnages !*), elle avait murmuré tout bas,

haletante, des mots de protestation affolés et elle avait plongé pour s'échapper, baissant la tête d'un geste involontaire en apparence, et heurté la bouche du pauvre Gideon. Tandis que les enfants riaient aux éclats, Gideon avait dû étancher le sang avec le mouchoir d'une vieille femme empressée. Leah s'était enfuie de la salle.

Il tira sur sa barbe au poil rude, se passa vigoureusement les mains sur le visage, et soupira. Est-ce moi, Gideon, qui l'ai transformée ?

S'il avait pu prendre son frère Ewan à l'écart, lui parler franchement. Pour s'informer. À propos des femmes : des femmes qui désirent avoir des bébés. (Mais il était possible qu'Ewan, marié à cette femme terne, blafarde, ne sût même pas ce dont parlait Gideon. Ou lui répondît, hilare, par une plaisanterie grossière.) S'il avait pu prendre son père à l'écart. Ou son oncle Hiram. Ou l'un de ses cousins de la région de Contracœur, auxquels il rendait rarement visite à cause d'un désaccord survenu l'an dernier à la suite de l'affermage d'une terre au bord du fleuve... Et il y avait son cousin Harry qu'il avait toujours aimé, mais lui aussi était en froid, à cause d'une histoire de finances avec son père et Hiram, et de manœuvres dont Gideon savait très peu de chose.

Mais la famille ne parlait jamais ouvertement de sujets sérieux. Alors comment pouvait-il commencer ?... Il était assez gênant de parler des maladies, des accidents, des dettes, et de problèmes financiers de toutes sortes, en risquant la colère et l'indifférence feinte du vieux Noel. Officiellement les Bellefleur affichaient une robuste jovialité. Les hommes qui boivent ensemble, les hommes au pavillon de chasse. Rien de si important qu'on ne puisse l'écarter d'un éclat de rire. D'une parole bruyante. (De l'autre côté du lac le vieux Jonathan Hecht, un ébéniste qui avait travaillé pour grand-mère Elvira des dizaines d'années auparavant, était atteint d'un trouble « dévastateur », conséquence d'anciennes blessures de guerre, et passait maintenant la plupart de son temps au lit, installé en bas dans le salon ou, par temps chaud, dehors sur la véranda : le vieil homme était visiblement mourant, parfois il était même trop faible pour lever une main en guise de salut, mais lorsque le père de Gideon arrivait à cheval pour lui rendre visite, il parlait gaiement, et même durement, avec un air d'accusation subtil, s'approchant à grands pas du lit, retirant son chapeau d'un geste vif, vibrant de l'animation du dehors, fleurant le cheval, le cuir et le tabac : *Alors, Jonathan, comment ça va par cette belle journée ! Tu as meilleure mine, à mon avis ! Tu te sens mieux aussi, hein ? Oh, tu vas être remis sur pied en un rien de temps ! Il va falloir mettre les fillettes à l'abri, hein ?... Tu sais, Jonathan, il y a deux choses qui te remettraient vraiment d'aplomb*

: un petit verre de cette bouteille que j'ai passée en douce sous le nez de ta femme, et une heure ou deux sur le lac avec moi, à chanter à pleins poumons, pour voir ce qui se présente. Quelques bouffées d'air frais te ravigoteraient, c'est pas étonnant que tu aies l'air si faiblard et ramolli, avec l'odeur qu'il y a dans cette pièce...

La belle-petite-fille du vieil homme, Garnet, une fille timide à l'air anémié aux longs cheveux blonds épars tout emmêlés, essayait de prévenir le père de Gideon, de le faire taire, mais bien sûr il ne faisait pas attention à elle. Il était venu à Bushkill's Ferry sur son vieil étalon Fremont pour *remonter le moral de ce misérable salopard*, comme il disait, et il ne permettrait à aucune des idiotes de la famille Hecht de l'en dissuader.)

Gideon ne se sentait pas non plus capable de parler à Nicholas Fuhr, son ami depuis l'enfance, ni à ses autres amis de la région – c'eût été une violation de son mariage, un acte pareil à une infidélité.

Aussi Gideon ne parla jamais à personne de son malaise avec sa femme, et il ne pouvait certainement pas lui en parler à *elle* ; pas d'une chose aussi profondément, aussi totalement intime. Que lui, son mari, crût qu'elle était devenue obsédée par... par le désir de... par le désir même... Qu'il crût que, parfois, elle en arrivait presque à perdre un peu de son équilibre... Cette passion, cette lutte acharnée, sans joie, ce combat entre eux : était-ce simplement dans le but d'avoir un autre enfant ? Il ne parvenait pas à lui parler de ces questions-là, ils n'avaient pas de vocabulaire pour évoquer ce genre de pensées, Leah eût été irrévocablement blessée. Ils pouvaient se faire rire aux éclats en imitant grossièrement les membres de la famille – Leah parodiant sa belle-sœur Lily, Gideon imitant Noel ou prenant les grands airs de son oncle Hiram –, ils pouvaient même parler franchement de décisions que Noel prenait sans consulter Gideon, et se faire des reproches lorsque l'un d'eux se laissait aller à une humeur (c'était habituellement Gideon, en ce temps-là), mais ils ne pouvaient parler de leur vie physique intime, de leur amour. À la seule pensée d'une telle transgression Gideon se levait en hâte et partait dans les écuries, où il restait parfois une heure ou deux, sans penser, sans même ruminer, respirant simplement dans le réconfort de l'obscurité à la bonne odeur de foin, de fumier et de cheval qui l'apaisait tant. Il ne voulait *pas* lui parler de ces choses-là. Et de toute manière il se disait que lorsqu'elle aurait conçu, lorsqu'elle serait de nouveau enceinte, l'obsession mourrait.

Mais alors, incroyablement, elle ne réussit pas à concevoir.

Les mois se suivirent et elle échoua, elle continua d'échouer, et c'était sur ce mot qu'elle insistait – échouer, échoué – ce mot que Gideon devait supporter. Quelquefois c'était un chuchotement effrayé : *Je continue d'échouer, Gideon* ; quelquefois c'était une affirmation brusque, cassante : *Nous continuons d'échouer, Gideon*. Bromwell et Christabel se portaient à merveille. Bromwell marcha quelques semaines avant sa sœur, mais tous deux apprirent à parler à peu près au même moment, et tout le monde s'exclamait devant la bonne nature des bébés : Comme tu as de la chance, Leah ! Est-ce que tu ne les *adores* pas tout simplement ? « Bien sûr que je les adore », répondait peut-être Leah, l'esprit ailleurs. Et quelques minutes plus tard elle demandait à Lettie de les emmener. Elle les aimait mais ils devaient représenter pour elle un accomplissement passé, un coup mystérieux et miraculeux qu'elle avait réussi à l'âge de dix-neuf ans ; seulement elle avait à présent vingt-six ans, presque vingt-sept, bientôt elle aurait trente ans...

Et alors la famille commença à faire certaines remarques. À poser certaines questions. Tante Aveline, grand-mère Cornelia, et même la tante Matilde, et Della elle-même. Ne penses-tu pas... ? Toi et Gideon, n'aimeriez-vous pas... ? Les jumeaux ont maintenant cinq ans, ne crois-tu pas que ce serait un bon moment pour... ? Une fois Leah lança sèchement à sa belle-mère : « Ce n'est pas que nous n'ayons pas *essayé*, mère ; nous ne faisons pratiquement rien d'autre », et sa remarque fut répétée partout, on la jugea si typique de la nature « indélicate » de Leah Pym. Mais elle était si belle, avec ses yeux bleus enfoncés, qui étaient bleu ardoise, très sombres, et son menton puissant, et ses lèvres larges, parfaites, et son maintien fier, audacieux, toute frémissante, qu'elle fut bien sûr pardonnée ; au moins par les hommes de la famille.

Pendant ce temps Lily continuait d'avoir des bébés. Ce devait être un exploit naturel, cela demandait une intégrité naïve, pensait Leah en observant sa belle-sœur avec un faible sourire qui dissimulait un puissant mépris. Ou existe-t-il des ruses, des rites secrets ?... Des manœuvres superstitieuses ? Elle se réveilla un matin, quelques semaines avant l'arrivée de Mahalaleel au manoir, et se dit très clairement : *Je ne crois en rien, je suis foncièrement athée, mais supposons que je fasse l'expérience de... certaines croyances*. (Ah, mais en vérité elle était incapable de « croire » ! Elle riait des présages, des avertissements, de tous les bavardages stupides sur les esprits et les morts et les commandements bibliques qui, elle le savait fort bien, étaient nés de la frustration sexuelle d'un vieil ermite grincheux du désert ; elle écartait même, peut-être trop impatientement, le récit apitoyé que faisait sa mère d'un rêve «

prophétique » qu'elle avait eu la veille de la mort accidentelle de son jeune mari.) Elle expérimenterait, cependant. Elle ferait des hypothèses. Bien sûr elle ne pouvait pas croire, parce qu'elle était trop intelligente, et trop sceptique, et qu'elle avait un sens de l'humour trop extravagant... Peut-être croyait-elle à moitié. Elle était foncièrement athée mais elle pouvait croire à moitié si elle s'y mettait.

Je ne crois à rien, pensait-elle avec colère.

Mais si je *crois*...

Mais bien sûr que je ne crois pas. Je ne peux pas. Cacher des objets sous des oreillers, murmurer des petites prières, calculer quand les jumeaux ont été conçus, quelle sorte de nourriture Gideon et moi nous avions mangée ce soir-là...

Mais si je *crois*...

En faisant l'amour avec Gideon elle agrippait ses fesses très fort et fermait les yeux et pensait : *Maintenant, maintenant, en ce moment même, maintenant*, mais les mots lui paraissaient absurdes et elle retombait en arrière, impuissante, sanglotant à moitié, misérable. Elle voulait mourir. Mais non : bien sûr qu'elle ne voulait pas mourir. Elle voulait *vivre*. Elle voulait avoir un autre bébé, et vivre, et tout irait bien, et elle ne demanderait jamais rien d'autre dans sa vie.

Jamais rien d'autre dans ta vie ?

Jamais.

Rien du tout ? Dans toute ta vie ?

Dans ma vie entière.

Un autre bébé – et rien d'autre, dans toute ta vie ?

Oui. Dans toute ma vie.

Elle essaya donc des petites ruses trop bêtes pour être mentionnées, et murmura de petites prières, mais il n'arrivait toujours rien : elle était prête à se ridiculiser mais rien n'arrivait. Elle traversait des moments de langueur et de dépression dans lesquels elle souhaitait à moitié – et blessait profondément Gideon en le disant – ne s'être jamais mariée. « J'aurais dû entrer dans un couvent. Je n'aurais pas dû te céder », disait-elle dans ces instants-là, avançant sa lèvre inférieure charnue comme un enfant de douze ans. « Mais tu m'aimais, protestait Gideon. – Non, je ne t'aimais pas, comment l'aurais-je pu, je ne savais rien de l'amour, je n'étais qu'une ignorante, répondait Leah avec insouciance. C'est *toi* qui as

insisté pour qu'on se marie. Tu étais une telle brute, j'ai cédé par peur de toi, de crainte que tu ne me traites de la même façon que cette pauvre araignée apprivoisée ! – Leah, tu déformes le passé, disait Gideon, le visage assombri par un afflux de sang. Tu sais que c'est un péché... – Un péché ! Un *péché* ! Parce que tu appelles la vérité un péché ! » Et elle lui riait au nez, puis fondait en larmes. Ses humeurs étaient si capricieuses, si orageuses, c'était presque comme si elle *était* enceinte.

Je ne veux plus être une femme, pensait-elle.

Mais ensuite : Oh, Dieu, je veux avoir un autre bébé. Juste un ! Juste un ! Je ne demanderai plus jamais rien de toute ma vie. Peu importe même que ce ne soit pas un garçon.

Elle considérait comme un bon présage non seulement que le grand chat Mahalaleel fût arrivé au manoir, mais qu'il eût pour elle une préférence aussi évidente. Il avait également un faible pour Vernon et l'arrière-grand-mère Elvira, qui savait lui frotter la nuque avec le dos de la main, et il tolérait parfois que la jolie Yolande le caressât et s'empressât auprès de lui ; mais il ignorait le reste de la maisonnée, même les domestiques qui le nourrissaient, et une fois, à portée de voix de Leah, il souffla avec colère quand Gideon se pencha pour lui caresser la tête. « Très bien, grommela alors Gideon, se dressant de toute sa hauteur et résistant à l'envie de donner un coup de pied à l'animal, retourne donc en enfer, d'où tu es venu. »

Comme Mahalaleel était si difficile, ce fut bientôt un signe de chance qu'il se blottît aux pieds de quelqu'un ou se frottât contre ses jambes en faisant entendre son ronron guttural, tel un crépitement. Il avait l'habitude d'arriver derrière Leah et Vernon et de venir importunément frotter sa grosse tête contre leurs mains, demandant à être caressé : c'était un geste extraordinaire, qui ne manquait jamais de surprendre et de ravir Leah. « Quelle audace ! s'exclamait-elle en riant. Tu sais exactement ce que tu veux et comment l'obtenir. »

Elle et sa nièce Yolande brossaient son épaisse fourrure nuageuse avec la propre brosse à cheveux à dos en or de Leah, et elles essayaient de le soulever dans leurs bras, riant de son poids. De bonne humeur, il pouvait supporter une quantité étonnante d'attentions, mais il se raidissait toujours quand les enfants les plus jeunes l'approchaient : Christabel était mal accueillie, comme les enfants bruyants d'Aveline, de Lily (sauf Yolande et Raphael), et même le prudent Bromwell, fronçant le sourcil derrière ses lunettes, qui voulait seulement « observer » et prendre des notes sur Mahalaleel. (Il avait déjà commencé son journal, qui était rempli

d'observations détaillées, de mensurations, et même des résultats de plusieurs dissections pratiquées sur des petits rongeurs.) Immédiatement après s'être installé dans la maison, Mahalaleel chassa les autres matous, et fit des femelles des subordonnées aguichantes ; les six ou sept chiens de la maison gardaient leurs distances avec lui. Il était autorisé à se promener presque partout où il voulait. Au début il dormait dans la cuisine, sur le large foyer tiède de la cheminée en pierre ; puis il choisit un vieux fauteuil confortable en cuir dans la pièce connue comme la bibliothèque de Raphael ; puis il passa une nuit dans le placard à linge du rez-de-chaussée, étalé voluptueusement sur la belle nappe espagnole de grand-mère Cornelia ; puis on le découvrit sous le canapé victorien de velours rouge dans un petit salon peu utilisé, ronflant légèrement au milieu des moutons. Quelquefois il disparaissait une journée entière, ou toute une nuit ; une fois il partit trois jours de suite et Leah en eut le cœur brisé, convaincue qu'il l'avait abandonnée. Et quel signe de malchance ce serait !... Mais il réapparut brusquement, sur ses talons mêmes, ronronnant de sa voix rauque, gutturale et lançant des coups de tête contre sa main.

Il rendait grand-père Noel nerveux en arrivant silencieusement derrière lui, et en ouvrant ses yeux vert et or largement écartés comme s'il allait parler. Il tracassait l'aide-cuisinier pour qu'il lui donne à manger, et recourait à des ruses pleines d'impertinence : nourri par un domestique, il réussissait néanmoins, à force de cajoleries, à obtenir de la nourriture d'un deuxième serviteur, puis d'un troisième : et pourtant il ne miaulait jamais exactement comme un chat affamé, il ne s'abaissait jamais à *mendier*. Il devint rapidement une sorte d'énigme familiale. Comment se pouvait-il, demandaient les enfants, que Mahalaleel fût en train de dormir profondément près de la cheminée dans le salon, mais qu'il suffît de quitter la pièce ou de tourner la tête pour qu'il disparaisse – tout simplement ? Albert et Jasper jurèrent avoir vu Mahalaleel en haut d'un grand pin en arrière de l'une des pistes de bûcherons, à deux kilomètres de la maison. C'était un de ces pins au tronc dénudé sur une hauteur considérable – sur vingt mètres ou plus – et Mahalaleel se trouvait perché sur la branche la plus basse, absolument immobile, le poil gris et vaporeux, son énorme queue enroulée autour de ses pattes, sa large face au regard fixe, intelligent, terrible comme celle d'un grand duc prêt à fondre sur sa proie. Comment un aussi gros chat avait-il pu grimper en haut de cet arbre ? – et était-il bloqué là-haut, aurait-il besoin d'aide pour descendre ? se demandèrent-ils. Ils l'appelèrent mais il se contenta de leur jeter un regard, comme s'il ne les avait jamais vus auparavant. Ils essayèrent de secouer l'arbre, sans succès. « Mahalaleel, tu vas mourir de faim

là-haut ! » crièrent-ils. « Mahalaleel, tu ferais mieux de rentrer à la maison avec nous ! »

La nuit tombait, aussi les garçons coururent-ils à la maison avec l'intention de rapporter une lampe électrique et de la nourriture pour le tenter – mais à peine s'étaient-ils précipités bruyamment dans la cuisine qu'ils virent que Mahalaleel s'y trouvait déjà, en train de lécher délicatement ses énormes pattes sur le foyer de la cheminée. Quand était-il rentré, voulurent-ils savoir. Oh, il y a quelques minutes, répondit Edna. Mais il était bloqué sur un arbre dans les bois ! Il était perché en haut d'un grand pin et ne pouvait plus descendre ! s'exclamèrent-ils, stupéfaits.

Mahalaleel était un excellent chasseur – les femmes de la maison ne voulaient pas savoir le nombre de mulots qu'il rapportait dans ses puissantes mâchoires jusqu'à la porte de la cuisine, ni la taille de ces animaux ; Leah fut la seule à oser entrer dans la salle à manger où, un matin glacé, Mahalaleel avait tiré de Dieu sait où un lièvre changeant massif qu'il était en train de dévorer goulûment – en fait, la plus grande partie du cou et de la tête avait disparu, et des fragments de muscles écorchés luisaient entre ses dents ensanglantées quand il leva son regard méchant, presque humain – vauté sur la table d'acajou étincelante que Raphael avait fait importer de Valence. « Oh, mon Dieu, Mahalaleel ! » cria Leah. La vue du lièvre à moitié dévoré, et du museau plein de sang de son beau chat, et des yeux verdâtres teintés de givre aux pupilles noires très dilatées, lui donna l'impression qu'elle s'évanouissait. C'était une sensation terrifiante, comme si elle perdait l'équilibre en haut d'une falaise. Pourtant, même à ce moment-là – chancelante, à demi aveugle –, elle se dit que, peut-être, elle était enceinte. Les malaises *étaient*, après tout, un symptôme de grossesse.

Mahalaleel prit bientôt l'habitude de suivre Leah dans sa chambre le soir, et de se coucher au pied de l'énorme lit de Leah et de Gideon. Cela irrita Gideon : et si l'animal avait des puces ? « C'est *toi* qui as des puces, répondit sèchement Leah. Mahalaleel est d'une propreté absolue. » Pour plaire à sa femme Gideon prétendait admirer le chat ; il caressait même sa tête arrogante, et supportait son mépris. Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une sensation absurde de déception lorsqu'il refusait de ronronner pour lui.

Mahalaleel ne se contentait pas de ronronner voluptueusement pour Leah, mais il roulait sur le dos, et la laissait chatouiller son ventre gris-rose, et, joueur comme un chaton, il lui lançait des coups de patte et de dents. S'il oubliait que c'était un jeu, s'il sortait ses

griffes, et plantait ses dents dans sa chair ! – Gideon restait étendu nonchalamment sur ses oreillers, regardant Leah qui faisait semblant d'attaquer Mahalaleel, regardant le chat géant se tortiller, roucouler, lancer des ruades et remuer le plumeau de sa queue, et l'idée lui traversa plus d'une fois l'esprit que si le chat *devait* blesser sa femme – eh bien alors il le battrait à mort sur-le-champ, avec ses poings s'il le fallait. Il n'avait pas de fusil dans cette chambre. Ni de couteau : Leah prétendait avoir ces choses en horreur. Mais Gideon Bellefleur, avec ses bras et ses épaules musclés, ses longs doigts souples, pouvait très aisément tuer un animal comme Mahalaleel avec ses mains.

« Sois prudente, Leah, dit-il. Tu joues trop brutalement avec lui. »

Leah écarta vivement un bras. Le chat *avait* accroché une griffe dans la manche de sa chemise de nuit de soie, et il y *avait* sur son avant-bras une légère ligne rouge, à peine plus large qu'un cheveu. « Gideon, ta voix le dérange, dit-elle avec irritation. Faut-il que tu parles si *fort* quand nous sommes seulement tous les trois dans cette chambre ?... »

Bientôt Mahalaleel ne se contenta plus de dormir au pied du lit, couché en rond sur le dessus-de-lit en brocart turquoise et crème (qu'il avait déjà un peu sali, avec ses poils et ses pattes sales) ; pendant la nuit il venait à pas de loup, marchant avec une extrême délicatesse pour un animal aussi volumineux, s'installer entre Leah et Gideon. Gideon ne sut jamais avec certitude à quel moment Mahalaleel venait prendre place, mais c'était pendant son sommeil le plus profond, le plus intense, de telle sorte qu'il n'était jamais réveillé, mais se trouvait au petit matin repoussé sur le côté droit, à l'extrême bord du lit envahi par ce maudit Mahalaleel.

« Ce soir il dort dans la cuisine, disait Gideon.

– Il dort *ici*, répliquait Leah.

– Sa place est dans la grange avec les autres animaux !

– Sa place est *ici* », répondait Leah.

Ainsi ils étaient en désaccord, et se disputaient fréquemment, mais Mahalaleel continua de dormir avec eux, laissant partout ses poils multicolores – même, s'apercevait Gideon à sa grande fureur, dans ses cils, ou sa barbe. Il dut se faire exempter d'une réunion avec son père, son oncle Hiram, Ewan et un directeur de banque de Nautauga Falls, parce qu'un corps étranger s'était introduit dans son œil, que son œil pleurait et que des larmes ruisselaient sur sa joue ; bien entendu on découvrit qu'il s'agissait d'un poil de chat.

Il se rappelait l'apparition de Mahalaleel, cette nuit pluvieuse. Un rat, en vérité. Un opossum. Avec cette queue squelettique, hideuse. Il aurait *pu* l'écraser d'un coup de pied sur place, là, dans l'entrée, et Leah n'aurait pas eu la possibilité de l'arrêter, et personne ne lui en aurait vraiment fait reproche. Maintenant il était trop tard : maintenant, si Mahalaleel disparaissait, Leah le pleurerait. (Elle n'était plus elle-même ces temps-ci – et cela, depuis des mois – les larmes lui venaient trop facilement, comme la rage, elle se laissait aller à des humeurs sombres, dépressives.) Leah saurait bien sûr que c'était l'œuvre de Gideon et elle ne lui pardonnerait jamais.

Ainsi Mahalaleel continua de dormir dans leur chambre à coucher, et à l'aube Gideon s'éveillait en sursaut pour voir le chat qui le regardait, impassible, à dix centimètres à peine. Les yeux de l'animal étaient vert doré et limpides, tels des bijoux ; ils avaient quelque chose de fascinant. Gideon ne se laissait pas impressionner, il savait que les animaux n'avaient aucune intelligence de leur propre être, ils ne s'étaient pas, après tout, *créés* eux-mêmes, pourtant il ne pouvait détacher son regard de celui du chat. La fourrure soyeuse, douce et gonflée, vaporeuse, révélant l'espace d'un seul rayon de soleil toutes sortes de couleurs stupéfiantes et fabuleuses – non seulement un gorge-de-pigeon étrange, cristallin, et un blanc ivoire, mais du jaune safran, du roux, de l'or, et même une sorte de vert lavande ; le dessin subtil et flou dissimulé sous les couches de fourrure et de duvet – vaguement tigrées, telles les raies d'un arc-en-ciel, variant toutes de largeur et d'intensité ; le nez mutin un peu camus, couleur de raisin avec ses narines bien dessinées (si nettes qu'elles donnaient l'impression, même de près, que quelqu'un les avait soulignées à l'encre noire avec une fine plume) ; les moustaches blanc argenté qui mesuraient, selon Bromwell, le fils de Gideon, vingt centimètres d'une extrémité à l'autre, et étaient toujours bien droites et frémissantes de propreté ; le bout de la langue, si humide et rose, qui le matin sortait souvent très légèrement, à peine de un centimètre, entre ses canines – un signe de contentement paresseux, de satisfaction absolue. En public l'attitude de Gideon à l'égard du chat de sa femme continuait d'exprimer l'indifférence ou le dédain : après tout, il était un cavalier, comme son père, et il ne s'était jamais beaucoup occupé des chiens, pas même des plus beaux chiens de chasse de la propriété. Aussi ignorait-il Mahalaleel au rez-de-chaussée. Mais parfois, en privé, il admirait *presque* l'animal... Il fixait ses yeux calmes, mystérieux, immobiles, et le chat lui rendait son regard, montrant le bout de sa langue, entamant parfois une petite danse sur ses énormes pattes bossuées ; pétrissant l'oreiller même où reposait la tête de Gideon ; rentrant et sortant ses longues griffes

recourbées.

Un matin Gideon se réveilla très tôt pour voir Leah assise sur le lit, ses longs cheveux sombres retombant sur ses épaules et recouvrant ses seins de mèches désordonnées. Le chat était assoupi entre eux, énorme tache d'ombre tiède. Avant que Gideon n'eût ouvert la bouche Leah tendit la main pour lui saisir l'épaule, puis l'avant-bras ; il y avait une force surprenante dans son étreinte. Il redouta ce qu'elle allait lui annoncer. Et pourtant ce fut la meilleure nouvelle imaginable : elle était sûre d'être enceinte, affirma-t-elle.

« Je sens quelque chose là. Je ne l'imagine pas, je *sens* quelque chose, ce n'est même pas comme l'autre fois, c'est quelque chose de très différent... de très distinct. Je *sens* que je suis enceinte. Je le *sais*. »

Et elle était enceinte, effectivement. Et Germaine vint au monde.

Jedediah

Jedediah : 1806. Un pèlerinage dans les montagnes. Dans sa vingt-quatrième année. Je serai guide s'il le faut, dit-il à son père furieux, je vais vivre absolument seul pendant une année entière, dit-il à son frère sceptique, je vous en prie ne vous inquiétez pas pour moi, ne pensez pas du tout à moi.

Jedediah Bellefleur, le plus jeune des trois fils de Jean-Pierre et de Hilda (qui s'était enfuie de chez son mari en 1790 et vivait maintenant retirée du monde à Manhattan, chez ses parents riches et âgés), relativement frêle pour un Bellefleur, particulièrement pour un homme qui voulait explorer tout seul la chaîne occidentale. Pas plus d'un mètre soixante-dix dans ses bottes de cuir aux talons épais. Pas plus de soixante kilos, au moment de son départ. (Quand il revint – ah, quand il revint ! – il pesait à peine quarante-cinq kilos. Mais c'était beaucoup plus tard.) Contrairement à ses frères Louis et Harlan, et à son célèbre père, Jedediah était doux et réservé ; on prenait parfois son silence pour de la froideur, et même du mépris. Il avait un étroit visage triangulaire entouré de mèches raides de cheveux sombres, électriques, toujours rebelles, comme animées par une pensée excessivement agitée. Jean-Pierre l'avait forcé à monter à cheval quand il était tout petit et lors d'un accident bizarre (le cheval hongre normalement docile avait été affolé par l'odeur du sang sur les vêtements de quelqu'un : c'était le mois de novembre, et l'époque où on égorgeait les cochons) il avait été jeté à terre et gravement blessé, et devait à cause de cela boiter légèrement toute sa vie. S'il était amer – et bien sûr Jedediah n'était pas amer –, si même il éprouvait de l'amertume à l'égard de son père, il ne le montrait pas : il avait appris, subtilement, à ne rien lui montrer de sa vie secrète. Pourtant ce n'était pas son père que Jedediah quittait ; ni – il en était *certain* – la jeune épouse de son frère qui hantait ses pensées d'une manière obsédante. S'il avait voulu fuir Germaine il aurait pu aller n'importe où, il n'aurait pas eu besoin de s'exposer à une telle épreuve. (Et en un sens Jedediah voyait à peine sa belle-sœur à présent. Il l'avait à peine « vue » depuis la cérémonie et la réception du mariage – qui avait été imprudemment organisée à Fort Hanna Inn, une auberge tapageuse et trépidante au bord du fleuve, dans laquelle Jean-Pierre avait investi une partie de son argent, et qui convenait à merveille aux

beuveries nocturnes que fuyaient tôt dans la soirée les clients tristement respectables, où étaient accueillis des Indiens – ou plutôt des Indiennes – du pays à l'abri des lois de l'État et du comté qui régissaient leur présence dans les établissements servant des boissons alcoolisées ; et, quelques jours plus tard, la pendaison de crémaillère que le jeune couple célébra courageusement (le père du fiancé ne fut pas le seul à se soûler de façon aussi scandaleuse lors de la réception du mariage, y offrant de se battre avec le patron de Fort Hanna Inn qui, affirma-t-il, l'escroquait de « milliers de dollars sur ses revenus », mais le père de la fiancée imita son exemple – un Irlandais nommé Brian O'Hagan qui arrivait à survivre en pleine nature en attrapant des castors et en spéculant sur des terres prétendument riches en argent et en or le long du fleuve Nautauga – « prétendument », car c'étaient les gens qui voulaient se débarrasser de leurs terres qui le disaient) dans la belle maison en rondins avec une large véranda et plusieurs cheminées d'ardoise que le vieil homme leur donnait en cadeau de noces – après ces incidents Jedediah ne « vit » pratiquement plus Germaine. Son image le suivait partout, sans effort, contre son gré, et à des moments curieux, inattendus – quand il s'agenouillait pour prier sur le plancher de sa chambre, quand il s'efforçait de seller la jument rouanne petite de corps mais étrangement robuste qu'il avait l'intention d'emmener dans son pèlerinage, quand il se lavait le visage à l'aube, appliquant de l'eau glacée sur ses yeux desséchés par le sommeil – il sentait sa présence, comme si elle s'était approchée de lui en silence, et s'apprêtait à poser sa main sur son bras.

Germaine O'Hagan avait seize ans. Louis en avait vingt-sept. Elle n'était pas plus grande qu'un enfant, vive, brune, agile et très jolie, avec des gestes « gracieux » appris en observant les dames à l'église ; en présence des Bellefleur elle se tenait très droite, croisant ses petites mains juste en dessous de ses seins, ouvrant tout grands ses yeux noirs intenses. Elle ne fut pas intimidée, mais surprise peut-être, par le charme débordant de Jean-Pierre – ses compliments exagérés qui avaient toujours une résonance moqueuse lorsqu'il les adressait à des femmes, et qui prenaient un caractère ironique et méchant quand il les faisait à son épouse ; ses affectations théâtrales, désinvoltes ; sa façon de raconter interminablement des histoires de la « frontière » tirées par les cheveux qu'il avait apprises dans des clubs privés à Manhattan et autour des tables d'acajou de Wall Street, dans les années fébriles de son « ascension » ; sa familiarité inconsidérée et maladroite avec les familles dirigeantes du pays, avec les politiciens de Washington, généralement tenus pour méprisables *mais* possédant des particularités admirables à un

point diabolique, qui ne différaient guère de celles qu'on attribuait à Jean-Pierre, lui-même fils de duc, après tout. Elle n'était pas intimidée, ni même alarmée, puisque son *propre* père... ! Ah oui, son propre père. Qui essayait encore de vendre les parts de Jean-Pierre le long du Nautauga. Qui se baignait deux fois par an – en mai, et de nouveau en septembre, avant la première gelée.

Elle tomba enceinte, après moins de deux mois de mariage. Elle était enceinte, cette jeune fille de seize ans qui paraissait, même de près, en avoir douze.

Jedediah projetait de partir depuis des années, il rêvait des montagnes, de lacs haut perchés, de la solitude des sapins baumiers, des mélèzes, des bouleaux jaunes, des épicéas, des tsugas et des grands pins argentés, dont certains avaient jusqu'à deux mètres de circonférence à leur base, d'une beauté incomparable, sans âge : avant même que son père n'encourût la plus publique de ses disgrâces (les autres, celles qui avaient brisé sa mère, étaient certainement pires), avant même que son frère n'eût ramené à la maison la petite O'Hagan qu'il voulait, affirma-t-il, épouser immédiatement – bien que Jean-Pierre eût pour lui comme pour tous ses fils des projets de mariage avec des héritières de souche hollandaise, allemande, et même française –, avant que les journaux n'eussent proclamé les secrets de la « Compagnie de New York », et même après : et aussi à ce moment-là, s'il avait simplement voulu fuir Louis et Germaine et la réalité bouleversante de leur mariage, le fait qu'ils partageaient le même lit nuit après nuit, maintenant par routine, sans même y penser (quoique Jedediah ne pût tout à fait comprendre une pareille énormité), il aurait pu suivre Harlan sur la route de l'Ouest, ou s'installer dans une ferme le long du Nautauga pour y travailler, puisque son père possédait des milliers d'hectares dans la Vallée et lui aurait loué ou vendu des terres (il ne les lui aurait pas données, du moins pas avant son mariage) très raisonnablement. Mais c'était vers le nord du pays qu'il se tournait. C'était le nord du pays dont il avait besoin. Pour se perdre, pour trouver Dieu. Pour monter tel un pèlerin, sûr que Dieu l'attendait.

Je serai guide s'il le faut, informa-t-il son père, qui resta, au début, muet de rage : car lorsque l'affaire des Antilles serait conclue, il aurait *besoin* d'hommes de confiance comme surveillants, qui ne soient pas trop timorés et puissent manier les esclaves avec fermeté. Je vais vivre absolument seul pendant une année entière, de ce premier juin à l'autre, dit-il à son frère Louis, sceptique et peiné – car il aimait beaucoup Jedediah, à sa façon négligente et brutale, et au début cela l'effraya d'envisager la vie avec une famille ainsi diminuée. Car la *famille*, c'était tout.

(D'abord leur mère s'était enfuie, après sa dépression nerveuse. Après que leur père se fut couvert de honte en public – si l'on en jugeait non d'après les remarques négligentes du vieil homme mais d'après celles, très vives, des autres : le deuxième mandat de membre du Congrès de Jean-Pierre Bellefleur s'était achevé de façon abrupte, au milieu des accusations de scandale et de corruption, mais on ne découvrit jamais exactement ce qu'il avait fait car tant d'autres personnes étaient impliquées, les hommes d'affaires comme les politiciens, et avec ces lois inadaptées et ces gouverneurs « accommodants » à merveille, selon l'expression de l'époque, ce n'était pas étonnant. Après des semaines de révélations dans la presse sur la Compagnie de New York, un organisme d'actionnaires dont le but était de fonder une Nouvelle France dans les montagnes pour les familles françaises titrées dépossédées de leurs propriétés par la Révolution, à trois dollars le demi-hectare (Jean-Pierre et ses partenaires avaient, bien entendu, payé l'État beaucoup moins cher après *cette* révolution, lorsque d'immenses étendues de terres incultes qui appartenaient auparavant à des Anglais ou à des sympathisants des Anglais étaient revenues au gouvernement, et la commission d'administration des terres de l'État avait été autorisée à en vendre autant que possible, afin de peupler le nord du pays, et d'établir un tampon entre les nouveaux États et le Canada anglais) – après des semaines de réunions secrètes – la présence d'inconnus dans la demeure des Bellefleur – Jean-Pierre passant de la panique à une euphorie grossière, tonitruante – il s'avéra d'une façon ou d'une autre qu'aucune inculpation ne serait prononcée. Aucune. Jean-Pierre et ses partenaires et la Compagnie ne furent même pas condamnés à une amende. Mais à ce moment-là le mariage de Jean-Pierre était anéanti ; bien qu'on ne pût dire que sa femme lui manquait. Puis, des années après, Harlan s'était enfui avec un attelage de chevaux andalous appariés, portant autour de la taille une ceinture-portefeuille remplie de billets et de tous les bijoux restants de leur mère.)

Et maintenant Jedediah. Le jeune Jedediah, qui avait toujours semblé si effrayé par la vie.

« Un an ! se mit à rire Louis. Tu crois vraiment que tu vas rester *un an* dans les montagnes ! Mon ami, tu seras de retour à la maison à la fin novembre. »

Jedediah ne se défendit pas. Ses manières étaient à la fois humbles et arrogantes.

« Suppose que tu restes trop longtemps, et que les cols soient bloqués par les neiges ? dit Louis. Il fera jusqu'à moins trente là-

haut. Tu le sais, n'est-ce pas ? »

Jedediah fit un geste indéterminé. « Mais je dois me retirer de ce monde, dit-il doucement.

– *Tu dois te retirer de ce monde !* entonna Louis. Écoutez-le parler..., on dirait un prêcheur ! Fais attention à ne pas te perdre pour de bon », lui dit-il.

Jedediah essaya de s'expliquer de façon plus approfondie à Germaine. Mais les yeux remplis de larmes que la jeune fille fixait sur lui le troublèrent.

« Je dois... je veux... vous voyez, mon père et ses amis... leurs projets de couper du bois..., leurs projets de construire des routes et de faire venir des métayers. »

Germaine le regarda. « Mais, oh, Jedediah, chuchota-t-elle, et s'il vous arrive quelque chose ? Tout seul là-haut dans les montagnes...

– Il ne m'arrivera rien, dit Jedediah.

– À la première chute de neige, que ferez-vous si vous ne pouvez plus ressortir ? Comme l'a dit Louis... »

Jedediah avait commencé à trembler. Il s'effrayait à l'idée de se rappeler – de *revoir* – le visage de cette jeune fille même après l'avoir fuie. « Je veux – je veux me retirer du monde pour voir si je suis digne de – de – l'amour de Dieu », dit-il en rougissant. Sa voix frémissait de l'audace apeurée d'un fanatique.

La fille fit un geste brusque d'impuissance, comme pour lui toucher le bras. Et Jedediah eut un mouvement de recul.

« Il ne m'arrivera rien, dit-il sèchement.

– Mais si vous partez maintenant..., si vous partez maintenant..., vous ne serez pas là quand le bébé arrivera, dit Germaine. Et nous pensions..., Louis et moi nous pensions..., nous *voulons* que vous soyez le parrain. »

Mais Jedediah se retira, et lui échappa.

Étendue dans les bras de son jeune mari sans dormir elle était comme hébétée, étonnamment amère pour la première fois depuis leur mariage. « Il ne nous aime pas », chuchota-t-elle. Il fuyait et les quittait, il allait risquer sa vie dans les montagnes, et peut-être devenir l'un de ces ermites détraqués dont on entend quelquefois parler : ces hommes qui deviennent fous à cause de l'excès de solitude. « Il ne veut pas être le parrain de notre bébé, chuchota-t-

elle, il ne nous aime pas. »

N'écoutant qu'à moitié, Louis lui effleura la nuque de son nez et murmura : « Allons, allons, Minou. »

« Juste au moment où notre premier bébé arrive », dit Germaine.

Louis rit, et la chatouilla, et enfouit sa bouche tiède et barbue dans son cou. « Mais il sera de retour pour le deuxième, et le troisième, et le quatrième », dit-il.

Germaine ne voulait pas se laisser consoler. Gardant les yeux ouverts, tout éveillée, elle se sentait plutôt en colère. Cela ne lui ressemblait pas ; mais de toute façon personne dans cette maison ne la connaissait vraiment : ils la prenaient pour une petite fille docile et gentille. Et elle l'était, quand ça l'arrangeait. « Il ne reviendra pour aucun d'entre eux, dit-elle. Il nous abandonne. »

Comme plusieurs de ses parents à Dublin – de ses parentes, plutôt – la petite Germaine se vantait d'être de temps en temps, mais toujours de façon imprévisible, extralucide – douée de seconde vue. Elle savait donc, elle savait. Non seulement Jedediah ne reviendrait pas pour la naissance de leurs autres enfants mais il ne verrait *jamais* ses nièces et ses neveux – jamais dans cette vie-là.

« Oh, comment le sais-tu, Minou ! » dit Louis en riant, roulant sur elle de tout son poids.

« Je *sais* », dit-elle.

Les « pouvoirs »

Leah avec son immense ventre gonflé. À cinq mois elle paraissait déjà enceinte de neuf mois, comme si le bébé allait sortir d'un instant à l'autre. Quels rêves étranges et fébriles elle endurait, à demi étendue sur des oreillers, les muscles des jambes maintenant enveloppés d'une chair douce et potelée, ses fines chevilles enflées, ses yeux roulant en arrière avec la violence – la bizarrerie – de ses idées ! Étaient-ce les siennes, ou celles de l'enfant à naître ? Elle sentait le pouvoir de cet être, la tête étourdie par des rêves qui la laissaient pantelante et fiévreuse mais absolument déconcertée. Elle *sentait* l'esprit de l'enfant à naître mais elle ne pouvait *voir* en imagination ce qu'il voulait d'elle, ce qu'il réclamait.

Je vais accomplir quelque chose, se disait-elle souvent, ouvrant et fermant les poings, sentant la pression de ses ongles sur les paumes de ses mains. La douce chair avide, malléable... Je vais être l'instrument, le moyen par lequel quelque chose sera accompli, songeait Leah.

Puis les jours se remirent à passer et elle ne pensa plus à rien ; elle était trop paresseuse, trop grisée de rêves pour penser.

Ses cheveux pendaient sur ses épaules parce que c'était trop d'effort pour elle de les tresser et de les rouler, ou même de se faire coiffer par une des filles. Elle se renversait sur ses oreillers, bâillant et soupirant. Sa main boursouflée caressait son estomac, comme si elle craignait les nausées et devait rester très, très tranquille : car aux moments les plus étranges, les plus inattendus, elle était envahie par des spasmes convulsifs qui la déroutaient tout à fait. Jusqu'alors *jamais* elle n'avait eu mal au cœur – elle se vantait d'être l'une des femmes bien portantes de la famille Bellefleur, et non l'une de ces natures malades et pleurnicheuses.

Leah se tenant tranquille, très tranquille. Comme si elle écoutait quelque chose que personne d'autre ne pouvait entendre.

Leah le regard fou et malicieuse comme si elle venait de se lever après l'amour, un amour interdit, la bouche plus charnue que dans le souvenir de quiconque, esquissant un lent sourire intérieur.

Leah dans son salon, sur la vieille chaise longue, dans une stupeur

de rêve, les paupières lourdes sur ses yeux ravissants, une tasse sur le point de lui échapper des doigts. (L'un des enfants la rattrapait avant qu'elle ne tombât ; ou Vernon se baissait à genoux, sur le tapis, pour l'enlever doucement de sa main.) Leah donnant des ordres aux domestiques de sa nouvelle voix, qui était vive et perçante et assez semblable à celle de sa mère – bien que lorsque Gideon en fit la remarque, peut-être imprudemment, elle le niât avec colère. Quoi, Della ne faisait que *gémir* toute la sainte journée, Della n'était-elle pas célèbre dans la famille pour ses sempiternelles lamentations !...

Leah plus belle que jamais, avec son teint très coloré, rayonnant de santé, qui faisait honte aux autres femmes (l'hiver pâlisait leurs joues, leur donnant une peau blanchâtre, terne), ses grands yeux qui paraissaient élargis par la grossesse, d'un bleu très sombre, presque noir, pénétrants, bordés de cils épais et toujours brillants, comme baignés de larmes – non des larmes de chagrin et de douleur, mais des larmes d'émotion naissante, totale. Le rire de Leah résonnant gaiement, ou sa voix robuste de jeune fille, à pleine gorge, ou son murmure soudain plein de chaleur, légèrement incrédule, quand elle était prise de reconnaissance (car les gens – des voisins, des amis, des parents, des domestiques – lui apportaient toujours des petits cadeaux, s'affairant autour d'elle, s'informant de l'état de sa santé, considérant avec une *vénération* sincère et très flatteuse le simple volume de sa personne). Seul son mari était le témoin de la stupéfiante élasticité de son corps, qui avait tendance à l'effrayer à mesure que les mois passaient : sa peau ravissante et pâle fortement tendue sur son ventre et son abdomen, de plus en plus tendue chaque semaine, chaque jour, blanche comme l'albâtre, étonnante. Ce qui grandissait en elle était déjà d'une taille alarmante et continuerait encore de grandir, et tendrait sa peau admirable comme un tambour, *plus encore* qu'un tambour, de telle sorte que Gideon ne pouvait guère que lui murmurer des paroles d'amour et de réconfort, tout en regardant fixement, ou en évitant de regarder, le mont extraordinaire qui se dressait là où s'était logé autrefois le creux de son ventre. Avait-il encore engendré des jumeaux, ou des triplés ?... Ou un être d'une taille sans précédent, même dans une famille où les bébés robustes étaient très courants ?

« Est-ce que tu m'aimes ? » murmurait Leah.

– Bien sûr que je t'aime.

– Tu *ne* m'aimes *pas*.

– Je défaille d'amour pour toi. Mais intimidé.

– Quoi ?

– Intimidé.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? Intimidé ? Maintenant ? Pourquoi ?
Vraiment ?

– Pas intimidé, dit Gideon en lui caressant le ventre, se penchant pour l'embrasser, pour y presser doucement sa joue, pas intimidé mais impressionné, un peu impressionné. Tu peux sûrement comprendre... »

Il appuya son oreille délicatement contre la peau tendue, et commença à entendre – mais qu'*entendit*-il, qui l'immobilisa à ce point, qui contracta ses pupilles en minuscules têtes d'épingles ?

« Oh, qu'est-ce que tu racontes, je ne t'entends pas, parle plus fort, pour l'amour de Dieu », s'écriait Leah, l'attrapant par les cheveux ou par la barbe, et l'attirant vers elle pour l'obliger à la regarder en face. À ces moments-là elle pouvait fondre en larmes inexplicablement. « Tu *ne* m'aimes *pas*, disait-elle, tu es terrifié par moi. »

Elle devint vraiment colossale avec la grossesse, à tel point que ses traits mêmes s'épaissirent vers le dernier mois : la bouche et les narines dilatées et les yeux visiblement élargis, comme si on lui avait appliqué de force un masque mal ajusté. Ses lèvres étaient souvent humides, avec un peu de bave aux commissures, un léger essoufflement fébrile rehaussait sa beauté – ou était-ce le curieux *pouvoir* de sa beauté – et cela obligeait Gideon à détourner le regard, pris à la gorge. Elle était aussi grande que lui maintenant. Ou plus grande : pieds nus elle pouvait le regarder droit dans les yeux, sans lever la tête, son petit sourire furtif, pervers, sur les lèvres. Et Gideon était bien sûr un homme exceptionnellement grand – même enfant il avait dû se baisser un peu pour franchir les portes dans les maisons ordinaires. Elle était maintenant aussi grande que lui ou même un peu plus, jeune géante belle et monstrueuse à la fois ; et il l'*aimait*. Et elle le terrifiait.

Cet hiver Leah fut la reine incontestée de la maison. Il n'était pas question de contester son autorité : Lily restait prudemment dans sa partie du manoir, bien qu'elle fût mal chauffée et délabrée, et elle recommandait à ses enfants (qui, séduits par Leah, lui désobéissaient) de ne pas se trouver sur le chemin de sa belle-sœur tyrannique ; Aveline gardait un silence peu habituel en sa présence, et s'inclinait même devant la volonté de son frère Gideon ; la tante

Veronica, apparaissant quelques minutes dans la soirée, si Leah était encore réveillée, ou venant quelques instants dans le salon douillet de Leah juste avant le dîner, quand les flammes chaudes de la cheminée se reflétaient dans les fenêtres obscurcies, et que le grand chat, le beau Mahalaleel somnolait aux pieds de Leah, restait debout en silence à regarder la jeune femme de son neveu, son visage placide de mouton n'exprimant qu'un curieux intérêt impersonnel – bien qu'elle fit à Leah une quantité de petits cadeaux charmants, et qu'elle donnât par la suite au bébé, Germaine, un hochet ancien qui avait appartenu à sa propre mère, et qui avait une valeur sentimentale considérable. Même grand-mère Cornelia commença à lui manifester du respect, et cessa de répondre quand Leah lui parlait avec insolence ; et l'arrière-grand-mère Elvira, souvent trop faible pour descendre de sa chambre des jours durant, demandait continuellement comment allait Leah, et envoyait les domestiques et les enfants porter des petits messages et des recommandations. Della Pym revint s'installer au manoir pour être auprès de Leah pendant les dernières semaines de la grossesse, malgré le manque d'enthousiasme très manifeste de son beau-fils, et amena avec elle Garnet Hecht, qui n'était pas exactement une domestique mais une « fille qui aidait » – et on vit même Della, si obstinée et fermée, se soumettre aux exigences de sa fille. Et bien sûr tous les hommes de la maison étaient en extase devant elle. Et presque tous les enfants.

Après le cinquième mois Leah fut immobilisée la plupart du temps. Il devint trop malcommode pour elle de monter les escaliers, aussi elle se mit à passer ses nuits dans le salon qui donnait sur le jardin, mi-assise, mi-étendue sur des oreillers de plume d'oie sur une belle chaise longue ancienne. Cette chambre, parfois désignée comme la chambre de Violet par les membres les plus âgés de la maison (bien que Violet Bellefleur, la malheureuse femme de Raphael, eût disparu dans le lac Noir des dizaines d'années auparavant et pour ne jamais revenir, et que même Noel et Hiram, ses petits-enfants les plus vieux, l'eussent presque oubliée), était une chambre attrayante, admirablement décorée avec des tentures de soie cramoisie, des boiseries de chêne et des lampes d'albâtre aux globes blancs, et dans un angle un clavicorde construit pour Violet par un ébéniste hongrois, un petit instrument d'apparence délicate, mais très robuste, fabriqué à partir de multiples essences : le joyau de la chambre, quoique le dessus en fût craquelé et que personne n'en jouât plus. (Leah avait essayé ; débordante de la satisfaction excitée et audacieuse liée à son état, elle avait vraiment essayé, se rappelant très vaguement, et par fragments, les leçons rudimentaires de piano qu'elle avait reçues à La Tour des années auparavant, et auxquelles elle avait à l'époque opposé une résistance obstinée –

mais elle était presque trop lourde pour le banc aux pieds fragiles plaqués de chêne, et de toute façon ses doigts démesurés étaient trop maladroits pour les touches délicates en noyer. Elle essaya de jouer *Hark the Herald Angels Sing* et la gamme en *do* majeur et un air de quadrille bruyant et inconnu, mais les sons qui en sortirent – grêles, aigus, heurtés – étaient embarrassants. Finalement elle abattit son poing sur les touches, qui protestèrent faiblement, ferma l'instrument, et interdit aux enfants de s'en servir, bien que Yolande eût un toucher délicat et sensible et réussît *presque* à jouer un air reconnaissable.) Le tapis était encore assez épais, et représentait un enchevêtrement de cramoisi, de vert, de blanc crème et de bleu très sombre ; il y avait une quantité de vieux fauteuils, dont certains étaient généreusement rembourrés, et un canapé de crin sur lequel les enfants adoraient sauter ; et une armoire avec des appliques en nacre et une sculpture théâtrale des armoiries des Bellefleur (un faucon volant, un serpent enroulé autour du cou) ; et une cheminée d'ardoise de deux mètres de haut. Le portrait de Violet était resté quelque temps suspendu au-dessus du manteau de cheminée, mais avait été remplacé au cours des dernières années par un tableau de paysage assez sombre et tout fendillé d'une origine indéterminée, qui appartenait, croyait-on, à la « Renaissance italienne ». Dans la chambre se trouvaient de curieux objets apportés des autres parties de la maison par les enfants – un tigre féroce (qui paraissait ressembler à Mahalaleel) sculpté dans une dent de baleine, des chandeliers en cuivre avec de vieilles bougies qui ne voulaient pas brûler, un étrange miroir déformant de un mètre de haut environ avec un cadre orné en ivoire et en jade qui se trouvait dans le salon depuis des années, mais que personne n'avait pris la peine de suspendre – simplement posé contre le mur, il reflétait parfois les choses bizarrement, ou pas du tout à cause de sa curieuse orientation oblique. (Une fois, alors qu'elle se gorgeait de chocolats fourrés aux cerises et de noix, laissant le gourmand Mahalaleel lécher ses doigts poisseux, Leah avait jeté un coup d'œil au miroir et avait été stupéfaite de ne voir absolument rien à l'intérieur du cadre d'ivoire jauni et de jade sans éclat – ni son reflet, ni celui de Mahalaleel. Et lorsque Raphael, l'un des fils de Lily, se pencha pour prendre le chocolat qu'elle lui offrait, elle ne vit dans la glace qu'une vague forme brumeuse. Une autre fois Vernon au visage si doux, entrant dans la pièce, parut se transformer en une étroite colonne de lumière en torsade ; et un jour où Leah et Mahalaleel et les jumeaux se reflétaient tout à fait normalement dans le miroir, tante Veronica passa devant eux et non seulement n'apparut pas dans la glace, mais effaça leur image, de telle sorte que seul l'angle de la pièce resta visible.)

Il y avait une table recouverte de marqueterie sur laquelle Leah et les enfants et Vernon jouèrent aux cartes cet hiver et ce printemps, et la chaise longue – autrefois un meuble extrêmement beau, avec des pieds d'acajou sculpté et une garniture somptueuse en brocart d'or – où la pauvre Leah s'étendait de plus en plus fréquemment à mesure que les mois passaient et que l'enfant qu'elle portait devenait plus gros et indéniablement plus lourd. Au début Leah avait essayé discrètement de cacher son ventre enflé, surtout lorsque des amis venaient lui rendre visite – Nicholas Fuhr, l'ami le plus proche de Gideon, qui n'était pas marié, et qui avait toujours été – ou du moins Leah le croyait – à moitié amoureux d'elle ; et son amie d'enfance, Faye Renaud, maintenant mariée et mère de plusieurs enfants en bas âge ; et des amis plus âgés des Bellefleur, et des voisins –, avec des châles, des couvertures, des édredons, et même Mahalaleel tout endormi, ou de toute manière l'énorme plumeau duveteux de sa queue. Elle prenait la peine d'arranger les plis d'une façon convenable, de se draper dans des robes sombres sans forme, et même d'enrouler des rangs de perles à son cou, et de mettre des boucles d'oreilles immenses – car, comme le disait grand-mère Cornelia, ce genre de ruse attirait les regards vers le haut. Et le spectacle de son ventre *était* déconcertant. (Même Vernon, le cousin de Gideon, âgé de un ou deux ans de plus qu'elle, et si visiblement et douloureusement épris d'elle – le pauvre homme dégingandé n'aimait rien autant que de lui lire de la poésie ces après-midi lugubres où le soleil se couchait à trois heures ou n'apparaissait pas du tout, Blake et Wordsworth et certains des monologues de Hamlet, et de longs poèmes de lui, passionnés, incohérents, qui plongeaient Leah dans une stupeur confortable, ses grands yeux mi-clos, ses doigts légèrement gonflés croisés sur son ventre comme pour le protéger, l'un des jumeaux – d'habitude Christabel – faisant carrément la sieste auprès d'elle : même Vernon, avec son sourire timide et ardent, son regard plein d'espoir et le flot mélodieux de sa voix empreinte de respect tandis qu'il lisait, ou récitait, *Dieu apparaît et Dieu est la lumière / Pour les pauvres âmes qui demeurent dans la nuit / Mais une forme humaine apparaît-elle / À ceux qui demeurent dans le royaume du jour*², paraissait intimidé par sa simple présence, et si elle gémissait, prise d'un brusque malaise, ou si, effrayée, elle pressait la main sur son ventre, saisie par la douleur terrifiante d'un instant, ou faisait même une allusion enjouée à son état – qui *rendait* certains gestes quotidiens, comme se laver les cheveux, se baigner tout simplement et aller aux cabinets, extrêmement difficiles –, le pauvre Vernon rougissait aussitôt, et regardait fixement son visage avec les yeux un peu écarquillés comme pour souligner qu'il *ne* regardait *pas* ailleurs ; et il souriait

de son sourire perplexe d'enfant, caché dans sa barbe. Bien qu'il fût lui-même un Bellefleur, il ne savait jamais quand les Bellefleur plaisantaient, ou quand ils se montraient délibérément grossiers afin de lui faire perdre contenance, ou quand ils étaient – car, à l'occasion, cela leur arrivait certainement – totalement dépourvus d'arrière-pensée.)

À mesure que les mois passaient, que les longs mois d'hiver glissaient lentement vers un printemps froid et brumeux, l'appétit de Leah, qui n'avait jamais été modéré, devint dévorant. Vers le moment de Noël ses aliments préférés étaient le pudding au rhum et le fromage de chèvre, puis elle acquit une passion presque insatiable pour les abricots en compote, et les tomates cuites en boîte de Valley Products ; et le jambon au poivre qu'elle mangeait avec les doigts à la stupéfaction écoeurée de Cornelia ; et alors, tandis que la peau très blanche de son ventre se tendait sur la masse gonflée, et que ses pauvres chevilles et ses genoux enflaient, et que ses seins qui avaient toujours été assez petits pour sa carrure, et jeunes et fermes, augmentaient de volume presque tous les jours, et commençaient à être douloureux et à suinter du lait, au désespoir de Leah, et que même son cou s'épaissit au point d'atteindre la largeur de celui d'Ewan, bien qu'il restât ravissant et sculptural, elle se mit à dévorer des biftecks crus, mâchant chaque bouchée pendant de longues minutes, et fut prise de nausée à la seule vue et à l'odeur de la nourriture que la pauvre Edna préparait pour le reste de la famille, même de la célèbre tarte aux mûres et à la crème d'Edna, qu'elle avait toujours aimée ; et alors, à la surprise de son mari – car Leah manifestait beaucoup de dédain pour les hommes qui buvaient, ou pour toute personne qui faisait preuve d'une *faiblesse* aussi méprisable –, elle prit l'habitude de boire des verres de vin au début de l'après-midi, et deux ou trois bouteilles de la bière brune préférée de Gideon et d'Ewan à mesure que la journée avançait, et du scotch, et peut-être dans la soirée, alors qu'elle jouait aux dames, au trictrac ou au rami, encore du scotch (elle prit bientôt goût à l'alcool favori de grand-père Noel, et il aimait bien en boire avec elle – Leah est la seule femme assez intelligente pour comprendre une plaisanterie, et pour en rire, disait-il souvent, enchanté par son succès auprès d'elle : car *c'était* une jeune femme majestueuse, belle malgré sa stature, et elle baignait dans un halo tiède, un peu moite, d'érotisme), puis, tard dans la soirée, quand même le plus têtard des enfants était au lit, elle mangeait de gros morceaux de gorgonzola et avalait de larges rasades d'un très vieux bourgogne rouge capiteux, découvert récemment dans un recoin de la profonde cave de Raphael, qu'on croyait depuis longtemps épuisée, et dégustait des liqueurs espagnoles et de la crème de menthe, et un cognac sans

étiquette dans lequel flottaient des paillettes d'or véritable, et à minuit elle somnait dans un sommeil profond dont personne n'eût réussi à la tirer, pas même Gideon, de telle sorte qu'elle restait simplement dans le salon de Violet, et que les autres la recouvraient d'édredons, et entretenaient le feu, et apportaient une soucoupe de crème toute fraîche pour Mahalaleel, qui dormait au pied du divan les nuits – qui devinrent moins fréquentes à mesure que le printemps approchait – où il choisissait de rester dans la maison.

Elle devint négligente – ou était-ce du mépris – et se dit : Pourquoi avoir honte de mon apparence ? Pourquoi ne pas être fière de moi-même ? Ainsi elle cessa de se soucier de perles et de boucles d'oreilles, qui ne faisaient que l'énerver de toute manière, et si elle avait pu retirer son alliance de son doigt épaissi elle l'aurait fait, et au lieu des vêtements sombres, ternes et discrets, semblables à ceux que sa mère portait toujours (qu'elle tenait à porter, car Della était éternellement « en deuil » de son jeune mari que les Bellefleur avaient tué), elle se mit à revêtir, non seulement en des occasions spéciales, quand les Steadman ou les Fuhr passaient, mais lors de matinées tout à fait ordinaires et sans histoire, des robes aux couleurs vives dont certaines allaient jusqu'au sol, avec de larges manches bouffantes, ou des perles décoratives, ou des plumes, ou de la dentelle espagnole faite main : et quelquefois les robes avaient des décolletés ouverts, qui découvraient en partie les seins opulents si surprenants de Leah, et Vernon, entrant dans le salon d'un pas hésitant, tenant son cahier rempli de gribouillages (il était très vaniteux, et pourtant gêné au sujet de ses « gribouillages », de sa poésie, et il la lisait seulement à Leah et à certains des enfants, s'assurant que Gideon, Ewan et son père ne se trouvaient nulle part dans les parages : une invocation rhapsodique psalmodiée de ses maîtres Blake, Wordsworth, Shakespeare, Héraclite, mêlée d'interminables réflexions (que la pauvre Leah, dont la tête tournait dès qu'elle feuilletait seulement l'une des encyclopédies scientifiques de Bromwell, ou même l'un des livres de lecture de Christabel, ne pouvait arriver à comprendre – il était assez difficile pour elle de retenir de grands bâillements venus des profondeurs de sa poitrine tandis que Vernon lisait d'une voix frémissante, grêle, un peu prophétique, qui était sa « voix poétique » spéciale) sur une légende familiale d'une authenticité douteuse : la signification de la malédiction des Bellefleur ; comment Samuel Bellefleur fut séduit par les esprits qui résidaient dans les murs de pierre et les fondations mêmes du manoir ; comment Raphael était vraiment mort ; pourquoi il avait insisté – non seulement de façon perverse, mais inhabituelle, car durant sa vie il avait méprisé les comportements non conformistes – pour que son cadavre fût

écorché, et sa peau tannée, et tendue sur un tambour ; pourquoi la maison était hantée (et Leah devait admettre qu'elle *était* sans doute hantée, mais comme le reste de la famille elle se tenait simplement à l'écart des pièces les plus inquiétantes, et veillait à ce que la chambre la plus dangereuse de toutes restât fermée à clé, et même verrouillée, pour éloigner les enfants curieux qui découvriraient n'importe quel secret, si terrifiant fût-il) et de quelle étrange façon elle avait été hantée au cours des générations ; ce que serait le sort de Raoul, le frère de Gideon (bien qu'en présence de Gideon Vernon ne s'aventurât certainement pas à aborder ce pénible sujet) ; pourquoi Abraham Lincoln avait choisi de passer ses dernières années retiré du monde, sur la propriété des Bellefleur ; ce qui était vraiment arrivé à l'arrière-grand-père « Lamentations de Jérémie » ; pourquoi sa propre mère, Eliza, avait disparu sans crier gare ; pourquoi la famille était maudite à moins que – mais sur ce point la poésie glissait dans une obscurité plus troublante encore, et Vernon tendait à marmonner, et Leah gardait seulement l'idée imprécise que le salut dépendait de Vernon ou de ce qu'il représentait, et non des autres hommes de la famille Bellefleur et de ce qu'ils représentaient) – Vernon, hélas, attendrissant dans son ardeur de une heure ou deux avec Leah, pendant l'après-midi où tous les hommes, et le mari de Leah en particulier, étaient absents à coup sûr, et où seuls les plus gentils, les plus civilisés des enfants – Bromwell, Christabel, Yolande, Raphael – pouvaient se trouver là, passablement absorbés par leurs livres ou leurs jeux, ou essayant (avec un succès minime) d'intéresser Mahalaleel au chaton le plus vif et le plus gracieux de sa nouvelle portée, regardait sa poitrine, la naissance lisse, éblouissante de blancheur, de ses énormes seins, et s'immobilisait sur place, balbutiant un salut, pendant une minute ou deux trop saisi même pour rougir ...

Mais pourquoi avoir honte de mon apparence, se disait Leah avec colère, bien qu'en réalité elle se *sentît* un peu honteuse, ou du moins cruellement embarrassée (car elle se rappelait qu'étant jeune fille, elle avait rejeté sans pitié l'idée même d'avoir un bébé, et s'était juré de ne jamais se trouver dans une situation aussi dégoûtante) ; pourquoi ne pas être fière de moi-même telle que je suis ?

« Vernon, pour l'amour de Dieu, disait-elle impatientement, tendant le bras vers lui, pour serrer sa main froide, timide, flasque, « *asseyez-vous*, je vous ai attendu, je me suis embêtée toute la matinée, Gideon est parti à Port Oriskany et il ne sera même pas de retour ce soir, il est en train de négocier une affaire si compliquée, et si ennuyeuse, je n'ai même pas cherché à l'interroger à ce sujet..., s'agit-il des entrepôts de grain ?... du chemin de fer ? Oh, votre père

le saurait mais ne le lui demandez pas, ne nous soucions pas de ces questions sans importance ! Lisez-moi ce que vous avez écrit depuis hier. Versez-moi d'abord de la bière, et prenez-en vous-même, et pouvez-vous me passer ces cacahuètes..., à moins que les enfants ne les aient toutes dévorées..., et asseyez-vous, je vous en prie, là, près du feu. *Asseyez-vous.* »

Et ainsi, ébloui par elle, les genoux se dérochant sous lui, Vernon Bellefleur s'asseyait à un mètre à peine de Leah Bellefleur, le souffle court, ses doigts maigres et nerveux tirant sur sa barbe. Et il commençait à lire, d'une voix empruntée, haut placée, quelques vers de Shelley, ou de Shakespeare, ou d'Héraclite (*Ce cosmos, ni dieu ni homme ne l'a fait, mais il a toujours été, il est et il sera : feu toujours vivant, s'allumant en mesure, s'éteignant en mesure*), qu'il considérait clairement comme ses frères, et tandis que parfois Leah ne pouvait (car elle *était*, en principe, une jeune femme bien élevée) que se retenir d'éclater de rire devant sa vanité, elle se sentait à d'autres moments si profondément émue qu'une grosse larme roulait sur sa joue et que son petit garçon disait, avec ce ton froid, déconcertant, dans la voix : « Maman, pourquoi pleurez-vous ?

– « Je n'en ai aucune idée », disait-elle avec raideur, en essuyant son visage sur sa manche comme l'un des enfants.

Gideon était absent, Gideon était si souvent absent, pour affaires, pour les affaires de son père et de Hiram, aussi Vernon venait lui rendre visite (car le beau Nicholas Fuhr, que Leah aurait très bien pu épouser – *aurait pu* épouser, une fois que le mariage lui avait paru inévitable – ne s'y fût jamais risqué, pas plus qu'Ethan Burnside, ou que Meldram Steadman, par peur de la jalousie de Gideon), Vernon qui n'était guère différent des femmes et que Leah aimait bien, quoiqu'elle s'assoupît parfois non seulement quand il lisait mais lorsqu'il lui parlait ; et Gideon, s'il l'apprenait, ne serait pas du tout jaloux. Méprisant peut-être. Mais pas jaloux.

« Asseyez-vous, disait Leah, étouffant un bâillement, et lisez-moi ce que vous avez écrit depuis hier. Je me suis sentie si triste et si seule et la tête si lourde toute la matinée... »

Vernon n'avait pas trente ans mais ses cheveux bruns grisonnaient, surtout aux tempes ; et sa barbe clairsemée était presque toute grise. Quel dommage, se disait Leah, qu'il n'ait pas de femme – et ne doive jamais en avoir – car *elle* pourrait le prendre en main, tailler cette barbe, et les petits poils raides dans ses oreilles, et veiller à ce qu'il ne porte pas cinq jours de suite les mêmes pantalons flottants, et ce petit gilet grasseyé. Il a besoin de baisers pour lui réchauffer le teint...

Vernon, feuilletant son cahier, maniant maladroitement les immenses pages, leva les yeux vers Leah comme si – mais bien sûr ce n'était pas possible – ses pensées dispersées et capricieuses avaient le pouvoir de se communiquer à lui. Il la fixa un long moment embarrassant. *Elle* rougit, regardant le visage mince, jaunâtre, du jeune homme, et ses yeux légèrement dissonants (l'un était bleu pâle, l'autre marron pâle : c'était l'œil bleu qui paraissait avoir une vision correcte, et qui affrontait directement les choses ; l'œil brun louchait d'une fraction de centimètre vers la gauche), et le fouillis de ses sourcils, aussi épais que ceux de Gideon. Vernon avait le nez des Bellefleur – long, droit, aquilin, le bout pâle comme de la cire – mais à d'autres égards, autour de la bouche, et en particulier autour des yeux, il devait ressembler à sa mère. Il avait le front étroit et haut, plissé par des années de réflexion ; des rides prématurées encadraient sa bouche comme des parenthèses ; la forme de son visage était curieusement triangulaire, car, bien que son front fût étroit, son menton était tout petit, et paraissait, de profil, s'effacer complètement. Pourtant il y avait en lui quelque chose d'attirant, de sympathique. Bien qu'il ne fût pas *viril*, et qu'on ne pût en rien le comparer à Gideon, à Ewan ou à Nicholas Fuhr, Leah se dit avec une brusque conviction qu'il *était* malgré tout fort attirant, à la manière d'un enfant ou d'une bête, dans sa vulnérabilité même. Et puis il y avait l'ardeur timide du jeune homme, ses manières douces, et – dès qu'il commençait à lire – la façon dont il oubliait l'entourage et devenait de plus en plus passionné, de telle sorte que sa voix fluette, plutôt grêle, prenait de la force, vibrante d'intensité. Leah ne connaissait absolument rien de la poésie – elle avait appris par cœur des poèmes à La Tour, pour ses cours d'anglais et de français, mais même à l'époque elle n'y avait pas compris grand-chose, et avait tout oublié dès la fin de l'année scolaire –, mais elle admirait l'amour obstiné de Vernon pour son art, surtout face au ridicule. (Ah, le ridicule ! Que n'avait-il pas dû supporter, depuis qu'il avait pris goût aux mots – non à leur signification, ni même à leur son, mais à leur poids même, à leur texture –, courbé, tel un enfant de neuf ou dix ans, sur les « classiques » reliés en cuir de la bibliothèque du vieux Raphael.) Elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour Vernon un peu du mépris que toute la famille ressentait à son égard, car le pauvre homme avait échoué si lamentablement, et si fréquemment, dans toutes les tâches successives dont l'avait chargé Hiram (le dernier de cette série d'échecs avait eu lieu dans la scierie de Fort Hanna, où Vernon avait occupé un poste de « direction », mais on racontait qu'il s'était mêlé à ses hommes, déjeunant souvent avec eux, et allant les retrouver après le travail dans les tavernes, où, de sa voix

chevrotante pleine d'espoir, il leur disait des poèmes incantatoires aux longs vers iambiques lourdement accentués sur des sujets comme... les hommes eux-mêmes, les ouvriers de la scierie avec peu ou pas d'instruction formelle, les fils de fermiers appauvris ou de journaliers ou d'hommes qui étaient entrés dans l'armée pour combattre lors de la dernière guerre et n'étaient jamais revenus, des hommes qui, dans l'imagination fébrile de Vernon, célébraient « la dignité et le mystère » du travail physique honnête inaltéré par la pensée, non corrompu par l'obsession du gain personnel qui caractérisait la classe foncière ; tout cela, cette apothéose de fronts sans rides, de muscles gonflés et luisants, la *noblesse* même de l'Animal-dans-l'Homme, déclamée dans de longs poèmes lourdement accentués que les hommes ne pouvaient pas, et ne souhaitaient pas suivre – alors qu'ils voulaient seulement plus d'argent des Bellefleur, et préféraient traiter avec Ewan ou même avec le vieux en personne, qui ne se souciait pas de leur condition d'hommes mais du moins ne les embarrassait ni ne les irritait en composant des poèmes sentimentaux en leur honneur. Ainsi les ouvriers de Fort Hanna finirent-ils par chasser le pauvre Vernon à force de moqueries, et s'ils n'avaient craint la vengeance d'Ewan ou de Gideon ils lui auraient donné une bonne leçon un soir dans une taverne au bord du fleuve : car les Bellefleur étaient célèbres pour leurs règlements de comptes). Depuis qu'elle était venue vivre au château avec Gideon, Leah n'avait remarqué la présence de Vernon que de façon sporadique – c'était avant tout le fils de Hiram. Elle connaissait l'épisode comique de Fort Hanna, mais non ses détails humiliants, et il lui vint plus d'une fois à l'esprit que cet incident n'était peut-être pas aussi risible que tout le monde (Hiram en particulier) le pensait – peut-être était-ce une histoire très malheureuse – même tragique. Vernon s'était-il enfui quelque part tout seul pour pleurer ? Était-ce le genre d'homme à se laisser aller à pleurer ? se demandait-elle.

Il la fixait toujours, un étrange demi-sourire sur ses lèvres entrouvertes. Elle voyait sur son front un léger film de transpiration.

« Vous avez demandé... si je pleurais ? dit-il d'une voix hésitante.

– Quoi ?

– Je n'ai pas... Je n'ai pas bien entendu, Leah. Vous disiez quelque chose à propos de...

– Je ne disais rien, murmura Leah.

– À l'instant, quand je me suis assis, j'ai cru vous entendre dire...

– Mais je n'ai rien dit ! cria Leah, le visage en feu. J'ai seulement

dit : *Asseyez-vous, asseyez-vous et arrêtez de vous tortiller et versez-nous de la bière*, c'est tout ce que j'ai dit, n'est-ce pas ?... Christabel ?... Raphael ? Vous étiez là tout ce temps, vous avez entendu tout ce que j'ai dit. »

L'œil bleu trouble de Vernon resta fixé sur elle. Ce fut un moment *des plus* déconcertants. La confiance impudente de Leah lui fit défaut, elle se mit à lisser sa jupe, en gardant les yeux fixés sur ses doigts nerveux. « Qu'est-ce que c'est que ces bêtises ! s'écria-t-elle en riant. Je n'ai jamais parlé de *pleurer*. »

– Non, c'est vrai, dit lentement Vernon, et pourtant je..., j'ai l'impression d'avoir entendu... J'ai l'impression de vous avoir entendue... votre voix... C'était très distinct, Leah. Mais... mais... Je *sais* que vous n'avez rien dit, acheva-t-il piteusement.

– Je n'ai rien dit du tout. Je n'ai fait que rester assise, à mourir de soif, à essayer de trouver une position confortable. Raphael, chéri, *veux-tu* nous passer ce bol de cacahuètes ? Je suis affamée, je me sens mal. »

Vernon regarda le cahier noir sur ses genoux comme s'il ne l'avait jamais vu auparavant. Il était visiblement ébranlé, et brusquement Leah eut envie de le voir partir. Oh, va-t'en d'ici, pour l'amour du ciel ! Sors de mon salon ! Laisse-moi me gaver de cacahuètes et boire de la bière jusqu'à plus soif, pourquoi diable restes-tu *assis* là comme un idiot ! Je ne t'aime pas, aucune femme ne pourrait t'aimer, tu es un clown, un épouvantail, tu n'es même pas un *homme*, pourquoi ne ramasses-tu pas ta poésie et *ne sors-tu pas d'ici* ?

Il bondit sur ses pieds si brusquement qu'il n'eut pas même le temps d'attraper son cahier.

Son expression – saisie, éteinte, profondément blessée – étreignit le cœur de Leah.

« Je... je... je m'en vais, dit-il d'une voix faible, brisée. Je ne vous ennuierez plus. »

– Mais, Vernon... »

Il recula en clignant des yeux très vite. Maintenant même son bon œil n'avait plus le pouvoir de la fixer.

« Mais Vernon, au nom du ciel, qu'y a-t-il ?... *Qu'y a-t-il ?...* » dit Leah d'un ton coupable.

Il recula, marchant sur le damier des enfants, ce qui provoqua les exclamations indignées de Christabel et de Raphael, puis il faillit trébucher contre le garde-feu, sans cesser de marmonner des excuses

décousues, et assurant à Leah qu'il ne la dérangerait jamais plus.

« Mais, Vernon, je n'ai rien *dit* », cria Leah.

Dans sa détresse elle réussit à se mettre debout, projetant son poids en avant. Un instant elle oscilla comme si elle allait tomber. Mais ses jambes robustes, épaisses résistèrent, et en se penchant légèrement en arrière elle retrouva son équilibre. Vernon avait déjà fui vers la porte.

« Vernon, cher... Vernon... Oh, je ne le *pensais* pas, je ne l'ai pas *dit*... »

Mais il s'enfuit, refermant la porte derrière lui.

Leah se mit à pleurer, c'était si malheureux, tout ce malentendu, elle s'était montrée affreusement impolie, et avec un homme qui l'adorait – qui l'adorait, contrairement à Gideon, sans aucun espoir de la posséder...

« Tante Leah, pourquoi pleurez-vous ? » demanda Raphael, stupéfait.

Sa propre petite fille la regardait aussi. « Maman ?... »

Ah, elle devenait excentrique, comme les autres ! Bientôt les enfants riraient d'elle, chuchotant des méchancetés dans son dos. Mais elle ne pouvait s'arrêter de pleurer. Dans son ventre l'enfant lui donna un petit coup de coude ne pleure qui appuya sur sa vessie.

« Je pas », dit-elle avec colère.

Lorsque Gideon rentra elle lui dit de sa voix la plus légère qu'elle avait terriblement blessé ce pauvre Vernon ; mais Gideon, épuisé par son voyage, et découragé par les négociations, marmonna une réponse presque inaudible. Il était étendu sur le dos, un bras replié sur son front. Leah répéta, toujours d'un ton léger, qu'elle avait eu une étrange expérience le soir précédent : elle avait blessé les sentiments de Vernon...

« Oui, tu l'as déjà dit », murmura Gideon.

... Qu'elle l'avait blessé sans prononcer un seul mot. Comme si, d'une façon ou d'une autre, ses pensées avaient eu le pouvoir d'aller jusqu'à lui, de se communiquer à lui. Ce qui bien entendu était impossible.

« Oui. C'est impossible », dit Gideon, sans retirer son bras de son visage.

Ce fut au début d'avril, alors que le ciel était couvert depuis près d'une semaine, et qu'une pluie forte et percutante s'était brusquement durcie en grêle, résonnant contre les innombrables fenêtres du château, que Bromwell se leva à la fin d'un jeu de rami, et, sortant un petit carnet de sa poche, se mit à lire des chiffres et des statistiques d'une voix rapide, avec une telle excitation que Leah ne pouvait le suivre. « Bromwell, de quoi s'agit-il ? » dit-elle en riant.

Les autres enfants, qui devaient savoir ce que faisait Bromwell, observaient attentivement Leah. Christabel avait fourré trois ou quatre doigts dans sa bouche. Raphael, le plus âgé des enfants se trouvant dans le salon, regardait sa tante sans sourire ; son expression était réservée. (Depuis quelques mois maintenant Raphael se comportait bizarrement. Personne ne pouvait dire précisément ce qui n'allait pas, sa mère ne se sentait pas assez à l'aise avec lui pour l'interroger, et même Ewan avait l'habitude de le fixer avec un frisson à peine dissimulé : car il y avait *quelque chose* de mystérieux dans cette attitude furtive, ces grands yeux sombres à l'air battu, cette façon de regarder les autres comme s'il était un autre élément, distant, sous la mer, inaccessible.) Jasper et Morna éclatèrent du même rire aigu et sournois, que Leah trouvait tout à fait exaspérant.

« Que se passe-t-il ? cria Leah.

– Pendant quelque temps, maman, nous avons pensé que vous trichiez », dit Bromwell. Malgré sa petite taille – Christabel avait commencé à le dépasser, et il ne la rattraperait jamais – il avait l'air d'un adulte, debout, l'index pointé en l'air. Les épais verres de ses lunettes déformaient subtilement ses yeux, et Leah, en le regardant, n'aurait su dire de quelle couleur ils étaient ; elle songea avec une sensation de vertige que cet enfant pontifiant était comme un étranger. « ... dois admettre que j'ai été de cet avis, au début. Mais ensuite j'ai pris soin de vous observer attentivement. De vous observer à chaque partie. Depuis, comme je l'ai dit – ici il consulta de nouveau son carnet –, le jour de l'an. J'ai donc une liste complète jusqu'à aujourd'hui. Vous avez dû remarquer, maman, que vous gagnez très souvent avec nous ?

– Vraiment ?

– Vous avez gagné presque toutes les parties. Au rami, aux dames, au trictrac, à la bataille. Cela ne vous a-t-il pas paru bizarre ?

– Mais je jouais avec des *enfants*, chéri.

– Cela n'a rien à voir, maman, répondit Bromwell avec énergie.

Maintenant je peux battre l'oncle Hiram aux échecs trois fois sur cinq.

– Tu peux ? Vraiment ? Mais depuis quand, Bromwell ?

– Maman, ne nous distrayez pas. La question est – êtes-vous consciente, maman, d'avoir des pouvoirs ?

– D'avoir... quoi ?

– Des *pouvoirs*. »

Le regard de Leah alla d'un enfant à l'autre. Sa petite fille avait fermé les yeux très fort et contracté son visage, et Raphael faisait un petit sourire gêné. « ... Des pouvoirs ? » dit Leah faiblement.

« Vous dirigez les cartes. Peu importe qui bat et distribue, peu importe l'assiduité avec laquelle nous essayons de l'empêcher..., vous dirigez les cartes. Elles volent vers nous. Je veux dire, les bonnes cartes, les cartes désirables.

– Oh, Bromwell, quelle absurdité ! dit Leah.

– Mais c'est vrai, maman.

– Ce n'est certainement pas vrai !

– Bromwell a raison, tante Leah, dit doucement Raphael. Les cartes semblent... sauter de mes doigts quand je distribue. Certaines cartes. Si j'essaie de les retenir elles me coupent, elles ont des bords très tranchants...

– Raphael, ce n'est pas *vrai* », dit Leah en se mordant les lèvres. Elle se renversa sur le divan et croisa les mains sur son ventre, comme pour le maintenir en place ; bien que ce fût très difficile, elle joignit ses chevilles et appuya les pieds très fort sur le sol. Les vilains petits enfants ne *la* démontreraient pas. « Vous... vous avez inventé cette histoire, c'est tout. Parce que vous jouez mal, et vous pensez que si quelqu'un vous bat c'est parce qu'il triche...

– Il ne s'agit pas de tricher, maman, dit rapidement Bromwell. Personne ne vous a accusée de tricher.

– Les cartes volent vers moi, as-tu dit... Ah, mais quelle absurdité ! Quelle absurdité et quelle *injure* ! »

Christabel se mit à pleurer, sans ouvrir les yeux. « Maman, ne vous mettez pas en *colère*, dit-elle. Ne vous mettez pas en colère.

– Mes propres enfants m'accusent de tricher ! » cria Leah.

Grand-mère Cornelia entra dans la pièce, ses cheveux blancs bouclés et impeccables encadrant sa figure joyeuse et malicieuse de

pomme rouge flétrie. Il était visible qu'elle avait écouté à la porte dans le couloir. « Qu'y a-t-il, Leah, ma chère ? Qu'y a-t-il ? »

– Les enfants disent que je triche, parce que je gagne toutes les parties », répondit Leah d'un ton méprisant. Sa peau rayonnait d'indignation : les flammes lui donnaient des reflets d'or et de cuivre, à tel point que même les ridules blanches au coin de ses énormes yeux étaient illuminées. « Ils m'accusent d'influencer les cartes.

– Et les dames aussi, tante Leah, dit Morna avec audace, et les dés.

– Mais il ne s'agit pas de tricherie, maman », dit Bromwell. Il essaya de lui prendre la main mais elle la retira, puis lui allongea une gifle. « Maman, je vous en prie, vous êtes si émotive, est-ce que je ne vous ai pas tout expliqué ? Mes statistiques, et les chances réunies contre vous, qui se multiplient de façon incroyable à chaque nouvelle partie – *et pourtant vous continuez de gagner*. Regardez, j'ai fait un graphique. C'est peut-être un peu trop compliqué, mais j'ai ressenti le besoin de superposer aussi des graphiques du jeu des autres, et la proportion de vos victoires et de leurs pertes, en fonction du nombre de points, et tout cela par rapport à la fréquence du jeu lui-même – vous voyez, maman ? Tout est parfaitement objectif, il n'y a vraiment pas de place pour les préjugés et l'émotion ! Personne ne vous accuse de... »

Grand-mère Cornelia prit le carnet des mains de l'enfant et l'examina à travers ses verres à double foyer. « ... on accuse Leah de tricher... ? » marmonna-t-elle.

Leah lui arracha le carnet et le jeta au feu.

« Enfin, Leah ! protesta grand-mère Cornelia. Comment peux-tu te comporter aussi grossièrement...

– J'aimerais vous voir tous en enfer », s'écria Leah, se cramponnant à son ventre, des larmes ruisselant sur ses joues rebondies. « J'aimerais vous voir brûler tous, méchants comme vous êtes, dans cette cheminée même, au milieu de ces flammes !

– Maman, non ! cria Bromwell.

– *Maman, non ! Maman, non !* répéta Leah d'une voix moqueuse.

– Mais personne ne vous a accusée de...

– Vous ne m'aimez pas, dit-elle en pleurant sans se retenir. Ni vous ni votre père ni personne. Tu ne m'aimes pas, tu es jaloux du bébé, tu sais qu'il va être si beau, si fort, il aura de bons yeux et il

ne sera pas déloyal envers sa mère... »

Lily apparut, passant la tête par la porte. Et derrière elle se trouvait Aveline, dans une robe de chambre en lainage. Et il y avait Della, réveillée de sa sieste de l'après-midi, ses cheveux gris acier aplatis sur sa tête. « Est-ce le moment ? A-t-elle des contractions ? » demanda-t-elle. Leah ne put déterminer si sa mère était irritée, ou simplement excitée.

« Oh, allez tous au diable ! » hurla Leah.

Elle ferma les yeux très fort, et se balançait sur la chaise longue, agrippant son ventre, agrippant l'enfant dans son ventre, qui frémissait de vie – d'une vie sauvage, élastique – et en cet instant elle vit, derrière ses paupières, les flammes orange et vertes de l'enfer qui léchaient joyeusement tout ce qui se trouvait à leur portée. Oui. En enfer. Non. Pas encore. Si. Je les déteste tous... Mais non. Non. Non.

Et quand elle ouvrit les yeux ils étaient toujours là : Della et Cornelia et Aveline et Lily et les enfants, les yeux fixés sur elle, sains et saufs.

1. Chant de Noël. (N.d.T.)

2. William Blake, *Auguries of Innocence*. (N.d.T.)

Le fleuve

À des milliers de mètres d'altitude, dans les montagnes, naît le fleuve Nautauga, au-delà du mont Blanc, au-delà du mont Beulah, au-dessus du col de Tahawaus dans la chaîne du nord-ouest, dans un lac de glacier sans nom creusé doucement dans le granit, ne mesurant pas plus de douze mètres à son endroit le plus large.

Ici, le fleuve jaillit du lac, large d'un mètre cinquante, profond de quelques centimètres à peine, transparent, il s'élance follement, dévalant la pente, toujours plus bas, s'écrasant et se brisant sur des blocs amoncelés, l'eau réfléchissant le soleil, éclatant en un million de paillettes de lumière tourbillonnantes, se précipitant avec une impatience grandissante vers le bas. Kilomètre après kilomètre, année après année, il descend, rejoint par des rivières plus petites – certaines n'étant guère plus que des ruisseaux qui rampent comme des serpents sur les dalles de pierre – telle une toile d'araignée d'affluents qui, puissamment entraînés, deviennent un fleuve torrentiel, un vrai fleuve, s'écrasant sur les arêtes des rochers, se déversant sur des mètres et des mètres, dégageant une poussière d'eau, une vapeur glacée, dans un grondement de tonnerre assourdissant qu'on peut entendre à des lieues. À un endroit le fleuve se rue à l'intérieur d'un canyon escarpé et change de couleur : brusquement il devient violacé, brun-roux, rouge orangé ; et son grondement est toujours assourdissant ; et toujours il dégage des nuages de brume qui s'élèvent pesamment, de telle sorte que les cascades semblent jaillir des airs, suspendues entre les parois du canyon.

Lorsque Jedediah arriva au bord de la falaise, boitant d'épuisement, son cheval avançant d'un pas trébuchant à ses côtés, il ressentit un instant terrifiant l'énormité de son erreur – l'énormité de toute erreur humaine – mais le bruit de tonnerre vint le submerger, faisant vibrer son crâne et ses dents, et sa vision se voila, et ses pensées furent balayées.

« Mon Dieu..., mon Seigneur et Dieu... », murmura-t-il.

Mais ses mots furent emportés.

C'était la fin de l'après-midi. Des formes teintées d'orange dansaient sur la falaise opposée, gracieuses et tachetées de soleil.

Jedediah s'essuya le visage, se frotta rudement les yeux de sa manche. Fantômes, démons, esprits des montagnes ? Quatre jours il avait entendu leurs chuchotements, leurs roucoulements de colombes, leurs cris lascifs, et il s'était dit qu'il n'entendait rien. Mais il y *avait* des formes de l'autre côté du fleuve, elles dansaient à la lumière mouillée de l'arc-en-ciel. Elles avaient des reflets irisés, elles frémissaient de joie.

Venu des hauteurs un rocher plongeait, déclenchant une petite avalanche de pierres, de galets et de terre. Jedediah agrippa solidement les rênes de son cheval. La vapeur d'eau brillait sur son visage comme des gouttelettes de transpiration... Puis l'avalanche prit fin. Les pierres détachées étaient tombées des mètres plus bas, dans le fleuve, et avaient coulé sans bruit.

Dans sa sacoche, avec son matériel de couchage et d'autres provisions légères, il avait une Bible reliée en cuir qui avait appartenu à sa mère. Il pourrait y lire, dans les Évangiles, l'exorcisation des démons ; il pourrait relire une fois encore le passage sur les pouvoirs promis à ceux qui croyaient au Seigneur Jésus-Christ, et qui cherchaient à trouver le Père par Son intermédiaire. Mais pour l'instant il ne pouvait bouger. Il resta debout, agrippant les rênes de son cheval, regardant de l'autre côté du fleuve les étranges pins rabougris qui semblaient pousser à même le roc. Un arc-en-ciel presque invisible se dessinait au-dessus d'eux.

Les voix de la montagne. La musique de la montagne... De temps en temps elle devenait claire d'une façon alarmante. Mais elle n'avait rien d'humain, peut-être parce que, à cette altitude, rien ne *pouvait* rester humain : le mont Blanc avait plus de quatre mille mètres de haut, Jedediah était parvenu à une altitude d'au moins deux mille mètres, sans savoir tout à fait comment. Il ne connaissait qu'une direction, celle des sommets.

L'arc-en-ciel, presque visible, frissonna. Jedediah le regarda en s'abritant les yeux. Peut-être n'était-il pas là. Peut-être l'air léger des hauteurs commençait-il à affecter son cerveau. Les lamentations des esprits – mais bien sûr il n'y *avait* pas d'esprits – n'étaient ni de l'apitoiement ni du chagrin, et ne semblaient pas non plus s'adresser particulièrement à *lui*. Elles l'environnaient de tous côtés. Bien qu'il tremblât de froid il n'avait pas peur, car il savait, il savait très bien, qu'il n'y avait pas d'esprits dans les montagnes, pas même sur les sommets les plus hauts et les plus reculés, c'étaient simplement le grondement torrentiel du fleuve et l'altitude élevée qui lui donnaient le vertige, et rendaient ses pensées hésitantes comme de petites morsures.

Ce jour-là, il avait marché pendant dix heures. Ses jambes lui faisaient mal, il avait des élancements dans le talon du pied droit, mais il exultait : malgré les créatures invisibles qui lui faisaient signe sur la rive opposée, lui donnant la tentation de croire à leur existence, il se sentait plein de joie.

« Je m'appelle Jedediah », cria-t-il brusquement, mettant ses mains en porte-voix. Comme sa voix était pleine de force, vive, ardente et jeune ! « Je m'appelle Jedediah..., me laisserez-vous entrer dans votre monde ? »

Le grand duc

Au printemps 1809, après la dernière chute de neige de début juin, Louis Bellefleur se mit en route pour aller retrouver son frère Jedediah, qui était parti depuis trois ans. Il ne pouvait l'admettre, Jedediah était devenu un reclus, l'un de ces ermites excentriques des montagnes sur lesquels on racontait tant d'histoires (on les racontait de mille façons, on les embellissait, et on les méditait, dans les épiceries de village, dans les tavernes, dans les petites gares, dans les magasins, dans les entrepôts de charbon et de grain où, l'hiver, rapprochant leurs pieds déchaussés tout près de la base arrondie, incandescente, des poêles en fer forgé, les hommes se rassemblaient pour parler et boire du whisky bon marché – car il y avait toujours une cruche de whisky à portée de la main, même sur les comptoirs des épiceries, et une louche pour les clients qui ne voulaient pas s'encombrer d'un verre – et répéter des histoires qu'ils avaient entendues des mois ou même des années ou des décennies auparavant, imprégnées d'hilarité, de malice ou d'envie, ou simplement d'un étonnement sincère devant le chemin que prenait la vie des autres). Louis savait approximativement où Jedediah avait établi son camp, car une demi-douzaine d'hommes l'avaient rencontré au-delà du mont Beulah, et deux ou trois lui avaient parlé et remis les lettres, les provisions et les petits cadeaux (un chandail tricoté à la main, des chaussettes et des moufles de laine, un chapeau bordé de fourrure, le tout fait par Germaine) que Louis avait envoyés. Ces chasseurs et ces trappeurs, eux-mêmes des hommes excentriques qui pouvaient disparaître des mois d'affilée, rapportèrent des récits contradictoires sur Jedediah Bellefleur, qui troublèrent énormément Louis. Un trappeur jura que sa barbe lui tombait jusqu'aux genoux et qu'il avait l'air d'un homme de soixante ans ; un autre affirma que Jedediah lui avait tiré dessus quand il s'était approché de sa cabane, hurlant qu'il était un espion ou un démon et lui ordonnant de retourner en enfer, où était sa place. Selon un autre récit, Jedediah était mince, musclé, torse nu, avait la peau sombre comme celle d'un Indien, et ne s'était pas montré particulièrement amical, ni intéressé par les nouvelles de son père, de son frère, de sa belle-sœur, ni même de ses deux neveux tout jeunes (ce qui blessa terriblement les sentiments de Louis : Jedediah *devait* s'intéresser à ses neveux !), mais tranquille et

hospitalier, prêt à partager le civet de lapin et les pommes de terre de son dîner avec ses visiteurs, à la condition qu'ils disent les grâces avec lui, à genoux, pendant un moment qui avait paru extrêmement long. Selon un autre rapport, que Louis et Jean-Pierre rejetèrent aussitôt, Jedediah vivait avec une pure Indienne iroquoise...

Quand Louis trouva la cabane misérable de son frère – construite sur une large arête rocheuse sur le flanc du mont Blanc, trente mètres au-dessus d'une rivière étroite et bruyante, face au mont Beulah, à quelques kilomètres à l'est – il ne fut pas surpris, quoique plutôt découragé, de constater que Jedediah n'était pas là. Non seulement cela, mais, visiblement, il avait décampé à peine quelques minutes plus tôt : un feu brûlait dans une petite cheminée grossière creusée dans la terre battue, une vieille bible reliée en cuir que Louis reconnut comme ayant appartenu à leur mère était ouverte sur une table de la dimension d'un tabouret, quelques patates grasses, encore chaudes, se trouvaient sur une assiette plate en bois – pour Louis, peut-être ? – qui était affamé par sa marche mais qui fut légèrement écoeuré par l'odeur de la cabane ; et de toute manière il avait apporté ses propres provisions, du jambon fumé et du fromage et le pain complet de Germaine. « Jedediah ? C'est Louis... » Il resta donc à l'entrée de la cabane, accroupi, s'abritant les yeux, appelant chaque fois pendant de longues minutes, bien qu'il sût que Jedediah savait qui il était, et avait fui délibérément, et se trouvait en ce moment même (Louis le *sentait* presque) perché plus haut dans la montagne, ou de l'autre côté de la rivière, à le regarder. « Jedediah ! Salut ! C'est moi, c'est Louis ! Personne ne te fera de mal ! Jedediah ! Salut ! C'est ton frère Louis ! C'est ton *frère*... » Il cria à s'en écorcher le gosier, et des larmes de rage et de désespoir lui brûlèrent les yeux. Ce petit *salaud* d'hypocrite, se dit-il. Me faire hurler comme un imbécile. Me donner tout ce *souci*.

Louis examina attentivement le sol en terre battue bien tassée, mais il ne trouva rien. Puis il examina le lit de son frère (un simple matelas de feuilles de maïs, cueillies depuis longtemps, bosselé, inégal, qui sentait l'urine, probablement un nid à punaises, recouvert d'une lourde couverture brune tachée qui ressemblait à une couverture de cheval, avec les lanières de cuir et les boucles), et la bible avec sa couverture de cuir usée, ses pages fines, dorées sur tranche, et les petits caractères gothiques qui paraissaient si familiers mais qui irritèrent Louis, dont la simple vue le mit hors de lui (Jedediah, son propre frère, était-il devenu un fanatique ? – S'était-il caché dans les montagnes comme l'un de ces prophètes de l'Ancien Testament dans le désert, des fous de Dieu, touchés par le

feu de Dieu, perdus à jamais pour le monde des humains ?) – bien qu'il se forçât à jeter un coup d'œil aux pages ouvertes, pour y déchiffrer un message éventuel. (La bible était ouverte à la page des psaumes 91-97. *Celui qui demeure sous la sauvegarde du Très-Haut, et s'abrite à l'ombre du Tout-Puissant, qu'il dise à l'Éternel : « Tu es mon refuge, ma citadelle, mon Dieu, en qui je place ma confiance ! »... Il te recouvre de ses vastes pennes ; sous ses ailes tu trouves un refuge.*)

Il sortit et appela encore. Il y eut un léger écho, puis un autre. « Jedediah ? Jedediah ? C'est ton frère... » Il marcha dans la clairière rocheuse, prenant garde de ne pas perdre l'équilibre. Jedediah avait manifestement construit sa cabane à cet endroit afin d'avoir une vue sur le mont Beulah – l'un des plus hauts sommets des Chautauquas, recouvert de neige en toutes saisons. Un site magnifique mais impraticable. Battu par les vents même en cette matinée de juin. Vertigineux. Aveuglant. Trente mètres plus bas se trouvait la rivière, qui ne ressemblait guère au large fleuve brunâtre de la Vallée ; le bruit de ses rapides était assourdissant. Louis s'accroupit au bord de la falaise et regarda en bas. L'eau qui se déversait avec fracas, les nuages de vapeur d'eau blanchâtres, les blocs et les souches pétrifiées et les poches d'écume tourbillonnante. Sous ses pieds le granit vibrait. Ses dents et son crâne se mirent à vibrer.

« Jedediah ? Je t'en prie... »

Jedediah l'observait. Il le savait, il le sentait ; mais il n'arrivait pas à déterminer où il se trouvait. Derrière lui... devant lui... un peu au-dessus de lui... vers la droite, vers la gauche...

« Jedediah ? Je suis venu t'apporter des nouvelles. Je ne te ferai aucun mal. Tu entends ? Jedediah ? Je ne te ferai aucun mal, je suis venu te dire bonjour, te serrer la main, voir si tu vas bien, t'apporter des nouvelles... Comment vas-tu ? Tu es tout seul, hein ? Tu as troqué ton cheval ? »

Il se retourna brusquement, pour regarder plus loin que la cabane. Mais il n'y avait que des grands arbres serrés. Des pins, des sapins et des érables de montagne. Agités par le vent. Mais immobiles, en réalité ; le désert absolu.

« Jedediah ? Je sais que tu n'es pas loin, je sais que tu écoutes. Tu vois... » Et à ce moment-là, pour une raison quelconque, il arracha son écharpe rouge et se mit à l'agiter frénétiquement. « Je sais que tu me regardes. Tu me regardes en ce moment même. »

Étrange, que son jeune frère le craignît. Jedediah, à sa connaissance, l'avait toujours bien aimé ; en tout cas il lui avait toujours obéi, plus ou moins, comme au vieux. Ce jeune homme

paisible, frêle, docile. Avec ce visage étroit, ramassé, plutôt laid, à l'air contraint, faible. Quelque chose de lâche. Et de têtue aussi, à sa façon tranquille. Boitant depuis l'accident de cheval qu'il avait eu à six ou sept ans ; gêné par son boitement, qui était prononcé lorsqu'il était fatigué. Pauvre enfant. Pauvre petit salopard... Mais maintenant il avait dupé Louis en décampant alors que son frère avait marché deux jours et une matinée pour le trouver.

« *Jedediah !* » cria Louis, mettant ses mains en porte-voix.

C'était un jeune homme trapu, porcine, à une semaine de son trentième anniversaire. Il avait une large mâchoire, un nez assez long et fort, avec des narines sombres, écartées ; sa barbe brun-roux était taillée en carré. Quand il criait ses yeux sortaient de ses orbites et les veines de son front et de son cou devenaient apparentes.

Il se redressa ; ses genoux commençaient à lui faire mal. Avec des gestes recherchés, contraints, il renoua l'écharpe rouge autour de son cou. (Germaine avait fait cette écharpe. Ce que Jedediah pourrait deviner, s'il regardait attentivement.) Comme s'il avait conversé tout à fait normalement avec son frère il dit : « Eh bien, les nouvelles de la maison sont plutôt bonnes dans l'ensemble. Je ne peux pas m'en plaindre. Dans ma dernière lettre..., que tu as reçue, Jedediah, je *sais* que tu l'as reçue..., bien que tu n'aies pas pris la peine d'y répondre, ni même de nous faire savoir si tu étais encore entier..., sans parler de nous féliciter : notre petit Jacob n'est plus tout seul, il a déjà deux ans et il grandit de jour en jour, il met son nez partout, il y a maintenant Bernard, qui a tout juste trois mois, sa mère y tient comme à la prune de ses yeux, et c'est un sacré hurleur, il y a aussi le petit Bernard, avec Jacob..., et tu n'as vu ni l'un ni l'autre, sans parler d'être leur parrain..., mais je ne suis *pas* là pour te faire des reproches, je n'ai pas fait soixante kilomètres dans ces maudites montagnes pour *ça*... Eh bien, dans ma dernière lettre je t'ai parlé de Germaine et des bébés et de l'agrandissement de la maison, et de papa, de ses amis et du club Cockagne..., ils ont acheté des parts dans un bateau à vapeur, un de ces bateaux où l'on joue..., un casino flottant..., et bien sûr il y a de l'alcool à profusion, et aussi des femmes..., et les méthodistes de la Vallée sont indignés – ils veulent adresser une pétition ou quelque chose dans ce genre au gouverneur..., mais papa n'est pas inquiet, pourquoi *devrait-il* être inquiet..., il est en train d'acheter des parts dans une station thermale à White Sulphur Springs, et peut-être dans une compagnie d'omnibus pour la relier à Powhatassie, mais je ne connais pas encore les détails..., ça dépend d'un prêt et tu sais que papa ne parle jamais de ses affaires tant qu'elles ne sont pas réglées et que personne ne peut plus l'escroquer... »

Louis avait mal à la gorge à force d'essayer de se faire entendre de l'autre côté de la rivière. Il s'arrêta, conscient d'être observé par son frère. Mais où était-il, dans quelle direction ?... Jedediah était peut-être tapi derrière l'un de ces immenses rochers plus haut dans la montagne ; un mouvement brusque suffirait à provoquer un éboulement et Louis serait tué. Maintenant, Jedediah était peut-être grimpé en haut d'un arbre. « Est-ce que tu ne te soucies même pas de papa, Jed ? dit doucement Louis. De papa, de Germaine, de Jacob et de Bernard... Germaine dit que tu ne reverras jamais ta famille en vie, tu ne verras jamais tes petits neveux, elle m'a dit de te supplier de revenir... mais elle a dit que cela ne servirait à rien... Mais si je te voyais vraiment, si je pouvais discuter avec toi, je ne peux croire que ce serait peine perdue. »

Dès qu'il se tut le grand silence revint. Il paraissait l'envelopper de tous côtés, s'élevant surtout des profondeurs du canyon où coulait la rivière, émanant de l'immensité du mont Blanc. Mon frère est devenu muet dans sa solitude, pensa Louis. Il est devenu fou. Mais c'était de l'irritation qu'il éprouvait, et il ne put la dissimuler dans sa voix : « Tu ne te soucies même pas de papa, Jed ? De ton propre père ? Il commence à vieillir..., il va avoir soixante-cinq ans, je pense, au cours de cette année, bien que je ne sois pas vraiment censé le savoir..., tu ne t'en *soucies* même pas ?... il vieillit quelle que soit la façon dont il s'en cache, et tu lui manques ; il dit tous les jours combien tu lui manques. Il m'a simplement chargé de te transmettre ce message – tu lui manques, et il veut que tu rentres. Il n'est pas en colère. Il n'est vraiment pas en colère. D'abord le club Cockagne absorbe une grande partie de son temps, et il dépense de nouveau beaucoup d'argent à s'acheter des vêtements, et il se fait coiffer et teindre les cheveux chaque fois qu'il va en ville, et il s'est fait faire de nouvelles dents..., elles brillent comme de l'ivoire, peut-être *sont-elles* en ivoire..., Germaine dit qu'elles ne lui vont pas mais comment peut-on parler à papa, surtout quand il s'agit d'un sujet aussi intime ?... tu sais combien il est sensible, combien il est fier... »

Il se tut de nouveau, écrasé, vaincu par le bruit de la rivière, et par le silence oppressant des montagnes. Il n'était pas habitué à se trouver seul en pleine nature : s'il allait à la chasse ou à la pêche, ce qu'il faisait assez souvent, il se trouvait toujours dans une joyeuse compagnie d'hommes de son âge. Ils prenaient la chasse au sérieux, et Louis se considérait comme l'un des meilleurs chasseurs, des meilleurs tireurs des montagnes ; mais ils prenaient aussi au sérieux l'alcool, la nourriture et la compagnie d'autrui. La solitude des montagnes, l'étrange beauté implacable, déconcertante... qui était

une forme de laideur... le déroutait. Que son jeune frère fût venu se cacher là était une énigme inquiétante. Ne sais-tu pas que tu es un Bellefleur ! voulait crier Louis, de dégoût. Tu ne peux pas échapper aussi facilement aux liens du sang, à tes obligations...

« Je suis venu si loin, je suis épuisé, je veux seulement te voir et t'embrasser, je suis ton frère », dit Louis, regardant autour de lui avec impuissance, se retournant, les bras ouverts, le visage rouge d'une colère qu'il n'osait pas montrer. Si seulement il *pouvait* étreindre la main décharnée de Jedediah, si seulement il *pouvait* l'empoigner... eh bien peut-être qu'alors il ne le lâcherait plus : il le ramènerait au lac Noir pieds et poings liés s'il le fallait. « Jed ? Tu m'entends ? Tu me regardes ? Tu ne vas pas être cruel au point de me faire tourner en bourrique comme ça, après tant d'heures de marche, et je commence à manquer de souffle, je crois..., Germaine a pensé qu'il était dangereux que je vienne seul, mais, tu sais, je voulais venir seul... par respect pour toi..., par amour pour toi..., j'aurais pu venir avec quelques autres hommes, et même des chiens, ce genre d'expédition, tu sais, et nous aurions repéré ta trace très facilement, nous t'aurions dépisté, et en fait papa avait eu cette idée dès le début, quelques semaines après ton départ... qu'il a interprété comme une injure personnelle, tu sais..., et c'en est vraiment une... d'une certaine manière..., c'est une injure pour nous tous..., tu sais que Germaine voulait que tu sois le parrain de Jacob, et puis elle a voulu donner ton nom au nouveau bébé, parce qu'elle disait que peut-être tu aurais envie de rentrer pour le voir, mais j'ai dit non, pas question, il est déjà parti depuis trois ans alors qu'il avait promis de revenir au bout d'une année, il ne respecte ni n'honore les liens du sang, il n'aime aucun de nous..., pas même son père. Et tu sais qu'il y a des obligations, Jedediah, qui sont liées aux terres et aux investissements de papa. Nous réussissons bien, et l'année prochaine devrait être la plus passionnante, avec l'hôtel de White Sulphur Springs, et la ligne d'omnibus, et si ce projet de voie ferrée est vraiment mené à bien, ou même si on crée des routes à peu près convenables – eh bien, nous pourrions dégager la moitié du bois dans les montagnes, le dégager et le vendre, papa possède des milliers et des milliers d'hectares de bon bois mais il n'a guère eu la possibilité de le dégager jusqu'à présent..., à part ces petites exploitations autour du lac, et elles sont pratiquement épuisées maintenant, il ne reste que des souches, des arbustes et des buissons d'airelles, de la terre sans valeur, il ne peut même pas la vendre à des idiots de colons naïfs parce que ce serait trop difficile à défricher, et il n'a pas eu de chance, il y a eu un feu de forêt vers Innisfail, des milliers et des milliers d'arbres qu'il avait l'intention de couper ont brûlé..., il a besoin de ton aide, Jedediah ; il a besoin

de ses *deux* fils ; il m'a dit qu'il a déshérité Harlan, et si tu ne rentres pas et si tu ne fais preuve ni de respect, ni d'amour, ni des qualités humaines élémentaires, il te déshériterait certainement... Tu écoutes ? Nom de Dieu, est-ce que tu m'écoutes ? »

Louis eut brusquement conscience d'être observé par son frère, de derrière la petite cabane, non, plus haut que la cabane, en l'air ; dans un arbre. Il se pencha pour ramasser son fusil. (Il avait enlevé son sac à dos, et l'avait posé avec le fusil derrière la porte de la cabane, dès qu'il était arrivé dans la clairière.) Il sentait palpiter son visage très fort. Il se précipita en avant, le fusil levé, un œil à demi fermé. Ah oui ! Là ! Un mouvement dans les branches basses d'un grand pin ! Mais ce n'était qu'un oiseau. Un grand oiseau.

Louis regarda, le cœur battant. Perché hautainement sur une branche, fixant sur lui ses yeux sans expression, se trouvait un duc – un grand duc – l'un des plus grands que Louis eût jamais vus. Vu d'en bas il semblait mesurer plus de soixante-quinze centimètres, et sa face, sa tête écrasée, sans cou, était colossale. Les aigrettes bien droites, les fortes pattes aux serres refermées sur la branche, les grands yeux fixes immobiles dans leurs orbites et soulignés en noir et blanc d'un trait audacieux, comme tracé par un peintre... L'immobilité de la créature qui fixait sur lui ses yeux jaunâtres intelligents, légèrement sceptiques, où flottait une pupille noire ; la beauté arrogante, inquiétante, de l'oiseau...

Haletant, Louis leva son fusil et visa le duc et s'apprêta à appuyer sur la détente. Le duc ne bougea pas. Il le regardait calmement, avec les yeux de Jedediah – ou ses yeux avaient-ils simplement l'expression de Jedediah ? et le petit bec qui ressemblait à un nez humain ; et la *clairvoyance* de l'oiseau, qui le reconnaissait, qui savait pourquoi il était venu, qui avait écouté intensément ses pensées secrètes, avec cet air tranquille, méprisant, divin, qui avait, bien sûr, toujours été celui de Jedediah, même dans l'enfance. Jedediah le regardait par les yeux du grand duc. Le grand duc était Jedediah. C'était pourquoi il ne montrait aucune crainte, et même les plus belles, les plus douces plumes de son ventre ne frissonnaient pas dans le vent, et ses yeux fauves, impitoyables, ne clignaient pas. Louis s'efforça de maintenir le canon du fusil en l'air. Mais il était très lourd. Il haleta et grogna, essayant d'appuyer sur la détente. Mais son doigt était gourdi. Il avait le doigt pétrifié. La moitié droite de son visage, et même une partie de son cou, étaient engourdies – pétrifiées. Et soudain sa paupière droite devint lourde, comme paralysée, inerte.

« Jedediah ?... » chuchota-t-il.

Étrange prémonition de la mère

La malédiction des Bellefleur, croyait-on parfois, était liée au jeu.

Un Bellefleur, disaient certains détracteurs, un peu injustement, est un homme qui ne peut résister à un pari – quelles qu'en soient les circonstances, ou les conséquences malheureuses.

Par exemple, il y eut la fois (aux premières heures du matin, après les festivités de la réception du mariage de Raoul) où les hommes parièrent sur une traversée en canoë de la pointe du lac Noir, l'étang Jadis, et tout le lac d'Argent : une croisière nocturne de plus de soixante kilomètres, avec trois portages difficiles, et plus de huit kilomètres de courants dangereux – qu'il faudrait achever avant l'aube. Les hommes du canoë gagnant se partageraient mille dollars et tout le champagne restant au manoir. Et ils firent donc la course – Noel Bellefleur et Ethan Burnside, Ewan Bellefleur et Claude Fuhr, Gideon Bellefleur et Nicholas Fuhr, Harry Renaud et Floyd Jensen. Bien que ce fût la mi-juillet le premier lac était recouvert d'un brouillard glacé. Et les nénuphars et les soucis d'eau de l'étang Jadis étaient beaucoup plus nombreux et plus fournis qu'ils ne l'avaient jamais été. Et le torrent qui se jetait dans le lac d'Argent était si violent que deux des canoës – ceux d'Ewan et de Harry – se retournèrent.

Ils firent donc la course, à l'insu des femmes. Dans la brume, le long des vieux sentiers rendus presque impraticables par les buissons d'airelles, portant les canoës chacun à leur tour, gardant une bonne humeur gouailleuse d'ivrognes. Si leurs bras tiraient, si leurs genoux menaçaient de se dérober sous eux, s'ils déliraient d'épuisement au retour (Ewan et Claude gagnèrent, avec au moins cinq cents mètres d'avance ; puis vint le canoë de Noel ; puis celui de Gideon ; et enfin Harry et Floyd, en bons derniers), ils se gardèrent d'en parler. Et pendant des années ils se vantèrent de cette course téméraire dans la nuit, s'efforçant cependant de faire le moins d'allusions possible au pauvre Raoul ; cela devint l'une de leurs légendes – la nuit d'été où Ewan et Claude avaient battu les autres dans la traversée du lac d'Argent.

Puis il y eut la fois où, voilà bien des années, les hommes se groupèrent en deux équipes, et choisirent deux étangs éloignés dans

la région du mont Chattaroy, où les cerfs venaient paître en grand nombre (aussi apprivoisés que des moutons, de telle sorte qu'un canoë pouvait s'approcher à quelques mètres de la biche la plus peureuse) ; et sur le coup de midi, le 31 juillet (les leaders des deux équipes s'assurèrent que leurs montres de gousset étaient synchronisées, de façon que le « coup » de midi ne pût être devancé par les uns ou les autres), le massacre commença. Les hommes s'accordèrent simplement une heure sur l'eau, car ils n'avaient guère besoin de venaison, et de toute manière c'eût été trop fastidieux de transporter les bateaux et les paniers chargés de viande jusqu'à la route, depuis des étangs aussi reculés ; l'équipe qui tuait le plus de cerfs était acclamée comme le vainqueur, et se partageait une somme considérable. (Lorsque des chasseurs fortunés participaient, des amis de Raphael ou, plus tard, de Noel, naturellement les Bellefleur se réunissaient et faisaient monter l'enjeu ; quand les équipes comprenaient surtout des propriétaires fonciers du pays, les Bellefleur modéraient courtoisement leur enthousiasme. Alors que le grand-père de Gideon, Jérémie, n'avait que dix-sept ans, on racontait qu'un jour dix mille dollars avaient changé de mains, pour être partagés entre six hommes, dont Raphael, qui avait organisé le jeu bien qu'il ne s'intéressât guère, disait-on, à la chasse, aux cerfs ni au « jeu » tout court... Le nombre des cerfs massacrés variait : selon certaines versions il y en avait dix-huit, pour d'autres, une quarantaine. Mais comme on ne rapportait même pas les têtes des cerfs il devait être difficile d'arriver à une estimation précise.)

Et il y eut la fois, lorsque Gideon avait quinze ans, où Nicholas, Ewan, Raoul et lui avaient été autorisés à accompagner leurs pères à une course de chevaux à Kincardine, et où après, dans une auberge, les hommes avaient parié avec le patron et certains de ses clients qu'ils pouvaient reconnaître les ingrédients de la boisson qui leur était servie dans des verres neutres, ainsi que sa teneur en alcool ; ils mirent les hommes de Kincardine au défi de préciser le dosage, l'année, et même (Noel y était particulièrement habile, pour s'y être exercé si assidûment) le lieu d'origine. Dès que Noel Bellefleur renifla son premier verre, et en but une gorgée, il le reposa calmement sur le bar et annonça : « Quatre-vingt-dix degrés. Soixante-cinq virgule cinq pour cent de whisky de cinq ans d'âge, vingt-cinq pour cent de bourbon de six ans d'âge, et le reste du bon vieil alcool... très vraisemblablement du comté de Hennicut, Kentucky ; c'est ça, comté de Hennicut étant donné que les tonnelets sont taillés dans des troncs d'érables, impossible de se tromper... » Alors les hommes de Kincardine voulurent naturellement retirer leurs paris, mais il était trop tard.

Et il y eut des fois, de nombreuses fois, où d'importantes sommes d'argent changèrent de mains autour des tables de poker, lors de parties qui duraient des nuits entières. Au manoir des Bellefleur ; à l'auberge de White Sulphur Springs qui fut, pour un temps, la plus célèbre station thermale des montagnes, et attira de nombreux planteurs du Sud et leurs familles ; dans l'immense chalet de bois d'Innisfail, avant qu'il ne prît feu et ne brûlât entièrement (« Mais il était, bien sûr, assuré pour une somme très importante », dirent simplement les gens, sans vouloir nullement critiquer les propriétaires, les Bellefleur) ; dans des pavillons et des maisons privés. Le poker, le billard, les courses d'ice-boat. Pendant quelque temps, le vol à voile. (Mais un accident désastreux, qui provoqua la mort de deux jeunes gens, dont l'un était un cousin germain de Noel, mit fin à ces concours.) L'argent changeait de mains avec beaucoup d'enthousiasme et d'excitation. L'argent, et à l'occasion les chevaux, et même les terres. Si les femmes étaient au courant (et toutes désapprouvaient, certaines d'entre elles – comme Cornelia et Della – avec une grande colère) elles ne disaient pas grand-chose ; car que pouvait-on faire ?... Les Bellefleur étaient riches, ces hommes avaient la passion du jeu, ils étaient célèbres dans les montagnes pour leurs défis téméraires, inventifs, et pour la courtoisie et la grâce dont ils faisaient preuve dans l'échec (qui était assez rare : car ils avaient une chance stupéfiante), alors que pouvait-on faire pour les empêcher de jouer ?... Après tout, ils contrôlaient la fortune.

Les courses de chevaux se passaient beaucoup plus en public, bien sûr. La plupart des paris avaient lieu en public. Les hommes montaient leurs propres chevaux, ils connaissaient presque toutes les personnes impliquées, les courses (sur les champs de foire de Powhatassie, sur la piste de Derby, à l'autre bout de l'État, à Port Oriskany, où la compétition était très stricte) étaient des événements d'une grande portée locale ; ainsi on eût jugé plutôt bizarre qu'un propriétaire ne pariât pas naturellement sur son cheval. Les femmes désapprouvaient toujours, mais avec moins de véhémence. À l'occasion elles se laissaient même entraîner dans la fièvre des courses : car parier sur les chevaux n'était pas un passe-temps oisif, comme de parier sur la matinée d'avril où le lac Noir pris par les glaces allait finalement dégeler, ou de parier qu'un tel allait renverser un tel sur la terre battue d'une taverne au bord du fleuve, ou que celui-là serait capable de viser un petit verre à whisky sur la tête d'un garçon retardé qui travaillait pour un tenancier de taverne – il s'agissait de la fierté d'un maître pour son cheval et sa propre performance. Il s'agissait de la fierté du sang, de la fierté du *nom*.

Gideon fut stupéfait par la suggestion de sa femme.

« Mais pourquoi maintenant ? » dit-il.

Leah le regarda pensivement, les yeux mi-clos. Elle était assise dans un rectangle de soleil, près de l'ancien cadran solaire au centre du jardin. Bien qu'elle ne fût plus tout à fait aussi belle qu'elle l'avait été – c'était la mi-juillet, le bébé pouvait naître d'un instant à l'autre, ses yeux étaient cernés de fatigue et sa peau avait perdu son magnifique éclat, son air de santé, et elle ne parvenait plus à porter le poids extraordinaire de l'enfant à naître avec presque autant d'élégance qu'avant –, Garnet Hecht l'avait aidée à se confectionner une coiffure d'un genre très élaboré qu'elle avait arborée jeune mariée (copiée sur un portrait inepte mais charmant de Violet, la belle et jeune épouse anglaise de Raphael : sur la nuque, un chignon lustré, deux bandeaux distincts de cheveux bien attachés avec un ruban de velours, dont les extrémités flottaient ; une natte étroite couronnait la tête ; et en plus de tout *cela*, des mèches ondulées descendaient très bas sur son front puissant, intelligent, et un peu ridé) et elle portait un châle blanc en crochet sur une robe en tissu grossier avec des nœuds, ocre mêlé de vert, que Gideon n'avait jamais vue auparavant. À la suite d'un désaccord qui avait surgi entre eux quelques jours plus tôt – Gideon n'avait pas apprécié la riposte de Leah à une question en apparence innocente de sa mère sur l'état de la santé de Bromwell – Gideon faisait face à sa femme les mains posées sur les hanches avec embarras, les genoux légèrement repliés comme à cheval, les yeux plissés.

« Parce que..., dit lentement Leah. *Parce que...* »

Ses yeux assombris, enfoncés, donnaient à son visage fatigué une lueur rappelant un peu une tête de mort : mais au cours des dernières semaines de sa grossesse précédente, elle avait eu un air très semblable, et Gideon refusait obstinément de s'inquiéter. Son attitude était réservée, sa mâchoire rigide. Il ne s'était pas effondré pendant leur dispute, il n'avait pas éclaté en sanglots impuissants, avec rage, voulant à la fois marteler la femme de coups de poing et l'étreindre, aussi la crise lui semblait-elle passée, et il *ne* succomberait *pas*. Il préférait la voix lente, rêveuse, traînante d'aujourd'hui à sa voix stridente et nerveuse habituelle, bien qu'il lui parût extraordinairement arrogant de sa part d'avoir envoyé la pauvre Garnet Hecht terrorisée (tout en coudes et en jambes maigres et en cheveux épars, son joli visage se tordant quand elle regardait simplement Gideon, dont elle était, comme le disait Leah si moqueusement, même en sa présence, pitoyablement amoureuse)

le convoquer dans le jardin pour parler avec elle – comme si elle avait été une reine, et lui un de ses sujets. Elle s’assit sur un coussin sur l’un des sièges de granit de Raphael, à l’allure de trône, à côté du cadran solaire rouillé, inutile (qui, sans ombre, ne donnait pas l’heure), les bras reposant légèrement sur le mont de son ventre, qui semblait toujours sur le point de bouger, de changer de position, ses pâles jambes gonflées maladroitement étendues, ses pieds enflés dans les pantoufles de brocart que Cornelia lui avait fabriquées elle-même ; elle était assise là, immobile, impérieuse, monumentale par son poids même, regardant son mari la tête inclinée en arrière, de telle sorte que ses yeux étaient baissés et qu’elle semblait l’étudier de loin. Un chaton d’un mois, tigré de gris et de blanc, à peine plus qu’une grosse boule de duvet avec de grandes oreilles et une queue insolente, dressée en l’air, jouait avec l’ourlet de sa jupe et avait même commencé à déchirer le tissu ; mais Leah n’y prêta pas attention.

Gideon attendit. Ses genoux tremblaient réellement, très légèrement ; imperceptiblement ; il avait failli s’effondrer plusieurs jours auparavant, il avait eu terriblement envie de s’enfouir en elle, de sangloter, de lui demander – de lui demander de revenir à lui, comme avant : sa fiancée virginale, sauvage, dont l’âme même, comme le corps mince, ferme, effarouché, lui était restée hermétiquement fermée, de telle sorte qu’il avait dû la conquérir, et la conquérir, encore et encore ; elle avait fondu en larmes d’amour pour lui ; pour *lui*. Mais maintenant... Maintenant cette femme était si merveilleusement, si présomptueusement enceinte, quel besoin avait-elle de lui ? – quel besoin avait-elle d’un mari ? Les autres gens la distrayaient seulement de sa songerie sans fin, de sa préoccupation obsédante pour son corps, ses impulsions et ses sensations. Des mois auparavant Leah avait avoué à Gideon, d’une voix troublée, en cherchant les mots qui convenaient, que maintenant rien n’était aussi réel pour elle que certains éclairs de sensation – des goûts, des couleurs, même des odeurs, des vagues impulsions et des prémonitions – qu’elle interprétait comme la rêverie continuelle du bébé, très profondément en *elle*. (Notre fils, avait dit Leah, la rêverie de notre fils qui m’entraîne, comme un courant de fond qui vous entraîne au fond du lac même lorsque la surface de l’eau a l’air calme...)

« Parce que, dit Leah, plissant les yeux, cela me paraît nécessaire.
»

Elle l’avait fait appeler auprès d’elle, quand elle avait su – elle devait le savoir – que lui et Hiram partaient ce matin pour New York ; elle l’avait fait venir pour lui suggérer de faire un certain

nombre de paris, avec différentes personnes, sur lui-même et son étalon, pour la course du dimanche suivant à Powhatassie.

« Nécessaire ?

– Je ne peux pas l'expliquer. »

Ils n'avaient pas fait l'amour depuis de nombreux mois. Gideon ne pouvait qu'y repenser tristement, obscurément : mais il était plus sage de ne pas y penser. Elle l'avait chassé de son lit par précaution, un geste de nervosité, certainement prématuré (Le docteur Jensen lui-même avait affirmé à Gideon que les rapports sexuels, à condition d'être pleins de douceur, ne feraient aucun mal au bébé à naître, jusqu'au dernier ou avant-dernier mois. Mais c'était avant que l'enfant ne se fût développé d'une façon aussi prodigieuse.) Même en tant qu'adulte et père de deux enfants, Gideon ne parvenait pas *tout à fait* à déterminer comment un homme pouvait se comporter avec une femme avec laquelle il ne faisait pas l'amour, et qu'il n'était donc pas en mesure de désarmer ; car il lui semblait qu'une femme, même assez ordinaire et effacée, avait tous les avantages... tout le pouvoir. Il n'aurait pu dire ce qu'était ce pouvoir, où il résidait, en quoi il pouvait précisément toucher un homme, mais il connaissait sa sinistre force.

« Tu ne t'es jamais beaucoup intéressée à mes chevaux jusqu'à présent, dit Gideon avec raideur. Tu as toujours désapprouvé, comme ton insupportable mère, les activités comme le jeu. Et maintenant tu as l'air de me donner la permission... »

Leah regarda le chaton, qui s'était attaqué à sa cheville ; avec un effort, grognant nettement, elle se pencha pour l'attraper par la peau du cou. Dans les airs le petit animal se débattit en miaulant. Gideon, regardant le chaton, puis sa femme, frappé par sa magnifique chevelure rousse, qui brillait à la lumière intense du soleil, fut ébranlé par une émotion incompréhensible. Il l'aimait, il était impuissant face à son amour pour elle, et pourtant cette émotion semblait envelopper, engloutir même l'amour. Comme d'autres Bellefleur avant lui, comme Jean-Pierre lui-même des décennies auparavant, Gideon considérait un visage qui n'était pas le sien de façon si incontestable, qui était si éloigné de tout ce qu'il aurait pu rêver, qu'il le vivait simplement comme le destin.

« Tu ne m'aimes pas », murmura-t-il.

Leah n'entendit pas. Elle laissa tomber le chaton d'une hauteur de trente centimètres et il se coucha immédiatement sur le dos, montrant son ventre tout rond, pâle et duveteux. Il lançait des coups de patte frénétiques, griffant l'air, bien que la main de Leah fût hors

de sa portée, à l'abri. « ... avant même ma naissance, dit Leah. Ta branche de la famille. Ton père plus que tous les autres. *Ne le nie pas.* »

Elle faisait allusion à la mort de son propre père, une veille de Noël, des années auparavant. Il avait été tué dans un accident de toboggan – cela *avait* été un accident – sur l'une des collines dangereuses au nord de la rivière du Vison. Gideon eut un geste d'impatience. Ils avaient discuté de cet incident de nombreuses fois et en étaient arrivés à la conclusion, que Gideon n'avait pas du tout imposée, que la mère de Leah l'avait imaginé entièrement – la conspiration contre son jeune mari, le capotage délibéré du toboggan, Stanton Pym projeté contre un arbre et tué sur le coup.

« ... cette nuit-là, ne le nie pas. Et les paris ont été ouverts, dit Leah. À l'enterrement même ils ont été ouverts.

– J'en doute vraiment, dit Gideon, le visage en feu.

– Demande à ma mère. Demande à ta propre mère.

– Rien de tout cela n'a de rapport avec *moi*, dit Gideon. J'avais trois ou quatre ans à l'époque.

– Cette nuit-là on a beaucoup parié sur la course de toboggan et peut-être aussi sur d'autres choses, dit Leah. Et les paris ont été ouverts, à l'enterrement de mon père.

– Tu parles avec une telle autorité, mais en réalité tu n'en sais rien, dit Gideon, mal à l'aise. Tu n'as que la parole de ta mère...

– Ta branche de la famille a toujours joué. Vous avez ça dans le sang, ça fait partie de votre destin. Aussi... Aussi il m'est apparu, l'autre nuit, que la course de Powhatassie risquait d'être un événement important dans notre vie.

– Vraiment ! » dit Gideon. Mais son ironie était si légère, si timide, que Leah ne la décela pas. « Il t'est apparu l'autre *nuit*... ?

– Quelle heure est-il ? » demanda Leah en fronçant les sourcils. Elle se tourna énergiquement pour regarder le cadran solaire mais il m'indiquait qu'une ligne d'ombre, gris très pâle. « Je n'ai pas ma montre... Toi et Hiram vous partez maintenant, n'est-ce pas ?

– Pourquoi cela t'est-il brusquement apparu, après tant d'années ? » dit Gideon. Il se tenait encore à quelques mètres d'elle ; il ne s'était pas rapproché, il gardait ses distances d'une façon tout à fait délibérée. Il imaginait parfaitement le parfum de ses cheveux roux étincelants, et la douceur secrète, intime, de son corps. « Tu as toujours désapprouvé, murmura-t-il. En fait tu m'as supplié de ne

pas courir, au début de notre mariage... Tu avais peur que je ne me blesse.

– J’ai parlé avec Hiram, dit Leah. Il faut que tu partes maintenant.
»

Gideon n’entendit pas. Il dit, de la même voix basse : « Tu *craignais* que je ne sois blessé ?... »

Le regard de Leah se déplaça. Elle se tut un bref instant.

« Ah, mais tu *n’as pas* été blessé, n’est-ce pas ? Toutes ces années... Et avant notre mariage... La course sur glace, la plongée, la nage, le canoë de nuit, la lutte, la boxe, toutes ces choses dangereuses... Ces choses ridicules... Tout ce que font les jeunes gens... Tu *n’as pas* été blessé, dit-elle faiblement. Et tu ne le seras pas.

– Et je croyais que Della et toi vous désapprouviez aussi les paris. Le principe du pari. N’est-ce pas malhonnête, n’est-ce pas un péché...

– Je ne crois pas au péché, dit sèchement Leah.

– Je te croyais si farouchement morale, à propos de la malhonnêteté.

– À propos des mensonges. À propos de la méchanceté, de l’étroitesse d’esprit, et de l’égoïsme. Quant au jeu, ce n’est pas très différent des investissements ordinaires dans les affaires, comme l’a expliqué l’oncle Hiram. Je ne pense pas l’avoir vraiment compris avant.

– Mais maintenant tu comprends.

– Je... Je... Je comprends beaucoup de choses », dit-elle lentement.

La tache rectangulaire de soleil était devenue plus large, plus intense. Gideon regarda Leah, lui lançant un coup d’œil oblique. Une parole qu’elle avait dite le troublait, mais il n’arrivait pas à saisir quoi ; sa simple présence devant lui, le ton hésitant mais magistral de sa voix, commençaient à l’hypnotiser. « ... beaucoup de choses ? dit-il.

– Ses rêves. Ses projets pour nous, chuchota-t-elle.

– Ses... ? »

Elle croisa ses bras charnus sur son ventre, d’un geste protecteur, se balançant légèrement vers l’avant.

« Il faut que tu partes. Tu vas être en retard pour ton train, dit-elle. Viens me dire au revoir, embrasse-moi, il y a si longtemps que tu ne m'as embrassée... »

À cet instant son humeur changea. Et Gideon se dénoua. Et il vint à elle, tombant sur un genou, l'enlaçant de ses bras, un peu brutalement, ses lèvres pressées sur les siennes, timidement d'abord, puis avec avidité, sentant ses bras puissants autour de lui. Ah, comme c'était merveilleux de l'embrasser ! Simplement de l'embrasser ! Ses larges lèvres charnues semblaient le brûler, sa langue, tel un aiguillon, lui donnait le vertige, le poids de son corps, l'étreinte plus étroite de ses bras, faillit lui faire perdre l'équilibre et s'écrouler sur elle. Elle était si vaste, si magnifique. Elle pouvait l'attirer en elle, et l'engloutir, et il fermerait les yeux pour toujours, de bonheur, de soumission.

Après tout, se dit Gideon par saccades, je suis le père. *Je suis le père.*

Les chevaux

Ce fut sur un cheval hongre alezan sans nom et sans beaucoup de beauté ni de grâce, mais avec un caractère normalement docile, une tête courte, des naseaux aplatis, avec une seule balzane sur la jambe de devant gauche – cheval qu’il avait gagné aux cartes contre des officiers britanniques moins de trois semaines avant l’émeute de Golden Hill en janvier –, que Jean-Pierre Bellefleur, paraissant, avec son élégant tricorne de velours noir, et ses coûteuses bottes neuves de cuir, un peu plus âgé que ses vingt-six ans, vit pour la première fois Sarah Ann Chatham : à l’époque elle n’avait pas plus de onze ou douze ans, les traits fins, le nez retroussé, avec un visage ovale couvert de taches de rousseur d’une beauté troublante, et des cheveux de soie or pâle, et un maintien à la fois enfantin et impérieux ; et... et avant même que la jeune fille ne rît en le montrant du doigt (sa monture, effrayée par une diligence qui approchait, se dressait sur ses pattes de derrière et hennissait pitoyablement, et Jean-Pierre se mit à crier en français), montrant ses dents d’enfant, se dégageant de l’étreinte de la robuste Anglaise à la figure rouge qui se tenait auprès d’elle (une bonne d’enfants, une gouvernante ? – elle était trop laide pour être une parente) – avant même que Jean-Pierre, assis dans le fumier marron-jaune glacé, n’eût l’occasion de la dévisager, il était tombé amoureux... Pendant le reste de sa vie il se rappellerait non seulement le choc incroyable de la sensation de froid dans le fumier, de sa chute sans grâce même, et non seulement le cri de la belle enfant ravie, un instant avant que la domestique ne l’entraînât précipitamment (car elle avait réagi à l’accident de Jean-Pierre comme à une bouffonnerie destinée seulement à amuser ; à l’amuser *elle* seule), mais la joie étrange, indescriptible du moment – une joie qui émanait d’une certitude absolue – le sentiment que son destin était accompli, sa vie même accomplie, tracée invisiblement devant lui mais tracée néanmoins, n’attendant que son assentiment. Il était amoureux. Désarçonné en pleine rue, l’objet de la risée de tous (car les autres riaient aussi : qu’il fût aussi manifestement français faisait partie de la plaisanterie), ses vêtements élégants saccagés ; il était amoureux. On lui avait raconté et lu tout cela dans son enfance – que des Indiens indigènes d’une beauté classique surprenante y vivaient, et restaient nus même l’hiver, dans des forêts d’une beauté

prodigieuse, au bord de torrents visiblement surpeuplés de saumons et de truites (il suffisait de plonger un filet dans l'eau pour les capturer) ; qu'il y avait des monstres indéfinis, unimaginables, dont certains mesuraient jusqu'à cinq mètres de haut, qui vivaient en liberté dans les montagnes, et faisaient des descentes sporadiques dans les campements, emportant même des hommes adultes comme proies ; qu'il y avait, dans certaines régions, des diamants, des rubis, des saphirs et de grands blocs de jade dans le sol, et des gisements d'or et d'argent d'une richesse jamais vue auparavant ; qu'on pouvait y faire fortune en l'espace de six mois, *et ne jamais rien regretter* – toutes ces merveilles pâlirent à côté de l'impétuosité au nez retroussé d'une fille qui, il ne le savait même pas à l'époque, était l'enfant la plus jeune d'un commissaire aux douanes à New York, officier de la Couronne en mauvaise santé qui devait au cours de l'année ramener sa famille en Angleterre, laissant Jean-Pierre dépossédé à jamais.

(Bien sûr il y eut d'autres chevaux. Des chevaux innombrables. Même un albinos – d'une qualité presque aussi exceptionnelle que le célèbre Jupiter de Gideon, des dizaines d'années plus tard, avec la même peau rosée et les mêmes sabots blancs, mesurant quinze paumes et cinq centimètres, et soixante-dix centimètres de la sous-ventrière au sol, un cheval blanc comme neige, éblouissant, à tel point qu'on ne pouvait en croire ses yeux ; même les andalous appariés que son méchant fils Harlan devait lui voler une nuit de grand vent. Dans la période de prospérité qui précéda, et entraîna, sa carrière catastrophique de membre du Congrès à Washington, Jean-Pierre commença le récit rhapsodique de ses expériences avec les chevaux, *L'Art de l'équitation*, qui, quoique jamais achevé, devait paraître sous forme de feuilleton dans le petit journal du nord de l'État dont il fit l'acquisition vers l'année 1800. Il y eut d'autres chevaux, beaucoup de chevaux, de même qu'il y eut beaucoup de femmes – un déluge de femmes, en fait ; mais Jean-Pierre ne se rappellerait que le cheval hongre alezan sans nom, avec amour et férocité : sa première monture du Nouveau Monde, le premier de ses innombrables prix !)

Pepper, le jeune hongre noir qui désarçonna Jedediah, puis recula, trébuchant sur l'enfant qui hurlait, lui cassant la jambe juste au-dessous du genou, était un autre cheval « à bon caractère ». Après l'accident la mère de Jedediah insista pour qu'il fût vendu, ou donné ; mais Jean-Pierre refusa. Ce n'était guère la faute du cheval, dit-il, si un misérable idiot habillé d'une salopette et de bottes imprégnées de sang s'était trop approché... et ce n'était guère la faute du cheval si son fils n'avait pas eu la présence d'esprit de se

rattraper à l'arçon de la selle. Une fois l'os remis en place et lentement ressoudé, Jedediah boitait encore, et souvent son père lui demandait ce qui n'allait pas. « Tu essaies de me faire honte ? disait-il. Tu peux marcher correctement si tu fais un *effort*. » Finalement le cheval fut vendu quand Jean-Pierre eut un besoin urgent d'argent, et que sa propriété fut en grande partie soumise à des dispositions légales compliquées. Mais il demeura dans l'imagination de Jedediah, dans la région la plus obscure, la plus insondable de son imaginaire, pendant le restant de ses jours : un gigantesque animal hennissant, absolument noir, à la fois spectral et menaçant comme un roc, se dressant sur ses postérieurs, se penchant vers l'arrière, abattant son poids, cette *réalité* incroyable, irrévocable, sur le genou nu d'un enfant. Dans le délire provoqué par sa solitude Jedediah se réveillait sans voix de visions de rêve où le cheval apparaissait – non comme Pepper ou l'un des chevaux de son père, ni même comme un cheval, mais comme l'un des visages de Dieu Lui-même.

Puis il y eut un animal laid et batailleur d'une race mêlée incertaine – arabe, belge, cheval de selle –, l'étalon de Louis, Bonaparte, baptisé par la suite Old Bones. Il ne tenait pas son nom de l'empereur mégalomane mais de son frère aîné Joseph qui, voyageant incognito comme le comte melliflu de Surveilliers, acquit par l'intermédiaire de la Compagnie de New York de Jean-Pierre huit mille cent trente hectares de terres désertes, inhabitables et incultivables, sur la fausse impression que, à l'intérieur de la Nouvelle France, cela constituerait une retraite convenable et même idyllique pour l'empereur déchu, après son évasion de Sainte-Hélène. (Malheureusement, Napoléon était bien gardé à Sainte-Hélène et son évasion ne fut jamais envisagée. Et les huit mille cent trente hectares *étaient* inhabitables, malgré l'enthousiasme chaleureux de Jean-Pierre Bellefleur, et ses rêves de routes, de voies ferrées et de canaux à venir.) Le vieux Bonaparte avait des yeux vairons, et l'étalon de Louis aussi. Mais tandis que le cheval était, même dans la force de l'âge, capricieux et sans grâce, il avait aussi de la résistance, du courage et de l'intelligence, et il était aussi têtu que son maître. Louis aimait à dire, peut-être pour contrarier son père, qu'il n'était pas un cavalier – ni un *écuyer* – et il ridiculisait le culte de l'élevage des pur-sang. Il avait lu dans un journal qu'à la longue, sur un grand nombre d'années et de courses, les pur-sang ne rapportaient pas tellement de *bénéfice* à leurs maîtres.

Louis montait l'étalon rouan Bonaparte cet après-midi d'avril 1822 lorsqu'il poursuivit la foule bruyante et hurlante hors de la colonie de peuplement sur la rive sud du lac Noir (qui ne devait s'appeler Bellefleur que quelques années plus tard) – la foule, le juge

de paix riant et effrayé, et le jeune Indien condamné (attaché par un morceau de fil de fer barbelé à l'arçon de la selle d'un homme nommé Rabin, un vieux marchand qui traitait avec les Indiens, et forcé de courir à côté du cheval). Louis cria aux hommes qu'ils s'étaient peut-être trompés de personne, qu'ils feraient mieux de laisser le garçon passer en jugement, qu'ils feraient mieux d'appeler le shérif et d'ordonner une enquête – et l'un des Varrell, un homme de l'âge de Louis et de sa taille environ, mais avec des pommettes très saillantes et des cheveux plats très noirs, tendit le bras, vacillant d'ivresse sur sa selle, et frappa le cou de Bonaparte avec son poing. Il cria à Louis de foutre le camp chez lui. L'étalon hennit de peur et sauta de côté, roulant ses grands yeux, mais il ne se cabra pas ; et Louis, quoique stupéfait qu'on eût l'audace de porter la main sur lui, resta néanmoins assez lucide pour se contenter de contrôler l'animal, et de se dominer pour ne pas rendre le coup alors que lui et Varrell étaient tous deux à cheval. Car il voulait, après tout, sauver la vie du garçon...

Ce fut sur une jument costeña à l'allure douce, à la tête haute, que Harlan Bellefleur apparut après des années d'absence, rentrant chez lui pour venger le massacre de sa famille : les habitants de Nautauga Falls regardèrent cet admirable cheval, avec son cou arqué, musclé, son abondante crinière grise, sa démarche gracieuse – et surtout son cavalier magnifiquement accoutré, qui portait des gants jaune citron et un chapeau au bord souple, fait d'une douce laine noire –, murmurant qu'ils n'avaient jamais rien vu de ce genre ; c'était quelque chose d'« étranger ». (Le cheval était péruvien, le poil lustré, gris louvet, avec de grands yeux brillants, expressifs, largement écartés, de petites oreilles, et un museau presque délicat. Harlan lui-même paraissait alors plus espagnol que français, et ce fut seulement lorsqu'il se pencha de sa selle pour demander courtoisement le chemin du lac Noir – ou demanda-t-il, brutalement, comme certains témoins l'affirmèrent, où il pouvait trouver les Varrell ? – qu'il montra, par les inflexions un peu nasales, qu'il était originaire du pays : en fait, un Bellefleur. Après sa mort la jument fut confisquée par les autorités locales et ne disparut que pour réapparaître quelques mois plus tard au Tennessee dans l'écurie du révérend Hardy M. Cryer, qui devait bientôt devenir le « conseiller hippique » d'Andrew Jackson.)

Raphael Bellefleur déclarait aimer les chevaux, et il possédait en effet plusieurs beaux pur-sang, opinant sagement de la tête en la compagnie de ses nombreux associés passionnés de hippisme, mais en réalité il pouvait à peine distinguer un cheval d'un autre, un arabe d'un morgan, un selle français d'un percheron. Toute cette vie

physique grossière, brutale, lui paralysait l'imagination ; il aimait penser sous forme de dollars, de tonnes multipliées en dollars réduits du montant des frais. Avant que la politique ne devînt pour lui un sujet de troubles nerveux, et qu'il n'éprouvât de l'intérêt, sinon une véritable affection, pour sa magnifique propriété, on le vit souvent rouler dans une élégante calèche à deux places sur les allées couvertes de gravier, toujours vêtu impeccablement malgré la poussière rougeâtre qui s'élevait en nuages capricieux, et le soleil d'été impitoyable (qui, même dans les montagnes, pouvait, certains après-midi sans vent, faire frissonner l'air léger par une température de quarante degrés). Ses chevaux étaient tous des pur-sang anglais, car il était tout à fait vrai, comme on le disait, que Raphael Bellefleur méprisait les Français, et affirmait ne pas comprendre un mot de la langue de son grand-père ; n'avait-il pas en effet pris le bateau pour Londres afin de conquérir une jeune Anglaise anémiée à la poitrine d'oiseau, nommée Violet Odlin, et ne cherchait-il pas à meubler son château incroyable dans le style qui, pensait-il, était celui des châteaux des seigneurs de villages anglais ? Son premier palefrenier se vantait en ville de ce que l'un de leurs étalons descendît de Bull Rock lui-même – Bull Rock avait été, comme le savaient les amateurs de chevaux, le premier pur-sang importé d'Angleterre et introduit dans la colonie de Virginie en 1730 ; et même les chevaux plus petits de Raphael Bellefleur étaient de grande qualité. Mais il n'avait pas de temps pour les courses ni les concours ; et la chasse lui répugnait sous toutes ses formes ; ainsi les palefreniers étaient-ils généralement les seuls à promener les chevaux, et après sa mort, lorsque la fortune des Bellefleur connut un déclin rapide, et que le pauvre Lamentations de Jérémie reprit la propriété, les chevaux qui restaient furent vendus un par un...

Pendant ses premières années en Amérique, alors qu'elle était encore relativement jeune, avant que ses dix grossesses ne l'eussent accablée, et qu'un élément très semblable à l'humeur noire des Bellefleur n'eût empoisonné son système, Violet elle-même apparaissait souvent dans la calèche à deux places, ou dans le carrosse de bois noir à dorures de son mari, que conduisait un Noir en livrée, coiffé d'un fez écarlate et or, *non* un esclave, mais un homme libéré originaire de la Côte-d'Ivoire, souple et gracieux même avec un fouet, et possédé d'un pouvoir « magique » sur les chevaux. Il emmenait la femme des Bellefleur voir des amies, les femmes des autres hommes, dans les faux châteaux et les demeures seigneuriales de la Vallée (car les années de 1850 à 1870 furent une époque de prospérité marquante dans certaines régions du Nord), et les témoins étaient frappés par la beauté aristocratique des pur-sang appariés – la robe soigneusement entretenue, d'un brun très foncé,

luisante d'huiles parfumées d'importation, la crinière brossée et tressée à l'occasion – et, entraînée par la puissance de leurs superbes jambes, la pâle beauté décolorée, entre l'excuse et la soumission, de la femme dans la voiture avec, gravé sur ses portes, l'insigne héraldique des Bellefleur : « Voici lady Violet », murmuraient les plus respectueux, sachant peut-être que Violet Odlin n'était rien de plus que Mme Raphael Bellefleur, mais devinant les prétentions héroïques de son mari – celles de son mari, pas les siennes. Car Violet, le bord de son énorme chapeau fleuri à voilette rabattu sur son visage à l'ossature fine, avait très peu de prétentions. Et en fin de compte elle n'en avait aucune.

Le fils aîné des Bellefleur, Samuel – qui devait dire peu de temps avant sa tragique disparition, bien que la remarque fût par la suite, au cours des années, attribuée à différents membres de la famille : *Le temps n'est pas une horloge, mais des horloges : vous pouvez seulement essayer de le retenir comme l'eau que vous transportez dans une passoire* –, reçut pour son vingtième anniversaire l'un des plus beaux pur-sang anglais de son père, un bai à la large poitrine, plutôt osseux, tout en jambes, qui s'appelait Hérode. Le jeune Samuel, la fierté de son père, était officier dans la cavalerie légère de Chautauqua, et sa beauté des Bellefleur – le menton puissant, le nez droit, les yeux profonds – était tout avantagée par l'uniforme (qui, même tel qu'il était représenté sur des daguerréotypes aux tons passés de cuivre pâle, qui ne pouvaient faire valoir ses couleurs héroïques – le très haut chapeau d'hermine, l'élégante veste blanche, le pantalon vert avec sa bande blanche éblouissante, les gants blancs moulants, les ornements écarlates du long fourreau de son épée –, devait sembler parfaitement ridicule à des générations d'enfants Bellefleur irrévérencieux et peu sentimentaux), et, monté sur le majestueux Hérode, il paraissait être, incontestablement, la quintessence de l'aristocratie du Nouveau Monde ; qui eût manqué de comprendre, et même de partager, la profonde fierté de son père ?... Samuel Bellefleur était un objet d'envie pour ses camarades officiers, et même pour ses supérieurs. (Ah, ses camarades officiers ! Tous étaient, comme Samuel, les fils de riches propriétaires terriens ; avec les autres membres mâles de leur famille, ils avaient la passion des chevaux de race, des défilés militaires, des cérémonies, des sabres, des mousquets, des armements et de la stratégie militaire les plus récents, et le besoin de blâmer, de punir et en fait de mettre à genoux la Confédération traîtresse. Ils étaient aussi profondément émus par la musique militaire : *The Star-Spangled Banner*, *Buchanan's Union Grand March*, *The Tars from Tripoli*, *Brother Soldiers All Hail* !¹ leur faisaient aussitôt venir les larmes aux yeux, et emplissaient leur cœur de l'instinct, du besoin presque physique, d'aller au combat.

En 1861 ils partirent tous à la guerre, à l'exception de Samuel Bellefleur, et si aucun d'entre eux ne fut tué au champ d'honneur, aucun n'échappa à de pénibles souffrances ; et leurs beaux coursiers ne leur survécurent pas plus de quelques mois.)

Felix (par la suite rebaptisé par son père, peut-être fou, Lamentations de Jérémie) aimait, enfant, son poney Barbary, un shetland aux grands yeux gris expressifs, avec une merveilleuse robe tachetée de gris et de blanc, et de longs poils épais d'où semblaient émaner des galaxies de lumière quand ils étaient bien brossés ; lorsqu'il avait cinq ou six ans on le voyait se promener dans la propriété des Bellefleur sur les nouvelles allées de coquillages et de gravier rosés, dans une carriole, tirée par un poney, qui à l'origine avait été destinée (selon la rumeur, lancée par les voisins de Raphael) à un prince prussien. Son cocher était parfois le Noir indifférent de Côte-d'Ivoire avec son fez et sa veste à galons, et parfois simplement un garçon du pays, le fils d'un contremaître de houblonnière qui, mal à l'aise dans son costume noir, portant un léger fouet plus adapté à une main de femme, se tenait très raide et refusait d'adresser la parole à son petit passager timide et plein d'espoir, qui n'avait pas d'amis, ni même de frères, puisque Samuel, étant beaucoup plus âgé, ne faisait nullement attention à lui, et que Rodman, son aîné de deux ans, avait choisi d'affirmer son autorité précaire en brutalisant Felix. Le fils du contremaître de la houblonnière conduisait l'élégante petite carriole couverte le matin d'août où l'enlèvement eut lieu, et quand – après qu'on eut découvert le garçon dans un fossé, le crâne fracassé – il devint évident qu'il avait désobéi aux instructions de Raphael Bellefleur et pris le chemin du fleuve, où, inspiré par sa paranoïa grandissante, ce dernier croyait, à juste titre, comme le prouvèrent les événements, que des voleurs et des ravisseurs *attendaient* (car l'histoire des aristocrates de la Vallée n'était pas sereine : n'ayant plus le droit de chasser et de pêcher sur un territoire qui leur avait paru manifestement leur appartenir, accusés de braconner et d'empiéter sur la propriété s'ils s'écartaient de leurs petites fermes, les habitants de Chautauqua se mirent à crier vengeance, employant des petits moyens sordides, allumant des feux, détruisant des barrages, empoisonnant le bétail et, recourant à des méthodes plus flamboyantes, ils enlevaient leurs riches voisins alors qu'on les conduisait ici et là dans des carrioles fabriquées sur commande – l'habileté au tir des Chautauquans était légendaire), quand il fut évident que le garçon avait non seulement causé son propre malheur, mais celui, plus grand encore, de l'enlèvement de Felix Bellefleur, Raphael déclara devant témoins : « Si cette petite crapule avait été en vie quand ils l'ont trouvée, je lui aurais fracassé son

misérable crâne... »

Felix réapparut quelque trois semaines plus tard, sain et sauf, à La Nouvelle-Orléans ; il avait déjà pris légèrement, timidement, l'accent traînant du Sud. Il fut incapable de décrire son ou ses ravisseurs, et ce fut sans doute son indifférence placide aux trois semaines de chagrin de son père, plus que l'enlèvement lui-même, qui poussa Raphael à le nommer, et même à le rebaptiser, Lamentations de Jérémie. Mais qu'est-il arrivé à Barbary, s'écria l'enfant. Où est Barbary ?... Le docile petit shetland ne fut jamais retrouvé, bien qu'on eût découvert presque immédiatement la carriole renversée dans un bois de pins tout proche. « Où est Barbary ? Qu'avez-vous fait de Barbary ? Je veux Barbary ! » pleurait l'enfant, se détournant non seulement de son père mais aussi de sa mère affolée.

Parmi les descendants de Jérémie, parmi ses trois fils survivants, seul l'énergique Noel, si actif, s'intéressa aux chevaux et se vanta, surtout dans ses dernières années, de perdre la tête pour un bon cheval : si l'administration de la propriété ne lui avait pas pris tant de temps (car son père, même vers l'âge de cinquante ans, était devenu de plus en plus négligent et distrait), Noel aurait certainement voyagé dans le pays, et il serait même allé au Mexique et en Amérique du Sud, à la recherche de chevaux pour les écuries des Bellefleur. Il aurait élevé de vrais chevaux de course – et engagé des jockeys professionnels –, il aurait acheté des pistes comme Havre de Grace et Bennings et même Belmont Park. Son frère Hiram, ayant fait des études classiques à Princeton, et merveilleusement obsédé dans sa vie de jeune adulte par le « monde », comme il disait, de la finance, n'éprouvait absolument aucun intérêt pour les chevaux – il n'avait pas même conscience de leur charme, de leur parfum ineffable, ou de leur *présence* magique (qui réconfortait tant, dans les périodes difficiles, Noel et son fils Gideon – plus d'une fois le père et le fils s'aperçurent, un peu gênés, que l'autre était aussi venu dans l'obscurité de l'écurie, simplement pour poser le bras sur le cou complaisant d'un cheval, la joue appuyée contre la crinière sèche et rêche dont l'odeur promettait tant de merveilles : le soleil, la chaleur, les routes libres où l'on pouvait galoper pour toujours en laissant les nuages de poussière s'élever derrière soi). Quant au frère aîné de Noel, Jean-Pierre II, il avait manifesté, pendant un temps, le même intérêt pour les beaux chevaux que les jeunes gentilshommes de sa classe, mais c'était un mauvais cavalier, jamais il ne se souciait de panser ses chevaux, il se servait du fouet d'une façon inepte et, enfant, il était toujours désarçonné ou renversé par les branches basses des arbres vers

lesquels se précipitaient ses montures malicieuses ; il avait renoncé aux chevaux à trente ans. (Ce qui fut, lors de son procès pour assassinat, l'argument le plus fort de la défense. Car le seul témoin de la fuite du meurtrier prétendait que Jean-Pierre s'était échappé sur un cheval sombre qui présentait trois balzanes et avait la queue et la crinière taillées de près – un cheval qui *se trouvait* effectivement dans l'écurie des Bellefleur – à moins bien sûr que le témoin n'eût menti délibérément – à moins que le procès tout entier, et peut-être même l'assassinat des onze hommes (parmi lesquels il n'y avait que deux Varrell, ceux dont la réputation dans le pays était en grande partie insignifiante) n'eussent été manigancés simplement pour traquer, embarrasser, mortifier, humilier et détruire la famille Bellefleur. Le témoin était la femme volubile et abjecte du cabaretier, qui, pour une raison que Jean-Pierre ne pouvait s'expliquer, s'était prise dès le début d'une violente aversion pour lui ; et naturellement, dans la confusion de cette nuit-là, avec l'interruption des jeux de cartes, les tables et les chaises renversées, les cris qui devenaient des vociférations, puis des hurlements, la *réalité* indescriptible même de cette nuit tragique d'Innisfail – naturellement, elle avait décidé que Jean-Pierre était l'assassin, et l'avocat de la défense, si excellent fût-il, et admirablement doué dans l'art du contre-interrogatoire et la manière de s'adresser au jury et au juge avec un air de complicité intelligente qui ne pouvait manquer, étant donné son élégance, de flatter, demeura tout simplement incapable de la faire démentir de son « histoire ». L'assassin était Jean-Pierre Bellefleur et il s'était enfui sur un cheval qui présentait trois balzanes et avait la queue et la crinière taillées de près, un cheval noir, ou brun très foncé ; et il montait, affirma la misérable vieille femme, sur un ton de défi, mieux que quiconque au monde : comme le diable en personne.)

La mère de Germaine, Leah, Leah Pym à l'époque, aimait les chevaux quand elle était jeune fille, et, si on le lui avait permis, elle aurait fait courir sa jument alezane fougueuse et semillante dans les compétitions des champs de foire avec les autres garçons et filles ; mais bien sûr les filles n'avaient pas le droit de participer à ce genre de courses. Elles pouvaient courir entre elles, mais leurs victoires ne comptaient guère, et éveillaient très peu d'intérêt. Pendant quelque temps à La Tour, peut-être séduite par les performances d'autres filles plus riches, Leah participa à des concours impressionnants, démontrant le contrôle qu'elle avait de son cheval, et l'hésitation de celui-ci à maîtriser certaines figures compliquées. Les fanons tondus, le pelage lisse et luisant, à peine un ton ou deux plus clair que l'épaisse chevelure rousse de Leah, entièrement lavée par les soins de la jeune fille, lustrée avec une brosse de pansage et frottée (avec

un linge en fil) jusqu'à ce qu'elle brille, la crinière taillée et tressée avec des rubans rouges qui flottaient à ravir dans la brise, imitant l'ondulation gracieuse des extrémités du ruban de velours vert qui pendait du chignon de Leah, la petite jument souple exécutait convenablement tous les mouvements qu'on lui commandait – « Prends la piste », « Fais un cercle », « Volte », « Demi-volte et changement de main », « Demi-passe » – et accomplissait sa performance avec précision, sinon toujours avec enthousiasme, un peu comme Leah elle-même. Le nom de la jument, devait se rappeler Leah des années après, lorsque, repue de maturité et de richesse et des manœuvres incessantes que cela exigeait, pleine de nostalgie pour une adolescence qu'elle avait en réalité détestée (ah, les années et les années de deuil de Della, ses remarques sèches sans humour si cocasses sur les hommes, en particulier ceux de la famille Bellefleur ! – son prétendu appauvrissement alors que, comme chacun savait, son frère Noel leur donnait tout l'argent dont elles avaient besoin, et non seulement payait les frais d'inscription exorbitants de Leah à La Tour (où il n'avait *pas* envoyé sa propre fille Aveline, disant – très justement – simplement qu'elle n'était pas assez intelligente pour l'école), et ses dépenses en concours hippiques, mais s'abstint, en gentleman, de faire la moindre réflexion lorsque Leah s'en alla brusquement un matin, au milieu d'un oral de grammaire française, et rentra à Bushkill's Ferry avec une unique valise...), était *Angel*.

Jupiter, l'étalon de Gideon, était célèbre dans tout l'État. Un albinos élevé pour la course ! – pour porter un homme de la stature de Gideon avec grâce et aisance ! Jupiter était un cheval d'une taille remarquable, mesurant quelque dix-huit paumes, et sa robe n'était pas blanche, mais d'ivoire, et sa crinière et sa queue qui ondulaient doucement étaient si impressionnantes, sa tête, ses yeux, ses oreilles, son profil étaient si étrangement beaux – qu'il fallait le voir, affirmaient les gens, pour y croire. Un gracieux géant de cheval. Vif, apparemment très fort, peut-être même têtu (car Gideon devait se servir de ses genoux pour contrôler sa monture, qui ne cessait de frémir et de trembler, et de vouloir bondir en avant, pour s'échapper avec ou sans son maître sur son dos), peut-être même dangereux. (On faisait courir le bruit, à tort, que Jupiter avait tué son maître précédent. Ou un palefrenier des Bellefleur. Ou qu'il avait tenté de tuer Gideon lui-même.) Au début, quand Gideon apparaissait aux courses locales avec son étalon albinos, un murmure s'élevait dans la foule à ce seul spectacle. Le jeune Gideon Bellefleur avec ses épais cheveux noirs et raides, et sa barbe noire, ses pommettes saillantes, son nez puissant, sa peau toujours bronzée, mais d'une chaude couleur de miel, pas du tout basanée ni

brûlée comme celle des Indiens ; pas du tout grossière. Le jeune Gideon Bellefleur qui était si beau, si distant et pourtant courtois, et remarquablement gracieux pour un homme de sa taille et de sa carrure : les Bellefleur étaient-ils encore millionnaires ? demandaient les gens – ou étaient-ils presque ruinés, avaient-ils vraiment hypothéqué le château à deux reprises, et seraient-ils bientôt contraints de se déclarer en faillite ? Ils regardaient bien Gideon, et ressentaient de l'envie et du dépit d'être envieux, et aussi pourtant une curieuse affection débordante, car il était – lui et Jupiter et la fierté si voyante qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre – en quelque sorte plus réel, plus merveilleusement, incontestablement *réel* que les autres hommes et leurs montures. Même s'il avait perdu – et bien entendu, il ne perdait pas – ils l'auraient contemplé avec le même regard fixe, fascinés, quelque part attirés vers lui, espérant de lui, du hautain Bellefleur en lui, un éclair de reconnaissance qu'il ne laisserait bien sûr jamais paraître – qu'il était tout à fait incapable de laisser paraître. Gideon Bellefleur. Et son albinos légendaire, Jupiter...

Cependant, Gideon devait vendre l'étalon immédiatement après la course de Powhatassie, et il eût vendu tous les chevaux de l'écurie des Bellefleur si le vieux Noel ne l'en avait empêché.

1. « L'Étendard étoilé », « La Grande Marche de l'union de Buchanan », « Les Marins de Tripoli » « Frères soldats je vous salue ! ». (N.d.T.)

Le tourbillon

Cet après-midi d'été, il y avait des années et des années, quelques semaines avant la naissance de Germaine, un nombre record de spectateurs vint sur les champs de foire de Powhatassie pour voir Gideon Bellefleur monter son étalon blanc Jupiter contre six autres chevaux de la Vallée, dont Marcus, l'étalon bai doré âgé de trois ans qui appartenait à Nicholas Fuhr. Bien que Jupiter fût le favori de la course de cinq kilomètres, on racontait que son âge – six ans – commençait à se faire sentir ; on racontait qu'il avait mal couru lors de séances d'entraînement sur la piste des Bellefleur, et que maintenant les paris les plus judicieux se portaient sur Marcus. Parmi les autres chevaux un seul était prometteur – une belle jument gris pommelée de sang arabe et anglais, mesurant un mètre quatre-vingts au garrot, pesant onze cents livres, beaucoup plus petite et frêle que les étalons des Bellefleur et de Fuhr. Elle appartenait à un fermier cavalier nommé Van Ranst, de l'est de la Vallée, un inconnu pour les Bellefleur (et qui continuerait d'élever des chevaux pour la compétition non seulement sur les pistes de l'État, mais à Belmont Park, au Kentucky, au Texas, et même en Jamaïque, à Cuba, et dans les îles Vierges) ; elle s'appelait Angel (et quand elle apprit cela, Leah, qui plus que quiconque, plus que Hiram même ne l'eût pensé, avait parié sur Jupiter, connut, éprouva un frisson de désespoir).

Une belle journée claire, estivale. Plus de quarante mille personnes se pressaient sur le champ, qui avait été conçu pour en accueillir un peu plus de la moitié ; les Bellefleur, à l'exception de Gideon (qui n'avait pas le temps de songer à de telles absurdités) étaient très contents, car les officiels du champ de foire annonçaient une course exceptionnelle, qui serait certainement à l'honneur de Gideon. Maintenant la renommée de Jupiter ne se limitait plus à la vallée de Nautauga et à la région montagneuse de Chautauqua. À des centaines de kilomètres de là on parlait d'un magnifique étalon blanc ivoire qui, malgré sa taille et sa carrure musculaire, pouvait couvrir un parcours de cinq kilomètres en sept minutes et trente-six secondes, monté non par un jockey au poids léger mais par son maître, l'un des jeunes Bellefleur, personnage de notoriété régionale. Voir l'étalon albinos courir, c'était s'abandonner à un enchantement : car l'animal était d'un blanc si éblouissant, d'un

blanc plus intense que le blanc, et même ses grands sabots martelant le sol étaient blancs (et restaient toujours immaculés), et sa crinière et sa queue, longues et soyeuses, douces comme une chevelure d'enfant – et, disait-on, l'art de son maître était tel que sur la piste l'homme et le cheval semblaient ne faire qu'un, créature galopante prodigieuse à contempler. Les femmes n'étaient pas les seules à dévorer du regard le cheval et son cavalier avec une adulation si intense qu'elle frôlait l'hystérie.

« Tu aimes sentir leurs regards sur toi, ne *me* dis pas le contraire ! » cria Leah avec un peu d'amertume.

Gideon, brossant son épaisse chevelure, les genoux légèrement repliés pour pouvoir fixer son reflet dans la glace, s'abstint de répondre.

« Elles sont folles de toi. Elles n'en peuvent plus de désir pour toi. En juillet dernier, cette fille passionnée qui habitait près de la bouche du fleuve... tu te rappelles... et elle était réellement *fiancée*... et à l'un des jeunes gens de la banque Nautauga Trust... et elle poussait tout le monde pour arriver jusqu'à toi, les cheveux dans les yeux, le visage barbouillé : pour s'offrir à toi aussi ouvertement ! Comme si moi, ta femme, je n'avais pas existé.

– Tu exagères, marmonna Gideon. Ça ne s'est pas passé comme ça.

– Elle avait bu. Elle était désespérée. J'aurais pu avoir pitié d'elle si elle ne m'avait pas pratiquement repoussée...

– Tu l'*aurais* vraiment prise en pitié, Leah ?

– En tant que femme j'aurais pu ressentir de la compassion pour son égarement.

– C'était Jupiter qu'elle voulait, pas moi.

– Alors je pouvais certainement lui manifester ma compassion. »

Les épaules de Gideon se mirent à trembler, comme secouées par un rire silencieux.

Sur la route de Powhatassie le mari et la femme restèrent assis côte à côte, mais sans se toucher ; ils ne parlèrent pas non plus. Il fut question de la mise – vingt mille dollars – qui était la plus élevée de l'État ; il fut question des paris non officiels ; on craignait que les réformateurs ne mettent à exécution leur menace de constituer des piquets sur les champs de foire, et que l'un des pasteurs évangélistes de la région ne fasse un prêche contre les courses de chevaux sur une charrette à foin, quand les foules commenceraient à arriver –

une rumeur qui se révéla infondée, bien que la course de Powhatassie devînt pour les futurs réformateurs l'exemple le plus naturel de ce qu'il y avait de mauvais dans ce genre d'événements, où le diable avait la liberté de se mêler aux spectateurs, de les corrompre avec des rêves malsains de richesse immédiate, et de les exciter avec la promesse d'une violence capricieuse. Il fut aussi question de Nicholas Fuhr et de Marcus, avec lequel la compétition serait serrée... On parla de beaucoup de choses dans la limousine, mais Gideon et Leah gardèrent le silence, regardant devant eux, Gideon, les mains posées sur les genoux avec gêne, Leah, les bras croisés reposant sur son énorme ventre.

Hiram, agissant comme l'agent de Leah, avait engagé un bookmaker de Derby comme *son* agent ; et un pari assez important fut fait en son nom, sur Jupiter. Mais comme Jupiter était le grand favori, il fallait risquer une somme d'argent effarante, il fallait beaucoup de dollars pour en rapporter un seul. « Si nous perdons... », dit pensivement Hiram, appuyant ses lunettes sur l'arête de son nez. « Nous ne perdrons pas, dit Leah. Nous ne pouvons pas perdre. – Mais si, si, c'est une simple hypothèse, si, dit Hiram, si nous perdons, ma fille, comment pourrions-nous dire aux autres... ? – Nous ne le dirons pas aux autres, pourquoi le leur dirions-nous, dit rapidement Leah ; il est impossible que nous perdions – ne vous l'ai-je pas suffisamment démontré ? Je le *sais*. – Vous le savez, vous l'avez vu ? demanda Hiram d'un air de doute. – Oui, je le sais, répondit passionnément Leah. Je l'ai vu. »

Puis, par l'intermédiaire d'un autre agent qui devait soupçonner, mais non connaître, son identité, Leah fit un pari personnel considérable. Naturellement elle n'avait pas d'argent liquide pour le couvrir – elle n'avait pas d'argent à elle, et ne possédait absolument rien – mais elle avait un collier de perles, et une bague de saphir sertie de diamants, et un sac de toile plein d'argent de Géorgie, volé dans le fond d'un placard de cuisine, et deux vases de Delft hollandais du XVIII^e siècle, faits par Matheus Van Boegart, volés dans l'une des chambres du deuxième étage ; et un poignard médiéval à deux tranchants avec un long manche garni de bijoux, trouvé par hasard dans une malle pleine de robes, de chaussures de femmes et de bibelots religieux. Tout en opérant la transaction Leah portait l'un des vieux chapeaux de Violet Odlin, un objet diaphane et jauni, assez poignant, qui avait la dimension d'une roue de charrette ; il empestait la naphtaline et la vieilleries, et la voilette, joliment baissée jusqu'au menton puissant de Leah, donnait à son visage l'anonymat mystérieux d'une statue. « Ce pari, dit l'agent, reniflant avec nervosité, ce pari est une affaire sérieuse. Je veux que

vous sachiez, si ce n'est pas le cas – peut-être perçut-il, à travers son calme, une terreur glaciale que ni elle ni l'enfant dans son ventre ne saisissaient –, qu'une pareille somme d'argent est une affaire sérieuse. – Je comprends », dit doucement Leah. Comme une jeune fille, comme une très jeune fille, celle en fait qu'elle n'avait jamais été, elle se livra aux calculs inscrits par l'agent, et accepta sans un murmure de protestation qu'il lui déclarât que sa victoire – c'est-à-dire, la victoire de son mari – lui coûterait moins cher de tant pour cent que sa défaite. La première serait magnifique, la seconde catastrophique.

À cause de la réserve qui existait entre eux Leah n'osa pas demander, et n'aurait pas voulu demander, quelle somme Gideon pariait lui-même. Mais en interrogeant Ewan d'une façon judicieuse elle conclut que la somme était assez modeste – elle ne rapporterait que douze mille cinq cents dollars environ – et pas plus de quinze mille. « Mais est-ce qu'il ne s'attend pas à gagner », s'écria involontairement Leah, regardant son beau-frère. Elle et Ewan se *regardaient* rarement : peut-être que l'allure bourrue d'Ewan, ses cheveux grisonnants en désordre, son teint rouge brique, rappelaient certaines particularités de son mari, qui était un homme beaucoup plus séduisant ; il était possible que pour Ewan, Leah fût beaucoup plus que sa propre femme, sa partenaire naturelle – l'ossature forte, l'arrogance, la nature plantureuse, voluptueuse – et qu'il n'osât la contempler même dans un espoir hypothétique. « Bien sûr qu'il s'attend à gagner, nous comptons toujours gagner et nous gagnons, dit Ewan, avec une dignité offensée qui plut assez à Leah (car elle tendait à croire, comme Della, que les Bellefleur du lac Noir étaient des barbares), mais après tout il y a toujours l'éventualité que nous ne gagnions pas. – Mais je refuse cette éventualité », dit Leah. Sa respiration était devenue laborieuse. Si Ewan le remarquait, il l'attribuerait à son état. « Ce n'est pas une éventualité du tout, dit-elle. Il ne peut pas perdre. Jupiter ne peut pas perdre. – Je suis d'accord », répondit Ewan en hochant la tête comme on approuve une personne égarée, ou un tout petit enfant dont le babillage a *presque* un sens. « Oh oui, je suis d'accord, je ne serais pas un Bellefleur si je n'étais pas d'accord, dit-il. Mais quand même. – Mais quand même ? cria Leah avec colère. – Mais *quand même* », dit Ewan. Leah le contempla un long moment, plissant ses yeux bleu ardoise, le fixant si intensément qu'elle dut donner l'impression qu'elle louchait au pauvre homme affolé. Puis finalement elle dit, en secouant la tête : « Il ne peut pas perdre. Je le sais. J'engagerais tout ce que je possède... ma vie même... même la vie de cet enfant. »

Un jour, alors qu'ils avaient huit ou neuf ans, Gideon et son ami Nicholas marchaient dans les bois de la propriété Bellefleur quand, très soudainement, l'espace d'un éclair, ils se trouvèrent face à un ours noir adulte, de l'autre côté de l'étroit torrent. L'animal semblait les regarder, la tête penchée de côté ; puis, au bout d'un long moment, il se détourna et s'éloigna avec indifférence, repartant dans les bois. Avec sa mauvaise vue, il ne les avait peut-être pas *vus* nettement... et ils se trouvaient sous le vent par rapport à lui... Les deux enfants s'étaient mis à trembler comme des feuilles. Gideon, le plus grand des deux, jeta un coup d'œil à Nicholas, et éclata de rire. « Tu as un drôle d'air, dit-il en s'essuyant la bouche. Tu as les lèvres blanches. – Toi aussi, espèce d'idiot », répondit Nicholas. Toute leur enfance l'ours resta à la périphérie de leur imaginaire, même après qu'ils eurent vu et même chassé d'autres ours : le reflet blanc sur sa poitrine, la tête méfiante, aplatie, les oreilles pointées comme celles d'un chien, la position même de l'animal, dressé maladroitement sur ses pattes de derrière, tel un chien. « Tu as un drôle d'air », dit Nicholas, lançant un coup d'épaule à Gideon ; et tout naturellement ce dernier lui rendit son coup. Leurs entrailles étaient nouées par la peur. Leur cœur battait. « Un ours noir n'attaque pas, se rassurèrent-ils, il n'y avait aucun danger, tu as vu comme il est parti ?... Il ne voulait pas qu'on vienne l'embêter. » L'une des mythologies de leur enfance était créée.

Et quand ils avaient quatorze ans tous les deux, et qu'ils chassaient avec leurs pères et leurs frères plus âgés, dans les contreforts du mont Blanc, arrivant de deux directions différentes ils tombèrent sur un cerf solitaire à la queue blanche qui broutait dans un champ inondé, et leurs deux coups de feu partirent en même temps – et touchèrent le cerf, qui fit entendre un seul reniflement, presque un sifflement, d'incrédulité et de colère, avant de se tourner, de s'élancer, et de s'effondrer à genoux, le sang jaillissant des deux larges blessures béantes dans sa poitrine. Ils avaient abattu le cerf ! Tous les deux ! Une balle de chaque fusil, et chacune avait atteint sa cible ! Dans le tout premier instant Gideon ressentit peut-être une pointe de dépit du fait que Nicholas – du fait qu'ils seraient forcés de partager le triomphe étourdissant de leur premier gibier – et il perçut le dépit de son ami à *son égard* ; mais en quelques minutes, quand les deux garçons coururent comme des fous dans le champ inondé au milieu des éclaboussures, en poussant des hurlements et des exclamations, ils furent réconciliés, et peut-être même secrètement satisfaits. (« Nicholas est mon ami le plus proche », dit Gideon à son père, quand, une année, au moment de Noël, il

sembla qu'il passait trop de temps chez les Fuhr et pas assez à la maison. « Mais l'amitié ne prend jamais le pas sur la famille », répondit son père.)

L'ours noir de leur enfance les avait considérés avec la mystérieuse solennité qui appartient à la nature, et il avait paru les juger – les juger insignifiants. Il s'était simplement détourné, puis éloigné. Mais le cerf à la queue blanche – ah, le magnifique cerf avec ses cors de soixante-quinze centimètres ! – le cerf représentait autre chose, c'était l'histoire du premier gibier de Gideon et de Nicholas. Et une histoire qu'ils racontaient souvent.

Nicholas Fuhr, maintenant âgé de trente ans, toujours célibataire, avec une réputation plus insensée que jamais dans la Vallée (ayant éclipsé Gideon des années auparavant, après son mariage), était un beau jeune homme sans barbe, presque aussi grand que Gideon, avec des cheveux bouclés couleur de blé mûr et de larges épaules légèrement voûtées, et l'habitude, qui le rendait cher à ses amis, de renverser la tête en arrière quand il riait, et de partir de grands éclats de rire explosifs et joyeux. Ses parents étaient des fermiers aisés et prospères ; comme leurs voisins les Bellefleur ils avaient autrefois gagné une petite fortune en vendant du bois en grande quantité, et ils avaient même – comme les Bellefleur, au milieu du XIX^e siècle – exploité le minerai de fer des gisements étendus mais peu profonds situés dans les collines basses. Les Fuhr s'étaient installés dans la région plusieurs dizaines d'années avant que Jean-Pierre ne traversât l'Atlantique, et ils avaient vendu à la colonie le minerai de fer qui devait finalement servir à fabriquer la célèbre chaîne de 1757 qui fut tendue au travers du Nautauga à son endroit le plus étroit, Fort Hanna, pour bloquer le passage des navires français. (« Une chaîne en travers de la rivière ! – Je n'y crois pas », disait Gideon quand il était enfant, alors que lui et Nicholas marchaient le long de la falaise au-dessus du Nautauga. Il lui semblait quelquefois que des choses stupéfiantes avaient été si facilement accomplies dans le passé, bien avant sa naissance ou même celle de son père – qu'il existait entre la conception et la réalisation d'un exploit une rapidité, une fluidité magiques. Et n'y avait-il pas eu des dangereux Iroquois partout, et les attaques fréquentes des Algonquins du Nord, non pas ces métis vaincus, aigris, qui pourchassaient les biches pleines, et avaient presque dépeuplé les torrents à truites, et qu'on trouvait encore de temps en temps à Bellefleur et à Contracœur, le dimanche matin, couchés au milieu de la rue, ivres morts, leurs vêtements souillés de vomissures, le visage à peine humain ? N'y avait-il pas eu des panthères noires gigantesques, et des loups gris si tenaillés par la faim qu'ils étaient

capables de surgir dans une clairière et de s'enfuir en emportant des petits enfants ; n'y avait-il pas eu beaucoup d'autres coyotes, lynx et ours noirs, et de grands animaux que personne n'avait vraiment vus, semblables à des ours, et pourtant à moitié humains ? Il ne restait de cette époque que les vautours des marais, ou les vautours du lac Noir (parfois appelés les vautours Bellefleur, mais non en présence d'un Bellefleur) et ceux-ci reculaient, disait-on, vers le fond du marécage au nord du lac ; on n'en avait pas vu un seul depuis des années.)

Avant la course Gideon serra la main de Nicholas, qu'il n'avait pas vu depuis des mois ; les deux hommes se regardèrent, et sourirent d'un air contraint, et parlèrent quelques minutes de sujets sans importance – pendant des années l'idée que le cousin au second degré de Nicholas, Denton Mortlock, aurait dû épouser Aveline, la sœur aînée si collet monté de Gideon, avait été un sujet d'hilarité grivoise entre eux ; adolescents, souvent excités par des visions obscènes et scandaleuses, ils avaient fait assaut de railleries et de moqueries et avaient essayé d'imaginer des scènes érotiques entre les deux personnes flegmatiques et corpulentes – mais maintenant Aveline *avait* trois enfants, et qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Aussi Gideon murmura quelque chose à propos des Mortlock, qui étaient déjà rassemblés dans la tribune des Bellefleur, sur le parcours terminal ; et Nicholas murmura, presque trop vite, une plaisanterie grossière ; et Gideon rit ; et brusquement il n'y eut plus rien à dire. À un autre moment Nicholas eût certainement demandé des nouvelles de Leah, dont il était, croyait-on, un peu amoureux ; mais la tension de la course montait, on pouvait presque la sentir dans l'air, et de toute manière, ces derniers mois, Leah n'avait-elle pas semblé – ne s'était-elle pas présentée, délibérément, quand Nicolas venait en visite – plutôt étrange ? – enceinte de façon un peu trop flagrante, et même impudique ? – à tel point que le pauvre Nicholas, qui avait rêvé d'innombrables fois au corps de Leah Pym, défaillait en sa présence, et se sentait même écœuré ; et ses rêves d'elle étaient en train de se briser. À un autre moment Nicholas eût certainement demandé des nouvelles du père et de la mère de Gideon, et d'Ewan, et des jumeaux, et des autres, mais aujourd'hui il était troublé, il paraissait nerveux à un point inhabituel, comme s'il avait senti, dans la solide poignée de main de son ami, combien Gideon avait besoin de sa défaite.

Gideon caressa pensivement le cou de Marcus. Il avait toujours ressenti beaucoup d'affection pour l'étalon – il avait voulu, un an auparavant, l'acheter à Nicholas – et maintenant il lui semblait que le cheval était un peu plus grand, qu'il avait les flancs plus musclés

que dans son souvenir. Un gracieux bai doré avec une grande étoile dissymétrique sur le front et trois jambes blanches jusqu'au genou. Marcus frémit sous la main de Gideon et se tourna pour le renifler. Mais Gideon savait qu'il devait faire attention.

Se reculant il dit, avec un geste rituel d'adieu : « Peut-être que tu voudras le vendre, quand la course sera finie. » Et il sourit pour montrer qu'il s'agissait d'une plaisanterie.

Nicholas pouffa de rire. Ses yeux gris rencontrèrent ceux de Gideon, et se plissèrent avec une gaieté exagérée. « Peut-être que tu n'auras plus les moyens de te l'offrir », cria-t-il presque.

Ainsi les deux amis se séparèrent. Ainsi, cette vision du visage familial de Nicholas un peu déformé, et de son poing levé en un geste d'avertissement dérisoire qui imitait le salut de Gideon, resterait dans sa mémoire...

Les chevaux étaient sellés. « Faites sortir les chevaux ! » retentit dans la chaleur de l'air. Pendant le bref défilé jusqu'au poteau de départ les spectateurs se mirent à crier : « Victoire pour Jupiter ! » ou : « Victoire pour Marcus ! » ou (peut-être parce que les chances paraissaient si bonnes) : « Victoire pour Angel ! » Le ciel était encore clair. La légère brise matinale était tombée. Les gens se tenaient debout, et s'efforçaient d'apercevoir Gideon Bellefleur sur son étalon gigantesque, blanc ivoire, et Nicholas Fuhr sur son étalon couleur de bronze ; et la svelte jument gris pommelée montée par un garçon qui ne semblait pas avoir plus de dix-huit ans, et qui souriait nerveusement devant le grondement de la foule ; et les autres chevaux – chacun frémissant d'énergie. Une minute avant le départ de la course. Trente secondes. Et le tambour retentit. Et Leah, assise entre les jumeaux et grand-mère Cornelia dans la tribune des Bellefleur (car Della avait bien entendu refusé de venir, elle avait fixé Leah pendant un long moment douloureux et dit durement : Je sais ce que tu as fait, Leah, toi, Hiram, et aussi ce pauvre idiot de Gideon, je *sais* ce que vous avez fait et je sais ce que vous méritez), les bras croisés bien fort sur son ventre, regarda impassible Marcus, à la corde, qui s'élança aussitôt vers l'avant. Mais Marcus était rapide, il l'avait toujours été. La jument grise le serrait de près, en position stratégique ; puis Jupiter ; et les autres.

Leah regarda, sans expression. Elle resta assise tandis que les autres se levaient d'un bond. Marcus, et Angel... et Jupiter (qui semblait, dans la lumière hallucinante de la piste, et sous le poids considérable de son cavalier, de loin le plus vieux des chevaux)...

et, serrant de près Jupiter, gagnant du terrain sur lui, un bai roux dont la crinière et la queue très sombres flottaient furieusement, et que son impatient cavalier, curieusement ramassé à l'avant de sa selle, fouettait à petits coups rapides.

Pendant le premier kilomètre Marcus resta en tête, et la gracieuse petite jument parut sur le point de le dépasser à tout moment, et Jupiter et le bai rouge se disputèrent la troisième place, et les autres restèrent en arrière ; et les cris des spectateurs se turent, pour reprendre de plus belle, avec une note d'hystérie. Leah ferma les yeux à demi. Et là elle vit le cheval des Bellefleur, son cheval, et son mari, volant en tête, crinière et queue de soie ondulant dans l'air éblouissant de lumière. Nous ne pouvons pas perdre, se dit-elle calmement. L'enfant dans son ventre le lui avait assuré. Lui avait permis de voir dans l'avenir ; de savoir. Nous ne pouvons pas perdre, se déclara-t-elle. L'avenir avait déjà eu lieu.

Elle ouvrit les yeux, étourdie, à cause du tumulte de la foule, et elle vit que maintenant le bai roux avait la troisième place, et que le grand cheval blanc, peinant visiblement, se trouvait en quatrième position... et que la petite jument pleine d'entrain avait dépassé Marcus lui-même. (Bien sûr, Jupiter avait de la résistance. Il pouvait tenir plus longtemps que les autres. Mais Marcus était aussi un cheval robuste, et il n'avait jamais aussi bien couru qu'aujourd'hui, prenant la première place dès le poteau de départ – quelles pensées devaient envahir l'esprit de Nicholas ! Il n'était pas possible qu'il pût même *souhaiter* dépasser Gideon.) Les jumeaux étaient debout sur leurs sièges, même Cornelia s'était levée, marmonnant toute seule. Les enfants d'Ewan hurlaient carrément. Allez ! Allez ! Allez ! Leah tressaillit – soit à cause du bruit, soit en sentant brusquement un élan dans le ventre – et se dit : Les Bellefleur doivent rester dignes, tout le monde doit nous regarder. Mais même grand-père Noel était en train de crier et d'agiter les poings. Le visage ridé du vieil homme était enflammé, ses veines saillaient sur son front comme des vers. Leah ne se rappelait pas l'avoir jamais vu aussi *furieux*. Le costume élégant en toile blanche que la famille l'avait convaincu de porter, avec son gilet à pois, et la cravate assortie, pendait maintenant tout fripé sur lui, comme si, en l'espace de quelques minutes, il avait perdu plusieurs kilos en transpirant. Nous ne pouvons pas perdre, voulait le rassurer Leah, aussi vous devez faire attention à vous – vous ne devez pas vous épuiser – votre fils *ne peut pas* vous décevoir.

Comme ils négociaient le virage le plus court pour la droite finale, Jupiter prit son élan. Leah savait qu'il le ferait. Jupiter, Gideon, les Bellefleur, Leah, l'enfant à naître. Les spectateurs se mirent à

pousser des cris. La jument s'était maintenue en tête héroïquement, et de temps en temps le garçon regardait derrière son épaule pour voir si Marcus le serrait de près – et il le serrait de très près – et il fouettait légèrement la bête pour lui faire accélérer son allure. Le bai rouge en troisième position. Jupiter manœuvrait pour le contourner. Gideon était penché sur le cou magnifique de l'étalon et n'avait nul besoin d'utiliser le fouet. Leah ne quittait pas des yeux les sabots qui martelaient le sol. Il y en avait tant. L'envol des crinières, des queues, des jambes, les bêtes superbes, qu'importe qui allait gagner, elles étaient toutes superbes, toutes belles. Mais Gideon devait gagner. Jupiter devait gagner. Une auréole les entourait, un miroitement de lumière, voilé d'humidité, avec de minuscules arcs-en-ciel suspendus, malgré leur vitesse. La corde blanche. L'infinie corde blanche. L'étalon blanc, qui paraissait maintenant énorme : même son ombre, qui volait le long de la piste, était gigantesque. Leah avala sa salive, et sentit le goût de la poussière. L'air était très poussiéreux. Ses yeux furent attirés vers le haut et elle vit que le ciel s'était assombri. Il s'était obscurci tout d'un coup. Derrière un immense nuage gonflé aux tons noirs et violacés se glissait un petit soleil pâle, comme pour rire.

Puis le tourbillon. La spirale de poussière. Brusquement, sur la piste, sur le parcours terminal. Elle dansait à la rencontre des chevaux. Elle devait avoir trois ou quatre mètres de haut. Ondulante. Tel un serpent. Pourtant elle ne semblait pas se hâter. *Pourtant* sa danse vers l'avant se faisait de plus en plus rapide... Maintenant Jupiter gagnait du terrain, Jupiter s'était emparé de la corde au virage, le bai rouge traînait soudain en arrière, épuisé, bien que son cavalier impatient eût commencé à tambouriner sur ses flancs ; et il sembla – ou l'étrange luminosité de l'air, cet unique rayon de lumière blanche aveuglante, avait-elle tout déformé ? – que non seulement Jupiter et son cavalier accéléraient leur allure, mais que leur taille s'accroissait, à tel point que le robuste Marcus avait l'air d'être un poney, galopant noblement et vainement dans la poussière. Les lèvres de Leah s'entrouvrirent. Peut-être faillit-elle crier un nom. Appeler Nicholas, et non Gideon. Nicholas sur le bai doré, peinant pour avancer, la tête tombant déjà étrangement ; Nicholas qu'elle aimait ; qu'elle aimait comme un frère ; comme l'ami cher de son mari ; comme un homme qu'elle aurait *pu* peut-être... dans une autre vie... si... La jument, affolée par le tourbillon, avait commencé à faiblir, elle avait déjà perdu sa cadence. Le tourbillon s'avança vers elle avec beaucoup de grâce. Contre elle. En elle. Aveuglée, elle secoua la tête ; elle devait hennir de terreur ; et brusquement elle s'élança sur le côté, vers la corde ; et elle la heurta de plein fouet ; et le cheval et son cavalier tombèrent. La foule

hurlait. Leah se rendit compte qu'elle s'était bouché les oreilles. Ses lèvres étaient sèches, couvertes de poussière. Ses yeux pleuraient. Étourdie, elle regarda autour d'elle et vit que l'air était plein de poussière. *C'était* de la poussière. Le petit soleil pâle illuminait chacun des atomes de poussière qui se heurtaient comme des lucioles ou des balles de ping-pong, avec gaieté et légèreté. Christabel s'était mise à tousser. Grand-mère Cornelia respirait par saccades tremblotantes à travers un mouchoir de dentelle blanche. Ah, que se passe-t-il ? *Cela* doit-il donc arriver, se dit Leah, se mettant lentement debout, clignant rapidement ses grands yeux brûlants.

La course était presque terminée. Les spectateurs toussaient, et criaient, et agitaient frénétiquement les bras. Dans le parcours terminal Nicholas, la tête courbée, se frottant les yeux d'une main gantée, commença à crier contre Marcus, puis à se servir de son fouet. Mais le cheval était épuisé, et le tourbillon dansait maintenant très près de lui comme pour le tracasser ; et Jupiter gagnait rapidement du terrain, courant comme s'il sortait d'un rêve, nullement troublé par le tourbillon et la poussière qui recouvrait maintenant la piste dans toutes les directions. Les joues de Leah ruisselaient de larmes. Jupiter *arriverait* en tête, Jupiter *gagnerait*... Mais Nicholas fouetta son cheval de plus belle, comme brusquement pris de désespoir, et Marcus, qui commençait pourtant à tituber, essaya d'avancer par grands bonds de l'arrière-train ; malgré la spirale de poussière qui le narguait il réussit un instant à accélérer l'allure, avec un bond frénétique – puis un autre – tandis que ses flancs bronze et or se soulevaient, luisants de sueur, qu'il roulait les yeux, et que s'envolait l'écume de sa bouche grande ouverte. Jupiter, maintenant à sa hauteur, ne montrait aucun signe de fatigue, et ne paraissait pas remarquer la spirale de poussière, qui avait peut-être atteint à présent cinq mètres de haut, et qui dansait avec les chevaux jusqu'à la ligne d'arrivée. Leah, debout, les pieds très écartés pour maintenir son poids en équilibre, s'aperçut qu'elle agrippait la rampe des deux mains, et que ses articulations avaient blanchi, les os ressortant sous la peau. Gideon, pria-t-elle. Nicholas. Il se *trouvait* que le cheval albinos était beaucoup plus grand que le bai. Quand il commença à dépasser Marcus, suivi de son ombre extraordinairement sombre qui s'allongeait sous lui et au-delà, le cheval plus petit se mit à trembler très visiblement. Nicholas se frotta les yeux de la main. Le cheval et le cavalier hurlèrent quand un tentacule de poussière jaillit brusquement devant eux, plongeant dans les yeux de l'animal, s'enroulant comme un serpent autour de ses jambes. Marcus fit une embardée sur le côté, et Gideon, contrôlant Jupiter avec une grande habileté, l'évita, et alors, très

soudainement, Marcus trébucha – tomba – s’effondra en avant – faisant basculer son cavalier par-dessus sa tête et sur la piste – et Jupiter passa au galop sans une seconde d’hésitation.

Ainsi Gideon Bellefleur gagna-t-il la course de Powhatassie sur son étalon blanc ivoire, Jupiter. Et gagna (raconta-t-on dans la région) une somme d’argent considérable. Car les Bellefleur, étant des Bellefleur, et passionnés de jeu, avaient lourdement parié sur la course ; on chuchotait qu’ils avaient fait des paris innombrables, sous des noms fictifs, et qu’ils raflèrent, en cette mémorable journée, une petite fortune – mais bien entendu personne dans la famille ne parlait jamais de ces choses-là. Si un voisin, rencontrant Noel Bellefleur en ville, ou chevauchant son bel étalon Fremont sur la route, l’interpellait – Vous n’avez pas mal réussi l’autre jour, vous autres, hein ? – Noel prenait un air ahuri et bourru, et marmonnait quelque chose à propos des gains – disant qu’ils permettraient d’approvisionner une saison de plus ses chevaux en avoine, et ses fils en whisky.

On raconta que Gideon avait offert la somme tout entière, vingt mille dollars, à la famille Fuhr. Mais bien sûr les Fuhr refusèrent – car pourquoi auraient-ils accepté l’argent des Bellefleur, et en de telles circonstances ? Je n’en veux pas, je ne le mérite pas, cet argent me brûle les mains, dit Gideon d’une voix blanche, mais pourquoi les Fuhr l’auraient-ils écouté ? À la veillée mortuaire, le père de Nicholas se détourna de Gideon bien qu’il sût très bien – il devait le savoir – qu’en réalité Gideon n’avait rien eu à voir avec la mort de son fils. (Marcus était mort sur le coup, la nuque brisée ; mais Nicholas était mort après un jour et une nuit d’agonie, la poitrine complètement enfoncée, les bras et les jambes brisés... La jument Angel était morte aussi : elle avait été si cruellement blessée que son maître n’avait eu d’autre choix que de lui tirer un coup de feu entre les yeux. Mais son cavalier, bien que gravement blessé, et peut-être infirme pour la vie, n’était fort heureusement pas en danger de mort.)

Gideon n’avait rien eu à voir avec la mort de Nicholas, mais les Fuhr ne voulurent jamais le revoir, ni même entendre prononcer son nom. Ils ne voulaient pas de la pitié des Bellefleur ni des larmes des Bellefleur, ni, dans la chapelle ardente, de la profusion de fleurs somptueuses – des lis, des iris blancs – envoyées par les Bellefleur. Bien sûr Gideon n’avait pas *provoqué* l’accident, bien sûr on ne pouvait raisonnablement l’en *blâmer*, et même le plus cruellement touché des Fuhr le savait – chacun le savait ! – mais quand même,

ils ne voulaient pas entendre ses protestations d'amitié, son chagrin, ils ne voulaient pas voir ses yeux rougis par les larmes ni sentir son haleine douce fleurant le whisky.

Et ils ne voulaient pas de son argent.

Nocturne

Lorsque, après plus de dix mois dans le ventre maternel, et au bout d'un travail de soixante-douze heures avec des douleurs si violentes et un halètement convulsif si impitoyable que Leah, stoïque pendant toute sa grossesse, et répugnant à parler tout haut de son épouvante, en fut réduite à hurler et à se débattre comme un animal dont les cris résonnaient par les fenêtres ouvertes, transperçant l'obscurité, et s'entendaient, disait-on, jusqu'à l'autre bout du lac (de telle sorte que Gideon ne pouvait se réfugier nulle part, et que même l'alcool ne le sauvait plus) – lorsque, après l'épreuve d'un travail si colossal qu'il n'y aurait jamais, pour Leah, de mots pour l'exprimer (et sa théorie personnelle était que le travail lui-même n'avait pas commencé en cette soirée étouffante d'août, après le dîner, alors que presque toute la famille était descendue au bord du lac, et que seule la silencieuse Della au sinistre visage, lassante dans son deuil, l'avait assistée ; en réalité il avait commencé ce dimanche à Powhatassie, après la fin de la course, après qu'on eut emporté Nicholas sur une civière – sans savoir encore qu'il était aussi irrémédiablement blessé, bien qu'il fût inconscient, et saignât abondamment – et elle avait senti un éclair de douleur foudroyant, assez intense pour obscurcir sa vision, comme si non seulement ses yeux mais son corps tout entier étaient devenus aveugles), et dans ses hurlements incohérents elle appelait à l'aide non seulement sa mère, mais le pauvre Gideon (qu'elle avait banni de sa couche des jours auparavant – elle ne pouvait supporter, affirmait-elle, d'être le témoin de sa souffrance malheureuse, car la sienne propre était assez terrible : « Va-t'en ! Sors d'ici ! Je ne peux pas le supporter ! Je ne veux pas que tu restes ici ! En réalité tu es un lâche, tu n'es qu'un bébé toi-même, va, sors d'ici, va jouer au poker avec tes amis, va te soûler, tu adores te soûler, tu n'as pas dessoûlé depuis un mois ! Va-t'en de ma chambre, va-t'en d'ici ! » cria-t-elle, son large visage ruisselant de transpiration, et la sueur semblait avoir déjà creusé de petites rigoles dans sa chair, et pourtant Della ou Cornelia ne cessaient de l'essuyer), mais Dieu Lui-même, en Lequel elle n'avait jamais cru : Dieu qu'elle avait gaiement bafoué, même quand elle était petite fille (et parfois même en présence de sa mère, car c'était *toujours* un plaisir de perturber Della) ; lorsque la puanteur du sang dans la chambre, et l'apparition

de la tête du bébé entre les cuisses souillées de Leah, firent perdre connaissance non seulement à tante Veronica, mais au docteur Jensen lui-même (et Jensen avait été si merveilleux au moment de la naissance des jumeaux, parlant constamment à Leah, et même, au moment crucial, lui appuyant sur le ventre et respirant avec elle, fort, profondément, dans le rythme, avec elle, comme si ses poumons avaient eu le pouvoir d'informer les siens – ce qu'ils firent en réalité : l'accouchement, après un travail de dix heures, s'était miraculeusement bien passé) – lorsque tout cela fut arrivé, et que le pauvre corps détruit de Leah fut délivré de ce qui l'avait habité, Cornelia parla la première, disant : « Il faut l'étouffer tout de suite », et l'arrière-grand-mère Elvira dit : « On pourrait l'emporter au loin... à Nautauga Falls..., l'abandonner sur le seuil d'un orphelinat... » et Della, ayant écarté les autres femmes, ignorant les gémissements de sa fille (car Leah, dans son délire, *réclamait* la créature), dit simplement : « Je vais m'en occuper. Je sais ce qu'il faut faire. »

Si Leah était une rose rouge sombre aux pétales multiples, luxuriante et charnue, gâtée par des années de soins attentifs dans une terre fertile, enrichie de fumier, Garnet Hecht était une rose sauvage éparse, l'une de ces fleurs rabougries, anémiées mais pourtant jolies dont les pétales s'envolent presque tout de suite ; d'ordinaire ces roses sauvages sont blanches, ou rose pâle, et leurs pistils sont fragiles et poudreux comme les ailes des mites ; même leurs épines sont à peine sensibles pour le pouce qui les explore.

Pourtant, songeait Gideon en courant, la petite main de Garnet bien serrée dans la sienne (comme elle était légère ! – ses os étaient frêles comme ceux d'un moineau), pourtant, ces roses-là *sont* jolies quand on se donne la peine de les regarder.

« Gideon, oh, arrêtez – Gideon, je vous en prie – Gideon... »

Mais elle ne pouvait retrouver son souffle, il l'entraînait si vite, dans les bois au bord du lac, tard la nuit, avec seulement la lune aux trois quarts pleine (qui avait la couleur du lait caillé et brillait d'un éclat courroucé) et l'éparpillement des étoiles pour les regarder. Ils couraient ensemble dans la forêt de pins juste au nord du manoir ; leurs pieds glissaient sur les aiguilles de pins, et Garnet s'écria, alarmée, à bout de souffle : « Oh, Gideon, je vous en prie... je ne voulais pas... j'ai si peur... Gideon... »

Les pins étaient parfaitement droits. Ils se détachaient sur le ciel, parfaitement noirs. Devant s'étendait la mystérieuse obscurité du lac

Noir, où la lune – même cette lune brillante, frémissante – ne se reflétait que faiblement ; et on ne voyait le reflet d'aucune étoile.

Derrière eux, loin derrière eux, s'éleva la plainte d'une femme ; et Gideon accéléra sa course. Il haletait très fort. Il ne parlait pas. La pauvre Garnet titubait après lui, son bras frêle écartelé, sa main d'enfant serrée très fort dans la sienne, sanglotant, n'osant pas ralentir le pas.

« Oh, mais, Gideon... je ne voulais pas... je vous en prie... »

C'était Della Pym qui avait envoyé Garnet à Gideon, avec quelque chose à manger – des tranches de dinde froide, du jambon, et une moitié de cet épais pain complet qu'il aimait, et un peu de gâteau aux dattes et aux noix – car après que le travail de Leah eut commencé il était monté au deuxième étage, dans l'aile située à l'est, où il dormait, et veillait, depuis la course de Powhatassie, avec seulement une bouteille de bourbon pour lui tenir compagnie, et sa carabine Springfield (avec laquelle, de la fenêtre, il tirait sur les faucons et les corbeaux dans le ciel – du moins avant que les oiseaux avisés n'eussent appris à éviter cette partie de la maison). Il dormait par terre, sur un vieux tapis dégoûtant, tout habillé, et sa mère prétendait – avec un peu de mauvaise foi – qu'il ne s'était ni lavé, ni rasé, ni rincé la bouche depuis l'enterrement de Nicholas. Si Leah ne voulait pas le réconforter (et elle ne le ferait *pas*, sa faiblesse lui répugnait et l'effrayait), eh bien alors il ne laisserait personne le réconforter, qu'ils frappent à la porte, qu'ils frappent à coups redoublés, qu'ils murmurent son nom ou le prononcent, comme Noel, d'un ton vif et cassant : *Gideon, bon Dieu, qu'est-ce qui te prend ? Gideon, ouvre cette porte immédiatement !*

Garnet, toute tremblante, monta les marches jusqu'au deuxième étage, et se glissa le long du couloir obscur, tenant une bougie dans une main, et de l'autre le plateau d'argent chargé de nourriture, recouvert d'une serviette de toile blanche. Elle savait qu'elle resterait muette lorsqu'il se trouverait en face d'elle (*si* cela arrivait, car il n'avait pas même ouvert sa porte à Cornelia, ces derniers jours) et elle se mit à chuchoter à l'avance : Oh, je vous aime. Gideon Bellefleur. Je vous aime. Je vous aime. Je vous aime depuis le premier jour où j'ai posé le regard sur vous... Et, oui, c'était sur votre étalon blanc, vous chevauchiez votre étalon blanc, dans la rue principale des Bellefleur, et vous ne m'avez pas vue vous regarder, vous n'avez pas jeté un coup d'œil de mon côté... Vous ne regardiez ni à droite ni à gauche, vous traversiez le village comme un prince. C'est sur votre étalon blanc que je vous ai vu la première fois, et je vous ai aimé tout de suite, et je vous aimerai toujours, même si vous

ne me regardez jamais, même si vous ne savez même pas mon nom...

Ivre, sentant la sueur, Gideon *avait* ouvert la porte avec un drôle de sourire ; et il s'était appuyé contre le chambranle en la regardant. Je ne crois pas avoir vraiment entendu frapper, dit-il. Vous n'avez pas frappé très fort, hein. Vous n'êtes pas très forte, hein.

Il lui arracha le plateau, jeta la serviette et commença à manger. Voracement, comme un animal ; comme un loup. Garnet le regardait fixement, le visage en feu. Il déchirait la viande avec la tête penchée sur le côté, comme un loup. Ses belles dents blanches comme le marbre brillaient à la lumière tremblante de la bougie.

Elle avait cru s'évanouir – elle se sentit prise d'un terrible vertige – mais elle ne s'était pas évanouie. Elle resta clouée sur place, le regard fixé sur Gideon Bellefleur. Oh, je vous aime, murmurait-elle en secret.

« Il n'a pas le droit de vivre... »

« Il faut le... les... délivrer de leur malheur... »

« Il ne faut pas que Leah voie. Est-elle réveillée ? »

Des voix flottant autour du lit. De hautes silhouettes vacillantes.

Le goût du sang, du sel, du feu orange qui brûle, cristallisant toutes les sensations sur la langue...

Leah avait accouché et elle reposait dans le délire.

Ils suffoquaient. Chuchotaient. Quelle tragédie ! Que pouvaient-ils faire ! Tante Veronica, apportant une bassine pleine d'eau au chevet du lit, vit ce qui s'y tortillait et avec un léger cri : Oh ! s'écroula en avant, évanouie. Et Floyd Jensen, qui n'avait pas dormi pendant la plus grande partie des soixante-douze heures, fixa la créature un long, très long moment – non pas un bébé (et un bébé géant avec ça) mais deux bébés : non, pas *deux* bébés (ce qui eût été tout à fait dans l'ordre normal des choses) mais un bébé et demi : une seule tête de la taille d'un melon, deux maigres épaules, et au niveau du torse quelque chose de hideux qui ressemblait, dans l'imagination fébrile du docteur Jensen juste avant qu'il ne s'évanouît, au fragment d'un autre embryon...

La créature n'avait que deux bras, deux minuscules poings, qu'elle agitant avec colère. Et bien sûr elle hurlait.

« Ne le laissez pas réveiller Leah. Oh, que faut-il faire... »

« Il faut le délivrer de son malheur... l'étouffer tout de suite... »

« Mais il vit, il vit... »

« Elle se réveille ? Non ? Empêchez-la de bouger... »

« Il faut le délivrer de son malheur ! »

« On pourrait peut-être l'emmener en ville ? Là, personne... personne ne le *saurait* ? Dans un orphelinat, un hôpital... les marches de la cathédrale à Winterthur... »

Grand-mère Della dans sa robe de chambre noire souillée, son cuir chevelu apparaissant par plaques roses sous ses cheveux jaunâtres clairsemés, les yeux brillant d'un éclat inhabituel, se contenta d'écarter Cornelia d'un coup d'épaule. *Cornelia*, la stupide garce de femme de son frère. Elle s'avança, impérieuse, comme elle s'était avancée, des années auparavant, lors de la surprenante naissance de Bromwell et de Christabel, pour soulever les deux bébés qui gigotaient, dégager leurs poumons, les secouer un peu, les faire pleurer – car, après tout, bien qu'elle désapprouvât sa fille et sa brute de mari, n'était-elle pas la grand-mère ? – la mère de la mère ? Cette créature était beaucoup plus lourde que les jumeaux. Mais elle la souleva en l'air. Et, regardant franchement, avec un curieux petit sourire mi-dégoûté, mi-satisfait, elle dit : « Regardez-moi ça ! Et ça n'a pas honte ! On voit qu'il a tout pour être une fille, mais cette partie en plus qui lui sort devant... regardez seulement !... ces choses lui pendent jusqu'aux chevilles, je n'ai jamais rien vu de semblable... »

Leah reposait, affaiblie, en délire, sur les draps trempés de sang et de sueur. Murmurant : Mère, Gideon, mon Dieu. Mère, Gideon. Oh Dieu, je vous en prie, mon Dieu. À l'aide... Donnez-moi mon bébé...

Par la fenêtre la lune couleur de lait caillé. Pas un bruit dans la nuit : pas même les grillons ; les cris de Leah avaient tout réduit au silence.

Le bébé poussa un cri strident. Se débattant, donnant des coups de pied. Pour respirer. Pour vivre. Deux jambes un peu atrophiées, et un fragment de ventre, et des organes génitaux mâles gluants, rouges comme du caoutchouc, peut-être anormalement gros – avec toute cette agitation, il était difficile pour Della d'en juger – jaillissant du ventre de ce qui semblait être une petite fille parfaitement bien formée, quoiqu'un peu grande. Ses jambes étaient plus longues et paraissaient normales, et son petit vagin lisse était d'un rose violacé tout à fait sain, gros comme le plus petit ongle de Della, entre les cuisses qui gigotaient.

« Je sais ce qu'il faut faire », dit Della tout haut.

Les mains de Gideon, agissant d'un commun accord, arrachèrent les vêtements de la fille. Puis les siens. S'il avait pu aussi lui arracher la peau, il l'aurait fait ; avec quelle avidité, avec quel désespoir ses doigts s'activaient. Il voulait que rien ne les sépare, pas même une respiration, pas même une pensée.

Elle tenta de se dégager mais il s'allongea sur elle de force, l'écrasant de tout son poids ; puis il entra en elle ; avec un peu de colère il pressa sa bouche sur la sienne et sentit ses dents dures d'enfant qui résistaient. Quelque part, dans le lointain, un cri retentit – ou était-ce la plainte d'un plongeon – mais Gideon, s'abîmant très loin dans le corps de cette fille dont il ne se rappelait pas le nom, n'entendit rien.

... Le contemplant avec des yeux hallucinés, défaillants d'amour. Ses paroles se perdaient dans l'air, en sa présence. De longues mains fines, les doigts osseux, les ongles rongés jusqu'au sang, une habitude qui excitait son dégoût. Leah se moquait. Bien sûr que Leah se moquait. La fille était idiote... pourtant la surprise de la trouver dans le couloir, le gros plan de ses yeux, de ses cheveux et de son petit menton mutin qui la fit paraître belle à ses yeux étourdis de sommeil... son odeur timide de savon... cette petite main bien serrée dans la sienne... Elle pleurait, elle sanglotait d'amour. D'amour. Il n'entendait pas. Il ne savait plus où il était. Dans la forêt de pins au-dessus du lac, sur la terre froide jonchée d'aiguilles de pins ? Quelque chose qui n'était pas la fille l'attirait violemment vers le sol, comme si la terre s'était ouverte et qu'il s'y enfouissait sans fin : léger, immatériel, sans force. Il tombait. De plus en plus loin. Le désir d'écraser, d'anéantir. D'étouffer ces cris. Il plongeait. Déchirait.

Un démon le taquinait de sa langue brûlante et pointue, lui soufflant au visage avec audace. La langue dans son oreille. Si mouillée, si agitée. Il ne put se contrôler. Comme hébétée, la fille murmurait : Mon chéri, mon chéri, oh, je t'aime, elle murmurait un nom qui devait être le sien, mais il n'entendit pas : puis elle agrippa son dos, qui n'était plus qu'une masse de muscles tendus, elle se souleva, en fureur, le corps en arc, l'étreignant comme Leah l'aurait fait, l'avait *fait* autrefois, il y a très longtemps.

« Oh, Gideon, je t'aime... »

En grognant, Della emporta le bébé qui gigotait jusqu'à l'armoire de noyer à l'autre bout de la pièce, ignorant les cris de sa fille, et écarta une absurde soupière de porcelaine chinoise en forme de hure de sanglier – la camelote de luxe que sa famille avait accumulée, elle eût aimé faire un bûcher et tout brûler ! – et elle laissa tomber l'enfant. Et, tournant discrètement le dos aux autres, bloquant la vue de Leah au cas où, s'appuyant sur ses coudes, celle-ci eût regardé dans sa direction, avec un, deux, *trois* habiles coups de couteau, elle résolut le problème une fois pour toutes.

Elle se retourna face à la chambre. Respirant à fond pour la première fois depuis de nombreuses minutes, elle dit, triomphante : « Maintenant l'enfant est ce qu'il devait être, ce que Dieu a voulu qu'il soit. Maintenant il est un, et non plus deux ; maintenant c'est une fille et non plus un garçon. J'en ai assez de *lui*, je ne veux plus rien avoir à faire avec *lui*, voilà ce que je pense... » et d'un geste brusque, majestueux, du bras elle jeta à terre le morceau de chair mutilée, ensanglantée, ce qui restait des petites jambes, et le petit pénis, les testicules et le scrotum – « ... voilà ce que je pense de lui ! »

La fiole de poison

Noel Bellefleur, le grand-père de Germaine, portait sur lui, depuis plus de cinquante ans, une fiole d'environ cinq centimètres de haut, incrustée de rubis et de diamants grossièrement taillés (ou peut-être était-ce du verre coloré et du cristal de roche), remplie de cyanure. Personne ne connaissait l'existence de la fiole de poison : pas même la femme de Noel, ni même sa mère. Il la portait tout le temps sur lui, sauf quand il dormait, et même alors elle ne se trouvait jamais à plus de quelques mètres, cachée dans un tiroir. Lorsque, plus tard, lui et Cornelia cessèrent de partager le même lit, et, à l'occasion – à cause de ses ronflements insupportables, affirmait Cornelia – ne dormirent même plus dans la même chambre, il commença à garder la fiole sous son oreiller. S'éveillant la nuit après un rêve inquiétant, ou sans rêve du tout, il fouillait sous son oreiller avec anxiété et la trouvait – petit objet orné de pierres, d'une rugosité agréable au toucher, réchauffé par sa présence.

De temps en temps il dévissait le minuscule bouchon, et reniflait le contenu, les yeux mi-clos. Le poison avait une odeur merveilleusement astringente. Aussi vive, aussi surprenante que la naphthaline, l'ammoniaque ou les putois : des odeurs qu'il aimait assez, sous une forme plus atténuée. Parfois même il sortait les petits cristaux blancs pour les déposer sur une surface et les examiner. Le poison, même un poison d'une efficacité aussi merveilleuse, perdait-il le pouvoir miraculeux de tuer après une période donnée ?... Bien qu'il existât dans la bibliothèque de son grand-père d'innombrables ouvrages de référence qu'il pouvait consulter, bien qu'il eût la possibilité de s'informer à l'occasion auprès de son petit-fils Bromwell (qui, à cette époque, alors que Germaine n'était qu'un bébé, avait lui-même acquis une remarquable bibliothèque, et sans jamais la permission de personne : l'enfant commandait simplement ce qu'il voulait – tous les volumes du *World Book*, des ouvrages sur la biologie, l'astronomie, la chimie, la physique, les mathématiques, même un équipement télescopique qui arriva dans une grande caisse d'emballage à la gare des Bellefleur, où Gideon alla, médusé, payer quatre cents dollars pour ce que son petit garçon têtu avait bien pu encore commander, et bien qu'il eût certainement pu interroger le docteur Jensen, qui passait souvent à la maison, pour voir Leah et le bébé, il ne dit rien

à personne – le poison était son secret, sacré pour lui, inexprimable. De temps en temps il changeait simplement le contenu de la fiole, la remplissant de cyanure « frais ».

Dans son vieil âge Noel Bellefleur avait l'apparence rusée, plutôt fanfaronne d'un aigle pêcheur qui ressort d'une eau saumâtre, un poisson frétilant dans le bec. Il y avait quelque chose de trouble et de sale chez lui. Son nez avait une légère bosse, ses joues étaient relativement peu ridées mais très brillantes, la cicatrice d'une vieille blessure de guerre luisait effrontément sur son front, tel un troisième œil : un œil plus nettement défini que les siens propres, qui, derrière les verres de ses lunettes, étaient voilés, brumeux, comme plongés dans l'eau. Il boitait beaucoup, avec ce qui semblait être une maladresse délibérée. Il portait des vêtements informes à la maison – des pantalons qui tombaient sur ses hanches un peu desséchées, et des chemises blanches qu'il ne rentrait pas dans sa ceinture mais laissait flotter dehors, aussi amples que des chemises de nuit ou qu'une blouse de domestique. Même lorsqu'il apparaissait en public son linge n'était jamais propre. Germaine penserait à lui comme à un oiseau, en vérité – un oiseau au bec recourbé dans un nid peu soigné. On n'eût pas été surpris de voir pendre sur lui des plumes et du duvet. Quand il se donnait la peine de se raser, ce qui arrivait peu fréquemment, il le faisait très mal, et apparaissait parfois dans la salle du petit déjeuner avec une demi-douzaine de minuscules coupures sanguinolentes, indifférent aux protestations de sa famille et parfois irrité par elles. Tous les quelques mois on allait chercher à Nautauga Falls un coiffeur qui venait au manoir pour s'occuper de Noel et de sa mère âgée, Elvira (qui recevait l'homme dans l'intimité de sa chambre). Si Noel était un vieil oiseau maigre, vigilant, effronté, sa femme Cornelia était une pintade bien dodue, une femme encore remarquablement séduisante avec de jolis petits pieds et des mains ravissantes, et une chevelure blanche comme neige toujours coiffée à la perfection, dans un style très strict.

Comme des oiseaux ils se donnaient des coups de bec, de temps en temps, avec impatience et irritation, mais sans violence. Si Cornelia avait connu l'existence de la fiole de poison elle se serait exclamée : « Ce vieux fou cinglé fait ça pour me contrarier... il veut *m'*humilier. Il avalera son cyanure et me laissera toute seule et tout le monde me montrera du doigt : c'est la femme dont le mari s'est suicidé pour lui échapper. »

Mais en fait Noel avait fait l'acquisition de ce précieux petit objet lorsque, à dix-sept ans, il avait souffert, peut-être plus douloureusement encore que Hiram et Jean-Pierre, de l'humiliation

prolongée de son père : le déclin de la fortune de la famille, la liquidation des terres, le démantèlement du chemin de fer du vieux Raphael (les merveilleux petits wagons, et même les traverses, furent vendus pour de la ferraille ! et l'ameublement, dont personne ne voulait, fut entassé dans l'une des granges à houblon désaffectées, où la pluie ne tarda pas à le détruire), la tentative désespérée de gagner rapidement de l'argent en élevant des renards... « Et maintenant, quoi d'autre », marmonnait Hiram, avec un soupir pesant, et Noel, incapable de passer *tout* son temps avec ses chevaux, se mit à traîner dans la maison, maigre, dégingandé, apathique, atteint à un degré plus grave que jamais par le malaise des Bellefleur, se sentant trop faible, trop malheureux, pour remuer le petit doigt. En ce temps-là Jean-Pierre, qui portait fort à propos le prénom du vieux Jean-Pierre, était le chéri de sa maman, gâté, capricieux et très beau, avec des boucles brunes et de grands yeux sombres, malins et impertinents, et il réussissait d'une façon ou d'une autre, malgré les problèmes financiers des Bellefleur, à passer beaucoup de temps à jouer aux cartes à Nautauga Falls et dans certaines tavernes mal famées du bord du fleuve : âgé de vingt ans tandis que Noel n'en avait que dix-sept il eût néanmoins (étant sans malice, et infiniment bon) emmené son jeune frère lors de ses expéditions, afin de l'arracher à son « humeur » ; mais Noel refusait toujours. Il reçut cependant de Jean-Pierre, qui l'avait gagnée au poker, la petite fiole garnie de pierres précieuses. « C'est pour respirer des sels ou quelque chose dans ce genre, dit Jean-Pierre en la lançant à Noel. Peut-être une fiole à opium. *Je n'en ai pas l'usage.*

– Du cyanure, dit aussitôt Noel.

– Quoi ? demanda Jean-Pierre en souriant. *Qu'est-ce que tu dis ?* »

Il cacha la petite fiole et ne la montra à personne. Quand elle fut remplie de poison elle acquit une vie ou un esprit particuliers, bien à elle – comme si c'était un autre Bellefleur, un autre membre de la famille – mais en même temps elle *lui* appartenait indiscutablement. Le suicide, songeait rêveusement Noel, à la fin de son adolescence et au début de l'âge adulte, ravagé par des fantasmes sexuels violents et imagés qu'il ne pouvait bien sûr pas contrôler, le suicide, l'idée du suicide, l'idée de s'évader, pourquoi était-ce d'une telle volupté ?...

Il effleurait souvent la fiole, bien cachée dans la poche de son pantalon. Pendant les ennuyeuses conversations dans le salon avec ses cousines et ses tantes, pendant les interminables dîners. À l'idée du suicide, à cette idée voluptueuse, pourquoi son visage s'éclairait-il d'un brusque sourire, rayonnant de plaisir ? Car bien sûr jamais il

n'avait eu l'intention de se servir du cyanure. Jamais. Mais l'*idée* du cyanure, le *contact* de la fiole, étaient très satisfaisants.

(Dans la famille couraient des légendes sur d'étranges « suicides ». Par exemple, la grand-mère de Noel, qui s'était noyée dans le lac Noir... et son propre père peut-être, Lamentations de Jérémie, qui avait voulu sortir à tout prix dans une tempête meurtrière alors que toute sa famille avait essayé de l'en empêcher : n'était-ce pas en réalité une forme de suicide ? La plus étrange de toutes fut la mort complotée, l'« assassinat » du président Lincoln, un ami intime de grand-père Raphael – du moins la légende familiale le disait, et Noel, étant de nature sceptique, *avait* ses doutes. Mais on croyait généralement dans la famille que Lincoln avait organisé son propre « assassinat » afin de pouvoir se retirer du monde de la politique, des querelles et des soucis familiaux, et de passer le restant de ses jours comme invité de marque au manoir des Bellefleur. Le pauvre homme en était arrivé à détester sa vie avec ses fardeaux publics et privés, et ses crimes très réels (tant de milliers d'hommes tués à la guerre, qu'aucune justice politique n'absoudrait jamais, des centaines de civils emprisonnés dans l'Indiana ou ailleurs, hors les voies légales – simplement sur *son* ordre impérial). Lincoln, disait-on, désespérait tant de la vie qu'il avait seulement envie de se creuser un trou dans la terre, pour s'y plonger et s'y perdre pour toujours... Ainsi, à la suite d'un complot que Noel n'avait jamais tout à fait compris, qui était entièrement financé par Raphael Bellefleur et peut-être inventé par lui, le Lincoln public avait été « assassiné » pour que le Lincoln privé pût vivre. De toutes les formes de suicide, pensait Noel, *celle-ci* avait le plus de style.)

À l'enterrement du pauvre fils Fuhr, tué dans cet accident incroyable, Noel, peut-être la plus ivre des personnes présentes (quoique son propre fils eût lui-même pas mal bu de whisky – c'était simplement, se disait Noel avec rancune, que Gideon était *jeune*, et tenait l'alcool aussi bien que lui autrefois), caressa en secret la précieuse fiole, et s'abandonna à des pensées funèbres.

La mort. Elle pouvait venir brusquement quand on n'en voulait pas. Elle tardait si on la désirait. Nicholas Fuhr était mort : il avait survécu à un grand nombre d'accidents de cheval, à des bagarres à coups de poing, et Dieu sait quoi d'autre : mais soudain il était mort, son pauvre corps brisé. Noel eût souhaité voir mourir beaucoup d'hommes en son temps – les Varrell, bien sûr, avant qu'on les eût assassinés (et que la faute fût retombée, à tort, sur Jean-Pierre) ; un ou deux prétendants de Cornelia ; les méchants

ennemis de son pays, à la guerre. Mais il n'avait jamais tué personne. Pas même un soldat. En réalité il n'eût souhaité tuer personne, ni provoquer la mort, et cela le troublait de penser que peut-être, lorsque l'heure viendrait (et quand viendrait-elle ? – il était vieux maintenant, sa vue baissait, les saumons du lac étaient tous pêchés, Fremont commençait à vaciller sur ses jambes), il serait incapable d'avaler le cyanure qu'il avait serré sur son cœur pendant tant d'années... Étrange, la façon dont son grand-père Raphael avait continué de vivre. Un vieil homme aigri. Encore riche, mais un raté en tout : un politicien raté, un mari raté, et (il le pensait, et le disait) un père raté. Il avait certainement eu envie de mourir, pendant toutes ces années de réclusion presque totale, avec seulement son invité de marque (un homme politique raté de ses amis, qu'il avait ramassé pendant qu'il faisait campagne, un politicien du parti auquel il devait, pour des raisons inconnues de tous, une somme d'argent : la rumeur, certes absurde, était que le vieil homme barbu était Abraham Lincoln !) pour lui tenir compagnie, avec ses livres et ses journaux. Il avait *certainement* voulu mourir, pensait Noel, et pourtant il n'avait pas eu le courage, ni l'amertume, de se tuer.

Lui, Noel, aurait ce courage. Quand l'heure viendrait.

Mais maintenant il buvait son whisky à petites gorgées, et ressassait le passé, et trouvait que c'était trop d'effort de se donner même le mal de réconforter Gideon, qui en avait pourtant grand besoin, comme un enfant qui a grandi trop vite ; il avait dit plusieurs fois à Gideon que l'accident de Powhatassie n'avait pas été provoqué par sa faute, certainement pas, qu'il devait l'oublier, ou que s'il ne le pouvait pas (après tout, Nicholas avait été l'ami le plus proche de Gideon) il devrait essayer de s'en dégager, de l'extirper de sa mémoire – et par-dessus tout qu'il ne devait pas se sentir coupable d'avoir gagné la course que lui et Jupiter méritaient de gagner ; ni d'avoir gagné tout cet argent. (Non que Noel sût vraiment combien d'argent avait été gagné. Il soupçonnait à moitié que Hiram avait touché un joli paquet, en secret ; et il avait vaguement l'idée que Leah elle-même s'en était bien sortie. Pour sa part, *il* avait gagné une modeste somme, seulement six mille dollars.) Mais il laissa Gideon tranquille, et ne fit pas attention aux récriminations de sa femme, buvant du whisky, mâchonnant des cigares, caressant d'une main rude la tête des chatons, chatouillant leurs petits ventres rebondis, songeant au passé, à toutes les choses qui avaient mal tourné : non seulement les choses *tournaient mal*, se disait Noel, absorbé dans ses pensées, mais elles s'enchevêtraient et s'entremêlaient, tortueuses comme les dessins, consternants à voir,

de l'une des invraisemblables couvertures piquées de sa sœur Matilde. (Qui *étaient* invraisemblables. Toutes ces couleurs vertigineuses qui s'entrelaçaient, s'entrecroisaient. Beaucoup plus que son cerveau n'en pouvait absorber. Ah, ses sœurs Matilde et Della ! Il souffrait de penser à elles. Peut-être ne l'aurait-il pas dû. Della l'accusait, injustement, de la mort accidentelle de son mari, et était capable, près de trente ans plus tard, de le traiter tout bas d'*assassin* ; elle lui reprochait même – et c'était une mesure de l'obstination de la vieille femme – le fait que Leah et Gideon fussent tombés amoureux et eussent tenus à se marier, bien qu'ils *fussent* cousins. Et Matilde. Parfaitement lucide dans sa conversation, aimable et même de bonne humeur lorsqu'il lui rendait visite, mais visiblement folle – car autrement, pourquoi cette femme vivrait-elle au nord du lac, dans un vieux pavillon de chasse situé au milieu de ce qui restait d'un domaine de vingt-cinq hectares aménagé par Raphael pour des hôtes fortunés (dont l'un était le magistrat de la cour suprême Stephen Field, qui réussit à garder son poste, et son pouvoir, pendant plus de trois décennies tumultueuses ; un autre était l'industriel Hayes Whittier, qui exerçait un tel contrôle sur le parti républicain, et dont le fils – de vingt ans, mais avec le physique d'un enfant de dix ans – se mourait de consommation : Raphael avait donc pensé que les forêts du nord, ses forêts, pourraient sauver le garçon) – pourquoi Matilde s'obstinait-elle à rester toute seule, excentrique comme un vieil ermite des montagnes, refusant son argent et celui de Hiram, faisant pousser ses propres légumes et élevant quelques poulets décharnés, se donnant en spectacle dans le village – dans le village qui portait le nom distingué de sa propre famille ! – en achetant des chiffons et des vieux vêtements, et en vendant ces couvertures invraisemblables, et à l'occasion des œufs, du pain cuit à la maison, et des légumes ? Il ne penserait *plus* à elle.)

Ah, mais se laisserait-il aller à penser à Jean-Pierre ? – au procès duquel (en fait aux procès, puisque le premier s'était terminé par la suspension des délibérations du jury) il n'avait pas seulement effleuré mais serré dans sa main la fiole de poison, se demandant s'il s'en servirait lui-même si Jean-Pierre était reconnu coupable, ou s'il devrait la glisser à son frère... Mais Jean-Pierre était trop lâche pour prendre du cyanure, de même qu'il était trop lâche pour avoir assassiné dix ou onze hommes ; il aurait éclaté en sanglots, et peut-être tout raconté à leur mère. Et la honte, la colère, la rage avaient nourri Noel après la condamnation, de telle sorte qu'il n'avait pas *voulu* mourir, ni même échapper à l'ignominie étalée dans toute la presse, et dont les multiples ennemis des Bellefleur faisaient des gorges chaudes, ne se souciant pas que la justice fût bafouée tant

que les Bellefleur étaient touchés. Il n'avait pas voulu mourir mais la petite viole – sa simple existence, la promesse qu'elle contenait – l'avait beaucoup réconforté.

Et puis il y avait son fils aîné Raoul, qui dirigeait l'une des scieries de la famille à Kincardine ; qui, engagé dans un étrange mariage, ou dans un étrange ménage (Noel savait très peu de chose sur la situation, il faisait taire les femmes quand elles commençaient à en parler, détestant les ragots des autres), ne venait jamais – *jamais* – leur rendre visite. Pas même pendant la maladie de Cornelia quelques années auparavant. Pas même lorsque Noel lui-même avait été terrassé un hiver par une grippe intestinale, et avait perdu neuf kilos. « Ce garçon ne nous aime pas, disait Noel avec amertume. – Il a ses propres soucis, disait Cornelia. – Il ne nous *aime* pas ou il viendrait nous rendre visite, répliquait Noel. *Et c'est tout.* »

Jean-Pierre, son frère si beau et élégant, maintenant en prison pour la vie plus quatre-vingt-dix-neuf ans plus quatre-vingt-dix-neuf ans... Et son fils aîné Raoul qui, avait-il cru dans sa vanité, *lui* ressemblait tant... Et Della qui le détestait, et Matilde qui n'avait aucun besoin de lui (robuste, les joues rouges comme des pommes, chassant de la cuisine une poule qui gloussait pour qu'il puisse s'asseoir, souriant poliment et répondant à ses questions : comment s'en sortait-elle, avait-elle besoin de bois de chauffage, de provisions, d'argent ? – avait-elle besoin de *lui* ?). Et Cornelia qui le harcelait, qui ne le respectait pas comme une femme devait respecter son mari. (Leur mariage avait pris un mauvais tournant pendant leur lune de miel. En fait, dès leur nuit de noces. Bien qu'ils eussent fait en secret leurs projets de voyage de noces, n'en parlant qu'à quelques membres de la famille, des amis de Noel et des compagnons de beuverie les rattrapèrent à l'auberge de White Sulphur Springs où ils passaient la nuit, et firent en leur honneur un bruyant « charivari » – une sérénade de cloches, de bruits de casseroles, de pétards, et de cors de toutes sortes, avec beaucoup de cris et de hurlements paillards ; et Noel, suivant la coutume montagnarde, la suivant avec beaucoup d'enthousiasme, invita la joyeuse compagnie à entrer pour boire encore, pour fumer des cigares et même faire quelques parties de poker. Le lendemain matin il avait été stupéfait d'apprendre que sa jeune épouse était *fâchée*.) Et il y avait son père, Lamentations de Jérémie, qui s'était tué à essayer de dédommager la famille de ses pertes, n'ayant jamais survécu à la déception qu'il avait causée à son père, ni à ce surnom cruel et moqueur, attribué de façon aussi délibérée. Le pauvre Jérémie avait été emporté par la grande inondation presque vingt ans auparavant, et jamais on n'avait retrouvé son corps,

jamais il n'avait eu droit à un enterrement décent...

Les vivants et les morts. Enchevêtrés. Entrelacés. Telle une immense tapisserie couvrant les siècles. Noel se mit à boire le jour de la mort de Nicholas, et continua de boire pendant l'automne, installé au coin du feu, se comportant comme un cochon, renversant sur lui du whisky, du tabac et des cendres... Les vivants et les morts. Les siècles. Une tapisserie. Ou était-ce l'une des ingénieuses couvertures piquées de Matilde, qui paraissaient invraisemblables au premier coup d'œil, mais (si on la laissait expliquer, indiquer les intersections) s'imprégnaient d'une logique vertigineuse ?... Il pleurait son père perdu, et son frère emprisonné, et même son fils sans nom qui était mort à l'âge de trois jours, il y avait très longtemps ; il pleurait Eliza, la jeune et jolie épouse de Hiram ; et son fils aîné Raoul ; et les autres. Les autres. Il y en avait trop pour les énumérer. Il avait eu un désaccord avec Claude Fuhr quelque temps auparavant et leur amitié qui durait depuis des dizaines d'années s'était achevée dans les cris d'une dispute, et ni l'un ni l'autre ne s'étaient excusés, et peut-être Noel aurait-il dû faire le premier geste car étant un Bellefleur, il avait plus de charité... Mais il ne s'était pas excusé, et maintenant ils accusaient Gideon de la mort de Nicholas, et tout tournait mal, tout s'enchevêtrait et s'entremêlait d'une vilaine façon et seule une brève gorgée de la fiole incrustée de pierres résoudrait cette confusion.

Après l'excitation causée par l'arrivée du nouveau bébé, les femmes découvrirent Noel installé au coin du feu et elles s'empressèrent auprès de lui pendant quelques jours. Même Cornelia. (« Tu ne veux pas voir ta nouvelle petite-fille, cher ami ? Tu rates quelque chose. ») Même Veronica, qui ne lui accordait d'habitude aucune attention. (On croyait généralement que Veronica était l'une des sœurs de Noel. Mais en fait c'était sa tante. Elle avait des années de plus que Noel bien qu'elle parût remarquablement jeune – avec son visage plein et joufflu, sans une seule ride d'expression, ses joues colorées, un peu rugueuses, ses petits yeux noisette, rapprochés, son regard placide, et ses cheveux – couleur de miel foncé, un ton si chaud qu'ils devaient être teints, et avec une grande habileté : une fois Noel essaya d'imaginer quel âge elle pouvait avoir mais son cerveau lui résista et il se contenta de se verser un autre verre.) Même Lily, qui d'ordinaire était jalouse de Leah, vint le dérider en lui disant d'aller voir le bébé – il devait y aller immédiatement, elle grandissait si vite – bientôt ce ne serait plus un bébé.

Il grognait qu'il voulait qu'on le laisse en paix. *Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux : un temps pour naître, et*

un temps pour mourir ; un temps pour tuer, et un temps pour guérir ; un temps pour abattre, et un temps pour bâtir ; un temps pour pleurer, et un temps pour rire.

Néanmoins, un jour il glissa un regard par la porte ouverte du boudoir de Leah... et vit Leah dans une robe de soie verte, un sein découvert, plein et blanc comme la cire, le téton allongé, d'un brun rose étonnant ; il vit l'une des servantes déposer un bébé dans ses bras ; il vit, fasciné, le bébé (qui *était* un bébé de belle taille, en bonne santé, qui agitait énergiquement ses jambes et ses bras) commencer à téter, sa petite bouche aveugle attrapant le téton avec avidité. Il resta debout à regarder, les mains dans les poches, et ses genoux se dérochèrent sous lui, et ses lunettes se couvrirent de buée. Oh, mon Dieu, pensa-t-il.

Leah l'appela, pleine d'audace. Pourquoi rester là bouche bée ? N'avait-il jamais vu de bébé avant ? – N'avait-il jamais vu un bébé en train de téter ?

« Comme elle est affamée ce matin ! » dit Leah. Elle frissonna et rit. Il y avait dans sa voix une curieuse note de joie, de jubilation, qui excita Noel. « Ah, regardez-moi ça. *Est-ce que ce n'est pas une beauté !* »

Les petites mains faisaient le geste d'étreindre, d'agripper. Les yeux étaient à demi fermés de plaisir ; puis ils s'ouvrirent tout grands, pleins d'agitation – vert clair, profond – comme si le sein menaçait de se retirer.

« Un vrai petit cochon, n'est-ce pas ! dit Leah en riant.

– Un bébé très... en très bonne santé..., répondit faiblement Noel.

– Eh bien, elle est assez grande. Et elle grandit de jour en jour. »

Noel essuya et polit ses lunettes. Et il s'assit, timide comme un prétendant, sur le canapé de Leah. Sa belle-fille n'avait jamais été aussi belle – son teint était brûlant de blancheur, comme attisé par la concentration ; ses yeux bleus brillaient de triomphe ; ses lèvres étaient pleines et humides. Une quantité considérable de lait avait coulé sur le devant de sa robe de soie, et son odeur était si chaude, si douce, si écœurante, que Noel en eut le vertige. Ah, si seulement il pouvait téter l'un des seins de Leah !

Pourquoi s'était-il caché toutes ces semaines, à ressasser des choses qu'il ne pouvait changer, crachant dans la cheminée comme un vieillard ?

Cet après-midi-là, il resta jusqu'au moment où Leah le congédia. Et il revint le lendemain matin, et ne bougea plus. Il ne savait pas s'il devait envier Gideon ou non – il y avait maintenant un climat de courtoisie, presque trop cérémonieux, entre Gideon et Leah : ils ne se disputaient plus devant la famille, et ne se lançaient plus de gifles ; ils ne se pressaient plus la main, ne se chuchotaient plus à l'oreille, ils ne s'embrassaient plus bruyamment. Gideon avait taillé sa barbe et sa moustache et après les terribles semaines noires qui avaient suivi la mort de Nicholas, faisait un effort pour se comporter en gentleman ; Leah s'adressait à lui avec un petit sourire froid et discret. Au début de leur mariage Cornelia avait été scandalisée par la façon dont ils se « tripotaient » en public... Mais cette époque semblait révolue.

Pourtant, Noel *enviait* son fils. Parce que Gideon était le mari de cette femme, après tout. Son mari, et le père de ce beau bébé.

Leah s'était toujours détournée quand on racontait des histoires sur la famille, et elle avait toujours manifesté de l'ennui quand le sujet de la « fortune » des Bellefleur était abordé, ce qui arrivait très fréquemment. Mais à présent, brusquement, elle voulait tout entendre, tout ce que Noel pouvait lui raconter, en remontant au premier Jean-Pierre... le plus jeune fils du duc des Bellefleur... banni de sa patrie par Louis XV, à cause de ses « idées radicales » sur les droits civiques... arrivant sans un sou à New York et pourtant devenu assez riche en quelques années pour faire l'acquisition, vers 1770, d'un million quatre cent quarante mille hectares de terres incultes à quinze pence l'hectare... Cela ravit Leah d'apprendre que cet homme extraordinaire avait voulu contrôler la frontière située au nord-est de ce qu'on appelait depuis peu les États-Unis d'Amérique (il entendait contrôler aussi les voies d'eau, et le commerce avec Montréal et le Québec) ; et qu'il avait même fait le projet – vraiment ? se demandait Leah – de séparer son royaume désertique du reste de l'État, et même du nouveau pays, afin d'établir sa propre souveraineté. Il comptait l'appeler le Nautauga, et avoir des liens diplomatiques et commerciaux très proches avec le Canada français.

« Ah, le Nautauga, chuchotait Leah. Bien sûr, le Nautauga. C'était si simple... Presque un million cinq cent mille hectares, tous à *lui*. Le Nautauga. »

L'unique portrait de Jean-Pierre Bellefleur que la famille possédait était une pauvre illustration qui avait été le frontispice de *L'Almanach des richesses*, un livre de poche publié en 1813 par Jean-Pierre et un ami éditeur, imitant sans vergogne l'*Almanach* de Ben

Franklin : sur la reproduction indistincte brillait une paire d'yeux vifs, surmontés de sourcils sombres, massifs, perspicaces. Un bel homme d'âge mûr, portant une perruque, avec une barbe élégante, très noire. Le long nez fin et noble des Bellefleur. Leah étudia l'illustration, l'approchant de la lumière. Un bel homme, oui ; et il dégageait une *certaine* noblesse.

« Dites-moi tout ce que vous savez sur lui », ordonna Leah à ses aînés. Puis, après une pause, courageusement : « Même les circonstances de sa mort. »

Ainsi passèrent les jours. L'automne plongeait, comme il le doit, dans l'hiver ; le soleil décrivait une parenthèse laconique dans le ciel, et disparaissait dès trois heures de l'après-midi ; et parfois il n'y avait pas de soleil du tout. Pourtant Noel Bellefleur n'avait jamais été plus heureux.

Quel est ce petit air idiot que tu fredonnes sans cesse, lui demanda Cornelia d'un ton soupçonneux, pourquoi te souris-tu à toi-même ?

Est-ce que papa boit du whisky en cachette le matin maintenant ? dit Aveline.

Leah, la cause de sa bonne humeur bavarde, feignit de ne rien remarquer d'inhabituel. (Le père de son mari, un homme de forte volonté, *avait* toujours été l'un des Bellefleur les plus vifs.) Il lui parlait pendant des heures, inlassable. Et s'il disait : « Mais, Leah, je dois vous ennuyer – je dois vous lasser avec toutes ces vieilles histoires du passé », elle protestait toujours avec véhémence. Comment pouvait-il *penser* une chose pareille, comment des faits concernant la famille Bellefleur auraient-ils pu l'ennuyer ?...

Le vieux Jean-Pierre, cet homme extravagant. Nautauga dans les premières années. La vieille maison de l'autre côté du lac, à Bushkill's Ferry. (Où la tragédie avait eu lieu : mais Noel ne voulait pas s'appesantir *là-dessus*.) L'empire de Jean-Pierre, ses années tumultueuses de membre du Congrès, ses participations commerciales dans les hôtels de stations thermales, les bateaux à vapeur, les lignes d'omnibus, les tavernes ; *L'Almanach des richesses* (qui, malgré son absence d'originalité, fut réédité trois cents fois !) ; le projet de faire venir Napoléon dans les Chautauquas ; l'ancien club Cockagne ; les projets de coupes de bois ; les scandales du fumier de wapiti en Arctique ; les innombrables femmes ou histoires de femmes... Noel bavardait gaiement. Ses propres enfants ne s'étaient jamais intéressés à tout cela, mis à part le récit –

nécessairement abrégé – du massacre de Bushkill's Ferry ; c'était donc presque un miracle que la jeune Leah Pym, la plus belle jeune mariée qui fût jamais venue vivre au manoir des Bellefleur, manifestât un intérêt aussi intense, aussi *insatiable*. Noel rayonnait de plaisir. Une question de Leah suffisait à le lancer pendant une heure ou plus. Il lui semblait souvent, durant ces longs après-midi paresseux d'hiver, à la lumière de la lampe, que Jean-Pierre Bellefleur, l'ancêtre en personne, se trouvait dans la pièce avec eux, le dos tourné vers le feu, s'appuyant sur le manteau de la cheminée, tirant sur une pipe malodorante et secoué par des accès d'hilarité...

Un jour à midi Noel emmena un groupe d'enfants faire un tour sur le lac Noir dans son traîneau à cheval. La glace était solide – merveilleusement solide – gelée sur une épaisseur de cinquante centimètres ou plus. (La glace du lac Noir ! – un phénomène considéré comme allant de soi par les habitants du pays, mais qui méritait bien l'attention que lui accordaient des visiteurs curieux : comment est-il possible, se demandaient les étrangers, que la glace, qui n'est après tout que de l'eau, possède l'éclat translucide et même la texture de l'onyx, et qu'elle refuse de fondre sous les brises tièdes d'avril, conservant sa solidité bien après l'époque où les étangs et les lacs gelés à une altitude beaucoup plus haute ont déjà craqué ?... Quand on examinait des fragments de glace ou des gouttes d'eau du lac Noir, aucune noirceur, aucune ombre n'y transparaissait ; tout semblait « normal » ; et lorsque le jeune Bromwell l'étudiait attentivement au microscope, il n'y trouvait rien d'exceptionnel. Mais dans son ensemble le lac était étrangement opaque, et paraissait refléter ou irradier un chatoiement d'ombres noires, comme le plumage des corbeaux. L'une des légendes de la famille disait que les morts des Bellefleur, bien qu'officiellement enterrés dans le cimetière, allaient en réalité vivre dans le lac Noir, dans ses profondeurs obscures, et pouvaient parfois être aperçus sous la glace, la tête en bas, les pieds posés sur l'autre côté de la surface gelée, par une personne condamnée à mourir bientôt. Mais les enfants ne croyaient à cette légende que lorsqu'ils voulaient se faire peur.)

Glissant sur la glace, avec plusieurs de ses petits-enfants – Christabel, Louis, Vida – blottis auprès de lui, sous une couverture doublée de laine et de plume, Noel eut une idée soudaine : il chercha dans sa poche la fiole de poison ; elle s'y trouvait, comme toujours. Mais elle ne lui donnait plus de réconfort. Elle ne lui semblait plus importante. Le poison ? Une mort rapide ? Le suicide ? Mais pourquoi ? (Noel imaginait sa belle-fille l'interrogeant ainsi,

les joues en feu, ses yeux magnifiques étincelant.)

Vous – un Bellefleur ? Vous trouveriez du réconfort dans l'idée lâche du *suicide* ?

Sa première impulsion fut de la jeter au loin ; mais bien sûr la glace était solide, on pourrait découvrir la fiole. Aussi la remit-il dans sa poche. Puisqu'ils allaient rendre visite au pauvre Jonathan Hecht cet après-midi (l'état de Jonathan avait empiré, on pensait qu'il ne survivrait pas au nouvel an), Noel se dit qu'il devrait laisser la fiole à son vieil ami. Ah oui ! – à Jonathan.

« Ce pauvre vieil homme », songea Noel, le cœur gonflé de charité.

1. Encyclopédie américaine. (N.d.T.)

La vision

Très haut au-dessus de la rivière couverte de brumes. Dans la lumière aux multiples facettes, frissonnante d'humidité, qui émane de la montagne. (Le nom de la montagne ? Jedediah l'avait oublié. Il lui faut faire un effort pour comprendre que les choses – même si vastes, inexplorées – ont reçu des *noms*.)

Dans ses vagabondages il ne perd pas de vue cette montagne. C'est l'un des rares sommets enneigés des Chautauquas, qui, dit-on, sont de vieilles montagnes, érodées par les millénaires. Dans un rêve il a appris que la montagne est une montagne sacrée, présidée par des esprits qui, comme les anges, ne sont pas humains ; ils ne sont pas non plus exactement Dieu. Ils ont un rapport avec Dieu. Mais ne sont pas divins. Pas exactement... Il ne perd pas de vue ce sommet. Quelquefois il reste immobile et le regarde fixement, observant, à mesure que passent les minutes, ou peut-être les heures, sans bruit, en douceur, le capuchon « blanc » qui bouge et s'estompe au soleil, comme pour faire des grâces devant lui. Il tremble, se contorsionne, se secoue.

Dieu ?

Dieu se cache au sein de Sa création.

Sous certaines lumières la brume se transforme en flamme. Son souffle lui est arraché, ses yeux se remplissent de larmes involontaires. Ah, le monde entier s'enflamme, et si facilement ! – mais la miséricorde de Dieu veille. Elle retient le soleil. Elle mesure ce que l'homme peut supporter.

Jedediah contemplant « Jedediah ». Il semble qu'il habite un corps. Qu'il s'en serve pour aller et venir. Les yeux – *ses yeux* – sont évidemment le moyen qui lui permet d'attirer Dieu à lui. Lorsqu'il lisait la Bible, avant que le fredonnement, les chants et les doux chuchotements timides des esprits (« Jedediah ? Jedediah ? Viens auprès de nous ! ») ne l'eussent distrait, il était évident que Dieu, tout esprit qu'il était, devait être évoqué par le texte d'un livre : verset après verset du vieil ouvrage relié de cuir. *Seigneur, entends ma prière, que ma clameur parvienne à toi ! Ne me cache plus ta face... Mes jours se dissipent en fumée, mes os brûlent comme un tison... Pareil à l'herbe, mon cœur est aride et fané.* Ses yeux lui cuisaient à cause de

la fumée de son petit feu, sa voix était rauque de désir. Pourtant, il n'élevait pas la voix ; il ne suppliait pas ; certes, il ne donnait pas d'ordres à son Seigneur. Très doucement il murmurait : *Seigneur, ne garde pas le silence, ne sois pas muet, ne sois pas immobile, Seigneur...*

De nombreuses semaines passeraient, raisonnait calmement Jedediah, avant que Dieu ne se révèle à lui.

L'un des esprits de la montagne se glissa en riant sous les couvertures et, d'un geste à la fois dépravé et enfantin, fit courir ses doigts minces et froids sur ses cuisses.

Jedediah se retourna aussitôt pour l'êtreindre. Fort. Très fort. Bien qu'ils fussent serrés l'un contre l'autre dans le noir, bien que sa bouche vorace fût sur la sienne, il la voyait très distinctement.

Il grogna de surprise de la trouver. Sa présence.

Chose étrange, dans la maison de son père, dans la maison de son frère, il n'avait vu qu'un joli petit visage chaleureux. Les cheveux, les yeux, les épaules. Des mains timidement expressives. Il l'avait regardée assez souvent à la dérobée, mais il ne l'avait jamais vue.

Maintenant il la voyait avec une précision frappante. Saisissante.

Il la voyait avec sa peau même.

Le grain de beauté à côté de son œil gauche, la veine délicate sur son front. Les petites rides blanches presque invisibles autour de sa bouche, qui était une bouche de fille. Il ne se souvenait pas que sa chevelure souple et bouclée était si belle, légère comme une plume, et que sa respiration la faisait bouger lorsqu'il s'approchait.

Germaine ?

Elle sourit. Révélant des dents légèrement grises qui se recourbaient d'une façon charmante. Les incisives étaient d'une fraction de centimètre plus longues que les dents de devant, de telle sorte que son sourire lui donnait l'air vif, étrange, timide, un peu méchant d'un animal des bois – un glouton, un renard. Et de quelle couleur étaient ses yeux ? Marron ? Gris-marron ? Noisette tacheté d'or ? Au moment où sa chair dure, impatiente, désespérée pénétra la sienne – quand la douce résistance tiède de son corps céda brusquement – ses paupières battirent et ses yeux roulèrent dans leurs profondes orbites.

Germaine, grogna-t-il.

Et ensuite il se réveilla, le cœur battant si violemment qu'il

craignit d'avoir une attaque ; il pressa ses deux mains contre sa poitrine, sur son cœur agité. Ses lèvres étaient trop engourdis pour prononcer une prière.

Puis il vit ce qui s'était passé, ce que l'esprit l'avait incité à faire, et il se réveilla complètement, humilié, irrité. Comme ses battements de cœur ralentissaient et que sa respiration redevenait normale, l'image de la femme s'évanouit rapidement. Il s'aperçut avec un plaisir méchant qu'il avait oublié son nom. De même qu'il avait oublié le nom de la montagne, et le nom de la rivière qui plongeait au-dessous de lui, si bruyamment qu'il ne l'entendait plus.

Son petit visage fiévreux ? Disparu, effacé. Les mouvements rapides, audacieux de ses mains ? Envolés.

C'était la femme de son frère, la femme enfant de son frère. Une fille de seize ans, imaginez, mariée à cet idiot brutal, ignorant. Il se rappelait clairement le nom de Louis, bien sûr, mais il ne se souvenait pas du *sien*... Le suppliant de rester jusqu'à la naissance de l'enfant. Ne voulez-vous pas voir votre petit neveu ? – N'allez-vous pas être son parrain ? Une certaine précipitation dans la voix, un peu de nervosité et de coquetterie, pour qu'il ne pense pas *vraiment* qu'elle le suppliait.

Maintenant il ne pensait jamais à elle. Il ne pensait jamais à aucun d'entre eux.

Sauf, à des moments inattendus, quand son âme devenait inexplicablement faible, claire comme du gruau, il se surprenait à contempler son père à travers ses cils ; la tête courbée ; l'attitude suppliante. Là, se trouvait l'homme qui était son père. L'homme à qui Dieu avait recouru pour le mettre au monde. Pour l'introduire dans le temps. Dans la souffrance. Le péché. Que cela signifiait-il, se demandait Jedediah, se baissant pour frotter sa cheville qui, à ces moments-là, lui causait des élancements douloureux (malgré tout son argent, Jean-Pierre Bellefleur avait la réputation, peut-être justifiée, d'être avare – il avait refusé de remmener son fils à Manhattan, chez un « boucher » trop cher, et l'avait mis, après l'accident, entre les mains de l'un de ses compagnons de beuverie, un certain docteur Magjar qui au hasard de ses pérégrinations était arrivé du Québec et qui ne parlait que quelques mots d'anglais, et fort mal ; la logique de Jean-Pierre étant qu'il ne fallait pas être très malin pour remettre quelques os en place) – que cela signifiait-il, quel avait été le dessein de Dieu, pour que lui, Jedediah, eût jailli des reins de cet homme ?

Le choc, le dégoût, de ce premier voyage dans le nord du pays.

Deux semaines de chasse, de pêche, de canoë. Les Indiens. Les Iroquois. Imaginez, un guide iroquois ! Et des enfants iroquois. De votre âge. Et les lacs, les montagnes, la sauvagerie, à perte de vue !...

Harlan et Louis et Jedediah, qui était alors très jeune. Leur mère était bien sûr restée dans leur maison de douze pièces en ville, et Jean-Pierre ne la mentionna pas une seule fois pendant les deux semaines. Au lieu de cela, dans les pavillons au bord du lac, dans les auberges et les tavernes au bord du fleuve, il y avait d'autres femmes, étonnamment amicales, bruyantes, gaies : des femmes qui renversaient leur tête en arrière et riaient aux éclats. L'une d'elles, qui n'était pas plus jeune que la mère de Jedediah, et beaucoup moins séduisante, passa brutalement les doigts dans ses cheveux et lui dit qu'il avait les beaux yeux sombres de son père. Les yeux de Satan. Elle sentait la transpiration, comme un homme.

Jean-Pierre, la voix brouillée par l'alcool, les paupières lourdes. Serrant les enfants dans ses bras, Jedediah et Louis, mais Harlan se dégagea ; puis Louis s'écarta. Étreignant Jedediah, qui ne pouvait pas bouger. Si tu tombes amoureux trop jeune, dit Jean-Pierre d'une voix aiguë, tu resteras toujours seul. Elle s'appelait Sarah. Elle s'appelait... mais ça n'aurait pas de sens pour toi... ça n'aurait aucun sens maintenant... Si tu tombes amoureux trop jeune et que ça ne donne rien tu restes seul pour le reste de ta vie. Alors tu fais aussi bien d'ouvrir les portes toutes grandes. Laisse entrer la foule. Une, deux, une douzaine, deux douzaines, diable, quelle importance...

Jedediah avait eu envie de se dégager de l'étreinte de son père mais il n'avait pas osé bouger.

Son père, la voix de son père. Dans le chalet avec lui. Il sentit le danger de l'intimité de cette voix.

Et si son père le traquait ? S'il obtenait un mandat d'arrêt contre lui ? Ou payait une équipe d'hommes pour le ramener ? (Attaché sur un cheval, pieds et poings liés. Une carcasse de cerf. Un cerf étripé.) Dans la première année de sa solitude il avait pensé que Dieu pouvait se révéler à tout moment... mais ses seules surprises, ses seules visites venaient des hommes : des trappeurs, des chasseurs, des hommes comme lui qui arpentaient les montagnes, il en avait connu certains quand il vivait *en bas*, mais la plupart étaient des étrangers. Toutes les deux ou trois semaines l'un d'entre eux s'approchait de sa cabane, en l'appelant par son nom. (Car *ils le* connaissaient.) Sauf au cœur de l'hiver, quand les murs de neige de cinq mètres de haut le protégeaient, ces visiteurs importuns

venaient si souvent interrompre sa solitude qu'il semblait parfois (mais bien sûr il l'imaginait, il savait bien que ce n'était pas vrai) que son père et son frère les employaient, non seulement pour lui apporter des lettres, des provisions et des cadeaux superflus, mais pour troubler sa paix. Pendant cette première année... ou était-ce plus d'une année... des lettres avaient été glissées de force dans ses mains réticentes... on lui avait même demandé d'écrire une réponse... quelques mots, quelques lignes... à rapporter à sa famille. Bien sûr il avait toujours refusé. Parfois de colère, parfois d'effroi. Écrire une réponse ! Mais pourquoi, et à qui ? Il avait renoncé à eux. Il s'était livré à Dieu.

Néanmoins il les parcourait, en les tenant à bout de bras. Car peut-être Dieu s'adresserait-il à lui par la voix d'un autre. À travers les gribouillages de son frère, ses fautes d'orthographe et ses fréquents points d'exclamation. (« Attends de voir tes petits neveux, qui grandissent si vite ! – et la ville se développe aussi – papa a acheté une compagnie d'omnibus et un ferry, et d'autres choses qui seront une sacrée surprise !! Il demande de tes nouvelles et t'embrasse... ») Mais jamais il ne lisait les lettres attentivement, la panique envahissait son regard, et il finissait toujours par les plier et les brûler, pour ne pas risquer d'être tenté de les relire. Et il avait raison d'agir ainsi, comme il s'en aperçut un matin lorsqu'il *examina* une feuille de papier dont les bords seulement avaient brûlé : car il découvrit que son père passait maintenant l'essentiel de son temps à White Sulphur Springs, dans un endroit nommé Chattaroy Hall, où de riches Sudistes venaient l'été, et amenaient leurs filles avec eux, leurs filles à marier, et Jedediah était d'âge à se marier, et à prendre des responsabilités d'adulte, et s'il pouvait voir une ou deux de ces ravissantes jeunes personnes – qui ne se lassaient pas d'entendre parler de *lui*, qui l'adoraient déjà de vivre seul dans les montagnes...

À un autre endroit était inscrit le commandement *Tu aimeras et tu honoreras ton père*.

Une nuit, fiévreux, alors que son front, ses joues et le haut de sa poitrine le brûlaient, Jedediah sortit en titubant dans l'obscurité, dans la pluie, et leva son visage stupéfait vers le ciel, convaincu que quelqu'un avait crié son nom. Dieu ? Était-ce Dieu ? Criant son nom par-dessus le vacarme de la rivière, et la pluie battante ?

Il était mal en point depuis quelques jours. Ses intestins étaient délabrés, ils se changeaient en eau ; un léger brouillard gris passait devant ses yeux. Il dormait, se réveillait, puis se rendormait, s'éveillant parfois avec un frisson convulsif, parfois avec un râle

rappelant celui du cerf – il avait la gorge si sèche, si aride.

Dieu ? Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ? Le Dieu de la colère et Son infinie majesté ?

Un Dieu de gouttes de pluie grosses comme des poings. Tombant du ciel. Étrange, si étrange, la beauté de leur chute : si pesante, si lourde. Il regarda le ciel, la bouche grande ouverte. Il n'y avait pas de ciel, il n'y avait rien à voir, seulement les immenses gouttes brillantes, qui s'abattaient sur lui avec la force de cailloux. Il avait vécu toute sa vie jusqu'à présent, se dit Jedediah pris de vertige, sans vénérer le Dieu de la pluie. Sans se tenir tête nue, absolument soumis, suppliant, virginal comme une jeune épousée, le visage levé vers la force libérée par le marteau de Dieu.

Le calme. Le silence au milieu du vacarme assourdissant. Le silence dans le tumulte de ses veines, le conciliabule sous son crâne.

Dieu ? Maintenant ? À cette heure ?

Une heure était toutes les heures, une goutte de pluie toutes les gouttes de pluie. En chacune et en toutes, Dieu dur comme la glace, Dieu pénétrant en lui. Il faisait très froid. Mais il n'y avait pas de vent. Mais c'était l'été. N'était-ce pas l'été ? Le premier été après l'été de ses adieux... ou peut-être le deuxième... le deuxième, ou le troisième... Un été était tous les étés, de même qu'une goutte de pluie était toutes les gouttes de pluie, et il devait seulement se tenir là, tête nue, poitrine nue, tel un suppliant, humble devant Dieu, s'offrant à l'amour de Dieu.

La belle pluie tambourinante ! La pluie incessante ! Les gouttes de pluie grosses comme des œufs, comme des poings ! Fascinante. Aveuglante. (Car il ne pouvait pas même voir le bord de la falaise, il distinguait à peine l'entrée de la cabane derrière lui.)

La sensation de brûlure avait disparu. Maintenant il frissonnait, de reconnaissance. La pluie ruisselait sur son front, ses joues, sa poitrine, se déversant sur son corps en torrents glacés, caressants, non pas des gouttes mais une goutte unique, un vaste déluge bienfaisant, apaisant.

Dieu ? chuchota-t-il doucement.

Alors, pour quelque raison, il se retourna pour regarder derrière lui, et vit, là, à l'entrée de la cabane, le même esprit de la montagne qui l'avait harcelé et tourmenté, et l'avait conduit au péché : elle tendait les bras vers lui, mais sans vulgarité, sans audace ; son petit visage ovale était pâle, et entièrement familier, et sa voix, bien qu'assez forte pour couvrir le vacarme, était douce. *Il faut que tu*

reviennes, Jedediah. Vers moi.

L'araignée, Love

Depuis environ l'âge de treize ans et demi jusqu'à l'époque de ses dix-huit ans, où Gideon Bellefleur la courtisa avec tant de vaillance et obtint sa main, la mère de Germaine eut comme animal domestique une araignée d'une taille et d'une beauté remarquables, qu'elle nomma *Love*.

« Ah, n'est-ce pas qu'elle est belle, *regardez-la* seulement », disait Leah, comme l'araignée frissonnait dans sa toile luisante de bave (et la toile elle-même était un chef-d'œuvre, Leah eût aimé la dessiner à la plume, dans ses moindres détails exquis), ou courait sur les murs et le plafond de sa chambre (sur lesquels elle déposait souvent, d'abord au désespoir de sa camarade de chambre de La Tour, puis à celui de la directrice de l'école, Mme Mullein, et ensuite à celui, furieux, de sa mère, un film translucide de bave qui, presque imperceptible au début, foncea peu à peu et laissa des traces indélébiles), ou rampait affectueusement le long de son bras, montant sur son épaule et se blottissant hardiment contre son cou, noire et soyeuse. « Il n'existe pas d'animal plus gentil, n'est-ce pas ? Elle ne ferait de mal à *personne*. »

Ce qui, Leah le savait, n'était pas tout à fait vrai. Car *Love* piquait si elle était irritée, et les doigts de Leah étaient couverts de méchantes petites piqûres grosses comme celles d'un moustique, qui devenaient rouges à force d'être grattées ; et si elle ne la nourrissait pas immédiatement le matin – avec des mouches mortes et d'autres insectes, même des araignées mortes ; des miettes de pain ; des miettes de gâteau ; du lait et du sucre et de minuscules bouts de viande, présentés avec des pinces – *Love* sautait quelquefois de sa toile et la piquait très fort sur le dos de la main. Si quelqu'un était présent (et il y avait à La Tour des filles de son âge ou plus jeunes qui, fascinées et dégoûtées par *Love*, se glissaient très tôt dans la chambre de Leah, avant l'office, pour regarder la belle araignée prendre son petit déjeuner), Leah se contentait de respirer profondément, et de crier : « Oh !... petite vilaine... tu ne peux pas attendre une *seconde* ? » et elle suçait la minuscule blessure en riant, foudroyant de ses yeux brillants les spectatrices silencieuses en chemise de nuit tombant jusqu'au sol et robe de chambre de lainage, les cheveux, aussi longs que les siens, dénattés pour la nuit,

flottant sur leurs épaules délicates. « Elle a terriblement faim pendant la nuit, parce que c'est si long pour elle », expliquait Leah.

Très souvent l'une des filles, s'attardant après le départ des autres, demandait timidement à Leah si elle pouvait nourrir Love quelquefois. Ou la laisser se percher sur son doigt, ou sur son épaule, comme elle le faisait d'une manière si désinvolte avec Leah, quand l'envie lui en prenait. « Je ne lui ferai pas mal, je ne l'écraserai pas ni rien », promettaient les filles, quand Love était encore assez petite – grosse comme un sou, avec un ventre modeste ; puis, à mesure que les semaines passaient, et que Love dévorait avidement la douzaine de petits repas que Leah lui offrait quotidiennement, et qu'elle grandissait – elle atteignit la taille d'un cafard, puis d'un oiseau-mouche –, les filles dirent, les épaules frissonnantes : « Je n'aurai pas peur d'elle..., je ne la laisserai pas tomber, je ne la jetterai pas par terre..., je ne *crierai* pas, Leah, s'il te plaît. »

Bien que Leah acceptât toujours la nourriture que les filles apportaient, et était particulièrement contente de recevoir des fondants aux noix (car c'était non seulement l'un des aliments préférés de Love mais aussi le sien, et jamais – *jamais* – Della n'en envoyait à La Tour), elle refusait toujours de laisser ses camarades participer au rituel du repas de Love. C'était *sa* découverte, *son* animal. Il n'y avait jamais rien eu de semblable dans l'histoire du collège de jeunes filles de La Tour, et cela ne se reproduirait jamais, et Leah s'y sentait si malheureuse, si solitaire, nerveuse et en colère, et pourtant méchamment fière d'elle-même (car elle *était* une Bellefleur : elle appartenait à la famille Bellefleur et, plus précisément, à la branche *fortunée* des Bellefleur), qu'elle rejetait non seulement les timides requêtes des filles concernant Love, mais également leurs avances timorées, hésitantes, inexprimées. Et puis il y avait aussi la possibilité, très réelle, que Love piquât une fille si fort que celle-ci trahirait Leah et irait tout dire à Mme Mullein. Ou bien Love pourrait même (et cette pensée traversait rarement l'esprit de Leah, tant elle était affreuse) se mettre très vite à préférer une autre fille, le doigt tremblant d'une autre fille, la douceur de son bras couvert de taches de rousseur, le parfum tiède de ses cheveux...

Faye Renaud, la camarade de chambre de Leah, était de taille moyenne, et donc beaucoup plus petite qu'elle, avec des cheveux crépus en désordre, des traits indéfinissables, et un léger bégaiement qui l'exaspérait quelquefois (même lorsqu'elle était intimidée par un professeur ou l'une des filles plus âgées, Leah parlait vite et d'une voix hardie, car personne n'aurait le dessus sur *elle*), et parfois la

charmaît : Faye fut l'amie la plus proche de Leah à l'école, sa seule amie en réalité, et les deux jeunes filles aimaient quelquefois prétendre qu'elles étaient sœurs. Mais même lorsque Faye demandait la permission de caresser le beau poil de satin noir de Love (« Je ne le répéterai pas aux autres, Leah, je t'en prie », chuchotait-elle), Leah jugeait plus sage de refuser.

« Après tout Love est un animal sauvage », disait-elle avec dignité.

Très tard un soir, alors que toutes les lumières étaient éteintes, coupées par un interrupteur général manœuvré par la directrice, Leah, qui ne pouvait dormir, ayant la nostalgie des montagnes, de la *sensation* même de l'air de Chautauqua, et de l'odeur saumâtre du lac Noir, regrettant sa mère (bien qu'elle ne voulût certainement pas l'admettre), crut entendre quelque chose sous son lit. Ou le sentir. C'était juste une intuition... Petite fille elle se faisait peur en imaginant que des vilaines créatures méchantes se cachaient sous son lit. Elles étaient vaguement aquatiques, mais sombres, obscurément lentes, comme des anguilles qui se tortillent dans la boue ; possédées d'une étrange surnoiserie à demi humaine, pourtant ce n'étaient que des formes noires et cela la terrifiait. Elles étaient très attentives à *elle*, à chaque mouvement qu'elle faisait, et elle devait donc rester absolument immobile, les bras étendus raides le long de son corps, et la respiration aussi légère que possible.

Mais elle avait grandi et chassé ces stupides créatures. Il n'y avait sous *son* lit, pensait Leah, que des moutons de poussière.

Ainsi, alors que Faye dormait à quelques mètres d'elle, Leah s'étendit au bord de son lit et passa la main sous le sommier. Elle tâtonna hardiment sur le plancher. Bien sûr qu'il n'y avait rien ! Que pouvait-il y avoir ? Ses doigts se refermèrent sur une pantoufle et l'écartèrent. Puis rencontrèrent un mouton. (Leah se faisait souvent réprimander pour « son incapacité à respecter les règles de propreté » – car même ses vêtements, même ses mains, ses pieds et son cou, n'étaient pas toujours aussi propres qu'ils l'auraient dû.) Puis sa main rencontra autre chose... au début cela ressemblait à un mouton, c'était si doux, si fin, si léger... puis cela se raffermait... la chatouilla... ah, ça bougeait ! ça bougeait !... Puis elle sentit une piqure.

Elle fut si surprise qu'elle n'écarta même pas brusquement son bras ; elle le déplaça simplement de quelques centimètres. Et resta là, pétrifiée, les yeux grands ouverts dans le noir.

Puis, au bout de quelques secondes, elle sentit de nouveau la

boule douce... le chatouillement... la chose grimpaît sur sa main. Elle resta sans bouger, attendant. L'animal allait piquer. Elle savait qu'il s'apprêtait à la piquer. Cette sensation aiguë comme une piqure d'épingle... Mais il s'immobilisa simplement là, sur le dos de sa main. Une souris ? Un bébé souris ? Leah avait, bien sûr, vu d'innombrables souriceaux, et cela la peinait toujours quand les chats les tourmentaient et qu'ils cherchaient à se sauver, courant aveuglément en poussant des piailllements aigus ; même les petits mulots étaient des créatures délicieuses. Mais une souris sous son lit ? Des souris dans la chambre ? Des rats ?

Elle retira prudemment sa main. Où était cette pantoufle... Si elle agissait assez vite elle pourrait peut-être écraser la chose avant qu'elle ne s'échappe...

Mais avec une promptitude remarquable, et une sorte de grâce qui semblait presque humaine, la chose fit un bond en arrière sur sa main et se mit à remonter lentement, comme si elle sentait son appréhension, le long de son bras... très lentement le long de son bras... effleurant de ses pattes délicates les poils délicats de son bras... Regardant le plafond légèrement éclairé par la lune, Leah demeura paralysée, et se dit, comme la créature tâtonnait un peu au creux de son bras, qu'elle allait maintenant tomber : elle ne trouvait pas de prise : elle allait tomber et Leah se précipiterait hors du lit, de l'autre côté, et appellerait à l'aide. Mais la bestiole ne tomba pas. Elle tourna simplement, et grimpa sur son épaule, de la même allure lente et délibérée, comme si elle était pleinement consciente de sa présence et pouvait lire ses pensées.

Leah n'osait pas bouger. Étrange, que son cœur continuât de battre calmement, et qu'elle ne fût pas prise de panique. C'était une enfant exceptionnellement volontaire, et même stoïque, et elle ressentait du mépris pour les jeunes filles « distinguées » du collège, mais certaines fois – le jour où Angel s'était cabrée devant un crotale, et aussi le matin où un garçon plus jeune qu'elle avait commencé inexplicablement à couler, à se noyer, en nageant dans le lac Noir – elle avait sombré dans un état de panique pure, absurde. Et elle avait mauvais caractère : c'était une enfant très *lunatique*, d'humeur très changeante ; quelquefois, criait Della, elle était possédée d'un démon, et seule une bonne correction bien sentie pourrait la guérir. Mais la nuit où Love rampa délicatement sur la peau lisse de son bras, et s'arrêta à son épaule, ses fines pattes en équilibre comme les jambes d'une danseuse, ses yeux perçants fixés intelligemment sur elle, Leah ne s'affola pas, elle ne cria pas à l'aide, bien qu'elle eût envie, ô *combien*, d'appeler : « Faye, au secours ! Faye, fais quelque chose ! Prends une chaussure, une

botte, frappe-la, je t'en prie, écrase-la, *je t'en prie !* » – elle ne succomba pas à la terreur qu'elle éprouvait, mais resta immobile, respirant à peine.

Et à l'aube, quand la chambre devint assez lumineuse pour qu'elle y voie (car le léger poids sur son épaule, si proche de son oreille, quoique immobile, apparemment inoffensif, l'avait empêchée de dormir : elle commença même à imaginer qu'elle pouvait l'entendre respirer), elle tourna lentement la tête, plissant les yeux, se mordant très fort la lèvre inférieure – et elle la découvrit, la belle araignée : à peine plus grosse qu'une araignée à ce moment-là, mais admirablement luisante, avec de minuscules yeux comme des perles, et des poils d'un noir satiné si fins, si épais, qu'on eût dit de la fourrure.

« Mais tu es une *araignée* », chuchota Leah stupéfaite.

Love, qui fut un secret pour Faye pendant peu de temps, et le resta pour les autres filles durant plusieurs semaines, grandit rapidement. Ses mets favoris étaient des morceaux d'autres insectes écrasés dans du lait sucré, et de minuscules bouts de viande. (Un morceau de gras de bœuf gros comme un dollar en argent, apporté de la salle à manger enveloppé dans une serviette, occupait Love pendant des jours et des jours.) Dès le début Love se montra extrêmement sensible aux humeurs de sa maîtresse, et si Leah pleurait elle venait se frotter contre sa cheville, comme un chat, et grimpait sur elle pour se blottir contre son cou et sa joue ; si elle était nerveuse, l'araignée courait à toute vitesse sur les murs, tissant des toiles avortées, dont les fils pendaient, et se balançaient, sensibles au moindre souffle d'air. Quand Leah était de bonne humeur Love gardait ses distances, avec une dignité presque froissée : elle tissait sa toile fascinante dans un coin haut placé de la chambre, et se perchait au centre, la fixant, sévère, immobile, offensée. À ces moments-là Leah battait des mains et l'appelait, les joues enflammées, les yeux rayonnants de cette *folie* – qu'elle, Leah Pym, eût une araignée apprivoisée ! – une belle *araignée* noire luisante aux pattes poilues, aux yeux jaunes comme des perles, apprivoisée.

« Viens ici ! Viens *ici* tout de suite ! » criait-elle, en joignant vivement les paumes. « Tu n'as pas envie que je te nourrisse toute la journée ? Tu t'en fiches ? Toi, Love ! Veux-tu bien *m'écouter* ! »

Mais Love ne se laissait ni commander ni courtiser. Elle ne venait près de sa maîtresse que lorsque l'envie lui en prenait, la surprenant

parfois en sautant du mur sur sa tête et en s'enfouissant dans sa chevelure (les dimanches et mercredis soir, quand le dîner était « habillé », Leah et Faye s'aidaient l'une l'autre à se coiffer, parfois avec enthousiasme, parfois avec impatience : la coiffure élégante de Leah était très élaborée, comportant non seulement un gros chignon mais plusieurs nattes et bandeaux enroulés autour de sa tête, et une frange fournie, vaporeuse et ondulée, qui cachait presque ses sourcils ; et c'était invariablement dans cet édifice adorable de prétention que la malicieuse Love s'insinuait, une minute ou deux avant que la sonnerie retentît pour appeler les jeunes filles dans la salle à manger) et, plus souvent, escaladant son bas jusqu'à sa culotte de coton où elle se glissait, rampant, aplatie, sournoise, sur le renflement de son ventre, tandis que Leah poussait des cris aigus, lui lançait des tapes et faisait des bonds dans la pièce en essayant de la déloger – renversant la chaise de son bureau, les tasses à thé, la cuvette d'eau, la fougère en pot de la pauvre Faye, la pile de bois près de la petite cheminée. Et il y avait des jours – surtout après son retour à Bushkill's Ferry, et à la maison, et Love était beaucoup plus grosse, ayant maintenant atteint la taille d'un moineau – où Love sentait qu'elle avait l'esprit ailleurs quand elle la nourrissait ou la caressait, et où, dans un brusque accès de folie et de méchanceté, elle la piquait très cruellement sur le dos de la main, ou sur le sein, ou même la joue. Le hurlement de Leah, son choc, ses larmes enfantines qui jaillissaient soudain, apaisaient Love à ces moments-là. « Oh, tu m'as fait mal, très mal, pourquoi tu m'as fait ça, oh, tu l'as fait exprès, tu as tout *calculé*, tu ne m'aimes pas ? – Je n'ai pas été gentille avec toi ? Tu veux que je t'emmène dans les bois et que je t'y lâche ? Tu ne m'*aimes* pas ? » chuchotait Leah.

La belle et jeune Leah Pym et son araignée noire gigantesque, dont on disait à tort que c'était une veuve noire, devinrent très célèbres dans la Vallée. Très peu de gens avaient réellement vu l'araignée, sans parler de l'entrevoir perchée sur l'épaule de Leah comme un oiseau apprivoisé, ou nichée dans ses cheveux ; mais chacun avait une opinion à son sujet.

Lorsque la jeune fille revint du collège de La Tour – surgissant à l'improviste chez sa mère, en larmes, affaiblie, et d'une maigreur inquiétante (car elle avait perdu un poids considérable, ayant succombé à une terrible mélancolie que même son mépris pour ses camarades, ses professeurs et sa directrice n'avait pu dissiper) on raconta qu'elle avait contracté une maladie mortelle là-bas dans la plaine. (La Tour se trouvait à cent vingt kilomètres environ au sud, c'était une ville commerciale assez prospère, d'une étendue

moyenne, au bord du fleuve Hennicutt ; les montagnards affirmaient que l'air était mauvais dans des endroits aussi peu élevés, et qu'ils avaient de réelles difficultés à le respirer par les narines, à cause de sa texture si désagréable.) On chuchotait qu'elle avait eu une histoire d'amour désastreuse – avec l'un de ses professeurs ? – mais y avait-il des professeurs hommes au collège ? – ah, mais peut-être que la pauvre Leah avait été victime d'une *femme* ! – et il ne fut pas étonnant que Della, l'impérieuse Della Pym si économe de ses paroles, refusât de discuter de la situation. Le bruit courut que la jeune fille s'était comportée très bizarrement pendant ses dernières semaines à l'école : elle ne mangeait plus ; elle déchirait des pages de son journal et de ses manuels, et les brûlait ; elle donnait ses vêtements parce qu'ils ne lui allaient plus et flottaient sur elle ; elle donna des bijoux ; et même une ravissante toque de vison dont son oncle Noel lui avait fait cadeau, et dont elle avait toujours été assez fière. Elle avait refusé d'assister aux offices. Ou à ses cours. Elle avait « languï » de Bushkill's Ferry, du lac Noir, des montagnes. Elle avait perdu tout intérêt pour sa jument alezane, et devait laisser Angel dans l'écurie du collège, quand elle partait si brusquement. Plus étrange encore, la jeune fille possédait un animal domestique très peu courant...

Cette fille de Della Pym, la fille unique de Della, née cinq mois environ après la mort de son père, avait généralement la réputation d'être entêtée, orgueilleuse et d'avoir mauvais caractère, bien que sa mère ne l'eût pas gâtée. L'un des souvenirs les plus anciens, les plus chers que Gideon Bellefleur avait gardés de sa belle cousine était lié à une crise violente qu'elle avait eue à l'âge de trois ans : quelque chose l'avait rendue si furieuse qu'elle se mit à taper du pied, à lancer des coups de pied et à s'agiter dans tous les sens, qu'elle déchira sauvagement le devant de sa robe de satin blanc avec son col et ses poignets de dentelle flamande, et qu'un adulte dut l'emporter en sanglots. Une autre fois elle bouda au mariage d'un cousin à Innisfail, but sans arrêt du champagne, et défia certains de ses cousins de lutter avec elle (offre qu'ils déclinèrent sagement), et, grisée par la boisson, ses longues jupes flottantes remontées à mi-cuisse, elle entra dans un ruisseau et fit rejaillir les éclaboussures, refusant de sortir quand sa mère l'appela. Elle n'avait alors pas plus de onze ans, mais ses hanches commençaient déjà à s'étoffer, et ses petits seins avaient déjà une rondeur et une douceur particulièrement féminines, qui mettaient Gideon et ses frères très mal à l'aise. L'incident s'acheva brusquement quand Leah sortit de l'eau en titubant, trempée, essoufflée, toute pâle et pleurant, pour des raisons que personne ne put comprendre : « Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! » Ce que cette enfant ne voulait pas, personne ne le

sut, et elle fut incapable de l'expliquer. « *Je ne veux pas !* » sanglotait-elle, les larmes ruisselant sur ses joues rondes ; et Gideon, qui avait alors quinze ans, ne pouvait que la regarder, rien de plus.

(Étrange, Della et Leah assistaient si souvent aux festivités des Bellefleur. Il semblait qu'elles étaient *toujours* persécutées, et Leah eut même une ou deux fois l'audace de venir avec son petit animal poilu. Bien que Della détestât ses riches parents elle acceptait toujours leurs invitations aux mariages, aux baptêmes et aux réunions des jours de fête parce qu'elle sentait qu'ils n'avaient *pas* vraiment envie de la voir et comptaient sur son refus – et pourquoi leur donnerait-elle ce plaisir ? « Par amour pour moi, Leah, conduis-toi comme une demoiselle », disait-elle toujours ; mais lorsque, inévitablement, Leah se conduisait très mal, elle ne la grondait jamais sérieusement après. « Tu as *leur* sang dans les veines, après tout », disait-elle avec indifférence.)

Leah avait seize ans lorsque, plongeant du haut d'une falaise de granit dans le lac Noir, et nageant, sous une pluie glacée de septembre, jusqu'au milieu des flots agités, elle inspira à son cousin Gideon une passion irrévocable. Depuis des années il devenait de plus en plus amoureux d'elle, graduellement, et ce spectacle saisissant – la jeune fille robuste, bien découplée, très bronzée dans son maillot une pièce vert, plongeant sans hésitation dans l'eau à cinq ou six mètres plus bas, l'admirable coordination de tous ses muscles – fut le coup de grâce. Leah nageait aussi énergiquement que Gideon lui-même, sa lourde chevelure sombre enroulée autour de sa tête comme un casque, le visage pâle et obstiné sous l'effort. Il avait eu envie – mais il en avait été incapable – de prendre son élan et d'aller la rejoindre dans un jaillissement d'eau. Il avait eu *envie* de la poursuivre et de la rattraper et de transformer tout cela en une bruyante plaisanterie. Mais il n'avait pas bougé, il était simplement resté debout, à la regarder, à contempler ce corps lisse et puissant dans l'eau, telle une anguille, étreint par une émotion dans laquelle l'amour et le désir étaient si inextricablement mêlés qu'il en eut littéralement le souffle coupé.

(Beaucoup plus tard, lorsque Noel s'enferma avec son fils, le suppliant, le raisonnant et criant après lui, osant même porter la main sur lui, l'unique réaction de Gideon fut une déception maussade : « Eh bien, je n'ai pas *envie* d'avoir envie d'elle, non seulement c'est ma cousine mais c'est la fille de cette vieille garce odieuse ! Est-ce que tu crois, papa, est-ce que tu *crois* que je la veux ? »)

Dès son très jeune âge Leah attira les prétendants, dont certains,

comme Francis Renaud et Harrison McNievan, avaient au moins dix ans de plus qu'elle ; et bien sûr il y avait beaucoup de garçons de l'âge de Gideon qui s'intéressaient fortement à elle. Mais tous étaient intimidés par l'araignée Love. On racontait des histoires – qui n'étaient, en fait, guère exagérées – sur la cruauté gratuite de la jeune fille qui laissait Love grimper sur les épaules d'un visiteur, et même le piquer à l'occasion. (On aurait pu croire, chuchotaient les gens, que la petite Pym montrerait du respect pour le pauvre Harrison – avec son bras estropié à la guerre, sans parler de toutes les terres dont il a hérité !) À l'âge de dix-sept et dix-huit ans Leah jouissait d'une popularité perverse dans la région, malgré le mépris qu'elle manifestait fréquemment et très ouvertement pour les hommes, et son comportement capricieux et même bégueule lorsqu'elle se trouvait seule avec l'un d'eux. Peut-être souhaitait-elle cacher sa propre nervosité par des requêtes bizarres (elle ordonna à Lyle Burnside d'aller chercher son écharpe de soie qui s'était envolée – ou l'avait-elle laissée s'envoler ? – en bas d'une falaise escarpée au bord de la Military Road) et des farces enfantines doublées de méchanceté (elle accepta de rencontrer Nicholas Fuhr à Sugarload Hill un jour d'été, et envoya à sa place une grosse fille métisse un peu retardée) et de brusques sautes d'humeur inexplicables (pendant une veillée mortuaire – elle avait choisi son moment ! – elle se tourna vers Ewan Bellefleur, qui l'observait avec un sourire sans nuances, et l'accusa d'être mauvais, de jouer et de gaspiller de l'argent, d'être infidèle à sa fiancée (qu'elle n'avait encore jamais rencontrée : elle savait seulement qu'il épousait une jeune fille Derby dont la famille avait une fortune étonnamment modeste), et d'avoir engendré des enfants illégitimes – une agression qui stupéfia Ewan, non parce qu'elle était fondée sur une information mensongère, mais parce qu'elle était tout à fait gratuite : l'intérêt sincère, l'appréciation qui se lisaient sur son visage n'avaient-ils nullement *flatté* sa cousine ?).

« C'est l'œuvre de Della, lui dit-on. Cette femme veut monter sa fille contre tous les hommes, mais surtout contre les Bellefleur. »

L'épisode le plus affreux – ou était-ce le plus amusant ? – mit en cause un jeune homme du nom de Baldwin Meade, qui, disait-on, était apparenté, de loin, à la famille Varrell, autrefois nombreuse dans la Vallée, avant que la vendetta contre les Bellefleur en 1820 n'eût fait tant de morts de part et d'autre. Il était possible que Leah fût attirée par Baldwin Meade à cause de cette parenté, car comment pourrait-elle rendre ses riches parents plus furieux, sinon en ayant une liaison avec un de leurs ennemis ? – même si la vendetta était terminée depuis longtemps, et n'était guère plus qu'un sujet

d'embarras pour tout le monde. (Bien que ce ne fût pas tout à fait vrai. Ewan, Gideon et Raoul avaient juré, quand ils étaient enfants, qu'ils se vengeraient quand l'occasion s'en présenterait : car, rejetant l'affirmation de l'État selon laquelle Jean-Pierre Bellefleur II avait assassiné deux Varrell cette nuit-là à Innisfail, ainsi que neuf autres hommes, ils calculèrent que six Bellefleur avaient été tués contre simplement trois ou quatre Varrell, ce qui leur parut d'une injustice monstrueuse.)

Si Baldwin Meade était apparenté à la famille Varrell, il n'en faisait certainement aucun cas, et ne leur ressemblait pas le moins du monde : ils étaient basanés, avec une large poitrine, une taille très moyenne, un corps velu, et une barbe qui leur mangeait la figure ; et il va sans dire que les Varrell, les plus anciens ennemis des Bellefleur, étaient analphabètes, grossiers, bestiaux, et incapables de s'exprimer. (« Ma parole, on dirait que tu n'appartiens à la race humaine que depuis quelques semaines », entendit-on s'exclamer Harlan Bellefleur, réellement surpris, alors même qu'il levait son pistolet mexicain pour faire sauter la moitié du visage de l'homme ; les témoins furent frappés par le style gracieux de Harlan, par la manière dont il *hésita* avant d'appuyer sur la détente, comme si l'idée, la pensée même que l'homme qui tremblait devant lui n'était pas tout à fait humain avait une signification profonde qu'il devait considérer – mais pas tout de suite.) Baldwin Meade était au contraire grand, mince, rasé de près, il s'exprimait avec gaieté bien qu'à tort et à travers, et quoique ses manières fussent assez ordinaires pour la montagne il n'était certainement pas grossier, et prenait soin de ne jamais prononcer de blasphèmes ni d'expressions paysannes en présence des femmes que l'on disait être des dames. Comment se comporta-t-il exactement cette nuit du 4 juillet, quel genre de choses dit-il à Leah, quel genre de choses voulut-il faire, ou *fit-il* réellement, à Leah, personne ne le sut : car la jeune fille ne le dit jamais, et on pouvait à peine aborder le sujet avec sa mère.

En rentrant après la fanfare et le feu d'artifice dans le parc de Nautauga, dans une voiture à deux places tirée par un hongre rouan, longeant la route des Bellefleur dans l'obscurité, Leah et son prétendant de vingt-six ans durent se quereller entre le carrefour de cette route avec la Military Road et le village des Bellefleur, car ce fut seulement à quelques centaines de mètres des anciennes forges (que possédaient autrefois les Fuhr), près de la crête d'une longue colline escarpée, que le jeune homme fut retrouvé le lendemain matin. Non pas mort, mais presque : délirant, divaguant et appelant sa mère en pleurant ; son bras droit et la partie droite de son visage enflés d'une manière grotesque, gros comme une pastèque. Leah

avait conduit la voiture jusqu'à Bushkill's Ferry et avait eu la bonté (car elle respectait toujours les besoins des animaux, bien qu'elle ne s'intéressât plus aux chevaux) de dételer le hongre, de lui donner à boire et à manger, et de le loger dans la vieille grange des Pym ; elle ne chercha nullement à cacher la présence de la voiture sur la propriété de sa mère, et la laissa bien en vue sur l'allée cendrée, exposée aux regards curieux des voisins. Mais jamais elle n'expliqua l'incident, elle haussa les épaules en riant et agita le bras, disant que les gens « exagéraient », et que s'ils voulaient vraiment savoir ce qui s'était passé, pourquoi ne posaient-ils pas la question à cet idiot de Baldwin Meade ? Les hommes qui ramenèrent Meade et le docteur Jensen, qui le soigna, affirmèrent que le pauvre garçon avait été mordu en trois endroits par un serpent à sonnette, et qu'il avait eu beaucoup de chance d'être si vite découvert, car à midi on l'eût retrouvé mort. Mordu par un serpent à sonnette ! dirent les gens. Ils se tripotèrent pensivement les lèvres et sourirent d'un air sournois. *Un serpent à sonnette ! Certainement pas.*

Lorsque Gideon Bellefleur rendit visite à Leah la première fois non plus comme un simple garçon, ou un cousin, mais comme soupirant, il fut humilié et indigné par le fait que, vêtue d'une robe bain de soleil à pois décolletée, sa belle chevelure se déployant en une profusion d'anglaises frisées au fer, d'accroche-cœurs et d'ondulations destinés à souligner non seulement sa beauté, mais sa confiance arrogante en cette beauté, elle le reçut dans un petit salon miteux à l'odeur de renfermé de la vieille maison des Pym ; et l'énorme araignée noire était perchée sur son épaule, à même sa peau.

Elle fixa sur lui ses yeux bleu très sombre avec une intensité presque moqueuse tandis qu'il parlait, mais il parut tout à fait évident à Gideon, qui rougissait et bégayait, qu'elle n'écoutait pas vraiment ses paroles. (En vérité, elle se disait, tout en regardant son beau cousin, avec son épaisse chevelure sombre qui jaillissait de son front comme un buisson, et sa mâchoire carrée, et ses yeux si protubérants, presque exorbités sous l'effet de – de quoi ? – de l'énergie ? – de l'excitation ? – que n'importe quelle autre fille tomberait amoureuse de lui, peut-être en quelques minutes, mais qu'elle n'était pas ce genre de fille. Et elle songea, tout en flattant paresseusement le dos poilu de Love, pour la calmer (car elle paraissait particulièrement agitée, Leah sentait son petit cœur qui battait), que bien qu'il pût être amusant de prétendre tomber amoureuse de Gideon Bellefleur, car cela provoquerait non seulement l'indignation des Bellefleur du lac Noir mais, surtout,

celle de Della elle-même, ce genre de farce risquait d'avoir des conséquences qu'elle ne pouvait pas prévoir. La réputation de Gideon n'était pas aussi mauvaise que celle d'Ewan, mais c'était un joueur, et tout le monde savait que lui, Nicholas Fuhr et un ou deux autres jeunes gens faisaient souvent courir leurs chevaux sur des pistes interdites, et se compromettaient avec des femmes légères dans les montagnes et à Derby et à Port Oriskany ; et il s'était montré très cruel avec une connaissance de Faye Renaud, la fille d'un pasteur unitarien qui avait cru, à la suite de deux ou trois sorties innocentes, toujours en compagnie d'autres amis, que Gideon Bellefleur se fiancerait bientôt avec *elle*. Pourtant, il y avait le fait très plaisant que Gideon vivait au château, et Della haïssait ce château, et faisait mine – stupidement, selon l'avis de Leah – de se protéger les yeux pour ne pas le voir, les jours de clarté exceptionnelle où son étrange forme tentaculaire, rose cuivré, semblait flotter au-dessus du lac, beaucoup plus proche qu'en réalité. Et Leah était curieuse du château, car elle n'avait vu, au cours des années, que le parc et le jardin muré, et deux ou trois des plus grandes pièces d'en bas, qui étaient en fait des pièces publiques, ouvertes à tout invité des Bellefleur. Elle *voulait* – ah, comme elle le voulait ! – elle ne pouvait pas s'en empêcher, malgré les avertissements de Della – voir chaque pièce, chaque placard, chaque couloir secret, chaque recoin de cette monstruosité. Ses yeux se voilèrent tandis qu'elle contemplait Gideon, et elle se vit, guidée par sa main, descendant les marches de pierre qui conduisaient à la cave semblable à un caveau... où des fils de toiles d'araignée frôlaient leur visage impatient, où des souris couraient se réfugier dans les coins, et l'air sentait l'humidité, le moisi, la pourriture, l'obscurité noire comme dans un four, l'obscurité dix fois plus noire... la torche de Gideon jaillirait... il lui serrerait très fort la main si elle trébuchait... et si elle commençait à trembler de froid il se tournerait vers elle et...)

Gideon s'interrompt au milieu d'une phrase et dit brutalement qu'il ne voulait pas l'ennuyer ; il fallait qu'il s'en aille. Il voulait lui proposer de l'accompagner au mariage de Carolyn Fuhr mais visiblement cela ne l'intéressait pas... « Vous n'arrêtez pas de caresser cette chose sur votre épaule, dit-il. Cette vilaine chose sur votre épaule. »

Leah rougit, et mit Love sur ses genoux, où elle lui caressa le dos et les flancs, et chatouilla son petit ventre ou ses ventres rondelets, avec son index. Elle et Gideon se regardèrent fixement pendant une minute entière, puis elle dit, en rougissant encore plus fort : « Elle n'est pas vilaine ! Comment osez-vous dire une chose pareille ! »

Gideon se leva, et, avec la gracieuse dignité dont il était parfois capable, il inclina la tête en un petit salut moqueur, puis il sortit simplement du salon, de la maison, et descendit l'allée de brique.

Mais lors de leur deuxième rencontre il fut de nouveau insulté, car cette fois non seulement Love était présente (cependant elle ne se trouvait pas sur les genoux ni sur l'épaule de Leah, mais frissonnait au centre d'une toile d'un mètre cinquante tissée depuis si peu de temps, dans un coin élevé de la pièce, qu'elle luisait d'humidité, et possédait une beauté cristalline, presque de glace – elle frissonnait, constata Gideon avec dégoût, en dévorant avidement des morceaux de nourriture introduits dans la toile à son intention), mais Della – Della avec son animation sans joie, ses longues jupes noires qui avaient l'air (disait Cornelia) cousues dans des sacs de jute ! – Della avec sa figure desséchée de pruneau, son air perspicace, et sa petite tête qui semblait faite de plaques d'os mal ajustées, et son sourire aigre, et son antipathie évidente, jubilante pour *lui* ! – ne cessait d'entrer et de sortir de la pièce, apportant au jeune couple du thé et des gros morceaux rassis de gâteau aux carottes, et demandant des nouvelles de la famille de Gideon avec une courtoisie feinte, et des petites moues pleines de sympathie lorsqu'elle apprit que Noel avait été obligé de garder le lit à cause d'une grippe, et que Hiram s'était encore blessé dans un accès de somnambulisme, et que les cerfs et les porcs-épics dévoraient tout ce qu'ils trouvaient. Leah parut un peu plus aimable cet après-midi-là, mais c'était difficile à dire ; son sourire à fossettes, son regard calme, soutenu, charmant, étourdissant, son maintien très droit, ses mains robustes étreignant ses genoux, ses murmures d'acquiescement : que voulaient-ils vraiment dire ? Essayait-elle de faire des signaux à Gideon, quand Della avait le dos tourné ? – ou cherchait-elle avec perversité à prévenir Della, quand Gideon prenait l'air décontenancé ? Et l'énorme créature hideuse dans la toile, qui mangeait ses morceaux de gâteau aux carottes, et frémissait...

Au bout de moins d'une heure Gideon quitta la maison des Pym, le visage brûlant de frustration. Il avait réussi à arracher à sa cousine une vague promesse (retirée le lendemain même, par messenger) de l'accompagner à une réception en plein air chez l'ancien sénateur, un homme du nom de Washington Payne ; mais il eut l'étrange impression exaspérante qu'elle n'*écoutait* pas vraiment, qu'elle n'était nullement *consciente* de sa présence.

Donc il ne la vit pas pendant plusieurs semaines, et évita scrupuleusement de penser à elle, et eut une dispute acharnée avec son frère Ewan lorsque celui-ci l'accabla de sarcasmes cruels au

sujet de Leah, et il passa autant de temps que possible avec ses chevaux. (À l'époque son cheval favori était l'étalon Rensselaer, un descendant des pur-sang anglais de Raphael, un petit-fils, très lointain, de Bull Run lui-même.) Mais bien sûr elle restait présente dans son esprit ; il semblait que ses sens mêmes la faisaient revivre à la moindre provocation. La voix haut placée d'une jeune fille, l'odeur de moisi et d'humidité, les toiles d'araignée aperçues dans l'herbe scintillante de rosée... Des enfants jouant dans l'eau peu profonde à l'extrémité du lac... Une robe à pois portée par sa propre sœur Aveline, plutôt ordinaire...

Une nuit il se rendit à Bushkill's Ferry sur son étalon Rensselaer, il alla jusqu'à la vieille maison de brique rouge des Pym, et, parfaitement maître de lui, son audace à peine fortifiée par deux ou trois gorgées de bon whisky de maïs, il calcula, à partir du sol, quelle était la chambre de sa cousine, grimpa sur un chêne aux longues branches désordonnées en surplomb, et réussit, par des gestes rapides et habiles, non seulement à ouvrir la fenêtre gauchie de ses mains gantées, mais à le faire sans le moindre bruit ; il s'introduisit à l'intérieur, et se trouva effectivement dans la chambre de sa cousine (une chambre spacieuse et agréable, mais beaucoup plus en fouillis qu'il ne l'avait prévu), à quelques mètres à peine de Leah endormie, dont la sombre chevelure éparpillée retombait en cascades sur les oreillers, et dont les lèvres humides, boudeuses, étaient légèrement entrouvertes. Mais le sage Gideon Bellefleur ne jeta qu'un regard à la jeune fille endormie. Il se dirigea droit sur l'immense toile compliquée qui s'étendait du plafond au plancher et, sans se donner le temps de réfléchir, sans se donner le temps de ressentir l'émoi qu'il aurait dû éprouver, il tendit simplement la main pour attraper l'araignée : une épaisse ombre noire qui planait lourdement sur la toile, ouvrant ses yeux jaunes, commençant déjà à agiter toutes ses pattes. Un autre homme eût peut-être tué Love avec un revolver, ou même un fusil ; un autre homme se fût peut-être servi d'un couteau de chasse bien aiguisé ; mais Gideon ne fit d'autre concession à l'horrible créature que ses gants – des gants de cuir fins et doux admirablement ajustés, décorés de daim, faits sur mesure pour s'adapter à ses grandes mains.

L'insecte émit un son très aigu, un peu comme le cri d'une chauve-souris, le frappa à plusieurs reprises avec sa bouche (qui contenait des dents, ou un genre de dents, et des dentelures très pointues dans la mâchoire), l'attaqua sauvagement avec toutes ses pattes (qui, quoique minces, avaient réellement une force, une élasticité considérables), et se débattit si violemment que Gideon faillit perdre l'équilibre et trébucher vers l'arrière. Il n'avait pas

exactement calculé comment il la tuerait – l'étrangler était impossible, elle n'avait pas de cou – mais dans l'excitation de l'instant ses mains gantées agirent comme mues par l'instinct, comme si, dans l'obscur passé des Bellefleur, elles avaient tué beaucoup de Love, simplement en les attrapant très vite, en les empoignant très vite, et en serrant...

Malgré le combat que livra Love, malgré la taille extraordinaire de l'araignée, l'épisode ne dura pas plus de deux ou trois minutes. Bien sûr Leah était maintenant réveillée. Elle avait allumé la lampe à pétrole sur sa table de chevet. Et elle s'était assise dans son lit, les couvertures ramenées bien fort contre ses seins, ses cheveux retombant comme de lourds rideaux rouge sombre, frisant au bout à l'approche du danger, de chaque côté de son beau visage pâle. Quand Gideon, haletant, se tourna enfin vers elle et, d'un magnifique geste de mépris, laissa retomber ce qui restait de Love sur une couverture de coton repliée au bout de son lit, Leah le regarda d'un air sombre et dit, d'une voix si douce qu'il dut se pencher pour l'entendre : « *Maintenant*, regarde ce que tu as fait, Gideon. »

L'enfant sans nom

Il était excité parce qu'il pouvait voir que l'étang avait beaucoup changé depuis l'automne dernier. Partout, de tous côtés, jaillissait une vie nouvelle. Les joncs. Les osiers. Les rubans d'eau. Une rangée inégale de petits aulnes surgis de nulle part – du sol marécageux. Il était excité, avançant à grands pas dans ses bottes, les manches de sa chemise de laine remontées jusqu'aux coudes, à la manière d'Ewan. Mais au bout de quelques minutes il n'eut plus de souffle, et dut rester tout à fait immobile. C'était la vase qui l'épuisait, collant à ses bottes, le retenant alors qu'il s'efforçait de marcher tout au bord de l'étang, là où la boue était plus douce.

Tu te rappelles, chuchota Raphael. Tu sais qui je suis ?...

L'étang avait changé. Il y avait des nénuphars en fleur, et des libellules qui volaient dans l'air. Une odeur riche, humide. Il ne pouvait l'inspirer assez profondément. Cet hiver il avait été malade, il avait été malade plus d'une fois, la dernière fois il avait eu une bronchite et une forte fièvre (ainsi mars s'était écoulé dans un délire brûlant, comme un torrent peu profond dans lequel rien n'est distinct sinon la rapidité du courant, le passage de l'eau même), aussi quelquefois cela lui faisait mal de respirer brusquement ; mais l'odeur de l'étang était si bonne, si riche, si noire, qu'il se sentit réconforté.

L'étang du Vison. *Son* étang. *Son* secret.

Les cris de ses frères et de ses cousins résonnaient à quelque distance. Au bord de la rivière, très probablement. Ils jouaient à la guerre, jouaient à se tirer dessus, se tapissaient derrière les rochers, sortant la tête imprudemment, arrondissant la bouche pour se moquer. Il les avait laissés courir en avant, il leur avait adroitement échappé, et maintenant ils n'avaient aucune idée de l'endroit où il pouvait être, et ne penseraient jamais à lui, le laisseraient tranquille... Tu te rappelles qui je suis, dit Raphael sans bouger les lèvres.

Comme la transformation inattendue de l'étang était étrange, surprenante. Bien sûr il était plus profond qu'en août dernier, et plus large de deux ou trois mètres sur tout le tour, à cause de la fonte des neiges, et des cascades qui descendaient des montagnes.

Mais il s'était développé d'une autre façon. Il y avait plus de joncs, plus de roseaux, et d'innombrables carmantines d'Amérique de trente centimètres de haut ; et les lis blanc crèmeux ; et les prêles et les populages et les écuellles d'eau et les ajoncs. Beaucoup d'insectes. Ivres de soleil. La chaleur humide. Les libellules, les dytiques, les gerris. Les grenouilles sautèrent dans l'eau les unes après les autres. L'eau était assez claire pour qu'il suive des yeux leur nage rapide et agile tandis qu'elles s'éloignaient de lui en direction de l'eau plus sombre, plus profonde au centre de l'étang.

Les cris de ses frères et de ses cousins. Des voix de filles aussi. Et, tranchant sur leur tapage, qui avait le pouvoir de l'irriter mais non de le déranger, le terrible grincement d'une scie articulée. (On taillait les ormes et les chênes géants près du manoir, après les dégâts de l'hiver. Il y avait manifestement de l'argent pour ce travail à présent. Et pour réparer le toit d'ardoises qui fuyait énormément depuis tant d'années.)

Puis la scie se tut, et le bruit de l'étang – ce n'était pas une voix, ni même un chuchotement, mais un léger clapotis, un bouillonnement presque inaudible, un murmure – s'éleva pour l'environner. Apaisant comme de la musique, comme de la musique sans paroles. Bien que l'étang ne pût parler et ne pût, peut-être, exactement se *souvenir*, il faisait savoir à Raphael que sa présence était perçue.

Son nom officiel – qu'on lui avait montré une ou deux fois, sur des documents avec des sceaux d'or et les armes des Bellefleur gravées sur la cire, noire et rouge – était Raphael Lucien Bellefleur II. Dans la famille il était Raphael. Quelques-uns des enfants l'appelaient Rafe. (La plupart du temps ils ne l'appelaient pas du tout – ils ne se préoccupaient pas de lui.) Seul sur son lit de malade lorsque même l'infirmière assommante qui avait été engagée était sortie de la chambre il n'avait pas de nom du tout ; il n'avait pas non plus de nom au bord de l'étang. Il pénétrait dans l'invisibilité, sans nom.

Malade, roulant des yeux, il s'était calmé en pensant à son étang. Bien sûr il était gelé – gelé et recouvert d'une neige épaisse – deux ou trois mètres de neige –, et s'il avait eu la permission, qu'on ne lui accordait pas bien entendu, de sortir en raquettes avec les autres garçons, il n'aurait peut-être même pas su où se trouvait l'étang, bien qu'il eût reconnu la disposition des tsugas, des érables de montagne et des frênes en bas derrière le cimetière. Pendant ces brèves journées obscures d'hiver l'étang était caché aux regards mais Raphael, feignant de somnoler même lorsque sa mère et sa

sœur préférée, Yolande, se trouvaient avec lui, voyait à l'intérieur de ses paupières rougies l'étang de l'automne dernier, parfaitement distinct, sa surface clignotant au soleil comme des écailles. Son étang. Où le fils Doan avait essayé de le tuer. *Son* étang. Qui l'avait recueilli, malgré la surprise étrange de sa présence, de cet enfant hurlant se débattant qui se noyait, terriblement lâche, plongeant et coulant au fond de l'eau (qui était devenue boueuse comme de dégoût), maladroit comme une génisse.

Il s'était consolé avec l'étang. Il lui semblait qu'il pourrait faire baisser sa température simplement en s'approchant de l'étang, en y entrant, jusqu'aux chevilles, jusqu'aux genoux, jusqu'au ventre... La boue noire douce et informe l'acceptait, mais ne lui faisait pas perdre l'équilibre. L'eau translucide, pourtant tourmentée par sa maladresse, ne se troublait pas.

Parfois il s'éveillait après un petit rêve et secouait la tête de surprise, car tant de temps s'était écoulé. Son rêve avait sans doute commencé au milieu de l'après-midi ; mais quand il ouvrait les yeux c'était le crépuscule. Mahalaleel, le chat de tante Leah, dormait souvent au pied de son lit, et c'était incroyable qu'il pût dormir si longtemps. Quelquefois il se crispait, frémissait, et faisait entendre des petits miaulements de chaton, et ses grandes oreilles tremblaient, et ses grosses pattes bossuées pétrissaient la couverture ; mais il dormait d'un sommeil très profond et même si Raphael remuait les jambes ou redressait ses oreillers Mahalaleel ne se réveillait pas. C'est parce que les chats rêvent si fort, lui dit l'infirmière. Ils rêvent de – oh, d'un tas de choses – je suppose qu'ils voient surtout des images – et ils courent beaucoup. Ça se voit.

C'était un signe de chance, savait Raphael, que Mahalaleel vînt dans sa chambre pour dormir sur son lit ces sombres après-midi d'hiver. Morna disait qu'un chat était capable de se glisser dans la chambre d'un bébé, de sauter dans le berceau et d'étouffer le nourrisson, aussi il fallait interdire au chat d'entrer dans la chambre de Leah avec sa petite fille, et même dans la chambre de Raphael, parce qu'il dormait tellement. Yolande déclarait que c'était absurde : la cousine Morna répétait les stupidités que lui racontait tante Aveline ; *bien sûr* que Mahalaleel était signe de chance, à cause de ses beaux yeux, et de sa belle fourrure. Mais quand Raphael se penchait pour caresser le chat celui-ci émettait parfois un petit son irrité, au fond de sa gorge, qui montrait qu'il ne voulait pas qu'on le touche à ce moment-là.

Une bronchite et une forte fièvre, pendant quatre jours de suite. Le docteur Jensen, et la femme aux cheveux carotte, envoyée par un

hôpital de Nautauga Falls, et conduite au château avec un nombre surprenant de cartons (elle aimait, dit-elle, avoir ses propres affaires autour d'elle – elle s'était dit que le château des Bellefleur devait être froid, humide et effrayant, à en juger par son apparence), la dépense ne comptait pas. (Raphael avait surpris les adultes en train de conférer. *La dépense*, avait déclaré Gideon à Ewan, *ne compte pas.*) Lorsqu'elle croyait Raphael endormi la femme se mettait à genoux et priait, chuchotant : Mon Dieu, faites que cet enfant ne meure pas, qu'il ne me fasse pas ce coup-là, ne le laissez pas mourir, je sais que Vous ne me joueriez pas un tour aussi cruel...

Bien sûr il n'était pas mort. Avec un frisson de mépris il songea à quel point il était loin de mourir : à quel point, marchant dans l'étang, il avait senti la légèreté, la fraîcheur, la souplesse de l'eau qui ne le *laisserait* jamais se noyer.

Ce jour-là, quelque chose lui avait frappé le front avec une force terrible, incalculable, et il était tombé du radeau, dans l'eau, si vite, si brusquement, comme si le monde s'était soulevé de part et d'autre et l'avait rejeté tel un chardon, immatériel, léger comme une plume. Il avait dû crier, il avait dû hurler – il entendit le hurlement stupéfait d'un enfant – mais il n'avait pas eu le temps de penser, de voir, car l'eau sombre avait recouvert sa bouche, son nez, ses yeux grands ouverts. Ce qui arrivait ne pouvait arriver et pourtant : et pourtant, même dans l'eau, se débattant désespérément dans l'eau, il avait été heurté par un autre rocher lancé de très haut qui s'était écrasé sur lui, et la vase noire du fond de l'étang était remontée jusqu'à lui. Il luttait avec son corps. Ses bras, ses jambes. Il suffoquait mais il n'y avait pas d'air, seulement l'eau, l'eau et la boue, et pourtant il sanglotait, avalant l'eau et s'étouffant, écorché, désespéré, maudit et en furie, il sanglotait, car il savait qu'il se noyait même s'il ne savait plus que c'était Raphael qui se noyait, il raisonnait lucidement avec une partie de son esprit curieusement dissociée de cette horrible bataille (comme si elle flottait dans l'air un peu plus loin, mais sans voir, privée d'yeux pour regarder), comprenant que le fils Doan était venu là pour le tuer, pour le tuer délibérément – qu'il *allait* le tuer et que personne ne le saurait jamais.

Mais il n'avait pas été tué. Il ne s'était pas noyé.

Accroupi au bord de l'étang en cette journée humide et ensoleillée, reconnaissant pour tout l'air, si vif et si froid fût-il, qui pénétrait dans ses poumons, Raphael se trouva en train d'observer un petit banc de poissons minuscules à un mètre de lui. De tout petits poissons ! – ils s'élançaient, plongeaient, changeaient

brusquement de direction, puis revenaient en arrière, si près de lui maintenant qu'il aurait pu les toucher et les recueillir dans le creux de sa main. Des petits brochets ?... Il ne bougea pas, les regardant. Petites créatures minuscules, presque transparentes, à peine plus longues que l'ongle de son doigt le plus petit...

Il avait été sauvé en pénétrant dans leur élément, en apprenant à respirer dans l'eau : agile et glissant comme un poisson, fuyant la surface mortelle de l'étang, fuyant la voûte opaque de lumière que traversaient toujours de nouveaux blocs, telles de gigantesques gouttes de pluie meurtrières ; il nagea sous le radeau, et s'y agrippa avec des doigts qui s'enhardirent aussitôt, assez puissants pour le maintenir en place. Puis ce fut le silence. Un silence vaste et profond. Au milieu duquel s'éleva peu à peu la voix de l'étang, le murmure subtil et rythmé de sa voix. Il ne s'était pas noyé, il n'avait même pas perdu conscience malgré la blessure de sa tête. Mais il n'était plus éveillé. Il n'était plus Raphael Lucien Bellefleur II. Il resta là, sous le radeau (qui laissait passer des fentes de lumière diffuse, car les troncs étaient ajustés très grossièrement), ses poumons prudents dans leur nouvel élément, ses lèvres serrées très fort, attendant, n'attendant plus, en extase, gagné par un tel calme, par un plaisir si délicieux, dans lequel se disputaient les éclairs de lumière et l'obscurité lourde, profonde, que lorsque le danger fut passé – lorsqu'il fut passé depuis longtemps – il se réveilla à contrecœur, et sortit à la nage de dessous le radeau.

Il n'avait pas eu le temps de crier *À l'aide*, et sa voix avait été étouffée par l'eau, par la matière étonnamment dense et obstinée de l'étang, qui l'avait pourtant aidé : peut-être même avant que Raphael lui-même n'eût perçu l'ampleur du danger qui le menaçait. L'étang l'avait embrassé, soutenu, recueilli, il lui avait permis de respirer même à travers ces nuages de boue, ce léger tourbillon. Il l'avait caché, protégé. Il lui avait sauvé la vie.

Que le monde où il retourna, après un temps infini, lui parut irréel, *inintéressant* !... Il dégagea ses cheveux mouillés de son visage alors qu'il se rapprochait du rivage en trébuchant, s'essuyant les yeux, suffoquant. Son corps se déplaçait gauchement, vacillant sous le poids revenu du monde si lourd à porter, s'étirant vers le ciel sans fond, telle une colonne d'air, et pesant terriblement sur sa tête et ses épaules fragiles.

Soulever les pieds, quel effort. Reprendre le chemin de la maison.

Épouvantés de le voir dans cet état, ils pousseraient des hurlements, et lui demanderaient ce qui s'était passé... (Une chute accidentelle, son front avait heurté un rocher, ses vêtements

trempés.)

Irréel, ce monde, inintéressant. Le château. Les Bellefleur. Sa famille.

Raphael Lucien Bellefleur II.

Le monde s'étendait dans toutes les directions et l'étang, son étang, se trouvait au centre. Mais il ne pouvait le dire à personne ; il ne pouvait pas non plus leur dire que le fils Doan lui avait jeté des pierres : ils en feraient toute une histoire, ils agiteraient ciel et terre avec leur émotion, leur colère. Peut-être voudraient-ils même se venger du garçon. L'étang avait sauvé Raphael, il l'avait caché, il l'avait ramené à la surface une fois le danger passé, aussi ne voulait-il pas de vengeance : il était destiné à ne pas mourir, et il importait peu – il n'importait *pas* – qu'un autre être humain eût commis un acte violent à son égard.

Le petit poisson avait disparu dans l'ombre d'une herbe flottante de l'étang (qui était neuve elle aussi aux yeux de Raphael), et maintenant, sur la rive opposée, un troglodyte des marais glissait timidement sa tête entre les joncs. Immobile, Raphael croisa les bras autour de ses genoux.

Il attendit. Il avait toute la vie devant lui.

Le jardin muré

Ce fut au milieu des ruines luxuriantes du vieux jardin, derrière les murs de granit couverts de mousse, hauts de cinq mètres, que Germaine apprit à Leah quelle devait être sa tâche.

« Que veux-tu de moi ? Que *veut*-on de moi ? » demanda Leah, tout excitée.

Le bébé la regarda, avec ces yeux extraordinaires. Elle serra et desserra ses petits poings.

« Oui, Germaine ? Oui ? Quoi ? »

Leah se pencha sur le berceau en gondole, osant à peine respirer. À ces moments-là les pouvoirs du bébé étaient tels qu'elle pouvait sentir battre en son propre corps un cœur, un pouls follement exigeants, qui n'étaient pas les siens. C'était presque comme si le bébé n'était pas encore né, mais se trouvait encore dans son ventre, tirant d'elle sa nourriture mais lui apportant sa subsistance, lui insufflant du sang dans chaque parcelle de son être.

« Oui ? Germaine ? Que veux-tu de moi ? Est-ce que cela a un rapport avec... avec la maison, la famille, notre fortune, nos terres ? » chuchota Leah.

Quand il n'y avait personne la petite fille la regardait en face. Leah défaillait presque en contemplant ces yeux. Les lèvres du bébé remuaient aussi mais aucune parole n'en sortait : seulement un gazouillis, des roucoulements et des cris aigus, que Leah ne pouvait déchiffrer.

« Oui ? Que veux-tu de moi ? Oh oui... je t'en prie... je n'aurai pas peur... », supplia Leah.

Des visiteurs apparurent, et Germaine redevint un bébé ; d'une taille exceptionnelle, certes, mais sans rien d'extraordinaire. Elle respirait bruyamment, elle braillait, elle mouillait ses couches, elle envoyait promener sa couverture d'été. Aussi Leah redevint-elle une mère, assumant son rôle avec enthousiasme, changeant les couches, balançant le berceau, acceptant les compliments exagérés que Germaine détestait, elle le savait (Ah, comme votre petite fille grandit vite ! C'est incroyable qu'elle ait tellement grandi depuis –

depuis seulement une semaine ?). Elle prit le bébé dans ses bras, titubant sous son poids surprenant, auquel elle ne s'attendait jamais, rougissant, riant de fierté, ah, c'est vrai qu'elle *grandit*, elle a un appétit prodigieux, elle tète plus de lait que les jumeaux réunis et elle en redemande !

Puis les visiteurs prirent congé, la conversation retomba, et Leah renvoya aussi les servantes, afin de rester seule avec sa fille. Et elle dit, presque timidement, glissant un regard dans l'immense berceau : « Me suis-je rendue ridicule avec ces gens ? T'ai-je embarrassée ? Aurais-je dû les renvoyer tout de suite ?... »

Ce fut par une journée de mai exceptionnellement chaude que, somnolant à moitié, le bras étendu sur le berceau au-dessus du bébé, Leah prit conscience de la nature de sa tâche.

Et comme il était simple, et clair ! – comme il était lucide, le souhait de Germaine !

La famille doit reprendre toutes les terres qu'elle a perdues depuis l'époque de Jean-Pierre Bellefleur. Elle doit non seulement recouvrer toutes les terres – un empire considérable ! – mais elle doit aussi œuvrer pour prouver l'innocence de Jean-Pierre Bellefleur II.

« Mais bien sûr ! s'écria Leah abasourdie. Bien sûr. »

Elle se leva, profondément bouleversée. Son cœur oscillait, tel un pendule.

« Mais... bien sûr. »

Le bébé l'observait attentivement. Les petits yeux brillants ne clignèrent pas.

« Comment ai-je pu être aussi lente, aussi stupide, murmura Leah, pour ne pas l'avoir compris avant... Le nom des Bellefleur : l'empire des Bellefleur. Tel qu'il a été autrefois. Tel qu'il doit être aujourd'hui. Et le pauvre Jean-Pierre – un innocent qui pourrit dans la prison de Powhatassie – *comment* ma famille a-t-elle pu l'oublier toutes ces années ! »

Elle fut accusée d'avoir des pensées imprudentes, imprévoyantes par sa belle-mère, Cornelia, par sa propre mère, et même, raconta-ton, par son mari ; mais en fait elle avait réfléchi depuis quelque temps à la situation des Bellefleur, avant même la naissance de Germaine. Comment, par quelle malchance et par quelle administration défailante, les Bellefleur, qui avaient autrefois possédé un tiers de la région montagneuse, et des milliers d'hectares

dans la Vallée, avaient-ils tant perdu ? Comment était-ce arrivé, par quels complots diaboliques de leurs ennemis (et dans certains cas leurs « amis » avaient sans doute joint leurs forces à celles de leurs ennemis pour les tromper), par quelles manœuvres flagrantes et directes avaient-ils été forcés de vendre de grandes parcelles de terrain, des centaines d'hectares à la fois ?... Le procès de Jean-Pierre n'avait pas été le seul à se passer aussi mal : Leah apprit par Elvira que beaucoup de petits procès avaient été intentés contre les Bellefleur, concernant des questions de bornage de propriété, de droits miniers et d'indemnisation des ouvriers. Alors qu'à un moment donné les juges locaux avaient plutôt penché *pour* les Bellefleur, même lorsqu'ils n'étaient – peut-être – pas dans leur bon droit (Leah reconnaissait que le premier Jean-Pierre s'était livré à des activités équivoques, et que même Raphael, le plus scrupuleux des hommes d'affaires, le plus réfléchi des gentlemen, avait manifestement outrepassé ses droits à l'occasion), avec les décennies les Bellefleur entrèrent en disgrâce, perdirent leur emprise, et souffrirent plus qu'ils ne profitèrent de leur réputation exagérée (mais en quoi consistait exactement la « réputation » des Bellefleur ? – maintenant que Leah vivait au château, maintenant qu'elle *était* vraiment une Bellefleur, elle n'arrivait plus à se rappeler ce que disaient les étrangers). Les uns après les autres, tous les juges prononçaient des verdicts contre eux ; les jurés étaient moins sûrs encore (se trouvant à la merci de la corruption et de l'intimidation des ennemis des Bellefleur) ; après que le verdict stupéfiant de culpabilité eut été rendu dans l'affaire de Jean-Pierre II, et que ses deux appels successifs eurent été rejetés, on se mit à déclarer couramment dans la famille qu'aucun Bellefleur ne pouvait espérer de justice dans cette partie du monde. À l'âge de dix-huit ans Hiram fut envoyé à Princeton pour y acquérir une bonne culture générale, et ensuite faire son droit afin d'être élu ou nommé magistrat, et d'aider à redresser la situation scandaleuse que devait supporter sa famille – mais cela ne donna rien, Hiram déclara que le droit l'assommait, qu'il ne pouvait se forcer à étudier (il préférerait de beaucoup spéculer, sur le papier, et il acquit des fortunes prodigieuses par des investissements fantômes à la Bourse), et il rentra simplement pour participer à l'administration de la propriété ; et ce fut tout. Les Bellefleur n'avaient plus d'amis ni de relations puissantes au gouvernement. Par exemple, le gouverneur était un homme que personne ne connaissait dans la famille – et c'était lui, s'exclamait Leah, qui pouvait gracier Jean-Pierre à tout moment, s'il le voulait ! Le gouverneur possédait ces droits-là, et du temps de Raphael Bellefleur il les eût certainement employés en faveur de la famille ; mais maintenant tout avait changé. « Nous devrions placer

l'un de nos membres dans la résidence du gouverneur, dit Leah avec audace. Nous devrions avoir un sénateur. Nous devrions reprendre toutes ces terres – enfin, regardez l'une des vieilles cartes de Raphael, il y a de quoi éclater en sanglots, en voyant tout ce qu'on nous a volé ! Ils veulent *tout* nous prendre. » (Et parfois elle déroulait l'une des cartes sur parchemin de plus un mètre de long, couvertes de notes et de pattes d'araignée, qu'elle avait trouvées dans une vieille malle pleine d'uniformes de cavalerie souillés – un absurde chapeau d'hermine, des pantalons verts, des aiguillettes écarlates, des bottes, des boucles, des gants blancs tachés – pendant les étranges semaines d'insouciance et d'exaltation de la petite enfance de Germaine, où Leah transportait le bébé partout malgré son poids, rôdant tard le soir dans le château, chantant et fredonnant pour calmer la petite fille (qui dès le début se montra capable de hurlements et de crises de rage surprenants), marchant d'un pas leste, exubérant, triomphant, comme entraînée par la vitalité incessante de Germaine, qui épuisait tous les autres.) « Et si nous mettions quelqu'un dans la résidence du gouverneur, nous n'aurions plus de problème pour faire gracier l'oncle Jean-Pierre », disait-elle.

Les cartes, les vieilles cartes, surtout des cartes de géomètres : quel royaume ils avaient possédé ! Il y avait vraiment, comme disait Leah, de quoi éclater en sanglots. Elle était capable d'émouvoir grand-père Noel, et de mettre en colère Hiram, toujours sceptique et amorphe, en indiquant avec un crayon ou une vieille plume d'oie (trouvée dans le bureau de Raphael) tout ce qu'ils *avaient* possédé à une époque, et ce qu'on leur avait pris, fragment après fragment, parcelle après parcelle, dans certains cas les meilleures terres, le long du fleuve, et des propriétés riches en minéraux dans la région du mont Kittery : c'était une histoire que Noel et Hiram connaissaient bien, mais l'entendre souligner avec insistance par la jeune femme excitée et féroce de Gideon, qui n'hésitait pas à les interrompre au milieu d'une phrase quand ils essayaient faiblement d'expliquer les circonstances de l'une ou de l'autre des ventes forcées, dont la plupart avaient eu lieu du temps de Jérémie, était une tout autre affaire ; et *c'était* une autre affaire que de voir, comme l'esquissait rapidement Leah pour eux, de quelle façon les propriétés initiales, ce million d'hectares, étaient morcelées en pièces de puzzle qui *pouvaient* être réunies de nouveau.

« Ici, ici, là, et encore là », murmurait Leah, traçant des lignes imaginaires, louchant courbée sur le papier rigide, qu'elle devait souvent écarter des mains avides et tenaces du bébé (« Ah, quelle petite peste, elle met son nez *partout*, elle veut *tout* mettre dans sa

bouche ! » s'exclamait Leah) tandis que les hommes se pressaient à ses côtés. « Cette région, là, vous voyez ?... elle appartient maintenant aux McNievan... et là, le long du fleuve, n'est-ce pas la carrière de Gromwell... et cette partie triangulaire ici, de White Sulphur Springs au lac d'Argent..., savons-nous à qui elle appartient ?... Vous voyez comme toutes ces terres pourraient être réunies de nouveau, sans difficulté, et c'est ainsi que cela devrait être. La terre se tient d'un seul tenant, elle forme un bloc, et il y a quelque chose d'artificiel et d'injurieux dans la manière dont elle est morcelée, vous ne trouvez pas ? »

Elle était si belle dans sa fièvre de justice, et ses yeux bleu ardoise brillaient d'un éclat si magnifique, que les hommes ne pouvaient que répondre : « Oui, oui, nous sommes d'accord, *oui*, vous avez absolument raison. »

Le jardin, le jardin muré. Un fouillis brumeux, ensoleillé, de baisers et d'étreintes chaleureuses, de gronderies, de fleurs vermillon, de papillons jaune et blanc, de graines d'érable voltigeant dans la chaleur de mai. Un ciel bleu intense dans lequel planaient des faces de géants. Quel beau bébé ! Comme elle est grande ! Des parfums enivrants : de bananes à la crème, de confiture de framboises, de gâteau au chocolat, de citron pressé dans le thé. De lait au miel, tété avec avidité.

Un aliment écrasé dans une cuillère. Le goût métallique de la cuillère, et sa dureté. Une rage soudaine, comme une explosion : des coups de pied, des hurlements, la nourriture jetée au loin.

N'est-ce pas qu'elle a du caractère, disait Leah en riant, essuyant l'ourlet de sa robe avec une serviette.

Le jardin muré, ces chaudes journées de printemps. Des restes de statues souillées par les intempéries, importées d'Italie par l'arrière-arrière-grand-père Raphael : Hébé effrayée et chagrinée, de la grandeur d'une mortelle, les yeux mi-clos, la tête baissée, et protégeant faiblement son corps de ses bras minces ; un Cupidon accroupi en marbre avec des yeux exorbités, un sourire doux et narquois et des ailes dont les plumes en volute avaient été sculptées, avec beaucoup de soin, par un artiste anonyme épris de détail ; un Adonis gracieux dont la joue droite était décolorée, comme par des larmes d'encre, et dont la base était recouverte de bruyères. (Et bien sûr le bébé se prenait les pieds dans les bruyères, malgré le regard vigilant de Leah. Et bien sûr il y avait des plaintes déchirantes qui s'entendaient de partout, à tel point que plusieurs des enfants, qui

jouaient au bord du lac, accouraient pour voir qui on assassinait.)

Le jardin muré où Leah contemplait ses cartes, buvant du café pendant des heures, grignotant des pâtisseries, berçant Germaine dans ses bras et lui fredonnant des airs. Une mélodie, une musique constantes, ponctuées par les voix des autres – Christabel (qui voulait tenir le bébé, qui suppliait sa mère de la laisser le nourrir, et même changer ses couches) et Bromwell (qui, jusqu'au jour où Leah y avait brusquement mis un terme, avait pesé, mesuré et examiné en détail sa petite sœur, jour après jour, testant ses capacités à fixer le regard, à attraper les objets, à reconnaître les gens, à sourire, à réagir à des questions, à des jeux et à des stimuli simples – la chaleur, le bruit, la couleur, le chatouillement, le pincement – à différents degrés d'intensité : il notait ses observations méticuleuses sur le développement du bébé dans un but scientifique, protesta-t-il, furieux de l'attitude ignorante et possessive de sa mère (qui était, déclara-t-il, caractéristique des paysans) et la grand-mère Cornelia (qui passait beaucoup de temps simplement à regarder le bébé mais qui répugnait à le tenir, et même à le toucher, et même à assister à son bain ou à être présente pendant qu'on le changeait. – « Ces yeux verts me *transpercent*, murmurait-elle, ils me *transpercent* et me *transpercent*, et n'en finissent jamais avec moi »), et le cousin Vernon (dont la barbe hirsute et piquante et la voix chantante quand il récitait sa poésie avaient le don de faire sourire aussitôt le bébé) et Noel et Hiram et Lily et Aveline et Garnet Hecht (qui aidait souvent Leah à s'occuper de Germaine lorsqu'elle était d'humeur – ce qui n'arrivait pas toujours – à supporter les manières serviles de la jeune fille) et les autres enfants, si nombreux... Bien sûr Gideon apparaissait de temps en temps ; immense, colossal, impérieux ; avec le droit (qu'aucun des autres hommes ne paraissait avoir, pas même grand-père Noel) de saisir Germaine dans ses mains et de la lancer dans le ciel, tandis que ses hurlements résonnaient dans tout le jardin. Et il y avait des voix inconnues, des visages inconnus, trop nombreux pour les compter.

Seule tante Veronica ne se montrait pas au jardin. Car elle était perpétuellement en deuil, disait-on, et elle ne s'autorisait à sortir de ses appartements que le soir, et à ce moment-là, bien sûr, le bébé était couché.

Le soleil, les bourdons, les tourterelles des bois picorant avidement les miettes de pain, s'envolant dans les airs quand Germaine s'approchait en agitant les bras. Le grand chat Mahalaleel se vautrant dans l'herbe et roulant sur le dos pour que Leah ou l'un des enfants lui caresse le ventre. (Comme l'une de ses griffes invisibles s'accrochait vite dans la chair ! – C'était toujours un

honte, d'être des *Bellefleur* qui ont *renoncé* ! »

Ce fut dans le jardin, somnolant à demi dans la tiédeur du soleil oblique, doux comme le miel, que Leah se rappela la naissance de Germaine : pas plus d'une heure de travail, puis le miracle du bébé, placé dans ses bras, tétant aussitôt avec vigueur ; et à son chevet, Gideon qui lui étreignait la main. Tu as été la plus facile de tous, murmura Leah. Tu ne m'as donné aucun mal. J'ai à peine *saigné*...

Maintenant il y avait une raie moussue sur son ventre. Et son ventre, sa taille, ses cuisses, étaient flasques. Et ses seins tombaient. Mais elle maigrissait peu à peu, ses chevilles et ses mollets étaient redevenus normaux, et son visage ne laissait apparaître que quelques rides dues à la tension. Comme vous avez bonne mine, Leah, disaient les gens. Et à Gideon : Comme votre femme est belle... (Et Gideon souriait d'un air guindé et les remerciait, car que pouvait-il faire d'autre ?)

Le jardin, le bourdonnement des insectes. Les heures des repas, les siestes. Les chatons qui roulent et viennent culbuter sous vos pieds. Les enfants qui jouent à se faire coucou autour du cadran solaire, autour de la haute statue solitaire de Hébé. Sous les branches tombantes du cèdre du Liban. (Où, un matin, ils découvrirent un opossum à moitié dévoré que Mahalaleel avait apporté en le traînant par-dessus le mur du jardin.) Leah déchirant des enveloppes ouvertes, les laissant tomber sur le sol de la terrasse. Leah se cognant le nez contre celui du bébé, tout aplati, ou essuyant la bouche du bébé, ou marchant avec l'enfant sur sa hanche, penchée d'un côté. Leah agitant le hochet – de bois sculpté, incrusté de corail et d'argent – que tante Veronica avait offert à Germaine. Ou gonflant un ballon rouge et le laissant s'envoler, voltiger, et tomber dans l'herbe tandis que Germaine poussait des cris. Leah sortant Germaine des feuilles mortes cassantes dans la vieille fontaine, s'écriant : Mais qu'est-ce que tu fais, pour l'amour de Dieu, tu as envie de te rendre aveugle ?... tandis que le bébé pleurait.

Ce fut dans le jardin, un matin de mai où Gideon partait pour un voyage de cinq jours dans le Midwest, lié à la vente d'un certain nombre de ses chevaux, que Leah aborda pour la première fois le sujet de son oncle Jean-Pierre, qui devait être remis en liberté, et parla de la nécessité de reprendre toutes les terres – *toutes* les terres – que les Bellefleur avaient perdues. Gideon était penché sur le berceau du bébé, un index emprisonné dans les doigts extraordinairement puissants de l'enfant ; il émit un grognement qui pouvait être un signe d'assentiment.

« Alors tu vas m'aider, Gideon ? » dit Leah.

Elle s'approcha pour glisser un bras autour de sa taille, puis elle hésita. Gideon regardait les yeux vert-noisette de sa fille, qui le captivaient avec une telle force : qui semblaient presque l'étreindre, et le figer sur place. Il n'avait jamais tout à fait compris l'existence des jumeaux, le fait qu'il avait engendré Christabel et Bromwell, et cela le dépassait, cela le dépassait à un point effarant, que ce bébé fût aussi le sien. Bien sûr, tout cela était très ordinaire, et même courant, il avait même aidé à choisir son prénom, tout le monde avait eu un comportement très terre à terre à propos de l'accouchement (il savait bien sûr que le travail avait été difficile, il ne savait rien sur l'accouchement même), ces choses arrivaient tout le temps, il valait mieux ne pas s'y attarder, ne pas se poser de questions, laisser sa pensée voler ailleurs... Quand il retira son doigt le bébé resserra son étreinte.

« Ah, qu'elle est forte ! Elle est merveilleuse, elle est si rapide ! dit Gideon en riant. Elle est *forte*.

– Tu vas m'aider ? » demanda Leah.

Se redressant, Gideon repoussa des deux mains les cheveux qui tombaient sur son front, d'un geste brusque, et sourit à Leah sans la regarder tout à fait. « Bien sûr, dit-il, je ferai tout ce que tu voudras.

– Tout ce que je voudrai ?... dit Leah, glissant son bras autour de sa taille.

– Tout, tout, tout », répondit Gideon en s'écartant.

Le torrent Sanglant

Sur la falaise au-dessus du lac Noir où croissait le lilas sauvage au milieu des pins qui repoussaient à côté du torrent Sanglant (encore alimenté au début de juin par la fonte des neiges, et plongeant avec une étrange musique gutturale au bas des escarpements en granit de la falaise, formant une demi-douzaine de cascades écumeuses avant de se jeter dans l'eau noire, trente mètres au-dessous), sur la terre même où autrefois, certains soirs de juin, d'autres êtres, d'autres Bellefleur, malades d'amour, obsédés ou privés d'amour, contemplaient, au-delà des eaux maussades du lac Noir, la forêt de la rive opposée et le croissant du lac d'Argent dans le lointain, phosphorescent même lorsque la lune était cachée par un nuage – sur le sol même, planté d'herbes sauvages, de saxifrages et de trèfle, où Jean-Pierre Bellefleur, dans son âge mûr, rêvait d'une jeune fille, d'un visage de jeune fille, qu'il n'avait pas vu depuis trente ans, et où Hepatica Bellefleur succomba pour la première fois à l'étreinte de cet homme basané et barbu, au nom oublié, qui la courtisa avec tant de vigueur et finit par la séduire, pour leur malheur commun, et où Violet Odlin Bellefleur, enceinte sans doute pour la dixième fois (il y avait eu tant de grossesses écourtées, tant de fausses couches, et plusieurs bébés mort-nés, ou qui n'avaient survécu que quelques jours, qu'elle avait cessé de les compter, et considérerait même qu'il était de son devoir d'épouse et de chrétienne soumise et obéissante de renoncer à toute activité aussi consciente que le calcul), marcha au clair de lune, insouciant, murmurant tout haut, ponctuant à l'occasion le bruit sourd du torrent Sanglant d'éclats de rire de petite fille, tandis qu'elle répétait non pas son refus vigoureux à la proposition de Hayes Whittier, qui était si inévitable, si inéluctable, elle n'aurait pas besoin de chercher ses mots pour cela, mais la réponse favorable qu'elle ne lui ferait pas (bien que son refus dût détruire pour la seconde fois les espoirs que son mari avait de devenir gouverneur, et peut-être aussi son esprit – Violet *était* une épouse vertueuse, incapable de s'imaginer autrement), et où Veronica Bellefleur se promena en secret avec ce noble Suédois qui se faisait appeler Ragnar Norst et qui justifiait son teint sombre et ses yeux noirs et profonds aux cils épais en laissant entendre gaiement qu'il y avait du sang « persan » dans la branche maternelle de sa famille, et où Ewan Bellefleur s'étendit énergiquement sur

l'une ou l'autre de ses amantes anonymes, dans la chaleur, la chaleur obsédante, tenant presque de la folie, de son adolescence précoce et prolongée, qui restait pour lui une affaire très sérieuse presque tout le temps, et ne cessait de l'être pour ses innombrables et infortunées amies, et où Vernon Bellefleur errait et continuait d'errer, un livre dans une poche arrière, des papiers couverts d'idées de poèmes, de mots épars qui avaient un écho musical à son oreille, des premiers vers de sonnets d'amour – dont la syntaxe alambiquée devait faire apparaître la femme de son cousin Gideon sous la forme d'une certaine *Lara*, l'amour suprême et mystérieux de la vie du poète, son unique raison de vivre – fourrés dans ses autres poches ou devenant humides de sueur dans ses mains, quand l'insomnie ou la peur du sommeil le poussaient à grimper le long du torrent Sanglant bien qu'il s'essouffât rapidement, et que les caille-lait et les bardanes s'accrochaient aux jambes de ses pantalons, et que son cœur se serrait de savoir que tout ce qu'il faisait était futile, et où Yolande, à son insu, devait marcher au soleil, rêvant à demi à – à qui ? à quoi ? – parfois l'image séduisante de sa rêverie avait un visage, un visage d'homme, celui de son oncle Gideon ? – ou le visage d'un étranger ? – ou celui d'un jeune homme d'une ferme d'élevage sur la route d'Innisfail, qu'elle voyait rarement ; et quelquefois l'image n'était pas du tout celle d'un visage d'homme mais représentait son propre visage, mystérieusement transformé, rayonnant d'une beauté impalpable, inattendue, comme un peuplier en mai (magnifique dans la gloire radieuse de son feuillage vert et or, avant que les autres arbres ne se couvrent de feuilles), non seulement rayonnant mais amplifié, son visage étalé, à demi transparent, sur le lac, la forêt, le ciel même, courbé en arc au-dessus d'elle comme elle s'arrêtait, enivrée par la promesse de – la promesse riche, troublante, séduisante, de – de tout ce qu'était – de tout ce que deviendrait cette image digne de la dévotion de Yolande Bellefleur ; ici les amants se pressaient l'un contre l'autre en silence, s'écrasaient désespérément, se cramponnant l'un à l'autre, gémissant : *Ne bouge pas, ne bouge pas*, car s'il ne se passe rien, s'il ne se passe vraiment rien et qu'aucune semence ne jaillit, alors Gideon n'a pas été infidèle, pas exactement – et il n'y aura pas de conséquences.

Une nuit de juin, près du torrent Sanglant, sur la colline au-dessus du lac Noir, une fois qui n'était pas la première, en ce lieu secret : Gideon et Garnet étroitement enlacés, leurs corps tendus unis l'un à l'autre en ce mariage, implacablement soudés ; Gideon murmurant : *Ne bouge pas* comme une prière.

Ses yeux fermés très fort. La pénétrer, sans respirer. Ah, le moindre mouvement ! La moindre erreur ! Elle reste très immobile,

agrippée à lui. Ses seins pressés contre sa poitrine. Elle ne bouge ni ne proteste. Ils doivent éviter la moindre friction... Il lui a interdit de lui dire qu'elle l'aime, c'est une petite chanson rauque et folle qu'il ne veut pas entendre, pas plus qu'il ne veut voir son visage pâle de pétale de rose, meurtri et déchiré et enivré simplement par sa taille, et ce qu'il doit accomplir. *Ne bouge pas*, geint-il. Leurs têtes sont à quelques mètres du torrent Sanglant mais déjà ils n'entendent plus le murmure du ruisseau. Ils n'ont plus conscience du lac tout en bas, ni du ciel au-dessus d'eux, qui se dissout lentement dans l'extase un peu glacée du clair de lune. Bien sûr il y aura des conséquences mais les amants s'enlacent trop farouchement pour comprendre même qu'ils sont enlacés, qu'ils ont deux corps distincts et qu'il y a un danger, un grave danger, dans ce qu'ils font, empalés dans l'instant, dans l'instant présent, oubliant le passé et l'avenir : oubliant tout le reste.

Chaque parcelle de son immense corps, chaque cellule, frémissante, près de se libérer. Ils doivent rester immobiles et innocents comme les morts. Comme les chiffres sur les tombes des morts. Leur respiration ralentit, ralentit. Un calme surnaturel. Ils doivent. *Ne*, murmure-t-il, les yeux douloureux, ses mains tâtonnant pour la maintenir immobile. (Il sent les os proéminents de son bassin sous ses pouces). Cette petite Garnet toute maigre, qui pourrait aimer une chose aussi maigre, n'est-elle pas touchante, bien sûr je l'aime bien et elle est jolie mais n'est-elle pas touchante, si amoureuse de *toi*... Mais toutes les femmes sont amoureuses de Gideon Bellefleur n'est-ce pas...

Arrête, chuchote Gideon.

Il est si large, si gonflé, si tendu par ce plaisir perçant et terrible, qui veut seulement hurler à la folie et chasser la nuit, que le cou et la colonne vertébrale de la fille pourraient facilement se briser ; aussi doit-il se tenir aussi raide que possible, les genoux tremblant sous l'effort inhabituel, une sueur glacée perlant sur son front et son dos. Dans son imagination il voit, mélangés à une douzaine d'autres images, deux fers à cheval à la place de ses mâchoires, serrés, serrés l'un contre l'autre avec une violence terrifiante. *Arrête. Attends. Non*. Ses côtes sont des barres d'acier qui vibrent si légèrement, si délicatement, qu'elles risquent de se briser : le contact des doigts hébétés de la fille lui est presque intolérable. Son cou est une verge, son pénis est une verge ; ses poumons se contractent avec une infinie prudence car s'ils se gonflent brusquement tout est perdu ; ses yeux, écarquillés, aux paupières figées, menacent de sortir de leurs orbites. Son pénis est une verge, une verge tourmentée qui s'introduit lentement dans le corps de la fille, qui l'enfonce dans

l'herbe, dans la terre, dans le martèlement de l'instant, et du cœur qui bat. Il n'y a pas moyen de l'arrêter. Pas moyen de l'arrêter. Mais il murmure : *Arrête* entre ses dents serrées.

Le chas de l'aiguille, le chas de l'aiguille, chantent de toutes petites voix, mêlées au tumulte du ruisseau, et Garnet retient instinctivement son souffle en les entendant, et resserre son étreinte – ses bras minces noués sur son dos, ses jambes d'une force surprenante pressées contre les siennes. Le chas de l'aiguille a attrapé plus d'une demoiselle souriante, et maintenant... et maintenant c'est toi qu'il a attrapée... Au mariage, devant l'autel même, elle l'avait poussé du coude et lui avait lancé un regard qui l'avait fait défaillir, chuchotant : Tu ne m'aimes pas ; tu as eu tant de femmes ! Tu ne m'aimes pas ! Dans la robe blanche éblouissante de soie moirée, garnie de centaines de perles, son voile plus délicat que les étoiles cristallines de la glace profonde du lac Noir, si frémissante de vie que les battements puissants et généreux de son cœur se reflétaient dans ses yeux, elle le regarda simplement : et sa belle bouche large se détendit, mais presque imperceptiblement, et il sut qu'il était sauvé. Elle s'élança témérairement vers le bord de la falaise et plongea, en un mouvement si gracieux, si parfait, qu'elle semblait contrôler son corps ; et il voulut courir après elle et se jeter dans l'eau à ses côtés, mais il fut incapable de bouger. Le chas de l'aiguille, le chas de l'aiguille... Sa tête, une tête de pouliche, vint heurter sa mâchoire. Et il y eut des rires. Tu ne m'aimes pas, tu es une brute, retentit sa voix, le narguant presque jusqu'à la folie, je ne te pardonnerai jamais ce que tu as fait à Love, je n'oublierai jamais, éclatant d'un rire strident comme il essayait de la déshabiller et lui échappant pour courir pesamment à travers la chambre de la suite d'hôtel, et il la poursuivit, avec un rire effrayé, un rire inconnu, les bras maladroitement écartés, et elle se mit à le gifler, plus fort qu'elle ne l'aurait dû, et sa peau était brûlante, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux, et elle l'embrassa à pleine bouche, suçant et mordant, puis elle se recula, le repoussa du dos de sa paume, et le regarda pour la première fois, le visage empreint d'une répugnance exagérée. – Oh, mais regarde-toi, regarde, tu es un ours gris ! Un babouin ! Regarde tous ces poils, cette fourrure, oh, mais *regarde*, mon Dieu, et sa voix s'éleva gaiement, follement, et elle laissa échapper un éclat de rire surpris, grossier, comme l'abolement d'un animal. Comment peux-tu !... Comment est-ce possible !... Je n'ai pas épousé un babouin, que je sache ! Gideon, saisi, honteux, ne lui courut pas tout de suite après mais essaya de dire – quoi donc – bégayant, marmonnant, son visage déjà échauffé s'enflammant sous le choc du dégoût de sa jeune épouse – essaya de dire qu'elle avait dû le voir nager, n'est-ce pas – il n'y pouvait rien – les poils sur sa

poitrine, et sur son ventre – il n'y pouvait rien – il était désolé – mais elle avait dû le voir nager, n'est-ce pas, et d'autres hommes aussi... La pluie s'écrasait contre la fenêtre de la chambre, tels les visages hilares, immatériels, des démons, Gideon se dit presque dans sa confusion que les gens de l'hôtel étaient au courant et avaient réussi à grimper jusque-là pour les regarder, ou étaient-ce ses amis, ses frères et ses cousins, venus pour se moquer de lui, tandis que Leah restait accroupie dans un angle éloigné de la pièce, le corps teinté de rose par la lumière de la bougie, luisant comme s'il avait été, à l'image du sien, recouvert d'une fine couche de sueur huileuse, et elle fondit en larmes, il se précipita vers elle et l'étreignit, surpris de la trouver si petite dans ses bras, de la sentir presser passionnément son visage contre sa poitrine : Oh Gideon je t'aime, je t'aime je t'aime...

Ne bouge pas, dit Gideon faiblement.

Ne bouge pas ne bouge pas ne bouge pas.

La fille, épuisée, sanglotante, reste immobile sous lui, mais ne peut desserrer son étreinte, terrifiée par les voix si proches d'elle dans l'herbe folle, et la présence qui rampe à leurs côtés. Ne vous arrêtez pas, continuez, qu'est-ce que vous faites donc tous les deux, vous croyez que je ne suis pas au courant, que je ne vous épie pas depuis des mois, allez, allez, imbéciles que vous êtes, lamentables imbéciles, Leah riant avec colère, jubilant, un fétu de paille ou un brin d'herbe entre les dents, pour chatouiller le pauvre Gideon, effleurant son oreille, puis ses lèvres, et revenant au lobe de l'oreille, le chatouillant, glissant le brin d'herbe à l'intérieur, puis descendant le long de son cou aux veines gonflées, le long de son épaule, luisante de sueur. Vous croyez que je ne sais pas tout ce qui se passe chez moi, vous croyez que je ne vous ai pas vus vous regarder ou vous parler à l'oreille, imbéciles que vous êtes, passant le brin d'herbe taquin sur son dos, le long de sa colonne vertébrale, et puis brusquement, sans prévenir, sa main chaude, moite, hardie, s'abat sur son dos, frotte sa colonne vertébrale, frotte la base de son épine dorsale, la petite bosse en bas de son épine dorsale, frottant avec une énergie si vigoureuse et lascive que Gideon est aussitôt plongé – projeté – dans un délire dont il ne peut espérer revenir un jour, bien qu'il supplie même dans son paroxysme final : *Non je t'en prie ne bouge pas attends non non...*

Le poète

Vernon, le grand-oncle de Germaine, le poète, grisonnant prématurément, le visage doux, avec ses yeux vairons qui la ravissaient tant (Vernon aimait s'accroupir devant elle, fermant un œil, puis l'autre, l'œil bleu, l'œil marron, l'œil bleu, tandis que l'enfant le regardait, la bouche ouverte, marmonnant et agitant ses poings, parfois fermant ses deux yeux dans l'excitation du jeu, hurlant d'un rire de plus en plus fou à mesure que le rythme s'accélérait et que l'œil marron, l'œil bleu, l'œil marron, l'œil bleu s'ouvraient et se fermaient de plus en plus vite, jusqu'à ce que les larmes ruissellent sur les joues de Vernon et se perdent dans sa barbe), était, disait-on ouvertement, avec la « franchise » des Bellefleur qui causait tant de chagrin, une déception pour sa famille et pour son père en particulier : non pas simplement parce qu'il était évidemment incapable d'additionner une colonne de chiffres (ce que Bromwell avait su faire parfaitement dès l'âge de deux ans), ou de suivre intelligemment les discussions familiales sur l'éternel sujet des taux d'intérêt, des dettes, des emprunts, des hypothèques, des métayers, des investissements, et des prix sur le marché des divers produits fabriqués par les Bellefleur, ou même parce que étant un célibataire aux épaules tombantes, distrait et toujours prêt à s'excuser dont le visage ressemblait (comme le disait affectueusement sa nièce Yolande) à un morceau de vieux fromage, et dont les vêtements informes, qu'il changeait si rarement, dégageaient une odeur regrettable d'oignons, de sueur rance, de solitude, d'ivresse, de fruits pourris (il fourrait dans ses poches des trognons de pommes et de poires, des pelures d'oranges, des peaux de bananes, et même des tomates à moitié mangées, car il était habitué grignoter pendant ses promenades, composant de la poésie dans sa tête et la gribouillant ensuite sur des bouts de papier qu'il fourrait également dans ses poches, souvent sans se rendre compte de ce qu'il faisait), et – mais comment l'exprimer ? – de simple *bizarrierie*, il ne se marierait probablement pas dans une famille réputée ou prospère, et ne se marierait probablement pas du tout ; mais à cause de son essence, de son âme, de son *être* même.

Bien sûr la famille n'utilisait pas ces mots-là. Ils en prononçaient d'autres, et souvent.

« Rappelle-toi que tu es un Bellefleur », disait Hiram à Vernon avec irritation, quand il partait pour l'une de ses promenades (parfois il n'allait pas plus loin que le cimetière, ou le village ; parfois il faisait tout le tour du lac Noir et apparaissait à Bushkill's Ferry où, malgré son extrême timidité (en public, et même parfois en présence de sa propre famille, il rougissait perpétuellement comme si sa peau un peu rugueuse était giflée par le vent), il proposait de réciter ses poèmes dans l'épicerie ou à la minoterie ou même dans l'une des tavernes (où les hommes qui travaillaient pour les Bellefleur étaient susceptibles de se réunir) ; quelquefois son inspiration poétique (qu'il expliquait comme « venant de Dieu ») était si totale qu'il perdait le sens de l'orientation et remontait un méandre du Nautauga en pleine nature, ou escaladait les collines par mauvais temps ; une fois il disparut dix-sept jours et il fallut lancer des chiens de chasse sur ses traces, pour le retrouver affaibli par la malnutrition et une « tempête » de poésie, dans les ruines d'une cabane de trappeur à quelque cinquante kilomètres au nord-est du lac Noir à l'ombre du mont Chattaroy). « Rappelle-toi que tu es un Bellefleur, ne nous mets pas dans une situation embarrassante, s'il te plaît, ne donne pas à nos ennemis des raisons de nous ridiculiser », disait Hiram. « Comme s'ils n'en avaient pas assez comme ça.

– Nous n'avons pas d'ennemis, père, dit doucement Vernon.

– Je vais demander à Henry de te suivre, si tu veux. À pied ou à cheval. Alors si tu te perds, ou si tu te blesses...

– Qui sont nos ennemis, père ? » demanda Vernon. Bien qu'il tînt tête à son père il ne pouvait s'empêcher de loucher ; et c'était un tic qui irritait particulièrement Hiram. « Cela ne me semble pas...

– Nos ennemis, dit Hiram, sont parfaitement visibles.

– Oui... ?

– Ils sont partout, ne fais pas l'imbécile. Cette façon que tu as de *prétendre* que tu es un simple d'esprit, un génie poétique touché par la main de Dieu !...

– Je ne suis pas un génie poétique, répondit Vernon, virant au rouge brique. Vous savez parfaitement que je viens à peine de commencer, j'en suis seulement à mon apprentissage, j'ai encore beaucoup, beaucoup de chemin à faire... Père, je vous en prie, ne déformez pas tout ! C'est vrai que je suis poète et que Dieu m'a touché... Dieu demeure *en* moi... et je, je... je me suis consacré à la poésie... c'est le langage que Dieu emploie pour parler à l'homme... une âme qui s'adresse à l'autre... Vous devez savoir combien je

tâtonne et j'hésite, combien je désespère de créer quelque chose qui soit digne de Dieu, ou même d'être entendu par mon prochain, et que la poésie reste pour moi un mystère perpétuel : est-ce une façon de rentrer chez soi, de retrouver sa maison perdue ? Quelquefois je le comprends si clairement, dans un rêve, ou quand je suis à moitié réveillé, ou, ce matin, en donnant à manger à Germaine dans le jardin, quand elle a fourré tous ses doigts dans sa bouche et m'a craché ses abricots écrasés à la figure et a été secouée de rire en *me* voyant, et je me suis surpris à la regarder droit dans les yeux et à me mettre à rire moi aussi, parce que... parce que... une barrière avait été franchie, un mur entre nos âmes avait été... C'est comme s'il y avait une enveloppe entre nous, une membrane, presque transparente, voyez-vous, père, entre votre âme et la mienne, pendant que nous sommes ici à parler, et de simples mots ne peuvent la pénétrer... bien que nous nous y efforcions, Dieu sait que nous nous y efforçons... mais... mais quelquefois un geste, une action, une certaine *façon* de parler... une façon de parler qui est de la musique ou de la poésie... qu'on ne peut contrôler, ni apprendre... mais on peut l'apprendre à *moitié*... Quelquefois, père, vous voyez, dit-il, ses mots se bousculant à la hâte, désespérément, et ses yeux se réduisant à de simples fentes, devant le silence de marbre que lui opposait Hiram, vous voyez... cela..., cela peut... La poésie... Je veux dire nos âmes... Ou étais-je en train de parler de Dieu, de Dieu qui parle en nous... certains d'entre nous... Il y a un lieu, père, il y a un foyer, mais ce n'est pas ici, et ce n'est pas perdu non plus et nous ne devrions pas désespérer, la poésie est une façon de revenir, de rentrer à la maison... »

Hiram s'était un peu tourné de côté, de telle sorte que *son* œil blessé, son œil trouble, fixait Vernon. Au bout d'un long moment il dit, avec une patience inhabituelle : « Mais il y a un foyer, Vernon. Le nôtre. Ici. Ici même. Exactement – précisément – *ici*. Tu es un Bellefleur malgré le sang de ta mère qui coule malheureusement dans tes veines, et tu vis ici, tu te nourris de nous, c'est ta maison, ton patrimoine, ta responsabilité – et tous tes discours prétentieux ne pourront rien changer à ce que je dis. Tu es un Bellefleur...

– Je ne suis pas un Bellefleur, chuchota Vernon.

– ... et je te demande seulement de ne plus couvrir notre nom de ridicule.

– Je ne suis un Bellefleur que par accident », dit Vernon.

Hiram resta très calme. S'il était perturbé il n'en laissa rien paraître : il se contenta de tirer sur ses poignets de chemise. (Chaque jour, même au cœur de l'hiver, lorsque le château était

bloqué par les neiges, Hiram s'habillait impeccablement : mettant des complets faits sur mesure, des chemises d'un blanc éblouissant qu'il changeait parfois au milieu de l'après-midi, et encore le soir, pour le dîner ; il portait une quantité de gilets, quelquefois très colorés ; et toujours sa montre et sa chaîne ; et des boutons de manchettes en or ou ornés de pierreries. Bien qu'il eût souffert toute sa vie d'une bien étrange maladie – le somnambulisme –, il donnait l'impression d'être non seulement en excellente santé, mais de se maîtriser admirablement.)

« Je ne comprends pas ce que tu dis, Vernon, dit doucement Hiram.

– Je ne veux pas vous contredire, père, mais je dois... je dois l'expliquer clairement... je ne suis pas un *Bellefleur*, je suis seulement moi-même, Vernon, je suis fondamentalement Vernon et non Bellefleur, j'appartiens à Dieu, je *suis* Dieu, Dieu demeure en moi, je veux dire... je veux dire que Dieu parle par ma bouche... pas toujours... bien sûr... mais dans ma poésie... quand elle est réussie... Vous voyez, père, dit-il, si nerveux, si excité, que la salive se mit à couler sur ses lèvres pâles, le poète sait qu'il n'est qu'un peu d'eau versée dans la rivière, il *sait* qu'il est éphémère et mortel et qu'il peut se noyer à tout moment, en Dieu, et qu'il court un risque en appelant la voix de Dieu... mais le poète doit accepter ce risque... il doit courir le risque de se noyer en Dieu... ou dans autre chose... je veux dire la poésie, la voix... le, le rythme... Et alors il n'est plus celui que les gens disent, il n'a plus de nom, il n'appartient plus à personne, sinon à cette voix..., et ils ne peuvent le revendiquer..., ils n'osent le revendiquer... »

Hiram se tourna brusquement, et frappa Vernon sur la bouche.

Cela arriva de façon si soudaine, si inattendue, que durant quelques secondes ni l'un ni l'autre ne saisirent tout à fait ce qui s'était passé.

« Je... je... je dis seulement, hoqueta Vernon, reculant, la main pressée contre sa lèvre en sang, je dis seulement que... que... que la véritable demeure de l'homme est ailleurs, je ne réside pas dans ce château de fierté et de vanité, parmi toutes ces... ces possessions hideuses..., je ne suis pas votre fils pour que vous me commandiez..., je ne vous appartiens pas... Je suis Vernon et pas Bellefleur... Je suis Vernon et pas... »

Comme son fils, Hiram avait le visage en feu, et son teint devint presque violacé. Avec un geste de dégoût familial, résigné, il congédia simplement son fils.

« Tu es fou, dit-il. Va te noyer.

– Je suis seulement Vernon et pas Bellefleur et ne vous avisez pas de me revendiquer comme l'un des vôtres, dit Vernon en pleurant, recroquevillé sur le pas de la porte comme un petit vieux ; vous avez chassé ma mère loin de moi avec votre cruauté des *Bellefleur*, et vous m'avez enterré vivant avec votre démente des *Bellefleur*, et maintenant vous... et maintenant... Mais vous ne triompherez pas... Aucun de vous ne triomphera... Je sais que vous complotez quelque chose avec les autres..., vous et Leah..., même Leah..., Leah que vous avez corrompue avec vos discours sur l'argent, la terre, l'argent, le pouvoir, l'argent, l'argent... Même Leah ! Même Leah ! »

Hiram lui fit signe de s'en aller avec le calme dédaigneux d'un magicien. Ses mains, comme celles de Vernon, étaient longues et douces ; mais ses ongles étaient soigneusement limés. « Que sais-tu, mon garçon, de *Leah* ? » murmura-t-il.

Paie-des-Sables

Deux nuits de suite, vers le milieu de l'été, où ils campaient au bord de lacs lointains et sans nom quelque part au sud du mont Kittery, Gideon et son frère Ewan connurent une étrange expérience commune – honteuse, laide, inexplicable, et surtout pénible – dont personne dans la famille ne devait jamais entendre parler, et que les frères eux-mêmes, presque dès leur retour au manoir des Bellefleur, devaient oublier.

Ils étaient depuis une semaine les hôtes de W. D. Meldrom, commissaire de l'État à la Protection de la nature, dans son immense réserve de montagne. (Les Bellefleur étaient depuis de longues années les amis et les partenaires en affaires des Meldrom, cela remontait à l'époque animée où Raphael Bellefleur avait financé si généreusement la campagne de ses amis républicains ; il y avait eu un mariage ou deux entre les familles, rien de brillant, mais des unions satisfaisantes pour les deux parties, et les frères de l'arrière-grand-mère Elvira avaient travaillé pendant quelques années avec les Meldrom à l'abattage des forêts dans l'extrême nord-est de l'État.) L'argument commun de Gideon et d'Ewan, qu'ils soumettaient au commissaire Meldrom avec discrétion et persistance, tandis qu'ils pêchaient la perche avec un attirail léger, cachant leur ennui (car il n'y avait rien à boire chez Meldrom, et le lac était si poissonneux qu'avec seulement une épingle de sûreté et un morceau de ver – disait Gideon avec mépris – le pêcheur le plus malhabile pouvait attraper, demi-heure après demi-heure, toutes les perches frétilantes de un ou deux kilos qu'il voulait), prenant garde de ne jamais prendre un ton trop insistant et de ne faire aucune allusion aux ententes passées entre les Bellefleur et les Meldrom, était que la loi actuelle de l'État garantissant que les milliers et les milliers d'hectares lui appartenant resteraient « sauvages à jamais » était inapplicable : le bois n'était-il pas une richesse comme une autre, ne fallait-il pas le récolter comme le reste ? – Les forêts qui appartenaient à des exploitants intelligents et clairvoyants comme les Bellefleur n'étaient-elles pas en bien meilleur état que les forêts « à l'état sauvage », à la merci des chenilles, des sauterelles, des maladies de toutes sortes, des incendies provoqués par la foudre, et des tourbillons de vent ? Selon la loi actuelle, votée par un corps législatif écrasé et intimidé par les arguments spécieux des partisans

de la sauvegarde de la nature, des dizaines d'années auparavant, après la Grande Guerre, les arbres malades et pourris, ou cassés par les tempêtes, ne pouvaient être retirés des forêts ; ils devaient rester là où ils étaient tombés, malgré le danger, le gaspillage, et le fait que les bois privés (comme ceux qui appartenaient aux Bellefleur et aux Meldrom) étaient soigneusement élagués, afin de mélanger arbres feuillus et conifères d'âges variés, avec des clairières et des sentiers et aussi peu de buissons d'airelles que possible... Les frères voulaient obtenir de l'État des privilèges leur donnant droit à des « coupes sélectives », sur la terre même (ils se gardaient de le souligner) que leur famille avait autrefois possédée.

Le bois est une richesse, et il *faudrait* le récolter comme le reste, répéta lentement Meldrom, mais il mit tant de temps à le dire, et s'interrompit tant de fois (Gideon et Ewan se lassèrent vite de la famille du commissaire, et de ses autres invités, dont la plupart étaient âgés et durs d'oreille, et ils trouvèrent les dîners de trois heures dans l'élégant chalet en « rondins », servis par d'innombrables domestiques, très insupportables), qu'il semblait vouloir dire aussi autre chose.

« Le vieux salopard veut un pourcentage, c'est évident, dit Gideon.

– Tu crois ?... Mais est-ce qu'il n'a pas fait un scandale, il y a quelques années, à la commission sur le gibier, à propos de Jarald et de sa bande ?...

– Le problème est de déterminer ce qu'il est prêt à accepter, ce qui ne risque pas de l'offenser, mais en même temps... en même temps, bien sûr, nous devons penser à nous, et voir quelle somme nous sommes en mesure de lui donner », dit Gideon en bâillant. Chez lui, les bâillements fréquents étaient une façon d'exprimer et de contrôler sa colère ; il lui arrivait de bâiller cinq ou six fois de suite, jusqu'à ce que sa mâchoire craque et que les larmes jaillissent de ses yeux.

Les frères étaient vautreés sur un divan de rotin garni de coussins confortables devant un feu de bois de bouleau, buvant le bourbon qu'ils avaient eu la prudence d'apporter, dans la pièce principale de leur chalet – un chalet suisse de huit pièces construit en rondins écorcés et vernis, et décoré avec un curieux mélange de meubles coûteux importés, de meubles « rustiques » fabriqués sur commande par des menuisiers de la région, et d'objets des forêts : des lustres faits avec des cornes d'élans, des tables faites avec les mêmes cornes et des fûts de fusils, des sabots de cheval transformés en cendriers, des oreillers, des tentures et des tapis taillés dans des peaux d'ours,

de panthères, de lynx et de castors. Ils étaient en sous-vêtements et en chaussettes, et regardaient distraitemment le feu.

« Hiram, dit finalement Ewan.

– Oh, bien sûr, Hiram !... Mais c'est *nous* que père a envoyés ici.

– Nous pourrions en discuter avec Hiram de toute manière. Père n'a pas besoin de le savoir.

– Hiram le lui dira.

– Alors, qu'est-ce que tu penses ?... Combien ? »

Gideon vida son verre. « Je ne pense rien. Je ne *pense* pas à certaines choses.

– C'est comme un jeu de poker, dit Ewan avec gêne.

– Mais ça n'a rien de drôle », répondit Gideon.

Les deux frères se turent un moment. Gideon attendit qu'Ewan changeât de sujet pour parler de leurs femmes, comme il le faisait souvent – pas tant pour exposer confusément ses difficultés grandissantes avec Lily (qui voulait quitter le manoir et vivre, comme elle disait, n'importe où ailleurs) que pour interroger Gideon sur Leah, à laquelle il s'intéressait *aussi* ; mais quand Ewan ouvrit enfin la bouche ce fut pour dire, simplement : « Merde. »

Ils quittèrent la résidence de Meldrom dès l'aube du jour suivant, disant au domestique chargé de les servir qu'ils avaient reçu un message les rappelant à Bellefleur. Ils devaient rentrer d'urgence, l'un de leurs enfants était malade, aurait-il l'obligeance de l'expliquer à M. Meldrom, et de lui présenter leurs excuses ? Meldrom ne les croirait probablement pas mais ils s'en moquaient. « Au diable Meldrom », dit Gideon en riant.

Sans même se consulter (car dès qu'Ewan avait parlé de poker le soir précédent, les deux frères avaient su ce qu'ils allaient faire) ils se rendirent à Paie-des-Sables, où, à l'auberge de Goodheart, se déroulait effectivement une partie de poker, dont les joueurs les accueillirent aussitôt à bras ouverts.

Les détails des soixante-douze heures suivantes demeurèrent obscurs, et par la suite ni Gideon ni Ewan ne parvinrent vraiment à se rappeler quand, ou même comment, ils avaient perdu non seulement tout l'argent liquide qu'ils avaient apporté sur eux, mais leurs montres, leurs ceintures, leurs belles bottes de cuir, et leur voiture (une Pierce-Arrow prune avec des garnitures intérieures gris

pâle, achetée en commun par les deux frères au printemps, quand Gideon avait enfin surmonté sa répulsion pour l'argent – pour ce qu'il savait de l'argent – qu'il avait gagné à la course de Powhatassie). Pendant les premières heures de la partie Gideon s'en sortit très bien ; et Ewan pas mal du tout ; mais à mesure que le temps passait, que les joueurs quittaient la table et que d'autres les remplaçaient, dont l'un était le grand-père de Goodheart (un métis âgé, grognon, sournois, au visage desséché comme une figue, qui avait, disait-on, du sang algonquin, du sang iroquois et du sang irlandais, était totalement édenté, ne parlait pas plus de douze mots d'anglais et avait été arrêté – mais ni Gideon ni Ewan ne prenaient cette histoire au sérieux, sachant à quel point les Indiens mélangeaient les dates et mentaient – parce qu'il braconnait sur le territoire des Bellefleur *du temps de Jean-Pierre Bellefleur*), et tandis que les frères finissaient leur bourbon, puis continuaient à boire, au même rythme que leurs nouveaux amis, payant la plupart des tournées, exaltés, puérils et bruyants, infiniment soulagés, selon l'expression de Gideon, de participer au genre de partie de poker qui était dans leurs cordes... il se trouva, d'une manière ou d'une autre, sans qu'ils évaluent vraiment l'étendue de leurs pertes, qu'ils avaient perdu tout ce qu'ils avaient apporté à Paie-des-Sables, et qui avait de la valeur. Alors Goodheart se mit à faire des difficultés pour honorer leur reconnaissance de dette.

Gideon battait et rebattait les cartes avec colère, exigeant qu'une seconde partie commençât immédiatement. Ewan était affalé sur sa chaise, le visage couleur de cendre, tripotant sa barbe avec ses doigts sales et carrés. Un autre matin commençait, beau et brumeux, avec des pluies intermittentes ; le plancher de la taverne, en bois grossièrement scié, était jonché de bouteilles, de mégots de cigares et de cigarettes, de mouchoirs en papier, de serviettes, d'emballages en Cellophane froissés, de sandwiches à moitié consommés. Le grand-père de Goodheart réapparut (il s'était esquivé la veille avec six cents dollars pris à Gideon et trois cent soixante pris à Ewan, remerciant abondamment les deux frères pour leur « bonté » et souriant de sa bouche édentée avec un air qui se voulait manifestement implorant) et Goodheart et les autres hommes conférèrent avec lui, parlant un dialecte indien composé essentiellement de consonnes dures, gutturales, incompréhensible pour Gideon et Ewan. Ils se tenaient à une certaine distance du bar, discutant en jetant des coups d'œil aux deux frères et se protégeant instinctivement la bouche de la main en un geste grossier et enfantin qui évoquait le mystère – comme si Gideon et Ewan avaient la moindre notion de ce que leurs paroles pouvaient signifier.

« Ces imbéciles, dit Gideon en battant les cartes. Ce vieux salaud. Lui. Je veux tenter ma chance contre lui.

– Ils ne veulent pas de notre reconnaissance de dette, dit Ewan d’une voix pâteuse.

– Ces salauds de métèques, ils ne peuvent pas faire *autrement* que de l’accepter.

– Je vois bien qu’ils n’en veulent pas, ce vieux fils de pute est en train de leur dire de ne pas la prendre...

– On leur achètera ce putain de bistrot et on les foutra à la porte, dit Gideon. On l’achètera et on le rasera. On les chassera. On les renverra dans leur réserve.

– Ils ont peur de nous.

– Nom de Dieu, pourquoi auraient-ils peur de nous ? », hurla Gideon, abattant son poing sur la table. « Une reconnaissance de dette d’un Bellefleur vaut plus que l’argent de n’importe qui d’autre !

– ... triché. Mais je n’ai pas vraiment vu, dit Ewan.

– J’aurais vu s’ils avaient triché », répliqua Gideon.

Ewan rapprocha pensivement son verre de ses lèvres, et le choqua contre ses dents. « Peut-être que nous devrions rentrer à la maison. Revenir une autre fois.

– J’offre à ces métèques une reconnaissance de dette pour mille dollars et ils feraient mieux de l’honorer ou je vais revenir ici et mettre le feu à leur baraque, je leur arracherai leurs putain d’oreilles, je les scalperai, ces fils de putes, c’est une injure, ils ne vont pas injurier notre nom comme ça, je ne vais pas rester sans rien faire devant une affaire de ce genre », dit Gideon. Il fit même le geste de se lever, laissant les cartes tomber sur la table ; mais une force, comme la pression d’une main sur son front, le retint. Il se rassit lourdement. « ... une affaire de ce genre. Saloperie d’injure.

– Ils ont peur de nous. Ils pensent que nous pourrions...

– Ils se disent qu’on pourrait récupérer tout ce qu’on a perdu, ces cons-là. Je veux ma Pierce-Arrow. Je *veux* tout reprendre et je vais y arriver, écoute ces imbéciles discuter, regarde ce vieil escroc indien, on croirait que c’est un genre de prêtre ou de guérisseur ou je ne sais quoi, je veux tenter ma chance contre lui, je veux récupérer cette bagnole, autrement, dit-il, se frottant brutalement les yeux, autrement il ne nous restera plus rien... Et tu sais qui va nous emmerder...

– Lily ferait mieux de ne pas *m'emmerder*, dit Ewan d'une voix forte. Elle a essayé une ou deux fois et elle sait ce que ça donne... Elle m'a rendu fou de rage, j'ai vu rouge et je me suis mis à la secouer si fort que ses dents ont failli se casser...

– Bande de salauds, vous feriez mieux de venir vous asseoir avec nous ! Vous feriez mieux d'honorer ce papier, de vous asseoir et de mettre en route cette putain de partie », cria Gideon.

Mais il sembla qu'il n'y aurait pas d'autre partie.

Puis il sembla que si, peut-être : si les Bellefleur voulaient bien convenir d'un arrangement un peu différent.

Gideon et Ewan conférèrent, et arrivèrent – fort mécontents – à la conclusion qu'ils accepteraient les conditions modifiées de la partie : on leur accordait un crédit de cinq cents dollars, mais les autres joueurs mettaient en jeu, non de l'argent liquide, mais deux bons chevaux, avec des selles, des couvertures, et un équipement de camping. (Car autrement comment les Bellefleur rentreraient-ils chez eux ? – Ils se trouvaient à des kilomètres de leur maison.)

Ainsi commença une nouvelle partie, et cette fois-ci le grand-père de Goodheart ne fut pas aussi habile, et au bout de une heure Gideon et Ewan n'avaient pas perdu un penny de leurs cinq cents dollars, et avaient en fait gagné les chevaux, les selles, et l'équipement de camping, qui consistait en une grande tente de toile, très déchirée et tachée, et deux sacs de couchage, également tachés, dégageant une puanteur que les Bellefleur préférèrent ne pas interpréter. Les chevaux, un couple de hongres aux dents noircies, étaient ensellés et avaient les genoux saillants, mais ils parurent relativement sûrs à Gideon, qui les examina de ses yeux injectés de sang ; ils leur permettraient, à lui et à Ewan, de rentrer à la maison ; ou en tout cas de se rapprocher de chez eux. Ils gagnèrent aussi une surprise, en la personne d'une fillette très jeune, Little Goldie, qui était, leur dit-on, de sang mêlé, et dont la mère non mariée s'était enfuie quelques nuits plus tôt avec un trappeur canadien.

Dès le début il fut évident que quelque chose n'allait pas, à un point alarmant : car comment une enfant aussi blonde et pâle, avec ces beaux yeux bleus, et ce nez retroussé, et cet air *caucasien* si gracieux, pouvait-elle être métisse ? Gideon grogna qu'ils pouvaient aussi bien l'emmener, elle n'avait pas grand-chose à espérer dans ce village indien, et un enfant de plus ne comptait pas pour les Bellefleur ; elle avait à peu près l'âge de Christabel de toute manière ; et Leah serait probablement ravie. Ewan marmonna que le château était déjà envahi par les enfants, il lui semblait quelquefois qu'il y

avait plus d'enfants en train de monter et de dévaler les escaliers, de jouer à cache-cache dans la cave, de fourrager dans les pièces interdites et de mettre la maison sens dessus dessous que les adultes ne pouvaient en réalité le justifier... Qui allait nourrir tous ces enfants, demandait Ewan. Et maintenant que Leah avait eu un bébé, Lily ne cessait de gémir et de le harceler pour en avoir un elle aussi : où tout cela finirait-il ?

« Pauvre petite, elle ne sera jamais heureuse ici dans les montagnes, dit Gideon. Alors, Ewan, je crois que nous n'avons pas le choix. »

Debout dans la boue derrière l'auberge de Goodheart, regardant les deux chevaux et l'enfant, qui les fixait d'un œil impassible, les frères dessaoulèrent brusquement. La pluie avait refroidi l'atmosphère et il gèlerait au coucher du soleil, bien que ce fût la fin juillet.

« Bon, d'accord, dit Ewan avec colère. À qui sera-t-elle ? À toi ?

– À *nous* », dit Gideon.

À leur connaissance Little Goldie n'avait pas de nom de famille, ou ne pouvait s'en souvenir. Elle parlait un langage aux consonnes dures, pesantes, la tête courbée, son petit menton rentré, appuyé contre sa gorge. La peau fine, douce, pâle, parsemée de légères taches de rousseur, comme saupoudrée de pollen ; des cheveux blonds jusqu'à la taille, sales et formant des mèches grasseuses, mais qui étaient pourtant d'une beauté troublante.

Les deux frères la regardèrent. Il y avait quelque chose dans son visage ovale et mutin, dans son nez en l'air, ses yeux bruns brillants... Son attitude à la fois timide et arrogante, effrayée et butée...

Une belle enfant. Mais après tout, seulement une enfant.

Ils quittèrent Paie-des-Sables sous la pluie, Gideon en tête avec Little Goldie perchée devant lui, frissonnant sous une pèlerine imperméable rabattue sur sa tête comme un capuchon. Quand ils s'arrêtèrent pour camper, peu avant le coucher du soleil, à neuf heures du soir, la pluie s'était transformée en flocons de neige. « Tu n'auras pas froid, enveloppe-toi dans cette couverture, dit Gideon. Et ils nous ont donné beaucoup de provisions. » (Un jambon fumé filandreux, plusieurs miches de pain noir, des morceaux de fromage de chèvre aux formes bizarres, et une demi-douzaine de boîtes de haricots et de porc. Goodheart avait glissé à la dernière minute un

carton d'œufs dans la sacoche d'Ewan, mais lorsqu'ils le débballèrent ils étaient presque tous cassés.)

Gideon et Ewan étaient trop épuisés pour parler à Little Goldie, blottie dans sa couverture près du feu, qu'elle regardait sans le voir ; ils n'avaient pas même le désir de se parler. Ils burent une bouteille qu'ils se passaient en silence, et l'esprit de Gideon se mit à vagabonder : il revit le lac de Meldrom par la fenêtre du chalet suisse et regretta vivement d'être parti ; il revit son hôte et ses invités dans leurs barques, en train de pêcher la perche, et cette fois il lui sembla que l'un des hommes les plus jeunes, blond et barbu, qui avait fait peu d'efforts pour leur parler, à lui et à Ewan, avait non seulement le profil mais le comportement, l'air inimitable, de Nicholas Fuhr. Gideon frissonna. Il voulait protester, mais ne put parler. Dans le pauvre feu dansaient certaines obsessions : Leah avec son ventre gonflé, grotesque, et ses jambes en forme de ballon, le fils de Gideon, Bromwell, avec ses lunettes à monture de métal et son expression guindée, pédante, de vieux garçon, sa maîtresse Garnet qui lui tendait ses bras décharnés, la bouche arrondie en O, criant son désir muet, angoissé, exaspérant. (Laisse-moi, chuchota Gideon. Je ne t'aime pas. Je ne peux aimer personne d'autre que Leah.) La petite Germaine apparut soudain, écrasant les autres, les joues rebondies, teintées d'un rose délicat de pêche, ses yeux brillant d'un éclat mystérieux. Gideon se rappela avoir rêvé de Germaine dans le chalet de Meldrom, la nuit qui avait précédé leur fuite, et il se dit qu'elle avait eu une influence sur leur départ. Comme c'était étrange ! Il demanderait à Ewan s'il avait rêvé d'elle lui aussi...

Il releva brusquement la tête. On s'agitait près de lui. Il s'était endormi près du feu, le front sur ses genoux, et il se réveilla pour voir un spectacle infernal – son frère Ewan accroupi sur Little Goldie, se frayant un chemin en elle en recouvrant sa bouche et son nez de sa grosse main pour l'empêcher de crier. Gideon lui hurla d'arrêter. Il se leva d'un bond, attrapa son frère par les cheveux et l'arracha au corps de l'enfant.

« Ewan, Ewan, qu'as-tu fait ? dit Gideon. Mon Dieu... qu'as-tu *fait* ? »

Mais Ewan était trop saoul, trop ahuri, pour même se défendre. Il se contenta de s'éloigner en rampant, à moitié dévêtu, et il se cacha sous son sac de couchage comme un enfant coupable. Et Little Goldie, bien qu'elle sanglotât, le blanc de ses yeux apparaissant sous ses paupières légèrement entrouvertes, était trop épuisée pour répondre aux questions de Gideon. Elle se rendormit au bout de

trente secondes, et Gideon, la contemplant, songea que cela valait mieux – même si Ewan l'avait blessée, même si elle saignait, quelques heures de profond sommeil lui donneraient des forces.

C'était la première nuit. La seconde nuit, installé près d'un petit lac de glacier encaissé, Gideon se mit entre Little Goldie et Ewan (qui était resté silencieux une grande partie de la journée, l'air humble et contrit), et il recommença à fixer le feu où dansaient des formes démoniaques : sa femme, ses enfants, sa maîtresse, son père, sa mère, Nicholas Fuhr caracolant sur son étalon, le grand-père de Goodheart avec sa figure de figue toute ridée et ses yeux perçants de lynx... Une forme féminine l'appela d'un geste lubrique. Ses cheveux pâles tombaient en désordre jusqu'à sa taille ; ses petits seins étaient nus et leurs tétons parfaits se dressaient, minuscules. Bien qu'il eût les os douloureux à cause du trajet sur les chemins de montagne et de l'air froid et humide, bien qu'il ne *voulût* pas être attiré vers elle, Gideon s'approcha de la forme à genoux... qui se montra beaucoup plus résistante et combative qu'il ne l'avait imaginé... Les yeux fermés, la tête résonnant d'une urgence où la colère était plus forte que le désir, Gideon essaya de réduire les cris au silence, appuyant très fort la paume de sa main sur une bouche et un morceau de nez. *Tais-toi. Tais-toi ou je vais te maintenir la tête sous l'eau.*

Il fut réveillé par les cris incrédules de son frère. Ewan l'avait attrapé par les cheveux, et était en train de l'arracher à Little Goldie, qui le frappait de ses petits poings et protestait dans un langage qu'il ne comprenait pas. « Gideon, pour l'amour de Dieu ! *Gideon* », dit Ewan, l'attirant en arrière. Il trébucha et tomba, et Ewan tomba lui aussi, et ils restèrent un moment couchés dans la boue, respirant fortement, sans se regarder. Puis Ewan chuchota : « Mon Dieu, Gideon. *Toi.* »

Il se mit à sangloter. Sa poitrine et sa gorge étaient secoués de sanglots. Ce qu'il devait faire : se remettre debout, courir vers le lac et se jeter dans l'eau claire et glacée, laisser ses vêtements se gonfler d'eau et s'alourdir jusqu'à ce qu'il coule, jusqu'à ce que son corps soit entraîné au fond du lac et que sa barbe et ses cheveux épais, hirsutes, s'appesantissent, que ses yeux aveugles sortent de leurs orbites et que personne ne sache où il repose, que personne ne sache son nom, et que sa place dans le cimetière familial reste vide à jamais... Il *devait* se remettre debout et courir vers le lac, même si son frère tentait de l'en dissuader...

Mais au lieu de cela il s'endormit.

Et s'éveilla avant l'aube, pour voir Ewan revenir du lac où il

s'était aspergé la figure et les épaules d'eau glacée.

« Bonjour, Gideon », dit Ewan d'une voix étrangement joyeuse.

Ils regardèrent l'enfant, enveloppée dans sa couverture souillée, son visage très pâle, presque nacré sous les taches de rousseur, dont émanait pourtant un charme mystérieux – un visage de poupée au nez retroussé, innocent comme celui de Christabel. Elle respirait légèrement, irrégulièrement par la bouche, les lèvres rouges comme des fraises, avec un faible ronflement. Elle dormait d'un sommeil profond et serein comme un petit enfant, et il était tout à fait possible qu'elle ne se rappelât de rien.

« Pourtant, dit Ewan à contrecœur, nous devrions la noyer. »

Gideon se frotta le visage des deux mains, et bâilla si violemment que ses mâchoires craquèrent. Un plongeon invisible appelait sur le lac, et un autre lui répondit aussitôt. L'odeur fraîche des pins envahissait l'atmosphère. Gideon se sentait moulu, il avait la tête endolorie à cause des rêves horribles et cruels qui l'avaient tourmenté, ses yeux voulaient disparaître derrière leurs orbites pour ne pas voir le spectacle de la malheureuse enfant ; pourtant il éprouvait une pointe d'ivresse. « Oui, nous le devrions », dit-il.

Ewan resta debout, les pieds écartés, sa chemise de flanelle déboutonnée jusqu'à la taille ; et Gideon était assis, les genoux ramenés contre sa poitrine. Quand il rentrerait au manoir, songea-t-il rêveusement, après une absence si longue, si prolongée, il ordonnerait qu'on lui fasse couler un bain bouillant, et il prendrait avec lui une bouteille de rhum et un ou deux des cigares cubains de son père.

Little Goldie dormait près du feu éteint, une mèche de cheveux emmêlés et grasseyés en travers du front.

« Mais comme nous sommes des Bellefleur, dit Ewan en soupirant, nous ne le ferons pas.

– Nous ne le pouvons pas », dit très vite Gideon.

Il réussit à se lever, en prenant appui sur le bras d'Ewan. Comme il avait vieilli vite ! Il se sentait plus vieux et plus tremblant que Noel... Ewan l'observait attentivement, les yeux injectés de sang. Pendant une longue minute incertaine les deux frères ne surent quoi se dire. Les oiseaux avaient commencé à gazouiller : les carouges à épauettes rouges, les moineaux, les grives. À quelques mètres de là une bête détalait dans les broussailles. L'un des chevaux ensellés leva la tête et hennit d'un air inquiet, et Little Goldie s'agita dans sa couverture, mais ne se réveilla pas.

« Oui. Je veux dire non. Nous *ne le pouvons pas* », dit Ewan, en expirant profondément.

La montagne sacrée

Ses genoux osseux, tremblants, posés sur une corniche de granit sillonnée de méchantes arêtes de glace, coupantes comme des lames de rasoir, les mains jointes l'une contre l'autre, sa tête au long, très long cou décharné tendue vers le sommet polaire de la montagne sacrée, le mont Blanc, ses yeux larmoyants mi-clos, contre le vent qui tourbillonnait dans le ciel bleu turquoise, innocent et limpide, il entendit, au-delà des rythmes aigus, percutants de sa propre voix (qu'il élevait si rarement, qu'il entendait si rarement résonner, sauf dans les moments d'impatience et d'impuissance où il se querellait avec l'esprit de la montagne qui, impertinent et impitoyable, habitait sa clairière, sinon sa cabane, en permanence, sous la forme de la jeune femme de son frère – car sans le décider consciemment Jedediah avait commencé, un soir, à répondre aux questions coquettes de l'esprit, puis à réagir, parfois avec exaspération et rage, à ses propositions bizarres : ils devaient tous les deux se déshabiller et plonger nus dans l'eau sombre qui se précipitait en bas ! – ils devaient hurler et se déchirer et rouler ensemble dans la clairière, à la pleine lune !), agenouillé sur sa corniche de granit, la tête courbée, sa voix retentissant comme tous les matins au lever du soleil, l'aidant peut-être dans son ascension pénible, il entendit, un battement de cœur après chaque mot, chaque syllabe de ses mots pleins de défi, l'écho, un léger écho moqueur, presque inaudible, d'une voix qui lui était absolument inconnue – et qui se tut immédiatement.

Il attendit, ouvrant les yeux prudemment.

Ces derniers mois, ou était-ce ces dernières années, l'ouïe de Jedediah était devenue de plus en plus fine. Il entendait les cris incroyables, perçants comme des aiguilles, des tsugas qu'on abattait à des kilomètres de là, à une altitude plus basse : c'était pitoyable, il avait dû se boucher les oreilles avec des morceaux de chiffon, car les arbres n'étaient même pas traînés plus loin, on les écorçait sur place, dans la forêt, et ils restaient là à souffrir, la conscience les quittant lentement, aussi lentement peut-être qu'elle les avait pénétrés, et tandis que leurs bouchers n'y prenaient pas garde, n'entendant aucun bruit, Jedediah était incapable de ne pas écouter. Ses sens aiguisés percevaient les cris des petits oiseaux déchirés par

les faucons dans les airs, et des lapins attrapés par les hiboux, et des rats laveurs attaqués par des loups ; un hurlement particulièrement frénétique le fit bondir au-dehors un matin d'hiver, et il vit, au loin, de l'autre côté du précipice, un animal à poil de la taille d'un renard qui se débattait, pris dans les serres d'un oiseau gigantesque – avec une tête nue à la peau rouge mais un bec de héron, des plumes blanches aux pointes noires, comme trempées dans le goudron, une queue longue et fourchue, extraordinairement longue – une stupéfiante bête de proie que Jedediah n'avait jamais vue auparavant et ne pouvait pas identifier.

Il resta agenouillé, la tête penchée de côté, sa barbe – qui avait visiblement repoussé – il l'avait taillée seulement l'autre jour – frottant grossièrement son épaule nue.

Silence.

Dieu ?

Silence.

... C'est pourquoi je vous dis, ne vous inquiétez pas pour votre être : Que mangerons-nous ? Et que boirons-nous ? Ni pour votre corps : Comment serons-nous vêtus ? L'être n'est-il pas plus que la nourriture ? Le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel... Et remarquez les lis des champs... Aussi demeurez sans inquiétude pour le lendemain en disant : « Que mangerons-nous ? » ou bien : « Que boirons-nous ? » ou encore : « Comment serons-nous vêtus ? »... Mais cherchez en premier le royaume de Dieu et sa justice, et tout viendra en surplus. C'est pourquoi ne vous inquiétez pas du lendemain, car demain aura soin de lui-même. À chaque jour sa peine...

De nouveau l'écho. Léger, gai, moqueur. Il l'entendit avec une terrible netteté bien que sa propre voix ne faiblît pas.

Il se leva lentement, se redressant avec un effort. (Son genou droit le faisait maintenant souffrir presque tout le temps. Il ne pouvait se rappeler quand cela avait commencé : l'autre matin à peine, et pourtant cela durait depuis toujours.) Il s'abrita les yeux et regarda de tous les côtés, aussi loin qu'il pouvait voir, en bas du ravin qui débordait d'ombre et de soleil et d'écume blanche bouillonnante, en bas de la colline jonchée de rochers, jusqu'à la forêt de pins ; et il leva les yeux, lentement, avec respect, vers le sommet du mont Blanc. Cet écho s'évanouissait à mesure que la montagne s'élevait vers Dieu, que la neige et la glace recouvraient son sommet, et cela parut être à Jedediah la preuve de son caractère sacré. Il pouvait fixer sans fin la montagne, au-delà des kilomètres de versants balayés par les vents, jusqu'à ce que ses yeux lui fissent mal et que

sa vision s'affaiblisse, et sentir qu'il avait à peine commencé à lui rendre hommage. Car n'était-il pas vraisemblable qu'un lieu aussi sacré chassât tout le mal... N'était-il pas probable que Satan lui-même tremblerait devant cette magnificence brute, glaciale ?...

Une fois Jedediah s'était dressé sur sa corniche au bord du ravin, abritant ses yeux pour observer un épervier qui planait et plongeait subitement, quand un coup de feu avait retenti – une balle avait sifflé près de sa tête. Il s'était aussitôt jeté sur le rocher. Sans penser – sans avoir le temps de penser – il s'était jeté au sol, et était resté allongé pendant un très long moment ; puis, prudemment, ses lèvres engourdis articulant : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, mon Dieu, ayez pitié de moi, ne permettez pas que je meure avant de m'avoir montré Votre Visage... Ne faites pas de mon pèlerinage en Votre royaume un simulacre, ne transformez pas mon amour pour Vous en une mauvaise plaisanterie, en l'achevant si abruptement par un accident absurde,* écartant ses bras et ses jambes, il avait réussi à s'éloigner de la falaise en rampant, et à se barricader dans sa cabane. (Il avait consolidé la construction misérable avec des troncs de bouleaux plus robustes, et avait calfeutré le toit contre les intempéries ; il avait posé un plancher ; il avait mis des carreaux à ses fenêtres, qui n'avaient pas plus de trente centimètres carrés ; et il avait fabriqué une solide porte de chêne avec un loquet en fer.) Dans la cabane il s'étendit sur son lit de feuilles de maïs, trop faible pendant une période indéterminée pour même continuer sa prière ; ensuite il dut dormir, car lorsqu'il se réveilla il faisait nuit et il était entièrement seul et Dieu lui fit savoir que le danger était passé, et qu'il se trouvait une fois de plus seul dans la montagne, et que personne ne lui ferait de mal ; et son cœur s'emplit de joie comme celui d'un enfant qui comprend que finalement il ne sera pas puni, et qu'il peut se blottir dans les bras de sa mère, contre sa poitrine chaude et indulgente.

Le lendemain matin, frissonnant de défi, Jedediah alla au bord de la falaise – et vit, au bout de quelques minutes, qu'il *était* entièrement seul, et que Dieu ne l'avait pas trompé. Depuis ce jour personne ne lui avait jamais plus tiré dessus.

De temps en temps, pourtant, il subissait des intrusions. Il lui semblait que les intrus – surtout des trappeurs et des chasseurs – se suivaient de très près, et qu'il lui restait peu de temps pour jouir de la solitude sacrée de la montagne, et se sentir devenir seulement une paire d'yeux – une paire d'yeux et un être si frêle, si pur, qu'il avait la fragilité d'une nappe de glace translucide – comme l'avait voulu Dieu. (Car autrement pourquoi Dieu eût-il appelé Jedediah Bellefleur dans les montagnes, sinon pour le purifier de la chaleur

de la création ? – de la frénésie du désir charnel, de la folie de se vautrer dans la chair, les corps se contorsionnant dans l'espoir futile d'annihiler leur solitude ? Pour quoi d'autre que pour le sauver du destin de ses frères, de la destinée répugnante de son père, s'enfonçant irrémédiablement dans le marécage des sens ? Car bien que son frère Louis fût marié, et que Dieu approuvât, disait-on, le mari et la femme, et les considérât comme une même chair unie par les sacrements, Jedediah savait très bien que Dieu reculait de dégoût face aux instincts les plus vils, et demeurait dans Son inviolable magnificence au sommet du mont Blanc où rien ne survivait.)

Cependant, Jedediah vivait plus bas. Aussi des êtres humains interrompaient-ils sa tranquillité. S'il les entendait arriver, naturellement il se cachait, mais que faire s'ils le prenaient par surprise ! Une fois, l'esprit de la montagne qui s'amuse à prendre l'apparence de la toute jeune épouse de Louis et à imiter sa voix le taquinait sans relâche à propos de bêtises incroyables – lui reprochant d'une voix fausse et aiguë de jeune fille d'avoir pris au piège, pour le manger, un raton laveur, un animal si joli, avec une tête si adorable, et si près de se laisser apprivoiser – et si *gras* ! – pouah ! comment pouvait-il manger cette viande-là ! – comment pouvait-il, lui, Jedediah, dans son ascétisme qui se vantait de ne connaître aucune passion, se forcer à manger une viande pareille ! – et il avait été si troublé, si préoccupé de ne pas succomber à ce tourment et de ne pas commencer à répondre à l'esprit (ce qu'il faisait souvent, tristement – et rien ne plaisait plus aux esprits de la montagne que de contraindre par la ruse un être humain à converser avec eux *comme s'ils existaient*), qu'il n'avait pas entendu, ni même vu un petit groupe étrange de visiteuses : six ou sept jeunes filles de l'âge de sa belle-sœur (dont il avait oublié le nom, mais il se rappelait qu'elle avait seize ans et qu'elle était *très* jeune pour son âge), habillées en pantalons de laine qui s'arrêtaient juste au genou, et de grosses chaussettes tricotées, avec des bottes de marche comme Jedediah n'en avait jamais vu auparavant, et d'énormes vestes en tricot aux couleurs vives très variées. Elles avaient les joues rouges comme des pommes ; elles étaient essouffées à cause de l'altitude, mais paraissaient en excellente santé ; leurs cheveux nattés ébouriffés respiraient l'exubérance. Jedediah cacha sa surprise et son effarement, posa sa binette (car c'était une chaude journée de juin, l'une des premières belles journées de l'année, et il s'apprêtait à faire son jardin, où il plantait surtout des pommes de terre, malgré la mauvaise terre pleine de cailloux), et offrit au petit groupe de l'eau, de la viande de conserve, des fruits séchés, des morceaux de pain noir rassis et dur mais qui

était mangeable si on le trempait dans le gruau – tout ce qu’il avait, en fait – car les jeunes filles venaient de très loin, et elles étaient, pouvait-on dire, ses invitées tant qu’elles resteraient sur la montagne. Mais celle qui menait le groupe le remercia, et n’accepta que de l’eau, que les filles burent avec un plaisir évident, se passant la tasse d’étain cabossée de Jedediah, et le regardant d’un air rieur en la portant à leurs lèvres. Elles auraient pu être des sœurs, tant elles se ressemblaient : des yeux sombres brillants, une frange très brune tombant très bas sur leur front, des lèvres rouges comme des cerises.

Pour quelque raison il n’avait pas envie de les voir partir aussitôt. Quand les chasseurs et les trappeurs, et même Mack Henofer, passaient, Jedediah manifestait par son comportement brusque et sec, son mutisme et sa manière de fixer le sol d’un air glacial, qu’il souhaitait les voir repartir dès que possible – il avait l’impression de respirer avec une immense difficulté en leur présence – l’audace de ces êtres grossiers qui lui offraient du whisky et du tabac, comme s’ils avaient pitié de lui, lui faisait *horreur*. (Et bien sûr Mack Henofer, qui lui apportait des provisions, des lettres, des cadeaux, et des nouvelles de la maison dont il ne voulait pas, et qui lui racontait même des ragots sur Jean-Pierre que l’on considérait, en bas, comme merveilleusement scandaleux, n’arrivait pas tout à fait à comprendre le mépris de Jedediah.) Mais il regretta un peu que les jeunes filles repartent, après s’être reposées seulement dix minutes, le remerciant à l’unisson, reprenant leur chant et leur marche pesante sans jeter un seul regard derrière elles. Les oreilles exercées de Jedediah saisirent les paroles de leur chanson même quand elles eurent disparu de sa vue. Il les trouva absolument charmantes, mais un peu bêtes, et se demanda si c’était un air populaire à la mode dans le monde d’en bas :

*Je ne serai pas une femme soumise
Non, pas moi ; non, pas moi
Je ne serai pas ton esclave pour la vie
Non, pas moi ; non, pas moi*

*Pense que le jour de notre mariage
J’ai dit, comme d’autres l’ont dit,
Aimer, honorer, obéir
Aimer, honorer, obéir*

*Non non non non non non
Non non non ; pas moi*

*Je n'ai pas de goût pour l'ennui
Non, pas moi ; non, pas moi
Va au lit à neuf heures et demie
Non, pas moi ; non, pas moi*

*Non non non non non non
Non non non, pas moi.*

Il fut peiné de découvrir qu'elles n'avaient pas bu l'eau qu'il leur avait offerte – elles n'avaient fait que se passer la tasse d'étain, la levant jusqu'à leurs lèvres, et feignant de boire. Pendant des jours il continua d'entendre leurs voix chantantes, apportées par les vents de la montagne : *non non non non non non non non non, pas moi.*

Un autre visiteur qui l'avait aussi pris par surprise (l'esprit de la montagne s'était beaucoup moqué de lui parce qu'il avait enlevé un par un les charançons de sa bouillie d'avoine, pour les remettre en liberté – pourquoi ne vidait-il pas tout simplement son porridge dans la rivière, pourquoi, réflexion faite, ne sortait-il pas tout de sa cabane, ses provisions, son lit, et même le petit tabouret qu'il avait fabriqué avec tant de mal, et ne jetait-il pas tout en bas ! – quelle farce ! – et comme il se sentirait *bien* après ! – le Christ n'avait-il pas dit : Renonce à tout ce que tu possèdes et suis-Moi !) était un homme très grand d'une trentaine d'années, peut-être, avec des cheveux bruns argentés qui tombaient sur ses larges épaules, et une peau brune comme du cuir qui semblait étinceler de minuscules cristaux de sel, un long nez droit et fin, et des yeux fendus où flottait la pupille comme un têtard, avec une toute petite queue recourbée. Un homme remarquable, qui dépassait Jedediah de plus d'une tête, et qui était visiblement très fort – il portait un sac à dos et son équipement de camping comme s'ils pesaient une plume – mais gentil, la voix douce, et d'une extrême courtoisie. Il accepta un bol de soupe au lait et aux champignons et se chauffa devant la cheminée, et parut très désireux d'interroger Jedediah sur la région ; car il était cartographe de profession, et il participait à un projet ambitieux qu'il faudrait des années pour mener à bien, le dessin délicat de la carte de la région traversée par le Nautaugamaggonautaugaunagaungawauggataunauta. Prenant des notes au crayon, il interrogea Jedediah sur les torrents, les ruisseaux, les filets d'eau, les lacs en altitude, les plus petits étangs, et les sentiers de montagne recouverts par les herbes depuis le passage des premiers explorateurs. Il déroula ses cartes compliquées sur parchemin pour les montrer à Jedediah ; il en était fier, cela se voyait, et il craignait qu'elles frôlent le feu, ou que Jedediah les touche par accident. « Rien ne compte autant que d'apprendre à

connaître les contours précis de la terre sur laquelle nous vivons », dit-il à Jedediah de sa voix douce et calme. « C'est notre façon d'apprendre Dieu. » Jedediah fut satisfait, mais plutôt déconcerté, que l'homme de haute taille ne manifestât absolument aucune curiosité à son sujet.

Puis il y avait Mack Henofer. Trop souvent – tous les six ou sept mois, ou était-ce une fois par an – Mack Henofer arrivait, toujours au moment où Jedediah l'attendait le moins. C'était un trappeur qui vivait sur la pente orientale du mont Blanc, aussi seul que Jedediah, mais incapable d'être autonome : il se rendait dans la lointaine colonie de Contracœur, où il échangeait ses peaux contre de l'argent, puis dans les villes au sud, à Fort Hanna, Innisfail et même, encore plus loin, à Nautauga Falls, que Jedediah ne se rappelait que vaguement. On racontait que Henofer était venu dans le Nouveau Monde pour échapper à la prison à Newgate, et qu'il avait quitté en toute hâte l'île de Manhattan pour le nord du pays afin d'échapper à la conscription ; il avait quitté la région du lac Noir, toujours très vite, pour échapper au mariage. Jedediah savait peu de chose sur lui, et ne demandait jamais de ses nouvelles, sinon pour murmurer d'un ton poli mais pressé qu'il lui souhaitait de bien se porter. C'était certainement un espion de Jean-Pierre, et peut-être désirait-il même persuader Jedediah de surveiller un certain nombre de ses trappes, mais il ne pouvait le supporter que très peu de temps, et ne lui montrait jamais sa colère.

(Combien de fois Henofer arrivait-il, combien de fois se trouvait-il sur son chemin ! Dans les montagnes un jour est tous les jours, tous les jours sont le même jour, l'unique passage fluide du soleil dans le ciel, instant par instant, rapide comme la respiration, c'est le lever du jour, puis c'est le moment de midi, le milieu de l'après-midi, et le soleil commence à se dilater avant de se coucher, c'est le crépuscule – qui dure quelques minutes – et la nuit tombe : et on plonge dans l'oubli du sommeil, dans la même obscurité où le soleil est entré. Les jours passaient si vite et Henofer apparaissait une fois de plus, souriant à Jedediah d'un air d'excuse, montrant ses dents noircies et parfois le bout de sa langue rouge qui était, imaginait Jedediah – sachant qu'il ne faisait que l'imaginer – légèrement fourchue. Il était *toujours* en train d'appeler Jedediah de la clairière, il s'installait *toujours* comme chez lui dans la cabane, ne demandant pas mieux que d'attendre son retour pendant des jours.)

La poitrine robuste, les jambes maigrettes, un bonnet de laine mangé des mites baissé sur son front par tous les temps, Henofer était un messenger de Jean-Pierre mais – il le précisa à maintes reprises – il se considérait d'abord comme un ami de Jedediah. «

Tous les deux nous sommes venus vivre dans les montagnes pour fuir ces... » – et il se mettait à chercher le mot qui convenait, ou lâchait une obscénité choquante – « ... et nous devons être loyaux l'un envers l'autre. C'est tout ce qu'il y a à dire ». Et pourtant non, car une fois qu'il était lancé il pouvait parler pendant des heures, dévorant toute la nourriture que le pauvre Jedediah se croyait obligé de lui offrir (qui comprenait souvent les délicieux abricots et framboises tapés, la confiture, et les conserves de fraises que la femme de Louis venait de lui faire parvenir, et des lamelles de bœuf séché, et des morceaux de caramel), lui racontant tous les ragots qu'il ne voulait pas entendre, des histoires qui ne figuraient sans doute pas dans la lettre envoyée par Louis (car Louis écrivait fidèlement à Jedediah, bien que ce dernier ne se fût pas donné la peine de lui répondre depuis longtemps). La colonie du lac Noir grandissait rapidement, selon Henofer, il y avait des conflits et des duels à cause du bornage des propriétés ; des hommes tués dans les bagarres de taverne ; des difficultés avec les Indiens et les métis ; des lynchages d'Indiens et de métis ; une famille tapageuse de pauvres Blancs, du nom de Varrell, qui vivait dans les collines mais dont les membres venaient s'installer l'un après l'autre dans la colonie ; la jalousie et le ressentiment causés par la manière dont Jean-Pierre et Louis achetaient des terres et les clôturaient ; et la rancune aussi provoquée par certains des projets de Jean-Pierre – il avait récemment gagné une forte somme d'argent en vendant des charretées de ce qu'il appelait du fumier de wapiti arctique à des fermiers qui s'étaient installés en bas du fleuve sur des sols pauvres, et qui avaient besoin de rajeunir leur terre avec une substance « riche en azote »... Et Henofer apportait même à Jedediah des petites enveloppes parfumées dans lesquelles sa belle-sœur avait glissé, pour une raison que Jedediah ne saisissait pas, des boucles de cheveux des bébés. La première fut châtain clair, la deuxième blond très pâle, la troisième châtain foncé. Il y avait donc maintenant trois bébés. Louis et sa femme avaient eu trois enfants. Et Jedediah avait deux neveux et une nièce – Jacob, Bernard et – comment s'appelaient la fille – Arlette ? – Arlette. Bien sûr ce devaient être de beaux enfants. Bien sûr Jedediah en était heureux. C'était ce que Dieu souhaitait, n'est-ce pas ? Le dessein de Dieu. Mais *pourquoi* la femme de Louis lui envoyait-elle ces boucles absurdes ? Il ne savait que répondre et s'abstint de toute réponse ; il jeta les boucles au feu. *Mon Dieu, pria-t-il, accorde-moi de vivre. De trouver en Toi la plénitude. Le salut. De me libérer d'eux... d'elle.*

Et quand Henofer partait enfin, n'ayant rien de plus à ajouter, Jedediah pleurait souvent du simple bonheur d'être seul.

Il appela, et attendit, tremblant, d'entendre l'écho.

Mais il n'y avait que le bruit de la rivière. La rivière, et les cris aigus des oiseaux, isolés, dénués de sens.

Qui est là, cria-t-il, mettant ses mains en porte-voix ; mais il n'y eut pas de réponse... Pourquoi me tourmentez-vous, demanda-t-il, plus doucement, pourquoi vous moquez-vous de moi quand je prononce la parole de Dieu...

Mais il n'y avait que le silence, et même l'esprit de la montagne qui le tourmentait si joyeusement était absent. Il était entièrement seul. Il le savait. Pourtant s'il utilisait la parole de Dieu, s'il élevait la voix pour prononcer l'enseignement du Christ, d'un ton assuré, il savait que l'écho moqueur reviendrait : il savait que celui qui le tourmentait recommencerait. *Pourquoi vous moquez-vous de moi, pourquoi me haïssez-vous, chuchota Jedediah, se tenant au bord de son ravin battu par les vents et portant son regard aussi loin que possible, qui êtes-vous ?... Êtes-vous envoyé par mon père, ou un suppôt de Satan, ou quelqu'un à qui j'ai causé du tort par mégarde durant ma vie dans le monde d'en bas ?...*

Rien, pas un bruit. Pas un mouvement dans le ciel qui se déployait au-dessus du mont Blanc, sinon la course incessante des nuages, et le vol rapide d'un épervier fonçant sur une proie trop petite pour que Jedediah puisse la distinguer.

Dans la nursery

À l'âge de dix-sept ans, lorsqu'il tomba si follement amoureux de Little Goldie, la fille adoptive des Bellefleur, Garth était presque aussi grand et large d'épaules que son ours de père, Ewan, et possédait un caractère encore plus irascible : quand des amis l'avaient contraint de force à accepter le pari d'un cascadeur sur le champ de foire de Nautauga Falls l'été de ses quatorze ans (l'homme, Flaming Pete McSweet, plongeait dans un réservoir de toile de trois mètres du haut d'une tour de trente mètres qui oscillait même dans la brise légère d'août, devant un public médusé et ravi, et bien qu'il eût l'habitude de plonger dans les airs tout enflammé, en un tourbillon rouge et orange, il était prêt à laisser l'impétueux Garth Bellefleur plonger sans mettre le feu à ses vêtements – et la cote, en faveur de Garth s'il gagnait, était d'un généreux cinquante contre un), il s'était retourné sauvagement contre eux, rouant l'un de coups au point de lui faire perdre conscience, disloquant la mâchoire de l'autre, et en serrant un troisième dans ses bras massifs, le soulevant de terre et l'écrasant si fort que le garçon (qui n'était pas frêle lui non plus) lui hurla d'arrêter. Quand Ewan apprit l'incident – concernant le pari plus que l'agression de Garth contre ses amis – il fut fou furieux, et traîna son fils dans l'une des granges vides où séchait le houblon autrefois, criant qu'il avait failli se donner en spectacle, il avait failli laisser un putain d'escroc le convaincre de se briser le cou, et en public par-dessus le marché, et que s'il était aussi bouché, aussi stupide, il ferait mieux de rester à la maison où les femmes pourraient le surveiller. Le chagrin de Garth, et sa terreur de son père, le firent courber l'échine devant la rage d'Ewan, et accepter docilement une demi-douzaine de coups de fouet sur le dos, les fesses et les cuisses. Il pleura même, après, seul dans la grange ; ou tout au moins il fut secoué de gros sanglots rauques et sans larmes qui le laissèrent épuisé, faible comme un petit enfant.

Leah ne voulait pas encore installer Germaine dans la nursery (elle n'avait pas un an malgré sa taille et la rapidité de son développement, et Leah s'inquiétait souvent à son sujet – elle craignait d'une manière déraisonnable que le bébé ne mourût brusquement dans son sommeil), et puisque Christabel et Bromwell étaient trop grands pour y rester (et ne s'entendaient plus :

Bromwell affirmait qu'il ne supportait pas sa jumelle, elle avait l'esprit si lent, elle était si ordinaire, et il se sentait plutôt offensé qu'elle mesurât plusieurs centimètres de plus que lui et pût maintenant le rabrouer quand elle voulait), la place était libre pour Little Goldie quand Gideon et Ewan la ramenèrent à la maison ; et on l'y amena aussitôt. Elle avait le choix entre plusieurs petits lits charmants, chacun avec un bon matelas de crin et un baldaquin ; elle pouvait choisir dans le fouillis excitant de centaines de jouets – des poupées, des animaux en peluche, des jeux, des puzzles, des crayons, des boîtes de peinture, des tambours d'enfant, des clairons et des cymbales, plusieurs chevaux à bascule, un manège viennois d'un mètre cinquante de haut avec trois beaux coursiers. Mais on entendit Little Goldie qui murmurait, debout sur le seuil de la nursery, de sa voix rauque, gutturale : « Ma place n'est pas ici. »

Ils feignirent de ne pas l'entendre, et s'affairèrent encore plus autour d'elle. Leah et Lily affirmèrent que c'était une petite fille magnifique : si maltraitée, et sous-alimentée ! Grand-mère Cornelia mit plus de temps à venir la voir : elle avait eu un choc considérable lorsque Gideon et Ewan (qui avaient disparu depuis dix-neuf jours) étaient simplement entrés dans sa petite salle à manger et avaient déclaré sans préambule : « Nous avons ramené une orpheline à la maison, mère, nous n'avons pas pu faire autrement. » Ses fils étaient dépenaillés, couverts de boue et visiblement épuisés, et Cornelia avait dû regarder Gideon plusieurs longues secondes avant d'être certaine que *c'était* bien lui – cette barbe grisonnante, ces yeux injectés de sang... Une orpheline ! Une petite fille en haillons, au visage sale, aux cheveux qui pendaient en mèches grasses ! La violence résignée avec laquelle elle se grattait la tête indiquait clairement qu'elle avait des poux, et il y avait quelque chose de troublant – d'obstiné, ou simplement de malicieux – dans la forme de ses yeux et de ses fins sourcils arqués. Cornelia réussit à articuler : « Eh bien, je vois », bien qu'elle fût sur le point de s'évanouir. Elle était étendue majestueusement sur sa chaise longue, drapée dans une vaste robe de soie, donnant des morceaux de croissant aux cerises à l'un des chatons, et Gideon et Ewan s'étaient avancés devant les serviteurs, tirant cette étrange petite fille entre eux, laissant des traînées de boue partout. « Eh bien... eh bien, je vois », murmura Cornelia, regardant la fillette. Pendant plusieurs semaines elle dit à Edna (mais à aucun membre de sa famille, qui se fût moqué d'elle, autant par gêne que par simple incrédulité) que Little Goldie était un lutin, et pas du tout un enfant. Ou peut-être *était-ce* une métisse.

Mais finalement grand-mère Cornelia déclara que c'était une belle

enfant – un petit ange – et affirma que Gideon et Ewan avaient bien fait de la ramener à la maison. « Nous sommes des Bellefleur, après tout, dit-elle. Nous pouvons recueillir beaucoup d'enfants abandonnés. »

Little Goldie parut plus *étrange* que *belle* aux yeux sceptiques de Garth. (Et, de toute façon, qu'était réellement la *beauté* ?...)

Demuth Hodge avait été congédié depuis longtemps. Ewan l'avait chassé, laconique, avec six mois de gages et sans explications (une thèse était que Leah avait été furieuse parce que Demuth avait soi-disant « corrigé » Christabel et Morna en leur tapant sur les fesses avec une règle car elles avaient glissé dans la poche de son vieux manteau de tweed des mûres très molles et faciles à écraser ; on dit aussi que Bromwell avait dénoncé le jeune homme avec mépris – ses connaissances des mathématiques supérieures, déclarait l'enfant, étaient une pure imposture). Bien que la famille eût placé partout des annonces pour trouver un remplaçant, aux États-Unis et à l'étranger, aucun des postulants ne sut plaire, tant par son expérience que par sa personne, à tout le monde ; aussi les Bellefleur n'avaient-ils pas de précepteur. Comme ils répugnaient à envoyer leurs enfants à l'école, surtout les plus jeunes, ils n'eurent d'autre choix que d'essayer de les instruire à la maison. Hiram faisait cours tous les matins de neuf heures à midi en arithmétique, en algèbre, en mythologie classique et en géographie mondiale ; Vernon leur enseignait, deux ou trois après-midi au choix dans la semaine, la composition, la littérature, et l'« éloquence » (qui consistait surtout en une lecture passionnée à voix haute des poètes qu'il aimait, devant un petit public hilare toujours au bord de la mutinerie). Mais Bromwell se proposa pour instruire la nouvelle élève, peut-être parce que, au début, elle excitait sa curiosité : elle semblait venir d'un pays si lointain, d'un territoire si reculé, que son appartenance même à la race humaine paraissait suspecte. Comme ses paroles étaient étranges et grossières !... Essayait-elle de parler un dialecte indien, ou avait-elle un langage à elle, qui lui était entièrement personnel ? Ce serait un défi, un défi scientifique, se dit Bromwell, d'apprendre à l'enfant à être humaine... à devenir humaine, par l'intermédiaire de la langue anglaise.

Mais il perdit bientôt patience. « Répète après moi », dit-il, et de nouveau : « Répète après moi, *je t'en prie* », et : « *Est-ce que tu écoutes ? Est-ce que tu comprends ?* » Garth, Albert et Jasper restaient à la porte de la nursery, à s'esclaffer. Ils en voulaient un peu à Little Goldie. Un *autre* enfant !... Un autre enfant dont le

charme attirait l'attention des adultes... Garth proposa des suggestions personnelles, qui furent ignorées. Il trouvait particulièrement comique que Little Goldie pût à peine tenir une plume – elle faisait toujours jaillir l'encre sur elle et sur Bromwell. Quelle maladresse, pour une fille !... Ce fut seulement quand Bromwell remonta ses lunettes sur son front et se frotta les yeux d'un geste las d'adulte, disant sèchement : « Tu es sans doute une métisse, ou tout au moins une demeurée : de toute façon nous ferions mieux d'abandonner les leçons », que Garth fut envahi par une émotion brusque, irrésistible – non par l'hilarité qui transformait Albert et Jasper en hyènes hurlantes, mais par la rage – une rage si violente qu'il fallut l'empêcher de jeter Bromwell terrifié par la fenêtre jusqu'où il l'avait traîné, grognant : « Petit salaud ! Petit salaud de philosophe à la con ! On va voir si ça te plaît ! On va voir comment tu sais tomber ! *On...* »

Garth aurait défini le sentiment qu'il continua d'éprouver à mesure que les semaines passaient comme du ressentiment, s'il avait eu tendance – ce qui n'était pas le cas – à ressasser ses émotions : du ressentiment et une colère douloureuse, sourde, une frustration, et l'impression obscure de quelque chose de *mal*. Garth avait été un enfant assez peu communicatif, quoique particulièrement bruyant et plein de vie ; il était rentré à la maison, un après-midi d'hiver où il avait fait du bobsleigh, après une chute où manifestement personne n'avait été blessé, tenant sa main droite très près de son flanc, sans rien dire aux autres enfants, bien que son petit doigt eût failli être sectionné (et dût être recousu par Leah qui fit preuve d'une remarquable présence d'esprit, alors même qu'on cherchait le médecin) et qu'il perdît bien sûr énormément de sang. Jamais il ne *disait* ce qui n'allait pas, s'il éprouvait de la colère, et pourquoi – il avait l'habitude d'éclater simplement sous l'effet de la passion. Même lorsque Yolande (avec laquelle il partageait certains secrets contre leurs parents et les autres adultes) lui demandait ce qui n'allait pas, dans quelle sombre humeur il se laissait glisser, il se contentait de grommeler : « Va te faire foutre au lieu de fourrer ton nez partout, espèce de garce. »

Dans la nursery se trouvaient des objets avec lesquels Garth avait joué enfant, et qui étaient devenus trop petits pour lui – les chevaux à bascule, le manège, les animaux en peluche – bien qu'il ne se les rappelât que vaguement, et que leur simple vue fît naître en lui une colère inexplicable. Il regardait l'étrange fillette se déplacer parmi eux, aussi silencieuse que lui, soulevant et reposant les jouets comme si elle les reconnaissait elle aussi, mais ne savait pas très bien qu'en faire. Plusieurs des filles – Christabel, Vida et bien sûr

Yolande, qui ne pouvait résister à aucun être mystérieux – jouèrent avec Little Goldie, devenant progressivement amies avec elle, l'aidant à étudier ses leçons maintenant que Bromwell était banni de la nursery (et il se trouva, assez curieusement, que Gideon prit le parti de Garth le jour de la dispute, et qu'il eût donné une fessée à Bromwell si l'enfant n'avait pas éclaté en sanglots), et à faire son alphabet sur canevas, qu'elle brodait avec de beaux tons violet, vert et or, exactement comme la vieille tapisserie déchirée sur le mur, encadrée dans un sous-verre, qu'une petite fille du nom d'Arlette Bellefleur avait faite autrefois – comportant l'alphabet, les chiffres de un à dix, et la phrase JE SUIS ARLETTE BELLEFLEUR NÉE EN 1811 – bien que le canevas sur le mur fût très estompé. Personne ne jugea curieux que Garth, qui était toujours dehors, même par mauvais temps, traînât dans la nursery avec les filles, s'empressant d'offrir ses services pour réparer la maison de poupées (qui devait, dit Yolande, avoir cent ans, et être dévorée par les termites) lorsque la cloison mobile sortit de ses gonds, et pour aider à déplacer les meubles (ils singeaient l'infatigable Leah qui n'aimait rien autant que de passer un après-midi pluvieux à donner des ordres aux domestiques pour qu'ils disposent les meubles d'une nouvelle façon, et à participer elle-même aux opérations avec impatience) – l'étagère chancelante faite de bobines vides, peinte en rouge laqué, pleine de porcelaine de poupée et de minuscules oiseaux, animaux et œufs de verre, que Garth transporta sans effort, et avec une merveilleuse grâce, sans rien renverser ni briser ; le divan bourré de crin pour enfant qui était la réplique de l'un des sofas du salon ; la lourde boîte à musique, qui devait avoir un mètre de profondeur et un mètre cinquante de long, comme un cercueil d'enfant, avait été fabriquée en Suisse, disait-on, bien qu'elle fût équipée de bandes perforées américaines. Lorsque Yolande le remercia chaleureusement, comme si elle était fière – particulièrement devant Little Goldie – d'avoir un frère aussi attentionné, Garth rougit et ne trouva rien à répondre. Il savait seulement que l'étrange petite fille au visage solennel couvert de taches de rousseur, aux cheveux blond très pâle tombant jusqu'à la taille, le regardait intensément.

Il fuit donc la nursery, et passa environ une semaine dehors – travaillant à la ferme, accompagnant Ewan et Hiram dans un voyage d'affaires à Nautauga Falls. Et il réapparut un après-midi de tourmente où la température tomba de quarante degrés en une heure, et proposa aux enfants de faire un feu dans la petite cheminée... Maintenant Goldie se sentait nettement plus chez elle, et elle parut heureuse de le voir. Elle riait souvent, bien qu'elle n'expliquât pas toujours les raisons de sa gaieté ; elle étreignit Yolande quand celle-ci guida ses mains maladroites pour enfiler une

aiguille particulièrement fine ; elle offrit à Garth une minuscule tasse de thé infect d'herbe à chats que les filles avaient préparé. L'une des femmes avait pris le temps de lui faire des anglaises, et elle était aussi charmante, aussi grave, aussi incroyablement pieuse que les nombreux Bellefleur enfants, dont les croquis étaient exposés sur les murs de la nursery (ces dessins insipides, faits par plus d'un artiste, représentaient Raoul, Emmanuel, Ewan, Gideon, et même Noel, Matilde, Jean-Pierre II, Della et Hiram, et un ou deux enfants non identifiés, dans des poses identiques : les mains jointes comme pour prier, les yeux suppliants, levés vers le ciel) ; mais même alors Garth ne comprit pas combien il l'aimait.

Il tournait la manivelle de la boîte à musique pour les filles, et il changea volontiers les lourdes bandes perforées de cuivre, bien qu'il fût gêné de devoir admettre – Bromwell n'en fût jamais arrivé à une telle extrémité – qu'il n'avait aucune idée du fonctionnement du mécanisme. « Ça marche comme ça, cette chose là-dedans », dit-il, sentant la chaleur monter tandis que Little Goldie se pressait auprès de lui avec Christabel et Yolande. La boîte à musique n'avait pas été l'un des passe-temps préférés de Garth quand il avait habité la nursery, et même maintenant il trouvait inquiétants ses parois lisses et brillantes de chêne et son couvercle de verre décoré d'un motif compliqué. Cela pouvait se briser si facilement, et comment diable pourrait-il le réparer ?

L'une des bandes émettait, à différentes vitesses, des menuets anglais, des rondos et des airs argentins délicats, une autre des hymnes mugissants accompagnés par un orgue grinçant, une autre encore – la préférée de Garth – les chansons *L'Hymne de guerre de la république* et *La Grande Marche du général Harrison* et *La Polka et la Scottish de la cavalerie légère de St. Louis*. Garth arriva à aimer la musique, ou du moins l'intérêt solennel et respectueux qu'exprimait Goldie ; les autres filles en eurent vite assez et s'en allèrent, et Yolande disparaissait de la nursery des jours entiers, mais Garth ne se lassa jamais de tourner la manivelle de cuivre. Pendant leur lune de miel, ou plutôt leur nuit de noces, *La Polka et la Scottish de la cavalerie légère de St. Louis* atteindrait le comble de la beauté et de l'extase.

N'ayant jamais été amoureux Garth ne savait absolument pas, et personne n'aurait pensé à le lui expliquer (car il *était* d'un naturel maussade, et s'écartait souvent avec un grognement quand on l'approchait), pourquoi il souffrait d'insomnie, perdait l'appétit, recherchait la solitude – dans le cimetière, le long du torrent Sanglant, galopant à cheval au bord de la rivière du Vison – ou pourquoi, étrangement, il ne voulait jamais être seul, mais avec

Little Goldie. Il fit saigner la lèvre de son cousin Louis quand celui-ci se heurta contre lui par mégarde, mais il courut pieds nus sous la pluie, tard un soir, pour rattraper son oncle Hiram qui, dans un accès de somnambulisme, avait réussi à ouvrir les deux ou trois portes fermées à clé pour sa protection et qui avançait en trébuchant, les yeux ouverts, les bras légèrement écartés, en direction du débarcadère des Bellefleur sur le lac Noir : et Garth le fit avec une courtoisie singulière, déconcertante. (Dans le passé, on l'avait souvent envoyé chercher Hiram, et il n'avait jamais été capable de se retenir d'attraper brutalement le bras du vieil imbécile et de le secouer pour le réveiller, ce qu'on lui avait recommandé de ne pas faire.) Il s'en prit à Mahalaleel quand celui-ci bondit de nulle part sur la table de fer forgé où déjeunait une partie de la famille, et faillit s'enfuir avec une cuisse de dinde, bien que son intervention lui valût d'avoir l'avant-bras lacéré de coups de griffe et que tout le monde lui en fit reproche ; il n'aurait pas dû essayer de *punir* Mahalaleel, mais seulement tenter de lui enlever le morceau de viande. Cependant il se montra patient avec Vida, et dit aux garçons de ne pas suivre Raphael jusqu'à son étang mais de le laisser seul, quelle importance, quelle importance cela pouvait-il bien avoir, que Raphael préférât rester seul toute la journée ? Son sang se mit à battre dans ses veines avec une fureur soudaine, impulsive, puis s'apaisa ; et il avait parfois envie de pleurer ; et pour la première fois de sa vie il *souffrait* d'insomnies. (Auparavant il avait été convaincu que les gens qui prétendaient ne pas fermer l'œil de la nuit mentaient. Ils mentaient sûrement, car comment pouvaient-ils empêcher leurs yeux de se fermer comme les siens, quelques secondes à peine après avoir posé la tête sur l'oreiller ?)

Une nuit, errant sans trouver le sommeil, il prit le couloir du deuxième étage en direction de la nursery, et aperçut grand-tante Veronica qui avançait sans bruit devant lui, pieds nus, et très pâle, ses longs cheveux épais gris acier répandus sur ses épaules, sa robe de chambre noire (car, comme Della, elle portait le deuil, même la nuit) flottant autour d'elle – et il trouva curieux que Veronica s'arrêtât devant la nursery, inclinant la tête pour écouter pendant plusieurs longues secondes, puis ouvrît la porte et entrât. Curieux, et troublant, bien qu'il ne pût dire exactement pourquoi – car n'était-ce pas le privilège, et même le devoir, des femmes de la maison de veiller de temps en temps sur le sommeil des jeunes enfants ? Mais il suivit Veronica dans la nursery obscure, et vit, à la lumière du clair de lune, qu'elle se penchait au-dessus de Little Goldie endormie, et que son dos se raidit quand elle l'entendit ou sentit sa présence. Elle se tourna pourtant tout de suite vers lui, comme si elle n'était pas très surprise, et, le doigt posé sur les lèvres, elle

l'entraîna dans le couloir éclairé à la bougie et dit, les yeux presque fermés, comme pour cligner les paupières : « Quelle charmante petite sœur Ewan et Gideon t'ont ramenée... Elle est *très* attirante, n'est-ce pas ? »

Mais ce fut seulement au bout de plusieurs semaines d'angoisse, au crépuscule d'une journée d'août violemment ventée, qu'en présence de Little Goldie, il commença pour la première fois à comprendre la nature de son affliction. Vida, Christabel, Morna et Little Goldie lui avaient servi du « thé » dans la nursery en utilisant des tasses et des soucoupes en miniature, et tout le monde se montrait plus bête qu'à l'ordinaire car ce n'était pas du thé qu'ils buvaient mais du sherry doux que l'une des filles avait volé en bas (les enfants Bellefleur volaient depuis des générations du sherry doux et des liqueurs en bas, et se faisaient rarement prendre, même par des adultes qui en avaient fait autant dans leur enfance, et en ce même lieu), lorsqu'ils se mirent à rire en regardant les croquis sur les murs qui ressemblaient, Christabel ne cessait de le répéter, au derrière d'un cheval. On y voyait Ewan petit garçon ! Si drôle, roulant des yeux ! Et même grand-père Noel ! Et Hiram, à peine sorti de la petite enfance ! Oh, pourquoi leurs bouches étaient-elles si noires, comme s'ils avaient du rouge à lèvres, et pourquoi les filles portaient-elles des coiffures aussi grotesques ! Et leurs yeux *brillaient* comme ceux des anges. Le plus angélique, le plus beau et inquiétant des portraits était celui de l'oncle de Garth, Gideon, qui devait avoir l'âge de Little Goldie à l'époque du dessin. Christabel fut prise de fou rire en le voyant, à tel point que ses joues ruisselaient de larmes.

« Regardez papa ! Mais *regardez* papa ! » criait-elle. Mais Little Goldie, brusquement sérieuse, courut vers le mur, et se dressa sur la pointe des pieds pour examiner le portrait. Garth vit alors son expression changer ; il vit avec quelle attention elle regardait l'extraordinaire enfant dans le cadre doré. Little Goldie murmura quelque chose comme : « C'est lui, n'est-ce pas », et les entrailles de Garth se contractèrent violemment sous l'empire d'un poison qui, il le sut immédiatement – pourtant comment l'eût-il reconnu, étant aussi inexpérimenté ? –, était la jalousie. Il serra si fort la minuscule tasse que son anse se brisa.

Le chien courant

Vêtue d'un chemisier blanc entièrement lacé devant et d'une longue jupe de coton bleu vif, portant son nouveau chapeau de paille avec un large ruban de velours rose dont les deux extrémités retombaient dans son dos, Yolande Bellefleur quitta le sentier gravillonné du parc, et, voyant que personne ne la surveillait, escalada une clôture aux barreaux horizontaux en deux mouvements rapides qui laissèrent à peine entrevoir le blanc de son jupon... Personne n'était là pour observer qu'elle allait se glisser dans la forêt interdite au nord du cimetière, seule ; personne n'était là pour remarquer que les rubans roses tombaient joliment sur sa chevelure bouclée couleur de blé. Elle marchait sur le sentier, sans aucune hâte ; l'instant d'après elle avait disparu dans le bosquet de tsugas et d'érables de montagne qui bordaient le parc de ce côté-là.

Elle avait quinze ans, était très jolie et elle partait – ah, personne ne l'eût deviné ! – bien qu'on eût pu se demander *pourquoi* elle portait, un matin ordinaire de la semaine, un costume aussi seyant, et son chapeau de paille tout neuf (elle l'avait à peine depuis une semaine) à la place du vieux – elle partait – formant ces mots sur ses lèvres, frissonnante – retrouver son amant. Yolande Bellefleur partait retrouver son amant.

Les bois, les bois interdits ! Les bois interdits des Bellefleur !

Sans soleil, imprégnés d'un silence surnaturel, et pourtant d'une beauté enchanteresse ; ou était-ce la paix de la forêt qui était si belle ? Ceux qui se promenaient sans but dans les bois se surprenaient à parler le moins possible, car les mots, en ce lieu obscur, inhumain, sonnaient creux ; ils perdaient de leur consistance sur la langue ; ils n'avaient plus de sens. La paix, la tranquillité, le silence, le doux tapis d'aiguilles de pin sous les pieds, moelleux, spongieux, enjôleur, ensorcelant... On baissait la voix, et bientôt on cessait tout à fait de parler. Car quelle valeur avaient ici de simples *mots* ?

Mais elle articula ses mots à voix haute, quoique timidement (car déjà elle était impressionnée par la forêt) : « Yolande Bellefleur part retrouver son amant... »

Neuf heures et demie du matin. Une journée claire et fraîche, sans vent. Elle s'était réveillée tôt, excitée par le souvenir du délire

prolongé de samedi : le mariage d'Irma Steadman en haut du fleuve sur la propriété des Steadman, Irma mariée à l'âge de dix-sept ans, Yolande l'une des huit demoiselles d'honneur... Irma Steadman, son amie, se tenant aux côtés de son fiancé, dans cette longue robe avec ses épaisseurs de dentelle espagnole, et le voile qui avait appartenu à sa grand-mère, et son petit visage si doux, rayonnant (il n'y avait pas d'autre mot) ; le jeune homme à côté d'elle dans son costume de marié, avec des boutonnieres brodées de soie, des manchettes et le brin de fleur d'oranger sur son revers, et les élégantes chaussures brillantes en cuir verni... Yolande portait une robe de soie moirée, jaune d'or, et ses souliers étaient assortis à ceux de la mariée : en fin chevreau blanc avec des petits talons et de minuscules boutons de perles. Ah, elle avait *adoré* cela. Elle avait adoré ses escarpins. Adoré la journée tout entière.

Elle avait un point de côté, pour avoir marché si vite, elle était essoufflée et le chapeau de paille avait glissé. Que les bois étaient profonds, beaux et mystérieux... Les enfants pouvaient jouer à la lisière de la forêt mais on recommandait aux filles de l'âge de Yolande de ne pas s'y aventurer, même à plusieurs, et certainement pas seule. Si Lily savait !... Si grand-mère Cornelia savait !... « Oh, pour l'amour de Dieu, que crois-tu qu'il puisse m'arriver, jeta Yolande, tu t'imagines que je vais me faire violer ! » Lily la dévisagea comme si elle n'avait jamais rien entendu d'aussi stupéfiant. Elle rata même l'occasion de se mettre en colère : elle resta simplement là à regarder sa fille arrogante, effrontée. « Enfin, maman, je veux dire... Je veux dire, mon Dieu, murmura faiblement Yolande. Tu sais très bien qu'il ne peut rien m'arriver dans nos bois. »

Les histoires de filles seules dans la forêt il y a très longtemps : l'une d'elles, Hepatica, une lointaine tante ou une cousine, qui était allée seule dans ces mêmes bois, manifestement, et qui avait rencontré... ou été confrontée à... à qui, à quoi ? Yolande ne s'en souvenait pas. On faisait allusion à quelque chose qui était arrivé ou avait failli arriver à tante Veronica, il y a très longtemps (mais c'était sûrement il y a *très* longtemps, se dit Yolande en riant, car la pauvre tante Veronica, si vilaine avec sa taille épaisse, n'était guère le genre de femme à inspirer aux hommes un désir effréné), et il avait aussi failli arriver quelque chose à Aveline... C'étaient des histoires pour vous faire peur, des histoires franchement idiotes que Yolande feignait seulement d'écouter : elle *savait* parfaitement combien les femmes plus âgées étaient ridicules. Yolande ceci, Yolande cela, Yolande, ne cours pas, tu dois apprendre à marcher comme une dame, et quand tu entres dans une pièce tu dois... tu ne

dois pas... tu dois... Ne croise jamais les genoux, ne croise pas non plus les bras, n'aplatis pas ta poitrine mais ne la fais pas ressortir en croisant tes bras en dessous... Tu *écoutes* ? À quoi penses-tu ?

Yolande !

Un lièvre marron et blanc bondit, pris d'une si grande frayeur qu'elle crut presque qu'il jouait ou se moquait. Pourquoi *la* fuir, quel mal pouvait-elle bien lui faire ? « Oh, petit lapin idiot ! Adorable petit lapin idiot !... » Il y avait des daims dans les bois des Bellefleur, mais ils ne se montraient pas ; et des hiboux, des renards, des ratons laveurs et des faisans ; il y avait peut-être des ours – mais probablement pas aussi près de la maison ; et peut-être (ici Yolande avala très fort sa salive, car elle n'y avait pas pensé auparavant, elle ne pensait jamais à des choses aussi laides et angoissantes) des serpents... de longs serpents hideux qui se tortillaient... (Garth n'avait-il pas rapporté à la maison, l'été dernier, un serpent de trois mètres de long ? – enroulé autour de son cou, la tête aplatie, sa peau tiède brun-corail étincelante, souple comme si il respirait encore ?) Mais elle savait que les serpents sentaient les vibrations des pas, et fuyaient... même les serpents venimeux fuyaient... presque toujours. Les serpents ne *veulent* pas affronter les êtres humains, disait-on.

Autrefois il y avait eu des panthères et des loups dans cette même forêt, mais ils avaient été exterminés, ou chassés. De temps en temps apparaissait le Vautour du lac Noir, un oiseau de proie méchant et téméraire qui était capable de soulever dans les airs des animaux de la taille d'un renard ou d'un faon, et de les mettre en pièces en plein vol, les déchirant et les transperçant de son long bec fin : mais le Vautour Noir avait presque disparu, et jamais Yolande n'en avait aperçu un seul ; même ses frères ne l'avaient jamais vu. « Oh, ça n'existe sûrement pas, murmura Yolande tout haut, ils ont sûrement inventé ça pour nous faire peur... »

Une autre bête s'enfuit, prise de panique, en faisant craquer les broussailles. C'était un animal un peu plus gros, et le cœur de Yolande bondit comme pour s'échapper de sa poitrine. Ah – quel bouleversement ! Mais il n'y avait rien à craindre. Quel dommage que les animaux de la forêt vivent dans une telle terreur, et détalent à l'approche de Yolande Bellefleur avec sa jolie jupe bleue et son élégant chapeau de paille comme s'ils croyaient entendre un chasseur... Elle avait encore le cœur qui battait. Il participait à l'affolement de l'animal et voulait se libérer de son carcan et s'enfuir dans la forêt.

Yolande resta immobile, jusqu'à ce que son accès de panique

s'apaisât. Au-dessus, juste au-dessus de sa tête, il y avait un petit coin de ciel, de quelques centimètres carrés à peine ; on aurait dit une balle bleu pâle posée en équilibre sur les branches hautes des pins. « Eh bien – s'il pleut je ne me ferai pas mouiller, dit Yolande tout haut. La pluie ne pourra pas pénétrer à travers tout ça. »

Elle arriva dans une clairière de longues herbes penchées, où poussaient la chicorée sauvage et une autre fleur bleue qu'elle ne put s'empêcher de cueillir et de glisser sous le ruban de son chapeau – étaient-ce des lis sauvages ? – et maintenant elle était alerte et jolie ; et où était son amant ?

La clairière aurait été, observa-t-elle, un lieu de rencontre approprié.

Personne n'était là pour la regarder se débarrasser de ses chaussures, et danser trois pas d'un côté, trois pas de l'autre... Et elle se mit à chanter, à fredonner, et même à siffler, claquant les doigts et soulevant même ses jupes pour esquisser un petit pas espiègle qui laissa apparaître son jupon. En juin dernier elle avait vu une revue de music-hall et admiré le costume de satin blanc des danseuses, leur chevelure noire remontée très haut, qui brillait comme l'asphalte, leur maquillage sophistiqué, leur – mais qu'était-ce donc ! – leur *style*. Une ou deux des filles paraissaient à peine plus âgées que Yolande. Elle avait failli se glisser dans les coulisses, frapper à la porte d'une loge pour demander timidement comment on devenait chanteuse ou danseuse... Ou actrice...

Quel dommage que son amant fût en retard. Quel dommage qu'il ne pût entendre Yolande chanter les paroles entraînantes de *When the Boys Come Home*¹ sur lesquelles s'était achevée la revue de music-hall : les filles levant haut le pied, en bottes blanches, des rubans bleu, blanc, rouge tombant sur leurs seins, coiffées de hauts chapeaux de fourrure qui semblaient être en hermine.

Puis elle s'interrompt, parce qu'elle avait oublié les paroles. C'était une si vieille chanson. Pourquoi s'intéresser à une vieille chanson. Elle enleva son chapeau, le fit voler sur l'herbe et, secouant énergiquement sa chevelure, imita le sourire boudeur que tante Leah prenait si souvent, tandis que ses yeux – ah ! mais ses yeux étaient tellement plus puissants que ceux de Yolande – s'agrandissaient malicieusement. Même lorsqu'elle chantait à son adorable bébé, son visage était si, si... mais le visage de Yolande était plus étroit, plus petit... ses lèvres n'étaient pas aussi pleines... peut-être ne faisait-elle que se ridiculiser en imitant sa tante ? Et elle n'aimait même pas Leah. Décidément, elle ne l'aimait pas. Elle voulait arracher ce bébé aux bras de Leah et lui chanter de sa voix à

elle, à sa façon :

*Dors, mon bébé, dors,
Papa surveille les brebis,
Maman secoue l'arbre des rêves,
Et il en tombe un petit
Pour toi...*

Sa voix était rauque, fragile, mélancolique. Elle se demandait – serait-il possible de la travailler ? Les chansons légères pour danser nécessitaient une voix aiguë de petite fille, et lui donnaient envie de s'élancer avec énergie dans une ronde ; mais pour les berceuses il fallait une voix différente. Laquelle était la plus jolie, se demanda Yolande ; laquelle préférerait son amant ?...

Elle chanta de nouveau la berceuse, berçant un bébé imaginaire dans ses bras. Une larme unique roula sur sa joue. Ses yeux bleus étincelèrent et ses lèvres tremblèrent d'une émotion qu'elle ne put déguiser ; mais il n'y avait personne pour l'observer.

Ou y avait-il quelqu'un tout près ?...

Elle cessa de chanter et regarda autour d'elle, un demi-sourire sur les lèvres, car il *était* possible que...

« Qui est là ? » demanda-t-elle gaiement.

Un léger vent souffla dans les branches les plus hautes des pins et fit bouger les cônes, qui se balancèrent.

Elle dansa en rond jusqu'à en perdre le souffle, puis elle se jeta sur l'herbe chaude de soleil et ferma les yeux, et sentit au bout de quelques secondes son amant s'approcher d'elle, se penchant sur elle, les poils de sa moustache la frôlant... Ah, et si son baiser la chatouillait ? « Est-ce que ça ne chatouille pas », avait-elle demandé à Irma, et les deux jeunes filles avaient été prises de fou rire, cachant leur visage en feu dans les oreillers du lit d'Irma.

Mais à présent elle ne devait pas rire. Elle n'était plus une enfant. Le moment était sacré. Son amant (dont les yeux étaient très sombres et humides, dont la moustache était petite, nette, bien taillée, et dégageait une odeur de cire) se courbait simplement pour l'embrasser, comme le font les amants, les hommes, c'est vraiment tout à fait ordinaire, ce n'est pas exceptionnel du tout, ni effrayant... Mais ça *pouvait* chatouiller.

Elle attendait un autre amoureux, un jeune homme dont la famille possédait une grande ferme sur la route d'Innisfail, ah, comment s'appelait-il, comme c'était curieux, mais curieux, elle ne retrouvait

plus son nom, bien qu'elle se le murmurât une douzaine de fois par jour, quel *était* le nom de ce jeune homme... Elle attendait, peut-être, son oncle Gideon : parfois, juste au moment de s'endormir, ses lèvres effleuraient les siennes ; souvent ils étaient sur un traîneau tiré par Jupiter, c'était la pleine lune et ils glissaient tel l'éclair sur le lac Noir gelé ; Gideon drapé dans son superbe manteau de fourrure – en peau de rat musqué aux reflets sombres comme le vison – qu'il s'était fait faire quelques années auparavant pour s'assortir, en manière de jeu, à la zibeline de Leah, longue jusqu'à la cheville. Son expression était sévère, il ne souriait pas, en fait il la regardait sans la voir comme lorsqu'il la rencontrait dans la maison, et pourtant – brusquement – merveilleusement – il se penchait sur elle et effleurait ses lèvres...

Elle frissonna. Ses yeux n'étaient pas simplement clos, mais hermétiquement fermés. Son amant se *penchait* sur elle. Il avait des cils recourbés, un teint bistre très clair, il dégageait une profonde mélancolie, une lenteur, c'était un homme qu'elle n'avait jamais vu auparavant.

« Maman, demanderait Yolande à Lily le jour même, est-ce qu'un baiser, ça chatouille, dis-moi la vérité ! »

Elle se mit à rire et fut incapable de s'arrêter. Ses yeux s'ouvrirent tout grands, il n'y avait personne au-dessus d'elle et elle s'assit, le visage empourpré, riant si fort que ses épaules tremblaient... À un carnaval de Powhatassie quelques années auparavant elle et ses amies étaient allées voir l'exposition même que leurs parents leur avaient interdit de visiter, les merveilles exotiques du Nouveau Monde, et quel spectacle ! – quel triste spectacle, quelle supercherie ! Dodo, le garçon à tête d'oiseau, avec son absurde bec de plâtre et ses yeux qui louchaient un peu, qui faisait semblant de pousser des cris aigus tandis que sous l'estrade (Yolande affirma qu'elle pouvait pratiquement le *voir*) un imbécile jouait du crincrin. Myra, la fille-éléphant, en réalité une femme d'une quarantaine d'années, obèse et répugnante de graisse, avec ses jambes grotesquement enflées, sillonnées de veines bleues, et des pieds gros comme des jambons dans des pantoufles de tissu. L'homme aux serpents, dont la peau étincelait d'écailles gris-bleu argent : il y en avait même entre ses orteils, comme il le révéla solennellement au public. Un échalas roux aux cheveux frisés avec un torse concave et des jambes et des bras si maigres que ses articulations paraissaient grossies à un point phénoménal, une créature accroupie à l'air de crapaud dont la spécialité était d'attraper des insectes (mais étaient-ce *vraiment* des insectes, chuchota l'une des amies de Yolande, ce n'étaient peut-être que des *raisins secs*) sur sa langue assez large, un vieil ivrogne

grisonnant qui faisait semblant d'être cul-de-jatte (Ambroise, le vétéran de trois guerres)... Quelles vilaines gens, si laids ! Et la plupart étaient des charlatans, ça se voyait. (Vous n'allez pas gaspiller vingt-cinq cents pour voir ce genre de spectacle parce que de toute façon c'est du toc, avait dit Ewan aux enfants.) Le plus grotesque de tout était une chose dans un bocal de trente centimètres de haut, le bébé hermaphrodite, une créature avec une seule tête et un seul torse, et seulement deux bras maigrichons, alourdie cependant par une seconde paire de jambes et d'autres organes génitaux qui lui sortaient de l'estomac... Les filles reculèrent en voyant l'exposition, une ou deux se cachèrent même les yeux avec leurs doigts, mais Yolande, se moquant d'elles, dit : « Oh, c'est une absurde vieille *poupée de caoutchouc* qu'ils ont fourrée là-dedans !... » et elles se précipitèrent dehors en riant sous le soleil.

Son accès de fou rire passa. Elle se sentit brusquement fatiguée. Il était temps de rentrer à la maison avant qu'on s'aperçût de son absence.

« Eh bien tant pis pour toi, si tu ne viens pas, dit-elle d'une voix maussade. La prochaine fois c'est *moi* qui ne viendrai pas. »

Aussi reprit-elle le chemin de la maison, marchant d'un pas rapide, le regard fixé sur le sol moussu jonché d'aiguilles de pin. La forêt s'était assombrie, l'air sentait le pin mais aussi la mélancolie, la matinée semblait très avancée, peut-être serait-elle en retard pour le déjeuner ?... Bien qu'elle connût parfaitement le chemin, et se vantât de son sens de l'orientation, elle prit une mauvaise direction et passa devant un pin argenté tombé, en état de pourrissement avancé, qu'elle se rappelait avoir vu un quart d'heure ou vingt minutes plus tôt. « *Enfin*, quelle gourde tu fais », marmonna-t-elle. Elle repartit donc à grands pas dans le bon sens, la tête maintenant baissée, le chapeau de paille en place (car les branches basses qui surgissaient au moment où elle s'y attendait le moins n'arrêtaient pas de le faire tomber, et plusieurs fois une brindille malicieuse faillit lui rentrer dans l'œil), et après un long moment exaspérant elle sortit de la forêt... mais elle se trouva devant le cimetière et non à l'extrémité du parc... elle avait dû encore se tromper de direction sans s'en apercevoir.

« Oh, *qu'est-ce* qu'il y a, comment puis-je être aussi... »

Elle rougit comme si elle se doutait que quelqu'un l'observait, et riait de son désarroi. Il n'y avait rien à faire dans cette situation, sinon montrer qu'elle était pleinement consciente de sa bêtise :

imaginez, se perdre dans sa propre forêt, atterrir au cimetière en croyant arriver près de la maison ! Mais du moins elle n'était plus perdue. Si elle faisait le grand tour et suivait la rivière du Vison jusqu'au lac, elle parviendrait chez elle sans difficulté ; mais elle raterait sans doute le déjeuner.

Elle escalada la colline du cimetière, et en enjambant la barrière (qui avait sérieusement besoin d'être réparée – on aurait pu croire qu'avec toutes les histoires et tous les achats des derniers mois, et Leah dirigeant des opérations, gaspillant de l'argent, quelqu'un aurait eu l'idée de jeter un coup d'œil au *cimetière*) elle fut certaine – *certaine* – qu'on l'observait.

Ce pouvait être l'arrière-grand-mère Elvira qui rôdait au milieu des tombes avec son arrosoir et son sécateur, ou bien tante Della, ou même grand-père Noel ; ce pouvait être l'un des jeunes enfants, bien qu'il leur fût interdit de jouer ici ; ou peut-être le jardinier, ou l'un des hommes de peine, quoique tout le monde se plaignît que ces employés fussent devenus si paresseux avec les années, non seulement ils n'accomplissaient pas leur tâche mais ils ne savaient pas exactement ce qu'ils étaient supposés... Mais personne ne l'appela, personne ne la salua. « Yolande ! Que fais-tu ici ?... »

Lentement et se sentant mal à l'aise, Yolande continua de monter, remarquant avec une pointe de culpabilité que dans cette section plus ancienne du cimetière les pierres tombales étaient penchées et abîmées par les intempéries. Les stèles des bébés étaient particulièrement tristes : si petites, si plates ; et il y en avait *tant*. (Il y avait tant des Bellefleur. Plus de morts que de vivants. Beaucoup plus de morts que de vivants – évidemment ! – bien que Yolande n'y eût jamais songé auparavant.) Elle les entendait chuchoter méchamment sur son passage : qui est cette oie stupide, qui est-elle pour avoir si bonne opinion d'elle-même ? – imaginez, quelle orgueilleuse, avec ses cheveux emmêlés pleins de ronces, et sa jupe tachée d'herbe, et ce chapeau de paille élégant tout cabossé – et elle *n'est pas* jolie si on étudie son profil, elle a le nez trop long et le menton trop pointu...

« Je suis désolée », pleurnicha Yolande.

En haut du sentier elle s'arrêta pour reprendre son souffle. C'était un beau sentier – des coquillages roses mélangés à du gravier blanc – mais les mauvaises herbes et l'orge sauvage y avaient poussé et envahissaient tout. « Je ne sais pas pourquoi, je ne sais vraiment pas pourquoi cet endroit n'est pas mieux entretenu, murmura Yolande. Mais je promets de leur parler. Il semble qu'il y ait plus d'argent maintenant, peut-être n'est-ce qu'une question de temps, avant

qu'ils n'arrivent jusqu'ici. ... Non, je ne sais vraiment pas pourquoi, mais ce n'est pas ma faute ! »

À quelque distance une forme sortit de derrière un arbre, où elle avait dû se cacher, pour se glisser derrière l'une des grandes tombes : mais non, c'était une ombre, ce devait être une ombre, cet arbre était si mince que personne n'avait pu se dissimuler derrière. Yolande fit le tour de la tombe, le cœur battant, et vit que personne ne s'y *trouvait*.

« Eh bien... c'est idiot ! Je trouve ça absolument idiot », dit-elle.

Les morts s'agitaient, prenant conscience de sa présence. Elle sentait leur dépit, leur curiosité malveillante, apathique : Qui *est-elle* ? *Laquelle* d'entre nous ? Pendant son enfance, la famille avait eu l'habitude de venir plus souvent au cimetière, tous les dimanches de beau temps, pour tailler l'herbe autour de certaines tombes, et planter des géraniums et des soucis, qui durent toute l'année, et Yolande et les autres enfants avaient été chargés de tâches spéciales : Yolande se rappela avoir dû enlever les pucerons des roses, de magnifiques roses blanches, rouges et jaunes, avec d'énormes fleurs. (Mais qu'étaient-elles devenues à présent ? – il ne restait que quelques roses grimpantes trop hautes ici et là, avec des pétales minuscules et anémiés.) Les pissenlits, les mauvaises herbes, l'avoine et l'orge sauvage, la morelle douce-amère avec ses petites baies rouges. Et bien sûr des verges d'or – surtout le long de la clôture – qui atteignaient un mètre cinquante de haut. Des grandes herbes montées en graine, qui commençaient à roussir. Les tombes les plus récentes étaient encore en assez bon état, mais même ici les géraniums séchaient, les pots de terre étaient fendus ou retournés, les nombreux drapeaux américains plantés dans la terre étaient effilochés et défraîchis : « Oh, je ne sais pas pourquoi, chuchota Yolande, mais ce n'est pas de *ma* faute ! Je promets de revenir demain et d'y mettre bon ordre. Pas aujourd'hui, je me sens trop fatiguée, mais demain. Je ne commencerai même pas par les gens que je connais comme l'oncle Laurence et la grand-tante Adah, mais je commencerai par le coin le plus ancien, par les bébés, je mettrai avant tout des fleurs sur les tombes des bébés, les pauvres petits n'ont même pas de noms à eux... »

Un bruit derrière elle, comme un rire étouffé. Elle se retourna aussitôt, clignant des yeux.

Personne. Rien.

Un couple de passereaux s'approcha en voletant et se mit à picorer un platane. Bien que Yolande sût que ce devait être les

oiseaux elle dit d'une voix enrouée, courageuse : « Albert, c'est toi ? Albert ? Ou Jasper ? *Garth* ? »

Elle ne s'enfuirait certainement pas en courant du cimetière et elle continua de marcher posément, s'arrêtant au grand mausolée près de l'entrée principale. Il était recouvert de lierre et les yeux de marbre coloré des quatre anges gardiens avaient passé, mais c'était encore un édifice impressionnant. Haut de cinq mètres, avec de gracieuses colonnes corinthiennes, faites de marbre blanc italien... dessinées par l'arrière-arrière-grand-père Raphael et construites spécialement pour lui... Yolande avait su le nom de l'étrange dieu à tête de chacal qui gardait la tombe, mais elle ne s'en souvenait plus maintenant. Il avait rapetissé avec les années mais son ricanement grossier était devenu encore plus lascif. « Es-tu une sorte d'ange ? chuchota Yolande. Je suis contente de ne pas devoir me faire enterrer là, avec *toi* dehors. »

En réalité, il y avait de la place dans le mausolée de Raphael. Beaucoup de place. Quelle ironie, et comme le vieil homme devait être en colère, que personne d'autre que lui n'y reposât ! – et encore (à ce qu'on racontait), seulement une partie de *sa personne*. (Car d'après la légende familiale, que Yolande n'avait jamais crue cinq minutes, le tambour de cavalerie qui se trouvait sur l'un des paliers de l'escalier central inutilisé était fabriqué avec la peau de l'arrière-arrière-grand-père Raphael ! Une clause du testament du vieux fou avait précisé expressément que ses héritiers devaient le faire écorcher proprement, traiter sa peau et la tendre sur un tambour qui servirait tous les jours à appeler la famille pour le dîner ou Dieu sait quoi... Yolande essayait de cacher des histoires aussi invraisemblables à ses amies, de crainte de leur paraître aussi bizarre que sa famille.) Mais du moins une partie de Raphael se trouvait enterrée à l'intérieur. Peut-être sentait-il combien elle était proche, et avait-il envie de lui parler... ou était-il éternellement de mauvaise humeur parce que aucun de ses projets ne s'était réalisé ?...

« Je suis désolée, dit Yolande. J'espère que les rats ne sont pas entrés là-dedans, car que feriez-vous alors ? » Elle appuya son front sur le marbre, et sentit son agréable fraîcheur. (Elle avait brusquement mal à la tête, et le contact du marbre la calma ; ou était-ce le marbre qui avait provoqué son mal de tête, survenu si brutalement ?...) « Il faudrait que quelqu'un nettoie tout ça. Les oiseaux ont fait du joli dans toutes ces sculptures compliquées, heureusement que vous ne pouvez pas voir ça ! Et ce n'était peut-être pas une si bonne idée de donner aux anges des yeux *de couleur*, ça leur donne l'air... ça leur donne l'air un peu fou, comme s'ils

allaient s'élancer dans les airs et s'envoler. »

Les projets du vieux Raphael ne s'étaient pas réalisés, Yolande le savait. Il avait voulu devenir gouverneur de l'État... ou sénateur... il avait même visé plus haut : la vice-présidence, la présidence. La présidence des États-Unis ! Et bien sûr ses millions de dollars n'avaient pas suffi, il en avait toujours voulu plus, il avait voulu être le premier *milliardaire* de cette partie du monde. Il *fallait* l'admirer, supposait Yolande. Mais elle était bien contente qu'il fût mort des dizaines d'années avant sa naissance. Elle avait assez à faire avec tous les Bellefleur autour d'elle.

L'arrière-grand-mère Elvira avait dit une fois que personne n'avait jamais été aussi malheureux que son beau-père Raphael : tous ceux qui l'entouraient se volatilisaient ! Aussi n'y avait-il eu finalement personne à accueillir dans le somptueux mausolée.

(Ses parents Jedediah et Germaine avaient déjà été enterrés, bien sûr, et une belle stèle de granit de plus de un mètre de haut avait été érigée sur leur tombe ; il ne pouvait les déterrer pour les ensevelir une seconde fois, dans le nouveau mausolée. Et il ne tenait pas à déterrer les Bellefleur ensevelis de l'autre côté du lac, à l'extrémité de Bushkill's Ferry – les Bellefleur qui avaient été assassinés dans leur lit, avant sa naissance. Cet incident sordide l'irritait non seulement parce que des membres de sa famille avaient été tués, et tués au cœur de la nuit par de lâches criminels, mais à cause de la honte incontestable qu'il entraînait. Quelle que fût l'interprétation du massacre il était certain que les Bellefleur assassinés avaient été *roulés*.)

Comme c'est triste, se dit Yolande en contournant le mausolée. Même s'il avait été un homme difficile (et chez les Bellefleur, quels hommes *ne l'étaient pas* ?) il eût mérité d'être enterré près de ceux qu'il aimait. Mais le fait était qu'il n'avait plus personne à ses côtés : sa femme avait disparu dans le lac Noir et son corps n'avait jamais été retrouvé ; Samuel, son fils préféré, avait disparu en plein cœur du château ; et son plus jeune fils, Lamentations de Jérémie, devait être emporté par une terrible tempête, quelques années à peine avant la naissance de Yolande.

« Oh ! » cria Yolande. Brusquement elle sentit émaner de la tombe le mépris du vieil homme. Une douleur perçante comme une aiguille lui traversa le front. « Oh, comme c'est *vilain*. » Elle s'éloigna en hâte et vit, à travers les larmes que lui arrachait la douleur, la silhouette d'un grand garçon dégingandé en combinaison, avec une casquette grise sur la tête, à quelques pas devant elle. Sa première réaction fut simplement le soulagement : il

y avait donc quelqu'un de réel, après tout, et pas un esprit ! Puis, voyant le sourire de travers du garçon, son expression ironique, et le reconnaissant à moitié, elle hésita, et essaya de crier : « Qui êtes-vous, que faites-vous dans... » Mais les mots lui restèrent dans la gorge.

Il se baissa et se cacha derrière une tombe. Qu'il osât faire une chose pareille – disparaître de sa vue alors même qu'elle le regardait – était une telle insolence, une farce de si mauvais goût, que Yolande faillit s'évanouir. « Oh, mais je sais qui vous êtes », chuchota-t-elle, tripotant la chaîne en or qu'elle portait autour du cou, cherchant la petite croix en or. « Vous vous appelez... Vous vivez sur... Votre père est le... de mon père... Comment osez-vous me faire ça ! »

C'était l'un des indésirables qui tourmentaient tant grand-père Noel, peut-être un braconnier, ou quelqu'un qui pêchait dans la rivière du Vison dans l'espoir de n'être pas découvert par les Bellefleur. « Je pourrais vous faire arrêter, chuchota Yolande. Vous savez que vous n'avez pas le droit d'être ici, ni vous, ni les autres. » Son cœur battait la chamade mais elle n'avait pas peur ; elle ne se laisserait *pas* effrayer sur son propre sol. Avec tous les morts de la famille comme témoins. Mais elle jugea malgré tout plus prudent de se diriger vers l'entrée principale. Car bien sûr il ne la suivrait pas. Il n'oserait pas. Même maintenant qu'il se tenait accroupi derrière cette tombe comme un imbécile, faisant comme si elle ne l'avait pas vu ; comme si elle ne savait pas qu'il était là. Ou peut-être *était-il* retardé, comme tant de gens dans la région...

(Ces métayers et leurs bandes d'enfants ! Des voyous, des illettrés. Des sauvages. Les hommes buvaient et battaient leurs femmes et leurs enfants, les femmes buvaient et battaient leurs enfants, qui couraient la campagne – ils ne voulaient pas aller à l'école, pourtant les Bellefleur prenaient presque intégralement à leur charge les frais de scolarité, les livres et le salaire de l'instituteur – ils couraient la campagne, allumaient des feux et se faisaient du mal, et qu'y pouvait-on ? On racontait des histoires horribles : sur les Varrell, les Doan, les McIntyre et les Gitting ; un garçon nommé Frank Varrell avait aspergé d'essence le colley de quelqu'un et lui avait mis le feu parce que l'autre ne l'avait pas cru quand il avait menti à propos d'un travail qu'on lui avait promis en ville, et le pire de tout (avait dit Garth, car c'était lui qui avait raconté l'incident à Yolande) c'était qu'on n'avait même pas appelé le shérif, parce que les gens avaient craint que la fois suivante Varrell s'attaquât à un être humain.)

Yolande quitta donc le cimetière, et descendit la colline en direction de la rivière, marchant d'un pas normal. Elle n'était pas effrayée, elle ne se laisserait pas impressionner ; le garçon se moquerait seulement d'elle ; elle *n'avait pas* peur. (Bien que son point de côté fût revenu. Et que sa tête la fît encore souffrir.) Elle suivit le sentier des pêcheurs le long de la rivière, sachant que le garçon inconnu ne la pourchasserait pas.

« Eh bien, si je racontais ça à papa... ou à grand-papa... ou même à Garth... Oui, à Garth et à ses amis, ou à l'oncle Gideon, ou... »

Elle ne voulait pas regarder en arrière, de crainte qu'il l'observât, mais elle ne put s'en empêcher : et quelque chose la *suivait*, qui ne ressemblait ni à ce garçon ni à une personne... à moins que cette personne rampât au milieu des herbes hautes...

Yolande avala sa salive. Elle se sentait mal. Peut-être que si elle retournait dans la forêt en courant, pour se cacher, et si elle fermait les yeux très fort, son amant la trouverait, son véritable amant la découvrirait, la sauverait et la ramènerait à la maison dans ses bras... Mais, ah !... ce n'était pas une personne, c'était un chien. Seulement un chien.

Elle traversa une prairie marécageuse, relevant sa jupe et ses jupons (comme tout était boueux et vilain ! – ses chaussures étaient perdues), et du coin de l'œil elle vit que le chien trottait dans une direction parallèle.

« Rentre chez toi ! cria-t-elle. Tu sais que ta place n'est pas ici ! »

Si seulement son amant pouvait apparaître : il claquerait des mains énergiquement et ferait peur au chien. Il glisserait son bras sur ses épaules et la raccompagnerait chez elle...

« Allez ! File ! Rentre chez toi, tu n'as rien à faire ici ! » cria Yolande.

Elle ne reconnaissait pas ce chien. Un chien courant avec un poil jaunâtre taché de boue, et une queue qui n'avait jamais été taillée. Même à cette distance Yolande voyait qu'il avait la gale. Étrange, la façon dont il la contemplait en marchant ; son expression était presque humaine.

« Tu m'entends – les chiens errants n'ont pas le droit d'entrer dans notre propriété », dit Yolande, commençant à sangloter.

L'animal s'arrêta, leva une patte de derrière, et, en réponse à ses paroles, urina sur une touffe de fleurs sauvages.

« Oh, comme tu es vilain... Les chiens sont si vilains... »,

murmura Yolande.

Elle se retourna et marcha plus vite, croyant voir, à un kilomètre environ, apparaître les tours du château, les tours de sa maison. Elle y serait dans un petit moment et ils prendraient soin d'elle et le chien n'oserait pas la suivre, pas plus que le garçon ne l'avait osé, et elle raconterait à son père et à l'oncle Gideon ce qui s'était passé et *alors...* Le chien jaune trottait à ses côtés, tantôt à distance, tantôt se rapprochant désagréablement, grognant et lui mordillant les talons, puis reculant, presque craintif, la fixant de ses yeux sombres et humides. Il la *voyait*, il *pensait* à elle... Yolande essaya de se retenir de pleurer. Parce que si elle se laissait aller, elle ne pourrait plus s'arrêter. Mais elle n'avait plus de chapeau ; il était tombé et désormais perdu car elle n'osait pas le chercher ; et les sanglots commencèrent. Le chien, marchant à son pas, la langue pendante, retroussa les babines, découvrant ses dents tachées, avec une expression ironique calculée.

1. Chanson de la Seconde Guerre mondiale. (N.d.T.)

La Chambre de la contamination

Au deuxième étage de l'aile nord-ouest du manoir des Bellefleur, dominant l'immense grâce du vigoureux cèdre du Liban, et, dans le lointain, les pentes du mont Chattaroy enveloppé de brume, se trouvait l'extraordinaire chambre qui s'était d'abord appelée la Chambre turquoise – car, quelques années après l'achèvement du château, quand on crut (à tort, apparut-il) que le baron et la baronne von Richthofen seraient pendant un mois les hôtes de Raphael Bellefleur, cette partie de l'aile fut refaite très élégamment, et transformée en une chambre d'amis et un salon : sur un mur se trouvait une grande glace sans tain de deux à trois mètres de haut environ, surmontée d'une ancre maintenue par deux doubles colonnes très ornées de Pise, avec des motifs de la Renaissance italienne ; en face du miroir il y avait un grillage en fer forgé, couvert de vignes et de petites roses rouge sombre d'un effet floral délicat et un peu précieux ; trois chandeliers d'or et de cristal décorés de dragons descendaient du plafond voûté ; au-dessus de la cheminée se dressaient quatre formes sculptées en chêne, d'un âge et d'un sexe indéterminés, drapées dans de longues robes voluptueuses ; le sol était en marbre, et toujours froid ; il y avait, sur les murs, des tableaux attribués à Montecelli, Thomas Faed et Jan Anthonisz Van Ravestyn ; et on utilisa surtout de l'or et des turquoises pour les finitions des meubles et de la décoration. On raconta que plus de cent cinquante mille dollars avaient été engloutis dans la Chambre turquoise mais personne ne connut jamais les chiffres exacts sauf Raphael Bellefleur, qui bien entendu ne parlait jamais des questions financières, pas même à son frère ou à son fils aîné. (Un exemple caractéristique de la générosité calculée de Raphael fut qu'en 1861 il avait engagé, pour le remplacer dans le quatorzième régiment du septième corps de l'armée de l'Union du Potomac, non pas un mais deux soldats, et que bien qu'il eût promis de leur verser une somme fixe assez modeste, il les avait en réalité payés beaucoup plus, à la condition qu'ils ne disent à personne – absolument personne – combien ils touchaient. L'un des soldats mourut presque immédiatement au Missouri et l'autre à Antietam, sous les ordres de McClellan, aussi on ne connut jamais l'étendue des largesses de Raphael.) La Chambre turquoise était probablement la plus belle de tout le manoir mais au bout de quelques années elle

fut isolée du reste de la maison, sa grande porte en bois de tulipier condamnée à jamais, et elle prit le nom – les serviteurs surtout se le chuchotaient – de Chambre de la contamination.

La porte était fermée depuis plus de soixante-quinze ans, raconta Vernon à Germaine en marchant avec elle dans le jardin, désignant les fenêtres du deuxième étage, sous un toit à pinacle particulièrement rouillé par la pluie : et cette porte resterait toujours fermée.

La petite fille, moins dodue que robuste, solide, forte, considéra les grandes ouvertures avec leurs lourds meneaux et leurs croisillons, et ne demanda pas pourquoi, comme si elle avait parfaitement su la réponse.

(Les autres enfants, surprenant la conversation, demandèrent naturellement pourquoi, et Vernon leur répondit que la chambre était maudite, contaminée, et que personne n'aurait jamais le droit d'y pénétrer : car quelque chose de terrible était arrivé à leur arrière-grand-oncle Samuel Bellefleur dans cette pièce, quand il avait une vingtaine d'années. Et naturellement les enfants demandèrent ce qui lui était arrivé ; même Little Goldie, qui restait habituellement silencieuse en présence de Vernon, se joignit au chœur des quoi ? pourquoi ? y avait-il des fantômes ? avait-il été assassiné ? qu'y avait-il *dans* cette terrible chambre ?)

Même lorsque le malheureux Lamentations de Jérémie fut contraint par les créanciers de feu son père à vendre aux enchères tableaux, statues, et autres objets de luxe, à peine trois ans après la mort de Raphael, la Chambre de la contamination ne fut pas déverrouillée. Si Jérémie avait voulu l'ouvrir, Elvira n'y eût pas consenti, car elle n'avait accepté de se marier avec un Bellefleur qu'à la condition que (car des bruits insensés couraient dans le nord du pays !) certaines pièces du château ne fussent jamais ouvertes, et qu'on ne s'étendît jamais sur certains malheurs ; et même si Elvira avait donné son accord, aucun serviteur n'eût consenti à franchir le seuil de la chambre... Elle n'était pas simplement hantée, mais *contaminée*. Respirer son air, c'était risquer la folie, la mort, et même la liquéfaction. (Ah, mais une nuit d'été, très excités par le feu d'artifice que les Bellefleur avaient donné en public sur la rive sud du lac, Gideon et Nicholas Fuhr, âgés alors de vingt ans, rentrèrent seuls au manoir avec l'intention de forcer la porte. Le feu d'artifice avait été magnifique, les spectateurs avaient fait des kilomètres et des kilomètres pour venir le voir, réduits à un silence intimidé par le spectacle, ingénieux comme une image de kaléidoscope, des explosions successives : « L'éruption du Vésuve », « La bataille du

Monitor et du *Merrimac* », « Dieu punissant les villes de la plaine » – et pour une raison quelconque les garçons se dirent qu'ils n'auraient jamais plus une occasion pareille d'explorer la Chambre de la contamination. Bien entendu ils ne croyaient pas que la pièce fût réellement « contaminée » ; ils savaient très bien que les vieilles légendes de fantômes et d'esprits étaient absurdes ; aussi leur action ne présentait-elle guère de risques, à part celui d'être punis s'ils étaient découverts. Mais lorsque, équipés de deux pieds-de-biche, d'un tournevis, d'une pointe et d'un marteau, ils essayèrent d'ouvrir la porte (magnifiquement sculptée dans un style rococo et peinte en or et turquoise), ils éprouvèrent aussitôt une très curieuse sensation de... de langueur... de langueur et de vertige... comme s'ils se trouvaient au fond de l'océan, à peine capables de soulever les bras, d'empêcher leur tête de dodeliner... Une telle pression s'exerçait sur toutes les parcelles de leur corps, et même sur leurs globes oculaires, que chacun jugea trop difficile de parler, d'expliquer à l'autre qu'il se sentait faible... ou malade... ou étourdi... ou brusquement effrayé. Au bout de dix minutes au plus, Gideon laissa tomber ses outils et s'en alla en titubant, et Nicholas se traîna à sa suite, et jamais ils ne reparlèrent ensemble de cet épisode, jamais.)

Le jeune Samuel Bellefleur avait inspiré une grande fierté à son père en sortant brillamment de West Point et en étant promu, à l'âge de vingt-six ans, au grade de premier lieutenant dans la cavalerie légère de Chautauqua. Sur les photographies il apparaissait comme un jeune homme juvénile, à la beauté conventionnelle, avec ses yeux profonds des Bellefleur, sa petite moustache soignée et un port de mâchoire à la fois impétueux et satisfait, mais on racontait que dans tout le nord du pays personne – aucun homme – n'était aussi séduisant. Il possédait une grâce et un sang-froid remarquables, qu'il défilât sur son bai anglais, Hérode, dans la splendeur de son uniforme de parade, la jugulaire du haut casque d'hermine entamant profondément sa chair, sa main gantée de blanc posée négligemment sur son sabre, ou qu'il dansât à l'un ou l'autre des bals somptueux si populaires dans les années cinquante, parmi les propriétaires fonciers de la Vallée, ou qu'il débâtît certaines questions cruciales de l'époque avec son père et les amis de son père – comme la décision de Paine en 1852, par exemple, qui libéra un groupe de huit esclaves conduits à New York pour être réexpédiés au Texas, et qui provoqua une grande inquiétude dans les États possédant des esclaves et une large satisfaction ailleurs – dans le beau salon de Raphael. Ses cheveux châtain clair étaient ondulés d'une façon charmante, sa voix était d'ordinaire bien modulée et douce, ses manières pleines de grâce quoique un peu affectées, et il couvrait de honte ses frères

malappris Rodman et Felix (ou Jérémie, comme Raphael tenait absolument à l'appeler) simplement par sa façon d'entrer dans une pièce, d'approcher de sa mère, de porter à ses lèvres sa main inerte et de s'incliner devant elle, joignant les talons d'un mouvement vif mais discret. Il méprisait en secret la passivité, la faiblesse, la « sainte » patience de Violet Odlin Bellefleur, et il se contentait de feindre, avec le minimum d'efforts, de croire aux boniments de l'église anglicane auxquels, manifestement, elle ajoutait foi ; il n'était guère plus respectueux des « convictions » de Raphael – qu'il considérait, un peu injustement, comme hypocrites – bien qu'il eût certainement du respect pour le comportement de son père, et pour sa remarquable réussite financière. « À écouter le vieux parler en public, disait Samuel à ses amis les plus proches, comme lui officiers de cavalerie légère, on croirait qu'il veut le monopole de l'exploitation forestière des montagnes seulement pour servir sur terre les intérêts de Dieu, et pour être en position de soutenir le nouveau parti, hein ! » – le nouveau parti étant, à ce moment-là, le parti républicain. Mais en présence de Raphael il se comportait toujours avec un respect très digne, et feignait d'écouter – ou peut-être *écoutait*-il vraiment – son père quand il se lançait dans l'un de ses longs monologues embrouillés, assommants, au ton persuasif, sur les dessous-de-table, la corruption et la profonde dépravation du parti démocrate, les dimensions diaboliques de Stephen Douglas, et la nécessité de garder toujours présent à l'esprit l'avis de Hobbes, d'après lequel les hommes ont besoin d'être maintenus dans la crainte d'un pouvoir unique, sinon ils seront plongés dans la guerre : la guerre *pure et simple*. (Bien sûr ils sont engagés secrètement dans une guerre perpétuelle quoique non déclarée, dont la lutte économique n'est qu'une manifestation parmi d'autres.)

Samuel était souvent gêné par l'intensité des sentiments de son père ; il préférerait de beaucoup les courses de chevaux, les jeux de cartes, la chasse et la pêche, les bals et les réceptions, et bien sûr les spéculations passionnées sur l'avenir (qui présageait sûrement la guerre ?), et sur les mariages éventuels entre un tel et une telle. Bien que dans la famille personne ne mentionnât jamais le passé tragique des Bellefleur (ce massacre à Bushkill's Ferry !... Samuel détestait autant les victimes que les assassins, et se demandait si ses amis chuchotaient dans son dos, et attendaient de *lui* qu'il poursuivît cette abominable vieille querelle), Samuel en était aussi conscient que ses frères, et il décida que l'avenir des Bellefleur serait aussi pur que leur passé avait été ravagé ; et *s'il* mourait, ce serait dans la dignité, le sabre à la main. Il ne se laisserait certainement pas surprendre dans son lit...

Un an ou deux avant l'expérience de Samuel dans la Chambre turquoise, il se fiança à la plus jeune fille de Hans Dietrich, dont la fortune et le château crénelé, sinon les terres (il ne possédait que cinq mille hectares, bien que comprenant des terres cultivables et fertiles dans la Vallée, et une épaisse forêt de pins et d'épicéas qu'il refusait d'élaguer), rivalisaient avec ceux de Raphael Bellefleur lui-même. Dietrich avait commencé à faire fortune avec le blé, et il se risqua, sans beaucoup de succès, à la culture du houblon à peu près à l'époque où Raphael Bellefleur conçut le projet de créer la plus importante plantation de houblon dans le monde (projet qui ne se réalisa qu'après 1865) ; il devint de plus en plus imprudent dans ses investissements, qui réussissaient si bien en général, et avaient fait de lui un homme aussi étrangement riche. En conséquence il ne tint pas compte de l'avis de Raphael (qui avait hésité avant de lui parler, sachant que c'était une démarche risquée dans la guerre tacite que décrivait Hobbes d'une manière si persuasive) lorsque celui-ci vint un jour au château des Dietrich pour lui déconseiller de s'associer avec un homme du nom de Jay Gould, sur lequel Raphael avait entendu des propos contradictoires et troublants... Il parut donc tout à fait juste, même à ses amis, que lorsque Dietrich perdit sa fortune, il préférât, à se déclarer en faillite et à laisser ses nombreux ennemis se réjouir de son malheur, et même à rôder dans son château le jour de la vente aux enchères, s'en aller seul dans sa forêt bien-aimée au-dessus du fleuve Alder et mourir dans l'une de ces tempêtes de « brume blanche » qui mettent parfois une semaine à s'apaiser. Les fiançailles furent naturellement rompues, bien que Samuel fût légèrement tenté – car il *avait* une haute opinion de la jeune fille, quoique ne la connaissant que superficiellement – il *aimait* – d'insister pour que le mariage eût lieu malgré l'opposition de son père et celle même des Dietrich : mais finalement cela ne donna rien. Les fiançailles furent rompues, la famille partit ailleurs, l'ameublement du château fut vendu aux enchères pour une bouchée de pain et le château (une monstruosité prétentieuse, pensaient les Bellefleur, construite sur le modèle d'une forteresse médiévale du Rhin, avec une maçonnerie grossière qui lui donnait une apparence granuleuse, et un nombre grotesque de tours, de tourelles, de créneaux, de balcons, et de fenêtres aux formes invraisemblables : en losange, en carré, en rectangle, en ellipse) fut finalement vendu à un Hollandais qui avait fait fortune dans le commerce des briques à Manhattan, et qui voulait se retirer dans le nord du pays, réputé pour l'abondance de ses poissons et de son gibier sauvage... (Au moment de la naissance de Germaine il ne restait du château de Dietrich que la tour carrée centrale toute piquetée à trois étages, se dressant en ruine au milieu d'un champ

de décombres.) Durant de nombreuses années, cependant, jusqu'à Contracœur et Paie-des-Sables, des gens racontèrent qu'ils avaient vu Dietrich errer dans les tempêtes de neige, titubant et tâtonnant à la lueur du brouillard opaque, parfois gigantesque, plus gras même qu'il ne l'avait été dans sa vie, parfois maigre et desséché, et toujours timide – il *les fuyait*, disait la légende. Mais Samuel savait que ces histoires étaient absurdes, comme les rumeurs à propos de ses parents, qu'il enregistrerait plus qu'il ne les écoutait, et il les écartait d'un geste léger, désinvolte.

Jamais il n'aurait eu cette curieuse expérience initiale dans la Chambre turquoise, et la tragédie qui s'ensuivit n'aurait jamais eu lieu, sans un concours de circonstances presque trop complexes (à ce que raconta Vernon, bien que peut-être il ne sût pas exactement tout ce qui s'était passé) pour être transcrites. Arthur, l'oncle de Samuel, était revenu du territoire du Kansas débordant d'éloges incohérents mais passionnés pour un homme qui avait manifestement abattu à coups de pic cinq esclavagistes et plusieurs de ses fils sur la rivière de Pottawatomie. L'homme s'appelait John Brown, c'était déjà l'un des plus célèbres agitateurs antiesclavagistes, et Arthur Bellefleur – qui à peine quelques années plus tôt était encore un jeune homme corpulent, timide, bégayeur, avec un penchant pour la religion, comme d'autres ont une prédisposition pour les maladies respiratoires, jusqu'au soir où, dans une salle d'église à Rockland, il entendit Brown en personne parler du mal de l'esclavage et de la nécessité pour l'homme d'assouvir la vengeance de Dieu sur les marchands d'esclaves, et fut transformé – « converti » –, Arthur, bégayant encore, mais ayant perdu sa timidité, ses formes de pingouin moulées dans un costume de daim, postillonnant et agitant les mains, paraissait discuter – et discutait bel et bien – avec son frère Raphael pour qu'il lui accordât non seulement la jouissance du pavillon du gardien et d'un certain nombre des chambres d'amis du manoir pour une durée indéterminée (et de fait certains des soldats de Brown – mais non Brown lui-même – avaient déjà envahi la cuisine, buvant et dévorant tout ce que Violet avait ordonné qu'on leur offrît : dix ou douze hommes barbus et échevelés, dont trois esclaves en fuite à l'air de brute et à la peau d'une noirceur inimaginable), et non seulement une généreuse somme d'argent pour soutenir la cause (car Brown, Old Osawatomie, bien qu'il fût, disait-on, blessé, allait bientôt sortir de sa cachette pour lancer une série de raids de guérillas dans les colonies d'esclaves, et il réclamait au moins deux cents fusils), et non *seulement* quelque cinq ou dix ou cinquante ou cent hectares de terres sauvages pour que Brown pût, quand il le souhaiterait, créer une nation rivale, établir un « second

gouvernement » avec un centre de population qui rivaliserait avec celui de Washington D.C., à mesure que la lutte contre l'esclavage, cette abomination, gagnerait en férocité – mais aussi (et Samuel s'émerveilla de l'audace de son oncle) sa bénédiction personnelle.

« John Brown a dit, et tu dois savoir que c'est vrai, que les esclavagistes ont perdu le droit de vivre, dit Arthur. *Tu ne peux nier la vérité de cette affirmation.*

– Tu me demandes d'excuser le meurtre », répondit Raphael d'une étrange voix traînante. Il semblait désorienté, comme si c'était lui qui venait de surgir de la nuit, et non son frère.

Depuis l'enfance Samuel et ses frères avaient été habitués à entendre leur père discuter de politique avec ses amis et ses associés, surtout des Whigs¹ du nord de l'État, et en de nombreuses occasions les discussions s'animaient, devenant mouvementées et presque – mais jamais tout à fait – violentes ; et il y avait eu un intermède consternant de plusieurs semaines lorsque leur tante Fredericka, la sœur de Raphael, alors âgée de trente-six ans, avait plaidé sans succès pour que la famille tout entière se convertît à sa nouvelle religion – l'« Inspiration sincère », comme l'appelaient ses quelques disciples, dirigés à l'époque par un Allemand fou nommé Christian Metz – ou tout au moins pour qu'elle soutînt financièrement la secte rassemblée à Eben-Ezer, à huit cents kilomètres à l'ouest (« Jusqu'ici le Seigneur nous a aidés »). (« Tu es aveugle devant la vérité qui te saute au visage, qui hurle dans tes oreilles, pauvre pécheur, réjouis-toi que tes yeux soient enfin dessillés ! » pleurait Fredericka, osant porter la main sur son frère – qui fut si épouvanté par le désordre de sa chevelure et de ses vêtements, et par le fait qu'elle pût le *toucher*, qu'il n'eut pas la présence d'esprit de la repousser.) Les garçons étaient donc habitués aux longues discussions, dont certaines étaient plus agitées, ou plus susceptibles de présenter des arguments rhétoriques absurdes. Mais l'intensité de la querelle entre Arthur et Raphael était différente à un point alarmant.

« Tu oses nier la vérité de nos paroles ! cria Arthur.

– Brown est un assassin ! hurla Raphael.

– Nous sommes en guerre, à la guerre le meurtre n'existe pas !

– *Brown est un fou et un assassin !*

– Je te dis que nous sommes en guerre ! C'est toi qui es un fou, un assassin, pour le nier ! »

Samuel savait que son père croyait, comme lui, et comme la

plupart des gens, que les Noirs étaient les fils de Cham, et qu'ils étaient maudits ; ils ne sentaient pas la douleur ni l'épuisement ni le désespoir comme les Blancs, ni même comme les ouvriers irlandais de Raphael, et ils ne possédaient certainement pas d'« âme » – bien qu'il fût évident qu'ils étaient beaucoup plus développés que les chevaux et les chiens. Qu'étaient-ils exactement, que représentaient-ils, à quel point étaient-ils responsables de leur propre damnation, tout cela pouvait se discuter ; et dans des circonstances ordinaires, Raphael eût participé avec plaisir au débat. Mais visiblement, Arthur était gagné par la folie. Le Vieux avait, dit-il, posé la main sur son épaule, le nommant lieutenant-colonel dans l'armée destinée à renverser les esclavagistes, et ses joues avaient ruisselé de larmes, et il avait su à ce moment-là *pourquoi il était sur terre*.

Politiquement Raphael s'opposait à l'esclavage parce qu'il s'opposait aux démocrates ; il reconnaissait en privé que le système était enviable – il remplissait l'unique condition morale essentielle qu'on pouvait raisonnablement exiger d'une stratégie économique : il marchait. (Et n'est-il pas vrai, demanda-t-il à Arthur, le soir même de son arrivée, que certaines races d'hommes sont sans aucun doute faites pour travailler dans les champs, et d'autres pour *penser* ; n'est-il pas vrai – ah, mais c'est si évident ! – que certaines créatures sont nées pour être des esclaves, et d'autres pour gouverner !) Dieu n'a pas créé tous les hommes égaux, même au ciel il y a une division du travail, une hiérarchie, et si on ne croit pas au ciel, ni à Dieu (auquel Arthur croyait évidemment), il faut alors reconnaître que la nature même a imposé la domination des hommes sur les bêtes, et la domination de certains hommes sur d'autres – car autrement, comment l'esclavage se serait-il produit ? « Libère l'homme noir et livre-le à lui-même, et bientôt il aura ses propres esclaves », dit Raphael avec colère. Et il agita les mains, bégayant et cherchant ses mots, citant la phrase de Thucydide sur la guerre du Péloponnèse (« ... c'est une loi nécessaire et générale de la nature que de gouverner partout où c'est possible »). Et Arthur, tremblant, ignora ses paroles comme si elles étaient trop méprisables pour être relevées, et dit : « *John Brown est en train de rendre à Dieu le plus grand service que l'homme puisse lui offrir à l'heure actuelle.* »

L'oncle de Samuel, autrefois si doux, petite silhouette comique avec son corps de pingouin et sa façon de tenir ses bras trop courts écartés, tout droits, comme s'il ne savait pas quoi en faire, avait appris on se sait où à parler d'une voix basse, mesurée, vigoureuse, théâtrale, et à fixer d'un œil farouche son auditeur ; il avait appris, Samuel ne pouvait manquer de le remarquer, le courage du soldat. Il était bien sûr ridicule qu'il prétendît croire – que n'importe quel

homme blanc prétendît croire sans sourciller – que la race noire non seulement devait être élevée au niveau de la race blanche, mais le *serait*, et d'ici la prochaine génération. Il était ridicule aussi que le nom de Dieu fût si souvent invoqué dans une affaire d'ordre politique. Néanmoins Samuel admira la force de conviction d'Arthur, et même son énergie fanatique. Quoi, il était prêt à mourir pour la cause des rebelles !...

Aussi lorsque Raphael se tourna vers son fils aîné et lui demanda, avec une dignité froide, sardonique, les yeux mi-clos derrière les verres brillants de son pince-nez, quelle *était* son opinion sur ce sujet, le cœur de Samuel se gonfla d'un élan de sympathie pas tout à fait sincère, et il dit : « Peut-être que la justice est de leur côté, père. » Voyant l'étrange expression pincée de Raphael il s'interrompit, puis reprit, avec un plaisir presque puéril devant la gravité de l'instant : « Ou du moins l'histoire. »

En conséquence il arriva... et si vite, et avec quelle passion, c'était sûrement un signe (Vernon le croyait) du déséquilibre ou de l'aliénation de Raphael Bellefleur, dès l'âge de cinquante-cinq ans... il arriva que Raphael, avec une servilité moqueuse et pleine de fureur, renonça à chasser la petite bande de « soldats » minables, et insista auprès d'Arthur, avec une affectation exagérée, pour qu'ils restent au manoir sur son invitation, son invitation personnelle : deux ou trois d'entre eux souhaitaient peut-être même (à moins que ce ne fût le souhait d'Arthur ?) demeurer dans la Chambre turquoise.

La rapidité avec laquelle l'expression d'Arthur changea – ses yeux gris dilatés se plissèrent aussitôt, sa grimace s'adoucit pour se transformer en un sourire malicieux – montra combien il était sensible au jeu de son frère aîné, et *il* accepta donc sur-le-champ : mais oui, certainement, c'était tout à fait normal, inutile d'hésiter, on donnerait cette chambre aux Noirs, car qui d'autre – Arthur y compris – méritait plus d'y habiter ?

Exactement, dit Raphael. Et, encore tourné vers son fils, mais sans le regarder, il ordonna à Samuel de prendre les dispositions nécessaires : informer l'intendant, informer Violet, aller à la cuisine et se présenter aux « soldats », accomplir toutes les tâches qui reviennent à un hôte accueillant car, malheureusement, le maître de maison, se sentant souffrant, allait maintenant se retirer pour la nuit...

« Père, dit Samuel, se levant en titubant, vous ne parlez pas sérieusement ?

– Je parle aussi sérieusement que toi », répondit Raphael.

Ainsi les trois esclaves en fuite furent-ils logés pour la nuit dans la Chambre turquoise, dont les splendeurs étaient si étonnantes, si inestimables, que les pauvres gens ne s'aperçurent probablement même pas de l'honneur qui leur était fait – ou bien ils pensèrent peut-être que toutes les chambres du château étaient aussi luxueuses. S'ils dormirent bien, ou d'un sommeil troublé ; s'ils se sentirent flattés par la générosité de Raphael, ou déconcertés, ou si elle éveilla leurs soupçons ; s'ils perçurent la grossière plaisanterie cachée par l'hospitalité de leur hôte – personne ne le sut – mais le lendemain ils demandèrent à Arthur s'ils pouvaient être logés ailleurs. Aussi les mit-on dans le pavillon du gardien. (Et au bout d'une semaine Arthur et les hommes partirent – « On nous a prévenus », dit Arthur d'un air mystérieux, d'un changement de programme ; même la création d'une seconde capitale devrait attendre.)

La Chambre turquoise fut aérée, briquée, cirée, on en retira un certain nombre de tentures et de meubles (une partie fut énergiquement nettoyée au pétrole, et donnée aux domestiques ; on brûla le reste immédiatement), Raphael l'inspecta et vit qu'elle était plus belle que jamais ; *c'était* une chambre splendide, qui valait chaque penny qu'elle avait coûté. Puis on la referma, et on ne la rouvrit pas avant la visite du sénateur Wesley Tidd, venu discuter la logistique d'une association avec Raphael Bellefleur dans une entreprise d'exploitation de minerai de fer à Kittery. (Les mines de Kittery devaient produire le fer qui servit à revêtir la coque du *Monitor* pendant la guerre – et aussi le fer de toutes sortes de matériels militaires. Deux cent mille tonnes furent extraites annuellement des mines des Bellefleur, pendant les années records, jusqu'au jour où le minerai fut épuisé.)

Le sénateur Tidd passa manifestement une nuit agitée dans la Chambre turquoise, car le lendemain matin il parut tendu et fatigué, et s'excusa de « ne pas être lui-même ». Il avait mal à la tête, les yeux qui pleuraient, l'estomac dérangé, il avait eu des rêves désagréables... Presque timidement (car bien que le sénateur fût un homme totalement dépourvu de scrupules il avait des manières impeccables) il demanda à Raphael si peut-être... s'il pouvait éventuellement changer de chambre ? Il n'était pas habitué à présenter de telles requêtes, mais il *avait* eu une nuit particulièrement difficile, et bien que la chambre fût belle – plus extraordinaire même que dans les légendes – il craignait de n'avoir

pu en jouir lors de cette visite.

Et de nouveau, quelques mois après, lorsque Hayes Whittier vint au manoir, on le retrouva errant sur les allées de gravier du parc bien avant le lever du jour. Quand Raphael le questionna il répondit évasivement, disant seulement qu'il avait mal dormi ; il supposait que c'était dû à une mauvaise digestion. Plus tard dans la journée, il demanda lui aussi une autre chambre... Son attitude était posée, et même grave. « En quoi êtes-vous mécontent de la chambre ? demanda Raphael. – Je ne suis pas mécontent de la chambre, répondit aussitôt Hayes. – Mais vous avez passé une nuit insolite ? l'interrogea Raphael. – Ah oui, dit Hayes, baissant la voix, fuyant le regard de Raphael, une nuit plutôt insolite. – Y avait-il... une sorte d'odeur ? » demanda Raphael d'un ton hésitant. Hayes ne répondit pas ; mais il ne semblait pas se creuser l'esprit pour trouver une réponse appropriée ; il se contentait de fixer le sol. « Y avait-il, demanda Raphael, une sorte de... de présence ? Je veux dire, avez-vous... Pouvait-on... Pouvait-on *sentir* une présence, disons, étrangère, ou... » Hayes voûta les épaules d'une façon bien à lui, et passa l'index sur la bosse de son nez. Lorsqu'il se leva pour parler en faveur de Cameron, le ministre de la Guerre, quelques années plus tard, il refit le même geste, et parla de la même voix basse, distraite, profondément mélancolique. « Il y avait un certain nombre de présences, dit-il, fixant le gravier sous ses pieds, et... et oui, oui, je suppose qu'on peut les qualifier d'*étrangères*. »

Certes, les *objets d'art* et les ouvrages en filigrane les gênaient, et aucune jeune femme ne pouvait naturellement être présente (alors que ces jeunes personnes venaient souvent en fin de soirée, lorsque les hommes se retrouvaient au club des officiers), mais Samuel et plusieurs de ses amis de la cavalerie légère décidèrent de passer leur nuit de poker dans la Chambre turquoise, afin de l'examiner.

Pendant deux ou trois heures leur gaieté juvénile dut subjuguier, ou apaiser, les « présences » – car il ne se passa rien de particulièrement inhabituel, même si les cartes jetées sur la table se retournaient fréquemment ou étaient emportées par une brise imperceptible, et bien que le vin que les hommes buvaient – un vin blanc portugais très sec de la cave de Raphael – parût leur monter tout de suite à la tête, comme de l'alcool pur. Puis, malgré l'insistance de Samuel, qui affirma vigoureusement que tout allait bien, et qu'ils devaient résister au pouvoir séducteur de leur propre imagination, il devint bientôt évident que des créatures invisibles se trouvaient dans la pièce avec eux : la partie fut interrompue de plus

en plus souvent, un verre monta de lui-même jusqu'aux lèvres de quelqu'un et le vin se renversa, des pièces d'or tournoyèrent et roulèrent sur la table, le souffle d'un fantôme se mit à jouer dans les cheveux de Samuel. On voyait des empreintes très marquées sur les coussins des fauteuils, et le creux laissé par deux fesses généreuses sur un siège. La glace devint trouble et s'obscurcit. Les cristaux taillés en losange de l'un des lustres commencèrent à cliqueter. Il y avait une odeur de chair – pas très propre – et pourtant pas vraiment désagréable : l'odeur de la sueur qui a séché, mêlée à une odeur de terre, de soleil, de végétation, de vêtements pas lavés. Plus inquiétant, cependant, était le brouhaha de voix, et le rire à l'accent moqueur qui fusait de temps à autre. Et bien que Samuel affirmât, assez bruyamment, que ses amis imaginaient tout cela – ils étaient aussi bêtes que des jeunes filles, ils avaient peur des fantômes et des démons ! – quels idiots ils faisaient ! – quels *lâches* –, l'un après l'autre les jeunes gens présentèrent leurs excuses, d'une voix faible et nerveuse, et rentrèrent chez eux. Quand le dernier de ses amis se leva pour prendre congé, vacillant sur ses jambes, Samuel saisit ce qui restait du jeu de cartes et le jeta par terre d'un geste énervé, couvrant le jeune homme d'injures ; il se redressa en titubant, tournant le dos à son ami, les bras croisés et les épaules rentrées, comme un enfant pris de fureur, et lorsqu'il leva les yeux il s'aperçut qu'il se trouvait face à la glace, et qu'au-delà de la surface voilée du miroir, le reflet de son ami n'apparaissait pas – la pièce elle-même ne s'y reflétait que vaguement – et sa propre image était transparente comme une méduse.

Il se retourna, et son ami était toujours là, bavardant, lui tendant la main pour le saluer. Si le jeune homme saisit en cet instant la stupéfaction de Samuel il n'en laissa rien paraître : il prenait tout simplement la fuite, et Samuel ne pouvait rien faire pour l'en empêcher.

Il partit donc, et Samuel resta dans la chambre, d'abord irrité par – qu'était-ce donc – l'étrange agitation désincarnée de l'air – les murmures – et les petits rires aigus qui fusaient – et l'*odeur*. Il but à même la bouteille, marchant dans la pièce d'un pas mal assuré. Pourquoi ne se montraient-ils pas, avaient-ils peur de *lui* ? Qui étaient-ils pour s'imposer dans une partie de cartes privée, pour intervenir – qui étaient-ils pour s'introduire dans le manoir des Bellefleur ? Il vit, reflétée dans la glace, une forme sombre passer derrière lui ; mais quand il se retourna il n'y avait personne. Lâche, chuchota-t-il.

La grande aiguille en or sur l'horloge d'albâtre au-dessus du manteau de la cheminée commença à reculer. Samuel la regarda, la

bouteille aux lèvres. Il était en colère, il n'avait pas peur, il avala délibérément plusieurs grandes gorgées de vin sans quitter des yeux l'aiguille de l'horloge, bien que le vin coulât maintenant sur son menton. Puis il jeta la bouteille, courut vers l'horloge pour arrêter l'aiguille, et la replacer en avant. Il rencontra une légère résistance mais il en vint à bout ; et dans son zèle il fit tourner l'aiguille sans arrêt, à tel point qu'il perdit la notion de l'heure... Deux heures du matin, peut-être. Deux heures et demie. Pas plus de trois heures.

Quand il se retourna il vit dans la glace un groupe de gens dans un nuage de brume, seulement des Noirs : et, se détachant des autres, avec une curieuse grâce aérienne – curieuse parce que si *réelle* – la silhouette d'une femme. Samuel regarda, immobile. Dans son affolement il se mit à gratter le tarte sur ses dents de devant, une habitude dont il croyait s'être guéri des années auparavant.

Une femme noire – une négresse – mais pas une esclave – visiblement – avec d'épaisses lèvres couleur de raisin – une peau foncée comme le tabac – un nez large, un peu plat, avec des narines prononcées – des cheveux crépus, pleins d'électricité – des épaules puissantes – musclées – un cou robuste mais allongé – des yeux aux longs cils – très sombres – des yeux qui le fixaient avec un air moqueur. Il resta immobile, attendant qu'elle parlât – et si elle l'appelait par son nom, si elle le sollicitait ! –, l'ongle de son pouce maintenant coincé entre deux dents inférieures.

Une négresse, une Africaine – ces traits africains hideux, agressifs ! Samuel ne se lassait pas de la regarder, car il n'avait jamais vu de femme noire auparavant, jamais d'aussi près, et bien que le miroir fût voilé et que les formes de la femme parussent disparaître dans l'ombre, elle semblait grandie, amplifiée, et subtilement déformée, comme une image qui se serait détachée pour venir se coller sur l'œil de Samuel – une image de rêve adhérent à la surface de son œil docile, stupéfait. Mais elle était si laide ! Elle *était* laide, malgré sa beauté. Une femme mûre, de dix ans au moins plus âgée que Samuel, avec des seins lourds qui pendaient librement sous un vêtement informe taché de sueur, et des tendons crispés dans le cou, et des dents noircies. L'une de ses dents inférieures manquait... Laide, obscène. Pourtant elle l'hypnotisait par son regard plein d'audace, comme si son expression d'inquiétude et de dégoût l'amusait. Elle *était* laide, elle *était* obscène, il ne voulait qu'une chose, se détourner et s'enfuir loin d'elle, claquer la porte derrière lui, la fermer à clé... Mais au lieu de cela il resta immobile, une mèche de cheveux ondulés en travers du front, le col de sa chemise déplacé, le devant de son gilet souillé de vin, les genoux légèrement fléchis comme si l'énergie leur faisait défaut ; et le pouce appuyé

contre les dents.

Mais vous n'avez pas le *droit* d'être ici, chuchota-t-il.

Après cette nuit Samuel Bellefleur cessa d'être lui-même – on répétait continuellement, et même ceux qui ne l'avaient pas bien connu auparavant le disaient, qu'il « n'était plus lui-même ». Assis à la table du dîner il souriait d'un air absent, et jouait avec sa nourriture dans son assiette, et, quand on lui parlait, répondait d'un ton si languissant, si indifférent, que Violet éclata en sanglots plus d'une fois, et dut quitter la pièce accompagnée par un membre de la famille. Il n'était pas discourtois : il faisait tout pour être poli ; mais chacun de ses mots, de ses gestes, et même le froncement de front le plus subtil, exprimaient un mépris hostile et peut-être méchant.

Ils sentaient l'odeur de la femme sur lui – percevant sa densité érotique –, une sensualité si puissante, si lourde, qu'elle pesait sur son âme tel un énorme rocher, et l'empêchait de flotter à la surface du discours ordinaire.

Raphael fut gêné, puis irrité ; et déconcerté (car *comment* son fils pouvait-il s'adonner à une liaison perverse, étant donné qu'il ne quittait plus jamais le manoir ?) ; et, finalement, effrayé. Il n'avait pas espéré que son fils vécût dans le célibat, il était certainement au courant des agissements quelque peu scandaleux des officiers de la cavalerie légère, et tant que Violet ne le savait pas – ou feignait de ne rien savoir – cela ne comptait guère. Mais il ne s'était pas attendu à quelque chose d'aussi grossièrement flagrant : et il y avait, à tous moments, même dans la salle du petit déjeuner, cette *odeur* incontestable, riche, féconde, généreuse, un peu écœurante, qui émanait de Samuel, à chacun de ses mouvements, imprégnant l'atmosphère la plus innocente. Et pourtant ce garçon se lavait – il se lavait certainement – il prenait au moins un bain par jour.

Samuel restait absent pendant des périodes de plus en plus longues, et bien que Raphael lui sût gré de ne pas, du moins, mener une vie dissolue sur l'un des casinos flottants, ni accumuler des dettes à Falls comme d'autres jeunes gens de son entourage – ce garçon *vivait*, après tout, séquestré dans la Chambre turquoise avec les deux ou trois journaux auxquels Raphael était abonné, et l'almanach de l'année, et même la sainte Bible ! –, il ne pouvait manquer de remarquer l'éloignement grandissant de son fils, ni le reflet glacé dans son regard qui en faisait presque un étranger. « Tu ne te sens pas bien, Samuel », murmurait Raphael, touchant le bras du jeune homme, et au bout de plusieurs secondes celui-ci s'écartait

lentement, souriait de cet air hautain, indifférent, et disait d'une voix rauque : « Je me sens *exceptionnellement* bien, père. »

Il changeait moins souvent de linge. Il ne boutonnait pas son col. Il refusait de descendre quand ses amis venaient le voir, et fournissait comme excuse, lorsqu'il négligeait d'aller à l'exercice ou de se rendre aux séances avec Hérode qui avaient autrefois absorbé tant de son temps, quelques mots confus sur la « lassitude » qu'il éprouvait. Après avoir pleuré dans les bras de Raphael, Violet se mit brusquement en colère, et parla d'une voix basse et rapide de la « putain » qui causait la perte de son fils : ce n'était pas une domestique de la maison, elle en était certaine, *certaine*, elle ne pensait pas non plus que ce fût l'une des ouvrières, car comment aurait-il pu la faire entrer clandestinement au deuxième étage, jour après jour ?... mais il avait une femme, cela ne faisait aucun doute, et c'était une ignoble salope qui voulait seulement détruire l'héritier de Raphael ! (La frénésie de Violet, autant que son remarquable vocabulaire, paralysa son mari de stupéfaction : il n'avait jamais imaginé que sa femme connût de pareilles expressions, mise à part la réalité qu'elles évoquaient.)

Il y avait des fois où, sortant de la Chambre turquoise, Samuel titubait réellement, et où son beau visage – plus beau que jamais, semblait-il – luisait de sueur. Sa peau était peut-être fiévreuse au toucher, ses lèvres sèches, à vif. Sa moustache, qui n'était pas taillée, partait dans tous les sens, et devait chatouiller ; une fois Violet attrapa un petit poil tordu sur sa lèvre – et s'attira le courroux stupéfait de son fils. « Ne me touchez pas, mère », dit-il en reculant. Mais au moins, en cet instant, il la regarda en face.

Bien sûr ils fouillèrent la pièce en son absence, au moins les premières semaines, où il les autorisait encore à entrer, mais ils ne trouvèrent rien – seulement les journaux éparpillés, un coussin déplacé, des traces de doigts sur la glace, la grande aiguille de l'horloge légèrement courbée, et l'horloge arrêtée. L'odeur de la chair malpropre, l'odeur – à peine plus subtile – du délire charnel, parfois légère, parfois écrasante, à tel point que Violet, pouvant à peine respirer, ordonna aux serviteurs d'ouvrir toutes grandes les fenêtres. Quelle horrible odeur ! Quelle odeur obscène ! Et pourtant elle ne semblait venir de nulle part : la Chambre turquoise était aussi extraordinairement belle que jamais, aussi magnifique que jamais, une chambre digne d'un roi.

La seule fois où Samuel manifesta de l'intérêt pour l'inquiétude grandissante de ses parents – et cet intérêt ne fut guère prononcé, même à ce moment-là – fut quand Raphael remarqua qu'il avait

disparu dans la chambre onze heures d'affilée ; et Samuel, écarquillant ses yeux injectés de sang, répondit que c'était impossible – il venait seulement d'y passer une heure ou deux – n'était-ce pas encore le matin ? Raphael expliqua en tremblant que la matinée était depuis longtemps écoulée. Samuel avait passé toute la journée dans cette chambre, et avait-il l'intention d'y dormir encore ce soir ?... Que *faisait-il* dans cette chambre ! Samuel commença à ronger l'ongle de son pouce. Il fronça le sourcil, regarda son père sans le voir, semblant se livrer à de rapides calculs. Finalement il déclara avec un haussement d'épaules forcé que « là-bas le temps était différent ».

Il restait absent plus longuement, des jours de suite, et lorsqu'il apparaissait à la table du dîner il bâillait, passait négligemment la main dans ses cheveux, laissait sa nourriture refroidir dans son assiette. Il mangeait si peu qu'on se fût attendu à le voir dépérir : mais en fait il était plus solide que jamais, et on voyait même poindre un léger renflement au-dessus de sa ceinture. Lorsque Violet voulut savoir ce qu'il faisait dans la Chambre turquoise il cligna des yeux comme s'il ne comprenait pas ce qu'elle entendait par là, et répondit d'une voix creuse, enrouée : « Je ne fais que lire, mère, qu'est-ce que vous... qu'est-ce que vous croyez ? » et un sourire négligent se dessina sur ses lèvres molles. Il disparut pendant trois, puis quatre jours ; lorsqu'ils forcèrent la porte de la Chambre turquoise ils ne le trouvèrent nulle part. Mais il descendit le soir même, et se montra encore surpris d'avoir été si longtemps absent. D'après ses calculs il était monté lire les journaux et n'avait passé que deux heures là-haut, mais selon *leurs* calculs il était parti pendant quatre jours.

« Je pense que je comprends », dit-il lentement, toujours avec ce sourire terne, relâché. « Le temps est une horloge, pas des horloges. Pas votre horloge. Vous pouvez seulement essayer de le retenir, comme l'eau que vous transportez dans une passoire... »

Ainsi disparut-il finalement dans la Chambre turquoise. Il y entra, un soir après le dîner et n'en ressortit jamais ; il disparut, simplement. Les fenêtres étaient non seulement fermées mais verrouillées de l'intérieur. Il existait des passages secrets permettant de sortir de deux ou trois autres chambres du château (dont l'une était le bureau de Raphael), mais aucun couloir de ce genre ne partait de la Chambre turquoise. Le garçon avait simplement disparu. Il n'existait plus. Il n'y avait aucune trace, aucun message d'adieu, aucune remarque finale, lourde de signification, n'avait été prononcée : Samuel Bellefleur avait simplement cessé d'exister.

Un soir, quelques mois après, Raphael, pleurant toujours son fils, mit brusquement fin à sa réunion avec un groupe de républicains dans une ville située à huit cents kilomètres des Bellefleur, et rentra au château, se précipita dans la Chambre turquoise (qui restait maintenant fermée à clé, puisqu'elle était aussi clairement hantée), et, avec sa canne à pommeau d'or, il brisa l'immense glace. Les éclats du miroir volèrent partout, des éclats de toutes les dimensions, en forme de glaçon ou de galet, certains aussi fins que des aiguilles, pénétrant dans la chair de Raphael. Il continua cependant de frapper le miroir, à coups répétés, empoignant sa canne des deux mains, sanglotant et criant de façon inintelligible. Ils avaient pris son fils ! Ils lui avaient pris son fils bien-aimé !

Lorsqu'il eut fini il ne restait que quelques fragments de glace sur le mur. En face de lui – encore soutenu par les ravissantes colonnes italiennes – il n'y avait rien d'autre que le parquet de chêne lisse du miroir, du simple bois, à deux dimensions, qui ne reflétait rien, dépourvu de toute beauté, portant les traces profondes de ses coups de canne spasmodiques.

1. Parti politique aux États-Unis (1834-1855) formé pour s'opposer au parti démocrate, en faveur d'une interprétation plus souple de la Constitution. (*N.d.T.*)

Tirpitz

Lors de ses nombreux voyages – à Nautauga Falls, dans la capitale de l'État, à Port Oriskany, dans la lointaine Vanderpoel – Leah emmenait toujours Germaine, bien que la petite eût préféré rester à la maison, à jouer dans le jardin muré avec Vernon, Christabel ou les autres ; pourtant Gideon s'y opposait. « Je ne peux pas voyager sans elle, disait Leah. C'est mon cœur... c'est mon âme... je *ne peux pas* la laisser. – Alors reste à la maison », dit Gideon. Leah le regarda, et il baissa les yeux. « Tu n'as pas besoin de faire tous ces voyages, continua-t-il, se troublant. Tu te laisses abuser par une illusion... Nous n'avons pas *besoin* que tu fasses toutes ces démarches pour nous. »

Sachant combien la fausseté de ses paroles devait le frapper, car il ne pouvait, malgré toute son hypocrisie, manquer de reconnaître leur inconsistance, Leah ne vit aucune raison de lui répondre. Elle sonna simplement l'un des domestiques, pour qu'il vienne l'aider à faire ses bagages.

Il y avait le problème de Jean-Pierre, injustement emprisonné à Powhatassie, et des requêtes de Leah qui avaient été rejetées ; il fallait trouver un partenaire (qui eût, selon l'expression de Hiram, « des ressources illimitées ») pour certaines exploitations minières à l'est de Contracœur, maintenant que le projet d'obtenir des privilèges leur donnant droit à des coupes sélectives dans les forêts de pins avait échoué (et bien que Leah ne parlât jamais de façon explicite de l'ignoble fiasco des deux frères chez Meldrom, ni Gideon ni Ewan n'avaient le loisir de l'oublier ; Leah disait seulement : « *Maintenant* nous devons changer notre plan d'attaque », « *Maintenant* nous devons tout recommencer à zéro ») ; il fallait contrôler le rapport des propriétés des Bellefleur, qui était dans l'ensemble déficitaire, ou très légèrement bénéficiaire ; il y avait le problème de maintenir des contacts (comme Cornelia, Leah appelait cela « penser à nos amis ») – car le jour viendrait bientôt où les nombreuses jeunes filles Bellefleur (Yolande, Vida, Morna, même Christabel, et maintenant Little Goldie) seraient en âge de se marier ; et pendant quelque temps, bien qu'elle n'y mît pas beaucoup de sincérité, il y eut le problème de trouver un mari convenable à la pauvre Garnet Hecht (qui avait surpris tout le monde, ou presque,

en mettant un bébé au monde : une adorable petite fille avec des cheveux noirs bouclés et des yeux sombres tout ronds qui n'avait pas encore de nom, car Garnet était trop abattue pour lui en trouver un, et pourtant trop têtue dans sa faiblesse pour accepter l'un des prénoms suggérés par Leah). Leah était donc affairée, merveilleusement affairée, à peine rentrait-elle au manoir des Bellefleur et se plongeait-elle dans un bain bouillant qu'elle projetait déjà un autre voyage, un autre plan d'attaque. Des avoués furent engagés, puis congédiés, incapables de « comprendre ce que je dis quand je ne le dis pas », expliquait Leah, il y eut des courtiers, des employés de banque, des comptables, des conseillers fiscaux, des avocats, des hommes dont les noms apparaissaient comme des paillettes de mica dans la terre fraîchement retournée d'un jardin tandis que Leah parlait avec animation de ses projets à la table du dîner, puis étaient de nouveau enfouis et oubliés ; il y avait bien sûr des Bellefleur dans d'autres villes, portant souvent d'autres noms (Zundert, Sandusky, Medick, Cinquefoil, Filaree), qu'il fallait – ou non – cultiver, selon leur utilité ; il y avait tant d'hommes politiques – depuis le gouverneur Grounsel et son lieutenant-gouverneur Horehound jusqu'aux besogneux du parti qui avaient peut-être impressionné Leah en prétendant savoir ce qui se passait *vraiment* – que personne dans la famille, pas même Hiram, ne s'y retrouvait. Cet assortiment de personnages hétéroclites avait un seul point commun : Leah croyait qu'ils pourraient être utiles, ou la mettraient du moins en contact avec d'autres gens qui l'*aideraient*.

Auparavant, Leah avait su persuader le grand-père Noel et l'oncle Hiram ; ils étaient visiblement entichés d'elle, et jugeaient tout à fait raisonnable – et même « pragmatique », selon le terme de Hiram – que l'ancien domaine de 1780 des Bellefleur fût reconstitué grâce à des manœuvres judicieuses. Cela prendrait du temps, cela exigerait de l'habileté, de la ruse et de la discrétion (car si les ennemis des Bellefleur soupçonnaient le projet de la famille ils se précipiteraient pour acheter les terres, simplement par malveillance) ; cela exigerait certainement de la diligence et du tact (et malheureusement les Bellefleur avaient depuis des générations la réputation de n'avoir aucun tact) ; et du *charme*. Et si quelqu'un s'opposait aux projets de Leah, Noel et Hiram les défendaient, et bientôt l'arrière-grand-mère Elvira se joignit à eux (car, à mesure qu'approchait son centième anniversaire, elle avait des rêves de plus en plus apocalyptiques : elle voyait des inondations, des feux, des éclairs de foudre qui illuminaient les cieux ; elle pressentait que quelque chose d'extraordinaire allait arriver à la famille) ; et même Cornelia, qui avait pour principe de s'opposer à sa belle-fille, semblait trouver quelque mérite dans certains aspects du projet... car les petits-

enfants *seraient* bientôt en âge de se marier, garçons et filles, et elle *espérait*... avec quelle ferveur elle *espérait*... que la nouvelle génération aurait des choix plus discrets que la précédente. Gideon se querellait avec Leah dans l'intimité de leurs appartements, et s'en tenait à une courtoisie maussade à l'extérieur, Ewan la provoquait parfois énergiquement (il était particulièrement hostile au projet d'obtenir un deuxième procès pour Jean-Pierre II, ou une amnistie pure et simple : Pourquoi ne pas laisser ce vieil homme finir ses jours en paix à Powhatassie, maintenant il s'est adapté, il doit avoir un cercle de camarades, il reçoit tous les mois une pension de père, pour se payer des petits plaisirs et des bonnes choses à manger, n'est-ce pas ? – pourquoi ne pas le laisser là-bas, au lieu de raviver le passé ?) ; mais lorsqu'il vint l'assister au moment du départ et qu'il la vit grimper dans la vieille Packard de tourisme qui s'affaissait sous le poids de ses bagages, se tournant pour envoyer un baiser à tous ceux qui se trouvaient rassemblés sur les marches de marbre, Leah dans son élégant manteau de voyage pourpre avec ses chaussures de chevreau assorties, ses gants blancs boutonnés aux poignets, la légère aigrette blanche flottant sur son chapeau crème au bord penché, tournant vers lui son visage rayonnant, triomphant (et maintenant, près de un an après la naissance de Germaine, elle avait perdu ses kilos superflus, et même le léger renflement sous son menton, si semblable à la chair potelée de Germaine, s'était effacé) ... eh bien, son visage s'épanouit en un large sourire, elle était si *belle*, comment ne réussirait-elle pas ! Si un membre des Bellefleur devait réussir en ce siècle, ce serait Leah.

Par une relation complaisante du bureau du procureur général, Leah rencontra un homme charmant d'une quarantaine d'années, un fourreur nommé Vervain, qui se montra intéressé par la possibilité de devenir le partenaire des Bellefleur, bien qu'il n'eût aucune notion de l'exploitation minière ; mais il apparut bientôt que Vervain n'avait pas le capital que Leah recherchait. (Et ce riche veuf était trop bien protégé par ses parentes, pour proposer éventuellement le mariage à la pauvre Garnet, qui lui *eût* peut-être plu... une malheureuse fille fragile, sans vie ni mari, presque séduisante si on l'apercevait sous un certain angle, qui avait trouvé le moyen – personne ne savait comment – personne n'eût *deviné* comment – d'accoucher d'un adorable petit bébé quelques semaines auparavant.) Mais ce fut en la compagnie de Vervain, qui l'accompagna avec Germaine à l'Exposition mondiale de Vanderpoel, que Leah rencontra P. T. Tirpitz, le banquier et philanthrope célèbre dans tout l'État pour ses dons généreux de parcs, de lacs, de châteaux restaurés et d'énormes sommes d'argent liquide offertes à des institutions valables (dont l'Église scientiste du

Christ, à laquelle il avait peut-être appartenu). Il y avait très longtemps, croyait-on, le père de Tirpitz avait prêté une somme d'argent d'un montant inconnu à Raphael Bellefleur, mais Leah ignorait si cette transaction avait eu lieu avant la pire période de la carrière de Raphael – bref, elle ignorait si la dette avait été entièrement remboursée. La galanterie de Tirpitz était telle qu'il ne fit aucune allusion aux affaires passées avec les Bellefleur, et affecta de n'avoir qu'une notion vague, mais flatteuse, de leur grandeur, et de leur importance dans ce qu'il appela « la magnifique histoire de notre pays ».

Bien qu'il fût certainement âgé à présent – petit, chauve, avec une forme de crâne bizarre qui rappelait à Leah l'ossature de la tête de sa mère, et une dent en V renversé qui lui donnait un air puéril, sournois et malicieux – il paraissait aussi robuste qu'un homme de cinquante-cinq ans, ou même plus jeune. Lors de l'une de leurs promenades sur les terrains de l'exposition il insista pour porter Germaine, qui était fatiguée, et cela impressionna beaucoup Leah – les démonstrations de force physique devaient l'impressionner toute sa vie même après qu'elle eut depuis longtemps compris leur futilité et sut n'y voir que les vestiges nostalgiques d'une jeunesse trop pleine de vie – elle se rappelait par exemple la nuit où son cousin Gideon avait osé grimper dans sa chambre pour venir combattre et assassiner *Love* ! mais elle ne fut pas moins impressionnée par le fait que la richesse légendaire de l'homme, et les rumeurs de son association avec une Église qu'elle jugeait absurde, ne l'avaient pas affaibli. Il avait des muscles petits mais fermes, et il chancela à peine sous le poids massif de l'enfant. « Il n'est pas nécessaire que vous portiez Germaine, monsieur Tirpitz », dit Leah avec un sourire gracieux sous les fines mailles de sa voilette. « Il n'est pas *nécessaire* que je fasse quoi que ce soit », répondit Tirpitz. Il lança un clin d'œil à Leah pour adoucir l'effet de ses paroles.

(Elle devait apprendre plus tard que Tirpitz, *pendant les cinquante dernières années*, avait fait tous les matins de la gymnastique : abdominaux, appuis sous-tendus, poids et haltères. « Le corps est un instrument qui nous permet d'approcher Dieu, disait Tirpitz. C'est *l'unique* instrument. »)

Il l'emmena dîner, et fit en sorte que l'une de ses domestiques les plus dignes de confiance vint à l'hôtel de Leah pour garder Germaine (même dans ces conditions, Leah éprouva de l'inquiétude : depuis la naissance de cet enfant extraordinaire, elle était devenue une mère presque abusive qui avait vaguement l'impression qu'il lui manquait un bras, une jambe ou au moins un doigt quand sa fille n'était pas dans la pièce ; et puis Germaine semblait tant l'*aider*,

simplement en la regardant et en souriant) ; il l'emmena aux courses de voiliers sur le fleuve Eden, et à l'opéra, et à la réception privée qui suivait la remise d'une décoration à l'empereur de Trapopogonia par le gouverneur Grounsel le troisième soir de l'exposition (l'empereur, dont le royaume se trouvait à l'est de l'Afghanistan, déçut Leah car il ressemblait à Hiram et parlait l'anglais presque sans accent – bien qu'elle fût naturellement flattée par ses compliments chaleureux à son égard) ; il organisa pour eux trois une visite de l'exposition tôt le dimanche matin, avant l'heure d'ouverture, leur montrant spécialement des stands d'un intérêt exceptionnel (présentant des moteurs ; des fusées ; des machines à calculer ; la cité du futur avec ses trottoirs roulants, ses serviteurs-robots, ses températures réglables et ses beaux mannequins ; l'hôpital du futur où le sang, le sperme, les tissus nerveux et musculaires, les os, et tous les organes – même le cerveau – seraient stockés et mis à la disposition des malades), et finissant le tour par le pavillon Tirpitz, qui était bien entendu le sien, et que Leah et Germaine aimèrent le plus : deux hectares de merveilles pêle-mêle, comprenant des petits éléphants peints et incrustés de pierres précieuses ; une fontaine de marbre blanc avec des centaines de gradins d'où jaillissaient des jets d'eau aux formes inimaginables ; un épaulard nommé Beppo dans un bassin transparent teinté de vert ; une petite montagne d'orchidées d'une délicatesse et d'une beauté extraordinaires ; des statues égyptiennes et mésopotamiennes ; les signes du zodiaque en diamants, fixés sur un fond de velours noir ; un Abraham Lincoln grandeur nature étonnamment ressemblant qui entonnait d'une voix grave, douce, mais pleine de force la Proclamation de l'émancipation un nombre de fois incalculable par jour ; des plantes carnivores d'Amazonie qui, avec leurs pétales de un mètre de large et le piège de leurs mâchoires à ressort d'acier, dévoraient et digéraient non seulement des insectes, mais des souris et des oiseaux que leur donnaient les employés... Et il y avait tant d'autres choses, tant que la tête de Leah se mit à tourner, et qu'elle éprouva une ivresse euphorique sans avoir touché (car il n'était pas encore midi) une seule goutte d'alcool.

« Monsieur Tirpitz, dit Leah, posant sur son bras sa main gantée de blanc, quel est le thème de votre pavillon ?... Quel lien y a-t-il entre toutes ces choses merveilleuses ?

– Ne pouvez-vous le deviner, madame Bellefleur ?

– Deviner ! Est-ce que je peux le deviner ! Oh, je ne sais pas deviner, monsieur Tirpitz, mes enfants sont beaucoup plus habiles, si seulement Bromwell était là – je suis sûre que vous l'*adoreriez* – je suis *incapable de* deviner. Je donne ma langue au chat !

– Mais, madame Bellefleur, dit Tirpitz, découvrant par son sourire sa dent en V renversé, je suis *sûr* que vous pouvez le deviner. »

Mais non. Aussi Tirpitz se tourna-t-il vers Germaine, s'accroupissant devant elle, et lui demanda-t-il si *elle* pouvait le deviner ; et l'enfant – presque un bébé encore, avec ses joues encore toutes potelées – regarda le vieil homme de ses yeux verts mordorés, comme si elle voyait le fond de son âme, et dit d'une petite voix timide, mais assurée : « Oui, je le peux. »

Tirpitz rit. Il se redressa, avec une certaine raideur (car il avait mal aux reins), et changea immédiatement de sujet, prenant Leah et Germaine par la main, les entraînant, car l'exposition allait bientôt être ouverte au public, et ils devaient fuir avant l'arrivée des hordes de gens.

« J'ai beaucoup de mal à respirer l'air des foules, pas vous ? » dit-il.

Le soir précédant le retour de Leah au manoir des Bellefleur, elle fut invitée dans la suite privée de Tirpitz au dix-huitième étage de l'hôtel Vanderpoel, où, promit le banquier, ils discuteraient de la situation financière des Bellefleur. Tout à fait par accident – c'était vraiment un accident, insista-t-il – il connaissait un peu la géologie de la région de Chautauqua, et les gisements de minerai de fer et de titane à l'est de Contracœur (le titane ! – Leah n'avait jamais entendu ce mot auparavant), et il désirait vivement discuter des projets de plusieurs exploitations minières que Leah avait mentionnés. La jeune femme avait apprécié son ton d'une façon presque puérile, et n'avait pas été gênée par sa coquetterie (« Ah, mais je n'ose demander *combien* d'argent vous et votre charmante fille voulez », dit-il, et Leah répondit très vite : « Pas ce que nous voulons mais ce dont nous avons *besoin*, monsieur Tirpitz », et il dit : « Pour l'entretien de cet immense domaine dans les montagnes, et pour financer les goûts de luxe de votre mari pour les chevaux ? » et Leah répliqua : « Il a vendu tous les chevaux, et le domaine se maintient – presque », et il dit : « Mais comment le croirais-je, chère madame Bellefleur ! ») et son habitude paternelle de lui prendre la main et de la frotter vivement entre les siennes. (Comme si la main épaisse, chaude, aux doigts carrés, avait besoin d'être réchauffée !) Même l'odeur du vieil homme ne la dérangeait pas – une odeur indéfinissable, aigre comme l'air d'un grenier que les pigeons salissent depuis des dizaines d'années, et sèche et tenace comme du vieux parchemin ; mais aussi (la première fois où il l'avait saluée, en sortant de ses appartements) onctueuse, embaumant l'eau de

Cologne française dont il s'aspergeait généreusement.

Elle se prépara donc à le retrouver dans sa suite au dix-huitième étage de l'hôtel Vanderpoel, mettant son ensemble le plus charmant (que Tirpitz avait déjà vu une fois, mais Leah n'y pouvait rien) – une robe de soie couleur d'avoine avec beaucoup de jupons, un chapeau de velours noir au bord incliné selon la mode, garni de trois roses rouge sang très feuillues, de longs gants noirs avec des boutons en perles noires artificielles, des chaussures de cuir à hauts talons qu'elle avait commandées une demi-pointure trop petites (car elle était gênée par ses pieds et ses mains trop grands, et n'avait pas été réconfortée, au début de leur mariage, par l'insistance de Gideon qui affirmait qu'une femme d'une stature aussi sculpturale aurait eu l'air *bizarre* avec des mains et des pieds plus petits) ; et elle prit son ombrelle de soie, assortie à la robe. Même ainsi, elle n'aimait pas laisser son bébé – bien que M. Tirpitz eût envoyé la même domestique, une Écossaise d'un certain âge au caractère heureux qui aimait spécialement, disait-elle, les petites filles ; elle se demanda un peu si M. Tirpitz serait mécontent si elle prenait Germaine avec elle... Étrange, se dit Leah en embrassant sa fille, étrange qu'elle dépendît à ce point de Germaine : elle se préoccupait si peu des autres (elle devait faire un effort pour se rappeler les jumeaux avec précision – bien sûr, Christabel et Bromwell ne ressemblaient plus guère à des jumeaux), comme si, en contemplant Germaine, elle les oubliait entièrement ... et aussi son mari... et tous les Bellefleur. Elle semblait tirer son énergie du bébé, de la même façon que l'enfant avait absorbé son énergie à *elle*, tétant le lait riche, tiède et sucré de ses seins avec une voracité sensuelle qui avait été merveilleuse tant qu'elle avait duré...

« Bonne nuit ! Sois gentille, ma chérie, endors-toi tout de suite ! Oh, je t'aime », chuchota Leah, étreignant la petite, qui, dans son excitation, attrapait les roses de tissu, et faillit en arracher une du chapeau. « Je serai de retour à minuit. »

Germaine envoya des coups de pied, fit des histoires, et menaça de se mettre à pleurer : mais Leah resta ferme. « *Tu vas dormir immédiatement.* »

En sortant Leah entendit Germaine pleurer, mais n'en tint pas compte, et descendit à pied jusqu'au rez-de-chaussée, trop impatiente pour attendre l'ascenseur, puis elle franchit les quelques rues qui la séparaient de l'hôtel Vanderpoel. Là, un Noir silencieux en livrée l'accompagna dans un ascenseur en forme de cage jusqu'à la suite de M. Tirpitz (cet ascenseur particulier n'avait qu'un arrêt, au dix-huitième étage), et un autre domestique, également en livrée,

mais de type plus oriental, conduisit Leah dans le salon. Elle s'exclama tout haut – il y avait des orchidées partout – des vases et des vases d'orchidées – des orchidées blanches, des orchidées lavande, des orchidées d'un bleu laiteux subtil – elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau.

On l'installa dans un fauteuil confortablement rembourré, et le jeune homme oriental lui apporta une boisson sur un plateau d'argent, qu'il posa sur une table devant elle. Leah attrapa immédiatement le verre et but une gorgée. Du bourbon, et de bonne marque, autant qu'elle put en juger, car elle n'était pas connaisseur comme la plupart des Bellefleur ; mais c'était exactement ce qu'il fallait à ses nerfs.

Le domestique disparut. Elle se retrouva seule. Elle attendit, contemplant les orchidées, se demandant si M. Tirpitz possédait une plantation d'orchidées – mais bien sûr, cela ne faisait aucun doute – il possédait sûrement un nombre de choses considérable. Peu de temps auparavant l'oncle Hiram avait parlé de Tirpitz, mentionnant son nom à propos de tel ou tel sujet, avec respect, croyait-elle, mais elle ne s'en souvenait pas exactement. Comme Hiram et les autres seraient stupéfaits quand elle rentrerait avec l'appui de Tirpitz pour les mines de Contracœur !... Comme Gideon serait étonné, envieux et jaloux...

(Gideon. Mais elle ne voulait pas penser à lui. Elle pensait rarement à son mari, et jamais quand elle espérait passer un bon moment.)

Elle but son bourbon, attendit, et au bout d'un quart d'heure elle commença à s'impatisser, et aperçut – le serviteur oriental l'avait-il signalée, dans son murmure glacé ? – une enveloppe sur le plateau d'argent. Les mots *Madame Bellefleur* y étaient inscrits à l'encre rouge. Elle la saisit aussitôt et en déchira le bord. Elle y trouva la lettre suivante, gribouillée de la même écriture relâchée, toujours à l'encre rouge :

Très chère Leah, nous nous ressemblons tant n'est-ce pas, je vous connais *comme moi-même* & je sais que vous me connaissez, si vous venez dans la chambre à côté je vous rendrai très heureuse j'en suis sûr, & je je suis siur sciur sciiûre que vous *me* rendrez très heureux & vous retournerez je vous le promets chez les Bellefleur barbares en grand TRIOMPHE !!!!!

Leah laissa la carte glisser de ses doigts, avec un gémissement de surprise – à cause du choc –, de détresse aussi. Elle se leva, et tâtonna pour reposer son verre ; puis elle le porta à ses lèvres et but

une grande gorgée de bourbon. Elle avait le visage en feu. Elle finit son verre. Le laissa tomber. Se dirigea vers la porte, se prenant les pieds dans sa longue jupe. S'arrêta. Ignoble fils de pute, murmura-t-elle, vieux vautour, je pourrais te faire la peau, te sucer jusqu'à la moelle... Elle ajusta son chapeau. Et resta debout, se regardant dans une glace, s'interrogeant sur la femme rouge de colère qu'elle y voyait. Le salaud, dit-elle à voix basse. Je le dirai à Gideon.

Elle pensa à Jean-Pierre emprisonné pour un crime – des crimes – qu'il n'avait pas commis, et aux gens de la ville qui s'en réjouissaient méchamment ; elle vit le magnifique royaume de nature sauvage qui avait été enlevé à sa famille au cours des siècles, morceau par morceau, région par région. Si Germaine avait été là... Si Germaine avait été là il aurait été si simple de l'attirer contre elle, de pleurer dans le cou de l'enfant. D'où viens-tu, qui es-tu, pourquoi t'a-t-on envoyée, que dois-je faire... Parfois, lorsqu'elle embrassait Germaine, la regardant dans les yeux, Leah voyait, *comprendait* – comme si son rêve de la nuit précédente lui revenait à l'esprit maintenant seulement – ce qu'il fallait faire.

La chambre d'hôtel était vide, à part les orchidées et les fauteuils trop rembourrés. Tout était silencieux ; les bruits de la rue ne montaient pas aussi haut. Il y avait Jean-Pierre, devenu vieux, qui moisissait dans une cellule de prison... il y avait l'horrible massacre de Bushkill's Ferry... l'humiliation de la vente aux enchères, du temps où Noel et Hiram étaient encore enfants... la perte des terres, parcelle après parcelle, comme des fragments de puzzle, au cours des années. Comme tout cela était *réel* ! Et brusquement Leah se sentit parfaitement irréaliste.

Elle s'arrêta, tandis qu'elle se dirigeait vers la porte. Elle se retourna pour regarder le verre sur le tapis, et la carte, ce morceau rectangulaire de carton blanc, tombée à côté. Elle avala sa salive, appuya les mains contre ses joues enflammées, les yeux écarquillés. Si je pouvais connaître l'avenir, se dit-elle dans sa consternation, je saurais exactement ce que je dois faire...

L'anniversaire

Le jour où Yolande s'enfuit de la maison, pour ne jamais revenir – pour ne *jamais* revenir au manoir des Bellefleur – fut aussi celui du premier anniversaire de Germaine.

Mais les deux événements étaient-ils liés ?...

En cette chaude journée d'août, brûlante de sécheresse, sous un soleil implacable, sans un souffle de vent sur le lac Noir, ni dans les montagnes, devait avoir lieu vers la fin de l'après-midi une grande fête d'anniversaire, à laquelle Leah avait spontanément invité tous les enfants de la région et leurs mères – du moins, tous les enfants d'assez bonne famille. (Et elle invita les Renaud, qu'elle voyait rarement maintenant, les Steadman et les Burnside, et elle écrivit même une invitation aux Fuhr, qui lui parut, quand elle la relut, d'une amabilité humiliante ; aussi la jeta-t-elle.) Dans l'enthousiasme qu'elle avait mis à chercher un soutien financier et politique pour la famille, Leah avait tout à fait négligé les gens des environs ; et même, elle n'avait pas pensé à eux depuis des mois. *Venez célébrer avec nous le premier anniversaire de notre petite Germaine*, écrivait-elle gaiement.

Il y aurait pour le thé un énorme gâteau carré au chocolat recouvert de sucre rose glacé avec, écrits à la crème à la vanille, les mots GERMAINE A UN AN, et toute une table et un banc de pierre couverts de piles de cadeaux, dehors sur la terrasse ; il y aurait des chapeaux en papier et des jouets qui font du bruit et des pochettes-surprises pour les petits enfants et du champagne pour tous les autres, et même un divertissement musical (Vernon avait l'intention de jouer de la flûte, et Yolande et Vida danseraient, déguisées en longues robes, avec des voiles et des boas de plumes sortis de l'une des malles du grenier) ; et Jasper devait faire exécuter à son jeune setter irlandais les tours compliqués qu'il lui avait appris pendant l'été... *Nous espérons nous amuser follement et nous souhaitons vous avoir parmi nous !*

Mais Yolande et Christabel projetaient de célébrer l'anniversaire d'une façon plus intime, dans l'une des cachettes des enfants sur la rive de la rivière du Vison (chaque génération d'enfants Bellefleur avait ses « cachettes » – dans des couloirs, dans des coins et des

recoins et des armoires ou des placards dans des granges à foin, sous les planchers des fermes abandonnées, derrière les arbres toujours verts, derrière les rochers, en haut des arbres, sur les toits, dans les tunnels de glace (l'hiver), dans les tours du manoir dont le sol était jonché de squelettes d'oiseaux, de chauves-souris et de mulots, dans les vieux « bains romains » que les adultes croyaient bien fermés) ; elles avaient obtenu d'Edna qu'elle les laissât faire cuire et recouvrir de sucre glacé des petits gâteaux, et elles avaient volé dans le garde-manger de la cuisine une demi-douzaine de pêches mûres, des cerises noires sucrées et une livre de chocolats hollandais au rhum. Yolande glissa dans sa poche des bougies roses pour les gâteaux, et une boîte d'allumettes prise sur le fourneau d'Edna. Quelle fête ce serait, sans adultes – sans Leah – pour rôder autour d'elles !

Vers le milieu de la matinée elles emmenèrent donc Germaine jouer dans le jardin comme d'habitude, mais elles se glissèrent bien vite au-dehors en passant par la porte arrière, tenant la petite fille par la main. Elles se hâtèrent en direction de la rivière du Vison, vers une jolie petite baie non loin du lac, à l'endroit où se déversait la rivière dans le lac, et là – assises sur des troncs de pins, protégées du soleil par les branches basses des saules – elles célébreraient à leur façon l'anniversaire de Germaine, et personne ne le saurait. (Une bande bruyante de garçons – Garth, Albert, Jasper, Louis, et un cousin de Derby en visite, Dave Cinquefoil – nageaient devant l'embarcadère des Bellefleur, mais ils ne pouvaient pas voir les filles ; et Leah, Lily, Aveline et grand-mère Cornelia essayaient leurs vêtements d'automne, avec un tailleur de Falls et son assistant, aussi étaient-elles occupées pour la matinée.)

« C'est une journée spéciale, Germaine, dit Yolande, se penchant pour embrasser l'enfant. « C'est ton premier anniversaire et il ne reviendra jamais plus... Tu sais, il y a un an tu n'étais pas encore née ! Et quand tu es née tu n'étais qu'un bébé, un petit bébé impuissant, très différent de ce que tu es devenue maintenant ! »

Germaine était à présent un petit enfant robuste, grande pour son âge – très jolie – avec des boucles châtain-roux, un petit nez retroussé et ces yeux extraordinaires, vert mordoré, dont la luminosité fabuleuse variait : dans l'ombre de la chambre de Leah éclairée à la bougie, ils brillaient souvent avec une intensité troublante, mais à la lumière ordinaire du soleil matinal ils n'étaient pas plus impressionnants que les yeux de Yolande et de Christabel (qui étaient elles aussi extrêmement attirantes). Germaine était encore un bébé, et pourtant plus que ça. Elle manifestait une précocité intermittente et imprévisible : elle savait beaucoup de mots, mais ne les disait pas toujours. Et elle pouvait en quelques

secondes se transformer en un enfant terrible, hurlant, braillant, lançant des coups de pied et s'agitant dans tous les sens. On observait généralement qu'elle se comportait bien lorsque Leah n'était pas là, mais personne n'osait le répéter à sa mère. Yolande considérait qu'elle pouvait être la mère de Germaine, et que celle-ci s'en porterait beaucoup mieux. (« Ta mère s'occupe sans arrêt de Germaine, elle l'embrasse, elle la serre dans ses bras et elle lui parle tout le temps, elle lui parle une sorte de langage de bébé qu'elle est la seule à comprendre, elle la *regarde* tout le temps – ça me rendrait folle ! dit Yolande à Christabel. – Elle ne *me* regarde pas, moi », répondit faiblement Christabel.)

Germaine traversait aussi d'étranges périodes prolongées de « révélation » – où son regard devenait plus profond mais semblait perdu dans le vague, et où son visage de bébé prenait une expression impassible. À ces moments-là on lisait l'obstination d'une Bellefleur sur ses lèvres pincées : elle ne répondait pas aux baisers, aux questions, aux pincements affectueux, ni même aux petites gifles. Elle troublait les domestiques en arrivant derrière eux sans faire de bruit. Elle mettait mal à l'aise l'un des chiens en le fixant dans les yeux. Quelquefois elle cessait de jouer, et on la trouvait perchée sur la chaise blanche de fer forgé où s'asseyait habituellement Leah, dans le jardin, le coude posé sur la table et le menton appuyé sur la main, avec une expression triste, immobile, le visage empreint d'une mélancolie prématurée. Un matin dans la nursery elle stupéfia Irene en gazouillant tout excitée : « Oiseau-oiseau-oiseau », montrant la fenêtre du doigt, à peine cinq secondes avant qu'un petit oiseau – ce devait être une fauvette – vînt s'y cogner avant de tomber, le cou brisé, dans un massif d'arbustes. Une fois Garth attela à la vieille carriole le dernier poney du domaine, un shetland doux un peu paresseux avec des taches marron clair, et surveilla Germaine et Little Goldie tandis qu'elles se laissaient traîner sur la piste envahie par les herbes en poussant des cris de plaisir ; et il affirma que le bébé appuya ses mains contre ses oreilles et ferma les yeux très fort quelques secondes *avant* que le poney ne passât sur un rocher qui vint heurter l'essieu de la charrette et faillit la faire basculer... (La veille de son anniversaire Germaine fit des difficultés pour se coucher et se comporta très mal dans son bain. Leah, le visage en feu, fut obligée de secouer l'enfant et de crier : Non, ce n'est pas bien, non, tu es vilaine, tu le fais exprès et c'est une honte, et tu peux te conduire très bien quand tu veux, je ne tolérerai pas ça !... et elle dut la rhabiller et la mettre au lit alors qu'elle gigotait dans tous les sens. Germaine se débattit, jeta son oreiller hors du berceau, elle hurla et retint sa respiration, s'étouffant, bavant et crachant, elle fit une crise, couchée dans son

lit, tandis que Leah la regardait, se mordant la lèvre, mais sans faire un geste pour intervenir – car elle ne *se laisserait pas* manipuler – et enfin, au bout d'un temps interminable, l'enfant se fatigua, et ses hurlements devinrent des sanglots, et les sanglots se transformèrent en légers hoquets d'énervement, et brusquement ses yeux se fermèrent, et elle s'endormit. Mais elle se réveilla au bout de une heure, poussant des hurlements plus violents que jamais, et quand Leah accourut elle la trouva assise dans son lit, la peau moite, son pyjama trempé de sueur, parlant de feu – elle s'agrippa à Leah et la fixa de ses grands yeux écarquillés, et parla de feu – d'une voix si terrifiée qu'elle manqua défaillir. Leah consola le bébé, la changea, et l'emmena dans son grand lit (car Gideon était absent pour ses affaires, et espérait être de retour le lendemain vers l'heure du thé), et quand Germaine fut endormie elle enfila une robe de chambre et se mit à errer dans le manoir, trop effrayée pour dormir, convaincue qu'il y *avait* un feu quelque part – il y en avait eu suffisamment autrefois – et que Germaine avait senti l'odeur de la fumée ou vu le feu – ou pressenti sa venue... Mais bien sûr rien ne se passa. Et quand Leah vint se recoucher à quatre heures du matin elle trouva sa fille qui dormait profondément et paisiblement comme tous les enfants de son âge.)

Les filles se trouvaient dans leur cachette depuis une demi-heure à peine lorsque vinrent les rejoindre deux chatons roux exactement pareils, de sept semaines environ, mais au corps très long, qui s'approchèrent en miaulant dans l'herbe, et furent accueillis avec des cris de joie : ils furent caressés, embrassés, serrés dans les bras, on leur donna des miettes de gâteau, et Yolande leur permit de grimper dans son cou et de téter sa chair avec une passion frénétique (« Oh, ils me chatouillent ! Comme ils sont bêtes ! Regardez... ils me pétrissent avec leurs pattes, ils ferment les yeux et ronronnent, alors qu'ils ne tètent rien du tout ! » criait-elle), et finalement ils s'endormirent sur les genoux des deux jeunes filles.

Ce fut alors que le garçon apparut.

Non, il commença par lancer un caillou – un gros bloc qui tomba dans la rivière à quelques mètres à peine de Christabel.

Les filles poussèrent un hurlement, puis Yolande cria : « Espèce d'idiot, va au diable ! » croyant que c'était l'un des Bellefleur. Mais c'était un inconnu : le garçon en combinaison avec sa casquette de tissu sur la tête ; et il avait le même sourire crétin et moqueur en s'approchant à grands pas dans la rivière, faisant gicler l'eau avec une force exagérée.

Il sauta sur la rive, et attrapa l'un des chatons. Le serrant contre sa poitrine il le caressa brutalement, plissant la bouche et disant : *Minou, minou-minou-minou, joli petit minou*, d'une voix aiguë qui singeait celle de Yolande.

« Posez ce chat par terre ! C'est notre chat ! » dit Yolande.

Le garçon l'ignora. Il avait une expression molle et concentrée, comme s'il avait été seul. « Ne lui faites pas peur », dit faiblement Yolande.

Christabel s'était reculée sur la rive, recroquevillée sur elle-même ; Germaine était assise dans l'herbe, une pêche entamée à moitié écrasée dans la main. Yolande se leva lentement, regardant le garçon. Elle était très effrayée. Mais aussi en colère. « Vous n'avez aucun *droit* d'être ici », chuchota-t-elle.

Le garçon la regarda pour la première fois. Il avait de petits yeux humides, couleur de boue. Sur son front se dessinaient des rides prématurées, qui se creusaient d'une fausse inquiétude.

« C'est *toi* qui n'as pas le droit d'être ici », dit-il.

Il tira encore plus sur sa casquette, la baissant sur son front, tenant toujours le chaton contre sa poitrine. L'animal se débattait sauvagement.

Christabel demanda alors d'une voix nerveuse s'il voulait manger quelque chose – un gâteau, ou une pêche – voulait-il des chocolats – et le regard du garçon alla d'une jeune fille à l'autre, avec une expression toujours impassible. « Des chocolats », dit-il, s'approchant de Christabel, ouvrant la bouche, sortant la langue comme un chien, pour lui faire comprendre qu'elle devait lui mettre les friandises dans la bouche. Ce qu'elle fit, avec un petit rire. Le garçon mâcha deux chocolats, en fronçant les sourcils, puis il les recracha – il les cracha dans la rivière sans se donner la peine de se pencher en avant, et ils retombèrent en bouillie sur les jambes de son pantalon.

« ... Saloperie... elles veulent m'empoisonner..., marmonna-t-il.

– Ce sont de bons chocolats ! Ils viennent de Hollande ! » s'écria Yolande.

Il attrapa Christabel par les cheveux et l'attira au bord de la rivière où il la jeta, et elle tomba dans un mètre d'eau en faisant jaillir les éclaboussures. « Tu veux venir nager aussi ? demanda-t-il à Yolande. Avec le bébé ? Hein ? Déshabille-toi et viens nager !

– Je vous interdis de m'approcher », dit Yolande.

Il la regarda, et sourit lentement, découvrant ses dents jaunies par la nicotine. Yolande vit qu'il avait l'âge de Garth mais que quelque chose ne tournait pas rond chez lui, qu'il était terriblement dérangé. « Tu veux te déshabiller, hein ? Et venir dans la rivière avec moi ? Tous ensemble, hein ? Allez ! Dépêche-toi ! Je sais ton nom, mamzelle, dit-il doucement. Tu t'appelles Yolande.

– Rentrez chez vous, dit Yolande d'une voix tremblante. Vous n'avez rien à faire ici, vous allez vous attirer des ennuis. Si vous partez maintenant nous ne dirons rien...

– *Va-t'en* d'ici, dit le garçon à Christabel, qui essayait de ne pas pleurer, et emmène le bébé. Allez... Fous le camp d'ici ! Je ne veux pas de cohue ici.

– S'il te plaît, dit Yolande, laisse-nous seuls...

– Nous allons nager ! Toi et moi ! On va enlever nos fringues et aller nager ! »

Germaine avait commencé à pousser des petits cris, gémissant et hoquetant, tout en se reculant dans l'herbe. Le garçon la regarda attentivement, et resta tout à fait immobile un long moment, le chaton serré sur sa poitrine, puis il dit : « Emmène-la ! Je ne veux pas de bébé ici ! Je ne veux pas de bébé qui braille avec moi ! »

Yolande prit Germaine dans ses bras pour la consoler, et Christabel courut se blottir derrière elles. L'eau ruisselait sur ses jambes nues et ses dents claquaient.

« T'as entendu ce que j'ai dit, *toi* !... toi là-bas ! dit le garçon à Christabel. Prends ce bébé et fous le camp d'ici ! Je ne veux pas de ce marmot qui braille ! Ou je vous fais ça à toutes les trois », dit-il, faisant brusquement le geste de tordre le cou du chaton. Les filles poussèrent un cri et il rit, montrant que le chat n'avait rien, mais il recommença son geste, lui prenant la tête dans sa main... et les jeunes filles crièrent de nouveau, et Germaine se mit à hurler. Il rit de leur frayeur, mais un instant plus tard il en fut irrité, et dit, élevant la voix pour couvrir les hurlements terrifiés du bébé : « Vous commencez à m'énerver, hein ! Yolande Bellefleur, tu vas pas énerver Johnny parce que je sais ton nom et je sais comment je vais t'avoir – *Yolande Bellefleur, Yolande Bellefleur* – tu veux que je te fourre mon truc dans le con ? Tu ferais mieux de fermer la gueule à cette môme... »

Mais le bébé continua de pleurer. Et Christabel, blottie derrière Yolande, dut presser sa main sur sa bouche pour ne pas sangloter.

« Je supporte pas ces braillements, dit le garçon. Vous voulez que

je vous fasse ça à toutes les trois... » Il refit le geste de tordre le cou du chat ; mais cette fois il joignit l'acte à la parole. L'animal poussa un seul cri horrible déchirant, et il dut lui labourer les mains de ses griffes, car le garçon jura, avant de le jeter dans la rivière aussi légèrement qu'une pierre : le chat tomba au milieu, tel un petit tourbillon orange, emporté par le courant rapide, et disparut aussitôt. Cela s'était passé si vite que les filles ne comprirent pas comment c'était arrivé. Cet affreux garçon *avait* tordu le cou du chaton, il l'*avait* jeté dans la rivière... Et que racontait-il sur le bébé, à propos d'emmener le bébé, que voulait-il de Yolande !...

« On peut aller nager. Ou aller là-bas », dit le garçon, indiquant d'un hochement de tête une grange abandonnée sur une colline proche. « Juste toi et moi, Yolande. Je ne veux pas des autres... Vous voulez que je vous torde le cou à toutes les trois ? Hein ? Vous feriez mieux d'arrêter de gueuler ! »

Il avait peur lui aussi, c'était visible. Sa jeune voix montait et descendait, pleine d'angoisse, d'audace, et d'une rage inarticulée ; dans son impatience il se mit à danser lourdement, laissant retomber le talon de sa botte tout près des jeunes filles, comme s'il taquinait un chien. Il toucha les cheveux de Yolande. Ses doigts se refermèrent sur une touffe. Une sorte de rayonnement éclaira son visage – son vilain sourire s'effaça – il la regarda simplement. Au bout d'un long moment il dit, d'une voix basse, brisée : « ... Cette grange là-bas... juste toi et moi... juste pour quelques minutes... Yolande... Yolande Bellefleur... juste pour quelques minutes...

– Une grange ! Quelle grange ? Où y a-t-il une grange... », chuchota Yolande.

Le garçon la lui montra.

Elle rit, se tournant, abritant ses yeux. Il y *avait* une grange tout près. L'une des granges où l'on faisait autrefois sécher le houblon. Elle était complètement pourrie maintenant, et sur le point de s'écrouler : une mousse vert vif poussait sur le toit affaissé ; il s'y nichait même quelques minuscules érables. « Oh, là-bas... Ça... », dit Yolande.

Il lui tira les cheveux. Fort. Puis plus fort encore. Il se remit à danser avec colère, ramenant son pied contre celui de Yolande. La poussant du genou. Telle une marionnette, elle ne résista pas : elle ne cria même pas lorsque ses doigts s'accrochèrent dans ses cheveux.

« Tu veux que je revienne ici la nuit, je pourrais revenir la nuit et vous tordre le cou à tous, tordre le cou à tous les putain des

Bellefleur, et tous vous balancer dans la rivière, dit doucement le garçon, en se cognant contre Yolande. Tu veux que je...

– Non, dit Yolande. Non, c'est inutile. Je vais avec vous.

– Tu viens avec moi ?

– Christabel, dit Yolande, d'une voix anormalement aiguë, emmène le bébé à la maison. Emmène le bébé à la maison et reste là-bas. Tout va bien. Je vais aller avec lui. Tout va bien... Chérie, s'il te plaît, arrête de pleurer. Il vaut mieux faire ce qu'il dit. Alors tout ira bien. Tu comprends ? »

Elle comprit. Elle parut comprendre. Bien que Germaine fût visiblement trop lourde pour elle, elle essaya même de la porter pendant quelques mètres ; puis elle la remit par terre et la prit par la main. Souriant, le visage baigné de larmes, Christabel salua Yolande et le garçon de la main. Yolande répondit d'un geste. Le garçon se tenait tout près d'elle, le poing encore refermé sur ses cheveux. Il était très grand. Il avait rabattu sa casquette si bas sur son front que sa tête paraissait trop petite pour son corps. Christabel devait se rappeler cette casquette – grise, avec une initiale décolorée – noire, ou rouge sombre – avec une visière déchirée. Elle devait se rappeler l'étrange sourire crispé du garçon, ses yeux humides et l'agitation de l'air autour d'eux, comme si la terre tremblait violemment sous leurs pieds. Et Yolande qui se tenait toute raide. Et son calme. Était-il possible... qu'elle fût aussi calme ! Les mâchoires crispées pour empêcher ses dents de claquer, les yeux écarquillés, ce regard paralysé de poupée...

« Au revoir ! J'arrive dans un moment ! Prends soin de Germaine ! Calme-la ! Tout va bien ! *Tout va bien !* » cria Yolande.

Bien sûr Christabel courut chercher de l'aide, traînant le bébé derrière elle. Elle se précipita vers le lac, où les garçons étaient allés nager ; maintenant ils se trouvaient presque tous sur la jetée, en partie habillés. Garth fut le premier à entendre ses cris.

Il semblait que quelqu'un avait fait du mal à Yolande – ou était maintenant avec elle – essayait de la jeter dans la rivière ?... de la noyer ? Ou étaient-ils dans l'une des granges ?...

Les garçons coururent le long de la rivière, ne trouvèrent personne dans l'anse, escaladèrent la colline jusqu'à la grange, où ils découvrirent Yolande et le garçon – la robe de Yolande était arrachée de ses épaules, ses petits seins blancs découverts, son visage contorsionné, elle criait : *Arrêtez-le ! Au secours ! Au secours !*

Elle se dégagea du garçon, qui recula, le visage affaissé, stupéfait : il regarda Garth, Albert, Jasper et les autres comme s'il n'en croyait pas ses yeux. Garth le reconnut, c'était l'un des Doan – le fils d'un métayer des Bellefleur – et il se baissa aussitôt pour attraper un gros caillou. *Ne le laissez pas s'échapper ! Tuez-le ! Tuez-le !* hurlait Yolande. Bien que Garth n'eût pas besoin de ses encouragements elle lui saisit le bras, le tira de toutes ses forces, le poussa en avant, et lui martela même l'épaule du poing. *Tue-le !* hurla-t-elle, la figure couverte de ses cheveux en désordre. *Ne le laisse pas vivre !*

Et c'est ce qui arriva.

Au bout de dix minutes la grange brûlait. Un des garçons jeta une allumette enflammée et tout s'embrasa. (Mais qui l'avait jetée ? Jasper affirma avoir vu son frère Louis frotter une allumette, Louis nia mais prétendit avoir vu Garth le faire, Garth était sûr d'avoir surpris Dave, mais Dave retourna ses poches et déclara qu'il ne gardait jamais d'allumettes dans ses poches de pantalon, seulement dans sa poche de chemise, et sa chemise était restée sur la jetée : et il avait l'impression d'avoir vu Albert lancer l'allumette.)

Ils bombardèrent le fils Doan avec des pierres, poussant des hurlements et des vociférations, bloquant à deux l'entrée de la grange, les autres se plaçant devant les fenêtres, lançant des blocs (certains si lourds qu'ils pouvaient à peine les soulever), des cailloux, des galets et des morceaux de boue séchée et de fumier de vache, et même des branches, et de vieilles pièces de machines agricoles rouillées, tout ce qu'ils pouvaient attraper, tout ce qui paraissait suffisamment lourd pour faire mal. Yolande, prise de frénésie, le corsage déchiré de sa robe tombant sur ses hanches, courant d'une fenêtre à l'autre, jetant des pierres, hurlant d'une voix que personne ne lui avait jamais entendue : *Oh, tuez-le ! L'ordure ! L'ordure ! Il ne mérite pas de vivre !*

Le front et la joue en sang, gémissant, le fils Doan se précipita instinctivement dans un angle, et s'y accroupit, protégeant sa nuque avec ses mains, tremblant de tout son corps ; mais Garth se pencha par une fenêtre et réussit à faire tomber quelque chose directement sur son dos – un objet rouillé et pointu – et un flot de sang jaillit, inondant la combinaison du garçon. Quelques secondes plus tard, la grange flambait. Il était curieux, très curieux, plusieurs des jeunes gens le remarquèrent par la suite, qu'ils ne l'eussent pas poursuivi à l'intérieur de la grange – pour une raison ou pour une autre ils étaient restés dehors – ils s'étaient contentés de l'attaquer à distance – comme s'ils avaient su qu'ils couraient un danger en y allant.

Le garçon essaya de s'échapper de la grange en flammes à quatre pattes, il voulut franchir la porte en rampant, mais ils lui jetèrent des pierres en poussant des cris et des rires moqueurs, et il retomba en arrière et disparut derrière les murs de flammes ; l'air même crépitait, tant il faisait chaud ; et sorti de Dieu sait où (à moins que l'animal n'eût été surpris dans le grenier pendant qu'il dormait, et n'y fût resté caché pendant l'attaque) un chien jaune efflanqué apparut sur le seuil, fou de terreur, le poil léché par les flammes, visiblement un chien errant, que les garçons n'avaient jamais vu auparavant, et spontanément ils se mirent à le lapider, le chassant à l'intérieur, et ils le virent bondir en flammes de part et d'autre, ils entendirent pendant plusieurs minutes ses hurlements déments de douleur, puis ce fut enfin le silence.

Ils s'éloignèrent de la grange en feu, brusquement épuisés.

« Ce chien, dit Yolande d'une voix blanche. D'où venait ce chien... »

Le feu brûlait avec beaucoup de bruit, d'énormes nuages de fumée s'élevaient dans l'air, et les flammes orangées montaient jusqu'à la cime des plus grands arbres.

« Je n'ai vu aucun chien, dit l'un des garçons.

– Il y avait un chien. Là-dedans. C'était un chien...

– J'ai vu un chien. Je me demande d'où il pouvait bien venir. »

Ils s'éloignèrent, haletants, s'essuyant le visage. Dans ce vaste paysage il n'y avait rien d'aussi beau, d'aussi fascinant, d'aussi mystérieux, que la grange en flammes.

« Quel chien stupide, d'être allé là-dedans avec *lui*, marmonna l'un des garçons... Il l'a bien mérité.

– Je n'ai pas vu de chien, dit un autre.

– Mais si, il était bien là, dit un troisième. Il y est toujours. »

En mouvement

Dans cette tour de granit de deux étages, haute de quatre mètres, qui dominait le jardin (animé, à l'automne, par les ouvriers qui travaillaient) Bromwell bavardait d'un air distrait avec sa petite sœur, ne montrant pas l'étrange excitation presque douloureuse qu'il éprouvait lorsqu'elle répétait ses mots ou imitait ses gestes avec une telle avidité, un tel enthousiasme (comme si, à l'âge de quatorze mois, elle avait déjà soif de connaissance – de sa connaissance ; et cette passion même provoquait chez lui le désir de savoir) : et de nombreuses années plus tard, lorsqu'il se leva de son siège, remontant inconsciemment sur son nez ses lunettes à monture de métal un peu tordues, entendant énumérer, dans un anglais soudain étrangement accentué, les qualités de ses « prodigieuses » (un adjectif de la presse populaire, que Bromwell eût méprisé s'il l'avait seulement su) réalisations dans le domaine récent de l'astronomie moléculaire, il devait revoir, une fraction de fraction de seconde merveilleuse, le ciel nocturne glacé comme une lame de couteau sur le manoir des Bellefleur, et entendre de nouveau sa propre voix aiguë, incohérente. Cassiopée, le Grand Chien, Andromède. Et voilà Sirius. (Et le bébé répétait, presque fidèlement, *Sirius*.) Mais seulement dans notre langue, Germaine. Et seulement dans notre galaxie. Et seulement à partir de cette position dans notre galaxie. Tu comprends ? Oui ? Non ? Bien sûr que tu ne comprends pas puisque personne ne peut comprendre. Et là : la Grande Ourse. (*La Grande Ourse*, disait l'enfant, agrippant l'air de ses mains et de ses yeux.)

Dans cette tour grossière dominant le jardin (dont on enlevait enfin les statues croulantes et souillées pour les entasser à l'arrière d'un camion – quel spectacle attristant que cette foule de statues, s'exclamait Leah, quel *cimetière*) Bromwell, chose surprenante, « gardait » sa petite sœur ; et il se disputait avec Christabel les occasions de le faire. « Mais il n'est pas drôle, disait celle-ci avec colère, il ne l'emmène jamais dehors, il ne joue même pas avec elle ; il ne s'intéresse qu'à ce maudit vieux télescope, à ses squelettes, à ses papillons, et à ces sottises qu'il a pêchées dans les livres – savez-vous seulement ce que ça *sent* là-haut, maman ? Vous devriez aller y faire un tour ! »

Bien sûr, Leah n'avait pas de temps pour ces choses-là. Et depuis le jour où Jasper et Louis s'étaient introduits dans le laboratoire de Bromwell pour libérer les rats musqués, les tourterelles, les sauterelles, les grenouilles et les couleuvres qu'il y conservait dans un but expérimental (c'est-à-dire, le vieux laboratoire qu'il avait au premier étage, des années auparavant), Bromwell s'était assuré, grâce à un système élaboré de verrous, de fils de fer et de leviers, et à l'installation d'un « œil » secret dans la porte de chêne blindée, que personne ne pût y pénétrer, pour y commettre des actes de vandalisme ou simplement pour regarder. « Ton fils devient de plus en plus excentrique », dit tante Aveline à son frère Gideon, qu'elle avait autrefois beaucoup aimé. « Ça ne vous *inquiète* pas, toi et Leah, qu'il fuie tout le monde, qu'il fasse des expériences sur des animaux vivants, qu'il mélange des produits chimiques, et qu'il regarde dans ce microscope à toutes les heures de la nuit ? » Gideon, qui avait pris maintenant le parti d'ignorer une grande partie de sa famille, à l'exception de son frère Ewan, haussa une épaule en passant et répondit : « Pas un microscope, un télescope. Tu n'es qu'une chipie à moitié illettrée. »

Bien que Bromwell se sentît mal à l'aise en présence des autres enfants, il bavardait amicalement avec Germaine, malgré – ou peut-être à cause de – leur différence d'âge. Il avait du plaisir à l'emmener au deuxième étage, dans la tour située à l'angle nord-ouest du manoir que l'un des domestiques l'avait aidé à rendre étanche avec des bandes d'amiante qu'ils avaient trouvées empilées en vrac dans l'une des granges ; il aimait la regarder marcher de son pas vif, hésitant, l'air *absorbée dans ses pensées*, ses bras dodus écartés comme ceux d'un somnambule, les yeux brillant de cette étrange avidité insatiable, comme si elle savait (Bromwell le savait, à coup sûr) que l'univers visible était rempli de merveilles profondément enrichissantes pour l'âme – si l'âme veut bien s'ouvrir docilement.

Le mystère du monde, avait dit l'un des premiers maîtres de Bromwell, est son intelligibilité.

Ainsi Bromwell s'occupait-il, traçant au crayon les trajectoires de certaines planètes, comètes et étoiles filantes ; prenant des notes de sa petite écriture nette, rigoureuse, de pattes d'araignée ; décrivant des orbites qui traversaient et retraversaient le système solaire habituel avec une fantaisie bien particulière. (Qui enseigna à Bromwell, à mesure que s'écoulaient, lentement, les années, l'audace autant que l'humilité.) Bien que Germaine fût encore un bébé, trop jeune pour comprendre, il était stimulé par sa présence même, par l'intensité avec laquelle elle l'écoutait, et il parlait tout

haut d'un certain nombre de choses qui lui venaient à l'esprit : Comment tous les *autres* pouvaient-ils se satisfaire de ce qu'ils voyaient à l'œil nu ! Comment peuvent-ils vivre aussi grossièrement ! Sans jamais poser les questions les plus évidentes. *Le passé et l'avenir sont-ils contenus dans le ciel, y a-t-il un « moment unique » dans toutes les galaxies, sera-t-il possible un jour de mesurer Dieu (quand les instruments adéquats seront accessibles), pourquoi Dieu aime-t-Il le mouvement, Dieu est-Il contenu non seulement dans l'univers tel qu'il existe en ce moment, mais aussi dans son passé et son avenir ?...* Ils ne demandent jamais : *Où finit l'univers et quand a-t-il commencé, s'il est environné par une île, s'il a commencé pendant les vingt milliards d'années qui ont précédé ces vingt milliards d'années, s'il est mort ou vivant, s'il vit et respire, si ses composantes s'unissent entre elles, mon esprit peut-il toutes les contenir ?...*

Un grain de poussière bougeait imperceptiblement à la lumière du soleil, révélant à Bromwell stupéfait une minuscule galaxie taillée à facettes comme un diamant. Ce pouvait être l'œil scintillant d'une mouche, grossi un nombre de fois incalculable ; ou l'énorme soleil, diminué. À ces moments-là il se mettait à respirer légèrement, d'une façon superficielle, et son corps frêle tremblait. (Pendant toute son enfance Bromwell fut sujet à des accès de frissons, même quand la température était douce. Votre fils est trop nerveux, il s'excite trop facilement, disaient les membres de la famille à Leah et à Gideon, d'un ton désapprobateur ; ce n'est pas vraiment un *enfant*, n'est-ce pas ?) Il n'avait pas trois ans lorsqu'il devint évident qu'il avait de mauvais yeux et qu'il lui fallait des lunettes, à la honte de ses parents. (Car ils avaient, *eux*, une vue excellente. *Leurs* yeux si beaux n'auraient jamais besoin de verres correcteurs.) Un hiver, Bromwell et son cousin Raphael, un peu plus âgé que lui, ne cessèrent de se passer des rhumes, comme les chiots ou les chatons d'une même portée, ce qui inquiéta beaucoup leurs mères (car, en cette époque où il n'y avait ni hélicoptères, ni chenillettes sur neige, que faire, pendant les mois où le château était bloqué par les neiges, si un enfant attrapait brusquement une pneumonie ?) – car tous deux semblaient destinés à mourir très jeunes, sans protester. Gideon déclarait d'un ton bourru que son fils les enterrerait tous ; les femmes n'avaient aucune raison de se faire du souci. « Il veut simplement qu'on réponde à ses questions, disait Gideon. Répondez à ses questions et il n'aura besoin d'aucun médicament. » Mais malheureusement aucun des Bellefleur, pas même le cousin Vernon, n'était capable de fournir à Bromwell les réponses qu'il demandait.

(En secret, dans sa tour, nettoyant soigneusement la lentille de son télescope tout en bavardant avec Germaine, Bromwell chassait

le plus loin possible de son esprit le sujet de la famille. Le sujet des *Bellefleur*. Son imagination s'arrêtait net, un rictus ironique se dessinait sur sa petite bouche pincée. La famille, le sang, le sentiment et la fierté familiaux. Et la responsabilité, les obligations, et l'honneur. Et l'histoire. L'histoire des *Bellefleur*. Tu sais, les *Bellefleur* du Nouveau Monde ont fait souche vers 1770, quand ton arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père Jean-Pierre s'est installé dans le nord du pays... Ces palabres impatientaient tant Bromwell, même dans sa tendre enfance ! Il se tortillait avec gêne en entendant grand-père Noel raconter ses souvenirs d'une voix d'ivrogne, ou en écoutant l'arrière-grand-mère Elvira évoquer les fêtes de Noël, les courses en traîneau à chevaux sur le lac Noir, les mariages (lors desquels il survenait invariablement des événements mémorables) entre des gens morts depuis longtemps, dont personne n'avait entendu parler depuis des dizaines d'années, dont personne ne se souciait. Les revendications stridentes de sa mère étaient encore plus embarrassantes : *Bellefleur* ceci, *Bellefleur* cela, où est ton ambition, où est ton sens de la loyauté, où est ta fierté ? Une fois Bromwell se montra si agité en sa présence qu'elle l'attrapa par les épaules de sa veste pour le secouer un peu, mais *il* se dégagea, rusé et gracieux comme un chat, se glissant hors de sa veste et s'écartant d'un bond, laissant le vêtement vide entre les mains de Leah... Enfin, Bromwell, que fais-tu, à quoi songes-tu ! s'était-elle écriée, stupéfaite. Tu *me* désobéis maintenant ?

Sa gêne se teinta peu à peu de mépris, et son mépris se transforma en une mélancolie profonde, indifférente, car il ne pouvait échapper aux *Bellefleur* sans échapper à l'histoire même ; il pouvait donc appartenir à un monde, mais jamais il n'appartiendrait à une nation. Et puis *Bellefleur* était la passion : des passions de toutes sortes. Il n'avait pas besoin d'espionner ses parents pour saisir la nature des liens qui les unissaient. (N'observait-il pas assez souvent, dans la nature, ce type de « liens » – les mâles et les femelles qui s'accouplaient, et s'accouplaient, et s'accouplaient encore, leurs corps déchaînés soudés l'un à l'autre, le mâle montant habituellement sa partenaire par derrière ?... N'entendait-il pas trop souvent des histoires grossières sur les étalons, les taureaux, les porcs et des coqs ?... Et il avait été bizarrement troublé par les rires bruyants des hommes lorsque quelqu'un avait raconté qu'un bélier steadman s'était introduit dans un enclos où se trouvait un troupeau de brebis et en avait fécondé plus d'une centaine en cinq ou six heures... Si le sexe était un sujet fascinant pour les autres garçons, cela restait pour Bromwell une question glaçante, et il l'approchait de la même manière que le reste, sur un mode clinique et méticuleux, avec l'aide de livres achetés par correspondance.

Qu'était le sexe ? Les sexes ? Que signifiait l'« attirance sexuelle » ? Il apprit dans ses lectures qu'il existait certaines créatures – des palourdes, peu importe leur nom – qui naissaient mâles, et devenaient femelles pour pouvoir s'accoupler ; il s'interrogeait sur d'autres animaux qui avaient la faculté de changer de sexe en quelques minutes, de devenir femelles et de redevenir mâles, afin de s'accoupler ; et puis il y avait les hermaphrodites qui, possédant des organes mâles et femelles, pouvaient s'accoupler n'importe quand... et dans certains cas continuellement, pour maintenir l'organisme en vie. Il existait une créature microscopique, qui prospérait dans la chaleur du sang humain, où la femelle vivait encastrée dans le mâle, en copulation perpétuelle : si la Nature n'opposait aucune résistance, cette chose extraordinaire peuplerait le monde. Les bizarreries sexuelles des huîtres, des lièvres marins et des poissons en général n'étaient pas vraiment excentriques, et il ne fallait pas non plus s'inquiéter devant ce « gaspillage » de sperme – plus de cent millions de spermatozoïdes dans l'éjaculation de l'homme, cinquante fois plus chez l'étalon, quatre-vingt-cinq milliards dans une seule éjaculation du sanglier ! – car évidemment chacun de ces êtres-là souhaitait peupler le monde avec sa propre espèce. Lorsque Bromwell tombait sur son oncle Ewan qui peinait, grognait et haletait couché sur l'une des femmes de ménage dans une chambre désaffectée d'en bas, ou quand il vit, tout à fait par hasard, à travers son télescope, son propre père prendre la tête d'une jeune femme dans ses mains, et l'attirer brutalement près de son visage aux pores dilatés (cela se passait sur une colline au-dessus du lac, à deux kilomètres du manoir), ou quand ses cousins lui montrèrent le pénis d'un raton laveur avec son os dentelé (ils avaient piégé l'animal au bord de la rivière et l'avaient castré), lui demandant s'il avait des livres expliquant un phénomène aussi étrange – ou était-ce normal chez le raton laveur ? –, Bromwell se dit une fois de plus que les détails du sexe étaient sans importance, car la vie sur cette planète n'était-elle pas clairement une affaire de courant métabolique, impossible à arrêter, une énergie fluide, indéfinissable, qui se déversait violemment dans toute chose, depuis le serpent de mer jusqu'à Gideon Bellefleur en passant par l'étalon ? Pourquoi, alors, prendre les *Bellefleur* comme centre de la nature ? Il préférerait de beaucoup les étoiles.)

Je commençai par me cacher dans la Nature, devait écrire Bromwell dans ses mémoires, des dizaines d'années plus tard, *mais la Nature est un fleuve qui vous emporte sur ses flots rapides... Bientôt votre monde est partout, et il n'est plus nécessaire de se cacher, et vous ne vous rappelez même plus que vous étiez en train de fuir.*

Parmi les Bellefleur, seule sa petite sœur l'intriguait.

Leah lui avait interdit de faire des expériences sur Germaine, mais en privé il faisait exactement ce qu'il voulait. Il l'examinait très attentivement, prenant note (bien qu'il ne pût l'expliquer par aucune théorie) de l'étrange cicatrice en haut de son ventre, un ovale irrégulier d'environ huit centimètres de diamètre ; il testa sa vue (et éprouva une triste satisfaction en découvrant que son acuité était infiniment plus grande que la sienne) ; il testa son ouïe, la pesa, fit des schémas au crayon de ses mains et de ses pieds, nota soigneusement les étapes de son développement (qui, il semblait déjà le prévoir, serait prodigieux – tandis que le sien ne l'était nullement) ; il lui parlait comme il eût parlé à un adulte intelligent, articulant ses mots avec soin, lui laissant le temps de les répéter après lui : *la lune, le soleil, l'étoile, la constellation, Cassiopée, le Grand Chien, Andromède, Sirius, la Grande Ourse, la Voie lactée, la galaxie, l'univers, Dieu...* « Tu apprends vite, hein, disait-il d'un ton satisfait. Ce n'est pas comme les autres. »

Il procédait à ses expériences avec méthode et ferveur, et il avait toujours un air vénérable – cet enfant qui paraissait, au moins de loin, petit pour ses dix ans, vêtu d'une blouse de laboratoire blanche lui tombant au genou, ses cheveux coupés court et rasés sur la nuque, ses épaisses lunettes parfaitement ajustées sur son nez comme s'il était né avec – même lorsqu'il faisait quelque chose d'interdit, qui eût mis sa mère en fureur. Il n'avait pas le droit de disséquer des animaux mais il continuait néanmoins de le faire, bien que son intérêt pour la biologie déclinât à mesure que se développait son intérêt pour les étoiles ; il n'avait pas le droit de faire des expériences sur ce qu'il appelait les « pouvoirs » de sa sœur mais il ne s'en privait pas, laissant parfois entrer dans sa tour, pour un test de contrôle, la charmante Little Goldie (qui représentait, pour Bromwell, l'intelligence « moyenne ») et même Christabel, avec ses allures de garçon manqué, qui grandissait rapidement (elle resta abattue pendant plusieurs semaines après le mystérieux incident de la grange qui avait brûlé près de la rivière du Vison, mais elle était naturellement agitée et impatiente, et prête à se moquer de son jumeau s'il renonçait, même un seul instant, au pouvoir naturel que son intelligence supérieure lui conférait : cependant Bromwell avait besoin d'elle, car elle représentait l'intelligence « un peu au-dessus de la moyenne »), qui était née des mêmes parents que Germaine, et possédait vraisemblablement les mêmes caractères génétiques. Il supervisa une partie de cartes à trois entre les filles, bien que Christabel et Little Goldie disent qu'il

était ridicule de jouer avec un bébé !... et il nota à quel point Germaine gagnait souvent, ou eût gagné si elle avait mieux su jouer avec les cartes qu'elle recevait. Il obligeait Little Goldie à s'asseoir à l'autre bout de la pièce et à regarder sans cligner des yeux des illustrations en couleurs de son livre *Éléments de biologie* et il interrogeait patiemment Germaine sur ce que voyait Little Goldie ; ou bien il ordonnait à cette dernière de courir quelque part et de regarder pendant cinq bonnes minutes un objet particulier, assez grand (un réservoir, un arbre, une des nouvelles voitures) tandis que Germaine, dans la tour, très tendue, pleurnichait (et salissait souvent ses couches) en essayant de dire ce que voyait Little Goldie. Ses poings battaient l'air, la bave coulait sur son menton, elle bégayait et se tortillait, faisant vibrer le sol même par l'intensité de son émotion – et la plupart du temps (selon les calculs de Bromwell, quatre-vingt-sept pour cent des fois) elle « voyait » vraiment ce que l'autre enfant voyait. Et après que Germaine eut montré, tout excitée, un matin, une coupe vide sur l'appui d'une fenêtre, cinq secondes à peine avant que la coupe ne fût emportée par le vent et ne se brisât sur le sol, Bromwell lui ordonna d'exercer ses « pouvoirs » pour faire tomber de la fenêtre une coupe identique – et il eût gardé la pauvre enfant pendant des heures (car *il* avait la patience reptilienne d'un adulte pour lequel le temps n'a de valeur que dans la mesure où il peut apporter une révélation, faire surgir brusquement une infime parcelle de vérité) si elle n'était pas redevenue, au bout d'une heure, un bébé, et ne s'était mise à crier et à se débattre si violemment qu'il craignait que toute la maisonnée ne se ruât en haut de ses escaliers privés et ne brisât les verrous de sa tour. Et alors Germaine, dont il avait besoin, dont il dépendait si curieusement, lui serait enlevée pour toujours... Et bien sûr l'un ou l'autre de ses parents, ou les deux à la fois, le fouetteraient énergiquement.

« Ne pleure pas ! Ça ne fait rien. Ça ne fait rien », marmonnait-il, gêné.

Il avait, entre autres, le projet, en guidant Germaine dans un labyrinthe d'éventualités, en lisant à haute voix les noms des villages, des bourgades, des villes, des fleuves et des montagnes, peut-être même en dirigeant sa main sur une grande carte étalée sur le sol, ou en lui bandant les yeux, de découvrir où se trouvait sa cousine Yolande qui avait disparu (maintenant depuis plusieurs semaines)... et quel coup de maître ce serait, comme sa famille le prendrait alors au sérieux, après l'échec des innombrables équipes de secours et des détectives privés de la famille ! Mais dès qu'elle entendait prononcer le mot *Yolande* Germaine devenait agitée et

refusait de coopérer.

« Tu devrais peut-être te contenter de faire des expériences sur tes souris et tes oiseaux », lui dit Christabel, les mains sur les hanches, jetant un regard circulaire dans la tour malpropre. « Quand je pense à ce pauvre chiot que tu as découpé en morceaux... Tu ne veux pas me laisser emmener Germaine en bas ? Je suis sûre que ça lui plairait mieux de jouer avec *moi*, n'est-ce pas, Germaine ? »

– Ce chiot était mort-né, dit tranquillement Bromwell. C'était le dernier de la portée, on allait simplement l'enterrer, je ne l'ai pas fait souffrir, je n'ai pas causé sa mort...

– Alors tu aurais dû l'enterrer, au lieu d'aller fourrager dans son pauvre petit ventre, dit Christabel. Viens, Germaine, ma chérie ! Il y a trop de bruit dans le jardin, ils sont en train de manoeuvrer des bulldozers, on pourrait peut-être descendre jusqu'au lac... À moins que tu veuilles rester avec *lui* ? Il ne te fait pas de misères ? »

Germaine leva les yeux vers elle, sans dire un mot.

Christabel avait maintenant largement une tête de plus que Bromwell, et elle était bâtie beaucoup plus solidement. Elle avait le visage bruni, vigoureux ; ses seins commençaient à poindre, ses jambes s'allongeaient. Elle dégageait une bonne humeur, une insouciance, un entrain, qui exaspéraient son frère. « Oh, tu veux vraiment rester avec *lui* ! Mais quel... quel... » Elle fit des gestes inconsidérés et retourna la carte du système solaire de Bromwell, tandis que le pauvre garçon essayait faiblement de la rattraper. « ... quel *bien* cela te fait-il ? »

Était-il possible qu'il existât, se demandait Bromwell tout haut, fixant intensément sa petite sœur dans les yeux, se noyant dans ce regard vert mordoré insondable, un univers simultanément avec celui-ci, dans lequel un monde comme le nôtre est propulsé autour de son orbite, tantôt à l'aphélie, tantôt au périhélie, et de nouveau à l'aphélie, siècle après siècle, telle une ombre, tel un miroir, un monde dans lequel, en cet instant même, je me tiens les mains serrées entre mes genoux, penché sur un enfant qui est, dit-on, ma sœur, interrogeant son regard, méditant à haute voix... Est-il possible qu'il y existe la copie exacte de tout ce que nous avons ici, et que nous ne *verrons* jamais l'envers de notre miroir ?... Et, bien sûr, pourquoi n'y aurait-il qu'un seul univers simultanément à celui-ci ? Pourquoi pas une douzaine, trois cents, plusieurs milliers, plusieurs milliards ? Commencés dans une terrible explosion et maintenant se fuyant les uns les autres, s'éloignant plus vite à chaque instant, tous

identiques ; liés par la nature semblable de leur matériau (la poussière, le sable, les cristaux, les composés organiques de toutes sortes) et la « vie » même... Et n'y avait-il pas, étant donné la similarité de ces mondes innombrables, un moyen de passer de l'un à l'autre...

Germaine soutint son regard. Elle ne lui donna aucune confirmation, elle ne le réprouva pas.

Bromwell sortit de sa légère transe en entendant résonner un klaxon tout près. Le bruit des Bellefleur, les « urgences » des Bellefleur – il ne pouvait pas se passer un jour sans qu'un ouvrier se blessât, provoquant l'excitation de tout le monde, sans que Leah rapportât de bonnes nouvelles (de l'un de ses voyages), sans qu'une dispute éclatât entre les enfants, sans que des amis, des relations d'affaires ou des parents leur rendent visite ; ou peut-être quelqu'un était-il simplement en train de tapoter le klaxon de la nouvelle Stutz-Bearcat, pour le plaisir de faire du bruit. « Ah, soupira Bromwell. Notre univers a commencé par une explosion d'une violence incommensurable... il est donc naturel que l'espèce humaine *repose*, pour ainsi dire, dans la violence... en d'autres termes, dans le *mouvement*. »

Les choses hantées

Le clavicorde en cerisier et en chêne plaqué que Raphael avait fait faire pour sa femme Violet, avec ses touches en noyer et ses ornements d'ivoire, d'or et de jais : un instrument d'une extraordinaire beauté dont personne (pas même Yolande, qui avait fait plusieurs années de piano) ne savait jouer. Non que les touches fussent trop dures, ou incapables de produire un son ; ni même que le clavicorde fût désaccordé. Mais quiconque s'asseyait pour en jouer était troublé par ses vibrations hostiles : car il ne *voulait* pas servir ; il ne *voulait* pas faire de musique. Ou peut-être détestait-il simplement les Bellefleur. « Nous devrions le vendre, ou le donner, ou au moins le ranger dans une autre partie de la maison », dit une fois Leah, à l'époque où elle essayait de jouer des instruments de musique qu'elle trouvait dans le manoir. « Il a un son si affreux. Si *malveillant*. » Mais sa belle-mère referma simplement le clavier et dit : « Leah, ma chère, c'est le clavicorde de Violet. Il est trop beau pour qu'on l'enlève de cette pièce. » Et c'était vrai, aussi demeura-t-il.

Des baisers mouillés et méchants flottant dans l'air, plantés sur des lèvres à des moments imprévisibles : une fois où Lamentations de Jérémie s'endormit enroulé dans le matelas de plume que lui avait laissé Elvira (elle l'avait chassé de leur lit, l'obligeant à dormir par terre, lui interdisant d'aller dans une autre chambre car le reste de la famille saurait alors qu'ils s'étaient disputés), de telle sorte que, stupéfait, transporté de joie, il crut à tort que sa femme lui avait pardonné et l'invitait non seulement dans la chaleur de son lit mais dans ses bras ; une autre fois où Cornelia, âgée de trente ans, enfermée dans la lugubre bibliothèque de Raphael avec son demi-frère d'Oneida, un pasteur presbytérien, étala devant elle sur un bureau les notes éparses qu'elle avait prises, tard la nuit, accusant les Bellefleur – ces gens terribles auxquels elle s'était alliée en toute innocence – d'insultes innommables, de fautes de goût et de grossièretés incroyables : non pas un baiser mais une multitude de baisers s'écrasant sur son visage, ses épaules, sa poitrine, la mordillant gaiement, à tel point que la pauvre femme affolée eut une crise de nerfs et s'évanouit ; une autre fois encore où Vernon, marchant sur le promontoire au-dessus du lac, dans une transe

amoureuse, les bras croisés dans le dos, la tête courbée, déclamaient d'une voix chantante ses vers passionnés : *Ô Lara mon amour, mon âme, comment peux-tu te vautrer dans les bras d'un autre, comment peux-tu nier le chaste amour de mon esprit...* et fût tombé dans le lac quinze mètres plus bas si les baisers, irrités, sifflants et brûlants comme des piqûres d'abeilles (et au début le pauvre Vernon crut que *c'étaient* des abeilles) ne l'avaient réveillé.

Quand Della avait seize ans, la bague de Saphir offerte par ses grands-parents pour un anniversaire disparut un jour de son doigt pour resurgir plusieurs jours après dans un œuf de poule marron que cassa la femme d'un fermier dans sa maison de bois au bord du marais Noir. Et il y eut l'histoire de Whitenose, le bai hongre du jeune Noel (qu'il avait acheté dans un haras avec tout l'argent qu'il avait économisé à Noël et aux anniversaires, et qu'il avait dressé lui-même – avec beaucoup de courage et d'obstination), qui voyait manifestement des créatures invisibles et menaçantes devant lesquelles il reculait et parfois se cabrait, à tel point que son maître ne pouvait raisonnablement le discipliner ; les murmures inexplicables dans certaines pièces du manoir, comme si des vents soufflaient sur d'invisibles champs de blé, une odeur de poisson très forte et impossible à éliminer sur la nappe d'autel brodée française du quinzième siècle que Raphael avait achetée lors de l'un de ses rares voyages en Europe, et qu'il jugeait – n'avait-elle pas coûté très cher à cette vente aux enchères de Londres ? – exquisément belle ; et bien sûr il y eut l'affaire (qui, en dehors de la famille, inspira nombre de railleries cruelles et ironiques dans les journaux de l'opposition de tout l'État) des électeurs « fantômes » de certaines régions des comtés de Nautauga, d'Eden, de Clawson, de Calla et de Juniper qui s'étaient multipliés par centaines pour mettre en échec (à une faible majorité) la troisième et dernière tentative de Raphael Bellefleur en vue d'un pouvoir politique...

Jedediah, des années auparavant, avait été assiégé par les esprits de la montagne (ce sont les plus capricieux) et s'était vite habitué à leur présence, leur parlant avec l'attention mi-impatiente, mi-affectueuse qu'on accorde à des enfants difficiles ; mais il était encore sujet à des rêves inquiétants, très précis et entièrement *convaincants* qui lui faisaient commettre le péché de la chair avec la jeune femme de son frère, et qui provoquèrent chez lui une angoisse infinie. (Qu'il éprouva jusqu'à sa cent unième année.) Et Germaine, la femme de Louis, à des kilomètres de lui, à Bushkill's Ferry, avait des rêves irritants et scabreux se rapportant vaguement à son beau-frère (qu'elle n'avait pas vu depuis des années, et qu'elle ne se rappelait pas vraiment), et qui la firent s'écrier imprudemment une

nuît : *Jedediah* ! – réveillant Louis, qui se mit à la secouer si fort que les yeux de la pauvre femme faillirent sortir de leurs orbites. Felix – c'est-à-dire Lamentations de Jérémie – devait se plaindre toute sa vie d'être plus tourmenté par des « vraies » choses que par des esprits, et d'être, de tous les Bellefleur, le seul voué à un échec *absolu* : après le bain de sang dû au cannibalisme des renards, il dit que la veille de l'événement il avait à demi pressenti que quelque chose de terrible allait arriver, que lui et son partenaire perdraient tout ce qu'ils avaient investi dans ces méchantes petites bêtes ; mais (si grande était son apathie) il n'avait éprouvé que de la résignation – car comment déjouer un destin tracé depuis le jour où son père l'avait, sinon déshérité, débaptisé ? *Vous parlez de choses hantées*, avait dit tristement Jérémie, *mais que faites-vous de ceux qui savent qu'ils sont eux-mêmes des choses hantées ? Des choses hantées à forme humaine ?*

Et il y avait Yolande qui apparaissait manifestement au même moment dans les rêves de nombreux Bellefleur assoupis – Garth, Raphael, Vida, Christabel, Vernon, Noel, Cornelia, Gideon et Leah et (on le croyait, car elle se réveillait en balbutiant un nom qui ressemblait à *Yolande*) Germaine, et bien sûr Ewan et Lily : Yolande dans une longue robe noire aux manches larges, un peu comme un peignoir, les bras le long des flancs, la tête renversée en arrière, la belle chevelure couleur de blé ruisselant dans son dos, la mine chagrinée mais pas du tout contrite, à tel point que son père, le lendemain matin, frappa la table du petit déjeuner de son énorme poing, brisant le verre, et dit : « Elle s'est enfuie avec un homme, je le sais ! Rien que pour se venger de moi ! Et elle est encore en vie, c'est sûr ! »

De minuscules gouttes de sang, dans le lait des enfants et dans le bol de crème, des jours après que le cèdre du Liban eut été abattu avec des scies articulées, un après-midi strident (car bien que l'arbre eût plus de cent ans, et qu'il fût très beau, et qu'il eût, *bien sûr*, une valeur sentimentale pour les Bellefleur les plus âgés, le jardinier paysagiste que Leah avait engagé à Vanderpoel avait insisté pour le couper parce qu'il prenait trop de place dans le jardin et qu'il faudrait de toute façon l'étayer avec des planches inesthétiques), et un climat d'agitation dans la maison, comme si l'esprit de l'arbre géant, fou de douleur, se déchaînait : un épisode très désagréable qui ne prit réellement fin que quelques semaines plus tard, lorsque la tempête de novembre emporta l'esprit. Mais ce ne fut guère une bénédiction, car la tempête causa un problème bien pire.

Et il y avait, bien entendu, d'autres sujets d'énervement innombrables, plus ou moins mystérieux, des placards, des

baignoirs, des miroirs et des tiroirs hantés, et même un coin du boudoir d'Aveline, et le tambour poussiéreux fabriqué avec la peau de Raphael qui émettait parfois de légers bruits, comme si des doigts invisibles le frappaient nerveusement, et l'ombrelle de soie lavande, très passée et effrangée, qui avait, disait-on, appartenu à Violet, et qui roulait d'elle-même sur le sol, comme si on l'avait jetée avec colère – mais fallait-il vraiment prendre tout ça au sérieux ? Car, après tout, comme le disait souvent Hiram, avec son sourire sceptique, absorbé : *Ces esprits absurdes se repaissent de notre crédulité. Si nous cessions d'y croire, si, tous ensemble, pour une fois unie, la famille tout entière cessait d'y croire... eh bien, alors, ils deviendraient impuissants !*

Cassandra

Une journée froide et ensoleillée de début novembre, Leah fit pour les Bellefleur l'acquisition d'un autre bébé – une petite fille de naissance douteuse.

Ce fut une journée longue, ambitieuse, qui commença par une visite à la propriété de Gromwell de l'autre côté du lac d'Argent. Bien que Leah eût bien sûr déjà vu la propriété, et affirmât avoir étudié attentivement sa situation financière (qui était très mauvaise – la carrière perdait régulièrement de l'argent depuis six ans), elle insista pour la visiter à bord de la nouvelle limousine Rolls-Royce, accompagnée de Germaine et de Hiram, et d'une jeune femme qui venait à peine d'être engagée pour s'occuper de Germaine (elle s'appelait Lissa, et remplaçait Irene, qui avait elle-même succédé à Lettie). C'était une journée ventée, et malgré la désapprobation de Hiram (il faisait *toujours* des histoires, poussant des gloussements de désapprobation devant les caprices de Leah, comme un mari vieillissant), Leah avait bien emmitouflé sa petite fille et l'avait emmenée. L'enfant adorait les promenades en voiture, elle aimait se percher sur les genoux de sa mère, montrer du doigt ce qu'elle voyait, bavarder et poser des questions, auxquelles Leah répondait patiemment. Il était très important, pensait Leah, qu'un enfant apprît – et vît – le plus de choses possible – même à un âge précoce.

« Et ce qui compte, Germaine, dit Leah, alors qu'elles franchissaient le portail, c'est que nous possédions tout cela. Tout cela. C'est une carrière de grès – il faudra que je demande à Bromwell de nous expliquer ce qu'est exactement le grès – et elle s'étend sur trente-deux hectares, jusqu'à la route de Sulphur Springs, et maintenant elle est à nous. Nous avons signé les papiers seulement vendredi dernier et maintenant elle est à *nous*. »

La limousine les promena dans la propriété, le long des chemins sillonnés d'ornières, pendant près de une demi-heure ; à un moment donné Leah voulut absolument sortir et descendre dans une fosse, suivie par le pauvre Hiram qui trébuchait sous le poids de Germaine. « ... Il n'y a pas grand-chose à voir, dit Hiram avec irritation. Vous aurez du mal à expliquer cette acquisition à M. T...

»

Rien de ce que je fais n'exige d'explication –, répliqua sèchement Leah, remontant son col de fourrure. Je ne suis pas une enfant. »

Elle ouvrit le bureau du directeur et entra, entraînant Germaine. L'endroit n'était pas aussi sale qu'elle l'avait craint. Un vieux bureau à cylindre, avec des casiers bourrés de papiers jaunis, un morceau de lino cloué par terre, un lit de camp sans oreiller, avec une couverture tachée jetée en vrac...

« Eh bien, Germaine, dit-elle avec chaleur, nous y voilà ! C'est *toi* qui l'as voulu. »

Germaine lui lança à peine un regard.

« La carrière de Gromwell. Nous avons acheté la carrière de Gromwell, dit Leah. Et maintenant... ? Enfin, Germaine, es-tu satisfaite ? J'ai bien fait ? »

Germaine se mit à bavarder, comme si elle était un petit enfant, et Leah, ne sachant si elle devait se vexer ou en sourire, l'éloigna du geste. La petite fille se mit à courir, à bondir et à trébucher dans la pièce, très excitée, tandis que sa mère considérait la situation. La carrière de Gromwell avait coûté beaucoup plus cher que prévu, mais maintenant elle leur appartenait ; et bientôt ils feraient l'acquisition d'une autre terre, contiguë à celle-ci ; puis d'une autre, et encore d'une autre, jusqu'au jour où le domaine d'origine serait reconstitué entièrement. Peut-être cela prendrait-il sa vie entière, songea Leah, et Germaine devrait achever la tâche entreprise. Mais peut-être, avec la chance qu'elle avait, ne lui faudrait-il pas plus de quelques années. Cela ne faisait aucun doute, Leah avait de la « chance » ; elle était née coiffée ; elle ne pouvait pas commettre d'erreurs.

Germaine avait escaladé le bureau, turbulente et désobéissante comme tous les petits enfants, et menaçait de sauter – et elle l'*eût* peut-être fait, si Lissa ne s'était précipitée dans la pièce pour l'attraper.

« Oh, Lissa, comme vous êtes bête ! dit Leah en riant. Vous vous imaginez que Germaine peut se faire du mal ! Mais vous devriez savoir, ma fille, que *cette* enfant est bénie. »

Sur le chemin du retour elles s'arrêtèrent chez Della, car Leah n'avait pas vu sa mère depuis quelque temps, et elle ressentait, comme Hiram, l'obligation de prendre des nouvelles du pauvre Jonathan Hecht (qui était, malheureusement, endormi ou plongé dans une sorte de coma au moment de leur visite, et ne se rendit pas

compte que Leah et Hiram lui jetaient des regards furtifs : il avait l'air si malade avec ce teint bilieux, et comme ses yeux avaient rétréci ! – *c'est extraordinaire*, chuchota Leah à Hiram, *qu'il ait vécu si longtemps* ; et elle était curieuse, aussi, du bébé de Garnet Hecht. « Mais quel drôle de nom, *Cassandra*, dit Leah en tendant à la petite fille un doigt qu'elle saisit aussitôt, gazouillant et souriant gaiement, quoique louchant un peu, comment cette pauvre Garnet a-t-elle trouvé un nom *pareil* ?

– C'est moi qui l'ai choisi, dit Della.

– Mais n'était-ce pas une princesse barbare ou quelqu'un de ce genre, répondit Leah en riant, parlant tout bas pour que Garnet (qui entra et sortait de la petite chambre, toute rouge, se parlant à elle-même, tout émue par la visite imprévue de Leah et de Hiram) n'entendît pas, une femme muette, ou qui a été assassinée, ou les deux ?... Ou bien prédisait-elle l'avenir, et personne ne voulait l'écouter, et on l'a assassinée de toute manière ?

– C'est tout ce que tu as retenu de tes études à La Tour, dit Della avec mépris. J'ai toujours pensé qu'il aurait mieux valu que tu restes à la maison. Puisque tu *as* fini par devenir la femme de quelqu'un, après tout. Et quel bien t'a fait cette instruction si coûteuse ?

– Écoute, Della, intervint aussitôt Hiram, ce n'est pas toi qui l'as payée. Ça n'a pas entamé *ta* pension.

– Et jamais tu ne me laisseras l'oublier, hein ! Toi et Noel », dit Della, avec un geste violent de la main.

La visite avait donc mal commencé, et Leah fut obligée de faire gaiement la conversation, parlant de tout ce qui lui passait par la tête. Malgré l'humeur acerbée de sa mère, et la légère puanteur qui émanait de la chambre de malade de Jonathan Hecht et se répandait dans toute la maison, et l'agitation exaspérante de Garnet (cette idiote était trop affolée pour faire autre chose que murmurer *Merci, madame Bellefleur* lorsque Leah lui tendit un cadeau pour le bébé, elle le posa sur un meuble sans l'ouvrir, un adorable chandail au crochet que Germaine avait mis si peu de temps qu'il était comme neuf), et malgré le froid qui l'avait glacée dans la carrière, Leah était d'excellente humeur. Cassandra était un beau bébé, quoique trop petit (et *louchait*-elle, ou était-ce l'effet de l'imagination de Leah ?), et quel plaisir de se pencher de nouveau sur le berceau d'un petit enfant !... Ces boucles brunes ! Ce petit sourire humide ! Quel plaisir aussi de voir Germaine parler au bébé, en roucoulant et en murmurant des sons inarticulés...

« Cassandra est un bébé magnifique, dit Leah, et elle paraît en très

bonne santé, Garnet, n'êtes-vous pas heureuse ?... Elle est née en avance de quelques semaines, n'est-ce pas ?

– Je ne sais pas, je ne m'en souviens pas vraiment, dit Garnet péniblement, en rougissant. Je... je n'étais pas bien... Après, j'ai eu la fièvre pendant quelque temps... Je n'ai pas gardé de ces moments-là un souvenir très précis.

– Quelle épreuve, d'avoir un bébé aussi prématuré, dit Della. Bien sûr que tu as traversé des moments difficiles. Mais maintenant tu vas bien, et Cassandra aussi.

– Vous le croyez vraiment, madame Pym ? dit Garnet d'un ton incertain.

– Oh, bien sûr », dit Leah, lui prenant les deux mains. (Des mains si petites, si molles, froides comme un poisson ! Ce n'était pas étonnant, se dit Leah, que la fille ne trouvât pas de mari.) « Vous avez toujours été plutôt maigre, vous savez, et vous n'avez pas beaucoup changé, vous avez des cheveux ravissants, vous pourriez peut-être les relever là, sur le front, sinon ils ont tendance à tomber sur vos yeux... et vous avez de beaux yeux, Garnet, vous ne devriez pas les cacher... et ne les *baissez* pas tout le temps ! Mais vous vous sentez bien ? Vous êtes remise ?

– Je... je crois, madame Bellefleur », dit lentement Garnet.

Et elle repartit aussitôt, croyant entendre la bouilloire. Elle faisait vraiment penser à un lapin effarouché, se dit Leah. « Au nom du ciel, pourquoi est-elle toujours en train de courir ? chuchota Leah à Della. Cela doit vous rendre nerveuse, vous m'avez toujours affirmé que *je* vous énervais...

– Garnet est une bonne fille, dit Della avec raideur. Elle a souffert.

– Oh... souffert ! Nous avons toutes souffert », dit Leah. Elle s'assura que Germaine ne faisait pas de mal à Cassandra – elle se penchait sur le berceau, essayant de l'« embrasser » – et elle s'approcha d'une glace pour enlever son chapeau... « Mais j'ai été négligente, vous savez, Garnet m'est complètement sortie de la tête, dit-elle, et cette pauvre fille a besoin d'aide, c'est visible. Étant donné que le père du bébé a entièrement disparu... Elle *pourrait* faire une très bonne épouse, vous ne croyez pas ? Nous aurions dû la marier avant ça. Quel malheur ! Et quelle surprise ! La gentille petite Garnet Hecht, se faire faire un enfant comme ça, et elle était si maigre que ça ne s'est pas vu avant le septième mois... Quelle petite *rusée*, tout de même... Bien sûr il a suffi d'une fois, j'en suis sûre : un garçon de ferme qui a profité d'elle ; ou peut-être quelqu'un du village. Elle vous a dit qui c'était ? Ou le sujet la rend-

il toujours hystérique ?... Comme si nous allions l'interroger !

– Personne ne va l'interroger, dit Della.

– *Bien sûr* que personne ne va l'interroger, dit Leah, en retirant la dernière de ses épingles à chapeau. Sa petite tragédie d'amour la regarde entièrement. Et ce n'est pas comme si c'était une Bellefleur... Bien sûr c'est une cousine à moi, une cousine éloignée... *n'est-ce pas ?*... Mais par ici tout le monde est apparenté à tout le monde, et ça ne veut pas dire grand-chose. Mais j'aimerais qu'elle me fasse confiance. Elle ne me regarde jamais dans les yeux, elle n'a jamais vraiment l'air de m'écouter. Cela a toujours été comme ça entre nous et je ne comprends pas pourquoi. »

Leah vit avec amusement, en se tournant vers la glace, que sa mère et Hiram échangeaient un regard énigmatique.

« C'est une jeune femme très courageuse, dit Della, croisant les mains sur son tablier d'un geste qui exaspéra Leah, car il était si faussement résigné, si hypocritement servile. Je doute que tu sois capable de comprendre par quelles épreuves Garnet est passée.

– *Ma grossesse* a été bien pire que la sienne, s'écria Leah. J'ai attendu Germaine dix mois... plus de dix mois ! Et *son* bébé est né en avance...

– *C'est* un très gentil bébé, dit Hiram en se raclant la gorge. Germaine, ne lui fais pas de mal. Ne joue pas aussi brusquement...

– Germaine, arrête, viens ici, dit Leah. Tu n'es plus un petit bébé et tu ne peux pas monter dans ce berceau... enfin, tu vas écraser cette pauvre petite ! Ce n'est pas un *bébé*, oncle Hiram, c'est une petite fille. Vous devriez le savoir, dit-elle en lui lançant un coup de coude dans les côtes.

Oui, oui, bien sûr, une *petite fille*, le bébé est une *petite fille* », dit Hiram, en croisant les bras dans le dos. Il s'avança de quelques mètres, pour regarder d'un air sombre le maigre feu de Della, où brûlaient des bûches de bouleau humides avec une odeur âcre qui piquait les yeux. C'était un homme corpulent au teint rougeâtre, avec un beau profil, des moustaches cirées qui dégageaient un parfum synthétique, et un regard un peu nébuleux. Toujours soigneusement habillé, avec sa chaîne de montre en or dépassant sur son gilet, et ses boutons de manchettes d'or et d'ivoire, il paraissait aussi déplacé que Leah dans le petit salon miteux de Della. Leah était amusée de voir comme Della et Hiram – le frère et la sœur – étaient mal à l'aise ensemble. La malédiction des Bellefleur, se dit-elle, c'était soit d'être extraordinairement proches (bien que ce fût très rare à l'époque actuelle), soit de rester des

étrangers toute la vie.

Le silence devint gênant, aussi Leah se mit-elle à bavarder : de la carrière de Gromwell, du projet qu'ils avaient d'acheter l'usine de Chautauqua Fruits pour la fusionner avec Valley Products, des exploitations minières de Contracœur...

« Contracœur ! dit Della. Je ne savais pas que nous possédions des terres là-bas.

– Nous y avons acquis les droits d'exploitation minière en 1873, dit Leah.

– Mais quelle sorte de droits ?

– Comment, maman, *quels droits* ?... répondit Leah en riant. Les droits d'exploitation minière sont des droits d'exploitation minière. Mais c'est une opération extrêmement compliquée, et nous avons besoin d'ingénieurs des mines, en fait Gideon a rendez-vous avec quelqu'un à Port Oriskany en ce moment même. Il a travaillé très dur à ce projet, n'est-ce pas, Hiram ? Il a fait beaucoup d'efforts.

– Il est seul ? demanda Della.

– Non, Ewan est avec lui. Et Jasper. C'est extraordinaire comme Jasper apprend vite, dit Leah en fouillant dans son sac. J'aimerais que Bromwell s'intéresse à ces choses-là... Mais bien sûr il est encore très jeune, il a encore le temps, je n'ai pas l'intention de forcer mes enfants à faire quoi que ce soit. Vous ne pensez pas que j'ai raison, maman ? »

Leah disait peut-être cela avec ironie – car Della avait certainement voulu *la* forcer pendant des années, tout au moins à s'éloigner des Bellefleur – mais le moment passa. Della dit doucement : « Et comment va Gideon, Leah ?

– *Comment* va Gideon ? Eh bien, il se porte à merveille, il ne change jamais », dit Leah, en faisant sortir un cigarillo de son paquet. C'était la première fois qu'elle fumait l'un de ces cigares en présence de sa mère, et elle était assez contente – et excitée – de voir que Della la fixait sans cacher son inquiétude. Mais Leah choisit de ne pas tenir compte de sa mère, et elle continua de parler d'une voix aimable et animée de la société d'exploitation minière de Port Oriskany, et des changements qu'elle envisageait dans la maison, et des travaux de rénovation dans le jardin. « Bien sûr nous devons procéder avec lenteur. Il y a la dépense, c'est certain, et grand-mère Elvira est naturellement perturbée, et il y a de quoi être désorienté. Mais vous serez contente d'apprendre, maman, que j'ai fait enlever la plus grande partie de ces vieilles statues si laides. Et n'est-il pas

bizarre, oncle Hiram, qu'on ait retrouvé des fragments de statues dans les bois – des bras, des jambes et même des têtes – ou près du lac où des bêtes sauvages les ont sûrement traînés ! Les enfants ont continué d'en découvrir des morceaux pendant des semaines, les plus petits étaient toujours terrifiés...

– Gideon va bien, dis-tu ! Et il se trouve à Port Oriskany en ce moment ? demanda Della.

– Maman, je viens de vous le *dire*, protesta Leah en riant, retirant un brin de tabac de sa langue. Mon mari se porte à merveille comme toujours, et il se rappelle à votre bon souvenir. Il a travaillé très dur ces derniers temps...

– Je vois », dit Della. Elle regarda par-dessus son épaule, en direction de la porte. Mais Garnet n'arrivait pas encore. « Nous entendons parfois courir des bruits. À Bushkill's Ferry.

– Oui, dit Leah, les gens de Bushkill's Ferry ont toujours entendu des rumeurs sur les Bellefleur.

– Mais tant que Gideon va bien, et travaille dur...

– Bien sûr qu'il va bien, dit Leah d'une voix irritée.

– ... alors il ne faut pas tenir compte des rumeurs, dit Della, surtout quand elles révèlent de la jalousie ou du mépris.

– Vous avez entendu quelque chose sur Yolande ? C'était d'elle que parlaient les gens ?

– Entre autres, oui.

– Ewan et Lily ont presque renoncé à la retrouver, dit Leah avec un soupir. Il est évident qu'elle s'est enfuie et veut rester au loin... L'une des granges a brûlé, l'avez-vous su ? Et elle s'est enfuie ce soir-là. D'après Lily elle a seulement pris des vêtements de rechange, quelques bijoux et vingt dollars, et... c'est vraiment touchant, maman..., une boucle des cheveux de Germaine. Elle s'est glissée dans la nursery et elle lui a coupé une boucle, une toute petite... Pauvre Yolande, je n'arrive pas à imaginer pourquoi elle s'est enfuie, pourquoi elle déteste tant sa famille, et vous ? Il y a eu ce feu dans l'une des granges, l'une des granges désaffectées, mais je ne pense pas que Yolande ait eu quelque chose à y voir. Pourtant les enfants sont si secrets. C'est très étrange. Bromwell n'a pas du tout trempé là-dedans, bien sûr, mais je pense que Christabel sait quelque chose ; elle refuse absolument d'en parler. Imaginez..., une enfant de l'âge de Christabel, qui a des secrets pour sa mère !

– Cela te surprend vraiment, Leah ? demanda Della avec un petit

rictus.

– Oh, *maman* », dit Leah en s'éloignant.

Elle partit dans le salon, dont les lourds rideaux de velours restaient tirés ; elle se sentit brusquement très agitée. Il y avait quelque chose qu'elle voulait mais elle ne savait pas quoi. Elle le voulait très fort, et elle l'*aurait*. Mais comment l'obtiendrait-elle ?... Elle se trouva en train de regarder le vieux sofa de crin avec son dossier dentelé. Et le fauteuil assorti sur lequel s'était assis son jeune cousin Gideon. Le regard fixé sur elle. Sur elle et sur *Love*, vigilante, perchée sur son épaule. Une vague de nostalgie envahit Leah et elle fut un instant au bord des larmes.

Oh Love...

Dans la baraque où se trouvait le bureau de la carrière elle s'était mise à rêver tout éveillée, mais elle ne pouvait se rappeler la nature de son rêve. C'était étrange, si étrange, cela lui ressemblait si peu... Tandis que son corps perdait tout intérêt pour le sexe son esprit s'efforçait de prendre le relais, souvent mû par le sens d'une obligation obscure, de même qu'un catholique distrait égrène son chapelet entre ses doigts et remue même les lèvres en une prière muette, alors que son esprit est vide. Leah imagina donc des amants clandestins dans cette petite pièce malodorante, étendus sur ce lit malcommode, haletant et s'étreignant. *Oh Love. Comme je t'aime...* Alors Germaine avait failli culbuter par terre, et Leah était sortie de sa transe.

Elle revint à la réalité et écarta de son esprit Gideon et la belle araignée *Love* (car *Love* n'avait-elle pas été tuée il y avait longtemps, et réduite en une bouillie noire gluante pas plus grosse que son poing ?), puis elle revint dans le petit salon où Garnet, les mains tremblantes, s'apprêtait à servir le thé. En voyant Leah elle recula, son petit visage idiot crispé par un sourire plein d'espoir. « Madame Bellefleur ?... dit-elle en cillant des yeux, voulez-vous une... »

Leah se pencha sur le berceau et prit Cassandra avec tant de précaution que le bébé gazouilla à peine. Une boucle épaisse de cheveux roux sombre s'était défaite dans sa nuque. « Je crois que j'aimerais emmener Cassandra au manoir, dit-elle. Elle sera mieux soignée, vous savez. Il y aura plus d'enfants pour lui tenir compagnie. »

Garnet la regarda, sans voix. La pauvre fille se mit seulement à lisser son tablier avec nervosité !

« *J'ai dit*, murmura Leah, le visage en feu, que j'aimerais emmener Cassandra avec moi. Au moins pour quelque temps. Vous n'y voyez

pas d'objection ?...

– Leah..., dit Della.

– Garnet, vous n'y voyez pas d'objection ? »

Garnet se tenait immobile derrière le plateau à thé, l'œil fixe, incapable de parler. Leah pouvait à peine effleurer du regard cette pauvre chose maigre sans éclater d'un rire courroucé. « Elle sera *beaucoup* mieux traitée chez moi, dit-elle encore. Vous le savez très bien. »

Personne ne dit rien. Le feu s'embrasa tout à coup, puis s'éteignit. Peut-être le conduit de la cheminée n'était-il pas entièrement ouvert – la pièce se remplissait d'une fumée humide qui brûlait les yeux. Leah regarda le visage joyeux du bébé en chantonnant, mais Garnet, Della et Hiram restèrent muets. Puis Germaine se mit à babiller, prononçant un mot comme *bébé*, *bébé*, et *la maison*, *rentrer à la maison* ; Leah lança un regard à Garnet (qui lissait toujours son tablier de ses doigts osseux) et elle sut qu'elle avait gagné. Et cela ne l'étonna pas du tout.

Le « boucher d’Innisfail »

Bien que le portrait de Jean-Pierre Bellefleur II, le grand-oncle de Germaine, eût été fait, honneur fort discutable, beaucoup plus souvent que celui de tout autre Bellefleur (y compris son grand-père Raphael, la cible maussade de tant de caricatures de journaux), et reproduit non seulement dans l’État mais dans tout le pays et au Canada, et même (comme le découvrit un cousin Bellefleur avec horreur et chagrin lorsque, dans un hôtel de Mayfair, il ouvrit le *Times* en prenant son petit déjeuner, et eut l’œil attiré par un vilain titre à propos d’un « massacre » aux États-Unis – surmonté d’un croquis absurdement détaillé, et même assez beau, du « boucher d’Innisfail » âgé de trente-deux ans) en France et en Angleterre, et bien que la tante Veronica, qui aimait Jean-Pierre plus que tous les Bellefleur, conservât quelque temps les moins méchants de ces portraits dans un album recouvert d’agneau blanc, les seules images de lui qu’on accepta finalement de garder au manoir furent le charmant dessin sur le mur de la nursery, et un croquis au fusain, également charmant, et peut-être plus romantique encore, qui représentait Jean-Pierre à vingt-quatre ans, juste avant son embarquement pour l’Europe, et son tour du monde abrégé. (Sa mère devait par la suite blâmer son père très injustement, parce que ce voyage à l’étranger avait été écourté, et que le pauvre jeune homme avait été forcé de rentrer chez lui avant d’avoir achevé son éducation : jamais il ne se serait laissé aller à mener cette vie oisive de joueur de cartes ni à se livrer à d’autres activités du même genre, il n’aurait pas succombé aux flatteries de son ami perfide du Missouri, il ne se serait pas trouvé dans la célèbre auberge d’Innisfail cette nuit fatale, et n’aurait en conséquence pas connu ce destin tragique, si Jérémie avait administré la ferme de façon plus judicieuse, s’il avait été plus *lucide* dans sa gestion du marché du blé !... *Les péchés des pères*, tempêtait Elvira dans son chagrin, *retombent sur la tête de leurs fils, qui sont foulés aux pieds.*)

Le dessin du mur de la nursery, joliment conservé dans un cadre d’écaille, et rarement gratifié d’autre chose que d’un regard distrait de la part des enfants, montrait un garçon au visage agréable, d’un âge indéfini (l’artiste devait avoir un talent inégal, car toutes les bouches des enfants Bellefleur se ressemblaient, féminines, un peu boudeuses, tandis que les nez variaient, et que les yeux – retouchés,

parsemés de minuscules points blancs – avaient dans certains cas une expression adulte anormale, ou étaient pleins d’une si grande pitié qu’ils menaçaient de s’estomper dans le papier au grain grossier) : il avait peut-être cinq, sept ou huit ans ; en prière, les pommettes saillantes, ses yeux petits mais saisissants levés au ciel, les mains jointes avec ferveur et un imperceptible (ou bien Leah l’imaginait-elle, ayant étudié le dessin si longtemps) sourire affecté. Suspendu depuis des dizaines d’années entre une Matilde à la mâchoire carrée et un Noel assez austère, Jean-Pierre II ressemblait surtout à son neveu Raoul ; le seul de tous les Bellefleur, hommes et femmes, qui pût rivaliser de beauté avec Jean-Pierre était Gideon.

Le second dessin, décroché du mur par un Bellefleur, remis par un autre, enlevé puis raccroché, dans différentes parties du manoir, à différents stades de la malheureuse carrière de l’homme au tribunal – et qui fut finalement suspendu dans le boudoir de Leah quand Germaine était petite – montrait un beau jeune homme un peu fat avec des moustaches recourbées et des accroche-cœurs de chaque côté de son front étroit, les yeux fixés sur l’artiste avec une expression tendre, sincère, et grave. Le « boucher d’Innisfail », en effet !... On ne pouvait manquer d’être ému par la douceur de sa bouche, ou la noblesse de son menton légèrement levé. C’était le jeune homme qu’on accueillait à bras ouverts dans les plus beaux salons et clubs de Manhattan, à l’époque où les Bellefleur possédaient une résidence modeste mais charmante à deux pas de Washington Square ; une héritière de Manhattan (il est vrai que la fortune de son père n’était pas immense) dit à son sujet qu’elle n’avait jamais entendu personne, parmi les jeunes gens de sa connaissance, parler de musique avec une telle *sensibilité*. Et durant l’unique saison où Veronica Bellefleur emmena son neveu préféré au théâtre, aux courses, et chez ses amis en ville et à Long Island, car il semblait non seulement probable mais inévitable qu’il fît un mariage « brillant », il s’était comporté, selon tous les témoins, avec une modestie, une grâce, un tact exquis, et toujours beaucoup de charme. S’il avait mauvais caractère, s’il lui arrivait de trop boire (et jusqu’à la fin de sa vie d’homme libre, Jean-Pierre parut incapable d’évaluer l’effet de l’alcool sur son cerveau, bien qu’il eût une grande habitude de la boisson), ou de piquer une colère à cause d’un col chiffonné, d’un bouton de manchette égaré ou d’une motte de beurre trop dure, personne, sauf les Bellefleur et leurs domestiques, ne le savait. Le seul trait connu de sa personne qui avait pu paraître un peu étrange, et que soulignèrent ses relations de Manhattan des années plus tard, au moment du procès, était qu’il plaisantait souvent à propos de la « malédiction » liée à son nom. Comme personne ne connaissait le destin du premier Jean-Pierre, et

comme Jean-Pierre II n'avait guère intérêt à en parler en détail, il disait seulement, avec une mélancolie mystérieuse, que son arrière-arrière-grand-père était mort à la guerre de 1812, d'une mort noble mais très pénible. Vous n'êtes pas superstitieux, disaient les jeunes femmes, lui effleurant parfois légèrement le bras dans l'émotion de l'instant, quand elles ne savaient pas tout à fait ce qu'elles faisaient, vous ne croyez pas qu'un simple *nom* peut influencer votre vie ?... Bien sûr que non, répondait Jean-Pierre avec esprit, pas un simple *nom* : mais *moi*, si...

Il était faux que Jean-Pierre eût commencé sa carrière de joueur de cartes après le voyage en Europe, comme Elvira aimait à le faire croire ; mais ses activités de jeune homme de vingt ans, aux habitudes et aux prétentions aristocratiques, étaient assez anodines et ne se distinguaient pas de celles de la plupart de ses contemporains parmi les propriétaires fonciers florissants de la Vallée. Il devint un vrai joueur de cartes en Europe lorsque, immobilisé dans une auberge suisse pendant une semaine de pluies torrentielles, il acquit certains talents – pas tout à fait des tours – que lui transmit un autre touriste, un Anglais paternel du Warwickshire, le pays natal de grand-mère Violet. (Mais l'ami de Jean-Pierre affirma ne jamais avoir entendu parler des Odlin.) Avant cela Jean-Pierre avait courageusement voyagé de pays en pays, avec un enthousiasme variable, et des rhumes de cerveau ou des bronchites plus ou moins graves, traversant en train ou en voiture la Belgique, la Hollande, la Rhénanie, l'Italie du Nord, Baden-Baden, le sud de la France, Paris, Rome, l'Algarve, Athènes, l'Italie du Sud, le Luxembourg (une jungle vertigineuse dont il ne réussissait pas à retenir les noms, bien qu'il s'efforçât de les noter dans son journal, et d'envoyer des cartes postales à sa famille où il donnait ses impressions – généralement très brèves – sur chaque endroit, ses trésors artistiques, et ses « indigènes »), seul la plupart du temps, et dépendant des gens de l'hôtel et des guides qui parlaient l'anglais, mais il eut la chance de faire la connaissance de quelques personnes, toutes américaines, dont un habitant de San Francisco plus âgé que lui en compagnie duquel il circula presque toute une journée dans les charmants tramways de Bruxelles, avec une sorte de bonheur enfantin, cédant à la nostalgie de leur pays natal. (Jean-Pierre passa plusieurs jours en la compagnie de M. Newman, qui avait fait fortune dans le cuir en Amérique, et qui fut assez poli pour murmurer qu'il avait effectivement entendu parler de la famille Bellefleur par ses associés de New York. Ils avaient des goûts très proches en matière d'art : une sculpture ou un tableau les frappait tout de suite, ou jamais ; ils en avaient assez des madones, et des sujets religieux en général ; la notion de patine les amusait et

les désorientait tour à tour. Si quelque chose est simplement vieux, *doit-il* aussi être beau ? Une belle journée d'octobre, ils passèrent une heure ou plus à admirer, sous différents angles, l'impressionnante tour gothique de l'hôtel de ville, se demandant s'il serait possible de la reproduire aux États-Unis : M. Newman savait exactement où, au bord d'une avenue de Nob Hill ; Jean-Pierre était partisan de la construire sur la Cinquième Avenue à Manhattan. Leur intimité un peu forcée prit fin brutalement lorsque Jean-Pierre lui proposa en toute innocence de se rendre dans un somptueux bordel non loin de leur hôtel, et que M. Newman se retira, muet de consternation, visiblement trop choqué pour seulement protester. C'était bizarre, se dit Jean-Pierre, l'homme reconnaissait être âgé de trente-six ans, célibataire, et assez « normal » sous tous rapports !)

Après cela l'Europe parut se détériorer de jour en jour, les suites d'hôtel le décevaient, les guides ne pensaient qu'à le tromper, les « trésors artistiques » se ressemblaient tous (ou, se demandait le pauvre Jean-Pierre, avait-il commis une erreur fatale et fait demi-tour, de telle sorte qu'il traversait maintenant les pays qu'il croyait avoir déjà visités ?). Les trains avaient du retard, ou n'arrivaient jamais. Les ponts étaient impraticables à cause de la pluie. Il y eut une alerte à la typhoïde, puis à la grippe. (Jean-Pierre lui-même fut terrorisé pendant quatorze heures à l'idée d'avoir attrapé une blennorragie, et il en fut si secoué qu'il resta chaste pendant très longtemps.) En attendant la fin d'une pluie incessante qui, affirmèrent tous ceux qui fréquentaient l'auberge où Jean-Pierre se trouvait bloqué, était tout à fait exceptionnelle, il apprit du moins, avec un Anglais aussi désenchanté que lui, du nom de Fairlie, à se montrer *extrêmement* intelligent au poker, et même au bridge – un talent qui devait lui être très utile dans la prison d'État de Powhatassie.

Son itinéraire fut alors brusquement interrompu lorsque le chèque qu'il attendait n'arriva pas, et qu'un télégramme inattendu de son père avec de lâches excuses lui *parvint*, et il rentra dans son pays avec un soulagement beaucoup plus grand qu'il ne voulut le laisser paraître (il s'employa à *manifester* à sa famille une indignation extrême – insinuant qu'il devait dîner dans l'une des « plus anciennes maisons d'Europe » au moment précis où le télégramme fatidique était arrivé) ; et il décida d'apprendre sérieusement à administrer le domaine complexe des Bellefleur... une entreprise si complexe que seul un génie de la finance pouvait s'y essayer (pour Jean-Pierre, l'image de ce génie était son frère Hiram, qui avait été recalé à l'examen d'entrée en faculté de droit – et avait quitté

Princeton sans avoir obtenu sa licence)... et à quoi bon *savoir* quelle voie prendre, se disait-il souvent, lorsque le marché s'effondrait ou montait en flèche selon son caprice, que des hommes sans scrupule le manipulaient, et que la fortune d'un homme dépendait fort peu de son intelligence ou de sa valeur morale ? (Certes, il n'y avait pas d'homme plus ennuyeux, plus admirable par son « sens moral » que son père, et pourtant ces dernières années personne dans la Vallée n'avait échoué aussi ignominieusement que Lamentations de Jérémie avec son « élevage de renards ». Même ces ordures de Varrell pouvaient maintenant se moquer d'eux, disait Elvira.)

Jean-Pierre se rendait irrégulièrement à Port Oriskany et à Vanderpoel, parfois même sans se donner la peine de prétexter des « affaires de famille » ; il allait peu à New York (car la haute maison étroite de Washington Square avait été vendue des années auparavant) ; il commença à faire un grand nombre de voyages à Nautauga Falls, à Fort Hanna, dans d'autres villes assez rudes au bord du fleuve, et à Innisfail – Innisfail, à quelque vingt-cinq kilomètres du manoir des Bellefleur à vol d'oiseau, mais beaucoup plus loin (au moins à quarante-cinq kilomètres) si on suivait le chemin habituel, la route d'Innisfail, l'ancienne Military Road, puis la route des Bellefleur non pavée qui remontait jusqu'au lac, comme l'eût fait n'importe qui, excepté un Indien ou un fou (comme l'affirma stupidement l'avocat de Jean-Pierre). Et quant à se lancer à cheval au cœur de la nuit sur un terrain dangereux et inconnu... quand le cavalier est malhabile, et craint même les chevaux...

La nuit des meurtres multiples à l'auberge d'Innisfail, la plus grande et sans doute la plus minable des tavernes de la région, Jean-Pierre affirma avoir partagé un fiacre avec plusieurs passagers, y compris sa nouvelle connaissance du Missouri, Wolfe Quincy, pour se rendre de Nautauga Falls à Innisfail. Il affirma être rentré – au village des Bellefleur, s'entend – avec un colporteur dont la charrette tirée par une mule était pleine de toutes sortes de marchandises, mais qui se spécialisait dans le barbelé. (Malheureusement, le colporteur ne fut jamais retrouvé. Le conducteur de l'omnibus dit ne pas se souvenir d'avoir vu Jean-Pierre cette fois-là, bien qu'il l'eût déjà remarqué lors d'autres trajets ; les autres passagers ne se souvenaient pas de lui non plus. Mais jamais Jean-Pierre ne voulut démordre de son récit.) Que s'était-il passé exactement à l'auberge d'Innisfail entre minuit et deux heures et demie du matin, il l'ignorait tout simplement. *Il l'ignorait tout simplement.*

Onze hommes furent assassinés, l'un après l'autre. Plusieurs furent abattus à bout portant, quelques autres furent poignardés et

eurent la gorge tranchée sauvagement ; deux hommes qui moururent de blessures par balle eurent aussi la gorge tranchée. Comment cela arriva-t-il – comment un seul meurtrier fut-il capable d’accomplir ce massacre titanesque – personne ne le sut. Plusieurs victimes auraient dû avoir le temps de se défendre, cependant il sembla qu’elles ne l’avaient pas fait ; même Wolfe Quincy mourut sans opposer de résistance. (L’improbable responsabilité de Jean-Pierre dans ces meurtres fut soulignée par le fait que son ami Quincy faisait partie des victimes. Jean-Pierre aimait énormément Quincy, et il dépendait aussi de lui, car Quincy tenait beaucoup mieux l’alcool que lui, et lorsqu’ils s’engageaient dans des parties ambitieuses qui duraient toute la nuit, Quincy veillait sur lui avec une sollicitude presque maternelle. C’était un homme affable et bedonnant d’une quarantaine d’années originaire du Massachusetts, qui avait vécu au Missouri, un excellent compagnon de boisson et de jeu dont l’unique défaut était sa tendance à se vanter de ses exploits à la guerre : combien d’hommes il avait tués, combien de chevaux il avait volés, à combien de balles il avait survécu (et, à en juger par les cicatrices qu’il montra fièrement à Jean-Pierre dégoûté, il y en avait eu au moins une demi-douzaine). Quincy était le dernier, affirma l’avocat de Jean-Pierre, *le dernier être humain sur terre* dont Jean-Pierre eût souhaité la mort.

Ce qui, dans la salle d’audience désuète où résonnait un léger écho, ne parut pas tout à fait juste.)

Malgré son innocence, Jean-Pierre fut jugé coupable de meurtre au premier degré et condamné par le juge Phineas Petrie à perpétuité plus quatre-vingt-dix-neuf ans... plus quatre-vingt-dix-neuf ans multipliés par dix. Il n’y avait que des preuves par présomption ; l’unique témoin – la méchante femme du patron de l’auberge – reconnut qu’elle était sur le point de s’évanouir de terreur lorsqu’elle vit, d’une fenêtre d’en haut, un seul cavalier s’enfuir en galopant dans la nuit le long d’un étroit sentier qui conduisait dans les collines. Elle n’avait pas pu *voir* la forme, ni, bien entendu, *identifier* l’assassin, mais elle affirma que c’était, « bien sûr », Jean-Pierre Bellefleur qu’elle avait autrefois entendu, ivre mort, menacer de tuer des gens d’une voix forte, et qu’il avait fallu plus d’une fois le jeter dehors à cause de son mauvais caractère. Ce n’étaient que des calomnies, bien sûr. Et Jean-Pierre protesta. Il avait quitté l’auberge d’Innisfail avant minuit et il était rentré chez lui à trois heures du matin. Comme il était épuisé il avait dormi dans une grange à foin... il n’avait pas voulu déranger sa famille... peut-être *était-il* un peu ivre... les événements de la nuit

s'embrouillaient terriblement. Il savait une seule chose : il était innocent du crime abominable dont on l'accusait. « Et le boucher d'Innisfail » – les journaux s'étaient empressés de lancer cette ignoble expression, et le visage mince et inquiet d'oiseau de proie de Jean-Pierre était devenu célèbre dans tout l'État ! – courait toujours, libre de commettre d'autres crimes, tandis que lui, Jean-Pierre, victime de circonstances grotesques, était condamné.

La femme du patron de l'auberge se contenta de répéter son histoire imbécile. Le cavalier était parti en direction du lac Noir, par le chemin des collines ; le cheval sombre avec trois balzanes et, taillées de près, la crinière et la queue ; le caractère belliqueux et tapageur de Jean-Pierre. Il était comme un enfant, dit la femme en s'essuyant les yeux. Un enfant qui prétendait être un adulte, et qui dupait les gens pour qu'ils l'acceptent comme tel... Mais il ressemblait aussi au diable. Quand il buvait, il devenait comme le diable. Il se déchaînait et son ami du Missouri devait l'entraîner sur la véranda, le gifler et même l'asperger d'eau froide ; et ça ne suffisait pas toujours à le remettre sur pied. (Mais lorsque l'avocat de Jean-Pierre, interrogeant la femme, lui demanda avec un drôle de rictus pourquoi elle et son mari permettaient à ce « diable » d'entrer dans leur établissement, elle ne put que bégayer : « Mais... vous voyez... Il y a tant... tant d'hommes... Ils sont *tous* plus ou moins comme ça... » Une vague de rires parcourut le public entassé dans la salle du tribunal.)

Il fut néanmoins jugé coupable. Par douze jurés qui avaient paru, au début, être des hommes justes, droits et impartiaux. (Bien sûr, personne dans la Vallée ne pouvait être « impartial » à propos d'un Bellefleur.) On raconte que les jurés qui reviennent dans la salle d'audience avec un verdict de culpabilité ne regardent pas l'accusé ; mais au procès de Jean-Pierre les jurés ne se privèrent pas de le regarder. Ils l'observèrent, l'étudièrent, le fixèrent bien en face comme s'ils étaient en présence d'un insecte venimeux mais fascinant.

... Et comment jugez-vous l'accusé ?

... Nous jugeons l'accusé coupable des crimes dont on l'accuse.

Coupable !

Coupable des crimes dont on l'accuse !

Alors qu'il était bien sûr innocent, et ne pouvait que pousser des cris et se débattre contre les hommes du shérif qui le maintenaient. Non ! Vous ne pouvez pas ! Je ne vous laisserai pas ! Je suis innocent ! L'assassin est en liberté ! L'assassin est parmi vous ! *Je ne*

suis pas l'assassin !

Si seulement l'horrible femme du patron de la taverne avait été tuée avec les autres : alors il n'y aurait pas eu de témoins. Mais dans cette agitation infernale elle avait été négligée.

Si seulement...

Pendant un moment il crut avoir mal entendu. Que signifiaient les mots *coupable des crimes dont on l'accuse* ?...

Peut-être, quand le procureur général l'avait interrogé sur l'ancienne querelle de 1820 – éprouvait-il du ressentiment, avait-il jamais désiré « se venger » – aurait-il dû répondre plus attentivement, en réfléchissant plus, au lieu d'ouvrir à peine ses lèvres crispées pour dire : « Non. »

(Car il y avait, parmi les onze morts, deux Varrell. L'un de cinquante-cinq ans environ, l'autre de l'âge de Jean-Pierre. Il avait prétendu ne pas savoir que c'étaient des Varrell, mais ce n'était guère vraisemblable ; car, comme le souligna la femme du tenancier de l'auberge avec sa langue de vipère, tout le monde se connaissait dans la Vallée. Et les Bellefleur et les Varrell se connaissaient depuis toujours.)

Il ne put que répéter son histoire : il avait quitté la taverne de bonne heure, il était monté dans la charrette du colporteur, il avait dormi dans la grange à foin parce qu'il ne voulait pas déranger sa famille. (Son père Jérémie souffrait d'insomnie, sa mère Elvira souffrait des « nerfs ».) Quand le shérif et ses hommes vinrent l'arrêter à l'aube, le traînant hors de la grange et le rouant de coups jusqu'à ce que le sang de son nez coulât sur sa chemise souillée, déjà ensanglantée, il ne comprit pas ce qu'ils faisaient là ; il ne trouvait aucun sens à leurs paroles. Ils devaient avoir un mandat d'arrêt mais il n'avait pas le souvenir de l'avoir vu.

Ah, s'il était resté le compagnon de M. Newman, s'ils avaient réalisé leur projet de reproduire la tour de l'hôtel de ville aux États-Unis ! Leur association eût paru alors merveilleusement *innocente* !

Mais par un excès d'enthousiasme puéril il avait irrévocablement offensé cet homme plus âgé, et maintenant sa vie était gâchée. Il n'avait que trente-deux ans et sa vie était gâchée. La région du lac Noir avait été célèbre pour ses lynchages, ses meurtres, ses incendies, ses vols, et son harcèlement continu des Indiens ; mais il n'y avait jamais rien eu d'aussi sinistre que le « boucher d'Innisfail » avec son beau visage d'adolescent *blessé*. Il était dans tous les journaux, jusqu'à la côte ouest, le « boucher d'Innisfail » qui avait assassiné onze hommes et affirmait ne se souvenir de rien, affirmait

être innocent, absolument innocent : et comme il en était *certain* ! Naturellement les journaux exhumèrent de vieilles histoires sur la haine entre les Bellefleur et les Varrell bien que Jean-Pierre eût dit clairement en pleine audience, à plusieurs reprises, qu'il ne savait pas que deux hommes de la famille Varrell se trouvaient dans la taverne cette nuit-là... Mais personne ne l'avait cru, et sa jeune vie était gâchée.

Un instant, frappé de stupeur, il ne put croire à la condamnation prononcée par le vieux juge Petrie. La perpétuité plus quatre-vingt-dix-neuf ans plus quatre-vingt-dix-neuf ans plus... Dans la salle d'audience les applaudissements fusèrent. (Car on sentait dans la communauté qu'une mort par pendaison – une mort qui déclencherait, au pire, dix minutes d'agonie – serait beaucoup trop miséricordieuse pour Jean-Pierre.) « Mais je suis innocent, Votre Honneur », chuchota Jean-Pierre. Et alors, quand les hommes du shérif l'entraînèrent, il se mit à crier : « Je vous dis que je suis innocent ! L'assassin court toujours ! *L'assassin est parmi vous !* »

Ainsi Jean-Pierre Bellefleur II, le petit-fils du millionnaire Raphael Bellefleur (qui frôla de si peu – si peu que c'en fut dramatique – le pouvoir), fut incarcéré dans l'ignoble pénitencier d'État de Powhatassie, pour y purger une peine d'emprisonnement à vie, plus neuf cent quatre-vingt-dix ans.

Il s'évanouit en voyant ses murs massifs – il s'évanouit et il fallut le gifler pour le faire revenir à lui – gémissant toujours qu'il était innocent, innocent des crimes dont on l'accusait, une terrible erreur avait été commise... Oui, oui, ricanèrent les gardes, c'est ce que vous dites tous.

La prison d'État de Powhatassie abritait, à l'époque de l'incarcération de Jean-Pierre, environ quinze cents hommes, dans un espace conçu à l'origine pour en accueillir neuf cents. Généralement les prisonniers s'évanouissaient ou poussaient des cris en voyant ses grands murs de pierre, qui mesuraient un peu plus de neuf mètres de haut et s'étendaient, semblait-il, sur des kilomètres, surmontés à intervalle régulier par des tourelles à six côtés avec des coupoles gothiques, dans lesquelles des gardes armés de fusils et de carabines passaient leurs journées. La prison, faite sur le modèle des châteaux forts médiévaux français qui avaient, pour quelque raison, exercé une curieuse emprise sur l'architecte engagé par l'État pour faire les plans de l'établissement, était construite sur un promontoire accidenté dominant le sinistre Powhatassie, à l'endroit même où, selon la légende, l'eau était devenue rouge du sang des

pionniers de Bay Colony qui s'étaient aventurés trop à l'ouest et avaient été massacrés par les Indiens Mohawk. Construite dans les dernières années du dix-huitième siècle, la prison se dégradait visiblement (les murs s'effritaient partout, laissant apparaître des tiges de fer rouillé), mais elle possédait encore la hideuse noblesse d'une forteresse médiévale ; et son immense salle à manger, avec des colonnes, des voûtes, et de lourds grillages en fer forgé sur ses fenêtres, rappelait plus que jamais au pauvre Jean-Pierre les prétentions de son grand-père. Il y avait une curieuse atmosphère *religieuse* dans cet horrible endroit.

Il parut savoir à l'avance que ses appels – faits devant la cour suprême de l'État, et parfaitement plaidés – étaient voués à l'échec, car il sombra immédiatement dans un état d'apathie, et manifesta à l'égard de son environnement un détachement typique des Bellefleur, qui, au début, rendit furieux ses camarades de détention, et certains des gardes. Que sa première cellule mesurât un mètre cinquante sur deux mètres quarante, que les « cabinets » fussent un simple trou ouvert, que la nourriture fût immangeable (en vérité, elle avait un air indéfinissable), qu'il reçût des vêtements non lavés de plusieurs tailles trop grands pour sa gracieuse carrure, que son matelas fût crasseux et infesté de punaises, et que l'unique couverture de coton qu'on lui fournit fût imprégnée de saleté et de sang séché – qu'il y eût partout des cafards et des rats de un pied de long – et que la majorité des autres prisonniers fussent visiblement malades, physiquement ou mentalement, restant assis sur leur lit, ou marchant comme des zombis – que depuis l'émeute survenue cinq ou six ans auparavant, qui avait provoqué le meurtre de sept gardes et le « suicide » de douze détenus, les gardes fussent d'une cruauté exceptionnelle : rien de tout cela ne l'émouvait.

Pendant quelque temps l'unique émotion qu'il ressentit fut une honte profonde – la honte d'avoir été la cause d'une nouvelle humiliation pour sa famille – car il faudrait attendre de nombreuses, très nombreuses années avant que les Bellefleur parviennent à retrouver leur dignité. (Comme le dit son frère Noel, pleurant d'exaspération, le fait qu'il fût innocent rendait cette affaire d'autant plus intolérable... Après tout, quand Harlan avait été arrêté, il *s'était* rendu coupable, et très publiquement, de plusieurs meurtres, et chacune de ses paroles, chacun de ses gestes, avaient dû être aggravés par la noble mélancolie de sa difficile situation. Il avait tué, il avait réclamé vengeance, il avait été, en vérité, forcé de le faire – et puis il était mort. À tous points de vue il avait agi héroïquement. Par contraste l'infortuné Jean-Pierre, qui était *innocent*, paraissait ignominieux comme un rat musqué pris au piège

: son destin était simplement scandaleux.)

À tous ceux qui voulaient bien l'écouter, aux gardes qui le saluaient machinalement d'un coup de coude gratuit dans la poitrine, Jean-Pierre parlait calmement de son innocence. Ses manières étaient courtoises, raisonnables. Il avait depuis longtemps renoncé à crier. Si un pénitencier est un lieu de pénitence, disait-il, et si un innocent est emprisonné par erreur, *comment* peut-il se repentir ?... Le fondement même du pénitencier n'est-il pas sapé par une telle injustice ?... Les sommes d'argent considérables que Jean-Pierre recevait tous les mois (qu'il augmenta par la suite à l'occasion de parties de poker et de bridge auxquelles les gardes participaient à l'occasion) lui permirent d'acheter des cigarettes, des bonbons, du sucre (l'établissement ne fournissait pas de sucre du tout, et un porridge froid, gluant ou aqueux – et parfois parsemé de bouts de charançons – était servi invariablement tous les matins), et d'autres petites faveurs, et naturellement il donnait des pourboires aux gardes, comme il l'eût fait avec tout domestique ne faisant pas partie de son personnel, aussi les traitements brutaux cessèrent-ils peu à peu ; mais il fallut du temps – en fait, des années – pour que Jean-Pierre obtînt une cellule plus spacieuse, pour lui et son compagnon garde du corps (il y eut une série de ces jeunes gens au cours des décennies, en tout quinze ou vingt : chacun était blessé ou tué par son successeur, un autre jeune prisonnier solide et ambitieux, impatient de servir Jean-Pierre Bellefleur II). Mais Jean-Pierre mit du temps à acquérir cette sorte de pouvoir, spécialement parce que son attitude était si discrète, sa voix si creuse et en apparence indifférente ; et son insistance à affirmer son innocence – qui, comme l'observaient les gardes, était universelle – diminuait sa distinction naturelle. Aussi lorsqu'il répétait ses arguments, avec sa logique comique et distraite : *Si un pénitencier est un lieu de pénitence, et si un innocent est emprisonné par erreur...* plus d'un garde éclatait d'un rire grossier, et lui décochait un coup d'autant plus cruel dans la poitrine.

(Par la suite, un prisonnier amical mit Jean-Pierre en garde, lui conseillant de ne pas « parler comme un cinglé ». S'il parlait de cette façon si polie et si tranquille, il risquait d'être classé parmi les cinglés. Et s'il était jugé cinglé – par un psychiatre de l'État qui venait à la prison un jeudi après-midi sur deux, émettait des diagnostics et prescrivait des médicaments dans le secret de son cabinet, se fiant aux rapports gribouillés que lui donnaient les fonctionnaires de la prison – on l'enverrait à l'autre bout de la cour, dans le Sheeler Ward ; et pour lui, ce serait la fin. Le Sheeler Ward ! Jean-Pierre en avait entendu parler : l'hôpital portait le nom de

Wystan Sheeler, un médecin qui s'était intéressé aux malades mentaux dans le dernier quart du dix-neuvième siècle, et avait institué une méthode radicale, et parfois satisfaisante, pour traiter la « folie » en se plongeant avec sympathie dans l'hallucination du patient. On racontait dans la famille que le docteur Sheeler avait soigné Raphael Bellefleur pendant quelque temps, et avait même vécu au château... Mais le Sheeler Ward, qui comprenait tout un bâtiment de blocs de béton, était simplement le trou où l'on jetait les prisonniers gênants – « fous » ou « sains d'esprit » – et une fois qu'un homme y était enfermé il avait peu de chances d'en sortir un jour. Quelques années auparavant un groupe de prisonniers avait attrapé un garde et l'un d'eux lui avait déchiré la gorge avec ses dents ; les prisonniers ayant participé à la mutinerie avaient été, bien entendu, battus à mort par les gardes, mais la punition était restée une tradition dans ce bâtiment. Il n'y avait pas de sanitaires, les cellules individuelles étaient depuis longtemps désaffectées, tout le monde était enfermé dans un dortoir unique, une sorte de vaste hangar non chauffé, jonché d'immondices, disait-on. Depuis le meurtre aucun garde ne s'aventurait à descendre dans le dortoir : de temps en temps ils faisaient une ronde sur la passerelle, d'où les employés de la cafétéria (détournant la tête, les yeux fermés, pour ne pas vomir) jetaient une fois par jour la nourriture que les hommes se disputaient. Il y avait là, apprit Jean-Pierre, des gens atteints de syphilis tertiaire, qui pourrissaient littéralement ; il y avait toutes sortes de maladies, et quand un homme mourait – ce qui arrivait souvent bien sûr, car les autres prisonniers étaient très méchants – il fallait parfois attendre plusieurs jours avant que les employés de la prison ne viennent enlever le cadavre. Donc, dit calmement le compagnon de Jean-Pierre, ce n'est pas la peine qu'on t'envoie là-bas.)

« Je ne peux pas croire que la famille ait abandonné cet homme, dit Leah. Je ne peux pas croire que vous en ayez fait *si peu*. »

Ils essayèrent de lui parler des appels, et des milliers de dollars dépensés ; une ou deux tentatives de pots-de-vin – c'est-à-dire de cadeaux – malheureusement offerts aux mauvais fonctionnaires ; et bien sûr d'autres difficultés de famille ; et la réaction d'indifférence de Jean-Pierre. Par exemple, il n'avait jamais demandé à être mis en liberté conditionnelle. Pas une seule fois en trente-trois ans. Au début il semblait assez heureux de voir des visiteurs mais il ne tarda pas à changer d'attitude, et refusa fréquemment d'aller au parloir ; une fois, alors que Noel lui expliquait avec sérieux et enthousiasme que son verdict pouvait probablement être cassé par la cour suprême, il se pencha lentement en avant et cracha sur la paroi de

verre qui les séparait. De sa vie, dit ensuite Noel, il n'avait été aussi *abasourdi*.

« Le pauvre homme a dû se désespérer, dit Leah. Je n'ai entendu sur Powhatassie que des récits abominables, décrivant un avilissement incroyable, c'est un endroit pour les *animaux*, pas pour les êtres humains... Il est peut-être malade ? Est-ce que quelqu'un le sait ? Cornelia dit qu'il n'a jamais répondu à son courrier, et jamais il n'a répondu à mes lettres ; mais bien sûr il ne me connaît pas. Je suppose qu'il ne sait même pas qui est Gideon. Se *rappelle-t-il* aucun d'entre vous ? Quand l'un de vous lui a-t-il rendu visite pour la dernière fois ? »

Ils ne s'en souvenaient pas exactement. Noel pensait qu'il était allé voir Jean-Pierre pour la dernière fois trente-deux ans auparavant (le dimanche de l'incident du crachat, en fait) ; Hiram croyait avoir essayé de le voir plus récemment – peut-être vingt-cinq ans plus tôt – mais il n'était pas certain que Jean-Pierre eût condescendu à apparaître dans le parloir. (Un endroit horrible, avec du béton, du grillage partout et des gardes en armes, et un vacarme ! – car les prisonniers et leurs visiteurs devaient hurler pour s'entendre, et il y avait habituellement dans la pièce plus d'une cinquantaine de personnes qui criaient à tue-tête toutes à la fois. Et, dit Hiram avec colère, le visage en feu, il s'était trouvé une fois à côté d'une femme de la forêt venue rendre visite à son mari condamné à perpétuité à Powhatassie ; la malheureuse femme pleurait et gémissait, et elle avait osé déboutonner sa robe pour montrer ses gros seins flasques à son mari.) Leur mère était allée le voir la dernière fois environ vingt ans auparavant ; lorsqu'elle était rentrée à la maison elle s'était rendue tout droit dans sa chambre à coucher où elle avait passé plusieurs jours à pleurer. Tante Veronica ne s'était jamais rendue à la prison, car elle ne quittait ses appartements qu'après le coucher du soleil, et les heures de visite étaient entre deux et cinq ; Della y était allée une ou deux fois, et Matilde guère plus. (On croyait que la réclusion de Matilde avait commencé à l'époque du procès de Jean-Pierre. Elle repoussa tous ses prétendants, s'habillant fréquemment avec des vêtements d'homme (mais pas de *beaux* habits d'homme, disait Cornelia ; plutôt des vêtements de paysan), se mit à passer de plus en plus de temps dans le vieux pavillon de chasse, et finit par s'y installer définitivement, prétendant qu'élever des poules, faire pousser des légumes, et fabriquer des couvertures en patchwork, des canevas et de stupides petits objets « artistiques » comme des sculptures, était une vie pour une Bellefleur.) Lamentations de Jérémie avait rendu visite à son fils aussi souvent que Jean-Pierre le lui avait permis, ce

qui arrivait rarement, car pour perpétuer le mythe d'Elvira, il aimait déclarer que le télégramme lui ordonnant de rentrer avait gâché sa vie – il *avait* failli se fiancer à une *marchesa* italienne dont la famille remontait au douzième siècle, et la dernière débâcle financière de Jérémie avait fait s'écrouler tout son château de cartes. Et puis bien sûr Jérémie était mort depuis vingt ans, emporté par la grande inondation. Aussi Jean-Pierre n'avait-il eu aucun visiteur du monde extérieur depuis ce temps-là.

« Je vais aller lui rendre visite, dit Leah. J'irai avec ma petite fille.

– Oh, mais tu ne peux pas emmener un *enfant* là-bas », cria Cornelia.

Et Hiram dit, en tortillant nerveusement les pointes de sa moustache : « Il y a une chose, ma chère, un obstacle qui nous a arrêtés... ou peut-être deux... ou beaucoup plus... enfin, pour être franc : son histoire sur le colporteur, un colporteur qui conduisait soi-disant une charrette tirée par une mule en pleine nuit sur la route d'Innisfail... il faisait nuit noire... un colporteur qu'on n'avait jamais vu avant et qu'on n'a jamais revu depuis... cette histoire est, n'est-ce pas ?... un peu exagérée. Et on a retrouvé Folderol couverte de sueur et d'écume, les chevilles très écorchées, les sabots pleins de boue...

– Folderol ?... s'écria Leah en le fixant du regard. Au nom du ciel de quoi parlez-vous, oncle ?

– Folderol était le nom de...

– Mais vous ne *voulez* pas l'aider, c'est tout ! protesta Leah en pressant ses mains contre ses joues comme si elles brûlaient. Vous pensez que l'ignominie a été effacée simplement parce que les gens ont oublié. Mais ils *n'ont pas* oublié..., pas vraiment ! Supposez que Christabel, par exemple, tombe amoureuse d'un... d'un Schaff, ou d'un Horehound... ou d'une de ces vieilles familles de Vanderpoel..., je veux dire du fils d'une de ces familles..., croyez-vous qu'ils consentiront à un mariage avec une *Bellefleur*, les choses étant ce qu'elles sont ?

« Nous devons penser plus loin, continua Leah en faisant sortir un cigarillo de son paquet d'un coup sec. Raphael n'a-t-il pas dit un jour... il n'est pas possible de voir *trop loin*...

– Christabel grandit vite », murmura Cornelia.

Noel leva les bras en l'air de désespoir, de colère. « Mais si tu vas voir mon frère, mon petit, de quoi lui parleras-tu précisément ? Ce n'est pas comme si tu le connaissais, après tout. Moi-même je ne le

reconnaîtrais sans doute pas. Nous avons essayé si souvent de le convaincre de demander à être mis en liberté conditionnelle, et finalement il est devenu vraiment grossier ; en fait j'ai eu tout à fait l'impression qu'il avait trouvé sa place à Powhatassie alors qu'il n'y avait jamais réussi *ici*. Les hommes ont la permission de jouer aux cartes, tu sais, et selon le directeur (de l'époque..., je crains de ne pas connaître le directeur actuel) il y avait toujours une partie en cours dans la salle de récréation ou dans la cour, et Jean-Pierre avait appris aux autres prisonniers à jouer à une douzaine de sortes de poker, au rami, au "casino", à l'"euchre"², et même au bridge... Nous espérions qu'il demanderait au moins à être libéré sous condition, malgré l'avertissement fait à l'État par le juge Petrie, mais il ne l'a jamais fait ; peut-être n'a-t-il pas voulu risquer d'être libéré.

– Je ne demande pas la liberté conditionnelle, dit Leah avec impatience. Je veux qu'il soit gracié.

– Gracié ?

– Par le gouverneur. Gracié. Blanchi.

– *Gracié ?* Jean-Pierre ? »

À cet instant Germaine entra en courant et grimpa sur les genoux de Leah. Elle avait quelque chose de très excitant à raconter à sa mère – à propos de l'un des chats qu'un coq de Minorque avait forcé à se réfugier dans un arbre – mais Leah la calma, et dégagea les cheveux de son front brûlant. Peut-être pour laisser à ses aînés le temps de se remettre (car Leah, malgré son impétuosité, était très sensible aux sentiments des autres), elle tourna son attention vers sa fille, mouillant son index pour enlever un peu de poussière, embrassant la joue enflammée de l'enfant. « N'est-ce pas que tu es jolie, murmura Leah. N'est-ce pas que tu es *bénie* ? »

Et finalement, au bout d'un long silence, Cornelia dit faiblement : « Mais au moins n'emmène pas Germaine, mon enfant. »

1. Quartier chic de San Francisco. (N.d.T.)

2. Jeux de cartes pratiqués aux États-Unis. (N.d.T.)

La fuite des amants

Une belle matinée d'automne où les dernières feuilles – les érables d'or – étincelaient de lumière, où le bleu turquoise du ciel était si pur, si transparent qu'on eût dit un vitrail, Garth et Little Goldie s'enfuirent ensemble dans la Buick neuve de Garth, laissant seulement quelques mots gribouillés sur un morceau de papier (de l'écriture enfantine de Little Goldie) glissé sous la porte d'Ewan et de Lily : *On est partis se marier*. Ils foncèrent vers le sud, franchirent les frontières de plusieurs États, et arrivèrent enfin, à bout de souffle, dans une ville qui pouvait les marier en trois jours ; et ils se marièrent donc. À cause des circonstances de leur fuite surprise ils n'eurent que le temps d'entasser sur le siège arrière de la Buick quelques robes de Little Goldie (elle en avait tant – car sa famille d'adoption lui donnait une telle profusion de vêtements, neufs et usagés, mais parfaitement mettables – qu'il eût été impossible de choisir : aussi elle et Garth se contentèrent-ils d'en attraper une brassée dans le placard), l'unique costume que Garth supportait de mettre pour de courtes périodes (il était en mohair et coton marron, avec un revers modeste et de nombreux boutons de cuivre ; le pantalon était trop court mais agréable par ailleurs), et la vieille boîte à musique suisse de la nursery. Ils avaient aussi pris dans le grand hall une demi-douzaine d'objets dont ils ne pouvaient deviner la valeur ; emportant à la sauvette un pilon et un mortier allemands en bronze du seizième siècle, un bibelot en cristal de l'Angleterre victorienne, et un presse-papiers de « paysage de neige » d'une origine indéterminée. Sans chaussures, sur la pointe des pieds, chuchotant et riant, ils firent aux premières heures du matin une descente dans plusieurs pièces, accumulant environ deux mille trois cents dollars en liquide, pris en sommes si inégales dans les poches des vestes et des manteaux, dans les tiroirs, entre les pages des livres (dans la bibliothèque de Raphael ils en trouvèrent beaucoup, dont une partie en billets « bizarres » – aussi ils ne les prirent pas), et même dans les tirelires, que personne ne s'en apercevrait jamais. Et bien sûr Garth avait de l'argent à lui.

La veille, il s'était passé quelque chose de très bizarre entre Garth et son oncle Gideon, et jamais on ne put l'expliquer de façon satisfaisante.

Il sembla que plusieurs des enfants – Little Goldie, Christabel, Morna – se trouvaient dans la pièce donnant sur le jardin et jouaient avec les deux chatons roux que tout le monde adorait (ce n'étaient plus des chatons, ils avaient maintenant cinq mois environ, de longs corps élancés et des moustaches très blanches, et des pattes d'une grosseur inhabituelle), quand Mahalaleel, le père chat, apparut brusquement à l'une des fenêtres, miaulant pour entrer. D'un geste étrangement humain il fit lentement glisser sa patte sur la vitre, en sortant ses griffes, et les enfants se regardèrent, stupéfaits. (Car Mahalaleel avait disparu du manoir depuis presque deux semaines, et Leah croyait ne jamais le revoir.)

Les enfants le firent donc entrer, et furent ravis de son intérêt pour les chatons, qu'il se mit à lécher avec l'assiduité d'une mère chatte. Se couchant en sphinx devant eux il les attrapa entre ses pattes de devant, lavant l'un, puis l'autre, de sa langue rose râpeuse, les yeux à demi fermés de plaisir. Et les chatons (*redevenus* de tout petits chats, brusquement amoindris à côté de leur père à la magnifique fourrure duveteuse) se pressèrent contre lui, en ronronnant bruyamment. Little Goldie n'avait pas vu Mahalaleel de près. Elle s'agenouilla pour le regarder lécher les chatons, ses yeux bruns fixés sur lui avec une curieuse intensité. Que Mahalaleel était beau, malgré les minuscules chardons accrochés dans ses poils – qu'il était soyeux, somptueux, avec les reflets rosés de son épaisse fourrure, et le dessin vertigineux, tant il était compliqué, de ses innombrables couleurs : gris, gris rosé, orange et bronze, et noir givré ! Et ses yeux vert pâle aux pupilles noires, légèrement dilatées... Little Goldie murmura qu'elle n'avait jamais vu de chat comme Mahalaleel. Elle se pencha un peu plus, le regardant de près. Ses longs cheveux tombèrent lentement en avant, encadrant son petit visage.

« Vous croyez que je peux le caresser ? demanda-t-elle.

– Oh non, je ne te le conseille pas, il ne te connaît pas encore, dit Christabel.

– Mais si, vas-y, intervint l'espiègle Morna, il est *gentil*. »

Aussi Little Goldie tendit-elle très innocemment la main pour toucher Mahalaleel. Et l'animal, sincèrement surpris par le mouvement de sa main, ou croyant qu'elle voulait faire du mal aux chatons – ou simplement scandalisé qu'une inconnue prît la liberté de *lui* caresser la tête – gronda et se jeta sur elle. À cet instant il griffa très méchamment l'avant-bras de la pauvre enfant – la tendre chair à l'intérieur de son bras, près du coude. Le sang jaillit de quatre blessures différentes et descendit rapidement le long de son

bras pour s'écouler sur le sol.

« Oh ! Oh, regardez ce qu'il m'a *fait* ! » cria Little Goldie stupéfaite.

Elle était plus surprise qu'effrayée, mais les autres filles appelèrent au secours (surtout Christabel, que la vue du sang terrifiait), et elles eurent la chance d'attirer l'attention de l'un des adultes – Gideon – qui passait par là. Il se précipita à l'intérieur, vit ce qui s'était passé, battit des mains avec colère pour effrayer et chasser Mahalaleel qui crachait – et aussi les chatons – et tomba à genoux pour examiner la blessure de Little Goldie. « Ne pleure pas, tout va s'arranger », murmura-t-il en enroulant un mouchoir autour de son bras, épongeant le sang rouge vif. « Tu *n'aurais pas dû* t'approcher de cette sale bête. Mais tu n'as rien : ce ne sont que des égratignures. »

Garth s'était sans doute trouvé lui aussi dans les environs, peut-être traînait-il dans le couloir ; car il entendit lui aussi les hurlements des filles, et se précipita dans la pièce moins d'une minute après son oncle. Il s'arrêta brusquement, regardant Gideon et Little Goldie, tous deux agenouillés sur le sol en mosaïque. Les filles lui racontèrent ce qui s'était passé – comme Mahalaleel avait été méchant – mais il ne parut pas les entendre. « Qu'est-il arrivé, demanda-t-il d'une curieuse voix étranglée, que lui est-il *arrivé*... »

Gideon lui jeta un coup d'œil, et dit : « Va chercher Lissa, veux-tu, et dis-lui qu'il y a eu un petit accident... un des chats a griffé Little Goldie... il nous faut des bandes et un désinfectant...

– Qu'est-il *arrivé*, que *faites-vous* », dit Garth.

Il les dominait de toute sa hauteur, d'un mètre quatre-vingts, la mâchoire brusquement molle, ses longs bras robustes pendant le long de son corps. Gideon répéta ce qu'il venait de dire, mais Garth n'entendit rien ; il les regardait seulement.

« Pour l'amour de Dieu, Garth... », commença Gideon : mais Garth l'empoigna soudainement, l'arracha à Little Goldie, et se jeta sur lui en poussant des cris incohérents. Ses poings s'abattirent sur son oncle, il appuya le genou sur sa poitrine pour l'immobiliser, essayant de refermer les doigts sur sa gorge. Tout arriva si vite que les filles le regardèrent, stupéfiées, trop surprises même pour appeler au secours avant plusieurs secondes. Que se *passait-il* ! Garth était-il brusquement devenu fou !

Les deux hommes roulèrent sur le sol, se heurtant aux pieds d'une chaise, qu'ils lancèrent contre le mur. Quelqu'un courut à la porte. Il y eut encore des cris et des hurlements. Gideon éloigna Garth d'un

coup de genou, mais celui-ci, le visage violacé, hideux à voir, réussit à se jeter de nouveau sur lui, les doigts écartés. Il balbutiait qu'il allait tuer son oncle – que rien ne l'arrêterait.

Ils réussirent à se remettre debout. Le nez de Gideon saignait abondamment, il y avait du sang – le sien, ou celui de Garth – sur le visage et la chemise de son neveu ; ils avaient la poitrine qui se soulevait et s'abaissait convulsivement. Les gens leur criaient d'arrêter mais ils n'entendaient rien. Ils se fixaient, se guettaient. La mère de Garth se précipita dans la pièce, suivie de près par grand-mère Cornelia. « Oh, mais qu'est-ce qui vous prend ! crièrent les femmes. Arrêtez ! *Garth* ! Arrêtez ! »

Garth poussa son oncle, qui l'attrapa dans ses bras, et, grognant comme des animaux, ils reculèrent en titubant, s'écrasant contre la porte vitrée (qui vola en éclats, ce qui provoqua d'autres cris de terreur). Puis ils tombèrent à la renverse sur une balustrade peu élevée au bord du balcon et roulèrent dans le vide, pour atterrir dans la roseraie deux mètres plus bas. La chute ne parut nullement les choquer – peut-être ne s'en étaient-ils pas aperçus – car leur lutte devint encore plus intense.

Noel s'approcha en boitant, en vêtements de travail, leur criant d'arrêter. Il portait une binette et était accompagné par le contremaître de la ferme et plusieurs manœuvres, qui regardèrent bouche bée, l'air stupide, Garth et Gideon. Mais les hommes qui se battaient (car Garth *était* un homme, presque aussi lourd que son oncle) n'y firent pas attention.

Maintenant Gideon avait le dessus, frappant du poing le visage de Garth ; puis Garth roula sur lui en poussant des cris perçants, essayant de nouveau de refermer les doigts (qui saignaient) sur la gorge de son oncle. Ils roulaient sans fin dans les buissons de roses desséchés, sans se soucier des épines et des innombrables griffures qui commençaient à saigner sur leur visage et leurs mains. D'une fenêtre d'en haut tante Aveline hurla : « Aspergez-les avec les extincteurs ! Vite ! Avant que l'un d'eux soit tué ! » Vernon apparut, sa barbe éparse volant dans tous les sens, et il commit l'erreur de s'approcher d'eux – car brusquement il fut violemment projeté en arrière, et le livre qu'il tenait lui fut arraché. (Il tomba dans l'une des tranchées ouvertes, où on était en train de poser une nouvelle canalisation, et se foudra gravement la cheville. Mais dans l'excitation générale personne n'y prêta attention.) Plusieurs chiens des Bellefleur couraient autour en aboyant comme des fous.

« Oh, où est Ewan, cria Lily, se penchant sur la balustrade, où est Ewan... il n'y a que lui qui puisse les arrêter... »

Mais on ne trouva Ewan nulle part. (Il avait pris l'un des camions pour aller au village.) Leah n'était pas à la maison non plus : elle et Germaine se trouvaient à Vanderpoel pour le week-end. Hiram apparut, brandissant sa canne, criant pour les rappeler à l'ordre ; sinon il allait de ce pas appeler le shérif ; mais naturellement les hommes n'y prirent pas garde et ils l'eussent même renversé par terre en roulant dans sa direction, s'il ne s'était pas écarté d'un bond.

« Aidez-moi, imbéciles », cria Noel à ses ouvriers, mais bien qu'il attrapât avec audace Gideon par les cheveux ils n'osèrent pas s'approcher : et son fils lui échappa bientôt. Il haletait convulsivement : il recula en titubant, la main pressée sur sa poitrine. (Et Cornelia cria : « Vous, là-bas, occupez-vous de ce vieil idiot ! Ne le laissez pas à côté de ces deux-là ») Les chiens aboyaient, gémissaient et protestaient, encerclant les hommes, les oreilles couchées.

Sur le balcon, s'avançant sur le verre brisé, Little Goldie regardait les hommes qui luttaient, pressant son petit poing contre sa bouche. Ses sourcils pâles, arqués, se touchaient presque, froncés en une expression d'horreur ; sa peau était devenue blanche, et ses innombrables taches de rousseur si claires paraissaient plus sombres ; ses cheveux blonds étaient tout emmêlés. On aurait pu remarquer, en la regardant de la roseraie, qu'elle était, dans cette posture, particulièrement belle – une jeune fille adulte avant l'heure, avec des petits seins fermes, une taille fine, des hanches et des jambes déliées. « Oh non oh non oh *non* », gémissait-elle ; mais les hommes ne tinrent pas compte d'elle non plus.

Garth retomba en arrière, haletant, et Gideon se remit debout en vacillant, le nez en sang. Ils se reposèrent pendant cinq ou six secondes : alors Gideon se jeta sur son neveu, et ils recommencèrent à se battre, tandis que les femmes criaient. Albert apparut. Et le jeune Jasper. Hiram essayait de mettre fin à la bagarre en frappant les deux hommes avec sa canne, mais cela ne servit à rien ; ils ne sentaient pas ses coups timorés. Jasper et Albert tentèrent vainement d'empoigner Garth ; Noel essaya encore d'attraper son fils par les cheveux mais il reçut l'un des poings de Garth en pleine bouche. (Le dentier du pauvre homme se brisa.) Une chaussure vola dans les airs – celle de Gideon – et des lambeaux de la chemise de Garth – et des traînées de sang.

« Arrêtez ! Arrêtez ! Je vous ordonne d'arrêter ! » hurla grand-mère Cornelia, la perruque de travers.

Ils ne s'arrêtèrent enfin que parce que d'instinct, inconsciemment,

ils sentirent que c'était le moment d'arrêter. Garth s'éloigna en rampant, sanglotant. Gideon resta allongé sur le côté, se redressant sur son coude. Garth avait sans doute été vaincu, puisqu'il avait été le premier à partir (la plupart des témoins l'affirmèrent) mais le visage ruisselant de sang de Gideon n'exprimait aucun sentiment de triomphe.

Mais pourquoi s'étaient-ils battus ?... Que diable avait-il bien pu se passer ?

Garth se cacha dans sa chambre et refusa de répondre ; Gideon, qui avait l'air d'une épave, tout ensanglanté, et si épuisé qu'il pouvait à peine marcher, se dirigea néanmoins, chancelant, vers son Aston-Martin et démarra, ignorant les cris d'incrédulité qui s'élevaient derrière lui.

Comment cela avait-il commencé ?... Garth et son oncle n'étaient-ils pas en bons termes d'habitude ?... Ne *s'aimaient-ils* pas ?... Y avait-il eu un incident ?... Pourquoi avaient-ils brusquement voulu s'entre-tuer ?

La famille s'interrogea ; mais aucune réponse ne vint.

Le centième anniversaire de l'arrière-grand-mère Elvira

La veille du centième anniversaire de l'arrière-grand-mère Elvira, en l'honneur duquel la famille avait organisé une grande célébration, Leah et d'autres observèrent que Germaine était d'une nervosité inhabituelle, et même d'assez mauvaise humeur – la petite fille si heureuse d'ordinaire refusait de se laisser entraîner par l'excitation des autres (la plupart des enfants, et beaucoup d'adultes, devenaient presque frénétiques, tant ils étaient excités par la réception – car depuis l'époque de Raphael Bellefleur aucune soirée aussi ambitieuse n'avait été organisée au manoir des Bellefleur) ; elle restait toute seule, dans la nursery, dans le boudoir de sa mère ou dans le salon de Violet, regardant par la fenêtre d'un air inquiet, avec une concentration d'adulte, fixant le ciel de novembre (qui n'avait pas un seul nuage) ; elle était si préoccupée qu'un pas derrière elle ou un gentil « Germaine ?... » ou la course précipitée d'un de ses chats préférés suffisait à lui arracher un petit cri de frayeur. Leah alla la chercher et s'agenouilla devant elle, lui prenant le visage dans les mains, essayant de capter son regard fuyant. « Qu'y a-t-il, ma chérie ? Tu ne te sens pas bien ? » demanda-t-elle. Mais la petite fille répondit d'une façon incohérente et se dégagea de l'étreinte de sa mère. Le ciel avait un goût de boue, dit-elle, un goût de boue noire. Il y avait des anguilles dedans. La cave sentait mauvais, le caoutchouc, le putois et quelque chose qui brûlait sur la cuisinière. Les minuscules araignées grimpaient le long de ses jambes et la piquaient...

« Elle doit couvrir quelque chose », dit grand-mère Cornelia, s'approchant de l'enfant sans la toucher. « Regarde ses yeux... »

« Germaine, dit Leah, essayant de la prendre dans ses bras, il n'y a absolument aucune araignée en train de grimper sur tes jambes ! Tu le sais très bien ! C'est seulement que tu as la chair de poule, tu trembles si fort que tu ne peux plus t'arrêter, n'est-ce pas ?... Tu es malade ? C'est ton ventre ? Je t'en prie ma chérie, dis-le-moi. »

Mais la petite fille écarta Leah et courut à la fenêtre, appuyant sa joue contre la vitre afin de regarder en l'air, tout inquiète. Elle plissait le front et ses lèvres très pâles découvraient ses petites dents

en une vilaine grimace.

« C'est une enfant si étrange », chuchota Cornelia en frissonnant.

« ... Tu as pris froid, Germaine ? S'il te plaît, dis-le-moi. *Regarde-moi* au moins. Il n'y a rien à voir là-haut ! » s'écria Leah. Elle attrapa de nouveau Germaine, lui prit le visage, cette fois-ci un peu brutalement, entre ses mains. « Je ne veux pas que tu racontes de telles absurdités. Tu entends ? Pas devant moi et certainement pas devant les autres. Et *encore moins* demain quand nos invités arriveront. Des anguilles dans le ciel, des putois dans la cave, des araignées, quelle *bêtise* !

– Tu vas lui faire peur, Leah », dit Cornelia.

Mais Leah ne fit pas attention à sa belle-mère. Elle regardait le visage de sa fille, retenant sa main qui lui échappait. L'enfant avait les yeux dilatés, le teint pâle, la peau moite, elle dégageait – quoi ? – une impression amère, saumâtre, désagréable, une sorte d'humidité. Au bout d'un long moment Leah dit : « Quelque chose de mal va arriver, n'est-ce pas ? Quelque chose de mal va arriver, après tout le travail que j'ai fait... » Puis elle eut un petit cri de dégoût : « Mais tu ne vois pas tout. Tu ne vois pas *tout*. »

Elle repoussa Germaine, se redressa, et dit à sa belle-mère d'une voix contrariée, pleine de larmes : « Elle ne sait pas *tout*, n'est-ce pas ? »

Au début, la célébration du centième anniversaire de l'arrière-grand-mère Elvira devait être une fête de famille : puis Leah eut l'idée d'inviter les Bellefleur d'autres régions, et même d'autres États (Cornelia et Aveline se laissèrent gagner par son enthousiasme, fournissant chacune des listes de noms, parfois des Bellefleur que personne n'avait vus depuis des dizaines d'années, dans des endroits aussi éloignés que le Nouveau-Mexique, la Colombie-Britannique, l'Alaska, et même le Brésil) : puis Hiram eut l'idée d'inviter des gens extérieurs à la famille, car cela faisait si longtemps que le manoir n'avait ouvert ses portes à un grand nombre d'hôtes de marque et naturellement Leah répondit avec zèle à sa suggestion. *Meldrom... Zundert... Schaff... Medick... Sandusky... Faine... Scroon... Dodder... Pye... Fiddleneck... Boneset... Walpole... Cinquefoil... Filaree... Crocket... Mobb... Pike... Bragg... Halleck... Whipple... Pepperell... Coker... Yarrow... Milfoil... Fuhr* (ils ne répondraient probablement même pas à l'invitation mais tant pis)... *Vervain... Rudbeck... Le gouverneur Grounse et sa famille... Le lieutenant-colonel Horehound et sa famille... Le procureur général Sloan et sa famille... Le sénateur*

Tucke... Sledge, membre du Congrès... Les Caswell, les Abbott, les Ritchie et... et peut-être même M. Tirpitz (mais il était peu probable qu'il viendrait)...

Leah engagea un calligraphe pour écrire les invitations sur des cartons vert tilleul avec, gravées en argent, les armoiries des Bellefleur ; si la célébration doit avoir lieu, déclara-t-elle, tout doit être parfait. Un traiteur de Vanderpoel fut retenu. On engagea d'autres domestiques. Comme certains invités venaient de très loin ils devraient passer une ou même plusieurs nuits au manoir : il fallait donc aérer, nettoyer, cirer, et peut-être même repeindre et dans certains cas désinfecter les innombrables chambres d'amis du château. Il fallait recouvrir les meubles. Nettoyer les tapis. Gratter le vieux vernis abîmé, et en appliquer une nouvelle couche. Acheter encore de la porcelaine ; et des cristaux ; et de l'argenterie. Il fallait nettoyer et changer de pièce les tableaux, les statues, les fresques, les tapisseries, et d'autres objets de décoration. (Bizarre, comme c'est bizarre, se disait Leah en examinant pour la première fois certaines des choses dont Raphael avait fait l'acquisition, sans doute par l'intermédiaire de marchands et d'acheteurs en Europe. Elle se demanda s'il les avait vraiment regardées avant de les suspendre : car que pouvait-on faire de ces copies du Tintoret, de Véronèse, du Caravage, de Bosch, de Michel-Ange, de Botticelli, du Rosso ?... Il y avait d'énormes peintures à l'huile toutes craquelées et des tapisseries aux couleurs passées de trois mètres sur cinq, des fresques et des tableaux d'autel représentant *Le Viol d'Europe, Le Triomphe de Silène, Vénus et Adonis, Vénus et Mars, Deucalion et Pyrrha, Danaé, Le Mariage de la Vierge, L'Annonciation, Cupidon sculptant son arc, Diane et Actéon, Jupiter et Io, Susanna et les Anciens*, il y avait des fêtes, des batailles et des orgies olympiennes, dans lesquelles des satyres lubriques lançaient des regards en dessous, des « Grâces » aux fesses généreuses se saisissaient de vêtements diaphanes d'une inutilité comique pour cacher leur nudité, et des dieux au phallus ridiculement petit étaient déshabillés par des *putti*, en réalité des nains aux jambes cocasses, vues en raccourci, au front bombé... Sur un mur de la propre chambre à coucher de Gideon et de Leah se trouvait une immense peinture à l'huile, noircie par le temps, représentant Léda et le cygne, dans laquelle Léda était une jeune fille aux formes obscènes, à l'expression hébétée, renversée sur un divan tout fripé, et chassant faiblement de la main un cygne chétif mais féroce au cou phallique rendu avec un soin si méticuleux qu'il s'était certainement agi d'une plaisanterie... Leah regardait ces scènes, les éclairant parfois de sa torche, se sentant un peu étourdie, et parfois même écoeurée, se demandant si elle imaginait leur *bizarrierie* satirique ; se demandant si Raphael avait voulu acheter

des œuvres d'art aussi grotesques, ou si le pauvre homme, malgré tout son argent, n'y avait vu que du feu. Il faudrait les décrocher un jour. Mais elle n'avait plus le temps de les remplacer maintenant ; et il n'y aurait pas suffisamment d'argent pour ça.) Elle voulait même ouvrir la Chambre turquoise, dont elle avait tant entendu parler, mais elle en fut dissuadée, non par les arguments des autres Bellefleur, mais par l'extraordinaire sensation qui la parcourut lorsqu'elle posa la main sur la poignée de la porte... (Mais quelqu'un avait cloué la porte, en plus de l'avoir verrouillée. Avec des clous de quinze centimètres de long. « Charmant spectacle pour nos invités ! dit-elle. N'importe qui peut voir ça du couloir. »)

Une semaine avant l'anniversaire d'Elvira, Leah se rendit compte que la propriété devait *sentir mauvais*. C'était une ferme, avec des animaux de ferme, il ne pouvait en être autrement ! Aussi, sans tenir compte des faibles protestations de Noel, elle fit expédier en camion, dans d'autres parties de l'État, un troupeau entier de bétail, le reste des chevaux, et un certain nombre de porcs et de moutons. (La famille venait d'acquérir, pour un assez bon prix, trois cent cinquante hectares d'assez bonnes terres le long du fleuve Nautauga, juste à côté de la terre cultivée, et fort mal, par le métayer Doan et sa famille d'oisifs.) « Je ne vois aucune raison de faire valoir le fait que nous sommes des *fermiers*, dit Leah. Et de toute façon nous ne le sommes pas vraiment... l'essentiel de nos revenus provient d'autres sources. »

Les nouveaux domestiques commencèrent à arriver, et on les logea dans l'ancienne maison du gardien : des cuisiniers, des maîtres d'hôtel, des femmes de chambre, des préposés à l'entretien des terrains de jeux, et même un lampiste et plusieurs chasseurs (c'était l'idée de Hiram, qui se rappelait les domestiques en livrée de sa jeunesse, ou du moins l'affirmait, et les avait toujours associés avec l'aristocratie). Trois couturières ; deux coiffeurs ; un « artiste fleuriste » ; un orchestre de tziganes hongrois de Port Oriskany ; un quatuor à cordes spécialisé dans la musique romantique du dix-neuvième siècle. Une équipe d'électriciens venus poser des guirlandes de lampes très lumineuses à l'intérieur et à l'extérieur de la maison, le long des créneaux et entre les tours, pour qu'on les vît à des kilomètres, à l'autre bout du lac Noir. « Comme c'est joli, murmura Leah. Tout cela est ravissant... » Deux camions de fleurs furent livrés : des roses, des gloxinias, du muguet, des œillets, des orchidées. Leah, Cornelia et Aveline aidèrent à les disposer dans toute la maison ; une grande corbeille d'orchidées fut apportée dans les appartements d'Elvira où la vieille femme, vêtue d'une robe d'intérieur tombant jusqu'au sol, et feignant d'être un peu irritée par

toutes ces attentions, déclara qu'il n'y avait aucun endroit logique où les placer. « C'est un gaspillage scandaleux que de couper des fleurs, dit-elle. Nous avons des fleurs à ne plus savoir qu'en faire pendant l'été.

– Mais nous ne sommes pas en été, mère ! dit légèrement Cornelia.

– Je ne suis même pas sûre que ce *soit* mon anniversaire cette semaine...

– Bien sûr que c'est ton anniversaire !

– ... ni que j'aie vraiment l'âge que vous dites, murmura la vieille femme en frissonnant dans sa robe. Les Bellefleur exagèrent toujours. »

Quel dommage, se dit Leah en regardant l'arrière-grand-mère Elvira, que son mari ne soit plus en vie ; qu'aucun membre de sa génération n'ait survécu. Comme on doit se sentir seul, quand on a survécu à tous les autres... On disait qu'Elvira avait été une très belle jeune fille à l'époque de ses fiançailles avec le malheureux Lamentations de Jérémie, plus de huit décennies auparavant ; et avec ses beaux cheveux blancs, son teint exceptionnellement doux, et sa taille élancée, presque de jeune fille, c'était encore une femme séduisante. On lui donnait soixante-cinq ans, ou soixante-dix. À peine plus de quatre-vingts. Ah, mais cent ans !... Cela paraissait impossible. *Elle*, Leah, n'atteindrait jamais cet âge-là.

« Pourquoi me fixez-vous, mademoiselle ? » dit sèchement Elvira.

Leah rougit. Elle se rendit compte que la vieille femme avait oublié son nom.

« Je pensais... Je pensais...

– Oui ?

– Que nous garderons tous avec émotion le souvenir de cet anniversaire, dit faiblement Leah.

– Je *n'en* doute pas », dit en riant l'arrière-grand-mère Elvira.

Leah passa une nuit blanche, l'esprit tourmenté par des plans de dernière minute. Tant d'invités avaient accepté de venir... Tant de nourriture avait été livrée... (Plusieurs camions de bœuf et d'agneau de premier choix ; des coquelets, des rougets, des soles, du saumon, et des loupes de mer ; du crabe et du homard.) Il y avait dans l'une des chambres d'amis du deuxième étage une hideuse tapisserie qu'elle *devait* décrocher en fin de compte : elle représentait Silène ivre tout nu avec un gros ventre sur un âne ensellé, conduit dans un

cortège bruyant de nymphes, de satyres, et de petits Cupidons grassouilleux. Elle croyait ne jamais avoir rien vu d'aussi laid... Et si Germaine était malade le matin ? Et si Gideon disparaissait comme il avait menacé de le faire ? (Mais il n'oserait pas trahir la famille.) Et si la vieille Elvira refusait de descendre pour ouvrir ses cadeaux...

Vers le petit matin Leah eut un rêve éveillé confus. Elle était de retour au pénitencier de Powhatassie (où elle s'était rendue douze jours plus tôt), et, vêtue de son manteau de renard et de son ensemble de shantung noir, elle franchissait, conduite par un garde, les cinq portes verrouillées, l'une après l'autre. Elle essayait de ne pas remarquer les hauts murs de granit, le béton en ruine, la puanteur... Dans le parloir couvert d'une voûte élevée, on la guida jusqu'à un homme âgé qui était, lui dit-on, son oncle Jean-Pierre Bellefleur II. Minuscule, les cheveux argentés, avec de petits yeux chassieux incolores ; la peau sèche et craquelée, très blanche ; des lèvres minces crispées par un sourire faussement poli ; une bosse, petite mais proéminente, entre les épaules. Quand elle approcha il leva les yeux vers elle et son regard la transperça comme une lame : c'était un Bellefleur, ça se voyait. Même dans son uniforme de prisonnier gris-bleu, mal ajusté, il restait un Bellefleur, un membre de sa famille...

« Oncle Jean-Pierre ! Enfin ! Oh, enfin ! Je suis si reconnaissante d'avoir eu la permission de vous voir ! » cria-t-elle.

Le vieil homme courtois (qui avait l'air beaucoup plus âgé que Noel ou Hiram) répondit à ses paroles par un léger signe de tête.

Elle s'assit tout au bord de sa chaise inconfortable, et commença à parler. Il y avait tant à dire ! Tant à expliquer ! Elle était Leah Pym, la fille de sa sœur Della ; elle était la femme de son neveu Gideon ; elle venait lui apporter de l'espoir. Après tant d'années, après tant d'années de l'injustice la plus vile...

Tandis qu'elle parlait, de plus en plus vite, le vieux monsieur aux cheveux argentés se contentait de la regarder. De temps en temps il hochait la tête, mais sans conviction.

Il avait été faussement accusé et jugé coupable à tort, mais son affaire n'avait pas été oubliée, elle et ses avocats étaient en train de l'étudier à nouveau, et bientôt, très bientôt, ils auraient peut-être des nouvelles encourageantes...

Autour d'eux, d'autres visiteurs et prisonniers se parlaient en criant. Il y avait un vacarme considérable. À côté de Leah une jeune femme robuste fixait simplement son mari, à travers la paroi de

verre rayée, et tous deux pleuraient. Ah, se dit Leah avec un frisson de terreur, c'est affreux !

La peau du visage de son oncle ressemblait à du vieux parchemin. Ses yeux, rapprochés et larmoyants, lui parurent très beaux. Nous ne vous avons pas oublié, nous ne vous avons pas trahi, dit Leah, parlant de plus en plus vite, ses yeux se remplissant de larmes. Elle était stupéfaite de voir, après si longtemps, son oncle Jean-Pierre : stupéfaite qu'après avoir refusé de la voir pendant tant de mois, il eût brusquement cédé. Son expression était légèrement moqueuse ; et pourtant sage, pleine de bonté, de gentillesse. Elle voyait qu'il avait souffert. Elle voyait qu'il avait un peu pitié d'elle à cause de son idéalisme. Peut-être la jugeait-il idiot – peut-être. Sans doute la prenait-il pour une jeune oie. Mais elle lui montrerait ! Elle ne renoncerait pas aussi facilement que les autres.

Parce que je sais que vous êtes innocent, chuchota-t-elle.

Ses lèvres se tordirent en un rictus. Il leva une main tachetée de brun et l'appuya sous son nez avec lenteur.

... Je sais, je sais que vous êtes innocent, dit-elle.

Le parloir était une grande caverne de béton où résonnaient les voix et leurs échos. Quelque part, très loin, la pluie frappait les fenêtres. Mais les fenêtres étaient opaques. Leah, jetant un regard de côté, ne put voir le ciel – ne put voir où cognait la pluie en colère.

Le « boucher d'Innisfail » ! Ce doux vieillard à l'âme brisée, avec ses yeux pleins de bonté et de pitié et sa peau sèche toute ridée qui semblait s'amasser sur ses os comme des pelures d'oignon...

Leah parla sans arrêt. Peut-être l'entendait-il. Peut-être comprenait-il. En tout cas il ne chercha pas à la dissuader. Il dit seulement deux choses au cours de la visite qui dura une heure et demie, et Leah, tendant l'oreille, ne réussit pas à l'entendre avec précision. La première phrase ressemblait à : *Si le vieux Raphael arrive au pouvoir je pense qu'il pourra me gracier*. Leah, surprise, réussit à sourire faiblement, et à expliquer qu'il y avait un homme du nom de Grounsel dans le bureau du gouverneur – et qu'elle et ses avocats avaient déjà commencé à faire des démarches auprès de lui. Jean-Pierre fit sa seconde remarque en réponse à une déclaration fougueuse de Leah qui s'écria qu'elle souhaitait ! – ah, comme elle le souhaitait ! – que Jean-Pierre fût libéré pour l'anniversaire de sa mère ; il devait le savoir, sa pauvre mère allait avoir cent ans. Le vieil homme, la regardant de ses yeux doux et chassieux, fronça les sourcils un moment, et dit quelque chose comme : *Ma mère... ai-je une mère...*

La pluie les interrompit, s'écrasant contre les fenêtres.

Et Leah se réveilla, le cœur battant – et il *pleuvait* – le matin de la célébration de l'anniversaire, et il pleuvait à verse – une méchante pluie tombait.

Vers neuf heures du matin la pluie s'arrêta, et le ciel parut se dégager. Il avait une lueur étrange, inquiétante – on avait l'impression de plonger dans un abîme sans fond, se dit Leah. Mais la pluie *avait* cessé.

Les femmes Bellefleur s'activaient dans la maison, donnant des ordres aux domestiques, se contredisant souvent l'une l'autre. Leah voulait qu'on décrochât immédiatement *Le Triomphe de Silène* de la chambre d'amis réservée à W. D. Meldrom, mais Cornelia voulut absolument l'en empêcher : n'était-ce pas l'un des trésors de la propriété, une peinture à l'huile attribuée au Caravage ? Aveline voulait déplacer la plus grande partie du mobilier dans le salon principal pour que l'atmosphère en fût moins relâchée ; elle préférait, dit-elle, l'ancienne rigueur de la maison, avant que Leah n'eût entrepris de tout changer. Della, qu'on avait suppliée de venir, et qui avait, disait-elle, des choses beaucoup plus importantes à faire chez elle, trouva à redire aux plants de gloxinias. Ils mouraient déjà : ils avaient été expédiés de Nautauga Falls pour un prix exorbitant, absurde, et ils dépérissaient déjà !... Lily suivait partout les femmes de chambre, critiquant tout, contrairement à son habitude, se penchant pour renifler des coussins (elle était convaincue – depuis qu'on avait prévu la réception, c'était devenu l'une de ses obsessions – que les nombreux chatons du manoir avaient souillé ses magnifiques meubles anciens), ordonnant qu'on cirât de nouveau les planchers, découvrant des fils de toiles d'araignée accrochés aux voûtes des hauts plafonds obscurs. Il était capital, répétait-elle sans arrêt, qu'ils ne se couvrent pas de ridicule.

Le ciel continua de s'éclaircir, bien qu'il ne fût pas vraiment dégagé. La journée devint de plus en plus chaude. Un soleil brumeux brillait à travers de vastes cavernes de nuages ; ah, comme on étouffait dans le manoir ! Il fallut ouvrir les fenêtres. C'était la mi-novembre, il y avait déjà eu une chute de neige considérable, mais tout avait fondu et maintenant la température montait comme en plein été : quinze, seize, dix-sept, dix-huit degrés...

Leah éclata en sanglots quand elle vit que l'un des enfants, visiblement accompagné d'un chien, avait laissé des traces de boue sur un tapis de soie et de laine qui venait à peine d'être nettoyé. Et

quelle heure était-il ? Les premiers invités – qui arrivaient du sud de l'État par le train, dans le wagon spécialement réservé aux Bellefleur – seraient là dans six heures environ.

Le ciel s'assombrit brusquement. Et soudain se leva un vent terrible, surgi de Dieu sait où. Courant aux fenêtres, les Bellefleur virent à leur stupéfaction que le ciel bouillonnant avait viré au noir : et, dans le lointain, le mont Chattaroy et le mont Blanc étaient encerclés de nuages qui paraissaient en feu.

Il y eut alors un éclair éblouissant, suivi immédiatement par un grondement de tonnerre si violent que plusieurs enfants crièrent de terreur, et que les chiens poussèrent un hurlement. La foudre ! La foudre avait dû frapper !

Ils se précipitèrent pour fermer les fenêtres. Mais parfois il était déjà trop tard – le vent était trop fort, des torrents de pluie avaient tout trempé, on pouvait à peine joindre les battants des fenêtres ; et il y avait le danger de la foudre. (Elle *était* tombée à côté – heureusement seulement sur un chêne géant dans le parc, qui avait été souvent foudroyé par le passé.)

Ainsi commença la Grande Tempête : qui devait rivaliser en violence et en dégâts avec celle qui avait éclaté vingt ans plus tôt ; toutes les régions de plaine avaient été inondées, et tant de gens y avaient perdu la vie, et même les morts avaient été arrachés à leurs tombes.

Les vents soufflaient avec la force d'un ouragan. Parfois l'air était chaud et sulfureux – parfois il était très froid, apportant des plaques de glace qui frappaient les fenêtres comme des balles, et les brisaient souvent. Des arbres étaient abattus. Des rafales de pluie s'écrasaient sur les sentiers et les allées de gravier, les transformant en ruisseaux de boue. Dans sa tour Bromwell observa, par son télescope, que le niveau de la rivière du Vison avait déjà monté : et ses eaux étaient devenues d'un orange argileux méconnaissable.

« Nos invités... notre réception... L'anniversaire de grand-mère Elvira...

– Mais cela *ne peut* arriver...

– C'est un ouragan ? C'est la fin du monde ?

– Envoyez un des hommes arrêter l'eau qui passe sous la porte...

– Ah, regardez le mont Chattaroy !

– C'est un volcan ? C'est du feu ?

– Que va-t-il arriver à notre formidable réception ! »

D'un côté à l'autre le ciel se métamorphosait, comme une matière vivante. Il était d'un pâle orange verdâtre. Puis il devenait violacé. Des nuages agglutinés couraient sur l'horizon. La pluie s'affaiblit ; puis elle s'intensifia brusquement ; elle recommença à tomber en rafales, avec une telle animosité que la maison tout entière tremblait. Il n'était jamais rien arrivé de pareil ! La grande inondation survenue vingt ans auparavant avait été moins violente, et voilée par les brumes, de telle sorte que personne n'avait vraiment pu *voir* ce qui se passait. Non, il n'était jamais rien arrivé de pareil...

Les vents continuèrent de souffler, et la pluie continua de tomber, heure après heure. Les câbles électriques qui alimentaient le manoir furent emportés et il fallut allumer des bougies bien qu'il fût seulement midi ; mais même les chandelles risquaient d'être éteintes par les doigts capricieux des airs. Des esprits diaboliques montaient et descendaient précipitamment les escaliers tournants, déchaînés par la tempête, pris de frénésie comme des enfants hystériques. Et les enfants – les enfants *étaient* hystériques : certains d'entre eux étaient si effrayés qu'ils avaient couru se cacher, d'autres se penchaient par la fenêtre et criaient (« Allez, allez, qu'est-ce que tu attends, *allez*, tu ne nous auras pas, essaye donc ! » hurlait fébrilement Christabel d'une fenêtre de la nursery). Leah se blottit avec Germaine dans un coin de la cuisine, tentant de la réconforter (bien qu'elle cherchât à se réconforter elle-même), et, toutes les quelques minutes, elle se levait d'un bond, en fureur, incapable de tenir en place, et se précipitait pour voir – pour voir – si peut-être l'orage diminuait ?... si la réception avait des chances d'être sauvée ?

« Je pourrais maudire Dieu à cause de ça ! À cause de ce tour ignoble qu'il m'a joué ! » cria-t-elle.

Hiram, qui s'était habillé le matin pour la réception, et portait un complet de coupe élégante, du plus beau lainage léger, avec une chemise très blanche et très amidonnée, des boutons de manchettes en or et ivoire, et son habituelle chaîne de montre en or, se tourna vivement vers elle, et éleva la voix pour couvrir le vacarme du vent, sonore comme le battement d'un tambour : « Leah. Comment *peux-tu*. Si l'un des enfants t'entendait !... Ce sont des superstitions absurdes, tu sais très bien qu'il n'y a pas de Dieu, et s'il y en a un le pauvre bougre est trop faible pour avoir fomenté *tout ça*. »

Cependant Leah courait ici et là comme une folle, regardant par une fenêtre, puis par une autre, comme si elle croyait que la tempête pouvait changer selon l'angle de perception, disant à tous

ceux qui voulaient bien l'écouter : « C'est un piège. Un piège ignoble. Parce que nous sommes des Bellefleur. Parce qu'ils veulent nous arrêter... *Il* veut nous arrêter... et *Il* n'y parviendra pas ! »

Ewan et Gideon rentrèrent (car ils s'étaient trouvés – chose incroyable – dehors sous la tempête) pour annoncer que le fleuve Nautauga montait de trente centimètres par heure ; et que la plupart des routes étaient impraticables ; on disait que le pont de Fort Hanna avait été emporté ; il y avait eu un déraillement de train à Kincardine. Trois personnes étaient déjà portées disparues...

« Vous êtes contents, hein ! cria Leah. Vous deux ! *N'est-ce pas que vous êtes contents !* »

... Et Garth et Little Goldie, qui avaient projeté de rentrer de leur lune de miel à temps pour la réception, devaient être bloqués par la tempête quelque part au sud...

« Oh, je vous déteste tous ! Je déteste tout ça ! Je ne le supporterai pas ! C'était le centième anniversaire d'Elvira et jamais il ne reviendra et tout mon travail... mes semaines et mes semaines de travail... mes invités... je ne le supporterai pas, vous entendez ! » cria la pauvre Leah. Dans sa frénésie elle se précipita sur Gideon et commença à marteler sa poitrine et son visage de coups de poing, mais il lui saisit les poignets et la calma, puis la reconduisit dans la cuisine (qui était la seule pièce chaude de cette vieille maison pleine de courants d'air) où il chargea Edna de lui préparer un grog. Il resta auprès d'elle jusqu'au moment où ses sanglots s'apaisèrent, et elle appuya son visage ruisselant de larmes contre son cou, et tomba dans une sorte de stupeur, murmurant : *Je voulais seulement bien faire, je voulais seulement aider, Dieu a été cruel, je ne le Lui pardonnerai jamais...*

Finalement la tempête fut un peu moins rude que la Grande Inondation de vingt ans plus tôt ; mais ce fut quand même un désastre infernal, qui causa la mort de quelque vingt-trois personnes dans la seule région du lac Noir, et provoqua des dégâts de plusieurs millions de dollars. Les routes furent coupées, la plupart des ponts endommagés au point qu'il fut impossible de les réparer ; des trains déraillèrent et des voies ferrées furent arrachées ; le lac Noir, le fleuve Nautauga, la rivière du Vison et d'innombrables rivières, ruisseaux et canaux sans nom débordèrent, emportant des débris dans leur élan : des landaus de bébés, des chaises, de la lessive suspendue dehors pour sécher, des abat-jour, des pièces détachées de voiture, des planches arrachées, des portes, des cadres de fenêtres, des cadavres de poulets, de vaches, de chevaux, de serpents, de rats musqués, de rats laveurs, et des fragments de ces

cadavres ; et des morceaux de ce qui avait été sans aucun doute des cadavres humains (car les cimetières furent inondés cette fois encore, et les sauveteurs furent stupéfaits et écœurés par la vue de cadavres en état de décomposition avancée, suspendus aux toits, aux arbres, coincés contre les silos, les hangars à blé, les voitures abandonnées, rejetés contre les soubassements des maisons, à différents stades de putréfaction : certains âgés et la peau desséchée comme du cuir, d'autres frais, pâles, saturés d'eau ; tous pathétiques dans leur nudité) ; et des araignées – certaines gigantesques, avec des poils noirs hérissés – couraient partout, chassées de leurs cachettes et folles de terreur.

Les dégâts de l'inondation furent relativement moins importants à Bellefleur parce que la maison se trouvait à une altitude un peu plus élevée. Mais même là les vergers et les jardins furent noyés par trente centimètres d'eau boueuse, et le beau gravier rose des allées et des sentiers fut emporté sur la pelouse, et les arbres et les arbustes récemment plantés dans le jardin muré de Leah furent déracinés ; et ce fut un terrible spectacle de voir partout des animaux noyés – non seulement les animaux sauvages mais certains des chats et des chiens de la maison, et beaucoup de gibier à plume, et une chèvre noire apprivoisée appartenant à l'un des garçons. Un certain nombre des ouvriers des Bellefleur durent évacuer leurs petites maisons et, au bord du marais, les baraquements peu élevés à l'apparence de casernes ; on les conduisit en camion au village où ils furent logés provisoirement, aux frais des Bellefleur, qui proposèrent bien sûr de payer leur nourriture et leurs vêtements, et de leur rembourser ce qu'ils avaient perdu dans l'inondation. Ailleurs, dans d'autres propriétés des Bellefleur, il y eut des dégâts considérables, le plus grave étant la perte d'un troupeau entier de bétail, noyé lorsque la rivière avait débordé. Les animaux avaient été stupidement parqués dans la plaine.

Au château la cave fut inondée (elle l'était toujours, même par des orages peu importants) ; beaucoup de fenêtres se brisèrent ; les ardoises du toit furent arrachées et projetées à des centaines de mètres. Toutes les cheminées furent endommagées, tous les plafonds furent tachés par l'humidité. Lorsque les Bellefleur, au plus fort de la tempête, se souvinrent enfin de l'arrière-grand-mère Elvira, et montèrent en toute hâte dans sa chambre, ils trouvèrent la pauvre vieille femme dans son fauteuil à bascule, trempée par la pluie qui tombait du plafond. Elle avait ramené sur sa tête son châle de cachemire noir, et bien qu'elle fût toute frissonnante, elle ne parut pas spécialement contente de les voir. Elle avait renvoyé sa femme de chambre des heures plus tôt, dit-elle, car elle désirait profiter de

l'orage en privé ; elle en *avait* donc profité, malgré les fuites du plafond et le froid terrible. Elle avait particulièrement aimé, dit-elle, les éclairs sur le lac.

Elle paraissait avoir oublié, ou peut-être ne prit-elle pas la peine de le mentionner, le fait que c'était son centième anniversaire, et qu'une grande célébration avait été prévue : bien entendu, rien n'aurait lieu maintenant.

La tempête passa donc, avec son cortège de dégâts et de chagrins, et le lendemain matin les Bellefleur découvrirent un monde transformé : des étangs partout, d'immenses flaques d'eau reflétant le ciel couleur de plomb, des arbres couchés, des petites montagnes de débris qu'il faudrait dégager. Les hommes – Gideon, Ewan, et même Vernon et grand-père Noel – allèrent au village à pied pour aider les sauveteurs ; Cornelia parla d'« ouvrir les portes du château » aux sans-abri. Mais finalement la seule victime de l'inondation qu'ils recueillirent fut un homme âgé, découvert par l'un des garçons dans la basse-cour – contre le soubassement de pierre de l'étable. Au début, dit l'enfant, il avait cru que c'était un cadavre, mais ce *n'en était pas* un : le pauvre vieillard était vivant !

Ils le portèrent donc dans la maison, car il était trop épuisé pour marcher, ils firent venir le docteur Jensen, et étendirent l'homme, à demi inconscient, dans l'une des chambres de service du rez-de-chaussée. Il était *très* vieux – avec une cicatrice livide sur le front – édenté – les joues creuses – la peau spongieuse, comme si elle avait trempé dans l'eau pendant quelque temps – ses vêtements en loques – les bras et les jambes à peine plus gros que des bâtons, tant il était maigre. Son pouls était très faible mais il *existait*, et le vieillard parvint, avec difficulté, et en en renversant beaucoup, à boire un peu de bouillon que lui donna Cornelia. Ah, quel malheur ! Il prononçait des paroles incohérentes – il semblait avoir oublié son nom, et l'endroit d'où il venait – ou ce qui s'était passé – qu'il y avait eu une terrible tempête, et qu'il avait été surpris par l'orage. Vous êtes maintenant en sécurité, lui dirent-ils. Essayez de dormir. Nous avons appelé le médecin. Il ne peut plus rien vous arriver maintenant.

Quand les hommes rentrèrent ils vinrent le voir et le trouvèrent appuyé sur des oreillers, clignant des yeux d'un air ahuri, un sourire hésitant se dessinant sur sa bouche édentée. C'était un miracle, dirent-ils, qu'il n'eût pas été noyé. (Et il était tellement *vieux*, et si fragile.)

Mais il était maintenant en sécurité. Et il pouvait rester chez eux le temps qu'il faudrait. « Vous êtes au manoir des Bellefleur, dit Noel, debout à son chevet. Vous pouvez rester tant que vous le voulez, jusqu'à ce que votre famille vienne vous chercher. Vous ne vous rappelez *pas* votre nom ?... »

Le vieil homme cligna des paupières et fit non de la tête, l'air incertain. Ses pommettes étaient si pointues qu'elles semblaient sur le point de percer sa peau veinée.

Vers la fin de l'après-midi l'arrière-grand-mère Elvira descendit le voir, suivie de sa chatte, un animal au poil gris-blanc bleuté, et quand elle arriva au pied de son lit elle fouilla dans sa poche et en sortit ses lunettes. Elle les mit pour examiner le vieil homme, d'une manière assez impolie. Il se réveillait d'un léger somme, et il la regarda, souriant de son air incertain. La chatte bondit sur le lit avec un miaulement plaintif ; elle commença à pétrir la cuisse du vieillard. Pendant quelques minutes l'arrière-grand-mère Elvira et l'homme se regardèrent fixement. Puis Elvira enleva ses lunettes, les fourra dans sa poche, et marmonna : « ... vieil idiot. » Elle ramassa Minerva et quitta la pièce sans un mot.

Dans les montagnes, à cette époque...

Dans les montagnes, à cette époque, il y avait toujours de la musique.

Une musique composée de voix multiples.

Très haut au-dessus de la rivière voilée par les brumes. Dans la lumière légère, froide, aux mille facettes. Était-ce la glace ?... ou les rayons du soleil ? Ou les esprits taquins de la montagne (qui *doivent* être de connivence avec Dieu, puisqu'ils vivent sur la montagne sacrée où le diable n'ose se montrer) ?

Des voix multiples, plaintives, séduisantes, agressives, provocantes, douloureusement belles, tellement, tellement belles qu'elles attireraient l'âme... tel un fil, ou un cheveu... si fin, si mince, sur le point de se casser...

Dieu ? cria Jedediah dans son extase. Est-ce Dieu ?

Mais ce n'était pas Dieu, car Dieu resta caché.

Dans les montagnes, à cette époque, il y avait toujours de la musique.

Elle captivait l'âme. Séduisante, impatiente, délicate comme des voix de jeunes filles dans le lointain... Mais pas Dieu. Car Dieu se cachait. Farouche, obstiné, caché. Indifférent à l'appel passionné de Jedediah. *Hâte-toi, Seigneur, de me délivrer ; viens vite à mon secours, Seigneur. Couvre de honte ceux qui en veulent à mon âme : plonge-les dans la confusion, qu'ils retournent sur leurs pas et perdent leur chemin, ceux qui désirent ma perte.* (Car les espions de son père arpentaient la Montagne sacrée, malgré le danger du courroux de Dieu. Souillant le ciel froid, limpide, lumineux, le sommet neigeux gagnant peu à peu sur la montagne, prêt à absorber le monde entier dans sa pureté glacée, régénératrice... Il les voyait. S'il ne les voyait pas, il les entendait. Leurs voix moqueuses, faisant « écho » à ses prières les plus secrètes, les plus silencieuses.)

La bénédiction de Dieu ne se distingue pas toujours de Son courroux. En conséquence Jedediah ne savait pas s'il devait tomber à genoux par gratitude pour Dieu, car il était capable d'entendre (et parfois même de sentir) la présence de ses ennemis... ou s'il devait supplier Dieu de diminuer le pouvoir de ses sens (maintenant extraordinairement développés, et souvent douloureux), et en particulier l'acuité de son ouïe.

Rends grâce au Seigneur ; appelle Son nom : fais connaître au peuple Ses exploits. Chante Sa gloire, chante des psaumes en Son honneur : parle de toutes les merveilles qu'Il a accomplies. Cherche le Seigneur et Sa force : cherche Sa face pour l'éternité.

À cette époque il y avait toujours de la musique mais peut-être n'était-ce pas *toujours* la musique de Dieu. Les voix, par exemple. Elles bavardaient, le taquinaient, se querellaient. Dieu ne montrera pas Sa face, pourquoi le ferait-Il ! – pour un pauvre diable ridicule comme toi ! (Ainsi riait la fille aux yeux sombres, soulevant le couvercle d'une casserole de civet de lapin et le lançant contre le mur. Et pourquoi ? Juste par méchanceté. Par perversité.)

Seigneur, ne garde pas le silence, ne sois pas muet, ne sois pas immobile, Seigneur.

Une voix, légèrement moqueuse : Seigneur, ne garde pas le silence, ne sois pas muet... Mais avec un accent faux, pervers : Seigneur, ne *garde* pas le silence, ne *sois* pas muet, ne sois *pas immobile*, Seigneur... (Comme si les esprits se moquaient d'une personne à l'intelligence très limitée. Simple d'esprit ou retardée. Le cerveau atteint. Sénile.)

Dans les montagnes, à cette époque, le gigantesque oiseau blanc à la tête rouge dégarnie apparaissait fréquemment, comme pour répondre à l'appel irréflecti de Jedediah. (Car s'il avait l'ouïe très sensible, c'était aussi le cas des autres créatures. S'il marchait sur une brindille toute la montagne était en alerte. Si l'une de ses monstrueuses quintes de toux le prenait toute la région l'entendait.) L'oiseau silencieux se glissant dans les airs. Son ombre, d'une légèreté trompeuse, courait sur le sol pierreux. Puis retentissait brusquement, au-dessus de la tête de Jedediah, l'horrible cri : et son cœur voulait bondir hors de sa poitrine : et il ne pouvait rien faire d'autre que de brandir le bâton de bois dur qu'il emportait toujours avec lui pour chasser l'oiseau.

Prie Dieu, supplie Dieu, argumente avec *Dieu*, taquinait la femme de Louis, lui pinçant les côtes, il n'y a que ce vieil *oiseau* méchant qui plane dans le ciel.

L'oiseau dégageait une terrible puanteur – ce devait être son haleine, fétide comme si ses entrailles mêmes étaient putréfiées.

Fixez les oiseaux du ciel.

Cherchez le royaume de Dieu.

Les esprits le frôlaient, plus près que l'oiseau, et feignaient de prendre son parti. Dieu n'écoute pas, Dieu est occupé là-bas dans la plaine, Dieu t'a trahi. Jette cette vieille bible idiote dans la rivière !

(Ah, mais ce fut l'une des surprises de la vie de Jedediah, que la bible se trouvât vingt ou trente mètres plus bas sur la falaise... Il ne pouvait y croire mais elle était pourtant là : quelqu'un l'y avait jetée ; et il lui fallut une bonne partie de la matinée pour aller la récupérer, au prix de nombreuses bosses et d'égratignures cruelles. Et malgré cela, plusieurs pages étaient déchirées, et beaucoup étaient abîmées. Ses entrailles se contractèrent de dégoût et de colère, et s'il avait pu tenir cet esprit aux yeux vifs, il lui eût donné une de ces corrections ! Je n'aurai pas de pitié, murmura-t-il, parce que tu n'en mérites pas.)

Mais cet incident scandaleux eut du moins pour effet de relâcher ses intestins. Car le pauvre Jedediah, bien qu'il priât Dieu de l'en soulager, souffrait cruellement de constipation.

Surtout l'hiver. L'hiver, sans aucun doute.

Il avait construit une petite hutte grossière dans un fourré à une certaine distance de la cabane, à un endroit d'où on ne pouvait pas la voir. Les fonctions du corps l'avaient toujours troublé. Il-ne-fallait-pas-y-songer, aussi taisait-il généralement certaines pensées. Sauf lorsque la douleur le saisissait au plus profond du ventre, l'obligeant presque à se plier en deux, tandis que les esprits mêmes, consternés, fuyaient son tourment. La hutte, en pin écorcé ; et une cheminée plus solide ; et une jolie petite vitre teintée, d'environ trente centimètres carrés, sur une fenêtre donnant à l'est (apportée par Henofer, avec d'autres objets superflus – bleu turquoise vif avec des rayures beiges et rouges – absurde, vaine, cassable – mais d'une beauté indéniable – et, supposait-il, inoffensive : un cadeau de la femme de son frère, là-bas dans la plaine) ; un puits peu profond dans lequel coulait de l'eau de source plusieurs mois par an.

« Tu vas rester ici toute la nuit, hein ? » riait Henofer, frottant vivement ses mains gercées en regardant autour de lui. «

Exactement comme moi ! *Exactement* comme moi ! »

Henofer et ses lettres, ses provisions, ses ragots, ses nouvelles de la guerre. (Que Jedediah n'écoutait que d'une oreille distraite. Car qu'importaient à Dieu les misérables actions des hommes – leur soif de posséder des territoires, des biens matériels, de dominer la haute mer ? La salive giclait des lèvres de Henofer tandis qu'il décrivait avec passion la reddition de Fort Mackinaw. Une force alliée d'Anglais et d'Indiens l'avait pris. Et il y avait eu Fort Dearborn ; pris par les Indiens ; et la plus grande partie de la garnison y *compris les femmes et les enfants* avait été massacrée. Par ordre général du ministère de la Guerre les milices d'État étaient organisées en deux divisions et huit brigades, et des milliers d'hommes iraient bientôt au combat. La guerre était nécessaire ; en même temps Henofer ne comprenait pas tout à fait son contexte ; et (naturellement Jedediah était trop poli pour le lui demander) il n'avait pas l'intention de s'engager. Il fournissait des peaux à Alexander Macomb et il faisait de bonnes affaires. *Très* bonnes. Jedediah savait-il qui était Alexander Macomb ? C'était un ancien partenaire de Jacob Astor qui valait (racontait-on) dix millions de dollars ; Jedediah saisissait-il l'importance de cette somme ? Oui ? Non ? Bien sûr Macomb n'était pas aussi riche mais il avait de la fortune et peut-être cela intéressait-il Jedediah de savoir que son père Jean-Pierre avait eu à traiter avec Macomb peu de temps auparavant. Il y avait eu des problèmes : et l'un des magasins de Macomb, du côté de Kittery, avait entièrement brûlé. « À cause de la foudre », dit Henofer, en riant et en s'essuyant les yeux. Mais quelques mois après, l'auberge d'Innisfail, qui appartenait à Jean-Pierre, avait elle aussi brûlé. Pourtant... on disait que l'auberge avait été largement assurée. Mais bien sûr Jedediah ne savait rien de ces choses-là ?...)

Il bavardait donc, tirant son bonnet de laine crasseux sur son front. Il mâchait du tabac et le recrachait dans la cheminée de Jedediah. Nerveux, agité, il avait de la peine à rester assis sur le plot devant le feu, et il n'arrêtait pas de tirer sur son bonnet et sur sa barbe, passant en revue la cabane – observant, évaluant et enregistrant – se préparant au compte rendu qu'il ferait aux Bellefleur. Car bien sûr c'était un espion à la solde de sa famille. Et il savait que Jedediah le savait.

Jedediah restait néanmoins poli, car Dieu l'habitait ; ou du moins il était habité par la promesse, l'espoir, de Dieu. Il était chrétien, humble, doux dans ses paroles, et prêt à tendre l'autre joue s'il le fallait. Il ne pouvait s'irriter de la présence, du sans-gêne de Henofer, ni même des anecdotes obscènes qu'il débitait (une femme métisse mohawk violée par un petit groupe des hommes de

Bushkill's Ferry, près de la scierie, et lâchée dans la neige, nue, ensanglantée, égarée : les Varrell s'étaient bien amusés *cette fois-là*, dit Henofer en s'essuyant les yeux), ou des récits de guerre bruyants et exagérés, censés inspirer parfois la joie et parfois le patriotisme. Dans Sackett's Harbor, semblait-il, cinq navires britanniques avaient lancé l'attaque contre l'*Oneida* avec quatre-vingt-deux fusils... Après une fusillade de deux heures on s'aperçut que la plupart des coups de feu tirés de part et d'autre n'avaient pas atteint leur but. Finalement les Anglais firent partir un boulet de trente-deux livres, qui toucha terre sans causer de mal, creusant un profond sillon ; un sergent le ramassa et courut vers son capitaine, disant : « Je viens de jouer au ballon avec les soldats anglais, voyons s'ils pourront le rattraper. » Et le boulet fut placé dans le canon américain, et renvoyé en direction de l'ennemi, avec une telle force qu'il frappa l'arrière du vaisseau amiral de l'escadre qui attaquait, le fit exploser et voler en éclats très haut dans les airs... Quatorze hommes furent tués sur le coup et dix-huit furent blessés. Ainsi l'ennemi battit en retraite tandis que sur le rivage un orchestre jouait *Yankee Doodle*¹. Qu'est-ce que Jedediah disait de *cela* ? demanda Henofer avec passion.

Henofer ne devait pas revoir Jedediah avant le mois d'avril suivant. Ce qui était très longtemps après. Et pourtant cela vint très vite ; beaucoup trop. Et Henofer arriva, plus joyeux et loquace que jamais, avec d'autres nouvelles de la guerre auxquelles Jedediah ne prêta pas attention. Ou peut-être n'était-ce pas le mois d'avril suivant mais la semaine d'après. Ou le mois d'avril de l'année d'avant. De toute façon il l'entendit crier dans la clairière, et vit son visage grêlé à la barbe grisonnante et son sourire édenté. (Bien qu'il sût certainement que Jedediah sabotait ses pièges – en faisant jouer leur mécanisme ou en les ouvrant pour retirer les bêtes mortes, mourantes ou gravement blessés et les jeter dans l'oubli de la rivière.) Peut-être était-ce le mois d'avril précédent, avant que le panneau de verre teinté n'eût été apporté à Jedediah.

Le temps formait des plis et des vagues. Comme Dieu demeurait au-delà du temps, Jedediah n'y prenait pas garde. Quand il considérait sa vie passée – la vie de Jedediah Amos Bellefleur – il voyait combien la vie était peu de chose, et comme les montagnes, avec leurs milliers de lacs, se hâtaient de l'engloutir.

Henofer disparut, grommelant contre le silence de Jedediah. Il se vengea en se cachant dans les bois pendant des jours, l'espionnant et prenant des notes. En guise de plaisanterie il laissa un crâne de

loup – il ne restait guère que la mâchoire, en réalité – sur la corniche de granit de Jedediah, face à la montagne sacrée. Pourquoi l'avait-il fait, Jedediah ne le sut jamais.

Peut-être Dieu avait-il utilisé Henofer pour lui envoyer un message ?...

Jedediah contempla l'objet, qui était très blanc, et d'une étrange beauté. Il se vit l'attraper et le jeter dans le ravin – mais, plus tard dans la journée, il le retrouva sur le foyer de pierre de sa cheminée.

Me mettez-vous à l'épreuve ? chuchota Jedediah.

À l'extérieur de la cabane les esprits fredonnaient nerveusement, la voix aiguë comme toujours. Jedediah réussit à les ignorer, comme il ignorait les doigts de la fille qui le tâtaient et se glissaient dans son pantalon.

Dieu ? Me mettez-vous à l'épreuve ? Me regardez-vous ? appela-t-il à voix haute.

Les mâchoires, les mâchoires blanches et nettes. Un appétit dévorant : celui de Dieu.

Jedediah se réveilla en sursaut. Il venait de rêver d'un homme en colère, d'un homme qui criait et qui menaçait Dieu en agitant ses poings. Mais cet homme, c'était lui : c'était *lui* qui criait.

Pour faire pénitence il dormit dehors plusieurs nuits, nu, sur la corniche de granit. Sous les étoiles glacées qui scintillaient. Il garda la mâchoire avec lui parce que c'était un signe, il avait un rapport avec son péché, bien qu'il ne comprît pas lequel. *Pourquoi suis-je ici, qu'ai-je fait, en quoi Vous ai-je déplu ?* supplia-t-il. Mais il n'y eut pas de réponse. La mâchoire resta silencieuse.

1. Chanson patriotique de la Révolution américaine. (N.d.T.)

Le drame des couples mal assortis

Lorsque les tourbillons de neige tombaient du ciel caverneux avec colère, jour après jour, et que le soleil se levait faiblement vers le milieu de la matinée, et que le château – le monde même – était bloqué par les glaces éternelles, les enfants dormaient à deux ou trois dans chaque lit, couverts d'épaisseurs de vêtements, avec de longues chaussettes mousseuses de laine angora tirées jusqu'aux genoux ; et, tout au long de la journée, il y avait des tasses de chocolat fumant avec des morceaux de guimauve qui, à demi fondus, collaient merveilleusement au palais ; des après-midi de promenades en traîneau suivies de longues heures paresseuses devant la cheminée, à écouter des histoires. Quelle est la malédiction de la famille, demandait l'un des enfants, et ce n'était pas la première fois, et la réponse pouvait être – selon les personnes présentes – qu'il n'y avait pas de malédiction, que ces conversations étaient stupides ; ou il se pouvait que la nature de cette malédiction fût telle (peut-être est-ce le cas de toutes les malédictions ?) que ceux qui s'en trouvaient accablés n'étaient pas en mesure d'en parler. Exactement, aimait à dire l'oncle Hiram, en caressant tristement les pointes de sa moustache (qui sentait si fort la cire !), exactement comme les animaux dans la nature qui portent les marques distinctives, et parfois admirablement uniques, de leur espèce et de leur sexe, sans jamais les voir ; ils passent toute leur vie sans se *voir* eux-mêmes.

Si l'oncle Hiram était morose et ambigu, d'autres – grand-mère Cornelia, par exemple, et tante Aveline, et cousin Vernon, et parfois même (quand son haleine avait l'odeur douceâtre du bourbon, et que son pauvre pied déformé lui faisait si mal que, étendu voluptueusement devant l'énorme cheminée d'ardoises dans le salon, la seconde pièce la plus chaude de la maison, il enlevait sa chaussure, se massait le pied et le posait dangereusement près du feu) grand-père Noel – se montraient étonnamment généreux en paroles, et semblaient se laisser entraîner, peut-être par les hautes flammes des souches de bouleau qui crépitaient, dans des récits labyrinthiens fort troublants que les enfants n'auraient peut-être pas dû entendre : qu'on ne leur eût sûrement jamais racontés en plein jour. Mais seulement si aucun autre adulte n'était présent. Surtout n'en parlez à personne, c'est un secret qui *ne doit jamais être répété* –

ainsi commençaient les meilleures histoires.

Les récits paraissaient toujours évoquer « le drame des couples mal assortis ». (C'était le terme étrange qu'employaient les femmes plus âgées – elles avaient dû l'hériter de leurs mères et de leurs grands-mères. Mais Yolande l'aimait beaucoup. *Le drame des couples mal assortis* !... Tu crois que quand nous serons grandes, chuchotait-elle à Christabel, riant et frissonnant, tu crois que ça peut nous arriver ?) Bien que la plupart des mariages des Bellefleur fussent sans aucun doute parfaitement réussis, que le mari et la femme fussent admirablement faits l'un pour l'autre, et que personne n'osât remettre leur amour en question, ni la sagesse des parents qui avaient consenti à leur union, ou qui, dans beaucoup de cas, l'avaient arrangée – il arrivait – il *arrivait*, de temps en temps, mais peu fréquemment, qu'*un couple fût mal assorti*.

N'est-il pas étrange, disaient les gens, que les histoires des Bellefleur parlent toutes de malheur en amour ?... alors que bien sûr, la plupart du temps, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, tout se passe à merveille !

Noel riait derrière les nuages de fumée malodorants de sa pipe... Eh oui, disait-il, la plupart du temps tout se passe à merveille. Je l'ai remarqué.

Ce fut Yolande elle-même qui, à l'âge précoce de neuf ans, déclara, après avoir entendu une histoire fascinante (et alambiquée : car pour les oreilles des enfants il avait fallu l'expurger) sur le frère aîné de son père, Raoul, son oncle Raoul qu'elle n'avait jamais vu de sa vie, qui habitait apparemment dans l'une des maisons les plus étranges qu'on pût imaginer, et qui y vivait assez heureux – ce fut la jolie Yolande qui s'exclama : « Notre malédiction, c'est que nous n'aimons pas comme il faut ! »

On la fit taire immédiatement. Et on l'enjoignit de ne jamais répéter une chose aussi bizarre, ni même la penser. Quelle idée ! Les Bellefleur, après tout, se glorifiaient de la profondeur, de la passion et de la longévité de leur amour. Mais elle chuchota à son frère Raphael, un peu effrayée : « Oh, mais si c'était la vérité..., si c'était la vérité..., et qu'aucun de nous ne puisse aimer comme il faut ! » Si grande était sa détresse, qu'on ne pouvait déterminer si elle était spontanée ou fabriquée ; car même toute petite Yolande avait toujours aimé l'exagération.

Le problème était, le drame était que personne ne voulait entendre parler des mariages merveilleux. La femme et le mari liés pour la vie, et vivant heureux ; ou du moins sans être malheureux ;

qui s'en souciait ? Il y avait par exemple, en plein milieu du monde des enfants, l'exemple de Garth et de Little Goldie : pardonnés presque aussitôt pour s'être enfuis de façon aussi téméraire, ils avaient reçu une belle petite maison en pierre et en stuc et plusieurs hectares de terres boisées dans le village des Bellefleur, et la promesse d'un soutien financier aussi important que Garth le souhaiterait – bien que celui-ci, sûr de lui depuis peu, et débarrassé pour la première fois de son célèbre méchant caractère, déclarât qu'il gagnerait chaque centime du salaire que la famille lui versait pour sa participation à l'administration des fermes. Il y avait donc ces deux jeunes gens amoureux, le beau Garth et la ravissante Little Goldie, et tout s'était bien terminé ; mais que pouvait-on raconter à leur sujet ?

Par contre, il y avait beaucoup à dire sur les histoires d'amour malheureuses.

Et cela entraînait aussi des conflits. Les enfants étaient impressionnés par les querelles de leurs aînés qui se disputaient : qui avait aimé qui le plus, ou le premier, ou pourquoi une histoire d'amour avait mal tourné, si elle s'était envenimée de l'intérieur ou de l'extérieur, si cela faisait partie de la malédiction ou si c'était seulement un malheureux accident... Si un amour avait été « tragique » ou tout simplement « honteux »...

Tout le monde avait entendu parler de la femme indienne onondagan avec laquelle Jean-Pierre avait vécu plusieurs années, et avec laquelle il était mort à Bushkill's Ferry (elle s'appelait Antoinette – elle avait été baptisée catholique, et on lui avait donné le nom de Marie-Antoinette dont le fils, le Dauphin – le roi Louis XVII –, s'était, croyait-on, enfui dans les montagnes Chautauqua) ; leur union était considérée comme mauvaise, mais c'eût été bien pire si le vieillard avait effectivement *épousé* la femme. Peu de gens étaient au courant de la liaison beaucoup plus scandaleuse que Jean-Pierre avait entamée à l'époque de son mariage avec la pauvre Hilda Osborne, de nombreuses années auparavant. Peut-être était-ce juste au moment de son retour de lune de miel (un voyage de deux mois dans le Sud, dont l'apogée avait été un bal grandiose en l'honneur des jeunes mariés dans Chapell Hall à Charlottesville en Virginie), ou peut-être cette liaison avait-elle commencé alors qu'il était encore fiancé : mais le plus scandaleux de tout, c'était qu'il avait pris pour maîtresse une femme du nom de Lucille qui traînait dans les camps de bûcherons et qui avait vécu avec des hommes successifs dans la région du lac Noir, de telle sorte qu'il se consacrait alternativement à cette femme des bois et à son épouse légitime Hilda, à Manhattan (où ils vivaient, grâce à la générosité

des Osborne, dans la somptueuse demeure de pierre rouge construite à l'origine par l'aide de George Washington, le « baron de Steuben », et magnifiquement arrangée par les Osborne), et que les deux femmes – si différentes par leurs qualités, leur caractère, leur beauté, leur valeur ! – tombèrent enceintes de lui la même semaine. Lucille – « Brown Lucy » – resta un personnage obscur, énigmatique – peut-être le nom « Lucille » n'était-il même pas le sien – et on ne savait pas à quel moment de son ambitieuse carrière Jean-Pierre l'avait rejetée. En 1795, lorsque Hilda tenta pour la première fois de demander le divorce, on raconta qu'il avait une relation avec une femme du nord du pays, sans doute Lucille ; il y avait maintenant des enfants – au moins trois ou quatre, tous des garçons – mais comment (demandaient en riant Jean-Pierre et ses amis compatissants), *comment* pouvait-on savoir avec certitude qui était le père de ces enfants, quand la mère était une femme de mœurs aussi légères que « Brown Lucy » !... Quand Jean-Pierre fit campagne en 1797 pour entrer au Congrès, il avait laissé tomber Lucille, pour des raisons pratiques. (Et puis, expliquait-il quand il avait bu, à tous ceux qui voulaient bien l'écouter, même à son fils Louis et à sa belle-fille Germaine, *il ne l'avait pas aimée plus que l'autre, sa femme* : Hilda et Lucille n'étaient que des stratagèmes désespérés destinés à l'empêcher de se jeter dans le fleuve ou de se trancher la gorge parce qu'il avait perdu tout jeune homme la seule femme qu'il eût jamais aimée...)

On savait peu de chose sur les femmes de Harlan Bellefleur – il avait eu, disait-on, une brève liaison avec la veuve d'un cabaretier quelque part dans l'Ohio, et il avait connu successivement, semblait-il, non seulement une « épouse » chippewa de race pure, mais aussi une Haïtienne ; et dans les papiers chiffonnés qu'on trouva sur lui après sa mort, il y avait un message gribouillé à son « unique héritier » à La Nouvelle-Orléans, dont personne ne savait rien – sinon que, en tant que médiocre officier, en compagnie de Jean et de Pierre Laffite, dans la milice d'Andrew Jackson (composée de marins, de fusiliers venus de la forêt, de créoles, de Noirs de Saint-Domingue, et de pirates de Barataria), il avait eu l'occasion de passer quelque temps à La Nouvelle-Orléans à la fin de 1814 et dans les premières semaines de 1815. Mais il était peu probable, remarqua la veuve affligée de Louis, que *Harlan* eût laissé une veuve « légitime », et encore moins un héritier « légitime ».

Et il y avait Raphael, qui avait pris le bateau pour l'Angleterre afin de trouver une femme convenable : il en était revenu avec Violet Odlin, la fragile jeune femme (qui avait dix-huit ans à l'époque, tandis que Raphael en avait trente et un) dont la

neurasthénie s'était aggravée à chaque grossesse (il y en eut dix en tout – mais seuls trois bébés avaient survécu). Ce fut peut-être un bon mariage. Personne ne le savait, car Raphael et Violet échangeaient rarement une parole en public ; en fait, au bout de huit ou neuf ans de mariage on les voyait rarement ensemble, sauf à l'occasion d'événements publics, de caractère social : ils se témoignaient alors une extrême courtoisie, avec l'amabilité qui existe normalement entre des étrangers qui, convaincus de ne pas pouvoir s'entendre, font assaut de gentillesse. (À en juger d'après le portrait qui restait, Violet Odlin avait un genre de beauté fragile, effacée, à fleur de nerfs, et sa robe de mariée, avec ses centaines de perles et son voile de deux mètres et demi de long en dentelle belge, avait une taille si étroite – quarante centimètres – que la jeune femme qui l'avait portée devait être à peine plus grosse qu'une enfant. Ce fut en vérité la seule robe de la famille que Christabel put porter à son mariage, et même alors il fallut la comprimer assez brutalement pour lui permettre d'y entrer.)

La tragédie de l'« union amoureuse » de Samuel Bellefleur était célèbre bien que les Bellefleur eussent tenté de la garder secrète, et jusqu'à ce jour il arrivait qu'un adulte soucieux se demandât tout haut, quand un enfant se conduisait mal, s'il n'allait pas lui aussi *passer de l'autre côté*. (L'expression grossière *se coller avec des nègres* était parfois aussi employée.) Le mariage de Hiram avec la malheureuse Eliza Perkins ne dura guère plus d'un an, mais on n'avait jamais pu dire, même au début, qu'il s'agissait d'un mariage d'amour ; et bien que l'union fatale de Della avec Stanton Pym *eût été* un mariage d'amour, du moins si l'on en croyait son témoignage, elle prit fin brutalement et tragiquement, sinon accidentellement, au bout de quelques mois à peine. Et puis il y avait Raoul, dont personne n'osait parler à voix haute.

Le plus extraordinaire de tous, cependant, fut le « mariage d'amour » de la pauvre Hepatica Bellefleur.

Hepatica avait vécu à une époque très lointaine, mais on rappelait souvent son exemple lorsque les jeunes filles Bellefleur voulaient en faire à leur tête. Tu sais ce qui est arrivé à Hepatica !... disaient leurs mères. Et même la plus audacieuse des filles se calmait alors.

Hepatica était une jeune fille de seize ans très jolie, et très gâtée, lorsqu'elle tomba amoureuse de l'homme qui se faisait appeler Duane Doty Fox. (Lorsque, par la suite, Jérémie fit la connaissance de parents du légitime Duane Doty – le spéculateur foncier du Wisconsin et le juge d'assises d'un certain renom –, ils affirmèrent ne jamais avoir entendu parler de « Duane Doty Fox ». Ce qui

n'avait rien de surprenant.)

Rayonnante, d'humeur égale, parfois un peu puérile, Hepatica avait une longue chevelure ondulée d'une couleur très semblable à celle de Yolande, et elle aimait mitonner, aussi souvent que la cuisinière le lui permettait, des plats compliqués et fantaisistes de son invention – une mousse aux coquillages et à la crème fouettée, une crème sabayon très sucrée, une tarte aux ananas et au beurre de cacahuètes dont les enfants raffolaient encore aujourd'hui ; et, bien sûr, étant une jeune héritière fortunée, et extrêmement jolie, elle avait d'innombrables prétendants, dont plusieurs jeunes gens très désirables (et d'autres qui n'avaient plus la jeunesse mais étaient non moins désirables pour diverses raisons pratiques) : mais sans se donner la peine d'en demander la permission à ses parents, elle les évinça tous avec grossièreté. Je ne me marierai jamais, dit-elle avec une petite moue dégoûtée ; je ne veux pas de toutes ces *histoires*.

Mais, un chaud après-midi d'avril, alors qu'elle revenait du village (où elle allait souvent rendre visite à la fille du pasteur – la seule jeune fille du voisinage dont l'infériorité sociale n'était pas trop gênante), elle aperçut, travaillant avec un petit groupe d'ouvriers le long de la route, un jeune homme très insolite. Il était grand – torse nu – il portait un chapeau de paille rabattu sur son front – et quand la calèche des Bellefleur passa il leva lentement la tête, avec le calme serein d'une créature sauvage, totalement inapprivoisée, qui n'avait pas encore appris la souffrance entre les mains des hommes : et il dévisagea Hepatica dans sa robe jaune à pois et coiffée de son bonnet. Aucun autre homme de la région n'eût osé la regarder de cette façon ; même les petits enfants qui vivaient dans les environs du château savaient qu'il ne fallait pas *dévisager* les Bellefleur.

Comme il avait l'air bête, se dit Hepatica, sans chemise, luisant de transpiration, la poitrine velue, le poil frisé – c'était d'un merveilleux comique ! (Car le spectacle d'un homme torse nu était extraordinaire, particulièrement sur la route au bord du lac – qui était presque une route privée des Bellefleur, bien que théoriquement elle fût ouverte à tout le monde. Très insolite, se dit Hepatica. Très étrange.)

Elle vit aussi qu'il était beau, bien qu'il eût la peau sombre ; et qu'il fût barbu (elle n'était pas du tout sûre d'aimer les barbes). Elle continua de le revoir pendant des jours, abaissant sa pioche pour la regarder, le visage large, puissant et très bronzé, les yeux très sombres ; sombres mais brillants ; brillant d'un éclat *intense* – ou elle se l'imaginait. Il ne servait à rien de parler de lui et de le ridiculiser, devant tous ceux qui pouvaient l'écouter, car elle pensait à lui sans

arrêt, il occupait tout le temps son esprit, et à la seule suggestion d'une promenade au village, ou même jusqu'au lac, son cœur tressaillait et elle manquait s'évanouir.

Alors qu'une jeune fille plus modeste (ou du moins plus prudente) eût attendu de rencontrer le jeune homme une seconde fois, par hasard, Hepatica, agissant avec une impétuosité obstinée qui eût mieux convenu, sans doute, à l'un de ses frères, interrogea les domestiques et les villageois, et apprit bientôt que le jeune homme, arrivé récemment dans la région (on pensait qu'il venait du Canada, et avait auparavant vécu quelque temps dans le Wisconsin), était aide-forgeron et ouvrier saisonnier dans le village ; et il s'appelait Duane Doty Fox.

Avait-il une famille ? demanda l'effrontée jeune fille. Avait-il une femme ?

Apparemment il n'avait personne – absolument personne. On ne savait même pas où il vivait exactement.

Ah, mais n'habitait-il pas au village ? demanda Hepatica.

Il travaillait au village mais il habitait, croyait-on, dans les bois. Un homme étrange, silencieux, hostile... qui avait cependant la réputation d'être un excellent travailleur.

Ainsi, une belle journée de printemps, Hepatica se rendit-elle à pied au village, accompagnée par une jeune servante qu'elle envoya faire une course d'une futilité embarrassante, et, toute seule, sans nulle crainte, elle se dirigea tout droit vers l'atelier du forgeron (où sa famille n'allait jamais, car à l'époque les Bellefleur avaient leur propre forgeron), et fit la rencontre de Duane Doty Fox. L'histoire ne dit pas de quoi ils parlèrent cette première fois – la conversation dut être tendue et maladroite – Hepatica *devait* être un peu gênée – bien qu'elle eût peut-être simplement (elle était merveilleusement pleine d'invention et d'imagination, et disait des mensonges avec un talent si charmant qu'ils paraissaient toujours sans gravité) bavardé au sujet de son poney préféré et raconté qu'il avait besoin de nouveaux fers. Ou peut-être l'interrogea-t-elle sur le Canada, lui demandant quelle sorte d'Indiens et de bêtes sauvages vivaient là-bas ; ou sur le Wisconsin ; ou bien elle voulut savoir ce qu'il pensait du nouveau président ; ou elle dit la première chose qui lui passait par la tête.

Ils se rencontrèrent donc, et tombèrent amoureux. Hepatica Bellefleur et l'étranger basané connu seulement sous le nom de Duane Doty Fox : et l'ingéniosité précoce de Hepatica fut telle qu'ils réussirent à se rencontrer cinq ou six fois (toujours dans les bois, ou

près du lac Noir, à un endroit peu fréquenté ; une fois sur la falaise du torrent Sanglant, très haut au-dessus de l'eau) sans éveiller les soupçons de la famille. Au moment précis où les premiers ragots parvinrent au manoir, Hepatica, les yeux brillants, fit venir Fox au château et le présenta comme son futur mari. Sa petite main blanche blottie dans son énorme poing tout noir – sa chevelure bouclée couleur de blé contre son épaule. Ce n'était même pas une question d'amour, dit carrément Hepatica. Mais une question de *besoin*. Ils ne pouvaient pas vivre l'un sans l'autre et c'était comme ça...

La famille fit des objections, comme on pouvait s'y attendre. Mais Hepatica, disant peut-être la vérité, ou peut-être pas, chuchota simplement quelque chose à l'oreille de sa mère ; un mot fébrile, secret, et sans surprise. Les fiançailles eurent donc lieu. Puis le mariage – un mariage dans l'intimité auquel n'assistèrent que quelques membres de la famille Bellefleur, dans la vieille chapelle du manoir.

Tu es heureuse ? demandèrent avec envie les cousines de Hepatica.

Il lui suffit de sourire, en montrant ses ravissantes dents blanches, et elles connurent la réponse. Mais il y avait quelque chose d'inquiétant (ou du moins, elles aimèrent à le dire par la suite) dans l'intensité du sentiment qui l'animait... Il paraissait excessif, exacerbé, malsain. Il n'y avait qu'à voir cette grosse brute noire serrer la main de sa jeune épouse dans la sienne, et sourire avec cette expression hésitante mais d'une sensualité évidente !... Simplement à se trouver *près* du couple, on sentait la passion effrénée de leur « amour »...

Les Bellefleur se montrèrent cependant généreux, et donnèrent aux jeunes époux une petite ferme dans les collines, au bord de la rivière du Vison, en promettant d'aider Fox chaque fois qu'il le demanderait, et assurant – tacitement, mais très clairement – à Hepatica qu'elle pouvait revenir n'importe quand. (Car elle n'était pas la première Bellefleur à s'être mariée sur un coup de tête. Et elle pouvait fort bien, comme d'autres avant elle, se réveiller un matin en découvrant son erreur.)

Le temps passa : des semaines, des mois, et presque une année. Le jeune couple ne sortait pas. Ils étaient fréquemment invités au manoir, mais jamais ils ne venaient. Les parents de Hepatica en eurent le cœur brisé ; puis ils éprouvèrent de la colère, ils en perdirent la tête ; et ils eurent de nouveau le cœur brisé ; mais que faire ? Ils allaient à la ferme aussi souvent qu'ils l'osaient (n'y étant

pas invités), et passaient une heure creuse avec Hepatica, qui paraissait n'avoir changé ni dans son allure ni dans son comportement, et qui affirmait qu'elle *adorait* être une femme de l'ancien temps et faire elle-même sa cuisine, sa pâtisserie et son ménage. (Pourtant la maison était d'une propreté douteuse. Et le cake qu'elle offrit à ses parents, avec du thé servi dans des tasses de sèvres déjà ébréchées, avait un goût de saindoux – rien à voir avec les friandises qu'elle préparait à la maison.) Duane Doty Fox restait à travailler dans les champs. Ou dans la grange. Il travaillait. Torse nu, avec son chapeau de paille crasseux posé négligemment sur sa tête, dans des bottes pleines de fumier. Il se contentait de saluer ses beaux-parents de sa grosse main, puis disparaissait dans l'embrasement d'une porte, s'éloignant par indifférence ou par timidité. Quel homme grossier, leur nouveau gendre ! Quel malappris, à peine humain !

Puis l'un des oncles de Hepatica rencontra Fox dans un magasin au bord du lac, et fut stupéfait par son apparence : il n'avait pas gardé du fiancé de sa nièce le souvenir d'un homme *aussi* noir de peau et aussi poilu. Et c'était un ours : il marmonnait ses paroles d'une voix si gutturale que le commerçant le comprenait avec difficulté. Ses épaules musclées étaient un peu voûtées, il avait le cou épais, et la barbe tout emmêlée. Pis encore, il répondit à peine au salut courtois de l'oncle. Il émit un son nasal, mi-grognement, mi-feulement... et ce fut tout.

Imaginez, un homme aussi primitif avait épousé une fille Bellefleur !...

Pendant le long hiver ils restèrent chez eux, mais peu après la première fonte des neiges Hepatica arriva au manoir, seule – elle était juste venue leur rendre visite pour l'après-midi, dit-elle, et elle ne voulait pas qu'on en fit toute une histoire. Bien qu'elle se lançât dans un bavardage ininterrompu – charmante, puérile, divertissante comme toujours –, elle était visiblement malheureuse, et des cernes foncés se dessinaient tristement sous ses yeux. Mais à toutes les questions elle répondait avec la même insouciance brillante, disant seulement qu'il était dommage que Duane ne se laissât pas convaincre de venir – mais il était tellement, *tellement* timide – il espérait qu'ils comprendraient.

(Hepatica était-elle enceinte ? Ils ne pouvaient le lui demander, et elle n'y fit aucune allusion. Mais elle *était* angoissée par quelque chose, malgré sa conversation frivole.)

De temps en temps les Bellefleur rencontraient Fox dans la région, et au début son allure grossière, qui rappelait de plus en plus celle

d'un ours, devint un sujet de plaisanterie. C'était peut-être la cuisine de Hepatica ? Ou avait-il toujours eu tendance à être fort ? Peut-être sa barbe n'était-elle pas plus touffue qu'avant, mais maintenant des poils poussaient sur sa gorge, et sûrement aussi sur ses épaules. Il y en avait de grosses touffes sur le dos de ses mains. Ses yeux, qui paraissaient autrefois avoir une dimension normale, autant que tout le monde s'en souvînt, avaient maintenant l'air petits et rapprochés ; et même assez stupidement cruels. (Buvait-il ? Était-il saoul quand ils le rencontraient ? Il passait devant eux ou s'écartait, souvent sans même un grognement pour les saluer.) Ils se moquaient de son nom¹, disant qu'il n'avait pas la beauté d'un renard ordinaire ni même d'un renard argenté ; il n'avait pas la grâce pleine d'intelligence du renard. Ses cheveux, tout grasseyés, ressemblaient à de grosses plumes d'oie noircies. Et son nez... son nez ne s'était-il pas un peu aplati ?...

Ou bien imaginaient-ils tout cela ? (Car les Bellefleur, malgré leur affection pour Hepatica, ne pouvaient s'empêcher de faire des plaisanteries grossières ; et – ils l'admettaient facilement – ce type de raillerie nécessitait une certaine déformation de la réalité humaine.)

Hepatica venait voir sa mère de plus en plus souvent, et quelquefois elle se mettait à pleurer à peine arrivée ; mais jamais elle n'expliquait ce qui n'allait pas. Si on lui demandait pourquoi elle pleurait elle répondait légèrement : Oh, je me sens triste, c'est tout ! ou : Je suis une idiote, j'ai toujours été idiote, n'est-ce pas, ne faites pas attention à moi !

Mais ils remarquèrent qu'elle avait maigri (et elle avait toujours été un petit être nerveux et fragile), qu'elle avait des clignements d'yeux très rapides quand elle parlait, et regardait souvent par la fenêtre. Son poignet et son cou portaient des meurtrissures. Il y avait une longue égratignure bizarre qui parcourait le dos de sa main gauche. Oh, ce n'est qu'une griffure de chat ! dit-elle en riant. N'y faites pas attention.

Un jour sa mère lui demanda si elle n'avait pas envie de revenir habiter au manoir. Sa chambre l'attendait, inchangée ; elle pouvait au moins rester quelques nuits ; et on pourrait peut-être discuter de tout...

Mais il n'y a rien à « discuter », répondit-elle distraitement. J'aime mon mari et il m'aime. C'est tout.

Il t'aime..., il t'aime vraiment ?

Oh, oui.

Et tu l'aimes ?

Euh !... oui.

Tu l'aimes ?

Oui.

Hepatica ?...

J'ai dit *oui*.

Elle parlait d'un ton énergique mais avec un air troublé. Comme si elle n'avait pas su exactement quoi dire... mais seulement ce qu'il convenait de dire.

En quittant le manoir elle se tourna vers sa mère et l'étreignit, et parut sur le point d'éclater en sanglots ; mais elle se contrôla.

Je ne *sais* pas, maman, si quelque chose ne va pas. Je n'ai jamais été mariée avant, murmura la pauvre enfant.

Après cela elle resta des mois sans revenir. Quand son père et l'un de ses frères montèrent la voir, Fox vint à leur rencontre dans l'allée et leur dit, ou parut dire (car ils eurent peine à comprendre ses paroles mal articulées) que Hepatica « se reposait » et « ne voyait personne ».

Il était maintenant évident que Fox avait considérablement changé. On ne pouvait plus lui trouver de charme, même en cherchant bien. Il avait les dents noircies par le tabac, dégageait une odeur fétide de charogne, des touffes de poils inquiétantes poussaient sur le dos de ses mains et sur ses pommettes, et ses sourcils, qui avaient toujours été épais et menaçants, s'enchevêtraient dans tous les sens. Ses cheveux gras retombaient sur ses épaules massives, durcies par les muscles ; ses petits yeux cruels cerclés de rouge brillaient comme ceux d'une bête sauvage. *C'était* une bête sauvage. Brusquement il apparut clairement – le père et l'oncle de Hepatica s'en rendirent compte au même instant –, très clairement, que la jeune fille avait épousé une bête féroce.

En fait, c'était un ours.

Un ours noir. (Bien qu'il mesurât quelques centimètres de plus que l'ours noir adulte. Et que sa bouche ne se fût pas encore allongée comme un museau.)

Sans le savoir, la malheureuse innocente était tombée amoureuse d'un *ours noir*, et l'avait épousé.

Ils s'en allèrent, bouleversés. Et ils rentrèrent à la maison, où ils ne parlèrent de rien d'autre. Pour convaincre les autres (qui n'en avaient bien entendu nullement besoin) ils imitèrent le mari de Hepatica, se voûtant et grognant comme lui, les bras ballants, plissant les yeux d'un air sanguinaire. Ils grognèrent que Hepatica se reposait et ne voyait personne ; ils ébouriffèrent leurs cheveux avec violence et firent bouffer leur barbe. Ils l'imitaient si bien – cet ours à demi humain – que c'en était effrayant.

Car *c'était* un ours noir. Si improbable, si incroyable que cela parût. Un ours noir qui poussait le cynisme jusqu'à se faire appeler « Fox » !... Et que pouvaient-ils faire, pour sauver la pauvre Hepatica ?

(« Que croyez-vous qu'ils firent ? » demanda-t-on aux enfants Bellefleur. Au début ils ne répondirent pas – ils fixèrent le feu en fronçant les sourcils – peut-être effrayés – puis l'une des filles dit dans un murmure : « Ils lui ont fait la chasse, à cet ignoble animal ! »)

Ils lui firent donc la chasse ; mais pas tout de suite.

Pas tout de suite. Ils avaient besoin d'être *sûrs*. Et ils ne voulaient pas mettre Hepatica en danger.

Elle ne revint pas au manoir, cependant, et à mesure que passaient les semaines les Bellefleur (qui étaient obsédés par la tragédie de leur fille) devinrent de plus en plus exaltés. Bien que Hepatica eût paru inflexible dans son amour pour lui, et plus encore au sujet de la passion qu'éprouvait pour elle son mari, il était clair qu'il fallait faire quelque chose ; elle ne pouvait rester mariée à un ours : ils devaient la sauver.

Finalement, *presque* à l'insu de leurs parents, un groupe de jeunes Bellefleur et de leurs amis prit un soir le chemin de la ferme, leurs fusils de chasse en travers de leurs selles. Ils descendirent de cheval environ un kilomètre avant la maison, prenant garde à marcher contre le vent ; ils étaient beaucoup plus prudents que s'ils avaient chassé un ours ordinaire. Pourtant, l'Homme-Ours avait dû les sentir approcher, car lorsqu'ils surgirent dans la ferme il avait quitté son lit et s'avavançait vers eux en titubant, montrant ses dents en un horrible grognement qui se transforma en un hurlement. Il était nu, bien sûr – mais couvert d'une épaisse toison grasseuse – il avait des poils partout, même sur les orteils –, couvert d'une épaisse fourrure noire. Ils tirèrent sur lui. Mais il continua de s'approcher. Les frappant de ses grosses mains griffues, il réussit à labourer

méchamment la joue de l'un des hommes, il en blessa un autre à l'œil. Jamais ils n'avaient entendu un hurlement aussi lugubre, affirmèrent-ils par la suite.

Ils vidèrent en tout le contenu de six fusils à deux canons sur lui, deux d'entre eux tirant à bout portant, avant, sembla-t-il, qu'il ne mourût enfin.

(Et l'ourson, et l'ourson ?... Qu'ont-ils fait de l'ourson ?

Il n'y avait pas d'ourson, jurèrent-ils.

Mais il fut révélé, des mois ou même des années après, qu'il y avait *eu* un ourson ; et qu'ils avaient dû le tuer aussi. Bien que les jeunes gens ayant participé à l'attaque l'eussent toujours nié.

Il n'y *avait* pas d'ourson ?

Il n'y avait pas d'ourson.

Et qu'est devenue Hepatica ?

Elle se retira du monde, et finit par entrer dans un couvent français de l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel – au grand chagrin de ses parents, qui étaient vivement anticatholiques.)

1. Fox : Renard. (*N.d.T.*)

Le tuteur

Un peu à contrecœur, et pourtant sans la résistance boudeuse et apitoyée que semblait afficher son visage sombre (car bien qu'elle ne l'aimât pas elle ne le savait pas, ignorant alors ce qu'était l'*amour* ; et de toute manière depuis que Johnny Doan avait été brûlé le jour du premier anniversaire de Germaine elle avait des cauchemars si terrifiants qu'elle était impatiente de quitter le château), Christabel consentit, assez docilement, à épouser Edgar Holleran von Schaff III, l'arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils du baron von Schaff, héros révolutionnaire. Edgar était un veuf avec deux enfants, un homme riche qui possédait, entre autres choses, une chaîne de journaux dans tout l'État. La première Mme von Schaff était la fille de Bertram Lund, sénateur aux États-Unis pendant de nombreuses années ; elle était morte d'un tragique accident de chasse au lac d'Argent, alors qu'elle n'avait pas trente ans. Bien que le visage bouffi, rougeâtre, tourmenté et sillonné de rides d'Edgar fût celui d'un homme d'âge mûr, il n'avait en fait pas plus de trente-huit ans. Et il adorait, répétait-il souvent, de vive voix ou dans des lettres envoyées par messenger, cette chère petite Christabel.

Edgar avait hérité, avec les journaux, du magnifique château des Schaff au bord du lac d'Argent, à environ quatre-vingts kilomètres du manoir des Bellefleur, et des douze mille hectares de terre fertile qui avaient à l'origine été octroyés par l'État au baron von Schaff en échange de ses services pendant la guerre révolutionnaire. (Le baron – dont seuls les envieux mettaient en doute la noblesse – avait été officier dans l'armée prussienne, et avait émigré en Amérique sur la demande du général George Washington, afin de former les soldats à Valley Forge. Il devint par la suite général de division et inspecteur général de l'armée des États-Unis, où il servit de 1777 à 1784. Après la Révolution il devint, comme beaucoup d'autres militaires de carrière allemands, citoyen américain ; et en plus des terres qu'on lui avait données dans la vallée de Nautauga, il possédait quinze mille hectares en Virginie et deux mille cinq cents hectares dans l'est du New Jersey – ce n'était pas le plus grandiose des empires, mais un domaine hautement respectable.) Le château des Schaff, la reconstitution d'une demeure grecque, avec quelque vingt-cinq pièces, six colonnes doriques, et une vue superbe sur le lac d'Argent, fut érigé par le petit-fils du baron, un contemporain de

Raphael, en 1850 ; on racontait qu'il avait fallu quarante couples de bœufs pour hisser l'énorme plaque de pierre à chaux sur le portique de devant. Mais lors de sa première visite, Christabel, se mordillant le pouce, ne fut pas impressionnée. L'aigle de bois doré au-dessus de la porte d'entrée avait l'air, dit-elle, rongé par les termites, et la maison était *loin* d'être aussi grande que le manoir des Bellefleur. « Ne sois pas idiote, dit Leah en pressant la main de sa fille bien fort, dans un petit élan d'affection. Ne te laisse pas *tromper* par les apparences. »

Il y eut des Bellefleur, dont Della, qui, n'ayant pas vu Christabel depuis quelque temps, furent horrifiés qu'on envisageât seulement de marier une enfant aussi jeune ; mais quand ils la virent – grande, souple, sûre d'elle (seulement un signe de la terreur qu'elle éprouvait), avec ses petits seins bien galbés et son menton en l'air – ils furent obligés de reconnaître, avec Leah et Cornelia, qu'elle était sans aucun doute assez mûre pour se marier. Après tout, beaucoup de jeunes filles Bellefleur s'étaient mariées très jeunes, et dans tous les cas – ou presque – le résultat avait été excellent.

Comme c'est étrange pour Bromwell, dit grand-mère Della, Christabel le dépasse de plus de une tête, et tandis qu'il a encore l'air d'un enfant de dix ans, elle paraît être une jeune femme de dix-huit ans !... Leah regarda sa mère quelques secondes, en fronçant les sourcils. Mais pourquoi, maman, dit-elle finalement, *pourquoi* serait-ce étrange pour *Bromwell* ? Je ne vous comprends pas... Elle avait oublié que Christabel et Bromwell étaient jumeaux.

Christabel ne dut rencontrer Edgar qu'à trois reprises, et toujours, à son grand soulagement, en présence de tiers. Des accords furent conclus entre les deux familles : des papiers furent signés, des contrats scellés. L'*agitation* qu'elle avait en horreur se produisit en dehors d'elle, sans qu'elle en fût vraiment consciente, ce qui lui plut, bien qu'elle s'animât brièvement à la réception de fiançailles, en coupant un merveilleux gâteau de Savoie à six étages qu'Edna avait fait, recouvert de crème fouettée parfumée à la vanille et à l'abricot, que Christabel aimait tant : quel *plaisir* c'était, se dit-elle brusquement, de couper du gâteau pour ses cousines et ses amies !... Elle eût souhaité que la petite fête si gaie, qui se déroula dans la Chambre ivoire toute refaite, ne s'achevât jamais.

Quelques semaines plus tard elle se maria, étroitement sanglée dans la robe de mariage de l'arrière-arrière-grand-mère Violet, avec sa longue traîne magnifique, ses centaines de perles et son voile de dentelle qui, même aux yeux de Christabel si sceptique, était très beau (quoique, faisant le clown avant la cérémonie avec ses

demoiselles d'honneur, elle s'en fit un turban et le pressât contre son nez et sa bouche en prétendant qu'elle ne pouvait plus respirer). Bien qu'Edgar – elle ne l'appelait pas ainsi, ne l'appelait pas du tout, et pensait souvent à *lui* comme à une présence informe et nébuleuse qui n'était pas exactement malveillante – bien qu' « Edgar » la raccompagnât depuis l'autel de l'église luthérienne, agrippant sa main un peu moins fermement que Leah ne l'avait fait ce matin-là, elle ne fut pas obligée de lui parler, ni même de tenir compte de lui d'une façon *particulière, précise*. Et la réception du mariage fut joyeuse. Et ensuite les adieux, dans l'allée devant le manoir, furent très émouvants : Christabel, d'habitude cynique et garçon manqué, fondit en larmes !...

Adieu, adieu. Elle les étreignit et les embrassa tous, un par un. Sa mère, rayonnante de beauté dans une robe turquoise ; son père, se baissant pour l'embrasser, et pour recevoir son baiser ; la petite Germaine dans sa robe blanche de demoiselle d'honneur (qui, un peu tachée, était tout de même adorable) ; le nouveau bébé Cassandra qui gigotait et gazouillait dans les bras de Lissa ; grand-mère Cornelia avec une perruque bouclée neuve ; grand-père Noel ; grand-mère Della, dont le visage de pruneau fripé s'inonda brusquement de larmes inavouées ; l'oncle Hiram ; le cousin Vernon, dont le sourire mélancolique qui errait sur ses lèvres minces la fit pleurer de plus belle ; tante Lily ; oncle Ewan ; ses cousins et cousines Vida, Albert, Raphael, Morna, Jasper, et Louis et... Et voici que le petit Bromwell, clignant des yeux derrière ses lunettes, lui tendait la *main* pour une poignée de main formelle !... Et Garth, et la jolie Little Goldie ; et tante Aveline et oncle Denton ; et Edna ; et Lissa ; et le « vieil homme de l'inondation » que l'arrière-grand-mère Elvira avait entraîné dehors ; et bien sûr l'arrière-grand-mère Elvira elle-même, qui pour l'occasion s'était fait faire une sorte de coiffure relevée qui gonflait ses cheveux blancs, et dont les doigts frêles éteignirent le poignet de Christabel avec une force surprenante. (Depuis qu'il avait été sauvé, le « vieil homme de l'inondation » – qui n'avait toujours pas de nom puisqu'il n'arrivait pas à se rappeler le sien, et que les Bellefleur hésitaient à lui en donner un car ils n'en avaient, supposaient-ils, pas le droit, et que sa propre famille ne tarderait pas à venir le récupérer – avait fait des progrès considérables, était tout à fait hors de danger, et capable, même, de jouer avec les enfants (et surtout au jeu de dames chinoises et au pouilleux) et d'aider à de petites tâches ménagères, quand il se sentait assez fort. Le docteur Jensen lui avait fait des piqûres de vitamine C et lui avait laissé une provision de comprimés contenant du fer, et l'arrière-grand-mère Elvira lui préparait dans la cuisine, en refusant l'aide de quiconque, des plats garnis d'herbes spéciales, qui

étaient visiblement très bonnes pour la santé, car le vieillard – qui était *très* vieux, peut-être encore plus qu’Elvira – semblait se fortifier régulièrement. Il était aimable, parlait doucement, dormait souvent, et ne dérangeait absolument personne. Bien qu’Elvira s’affairât dans la cuisine, c’était toujours une domestique qui apportait son repas au vieil homme, et Elvira se contentait de jeter de temps en temps un coup d’œil furtif par la porte, sans répondre au salut plein d’espoir, un peu décontenancé et perplexe du vieillard quand il était réveillé. Parfois elle se plaignait de lui, *ce gêneur, ce vieux fou*, mais elle était la seule personne qui pensât à lui tous les jours.) Et enfin Christabel tout en larmes s’accroupit spontanément, de telle sorte que ses bas de soie craquèrent, laissant filer une demi-douzaine de mailles qui grimpèrent en échelle, et dit adieu aux chats : à Minerva, la chatte de l’arrière-grand-mère Elvira, à CeCi, à Dexter-Margaret, à George, à Charley, à Misty, à Miranda, à Wallace et à Roo... à Troilus, à Buddy, à Muffin, à Tristram et à Yassou... et à Mahalaleel, qui frotta sa grosse tête contre elle comme pour l’embrasser, ronronnant très fort, s’arrêtant pour lécher, de sa langue râpeuse comme du papier de verre, qui *chatouillait* tant, qui était si mouillée, son genou moulé dans la soie : le beau Mahalaleel si altier lui-même, son collier de poils tout gonflé comme si l’un des enfants venait de le brosser, sa fourrure gris-bleu argentée brillant au soleil. Christabel recula, titubant sur ses hauts talons, pleurant : « Je ne vous reverrai jamais ! Si je reviens tout sera différent ! Je ne vous reverrai jamais *comme ça...* »

Ils la traitèrent de petite oie idiote, et Edgar lui prit le bras, et l’aïda à entrer dans l’étincelante Mercedes noire, qu’il s’apprêtait manifestement à conduire lui-même.

Bien que le baron fût devenu un citoyen américain en 1784 il était visible que lui et ses descendants avaient conservé des souvenirs fortement teutoniques. La collection Schaff, chuchota la vieille Mme Schaff à Christabel, était un trésor national – de curieux boucliers et armes de l’époque médiévale ; des tableaux sur bois anciens ; des tapisseries plus râpées que celles du manoir des Bellefleur ; des poteries de grès flamandes du seizième siècle ; des vitraux du Moyen Âge et du seizième siècle ; une série de poids en bronze allemands du dix-septième siècle ; des livres reliés en cuir, couvrant des murs entiers, en langue allemande ; des eaux-fortes, des gravures, des mezzo-tinto ; et bien sûr des peintures à l’huile, sombres et souillées par le temps, dont l’une – *Folie, Cupidon, Léda et Silène*, attribuée à Van Miereveld – rappelait à la nostalgique Christabel un grand tableau qui avait été suspendu pendant des

années sur le palier du premier étage de l'aile est du manoir. Il y avait des murs entièrement recouverts de peaux de bêtes. Les cheminées étaient à tel point encombrées d'objets de cuivre et de fanfreluches qu'on ne pouvait les utiliser. Dans chaque pièce, mais en rangs serrés dans l'entrée principale, se dressaient des aigles déplumés – en bois, en étain, en fer forgé, en cuivre – avec parfois des flèches accrochées aux serres. On racontait que le baron et ses fils avaient collectionné des centaines de scalps indiens (convenablement tannés et traités, bien sûr), mais ceux-là n'étaient pas mis en évidence.

La vieille Mme Schaff, une femme très petite et trapue, se levait tous les matins à six heures et demie. Elle prenait son bain, avec l'aide d'une servante ; elle lisait la Bible à voix haute ; à sept heures trente elle s'empressait de descendre pour diriger les prières des domestiques de la maison ; elle prenait son petit déjeuner ; puis elle remontait et passait la matinée à écrire des lettres, à coudre, à raccommoder, et à continuer sa lecture de la Bible. Le repas principal de la journée était servi, à la stupéfaction de Christabel, à deux heures de l'après-midi. C'était un événement protocolaire, bien que seuls Edgar, Christabel et Mme Schaff y fussent d'ordinaire présents. (La cuisine, précisa clairement Mme Schaff à sa nouvelle belle-fille, était réservée aux domestiques. Elle se trouvait au sous-sol. Les repas y étaient préparés par des gens que Christabel ne voyait jamais, et envoyés par le monte-plats à l'office au-dessus.)

Les deux petits garçons d'Edgar mangeaient à midi, puis à cinq heures et demie, en haut dans la nursery, en compagnie de leur tuteur. Le premier matin suivant son arrivée au château des Schaff, Christabel, dans une robe gaie à fleurs, une écharpe jaune nouée sur la tête, passa devant la nursery pour y jeter un coup d'œil... et vit avec surprise, et avec grand intérêt, l'homme qui devait être le tuteur des enfants : il se tenait devant la fenêtre ouverte, les lunettes à la main, se frottant l'arête du nez et marmonnant dans sa barbe. Christabel ne put déterminer son âge. Ses cheveux blond cendré étaient mal coupés et tombaient en mèches inégales sur son col ; sa mâchoire, rasée de près, était puissante mais presque trop carrée ; la pièce de cuir sur le coude droit de sa veste de tweed était décousue. Il était très solidement bâti, comme un jeune bœuf, et ressemblait plus à un fils de fermier qu'à un tuteur censé avoir reçu son instruction à l'étranger, en Angleterre et en Allemagne, et avoir été employé par les meilleures familles de l'est des États-Unis.

Quelque chose dans son attitude, dans son air las et mélancolique, toucha le cœur de la jeune femme. Elle resta dans l'embrasure de la porte, à le regarder, et se dit qu'il avait presque un aspect familial.

Ce profil quelconque, agréable, ces épaules larges sans grâce, qui tendaient l'étoffe du dos de sa veste en faisant des plis...

Il se retourna brusquement et retint son souffle en la voyant.

C'était Demuth Hodge !...

Passion

Ce fut à la suite d'un éclat de passion stupéfiant – remarquable chez un être aussi frêle, et habituellement aussi doux – que Garnet Hecht rencontra lord Dunraven, qui devait apporter dans sa vie tant de tourment et de culpabilité.

Elle avait fait en sorte (le cœur défaillant devant sa *politesse* ennuyée) de revoir encore une fois son amant, après tant de mois de renonciation mutuelle : elle n'aimait pas se dire qu'elle lui demandait presque une faveur, le suppliant de ses yeux noyés de larmes sinon par ses paroles : « Ô Gideon tu dois savoir combien je t'aime, je t'ai toujours aimé, je continue de t'aimer malgré la promesse que nous nous sommes faite de ne jamais nous revoir, la promesse que nous avons faite pour ne pas blesser Leah et vos enfants... » (Et ne s'était-elle pas conduite avec noblesse, en cédant sa petite fille au château, aux Bellefleur, devinant que c'était le vœu informulé du père du bébé ? Avec quelle noblesse, avec quelle souffrance déchirante, elle seule le savait... Même la bonne Mme Pym, qui semblait être la seule des Bellefleur à être au courant, sans que Garnet le lui eût jamais dit, de sa liaison avec Gideon, ne pouvait deviner (car Garnet gardait ses sanglots pour elle, et parfois, dans l'office ou dans la cuisine, elle s'enfonçait les doigts dans la bouche pour s'empêcher de gémir tout haut à cause de la double perte de son amant et de son enfant) la profondeur de sa peine. Della touchait souvent l'épaule de Garnet en souriant tristement, et parlait de son terrible deuil, survenu du temps où elle était jeune mariée, par la faute de ses propres parents. « Nous devons nous dire, Garnet : *Cela aussi passera*, disait-elle. Tous les jours, matin, midi et soir, lorsque des imbéciles pleins d'espoir disent leurs prières comme des enfants, nous devons dire, calmement et clairement : *Cela aussi passera*. Car cela passera, ma chère ! Cela passera sans aucun doute ! »)

En accompagnant Mme Pym au château pour une visite d'une semaine, peu après la surprise du mariage de Mme Christabel avec Edgar Holleran von Schaff III, Garnet réussit à attirer son amant Gideon à l'écart (discrètement, bien qu'elle tremblât comme une feuille à l'idée qu'on pût les découvrir même dans un lieu aussi innocent que la nursery, où elle « rendait visite » à Cassandra) ; et à

fixer un rendez-vous secret très tard la nuit suivante. « Je n'exigerai rien de vous, chuchota-t-elle. Mais nous *devons* nous voir. Une dernière fois. » Gideon, habillé pour aller dehors, sa barbe noire fraîchement taillée (mais à présent, remarqua Garnet avec un élan d'amour, des fils gris – argentés – y apparaissaient), ses yeux un peu proéminents glissant sur elle pour regarder derrière (effleurant et quittant aussitôt la belle Cassandra dans son berceau qui faisait la sieste sur le ventre), parut d'abord incapable de parler. Il ouvrit la bouche – sourit – son sourire s'effaça – il cilla rapidement – s'éclaircit la voix – la regarda en face – et, tressaillant, recula de quatre ou cinq centimètres, presque involontairement. Elle vit que, pour Gideon comme pour elle, cette rencontre, si accidentelle fût-elle, était pénible : il était vraisemblable qu'il souffrît autant qu'elle, bien qu'il ne parlât jamais de ces choses-là. « Je sais, je sais, cela viole notre promesse, ajouta très vite Garnet, éprouvant un peu de pitié pour lui (elle avait depuis longtemps renoncé à s'apitoyer sur elle-même, car c'était indigne d'un être aimé par Gideon Bellefleur, et qui avait porté son enfant), mais vous devez comprendre que je suis désespérée... Je suis si seule... J'ai peur qu'il ne m'arrive quelque chose de terrible... Ah, quelle bonne chose, vraiment, bien que votre femme ne l'ait pas su, qu'elle soit venue m'enlever mon bébé ! chuchota Garnet.

– Ne parle pas comme cela, ne dis pas de pareilles bêtises, dit Gideon. Si tu les dis elles risquent de devenir... »

Elle osa effleurer ses lèvres du bout des doigts. « Alors nous nous verrons ? Demain ? Et vous ne me haïrez pas ? Vous viendrez ? »

Il lui saisit la main et, hésitant un instant, la baisa ; ou du moins la pressa contre ses lèvres froides. Garnet devait sentir l'empreinte de ces lèvres sur sa main (mais c'était le dos de sa main car il l'avait curieusement retournée au dernier moment) des heures entières. Sans pudeur, comme une jeune fille qui vient de découvrir l'amour, et que cette promesse plonge dans le délire, elle avait même baisé sa propre main – espérant que personne ne remarquerait sa sottise.

« Il m'aime », murmura-t-elle tout haut à son pâle reflet indistinct quand elle se tressa les cheveux pour la nuit ce soir-là. « Mais son amour rend notre situation d'autant plus tragique... »

Ils se retrouvèrent donc la nuit suivante. Dans la chambre inutilisée au deuxième étage de l'aile est où, dans une autre vie, il y avait si longtemps, Garnet était allée, sur la suggestion de Mme Pym, apporter quelque nourriture au pauvre Gideon. C'était sur le

seuil de cette chambre, dans le couloir obscur qui y conduisait, que Garnet, regardant Gideon Bellefleur dévorer avec un appétit féroce la viande qu'elle lui avait présentée, sombra – plongeait – fut projetée avec une telle violence – dans l'amour. Elle avait voulu crier tout haut : Ô Gideon je t'aime, tu dois le savoir, tu ne peux pas ne pas le savoir... Peut-être (se demandait-elle parfois, en revivant cette nuit) avait-elle crié tout fort...

L'idée de *ce* lieu de rendez-vous venait de Garnet. Mais si son amant la trouva bêtement sentimentale, il n'en laissa rien paraître. (Mais Gideon était si poli. Et d'une courtoisie si impassible. Garnet avait une fois surpris, dans le jardin, un après-midi humide du mois d'août, Leah elle-même qui criait contre lui : Que veut dire cette distinction glacée, insupportable avec laquelle tu me traites *moi*, ta propre femme, qui te connaît par cœur !) Il se contenta de hocher la tête, et il répéta l'heure qu'elle avait dite – une heure du matin – d'un ton précipité et préoccupé.

Bien avant une heure du matin Garnet s'éclipsa, et grimpa les escaliers pleins de courants d'air, n'osant s'éclairer que d'une petite bougie (dont la flamme, qu'elle protégeait de la main, vacillait dangereusement), de crainte d'être découverte. Le manoir des Bellefleur, même pendant la journée, était intimidant : il y avait des couloirs, et des recoins, et des petites niches obscures, qui paraissaient n'être jamais visitées par personne, et bien sûr les femmes les plus bêtes, et même certains des hommes, parmi les domestiques, se plaignaient ouvertement des fantômes. Mais Garnet ne croyait pas aux fantômes. Elle trouvait quelquefois difficile de croire à l'existence de personnes bien réelles – à la sienne même – et certainement à celle du bébé auquel elle avait donné le jour... Il ne restait que ces cruelles vergetures sur son ventre, et une certaine hypersensibilité de ses seins, même au bout de tous ces mois, pour lui rappeler la pénible réalité physique de sa maternité.

En prévision de l'arrivée des nombreux invités attendus au manoir des Bellefleur pour l'anniversaire de l'arrière-grand-mère Elvira, toutes les chambres avaient été nettoyées ; et dans la plupart d'entre elles – dans *cette* chambre-ci, par exemple – les meubles avaient été recouverts et de nouveaux tapis posés. Aussi la première impression de Garnet fut-elle une agréable surprise. Le tapis si crasseux sur lequel Gideon avait dormi avait disparu, remplacé par, apparemment, un beau tapis de haute laine. Il y avait des fauteuils – un secrétaire – une grande glace – plusieurs petites tables incrustées de marbre – et bien sûr un lit – un lit à deux places – un lit à baldaquin avec des oreillers très hauts et un épais couvre-lit cramoisi. En rougissant, Garnet vit à la lumière tremblotante (et

peut-être se trompa-t-elle, car la bougie *vacillait*) une tapisserie très embarrassante suspendue juste à la droite du lit : elle montrait un couple à peine vêtu, l'homme ayant, autant que la femme, un corps assez rebondi et vigoureux, impatient de faire l'amour, et surpris dans un boudoir par – était-ce possible ? – un petit Cupidon lascif qui conduisait un cheval en bas d'un escalier – un cheval avec des cils étrangement longs et une curieuse expression humaine. Les amants restaient bouche bée de surprise : et en vérité qui n'eût *pas* été surpris ?

Garnet regardait cette étrange tapisserie (elle n'arrivait pas à décider si elle était obscène, ou simplement folâtre ; ou les deux à la fois ; mais de toute façon on aurait dû la décrocher et la ranger dans le fond d'un placard) quand elle entendit un bruit dans le couloir. Pour quelque raison (doutait-elle déjà de la sincérité de son amant ?) elle pensa tout de suite que c'était quelqu'un d'autre que Gideon. Un ou deux domestiques avaient manifesté de l'intérêt pour elle – et avaient, bien sûr, essuyé un vif refus – et on racontait des histoires sur le somnambulisme du pauvre Hiram, qui s'était manifestement accru après quelques mois d'accalmie ; et des chats innombrables, quelquefois très gros, rôdaient en liberté dans le château la nuit. Elle resta donc debout, craintive, protégeant la petite bougie de la main, cette jeune femme qui – malgré sa passion – paraissait à peine plus âgée qu'un enfant, fixant le seuil désert de la porte comme si elle ignorait tout à fait qui allait y apparaître.

Alors arriva, bien sûr, Gideon, une lampe électrique à la main – il entra hardiment dans la pièce, mais sans hâte. Il murmura un salut et tendit le bras pour lui prendre la main (ah, comme elle était maladroite !... Garnet s'écarta brusquement à cause de la bougie qu'elle tenait, ne voulant pas la renverser, et bien sûr elle la *renversa* ; et son amant, poussant un juron, dut se mettre à quatre pattes sur le tapis pour la ramasser), et réussit enfin à l'embrasser sur le front. Pourtant quelque chose n'allait pas. Garnet le sentit, elle le *savait*, indubitablement.

Elle parla néanmoins, lui agrippant le bras. Elle parla, trop vite, de son amour pour lui, qui n'avait pas diminué, mais qui en fait était devenu plus intense – bien qu'elle *sût*, oui, qu'ils avaient promis de ne jamais plus dire ces paroles-là – de ne jamais se tourmenter. Mais elle devait violer son serment ; sa vie était si vide, si malheureuse, si vaine. C'était d'autant plus intolérable, lui dit-elle, que sa femme (qui était bien intentionnée – bien sûr, Leah était toujours bien intentionnée) parlait de lui trouver un mari « convenable », et avait même fait une enquête sur les célibataires et les veufs acceptables dans la région. Ne pouvait-il en toucher un

mot – discrètement, bien sûr – à Leah ? Leah ne se rendait-elle pas compte à quel point ce genre de remarques blessait Garnet ? S'en rendait-il compte *lui-même* ? Mais, il devait le savoir, ce n'était pas la cause principale de son malheur. Même la perte de Cassandra – qui lui avait presque brisé le cœur – n'en était pas la cause principale.

Et puis, brusquement, elle se jeta dans ses bras.

Gideon la tint un peu maladroitement. Il lui tapota le dos, murmurant des mots qu'elle ne parvenait pas à interpréter ; il se comporta, en somme, exactement comme Gideon Bellefleur – comme n'importe quel Bellefleur, en l'occurrence – l'eût fait si, en public, et de façon très soudaine, imprévisible, une inconnue affligée s'était effondrée dans ses bras.

Son corps était secoué de sanglots. Elle *savait* – elle l'avait su dès le moment où il était entré dans la chambre, en réalité – qu'il ne l'aimait plus. (Et la pensée qui avait failli l'effleurer un quart de seconde, devant le magnifique lit à deux places – comme elle reviendrait la hanter, pauvre Garnet Hecht, si humiliée !) Pourtant elle ne pouvait s'empêcher de répéter : « Ô je vous aime, je ne peux cesser de vous aimer, vous êtes un prince parmi les hommes, je *ne* peux cesser de vous aimer..., je vous en prie, Gideon..., je vous en prie ne m'abandonnez pas ! N'ai-je pas renoncé à mon bébé pour vous, par amour pour vous... Ne me suis-je pas condamnée à une vie de douleur, sachant que mon enfant grandira loin de moi... et même si elle sait que je suis sa mère... »

Gideon recula en clignant des yeux. Il lui demanda de répéter ce qu'elle avait dit.

« À propos de Cassandra ? Mais, je... je...

– Tu as renoncé à elle pour *moi* ? demanda Gideon, confondu. Mais que veux-tu dire ?... pour *moi* ?

– J'ai... j'ai naturellement pensé...

– Leah m'a dit que tu l'avais suppliée de prendre l'enfant ; que tu n'en voulais pas ; que le bébé contrarie tes chances de te marier. Qu'est-ce que tu racontes à présent, tu l'aurais abandonnée pour *moi* ? »

Il la regardait avec une telle incrédulité, avec un tel air de – d'inquiétude *sans amour* – que Garnet faillit s'évanouir. Elle balbutia : « Je pensais... j'ai seulement pensé... Leah et Hiram sont venus rendre visite à Mme Pym, vous voyez, et... et... Et c'est venu sur le tapis... Je ne m'en souviens pas clairement... Maintenant j'ai du mal

à me souvenir clairement de beaucoup de choses... Ô Gideon j'ai cru que *vous*..., que cela venait de vous..., que vous les aviez envoyés... elle... pour qu'ils ramènent votre enfant..., pour l'élever comme une Bellefleur..., bien sûr sans que Leah s'en doute..., j'ai pensé, chuchota Garnet, que c'était peut-être même une façon de... une façon d'éprouver mon amour pour vous... »

Gideon recula. Il expira bruyamment – gonfla les joues, avança la lèvre inférieure et souffla vers le haut, ce qui fit bouger ses cheveux – un geste que faisait souvent Ewan, pour montrer un dégoût et une stupéfaction à demi amusés. « ... Mais non, non, pas *vraiment* », marmonna-t-il.

« Gideon ? cria Garnet, tendant le bras vers lui, trébuchant pour s'approcher, vous voulez dire..., vous voulez dire..., qu'étant le père de Cassandra vous *ne* désiriez *pas* spécialement l'avoir près de vous ?... »

Il recula encore, l'évitant. Quand ses doigts voulurent s'accrocher à sa manche il les repoussa d'un mouvement à moitié inconscient. Il parut incapable de parler pendant un long moment. Une veine se mit à palpiter sur son front, une autre sur sa gorge. « ... Alors c'était Leah... l'idée de Leah... elle *sait*... elle doit savoir... mais pourquoi l'a-t-elle fait... par mépris pour moi... ou pour toi... Ou y a-t-il une autre raison... »

– Gideon, dit Garnet, d'une voix plus basse, je vous en prie dites-le-moi : vous *ne* lui *avez pas* demandé de ramener l'enfant ? Même maintenant, vous ne désirez pas spécialement l'avoir ? En tant que père de Cassandra vous ne désirez pas spécialement l'avoir près de vous ?... »

Ce fut à ce moment que, très soudainement, d'une voix qui ressemblait à peine à la sienne, Gideon dit quelque chose qui devait rester aussi inexplicable – en fait aussi impénétrable – dans son imagination que dans celle de Garnet, et qui lui causa, en secret, un profond tourment ; il s'entendit déclarer d'un ton sardonique : « *Suis-je le père ?* »

Pendant un long moment Garnet le regarda simplement. Elle n'arrivait pas à saisir ses paroles. Lentement, comme éblouie, elle écarta ses cheveux humides de ses yeux – essaya de parler – vacilla sur ses jambes – tout en le fixant. Ce fut seulement quand son visage se crispa de honte, de culpabilité, et s'imprégna d'un chagrin immédiat, qu'elle prit conscience de la terrible phrase qu'il avait dite. Il s'exclama : « Oh, Garnet, bien sûr ce n'est pas ce que je voulais dire... » mais elle s'était déjà détournée, et s'enfuyait de la

pièce, ses longs cheveux flottant derrière elle.

Il l'eût poursuivie aussitôt, et l'eût peut-être rattrapée, mais dans son émotion Garnet avait laissé tomber la bougie ; et il dut cette fois encore se mettre à quatre pattes pour essayer de la ramasser tandis qu'elle roulait sous le lit sans s'être tout à fait éteinte. « Putain de Dieu, pourquoi est-ce arrivé, sanglotait à moitié Gideon, heurtant le cadre du lit avec son épaule (car il avait une large carrure, et ne pouvait manœuvrer aisément dans cet espace étriqué), pourquoi suis-je harcelé comme cela, qui me joue cet ignoble tour, qui dois-je assassiner... Putain de Jésus de Dieu ! » s'exclama-t-il, attrapant enfin la bougie, et l'enlevant de dessous le lit. Et il cracha avec une grande passion sur la mèche, bien que la pauvre flamme se fût enfin éteinte. « ... J'aurais dû la laisser brûler, murmura-t-il, j'aurais dû tout laisser disparaître dans les flammes... »

Garnet s'enfuit donc, au paroxysme de la honte, sachant à peine ce qu'elle faisait, quel tournant prendre dans le couloir, quel escalier descendre. Elle s'enfuit, trop stupéfiée même pour pleurer, et se retrouva dans un vestibule non chauffé à l'arrière de la maison, puis devant une porte, se jetant contre une porte, tandis que les chiens surpris commençaient à protester en chœur. S'enveloppant dans son manteau elle se mit à courir sur la pelouse. Le clair de lune illuminait la longue colline qui descendait vers le lac – illuminait la colline mais non les bois environnants – et elle ne pouvait donc prendre qu'une seule direction. Pieds nus maintenant, les cheveux flottants, la jupe de sa jolie robe de soie commençant à se déchirer, elle courait, les yeux fixes, écarquillés. Son manteau fut arraché à ses épaules – arraché et emporté. Mais elle continua de courir, oubliant ce qui l'entourait, sachant seulement qu'elle *devait* courir, pour fuir l'horreur derrière elle, et disparaître dans le sombre lac qui murmurait devant elle. Des mots dénués de sens se bousculaient dans sa tête : Ô Gideon je t'aime, je ne peux pas vivre sans toi, je t'ai toujours aimé et je t'aimerai toujours – je t'en prie pardonne-moi...

(Un ange, pétrifié de souffrance ! Une crucifixion, devait songer plus tard lord Dunraven, vécue par cet adorable visage ! Mais quel spectacle *terrifiant* elle offrait cette nuit- là, courant comme une folle, vêtue en partie seulement, pour se noyer dans les eaux, glacées en mars, du plus horrible des lacs !)

Garnet s'enfuit donc. Et elle se fût sûrement noyée si, par la plus invraisemblable des coïncidences (qui ne fut, réflexion faite, raisonna lord Dunraven, pas moins vraisemblable que les multiples coïncidences dont il avait fait l'expérience dans sa vie, ou dont il

avait entendu parler par d'autres), n'avait surgi à ce moment dans l'allée des Bellefleur une voiture tirée par deux attelages de chevaux admirablement assortis, qui transportait Eustace Beckett, lord Dunraven, un lointain parent de grand-mère Cornelia qui avait été invité, à l'origine, pour l'anniversaire de l'arrière-grand-mère Elvira, mais qui s'était vu obligé, à regret, de refuser, tout en disant (avec une grâce qui parut plus aimable que sincère à Cornelia) qu'il aurait du plaisir à rendre visite une autre fois à sa cousine américaine. Un télégramme annonçant son arrivée avait été envoyé de New York, mais n'avait visiblement pas été transmis, car personne ne l'attendait au manoir. Comme la voiture montait l'allée, et passait devant la loge du garde, lord Dunraven vit, à sa stupéfaction, une forme de fantôme qui descendait en courant la longue, longue colline – courant pieds nus, malgré le froid – les cheveux voltigeant derrière elle – les bras écartés – et bien que cette vision fût très alarmante (car Garnet ressemblait *vraiment* à une folle) lord Dunraven eut la présence d'esprit et le courage de crier au conducteur de s'arrêter immédiatement ; il sauta à terre ; il poursuivit la fille jusqu'au bord même du lac où, comme ses cris n'avaient eu aucun effet sur elle, il fut forcé d'attraper son bras nu, pour l'empêcher de se jeter à l'eau.

« Non, non..., vous ne devez pas... Ma pauvre fille, vous ne devez pas... », cria lord Dunraven, hors d'haleine. La fille essaya de se dégager. Elle le griffa, et l'attaqua même – de façon tout à fait inoffensive, en réalité – avec ses dents, et se débattit avec une violence si démoniaque que sa robe fut presque arrachée, exposant la chair nue de son dos. « Je dis que vous ne *devez* pas », grogna Lord Dunraven, la maintenant enfin immobile, un instant avant qu'elle ne sombrât dans une inconscience bienheureuse.

Une autre voiture...

Une autre voiture, où s'entassaient des malles, et où se serraient, sans gêne aucune, les voyageurs, l'emmena : ainsi raisonnait Jean-Pierre, bien qu'en fait il ne réussît pas à la voir ; mais il vit, très nettement, son père avec sa perruque et son regard perdu.

Le lendemain, devant une taverne, il rejoignit un régiment qui partait pour Fort Ticonderoga ; et la nuit précédant son départ il ne rêva pas à la fille, mais à l'horrible château-prison que sa famille habitait depuis des siècles dans le nord de la France : ses murs monstrueux de vingt-cinq mètres de haut et de deux mètres de large, l'eau peu profonde de la douve, où flottait une écume verte, et qui dégageait une puanteur très désagréable.

Ticonderoga, le lac Champlain, Crown Point... Il partit vers le nord sans regarder de carte. Désormais il n'irait pas passivement au-devant de son destin : il le *forgerait*.

Le Vautour noir

Ce fut par une journée de juin sans vent d'une beauté à couper le souffle (quelques nuages à peine, diaphanes, délicats comme des boules de coton sauvage, frôlaient le bleu profond du ciel) que Vernon Bellefleur, qui avait désespéré pendant vingt ans d'être un poète (un véritable poète, selon ses propres termes : tous les autres se référaient à lui avec un accent fallacieux, sinon méprisant, comme au Poète), le devint enfin, très soudainement, grâce à une expérience d'une horreur révoltante. Et il le demeura pendant le reste de son existence, qui fut exceptionnellement longue.

« Une vie d'homme qui vaut quelque chose, entonnait souvent Vernon, est une allégorie continuelle... »

Mais quelle est précisément la nature de cette allégorie ? Toutes les vies d'hommes sont-elles allégoriques, ou seulement quelques-unes, les rares vies extraordinaires ?

Il aimait lire devant le Peuple. Devant les ouvriers que sa famille employait dans les champs ou à la minoterie, de braves gens simples, robustes, confiants, qu'on pouvait appeler, sans erreur possible, *le sel de la terre* : il aimait se tenir debout devant eux, serré dans sa veste trop étroite sous les bras, et boutonnée de travers, sa barbe en partie coincée par l'écharpe rouge vif qu'il nouait autour de son cou pour ces occasions-là, sa voix montant avec une intensité dramatique qui provoquait chez ses auditeurs une sympathie si profonde qu'elle se manifestait par des accès d'hilarité. (Mais *leurs* vies, leurs simples vies de travailleurs, étaient-elles allégoriques ?... Ou avaient-elles besoin, pour se transformer, de l'intervention transcendante du poète, de la poésie ?...) De toute façon il lisait, bien qu'il eût les genoux tremblants de l'audace de son entreprise (car il lisait dans les champs, debout sur une charrette ; ou sur un rebord de fenêtre dans la minoterie de Fort Hanna ; et même dans les tavernes surpeuplées du vendredi soir, où le patron, sachant que c'était un Bellefleur, exigeait qu'on lui accordât un minimum d'attention), et malgré les larmes qui jaillissaient de ses yeux, il lisait jusqu'au moment où il avait la gorge enrouée, où la tête lui tournait d'épuisement, et où, levant les yeux, il voyait que la plupart de ses auditeurs s'étaient éclipsés – car peut-être ses sonnets de trente-huit vers sur « Lara » étaient-ils d'une sincérité trop pénible

pour eux, ou trouvaient-ils trop difficiles, trop prenants, les mots de certains autres poètes, les héros de Vernon depuis toujours, qu'il lisait aussi :

*Ah ! qui peut oublier un être aussi beau ?
Qui peut oublier ses charmes discrets ?
Dieu ! elle est comme l'agneau à la blancheur de lait, qui bêle
Pour que le Seigneur le protège. Le Tout-Puissant,
Qui se réjouit de nous voir accepter ses dons,
Jamais ne donnera d'ailes à celui qui le prie
De détruire une telle innocence – et trompe vilement
Ce cœur de colombe. Chasser de son esprit
Une beauté pareille est impossible en vérité ; lorsque j'entends
Le poème qu'un jour sa main éveillait,
Je crois voir sa forme flotter, palpable, si proche ;
Ne l'ai-je pas vue cueillir dans la verdure
Une fleur humide de rosée, cette main qui souvent apparaît
Pour égrener sur mes yeux les gouttes frissonnantes...*

Parce qu'il accordait peu d'importance à ces choses-là, Vernon savait à peine son âge. Il avait, supposait-il, une trentaine d'années à l'époque de son grand choc – la scène, qui devait perpétuellement recommencer dans son imagination, de ce bébé soulevé dans les serres d'un gigantesque oiseau à l'allure de vautour, en partie écartelé, et même *dévoré*, dans les airs, sous son regard impuissant ; la dernière fois qu'un membre de la famille (qui avait été Leah) avait songé à célébrer son anniversaire remontait à un nombre d'années considérable, il devait avoir alors vingt-sept ou vingt-huit ans, il ne se rappelait plus exactement. Vernon ne grandira jamais, dit une fois Hiram, sans se soucier – avec un dédain si peu paternel – d'être entendu par son fils, qui se trouvait à portée de voix. Mais Vernon pensait qu'il avait *toujours* été adulte. Il n'avait pas eu d'enfance, n'est-ce pas ?... Ne s'était-elle pas achevée brutalement, cruellement ? Sa mère l'avait abandonné aux Bellefleur depuis d'innombrables années, et peut-être son enfance s'était-elle flétrie dès le départ. Il avait été, songeait-il quelquefois (bien qu'il n'écrivît rien à propos de ces sentiments il croyait que la poésie devait être « belle », rhapsodique, incantatrice), une sorte d'enfant de fées... Car bien qu'il fût né Bellefleur, il *ne* l'était absolument *pas* dans l'âme.

Aussi se querellait-il souvent, non seulement avec son père mais avec son oncle Noel et sa tante Cornelia, et ses cousins Ewan et Gideon qu'il avait toujours craints depuis l'enfance ; il savait qu'il était un aspect de Dieu, un fragment de la conscience de Dieu, dont l'apparence physique, autant que l'identité familiale, étaient sans

importance. Une fois, Ewan, l'air fanfaron, avec son cou de taureau, lui demanda (dans un langage un peu plus grossier) s'il avait jamais fait l'amour... « Avec une femme, s'entend » – et le regarda suavement, comme pour défier Vernon de *percevoir* même l'injure de ses paroles. Le visage de celui-ci s'enflamma et le picota violemment, mais il réussit à répondre, de sa voix douce habituelle : Non, non, cela ne lui était *jamais* arrivé, supposait-il, dans le sens courant du terme.

« Y a-t-il un autre sens ? » voulut savoir Ewan.

Il ignorait ce genre de grossièretés, et les excusait, car il était, imaginait-il, une sorte de personnage clownesque ; et de toute façon quel choix lui restait-il ? Quelquefois, lors de ses pérégrinations dans les collines, à des kilomètres de la maison, quand les tours du château se détachaient à peine sur l'horizon, il se laissait aller à penser avec chaleur que sa poésie serait un jour l'instrument de son évocation, loin de ces terribles êtres sans âme – ce serait l'instrument de son pouvoir – de sa renommée – de sa *vengeance*. Ah, s'il pouvait seulement découvrir la *characteristica universalis* – le langage exact et universel profondément ancré dans l'âme humaine – quelles vérités pénétrantes il prononcerait ! Comme Icare, il se construirait des ailes pour se libérer de cette vaste partie du monde, si belle, si sombre, si accablante (qui lui donnait si souvent l'impression, surtout dans les montagnes, et au bord du lac, d'être une rive du monde) ; au contraire d'Icare il *s'échapperait*, et vivrait dans le triomphe, car ses ailes seraient les ailes inviolables de la poésie. À ces moments-là son cœur battait douloureusement, et il désirait violemment empoigner quelqu'un – n'importe qui – même un inconnu – pour essayer d'expliquer l'extase qui gonflait son cœur – qui devait ressembler, croyait-il, à l'extase que le Christ avait connue – le Christ qui avait *seulement* désiré être le Sauveur de la misérable humanité déchue, des êtres mêmes qui n'avaient pas su entendre Ses paroles. Comme un homme pris au piège dans une tombe, dont la voix n'est pas assez forte pour franchir l'épaisse pierre qu'on a poussée dessus pour la refermer, il avait le désir de s'expliquer, mais était trop maladroit pour cela.

Ainsi il trébuchait, bégayait, tâtonnait, irritait, exaspérait, embarrassait et ennuyait les autres gens, et se rendait (ah, si souvent !) ridicule et méprisable. Un par un les enfants le dépassaient. Chacun d'entre eux l'aimait quelque temps – l'aimait beaucoup – le cherchait pour lui dire de petits secrets, se plaindre de l'indifférence ou de la cruauté des autres adultes ; lui faisait des cadeaux ; grimpait sur ses genoux, embrassait sa joue piquante, le taquinait, se moquait même de lui, et lui jouait des petits tours ;

mais l'aimait. L'un après l'autre, Yolande (Yolande, si douce, si jolie, si volontaire, qui lui avait brisé le cœur en s'enfuyant sans laisser, comme il avait sincèrement cru qu'elle le ferait, de message pour lui), Vida, Morna, Jasper, Albert, Bromwell, Christabel... Garth ne l'avait jamais aimé, Garth avait toujours été un peu méprisant à son égard, faisant des bruits grossiers et moqueurs pendant les cours ou les lectures de Vernon. Il y avait le doux Raphael rêveur aux yeux sombres, avec ses longues mains effilées, pâles, sa peau blanche, presque moite. Raphael qui était si timide qu'il avait pris l'habitude d'éviter, ces dernières années, non seulement ses frères et ses cousins tapageurs, et leurs amis, mais Vernon lui-même. Pendant une période Vernon et Raphael avaient été très proches. Vernon aimait à penser que le garçon était *son* fils, une sorte d'enfant de fées, car n'était-il pas improbable – grotesque – qu'Ewan, cette brute, cet ivrogne, fût le père de l'enfant ? Il avait emmené Raphael se promener avec lui, ils avaient partagé de beaux moments...

Car j'ai appris

À regarder la nature autrement qu'à l'heure

De la jeunesse insouciant ; écoutant souvent

La musique triste et tranquille de l'humanité...

Et j'ai senti

Une présence qui me trouble, pleine de la joie

Des hautes pensées ; du sens sublime

D'une réalité infiniment plus pénétrante,

Qui demeure dans l'éclat des levers de soleil,

Le bleu du ciel et l'esprit de l'homme :

L'âme et le mouvement qui animent

Toutes les choses pensantes, l'objet de toutes les pensées,

Et franchissent tous les obstacles...

... et pourtant, pour quelque raison, quand Raphael atteignit l'âge de onze ans, ils s'éloignèrent l'un de l'autre. Bien sûr cela vint seulement de l'enfant : Vernon n'avait jamais cessé de l'aimer. Mais le petit garçon se levait tôt et s'éclipsait avant le petit déjeuner, il passait tout son temps près de l'étang au nord du cimetière (on l'appelait l'étang du Vison, mais c'était le nom d'un autre étang, maintenant tari), et lorsque Vernon y allait pour être avec lui il sentait à quel point sa présence était mal accueillie : à quel point, lorsqu'il s'approchait de la rive marécageuse de l'étang, envahie par les roseaux et les saules, et apercevait l'enfant étendu sur le ventre sur son radeau, regardant l'eau, il violait grossièrement l'intimité du garçon, son âme même. C'était, songeait-il tristement, comme de marcher étourdiment sur l'aile d'un oiseau... Raphael s'attardait au bord de l'étang bien après le coucher du soleil, et ne rentrait à la

maison qu'à contrecœur ; il y jouait même sous la pluie ; même les jours de froid désagréable. (Que *fait-il* pendant tout ce temps, avait dit Lily exaspérée, se demandant si l'enfant devait être mis entre les mains d'un médecin, ou s'il avait simplement besoin d'une bonne fessée, et Vernon répondit, avec un peu d'arrogance : Que *fait* chacun de nous ?...) Mais il avait perdu Raphael et ne s'en plaindrait jamais. Maintenant il ne restait que Germaine : Germaine, cette beauté robuste aux joues rouges, avec ses yeux extraordinaires, pleins de mystère, et le bébé de Garnet, Cassandra, qui était bien sûr encore beaucoup trop petite pour apprécier la dévotion de Vernon. Et un jour, supposait-il, il perdrait aussi Germaine et Cassandra.

Et puis il y avait Leah.

Leah – « Lara » – sa Muse – son inspiration – sa folie.

Ewan avait demandé grossièrement à Vernon s'il avait jamais accompli l'acte d'amour avec une femme ; il ne lui avait pas demandé s'il avait jamais *aimé* une femme. La différence était sûrement essentielle. Vernon était tombé amoureux de la jeune femme de Gideon le jour même du mariage, à la réception, alors qu'il regardait les danseurs avec envie – son cousin Gideon et son épouse – la magnifique Leah Pym – Leah de l'autre rive du lac – la fille de Della Pym – l'une des « pauvres » Bellefleur. (Pauvres par fierté, disait-on, car Della eût certainement pu vivre au château si elle l'avait souhaité.) Il l'avait aimée alors et s'était contenté, au cours des années, de l'aimer à distance, comme un courtisan de l'ancien temps, lisant en sa présence (mais, hélas ! sans qu'elle lui prêtât toujours une oreille attentive) des poèmes nostalgiques, écrits par lui et par d'autres, *Ô lune, quelle tristesse dans tes pas*², et « Les manches vertes », et les tendres sonnets de « Lara », maladroits, ponctués de lourdes assonances ; empressé de faire des courses pour elle, de surveiller les enfants, de l'écouter avec sympathie se plaindre de la tyrannie de Cornelia. Mais ces derniers mois Leah n'avait pas toujours été une source d'inspiration. La réalité grossière, et merveilleuse, de sa grossesse, ce débordement physique, l'avait un peu démonté – il avait alors découvert que dans son imagination Leah était parfois plus belle qu'en chair et en os – mais la Leah de l'instant présent était plus excessive. Ses yeux étincelants le troublaient, et ses doigts noircis par l'encre d'imprimerie (car elle lisait tous les matins plusieurs journaux au petit déjeuner), et la vivacité de son esprit, sa façon de s'adresser à Hiram, même en présence de Vernon, dans un langage si émaillé d'allusions personnelles, de termes de finance et d'abréviations de toutes sortes qu'il constituait presque un code – un code que le pauvre Vernon ne pouvait espérer déchiffrer et qui lui était pénible.

Et elle était souvent impérieuse. Sa voix rauque devenait soudain perçante. Elle renvoyait le plateau du thé parce qu'une tasse était fendue, ou que le thé n'était pas assez chaud, ou que le dessus glacé d'un morceau de cake portait une entaille « ressemblant étrangement à la marque d'un ongle de pouce ! ». (Elle est terrible, chuchotaient les domestiques, parfois en larmes. Si pleine d'elle-même ! Et si grand était leur désarroi qu'ils parlaient souvent assez fort pour que Vernon les entendît.)

Bien sûr elle était toujours belle. Belle, elle le serait toujours, Vernon le savait. Bien que la douce plénitude de son visage se fût légèrement atténuée, laissant apparaître autour de ses yeux des rides presque invisibles, pour ainsi dire inexistantes, qui ne marquaient pas profondément sa chair, et ne se voyaient qu'à la lumière forte d'un soleil éclatant... (Elle avait perdu un poids considérable après sa grossesse, et elle continuait de maigrir. Car elle ne cessait de courir d'un endroit à l'autre – la capitale de l'État, Vanderpoel, Nautauga Falls, Port Oriskany, Derby, Yewville, Powhatassie, et même New York – et même à la maison elle se détendait rarement, comme autrefois, dans le jardin muré ou le boudoir de Violet. Même épuisée, affalée sur un fauteuil, elle pensait, pensait, planifiait, complotait, son esprit tournant sans arrêt comme l'aile d'un moulin à vent, dégageant une chaleur presque perceptible. Une fois Vernon l'avait réellement aperçue, par la porte entrouverte du bureau de Raphael, en train de parler au téléphone sur *deux* lignes à la fois, un combiné coincé solidement sur chaque épaule !) Mais Leah serait toujours une belle femme, se disait Vernon, poussant le soupir de résignation d'un amant, et il l'aimerait toujours ; et toujours elle appartiendrait à un autre homme.

Il errait dans la région du lac Noir, et dans les collines, partant parfois pour une semaine ou dix jours, arpentant les champs, les chemins et les rives des fleuves dans ses chaussures boueuses qui prenaient l'eau, portant sur la tête un vieux chapeau de pluie en caoutchouc dont Noel ne voulait plus, ou un vieux chapeau irlandais d'Ewan qu'il avait trouvé au bas d'un placard. Avec sa barbe grisonnante en désordre il paraissait plus vieux de quelques dizaines d'années, comme un personnage sorti de la mythologie, ou des brumes de la montagne, une écharpe rouge insolite nouée autour du cou, un pantalon taché aux genoux, une veste tantôt ample, tantôt étroite, qui quelquefois ne *lui* appartenait même pas. Tante Matilde lui avait tricoté un merveilleux gros chandail aussi épais qu'un manteau, avec des poches d'une taille généreuse pour

ses livres, ses papiers et ses stylos, et elle y avait cousu des boutons qu'elle avait elle-même sculptés dans du noyer ; mais un jour il rentra au manoir sans son chandail, frissonnant comme un imbécile sous la pluie, et il affirma qu'il était incapable – *incapable* – de se rappeler ce qui lui était arrivé. (Un homme qui perd l'un de ses vêtements, entonna Hiram, finira par tout perdre.)

Il errait donc, toujours à pied. Excentrique, mais sans doute pas « fou » (car il y avait dans les collines des gens bien plus fous), ni dangereux. Au cours de ses années de pérégrinations, il ne devait jamais rencontrer son cousin Emmanuel – devenu maintenant un personnage presque légendaire, dont les autres Bellefleur parlaient rarement, oubliant qu'il était le frère de Gideon et d'Ewan, et en le considérant comme un être lointain, au même titre que le fils de Raphael, Rodman, dont on savait si peu de chose ; bien qu'Emmanuel fût probablement toujours en train de tracer la carte de la région, couvrant chaque hectare à pied, s'apprêtant à revenir un jour triomphalement à la maison. Avec ses yeux vairons (qui surprenaient et amusaient toujours les enfants, mais mettaient parfois les adultes mal à l'aise), son apparence négligée et sa « poésie », Vernon devint célèbre dans la région ; bien sûr il était aussi connu comme un Bellefleur, et on ne l'approchait pas. Les fermiers qui conduisaient des camions sur les routes de campagne ralentissaient courtoisement quand ils le dépassaient, ne lui offrant jamais de monter (car *offrir* quoi que ce soit à un Bellefleur risquait d'être interprété comme une impertinence, de la part d'une personne socialement inférieure, et tout le monde vivait dans la terreur d'offenser ou d'insulter les Bellefleur : Ewan avait blessé une quantité d'hommes dans des bagarres, et Gideon aussi ; le mauvais caractère de Raoul était légendaire ; à son époque, Noel s'était conduit comme un voyou ; des dizaines d'années auparavant Hiram, sous certains aspects le personnage le plus sinistre de la famille, avait exercé son pouvoir en rachetant, à des prix très bas, des terres appartenant à des fermiers contraints à la faillite ; et bien sûr il y avait eu Jean-Pierre II qui un soir avait assassiné onze hommes, calmement et méthodiquement, à cause d'une « insulte » entendue par hasard), mais faisaient promptement halte si Vernon indiquait qu'il désirait être emmené. Et ils l'autorisaient à dormir dans leurs greniers à foin, ou à aider aux travaux de la ferme (bien qu'il fût d'une maladresse comique) en échange des repas. Ils aimaient Vernon – ils l'aimaient – quel que fût leur sentiment à l'égard des Bellefleur – et lui pardonnaient sa poésie burlesque qui croyait-il, pauvre idiot, sauverait un jour le monde. Et s'il parlait de la gentillesse d'un fermier au château, peut-être l'un des Bellefleur au cœur plus dur l'entendrait-il... Les Bellefleur étaient violemment

divisés au sujet de la religion – plus précisément, au sujet de *Dieu* – mais se trouvaient aussi en désaccord à propos de la question de l'existence du Mal, qui s'y rattachait. Que le Mal « existât » ou qu'il parût seulement exister ; qu'il *existât* dans un but précis (divin de par son étendue, sinon par le sentiment qui l'inspirait) ; qu'il n'y eût pas de Mal, mais une petite galaxie de maux, chacun se disputant sa part de chair humaine ; que le Mal fût simplement l'absence palpable du Bien (ce qui était considéré comme l'argument le plus paresseux) ; que, dans un univers donné, dominé par l'esprit, le seul Mal significatif pût n'être que spirituel ; ou, inversement, qu'il pût n'être que matériel, considérant la nature matérielle fondamentale de l'univers... ainsi discutaient les Bellefleur, parfois très passionnément, parfois avec un manque de courtoisie lamentable, échouant non seulement à se convaincre mutuellement, mais, par leur passion même, ignorant les subtilités qui, bien que rares, eussent peut-être stimulé leur développement intellectuel. (En vérité, on considérait quelquefois que l'esprit de discussion était la malédiction essentielle des Bellefleur – car tous les maux ne viennent-ils pas de là ?)

Pieux, aimable et obstiné, Vernon se considérait comme un « croyant tolérant », ou peut-être un panthéiste ; ce qui comptait, raisonnait-il, ce n'était pas le *contenu* de la croyance mais sa *profondeur*. Comme son Dieu englobait et absorbait tout, chaque parcelle de matière – le filigrane des synapses dans ce chef-d'œuvre d'habileté, le cerveau humain ; l'armure tachetée en forme de caisse de la vache marine ; le crissement aigu des rabots des scieries, le sourire joyeux de Germaine, l'adieu de sa mère en sanglots, la splendeur du mont Blanc, et le silence lugubre, absolu, du marais Noir –, comme son Dieu était identique à Sa création, il ne restait plus rien d'autre, il n'y avait plus de place pour l'élaboration des théories. Les cœurs vibrent, *Me voici, je suis ici de mon plein droit, j'existe, et par moi, l'esprit de toute la création*, et le sage, et certainement le poète, font écho à ce chant. (Mais il existe aussi un Dieu de la destruction, dit un jour Gideon à Vernon, des années auparavant, lorsque les membres de la famille le prenaient encore assez au sérieux pour se quereller avec lui, viens, je vais te montrer... Et il l'entraîna au pied de Sugarloaf Hill au milieu des buissons d'airelles enchevêtrés, où il lui montra avec un triomphe puéril, mêlé de colère, une biche en partie dévorée. La pauvre bête était pleine, visiblement – les chiens lui avaient ouvert le ventre – et sa gorge avait été si cruellement déchirée qu'elle s'était vidée de tout son sang – forcée de regarder (et ses yeux terrifiés, que les oiseaux n'avaient pas encore touchés, étaient ouverts et figés) le spectacle horrible des mâchoires avides des chiens qui la dévoraient.

Elle était morte en assistant à la mort de son fœtus. Et les chiens n'étaient pas particulièrement affamés, dit Gideon, regarde tout ce qu'ils ont laissé... Vernon eut un haut-le-cœur et s'écarta ; il ne pouvait plus s'arrêter de vomir, bien qu'il sentît l'excitation pleine de mépris de son cousin. Mais quand il se remit il dit : Gideon, les chiens ont besoin d'être nourris... nous mangeons, et nous sommes mangés... ne désespère pas. Gideon l'avait regardé fixement. Comment, que veux-tu dire, « ne désespère pas » ! Ne juge pas, chuchota Vernon. Ne désespère pas. Mais Gideon l'avait considéré sans le comprendre, comme le petit Raphael devait le considérer des années plus tard après lui avoir posé une question sur les sangsues. Ne désespère pas, ne juge pas, ne te mets pas à l'écart de Dieu pour ne pas être contraint de juger, implora Vernon, essayant de prendre le bras de son cousin irrité. Ne me touche pas, dit Gideon.)

La famille était aussi divisée, mais avec moins de détermination, au sujet de certaines convictions plus immédiates. Oncle Hiram ne croyait pas aux esprits, mais son frère Noel y croyait ; la plupart des enfants croyaient à l'homme géant des neiges dans les montagnes, et au Vautour du marais, ou Vautour noir, comme on l'appelait quelquefois (en réalité, les gens de la région l'appelaient quelquefois le Vautour Bellefleur), et la majorité des adultes – mais certainement pas *tous* – n'y croyait pas. Des Bellefleur affirmaient avoir vu l'énorme oiseau dans les montagnes, ou tournoyant autour du marais, mais cela semblait n'inspirer aux autres qu'un mépris amusé. Il y a d'autant plus de raisons de croire qu'il s'agit d'une farce, déclara une fois Della, puisque *Noel*, ce menteur maladif, affirme l'avoir vu.

Bromwell s'en tenait à une attitude détachée de scientifique, soulignant d'un ton pédant, mais très justement, qu'un *vautour* n'attrapait pas de proies vivantes, qu'un *mangeur de charogne* ne tuait pas, pour les dévorer, des êtres vivants ; donc le Vautour noir, s'il existait vraiment (il n'avait pas d'opinion à ce sujet, et ne sortit jamais de sa réserve, même après cette malheureuse matinée de juin) était improprement nommé. Mais personne ne faisait attention à lui, car il semblait absurde d'ergoter sur un simple nom, alors que la créature elle-même était une telle horreur.

Vernon n'eût jamais dit qu'il « croyait » au vautour, si la question lui en avait été posée, avant que l'oiseau n'apparût réellement dans le jardin muré (ce lieu entre tous !... le plus retiré, le plus intime, le plus *secret* de tous) car il n'avait jamais vu, à sa connaissance, un pareil oiseau, et il jugeait plus sage de minimiser les peurs des enfants. Cependant lorsqu'il l'aperçut avec sa tête rouge dénudée, ses plumes d'une blancheur insolite (aux pointes noires, comme

trempées dans du goudron), et son étrange queue fourchue, il sut immédiatement ce que c'était... Avant même d'avoir vu le bébé agrippé dans ses serres il se mit à crier. *Regardez ! L'oiseau ! Arrêtez-le ! Vite, un fusil !* – les paroles de Vernon sortirent de sa poitrine à la simple vue de l'horrible créature.

Mais bien sûr il n'y avait plus rien à faire. Le bébé était perdu. Comme s'élevaient du jardin les hurlements des femmes l'oiseau continua son ascension, avec une grâce puissante et bruyante, frappant déjà la proie impuissante dans ses griffes – la déchirant et la transperçant de son bec pointu – de telle sorte que des morceaux de chair et des filaments sanguinolents retombaient avec légèreté, semblait-il, vers la terre ; comme le linge qui flotte dans le vent le Vautour noir s'éleva au-dessus des branches les plus hautes des chênes, vision stupéfiante en cette journée de juin d'un bleu pâle si doux, emportant le bébé comme s'il n'avait été qu'un lapin ou un écureuil.

Vernon, qui revenait par hasard d'une promenade matinale jusqu'au fleuve, et qui se trouvait environ à vingt mètres au sud du jardin muré (car il s'approchait du manoir par l'arrière) se figea sur place un instant lorsque l'oiseau attaqua. Puis il se mit à crier. Ses cousins ! – les garçons ! – ils étaient toujours en train de tirer avec des fusils ! – et maintenant où *étaient-ils* ? – mais la minute d'après il se rendit compte que l'oiseau emportait quelque chose, quelque chose de vivant – d'humain...

Au début il pensa que c'était Germaine. Mais l'enfant était trop petit pour être Germaine.

Cassandra... ?

Le Vautour noir frappa donc, profitant (profitant, sembla-t-il, presque *rationnellement*) de l'absence de Leah dans le jardin : cela n'avait pas duré plus de cinq minutes ; car elle devait donner un coup de téléphone pour revenir sur une décision prise lors d'un appel précédent, fait sur un coup de tête à sept heures du matin. Cinq minutes d'absence ! Cinq minutes ! Que Lissa, une autre domestique, ou l'un des enfants plus âgés ne se fût pas trouvé là, à veiller sur le berceau, était un hasard, car le matin Germaine s'était sentie fiévreuse et irritable, et avait fait une telle crise au petit déjeuner que la terrasse était jonchée de tessons de verre, et que l'enfant avait été emmenée en hâte dans la nursery ; après cela Leah avait été si énervée (ainsi l'expliqua-t-elle sans arrêt par la suite) qu'elle n'avait pu *supporter* la présence de personne dans le jardin, pas même de la servante la moins encombrante. Et elle avait voulu être pour une fois seule avec Cassandra, et avec ses pensées, qui,

certains matins, se bouscullaient, jaillissant comme une cascade dans toutes les directions, la plongeant dans l'enchantement...

Mais elle ne s'était pas absentée plus de cinq minutes : certainement pas plus de dix minutes ; comment cette créature diabolique l'avait-elle *su* ?

Quand elle revint dans le jardin et vit l'oiseau quitter le berceau, battant l'air de ses énormes ailes, elle se mit à hurler immédiatement et s'élança en avant, agitant les bras comme si le Vautour noir avait été un oiseau ordinaire, facile à effaroucher. Puis elle vit le bébé ensanglanté qui se débattait entre ses serres et elle cria : *Oh, Cassandra..., non...*, un instant avant de perdre conscience, et de s'effondrer lourdement sur la terrasse en pierre.

(Où la trouva Vernon, quelques minutes après. Vernon, cet homme aux yeux fous et au discours incohérent, à la grimace convulsive, que Leah n'avait jamais regardé auparavant.)

1. William Wordsworth, *Tintern Abbey*. (N.d.T.)

2. Sir Philip Sidney, *Astrophel and Stella*, 31 > e > strophe. (N.d.T.)

Le Christ de Kincardine

À dix ou douze kilomètres au nord de Kincardine se dressa brusquement un Christ géant couleur de mastic, étendu sur Sa croix, personnage sans muscles ni relief, anguleux, efféminé, grossier comme une caricature de bande dessinée, *fatigué*. Trois gouttes de sang coulaient sur les joues creuses du Christ.

La femme dont le chauffeur de la voiture avait fait l'acquisition (à peine une heure plus tôt, dans un coin obscur, enfumé et surchauffé du bar Stan's Tropicana) se cala sur son siège, lui pressant le genou en un geste de frayeur enfantine, et elle rit, bien que ce spectacle ne dût pas lui être totalement inconnu. Ne vivait-elle pas dans les environs ?

Pas exactement dans les *environs*.

Mais vous avez dit que la famille de votre mère...

Oh, ils viennent de partout, ils sont dispersés aux quatre coins de l'enfer, dit-elle avec irritation. Elle s'efforça de voir le Christ quand ils passèrent, bien qu'elle fût calée sur son siège, tout près de l'homme qui conduisait la grande automobile crème. Mon Dieu, chuchota-t-elle. Puis elle rit gauchement de son erreur. Elle rougit, riant encore, de *cette* faute de goût... La croix elle-même devait mesurer près de cinq mètres. Le Christ faisait plus de quatre mètres de haut. De ses yeux mélancoliques, couleur de raisin, il contemplait la circulation sur la route. Le dos tourné à la ferme non peinte, Ses bras d'une pâleur mortelle écartés largement, d'une façon anormale. Il avait les cheveux noirs – noirs comme le goudron, ou l'aile d'un corbeau. Ses côtes saillaient, peut-être avait-Il été affamé avant d'être cloué sur la croix, Ses jambes étaient d'une maigreur pénible, des jambes d'enfant, quoique très longues. Quel destin stupide, songea brièvement le chauffeur du véhicule.

Quel drôle de chapeau on lui a mis là, dit la femme. Ses mots traînaient.

La couronne d'épines ?

Oh, oui... oui ! La couronne d'épines.

La femme avait appuyé, peut-être consciemment, sa cuisse chaude

gainée de nylon contre celle du conducteur, et à la vue du Christ au regard morose elle s'écarta légèrement. Elle dénoua son écharpe – d'un bleu clair transparent, plein d'étoiles – et la rattacha plus solidement sur ses cheveux. Elle s'éclaircit la voix. Je suppose qu'ils sont catholiques, dit-elle. Dans cette maison là-bas.

Dans le bar Stan's Tropicana, à six heures du soir, à la fin d'un après-midi chaud et brumeux, s'entassait une foule bruyante malgré l'atmosphère irrespirable : des routiers partant pour Port Oriskany, à huit cents kilomètres à l'ouest, des hommes des minoteries et de la fabrique de conserves, des ouvriers agricoles, quelques petits fermiers, un certain nombre d'hommes très vieux qui restaient tranquillement assis au fond, un verre de bière tiède à la main. Quatre ou cinq femmes seules, dont Tina, qui avait quitté pour le week-end son travail au rayon de mercerie et de vêtements d'enfants chez Kresge... Gaie, vacillant sur ses hauts talons, elle mettait des pièces dans le nouveau juke-box qui crépitait et brillait de lumières multicolores, paraissant, malgré la lenteur de son bras mécanique, incapable de commettre une erreur. Un grand homme aux paupières lourdes en gilet blanc taché lui donnait les pièces de cinq cents – un inconnu qui était venu (tout le monde l'avait su à Tropicana, quelques secondes avant son arrivée) dans une longue automobile basse couleur crème, une vraie merveille.

Il avait une bouche sensuelle, boudeuse, très attirante, au milieu de cette barbe un peu négligée. Assise à côté de lui au bar, Tina sentit son intérêt peser sur elle, elle le sentit clairement, bien qu'il parlât peu et parût incommodé par l'agitation qui l'entourait. Elle se pencha vers lui, tapotant le comptoir de ses jolis ongles vernis, accompagnant à mi-voix le chœur aigu du juke-box : *Non pas moi, non pas moi, non non non non non pas moi !...*

Quand la musique s'arrêta elle se glissa en bas du tabouret de bar, sa jupe collée (zut, comme c'est embêtant !) à ses fesses humides, et elle alla remettre le disque, consciente du regard de l'homme sur elle. *Non pas moi...*

Des pattes d'araignée, ses cils passés au mascara. Durcis et noirs. Coulant le long de ses joues comme des larmes... peut-être sur ses joues à *lui*... tachant l'oreiller. Et partout des marques grasses de son rouge à lèvres carmin : sur sa bouche, sa barbe, ses oreilles, son cou, sa poitrine, son ventre et ses cuisses...

Non pas moi, chanta-t-elle malicieusement, le teint rayonnant de bonne humeur, se balançant d'un côté et de l'autre pour tendre son chemisier de satin sur ses jolies épaules potelées : *Non pas moi, non non non non non pas moi. Non non non, non non non, non non non pas*

moi !...

J'ai cet air dans la tête, pas moyen de m'en débarrasser ! Mais je le trouve plein de charme. J'adore chanter. C'est drôle comme on se surprend à chanter, hein, quand on est seul, sans même se rendre compte de ce qu'on fait.

Vous avez, dit l'homme avec un sourire, une jolie voix.

Ça fait une semaine que je traîne ce rhume.

... une jolie voix.

Vous savez ce que c'est, ces maudits rhumes des foins.

Plus tard, conduisant sur la route, à une très grande vitesse, il se pencha pour ouvrir la boîte à gants et il en sortit une lourde flasque en argent de un demi-litre. Une chaîne d'argent comme celle que Tina portait à sa cheville gauche reliait le bouchon à la flasque... Vous habitez par ici, ou votre famille vit dans la région, vous avez dit que vous vous appeliez Varrell ?

Du côté de ma mère. Aux environs de Kittery. Mais ils habitent aussi là-bas – dans les montagnes – ils sont dispersés partout, vous voyez ? J'ai des cousins que je n'ai jamais rencontrés, dit Tina en riant, et que je ne veux pas connaître.

Elle but délicatement une gorgée du flacon. Si le bourbon lui parut être d'une qualité exceptionnelle elle n'en laissa rien paraître.

Mon père s'appelait Donahauer. Jake. Il a été tué à la guerre – il n'est jamais revenu, c'est tout – on le croyait dans un navire de transport, mais *il n'y était pas* ; et voilà. Maintenant, en réalité, je m'appelle Schmidt. Tina Schmidt. Vous n'avez pas connu Al, j'espère !

Le nom ne sembla rien lui évoquer. Ou peut-être n'avait-il pas entendu.

Qui ?

Al Schmidt.

Votre mari, vous voulez dire ?

Mon ex-mari. Dieu merci.

Elle lui passa la flasque et ses doigts se refermèrent lentement sur elle, caressant les siens.

Dans le bar Stan's Tropicana, tout au fond, ses cheveux pâles se fondant dans de longues volutes paresseuses de fumée diaphane, Nicholas Fuhr leva son verre débordant de mousse en un toast

moqueur. S'observant dans la glace, peut-être. Derrière le désordre des bouteilles et les taches laissées par les mouches... À côté, un chiffon de barman qui puait. Car bien sûr il y avait toujours des dégâts : de la vaisselle brisée, des liquides renversés. De la bière, des vomissures, du sang. Des chiffons trempés. Des lambeaux de vêtements ressemblant à des chiffons. S'il avait porté quelque chose sur la tête peut-être n'aurait-elle pas été touchée ; mais là, dans le bar Tropicana, levant gracieusement un verre comme s'il était – comme s'ils étaient tous – entier, il sembla, de nouveau, sain et sauf.

En voyant la voiture, garée dans le parking couvert de gravier et de mauvaises herbes, le cœur de Tina bondit. Ses yeux se plissèrent avec convoitise ; mais seulement un instant. Car elle n'était pas une *fil*le idiote, avide, vulgaire, mesquine, à moitié demeurée.

Elle lui posa quelques questions sur la voiture parce que ne rien demander eût paru, peut-être, peu vraisemblable.

... allemande ?

Allemande. Oui.

Je suppose, dit-elle avec coquetterie, passant légèrement le bout de sa langue sur ses lèvres, caressant le pare-chocs (qui brûlait, car le soleil de juillet était terrible), je suppose, dit-elle, en essayant de ne pas rire, que vous êtes un de ces hommes de la ville... vous savez... de Port Oriskany...

Il regarda dans sa direction mais sans la fixer elle. Ses clés de voiture à la main.

... comme autrefois, vous savez... les hors-bord sur le lac... les hydravions... qui passaient du whisky depuis le Canada. Une fois j'ai vu un hydravion la nuit. J'ai presque eu envie de courir sur la plage, vous voyez, et d'agiter les bras, de leur demander de m'emmener... vous savez, histoire de rire... Je n'étais qu'une gosse. Je ne savais rien. Dieu, dit-elle en frissonnant, lui souriant, ils m'auraient probablement descendue à coups de mitraillette.

Vous me prenez pour un gangster ? demanda l'homme au gilet.

Son visage sans rides paraissait durci, comme par une longue cuisson, incapable d'avoir une expression : mais il retint son souffle un instant, l'air amusé, et les coins de sa bouche remontèrent.

Un gangster de la ville ?

Oh, je sais que vous ne le *dir*iez pas, si vous l'étiez, s'écria gaiement Tina.

Vous croyez que je passe du rhum, la nuit ? Sur les lacs ?

Oh, plus *maintenant*, ça ne se fait plus *maintenant*, dit Tina en riant, le frôlant pour monter dans la voiture. Il lui tint la portière et il aima son odeur chaude parfumée, légèrement imprégnée d'un relent de sueur ; c'était une odeur qu'il avait déjà respirée de nombreuses fois. Mais d'une femme à l'autre il ne pouvait, bien sûr, en garder le souvenir.

Vous croyez que je suis un gangster de Port Oriskany. Il rit.

Elle s'installa avec grâce dans la voiture, consciente de son regard admiratif. Elle tira sa jupe noire étroite sur ses jambes d'un air presque guindé. Des bas, par cette chaleur ? Et des chaussures ouvertes derrière, avec de fines lanières noires, achetées à peine quelques jours plus tôt. Et la délicate chaîne d'argent autour de sa cheville gauche. Et les ongles de ses orteils peints en rouge.

Je ne crois rien, cria-t-elle gaiement. J'aime simplement l'odeur de ces sièges – ils sont recouverts en cuir, en vrai cuir ? – du cuir *blanc* ? Et le tableau de bord, là, fait d'une sorte de bois rare...

Six heures vingt-cinq. Six heures trente-deux. Il avait lui aussi le cœur qui battait – mais de façon sporadique, comme s'il obéissait à une logique interne qu'il ne pouvait contrôler. Nicholas Fuhr, se tenant debout là-bas. Mais bien sûr ce n'était pas Nicholas. Peut-être que *si* pourtant. Son regard obscurci dans la glace, glissant de côté d'un air accusateur.

Tu m'as forcé à tuer Nicholas, avait crié Gideon à Leah.

Je ne t'ai forcé à tuer personne ! Tu es fou, avait crié Leah à son tour.

Elle le gifla – il l'attrapa par le bras – il la jeta sur le lit. Le vieux lit craqua de frayeur sous son poids, surpris par le choc. J'aimais Nick, tu sais que je l'aimais, sanglota Leah. Comment peux-tu m'accuser de...

Tu ne l'as pas aimé assez, voilà ! cria Gideon. Tu n'aimes assez aucun de nous pour nous empêcher de mourir !

Mais Gideon n'était pas avec Leah, il était rarement avec Leah, il se forçait à écouter le bavardage entrecoupé de rires d'une femme très satisfaite. Il y avait une sorte de flirt entre eux ; au milieu de la conversation Gideon avala une bonne gorgée du meilleur bourbon de son père et se demanda pourquoi il avait si peu de saveur. Mais au cours de ces dernières années ce bourbon particulier avait aussi commencé à perdre de sa force.

Vous croyez que je suis un gangster ? dit-il encore en riant.

Eh bien..., ne le savez-vous pas..., il faut bien que *quelqu'un* le soit ! dit-elle avec esprit.

Vous ne m'avez pas dit votre nom, dit-elle d'un ton accusateur, effleurant son oreille de ses lèvres.

Mon nom, dit-il lentement. Je ne suis pas sûr d'avoir un nom.

Comment vous appellent vos femmes ?

Mes femmes ?

Oui ! Vous devez avoir toutes sortes de femmes !

C'était joyeux, c'était gai et inoffensif, un simple flirt.

Je n'aime pas qu'on m'appelle par mon nom, dit-il de la même voix absorbée.

Eh bien..., vous êtes marié ?

Non.

Si, vous l'êtes, *si*, vous l'êtes..., ça se voit.

Pas vraiment.

Eh bien, quoi alors ? Séparé ? Divorcé ?

Non.

Non... quoi ?

Non, rien.

C'était peut-être de la nervosité mais elle partit d'un éclat de rire puéril, comme s'il avait dit quelque chose d'extraordinairement drôle. Elle se tapa la cuisse du poing d'un petit geste farouche et ravi qu'elle avait sûrement déjà fait avec d'autres hommes. *C'était* gai, c'était joyeux et inoffensif, personne ne serait blessé.

Je parie que vous avez une femme, j'en suis sûre, dit Tina. Et je parie qu'elle est belle.

Gideon ne dit rien. Il appuya sur l'accélérateur.

N'est-ce pas qu'elle l'est, hein ? Belle ? Et riche aussi..., riche aussi. Je vous connais vous autres. Elle rit.

Vraiment ? Vous nous connaissez ? demanda-t-il.

Je connais votre espèce.

Il lui lança un regard, durcissant son visage. Puis il décida de sourire. Car pourquoi ne *pas* sourire ?... Nicholas n'avait pas le droit de l'accuser, au fond du bar Tropicana. Et peut-être Leah avait-elle

dit la vérité : ils n'étaient coupables d'avoir tué personne.

Son ton changea, devint cérémonieux, faussement cérémonieux : Que diriez-vous d'aller dîner à Nautauga House ?...

Ah, mais elle n'est pas habillée pour un endroit de ce genre ! L'idée même lui fait peur ; la dégrise. Alors nous allons d'abord vous emmener quelque part, dit-il vaguement, pour que vous achetiez un vêtement. Une demi-heure devrait suffire, vous ne croyez pas ?

Elle rit, encore un peu effrayée. Elle remua les doigts de pied. (Avec quelle rapidité, avec quelle rapidité miraculeuse, il lui offrait des choses : des vêtements, des vêtements coûteux, peut-être du parfum, des bijoux. Une fourrure d'été ? Elle avait vu, sur une photographie récente de journal, la « femme » d'un soi-disant gangster, une petite maigrichonne à la figure boudeuse qui n'avait pratiquement pas de seins ni de hanches, et elle portait, pour se présenter devant un tribunal de Chicago, un « boa en renard d'été »)... Mais vous ne savez pas encore si je vais vous plaire, Rodman, dit-elle, baissant la voix vulgairement.

Il murmura quelque chose qu'elle ne put entendre.

Vous êtes gentil, dit-elle, passant son bras sous le sien, et posant sa main sur le volant, à côté de la sienne. Sa main était immense – une paume si vaste, avec de longs doigts larges, puissants – elle était sûre qu'ils étaient extrêmement puissants.

Elle chanta encore à mi-voix. *Non non non, non non non...* Puis elle se mit à lui parler de son mari. Son ex-mari. Vous savez, Rodman, dit-elle, j'aime qu'un homme ait le sens de l'humour. Un homme qui soit prêt à rire de la vie, vous savez, qui ne se lamente pas devant sa bière, qui ne s'en prenne pas à tout le monde. Al se baladait avec un sac sur la tête ou je ne sais quoi de ce genre. Je vous jure. Ma petite fille – elle s'appelle Audrey – peut-être que vous la connaîtrez un jour – avait peur de lui, il avait si mauvais caractère. Il a été blessé à la guerre mais rien de spécial, on lui a donné une décoration comme à tout le monde, et alors, c'est tout ce qu'il a été capable de faire, de recevoir une balle dans la jambe, en fait c'est au derrière qu'il avait été touché mais il n'aimait pas le dire, il pensait que les gens se moqueraient de lui et c'est ce qui est arrivé. Audrey, vous savez ce qu'elle a dit une fois, elle le regardait en douce d'une fenêtre, il bricolait la voiture ou quelque chose dans l'allée, et elle a couru vers moi en me disant, tout excitée, comme c'était drôle, les trous que papa avait dans la figure étaient découpés juste à la place des yeux... Tina se mit à rire. Elle rit d'une façon extravagante, respirant bruyamment, hoquetant. Vous avez déjà

entendu quelque chose d'aussi dingue ? d'aussi drôle ? *Les trous que papa a sur la figure sont découpés juste à la place des yeux...*

Il se joignit à elle et se mit à rire. À gorge déployée. La lourde voiture filait sur la route. Sur la gauche, le soleil était encore loin de l'horizon mais le ciel, traversé de sombres nuages mystérieux, avait commencé à s'assombrir. L'air semblait meurtri, un léger ressentiment y planait. Mais les nuages étaient trop fragiles pour annoncer l'orage.

Ils se dirigeaient vers le nord, dans les montagnes. Mais Nautauga Falls se trouvait dans la direction opposée. Aussi peut-être ferait-il demi-tour.

Il freina. Et il tourna dans une étroite route de terre, un ancien chemin de bûcheron. Il conduisait un peu trop vite, aussi la voiture fit-elle un bruit de ferraille. La flasque échappa à Tina et heurta le tableau de bord, et le bourbon se répandit.

... Vous conduisez sacrément trop vite, dit-elle, surprise.

Pas pour des gens pressés, répondit-il.

Sur la crête montagneuse, à l'extrême bord de tout ce qu'il voyait, il y aurait peut-être un endroit supportable à ses yeux, d'où il pourrait considérer ce qu'il était : mais sans doute était-il dangereux d'y aller. Des hommes se hissaient jusque-là à la force du poignet... et jamais ils ne revenaient. Ils glissaient dans le vide, ou bien ils contemplaient trop longtemps le fond de l'abîme ; ils ne parvenaient plus à se rappeler d'où ils étaient venus, et encore moins pourquoi ils étaient arrivés là. *Là-bas*, très certainement, on oubliait que c'était le bord du précipice. On ne pensait même pas que ce pouvait être le centre d'un cercle parce que l'idée de cercle était absente, et qu'on ne pouvait s'y réfugier, comme dans les pensées formulées à l'avance.

Oh, regardez... Cet arbre... Il a dû y avoir un orage...

La route était infranchissable : un peuplier géant se trouvait couché en travers.

Très bien, dit le conducteur, sortez. Nous n'allons pas plus loin. Je veux voir si vous me plaisez.

Tina essayait sa jupe, que le bourbon avait éclaboussée.

Vous êtes drôlement *pressé* tout d'un coup, dit-elle d'un air maussade.

Mais la couleur lui monta aux joues et ses yeux se mirent à briller quand elle se glissa sur le siège pour sortir par sa portière.

Grognant, riant, essayant de baisser sa jupe. Gênée, car ses cuisses, découvertes un instant, toutes blanches, étaient si molles et fripées.

Mais il regardait le ciel. Il passa lentement les deux mains dans ses cheveux raides en broussaille. Large d'épaules, grand, très grand, mince, beau, mais portant ce gilet blanc taché, et une chemise bleu pâle qu'il n'avait apparemment pas quittée depuis plusieurs jours ; et sa barbe avait besoin d'être taillée. Ils passeraient probablement la nuit à Nautauga House. Où (Tina le savait, car un ami travaillait au tabac à côté de l'entrée) il y avait un coiffeur pour hommes...

Puis il se tourna vers elle, et la regarda. C'était la première fois qu'il *la* regardait. Elle lissa sa jupe et chancela, ses talons s'enfonçant dans le sol sableux, et elle essaya de sourire.

Très bien, dit-il, comme s'il ne saisissait pas son sourire, déshabillez-vous.

Quoi ?

Vos vêtements. Enlevez-les. Maintenant. Avant que nous ne rentrions. Je veux voir, dit-il doucement, avec un air de résignation mélancolique, si vous me plaisez.

Reflets

L'étang, l'étang du Vison, *son* étang, était maintenant au comble de son épanouissement ; luxuriant, rayonnant de tous ses reflets, frémissant d'une vie irrépessible, inestimable : la *sienne*.

Comme c'est beau !... Peut-on s'en approcher ?... Y a-t-il un sentier ? s'écriaient les visiteurs depuis le chemin semé de gravier. (Mais les rives étaient à présent envahies d'aulnes et de carmantine d'Amérique, de quenouilles, de jacinthes d'eau, de joncs des marais, de roseaux, de hautes herbes sans nom. Tant de carmantines d'Amérique, et si brusquement – comment, se demandait Raphael, avaient-elles poussé si vite cet été – ces tiges vigoureuses avec des douzaines de racines rouges avides, qui sortaient de l'eau en arc de cercle et replongeaient au fond de l'étang pour s'ancrer dans la vase. Et elles se développaient avec férocité sur tout le pourtour fertile de l'étang. D'un jour à l'autre Raphael devait dégager son étroit sentier secret.)

Hé, Raphael... C'est Raphael, là-bas ?... Raphael ? Il est là ?

Raphael ?...

Des voix inconnues. Les invités du château. (Car il y avait maintenant des visiteurs tout le temps. Mais ils trouvaient rarement le chemin de l'étang de Raphael.)

Reflets, au crépuscule, d'une biche et de son faon de six semaines. Se penchant pour boire. Prudemment, mais assez bruyamment ; faisant rejaillir des éclaboussures ; marchant sur des touffes de joncs qui s'enfonçaient lentement sous leur poids. Les yeux du faon étaient énormes mais ne se préoccupaient guère de voir. Le pelage de la biche était d'un étrange roux argenté. Tandis qu'ils buvaient, des vagues spasmodiques parcoururent la surface de l'eau, vers le centre lointain de l'étang.

Reflets des libellules à midi. Les rives, l'étang, les branches ombreuses des saules, habitées par les libellules ; une frénésie de chatoiements irisés, turquoise, onyx, jaune orangé ; leur tête monstrueuse, disproportionnée ; la vibration de leurs battements d'ailes.

L'étang en pleine maturité, au comble de l'épanouissement. Mais

au milieu de l'été les bêtes reposaient, épuisées – les grenouilles sur les touffes d'herbe, un serpent sur une pierre blanchie par le soleil – une tortue vorace, nouvelle dans l'étang comme aux yeux de Raphael, sur un tronc en partie immergé. Des algues vert vif, qui sentaient le soleil et la pourriture. Bien au-dessus mais attentif, observant la surface saumâtre et frissonnante de l'étang, comme s'il n'était qu'à quelques centimètres, le ciel pâle, immatériel, gris fondu, troublé par les tourniquets, les araignées d'eau et les vairons de vase.

La vie, reflétée dans l'étang, ou absorbée, engloutie par l'étang, sans reflet. Les serpents d'eau ondulant gracieusement, comme des joncs doués de vie, et silencieux. Silencieuses aussi les innombrables perches jaunes avec leurs rangées de minuscules rayures noires et leur appétit insatiable.

Raphael ?...

Tu ne nous aimes pas, cria brusquement Vida en lançant un coup de coude à son frère, pour une raison qu'il ne put déterminer. C'était l'anniversaire de quelqu'un. Raphael était sûr que ce n'était pas le sien... Il s'éclipsa, importuné et agacé par leurs jeux stupides. La polka des chaises, « le chas de l'aiguille », les charades, le chat, les parties de cache-cache et... Il n'était pas vrai qu'il ne les aimât pas. Simplement, il ne pensait jamais à eux.

L'étang frémissait, étincelait et tremblait, animé d'esprits secrets. Il voulait les connaître. Il les connaîtrait. Êtres dormants, êtres tourbillonnants, araignées, écrevisses, mille-feuilles, écuellés d'eau, têtards, horribles chabots noirs dans les eaux boueuses tout au fond. Accrochés aux herbes sous l'eau, de minuscules poux, presque microscopiques ; des bulles d'air crevant à la surface, empestant la pourriture comme les gaz du corps humain ; des bulles qui étaient en fait des globules vivants, gros comme des puces, et non de l'air et du vent.

Reflets de pinsons des marais, de merles perchés en équilibre instable sur les quenouilles, battements d'ailes dans les feuilles de saules. Une fois, à travers un enchevêtrement d'herbes à fleurs bleues envahies d'insectes, le grand oiseau aux ailes blanches avec sa tête nue et son bec pointu, volant très haut dans les airs, si loin qu'on ne pouvait entendre le bruit de ses battements d'ailes.

(Le Vautour noir, l'appelaient-ils. Dans la confusion, la fureur de leur deuil. Quel branle-bas ils causaient, avec leurs larmes bruyantes, leur chagrin, leur colère ! Des coups de feu résonnaient dans le marais, au bord du lac, jour après jour ; mais ils rentraient

bredouilles. Raphael se cachait, et observait, et quittait la maison aussi silencieusement que possible, et bien sûr on ne lui proposait pas d'accompagner les hommes dans le marais.)

Reflets d'un œil, multiplié des milliers – des milliers et des milliers ! – de fois, dans une seule goutte d'eau. Des yeux reflétant des yeux. L'étang était, bien sûr, d'une complexité plus vertigineuse que les ailes d'une libellule ; plus subtil que la peau mince comme du papier d'une grosse grenouille qui vient de muer ; plus espiègle que les moucheron rouges. Il n'oubliait jamais sa présence, venant caresser ses doigts hésitants de ses clapotis, réfléchissant, le consolant. Des yeux contemplant d'autres yeux perdus dans des yeux. Ces longs après-midi d'été où la brume de chaleur même paraissait assoupie, mais où tout vivait, vibrait intensément, par la pensée...

Reflets de mouches, de moucherons, d'oiseaux-mouches. Reflets de brochetons affamés, projetés à l'envers des grosses feuilles couvertes d'écume des nénuphars.

Reflets, trop soudains et trop vifs (rouges, vert olive et rouge) d'un cardinal et de sa partenaire, troublant la tranquillité de la méditation de Raphael.

Si je pouvais aller au fond, si je pouvais couler, enfouir ma tête dans la vase noire et tiède, si mes poumons étaient assez forts pour supporter la douleur...

Patience.

Immobilité.

Sous la mer obscure des ombres colorées qui dansaient dans le cinéma Rialto, ils s'étaient assis, occupant un rang entier, ravis comme des petits enfants devant leur nouvelle acquisition. (Plusieurs pâtés de maisons au centre de Rockland, à l'ouest, dans le comté d'Eden. Parmi ces immeubles se trouvait un vieux cinéma avec une marquise affaissée et une vaste entrée caverneuse voûtée dont le plafond bleu-vert très pâle était parsemé de paillettes qui ressemblaient à des écailles de poissons.) Ils mangèrent du pop-corn rassis beurré – *leur* pop-corn – et dévorèrent des boîtes de bonbons à la menthe – et ils eurent du mal à se rasseoir, même lorsque sur l'écran apparurent les images extraordinaires des actualités. C'était leur propriété, la propriété des Bellefleur, la façade de grès, les piliers de plâtre bon marché, les tapis « orientaux » usés et crasseux, les innombrables rangées de fauteuils qui descendaient peu à peu

vers la scène ; les rideaux écarlates passés, les multiples plis de velours ; les moulures décoratives noircies au plafond ; l'écran tout craquelé de fissures minces comme des cheveux. Mais ils ne possédaient pas le jeu des ombres colorées sur l'écran, aussi se rassirent-ils pour regarder : bientôt captivés, comme le reste des spectateurs clairsemés, par la mystérieuse histoire qui se déroulait tantôt dans les champs de maïs du Midwest, tantôt dans une ville tropicale, tantôt à « Paris ». Il y avait une femme très belle malgré un visage dur, avec des cheveux blond platiné tirés dans un chignon très serré, trop, ce qui, aux yeux du sceptique Raphael, lui donnait l'air d'un mannequin. Elle portait des robes qui moulaient ses seins, et même la courbe de son bassin. Il y avait une fille, sa jeune sœur, qui n'apparaissait que dans quelques scènes, au début, puis à la fin du film, lorsque la femme rentrait dans sa ville natale (très brièvement, car son amant moustachu, son amant pilote et millionnaire, la poursuivait à travers tout le continent), et cette fille – avec son joli visage franc, sa chevelure brillante couleur de blé, sa douce voix mélodieuse et son petit sourire – était tellement plus intéressante que la femme, tellement plus séduisante, que chaque fois qu'elle apparaissait à l'écran l'intérêt du public se ravivait ; on le sentait très nettement. Un si petit rôle, et pourtant – cette fille n'était-elle pas remarquable !

(Mais lorsque Raphael se pencha vers sa mère pour dire : N'est-ce pas Yolande ?... Lily feignit de ne pas comprendre. Ni même d'entendre. « N'est-ce pas Yolande ? » demanda Raphael, élevant la voix, et sa famille lui dit de se tenir tranquille – il y avait d'autres gens dans la salle, après tout. Après, quand les lumières revinrent, que les autres s'en allèrent et que les Bellefleur restèrent assis dans leur rangée de fauteuils, comme s'ils étaient profondément émus, subjugués par les miracles sans effort de l'écran et sa beauté presque surnaturelle, Raphael reposa sa question sur la fille – sur Yolande – car *c'était* certainement Yolande – et Lily répondit d'une voix vaguement étourdie : « Non, ce n'était pas elle, cette pensée m'a aussi traversé l'esprit mais ensuite j'ai regardé de plus près, et j'imagine que je reconnaîtrais ma propre fille si je la voyais », et Vida renifla avec mépris, disant : « Cette actrice était belle, et Yolande ne l'était pas... elle avait un vilain nez », et Albert ne fit que pousser un grognement amusé et déconcerté, et Leah dit, pressant la main de Lily : « Votre fille n'aurait que quinze ans, vous savez, et *cette* fille... cette jeune femme... avait au moins vingt ans. Elle a probablement été mariée et divorcée une demi-douzaine de fois. » Garth et Little Goldie, qui s'étaient assis de l'autre côté de l'allée, se tenant la main et riant en se partageant un sac de cacahuètes, affirmèrent ne pas avoir remarqué la fille du tout : il y

avait dans le film une fille qui ressemblait à Yolande ?... Non, ils ne l'avaient absolument pas remarquée.)

Et bien sûr il n'y avait aucune « Yolande Bellefleur » parmi les acteurs.

« Quelle idée idiote, Raphael, chuchota Vida en le regardant fixement. Tu deviens bizarre, je ne sais pas si je t'aime. »

Reflets qui jaillissent à travers les reflets. Visages émergeant à la lumière fantomatique du projecteur de cinéma, ou se dessinant dans l'eau noire immobile. (Mais il n'y avait pas une eau unique, une substance unique. Au lieu de cela il y avait d'innombrables couches de matière, des courants se mêlant à d'autres courants, des eaux multiples, des esprits multiples, inconnaissables.)

Comment est-il possible, se demandait Raphael avec une pointe de frayeur, que nous nous reconnaissons d'un jour à l'autre, et même d'une heure à l'autre ?... Tout évolue, change, devient fluide, transparent. Il vit la photographie d'un grand homme corpulent à l'expression soucieuse dans le journal, et ne se rendit compte qu'après avoir lu l'en-tête que cet individu était son propre père. Une fois, peu avant l'aube, où il s'était glissé hors de sa chambre sans réveiller les autres, et avait couru pieds nus sur la pelouse, le cœur gonflé d'un espoir absurde (ah, y arriver ! – y arriver sain et sauf, aussi vite que possible ! – pour s'assurer que l'étang n'avait pas disparu pendant la nuit, comme l'un de ses étranges rêves), il aperçut à quelque distance, dans la zone marécageuse contiguë à l'étang, sa grand-tante Veronica qui se hâtait en direction de la maison. Comme une somnambule, elle avançait les bras écartés et la tête droite. Des mèches de cheveux grisonnants étaient retombées sur ses épaules, ce qui la faisait ressembler, à la lumière voilée par la brume, à une très jeune fille. C'était deux ou trois minutes à peine avant l'aube, et les merles chantaient avec stridence ; du fond du marais un hibou appela. C'était étrange, très étrange, qu'elle se hâtât de rentrer au château, venant de la zone marécageuse non asséchée au bas du cimetière, marchant – glissant – avec tant de grâce, sans faire aucun bruit, sans remarquer son neveu debout, qui levait une main en un salut timide, hésitant, à dix mètres à peine... Raphael constata que les roseaux empanachés bougeaient à peine sur son passage.

Pourtant une minute après, contemplant les eaux ternes de son étang, Raphael put se demander s'il l'avait vue – s'il avait vraiment vu quelqu'un. Le marais était presque dissimulé par la brume. Des

nuages de brouillard se déplaçaient au-dessus du sol avec indolence, comme s'ils étaient vivants. Et de toute façon n'y avait-il pas d'autres gens, des membres de la famille comme des étrangers, projetés à plat sur l'écran d'un cinéma, impossibles à connaître, à reconnaître d'un jour à l'autre ?... Peut-être étaient-ils tous aussi désincarnés que des ombres, tous des reflets et des images.

Émergeant de l'eau frémissante, agitée, dans laquelle il entra pieds nus, un visage apparut : le visage d'un jeune garçon ; le visage ancien d'un enfant, terni par l'eau, grignoté par des courants invisibles. D'un geste tendre, comme s'il le prenait dans ses mains, l'étang le maintenait à la surface. Un visage d'inconnu, semblait-il. Avec cette curieuse expression pleine d'espoir...

Mais peut-être Raphael se trompait-il et cette expression était-elle dépourvue d'espoir. Peut-être *n'était-ce* rien du tout : simplement de l'eau, simplement de la lumière. Car si les eaux sombres n'avaient pas été là, le visage n'eût pas existé non plus. Il se fût évanoui aussitôt. Il n'eût jamais été.

Le mauvais fils

Même à l'apogée de sa gloire et de son pouvoir, au sommet de son extraordinaire existence – même lorsqu'il fut tout à fait évident qu'il ne pourrait manquer de devenir milliardaire avant plusieurs années (car la première moisson de quelque deux cents hectares de houblon lui avait rapporté des bénéfices dépassant largement son estimation toujours prudente, et la seconde moisson, de plus de deux cent cinquante hectares, ayant heureusement coïncidé avec de graves tempêtes qui endommagèrent les plantations en Allemagne et en Autriche, et firent monter merveilleusement les prix du marché mondial, lui avait valu des bénéfices encore supérieurs), et qu'il serait en mesure d'imposer plus énergiquement sa volonté en politique (n'avait-il pas *presque* convaincu le méfiant Stephen Field qu'il était, en dépit de sa réputation de discrétion et d'obstination, et de son attitude regrettable en public, l'homme qu'il fallait pour le poste de gouverneur en ces temps troublés) – même lorsque furent achevés les derniers compléments à sa magnifique propriété, le bain romain avec ses carreaux italiens hors de prix, la serre avec son dôme de verre et la pagode de marbre en face des écuries, et que ses centaines d'invités firent l'éloge du manoir avec des paroles enthousiastes qui eussent été gênantes si elles n'avaient paru tout juste appropriées – même alors, après l'écoulement d'une période si remplie d'événements qu'elle eût conjuré le pire de son amertume, Raphael Bellefleur se laissait souvent aller à de brusques accès de rage, à la pensée de son mauvais fils Samuel qui lui avait échappé.

Bien sûr Samuel ne lui avait pas « échappé ». Il se trouvait encore dans le château, dans la Chambre turquoise, sous le toit de son père. Et pourtant tout le monde se comportait comme s'il était mort, et Raphael admettait cette fiction, car le jeune homme n'*existait* certainement pas dans le sens habituel du terme.

Violet pleura la perte de son jeune fils si beau mais elle refusa de discuter de ce sujet avec Raphael. Nous savons ce que nous savons, murmura-t-elle, et ce dont nous ne pouvons pas parler.

Le vieux Jedediah restait à l'écart comme toujours, courtois, distant, détournant ses yeux noisette pâle pour éviter le regard de Raphael toutes les fois qu'ils se rencontraient. À moins que Raphael ne l'imaginât, son vieux père avait *honte* pour lui. Avoir perdu un

filz comme Samuel ! Un jeune officier brillant ! Et l'avoir perdu d'une telle façon !...

Au début, les jeunes amis de Samuel vinrent souvent en visite. Raphael leur donnait à manger et à boire mais il se retirait toujours du salon ; il ne supportait pas de voir les jeunes gens dans leur uniforme, aucun n'était aussi grand, aussi beau ni aussi vif que l'avait été Samuel. Il surprenait les murmures de leur conversation : Samuel reviendrait, Samuel réapparaîtrait un jour ou l'autre ; et quelles histoires il raconterait ! Il était inconcevable que Samuel Bellefleur fût mort...

Bien sûr qu'il n'est pas mort, dit l'un des lieutenants. Il choisit simplement de ne pas être avec nous.

Le pauvre Lamentations de Jérémie pleura la perte de son frère, déambulant dans un état de stupeur mélancolique, et ses yeux noirs et profonds comme des encriers étaient pitoyables à voir. Va-t'en, disparaîs de ma vue, gémissait Raphael, tu dois savoir que tu *ne feras pas l'affaire*. Et le malheureux garçon allait se glisser dans sa chambre et s'enfermait.

Raphael eût aimé se retirer du monde pour un temps, afin de pleurer convenablement son fils. Et pourtant... il était incapable de cesser de penser au monde. *Le monde. Le monde du temps, de la chair et du pouvoir*. Car le monde n'était-il pas toujours là, toujours en ébullition, même si on fermait les yeux pour ne pas le voir ? Le caractère sacré des montagnes Chautauquas, la solitude mystérieuse, voilée par les brumes, du manoir des Bellefleur, qui paraissait, aux yeux de nombreux visiteurs du sud de l'État, et à M. Lincoln lui-même (qui y était venu pour la première fois vers 1850, quand l'escalade du pays vers la guerre avait commencé à s'accélérer avec violence), situer le château hors du temps, et l'envelopper d'une aura isolée de ce monde, presque légendaire, perdirent bientôt tout leur charme pour Raphael : car, après tout, la propriété *lui* appartenait, *il* connaissait toutes les maladresses et les erreurs accablantes qui avaient été commises au cours de sa création et *il* était seul responsable de son entretien. Comme le Dieu de la création il ne pouvait raisonnablement trouver dans son œuvre une consolation, car – après tout – ne *lui* appartenait-elle pas ?

Il ne pouvait donc pas se retirer. Il ne pouvait éloigner du monde son intelligence insatiable, brillante, impétueuse, bien que ce fût en effet précisément ce que Samuel avait choisi de faire. Jedediah fut le seul auquel Raphael osa adresser quelques mots, non de chagrin

mais de colère confuse : Comprenez-vous, père, ce que ce garçon a fait !... Il est... il est... il est, sans motif et tout à fait délibérément, *passé de l'autre côté, chez les Noirs*.

Mais Jedediah avec sa chevelure blanche, distant comme toujours, comme si son âme demeurait encore dans les montagnes, se contenta de hocher vaguement la tête et s'écarta. Il était affligé – ou peut-être le prétendait-il – d'une surdité presque totale. Père, cria Raphael, le cœur noué dans sa poitrine, mon fils est passé dans le camp des *Noirs* !...

Les mangeurs de boue

Ce fut le soir lourd, étouffant du deuxième anniversaire de Germaine, au milieu d'une vague de chaleur prolongée (d'une durée de douze jours environ, avec à midi des températures qui allaient jusqu'à quarante degrés, un record dans la région de Chautauqua) que Vernon Bellefleur, décharné, impatient et brutal, avec sa « nouvelle » voix poétique, sa barbe cruellement taillée à ras, de telle sorte qu'elle ressemblait à peine à une barbe, et ses longs cheveux noués sur sa nuque avec une écharpe rouge tachée, éveilla à tel point l'hostilité d'un groupe d'hommes dans une taverne de Fort Hanna qu'ils se retournèrent contre lui dans une fureur d'ivrognes, et le jetèrent dans le fleuve Nautauga où il mourut. Ou du moins cela dut arriver ainsi : car comment Vernon, les pieds et les mains attachés avec de la corde à linge, Vernon qui était le seul des enfants Bellefleur à ne jamais avoir appris à nager, aurait-il pu éviter de se noyer dans ces eaux profondes et rapides ?...

L'été, la terrible chaleur, l'activité du château, les allées et venues, la mort de Cassandra, la surprise de la visite de lord Dunraven (et il avait promis à Cornelia qu'il reviendrait, après son voyage sur la côte ouest, passer quelques jours de plus au château avant de rentrer en Angleterre), les fréquents voyages de Leah, de Hiram et du jeune Jasper dans des villes lointaines : il se passait trop, beaucoup trop de choses, murmuraient les Bellefleur plus âgés. Il y avait l'inquiétante transformation de Vernon, après l'enterrement du bébé ; il y avait la campagne d'Ewan qui se présentait comme shérif du comté, qu'il commença assez paresseusement, avec une bonne humeur cynique, car bien sûr il s'en moquait – comment un Bellefleur pouvait-il *s'intéresser* à un tel poste ? – mais qui, à mesure que passaient les semaines, parut gagner de l'importance. Il y avait le problème de Gideon. (Mais en présence de Leah, il n'y avait bien sûr pas de « problème » – simplement il s'absentait souvent, il restait plusieurs jours sans rentrer.) Il y eut la vive déception du rejet, par le bureau du gouverneur, de la requête officielle de Jean-Pierre, où il demandait à être gracié (et le rejet était accompagné d'une note écrite à la main, et entièrement gratuite, disant que la « condamnation première » avait été « suffisamment clémentine » – une remarque qui rendit Leah furieuse, et elle jura qu'elle prendrait un jour sa

revanche sur Grounseil). Il y eut la surprise d'une lettre bizarre (et pas très bien écrite) aux nombreuses pages de Mme Schaff, adressée à Cornelia, qui se plaignait amèrement de sa belle-fille « entêtée » qui « possédait déjà, à son jeune âge, les vices de ses ancêtres » : Cornelia lut certains passages choisis à la famille, qui réagit par de grands éclats de rire, puis avec du ressentiment, et enfin avec une rage déçue. (Christabel, interrogée par sa mère et Cornelia, affirma qu'elle ne savait absolument pas ce que voulait dire Mme Schaff. « Peut-être parce que mes genoux me font mal quand nous nous agenouillons pour la prière, et quelquefois je me tortille, et une fois j'ai glissé en douce une écharpe enroulée sous mes genoux », dit la jeune femme, les larmes aux yeux.) Il y eut la surprise, qui eût été agréable si elle n'avait en fait profondément perturbé la famille, de la « chance » du jeune Bromwell – mais peut-être la « chance » était-elle un terme qui ne convenait pas : il avait publié un essai de trente pages dans une revue dont personne n'avait jamais entendu parler, *La Revue de l'étude du temps*, un essai dont les graphiques, les diagrammes, les formules, les données et le vocabulaire, si méticuleux, témoignaient d'un extraordinaire intellect (une note biographique sur Bromwell parlait de lui comme du collaborateur le plus jeune de la revue depuis sa fondation). Hiram fut le seul membre de la famille à tenter de lire l'article. « Ce garçon promet, c'est sûr, dit-il d'un ton évusif. Il y a sans doute peu de raisons pour que je continue de lui donner des cours de mathématiques... »

Une surprise plus agréable fut la visite prolongée de lord Dunraven. Il était, affirma-t-il, absolument enchanté par les montagnes, par la nature sauvage et les innombrables lacs : il trouvait stupéfiant que les Bellefleur vivent dans un univers aussi paradisiaque, avec tant... tant... avec tant de désinvolture, de *naturel*. Noel l'emmena pêcher le long de la rive nord du lac Noir (ah, ce lac, ce sinistre lac ravissant ! – il n'y avait rien de pareil dans toute l'Angleterre, et même en haute Écosse), et de petites expéditions de pêche ou de chasse furent organisées, bien qu'on eût observé que le cousin de Cornelia, en excellente santé à tous points de vue, et certainement, à quarante-deux ans, dans la fleur de l'âge, et plein d'un *enthousiasme* certain, se fatiguait plus facilement que les autres hommes ; une fois il s'endormit, ou glissa dans un état de stupeur inconsciente, sur le cheval de somme que Noel avait choisi pour lui, et ils durent l'attacher à la selle et au cou du cheval avec de la corde. Mais il aimait, répétait-il sans cesse, les montagnes – quelle *était* l'altitude des Chautauquas ? – et l'air était si frais, les lacs de montagne si beaux – au moins dans la nature sauvage que lui montrèrent les Bellefleur (car bien sûr, ailleurs il y avait des hectares de terre rase, laide, et des rivières souillées par les

minoteries et les usines, dont certaines appartenait aux Bellefleur eux-mêmes). Noel fit une réponse vague, ne sachant pas vraiment ce qu'il voulait dire, déclarant que bien sûr les montagnes étaient belles, mais qu'elles avaient été, croyait-il, un peu plus hautes dans le passé, pendant son enfance : il ne savait plus, peut-être le sommet le plus haut mesurait-il trois mille mètres ?... « Ah, rien de tout cela n'existe dans mon pays », dit lord Dunraven en souriant tristement.

Lord Dunraven était un peu moins grand que la moyenne, du moins selon les critères des Bellefleur, mais il avait de l'allure. Son visage avenant était fréquemment illuminé par des sourires qui plissaient ses traits et transformaient son apparence ; même avec ses cheveux touffus et grisonnants et ses tempes très dégarnies il pouvait paraître beaucoup plus jeune. Ses joues, d'un beau hâle cuivré, semblaient constamment échauffées par le vent ; ses yeux étaient clairs, pleins de bonté ; ses manières, quoique très étudiées et affectées, avaient de la grâce. Si les enfants Bellefleur se moquaient de lui dans son dos (ils trouvaient l'accent de Dunraven hilarant) ils se mirent néanmoins à l'aimer beaucoup, et Germaine avait pour lui une affection particulière. (Pauvre Germaine !... Non seulement elle avait perdu sa petite sœur Cassandra, mais son père était rarement à la maison, et maintenant même le cousin Vernon, qui avait toujours passé tant de temps avec elle, n'était jamais là.)

Lord Dunraven, Eustace Beckett, possédait une grande propriété dans le Sussex, et un hôtel particulier à Belgravia ; sa fortune était modeste en comparaison de celle des Bellefleur, mais il avait été l'unique héritier de son père, et vivait confortablement. La seule fois où il réussit à parler avec Garnet, après la scène terrifiante de la plage (personne n'était au courant, car bien sûr lord Dunraven respectait le secret de la jeune femme et son chagrin manifeste), il expliqua à la malheureuse fille qu'il était un « amateur » dans la vie et qu'il avait quelquefois l'impression, malgré son âge, et la fréquence des morts survenues dans sa famille, qu'il n'avait pas encore commencé à vivre. Et il sourit de son air hésitant, plein d'espoir, et la regarda avec une tendresse si franche, si enfantine, que Garnet se détourna toute confuse et murmura une excuse – car il fallait qu'elle échappât à sa présence – elle ne pouvait *supporter* sa gentillesse, ni le souvenir de cette scène abominable sur la plage. (Après que Garnet eut fui à Bushkill's Ferry, lord Dunraven demanda poliment de ses nouvelles à l'occasion, mais bien sûr personne ne lui parla de Cassandra, bien qu'on lui laissât entendre indirectement que le milieu familial de la jeune femme était assez ordinaire. Cependant lord Dunraven écrivit à Garnet, et lui envoya même des fleurs une fois au moins (rapporta Della), et parla d'elle

avec une chaleur naturelle, paraissant ignorer ses propres sentiments. Elle avait, supposait-il, beaucoup d'admirateurs ?... une jeune fille au charme et à la beauté si discrets... d'une si grande *délicatesse*. Peut-être même fiancée ? Eh bien, répondit sèchement Cornelia, *peut-être.*)

Ce fut peu après le départ de lord Dunraven pour son voyage en train à travers le continent (et cela amusa un peu les Bellefleur que leur hôte anglais n'eût aucune notion de l'immensité du continent, et ne parût pas capable d'en concevoir les dimensions même lorsqu'on les lui expliqua) que Vernon fut brutalement attaqué par un groupe d'hommes de Fort Hanna un samedi soir, dans une taverne située dans le pire quartier des quais de la ville.

Tout le monde dans la famille remarquait combien Vernon avait changé depuis la mort du bébé : après plusieurs jours de dépression léthargique, pendant lesquels il avait refusé de manger, il émergea de sa chambre en désordre avec sa barbe taillée à ras, ses yeux brillant de leur éclat dépareillé. La chambre empestait la fumée – il avait, dit-il, brûlé tous ses papiers – ses vieux poèmes – des notes pour des poèmes – et même certains de ses livres. Tout *cela* était terminé.

Il leur lut des fragments de ses nouveaux poèmes, mais sa voix était si dure et impatiente, et les poèmes si embrouillés – à propos de la « chute » de Dieu, du « divorce » entre l'homme et Dieu, de la méchanceté de Dieu, de son ignorance, de la suprématie considérable et solitaire de l'homme, du devoir de l'homme de se rebeller, de la stupeur des masses, de l'ensemble des masses mangeuses de boue – que personne n'arrivait à suivre, et que les enfants, autrefois embarrassés par la bonté exubérante de leur oncle, étaient maintenant gênés (et un peu effrayés) par sa colère. Au dîner donné en l'honneur du départ de lord Dunraven, que Cornelia avait organisé avec soin, et qui eut lieu dans la grande salle à manger avec ses élégantes peintures murales, ses tapisseries et ses lustres, et les meubles allemands d'une beauté exquise, quoiqu'un peu lourde, Vernon les désola tous en insistant pour lire un poème inachevé qu'il avait commencé dans l'après-midi, au cimetière. Il resta à sa place et lut, debout, sur des morceaux de papier qui tremblaient dans ses mains, puis il leva les yeux au ciel, fixant le plafond, et récita de mémoire toutes sortes de vers incohérents – certains sur le Vautour noir, d'autres sur la mort du bébé, mais la plupart sur des sujets sans aucun rapport : la trahison de l'homme par Dieu, la servilité de l'homme, la nature abjecte, ignominieuse de

l'homme, son égoïsme, sa vénalité, sa cruauté, sa lâcheté et son manque de fierté. Et plusieurs vers faisaient clairement allusion à une certaine famille qui avait, dit-il, exploité ses métayers, ses domestiques et ses ouvriers, et les terres, et qu'il *fallait* arrêter...

« Si ce salopard n'avait pas récité de la *poésie*, dit après Ewan, je lui aurais cassé sa sale gueule. »

Les jours suivants les Bellefleur apprirent, par des sources variées, dont une Della scandalisée, que Vernon errait de nouveau dans la campagne – qu'on l'avait vu à Contracœur, au pique-nique d'une église baptiste, à la vieille auberge de White Sulphur Springs, au village, à Bushkill's Ferry (où manifestement il se saoula joyeusement), et même aussi loin qu'Innisfail et Fort Hanna – impatient de parler à tous ceux, jeunes et vieux, qui voulaient bien l'écouter. Alors que dans le passé il avait rarement bu, et seulement des panachés (une boisson dont raffolaient les enfants Bellefleur, mais seulement quand ils étaient petits), il se mit à essayer de boire tout ce que les autres hommes prenaient – de la bière, brune et blonde, du whisky, du gin – et paya de nombreuses tournées, comme s'il avait fait ce genre de chose toute sa vie. Avec sa barbe taillée depuis peu, l'index tendu et la dureté, l'urgence dramatique de sa voix, il réclamait l'attention de ses auditeurs comme jamais auparavant, mais lorsqu'ils saisirent la nature de ses paroles – se rendant compte qu'il n'était plus exactement *gentil*, et qu'ils ne pouvaient plus rire de lui sans problème, ni l'aimer – ils furent gagnés par un malaise. Qu'était-il arrivé à Vernon Bellefleur, le « poète » ! Même le mot *amour* provoquait un froncement cynique de ses sourcils.

À Contracœur il harangua ses auditeurs ahuris au sujet de leur nature servile : s'ils abandonnaient leur âme immorale à ce Dieu satanique, eh bien naturellement ils n'auraient plus d'âme ! Sur la véranda vermoulue de l'auberge de White Sulphur Springs il lut d'une voix tremblante un passage sur l'échec méprisable de l'homme à réaliser son destin dans la *chair* et dans l'*histoire*, et il alarma plusieurs de ses auditeurs – des petits fermiers et des marchands âgés à la retraite – qui, n'ayant pas bien entendu, crurent qu'il lisait une déclaration de guerre. Dans le village même, si proche du manoir, qui appartenait presque totalement à sa famille, il parla d'une manière sardonique des Bellefleur, et reprocha leur passivité aux villageois. Pourquoi supportaient-ils depuis des dizaines d'années, en fait depuis des siècles, leur condition inférieure ?... Pourquoi se laissaient-ils exploiter ? Ils étaient des esclaves – des parasites – ils n'étaient pas *humains*. Il parla dans le même esprit aux métayers des Bellefleur, et ne parut pas remarquer le

ressentiment de ses auditeurs. À Innisfail et à Fort Hanna il lut de longs extraits passionnés d'un poème inachevé intitulé « Les mangeurs de boue », qui accusait manifestement la masse des hommes d'accepter leur propre dégradation et, en fait, d'en éprouver de la reconnaissance : n'importe quel compromis, tonna-t-il, pourvu qu'il mette fin au conflit ! Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Dieu traitât l'humanité comme Il le faisait, écrasant sous Son talon la masse des hommes et exigeant d'eux toutes sortes de déclarations d'amour pieuses et abjectes...

Les métayers étaient des esclaves, les ouvriers des minoteries et des usines étaient des esclaves. Leur empressement à se vendre (et à bon marché) les rendait moins qu'humains ; pourtant ils n'avaient pas la dignité des animaux, ni aucun de leurs bons instincts. Les ouvriers, s'ils s'organisaient, s'ils essayaient, pouvaient mettre les patrons à genoux, mais bien sûr ils étaient trop lâches pour ça : leurs premières tentatives pour former un syndicat, quelques années plus tôt, avaient été des échecs si sanglants, si effroyables qu'ils répugnaient même à *penser* à ces choses-là. Quelquefois il parlait directement en fendant l'air de son index osseux ; parfois il lisait ou récitait sa poésie, qui n'était pas du tout « poétique », mais ponctuée d'images dures, laides, souvent choquantes – les mâchoires dévorant d'autres mâchoires, des hommes comme des vers rampant sur leurs ventres, des armées de fourmis se jetant dans un torrent qui les emportait, des créatures dévorant des immondices et déclarant que c'était la manne, le fils de Dieu présenté comme un idiot bafouilleur. À Innisfail, lors d'un pique-nique de sapeurs-pompiers volontaires, il outragea à tel point un petit groupe d'ouvriers de la minoterie que seule l'intervention d'un policier d'État en congé (une relation d'enfance d'Ewan) permit de l'emmener de force, et lui évita sans doute d'être roué de coups.

Mais il n'y eut personne pour intervenir, ni pour le sauver, lorsque, le samedi soir suivant, dans la taverne de Fort Hanna près de l'ancien pont-levis, il en arriva à se quereller avec un groupe de jeunes gens. (L'un d'eux était, dit-on, Hank Varrell, un autre était un fils Gittings – bien que, par la suite, aucun témoin oculaire ne les identifiait officiellement, ni n'acceptât même de fournir des descriptions.) Comment Vernon trouva-t-il le moyen de venir à Fort Hanna alors qu'on l'avait vu à Nautauga Falls plus tôt dans la journée ; pourquoi alla-t-il dans cette taverne particulière, fréquentée par des hommes qui travaillaient dans la minoterie des Bellefleur, et qui s'étaient trouvés, à une époque, sous sa « direction » ; pourquoi insista-t-il, pris de boisson, pour s'adresser aux hommes dans les termes les plus intimes, les plus provocants (il parla d'eux

comme de ses *frères*, de ses *camarades*), nul ne le sut. « Il parlait comme un prêcheur, dit quelqu'un. Il était si sûr de lui... il était même *heureux*..., jusqu'à la fin. »

Ce jour-là la température avait dépassé trente-huit degrés, et une chaleur stagnante, immobile, semblait émaner de la terre même. Bien que la taverne fût au bord du Nautauga, le fleuve était à cet endroit d'une saleté innommable, dégageant une puanteur de soufre qui brûlait les yeux. Depuis des semaines courait le bruit, encore non confirmé, que la minoterie risquait de fermer, et naturellement les hommes étaient en colère, et naturellement ils interrogèrent Vernon à ce sujet ; mais il nia être un Bellefleur, il affirma ne rien savoir, et accusa les hommes d'être responsables de la situation dans laquelle ils se trouvaient. *Ils* avaient détruit le fleuve, *ils* avaient détruit leur propre âme !... « Et je suis des vôtres, cria passionnément Vernon. J'appartiens à la même race que vous ! Moi aussi j'ai dévoré la boue et j'ai dit que c'était la manne ! »

Comment les hommes réussirent-ils à entraîner Vernon, et à lui lier les mains et les pieds avec une corde à linge (qui était tendue entre deux arbres rabougris dans une cour voisine de la taverne), sans attirer l'attention d'une personne susceptible d'appeler la police, comment réussirent-ils à le porter en haut de la pente raide et jonchée de débris qui conduisait à la route, puis jusqu'au pont (qui était très animé le samedi soir), personne ne put l'expliquer. Il leur opposa visiblement une violente résistance, lançant des coups de pied et se débattant, au point d'entailler cruellement la lèvre de l'un des jeunes gens, et de casser une côte à un autre ; manifestement, au moment même où ils le jetèrent par-dessus le parapet, il leur lançait des hurlements de défi. On raconta qu'il tomba comme une masse, sombra, refit surface un peu plus loin, hurlant toujours, agitant ses bras et ses jambes comme un fou, et disparut de nouveau au milieu d'un cri féroce. On raconta qu'après, quand les jeunes gens s'enfuirent en s'essuyant les mains, riant, l'un d'eux cria à ses compagnons : « Voilà ce que nous faisons aux Bellefleur ! », et qu'un autre, non identifié, dit : « Voilà ce que nous faisons aux *poètes*. »

1. Un quartier résidentiel de Londres. (N.d.T.)

La pendule céleste

Heureuse Découverte, Félicité, Veille de la Toussaint, Miraculeuse Providence et *Pendule céleste* étaient les noms des énormes édredons de laine garnis de plumes que faisait Matilde, la tante de Germaine. Les couvertures s'allongeaient lentement sous le regard de Germaine, très lentement, carré par carré, tandis que tante Matilde bavardait avec grand-père Noel et sa petite-fille, ses doigts robustes travaillant sans cesse. Les mois passaient, et les années. *Jardin de verre, Gyroscope, La Danse* (une danse de joyeux squelettes), *Le Bestiaire, Le Marais noir* et *Les Anges*. Elles s'allongeaient carré par carré et finissaient par se répandre sur le sol et par cacher les pieds de tante Matilde.

« Pourquoi emmènes-tu Germaine là-bas, dans la maison de cette femme ? demandait d'un ton irrité grand-mère Cornelia. Matilde n'est guère un bon exemple, n'est-ce pas ?

– Un exemple de quoi ? demanda Noel.

– Leah n'aime pas ça, dit Cornelia.

– Leah n'a pas le temps de le savoir », dit Noel.

Cependant ils venaient souvent dans le « pavillon de chasse » de Raphael Bellefleur – une demi-douzaine de cabanes en rondins sur la rive du lac, à des kilomètres du manoir des Bellefleur. D'après la légende familiale, Matilde était venue s'y installer par pur *dépit* : elle n'avait pas réussi à être une Bellefleur, ni à trouver un mari convenable, aussi elle s'était simplement retirée dans les bois. Mais grand-père Noel dit à Germaine que ce n'était pas vrai. Matilde était venue s'installer de l'autre côté du lac parce que... parce qu'elle l'avait voulu.

« Est-ce que je peux aussi venir habiter ici ? demanda Germaine.

– Nous pouvons venir en visite, dit grand-père Noel, aussi souvent que nous le désirons. »

Germaine montait son nouveau poney Buttercup, et Noel son vieil étalon Fremont, impétueux mais paresseux. Et ils venaient *presque* aussi souvent qu'ils en avaient envie.

Grand-tante Matilde était une femme à l'ossature forte qui

chantait en travaillant, et avait l'habitude de se parler à elle-même. (Quelquefois Germaine l'entendait : *Maintenant où ai-je fourré cette cuillère, et vous, bande de diables, que faites-vous sur cette table !*) Si elle se sentait seule dans le pavillon de chasse jamais elle ne le laissait paraître : au contraire, c'était la Bellefleur la plus heureuse que Germaine connût. Jamais elle n'élevait la voix, jamais elle ne jetait quoi que ce fût par terre, et jamais elle ne se précipitait hors d'une pièce en pleurant. Le téléphone ne sonnait jamais – il n'y avait pas de téléphone ; les lettres arrivaient rarement ; bien que la famille désapprouvât fortement Matilde elle la laissait en paix. (Matilde était « étrange », elle était « têtue », disaient les Bellefleur. Elle était « obstinée » parce qu'elle tenait à sa solitude, et à faire des couvertures et des tapis pour gagner sa vie. Les réceptions ne l'intéressaient pas, ni même les mariages ou les enterrements ! – et elle voulait absolument s'habiller en pantalon, en veste et en bottes, et autrefois, en tant que fille de Lamentations de Jérémie, elle avait même insisté pour travailler avec les ouvriers agricoles ; une excentricité que les femmes Bellefleur ne lui pardonnèrent jamais. Elle eût mérité de naître homme, disaient-elles avec mépris. Elle eût mérité de naître dans la peau d'un paysan misérable vivant sur le flanc d'une montagne ; elle était indigne du nom des *Bellefleur*.)

Mais ils la laissaient en paix. Peut-être avaient-ils peur d'elle.

Elle travaillait donc à ses édredons, heureuse dans sa solitude, et grand-père Noel amenait Germaine en visite, et ils passaient de longs après-midi merveilleux : Germaine avait le droit d'aider Matilde à coudre, et Noel s'installait près du feu, sans ses bottes, en chaussettes, ses pieds frémissant de plaisir, une pipe coincée entre les dents. Il aimait papoter sur la famille – les projets que Leah avait ! – cette femme était si ingénieuse – et le comportement d'Ewan – et les problèmes de Hiram – et ce qu'Elvira disait à Cornelia – et ce que faisaient les enfants de Lily qui grandissaient ; les enfants grandissaient tous si vite. Matilde riait, mais parlait peu. Elle était profondément absorbée dans son travail. Noel se plaignait de la rapidité avec laquelle le temps passait mais Matilde n'était pas d'accord. « Quelquefois je me dis que le temps passe à peine, remarqua-t-elle. Du moins de ce côté du lac. »

Les édredons, les merveilleux édredons énormes !... que Germaine se rappellerait toute sa vie.

Heureuse Découverte : deux mètres carrés, un labyrinthe de carrés bleus, si enchevêtrés qu'on ne se lassait jamais de le regarder.

Félicité : des triangles rouges, rosés et blancs entrecroisés.

Fabriqués pour des inconnus, vendus à des inconnus, qui les payaient évidemment un bon prix. (« Pourquoi n'en achetons-nous pas un, disait Germaine à son grand-père, pourquoi ne pouvons-nous pas en emporter un à la maison ? »)

Pendule céleste était le plus grand édredon, mais Matilde le faisait pour elle – il ne serait pas vendu : de près il avait un aspect insensé parce qu'il était dissymétrique, avec des carrés qui contrastaient non seulement par leur couleur et leur dessin, mais aussi par leur texture. « Tâte ce carré, et maintenant tâte celui-là, disait doucement Matilde, prenant la main de Germaine, et puis celui-ci... Tu vois ? Ferme les yeux. » Une grosse laine, une laine fine, du satin, des dentelles, de la toile grossière, du coton, de la soie, du brocart, du chanvre, des plis minuscules. Germaine fermait les yeux très fort et touchait les carrés, les voyant avec le bout de ses doigts, les déchiffrant. Tu comprends ? demandait Matilde.

Noel se plaignait de ce que *Pendule céleste* lui arrachât les yeux. Il fallait se tenir très loin pour voir son dessin, et même alors il était trop compliqué – il lui donnait mal à la tête. « Pourquoi ne te contentes-tu pas de coudre une gentille petite couette en satin, disait-il. Quelque chose de petit, de joli.

– Je fais ce que je fais », répondait sèchement Matilde.

Quelquefois, de retour au château, Germaine fermait les yeux et revoyait le chalet de Matilde. Elle voyait les leghorns picorer dans la poussière, et l'unique vache laitière avec sa tête blanche ; et Foxy, le chat roux, qui était tellement plus gentil que les matous du château. (Les petits de Mahalaleel traînaient partout, sous les pieds de tout le monde, et c'étaient des chats d'une extraordinaire beauté, mais les femelles étaient très vives. On ne pouvait s'empêcher de les caresser – ils étaient si attirants – mais on risquait de se faire griffer.) Matilde avait un cardinal qu'elle gardait dans une cage en osier ; il gazouillait et criait comme un oiseau apprivoisé. Germaine voyait, dans son imagination, ses plumes rouges – son bec orange massif. Et les roses trémières au fond du jardin potager. Et, dans la remise où on se lavait, le baquet en bois avec un « pilon » – un long tube de métal, évasé en bas. Il y avait une baratte en grès avec une batte en bois. Un rouet. Un métier à tisser, dont Matilde se servait pour tisser ses tapis, par bandes de un mètre de large, avec des pelotes de chiffons teints. (Tisser était un travail difficile, encore plus même que de coudre les édredons. Il était particulièrement délicat de trouver le nombre de pelotes nécessaire à chaque rayure.) Dans la salle de séjour se trouvait une vieille cuisinière à bois en

fonte ; et le lit de Matilde, un simple lit à colonnes avec des rideaux blancs froncés, un matelas de plume et de feuilles de maïs, et l'un de ses édredons comme couvre-pieds. Les grands oreillers bien fermes de plume d'oie étaient recouverts de taies blanches amidonnées bordées de dentelle faite à la main. Germaine faisait souvent la sieste sur ce lit, avec Foxy pelotonné près d'elle.

« Pourquoi ne venons-nous pas habiter chez Matilde ? demanda Germaine d'un ton plaintif.

– Tu ne veux pas quitter ton père et ta mère, n'est-ce pas ? la gronda le grand-père Noel. Ne raconte pas de sottises ! »

Germaine mit un doigt dans sa bouche, puis un autre ; et encore un troisième. Et elle les suçà d'un air de défi.

Nightshade

Les Bellefleur superstitieux parlaient de Nightshade comme d'un *troll* (comme si quiconque avait la moindre notion de ce qu'était un *troll* !) mais il est plus raisonnable de supposer, comme Leah, Hiram, Jasper, Ewan, et d'autres Bellefleur « raisonnables », que c'était un *nain*. Pas tout à fait un nain ordinaire de la sorte qu'on pouvait trouver ailleurs, car Nightshade – bossu comme il l'était, avec sa bouche large, mince, presque sans lèvres, qui lui fendait entièrement le visage – était sans aucun doute un être insolite. D'abord il était d'une laideur affligeante. Si on voulait l'aimer, ou simplement le « prendre en pitié », son visage disproportionné mais ratatiné, avec ses yeux incolores comme des boutons, et la curieuse entaille sur son front (comme si, observa-t-on, quelqu'un l'avait frappé il y avait longtemps avec l'envers de la lame d'une hache), et ce large sourire sans joie exaspérant qui ne s'effaçait jamais, étaient un spectacle si répugnant qu'on se détournait effrayé, le cœur battant ; et les choses que Nightshade transportait dans ses multiples sacs de cuir et dans des boîtes (on racontait qu'ils contenaient des morceaux d'animaux séchés mais il n'y avait sans doute à l'intérieur que des herbes médicinales comme l'eupatoire, la valériane, la jusquiame, l'aconit, et, effectivement, la belladone¹) dégageaient une odeur nauséabonde qui s'intensifiait par temps humide. Bromwell estimait que Nightshade eût mesuré environ un mètre cinquante s'il avait été capable de se redresser : mais il était si affreusement déformé, avec sa colonne vertébrale voûtée et sa poitrine enfoncée, qu'il ne faisait pas plus d'un mètre quarante. Qu'il est triste, disaient les gens la première fois qu'ils le voyaient ; qu'il est émouvant, murmuraient-ils après l'avoir aperçu à plusieurs reprises ; mais il est *hideux*, il est *immonde*, dirent-ils enfin lorsque ni la pauvre créature ni Leah ne se trouvaient à portée de voix. (Le plus agaçant des mystères de la famille Bellefleur devait être le charme que Nightshade exerçait sur Leah. Car il réussit à acquérir une valeur extraordinaire dans son imagination, pendant la troisième et la quatrième année de Germaine, et une remarquable intimité avec elle – une intimité, hélas ! qui, bien qu'elle ne dépassât jamais le stade d'une relation affectueuse mais formelle d'une femme et de son domestique favori, suscita néanmoins, chez les ignorants, toutes sortes de suppositions cruelles, stupides,

malveillantes et obscènes.)

Nightshade vint demeurer au manoir des Bellefleur par hasard – en fait, à la suite d’une série de hasards.

Après la tragédie de la mort de la petite Cassandra, un certain nombre d’hommes Bellefleur, accompagnés, à différentes reprises, par des amis, des voisins et des parents en visite (dont Dave Cinquefoil et Dabney Rush), partirent, armés de fusils de chasse, de carabines, et même d’un pistolet à répétition appartenant à Ewan, à la recherche du Vautour noir, qui, croyait-on, vivait au fin fond du marais ; mais leurs expéditions furent vaines. Ils tirèrent sur un nombre considérable d’autres animaux, que dans leur déception bien naturelle ils tuèrent ou laissèrent pour morts – des cerfs, des lynx, des castors, des putois, des lièvres, des lapins, des ratons laveurs, des opossums, des rats musqués, des rats, des porcs-épics, des serpents (des crotales, des serpents à collier, des mocassins d’eau), et même des tortues et des chauves-souris ; et une grande variété d’oiseaux, surtout des hérons, des faucons, des aigles, et des aigrettes ; qui ressemblaient un peu au vautour meurtrier – mais ils repartirent, épuisés et amers, sans avoir atteint le but de leur chasse. Gideon, qui, ces dernières années, n’avait guère manifesté d’intérêt pour la chasse, était particulièrement décidé à tuer le Vautour noir, et dirigea presque toutes les expéditions dans le marais ; même lorsqu’il se fit mordre par un serpent il insista, malgré sa fièvre, pour accompagner les autres hommes. Il ne parlait jamais de Cassandra, et encore moins de Garnet, mais il parlait souvent du Vautour noir, et de la façon dont il allait le traquer – il n’aurait de cesse que l’oiseau ne fût abattu. (Bromwell disait souvent à son père qu’il devait bien sûr exister plus d’un oiseau de cette espèce, bien que la légende prétendît que le Vautour noir était unique – car comment, autrement, demandait d’un ton guindé ce garçon courtois, cette créature pourrait-elle se *reproduire* ?) Mais chacune des chasses organisées se solda par un échec, et Gideon devint de plus en plus amer. Il proposa une fois d’enflammer le marais tout entier – quelque trente ou quarante hectares – en y jetant des bombes incendiaires : Ewan (qui venait d’être élu, à une faible majorité, shérif du comté de Nautauga) ne pouvait-il obtenir l’équipement nécessaire ?... Mais Ewan écarta cette idée d’un éclat de rire, c’était sûrement une plaisanterie. Nous finirons par tuer cet oiseau, dit-il. Ne t’inquiète pas, il ne nous *échappera* pas.

Pourtant les semaines passaient, et le Vautour noir ne fut même pas repéré, encore moins abattu.

Par une heureuse coïncidence arriva au manoir, après une

absence de nombreuses années (personne ne put se rappeler exactement combien, pas même Cornelia), Emmanuel, le frère de Gideon, qui était parti explorer les Chautauquas afin d'en dresser une carte précise : car même à l'heure actuelle les cartes étaient sommaires et peu sûres. Emmanuel réapparut dans la cuisine un après-midi avec sa veste en peau de mouton et ses chaussures de marche, portant un sac à dos usé, et il demanda au cuisinier, de sa voix douce, presque monocorde, s'il pouvait manger quelque chose. Le cuisinier (engagé depuis peu, après la débâcle de la réception pour l'anniversaire de l'arrière-grand-mère Elvira) ne savait pas qui il était mais il reconnut le nez des Bellefleur (celui d'Emmanuel était un long nez droit comme un bec avec des narines très petites), et il eut l'intelligence de le servir avec discrétion et sans faire d'histoires. C'était un homme extrêmement grand, peut-être de la taille de Gideon, avec des cheveux bruns argentés qui lui tombaient jusqu'aux épaules, et une peau bronzée, épaisse comme du cuir, qui brillait d'un éclat métallique – du sel, ou du mica –, et de longs yeux étroits, impassibles, dans lesquels la pupille noire flottait comme un têtard, avec une petite queue recourbée. Il eût été difficile de déterminer son âge : il avait la peau si tannée qu'il paraissait sans âge, hors du temps ; il devait avoir environ l'âge de Gideon et d'Ewan mais il semblait beaucoup plus vieux, et en même temps curieusement plus jeune. Un domestique courut chercher sa mère, et bientôt toute la maisonnée fut alertée, et la plupart d'entre eux vinrent se presser dans la cuisine, mais Emmanuel continua de manger son ragoût de bœuf, mâchant lentement chaque bouchée, souriant et hochant la tête en réponse à leurs questions excitées.

Bien évidemment – et à la grande surprise de sa famille – il n'était *pas* rentré à la maison pour de bon ; il avait l'intention de ne rester que quelques semaines au manoir. Son projet de cartographie n'était pas terminé. Il dit tout bas, pour répondre à une exclamation de Noel, qu'il était *loin* d'être achevé, et qu'il lui faudrait encore des années d'exploration... Des années ! s'écria Cornelia, essayant de lui prendre les mains, comme pour les réchauffer, mais que veux-tu dire ! Emmanuel se dégagea, sans expression. Si son visage avait un air étonné, à demi souriant, c'était à cause de ses longs yeux obliques, car ses lèvres restaient parfaitement immobiles. Il expliqua calmement que le projet qu'il s'était promis de réaliser était difficile, et même inhumain, et que bien qu'il eût déjà couvert des milliers de mètres de parchemin avec ses levés de terrain et ses notes, il était en réalité loin d'avoir fini, et que d'abord, le sol changeait tout le temps, les torrents déviaient de leur cours, les montagnes étaient différentes d'une année à l'autre (et même d'un jour à l'autre, dit-il solennellement à la famille, elles s'érodaient : le mont Blanc ne

mesurait plus que deux mille sept cents mètres d'altitude, et perdait une fraction de centimètre par heure), et un cartographe exigeant ne pouvait rien considérer comme acquis, bien qu'il eût reporté une fois assez judicieusement, sur le papier, tout ce qu'il savait. Mais est-ce que c'est important, l'interrompt Noel, avec un rire gêné, je veux dire, tu sais, un centimètre ici, un centimètre là !... N'est-il pas temps que tu commences à penser, Emmanuel, au mariage..., à te fixer..., à t'installer *ici* parmi nous... (Ce fut peut-être à ce moment précis qu'Emmanuel décida de ne pas rester au manoir aussi longtemps qu'il en avait eu l'intention ; mais son visage resta impassible tandis qu'il écoutait les remarques de son père. Il devait repartir le matin du quatrième jour de sa visite, expliquant à l'un des domestiques que le manoir était trop chaud pour qu'il y dormît confortablement, et que la proximité des plafonds l'oppressait. Et un certain ravin près du lac Larme-de-nuage l'agaçait, car il était brusquement convaincu, sans savoir comment, qu'il l'avait mal situé sur sa carte.)

Mais avant de partir il put répondre aux questions de Gideon à propos du Vautour noir. De son lourd sac à dos en toile huilée il sortit un rouleau de parchemin qu'il ouvrit soigneusement, l'étalant sur une table, expliquant que cette « carte » grossière et en réalité tout à fait insuffisante était censée représenter le marais désolé et les terrains marécageux au sud du mont Chattaroy, qu'il avait déjà parcourus enfant (en vérité, Gideon ne l'avait-il pas accompagné lors de l'une de ses expéditions ?), et où il était retourné quelques années auparavant, mais sans se convaincre tout à fait qu'il les connaissait. Cependant, dit-il, pointant l'index (dont l'ongle était recourbé comme la serre d'un aigle), je suis raisonnablement certain que l'oiseau que tu cherches se trouve dans cette région *ici*. Et il indiqua une région d'îles et de lacs à trente kilomètres environ au nord du manoir des Bellefleur.

Gideon se pencha au-dessus de la carte, prenant soin – car son frère paraissait assez nerveux – de ne pas la toucher. Les lignes sinueuses et compliquées lui donnaient le vertige ; il n'avait jamais vu une carte comme celle-là ; et les quelques mots qui s'y trouvaient inscrits étaient manifestement des noms indiens, maintenant inusités, effacés de la mémoire. Mais il pourrait, se dit-il, parvenir sans difficulté jusqu'au repaire du Vautour noir... Ils avaient visiblement sous-estimé sa distance par rapport au lac.

Il se redressa en souriant. Il eut envie de prendre son frère dans ses bras et de l'étreindre ; mais il maîtrisa son élan. Cet oiseau, cette créature, ce maudit fils de pute, s'écria-t-il en riant, ne nous échappera pas.

Tandis que l'échec scandaleux des expéditions précédentes n'avait pas refroidi l'ardeur de Gideon, mais semblait, au contraire, l'avoir renforcée, les autres hommes – Ewan en particulier, qui était occupé par ses nouvelles responsabilités – montraient un certain découragement ; et le temps devenait plus frais de jour en jour. (Après la terrible vague de chaleur de la fin août une barre de froid était descendue des montagnes et avait provoqué une gelée précoce le premier jour de septembre.) Aussi Gideon ne réussit-il à persuader que Garth, Albert, Dave Cinquefoil, et un nouvel ami nommé Benjamin (qui partageait la fascination de Gideon pour les voitures) de l'accompagner à la chasse.

Ils prirent l'un des camions de la ferme, et firent environ vingt kilomètres au nord, sur des routes de terre, des chemins et des pistes de bûcherons, jusqu'à l'endroit où ils durent renoncer et partir à pied ; à ce moment précis une légère pluie glacée se mit à tomber, bien que le ciel parût clair. Gideon fit généreusement passer à la ronde sa flasque de bourbon mais but très peu lui-même. Il était presque désespérément anxieux d'aller de l'avant. Au début les autres essayèrent de le suivre, puis ils se laissèrent distancer peu à peu. Garth était le seul à avoir réellement vu le Vautour noir : il l'avait aperçu, à moins que ce n'eût été un oiseau très semblable, alors qu'il chassait le chevreuil à queue blanche, quand il avait douze ans. Albert ne l'avait jamais vu, mais il y croyait dur comme fer. Le jeune Dave Cinquefoil et Benjamin Stone n'avaient bien entendu aucune idée de ce qu'ils chassaient – ils savaient seulement que l'oiseau avait emporté et dévoré un bébé, et qu'il fallait le tuer. Gideon s'était convaincu d'avoir vu le vautour une fois, des années auparavant, mais dans son imagination la créature était une forme vague et chatoyante, un oiseau fabuleux jailli de vapeurs fumantes avec un œil rouge menaçant et un bec comme un poignard. C'était un monstre et il fallait le tuer. Il avait, après tout, emporté un enfant Bellefleur... il avait emporté *son* enfant.

Ses longues foulées désespérées éloignèrent Gideon des autres, mais il n'y prit pas garde. Une dangereuse façon de chasser, mais il n'y prit pas garde. Dans le lointain il entendit un bruit curieux : sur le moment il pensa à un bowling (car il fréquentait certains bars avec des bowlings au bord des routes, où, au cours des mois, il avait fait de nouvelles connaissances intéressantes) ; puis il se dit que ce devait être le tonnerre, qui grondait très bas ; il se demanda ensuite si ce n'était pas une cascade. Il escaladait une crête, laissant les terrains marécageux à sa droite, et il était très vraisemblable qu'un petit torrent ou une rivière descendît de l'autre côté. Il *pensa* qu'il y

avait peut-être une cascade – il croyait être venu chasser dans cette région, de nombreuses années auparavant.

Le bruit de tonnerre monta, puis retomba et s'arrêta. Mais il était venu d'un endroit tout proche. Gideon, haletant, arriva en haut de la crête comme le soleil se mettait à briller, dégageant une chaleur soudaine de plein été. À sa droite le marais exhalait une forte odeur saumâtre de pourriture et les hautes herbes pâles comme l'avoine dans lesquelles il plongea sentaient l'humidité et le chaud. Il fut tout d'un coup très excité – il entendit des rires devant lui – il leva son arme et effleura légèrement l'une des deux détente de son doigt tremblant.

Et puis – et puis, au sommet du monticule herbu, il découvrit à sa stupéfaction un groupe d'enfants. Ils jouaient dans une prairie. L'herbe était courte, et très verte ; elle était coupée suffisamment à ras pour être un pâturage, mais Gideon était certain qu'aucun animal ne venait y brouter. Les enfants jouaient d'une manière tapageuse, poussant des cris, émettant des rires perçants. Ils jouaient aux boules – sur l'herbe – ce devait être le pique-nique d'une école – mais pourquoi empiétaient-ils sur la propriété des Bellefleur, et qui étaient-ils ? – et où était leur professeur ? Le bruit des boules de bois (qui avaient à peu près la taille des boules de croquet) heurtant les crosses était d'une force disproportionnée, comme si l'écho résonnait dans une petite pièce, ricochant sur un plafond bas. Gideon tressaillit. Le rire aigu des enfants était aussi extrêmement sonore. Bien que d'ordinaire Gideon aimât les enfants et même l'idée des enfants il s'aperçut soudain que *ceux-ci* ne lui plaisaient pas et qu'il se ferait une joie de les chasser de ses terres...

Il descendit donc la pente en criant après eux. Ils se retournèrent, stupéfaits, le visage crispé par la colère, l'expression belliqueuse, et il vit que ce n'étaient pas des enfants – mais des nabots – une quinzaine ou une vingtaine de nabots – ou étaient-ce (car leurs têtes paraissaient anormalement grosses et leurs corps étaient difformes, parfois d'une façon très grotesque, avec une bosse entre les épaules et la poitrine enfoncée, tordue) des nains ? – mais pourquoi empiétaient-ils sur ses terres – et d'où sortaient-ils...

Gideon s'approcha d'eux témérairement et, bien qu'il vît, avec une inquiétude relative, qu'ils ne battaient pas en retraite, mais le regardaient, en fait, avec une étrange expression figée – le visage si contorsionné que leurs grimaces semblaient involontaires, comme si les muscles faciaux s'étaient bloqués au milieu d'un spasme – les yeux mi-clos ou se plissant d'un air malveillant et moqueur – leurs bouches anormalement larges crispées en un rictus hideux, leurs

lèvres minces et pâles plaquées contre les dents –, il continua cependant de dévaler la colline, se laissant glisser, sans avoir mis le cran de sûreté sur son arme, ce qui était très imprudent.

L'impact de la première boule de bois, qui vint le frapper à l'épaule, faillit le faire tomber ; et de surprise et de douleur il lâcha son fusil – et l'instant d'après, agissant avant d'avoir le temps de penser, il le rattrapa. Mais déjà les nains se ruaient sur lui. Criant, jacassant et hurlant, visiblement furieux malgré leur expression crispée, immobile, ils se précipitèrent en haut de la colline comme une meute de chiens sauvages, exactement comme une meute de chiens, et l'un d'eux attrapa Gideon par la cuisse, tandis qu'un autre grimpait sur lui et lui saisissait les cheveux, le renversant à terre simplement par la pression de son corps (qui, bien que rabougri et d'une taille minuscule, était remarquablement lourd), et avant que Gideon n'eût le temps de pousser un cri il sentit des dents s'enfoncer dans la chair de sa paume, et un terrible coup de pied lui paralysa le bas-ventre, de telle sorte qu'il faillit perdre conscience, et les hurlements perçants ressemblaient tout à fait à ceux des musaraignes qui dévorent leur proie – et même d'autres musaraignes – et au milieu de sa folle lutte désespérée (car il *voulait*, ah, comme il *voulait* vivre) Gideon sut qu'ils allaient le tuer : ces horribles créatures difformes allaient le tuer, lui, Gideon Bellefleur !...

Mais bien sûr cela n'arriva pas, car Garth était monté derrière Gideon, et, devant ce spectacle inimaginable, il tira simplement en l'air ; et les petits hommes, terrifiés, lâchèrent aussitôt Gideon. Même dans son accablement Garth resta un chasseur assez prudent pour diriger son arme loin de son oncle – il n'eut que le temps de tirer un second coup de feu, et il se tourna pour viser un nain qui s'était mis à sautiller à l'extrémité du groupe, arrachant ses cheveux noirs grossiers des deux mains, dans un paroxysme d'excitation. La chevrotine déchira le bras et l'épaule droits de l'horrible petite créature, et la cloua immédiatement au sol.

Les autres nains s'enfuirent. Malgré leur panique, ils eurent la sagesse de ramasser en hâte leurs boules et leurs crosses, et on n'en retrouva aucune par la suite ; mais le pré était si abîmé qu'il n'était pas difficile de constater qu'un jeu particulier d'une certaine espèce y avait été pratiqué... Quand Albert, Dave et Benjamin arrivèrent, à bout de souffle, les autres nains avaient disparu, et il ne restait que celui que Garth avait blessé. Il gémissait et se contorsionnait, couvert d'innombrables petites plaies, sa grosse tête difforme ballottant d'un côté à l'autre, ses doigts crochus agrippant des touffes d'herbe. Les hommes le regardèrent en silence. Ils n'avaient

jamais rien vu de *semblable*... Non seulement cette créature était bossue, mais sa colonne vertébrale suivait une courbure si marquée que sa mâchoire s'écrasait contre sa poitrine ; elle avait l'air (l'image traversa l'esprit de Gideon, bien qu'il titubât de douleur et d'épuisement) d'une jeune fougère d'avril, si recroquevillée sur elle-même qu'on ne peut imaginer la voir se redresser un jour pour s'épanouir dans tout sa splendeur... Mais que cette créature était laide !... et repoussante ! Ses épaules paraissaient avoir une musculature très développée, et son cou était aussi épais qu'une cuisse d'homme ; ses cheveux étaient grossiers, hirsutes et sans éclat, comme une crinière de cheval ; il y avait une entaille sur son front, une marque profonde dans l'os même, et le crâne s'était développé tout autour d'une façon dissymétrique. Tout en gémissant, grognant et demandant grâce (car son étrange jargon, qui semblait être un mélange d'indien, d'allemand et d'anglais, était tout à fait intelligible), il ouvrait sa bouche toute grande, et il n'est pas exagéré de dire qu'elle fendait presque entièrement son large visage, traversant ses joues musclées. Il se laissa tomber sur le ventre et se mit à ramper, en se traînant, en direction d'une touffe d'herbe plus haute, comme une tortue blessée. La vue de son sang visqueux monta à la tête d'Albert ; il sortit son long couteau de chasse et supplia Gideon de lui permettre de trancher la gorge de cette créature. Juste pour mettre fin à ses souffrances ! Pour faire taire ce jacassement ! Mais Gideon répondit non, non, il vaut mieux pas... Mais n'a-t-il pas levé la *main* sur vous, dit Albert, ne vous a-t-il pas *touché* ! Et il courut, en dansant d'excitation, vers la touffe d'herbe où était couché le nain, qui grattait la terre et arrachait les feuilles avec frénésie, il l'attrapa par les cheveux et lui redressa la tête d'un air triomphal. Gideon, je vous en prie, implora-t-il. Gideon. Gideon. Juste cette fois. Ah, *Gideon*...

Non, il vaut mieux pas, dit Gideon, rajustant ses vêtements, suçant sa main blessée, après tout il s'agit d'une créature *humaine*.

Ils l'appelèrent Nightshade parce qu'il s'était traîné jusqu'à une touffe de belladone, et ils remarquèrent avec quel désespoir, et quelle remarquable habileté, il écrasait les feuilles et les baies et les appliquait sur sa plaie. Au bout de quelques minutes le plus fort de l'hémorragie s'était arrêté. Et le jus de belladone était si efficace que par la suite le nain ne souffrit d'aucune infection, et qu'il parut au bout de quelques semaines avoir totalement oublié sa blessure.

Longtemps après Gideon regretta de ne pas avoir permis à son neveu de trancher la gorge de Nightshade : mais, après tout,

comment aurait-il pu prévoir l'avenir, et comment, en tout cas, aurait-il pu prendre sur lui de condamner à mort une créature, si répugnante fût-elle ? Tuer au cœur d'une bataille était naturel, mais tuer de cette façon devenait un meurtre... Aucun Bellefleur n'a jamais commis de meurtre, dit Gideon.

Ils ramenèrent donc le nain au manoir, le transportant pendant sept pénibles kilomètres suspendu à une branche d'érable que soutenaient à chaque extrémité Garth et Albert (pieds et poings liés, il était accroché sans façon à cette perche, comme un cadavre), puis l'étendant à l'arrière du camion. Il avait alors perdu conscience depuis longtemps : mais chaque fois qu'ils prenaient son faible pouls (car, s'il était mort, il eût été plus sage de simplement le jeter dans un ravin), ils voyaient qu'il *vivait*, et qu'il resterait probablement en vie... Comme ce petit salopard est *lourd*, s'exclamèrent-ils.

Parce que Gideon lui avait sauvé la vie Nightshade était toujours à plat ventre devant lui, et il l'eût adoré – comme il adorait Leah – s'il n'avait perçu la nature de Gideon et ne s'était prudemment écarté de lui chaque fois qu'ils se rencontraient. Mais à peine eut-il vu Leah – qui entra à grands pas dans la pièce – bien qu'elle fût échevelée et qu'elle eût les traits un peu tirés – n'étant pas *tout à fait* elle-même – qu'un gémissement s'échappa des lèvres de Nightshade et qu'il se jeta à terre, embrassant le sol, en l'honneur de la femme qu'il prit pour la maîtresse du manoir des Bellefleur.

Leah regarda le bossu, reculant pour éviter ses baisers acharnés et désespérés ; elle le regarda, les lèvres entrouvertes, et un long moment passa avant qu'elle levât les yeux vers son mari, qui l'observait avec un petit sourire calme et malicieux. « Qu'est-ce... qu'est-ce que c'est que ça, chuchota Leah, visiblement effrayée. Qui est... »

Gideon donna un léger coup de pied au nain, appuyant le talon de sa botte contre sa bosse. « Tu ne vois pas ? Tu ne devines pas ? » dit-il. La couleur avait reflué vers son visage et il avait l'air triomphant. « Il est venu de loin pour te servir.

- Mais qui est... Je ne comprends pas..., dit Leah en reculant.
- Enfin, c'est un autre amant, tu ne vois pas !
- Un autre amant... »

Leah regarda Gideon, le visage tendu, les lèvres crispées comme si elle devinait quelque chose d'ignoble.

« Un *autre* amant !... murmura-t-elle. Mais je n'en ai aucun à présent... »

Au bout de quelque temps – très rapidement – Leah trouva Nightshade délicieux et le prit comme serviteur particulier, son serviteur, puisqu'il s'était à ce point entiché d'elle. Avec son énorme tête touffue, ses petits yeux et la vilaine bosse entre ses épaules il avait un air misérable – pitoyable – et il eût été cruel de leur part de l'abandonner. Et puis il avait une force remarquable. Il pouvait soulever des choses, en ouvrir d'autres, dévisser des bouchons, grimper avec une agilité enviable en haut d'un escabeau pour faire une réparation difficile ; il pouvait porter, seul, tous les bagages d'un invité dans la maison, sans laisser paraître aucun signe d'effort, en dehors du minuscule tremblement de ses jambes. Leah le revêtit d'une livrée, et il acquit une quantité de courroies, de ceintures, de boucles et de petites sacoches de cuir, qui donnèrent à son costume une allure bizarre d'habit de gnome. (Bien sûr, ce n'était pas un troll, ne cessait de répéter Leah, souvent avec une colère amusée : Bromwell lui avait donné la définition officielle de *nain*, et *nain* il resterait.)

Il parlait rarement, et toujours avec une déférence extrême, recherchée. Leah était *Miss Leah*, prononcé en un murmure évanescent, tandis qu'il s'inclinait devant elle, presque courbé en deux, spectacle comique et – ou du moins Leah le pensait – touchant. Il savait jouer de l'harmonica, et faisait de simples tours de magie avec des boutons et des pièces de monnaie, et même, quand il était particulièrement inspiré, avec des chatons : il les faisait disparaître et réapparaître par ses manches ou dans les ténèbres de l'intérieur de sa veste. (Quelquefois, s'apercevaient les enfants avec un étonnement mêlé de frayeur, il faisait apparaître des choses – et même des chatons – tandis que d'autres choses, absolument, d'autres choses, avaient disparu ! – et cela les tourmentait, et les empêchait de dormir la nuit, car ils s'interrogeaient sur le sort des objets *disparus*.) Bien qu'il fût à tel point silencieux qu'on le croyait presque muet, Leah avait idée qu'il était d'une intelligence peu commune, et qu'elle pouvait compter sur son jugement. Sa servilité était bien entendu gênante – idiote, irritante et affolante – mais flatteuse d'une certaine manière – et s'il se montrait trop prodigue dans son adoration il suffisait qu'elle lui lançât un coup de pied en manière de jeu pour qu'il se calmât immédiatement. Malgré son apparence monstrueuse c'était un petit homme remarquablement *digne*... Leah l'aimait, elle ne pouvait s'en empêcher. Elle avait pitié de lui, il l'amusait et elle se sentait flattée par sa fidélité à son égard, et elle l'aimait beaucoup, quelle que fût la désapprobation des autres Bellefleur – et même des enfants, et

des domestiques.

Comme c'était étrange, énervant, et égoïste de leur part, songeait Leah, de ne pas se soucier du pauvre Nightshade. Ils éprouvaient sûrement de la pitié pour lui ?... Ils étaient sûrement impressionnés par son énergie infatigable, son bon caractère, et par son empressement (son impatience) à travailler au château sans aucun salaire, simplement en échange du vivre et du couvert ? Elle pouvait comprendre le mépris de Gideon, car elle avait toujours pensé que son mari était une personne gravement limitée, aussi infirme sur le plan de l'imagination que Nightshade l'était sur le plan physique, et qu'il était effrayé par la vue de quelque chose d'*anormal* (elle se rappelait combien il s'était montré lâche à la naissance de Germaine, combien il avait gémi, et qu'elle avait dû s'occuper autant de lui que du bébé) ; mais il était étrange que les autres eussent également de l'antipathie pour Nightshade. Germaine le fuyait, les autres enfants et grand-mère Cornelia évitaient de le regarder, et on racontait que les domestiques (menés par la stupide et superstitieuse Edna, qu'il faudrait remplacer avant longtemps) chuchotaient que c'était un *troll*... Un troll, imaginez, à Bellefleur, au vingtième siècle ! Mais l'aversion des autres pour lui était indubitable, et Leah résolut de ne pas y céder : ni aux peurs ridicules de Germaine, ni aux vagues objections murmurées par sa belle-sœur (car Lily n'osait pas parler tout haut pour s'opposer à Leah : c'était *vraiment* une lâche), ni même au dédain de Gideon. Avec le temps, se disait Leah, ils finiront bien par l'aimer, ils l'aimeront autant que *moi*.

Cependant, le premier soir où la grand-tante Veronica le vit, Leah ne put s'empêcher d'être frappée par quelque chose d'étrange, et même, sembla-t-il, d'*irrévocable*, dans l'attitude de la femme âgée. Quand Veronica descendit le large escalier circulaire, une main baguée sur la rampe, l'autre attrapant ses lourdes jupes noires pour les relever légèrement, afin de ne pas trébucher, elle aperçut Nightshade (c'était sa première soirée de service comme « valet » de Leah, il portait sa belle petite livrée) qui rapprochait une chaise du feu pour sa maîtresse ; et en cet instant elle s'immobilisa, une bottine en l'air, étreignant très fort la rampe. Comme tante Veronica regardait *bizarrement* Nightshade, qui, à cause de sa position courbée en avant, ne la vit pas tout de suite ! Ce fut seulement quand il se retira, sortant à reculons de la pièce, en s'inclinant, qu'il leva les yeux vers elle... et, une fraction d'instant, s'immobilisa lui aussi... et Leah, qui en temps habituel eût trouvé tout cela amusant, perçut, d'une manière presque indéfinissable, l'effroi mutuel de Veronica et de Nightshade : non comme s'ils se connaissaient, car ce

n'était pas aussi simple, mais plutôt (et c'est très difficile à expliquer) qu'ils étaient liés par la parenté ; que chacun *était* attiré, et rebuté, par la personne de l'*autre*. (Et ensuite Veronica s'assit pesamment à sa place au dîner, feignant de déguster son consommé à petites gorgées, jouant avec sa nourriture dans son assiette comme si son apparence suffisait à lui donner la nausée (car Veronica faisait toujours semblant, malgré ses formes généreuses, d'être une convive raffinée), avalant quelques gorgées de bordeaux rouge avant de s'excuser et de se précipiter à l'étage supérieur pour se « retirer » de bonne heure.)

Les chats ne l'aimaient pas non plus. Ni Ginger, ni Tom, ni Misty, ni Tristram, ni Minerva ; et encore moins Mahalaleel, que Nightshade essaya de courtiser, lui offrant de l'herbe à chat fraîche (il transportait des herbes variées enveloppées dans du papier huilé soigneusement attaché avec de la ficelle, dans ses multiples sacoches et boîtes en bois), mais Mahalaleel garda ses distances d'un air magistral et ne se laissa pas tenter. Une fois Germaine surprit Nightshade dans la salle de réception obscure, aux murs de teck, penché plus énergiquement qu'à l'ordinaire, tenant quelque chose dans sa main gantée et appelant : *Minou-minou-minou, viens, minou-minou-minou !* de sa voix aiguë et perçante – et un instant plus tard Mahalaleel, le dos et la queue hérissés, bondit devant le petit homme et s'enfuit de la pièce. Nightshade s'arrêta, renifla l'herbe dans sa main, et suivit le chat, appelant : *Viens minou, viens minou, minou-minou-minou*, d'une voix inlassable, nullement offensée.

1. Nightshade est l'un des noms de la belladone. (N.d.T.)

Automobiles

Ce fut dans une belle Buick à deux places, jaune canari, avec des roues aux rayons de métal clinquants, que Garth et Little Goldie prirent la fuite, et dans une élégante petite Fiat rouge feu avec un toit décapotable crème et des enjoliveurs brillants (un cadeau de Schaff pour le dernier anniversaire de Christabel) que Christabel et Demuth Hodge s'enfuirent un beau matin d'automne, conduisant par moments, pendant leur fugue joyeuse, insouciante, euphorique, à plus de cent kilomètres à l'heure malgré les tournants des routes de montagne. Ce fut une Auburn à compresseur, blanche comme la craie, avec des sièges gris et des tuyaux d'échappement apparents, en chrome étincelant, une autre voiture de sport à deux places, qui emporta dans le labyrinthe obscur d'une ville étrangère sans nom, peut-être Rome, la belle et jeune actrice « Yvette Bonner » dans un film intitulé *L'Amour perdu* que virent en secret un grand nombre de jeunes Bellefleur (qui spéculèrent non seulement sur l'identité de la comédienne – *était-ce* vraiment Yolande, ou *paraissait-elle* simplement être Yolande ? – mais sur son éventuelle relation cruellement cérébrale et *pourtant* érotique, dans la vie comme au cinéma, avec le jeune Français moustachu qui, dans *L'Amour perdu*, l'emmenait au loin avec tant d'audace et de bruit).

De nombreuses années auparavant (et des photographies couleur bistre en témoignaient), l'arrière-grand-père Jérémie, malgré toute sa malchance et son découragement, fut cependant l'un des premiers à posséder une voiture dans la région, une Peugeot décorée gaiement dans laquelle les passagers (y compris l'arrière-grand-mère Elvira, coiffée d'un chapeau très fleuri à large bord solidement attaché sous son menton) devaient s'asseoir face à face. Par sa décoration la Peugeot ressemblait de près à un fiacre, découverte, avec des roues métalliques hautes comme des roues de bicyclette, et un unique phare. (Ses arabesques peintes, qui semblaient, même reproduites sur cette mauvaise photographie, extrêmement délicates et belles, rappelèrent à Germaine certains des édredons de sa grand-tante Matilde.) Noël, Hiram et Jean-Pierre partagèrent quelque temps, avant que les créanciers de leur père ne viennent la réclamer, une merveilleuse petite « Bébé Peugeot » : une seule personne pouvait s'y asseoir confortablement, elle était bruyante et dangereuse et presque comiquement tapageuse (avec un

siège de cuir turquoise et une garniture turquoise autour des roues, contrastant avec le beau bois rougeâtre des roues ; une carrosserie aux rayures noir et or ; et quatre très grosses lampes de cuivre ; et un klaxon de cuivre qui émettait un bruit obscène et sonore destiné à terrifier les chevaux sur la route), et c'était la seule voiture de son espèce dans l'État tout entier à cette époque. Si Hiram, dans son vieil âge, ne s'intéressa jamais aux voitures et refusa d'apprendre à conduire (et avait même de l'aversion pour la limousine de la famille bien qu'elle fût conduite par un chauffeur hautement compétent), c'était peut-être parce qu'il se rappelait encore la Bébé Peugeot avec une grande affection, et se laissait gagner, de temps en temps, par des humeurs noires comme l'encre, étouffantes, évoquant l'émotion qu'il avait éprouvée lorsque la voiture avait été vendue aux enchères. (*Pourquoi aimer quelque chose si on va le perdre, pourquoi aimer quelqu'un, rêvait-il souvent, s'il est probable qu'on va le perdre...* Ainsi n'avait-il pas, il fallait le dire, aimé *très sérieusement* sa jeune femme, et n'avait-il pas eu non plus beaucoup d'amour pour le malheureux Vernon, dont la mort fut autant pour lui un sujet d'embarras (car il *avait su* que ce garçon se rendrait ridicule) qu'une source de chagrin paternel.)

Ce fut peut-être la Morris Bullnose de Stanton Pym, autant que son audacieuse tentative d'épouser une héritière Bellefleur, et de survivre à ce mariage, qui mit en fureur la famille de Della ; car bien que la Bullnose fût une petite voiture, et qu'elle coûtât infiniment moins cher que les véhicules de la famille à cette époque (une Napier à six cylindres et une Pierce-Arrow à conduite intérieure), son allure effrontée et sportive, et ses accessoires en cuivre, parurent, aux yeux des frères et des cousins de Della, impertinents et déplacés pour un directeur adjoint d'une banque de Nautauga Falls. (Après la mort de Stanton, Della vendit immédiatement la voiture. Noel et un cousin nommé Lawrence lui offrirent de l'acheter – pour une somme respectable – mais Della refusa. *J'aimerais mieux me jeter avec dans le lac Noir*, dit-elle, *que de la vendre à l'un de vous.*)

Le fiancé de grand-tante Veronica, Ragner Norst, qui se faisait appeler comte, et l'était peut-être vraiment, malgré les doutes des Bellefleur (car après tout il avait été, ou prétendait avoir été, l'ami intime du célèbre comte Zborowski – le même Zborowski qui possédait tant de propriétés à New York, et donnait de somptueuses réceptions à Paris, et fut tué dans un accident incroyable alors qu'il conduisait sa superbe Mercedes dans une course féroce au sud de la France) pilotait une Lancia Lambda très impressionnante, noire comme un corbillard, majestueuse, royale, avec un corps *monocoque*

et une suspension indépendante à l'avant – que les Bellefleur enviaient, tout en *soupçonnant* Norst de l'avoir achetée d'occasion : il y avait de curieuses éraflures sur ses portières et sur son pare-chocs avant, et ses épais coussins gris acier dégageaient une odeur qui n'était pas sans évoquer l'eau stagnante d'un étang, ou un tombeau.

Pendant de nombreuses années les Bellefleur n'utilisèrent qu'une « bonne » voiture, une Cadillac marron avec des roues aux rayons d'acier, l'une des premières Fleetwood Brougham (elle avait, entre autres choses, des repose-pieds capitonnés, des lampes orientales et réglables pour lire, et des accessoires en acajou), et ce fut cette voiture, qui avait grand besoin d'être repeinte, que Gideon reçut en cadeau de mariage, afin de conduire sa jeune épouse en grande pompe à l'hôtel secret de leur lune de miel : mais à cette époque Gideon, si amoureux des chevaux, et, de toute façon, si épris de Leah, apprécia à peine le moteur à huit cylindres de sept mille trente centimètres cubes qui les emporta silencieusement bien qu'il roulât, souvent sans vraiment s'en rendre compte, à une très grande vitesse. Après la perte ignominieuse de la Pierce-Arrow prune à Paie-des-Sables, Gideon fit l'acquisition, par l'intermédiaire de son ami de Port Oriskany, Benjamin Stone (le fils du philanthrope Waltham Stone qui avait fait fortune en produisant des machines à laver), d'une quantité de voitures remarquables – la magnifique Hispano-Suiza ; l'Aston-Martin refaite à neuf ; une Bentley vert bouteille (que lord Dunraven admira beaucoup) ; et, un peu plus tard, à peu près au moment de la grève des ouvriers saisonniers, un coupé Rolls-Royce blanc avec un moteur pratiquement silencieux – de loin la voiture préférée de Gideon, du moins jusqu'à son accident.

La Rolls, bien entendu, était le choix presque unanime de la famille parmi les grosses voitures ; ainsi, à mesure que s'amplifiait la fortune des Bellefleur, ils achetèrent, sur l'insistance particulière de Leah, une Silver Ghost à six places avec tous les accessoires imaginables – des sièges en cuir, des panneaux peints à la main, des cendriers d'argent, des miroirs au cadre en argent, des garnitures en or, et une épaisse fourrure (une nouveauté : du loup d'Alaska) sur le sol : un spectacle très impressionnant, et particulièrement adapté lorsque la Rolls apparut aux portes hideuses de la prison d'État de Powhatassie pour emmener le pauvre Jean-Pierre II résigné au teint de cendre, que le gouverneur de l'État avait enfin jugé digne d'être gracié. Mais bien sûr ce ne fut pas la Rolls que Leah choisit de prendre lorsque, accompagnée de son valet, Nightshade, de Germaine et du jeune Jasper (qui se développait si rapidement, et

semblait maintenant en savoir presque autant sur les finances du domaine que Hiram lui-même, et presque autant que Leah), elle partit vers le sud dans sa tentative infructueuse et en vérité fort mal inspirée de retrouver, et de ramener, sa fille fugueuse Christabel : Leah prit alors sa propre voiture, une Nash austère et pratique à conduite intérieure qui, raisonna-t-elle, n'attirerait jamais l'attention sur elle ni sur ses passagers. Mais bien sûr elle ne trouva jamais Christabel et son amant Demuth, et les autorités ne découvrirent jamais la Fiat, bien qu'Edgar eût signalé immédiatement sa disparition. (Quel généreux cadeau – ce coupé rouge vif avec son toit crème et ses enjoliveurs étincelants à vous en éblouir ! – et tout ça, comme le dit amèrement la vieille Mme Schaff, pour donner à une putain ordinaire le moyen de fuir son mari et sa famille ; et qui sait si cette Fiat n'avait pas *inspiré* l'aventure amoureuse de la petite pute, ainsi que son évasion du château de Schaff ?)

Au cours des années il y avait eu, dans un ordre chronologique pas très strict (car les Bellefleur, en remontant dans le passé, n'éprouvaient pas de honte à bouleverser l'ordre « chronologique » – et vraiment, selon Germaine, ils manifestaient à cet égard un *mépris* hautain), une limousine Packard, une Pierce-Arrow à conduite intérieure, une Stutz-Bearcat verte, et quelque chose qui s'appelait une Scripps-Booth (que personne ne semblait se rappeler) ; les archives d'assurances faisaient apparaître une Prosper-Lambert, visiblement une voiture française, avec des lampes à acétylène et des sièges recouverts de chevreau teint. Il y avait une Dodge, et une La Salle ; il y avait plusieurs Ford, y compris deux Model-A, qui étaient parmi les plus robustes des voitures des Bellefleur. L'intérêt pour les automobiles variait énormément chez les Bellefleur, et fluctuait durant toute leur vie ; mais Ewan déclarait ne pas éprouver d'intérêt véritable pour ce qu'il conduisait, tant que son véhicule lui permettait de se déplacer rapidement et économiquement d'un endroit à l'autre. Il considérait avec une sorte d'inquiétude la brusque passion de Gideon pour les voitures, qui lui paraissait moins plausible que son précédent engouement pour les chevaux, ne fût-ce que parce que son frère était maintenant un homme mûr, et non plus un garçon impulsif.

Ewan lui-même se contentait de conduire une bonne voiture américaine, une belle et solide Packard, bien qu'il eût offert à sa maîtresse préférée (Rosalind Max, une femme divorcée qui se qualifiait d'« actrice-chanteuse »), avec l'aide de Gideon et de Benjamin Stone, une Jaguar bleue voyante de type E avec des sièges en fourrure de lapin teinte et des accessoires en argent, qu'on voyait souvent passer en trombe même dans les rues les plus étroites de

Nautauga Falls, sans tenir aucun compte de la police de la circulation (dont elle ne risquait rien). (Ewan n'eût pas vu d'objection à ce que Lily conduisît, bien qu'il ne l'y encourageât pas, et que bien sûr il n'eût pas le temps de lui donner lui-même des leçons : mais il exprima une reconnaissance amusée quand Albert, qui avait tenté d'apprendre à sa mère à conduire la Nash de Leah, déclara qu'elle n'y arriverait jamais.) Albert possédait lui-même un Caprice Chevrolet qui devait un jour faucher le camion d'un métayer, blessant son conducteur et tuant le paysan sur le coup ; Jasper conduisait une Ford élégante, pratique, assez sobre, et Morna devait recevoir un jour, comme cadeau d'anniversaire de son nouveau mari, une belle Porsche couleur chocolat. Bromwell ne posséda jamais de voiture, et n'apprit même pas à conduire.

La plus ancienne automobile des Bellefleur, à l'époque de la naissance de Germaine, était la Ford noire à deux portières de grand-mère Della, un cadeau d'un oncle par alliance compatissant (l'un des frères d'Elvira) qui devait lui permettre, si elle le souhaitait, de circuler dans la région : mais bien sûr Della n'apprit jamais à conduire, et la voiture resta inutilisée pendant des dizaines d'années, sa batterie à plat, des hirondelles nichées dans ses coussins, dans le vieux hangar derrière la maison de brique rouge de Bushkill's Ferry. Jeune fille, Leah avait essayé de la faire démarrer, sans succès ; elle avait harcelé Della pour qu'elle la fît réviser et remettre en état de marche – car, si elle fonctionnait, son petit ami Nicholas Fuhr avait offert de lui donner des leçons – et ce serait amusant, n'était-ce pas l'avis de Della, de partir toutes les deux le dimanche faire un tour au bord du lac, ou de quitter les montagnes vingt-quatre heures pour aller vers le sud, afin de changer de décor ?

« Pourquoi donc voudrais-tu changer de décor, dit Della d'un ton irrité (car sa fille aux allures de garçon manqué avait une voix très stridente, agressive), la vie n'est-elle pas suffisamment difficile ici ? »

La vieille Ford noire resta donc dans le hangar, superflue, sans grâce, rouillant par plaques lépreuses, recouverte d'une couche de poussière et d'excréments d'hirondelles – et elle y est encore, en fait, aujourd'hui.

Le démon

Dans les montagnes, il y a très longtemps, Jedediah Bellefleur errait, tel un pénitent. Et lorsqu'il vit qu'un démon était venu s'installer dans la cabane de Henofer, que le démon s'était introduit dans la poitrine grisonnante du vieil homme et regardait par ses yeux avec audace – avec une expression audacieuse et *moqueuse*, comme s'il défiait Jedediah de le reconnaître ! –, il sut qu'il ne supporterait pas que cette créature restât en vie.

Je te connais, chuchota-t-il, avançant sur lui.

Le démon cligna des yeux et le fixa du regard. Le visage de Henofer avait énormément changé, peut-être était-ce déjà la face d'un homme mort, extraordinairement vieillie. Bien que Jedediah n'eût vécu de l'autre côté de la montagne qu'une, deux ou trois années, pendant cette période Henofer était devenu un vieillard, et il était possible que son infirmité eût permis au démon de se glisser à l'intérieur de son corps.

Bien sûr que tu me connais, dit le démon.

Ce n'est pas *sa* voix, dit Jedediah en souriant. Tu ne peux pas vraiment imiter *sa* voix.

Sa voix ?... La voix de qui ? Que veux-tu dire ?

Le vieux. Henofer. Tu ne l'as pas connu, dit Jedediah. Alors tu ne peux pas imiter sa voix. Tu ne peux pas me tromper.

Que veux-tu dire ? dit le démon. Feignant d'être effrayé il se mit à bégayer. C'est moi, Mack – tu me connais – c'est Mack, Mack Henofer – pour l'amour de Dieu, Jedediah, tu plaisantes ? Mais tu ne plaisantes jamais...

Jedediah regarda dans la clairière. Il y avait le cheval ensellé et la mule de Henofer ; son chien poltron était couché ventre contre terre, remuant mollement sa queue râpée, comme si, ayant fait la paix avec l'assassin de son maître, il souhaitait maintenant devenir l'ami de son vengeur.

Sur une étagère de bois grossier près de la porte de la cabane de Henofer il y avait plusieurs peaux – ensanglantées, en lambeaux, méconnaissables – des rats laveurs, des renards, des castors, des

écureuils, des lynx ? Leur présence était une surprise.

Je ne savais pas que *tu* étais capable d'être un vrai trappeur, dit Jedediah en observant la créature avec un sourire rusé.

Alors que Henofer eût éclaté de son rire poussif et bruyant, le démon, feignant de nouveau la peur, regarda Jedediah et remua les lèvres en silence. Une prière au diable, peut-être, mais Jedediah ne se retira pas.

Tu ne peux pas vivre dans cette montagne. C'est une montagne sacrée, dit calmement Jedediah. Henofer t'aurait peut-être accueilli..., il l'a probablement fait..., il t'a probablement invité à passer la nuit, à boire avec lui et à écouter ses sales histoires répugnantes..., c'est ça ?... mais il n'a jamais compris la nature de cette montagne et il méritait de mourir. Mais *toi* ; tu ne peux pas rester ici. Dieu ne le tolérera pas.

Les lèvres de Henofer s'ouvrirent toutes grandes, en un étrange ricanement. Ce n'était pas le sourire de Henofer mais celui du démon, et il ne ressemblait nullement à celui du vieillard.

Tu ne vas pas bien, Jedediah, dit le démon. Puis il essaya de lui offrir à boire – il lui demanda d'entrer dans cette baraque et de prendre un verre – mais Dieu l'affligea à ce moment-là d'une quinte de toux qui laissa sur ses lèvres grasses une bave noirâtre.

Jedediah tint bon, et attendit. Bien qu'il n'eût aucune appréhension du démon, il tremblait intérieurement et il devait combattre l'envie de se laisser gagner par la toux déchirante du vieil Henofer.

Le chien commença à aboyer, remuant pesamment son bout de queue.

Jedediah s'interrogea... Un démon, un démon-chien, s'était-il réfugié dans le corps de cette malheureuse créature ?... Faudrait-il aussi le détruire ? Ou le chien était-il intact, et le prince des ténèbres l'avait-il jugé trop misérable pour être contaminé ? Bien que Dieu refusât encore de montrer Sa face à Jedediah, Il fit savoir que Son message serait transmis par son intermédiaire. *Les mâchoires dévorent, les mâchoires sont dévorées.* Et de nouveau, plus fort, d'une terrible voix tonitruante : *Les mâchoires dévorent, les mâchoires sont dévorées. Ainsi a parlé Notre-Seigneur.*

Pour avoir élevé la voix sur la montagne sacrée Jedediah dut, comme punition, errer pendant un nombre indéterminé de jours, de semaines ou de mois – Dieu lui donnerait des instructions plus spécifiques –, et si son camp était détruit, si les bêtes sauvages

dévoraient son jardin potager, si des voleurs entraient de force dans sa cabane, la pillaient et y mettaient le feu, la volonté de Dieu serait accomplie. *Les mâchoires dévorent, les mâchoires sont dévorées.*

Il y avait un paradoxe dans l'enseignement de Dieu. Car bien que Jedediah eût été choisi (et, ici encore, il était difficile de distinguer le courroux de Dieu de Son amour), il lui était néanmoins interdit de quitter les montagnes : il ne devait jamais, par exemple, perdre le mont Blanc de vue. Lorsqu'il se couchait pour dormir, après avoir résisté au sommeil aussi longtemps que possible (car cela aussi faisait partie des instructions de Dieu), il devait se tourner face à la montagne ; et lorsqu'il ouvrait les yeux le matin, c'était la montagne qu'il devait voir en premier – la première image qui parvenait à sa conscience engourdie. Les matins où la grande montagne était cachée par la brume, Jedediah restait étendu, paralysé, clignant des yeux comme si le monde tout entier avait disparu pendant son sommeil.

Il prêcha les quelques personnes qu'il rencontra. Des trappeurs comme le vieil Henofer ; un groupe de chasseurs (comme ils étaient habillés élégamment, comme leurs fusils, leurs carabines et leur équipement avaient dû coûter cher ! – ils sourirent de Jedediah avec pitié, et pourtant avec une sorte de patience polie ; mais leur guide indien – un grand Mohawk à l'énorme ventre qui portait un chapeau de Blanc et une grosse carabine ornée d'argent – le fixa d'un regard profondément méprisant) ; une colonie de quatre familles sur la rive sud du Nautauga, près d'un carrefour sans nom (ils froncèrent le sourcil, rirent de lui et jacassèrent à son sujet, finalement, dans une langue étrangère qui n'était pas le français, il le savait, et qu'il ne pouvait espérer comprendre sans la grâce de Dieu). Il s'approcha d'un contingent de soldats qui avançaient en rangs clairsemés le long d'une route poussiéreuse, mais ils n'avaient pas le temps de l'écouter et en manière de jeu – peut-être sérieusement – leur officier visa les pieds de Jedediah avec son fusil, et le somma de s'enfuir dans les bois avant qu'un « accident » survînt. Il n'eut guère plus de chance avec un groupe d'hommes, travaillant avec des bœufs et des mules, qui paraissaient creuser un canal de l'est à l'ouest, au milieu de nulle part, un blasphème grotesque aux yeux de Dieu (car pourquoi creuser un canal quand les montagnes étaient sillonnées d'une telle quantité de rivières et de lacs ? – pourquoi défigurer le paysage de Dieu pour un caprice humain, vaniteux ?)... La plupart des ouvriers ne comprenaient pas l'anglais, et même ceux qui semblaient le parler ne comprenaient pas Jedediah, et ils ne tardèrent pas à s'impatienter et le chassèrent dans la forêt avec des pierres, des plaques de boue et des bordées d'injures obscènes.

Jedediah supporta toutes ces injures par amour pour Dieu, et dans l'espoir intense d'être un jour récompensé par Lui. Car il était, après tout, le serviteur de Dieu : tout ce qui avait été Jedediah Bellefleur était englouti par Dieu.

Les mâchoires dévorent, les mâchoires sont dévorées. Mais les forces des ténèbres ne voulaient pas que ce message fût transmis. Ainsi Jedediah se savait observé par les ennemis de Dieu et les espions de son propre père, qui se cachaient dans l'ombre à la lisière des clairières, derrière les rochers, à l'intérieur d'abris sommaires en décomposition qui paraissaient abandonnés mais dont il n'osait pas s'approcher, pas même au milieu de l'orage le plus féroce. Quelquefois il avait du mal à distinguer les ennemis de Dieu des siens ; son père (dont il avait momentanément oublié le nom bien qu'il vît, dans ses rêves tourmentés, le visage méchant du vieil homme aussi nettement que s'il flottait devant lui) était peut-être un ennemi de Dieu, mais il avait toujours semblé trop absorbé par les vanités du monde, trop *occupé*, pour se soucier de Dieu au point de s'opposer activement à Lui : ou n'était-ce qu'un aspect de la fourberie du vieux pécheur ? Il avait effectivement renié le catholicisme romain en reniant sa patrie et sa langue maternelle pour se tourner vers l'Ouest, et il s'était dépouillé de cette religion corrompue et dominée par le diable aussi aisément que s'il avait voulu se laver les mains ; et bien sûr cela avait dû plaire à Dieu. Mais il n'avait, à la connaissance de Jedediah, édifié aucune croyance à la place du catholicisme. Il avait le culte de l'argent. Du pouvoir politique, du jeu, de la spéculation foncière, des chevaux, des femmes, d'affaires de toutes sortes – Henofer lui avait raconté beaucoup de choses que Jedediah se rappelait à peine – mais finalement seul l'argent comptait, tout se transformait en argent : l'argent était son Dieu. Et ce Dieu-là était-il identique à Satan en personne ?

Le vieil homme, le méchant vieillard, voulait que Jedediah revînt dans la plaine. Afin qu'il se mariât et se reproduisît ; afin qu'il mît des fils au monde, comme son frère Louis, qu'il perpétuât le nom des Bellefleur, et leur culte de l'argent. (Qui était – *était-il* vraiment ? – identique au culte de Satan.) Quelquefois, pensait Jedediah avec une certaine lassitude, les adorateurs de l'argent étaient trop obsédés par le désir acharné de s'entre-dévorer pour seulement songer au diable – ils n'avaient pas de temps à consacrer à Mammon lui-même.

Il y avait pourtant des ennemis, des ennemis dont il ne voyait

jamais le visage, mais dont il sentait la présence : parfois, les nuits sans vent, il les entendait même respirer. Les ombres à la lisière des clairières... les ombres qui s'animaient, faisant fuir, terrifiés, les faisans et les coqs de bruyère, et détalant des lapins qui venaient traverser le champ de vision de Jedediah, pris de panique... Derrière chacun des grands pins un homme pouvait facilement se cacher, en étant très prudent, et quand Jedediah tournait le dos il sortait peut-être la tête pour le regarder. Ces espions étaient probablement à la solde de son père. Car il n'était pas *logique*, supposait Jedediah après y avoir longtemps médité, que de simples étrangers fussent aussi intéressés par lui ; et si c'étaient des démons (mais pouvait-il y avoir des démons sur la montagne sacrée, et même en vue de cette montagne ? – Dieu permettrait-il un tel blasphème ?), les démons n'avaient bien entendu pas de corps, ou du moins Jedediah le croyait, et ils n'avaient pas besoin de se cacher derrière des arbres ou des rochers.

Qu'un démon pût s'introduire de force à *l'intérieur* d'un corps humain, y demeurer, et lui faire exprimer le mal – Jedediah ne l'avait toujours pas compris.

Il craignait donc les présences, voyageait la nuit pour les dérouter, et se cachait pendant la journée, le mieux possible (car quelquefois il était secoué par des quintes de toux sèche très pénibles qui semblaient lui arracher les poumons, et les créatures qui l'espionnaient l'entendaient sûrement) ; et il essayait de maintenir son cœur en vie avec une prière constante à Dieu que ses lèvres ne cessaient de prononcer. *Mon Dieu, mon Seigneur et Dieu, que Ton nom soit béni, que Ton royaume soit béni, et Ta volonté, et que Tes ennemis soient foulés aux pieds...*

Un jour, quelqu'un chuchota à son oreille, tout près de son oreille, le caressant de son haleine tiède et le chatouillant de la langue : Un jour, Jedediah, tu sais ce qui va arriver ?... Ils vont te sauter dessus par-derrière, et te maîtriser, même si tu te débats en hurlant de rage, et ils te ramèneront à la maison... suspendu à une perche, peut-être, comme un daim étripé – et tu te réveilleras sur un plancher, ils seront debout autour de toi, la bouche ouverte, à rire..., ils te tâteront du pied... Ça, c'est Jedediah Bellefleur qui est allé chercher Dieu dans le ciel !... Eh bien, il s'est mis dans un bel état ! Chétif, décharné, malade et pouilleux (car tu *as* des poux, c'est un pou qui rampe sur ta nuque en ce moment même !) et infesté de vers (car tu *as* des vers, tu le sais..., tu n'aimes peut-être pas y penser, et tu refuses sûrement d'examiner tes petites crottes dures ensanglantées, mais ça ne change rien, mon garçon, ça ne change rien !)... dans quel *état* il est..., on dirait qu'aucun Dieu qui se

respecte ne s'est soucié de *lui*. Est-ce qu'une femme voudrait de lui ? serait prête à porter ses enfants ? Oh, mais quelle farce ! Ça fait maintenant dix-huit ans que Dieu rit sous cape ! Et le démon s'enfuit en courant, hurlant de rire, avant que Jedediah n'eût réussi à l'attraper.

Au cours de ses vagabondages, avant qu'il arrivât au camp de Mack Henofer et ne vît ce qui s'y était passé, Jedediah découvrit beaucoup de scènes horribles. Un jour il quitta l'atmosphère brûlante de midi pour pénétrer dans l'obscurité d'une forêt qui poussait sur un sol marécageux, spongieux, et vit un cannibale indien assis devant un petit feu, en tailleur, fumant la pipe, vêtu apparemment de peaux de serpents – et tout autour de lui, en petits tas pêle-mêle, se trouvaient les crânes et les ossements d'êtres humains. C'étaient des ossements humains, cela ne faisait aucun doute ! Et, s'aperçut Jedediah avec terreur, les peaux de serpents n'étaient pas du tout des peaux mais des serpents vivants : des serpents vivants qui s'enroulaient en sifflant sur le puissant corps nu de cet homme courageux. (Les serpents parurent se rendre compte de l'intrusion de Jedediah, mais l'Indien – le regard dans le vague, sans expression, tirant silencieusement sur sa pipe – le fixa sans le voir.) Longtemps après, Jedediah continua de fuir cette vision infernale, se rappelant pendant des jours et des semaines l'horreur des crânes et des os empilés, et le sifflement des serpents au large corps, et surtout l'immobilité de l'Indien impassible... Jedediah n'avait-il pas entendu raconter, pendant son enfance, que les cannibales des tribus d'Iroquois avaient été exterminés ou convertis au christianisme ? Et comment était-il possible que l'Indien fût habillé de serpents *vivants* ?

(Le mal des Indiens païens, pensait Jedediah, était venu avant celui de l'homme blanc – avant le mal ou le bien de l'homme blanc. Il était survenu avant l'histoire même. Peut-être même avant Dieu.)

Et un jour il vit une biche attaquée par des chiens, des chiens de ferme lâchés en meute, qui aboyaient et grondaient frénétiquement en la mettant en pièces – ouvrant son énorme ventre gonflé, dans lequel elle portait un fœtus prêt à naître une ou deux semaines plus tard : il vit, et s'enfuit, se bouchant les oreilles, sa prière incessante à Dieu s'élevant en un cri involontaire. *Mon Seigneur et Dieu, mon Seigneur et Dieu, aie pitié...*

Et, plus étrange encore, il vit, suspendu dans l'eau sombre d'un étang marécageux, encadré par les joncs, les roseaux et l'osier, un visage curieux qui flottait : un visage d'étranger, pourtant moins réel que les crânes de l'Indien cannibale. Il était étrange, aussi, que

l'étang fût aussi opaque et saumâtre, bien qu'il n'eût que quelques mètres de profondeur ; et qu'il fût alimenté par un ruisseau d'eau fraîche. Mais Jedediah ne put en voir le fond. Il ne vit que ce visage flottant de fantôme avec son faible menton qui s'effaçait et ses yeux noyés impuissants, et il se recula de répulsion et d'effroi.

Puis, un jour, d'une façon imprévue, il arriva dans le camp de Mack Henofer et vit aussitôt, dès que le vieillard l'eut salué et que le chien eut aboyé, que Henofer avait été dépouillé, que son âme s'était perdue, que son être physique avait été envahi par un démon. Comme ce fut terrifiant de rencontrer le regard de Henofer et de voir, non plus ses yeux, mais ceux d'un démon...

« Jedediah ! Jedediah Bellefleur ! *C'est toi ?* »

Il savait que Henofer était un espion de son père, un espion à gages, mais il avait eu le cœur de lui pardonner ; car après tout, la vengeance appartient à Dieu. Mais maintenant Henofer lui-même avait été éliminé et le regard qui le fixait, par les yeux chassieux du vieillard, n'était même pas humain.

« Jedediah Bellefleur, s'écria le démon d'un air triomphal, avant d'avoir compris que Jedediah l'avait démasqué, quelle surprise de te voir de ce côté de la montagne !... Si tu te *voyais* ! Mais est-ce que c'est bien toi, mon garçon ? Tu as l'air si différent ! Mes yeux, ces temps-ci, me jouent des tours – surtout par un soleil comme celui-ci... Jedediah ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? Tu as soif, hein ? Tu as faim ? *C'est bien toi, avec ce drôle d'air ?* »

Il tendit à Jedediah une grande main sale, mais Jedediah tint bon. Je sais qui tu es, chuchota-t-il.

La mort de Stanton Pym

Dans son élégante petite voiture d'importation, une Morris Bullnose bleu-vert à deux places avec des accessoires de laiton et des roues à rayons orange et verts, un toit noir décapotable rarement fermé, même par mauvais temps (car, les Bellefleur le voyaient, il aimait être observé quand il traversait le village des Bellefleur en direction de la route au bord du lac et du manoir – Stanton Pym en manteau sport pékiné, avec un chapeau de paille insolent garni d'un galon rouge, ce fils de comptable et petit-fils de terrassier qui courtisait en public la fille d'un homme qui, s'il l'avait voulu, aurait pu se réclamer de l'une des plus anciennes familles nobles de France), pilotant son automobile de sport sur le gravier des tournants avec une affectation puérile, comme s'il était sûr d'être suivi par des regards envieux le soupirant de Della apparaissait le samedi, le dimanche, et parfois le mercredi après-midi pour l'emmener faire de longues promenades poussiéreuses le long du lac, ou dîner à Nautauga Falls, ou ramer sur le lac d'Argent, ou (le mercredi soir) assister au service religieux de la petite église méthodiste blanche au clocher trapu sur la route de Nautauga Falls, ou dans les champs de foire où ils pouvaient se promener la main dans la main (comme on le raconta aux Bellefleur) d'un stand à un autre, et d'une attraction à l'autre, mangeant de la barbe à papa, des pommes d'amour, du pop-corn chaud beurré et buvant de la limonade comme n'importe quel autre jeune couple – bien sûr leur union était condamnée, car on savait que le prétendant lui-même était voué à l'échec s'il persistait (mais comment le *pouvait-il*, puisqu'il n'était pas stupide ?) à faire la cour à Della.

L'homme qui devait être le grand-père de Germaine – son *autre* grand-père – était déjà, à l'âge de vingt-sept ans, sous-directeur à la First National Bank de Nautauga Falls. Mis à part son costume soigné (réservé aux week-ends) et son habitude de répéter des plaisanteries considérées comme moyennement amusantes, c'était un jeune homme sérieux, et même plutôt grave, brillant, travailleur mais merveilleusement ambitieux, ainsi que le dit un jour à Noel Bellefleur le président de la banque. Il avait un talent pour les opérations bancaires et s'était spécialisé dans les prêts hypothécaires. Il en savait très long. « ... Ma situation financière fait-elle partie de ce que ce jeune salopard connaît si bien ? »

demanda Noel.

Il était évident que Stanton Pym poursuivait Della Bellefleur pour ses biens et sa fortune – ou dans l'espoir de les acquérir, quand elle hériterait ; autrement, pourquoi aurait-il renoncé si vite, et si habilement à faire la cour à la fille d'un fabricant de gants de Nautauga Falls pour se tourner vers Della, quand l'affaire de l'industriel fut vendue à perte ?... quoique Stanton Pym eût cessé de poursuivre la jeune fille bien avant que l'usine ne fût vendue, et avant que n'enflât la rumeur. Simplement, disaient les gens avec admiration, ce jeune homme brillant en *savait* très long.

À la First National Bank de Nautauga Falls, Pym portait des complets sombres et bien coupés, et se promenait avec un air énergique et une raideur presque militaire. Si son grand-père avait peiné sous le soleil impitoyable du plein été pour aider à construire le grand canal, et était mort, d'une hémorragie interne non diagnostiquée, en soulevant une pelle chargée d'argile mouillée, à l'âge de quarante-trois ans ; si son père s'était abîmé la vue et avait fini par avoir une bosse entre les omoplates en travaillant quatorze heures par jour comme aide-comptable dans la plus grande filature de la région, et s'il avait été congédié au bout de trente ans de service avec une « pension » symbolique, rien de plus – pourquoi exactement, personne ne le sut, bien que ce renvoi eût peut-être été lié à la baisse de vision et à la perpétuelle mélancolie du vieil homme –, le jeune Stanton ne paraissait souffrir d'aucun de ces affronts, et semblait parfois, s'il était questionné par les gens de son ancien quartier, ne rien savoir du tout de sa famille, vivante ou morte, montrant une arrogance innocente presque teintée de charme. Il donnait bien entendu à sa mère une partie de son salaire, et lui rendait visite aussi souvent que possible, mais ses nouvelles responsabilités – sa nouvelle vie – absorbaient l'essentiel de son temps.

Si, dans la First National Bank aux prétentions sépulcrales (bien que ce ne fût pas la plus grande banque de Nautauga Falls, elle arborait une façade néogéorgienne vraiment impressionnante, et ses sols en faux marbre étaient d'une agréable fraîcheur ; elle possédait des fenêtres en verre taillé dépoli et une grille d'étain aussi massive qu'une herse du Moyen Âge protégeait l'escalier conduisant aux coffres-forts), le jeune Stanton Pym s'habillait avec une admirable sobriété, et s'il prenait soin de paraître non seulement modeste mais prêt à s'effacer lors des cérémonies méthodistes auxquelles il assistait, en d'autres occasions – le samedi et le dimanche en particulier – il se vêtait à la dernière mode masculine et eût été, s'il avait eu une taille supérieure et les yeux moins rapprochés, l'un des

« nouveaux » jeunes gens les plus remarquables. (Quelquefois ils semblaient être partout à cette époque – ces fils ambitieux de fermiers, ou même ces ouvriers agricoles – de retour du service militaire ou de deux années d'études à l'école de commerce, infiniment plus grands que leurs parents, avec une poignée de main franche et solide, un sourire plein d'expectative, et pas la moindre intention de vivre à la manière de leur famille.)

Pym ne possédait pas plus de deux ou trois tenues pour chaque saison, mais en changeant de gilet, en portant des chaussures différentes (parfois blanches, parfois blanc et marron, parfois marron, parfois noires, selon la saison et le moment de la journée) et des cravates et des chapeaux différents, il arrivait à donner l'impression d'être aussi à la mode que n'importe lequel des jeunes gens plus fortunés. (Beaucoup plus « à la mode », après tout, que les Bellefleur – car le jeune Noel et ses nombreux cousins s'intéressaient plus aux chevaux, à la chasse, à la pêche, au canotage et à d'autres préoccupations masculines qu'aux mondanités.) Les mois d'été il s'habillait en blanc aussi souvent qu'il le pouvait – portant des pantalons blancs au pli élégant ; des souliers blancs ; un blazer à rayures rouges et blanches ; même des gants blancs – bien que ce fût une couleur très peu pratique (car il avait, après tout, une voiture à entretenir – d'abord une Model-T, qui exigeait beaucoup de réparations et de réglages, puis la petite voiture anglaise achetée d'occasion à l'un des clients de la banque). Ce fut dans ce costume d'été pimpant que Della Bellefleur le vit pour la première fois, sur le caillebotis à White Sulphur Springs.

Il escortait la fille du fabricant de gants, que Della connaissait bien sûr, mais très peu, et pour laquelle elle n'avait pas grande sympathie. Un jeune homme élancé, pas plus grand que Della, de un an ou deux plus jeune qu'elle, peut-être, avec des cheveux noirs pommadés séparés par une raie au milieu, et une petite moustache noire, comme une chenille floconneuse, sur son étroite lèvre supérieure. Ce dimanche-là, il avait même une canne à pommeau d'ébène. Della et Stanton Pym échangèrent seulement une douzaine de mots à cette occasion, car tant de gens les entouraient de part et d'autre, mais Della sentit immédiatement – et elle n'en démordit jamais, même trente ans après la mort de Pym – que Pym, *avant* de lui être présenté, *avant* de savoir qu'elle était l'une des deux héritières Bellefleur, l'avait fixée avec une curieuse intensité, une expression saisie, comme si... comme s'il la reconnaissait... ou voyait quelque chose sur son visage... Comme si, en ce premier instant, sur le caillebotis encombré de White Sulphur Springs, il avait *su*.

(Ce n'était peut-être pas le coup de foudre, dit un jour Della à Germaine, en tournant les pages de son vieil album de photographies, parce que je ne crois pas qu'un tel phénomène existe... et s'il existe, c'est immoral. Mais le respect immédiat existe. La sympathie immédiate. Et la *reconnaissance* intelligente et pleinement consciente de la valeur de l'autre.)

À cette époque Della avait vingt-neuf ans. Ce n'était pas une jolie femme, ni même – avec son long nez et son regard sévère, à l'expression affectée – une femme très séduisante, mais elle se tenait fièrement, et on connaissait son bon sens et son honnêteté ; son sourire, quand elle souriait, *pouvait* être attirant. La famille avait depuis quelques années l'intention de la marier à un cousin germain qui vivait à Nautauga Falls avec sa mère veuve et passait son temps à spéculer, fort modestement, dans l'immobilier, mais cette union était au point mort à cause du silence observé à ce sujet par Della et le jeune homme. Est-ce que tu as vraiment de l'antipathie pour Elias, l'interrogeaient la mère et les tantes de Della, y a-t-il quelque chose en lui qui te paraît inacceptable ?... Ou est-ce simplement de l'entêtement ? *Pourquoi* ne dis-tu rien ?

Mais Della ne disait rien, et bien qu'elle et son cousin fussent souvent réunis, et encouragés à faire des promenades en tête à tête, leur « mariage » reposait sur une sorte d'équilibre apathique. Ils se marieraient un jour – peut-être – mais en attendant il n'y avait pas de fiançailles. Della était promise, aucun autre prétendant n'apparut, et les années passèrent, et bien que la mère et les tantes de Della fussent constamment occupées à discuter de la situation la jeune fille refusait absolument d'en parler. Elle appréciait tout à fait son statut de vierge. Elle n'était pas *têtue*, déclarait-elle fréquemment.

Et puis, brusquement, il y eut Stanton Pym.

Comment Pym était-il au courant de la conversion de Della au méthodisme, comment savait-il qu'elle assistait à l'office du soir dans la petite église de campagne (mais pas à celui du dimanche ; la famille interdisait *cela*), comment réussit-il à s'y insinuer en sa compagnie (car Della, étant une Bellefleur, avait tendance à se tenir un peu à l'écart des autres, même dans son enthousiasme pour la religion), comment il réussit à vaincre ses soupçons ; personne ne le sut. Mais brusquement ils se « fréquentèrent ». On raconta qu'ils étaient « amoureux ». Noel apprit que Pym n'allait à l'église méthodiste que le mercredi, et qu'auparavant il n'avait jamais été sérieusement pratiquant ; il apprit que Pym avait commencé à voir Della une semaine seulement après avoir renoncé à prétendre à la

main de la fille du fabricant de gants. Il lui court après, dirent les Bellefleur, avec un air sincèrement surpris, il lui *court* vraiment après... Pym lui-même se méprit à tel point sur l'attitude de la famille de Della à son égard qu'il tendait toujours la main aux hommes Bellefleur quand ils se rencontraient par hasard, souriant de son petit sourire désinvolte, faisant un commentaire sur le temps, racontant une plaisanterie. (Il appréciait beaucoup ses propres plaisanteries et il en riait abondamment, mais jamais dans les recoins lugubres de la First National Bank.)

La famille désapprouvait, très bruyamment, mais bien sûr Della n'y prit pas garde : elle sortit avec Pym dans sa Morris Bullnose, ravie comme une jeune fille, son chapeau fleuri solidement attaché sous son menton. On les vit dans le parc d'attractions de la foire, ramer sur le lac d'Argent au crépuscule, et dîner ensemble aux chandelles à Nautauga House ; Della reconnut même, après un interrogatoire serré, avoir été présentée à la mère de Stanton. (Bien sûr la mère est impossible, dit Della avec raideur, elle n'a pas arrêté de me toucher le bras et de me faire des caresses en me posant les questions les plus ridicules – combien de domestiques nous avons, combien de pièces dans la maison, si c'était vrai que mon père avait été enlevé une fois – mais, après tout, Stanton critique autant que moi la pauvre femme, et connaît à fond ses défauts : et il ne lui *ressemble* absolument pas. Ce sont deux personnes tout à fait distinctes et séparées.)

Quand on fit remarquer à Della – c'était tantôt Elvira, tantôt ses frères Noel et Hiram, et même sa sœur Matilde – que le jeune homme la poursuivait uniquement parce qu'elle était une héritière, elle écarta simplement cette idée comme étant totalement absurde.

Vous ne connaissez pas Stanton comme moi, dit-elle.

Stanton devait bien entendu mourir d'une mort accidentelle, comme l'attestèrent les témoins et le coroner, et pourtant, longtemps avant l'accident, longtemps avant le mariage, quand il fut prévenu des dangers éventuels d'une union avec Della Bellefleur à l'encontre du désir de sa famille, il écarta cette idée comme étant elle aussi complètement absurde. Della et moi nous sommes amoureux, dit-il simplement.

Mais les Bellefleur !... N'avait-il pas peur d'eux ?

Vous ne comprenez pas, disait-il en souriant. Della et moi nous sommes amoureux. Nous savons exactement ce que nous faisons.

Bien qu'elle eût près de trente ans, et qu'elle fût parfaitement mûre, Della fut envoyée pour l'été chez l'une des parentes d'Elvira, dans une autre partie de l'État ; elle et Pym n'eurent pas le droit de se voir. Ils s'écrivirent fidèlement mais bien sûr les lettres furent interceptées et ouvertes, et leurs messages pieux, laconiques et peut-être codés furent lus à voix haute d'un ton méprisant. On remarqua que les mots *fiançailles* et *mariage* revenaient souvent. Et qu'ils se déclaraient leur *amour* : mais toujours d'une manière judicieuse et cérémonieuse. (Au moins, observa la famille de Della, les lettres ne sont pas obscènes.) Pendant l'absence de Della, Pym eut deux accidents sans rapport l'un avec l'autre, et de caractère mineur : les freins de son automobile lâchèrent et il quitta la route pour s'enfoncer dans un bosquet de pins de Virginie ; lorsqu'il alla ouvrir la fenêtre de sa chambre à coucher un soir la fenêtre céda et s'effondra sur lui, et le verre brisé vola partout – ne le coupant, heureusement, que de façon superficielle. En racontant par la suite l'histoire de Stanton Pym, les membres de la famille Bellefleur, à l'exception de Della, bien entendu, insistèrent avec les années sur le fait paradoxal que Pym, qui aurait fort bien pu s'attendre à être tué par les parents de Della, ou du moins à recevoir une méchante correction, était finalement *mort* d'une mort tout à fait accidentelle – comme si son destin avait été prédéterminé et n'avait eu aucun rapport avec Della.

Della revint à la fin de l'été, et le couple se fiança immédiatement. Pym fut transféré dans la nouvelle succursale de la banque à Bushkill's Ferry, où il devint sous-directeur, et il fit en sorte d'acheter, avec l'aide d'une hypothèque considérable, une maison de brique rouge, vieille mais assez jolie, avec une vue imprenable sur le lac et, dans le lointain, le manoir des Bellefleur. S'il rencontrait les Bellefleur dans la rue il les saluait toujours avec chaleur, et voulait absolument leur serrer la main, quelle que fût la froideur de leur regard ; un jour Lawrence, conduisant le beau phaéton ancien orné d'or qui avait appartenu à son père, pour aller voir sa fiancée, faillit avoir un grave accident lorsque son attelage de chevaux appariés se cabra, pris de panique devant la Morris Bullnose qui approchait bruyamment – et au lieu de s'excuser d'avoir causé une pareille terreur aux chevaux, Stanton Pym sortit de sa voiture pour aller serrer aimablement la main de Lawrence, comme si tout cela était une farce ; en fait il profita de l'occasion pour raconter une de ses plaisanteries à Lawrence, qui était particulièrement déplacée dans ces circonstances. (Un homme et une femme, pendant leur lune de miel. Le cheval du marié se conduit mal. Le marié compte lentement jusqu'à trois avant de le fouetter. Ensuite, le chien du marié se conduit mal. Le marié compte

de nouveau lentement jusqu'à trois avant de le fouetter. Puis survient une dispute entre le marié et sa jeune épouse ; et lentement il commence à compter : *un, deux...*) Stanton éclata d'un rire puéril, renversant si fort la tête que son chapeau de paille s'envola. Il était visiblement d'excellente humeur. Il n'avait pas le moins du monde peur de Lawrence. Avant de prendre congé il invita le jeune homme à venir leur rendre visite, à lui et à Della, après le mariage – car à ce moment-là, dit-il avec un sourire d'adieu, « tout sera arrangé ».

Le mariage eut lieu vers la fin septembre, à l'église méthodiste, en la présence de quelques parents seulement. Della possédait une rente qui lui rapportait des intérêts modestes mais nullement négligeables, et le nouveau poste de Stanton à la banque était très prometteur pour l'avenir, et ils *paraissaient*, selon leurs visiteurs, assez heureux : en tout cas Elvira reçut sans tarder la nouvelle de la grossesse de Della. Bien sûr elle ne pouvait rester loin de sa fille, quelle que fût son antipathie pour son gendre ; et puis, à mesure que le temps passait, elle se mit à le détester *un peu moins...* bien qu'elle le désapprouvât bien sûr... ou du moins, désapprouvât son image. Car le jeune homme lui-même, malgré sa petite moustache idiote, était bien élevé, gai et dévoué à Della. Ou il semblait en être ainsi. Il *semblait* en vérité en être ainsi..., déclarait Elvira aux autres. Mais à quoi d'autre nous fier ? Ne devrions-nous pas peut-être commencer à nous radoucir, puisque nous finirons de toute façon par leur pardonner ?

Le jeune couple fut donc invité au château, et une quantité de cadeaux de mariage tardifs leur fut offerte. Des mois avant le jour où la naissance était prévue Della eut le droit de choisir entre plusieurs berceaux anciens de la nursery ; Pym fut invité à jouer aux cartes avec les hommes. (Il perdait toujours aux cartes avec les Bellefleur – mais pas d'une façon *trop* grave, de telle sorte que bien qu'elle fût vexée Della n'avait aucune raison d'être vraiment inquiète.) Ils furent invités à passer plusieurs jours au château pendant les fêtes de Noël, quand un grand nombre d'autres parents et hôtes seraient là, et on eut l'impression – *l'impression* – que le mariage était tacitement accepté. (À aucun moment quelqu'un ne prit Pym à part, bien entendu, pour lui souhaiter la bienvenue dans la famille ; ni même pour lui serrer la main avec une expression de plaisir. Mais les Bellefleur étaient toujours réticents à propos de leurs sentiments. Ils n'auraient pas voulu être pris pour des *âmes sensibles*.)

La veille de Noël, Pym fut tué dans un accident de toboggan sur la colline de Sugarloaf. Toute la journée ils n'avaient cessé de boire et de festoyer (et on annonçait pour le jour de Noël un cochon de lait

rôti, et du champagne au petit déjeuner), et peut-être Pym n'était-il pas habitué à tant de réjouissances. Lui et Della s'étaient, croyait-on, disputés à un moment donné dans l'après-midi, cachés dans leur chambre au deuxième étage, mais on ne savait pas à quel propos. (Della s'opposa-t-elle brusquement à l'intérêt de ses frères et de ses cousins pour Pym ? Était-elle jalouse ? Car les flatteries de Noel et de Lawrence en particulier avaient tourné la tête de son jeune mari, et il semblait s'apprêter très joyeusement à se ridiculiser sur le lac, chaussé de patins à glace, et se rouler dans la neige comme s'il avait passé sa vie à faire ce genre de choses avec les Bellefleur.)

Les Bellefleur pariaient aux courses de toboggan avec les Fuhr et les Renaud, il y eut beaucoup de jovialité et de jeux brutaux sur la colline, et ils burent énormément. De la bière, blonde et brune, du scotch, du bourbon, du gin pur, de la vodka pure et différents cognacs furent consommés. Della devait apprendre plus tard seulement que son mari avait insisté pour participer à la course – qu'il avait affirmé savoir manier un toboggan – bien qu'il n'eût à sa connaissance jamais fait ce genre de chose auparavant. Les hommes avaient tenté d'escalader la pente la plus raide de la colline de Sugarloaf, en pleine nuit, quand la lune était presque obscurcie par les nuages – ils avaient risqué de se rompre le cou pour un pari absurde (le toboggan gagnant ne récolterait que deux cents dollars, à partager entre cinq ou six hommes) – et plongé de l'autre côté face à un vent violent du nord-est, par une température de moins cinq : autant de signes d'une sombre ivrognerie.

Il y eut tant de versions des événements sur la colline, qui se recoupèrent ou se contredirent totalement, que Della, dans son chagrin et sa fureur, renonça bientôt à chercher à discerner la vérité des mensonges. Elle savait seulement que trois toboggans avaient couru ; le pauvre Stanton, avec un bonnet et une écharpe rouges tricotés, sans doute ivre mort, s'était trouvé en quatrième position sur le traîneau des Bellefleur – les Bellefleur étant en tête, leur traîneau avait heurté un rocher apparent et avait été projeté sur le côté, en direction d'un bouquet de pins – on donna l'ordre de sauter – et au milieu de beaucoup de cris et de rires les hommes sautèrent, heureux d'abandonner le coûteux toboggan à son sort : mais bien sûr Stanton, qui ne savait rien de ce sport, fut abandonné avec le toboggan, et tué sur le coup lorsqu'il s'écrasa contre un pin. Tout arriva aussi vite que cela – aussi vite que le temps de raconter l'incident – le pauvre jeune homme troublé était vivant, et l'instant d'après il était mort, projeté contre un tronc d'arbre comme une poupée de chiffon, le visage si affreusement mutilé que plusieurs des hommes, si saouls qu'ils purent à peine s'approcher en titubant de

l'endroit où il se trouvait, commencèrent par se disputer pour savoir qui c'était.

« Mais vous savez, dit finalement l'un d'eux, inspiré par une logique d'ivrogne, ce doit être machin..., vous savez..., le type à moustache... – *lui*... – le mari de Della... – parce qu'il n'est plus avec nous maintenant, et ce type – là, par terre, n'est aucun d'entre nous... »

Ils trouvèrent le bonnet rouge tricoté entortillé sur une branche d'arbre, à environ dix mètres de là.

Donc, dit grand-mère Della en caressant la joue de Germaine de sa main fraîche et sèche qui sentait le savon âpre, tu n'as qu'un grand-père : un grand-père Bellefleur.

La petite fille demeura immobile, sans se dégager de la caresse de la vieille femme. Car le moindre geste, en un pareil instant, eût été malvenu.

... Ils voulaient, bien sûr, tuer aussi le bébé. Ils voulaient que je fasse une fausse couche. À ce moment-là j'étais enceinte de quatre mois, de ta mère, et s'ils en avaient eu le courage, dit grand-mère Della, secouée de rire, reniflant, ils m'auraient invitée moi aussi à faire du toboggan... Mais je n'ai pas fait de fausse couche, malgré le choc d'avoir perdu Stanton. J'ai été terriblement malade pendant longtemps, et je suis allée vivre avec ma sœur Matilde, et puis le bébé est né, c'était ta mère, Leah, et j'ai pleuré de ne pas avoir un garçon car à ce moment-là je n'avais pas toute ma tête et je croyais que seul un garçon, un homme, pourrait se venger des assassins de son père.

Elle referma le vieil album de photographies. Pendant un long moment elle ne dit rien, et bien que Germaine brûlât de descendre du sofa et de partir en courant, elle resta assise, ses pieds chaussés de souliers vernis serrés hardiment l'un contre l'autre, ses chaussettes rouges tricotées tirées jusqu'aux genoux, exactement à la même hauteur. Enfin grand-mère Della soupira, s'essuya le nez avec un mouchoir chiffonné et dit, d'un ton légèrement amusé, pour délivrer sa petite-fille : Mais, Dieu merci, il y a une chose dont j'ai avorté, et c'est de *Dieu*. Depuis cette veille de Noël jusqu'à ce jour je n'ai plus jamais cru à tout ce fumier. Je suppose que je devrais remercier les Bellefleur pour ça !

Solitaire

Dans l'une des pièces les plus petites et les plus humides du manoir, au premier étage de l'aile est, donnant sur un morceau de mur et un fragment de tour pareille à un minaret, avec des tourelles faussement crénelées, le vieil homme était assis, réfugié dans un coin, jouant aux cartes, les étalant l'une après l'autre sur la table devant lui, étudiant, sans expression, le message qui se trouvait enfin déployé sous ses yeux, visible et dépourvu de mystère. Puis il reniflait de mépris ou d'impatience, et rassemblait les cartes, pour les battre de nouveau.

Peu à peu, raconta-t-on aux enfants, leur grand-oncle Jean-Pierre s'adapterait au « monde extérieur », et à leur présence ; peut-être, avec le temps, leur permettrait-il d'entrer dans sa chambre (mais quelle pièce lugubre c'était, avec un plafond bas, des murs revêtus de boiseries sombres et une seule fenêtre ! – et il l'avait choisie lui-même), et les inviterait-il à jouer aux cartes avec lui ; mais pour l'instant ils devaient respecter son intimité et la dignité de son vieil âge, et ne pas l'espionner par le trou de la serrure, ni se bousculer dans le couloir en riant comme des petits fous.

Le grand-oncle Jean-Pierre était vieux, et après tout, il n'était pas en parfaite santé. Les bruits soudains le faisaient sursauter. Il ne supportait pas que les chats galopent dans les couloirs – la vue de Nightshade, du pauvre Nightshade, lui répugnait totalement – il n'avait aucun appétit même pour les plats les plus savoureux que sa mère, Elvira, lui faisait préparer (il préférait une bouillie d'avoine très diluée et le pain blanc grossier que mangeaient les domestiques, et il avait la curieuse habitude de saupoudrer presque tout de sucre – le rosbif, les pommes de terre, la laitue fraîche et les tomates) – il n'éprouvait (et cela parut à Leah plus étrange que tout le reste) aucun *intérêt* pour les affaires de la famille.

Mais bien sûr il n'allait pas bien. Il toussait, reniflait, et crachait avec colère dans ses mouchoirs, il se plaignait de douleurs dans la poitrine et l'estomac, d'insomnie (car son lit était trop doux, et les draps trop propres le grattaient), et d'une impression de vertige chaque fois qu'il quittait sa chambre ou osait seulement regarder par la fenêtre. Le manoir des Bellefleur était un endroit horrible – d'une grandeur tellement inhumaine – il avait oublié combien il

était grand : ah, quel spectacle terrifiant ! Quel esprit, mû par une convoitise immuable, avait eu l'idée de le créer ? Le château... le domaine... l'immensité obscure et mouvante du lac Noir... les milliers et les milliers d'hectares de terres sauvages... les montagnes dans le lointain : un spectacle terrifiant ; et au-delà, rampant de tous côtés, une horreur plus grande encore, cette entité que l'on évoque couramment comme *le monde*. Quel esprit dément, troublé par une convoitise innommable, avait eu l'idée de créer tout cela ?...

Jean-Pierre II renifla en signe de dérision, il battit, coupa, battit, coupa et distribua ses cartes, l'une après l'autre. Il préférait de beaucoup *son* jeu.

Le jasper sanguin

À cause d'un vœu qu'elle avait fait très longtemps auparavant, lorsqu'elle avait une vingtaine d'années, après que le deuxième, ou peut-être le troisième de ses fiancés mourut (et l'un de ces jeunes gens était un bel officier de marine de trente ans dont le père possédait une chaîne de filatures dans la Vallée mohawk), grand-tante Veronica n'émergeait jamais de ses appartements avant le coucher du soleil, et ne portait que du noir. « Toute personne aussi malheureuse que moi doit se cacher du soleil », disait-elle. On pensait qu'elle avait cru être une beauté à une époque – et peut-être l'*avait-elle* été – et qu'elle était maintenant en deuil non seulement des deux ou trois hommes qui *auraient* pu la sauver d'une virginité perpétuelle, mais de la jeune fille qu'elle avait été : de l'adolescence qui avait dû paraître inviolable un temps, mais qui s'était peu à peu effritée jusqu'à disparaître tout à fait, hors ce vœu chaste, obstiné, déplacé, qu'elle avait fait, manifestement devant témoins : « Toute personne aussi malheureuse que moi doit se cacher des gens, afin de ne pas les troubler, dit-elle avec audace. Ah, je *suis* maudite ! »

À cause de ce vœu Germaine voyait rarement sa grand-tante, et seulement pendant les mois d'hiver lorsque le soleil se couchait tôt et que la petite fille n'allait au lit que bien après la tombée de la nuit. La surprise, chez grand-tante Veronica, était sa *banalité* : si les enfants n'avaient pas été au courant de ses amours malheureuses ni de ses curieux vœux de pénitence ils l'eussent trouvée beaucoup moins intéressante que leurs grands-parents, et certainement beaucoup moins digne d'intérêt que leur arrière-grand-mère lunatique Elvira (qui devait bientôt, à l'âge de cent un ans, se remarier). Grand-tante Veronica était une femme rondelette aux hanches pleines et à la poitrine généreuse, d'une taille moyenne, avec un visage placide de mouton, des yeux noisette plutôt petits entourés d'innombrables plis et replis bleutés, une bouche qui aurait pu être charmante n'eût été son expression suffisante, et une peau très lisse, sans aucune ride, dont le ton variait d'un extrême à l'autre : quelquefois il était très pâle, à d'autres moments il était marbré et enflammé, particulièrement sur les joues, et il pouvait aussi être rougeâtre, grossier, échauffé, presque rouge brique, comme si elle venait de se dépenser violemment au soleil. (Mais bien sûr elle ne faisait jamais d'exercice. Ne serait-ce que *descendre* les escaliers

semblait la fatiguer, et elle le faisait avec une nonchalance que même la promesse d'un repas et d'un bordeaux excellent ne pouvait dissiper.)

Ses passe-temps n'avaient absolument rien d'exceptionnel : elle faisait de la dentelle, comme les autres vieilles femmes, mais elle n'aurait jamais eu l'imagination ni l'énergie de créer des œuvres d'art comme tante Matilde ; elle jouait de temps en temps au rami, pour des sommes modestes ; elle disait du mal des parents et des voisins, d'ordinaire avec une expression languissante et incrédule. Elle admirait la belle porcelaine mais jamais elle ne s'était constitué sa propre collection. Elle ne supportait sur sa peau que le plus beau linge (du moins elle le disait), et bien sûr elle avait en horreur les vêtements faits à la machine, et surtout la dentelle industrielle. (Toutes les femmes Bellefleur, même Leah, détestaient la dentelle faite à la machine, bien que la famille eût récemment acheté une fabrique de dentelle sur le fleuve Aider.) Ses manières étaient affectées ; elle en rajoutait *vraiment* : assise d'un air guindé à la table du dîner, soir après soir, buvant son vin à petites gorgées, délicatement, prenant une ou des cuillerées de soupe, jouant avec sa nourriture d'un air ostentatoire comme si la notion même d'appétit était détestable. (On racontait dans la famille que grand-tante Veronica se gorgeait de nourriture dans sa chambre avant de descendre pour le dîner, afin de préserver le mythe de sa délicatesse juvénile, des dizaines d'années après que ce mythe eut cessé d'avoir un sens – la plaisanterie avait fait long feu.) L'appétit d'oiseau de Veronica ne s'accordait pas avec sa silhouette généreuse, confortable, un début de double menton et son air resplendissant de santé. Pour une femme de son âge !... remarquaient toujours les gens, émerveillés. Bien que personne ne sût exactement son âge. Bromwell avait une fois calculé qu'elle devait être beaucoup plus vieille que grand-mère Cornelia, ce qui lui donnait plus de soixantedix ans, mais tout le monde avait ri si fort qu'il avait dû quitter la pièce – l'un des rares exemples où l'enfant s'était trompé de façon évidente. Car grand-tante Veronica, même au pire de sa torpeur, ne paraissait pas avoir plus de cinquante ans ; au mieux de sa fraîcheur elle semblait n'avoir que quarante ans. Ses petits yeux quelconques brillaient parfois d'une émotion inexplicable qui était peut-être du plaisir dans cet être énigmatique.

À l'occasion elle mettait des robes décolletées, qui exposaient sa chair pâle, plutôt grasse, et la belle pierre sombre en forme de cœur qu'elle portait au cou, suspendue à une fine chaîne d'or. Quand on l'interrogeait sur la pierre elle la regardait toujours tristement, la touchait, et disait au bout d'un long moment douloureux que c'était

un jaspé sanguin – un cadeau du premier homme qu'elle avait aimé – le seul homme (considérait-elle maintenant, tant d'années après) qu'elle eût jamais aimé. Une pierre vert foncé, pailletée de jaspé rouge, éclatante ou obscure selon les variations de lumière, tirant sur la chaîne fragile de tout son poids : un cœur de pierre gros comme un cœur d'enfant. Elle est belle, vous *croyez* qu'elle est belle ? demandait-elle en fronçant le sourcil, baissant la tête pour la voir au point d'écraser contre sa poitrine son petit menton rondet. Elle n'était plus capable, déclarait-elle, d'en juger elle-même. Car cela faisait tellement, tellement longtemps que le comte Ragnar Norst lui avait donné le jaspé sanguin.

Mais bien sûr qu'elle est belle, disaient les gens. Si on aime les jaspes sanguins.

Norst se présenta à Veronica Bellefleur à un bal de bienfaisance de Manhattan, auquel assistaient, raconta-t-on, beaucoup de personnes d'un milieu douteux. Bien que Veronica, jeune femme avenante de vingt-quatre ans qui portait ses cheveux blond vénitien nattés et enroulés autour de sa tête comme une couronne, et qui se distinguait par son rire spontané et cristallin, eût, bien sûr, un chaperon, et n'eût habituellement pas encouragé un inconnu à l'approcher – sans parler d'un inconnu qui eût osé lui prendre la main et la porter à ses lèvres ! – il y eut dès le début quelque chose de si péremptoire et en même temps de si naturel dans son attitude qu'elle ne réussit pas à s'y opposer. Vêtu d'un beau costume de soirée, quoique plutôt démodé, avec une barbiche très noire et des boucles brillantes de chaque côté du front, le comte Ragnar Norst se présenta d'une façon ambiguë comme le plus jeune fils d'une famille de marchands qui possédait une compagnie maritime couvrant le globe entier et faisant du commerce en Nouvelle-Guinée, en Patagonie et en Côte-d'Ivoire, comme un agent diplomatique dont l'ambassade se trouvait, bien sûr, à Washington, et comme un « poète-aventurier » dont l'unique désir était de vivre pleinement chaque journée. L'impression confuse que Veronica eut de Norst cette fois-là fut positive mais troublée – il *était* séduisant, mais il lui avait souri si intensément, si *bizarrement* ! Et avec quelle intimité malvenue il lui avait baisé la main, comme s'ils avaient été de vieux amis très proches...

Pourtant elle se mit presque tout de suite à rêver à lui. Ainsi lorsqu'il réapparut dans sa vie quelques semaines plus tard, lors d'une réception chez le sénateur Payne, non loin du manoir des Bellefleur, elle l'accueillit avec une vivacité irréfléchie – en réalité

elle lui tendit la main, comme s'ils *étaient* de vieux amis. Ce fut seulement quand il prit sa main et la porta à ses lèvres chaudes, s'inclinant pour la baiser, que Veronica se rendit compte de l'audace dont elle avait fait preuve, mais il était trop tard, car Norst lui parlait déjà d'une quantité de choses – du temps, du magnifique paysage de montagne, de la petite maison « rustique » qu'il avait louée pour l'été au bord du lac Avernus (à environ quinze kilomètres au sud du lac Noir), de son espoir de la voir aussi fréquemment que possible. Scandalisée, Veronica rit de son rire perçant, et rougit, mais Norst n'en tint pas compte : il la jugea, selon ses propres termes, « terriblement charmante ». Et tellement américaine.

Bientôt Norst se mit donc à rendre visite à Veronica au château, arrivant pour le déjeuner ou pour le repas du soir dans son extraordinaire voiture noire – une Lancia Lambda, une conduite intérieure haut perchée sur ses roues à rayons de bois, suffisamment spacieuse et confortable pour que les chapeaux à large bord de Veronica ne fussent pas renversés lorsque la jeune fille s'y hissait. Il l'emmena le long du fleuve Nautauga, ils traversèrent la campagne pittoresque et accidentée vers le lac Avernus qui, déjà à cette époque, commençait à être connu comme le lieu de villégiature des New-Yorkais fortunés qui n'avaient ni le désir ni les moyens d'acheter un pavillon de chasse chautauqua authentique comme celui que Raphael Bellefleur avait construit sur la rive nord du lac Noir. Pendant ces longues promenades oisives – que la pauvre Veronica devait se rappeler le reste de sa vie – le couple parlait d'innombrables banalités, riant fréquemment (car ils furent sûrement un peu amoureux dès le début), et bien que Norst questionnât Veronica de près sur sa vie, sa vie de tous les jours, comme si chaque détail la concernant le ravissait, il se montrait extrêmement évasif à propos de lui-même : il avait à l'égard de la compagnie maritime de sa famille des « devoirs » qui l'appelaient souvent à New York, il avait des « devoirs » à l'égard de l'ambassade de Suède à Washington qui l'obligeaient à s'y rendre fréquemment, et le reste du temps, eh bien, le reste du temps, était consacré... à ses obligations envers lui-même.

« Car nous avons une grave responsabilité, n'est-ce pas, ma chère mademoiselle Bellefleur, disait-il, lui pressant la main, tout excité, une responsabilité qui nous est confiée à la naissance : le besoin, l'*ordre* de nous réaliser, de développer notre âme le plus possible. Pour cela il nous faut non seulement du temps et de l'intelligence, mais du courage, même de l'audace... et la sympathie d'âmes sœurs.

»

Veronica était capable d'un scepticisme avisé concernant d'innombrables questions domestiques (les promesses des couturières et des chemisiers, par exemple), et à treize ans elle avait répudié avec insolence le « Dieu » de l'unitarisme (car la branche de la famille à laquelle appartenait Veronica faisait solennellement l'expérience des formes du christianisme qu'elle jugeait rationnelles, puisque ses formes irrationnelles étaient vraiment trop embarrassantes) ; ce n'était *pas* une jeune femme stupide ; et pourtant, en la présence charismatique de Norst, elle paraissait perdre toutes ses facultés de jugement, et se laissait baigner par ses paroles... Sa voix était douce et sensuelle, la première voix réellement *charmante*, et même *séduisante*, que la malheureuse jeune femme eût jamais connue. Ah, ce qu'il disait comptait à peine ! Cela comptait à peine : les ragots sur leurs connaissances communes du lac Avernus, les ragots sur la politique d'État et la politique fédérale, l'éloge de la propriété et de la ferme des Bellefleur, les flatteries dégoûtantes adressées à Veronica elle-même (qui, dans le vertige où l'entraînait son « amour » pour le comte, était d'une beauté indéniable, et nullement innocente de l'effet produit par ses guêpières sur les robes de soie moulantes qu'elle portait). Veronica contemplait Norst avec une fascination enfantine qu'elle ne cherchait même pas à dissimuler, et acquiesçait d'un murmure, oui, oui, à tout ce qu'il disait, chacune de ses paroles semblait si totalement plausible.

Norst lui faisait une cour très peu orthodoxe. Il disparaissait brusquement, laissant seulement quelques mots d'excuse gribouillés (mais jamais d'explication) à un domestique ; puis il réapparaissait, le lendemain ou douze jours plus tard, ne doutant jamais que Veronica le recevrait – comme si elle n'avait pas d'innombrables soupirants qui la traitaient avec plus d'égards. Comme si elle n'avait, lui reprochaient ses parents et son frère, aucune *fierté*. Mais il y avait Ragnar Norst dans sa voiture aristocratique, qui étincelait comme un corbillard et dégageait un parfum (qui devint très doux avec le temps, selon l'opinion de Veronica) d'encaustique, de cuir, de beau bois plaqué et de moisissure, comme un marécage enrichi par des siècles de décomposition. Il portait en toutes circonstances un costume de cérémonie impeccable – des redingotes, de belles cravates de soie, des poignets à revers d'une blancheur éblouissante avec des boutons de manchettes en perles, en or, en onyx et en jaspe sanguin, des cols amidonnés, des chemises à plastron plissé – et ses cheveux pommadés avec leurs boucles symétriques étaient toujours parfaits. Peut-être son teint était-il trop basané, ses yeux *trop* noirs, et ses humeurs trop imprévisibles (car s'il était un jour exubérant, gai, bavard et émoustillé, il pouvait le lendemain être apathique, ou

irritable, ou mélancolique, ou si sérieux en parlant à Veronica du « besoin de réaliser notre destin » que la jeune femme s'écartait, affolée)... et de toute façon, comme les Bellefleur commençaient à le dire de plus en plus fermement, il y avait quelque chose en lui qui n'était pas *clair* du tout. Les Norst étaient-ils vraiment une « ancienne » famille suédoise ? Possédaient-ils une compagnie maritime ? Mais *laquelle* ? Norst était-il associé à l'ambassade de Suède sous son propre nom, ou y gardait-il l'incognito ? « Norst » cachait-il lui-même son identité ? Même si j'accordais à cet homme le bénéfice du doute (ce que je ne fais pas), dit Aaron, le frère de Veronica, il est très possible qu'il soit impliqué dans une forme ou une autre d'espionnage... Après tout, nous n'avons pas l'habitude de faire confiance aux étrangers.

Veronica l'admit, en larmes ; mais en présence de Norst elle oubliait tout. Il était si *viril*. Il pouvait la divertir pendant des heures avec des chansons folkloriques suédoises qu'il accompagnait d'un curieux petit instrument qui ressemblait à une cithare, et produisait un son perçant et pourtant apaisant, presque soporifique, une « musique » si intime qu'elle s'accordait aux battements de son cœur et glissait sur ses nerfs, la laissant totalement épuisée. Il lui parlait de ses nombreux voyages – en Patagonie, dans l'intérieur de l'Afrique, en Égypte, en Mésopotamie, en Jordanie, en Inde, en Nouvelle-Guinée, en Styrie, dans « le pays de Ganz » – et il se mit à suggérer, de façon de plus en plus explicite, qu'elle pourrait bientôt l'accompagner, si elle le désirait. Puis il s'adressa à elle comme aucun autre homme ne l'avait jamais fait, saisissant sa main inerte et la portant à ses lèvres, la baisant passionnément, chuchotant sans pudeur aucune les mots « amour » et « âmes sœurs » et « destin commun » et parlant du besoin des amants de se « livrer » totalement l'un à l'autre. Il l'appelait « ma très chère », « ma chère Veronica », « ma chère et belle Veronica », et ne semblait pas remarquer sa gêne ; il évoquait d'une voix tremblante l'« extase » et la « passion » – ce « pays inexploré » qu'une « vierge comme vous » doit un jour traverser, mais seulement en la compagnie d'un amant qui s'est entièrement ouvert à elle. Il ne doit y avoir, recommandait-il, aucun secret entre des amants – pas un coin, pas un recoin de l'âme ne doit rester dans l'ombre – autrement l'extase de l'amour ne sera que physique et éphémère, et si les amants *meurent* en l'autre ils *mourront* littéralement, et ne seront pas ressuscités – comprenait-elle ? Ah, il était essentiel qu'elle comprît ! Et il l'étreignit, frissonnant presque d'émotion, et la pauvre Veronica faillit s'évanouir. (Car aucun homme ne lui avait jamais parlé comme cela, et personne ne l'avait prise dans ses bras de façon si abrupte, si passionnée.)

« Mais il ne faut pas ! Ce n'est pas bien ! Oh ce n'est pas bien ! » hoqueta Veronica. Et, comme une enfant effrayée, elle partit d'un éclat de rire. « Ce n'est pas – *bien...* »

Ce soir-là elle se retira de bonne heure, la tête lui tournait comme si elle avait bu trop de vin, et elle eut à peine conscience de ramener les couvertures sur elle lorsqu'elle glissa – sombra – fut emportée – dans le sommeil. Et le lendemain matin elle trouva le jaspe sanguin en forme de cœur sur son oreiller à côté de sa tête ! – simplement posé là, sur l'oreiller. (Elle sut tout de suite, bien sûr, que c'était un cadeau de Norst, car deux ou trois jours auparavant, comme ils dînaient à l'auberge d'Avernus, devant le magnifique lac, elle avait fait toute une histoire à propos de ses boutons de manchettes – elle n'avait jamais vu une pierre aussi sombre, et trouvait fascinant ce scintillement qui jaillissait de ses profondeurs. Les bijoux de famille dont elle avait hérités – un unique saphir, quelques diamants aux modestes carats, une poignée d'opales, des grenats, des perles – lui parurent soudain dépourvus d'intérêt. Les boutons de manchettes en jaspe sanguin de Norst étaient peut-être bien, comme il l'affirmait gaiement, bon marché, et même ordinaires, mais ils exerçaient une fascination sur Veronica, qui eut des difficultés à les quitter des yeux pendant le repas.) Et maintenant... quelle surprise ! Pendant quelques minutes elle resta sans bouger, contemplant la grosse pierre, qui était à la fois verte et rouge, et striée de zones sombres : un objet aussi beau *pouvait-il* vraiment être ordinaire ?

Il avait obtenu de la bonne de Veronica qu'elle entrât dans sa chambre sur la pointe des pieds pour poser la pierre à côté d'elle, bien sûr, et bien que la fille le niât – car sa maîtresse n'était pas démontée par la passion au point de manquer de se demander s'il était convenable que Norst donnât un pourboire (ou une gratification) à un domestique de la maison – Veronica savait que cela s'était passé ainsi : un geste audacieux, que sa famille désapprouverait avec colère, mais (ah, elle ne pouvait s'en empêcher !) qui la charmait tout à fait.

Elle glissa le jaspe sanguin sur une chaîne en or, et le porta à son cou le jour même.

Plus Veronica voyait Ragnar Norst, moins elle avait l'impression de le connaître ; cela l'effrayait, et cela l'excitait, de se rendre compte qu'elle ne le *connaîtrait* jamais. D'abord, son humeur était si capricieuse... Il pouvait commencer une promenade de très bonne humeur, débordant d'énergie ; un quart d'heure plus tard il se

sentait brusquement épuisé, et demandait à Veronica si elle voulait bien s'asseoir sur un banc un moment, et regarder simplement, sans parler, le paysage. Ou bien il était d'une douceur mélancolique, et ne cessait de la regarder dans les yeux d'un air triste, comme s'il avait le désir, le besoin, de quelque chose, d'elle... et quelques minutes plus tard, il se lançait de nouveau dans l'une de ses longues légendes compliquées, qui se situaient en Suède, au Danemark ou en Norvège, et qu'il ponctuait d'éclats de rire (car certaines histoires, quoique consacrées par la tradition, paraissaient à la jeune femme rougissante avoir un caractère paillard indéniable – et ne pas convenir tout à fait à ses oreilles). Il était cependant extraordinairement perceptif en toutes circonstances ; elle sentait qu'il *voyait*, *entendait* et *pensait* avec une clarté presque surnaturelle. Lors d'un malheureux déjeuner, tout en haut sur la terrasse du jardin muré, le frère de Veronica, Aaron – un homme de cent dix kilos qui surestimait ses propres facultés de raisonnement, beaucoup plus adaptées à la chasse qu'à un discours civilisé – commença à interroger Norst avec grossièreté sur ses origines (« Ah, vous prétendez qu'il y a du sang *persan* du côté de votre mère ?... Vraiment ? Et du côté de votre père, c'est du sang de quoi, à votre avis ?...), et la transformation du jeune homme fut tout à fait étonnante : il parut sentir aussitôt qu'une confrontation directe avec cette brute serait désastreuse, et très désagréable, aussi répondit-il aux questions d'Aaron d'une manière courtoise, et même humble, admettant promptement qu'il ne *pouvait* expliquer tout à fait certaines... certaines contradictions... non, il regrettait de ne *pouvoir* justifier... pas entièrement... pas dans l'immédiat. Veronica n'avait jamais assisté à un déploiement aussi exquis de tact et de subtilité ; elle le contempla avec adoration, et ne prit pas même la peine d'en vouloir à son malappris de frère (de cinq ans son aîné, il imaginait qu'il en savait plus qu'elle, et qu'une grande partie de ce qu'il savait *la* concernait), bien que son interrogatoire eût fait perler des gouttelettes de transpiration sur le front de Norst.

Ensuite, elle y repensa brusquement – du sang persan ! mais c'était merveilleux ! Quel enchantement ! Du sang *persan* : cela expliquait son teint basané et ses yeux noirs fascinants. Elle savait très peu de chose sur les Suédois et encore moins sur les Perses mais elle trouva ce mélange tout à fait ensorcelant...

« Ce comte est un imposteur, dit Aaron. Il ne se donne même pas la peine de nous faire des mensonges intelligents.

– Oh, qu'est-ce que tu en sais ! dit en riant Veronica, l'éloignant de la main. Tu ne connais pas du tout Ragnar. »

(Par la suite elle apprit qu'Aaron avait parlé avec le sénateur Payne, et avec deux ou trois connaissances à Washington, pour voir si le visa de Norst ne pouvait être annulé – si on ne pouvait simplement, avec un minimum d'entorses à la légalité, l'expulser et le renvoyer en Europe. Mais Norst devait avoir des amis haut placés, ou du moins des amis dont l'autorité était supérieure à celle des contacts d'Aaron, car cette démarche n'aboutit à rien ; et lorsque Ragnar Norst rentra en Europe il le fit de son plein gré.)

Ainsi Veronica Bellefleur tomba-t-elle amoureuse du mystérieux Ragnar Norst, bien qu'elle ne fût pas consciente d'être « amoureuse », mais seulement d'être de plus en plus obsédée par lui – sa présence, son aura la poursuivaient en pensée dans les endroits les plus invraisemblables, et pouvaient enflammer ses joues au moment le plus mal choisi. Même avant sa maladie elle était sujette à d'étranges rêveries léthargiques pendant lesquelles son image la hantait ; elle secouait la tête comme pour se libérer de son emprise. Elle était envahie par une chaleur érotique, un étourdissement grisant. Elle soupirait souvent, et ses paroles se perdaient dans le silence, exaspérant Aaron qui savait, bien qu'elle fît tout pour le nier, qu'elle était amoureuse du comte. « Mais cet homme est un imposteur, dit Aaron avec colère. Et je suis convaincu que cette pierre qu'il t'a donnée, si tu me laisses la faire examiner, se révélerait fausse !...

– Tu ne connais absolument pas Ragnar », dit Veronica, frissonnante.

Pourtant elle se sentait elle-même souvent perturbée par son attitude. Il insistait pour la retrouver le soir, dans des endroits clandestins (dans le hangar à bateaux ; près du torrent Sanglant ; tout au fond du jardin muré, où se trouvait un bouquet d'arbres toujours verts dans lequel jouaient quelquefois les enfants pendant la journée) bien que ce genre de situations la compromît ; il insistait pour parler « franchement » sans se soucier de l'effet produit sur elle par ses paroles. Une fois il saisit ses deux mains dans les siennes et murmura d'une voix qui tremblait d'émotion : « Un jour, ma très chère Veronica, cette mascarade prendra fin... un jour vous serez à moi... mon bien le plus précieux... et je serai à vous... et vous connaîtrez alors la réalité de... de... de la passion qui m'étouffe presque... » Et sa respiration devint si laborieuse qu'elle se transforma presque en un sanglot, et ses yeux brillèrent d'un désir indicible, et au bout d'un moment terrible pendant lequel il la regarda dans les yeux presque avec colère il se détourna, se jetant contre la balustrade, le bras levé comme pour se protéger de sa vue. Sa poitrine se soulevait si violemment que Veronica se demanda un

terrible instant s'il avait une attaque.

Pendant plusieurs minutes Norst resta appuyé contre la balustrade, ses lourdes paupières fermées, comme s'il était brusquement vidé de toute son énergie. Et après, en la raccompagnant chez elle, au manoir, il parla très peu, et marcha faiblement, comme un homme âgé ; en se séparant d'elle il murmura seulement un au revoir doux et mélancolique, et ne leva même pas les yeux vers elle. « Mais Ragnar, demanda Veronica, avec l'audace du désespoir, êtes-vous en colère contre moi ?... Pourquoi vous êtes-vous écarté de moi ? » Mais il ne la regarda pas en face. Il soupira, et dit d'une voix épuisée : « Ma chère, peut-être vaudrait-il mieux... pour *vous*, je ne pense qu'à *vous*... que nous ne nous revoyions jamais. »

Cette nuit-là elle rêva encore à lui, beaucoup plus intensément : elle le vit avec plus d'intensité, sembla-t-il, que lorsqu'elle l'avait vu en chair et en os. Il lui saisit les mains et les pressa si fort qu'elle cria de douleur et de surprise, puis il l'attira vers lui, contre sa poitrine, et la serra dans ses bras puissants. Elle se fût évanouie, elle fût tombée, s'il ne l'avait pas serrée si fort... Il l'embrassa à pleine bouche, puis il enfouit son visage dans son cou, et, tandis que la jeune fille défaillante essayait faiblement de le repousser, il déchira son corsage et commença à embrasser ses seins, tout en la maintenant immobile, et lui murmurant des mots d'amour impérieux et grisants. Il fut d'autant plus excité de voir qu'elle portait le jasje sanguin au cou (car Veronica la portait au lit, sous sa chemise de nuit). Arrêtez-vous, Ragnar, chuchotait-elle, le visage cramoisi de honte, vous devez arrêter, vous devez *arrêter*...

La journée elle se rappelait vaguement ses rêves tumultueux, bien qu'elle fût encore sous leur empire. D'étranges émotions la traversaient, et la laissaient sans aucune énergie, à tel point que sa mère lui demanda plus d'une fois si elle était malade : elle était tour à tour craintive, dégoûtée, follement excitée, honteuse, méfiante, et impatiente (car quand, quand lui reviendrait-il ? – il l'avait fait prévenir par un serviteur que son ambassade à Washington l'avait rappelé), et ravie comme une enfant (car elle était certaine qu'il la *reverrait*). Quelquefois elle dévorait aux repas, mais la plupart du temps elle n'avait aucun appétit – elle restait simplement assise à la table de la salle à manger, sans faire attention aux autres, le regard dans le vague, soupirant, la tête pleine d'images langoureuses de son amant, telles des apparitions.

Vous devez arrêter, Ragnar, criait une voix aiguë, vous devez, vous devez, vous *devez* arrêter avant qu'il soit trop tard...

Le pauvre Aaron fut alors victime d'un accident tragique, et ce fut Ragnar Norst qui réconforta la jeune femme affligée.

Imprudemment, ignorant les recommandations de son père, Aaron partit chasser seul dans les bois au-dessus du torrent Sanglant, accompagné seulement d'un de ses chiens. En franchissant un torrent tumultueux il perdit l'équilibre, tomba, et fut emporté plusieurs centaines de mètres plus loin, au bas d'une cascade, trouvant la mort dans les rapides tourbillons qui charriaient une quantité insensée de troncs et de rochers. La gorge du pauvre jeune homme fut tranchée par une branche qui dépassait et on considéra qu'il avait dû saigner à mort, en quelques minutes à peine fort heureusement. Quand l'équipe de sauveteurs le découvrit (il avait disparu depuis deux jours) son corps, si grand, si impressionnant, était vidé de tout son sang, coincé dans une petite anse étroite formée par des rochers et des souches couverts d'écume.

(Ni le chien ni le fusil ne furent jamais retrouvés, ce qui ajouta au mystère de sa mort.)

Frappée par le chagrin, Veronica pleura toutes les larmes de son corps, tant à cause de l'absurdité de la mort d'Aaron qu'à cause de la mort en soi : car pour elle il n'y avait pas de mystère, il y avait seulement le fait qu'elle ne reverrait jamais Aaron, qu'elle n'échangerait jamais plus de paroles avec lui... Malgré leurs querelles, ils s'étaient beaucoup aimés.

Cette mort était si laide, si *insignifiante* ! Si au moins le jeune homme entêté avait écouté son père... Non, Veronica ne pouvait le supporter ; elle ne le *supporterait* pas. Elle pleura pendant des jours et des jours et ne se laissa consoler par personne.

Jusqu'à ce que Ragnar Norst revînt.

Un matin il arriva dans l'allée de gravier au volant de sa majestueuse voiture noire (dont le moteur était surchauffé) et il demanda avec insistance à voir Mlle Veronica, car il avait appris à Washington la mort d'Aaron, et il avait su tout de suite que la jeune fille avait besoin d'être consolée si elle devait survivre au choc. Elle était si exquise, si sensible, l'horreur d'une mort brutale, accidentelle, risquait d'ébranler sa santé...

La vue de Norst suffit à la ranimer. Mais, étant une jeune femme discrète, elle prit soin de cacher ses sentiments ; un instant plus tard, le souvenir de la mort de son frère l'envahit une fois de plus, et elle succomba à une nouvelle crise de larmes. Norst la prit à l'écart,

et marcha avec elle au bord du lac, ne disant rien du tout au début, et l'encourageant même à pleurer ; puis, quand elle lui parut un peu plus forte, il commença à l'interroger sur la mort. C'est-à-dire, sur sa peur de la mort.

Était-ce la mort en soi qui la terrifiait... ou la nature accidentelle de cette mort particulière ? Était-ce la *mort* qui l'affolait à ce point, ou le fait qu'elle ne reverrait (du moins elle le croyait) jamais son frère ?

Au-dessus des eaux sombres et agitées du lac Noir ils firent halte, pour écouter le clapotis des vagues sur le rivage. C'était presque l'heure du coucher du soleil. Veronica frissonna, car une légère brise fraîche s'était levée, et très naturellement, avec beaucoup de grâce, Norst glissa son bras sur ses épaules. Il respirait fort. Une impression de joie de vivre, d'excitation, émanait de lui. Mais sa voix était ferme, ferme et contenue, et Veronica ne laissa pas paraître qu'elle percevait son émotion ; en fait, elle garda le regard détourné par timidité. Elle se demanda seulement s'il se rendait compte qu'elle portait le jaspé sanguin caché à l'intérieur de son chemisier. Mais bien sûr comment l'aurait-il pu... il ne pouvait le savoir, en de pareilles circonstances...

Son bras se resserra autour des épaules fragiles et il approcha sa bouche de son oreille. D'une voix douce et tremblante il commença à parler de la mort ; de la mort et de l'amour ; de la mort, de l'amour et des amants ; il dit comment, par le sacrement de la mort, les amants sont unis, et leur amour profane racheté. Le cœur de Veronica battait si fort qu'elle pouvait à peine se concentrer sur ses paroles. Elle était consciente de sa proximité, de cette proximité qui l'écrasait presque ; elle redoutait qu'il l'embrassât, comme il l'avait fait dans ses rêves, et qu'il abusât d'elle, ignorant ses cris stupéfaits... « Veronica, ma très chère, dit-il, lui prenant le menton et lui tournant la tête afin de pouvoir la regarder dans les yeux, vous devez savoir que les amants qui meurent ensemble transcendent la nature physique de la condition humaine... la nature physique rebutante de la condition humaine... Vous devez savoir qu'un amour spirituel pur rachète la grossièreté de la chair... Tant que je suis auprès de vous, à vous guider, à vous protéger, il n'y a rien à craindre... rien, rien à craindre... dans ce monde ou dans l'au-delà. Je ne permettrai *jamais* que vous souffriez, ma chère amie, comprenez-vous ?... Me faites-vous confiance ? »

Elle eut soudain les paupières lourdes ; elle se sentait gagnée par un sentiment de lassitude, vaguement érotique, qui ressemblait beaucoup à la lassitude de ses rêves secrets. La voix de Norst était

douce, apaisante, rythmée comme les vagues du lac Noir, venant battre contre elle, déferler sur elle... Ah, elle eût été incapable de protester s'il *avait* essayé de l'embrasser !

Mais il parlait encore d'amour. Des amants qui étaient « impatientes » de mourir l'un pour l'autre. « Je mourrai pour vous, ma douce amie, et vous pour moi... si vous m'aimez... et grâce à cela nous serons rachetés. C'est si simple, et pourtant si profond ! Vous voyez ? Vous comprenez ? La mort de votre frère vous a offensée parce que c'était une mort d'animal..., brutale, absurde, accidentelle, non partagée..., et avec votre sensibilité vous avez soif de signification, de beauté, de transcendance spirituelle. Vous avez soif de rédemption, comme moi. Car en mourant dans les bras l'un de l'autre, mon amour, nous *sommes* rachetés... et tout le reste n'est qu'une simple folie *inimaginée*, dont vous avez parfaitement le droit de vous écarter avec horreur. Comprenez-vous, mon amour ? Ah, mais oui !... vous me *comprendrez*. Ayez seulement foi en moi, ma très chère Veronica. »

Elle murmura faiblement qu'elle ne comprenait pas. Et elle se sentit tout à coup si épuisée qu'elle dut appuyer sa tête contre son épaule.

« La vie et la mort, si elles ne sont pas rehaussées par l'amour, continua Norst d'une voix basse, rapide, excitée, sont ignobles... une simple folie... un simple accident. Elles sont impossibles à distinguer lorsque la passion ne les met pas en valeur. Car les gens ordinaires, comme vous avez dû vous en apercevoir maintenant, ne sont guère plus que des pucerons... des rats... des animaux brutaux incapables de penser... très au-dessous de notre mépris, en réalité... à moins bien sûr qu'ils ne nous contentent... auquel cas nous devons les prendre en considération et traiter avec eux... aussi laid que cela puisse paraître. Vous voyez, ma chère ? Oui ? Non ? Vous devez me faire confiance, et tout deviendra clair. Vous devez avoir foi en moi, Veronica, car vous savez, n'est-ce pas, que je vous aime, que j'ai juré de vous avoir... depuis une époque très lointaine... que vous ne pouvez vous rappeler et dont je n'ai gardé qu'un vague souvenir... Quant aux gens ordinaires, ma chère, vous ne devez leur accorder aucune pensée... un jour vous apprendrez à traiter avec eux comme moi, uniquement par nécessité... Je vous guiderai, je vous protégerai, si seulement vous avez foi en moi... Et vous ne *devez* pas craindre la mort, car la mort des amants, la mort dans l'amour, la renaissance par l'amour, n'évoquent nullement la grossièreté de la mort ordinaire : vous comprenez ? »

Elle comprenait. Mais bien sûr elle ne comprenait pas du tout. Sa

tête était si lourde, ses paupières brûlaient de l'envie de se fermer, si seulement il pouvait l'étreindre, lui murmurer les mots qu'elle souhaitait si ardemment entendre... Il lui avait déclaré son amour ; elle l'avait entendu ; elle l'*avait* entendu ; pourtant il n'avait pas encore annoncé son désir de l'épouser, il n'avait pas parlé d'aller voir son père, ni...

Brusquement il s'écarta d'elle. Il était très agité, et se frotta vigoureusement les yeux avec ses mains. « Ma chère Veronica, dit-il, d'une voix différente, il faut que je vous raccompagne chez vous. Où ai-je donc la tête, de vous retenir ici dans ce vent glacé !... »

Elle ouvrit des yeux incrédules.

« Il *faut* que je vous raccompagne chez vous, ma pauvre enfant », murmura Norst.

Cette nuit-là Veronica se sentit fébrile, et malgré la chute de température elle laissa sa porte-fenêtre ouverte. Et elle eut un rêve qui fut de loin le plus alarmant, et le plus étrangement exaltant de tous ceux qu'elle avait déjà eus.

Elle était, mais sans l'être vraiment, inconsciente. Elle dormait, mais restait tout à fait consciente de son lit, de son environnement, et du fait qu'elle était endormie, ses longs cheveux épais éparpillés sur l'oreiller, le jaspe sanguin déposé sur son sein. Je suis endormie, se disait-elle clairement, comme si son esprit flottait au-dessus de son corps, comme c'est étrange, et si merveilleux, je suis étendue là, endormie, et mon amant va bientôt venir, et personne ne le saura...

Presque aussitôt Norst apparut. Il avait dû escalader la balustrade du balcon, car un instant plus tard il se tint devant la fenêtre, vêtu comme toujours de sa redingote, sa chemise blanche éblouissante dans l'obscurité, sa barbiche et ses petites boucles folles de chaque côté de son front se dessinant avec netteté. Il était silencieux. Sans expression. Un peu plus grand qu'à la lumière du jour – Veronica, paralysée, incapable même de battre des paupières, estima qu'il mesurait près de deux mètres –, il resta un long moment sans bouger, la contemplant simplement avec une expression de... était-ce un désir infini, un chagrin infini ?... était-ce un désir passionné ?... de l'amour ?

Ragnar, essaya-t-elle de chuchoter. Mon chéri. Mon fiancé.

Elle lui eût ouvert les bras, mais elle n'arriva pas à bouger ; elle resta paralysée sous les couvertures. Endormie et pourtant entièrement réveillée : consciente de ses battements de cœur qui

s'accéléraient follement et aussi des *siens*. Ragnar, chuchota-t-elle. Je t'aime comme je n'ai jamais aimé aucun homme...

Puis il fut près de son lit, sans avoir paru bouger.

Il était près de son lit, penché sur elle, et elle essaya de lever les bras vers lui – ah, comme elle avait envie de glisser son bras autour de son cou ! – comme elle avait envie de l'attirer contre elle ! Mais elle était incapable de bouger, elle put seulement retenir son souffle de toutes ses forces quand il se pencha pour l'embrasser. Elle vit ses yeux noirs humides se rapprocher, elle vit sa bouche, ses lèvres entrouvertes, et sentit son haleine – son haleine chaude et rude qui empestait la viande – elle respira cette odeur désagréable, un peu fétide – qui lui rappela la ferme avec une sensation de vertige – les ouvriers agricoles tirant les carcasses – les cochons pendus par les pattes de derrière – le sang jaillissant de leur gorge ouverte dans d'énormes tuyaux... Elle aspira son haleine, qui était aigre et sentait le desséché, le rance, le vieux, et, sur le point de défaillir elle se mit à rire, elle se sentait chatouillée partout, chatouillée jusqu'au délire, un délire délicieux et frénétique, et son haleine ne la dérangeait pas, mais pas du tout, ni son agitation, son impatience, sa brusquerie, ses dents se cognant contre les siennes dans la dureté de son baiser – ça ne la dérangeait pas du tout – pas du tout – elle avait envie de crier, de le marteler de ses poings – elle avait envie de hurler – de se débattre sur le lit – de repousser les couvertures, qui pesaient sur elle d'une façon aussi exaspérante – et elle avait si chaud – elle luisait de transpiration – elle sentait l'odeur de son propre corps, la chaleur qui en émanait – c'était honteux, et pourtant délicieux – cela lui donnait envie d'éclater de rire – de s'agripper à son amant – de l'attraper par les cheveux, par les cheveux, de le bourrer de coups de poing, d'attirer sa tête contre elle, son visage sur ses seins – comme ça – oui, exactement comme ça – elle ne pouvait supporter ce qu'il lui faisait – ses lèvres, sa langue, la dureté soudaine de ses dents – elle ne pouvait le supporter – elle allait crier, devenir folle, éclater, hurler, le déchirer de ses ongles... Mon amant, mon fiancé, criait-elle, mon époux, mon *âme*...

À mesure que les jours et les semaines passèrent, et que Veronica semblait de plus en plus profondément dans un état de mélancolie douce, languoureuse, on crut en général que le choc de la mort d'Aaron l'avait plongée dans une « humeur noire » et qu'avec le temps, elle en sortirait. Pourtant Veronica pensait rarement à son frère. Son imagination était centrée presque exclusivement sur Ragnar Norst. Durant la longue journée fatigante elle attendait

impatiemment le soir, où viendrait Norst, infailliblement, pour la serrer passionnément dans ses bras et faire d'elle sa femme. Désormais il n'avait plus besoin de lui parler d'amour ; ce qui se passait entre eux allait au-delà de l'amour. En vérité, la notion futile d'amour – et aussi de mariage – paraissait maintenant inintéressante à Veronica. Dire qu'elle avait autrefois espéré que Ragnar Norst demanderait à son père la permission de l'épouser !... Qu'elle avait imaginé qu'ils étaient un homme et une femme ordinaires !... Quelle innocente elle avait été à ce moment-là !

Étrange, n'est-ce pas, disaient les gens, que le comte ait disparu si brusquement. Évidemment il est rentré en Europe ?... Et quand a-t-il dit qu'il reviendrait ?...

Veronica n'y prenait pas garde. Elle savait que les gens chuchotaient dans son dos, se demandant si elle était malheureuse ; se demandant s'ils avaient conclu une sorte d'« entente ». Y aurait-il un mariage ? Ou un scandale ? Veronica n'était pas le moins du monde troublée que son amant eût quitté le pays : car dans son sommeil il était magnifiquement présent, et rien d'autre ne comptait.

Pendant la journée Veronica flânait paresseusement, évoquant certaines pensées interdites, se rappelant certains plaisirs intenses, pénétrants, indéfinissables. Elle chantait à voix basse des petites chansons sans mélodie, en souvenir de celles que lui avait chantées Norst. Elle se fatiguait facilement, et aimait rester étendue sur une chaise longue enveloppée dans un châle, laissant errer rêveusement son regard sur le lac, surveillant le chemin au bord du lac. Quelquefois Norst apparaissait bien que ce ne fût pas encore la nuit : elle clignait des yeux et le voyait debout à quelques mètres d'elle, qui la regardait avec cette avidité crue, sans pudeur, cette intensité déconcertante qu'elle n'avait pas comprise au début. D'un geste gracieux et langoureux elle levait sa main vers lui, et il s'inclinait pour la porter à ses lèvres voraces... et alors un stupide domestique maladroit entraînait dans la pièce d'un pas lourd, et Norst disparaissait.

« Oh, je vous déteste ! criait quelquefois Veronica. Pourquoi ne me laissez-vous pas tous en paix ! »

Ils commencèrent à s'inquiéter à son sujet. Elle était si apathique, si pâle, les couleurs de son visage s'étaient effacées et elle avait vraiment un teint de cire (mais je suis plus belle que jamais, songeait Veronica, pourquoi ne l'avouez-vous pas – l'amour de Ragnar m'a rendue plus belle que jamais) ; elle n'avait aucun appétit, sauf pour un toast, un jus de fruits et une pâtisserie occasionnelle ; elle était distraite, souvent elle n'entendait pas les

gens lui adresser la parole, elle semblait dormir les yeux ouverts, et le chagrin d'avoir perdu son pauvre frère l'accablait visiblement... Même lorsque le médecin l'examina, écoutant son cœur avec son stupide instrument, elle rêvait tout éveillée à son amant (qui lui était apparu la nuit précédente et avait promis de revenir le lendemain) et fut incapable de répondre aux questions qu'on lui posait. Elle eût aimé expliquer : son âme était en train de défaillir, doucement elle défaillait, elle n'était pas du tout malheureuse, elle n'était certainement pas en deuil (en deuil de qui ? – de son frère têtu et grossier qui était mort d'une mort si laide ?), tout se déroulait parfaitement, selon la destinée qui avait été tracée pour elle. Elle ne résisterait pas, elle ne voulait pas résister ; et elle refusait que quiconque intervienne. Quelquefois pendant les heures du jour elle apercevait un mince croissant de lune, à demi invisible dans le ciel pâle, et cette image lui transperçait le sein comme le baiser de son amant. Elle s'étendait, soudain prise de vertige, et laissait sa tête retomber lourdement en arrière, roulant des yeux...

Quelle douceur, dans cette mélancolie absolument irrésistible : cette sensation d'une spirale descendante qui était à la fois le chemin de son âme et son âme même. L'air devenait lourd ; il exerçait une pression sur elle ; quelquefois elle avait des difficultés à respirer, et elle gardait les poumons vides pendant de longs moments. Elle eût aimé expliquer à l'infirmière qui se tenait maintenant assise au pied de son lit, ou dormait sur un petit lit juste devant la porte, qu'elle n'était pas du tout malheureuse. Les autres étaient peut-être tristes qu'elle les abandonnât, mais c'étaient simplement des gens jaloux et ignorants qui ne la comprenaient pas. Ils ne pouvaient pas savoir, par exemple, à quel point elle était profondément aimée ; combien Norst l'estimait ; qu'il avait promis de la protéger.

Il y avait pourtant des fois où ses rêves étaient confus et désagréables, et où Norst n'apparaissait pas ; ou, s'il se montrait, c'était sous un aspect si changé qu'elle ne le reconnaissait pas. (Une fois il vint sous la forme d'un gigantesque hibou aux yeux jaunes avec des aigrettes féroces ; une autre fois il apparut métamorphosé en un monstrueux nain rabougri avec une bosse entre les omoplates ; une autre fois encore il devint une grande jeune fille élancée d'une beauté mystérieuse avec des yeux orientaux et un sourire lent, plein de sensualité – un sourire que Veronica ne supporta pas de regarder, tant il était allusif, obscène.) Les rêves se poursuivaient sans fin, la tourmentant sans merci, se moquant de ses appels à la tendresse, à l'amour, à l'étreinte conjugale. Quand elle se réveillait au milieu d'un de ces rêves, souvent en pleine nuit, elle se forçait à s'asseoir,

prise de violent maux de tête, et un éclair de panique l'effleurait – car n'était-elle pas gravement malade, mourante peut-être, ne pouvait-on faire quelque chose pour arrêter la spirale descendante de son âme ?... Une fois elle entendit son infirmière gémir et se débattre au milieu de son propre cauchemar.

Alors deux événements se produisirent : l'infirmière (une belle femme de trente-cinq ans qui était née dans le village, et avait fait ses études à Nautauga Falls) tomba gravement malade, atteinte de troubles sanguins, et Veronica elle-même, déjà affaiblie et anémiée, attrapa un rhume qui se transforma en bronchite, puis en pneumonie, en quelques jours à peine. Elle fut donc hospitalisée, et sombra dans une sorte de stupeur, pendant laquelle des fantômes de rêve prirent activement soin d'elle. Ils le firent admirablement : lui donnant du sang neuf et vigoureux, la nourrissant par des tuyaux, de sorte qu'elle ne pût protester, et la sauvant. Il n'était pas question de mourir, au milieu de toute cette activité et dans des mains aussi qualifiées ; au bout d'une semaine ou deux Veronica avait non seulement tout à fait repris conscience, mais avait même retrouvé de l'appétit. L'une des femmes de chambre des Bellefleur lui lava les cheveux, qui étaient encore d'une beauté somptueuse ; elle aussi était belle malgré sa pâleur et les cernes sous ses yeux. Un jour elle déclara : « J'ai faim, d'une voix offensée d'enfant, je veux manger, j'ai faim, et j'en ai assez d'être au lit... Je ne le supporterai pas une minute de plus ! »

Elle était donc sauvée. Ses poumons étaient guéris ; les accès de vertige avaient disparu ; ses couleurs étaient revenues. Au moment de son admission à l'hôpital les médecins avaient découvert, en haut de son sein gauche, une curieuse égratignure ou une morsure, récente, qui avait en même temps l'air assez ancienne, et qui avait dû lui être infligée par l'un des chats des Bellefleur, qu'elle avait sans doute serré imprudemment contre sa poitrine. (En ce temps-là les Bellefleur n'avaient pas autant de chats et de chatons qu'à l'époque de Germaine, mais il y en avait au moins six ou dix dans la maison, et n'importe lequel d'entre eux pouvait être responsable de la minuscule blessure de Veronica.) Veronica elle-même ne s'en était pas aperçue : elle appartenait à cette génération de femmes qui regardaient rarement, et seulement à contrecœur, leur corps nu, aussi ce fut avec une surprise considérable qu'elle apprit l'existence, sur son sein, d'une étrange petite égratignure ou morsure qui s'était un peu enflammée. Bien sûr c'était un problème tout à fait *mineur*, lui affirmèrent ses médecins, et cela n'avait rien à voir avec les risques graves de l'anémie et de la pneumonie.

Elle apprit indirectement, avec stupéfaction et chagrin, que son

infirmière était morte – la pauvre femme avait succombé à une anémie aiguë quelques jours à peine après avoir quitté le manoir des Bellefleur. Plus extraordinaire encore était le fait que, d'après la famille de la jeune femme, elle avait été en parfaite santé jusqu'au jour où elle était entrée au service des Bellefleur : elle n'avait *jamais*, affirmèrent-ils, été anémique.

Mais Veronica n'était pas morte.

Maintenant les rêves tumultueux si troublants avaient disparu. Une partie de sa vie était révolue. Elle dormait d'un sommeil paisible et profond, en sécurité dans sa chambre d'hôpital, et quand elle se réveillait le matin elle se sentait complètement éveillée, reposée, joyeuse, et voulait se lever tout de suite. Elle exultait d'être en si bonne santé. Dans son luxueux peignoir de cachemire elle se promenait dans le pavillon de l'hôpital, accompagnée de sa propre femme de chambre, et bien entendu tout le monde tomba amoureux d'elle : car elle rayonnait comme un ange, et cette longue chevelure blond vénitien qui flottait sur ses épaules !... Elle était gaie et espiègle comme un enfant, elle joua même, un jour ou deux, avec l'idée de devenir infirmière. Comme elle serait charmante dans son uniforme blanc bien net... Et alors, peut-être épouserait-elle un médecin. Et ils seraient tous deux du côté de la vie.

Oui, voilà : elle voulait être *du côté de la vie*.

Elle était très heureuse, et elle suppliait qu'on la laissât sortir de l'hôpital, mais sa famille se montra prudente (car après tout, l'infirmière de Veronica *était* morte – et elle *avait* paru être en bonne santé), et ses médecins voulurent la garder en observation pendant plusieurs jours. Car il y avait dans son cas quelque chose qui les intriguait.

« Mais je veux rentrer à la maison maintenant, dit-elle en faisant la moue. J'en ai assez de ne rien faire, je déteste être une invalide, et être considérée par les gens de cette façon condescendante et apitoyée... »

Puis, un jour, une chose étrange arriva. Elle regardait des adolescents jouer au football dans un champ voisin du domaine de l'hôpital, et bien qu'elle eût envie de les admirer, et d'applaudir leur adresse physique et leur vigueur, elle se surprit à éprouver un sentiment de dépression de plus en plus fort. Ils étaient si énergiques, si vulgaires... si pleins de vie... Comme des pucerons ou des rats... Il n'y avait en eux aucune subtilité, aucune signification ; aucune beauté. Elle se détourna avec dégoût.

Elle se détourna, et se mit à sangloter sans pouvoir s'arrêter.

Qu'avait-elle perdu ! Qu'avait-elle laissé échapper de sa vie, lorsqu'ils l'avaient « sauvée » à l'hôpital ! Ses joues creuses s'arrondissaient de nouveau et son teint livide devenait rose, mais l'image dans la glace ne lui plaisait pas : elle la trouvait inintéressante, banale, et en réalité tout à fait vulgaire. *Elle* était à présent inintéressante, et son amant, s'il revenait, s'il devait jamais poser le regard sur elle, serait tristement déçu.

(Mais son amant : qui était-il ? Elle ne se souvenait pas clairement de lui. *Ragnar Norst*. Mais qui était-ce, que signifiait-il pour elle ? Où était-il parti ? Les rêves s'étaient évanouis, Ragnar Norst s'était évanoui, et quelque chose de si profond avait quitté sa vie qu'elle sentait presque, malgré sa vigueur, sa normalité inflexible, qu'on lui avait pris son âme même. L'hôpital s'en était chargé : il l'avait « sauvée ».)

Pourtant, elle était reconnaissante d'être en vie. Et bien sûr sa famille fut ravie de la voir de retour. Ils pensèrent cependant qu'elle avait succombé à une humeur noire très grave à la suite de la mort d'Aaron, et elle ne put leur dire le contraire.

Oui, songeait Veronica douze fois par jour, je *suis* reconnaissante d'être en vie.

Puis, un après-midi où elle se rendait à Nautauga Falls pour prendre le thé chez une tante âgée, elle vit s'approcher la Lancia Lambda – elle la vit apparaître à un virage de la route, royale dans sa noirceur, impérieuse, fondant sur elle avec l'autorité d'une image sortie d'un rêve. Elle frappa immédiatement contre la glace de séparation et ordonna au chauffeur de s'arrêter.

Norst freina donc, stoppa et vint la voir. Il était vêtu de blanc. Ses cheveux, son bouc et ses yeux étaient plus noirs que jamais, et son sourire paraissait légèrement plus hésitant que dans son souvenir. Son amant ? Son mari ? Cet inconnu ?... Il avait appris, dit-il nerveusement, dans un murmure, sa maladie. Elle avait sans aucun doute été hospitalisée, et *très* gravement malade. Dès qu'il était revenu de Suède il était accouru pour la voir, et il était descendu à l'auberge du lac Avernus. Quel plaisir c'était de la rencontrer ainsi, brusquement, à l'improviste – de la retrouver dans une santé aussi magnifique, et plus belle que jamais...

Il s'interrompit et lui prit la main, la pressant fort. Une flamme parut passer devant ses yeux. Il tremblait, sa respiration devint rapide et superficielle, elle sentit avec acuité le paroxysme presque absolu de son désir pour elle, et en cet instant elle sut qu'elle

l'aimait, qu'elle n'avait pas cessé de l'aimer. Il réussit à dissimuler son agitation en lui retirant, comme par jeu, une partie de son gant, un ou deux centimètres à peine, et en embrassant le dos de sa main ; mais même ce geste devint passionné. S'exclamant, Veronica arracha sa main.

Ils se regardèrent plusieurs minutes en silence. Elle vit que c'était vraiment l'homme qui était venu à elle dans ses rêves – et qu'il la reconnaissait parfaitement lui aussi. Mais qu'y avait-il à *dire* ? Il se trouvait au lac Avernus, à quinze kilomètres seulement ; naturellement ils allaient se voir ; ils recommenceraient, peut-être, à se rencontrer dans la journée. C'était une cour inoffensive, et cela les occuperait pendant les longues heures du jour. Norst prenait des nouvelles de sa famille, et de sa santé ; et de ses nuits. Dormait-elle bien à présent ? Se réveillait-elle tout à fait reposée ? Et porterait-elle, juste ce soir, le jaspe sanguin au lit ?... Laisserait-elle la fenêtre de sa chambre ouverte ? Juste ce soir, dit-il.

Elle rit, le visage en feu, et voulut réellement dire non ; mais pour une raison ou pour une autre elle ne le fit pas.

Elle contemplait avec un sourire stupéfait les marques de dents sur le dos de sa main, qui se remplissaient lentement de sang.

La proposition

La neige tombait pour la première fois cet hiver, sous un ciel de plomb, lorsque, moins d'une semaine après la scandaleuse surprise du mariage de l'arrière-grand-mère Elvira avec le vieillard sans nom de l'inondation (un événement si résolument privé que la plus grande partie de la famille en fut exclue, et que seuls Cornelia, Noel, Hiram et Della y assistèrent – tous quatre, unis dans leur opposition outragée au mariage, ils gardaient un silence absolu par respect pour le bonheur de leur mère comme pour la nature irréfutable de sa décision : ils suivirent la brève cérémonie de dix minutes avec un visage morne, abattu, stupéfié) – et le jour où Garth et Little Goldie amenèrent leur bébé au manoir, pour le présenter (petit Garth était si minuscule que tous ceux qui le voyaient croyaient que c'était un prématuré, mais en fait ils se trompaient : le bébé était parfaitement proportionné, en bonne santé et *presque* beau, et il était né à terme) –, Germaine, qui se cachait parce qu'elle avait surpris une dispute entre son père et sa mère, et ressentait une grande frayeur, entendit tout à fait par hasard, et avec *beaucoup* de détresse (étant une enfant extraordinairement honnête, elle n'aimait pas épier les adultes, mais elle détestait aussi se sentir prise au piège) une autre conversation privée : et elle ne put s'échapper que lorsque les participants, au bout d'une séance chargée d'une extrême émotion, qui dura au moins dix minutes, quittèrent enfin la pièce.

La petite fille était venue se réfugier dans l'un des salons du rez-de-chaussée, fuyant non ses parents (car possédés par une rage froide ni Leah ni Gideon ne s'étaient rendu compte de sa présence) mais l'idée de ses parents, leurs voix fortes, posées, l'air tout hérissé de couteaux, de glaçons et d'ongles crochus, et cette sombre amertume qui lui paralysait la langue ; sans savoir ce qu'elle faisait elle se précipita dans la pièce qui s'appelait, depuis sa rénovation à l'automne, la Chambre du paon (car Leah l'avait fait tapisser d'une somptueuse tenture de soie française où apparaissaient, sur un fond opalescent, des paons, des aigrettes et d'autres oiseaux gracieux à plumes dans un style copié sur un parchemin chinois du douzième siècle), et elle se jeta derrière un canapé situé face à une cheminée vide. Elle resta là quelque temps, immobile, haletante, éprouvant des picotements de malaise. Elle ne savait pas à quel propos ses parents se disputaient mais elle comprenait très bien la nature

badine, subtile, blessante et méchante de leur raillerie, surtout chez Leah.

Alors, brusquement, deux personnes entrèrent dans la pièce, engagées dans une conversation tout aussi passionnée.

« Mais je vous ai demandé – ne vous l'ai-je pas demandé – de ne pas dire ces choses-là, dit doucement une femme.

– Mais je ne peux pas ne *pas* les dire », répondit aussitôt un monsieur.

Germaine ne reconnut pas leurs voix. Ils parlaient à mi-voix, mais ils étaient visiblement agités. L'un d'eux – ce devait être la femme – s'approcha de l'âtre et parut appuyer son front contre le manteau de la cheminée, ou contre son bras posé sur ce rebord ; l'autre personne hésita à distance respectueuse.

« C'est simplement que je ne vous comprends pas, dit l'homme. Que vous me rejetiez finalement..., que vous vous détourniez même, avec mépris..., je pourrais l'accepter : mais que vous n'ayez pas la patience, ni la bonté, ni même le sens de... de l'humour..., de m'écouter jusqu'au bout... »

La femme rit, impuissante. « Ah, mais *vous* ne comprenez pas ! Vous ne comprenez pas ma situation !

– Je vous prie de me pardonner, ma chère, mais j'ai fait une enquête..., une enquête discrète...

– Mais personne ne vous a répondu, j'en suis sûre !

– Ils m'ont dit que vous êtes malheureuse..., que vous êtes maintenant seule au monde... une jeune femme d'un courage et d'un caractère exceptionnels..., mais qui a souffert...

– Souffert ! rit la femme. C'est ce qu'ils disent ? Vraiment ?

– Ils disent que vous avez beaucoup souffert, mais que vous préférez ne jamais parler de vous.

– Puis-je demander qui sont ces *ils* ? »

Il y eut une hésitation très brève. Puis l'homme dit, d'un ton implorant : « Ma chère, j'aimerais mieux ne pas le dire, vraiment.

– Dans ce cas ne le faites pas. Je ne peux vous demander de trahir une confidence.

– Vous n'êtes pas en colère, j'espère ?

– Pourquoi le serais-je ?

– Que je pose des questions à votre sujet, dans votre dos.

– Eh bien...

– Quel autre choix me reste-t-il, ma chère ? Étant ici un étranger..., sachant que je dois nécessairement choisir mon interlocuteur avec prudence... car il y a dans cette maison, vous le savez, vous le savez sûrement, une quantité vertigineuse de complots..., de complots, de calculs, d'aspirations, de rêves... dont certains, à mon sens, sont totalement fous..., étant, comme je vous le dis, un étranger ici, j'ai été obligé de trouver mon chemin comme un somnambule. Car bien que j'aie exactement su dès cette première nuit quels étaient mes propres rêves, je ne pouvais ouvrir mon cœur, de peur d'offenser gravement l'un ou l'autre..., quelqu'un qui aurait eu, disons, des projets me concernant.

– Ils veulent vous marier ?

– Je le suppose. Mais ils ne paraissent pas avoir des idées très claires..., ils ne sont pas parvenus à un accord commun..., aussi, en attendant, je suis relativement libre. Sauf que je suis loin d'être libre », dit-il avec légèreté.

La femme émit un son étouffé, comme un sanglot. « Mais je vous ai demandé de ne pas dire ces choses-là !

– Ma chère, nous avons si peu de temps, comment pouvez-vous me priver ?... me priver, je veux dire, de la seule occasion où j'aie la possibilité de m'exprimer ? Nous sommes si rarement seuls ensemble, puisque vous l'interdisez...

– Je sais ce qui vaut mieux, dit la femme, d'une voix tremblante. Ou plutôt..., je sais ce qui est inévitable.

– Mais vous n'aurez pas de pitié pour moi, pas même au point de... de me faire face ? De vous tourner vers moi ? Non ? Mais vous savez sûrement, dit-il à voix basse, combien je vous estime. Combien je vous vénère.

– Je vous en prie..., je vais être obligée de m'en aller...

– Vous le savez *sûrement*, depuis cette première nuit ?

– Je préfère ne pas penser à cette première nuit. Je suis paralysée par la honte et l'humiliation quand j'y repense.

– Mais ma chère...

– Vous me blessez terriblement en en reparlant !

– Vous n'êtes pas raisonnable...

– C'est *vous* qui n'êtes pas raisonnable, dit la femme, extrêmement agitée. Sous prétexte d'être mon ami vous me persécutez beaucoup plus cruellement que mes ennemis ne l'ont fait.

– Des ennemis ! Vous avez des ennemis ? »

La femme resta silencieuse, faisant maintenant les cent pas devant la cheminée, à quelques mètres. Germaine l'entendait suffoquer. « ...J'en ai trop dit, chuchota-t-elle. Je n'ose rien dire de plus.

– Vous n'avez sûrement pas d'ennemis ? Des gens qui vous souhaitent réellement du mal ?

– Je crains de devoir partir, excusez-moi je vous prie...

– Mais vous m'avez promis cette rencontre, et nous avons à peine commencé...

– J'ai parlé imprudemment. Je suis maintenant obligée de changer d'avis.

– Mais comme vous êtes cruelle..., non seulement pour moi mais pour vous-même ! Je vois que vous êtes torturée par quelque chose, vous *voulez* vous tourner vers moi, vous *voulez* parler..., n'est-ce pas vrai ? Ma chère, pourquoi ne pas avoir foi en moi ?

– C'est impossible. Non, vraiment, je ne peux vous permettre de dire des choses pareilles dans ces circonstances.

– Mais de quelles circonstances s'agit-il ? Vous êtes une femme jeune, sans attaches ; vous paraissez, à ma connaissance, n'avoir ni responsabilités ni obligations à l'égard de votre famille ; et moi, dit-il avec un rire amer inattendu, je suis libre de toute attache et je ne suis plus jeune..., sauf par l'expérience.

– S'il vous plaît ne vous moquez pas de vous-même.

– Mais comment puis-je m'en empêcher lorsqu'il semble qu'à vos yeux je sois un objet de dérision ? Trop méprisable pour être écouté..., pour être ménagé même.

– Vous me comprenez mal, dit la femme en pleurant. Vous... simplement vous ne connaissez pas ma situation.

– Alors vous devez me l'expliquer !

– Je vous en prie. Je ne peux vraiment pas... Je ne peux pas..., je ne peux pas supporter cela », dit-elle.

Elle sanglotait, et l'homme sembla sur le point de s'approcher d'elle, pour la réconforter ; mais (et Germaine, recroquevillée derrière le divan, *senta*it combien il était malheureux) il n'osa pas.

Au bout de quelques minutes de silence, brisé par les sanglots déchirants de la femme, il dit : « Ma chère, craignez-vous que l'écart entre nos milieux soit trop grand ? Il m'est très difficile d'exprimer cela..., je n'ai pas la parole facile, et je manque de subtilité..., mais... Redoutez-vous que parce que vous êtes seule au monde, et sans fortune, ma famille puisse s'opposer... puisse s'opposer à... »

Les sanglots de la femme devinrent plus violents. La pauvre créature paraissait vraiment n'avoir aucun contrôle. L'homme continua de parler, d'une voix qui changea de timbre, et Germaine eut l'impression (bien qu'elle pressât maintenant ses poings contre ses oreilles, car tout cela était tellement *gênant*) qu'il rassemblait tout son courage pour prendre la jeune femme dans ses bras – mais ne réussit pas à bouger. Tous deux se trouvaient à présent dans le coin opposé de la pièce, à une petite distance de la cheminée.

« ... puisse s'opposer à notre mariage ? »

La femme chuchota une parole inintelligible.

« Ah, vous ai-je offensée ? s'écria l'homme avec désespoir. Simplement en prononçant le mot de mariage ?... J'avais espéré qu'il ne paraîtrait pas aussi méprisable sur mes lèvres.

– Je ne peux supporter cela ! » s'exclama la femme.

Il y eut alors un bruit de bousculade, et quelqu'un inspira brusquement sous l'effet de la surprise, comme si la femme avait essayé de passer devant l'homme ; d'instinct, il l'en avait empêchée.

Le petit cœur de Germaine battait, saisi d'inquiétude et d'embarras. S'ils la découvraient !... Elle était assise par terre le dos appuyé au sofa, les genoux ramenés bien fort contre son menton, et les yeux fermés. Elle ne voulait pas, elle ne voulait *pas* les entendre ; elle ne voulait entendre aucun des adultes dans leurs conversations privées, secrètes, passionnées. (Il y avait tant de paroles prononcées, et tant de choses non dites. Les fréquentes absences de son père, ses automobiles ruineuses ; une lettre que Leah avait reçue d'une jeune fille... ou était-ce de la mère d'une jeune fille... Gideon disant à Leah : Je ne prétends avoir aucun droit sur toi, pourquoi cherches-tu, à ce moment précis, à exercer un droit sur *moi* ; Leah disant froidement : Tu pourrais au moins penser à cette enfant et à la façon dont cela l'affecte, et Gideon répondant, avec un air sincèrement surpris : L'enfant ?... quelle enfant ? Avons-nous encore un enfant en commun ? Et il y avait les remarques scandalisées, chuchotées tout bas, la semaine précédente, à propos de l'arrière-grand-mère Elvira et du vieil homme de l'inondation : le vieillard qui était évidemment son « *amant* ». Mais permettre à cette vieille folle de se

marier, à son âge, et d'épouser ce... ce misérable ! disait Hiram sombrement. Qu'est-ce que cela implique pour la propriété ? Voudra-t-elle changer son testament ? Et Noel protestant : Comment oses-tu traiter notre mère de folle ! *Toi*, dire d'un autre qu'il est fou ! Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est une union heureuse..., en fait, je considère qu'aucune union n'est heureuse..., mais si mère est contente, comme elle semble l'être, de se marier en secondes noces, à l'âge de..., oh, mon Dieu, de près de cent un ans ?... nous n'aurons pas l'audace de nous opposer à elle. Et ce vieil homme est, autant que je puisse en juger, parfaitement inoffensif..., souriant, aimable et peu exigeant et... Et sénile ! cria Hiram. Son cerveau a dû être imbibé par l'inondation pendant des jours et des jours !... Il est simplement en train de *sourire* tout le temps, comme s'il savait que nous devons le garder pour le restant de sa vie. Et si mère meurt la première, et que la propriété tombe entre ses mains, et qu'il *meure* à son tour, et que ses héritiers se présentent ? *Et si nous sommes chassés de chez nous ? Jetés dehors par des brutes ?...* Et, encore avant, il y avait eu les brefs échanges à voix basse entre Ewan et Leah, au sujet de la mort de Vernon : Supposez que vous sachiez parfaitement qui l'a tué, mais que vous n'ayez aucun témoin ? Supposez que vous interveniez simplement pour nous venger ? Qui protesterait ? Qui oserait protester ? Mais il vous faudra faire vite quand vous agirez. Et ne soyez pas plus généreux qu'ils ne l'ont été.)

Tant de paroles prononcées, et de choses non dites.

Maintenant la voix de la femme s'élevait courageusement. « La situation est que..., la situation est simplement que je ne suis pas digne de vous. Maintenant vous savez, aussi laissez-moi partir.

– Indigne de moi ! » L'homme se mit à rire. « Comment pouvez-vous dire une chose pareille, quand je viens de vous déclarer mon amour..., quand je vous ai pratiquement suppliée de me donner l'occasion de vous le déclarer ? Ma chère, ma très chère, ne bougez pas, je vous en prie, et regardez-moi en face...

– Mais je ne peux pas ! Je ne peux pas ! cria-t-elle. Je *suis* indigne.

– Que diable voulez-vous dire ?

– Je... je... j'ai eu une liaison avec un autre homme », dit-elle d'une voix égarée, étranglée.

Pendant un moment ce fut le silence. Puis l'homme dit, d'un ton égal : « Eh bien, oui, un autre homme. J'en suis attristé mais guère... je dois l'admettre, guère surpris. Car vous êtes, après tout, une jeune femme extrêmement attirante, et il va sans dire que...

que...

– Ce n'était pas une relation heureuse, murmura-t-elle.

– Était-il... A-t-il... A-t-il abusé de vous ?

– *Abusé ?* » La femme rit. « Peut-être est-ce moi qui ai abusé de lui !

– Que voulez-vous dire ? Pourquoi me regardez-vous si étrangement ?

– C'est *moi* qui ai péché, car je suis tombée amoureuse d'un homme marié, dit-elle avec colère. Je suis tombée amoureuse, et je l'ai poursuivi, si folle de lui que je ne pouvais le laisser en paix, jusqu'à ce qu'enfin... enfin...

– Oui ?

– Mais j'en ai assez dit ! Déjà vous devez tant me mépriser.

– Ma chère, vos paroles me blessent, mais ai-je l'air de ressentir du mépris ? Je vous en supplie ! Ne vous détournez pas ! Ai-je l'air de ressentir pour vous autre chose que de l'amour ?

– Vous êtes trop bon... Vous m'êtes trop supérieur...

– Je vous en prie, ne dites pas des choses aussi irresponsables ! Quand vous serez ma femme, quand tout ceci sera réglé et loin derrière nous, et que vous saisirez la profondeur de mon amour, vous verrez combien ces sentiments sont sans importance. À côté de mon amour pour vous, ma chère...

– Mais je vous le dis : *je suis indigné*.

– Mais pourquoi ? Simplement parce que, étant une jeune fille sans expérience, vous êtes imprudemment tombée amoureuse ? Je soupçonne que cet homme que vous mentionnez, cet homme marié, a abusé de vous... Je ne vous demanderai pas, bien sûr, son identité... ni s'il fait partie de cette maison, comme je tends à le croire..., je ne le demanderai ni maintenant ni plus tard..., jamais..., je vous en donne ma parole..., vous devez me faire confiance ! Mais je ne peux accepter la dureté de votre jugement, cette façon de vous condamner vous-même. Si, étant une jeune fille innocente, vous êtes tombée amoureuse et avez reçu une blessure profonde..., je ne peux qu'éprouver du fond de mon cœur de la sympathie pour vous, et le désir de racheter la cruauté de ce misérable...

– Ce n'est pas un misérable ! cria la femme. C'est un prince ! Nous ne devons pas le juger !

– Alors nous ne reparlerons jamais de lui, dit lentement l’homme.
– Si ce n’est que, dit la femme, que je... j’ai eu un bébé de lui. Un bébé illégitime. Que son père n’a jamais reconnu, bien que le monde entier l’ait su. »

Germaine entendait la respiration pénible de l’homme.

« Je vois, dit-il calmement. Un bébé.

– Un bébé, oui. Que son père n’a jamais reconnu.

– Ainsi, ainsi... Vous avez eu un bébé.

– Oui. C’est vrai.

– Et vous aimiez son père...

– J’aimais son père. Je l’aime encore.

– Un bébé...

– Un bébé.

– Alors je, je... Alors je dois vous aimer tous les deux, dit l’homme, avec un effort. Je dois aimer le bébé comme j’aime sa mère, sans discrimination... sans juger. Je suis, ma chère, tout à fait capable de... d’un pareil amour... si seulement vous acceptez de me mettre à l’épreuve ; si seulement vous ne me repoussez pas. Cela a été, comme vous pouvez le voir, un choc considérable pour moi, mais... mais je crois que je m’en remettrai... je m’en remets déjà... Si seulement... Si... Mais je le ferai, vous voyez, dit-il, avec un accent désespéré, j’*aimerai* votre bébé comme je vous aime, si seulement vous me donnez une chance de faire mes preuves !

– Ah, mais vous ne comprenez pas, chuchota la femme. Le bébé est mort.

– Mort !...

– *Le bébé est mort.* Et je suis perdue, et cette nuit-là, vous auriez dû me laisser me noyer ! Si seulement vous m’aviez lâchée... si seulement vous aviez eu pitié de moi ! »

Brusquement elle s’enfuit de la pièce, et l’homme, frappé de stupeur, l’appela : « Mais ma chère... Ma pauvre chérie... Qu’avez-vous dit ? »

Il partit en courant à sa poursuite, maladroit, haletant.

« Ma chère... Oh, ma chère... Je vous en prie, ne m’abandonnez pas... »

Germaine, cachée derrière le sofa, fermait les yeux très fort, les poings pressés contre ses oreilles. Elle ne *voulait* pas entendre, elle ne *voulait* pas savoir.

Au fond de sa poitrine, tout en bas, cette étrange douleur qui palpitait, comme un être qui aurait voulu se jeter dans la vie, se définir. Mais elle l'ignora. Elle resta immobile, maintenant seule dans la pièce, n'entendant plus un bruit. Ses joues ruisselaient de larmes mais elle ne pouvait pas savoir – étaient-ce des larmes de chagrin ou de rage ? Elle ne *voulait* pas être le témoin de tout ce qu'on l'avait forcée à voir.

Le miroir

En se préparant pour son voyage à Winterthur, où elle devait signer un contrat très important et acquérir une terre d'une superficie considérable, Leah étudia son reflet rayonnant dans le miroir et elle en fut satisfaite. *Son* reflet, et *son* miroir ; et même lors de ses matins moins triomphants, quand elle se réveillait encore fatiguée et les idées embrouillées après un sommeil léger et tourmenté, son esprit cliquetant dans un bruit de ferraille comme un trolley, des bribes de disputes s'éparpillant comme de la poussière dans sa tête, le miroir lui renvoyait une image calme, composée, et franchement – quel besoin avait-elle d'être modeste ? – belle. Elle se tournait d'un côté et de l'autre, s'examinant. Ces yeux magnifiques... les lèvres pleines, charnues... le nez gracieux... la lourde chevelure roux foncé, aussi lustrée maintenant qu'au temps de ses seize ans... Elle portait des boucles d'oreilles en émeraude et un tailleur de cachemire vert avec un col de zibeline, que Nightshade avait choisi pour elle (car le drôle de petit homme avait une passion pour les vêtements, les innombrables vêtements de sa maîtresse, exactement comme s'il avait été une jeune servante frivole – et quelle importance, disait sèchement Leah à Gideon, Cornelia ou Noel, ou à quiconque prenait la liberté de la critiquer, s'il *était* un peu répugnant, ne devaient-ils pas voir plus loin que l'apparence physique ?) ; elle enfila un bracelet-montre en or, un cadeau d'adieu de M. Tirpitz, à son poignet.

Germaine, appela-t-elle, distraitement, en regardant dans le miroir, tu te caches là-dérrière ?... Où es-tu ?

Elle avait cru voir, un bref instant, le reflet de l'enfant dans la glace, derrière elle ; mais lorsqu'elle regarda autour d'elle il n'y avait personne. Une pâle lumière maussade d'hiver donnait aux meubles de la pièce – dont certains étaient familiers, et d'autres nouveaux – un air inhospitalier.

Germaine ? Es-tu en train de me jouer un tour ?

Mais l'enfant ne sortit pas de derrière le lit, le bureau ou la vieille armoire que Leah avait fait enlever de la chambre de Violet pour la mettre là, et comme elle faisait rarement des farces aux gens, et surtout pas à sa mère un matin bousculé, Leah conclut qu'elle ne se

trouvait pas dans la chambre : très probablement la nouvelle jeune fille, Helen, était encore en train de l'habiller dans la nursery. Peut-être l'un des chats avait-il bondi sous le lit.

Bien que le voyage en train jusqu'à Winterthur fût très long et qu'on annonçât un blizzard de décembre, Germaine devait accompagner Leah ; car celle-ci se fût sentie mal à l'aise, pour des raisons qu'elle eût été incapable de formuler, si l'enfant était restée à la maison. Souvent, sur une impulsion, aux moments les plus insolites (quand Germaine prenait son bain, par exemple, ou le soir, quand elle dormait déjà, ou quand Leah était au milieu d'un important coup de téléphone), Leah ressentait le besoin, le besoin presque physique, d'aller retrouver sa fille, de la serrer dans ses bras et de la regarder dans les yeux, de rire, de l'embrasser, de lui demander, d'une voix qui ne trahissait jamais son anxiété : Que dois-je faire maintenant ? Maintenant ? Germaine ? À ces moments-là la petite fille étreignait sa mère sans un mot, et avec une force étonnante ; ses bras minces se refermaient sur le cou de Leah comme un étau d'acier, la surprenant et la remplissant de joie. *L'amour* qui passait entre elles !... Mais c'était plus que de l'amour, c'était la passion de la sympathie absolue, de l'identité absolue : comme si le même sang circulait dans leurs veines, charriant les mêmes pensées. Naturellement la fillette de deux ans ne disait jamais à Leah ce qu'elle devait faire, ni ne semblait même saisir réellement le sens des paroles de sa mère, mais au bout de quelques minutes d'étreinte, de baisers et de chuchotements pendant lesquelles Leah ne savait absolument pas ce qu'elle racontait, peut-être n'était-ce qu'un babillage d'enfant, elle savait invariablement quelle stratégie poursuivre : l'idée, la conviction parfaitement définie, jaillissait dans son esprit.

Germaine *devait* donc l'accompagner à Winterthur, à ce rendez-vous extrêmement important, malgré les objections de Gideon et de Cornelia ; et bien sûr Helen viendrait, ainsi que Nightshade, que Leah commençait à juger indispensable ; et à la dernière minute Jasper s'était joint à eux. (Hiram, qui avait travaillé avec Leah pendant des mois à ces négociations, avait bien sûr eu la ferme intention de les accompagner – mais depuis le mariage de sa mère avec ce vieux déchet il dormait mal, en proie à des accès de somnambulisme ; il serait trop dangereux, pensait-il, de dormir dans des lieux inconnus, même si un domestique veillait toute la nuit à ses côtés. Et il devait admettre, dit-il avec un rire forcé, que son neveu Jasper, malgré ses dix-neuf ans, en savait plus que lui à certains égards... ce garçon avait pour les affaires un instinct aussi remarquable que Leah.

Leah enleva ses boucles d'oreilles en émeraude et fixa des perles à la place, inclinant la tête, observant avec un plaisir tranquille que la lumière d'hiver dans son dos faisait ressortir sa silhouette (une ligne toujours superbe, bien qu'elle continuât de perdre du poids, et que sa couturière travaillât sans cesse) et, reflétée dans la glace, illuminait son teint lisse et diaphane. Elle était encore jeune, jeune, bien qu'elle eût déjà tant vécu... bien qu'elle eût parfois l'impression, à demi amusée, d'avoir l'âge de grand-tante Veronica... Gideon, le maussade Gideon, grisonnait : sa magnifique chevelure noire devenait poivre et sel ; il y avait sur son front des rides impatientes, pas très attirantes. Bien sûr il était encore bel homme. Elle était peinée, irritée, de voir combien il était beau, et avec quelle adoration des petites imbéciles comme deux ou trois de leurs invitées le mois dernier, et bien sûr des domestiques comme Helen, et cette malheureuse Garnet Hecht, le contemplaient. *C'étaient* des idiots, les femmes étaient généralement idiots, et méritaient ce qui leur arrivait... tout ce qui leur arrivait lorsqu'elles succombaient aux hommes... Depuis que Gideon avait dû être amputé du petit doigt, il paraissait peut-être moins séduisant ; peut-être avait-il l'air déformé, monstrueux, méprisable. (C'était à cause de son absurde entêtement à se moquer de lui-même qu'il avait fallu amputer son petit doigt. La main de Gideon avait été infectée par une morsure quelconque, et bien qu'il eût certainement souffert pendant des jours, et remarqué les balafres rouges dues à l'inflammation qui remontaient jusqu'à son cœur, il n'avait rien fait pour se soigner... il avait prétendu être trop occupé pour voir Jensen. Comme Leah avait été en colère, comme elle avait eu envie de le marteler de ses poings, et de labourer ce visage sombre, impérieux, de ses ongles ! *Tu te laisserais pourrir, hein, millimètre par millimètre, rien que pour me contrarier...*)

Mais elle ne l'avait pas attaqué. Elle ne lui avait même pas parlé de son doigt. Ce doigt *absurde, ridicule...* Gideon dormait à présent, c'était un secret bien mal gardé, dans une autre chambre à coucher, au bout du couloir, mais, pour les apparences, ou par indifférence, il laissait la plupart de ses vêtements dans cette pièce. Les domestiques le savaient certainement, car comment pouvaient-ils l'ignorer, et de toute façon quelle importance cela avait-il : Gideon avec ses automobiles ruineuses (le coupé Rolls, avait appris Leah avec consternation, avait coûté presque aussi cher que la limousine de la famille, où pouvaient s'asseoir confortablement huit personnes, en plus du chauffeur) et ses longues absences inexplicables (qui, supposait Leah, avaient un rapport avec des transactions et des investissements personnels, car Gideon et Ewan préféraient garder leur argent en dehors de la famille, et faisaient

toujours allusion à des affaires que personne d'autre ne comprenait) et ses humeurs noires comme le bitume, impondérables, inertes, paralysant l'esprit (que Leah méprisait, car elles représentaient la forme la plus pure de la complaisance) : quelle importance cela avait-il, vraiment ?

Le reflet de Leah leva le menton, nullement troublé. *Elle* ne se souciait pas le moins du monde de son mari ; on pouvait en juger en étudiant son visage impassible. Au lieu de cela, elle semblait, ce qui *était* la stricte vérité, être une jeune femme sur le point de s'embarquer dans une nouvelle aventure – confiante comme une somnambule dans le destin qui s'offrait à elle.

Ce miroir, transporté du salon de Violet à l'étage supérieur lorsque Leah avait fait agrandir sa chambre à coucher (une cloison avait été abattue, et une longue baie moderne avait remplacé les vieilles fenêtres compliquées à meneaux plombés) pour y placer un bureau spacieux et d'autres nouveaux meubles, était l'une des plus belles pièces d'époque du manoir : il mesurait environ un mètre sur soixante centimètres, avec un lourd cadre en or tout décoré, incrusté d'ivoire et de jade, à motif de girandole. Leah l'avait fait transporter en haut en même temps qu'un bas-relief un peu grossier mais charmant des armoiries des Bellefleur, qui se trouvait maintenant suspendu sur le mur au-dessus du bureau.

Une glace ancienne, évidemment la préférée de Violet ; et, on s'en aperçut, une glace très particulière. Car tandis que (pour une question de lumière, naturellement) on ne pouvait lui demander de refléter tout ce qui passait devant elle, comme si elle avait eu des goûts capricieux, elle donnait certainement de Leah l'image la plus complète, la plus caractéristique. C'était la seule glace sur laquelle elle pouvait compter. En s'habillant, en se coiffant, en étudiant certaines mimiques, en contemplant de longs moments le reflet de ses yeux : Leah communiquait ainsi non seulement avec cette image habilement réfléchie, mais avec son être intérieur, qui était bien sûr caché au regard inquisiteur des autres.

Tu me connais ! Ah, *comme* tu me connais ! riait-elle dans le miroir, passant la langue sur ses dents de devant, tapotant le dos de sa coiffeuse luisante, massive. Si Nightshade n'était pas là (car elle lui permettait souvent d'entrer dans son boudoir, il était si asexué, si inoffensif) elle se penchait même vers la glace qu'elle effleurait de ses lèvres, pleine d'une vanité innocente comme une jeune fille avant un bal.

Personne d'autre ne me connaît comme toi, chuchotait-elle au miroir.

C'était tout à fait vrai : car, en montant dans sa chambre au dix-septième étage de l'hôtel Winterthur Arms, après un après-midi fort satisfaisant où leur avait été rendu encore un morceau assez considérable de l'ancien empire (lentement, fragment par fragment, la propriété primitive de Jean-Pierre se reconstituait, bien qu'elle fût maintenant, bien sûr, composée non plus de terres sauvages mais de fermes, de vergers, de minoteries, d'usines et de villages, de villages entiers, et aussi de fractions de villes), ce qui lui permettrait de déclarer triomphalement, à son retour à Bellefleur, qu'ils avaient maintenant accompli plus de la *moitié* de leur tâche – en rentrant dans sa chambre indéniablement fatiguée, mais jubilante et se réjouissant de sa chance, sentant son cœur vigoureux battre avec confiance, Leah surprit, dans la glace pailletée d'or de l'ascenseur, une image si éloignée de la sienne qu'elle rit tout haut, irritée, en la voyant.

Le miroir large, tape-à-l'œil, vulgaire, encadrait une jeune femme d'une trentaine d'années, au teint nettement brouillé, avec des rides maussades, et même amères, autour de ses lèvres maquillées. Cette femme avait pu être belle à une époque ; mais maintenant ses yeux étaient assombris, et ses cheveux, quoique arrangés fort habilement et avec recherche, étaient ternes et sans éclat, et manquaient de vigueur. Elle portait des boucles d'oreilles pendantes, des perles sans aucun doute, qui, si près de sa peau, la faisaient paraître presque jaune, et le col de fourrure de sa veste avait l'air synthétique. Quel miroir grossier, et quelle injure aux clients de l'onéreux Winterthur Arms ! Leah n'y jeta qu'un coup d'œil, passant distraitemment la main sur sa nuque. L'éclairage de l'ascenseur était médiocre et la qualité de la glace du miroir était visiblement inférieure...

Non, seul le miroir ancien de sa propre chambre était digne de confiance.

Il était une fois...

Il était une fois, raconta-t-on aux enfants, un jeune Indien de dix-sept ans qui fut lynché à un kilomètre à peine – pendu à un grand chêne sur la route qui longe le lac. Le chêne s'appelait l'Arbre du pendu. Mais il n'y était plus... il avait été abattu des années auparavant.

Pourquoi a-t-il été pendu ? voulurent savoir les enfants.

Des hommes crurent qu'il avait provoqué un incendie. Une grange à foin avait brûlé, et les gens pensèrent que les Indiens avaient mis le feu.

Mais l'a-t-il fait ?

Votre grand-oncle Louis pensait que non, probablement pas.

Alors que s'est-il passé ?... Qu'est-il arrivé aux Indiens ?

Le garçon a été tué, et ils ont traîné son corps un moment dans le village, et ils ont fini par atterrir avec le cadavre dans une taverne au bord du fleuve. Peut-être a-t-il été enterré. Quant au reste des Indiens... ils se sont enfuis, comme toujours. Et puis, au bout de quelque temps, ils sont revenus.

Ils n'avaient pas peur ?

Eh bien... ils sont revenus.

Fredericka lisait à voix haute à son frère, ponctuant sa lecture de sanglots de colère et de désespoir, car les hommes *étaient* des animaux, l'ensemble de l'humanité *était* impénitente, et seule la parole du Christ pouvait les racheter : à la lumière de la lampe, un soir de janvier où tombait une pluie mêlée de neige, elle lisait dans Franklin « Le récit des derniers massacres, dans le comté de Lancaster, d'une quantité d'Indiens et d'amis de cette province, par des inconnus, avec des observations sur ce sujet », tandis que Raphael était assis sans bouger les doigts, sans tambouriner sur le bureau devant lui.

... Ces Indiens étaient ce qui restait de la tribu des Six Pays, établie à Conestogo, et on les appelait donc les Indiens de

Conestogo. Quand les Anglais arrivèrent pour la première fois, des messagers de cette tribu vinrent leur souhaiter la bienvenue, avec des présents, du gibier, du blé et des peaux ; et la tribu tout entière conclut un traité avec le premier propriétaire, qui devait durer « tant que le soleil brillera, tant que l'eau coulera dans les rivières ».

Ce traité a été depuis fréquemment renouvelé, et la chaîne a été fourbie, selon leur expression, de temps en temps. Il n'a jamais été violé, ni d'un côté ni de l'autre, jusqu'à aujourd'hui...

On a toujours observé que les Indiens établis dans le voisinage des Blancs n'augmentent pas en nombre, mais diminuent continuellement. En conséquence cette tribu diminua de plus en plus, jusqu'à ce qu'il ne restât plus dans le village construit sur ces terres que vingt personnes, à savoir sept hommes, cinq femmes et huit enfants, garçons et filles...

Cette petite société poursuivit la tradition qu'elle avait commencée du temps où elle était plus nombreuse, et continua de s'adresser à tous les nouveaux gouverneurs, et à tous les descendants du nouveau propriétaire, pour leur souhaiter la bienvenue dans la province... Ils avaient donc envoyé un message de ce genre à notre gouverneur actuel, à son arrivée ; mais à peine avait-il été transmis que survint la terrible catastrophe que nous allons vous raconter.

Le mercredi 14 décembre 1763, cinquante-sept hommes de nos villes sur la frontière, qui avaient projeté de détruire ce petit État, vinrent au galop et armés de mousquets, de crochets et de haches, ayant voyagé à travers le pays la nuit, jusqu'au territoire de Conestogo. Là ils encerclèrent le petit village de huttes indiennes, et à l'aube ils l'envahirent tous en même temps. Ils ne trouvèrent chez eux que trois hommes, deux femmes et un jeune garçon, car les autres habitants étaient partis chez les Blancs du voisinage, pour vendre les paniers, les balais et les bols qu'ils fabriquaient, ou pour d'autres raisons. Ces pauvres créatures sans défense furent immédiatement abattues à coups de feu, à coups de hache, ou poignardées ! Le bon Shehaus, avec le reste, mis en pièces dans son lit. Tous furent scalpés et par ailleurs horriblement mutilés. Puis leurs huttes furent incendiées et la plupart brûlèrent entièrement. Alors la troupe, satisfaite de sa conduite et de son courage, mais furieuse que certains de ces pauvres Indiens eussent échappé au massacre, s'éloigna par petits groupes... Ces hommes cruels se rassemblèrent de nouveau, et, apprenant que les quatorze Indiens restants se trouvaient à l'asile des pauvres de

Lancaster, ils surgirent brusquement dans cette ville le 27 décembre. Cinquante d'entre eux, armés comme la fois précédente, mirent pied à terre, allèrent droit à l'asile, forcèrent la porte avec violence, et firent irruption à l'intérieur, le visage empreint d'une fureur extrême. Quand les pauvres malheureux virent qu'ils n'avaient aucun endroit où se réfugier, ne pouvaient s'échapper, et étaient dépourvus de la moindre arme pour se défendre, ils se regroupèrent par famille, les enfants s'accrochant aux parents ; ils tombèrent à genoux, protestèrent de leur innocence, déclarant qu'ils aimaient les Anglais, et ne leur avaient jamais causé de tort ; et dans cette posture ils furent tous abattus à coups de hache... Les hommes, les femmes et les petits enfants furent tous assassinés de sang-froid...

La pauvre femme s'interrompit, trop émue pour continuer. Au bout de quelques minutes elle demanda à Raphael, d'une voix mal assurée, de prier avec elle – de s'agenouiller avec elle sur le plancher de son bureau, et de supplier Dieu de leur pardonner leurs péchés. La race blanche, chuchota-t-elle, baigne dans le sang jusqu'aux genoux.

Raphael retira son pince-nez en soupirant, et le posa sur sa table, mais il ne s'agenouilla pas. Il ne bougea pas de son fauteuil. Il dit, avant que Fredericka ne répât sa requête : Ces Indiens-là sont morts depuis longtemps.

L'épouse de Louis, Germaine, maintenant une femme de trente-quatre ans, avec un joli visage plein et coloré, et des cheveux qui frisaient par temps humide, lisait, à sa manière hésitante (car elle n'avait jamais *entièrement* appris à lire) les journaux et les revues qui se trouvaient à la maison, généralement apportés par son beau-père, qui voyageait sans relâche ; et elle lisait toujours les lettres concises de Harlan Bellefleur à Louis, de crainte qu'elles ne contiennent des passages que les enfants, et surtout la jeune Arlette, âgée de quinze ans, ne devaient pas voir... Par exemple, sur le territoire du Colorado, des soldats américains, dirigés par le colonel J. M. Chivington, avaient attaqué une colonie d'Indiens amis qui campait devant le Fort Lyon, et massacré six cents d'entre eux (pour la plupart des femmes et des enfants), les mutilant et les scalpant : certains soldats découpèrent les organes génitaux des femmes et des jeunes filles et les étalèrent sur l'arçon de leur selle, ou les portèrent sous leur chapeau en chevauchant dans les rangs...

Imagine qu'Arlette tombe sur un passage comme celui-ci ! dit Germaine à son mari. Ses belles joues pleines étaient devenues

rouges comme des tomates ; sa bouche minuscule, humide, en U renversé, exprimait la consternation. Enfin, on ne devrait pas parler de ces choses-là ! Ce n'est pas... ce n'est pas *bien*, chuchota-t-elle.

Une belle journée d'octobre, une flottille de bateaux à vapeur et de péniches apparut à l'ouest pour célébrer l'inauguration du grand canal. Il mesurait presque cinq cents kilomètres de long, il avait fallu huit années pour l'achever, et le long de ses rives, ce jour-là, attendaient des foules de spectateurs enthousiastes. On tira le canon, et les pétards claquèrent. Dans les villages et les villes les cloches des églises sonnèrent, comme prises de folie.

Le *Chancellor Livingston*, un beau bateau à vapeur, était le vaisseau amiral de l'escadre – orné de flammes rouges, blanches et bleues, et transportant les passagers les plus élégants. Le *Washington*, un autre beau navire, transportait des officiers de la marine, de l'armée, des fonctionnaires et leurs invités. Il y avait en outre quelque vingt-neuf voiliers, goélettes, barques, canots à voiles et péniches, qui furent salués à tour de rôle par des coups de canon tirés depuis les forts qu'ils dépassaient. Une péniche qui s'appelait *Young Lion of the West* était décorée de drapeaux et de bannières, et exhibait, pour la joie des spectateurs, deux aigles, quatre ratons laveurs, un faon, un renard, et deux loups vivants. Le *Seneca Chief*, un chaland tiré par quatre puissants chevaux blancs, transportait deux faons, deux aigles vivants, un unique ours brun, un jeune élan, et deux jeunes Indiens de Seneca dans le costume de leur obscure nation.

Il était une fois, raconta-t-on aux enfants, une famille qui s'appelait Varrell.

D'où venaient-ils, nombreux comme ils l'étaient ?

On disait qu'ils se multipliaient comme des lapins, ou des pucerons.

Ils avaient dû jaillir de la terre même, ou peut-être se glisser en rampant hors du marais Noir. Les hommes étaient trappeurs, ils traitaient avec les Indiens, faisaient du colportage et cultivaient de petits lopins de terre couverts de broussailles qui ne donnaient rien... Non, c'étaient vraiment des ordures. Des ordures blanches. Ils vivaient en concubinage dans les bois et battaient leur femme et leurs enfants. Ils étaient connus pour être des ivrognes, des brutes et des hors-la-loi. Des vols de chevaux, des incendies volontaires, des bagarres de taverne, des meurtres dans la forêt, ne faisaient jamais

l'objet d'enquêtes. (Si les Varrell tuaient des gens comme eux, ou se massacraient entre eux, pourquoi les autorités chautauquas interviendraient-elles ? D'ailleurs, il était dangereux d'intervenir.)

Même leur alcool de contrebande, se plaignaient les clients, était de qualité inférieure. Quand ce n'était pas franchement du poison.

Reuben, Wallace et Myron Varrell étaient impliqués dans le lynchage du garçon indien ; ils avaient respectivement quarante-six, trente et un et vingt-deux ans. Et il y avait d'autres Varrell dans la colonie du lac Noir – selon certains calculs on en comptait jusqu'à vingt-cinq.

D'où étaient-ils venus, tous autant qu'ils étaient, en une ou deux générations ? Ces hommes au visage dur et aplati, aux cheveux et à la barbe hirsute, aux yeux couleur de la brume glacée des marais ?... Ils commettaient deux types de crimes : le premier était souvent perpétré la nuit, furtivement ; le second était commis en public, avec audace, et même avec une fausse bonne conscience, parfois avec l'aide d'autres hommes. Bien sûr certains des Varrell avaient été tués dans des rixes, et beaucoup d'entre eux avaient été cruellement battus (et même estropiés : Louis Bellefleur avait assisté, depuis la rue, à une bagarre d'ivrognes qui avait éclaté lors d'une réception de mariage dans un hôtel de Fort Hanna, où Henry Varrell avait eu la colonne vertébrale brisée – Henry était le père du jeune Myron) ; un certain nombre d'entre eux étaient emprisonnés à Powhatassie ; mais la plupart du temps ils s'enfuyaient sans être arrêtés, et les témoins ne prenaient pas la peine de déposer contre eux. Une fille Varrell avait épousé un fils de la famille d'un juge de paix de Bushkill's Ferry, et Wallace, même avec son passé judiciaire (il avait été arrêté pour s'être battu, avoir provoqué des incendies et commis des petits vols) était un représentant du shérif... Reuben, qui avait osé frapper le cheval de Louis, et qui lui avait crié d'une voix pâteuse de rentrer chez lui, avait travaillé au grand canal et était, disait-on, devenu à moitié fou à la suite d'un coup de chaleur, une étouffante journée d'août. Lui et sa concubine avaient été arrêtés, mais jamais jugés, pour la mort d'un bébé de dix mois, due à la malnutrition... Reuben aurait donc dû se trouver en prison au moment du lynchage.

Mais d'où étaient-ils venus, tous autant qu'ils étaient ? Se multipliant comme des rats ou des pucerons ? Il semble qu'ils étaient tous nés de la même femme, une prostituée des camps de bûcherons qui se faisait passer d'une manière éhontée pour une cuisinière. Elle vivait dans le baraquement avec les hommes. Elle passait d'un camp à l'autre, de Paie-des-Sables à Contracœur, puis

au mont Kittery et à la grande forêt de pins à l'est du mont Chattaroy, saison après saison, emmenant avec elle deux ou trois femmes indiennes, quelques femmes blanches, et une fille anormale au visage de bébé, grasse et vulgaire, qui suçait son pouce et gémissait la plupart du temps, quand elle ne mangeait pas et n'était pas employée par les hommes. D'où était venue exactement cette chaîne de prostituées malades, la femme Varrell (qui les traitait sévèrement mais avec une certaine gentillesse) les avait-elle conduites dans les montagnes et dans les camps de bûcherons, ou s'y étaient-elles simplement rencontrées par hasard, et avaient-elles fait équipe par souci de sécurité, personne ne le savait. L'Indienne la plus jeune et la plus attirante, ivre morte pour avoir bu trop de whisky de maïs, essaya de poignarder à mort le contremaître du camp de Paie-des-Sables et elle réussit à faire du joli travail avant que les amis de l'homme ne l'emmènent ; mais en général la femme Varrell gardait le contrôle de ses filles. C'était une grande femme aux formes arrondies et au bon caractère avec un visage d'une laideur agréable et un nez qui avait l'air cassé. Vers l'âge de trente ans elle avait déjà les jambes sillonnées de varices mais dans sa jeunesse, disait-on, elle avait été *très* séduisante... du moins pour les hommes de cette partie du monde, qui passaient parfois des mois sans voir une femme. Elle avait un langage ordurier, elle était brusque, franche, drôle et ne pleurait jamais. Et ne regrettait jamais rien.

Elle eut un fils, Reuben. Puis un autre. Puis un autre, et encore un autre, pendant un certain nombre d'années. Elle quitta les camps de bûcherons pour vivre avec un homme ; puis avec un autre ; ensuite elle erra de ville en ville, vivant chez ses enfants quand ils acceptaient de la recevoir. Finalement, racontait-on, l'alcool l'avait tuée – et elle n'était pas morte tellement vieille, en réalité : elle n'avait probablement même pas soixante ans. Mais les femmes s'usaient vite dans cette région du monde. (Germaine, la femme de Louis, croyait avoir vu une fois la femme Varrell – cette terrible créature – uriner sur la voie publique en plein Bushkill's Ferry. Quel spectacle ! Quelle honte pour les yeux de tout le monde ! Germaine avait tiré le bras de sa fille Arlette, lui ordonnant de se dépêcher, de ne pas se retourner, mais bien sûr la petite entêtée *avait* regardé, et avait même ri, horrifiée.)

On savait, longtemps avant le lynchage, que les Varrell en voulaient à Jean-Pierre parce qu'ils croyaient qu'il les avait « escroqués » de plusieurs terres. (Il les leur avait achetées. Comptant. Bien sûr il ne les avait pas payées très cher mais ils n'en avaient pas attendu grand-chose de toute manière, ils avaient en fait été

reconnaissants de ce qu'ils avaient obtenu.) Ils étaient jaloux de lui, comme de son fils Louis, et de tous ceux dans la région qui paraissaient réussir – qui n'étaient ni endettés, ni en train de se débattre pour rembourser deux emprunts. S'il apparaissait qu'un Varrell allait s'établir en ville, comme Silas avec sa participation dans l'auberge White Antelope, l'affaire faisait invariablement faillite ou subissait un sinistre dû à l'incendie, sans être assurée ; ou simplement elle dépérissait peu à peu, et ce n'était la faute de personne. La fille qui s'était mariée avec un membre de la famille du juge de paix ne tarda pas à quitter les montagnes avec son mari, pour jalonner une concession dans l'Oregon, et on n'entendit plus jamais parler d'elle. Myron, qui avait servi dans les milices de l'État, était, disait-on, monté en grade – il était premier lieutenant, capitaine, ou major – mais un jour il réapparut simplement chez lui, en civil, congédié de l'armée, avec une petite cicatrice en forme de ver sur la joue droite, une compensation de trente-cinq dollars et sans aucune explication. Il travaillait par intermittence comme ouvrier agricole, quelquefois à côté de l'Indien Charles Xavier, pour lequel il avait toujours éprouvé de l'antipathie. Un Indien avec un nom comme celui-là ! – qui prétendait, quel scandale, s'être converti au catholicisme ! Pour un Blanc, pensaient les Varrell, travailler aux côtés d'un métis onondaga était un affront.

Charles Xavier était petit pour son âge, et considéré comme légèrement retardé (c'était un orphelin, abandonné à la naissance, qu'on avait trouvé enveloppé dans des chiffons dans une ruelle de Fort Hanna, un matin glacé de mars), bien que ses bras et ses épaules petits et robustes fussent bien développés, et qu'il fût capable de travailler de longues heures épuisantes dans les champs ou les vergers sans se plaindre. Il était estimé comme ouvrier mais il n'était pas particulièrement aimé, même des femmes de fermiers qui le prenaient habituellement en pitié (*c'était* un orphelin, et un chrétien), car son menton étroit, ses sourcils noirs menaçants et son silence chronique lui donnaient, peut-être à tort, la réputation d'être hostile même aux Blancs bienveillants.

Le jour de l'inauguration du grand canal, qui, sur plusieurs kilomètres, était parallèle au large et houleux fleuve Nautauga, alors que les cloches des églises sonnaient dans les villages et dans les villes, que les pétards et les fusées volantes claquaient et qu'on tirait le canon du haut des murs des anciens forts, un silo à maïs qui appartenait à un fermier nommé Eakins habitant juste à côté de l'ancienne Military Road prit feu, et ce ne fut certainement pas un accident ; et parce que les pompiers volontaires se trouvaient tous aux festivités de l'inauguration du canal, à des kilomètres de là, le

silos flamba entièrement, et l'incendie gagna aussi un entrepôt voisin, qui fut détruit. Les Indiens furent accusés parce que Eakins avait eu des difficultés avec une bande de batteurs en grange, tous indiens, qu'il avait engagés peu de temps auparavant, et qu'il avait été obligé de renvoyer (ils avaient commencé avec zèle, mais n'avaient pas tardé à perdre énergie et intérêt) – mais ces Indiens, ces Indiens-là, avaient disparu.

À des kilomètres du lac Noir, une grange à foin, appartenant à un beau-frère de l'ancien marchand Rabin (qui traitait avec les Indiens), prit feu – et on accusa immédiatement les Indiens. Charles Xavier se hâtait au même moment dans la rue boueuse du village, et bien qu'il fût partie d'une tribu d'Indiens considérés comme des « alliés » (cette tribu onondaga, misérablement peu nombreuse, s'était battue contre les Anglais, aux côtés des gens du pays, lors de la dernière guerre), un groupe d'hommes l'attrapa aussitôt et le traîna dans l'auberge White Antelope, où il fut questionné à propos de l'incendie pendant deux heures environ. Plus le garçon avait peur, et plus ses interrogateurs étaient excités et en colère ; plus il protestait, non seulement qu'il était innocent, mais qu'il ignorait même l'existence de l'incendie (qui, tout le monde le reconnaissait, n'avait pas été très grave), plus les hommes blancs, pris de boisson, devenaient féroces. Le vieux Rabin, Wallace, Myron et plusieurs autres, bientôt rejoints par Reuben, qui était déjà saoul, et deux ou trois de leurs amis, et des hommes qui passaient dans la rue, ou qui avaient entendu parler de l'« arrestation » de Charles Xavier, accoururent ; ainsi que, juste avant qu'on emmenât le garçon pour le pendre, le juge de paix en personne, un homme sans âge avec un tic sous l'œil gauche. Il s'appelait Wiley et, comme il était arrivé de Boston des années auparavant, on le considérait comme un citoyen, et en quelque sorte comme une personne cultivée, bien que les intérêts qu'il poursuivait dans la région du lac Noir ne fussent guère différents, sauf par leur degré d'intensité, de ceux de la plupart des autres habitants. Il buvait, mais n'avait pas la même capacité que les autres ; il jouait aux cartes, mais sans beaucoup d'adresse ; il avait fait la cour à une femme qui était courtisée par ailleurs, si l'on peut dire, par Wallace Varrell, et il avait été forcé de se retirer. On racontait qu'il acceptait les pots-de-vin mais ce n'était probablement pas le cas en général : il était simplement intimidé par les accusés qui comparaissaient devant lui, ou par leurs nombreux parents. Un assassin pouvait être enfermé à Powhatassie, ou même pendu, mais les hommes qui l'avaient arrêté, les témoins qui avaient déposé contre lui et le juge lui-même avaient souvent fort peu de chances de survivre. Donc s'il était vrai, comme le lui reprochait Louis, que Wiley fût un lâche, son attitude n'était pas totalement

incompréhensible...

La vie était dure en ce temps-là, raconta-t-on aux enfants.

Mais n'était-ce pas une vie excitante ?... demandaient toujours les garçons. (Car ils savaient à l'avance ce qui allait arriver : le lynchage et la mort sur le bûcher de Charles Xavier ; la protestation publique de leur grand-oncle Louis en colère ; le « malheur » survenu dans la vieille maison de bois à Bushkill's Ferry ; l'arrivée, sur une belle jument Costeña à la tête haute, du frère de Louis, Harlan, qui était parti vers l'ouest vingt ans auparavant.) *N'était-ce pas* une vie excitante ?... imploraient les garçons.

Quand Louis apprit que les Varrell, Rabin et leurs amis étaient en train d'interroger le pauvre Charles Xavier et lui avaient, manifestement, arraché des aveux, il se mit immédiatement en route pour la ville – bien que Germaine le lui interdît (car elle sut aussitôt que le pauvre métis était condamné – les vies des Indiens ne valaient pas cher dans les montagnes, et celles des Blancs ne valaient guère plus) et que sa fille Arlette fût prise d'un accès de colère, courant après lui tandis qu'il s'éloignait monté sur le vieux Bonaparte, lui hurlant de revenir. À l'âge de quinze ans Arlette avait une tête de plus que sa mère, et la taille et les hanches presque aussi épaisses ; mais ses seins étaient minuscules et souvent, habillée d'une veste, d'un pantalon et chaussée de bottes, elle avait autant l'air d'un garçon que ses frères. Elle avait un visage en forme de lune, un beau teint doré par le soleil, et elle portait ses cheveux noirs – frisés comme ceux de sa mère – aussi courts que possible, bien qu'à l'époque ce ne fût pas la mode pour les jeunes filles. (Même son grand-père Jean-Pierre la taquinait, et se plaignait à sa mère. N'avait-elle pas envie, après tout, d'être une femme ?) Tandis que Louis sellait son vieil étalon, Arlette criait des paroles incohérentes – elle ne voulait pas qu'il partît, ou peut-être voulait-elle l'accompagner – n'essaierait-il pas au moins de trouver Jacob et Bernard, et ils iraient avec lui... Mais Louis la repoussa de la main et ne prit pas la peine de lui répondre. Il ne pouvait supporter les femmes hystériques. Il ne parvenait même pas à les écouter.

Germaine, qui regardait par une fenêtre de devant, vit son mari s'éloigner à cheval, et sa fille, la pauvre Arlette si gauche, rester debout un moment au milieu de la route, entre les flaques d'eau, tête nue, un peu voûtée, se tordant les mains. Peut-être pleurait-elle : elle tournait le dos à la maison et Germaine ne la voyait pas.

Des trois enfants, Arlette, la plus jeune, était la plus difficile : on

disait qu'elle était « nerveuse ». Elle supportait les taquineries de ses frères plus âgés, et les manières brusques, affectueuses et bien intentionnées de son grand-père ; elle aimait visiblement son père, qui l'embarrassait profondément (il était si bruyant et violent, même dans l'espace restreint de la cuisine, un jour de neige, et bien sûr il buvait, il se querellait toujours et se battait même, à coups de poing, avec des hommes comme lui ; et l'étrange expression à demi figée de son visage, paralysé d'un côté, de telle sorte qu'il ne souriait jamais qu'à moitié, gênait atrocement Arlette) ; bien qu'elle se disputât avec sa mère, tantôt sur le mode sardonique, tantôt dans les larmes, et parût incapable, depuis l'âge de treize ans, de supporter même la *présence* de sa mère, Germaine tendait à penser que c'était simplement une question d'âge : cela passerait ; c'était une bonne fille, pas du tout méchante, et d'ici quelques années, peut-être quand elle serait mariée, ou quand elle aurait son premier bébé, elle cesserait d'être aussi nerveuse et deviendrait... une fille douce, affectueuse et raisonnable.

(Mais en attendant, qu'elle était difficile ! La crise dans l'écurie, et dehors, sur la route ; tirant la manche de son père à tel point qu'il avait dû la repousser ; hurlant contre lui, le visage tout rouge et les yeux dilatés, comme si elle avait eu le *droit*, le *droit* réel, de se comporter comme cela avec son père. Elle s'écriait souvent avec dégoût qu'elle avait honte de son grand-père – oui, il avait gagné beaucoup d'argent, et maintenant il était célèbre car il possédait la moitié de la *Nautauga Gazette* (où certaines de ses *pensées* sur les chevaux paraissaient fréquemment), et tout le monde le respectait, ou du moins le craignait ; mais elle ne pouvait lui pardonner la femme indienne avec laquelle il vivait, quand il se trouvait dans la région, et qu'il avait en réalité amenée à la maison – dans *leur* maison – à plusieurs reprises, sans s'excuser. Elle ne lui pardonnait pas sa préférence pour ses petits-fils (en même temps elle ne supportait pas ses attentions de « grand-père », ses remarques taquines sur sa silhouette, ou sur ses cheveux qui lui donnaient l'air, certains jours, d'une « négrillonne »). Elle admirait ses frères, surtout Jacob, car il ressemblait le plus à son père, mais ils se disputaient souvent, comme tous les frères et sœurs, et de toute façon ni Jacob ni Bernard n'avaient de temps pour elle. Elle avait très honte de son oncle Jedediah. Elle ne l'avait jamais rencontré, bien sûr, car il était parti dans les montagnes avant sa naissance, mais elle aimait, avec une exigence dédaigneuse, interroger Germaine et Louis à son sujet. Il y avait toujours des histoires sur Jedediah, racontées à l'école du pays, ou rapportées à la maison par Louis, qui, à demi amusé, à demi méprisant, les répétait, souvent en les embellissant : parfois on apercevait Jedediah comme un fantôme

dans les montagnes, vêtu de peaux d'animaux, avec une longue barbe grise et blanche, un visage cadavérique et des yeux « perçants ». C'était un prophète sorti de l'Ancien Testament. Ou bien il était tout simplement fou – il n'avait plus, comme on dit, toute sa raison – mais il ne l'était probablement pas plus que la plupart des ermites de montagnes de la légende locale. D'autres fois, des gens affirmèrent l'avoir aperçu en haut du fleuve, à Powhatassie et même aussi loin que Vanderpoel, encore habillé de fourrures (de beaux manteaux de vison, de renard ou de castor – confectionnés par un habile fourreur), visiblement enrichi par le commerce des peaux, en voie de devenir un nouveau John Jacob Astor, peut-être : un bel homme dans la fleur de l'âge, accompagné d'habitude par une jolie femme, qui se contentait de regarder sans expression, sans les reconnaître, les rustres du lac Noir qui le suivaient des yeux, dans la rue, trop impressionnés pour crier : Bellefleur ! N'es-tu pas un Bellefleur !... Ou bien il redevenait un excentrique grincheux et agaçant qui n'avait jamais quitté la région du mont Blanc et que personne (sauf Mack Henofer) n'avait vu depuis des années : c'était sûrement lui qui était responsable du sabotage de tant de pièges, à tel point que les trappeurs évitaient maintenant son territoire. Il délirait, ou bien il était simplement animé par la méchanceté ; il vivait avec une femme indienne ou bien il vivait seul sur le flanc d'une montagne que personne ne pouvait franchir. Il subsistait en se nourrissant de pommes de terre. Il mangeait des ratons laveurs et des écureuils tout crus. Il était atteint d'une maladie mortelle. Il était grand, musclé et dans une santé magnifique... Mais personne, sauf Henofer, ne l'avait vu depuis des années, et maintenant que Henofer était mort (il avait été retrouvé, dans un état de décomposition avancée, au fond d'un ravin près de sa cabane, son fusil à côté de lui, une cartouche tirée) il était vraisemblable que personne ne reverrait jamais Jedediah. Il était même possible qu'il fût mort. Malgré l'intervention frénétique de Louis, et l'audace avec laquelle (tout en étant armé, car jamais il ne se montrait désarmé en public : mais il se gardait bien de brandir son pistolet) il cria aux hommes de relâcher le jeune Indien – malgré le courage imprudent dont il fit preuve en continuant de les suivre à cheval, jusqu'au bout du village, quand il fut évident que non seulement ses paroles et ses menaces ne les persuaderaient pas, mais qu'elles les stimulaient au contraire, comme la terreur de Charles Xavier, et la présence de témoins fascinés, excités – dont certains étaient des femmes et des enfants ; et malgré le fait que les hommes (Rabin, les Varrell, trois ou quatre autres, et le pauvre Wiley suant et grimaçant qui dirigeait, à cheval, un « procès », au point de tenter de procéder au contre-interrogatoire du garçon ensanglanté et hébété alors qu'il

était traîné derrière le cheval de Rabin, du fil de fer barbelé entortillé autour de sa poitrine, bien serré sous ses aisselles) allaient tous se rendre coupables d'un meurtre au premier degré, comme le hurlait Louis : malgré tout cela Charles Xavier était condamné, et la femme de Louis l'avait su sans même quitter sa cuisine. Il était condamné, bredouillant et sanglotant de terreur, inconscient de la tentative de Louis pour le sauver comme du procès tronqué que Herbert Wiley menait. Les hommes, ivres, joyeux et si excités que leurs mains tremblaient, et que des larmes leur jaillissaient des yeux, jetèrent la corde par-dessus une grosse branche du chêne et glissèrent le nœud autour de la tête noire de Charles Xavier au moment précis où Wiley, haletant, prononçait le verdict : Coupable du crime dont on l'accuse ! *Coupable du crime dont on l'accuse.*

Il y avait une certaine photographie dans un certain livre du bureau de Raphael Bellefleur que les enfants regardaient en silence, fourrant parfois leurs doigts dans leur bouche : qu'y avait-il à dire, qu'y avait-il à sentir ? C'était une image qu'ils préféraient ne pas examiner en présence les uns des autres, car elle était trop abominable – trop embarrassante – et quelqu'un risquait d'éclater d'un rire idiot, effrayé – et peut-être l'un des adultes, ou l'un des domestiques omniprésents, accourrait-il. Ils l'étudiaient donc en secret. Au cours des années. Un par un, à des moments insolites, ils entraient sur la pointe des pieds dans la bibliothèque, le visage en feu quand il n'y avait personne aux alentours. Même Yolande l'avait regardée, consternée, et avait vite refermé l'album pour le remettre à sa place sur l'étagère ; même Christabel ; et Bromwell (qui l'avait peut-être en mémoire, ou au fond de son inconscient, quand il décida de s'éloigner de la réalité charnelle de l'histoire pour se tourner vers la pureté glacée de l'espace) ; même le jeune Raphael, qui la regarda avec sa gravité sombre et mélancolique, et semblait ne jamais vouloir porter de jugement sur l'homme. Et en son temps Germaine vit bien sûr la photographie, que lui présenta l'un des enfants de tante Aveline.

Elle montrait, avec une netteté surprenante, un groupe de quarante-six hommes environ, se tenant en cercle, mais à bonne distance, du corps enflammé de ce qui avait été, d'après la légende, un « jeune Noir ». Les hommes étaient, bien sûr, tous blancs, et leur âge variait de seize à soixante ans ; il y avait un seul enfant, qui regardait furtivement le corps comme s'il n'avait jamais rien vu d'aussi surprenant, d'aussi *brillant*. Plusieurs hommes regardaient le cadavre en flammes (il était nu, très sombre, ses jambes étaient en partie cachées par des planches et des ordures qui brûlaient),

d'autres fixaient l'appareil de photo. Ils avaient en général une expression assez sérieuse mais certains avaient l'air étrangement doux, et même paraissaient s'ennuyer, tandis que d'autres avaient le visage très jovial : au premier plan à gauche, un homme avec une cravate rayée noir et blanc voyante et un parapluie souriait fièrement à l'appareil, levant la main en un geste de salut. La légende disait : *Lynchage d'un jeune Noir, Blawenburg, New York*. Aucune date n'était mentionnée. Aucun nom de photographe ne figurait. Le lynchage avait dû avoir lieu un jour d'hiver parce que tous les hommes portaient des vestes et des manteaux, et des chapeaux – ils avaient tous un chapeau, sans exception : des chapeaux mous, des casquettes de cheminots, des casquettes de marins, même, semblait-il, un chapeau melon au fond cabossé. Aucun ne portait de lunettes. Aucun n'avait de barbe. C'était une étrange photographie. Et puis, si on l'étudiait assez longtemps, elle devenait très familière. Le corps en flammes était un corps en flammes mais les hommes qui se trouvaient rassemblés autour n'étaient que des hommes.

Mont Ellesmere

Bromwell, envoyé au sud de l'État dans un pensionnat de garçons coûteux et soi-disant prestigieux, commença dès le début des cours, fin septembre, à écrire à ses parents des lettres de doléances. Ses professeurs, se plaignait-il, étaient soit bien intentionnés et ignorants, soit délibérément méchants et ignorants. Les matières qu'il était obligé d'étudier étaient absurdes, et présentées dans des manuels d'un simplisme inquiétant. La cuisine du réfectoire était ou n'était pas correcte – il y touchait à peine, n'étant pas intéressé par la nourriture – mais ses appartements étaient étriqués et il était *forcé* (lui affirmait-on pour son bien, ce qui ne faisait que le rendre plus furieux encore) d'avoir un camarade de chambre, un illettré à la figure molle comme du caoutchouc qui mesurait un mètre quatre-vingts et dont les uniques centres d'intérêt étaient le football et les revues pornographiques. Quant aux autres garçons – eh bien, il n'y avait pas grand-chose à en dire. Bromwell ne les trouvait guère plus sauvages et infantiles que ses cousins, mais il lui était difficile d'éviter leur compagnie de la même façon qu'il avait réussi, depuis sa tendre enfance, à éviter celle de ses cousins. D'abord, il devait habiter avec cette créature ; il devait s'asseoir à côté des autres en classe, au réfectoire et à l'office ; il devait participer à des activités athlétiques, malgré sa carrure délicate, son extrême sensibilité, et le fait que ses lunettes, bien que fixées à sa tête avec du ruban adhésif, volaient toujours en l'air. (Mais, à l'école New Hazelton, l'éducation d'un garçon exigeait que le corps, comme l'esprit, fût mis au défi et exposé au stress. Oui, le directeur savait, il savait très bien, il le savait par une pénible expérience personnelle – car lui aussi avait été pensionnaire à New Hazelton, des années auparavant, et lui aussi avait été faible physiquement, assura-t-il au petit Bromwell furieux et en larmes à chacune de leurs rencontres –, que le sport *pouvait* être difficile, mais les leçons sur la vie qu'il enseignait à un garçon n'avaient pas de prix. Plus tard Bromwell le reconnaîtrait, sans aucun doute.) *Je suis entouré par des brutes et par leurs défenseurs serviles*, écrivait Bromwell à sa famille.

Le problème était en partie que Bromwell était extrêmement jeune – il n'avait que onze ans et demi – tandis que tous les garçons avaient plusieurs années de plus. (Leur âge variait entre quatorze et dix-huit ans ; il y avait même un garçon de dix-neuf ans, un vrai

bœuf, un sadique à la mâchoire molle, qui soit était incapable de finir ses études, soit n'en avait aucun désir.) Même pour son âge Bromwell était trop petit, mais ses cheveux châtain clair qui paraissaient, sous certains éclairages, se teinter d'argent, et son expression austère, plutôt sévère, le faisaient ressembler à un homme de quarante ans. Malgré sa taille et les fréquentes brimades que lui faisaient subir les autres garçons il semblait incapable de s'empêcher, surtout en classe, de murmurer des commentaires sarcastiques quand ils manifestaient leur ignorance ; il ne réussissait même pas à garder pour lui (pourtant c'eût été très habile) son incrédulité amusée devant les gaffes des professeurs. Mais vous *voulez* être à ce point haï par vos semblables ? demanda le directeur, et Bromwell répondit au bout d'un moment d'une voix étonnée : Est-il important d'être aimé ou non ? Est-ce une chose à laquelle pensent les autres gens ?... Je dois dire que cela ne m'est jamais venu à l'esprit.

À l'école tout l'irritait, bien qu'il se rendît compte, comme il l'écrivait dans ses lettres à Leah, qu'il ne pouvait plus rester à la maison : il ne *pouvait* plus supporter ces séances d'enseignement si embarrassantes avec l'oncle Hiram, et bien sûr il était pour lui hors de question d'aller à l'école du pays, ou même à l'école publique de Nautauga Falls. Il s'efforcerait donc, il s'efforcerait... Il s'efforcerait de s'adapter aux horaires absurdes de l'école (en semaine les garçons étaient réveillés à sept heures du matin par une sonnerie retentissante, et le week-end ils avaient le droit de dormir jusqu'à huit heures : l'« extinction des feux » avait lieu à dix heures et demie du soir tous les jours sauf le vendredi et le samedi, où ils pouvaient veiller jusqu'à onze heures trente ; si un élève n'entrait pas dans la salle à manger avec ses camarades, s'il arrivait avec une minute de retard, seul, il était renvoyé de sa table ; et bien entendu ils devaient tous assister – quelle folie primaire ! – aux offices).

On ne tint aucun compte des demandes réitérées qu'il fit pour obtenir l'autorisation de rester éveillé aussi tard qu'il le désirait, dans le laboratoire (qui était honteusement insuffisant) ou la bibliothèque (dont l'insuffisance était encore plus honteuse : le pire était que ses propres livres se trouvaient encore emballés dans leurs caisses, dans le sous-sol humide de l'école, parce qu'il n'y avait « pas assez de place » pour eux ailleurs). Il éprouvait le désir presque physique de rester éveillé toute la nuit... de savoir qu'il était le seul dans tout le bâtiment à être conscient, à penser... et en conséquence il ne fermait pas l'œil avant deux ou trois heures du matin, très malheureux, l'esprit obsédé par des problèmes mathématiques et des spéculations sur l'astronomie jusqu'au moment où il avait

l'impression de perdre la raison.

Voulez-vous, Mère, demanda-t-il poliment, que je perde la raison ? Cela fait-il partie de vos desseins ?

Mais Leah répondait rarement à ses lettres. Elle lui envoyait son argent de poche, et gribouillait habituellement quelques mots d'un caractère joyeux ou anodin (ne lui disant même rien à propos de Christabel : aux dernières nouvelles, elle et son amant étaient poursuivis par deux équipes différentes de détectives, engagées par Schaff et par la famille, et on avait retrouvé leur trace au Mexique), ne faisant aucune allusion à ses questions.

Il écrivit à Gideon et à grand-père Noel ; il écrivit même à son cousin Raphael, qui lui manquait *presque* – bien qu'il se doutât que s'il rentrait à la maison la morosité de Raphael ne tarderait pas à le lasser. Il se plaignait de ce que les activités athlétiques qu'il devait endurer étaient en train de le détruire. Au cours d'une récente partie de basket-ball, par exemple, les garçons n'avaient cessé de lancer le ballon vers *lui*, de le lui lancer en pleine figure, sans se préoccuper de ce que l'arbitre sifflait de toutes ses forces ni de ce que Bromwell saignait du nez (ses lunettes avaient bien entendu immédiatement volé en l'air et étaient – de nouveau – brisées) ; lorsque, enfin, après beaucoup d'hésitation, il s'était aventuré à l'extrémité du plongeur, tremblant de froid, un garçon l'avait brusquement frôlé pour plonger dans la piscine, le repoussant par jeu du plat de la main, et il était tombé de côté, à la grande joie de tout le monde, se cognant le flanc si fort, et se remplissant la tête d'eau, à tel point qu'il avait failli se noyer. Cependant ces événements étaient toujours qualifiés d'accidents, ou d'exemples de la bonne humeur de ses camarades de classe... Le plus pénible de tout, se plaignait Bromwell, était le fait qu'il entendait si souvent chuchoter le nom *Bellefleur*. Au début du trimestre plusieurs des garçons plus âgés avaient fait irruption dans sa chambre, se jetant sur son lit, impatients de devenir ses amis ; ils avaient entendu toutes sortes de choses sur sa famille, là-haut près du lac Noir, les Bellefleur ne possédaient-ils pas des chevaux de course, ne se mêlaient-ils pas de politique, n'étaient-ils pas riches, n'y avait-il pas eu des assassins dans la famille, et l'un d'eux n'avait-il pas été envoyé en prison ?... La rencontre de Bromwell avait alors été une déception considérable.

(Au cours du trimestre du printemps on eut vent à l'école de la fusillade de Fort Hanna, pendant laquelle l'oncle Ewan et ses adjoints abattirent quatre hommes qui s'étaient barricadés dans un hôtel avec des fusils et une énorme quantité de munitions – mais Bromwell répondit aux questions pleines de respect de ses

camarades en affirmant qu'il n'avait jamais rencontré Ewan Bellefleur, le shérif populaire du comté de Nautauga. Ce n'était qu'un parent *lointain*.)

Ce fut peu de temps après l'incident de Fort Hanna, et après que Bromwell eut été forcé d'accepter la note ignominieuse de cinq sur vingt à son examen d'histoire américaine (il avait toujours de mauvaises notes en histoire, car il n'étudiait jamais), qu'il eut l'idée de s'enfuir. Les Bellefleur avaient une notion si insensée et éloignée de la réalité de ses dépenses à l'école, de ses distractions, et des « cadeaux » qu'il pouvait souhaiter offrir à ses amis, que plusieurs d'entre eux lui envoyaient très régulièrement de l'argent de poche, et que Leah et grand-mère Della lui donnaient souvent, sans aucune explication, des sommes en liquide : il avait donc réussi à accumuler, sans y accorder la moindre pensée, plus de trois mille dollars. (Qu'il fut assez astucieux pour laisser, non dans sa chambre, ni même dans le coffre-fort de l'école, mais dans une banque du village.)

Puis il écrivit une lettre très cérémonieuse à l'institut d'études avancées en astronomie Mont Ellesmere, qui se trouvait dans un État lointain à l'ouest des États-Unis, exprimant l'espoir que, malgré son manque de formation traditionnelle et son âge (qu'il ne précisa pas) ils lui accorderaient la permission d'y entrer. Il reçut un formulaire et une lettre d'envoi impersonnelle, aussi remplit-il sa demande et la réexpédia-t-il, et, un samedi matin de la mi-mai, sans avoir eu de réponse de Mont Ellesmere, il quitta simplement le pensionnat de garçons New Hazelton – il se leva à l'heure habituelle, prit son petit déjeuner avec le reste des élèves, et, vêtu de plusieurs épaisseurs de vêtements (ce que son camarade de chambre jugea étrange, mais Bromwell *était* de toute façon étrange), descendit tranquillement l'allée de brique qui conduisait à la route et disparut. Par la suite on découvrit qu'il avait retiré tout son argent – une somme considérable – d'une banque locale, qu'il avait détruit toutes les lettres de sa famille, et les quelques photographies qu'il avait apportées avec lui à l'école. La dernière fois qu'on l'aperçut il marchait le long de la route, les mains dans les poches ; les lèvres arrondies, il sifflait un petit air joyeux et peu mélodieux.

Les mâchoires dévorent...

Ce fut par une belle matinée de juin que Leah se réveilla avec la migraine et l'esprit hanté par une étrange phrase : *Les mâchoires dévorent, les mâchoires sont dévorées*. Puis de nouveau, un matin de juillet, très tôt, avant l'aube, elle se réveilla avec l'idée qu'il y avait quelqu'un dans la pièce avec elle, quelqu'un qui lui voulait du mal : *Les mâchoires dévorent, les mâchoires sont dévorées*, un murmure rauque venu du fond de sa gorge, une voix qui n'était pas la sienne. Et encore plus tard dans le mois. Bien que sa vie fût désormais une série de triomphes. Bien que le titane – par sa qualité autant que par sa quantité stupéfiante – maintenant extrait des mines du mont Kittery permît à la famille d'acheter le reste de l'empire de Jean-Pierre. Les lourds battements dans sa tête, cette aridité blanchâtre au fond de la bouche, la brusque conviction que ses bras et ses jambes refuseraient de réagir : qu'elle resterait paralysée dans son lit jusqu'à ce que quelqu'un la découvre... Ce matin de juin, et deux matins de juillet, et de nouveau à la mi-août, avant l'arrivée des cars de saisonniers, il fut évident que cette année-là les Bellefleur auraient des difficultés : la sensation de pesanteur, d'accablement, trop lourde pour être de la panique, la sensation de chagrin, mais, avait-elle envie de crier, pourquoi ce chagrin ? – au nom du Christ, *pourquoi ?*

Elle était triomphante, tout lui réussissait, d'ici un ou deux ans ses projets seraient réalisés (bien qu'elle fût prête à se battre car certains propriétaires fonciers dans les montagnes, étant presque aussi riches que les Bellefleur eux-mêmes, n'étaient *guère* disposés à vendre), de tous côtés on l'admirait, on la craignait, et bien sûr on l'enviait ; et on la haïssait. Mais, comme Hiram le lui disait, les Bellefleur ne se trouvaient pas sur cette terre pour être *aimés*, mais pour accomplir leur destinée. Le vieux Jérémie avait été aimé, d'une façon pitoyable et méprisable, et quel bien cela lui avait-il fait, à lui ou à quiconque ? Il n'avait pas même de lieu de repos dans le cimetière de la famille...

Elle était triomphante, et pourtant ses humeurs la gagnaient de plus en plus souvent. Bien sûr elle les reconnaissait comme de simples faiblesses, l'une des manifestations de la stupide malédiction des Bellefleur, en laquelle elle ne croyait pas réellement

– pas *réellement* – car comment pouvait-elle croire à cette sainteté du désespoir qui cherchait son expression dans une variété de formes invraisemblables (parfois comiquement) ? Une vieille légende de famille racontait qu’une femme Bellefleur s’était simplement alitée pour le restant de ses jours : elle n’avait pas même feint la *maladie*, comme la plupart des femmes invalides de la région. Et Della avec son chagrin perpétuel exaspérant, qui n’était guère plus, au bout de toutes ces années, qu’une façon d’irriter la famille ; et Gideon avec ses humeurs égoïstes... Eh bien, aux yeux de Leah un tel comportement était clairement méprisable. Elle eût arraché cette vieille femme satisfaite à ses oreillers en plume d’oie, et l’eût chassée de la pièce : là, voilà le monde, là, et vous ne pouvez pas le nier ! Au cours des années elle avait fait de son mieux pour amoindrir le deuil prétentieux de Della, mais sans guère de résultat : car Della était parmi les plus obstinés des Bellefleur, et elle eût probablement sauté dans sa tombe avec le sourire sachant qu’elle avait réussi, au cours des années, à irriter, à énerver et à attrister tous ceux qui l’avaient connue. Et puis il y avait Gideon. Gideon avec ses rages noires, son accablement sinistre. Se cachant de ses admirateurs. Opposant à ses femmes un visage indéchiffrable. (Car Leah reconnaissait qu’il avait, de temps en temps, mais seulement à l’occasion, des *femmes* ; sûrement au pluriel. Mais tant que personne dans la famille ne savait qu’elle savait, ou s’en doutait, tant que Gideon lui-même ne le savait pas, elle était, en un sens, toujours innocente de l’infidélité de son mari – vierge en quelque sorte – une vierge pleine de défi et de vertu qui prendrait un jour, à loisir, sa revanche. Mais parfois elle jouait avec l’idée de la réconciliation. Car bien sûr elle pouvait reprendre son mari, si elle le désirait. Toutes les fois qu’elle le désirait. Elle ne doutait nullement qu’il l’aimât, par-delà, en deçà de ses multiples adultères, ou simultanément. Peut-être le *ferait*-elle venir un jour dans son lit. Si elle le désirait.)

Les mâchoires dévorent, les mâchoires sont...

Leah sombra donc, jour après jour, dans le désespoir. Elle savait très bien que c’était absurde, tout à fait insensé, mais elle ne pouvait s’en empêcher ; elle se réveillait de plus en plus tôt le matin, sans la sensation d’impatience qu’elle avait autrefois, mais avec l’impression, pesante et horrible, d’une infinie *patience*... ses membres si engourdis qu’elle pouvait à peine les remuer, sa tête clouée sur l’oreiller, les paupières brûlantes comme si elle avait passé la nuit, en secret, à pleurer. C’était la mi-août. C’était la fin août. Huit cars d’ouvriers saisonniers, baragouinant leur étrange langue sifflante, malveillante, menaçaient de se mettre en grève, ou

bien le contremaître qui les représentait maintenant (car l'ancien contremaître, celui avec qui les Bellefleur avaient toujours traité, avait disparu – le bruit courait qu'il avait été tué plus tôt dans la saison) menaçait de se mettre en grève : et les hectares et les hectares de pêches, de poires et de pommes des vergers des Bellefleur seraient perdus, les fruits pourriraient sous les arbres, s'empilant en tas, à la merci des guêpes, des mouches, des oiseaux et des vers. Ewan, Gideon, Noel, Hiram et Jasper étaient extrêmement inquiets, et chaque jour, presque chaque heure, quelque chose arrivait ; mais Leah, un linge humide sur les yeux, restait étendue sur sa chaise longue dans sa chambre aux volets clos, trop faible pour bouger, trop indifférente pour s'en soucier, entendant seulement une voix rauque, laborieuse : *Les mâchoires dévorent, les mâchoires sont dévorées*, une voix qu'elle ne reconnaissait pas et pour laquelle elle n'éprouvait nul intérêt, pas plus, maintenant, que pour la récolte de fruits des Bellefleur ou la fortune des Bellefleur.

De l'eau s'écoulant dans un caniveau. Dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, peut-être ? À un rythme de plus en plus rapide. Murmure de source, clapotis. Pas du tout troublant. Reposant. Reposant comme le tas de compost que le jardinier conservait, juste devant le mur du jardin. Reposant comme le mausolée du vieux Raphael. (Mais parfois cela la mettait en colère, même au fond de sa léthargie, de se dire que Raphael aussi avait été trahi par ses ouvriers. Par ses employés. *Après* que le pauvre homme eut commencé à améliorer leurs logements au bord du marais, *après* qu'il se fut laissé convaincre par un médecin de Manhattan en visite que sa responsabilité de patron consistait à leur fournir de meilleures conditions sanitaires et à soigner, ou à essayer de soigner – car il y en avait tant ! – ceux qui souffraient de cette mystérieuse maladie intestinale ; *après* qu'il eut effectivement apporté un certain nombre d'améliorations, pourquoi les journalistes avaient-ils envahi le village, impatients de le « démasquer », sur ordre de leurs rédacteurs en chef, obéissant eux-mêmes aux instructions des propriétaires de leurs journaux, qui voulaient, pour des raisons politiques, grossières, gâcher les chances de Raphael Bellefleur aux élections. Quelle injustice ! Quelle ironie ! Et il n'avait rien pu faire, il n'avait eu aucun moyen de supprimer le fait que treize personnes étaient mortes, dont plusieurs très jeunes enfants (qui, insistèrent les reporters avec une joie méchante dans tous leurs articles, travaillaient dans les champs de houblon aux côtés de leurs parents par une température de quarante-cinq degrés) – ni d'effacer de l'esprit des masses avides de sensation les accusations portées contre lui dans la presse. Et maintenant, et maintenant, se disait Leah avec

lassitude, cette vilaine histoire se répétait, et la famille resterait impuissante, les fruits pourriraient et des milliers de dollars seraient perdus, les ouvriers étaient menés par un fou, un vulgaire criminel, mais on n'y pouvait rien... les Bellefleur perdraient non seulement leur récolte de fruits mais, dans toute la Vallée, et peut-être dans l'État tout entier, ils seraient ridiculisés dans la presse, et « plaints » par leurs rivaux. Leah *eût* été plus en colère mais elle était si fatiguée : si simplement, si désespérément, si impudemment fatiguée.)

Les mâchoires dévorent...

Ces mots, qui surgissaient dans son esprit à des moments imprévisibles, faisaient souvent apparaître l'image fantomatique du visage de Vernon : elle se demandait s'il les avait écrits, s'ils se trouvaient dans l'un de ses longs poèmes déconcertants, exaspérants. Et en cet instant, brusquement, il lui manquait. Il lui manquait beaucoup. Tant d'hivers auparavant, dans le salon d'en bas, sachant qu'il l'adorait, à sourire, rire et lui toucher le bras, le taquiner, *le faire* sourire, *le rendre* heureux comme un enfant... à feindre de l'écouter réciter ses vers. Mais l'écoutant parfois (car les poèmes n'étaient pas *toujours* incohérents, la beauté éclatait ici et là, il y avait des sons mélodieux), faisant un effort pour écouter. Si seulement elle n'avait pas été aussi distraite !... Elle ne parvenait plus à se rappeler maintenant ce qui l'avait distraite. Et à présent Vernon était mort. *Ils* l'avaient tué. Ils étaient morts à présent grâce à la clairvoyance d'Ewan (il avait compris que ce serait une maladresse de prendre vivants les assassins de Vernon, car aucun témoin ne se serait présenté pour faire une déposition, et même si cela s'était produit, si Varrell, Gitting et les autres avaient été inculpés, un juge indifférent aurait prononcé une légère condamnation et les aurait sans doute mis en liberté conditionnelle au bout de quelques années) – justice avait été faite, il avait été vengé – mais rien de tout cela ne la consolait. Vernon lui manquait. Elle ne l'avait pas pleuré. Il se trouvait parmi eux, et le lendemain il avait disparu : tué par des ivrognes imbéciles un samedi soir, jeté pieds et poings liés dans le fleuve ! – elle avait considéré sa présence comme acquise, comme tout le monde, et le lendemain il avait disparu pour toujours. Elle n'avait pas eu le temps, alors, de le pleurer ; ni même de beaucoup penser à lui. Elle avait voulu bien sûr éliminer ses assassins, et elle avait été tout à fait certaine qu'ils le *seraient*, d'ici quelques mois ; mais elle n'avait pas eu le temps de s'appesantir sur Vernon lui-même. Et maintenant ces mots étranges, obsédants, désagréables lui évoquaient son souvenir. Et elle pleura presque – elle voulut pleurer – étendue immobile dans sa chaise

longue.

Vernon, qui l'avait aimée, était mort : et la jeune femme qu'il avait aimée, avec une timidité aussi passionnée, était morte elle aussi.

En pensant à Vernon elle se mit à penser à sa fille Christabel, qu'elle avait perdue ; et maintenant il y avait Bromwell (bien qu'une semaine plus tôt une carte postale illustrée montrant des caroubiers et des cactus en fleurs, simplement adressée aux « Bellefleur », fût arrivée avec un petit message énigmatique et les initiales de Bromwell : il espérait qu'il ne leur avait pas causé d'inquiétude, disait-il, mais sa fugue avait été nécessaire, et tout allait *très* bien dans sa vie) ; et Gideon, bien sûr ; Gideon qui avait déserté son lit après la naissance de Germaine ; Gideon qui ne réussissait pas à l'aimer suffisamment. Elle voulait pleurer, et son visage se crispait, sa bouche s'ouvrait en un gémissement muet ; mais elle n'avait pas de larmes. Elle n'avait pas pleuré, se dit-elle, depuis des années.

Gideon, dansant si maladroitement sur cet air, à quoi ressemblait-il, *le chas de l'aiguille, le chas de l'aiguille*, le regard fixé sur son visage, muet d'émotion, Gideon si tendre, si absurde, la figure cramoisie, saignant bêtement du nez et s'enfuyant au milieu des éclats de rires des enfants... Il avait été si bête, même jeune homme.

Hiram voulait lui parler de Gideon. Mais ses paupières étaient trop lourdes, elle avait seulement envie de dormir... Qu'importe, chuchota-t-elle, les lèvres sèches et fendillées, qu'importe qu'il se ridiculise en négociant avec ces gens, qu'il leur donne tout ce qu'ils demandent et nous ferons faillite et tout le monde se moquera de nous, qu'importe, dit-elle, la voix si faible que Hiram l'entendit à peine.

Leah, dit-il.

Oui.

Leah, est-ce cette grève qui vous perturbe ?

Je ne suis pas perturbée.

Êtes-vous inquiète pour la récolte ?... Craignez-vous qu'ils mettent le feu aux granges ?

Vous parlez trop fort, chuchota-t-elle.

Craignez-vous qu'ils ne poussent les autres ouvriers...

Laissez-moi en paix, j'ai mal à la tête, vous parlez trop fort, chuchota-t-elle.

Il s'en alla donc ; elle se releva tant bien que mal, elle réussit à s'habiller sans jeter un coup d'œil à sa glace, et elle descendit ; elle mangea ce qu'on lui donna ; elle leur permit de s'affairer autour d'elle, et de lui parler des exigences des ouvriers – des gages plus importants à l'heure, de meilleurs logements, une meilleure nourriture, des contrats légaux, des avocats pour les deux parties, mais surtout des gages supérieurs, *bien* supérieurs – tandis qu'elle restait assise, la tête maintenue dans un équilibre précaire, si précaire, sur son cou et ses épaules, la tête fragile comme de la faïence sur son cou qui n'avait plus de force, sur ses épaules qui ne demandaient qu'à s'affaïsser lourdement comme l'eau qui tourbillonne de plus en plus vite, pressée de s'engouffrer dans un clapet.

Elle fit donc une apparition en bas. Elle en était donc capable, que cela lui plût ou non. Cela les satisfait-il ? Cela répondit-il à leurs questions anxieuses ? Elle avait envie de bâiller, et de les écraser comme des mouches, et de dire que tout a une fin ; la vie a une fin : à quoi bon poursuivre cette charade ?

Puis, se déplaçant prudemment comme une femme âgée, elle remonta dans sa chambre.

Elle n'avait pas pleuré, et elle ne pleurerait pas.

C'était un triomphe qu'elle ne se fût pas affaiblie ; qu'elle ne ressentît, en réalité, que de l'indifférence. Une indifférence suprême, pure, virginale... Hiram et les autres pensaient peut-être qu'elle était déprimée à cause de la grève, mais en fait, ils devaient le savoir, Leah avait commencé à sombrer dans son humeur noire des semaines auparavant. Elle semblait de un mètre, et remontait de moitié ; elle semblait de trois mètres, et en remontait deux ; un jour elle sombra de dix mètres et ne revint pas à la surface. Étendue sur sa chaise longue, un linge humide sur les yeux, trop épuisée même pour crier contre Germaine, ou contre Nightshade, ou contre quiconque secouait la poignée de la porte en l'implorant de le laisser entrer, elle flottait simplement, désincarnée, au fond d'une grande mare obscure. Elle était Vernon, le noyé, elle était Violet, elle était Jérémie qui avait été emporté par une inondation. Ce qui restait de *Leah* ne se souciait nullement de protester.

Et cet été il y avait eu tant de sujets de protestation. Personne ne savait exactement comment le château s'était trouvé envahi d'enfants... C'étaient tous des Bellefleur, les nièces et les neveux de parents lointains ; des cousins très lointains ; des inconnus portant

le nom des *Bellefleur* venus au lac Noir pour l'été, évidemment sur l'invitation de Leah (ou de Cornelia, d'Aveline, d'Ewan ou de Hiram). Si vous ne pouvez pas venir vous-même, envoyez vos enfants... ils adoreront le lac, les bois et les montagnes... Il y eut donc, à différentes périodes, neuf enfants, puis douze, puis quinze. Bien sûr les domestiques se plaignaient amèrement. Edna pleurait parce que les enfants l'injuriaient, et les cuisiniers se lamentaient parce que la cuisine était dans un désordre indescriptible, les préposés à l'entretien des terrains de jeux étaient furieux, le palefrenier s'indignait de ce que le poney de Germaine fût soumis à de mauvais traitements, Nightshade était blessé (bien qu'il n'en laissât rien paraître) par leurs chuchotements et leurs rires ; et grand-mère Cornelia découvrit que plusieurs des visiteurs avaient le teint basané et les yeux très noirs, des yeux humides et mauvais, comment pouvaient-ils être des *Bellefleur*, quand ce sang-là coulait en eux !... Un jour de juillet où Leah se sentait raisonnablement bien elle marchait d'un pas nerveux dans le jardin quand elle surprit deux enfants qui se débattaient sur le sol, sous les branches basses d'un arbre toujours vert, et elle s'aperçut à sa stupéfaction que l'un d'eux était son neveu Louis, le fils d'Aveline, et que l'autre était une fille qu'elle n'avait jamais vue auparavant : une petite coureuse au visage de fouine, insolente, avec des yeux bleu foncé et un nez Bellefleur impertinent ; et les deux enfants étaient à demi nus. Que diable faites-vous là ! À votre âge ! Sortez d'ici... immédiatement ! cria Leah en battant des mains, aussi furieuse que si elle avait surpris l'un des chats en train de se faire les griffes sur un meuble ancien.

Mais les adultes ne valaient guère mieux. Les adultes étaient pires. Pour célébrer ostensiblement le succès des mines du mont Kittery, Ewan avait ouvert les portes du château le 4 juillet, et une immense foule de gens – invités ou non – arrivèrent, envahirent le domaine, dévorant et buvant tout ce qu'ils voyaient. (Des jambons, des rôtis, des homards, toutes les sortes de salades imaginables, des pains tout frais, des petits pains, des pâtisseries, des fruits et du fromage, et bien sûr du whisky, du bourbon, du gin, de la vodka, du vin, du cognac, de la bière pression brune et blonde...) À peine deux semaines plus tard Ewan donna une autre réception, un peu plus petite, sur le lac ; et tous les vendredis soir maintenant arrivaient ses invités, déjà gais, ivres et bruyants, des hommes du bureau du shérif, des policiers de Nautauga Falls, des amis et des connaissances d'affaires, des joueurs médiocres, et leurs femmes, toutes leurs femmes, à des degrés différents d'ivresse. Ewan avait payé un éclairagiste pour créer sur le pont un mécanisme ingénieux qui projetait sur l'eau sombre toutes sortes de dessins colorés : des

croissants de lune, des serpents, des silhouettes humaines. Il y avait d'habitude un petit orchestre et on dansait tard dans la nuit, et le matin la plage était jonchée de couples endormis et d'autres débris au milieu desquels des chiens, des chats, et même parfois des souris et des rats, rôdaient hardiment. À mesure que l'accablement de Leah grandissait et qu'elle passait de plus en plus de temps dans sa chambre, les réceptions d'Ewan devenaient de plus en plus bruyantes, et le comportement de ses invités – et aussi celui d'Ewan – gagnait en vulgarité. Lily n'assistait bien sûr jamais à ces réceptions, affirmant que la musique trop forte et la conduite des hôtes lui déplaisaient, mais tout le monde savait qu'Ewan ne voulait pas d'elle et lui ordonnait simplement de rester dans sa chambre. Certains des enfants plus âgés assistaient aux réceptions, sans surveillance. Il y eut une bagarre entre Dabney Rush, un jeune Bellefleur de dix-sept ans de – mais d'où ? – de quelque part dans le Midwest – et un homme qui était, disait-on, un médiocre bookmaker de Port Oriskany, qui se disputaient soi-disant les faveurs du mannequin d'un photographe de Nautauga Falls ; il avait fallu trente-deux points de suture pour recoudre le visage du jeune homme, mais alors il avait refusé de rentrer chez lui. Certaines des réceptions, commencées le vendredi soir, débordaient sur le samedi et le samedi soir, et s'interrompaient tardivement l'après-midi du dimanche, mais qu'y pouvait-on ? Gideon était absent, ou indifférent ; ou peut-être assistait-il lui-même aux réceptions ; autant que Leah le sût, jamais il ne défiait son frère. Grand-père Noel et grand-mère Cornelia détournaient le regard, comme Hiram, murmurant : Mais Ewan sent qu'il doit payer de retour les gens qui l'ont nommé à ce poste... et il a tant d'amis maintenant... il a toujours été un jeune homme sociable... Le plus surprenant de tout était que certains des invités d'Ewan avaient demandé à voir Jean-Pierre II, sur lequel on chuchotait tant de choses, et le vieillard consentit à apparaître, en personne, au bord du lac, souriant de son sourire mou et effrayé, sa peau livide brillant dans l'ombre, ses yeux se tournant d'un côté, puis de l'autre. Il avait même revêtu pour la circonstance une vieille redingote trop large. Ah, c'est *lui* ?... C'est celui-là ?... murmuraient les invités d'Ewan, se reculant avec respect.

Leah était en colère, mais fatiguée ; elle était très en colère, ou elle l'eût été, si elle n'avait été aussi fatiguée ; ainsi passèrent les semaines. *Les mâchoires dévorent, les mâchoires sont dévorées...* À travers un demi-sommeil distrait elle entendait, au loin, les clarinettes, les tambours et les hurlements isolés, et elle se demandait paresseusement qui étaient ces invités d'Ewan, possédés d'une telle gaieté, d'un tel entrain... Cela l'épuisait même de les

écouter.

Vernon.

Et Christabel.

Et Bromwell.

Et Gideon.

Et ce bébé de Garnet. Ce bébé. Leah avait tourné le dos un instant à peine et l'énorme oiseau s'était approché à grands battements d'ailes pour l'attaquer : et après, sur les dalles, il y avait eu des taches de sang grosses comme des pièces de monnaie.

Tant d'années auparavant, son propre père. Tué la veille de Noël, un genre de farce. Elle avait si souvent entendu cette histoire qu'elle croyait presque avoir assisté à sa mort. À Sugarloaf Hill. Mais contre quel arbre ?

Nicholas Fuhr. En haut de Sugarloaf Hill, contemplant les arbres verts rabougris. La forêt des lutins, c'est ainsi qu'elle s'appelait. Ils s'étaient étreints. Ils s'étaient embrassés. De nombreuses fois. Plaquant ses mains sur sa poitrine elle l'avait repoussé en tremblant. Le souvenir de sa bouche : si chaude, humide, aimante, *vivante*. Il aurait pu être son amant, lui et non Gideon. Mais elle ne l'avait pas aimé, finalement ; elle ne l'avait même pas retrouvé à Sugarloaf Hill. Une autre fille l'y avait retrouvé, peut-être. D'autres filles. Des femmes. Il y avait tant... tant de femmes... Nicholas, Gideon, Ewan, et leurs amis, et leurs innombrables femmes. Des mois, ou peut-être seulement des semaines auparavant, Leah avait reçu une lettre d'une femme d'Invemere qui avait affirmé que sa fille de dix-neuf ans avait subi un avortement et failli mourir, qu'elle avait presque saigné à mort, dans sa chambre même, à l'étage supérieur, et bien sûr c'était de la faute de Gideon bien que la jeune fille refusât de l'admettre : elle eût préféré mourir plutôt que de dénoncer son amant. Son amant qui ne l'aimait pas. Mais en quoi cela me concerne-t-il, se demanda Leah, étudiant la lettre – remplie de fautes d'orthographe et d'erreurs de grammaire, d'expressions étranges et affectées –, en quoi cela concerne-t-il même Gideon s'il ne l'aime pas ? Il ne s'en souvient probablement pas.

Elle ne regrettait même pas de ne pas être allée à Sugarloaf Hill ce jour-là. Cela n'aurait probablement rien changé.

La poignée de la porte s'agita, et c'était sa petite fille, sa douce Germaine, qui l'implorait de la laisser entrer. Ou peut-être était-ce son valet Nightshade. Si seulement, Miss Leah, vous me laissiez vous servir... si seulement vous me laissiez... Elle détourna la tête sans

entendre et au bout d'un moment les bruits cessèrent. *Les mâchoires, les mâchoires dévorent.* Mais en quoi cela me concerne-t-il, songea-t-elle. Elle voulait pleurer. Mais elle ne le pouvait pas. Elle *voulait* être en deuil. Mais comment ? Et pourquoi ? Quel bien cela faisait-il exactement ? À quoi cela servait-il ? Elle était trop pratique, trop efficace. Elle avait les yeux secs, son crâne flottait sur une sombre mer informe, elle était très fatiguée.

Même lorsqu'ils parvinrent jusqu'à elle, ouvrant sa porte avec une clé interdite, même lorsqu'ils chuchotèrent que Gideon avait eu un accident sur la grand-route, elle fut incapable de pleurer. Elle trouva même difficile d'ouvrir les yeux. En quoi cela me concerne-t-il, voulut-elle dire de sa voix enrouée, la gorge brûlante, mais elle n'en eut pas la force.

La grève

Sam, le nouveau contremaître, le porte-parole des ouvriers, était un homme jeune au teint brun avec une petite tête rusée et un corps d'araignée. Il mesurait quelques centimètres de moins que Gideon mais il se tenait si droit, la tête renversée en arrière, qu'il semblait le regarder d'égal à égal. Sam souriait constamment. Ses dents resplendissaient, comme de surprise. Les Bellefleur délibéraient : ce sourire était-il engageant, ou moqueur ?

Il est bien intentionné, murmuraient-ils.

Il n'est pas bien intentionné du tout : c'est un fauteur de troubles.

Il parle avec une clarté surprenante, si on considère...

Si nous étions encore autrefois, il n'y aurait pas de problème.

On dit qu'il a étudié le droit...

Il a parcouru des *revues* et des *livres*, il a un tas de *journaux* au fond de l'autobus, c'est tout ce qu'il a « étudié ».

Il est en contact avec un syndicat au sud de l'État.

Il ne se soucie pas des autres... Il ne fait que se promouvoir.

Certaines des idées ne sont pas déraisonnables...

Des exigences, pas des idées. Ce sont des exigences.

Ça ne coûterait pas grand-chose de poser de nouveaux sols. En béton. De nettoyer ce puits...

C'est vrai, la fosse septique *se trouve* à côté du puits, il doit y avoir des fuites après toutes ces années...

Pourquoi sourit-il tant ? Est-ce vraiment un sourire ?

Il a peur de nous.

Il a peur de Gideon.

Non, il se moque de nous. Ça se voit à la façon dont ses épaules se balancent. À la manière dont sa moustache se tortille... Puis il s'en va, entraînant ses « lieutenants », et ils éclatent de rire, ils ne se donnent même pas la peine de camoufler leur hostilité, ne le voyez-vous pas ?

Peu m'importe les sols de béton, ou le puits, dit lentement grand-père Noel, tirant sur sa pipe éteinte, je ne vois même pas d'inconvénient à faire réparer les latrines (par ce temps, quand le vent vient dans cette direction, je crois que je sens leur puanteur... ou est-ce mon imagination ?... à une pareille distance !), ni même à acheter de nouveaux matelas ou autre chose. Ni même à leur donner plus de nourriture. La nourriture ne coûte rien, après tout. *Cette* sorte de nourriture. Mais je vois un inconvénient, dit grand-père Noel, élevant la voix, à leur donner plus d'argent. Parce que chaque saison ils en demanderont plus.

Et ils veulent un contrat.

Nous pourrions cueillir les fruits nous-mêmes.

Tous ces enfants qui courent partout, faisons-les travailler, ça les changerait : ça leur fera une distraction, ils trouveront peut-être ça amusant, de cueillir des fruits.

Les ouvriers ne sont pas encore en grève. Je ne pense pas qu'ils vont se mettre en grève.

« Sam » dit..., si j'arrive à imiter l'accent de ce salopard..., « Sam » dit qu'ils ne *veulent* pas faire grève, que la grève, c'est comme la *guerre*, c'est une *mesure désespérée*..., c'est le dernier recours lorsque les négociations échouent.

Pendant ce temps les fruits mûrissent. Ils commencent à pourrir.

Ils ne commencent pas à pourrir !

Ils commencent *presque* à pourrir.

Ne vont-ils pas mourir de faim, s'ils ne se remettent pas au travail et ne sont pas nourris ?

Ils ont apporté leur propre nourriture. Dans des boîtes et des caisses.

Mais ça ne va pas durer.

Ils sont préparés à attendre.

Ils étaient préparés à cela, en venant ici. Sam les a préparés.

Autrefois il n'y aurait eu aucun problème...

Ils ont tué, comment il s'appelle, Barker. Bien sûr qu'ils l'ont tué. Quelque part au bord de la route. Ce nouveau, Sam, a dû le tuer.

Nous ne savons pas s'il est vraiment mort...

Avec Barker, il n'y avait jamais de problème.

Il était raisonnable, il savait s'y prendre.

S'ils l'ont tué, Ewan devrait les arrêter. Il devrait commencer une enquête.

Cela ne relève pas de sa juridiction. Ça s'est passé dans un autre État.

S'il arrêtait Sam et l'emmenait, nous pourrions régler nous-mêmes leur compte aux autres. Hiram pourrait les réunir et faire un discours...

Je ne sais pas, dit Hiram mal à l'aise, si c'est exactement ce que j'ai envie de faire. Car après tout, il n'y a pas que Sam.

C'est le leader. Ils l'ont élu.

Il y a aussi ces deux ou trois autres types, je ne connais pas leur nom, il les appelle ses lieutenants ; et il doit y avoir huit, neuf, dix autres hommes qui aident à organiser cela... J'ai leurs noms quelque part. C'est une information sûre. Parce que, bien sûr, tous les ouvriers n'aiment pas Sam, certains d'entre eux sont inquiets, à juste titre, ça fait des années qu'ils ramassent les fruits pour nous, et ils savent à quoi s'attendre, mais avec ces nouvelles idées, ce mot d'ordre de grève, cette grève après les milliers de kilomètres qu'ils ont faits dans des autocars mal suspendus, eh bien, naturellement ils ont peur. Alors ils viennent me voir, en douce. Ils me donnent des informations. Je suis sûr qu'on peut compter dessus mais le problème, c'est que tout change tellement vite, peut-être qu'à l'heure actuelle Sam est directement soutenu par vingt-cinq hommes, peut-être certains ont-ils abandonné, ça n'arrête pas, depuis combien d'heures discutons-nous de cela...

La grève c'est comme la *guerre*, c'est une *mesure désespérée*, personne ne *veut* faire la grève parce que *tout le monde* souffre – mais si les patrons ne sont pas *raisonnables* – s'ils ne sont pas *justes*...

Le plus infernal de tout fut qu'ils arrivèrent en retard. Le télégramme disait qu'ils étaient inévitablement retardés mais tout de suite j'ai flairé une supercherie... *inévitablement retardés*, en voilà une façon de parler pour des cueilleurs de fruits !

Sam le prit, en feuilletant l'une de ses revues.

Je me suis dit qu'ils n'avaient pas un comportement normal, quand ils sont arrivés au début. Ils ne voulaient pas me regarder en face. Me voilà dans ma combinaison, tête nue au soleil, je leur serre la main en leur souhaitant la bienvenue, je me ridiculise, j'offre de l'eau glacée à tout le monde, le repas de midi est prêt, et ils me disent que Barker n'est plus avec eux, ils marmonnent, ils rient et ils

ne me regardent pas en face, et voilà ce petit coq effronté en chemise cramoisie qui s'approche de moi, j'avais bien vu qu'il m'observait en parlant à voix basse avec ses amis, il s'amène et il se présente, Sam, il est leur représentant élu, il ne veut même pas utiliser le mot de contremaître, il me tend sa main et me force à la serrer... *il tend sa main...* Une chemise cramoisie, une petite moustache hérissée, des poils lui sortant des narines et des oreilles. Je ne pense pas qu'Ewan puisse l'arrêter ?

Pas avant que des violences n'éclatent. Pas avant que la bagarre ne commence.

Y aura-t-il de la bagarre ?

Oh, ils vont attaquer nos propres ouvriers... ils vont mettre le feu aux granges... que diable, ils savent que nous ne pouvons pas les arrêter..., ils sentent l'attitude que vous prenez tous. Rien n'échappe à quelqu'un comme Sam.

Je pense que vous exagérez. D'abord...

Les négociations sont une ruse. Ce qu'ils veulent en réalité c'est nous mettre à genoux. Nous, les Bellefleur, à genoux. Ils veulent que nous les supplions. Parce qu'ils savent qu'ils nous tiennent : les fruits sont mûrs, les fruits vont pourrir, nous ne pouvons plus contrôler la situation comme autrefois.

Renvoyez Sam, et ils seront plus dociles que jamais.

Il n'y a pas que Sam, je l'ai déjà souligné. Ce n'est pas que Sam. Il y a même des *femmes*, pour l'amour de Dieu, qui sont en colère à propos de ce qui se passe. Ce bavardage, ces cris que vous entendez...

Je n'entends rien.

Mais il n'y a pas que Sam. Ils veulent qu'il soit leur porte-parole. Il n'y a pas que Sam.

Vous exagérez tout.

C'est *vous* qui exagérez.

Il y eut un bruit à la porte, et ils se retournèrent tous pour voir, glissant un regard dans la pièce enfumée, le vieux Jean-Pierre lui-même. Il paraissait un peu étourdi ; il portait une robe de chambre en soie très tachée qui flottait sur son corps décharné. Noel se leva aussitôt, pour offrir un siège à son frère, mais le vieil homme resta immobile, clignant des yeux.

Des troubles ont-ils éclaté ? chuchota-t-il, attrapant le col de son

peignoir. Sommes-nous en danger ?

Jean-Pierre, ne t'affole pas. Il n'y a aucun trouble, aucun danger, tout est en ordre. Ne t'inquiète pas.

Le feu ? Quelqu'un va mettre le feu ? Au château ? On va nous mettre le feu ? Pourquoi ? Que va-t-il se passer ? Que pouvons-nous faire ?

Il n'y a aucun trouble, dit Noel, tapotant l'épaule de son frère. Nous avons la situation bien en main.

La mâchoire de Jean-Pierre tremblait presque de façon convulsive, et ses doigts griffus s'agitaient. Ses yeux chassieux sautaient de l'un à l'autre mais ne se posaient sur personne, comme s'il ne reconnaissait pas une âme dans la pièce.

Du danger ?... chuchota-t-il. Ici, au manoir des Bellefleur ?

Mais alors, à la surprise de tout le monde, les négociations se déroulèrent assez bien.

Sam et deux de ses « lieutenants » se rendirent à la loge du gardien, et ils discutèrent la situation de quatre heures et demie à minuit passé : la nécessité de logements meilleurs, de meilleures conditions sanitaires, d'une nourriture et d'une eau potable de meilleure qualité, d'un contrat légal, d'avocats de part et d'autre ; et bien sûr plus d'argent. Un par un, les points étaient contestés, et un par un, ils étaient concédés. Ce fut seulement à propos de la question d'argent qu'ils se trouvèrent violemment en désaccord : car Sam affirma que les ouvriers voulaient une augmentation de deux cents pour cent de leur salaire horaire, et les Bellefleur prétendirent que c'était un mensonge.

Cela nous ruinerait, dit Noel. Vous savez que cela nous ruinerait.

Mais bien sûr que non ! Pas les *Bellefleur*, dit Sam avec un bref sourire éclatant, plein de chaleur.

Ils discutèrent donc, et élevèrent la voix à l'occasion, et l'un des Bellefleur quitta la table en reniflant de dégoût, et Sam lui-même, étourdi par la joie, ou par l'audace, ou d'être resté si longtemps sans manger, tapa si fort sur la table que sa bague d'or faux laissa une marque sur sa surface polie. Je vous rembourserai ça, dit-il avec extravagance, je vous achèterai une nouvelle table... Ne dites pas d'absurdités, répondit l'un des Bellefleur.

À minuit quarante-cinq ils s'étaient mis d'accord sur une augmentation de cent soixante pour cent. Ce qui était beaucoup. Ce qui, ne cessait d'entonner Noel, avec autant de chagrin que si c'était

vrai, nous ruînera.

Ils se mirent donc d'accord, et se serrèrent la main, et Sam dit qu'il ferait voter les ouvriers le lendemain matin, bien qu'il fût absolument certain d'obtenir un résultat positif (et alors, dit-il avec son sourire vif, étincelant, nous pourrons enfin nous mettre au travail – et après tout c'est pour ça que nous sommes là) ; et les Bellefleur promirent de faire venir leur avocat, et de faire en sorte qu'un autre avocat, une partie en principe neutre, représentât les ouvriers. À une heure du matin Sam et ses « lieutenants » partirent, et les Bellefleur rentrèrent au manoir pour boire jusqu'à plus soif. Gideon, qui but le plus, resta pourtant éveillé le plus tard, et ne s'endormit que vers cinq heures du matin.

Il contempla sa main droite mutilée. Était-ce le terme qui convenait, *mutilée* ? Il n'avait plus de petit doigt ; son petit doigt était décidément absent ; cet espace vide ne cessait d'attirer l'œil, persuadé que quelque chose n'allait pas. Là où le nain l'avait mordu il y avait une vilaine cicatrice. La plaie s'était cicatrisée, comme une blessure normale, et elle aurait dû s'estomper simplement, mais pour quelque raison elle s'était transformée en une cicatrice importante. Elle semblait, se disait parfois Gideon, grandir encore.

Mais elle avait quelque chose de fascinant. Quels petits miracles pervers le corps était capable d'accomplir...

Le lendemain matin Sam, avec un sourire d'excuse plein d'ironie, annonça que les ouvriers avaient rejeté l'offre d'augmentation de salaire.

Ils avaient accepté, bien entendu, les autres propositions ; qui répondaient, en fait, à leurs propres demandes ; mais ils avaient refusé les cent soixante pour cent d'augmentation, et avaient chargé Sam de dire aux Bellefleur qu'ils n'iraient pas au-dessous de cent quatre-vingt-cinq pour cent.

Ils ont rejeté notre offre, dit faiblement Noel, et Hiram s'écria d'une voix incrédule, heurtée : Rejeté !... cette offre ! Ces avortons, ces épaves, ces putains, ces imbéciles...

Non seulement ils voulaient un salaire supérieur, dit Sam, ses mains très bronzées nouées devant lui, mais ils exigeaient plusieurs autres choses : des soins médicaux gratuits à la demande, une police d'assurance, des cabinets privés dans les baraquements et non à l'extérieur, et de l'eau froide à volonté dans les vergers. Il avait dû, dit-il avec un drôle de sourire, les convaincre de renoncer à exiger

un pourcentage des bénéfices des Bellefleur – de leurs bénéfices nets. Ils avaient réagi par un grand vacarme, mais il avait obtenu gain de cause, de même qu'il avait écarté ce qu'il considérait comme des exigences futiles (l'installation de téléphones, de cuisinières à fours, de réfrigérateurs, le droit de nager dans le lac Noir, la jouissance des bateaux des Bellefleur) ; mais je n'y ai réussi, dit-il, qu'en leur promettant que le contrat de l'an prochain comprendra ces privilèges.

Le contrat de l'an prochain, s'exclama Noel, pressant la main contre sa poitrine.

... Car après tout, comme je le leur ai expliqué, en élevant la voix, dit Sam, nous sommes venus ici pour *cueillir des fruits*, et les fruits ne vont pas tarder à pourrir, ou bien les oiseaux les mangeront. Ces belles pêches et poires... et même les pommes sont en train de mûrir aussi. Il n'y a pas une heure à perdre, avec tant d'hectares ! J'ai été très sévère avec eux, dit Sam.

Hiram tituba si fort que Jasper dut le rattraper dans ses bras. Un pourcentage des bénéfices, chuchota Hiram. Des bénéfices nets...

Cela va nous ruiner, dit Noel. Cela nous ruine déjà.

Gideon se dressa de toute sa hauteur. Il dit à Sam : Vous savez bien que vous mentez ; vous n' imaginez pas vraiment que nous allons croire tout cela.

Sam fit semblant de s'aplatir devant lui, lui adressant un sourire.

Vous savez que c'est absurde, dit Gideon.

Ils sont excités, ils ont bu, ils savent ce qu'ils veulent, dit Sam en haussant les épaules.

C'est votre volonté, pas la leur...

Pourquoi ne pas vous en assurer vous-même ! Allez-y et demandez-leur, puisque vous en savez si long !

Un pourcentage des bénéfices, chuchota Hiram. Des bénéfices nets...

Nous ne croyons pas à ce vote, dit Jasper. Nous contestons ce vote.

Alors vous verrez ! dit Sam. Il agita les bras, son sourire s'élargit et se contracta sans jamais se creuser. Il dégageait une odeur de tarte, de vin, de chaleur et de sueur. Les camarades savent ce qu'ils veulent. Je ne suis pas leur leader mais seulement leur porte-parole. Je ne peux pas les contrôler... je suis la dernière personne à blâmer.

Gideon l'attrapa par les épaules, l'entraîna vers la porte et le jeta dehors. menteur, cria-t-il, extorqueur...

Les genoux de Sam fléchirent et il faillit piquer une tête sur l'allée. Mais il retrouva son équilibre, se redressa, et esquissa un petit geste obscène à l'intention de Gideon.

Extorqueur, dit Gideon.

Bellefleur, marmonna Sam, s'éloignant sans se hâter.

Mais il apparut que les ouvriers étaient sérieux, et certains d'entre eux croyaient que la grève avait déjà commencé ; une petite bande d'enfants se déchaîna dans le verger de poiriers, faisant tomber les fruits des arbres à l'aide de bâtons, les foulant aux pieds, se les lançant comme des balles. On entendait des hurlements aigus et des éclats de rire, et la plupart des ouvriers, même ceux qui n'avaient pas plus de douze ou treize ans, semblaient déjà ivres à neuf heures du matin.

Ils vont nous détruire, dit Noel.

Il ne s'agit que de la récolte de fruits, n'est-ce pas, dit Cornelia. Mais elle était livide, et se pelotonnait au fond de son fauteuil, une perruque peu convaincante posée légèrement de travers sur sa tête. Elle avait besoin d'un bon coup de brosse : on aurait dit que des souris s'y nichaient.

D'abord il y aura les fruits, dit Noel d'une voix blanche, et puis ce sera le blé, et ensuite le reste, et la ferme laitière, et la propriété de Rockland, et Nautauga Falls, et la mine de gypse est un échec notoire, et peut-être le titane s'épuisera-t-il... ou bien les mineurs se mettront-ils en grève... oui, c'est sûr, ils se mettront en grève... quand ils apprendront... quand... quand ils apprendront... quand ils apprendront notre humiliation.

Si seulement Leah allait bien, chuchota Cornelia.

Leah ! dit Noel. Il cligna des yeux stupidement, comme si, pour quelque étrange raison de vieillard, il la considérait déjà comme morte.

Quand ils apprirent la stupéfiante décision des ouvriers, les jeunes annoncèrent aussitôt qu'ils allaient cueillir les fruits. Que ces idiots s'entassent dans les cars et s'en aillent, ces paresseux, ces fils de putes, les Bellefleur cueilleraient leurs propres fruits, ça avait l'air

tellement facile comme travail.

Garth se montra le plus enthousiaste, mais il y eut beaucoup d'autres jeunes, pour la plupart des enfants des villes, des invités pour l'été, qui se pressèrent autour de lui en criant d'excitation. Presque tous les domestiques se portèrent volontaires eux aussi, sauf bien entendu ceux qui étaient trop âgés ; même Nightshade, malgré sa bosse et sa poitrine enfoncée (qui, aurait-on pu croire, eût transformé le moindre effort pour cueillir un fruit en une véritable torture) paraissait impatient de commencer. Avec la racaille il faut absolument tenir bon et ne jamais céder, pas même d'un pouce, dit-il avec excitation, à qui voulait l'écouter.

Les jeunes gens partirent donc en tête, en direction des vergers, ne se souciant d'emporter ni chapeaux de soleil ni gants, prenant toute l'histoire comme un jeu, sifflant, chantant et faisant mine de se lancer les échelles comme s'il s'était agi de béliers. Leur zèle était si grand, tandis qu'ils criaient à travers les rangées d'arbres, se lançaient les fruits et grimpaient dans les branches cassantes, s'installant dans des positions périlleuses, qu'il fallut bien trois quarts d'heure (et le soleil, bien qu'il fût loin d'être midi, était très ardent) avant que le premier ne faiblît : une jeune Cinquefoil au teint coloré et aux joues rebondies pâlit d'une manière inquiétante. Oh, je crois que je m'évanouis, murmura-t-elle, lâchant son panier de pêches qui rebondit sur les barreaux de son échelle.

Et puis assez vite Vida se sentit mal (car il *faisait* terriblement chaud, et le soleil tapait impitoyablement à travers les feuilles) ; et le petit Rush, qui s'était trop échauffé en grimpant et en descendant les échelles, en attrapant les chevilles des autres pour jouer ; et l'une des filles de cuisine, bien qu'elle parût robuste et infatigable comme un jeune bœuf. Ils lâchèrent leurs récipients et laissèrent les pêches rouler n'importe où, tandis que les autres se moquaient d'eux. Comme ils sont paresseux ! Regardez-les ! Comme ils sont *sensibles* !

Mais le soleil était féroce et aucun d'entre eux n'était habitué à un travail aussi étrangement dur, car cueillir des fruits sur un arbre leur avait paru si facile, mais il fallait tout le temps tendre le bras vers le haut, et l'épaule devenait très vite douloureuse, puis la main, puis les jambes se mettaient à vous faire mal, et la sueur ruisselait le long de vos flancs, et d'étranges taches noires flottaient dans le soleil, et bientôt – bientôt il ne resta dans le verger que Garth, Nightshade et une demi-douzaine de serviteurs, qui continuaient de cueillir péniblement en grimpant branche après branche, tandis que le soleil approchait de midi – et puis il ne resta plus que Garth et Nightshade – et alors brusquement, vers trois heures de l'après-midi,

Garth fut saisi d'une terrible crise de vomissements, et ce fut la fin pour lui. Nightshade eût sans doute continué de cueillir jusqu'au crépuscule s'il n'avait fait un faux pas en escaladant son échelle, de telle sorte que son pied droit glissa en avant et son pied gauche en arrière, et que, poussant un cri aigu de terreur le pauvre petit homme tomba la tête la première sur son échelle qu'il renversa sur lui avec le récipient (qui était aux trois quarts rempli de pêches). Ce fut donc la fin de la cueillette pour Nightshade.

Quelle déception ce fut de voir la quantité infime de fruits qu'ils avaient ramassée !... Lorsque les paniers furent vidés les uns dans les autres, et alignés, on n'en compta pas plus de trois douzaines ; et la plus grande partie des fruits, observa Gideon en les examinant, était abîmée.

Folie, se dit Gideon. Il se redressa, les reins douloureux, et contempla un long moment la masse des feuillages du verger, où pendaient des centaines, des milliers de pêches mûres. Folie, songea-t-il, regardant le ciel sans le voir.

Il fuit Bellefleur. Il partit au volant de son coupé Rolls blanc souillé de poussière, accélérant à chaque virage, se penchant en avant pour fouiller dans la boîte à gants et en sortir sa flasque. Bien que ce fût bien sûr dangereux, bien qu'il entendît que quelque chose n'allait pas dans le moteur, quelque chose de très inquiétant, mais quelle folie, se dit-il, comme le vent lui giflait le visage et renvoyait ses cheveux en arrière.

La vibration dans le moteur devint un martèlement. Ils avaient brutalisé son automobile, songea Gideon avec mépris. Il appuya sur l'accélérateur. Dans un instant la route deviendrait droite et il pourrait faire du cent vingt, du cent trente à l'heure jusqu'à Innisfail. Le martèlement était celui d'un cœur déchaîné. Désespéré, dérouté. Il n'en tint pas compte, et continua d'accélérer.

Il avait voulu emmener sa petite fille avec lui, juste pour faire un tour. Il la voyait si rarement. Il l'aimait, mais la voyait rarement. Elle se tenait timidement à l'écart, comme impressionnée par ses manières (il était bruyant, et d'une gaieté peu habituelle) mais elle eût sûrement consenti à partir avec lui si Lily n'était pas intervenue, avec une brusquerie surprenante : Non. Vous conduisez trop vite. Nous vous connaissons. Vous êtes un homme marqué, comme mon mari. *Laissez l'enfant tranquille.*

(La mère de Germaine était malade, aussi Lily prenait soin de la fillette. Elle lui donnait des biscuits avec du beurre de cacahuètes, et

du pain avec de la confiture de prunes. Elles fabriquaient des bijoux avec des coquillages. Accrochant de jolis coquillages bleu pâle et crème à de longs fils, pour en faire des colliers ; l'un d'eux serait un cadeau d'anniversaire pour Germaine. Savait-il que ce serait son anniversaire dans quelques jours ?... Non, il ne le savait pas.)

Mais, dit Gideon à voix haute, *c'est* ma fille. J'ai un droit sur elle, si je veux.

Il prenait le virage qui débouchait sur la vieille Military Road quand il se passa quelque chose : il eut l'impression de rouler sur une énorme paroi de métal, il y eut un fracas assourdissant. Son pied vola vers le frein et l'automobile commença à déraper, les roues arrière voulurent s'inverser avec les roues avant, puis il franchit à toute vitesse un canal peu profond, des buissons, il dépassa les buissons et rentra dans une barrière de fil de fer barbelé, traversant la barrière, secoué par les cahots, atterrissant dans un champ de blé. Il fut projeté contre le pare-brise, puis contre la portière, et la portière s'ouvrit, aussi se trouva-t-il finalement, au bout de longues minutes de confusion, sur le sol, dans le champ de blé, son sang coulant dans la poussière. Il tâtonna pour retrouver Germaine. Sa petite fille. Où était-elle ?... Avait-elle été projetée au-dehors ? (Car il crut, de façon irrationnelle, que la voiture allait exploser.)

Germaine ? Germaine ? Germaine ?

La moisson

Et puis, brusquement, la veille du troisième anniversaire de Germaine (une nuit humide, étouffante, immobile, dont les températures variaient étrangement, sans aucun clair de lune, sans une étoile) survint un événement qui changea tout : la grève fut évitée ; les cueilleurs de fruits se remirent au travail (docilement, presque silencieusement, et pour le salaire de l'année précédente) ; une récolte magnifique de pêches, de poires et de pommes fut amassée ; et Leah, après des semaines d'abattement, où elle n'avait plus été elle-même, sortit de sa transe.

Et tout cela grâce à Jean-Pierre II.

Quand grand-mère Cornelia, jetant par hasard un regard par une fenêtre d'en haut tôt un matin (juste avant sept heures : la pauvre femme dormait rarement plus tard), aperçut son beau-frère âgé, infirme, se diriger d'un pas mal assuré vers la maison, sur l'allée de gravier qui était parallèle d'une vingtaine de mètres au mur du jardin, elle sut immédiatement – sans même avoir vu le couteau à égorger les cochons taché de sang qu'il tenait tout près de lui – qu'il était arrivé quelque chose. Car, à sa connaissance, il n'avait jamais quitté le château auparavant. (Personne n'avait osé lui parler de son apparition à la réception d'Ewan.) Et il y avait dans sa simple apparence, soulignée par sa redingote noire et ses cheveux blancs tout raides, sur le fond vert humide de la pelouse, si tôt le matin, quelque chose qui lui parut anormal.

Elle se précipita immédiatement chez Noel, qu'elle réveilla de son profond sommeil. (Car la nuit précédente il s'était endormi à force de boire – malade d'inquiétude pour Gideon, qu'on avait hospitalisé, et pour les fruits qui pourrissaient.)

« Vous feriez mieux de descendre, j'ai l'impression. Tout de suite. *J'ai l'impression*. Je peux vous dire pourquoi, chuchota-t-elle, le tirant par la manche, lui jetant ses lunettes, mais je pense... je crains... Votre frère Jean-Pierre...

– Quoi ? Jean-Pierre ? Il est malade ? cria Noel.

– Oui, je crois qu'il l'est », dit Cornelia.

Hiram le vit lui aussi, de la fenêtre de sa chambre : car il avait été

incapable de dormir sauf par moments pendant la longue nuit étouffante. Il avait ressassé des images de monceaux de fruits pourris, et le spectacle de l'humiliation publique de sa famille (il y aurait une autre vente aux enchères, des inconnus répandraient de la boue dans les pièces au rez-de-chaussée du château, cette fois même les bâtiments seraient vendus – et pour une bouchée de pain), et l'horreur de la mort de son fils unique, qu'il n'avait pas encore eu le temps de saisir complètement. (Jeté par les ennemis éternels de la famille dans un fleuve d'une saleté immonde, pieds et poings liés, comme un chien !) Et maintenant Gideon était hospitalisé à Nautauga Falls, avec des fractures multiples et une commotion...

Dans ses sous-vêtements, pas encore rasé, Hiram regarda par la fenêtre et ajusta ses lunettes tandis que la sombre silhouette s'approchait en clopinant. Au début il crut que c'était un somnambule, un compagnon de souffrance : car l'homme avançait à pas si hésitants, si incertains, la tête renversée en arrière comme s'il ne cherchait absolument pas à voir le sol sous ses pieds. (Et en vérité il marchait aveuglément. Tantôt sur le gravier de l'allée, tantôt sur l'herbe, tantôt trébuchant sur l'étroite plate-bande de phlox et de clochettes rouges.) Il fallut à Hiram quelques minutes pour reconnaître son frère Jean-Pierre. Et alors, comme Cornelia, il sut qu'il était arrivé quelque chose.

« J'espère qu'il n'a pas... Cet imbécile !... »

Le jeune Jasper vit le vieillard, alerté par les gémissements nerveux de son chien, qui dormait au pied de son lit ; et l'arrière-grand-mère Elvira, qui se levait ponctuellement à six heures tous les matins, et s'affairait pour préparer à l'intention de son époux (qu'elle avait commencé, en secret et en silence, à désigner sous le nom de « Jérémie », bien qu'en sa présence elle ne lui dît que « vous ») un petit déjeuner composé de pêches fraîches, de crème, de toasts au miel et de bon café noir bien fort ; et Lily le vit, allant à la fenêtre pour voir qui se trouvait en bas sur la pelouse, ce qui éveilla l'intérêt de sa petite nièce Germaine (car l'enfant s'était glissée hors de son lit, ses boucles en désordre, ses doigts dodus fourrés dans sa bouche, et elle s'agenouilla sur le siège de velours près de la fenêtre et fixa, inlassable, son grand-oncle qui s'approchait de l'arrière de la maison, la tête noblement rejetée en arrière, un objet brillant dans la main) ; Raphael l'avait peut-être vu, car il dormait d'un sommeil léger, et était tourmenté ces jours-ci parce que son étang – le ravissant étang du Vison – avait été envahi par les enfants des cueilleurs de fruits, qui aimaient y patauger, y plonger et faire rejaillir des éclaboussures, sans rien y voir de mal, bien sûr, sans la moindre mauvaise intention, mais n'en écrasant pas moins les

quenouilles et les juncs fleuris, et arrachant par les racines les jolis nénuphars comme pétris dans la cire ; bien sûr Raphael évitait l'étang depuis des jours, et il ne pouvait espérer y retourner avant que les intrus soient chassés, ou du moins entament le travail dans les vergers. Et certains des domestiques durent le voir. L'aide-cuisinière, et Edna, et Walton, qui se gardèrent d'en rien dire, et détournèrent le regard immédiatement en reconnaissant Jean-Pierre II et ce qu'il tenait dans sa main droite, à demi caché le long de sa jambe. Nightshade, cependant, apercevant le vieil homme de loin, eut le réflexe et l'audace de se précipiter en haut, où se trouvaient les appartements de sa maîtresse : car, il le savait, *elle* devait être prévenue.

« Miss Leah ! Miss Leah ! Réveillez-vous ! Venez vite ! M. Jean-Pierre est passé à l'acte ! »

Le petit homme bossu gémit et pleurnicha, secouant la poignée de la porte de sa maîtresse avec une inquiétude frénétique, jusqu'à ce que, enfin, au bout de longues, très *longues* minutes, pendant lesquelles il la suppliait et la commandait tour à tour, ponctuant ses paroles de sanglots spasmodiques, la porte s'ouvrît : la porte s'ouvrit vraiment ; et Leah, le visage flasque, clignant des yeux, se dressa devant lui.

(Elle était sortie de son horrible transe. Ou bien on l'en avait sortie. Et elle devait bientôt oublier, avec une plénitude bienheureuse, le calme de la claustrophobie, cette paix maladive. Jamais plus elle ne connaîtrait un épisode aussi inhabituel. En l'interprétant, après coup, elle dit, en fronçant le front, de sorte que des rides dures, poignantes, se dessinèrent entre ses sourcils anxieux, que son « humeur noire » avait seulement été prémonitoire. Elle n'avait aucun rapport avec elle, ni avec sa propre vie, et certainement pas non plus avec les affaires des Bellefleur en général ; elle ne se rapportait qu'à l'extraordinaire comportement de Jean-Pierre cette nuit d'août. Elle avait senti qu'il devait se passer quelque chose – elle avait, en quelque sorte, su que cela arriverait – mais elle avait été impuissante à l'empêcher – comme Germaine – car Germaine, elle aussi, « voyait » les choses mais ne pouvait ni les empêcher ni même les comprendre – aussi avait-elle sombré dans une humeur noire comme le fond d'un puits, entièrement impuissante : mais ensuite, bien sûr, elle avait été libérée. Une fois que l'horreur avait eu lieu, une fois qu'elle avait été *là*, dans le monde, elle avait tout naturellement été libérée.)

Pendant cette nuit, ou, plus précisément, entre environ deux

heures du matin et plus de six heures, Jean-Pierre II avait réussi, malgré ses mains paralytiques et ses jambes faibles, et les difficultés qu'il avait dû affronter, errant dans l'obscurité sans étoiles, dans une partie peu familière de la propriété, à trancher la gorge, non seulement de Sam et de ses « lieutenants », et de la douzaine d'hommes environ qui le soutenaient avec le plus de véhémence, mais encore de quelque huit autres personnes, sept hommes et une femme. (On crut par la suite qu'il avait coupé la gorge de la femme par erreur, l'ayant prise – elle était forte, et un léger duvet poussait sur son visage – pour un homme.)

D'une voix faible, mourante, qui traînait, Jean-Pierre dit seulement que les ouvriers étaient le mal... ils ne se repentaient pas... il fallait s'occuper d'eux immédiatement... il fallait les empêcher d'insulter plus avant les êtres meilleurs qu'eux.

Il remit immédiatement le couteau à égorger les cochons à grand-père Noel, fort aimablement. C'était un méchant instrument, long et légèrement recourbé, et il semblait avoir été récemment aiguisé. Mais il était, bien entendu, affreusement taché et rayé, étant donné tout l'usage qu'en avait fait le vieux gentleman. Noel le prit calmement, se protégeant la main avec un mouchoir.

« Nous devons, je suppose, dit-il en passant sa langue sur ses lèvres, réveiller Ewan. »

L'un d'eux – ce fut Jasper, pieds nus, la poitrine nue, ne portant qu'un pantalon d'été blanc – courut donc à l'appartement d'Ewan. Et il frappa violemment à la porte. (Car, comme Ewan n'arrivait pas à son bureau de Nautauga Falls avant dix heures du matin, il dormait généralement jusqu'à huit heures, et n'aimait pas être dérangé dans son sommeil.)

Quand Jasper dit à Ewan ce qui s'était passé, et qu'ils avaient calculé, d'après les murmures incohérents du vieil homme, qu'il pouvait avoir assassiné cinq, six, vingt personnes ou plus, la grande tête ébouriffée de son oncle jaillit de ses épaules, et ses yeux ivres de sommeil, injectés de sang, s'ouvrirent, se plissèrent et se rouvrirent en quelques secondes.

Il demanda à Jasper de répéter ce qu'il avait dit. *Combien ?...*

Puis il dit, sa poitrine se soulevant avec un soupir : « C'est bien ce que j'avais *entendu*, mon garçon. »

Nightshade l'avait bien dit : Jean-Pierre II était passé à l'acte.

Le clavicorde

Contrairement à la rumeur, et à la conviction amère et éternelle de son mari, ce ne fut pas l'épisode de Hayes Whittier qui plongea Violet Bellefleur dans une mélancolie rêveuse qui s'acheva par son suicide (on disait « mettre fin à ses jours », comme s'il s'agissait de « prendre » le manchon de fourrure de quelqu'un d'autre ou une tranche supplémentaire non méritée de gâteau) une nuit glacée de septembre ; ce ne fut pas même la neurasthénie provoquée, ou aggravée, par ses multiples grossesses et fausses couches. Ni la perversité de la malheureuse femme. (« Perversité » étant le terme employé par son mari. Raphael se mit à l'employer de plus en plus fréquemment à mesure que passaient les années, car cela l'aidait à expliquer, et à condamner, la passion de sa sœur Fredericka pour une secte protestante imbécile ; l'inexplicable désir de mourir de son frère Arthur – ce qu'il réussit à faire, à Charlestown, en essayant d'enlever le cadavre de John Brown afin de l'emporter dans le Nord où les partisans comptaient le ressusciter avec une pile galvanique ; le comportement de ses fils Samuel et Rodman ; le climat politique de la région ; et les oscillations du marché mondial du houblon qui, lorsqu'elles lui étaient favorables, étaient « saines », et « contrariantes » dans le cas contraire.)

Ce ne fut pas non plus l'amour. Pas l'amour dans son sens ordinaire. Car l'amour entre un homme et une femme non apparentés par le sang eût nécessairement pris un caractère érotique ; et, dans le monde de Violet, il n'y avait pas de place pour l'érotisme en dehors du mariage. Et bien sûr elle était mariée. Elle était extrêmement mariée. Elle n'eût jamais pensé, du temps où elle était jeune fille dans la maison de ses parents à Warwick, qu'on pût être mariée à un point aussi *extrême*.

Tamas aussi était marié – ou il l'avait été. Bien qu'il semblât si jeune et eût des manières aussi naïves, aussi ignorantes. On racontait que sa femme l'avait quitté quand leur bateau de Liverpool avait accosté le quai de New York (ils étaient venus à Liverpool de Londres, à Londres de Paris, à Paris de Budapest, où ils étaient nés tous les deux) ; on raconta encore que sa femme avait refusé de prendre le bateau avec lui, et était restée. Dans une version de l'histoire surprise par Violet (qui jamais, vraiment *jamais*,

n'écoutait aux portes, et encore moins les conversations de sa domestique) la jeune femme l'avait trompé avec d'autres hommes parce qu'elle avait honte de son « bégaiement ». Dans une autre version, pas plus plausible, ce « bégaiement » avait été provoqué par sa trahison. Violet remarqua, sans chercher à l'interpréter, qu'en sa présence les difficultés de langage de Tamas étaient telles qu'il semblait être sur le point de s'étrangler et qu'il devenait rouge comme une tomate à un point inquiétant ; aussi il n'y eut rien de surprenant à ce qu'il cessât bientôt complètement de parler, ni à ce qu'il laissât des mots ou des questions que lui transmettaient ses serviteurs, lorsqu'il avait besoin de communiquer avec elle à propos du clavicorde qu'il était chargé de fabriquer. Jamais il n'avait l'occasion de parler avec Raphael, et il ne le vit pas plus de deux ou trois fois, toujours à distance, car bien sûr ce dernier ne l'avait pas engagé directement. On pouvait supposer que ce jeune homme timide, avec sa pomme d'Adam saillante, ses vêtements collants et, bien sûr, son bégaiement si gênant (bien que le médecin personnel de Violet, le docteur Sheeler, crût qu'il s'agissait d'un trouble de la parole) était terrifié par le maître du manoir des Bellefleur. Que lui, Tamas, avait l'audace d'éprouver certains sentiments – certains sentiments incontestables – pour la jeune épouse du maître ; qu'il osait seulement *penser* à elle en travaillant avec amour à la construction du clavicorde : tout cela eût paru aussi scandaleux à Tamas qu'à Raphael Bellefleur lui-même.

Ce fut par l'intermédiaire de Truman Geddes, le membre républicain du Congrès, celui qui abattit, en la compagnie de Raphael et sur ses terres, le dernier élan des Chautauquas (en 1860 – quoique bien sûr personne ne sût à l'époque que c'était le *dernier*, ou l'un des derniers élans), que Tamas vint au manoir des Bellefleur pour construire le clavicorde de Violet. Elle avait exprimé, à demi sérieuse, le désir de posséder un instrument musical dont il fût « facile » de jouer. Truman se tourna donc vers Raphael et dit que sa femme et ses filles s'amusaient énormément à taper sur un curieux instrument au son grêle qui ne comprenait guère plus qu'un clavier et des cordes, et qui s'appelait, croyait-il, un *clavicorde*. C'était un joli petit objet, une œuvre d'art, que leur avait fabriqué un jeune Hongrois qui était l'employé d'un ébéniste de Nautauga Falls. Truman dit qu'il n'osait pas s'installer lui-même devant l'instrument, parce qu'il était trop délicat : c'était un instrument de femme. Et, malgré sa grande beauté, il n'avait pas coûté très cher.

Tamas fut donc amené au manoir des Bellefleur, pour construire un clavicorde pour Violet, et ajouter des tiroirs, des rayonnages et des meubles de rangement ici et là dans le château, dans des pièces

que Raphael jugeait encore inachevées. La première fois qu'il vit Violet Bellefleur il pensa qu'elle faisait partie du personnel de la maison – sinon une bonne, du moins une gouvernante – car la jeune femme portait un chemisier gris simple avec des manches gigot et une jupe longue, et une montre de gousset suspendue à une chaîne autour de son cou, et elle se comportait avec timidité, presque comme un enfant. Elle était frêle ; son visage était presque trop étroit, particulièrement au niveau du menton, pour être considéré comme joli ; elle avait des yeux intenses, qui laissaient souvent apparaître au-dessus de l'iris un fin croissant blanc. Qu'elle fût indéfinissablement, peut-être irrémédiablement *malade* paraissait en quelque sorte évident, bien qu'en présence de Tamas (en fait, en présence de n'importe lequel des domestiques) elle se tint avec une magnifique précision, et que sa voix, si basse fût-elle, ne tremblât jamais. Il était rare de la voir avec ses enfants, qui étaient pourtant grands et ne mettaient pas ses forces en danger. Quand Tamas apprit que la maîtresse du manoir des Bellefleur était un être d'une qualité profondément spirituelle il crut deviner, sur son visage, ou rayonnant peut-être autour de sa chevelure (qui était d'un châtain très ordinaire, mais belle et lustrée, coiffée à la française, en une torsade parsemée de perles, de boules d'ambre, et parfois même de lis des vallées), une aura de grâce, empreinte de surnaturel, très différente de tout ce qu'il avait vu auparavant, sauf dans les tableaux de Botticelli ou de certains artistes allemands anonymes de la période médiévale.

« La maîtresse est toujours malade, lui dit l'intendant, avec un drôle de sourire, et nous savons ce que *cela* signifie.

– Eh bien... qu'est-ce que cela signifie donc ? demanda Tamas.

– Oh, nous le *savons* bien.

– Oui, mais quoi ?

– Ces dames qui se plaignent toujours d'avoir mal à la tête et d'être essouffées... qui veulent coucher seules... »

Tamas se détourna brusquement. Et il dit, au bout d'un moment, d'une voix si affermie par la colère que son bégaiement avait pratiquement disparu : « Je refuse d'écouter des ragots de bas étage. »

L'intendant fut ainsi réduit au silence, et convenablement.

Ce ne devait pas être une histoire d'amour très définie, peut-être pas du tout une histoire d'amour.

Car *l'amour* n'était pas en cause. Entre Violet et le jeune Hongrois l'amour n'était pas en cause puisqu'il n'existait pas même en pensée ; il n'existait pas en pensée parce qu'il n'avait pas été exprimé par une parole.

Violet avait certainement perçu, en la présence du jeune homme (elle lui rendait souvent visite dans son atelier au fond de la loge du gardien) que quelque chose – que quelque chose allait de travers. Il y avait une sorte de déséquilibre, particulièrement excitant. Le fait qu'il lui adressât rarement la parole rendait la situation d'autant plus bizarre. Bien sûr il était poli, aussi courtois que n'importe quel membre de sa propre classe sociale, bien qu'il évitât son regard, et qu'en lui montrant les plans qu'il avait dessinés pour l'instrument il restât très éloigné d'elle, à un mètre ou un mètre cinquante de distance. C'était comme s'il pouvait brusquement se passer quelque chose : une forte brise allait repousser à l'intérieur une porte de verre et la briser ; une araignée ou un cafard (malheureusement, même le magnifique manoir des Bellefleur avait des cafards) allait surgir et se mettre à courir sur une tapisserie ancienne. Violet avait perçu l'agitation de Tamas mais elle n'en laissa rien paraître, venant le voir vêtue de simples robes-chemisiers, dégageant un parfum de muguet. Elle aimait regarder ses mains habiles (qui n'étaient pas minces, comme elle l'avait imaginé – en avait-elle rêvé ? – mais fortes, des mains de paysan, avec des doigts aux bouts carrés et des ongles courts) ; elle suivait la lente construction de l'instrument avec un étrange plaisir contenu. Bien sûr il y avait d'autres instruments de musique dans le château, une multitude, y compris un beau piano à queue, sur lequel elle pouvait jouer la demi-douzaine de petits morceaux qu'elle savait, mais le clavicorde serait à *elle*. Tamas lui avait demandé de choisir le bois qu'elle voulait (surtout merisier, et du bouleau pour l'intérieur ; les gracieux pieds recourbés de l'instrument et son banc assorti seraient en plaqué chêne) et il avait exprimé, avec sa difficulté habituelle, beaucoup de plaisir à la voir préférer le noyer à l'ivoire pour le clavier. Ce serait l'objet le plus rare, le plus unique. Voudrait-elle des ornements d'ivoire, d'or et de jais ?... Il parut immensément heureux, et excité, lorsqu'elle lui dit qu'il devait suivre son idée – elle s'y connaissait très peu, et s'en remettait à lui.

Elle venait à son atelier, sa mince silhouette se détachait sur un fond de soleil, dans l'embrasure de la porte, ses cheveux brillaient. Tamas était si silencieux que Violet, malgré sa réserve habituelle, avait tendance à bavarder. Elle lui parlait de son amour pour les petits objets travaillés avec un soin méticuleux par des artistes comme lui – nés en Europe – ayant le respect de la beauté – et de

son caractère sacré. Elle lui parlait, sans se soucier des sons inarticulés qu'il émettait en guise de réponse, de son enfance à la campagne – de la modeste propriété de son père – des leçons de musique qu'elle et ses sœurs avaient prises, malgré l'importance de la dépense – de son enthousiasme d'amateur pour Scarlatti, Bach, Couperin, Mozart, les nocturnes de John Field, et les morceaux « plus faciles » de Chopin. Quel dommage, disait-elle, qu'il n'eût jamais pris de leçons de musique lui-même, car il éprouvait visiblement un tel amour, un tel sentiment, pour l'instrument qu'il construisait... Il semblait si fragile et délicat, et pourtant elle savait qu'il aurait une puissance extraordinaire. Un bel objet. Quel miracle, vraiment, qu'un être pût le créer avec ses mains : de simples mains *humaines* !

Courbé sur son établi le jeune Hongrois fit une pause, sans regarder Violet, et murmura une sorte d'assentiment. Ses lèvres minces formèrent une grimace timide qui n'était pas un sourire, mais il était manifestement très ému.

Les jours passèrent donc, puis les semaines. Et un jour Violet suggéra qu'on emportât le clavicorde – qui était maintenant presque achevé – dans son salon, et que Tamas y poursuivît son travail, afin d'être mieux à même de juger de la sonorité et de la force de l'instrument à l'endroit où elle en jouerait. Elle était si impatiente, dit-elle, de le voir là...

Tamas se redressa, l'air alarmé. Bien que son visage étroit, si pâle dernièrement, n'en laissât rien paraître. Au bout d'un moment il hocha la tête ; il ferait, bien sûr, ce qu'elle désirait ; cette requête dut lui faire plaisir, car une rougeur intense se répandit lentement sur son visage, puis sur son cou. Un minuscule tournevis lui tomba des mains et glissa dans la pile de copeaux de bois à ses pieds.

Le clavicorde était maintenant presque terminé, placé devant la fenêtre basse en saillie dominant le jardin muré où, illuminé par les rayons de soleil qui transparaissaient à travers la vitre ancienne aux déformations subtiles, parsemée de bulles presque microscopiques, il prenait une beauté surnaturelle, presque féroce. Le merisier étincelait. Et les touches de noyer. Et l'or et le jais. Tamas accepta les nombreux compliments prononcés en sa présence en inclinant la tête d'un geste chaste et poli, sans dire un mot ; si l'intendant si dur, ou l'un quelconque des domestiques, suggérait qu'il lui fallait vraiment *beaucoup* de temps pour faire ce petit objet délicat, il se détournait et ne répondait pas. Il avait renoncé à la parole depuis quelques semaines. Et malgré l'habileté de ses mains, et sa capacité

à travailler inlassablement pendant de longues heures (il restait parfois dix heures d'affilée sans s'arrêter), il n'allait visiblement pas bien. Sa peau avait pris un éclat translucide, et semblait briller, comme sous l'effet de la chaleur ; il avait perdu une quantité de poids effrayante, et ses vêtements flottaient sur son grand corps voûté ; quand il n'était pas en train de travailler au clavicorde on voyait que ses mains tremblaient. Les employés de la cuisine plaisantaient sur son absence d'appétit, disant qu'ils en connaissaient la raison exacte.

Il se levait à l'aube, et allait immédiatement dans le salon, où, baigné par la lumière du sud-est, le clavicorde rayonnait de son extraordinaire beauté. Il ne mesurait pas plus de un mètre de haut, et le banc serait nécessairement bas, il en ferait un objet aussi délicat et élégant que possible, le montant sur des pieds recourbés et gracieux en plaqué chêne qui donneraient l'impression subtile d'être garnis de rameaux de vigne. Une quantité prodigieuse de travail... Et il avait brusquement pensé l'autre jour, en observant en cachette les petites mains de sa maîtresse, et en estimant qu'elle ne pouvait sans doute atteindre plus de l'intervalle d'une septième, qu'il faudrait refaire le clavier tout entier : diminuer chaque touche, et la biseauter, afin qu'elle puisse atteindre une dixième (il devenait soudain ambitieux, et même audacieux). Des semaines de labeur méticuleux étaient encore nécessaires.

Quand il transmet son message à Violet, dans une lettre composée avec soin, elle le surprit en levant les yeux vers lui, très inquiète. Et en disant, bégayant presque elle-même : « Mais... mais... mais je croyais, Tamas, que mon clavicorde était presque fini... Je croyais qu'il serait terminé cette semaine... »

Il secoua la tête avec impatience, en rougissant.

Elle le fixa. Un moment elle ne sut que dire : le jeune Hongrois, qui était toujours si docile, si aimable, penché sur son travail avec une telle concentration qu'on se rendait compte qu'il s'agissait d'une tâche sublime, sacrée, paraissait maintenant plein de défi et de colère. Sa pomme d'Adam remonta, il avala sa salive et passa sa langue sur ses lèvres sèches, son haut front pâle luisant de transpiration. Il secoua la tête. Non, non, non. Non. Non.

« Mais je... je ne suis qu'une musicienne amateur... je joue pour mon seul plaisir, dit Violet, joignant les mains devant elle comme pour l'implorer, et bien sûr je n'ai pas vraiment de talent..., j'ai seulement de l'amour pour... pour le son... pour l'*activité*... pour la pureté de... de... Si je n'arrive pas à atteindre une note je me contente de la sauter ou de déplacer ma main, vous savez, et ça ne

fait aucune différence... *vraiment* aucune... Enfin, je n'ai l'intention de jouer que pour moi. Pas même pour des amis proches, ni... »

Tamas commença à parler, mais ses mots étaient étranglés, et ses yeux sortaient d'une manière effrayante de ses orbites assombries ; aussi se contenta-t-il de secouer la tête de nouveau, sévère comme un maître d'école auquel ses élèves ont désobéi.

« Mais, Tamas, le clavicorde est si beau..., je suis si impatiente d'en jouer... Et comment vais-je l'expliquer à mon mari, qui pense que c'est presque... »

Tamas reprit la lettre qu'elle tenait de ses doigts tremblants et écrivit d'une écriture ferme, d'une grosseur inhabituelle : IL DOIT ÊTRE PARFAIT. PAS DE COMPROMIS. AUTREMENT... JE L'ÉCRASERAI À COUPS DE HACHE !!!

Violet donna son accord, et ne dit rien à Raphael. Et le travail de création du nouveau clavier commença.

Les semaines passèrent. Le nouveau clavier, plus petit, apparut, et il était aussi beau, et peut-être plus même, que le premier, et quand chaque touche fut en place, et montée sur son ressort, Tamas demanda à Violet de s'asseoir devant l'instrument et de jouer, afin qu'il pût déterminer avec exactitude où il fallait monter les lames métalliques. Violet pensait devoir recourir à un accordeur professionnel, et elle murmura qu'elle était fort agréablement surprise que Tamas fût capable d'accorder lui-même l'instrument. Il avait évidemment l'oreille absolue.

Elle glissa les doigts sur les touches, un peu gênée. Bien sûr ce n'était pas un clavier de piano et, si elle n'appuyait pas très fort, aucune note ne résonnait, ou elle produisait un son étouffé et indistinct. Elle joua donc une gamme ou deux, avec un enthousiasme de petite fille et une vitesse inégale, tandis que Tamas s'occupait des lames métalliques. « C'est ravissant, dit Violet, n'est-ce pas que c'est ravissant ! Je ne peux vous remercier assez... » Mais Tamas ne fit pas attention à son bavardage. Il ajustait les cordes avec une telle concentration qu'une perle de sueur coula au bout de son nez fin d'une pâleur cireuse et y resta suspendue un long moment avant de tomber.

Il écouta son jeu assez hésitant en se plaçant à différents endroits de son élégante chambre, et même sur le seuil de la porte, et dans le couloir. Il était grave, intense, peut-être un peu fiévreux. (Parce qu'il mangeait si rarement, et avait tant maigri, son haleine était

malheureusement devenue aigre ; mais Violet essaya de ne pas y faire attention.) Parfois il se précipitait près d'elle, pour frapper une note lui-même. Il appuyait son long doigt au bout carré, et le maintenait sur la touche, avec une telle pression que tout le sang quittait l'extrémité de son doigt, et qu'une demi-lune rosée apparaissait sous l'ongle. À ces moments-là Violet frissonnait à cause de la chaleur intense qui émanait de lui ; elle la sentait rayonner autour de lui, effrayée et excitée comme elle ne pensait jamais l'avoir été auparavant. Elle ne sut pas si elle ressentit une déception, ou un soulagement, quand Tamas marmonna, ouvrant à peine la bouche : « Ça ne va pas. Ça ne va pas. »

Il se mit à rôder dans la maison la nuit, traversant l'aile des domestiques, le Grand Hall, et pénétrant dans le salon. Là, il tirait des lourds rideaux de velours (comme s'il avait craint que le veilleur de nuit, le portier ou l'un des chiens ne vît la lumière et ne le découvrit), et il travaillait sans être dérangé, pendant des heures, au clavicorde. Un matin Violet elle-même, encore en peignoir, le surprit, et fut stupéfaite de voir comme le pauvre jeune homme était devenu pâle, et *étrange* : il ne devait peser guère plus de quarante-cinq kilos, ses cheveux étaient plaqués sur son front humide, et ses lèvres minces se pinçaient comme s'il voulait s'empêcher de crier. Ses yeux épuisés qu'il cachait se posèrent soudain sur elle et il esquissa un pâle sourire : mais il ne se sentait pas bien, c'était visible.

« Tamas, s'écria Violet, pourquoi faites-vous cela ? Pourquoi vous détruisez-vous vous-même ! »

Il s'écarta, mais sans discourtoisie, et, avec un minuscule tournevis, il entreprit d'ajuster quelque chose à l'intérieur du clavicorde.

Ce matin-là, Violet voulut absolument lui faire prendre du bouillon, des toasts et du bacon, qu'elle apporta elle-même dans le salon, sur un plateau d'argent ; elle prit soin de fermer la porte derrière elle afin qu'aucun serviteur indiscret ne vînt l'épier. Tamas mangea, mais à contrecœur. Il était clair qu'il ne mangeait que pour lui faire plaisir ; il ne cessait de lancer des regards au clavicorde (qui était, à la lumière brillante du matin, plus beau que jamais), et ses doigts se tordaient involontairement. Violet lui demanda ce qui n'allait pas – pourquoi était-il si souvent malheureux – mélancolique – était-ce la nostalgie de son pays ? – sa femme ? (Elle chuchotait presque, tremblant devant sa propre audace. Mais Tamas ne semblait pas s'en soucier, ni même l'entendre. Patrie ? Femme ?

Malheureux ? Il se contenta de hausser les épaules, et ses yeux se posèrent de nouveau sur le clavicorde.)

« Ah, mais il *est* magnifique », s'exclama Violet. Elle se leva, titubante, alla au clavicorde, et frappa un accord audacieux, en se servant de tous ses doigts. Et elle recommença, le cœur fou et léger comme celui d'un papillon. « *N'est-ce pas* qu'il est beau, c'est une vraie merveille que vous *avez* produite ! » chuchota-t-elle avec triomphe.

Quand elle se retourna vers Tamas il les contemplait, elle et le clavicorde, avec une expression muette de simple adoration. Des gouttelettes de sueur, ou des larmes, coulaient le long de ses joues émaciées, et il était, elle le voyait, parfaitement en paix. Il rayonnait d'une extase tranquille, immobile, inviolable.

Ce fut par une belle matinée de mai claire et ensoleillée que Violet entra dans le salon pour voir le clavicorde achevé. Elle sut que Tamas l'avait terminé car il avait posé, sur le banc, le coussin de brocart vert dont elle avait l'intention de se servir.

« Comme il est ravissant », dit Violet en s'approchant de l'instrument. Elle appuya sur une note qui résonna, lointaine, comme une cloche, avec un son d'une douceur indescriptible.

Elle s'assit et joua une gamme ou deux, et une partie d'un rondo simplifié, en réalité un morceau pour enfant qu'elle connaissait par cœur. Il lui sembla que le son du clavicorde était encore plus beau que dans son souvenir. Qu'avait donc fait Tamas pendant la nuit ?... Elle se pencha pour respirer l'odeur du beau bois poli, et ne put s'empêcher de l'effleurer de sa joue. Un maître artisan avait façonné cet exquis instrument pour *elle*. Il avait eu assez bonne opinion de ses goûts pour lui permettre de choisir les bois et la décoration ; il avait fait un clavier adapté à *ses* mains délicates. Aucun des présents coûteux de Raphael (la cape d'opéra en zibeline, le nouveau phaéton, les diamants, les perles, les rubis, et même le manoir) n'avait autant de sens pour elle que le clavicorde de Tamas qui n'était pas à proprement parler (car bien sûr Raphael le payait) un « cadeau » du jeune Hongrois...

Vêtue de son peignoir de satin à ceinture large Violet s'assit devant le petit instrument, jouant ses morceaux l'un après l'autre. Tamas allait entrer dans la pièce d'un instant à l'autre. Elle l'imaginait traversant l'entrée des domestiques... pénétrant dans le Grand Hall... faisant halte devant la porte du salon, la main sur le loquet, écoutant cette délicate mazurka simplifiée... un air de danse

obsédant écrit par Chopin à un très jeune âge. Cela ne convenait guère au clavicorde, et les doigts de Violet n'étaient pas assez agiles non plus, mais quelle sonorité !... Elle était d'une beauté si exquise que des larmes jaillirent des yeux de Violet.

Quand le jeune Hongrois entrerait dans la pièce Violet se lèverait de son banc et lui tendrait les bras. Pendant un long moment silencieux ils se regarderaient. Puis il refermerait doucement la porte derrière lui, et...

Comme ses doigts étaient maladroits, s'exclama-t-elle tout haut. Ah, quelle frustration, d'être indigne de cet instrument exquis ! Mais elle s'exercerait. Elle l'honorerait de la même façon que Tamas l'avait honoré, sachant que ce clavicorde était un objet venu d'un autre monde, qui lui avait été confié à elle seule. Un jour elle jouerait non seulement ses morceaux simples de jeunesse mais des morceaux ambitieux, brillants, étourdissants, de Scarlatti, de Couperin, de Bach et de Mozart, peut-être ouvrirait-elle même une sorte de salon, où elle inviterait des hommes et des femmes intelligents, cultivés – ni les connaissances de Raphael, ni les politiciens méprisables qu'il fréquentait ! – et Tamas serait l'invité d'honneur – il pourrait vivre au manoir aussi longtemps qu'il le voudrait – il deviendrait célèbre dans tout l'État – comme facteur de clavicornes et de clavecins – un maître artisan dont les instruments étaient onéreux mais qui, de l'avis de tous, valaient bien plus que leur prix : *il* avait fabriqué, dirait-on, le clavicorde de Violet, et jamais on n'avait vu d'objet plus ravissant, d'une beauté aussi indescriptible...

Violet interrompit son jeu, ayant entendu quelque chose d'étrange. Elle se retourna mais il n'y avait personne dans la chambre. Son propre portrait, peint quelques années auparavant par un portraitiste mondain, se trouvait suspendu au-dessus de la cheminée, attirant son regard ; mais elle détourna aussitôt les yeux, contrariée et vaguement honteuse de ces jolies teintes faussement lisses et roses – qu'avait dû penser Tamas, tous les mois où il avait travaillé dans cette pièce, forcé de voir *cette* image conventionnelle chaque fois qu'il levait les yeux ! – Tamas qui était lui-même un artiste si merveilleux ? Il avait dû en secret éprouver du mépris non seulement pour ce portrait, mais aussi pour son pendant, le portrait de Raphael (accroché dans le Grand Hall), et pour la plupart des acquisitions des Bellefleur.

Je comprends maintenant ce que je dois faire, dirait Violet au jeune homme quand il apparaîtrait, car j'ai saisi le principe de la beauté qu'incarne votre œuvre : je vais devoir refaire cette pièce,

pour l'y adapter. Pour lui créer une sorte d'autel. En commençant bien sûr par retirer ce portrait insipide !...

(Mais peut-être reculerait-il avec surprise. Refusant que le tableau fût enlevé. Il demanderait, timidement, si on pouvait le lui donner. Pour le suspendre dans sa chambre. Mais où était sa chambre ? Dans l'aile des domestiques. Quelle histoire cela ferait... Tant de chuchotements et de suppositions... Et si Raphael l'apprenait... Mais bien sûr qu'il l'apprendrait, tout de suite...)

Il se faisait tard, vit Violet en jetant un coup d'œil à la pendule sur le manteau, c'était presque le milieu de la matinée. Où était Tamas ? D'habitude il travaillait déjà dur à l'heure qu'il était. Dans une minute ou deux un domestique attentionné frapperait doucement à la porte pour demander à Violet si elle voulait son café, et si Tamas apparaissait alors, ce serait une rencontre ratée !...

Peut-être était-il malade ? Il avait semblé si fatigué, si épuisé, le jour précédent. En fait, depuis de nombreux jours. Il avait même refusé de boire le bouillon chaud qu'elle lui avait apporté hier, bien qu'elle eût pensé pouvoir en faire une habitude, un petit rituel agréable.

Tamas ?

Vous êtes malade ?

Vous ne venez pas ?

De temps en temps un domestique frappait, et Violet le renvoyait, avec irritation, à la recherche de Tamas. Il était *très* tard. À quoi pouvait-il songer ! C'était un tel manque d'égards de sa part, c'était même cruel, de la faire attendre aussi délibérément, alors qu'il savait parfaitement qu'elle était assise devant son clavicorde, comme un enfant avec son nouveau jouet. Cela ne ressemblait pas à Tamas, se dit Violet, de faire preuve d'une modestie aussi affectée.

Mais Tamas n'était pas dans sa chambre. Et ils ne purent le trouver nulle part.

« Comment, s'écria Violet consternée, se levant de son banc, vous avez *regardé* ? Bien sûr que vous n'avez pas regardé partout ! »

Ils fouillèrent donc la maison, étage par étage, et le sous-sol ; ils fouillèrent les dépendances et les terres attenantes ; ils interrogèrent tous les domestiques, les préposés à l'entretien des terrains de jeux, les ouvriers agricoles et même les aides saisonniers qui logeaient en bas près du marécage ; et ils rapportèrent à Miss Violet que Tamas était introuvable. Le lit dans la petite chambre était proprement fait comme d'habitude, et ses vêtements et ses objets de toilette

semblaient en ordre.

« Mais il y a sûrement un mot ? dit Violet, accablée. Il... Nous... Mon mari... Le clavicorde n'est même pas payé... »

Ils le cherchèrent dans les bois, avec des chiens, car cela faisait si longtemps qu'il était distrait (sauf lorsqu'il travaillait au clavicorde) qu'il était tout à fait possible qu'il se fût égaré et perdu. Mais ils ne purent le retrouver ; les chiens ne parvinrent même pas à flairer sa trace. Violet envoya un télégramme à l'ébéniste de Nautauga Falls pour lequel Tamas avait travaillé, mais l'homme n'avait aucune information sur lui ; il affirma ne pas avoir eu de nouvelles de Tamas depuis près de un an.

« Comment avez-vous pu me faire une chose pareille ! » chuchota Violet. Son cœur battait si étrangement qu'elle crut s'évanouir. Elle était si en colère, et si effrayée, et si vexée, comme une enfant qui aurait perdu son camarade de jeu le plus proche : et le clavicorde se dressait là devant la fenêtre, le ravissant clavicorde inimitable, conçu pour être partagé, conçu pour faire l'objet, en sa présence, d'exclamations de joie, dont elle devait jouer pour *lui* : et il avait disparu.

Il avait disparu, on s'en aperçut, pour toujours.

Désormais Violet vécut plongée en elle-même, et ne semblait revenir à la vie, mais de façon intermittente, que lorsqu'elle s'asseyait devant son clavicorde. Des années, des années et des années devaient passer, et jamais on ne retrouva Tamas, et personne ne reçut le moindre mot de sa part. Pour Raphael l'incident était extrêmement suspect. Il n'avait jamais entendu parler d'un ouvrier, d'un marchand ou d'un charpentier ou d'un imbécile d'artisan comme celui-ci, qui eût négligé de présenter sa note, et il fut perturbé pendant des années de n'avoir pas payé cette facture : ce n'était pas ainsi que les Bellefleur réglaient leurs affaires.

Violet jouait du clavicorde, au début pendant de brèves périodes de une heure tout au plus, puis elle se mit à jouer deux, trois, quatre ou même cinq heures d'affilée. Elle refusa d'accompagner son mari lors de sa campagne la plus ambitieuse dans l'État, et par la suite Raphael la rendit responsable, assez injustement, de son mauvais score. Il arrivait très couramment que la maîtresse du manoir des Bellefleur descendît dans son salon immédiatement après s'être levée et qu'en peignoir, les cheveux éparpillés dans son dos, entièrement indifférente aux besoins de la maison, et même, souvent, à la présence d'invités, elle s'assît devant le clavicorde et

jouât pendant des heures, la porte fermée à clé derrière elle. Une fois, découvrant la porte déverrouillée, son fils Jérémie, devenu adulte, entra timidement dans la pièce, et passa vingt ou trente minutes à écouter le jeu fiévreux, frénétique de sa mère, dans lequel il pouvait distinguer de temps à autre (mais difficilement, car Jérémie n'avait jamais eu de génie pour la musique, et n'avait aucune formation musicale) d'étranges bruits soudains – aériens, légers, étouffés, à peine perceptibles – d'une beauté indicible. Le clavicorde n'était pas un instrument facile à jouer, Jérémie pouvait en juger d'après les efforts de sa mère, et les notes ternes et frêles qu'elle frappait souvent, parfois il semblait n'être guère plus qu'une lyre ou une guitare animée par la folie des grandeurs, mais quelque part s'élevait, de façon imprévisible, avec une force mystérieuse, une voix – une voix presque humaine – ou peut-être était-ce l'écho d'une voix – frêle et à peine audible – atténuée par la souffrance, la distance et la perte. C'est ravissant, songea Jérémie. Et il comprit, ou presque, l'ardeur de sa mère.

Une fois, en présence de Jérémie, Violet s'arrêta brusquement de jouer. Ses bras retombèrent, et sa tête s'abattit contre sa poitrine. Jérémie hésita à l'approcher : elle paraissait sangloter sans bruit. Mais quand il chuchota : « Mère ? » elle se tourna vers lui avec un air chagrin, et lui reprocha avec colère de l'épier. « Aucun de *vous* ne peut comprendre, dit-elle, refermant brusquement le clavier, c'était un artiste, il a achevé sa tâche et a dédaigné de venir réclamer son dû, comment pourriez-vous comprendre tout cela, vous autres ! Son art est souillé par votre seule présence. »

Raphael se montra bien sûr moins patient avec sa femme. Il chargea le docteur Wystan Sheeler de la traiter, car il lui semblait tout à fait évident que Violet souffrait d'un quelconque trouble nerveux (une fièvre cérébrale ? de l'anémie ? une maladie féminine sans nom médical ?). Quand le docteur Sheeler se montra incapable de la guérir, ou même simplement de diagnostiquer son mal, Raphael le chassa de la maison – et le célèbre médecin mit plusieurs années à lui pardonner et ne revint que pour soigner Raphael en personne sur ses instances.

Pourquoi se cachait-elle par la plus belle des journées d'été, pour jouer de ce maudit instrument ? Pourquoi ignorait-elle ses invités, son mari, et même son fils solitaire et désœuvré ? Raphael l'accusait de – il ne savait pas de quoi – il ne savait pas comment l'exprimer. Qu'elle lui fût *infidèle*, et qu'elle triomphât dans son comportement, lui paraissait évident, et pourtant – et pourtant – il n'avait pas de preuves – et dans les moments les plus rationnels il se demandait précisément ce qu'il entendait par là. Il n'osait pas l'accuser, car

bien sûr elle nierait, et peut-être même (puisqu'au cours de ces dernières années sa jeune épouse modeste s'était quelque peu endurcie) rirait-elle de lui avec mépris. Infidèle ! Infidèle à son mari ! Dans l'intimité de son propre salon ! Seule ! Avec son clavicorde – avec son *clavicorde* ! Oui, elle était bien capable de rire, et il serait sans défense face à son mépris.

Finalement, peu avant que Violet n'entrât dans le lac Noir pour s'y noyer, pour « se supprimer » de la façon la plus discrète (car on ne retrouva jamais son corps même après avoir dragué le lac), le clavicorde fut endommagé d'une façon irrémédiable.

Se tenant un matin devant la porte du salon, Raphael avait été convaincu d'entendre la voix d'un inconnu dans la pièce – sous, derrière l'instrument, ou s'élevant avec la musique. Il ouvrit la porte brusquement, se précipita à l'intérieur, et n'y ayant trouvé personne – à part une Violet terrifiée – il fut furieux, et se sentit si frustré qu'il frappa très fort le dessus du clavicorde avec son poing et brisa le beau bois. Plusieurs cordes cassèrent – un léger cri aigu, incrédule, résonna à l'intérieur de l'instrument – et bien qu'il fût réparé par la suite (car Raphael se sentit profondément honteux, et confondu d'avoir endommagé aussi gratuitement un objet lui appartenant) le clavicorde ne redevint jamais comme avant. Sa sonorité était plate, métallique et sourde, bien qu'il restât, jusqu'à l'époque de Germaine, un meuble d'une beauté exquise.

La face de Dieu

Très haut dans les montagnes les saisons se succédaient rapidement. Tantôt la planète s'inclinait vers le nord, tantôt vers le sud. Tantôt l'aurore boréale baignait le ciel nocturne et plongeait dans l'ivresse ceux qui la contemplaient ; tantôt toute la lumière était absorbée dans le néant et le monde était noir – noir – totalement et silencieusement noir, comme si le profond bournier du péché de l'homme l'avait éclipsé.

Combien de saisons ?... Combien d'années ?

Jedediah essayait de les compter sur ses doigts, qui étaient douloureux à cause du froid. Mais quand il passait de *cinq* à *six* son esprit flottait et s'éteignait.

Des nuages descendaient oisivement du ciel obscur, sous les sommets couverts de glace, plus bas, beaucoup plus bas, au-dessous de la limite des arbres. Des brumes s'élevaient des rivières secrètes, fumantes. Les entrailles de la terre, cachées à la vue. Dans tout cela, remarquait Jedediah, il y avait une absence volontaire, car Dieu refusait de montrer Sa face. Bien que Jedediah, son serviteur, se fût agenouillé pour l'attendre depuis tant de saisons.

Seigneur, ne me force pas à t'implorer... Ne me force pas à ramper...

L'aurore boréale, qu'il voyait toujours pour la première fois. Un délire immobile de lumière. Quel rapport entre cette beauté, ces beautés insondables, incalculables, se demandait Jedediah avec dépit, et Dieu ? Dieu demeurerait-il réellement dans cette beauté ? Dans ce « ciel » ?

Les lumières s'éteignirent au nord. Enfin la nuit noire revint, et effaça tous les souvenirs. Les esprits, cachés par les brumes, erraient librement. Ils faisaient ce qu'ils voulaient. Se moquant, raillant, se caressant entre eux. Les caresses les plus intimes. Les chuchotements les plus obscènes.

Dieu était-il là, se demandait Jedediah. Là ? Dans ces créatures ?

Il était remonté vers le ciel, après des mois d'errance et de repentir. Tout ce qu'il avait vu – les hommes et les femmes qu'il avait rencontrés, et qu'il avait essayé de convaincre de l'amour de

Dieu – les actions que Dieu l’avait forcé à entreprendre, souvent contre sa volonté ; tout se refermait maintenant, tout était oublié, car la Montagne sacrée n’avait rien à voir avec la plaine. La mémoire sombrait. Le passé se refermait. Seul Jedediah demeurait. Et Dieu.

Le péché, voyait Jedediah, se cramponnait à Dieu plus fortement que l’amour. Le péché exigeait que Dieu montrât Sa face tandis que l’amour, le simple amour, implorait.

Le péché. L’amour. Dieu.

Mais étant le serviteur de Dieu il ne pouvait commettre de péché. Dieu ne lui accordait aucune liberté. Il se demandait, s’agenouillant durant sa longue veille nocturne, s’il était alors incapable d’amour.

Sa fureur pour le démon qui avait chassé l’âme de Henofer de son corps s’était rapidement dissipée. Car Henofer, sans aucun doute, s’était plié à cette obscénité. Il était inutile d’avoir pitié de lui. Le démon s’était probablement esquivé dans les ombres du ravin et la turbulence du torrent. Il s’était introduit dans le corps d’un autre et se sentirait bientôt chez lui. La suffisance du mal, se disait Jedediah. Alors que je suis agenouillé sur ce rebord de pierre. Suppliant. Mes articulations sont raides, mes os me font mal et je ressens dans mon ventre des douleurs si perçantes que j’ai seulement envie de me courber en deux, de me prosterner sous Tes yeux... Cela Te plairait, n’est-ce pas !

... Car pour toi je porte l’opprobre, la confusion me masque le visage. Étranger, je suis tel pour mes frères, mêtèque pour les fils de ma mère... Et moi, ma prière est pour toi, Seigneur, à l’heure de dilection, dans l’immensité de Ta grâce ; réponds-moi, par la vérité de Ton salut. Arrache-moi à la boue, je ne m’y enliserai pas, je serai libéré de ceux qui me haïssent et des profondeurs de l’eau. Qu’elle ne me noie pas, l’eau du torrent, que l’abîme ne m’engloutisse pas, que la fosse ne referme pas sur moi sa gueule... Et ne cache pas Ta face à ton serviteur ; car j’étouffe, hâte-toi, réponds-moi ! Approche de mon âme, rédime-la ; à cause de mes ennemis, rachète-la...

Ne cache pas Ta face.

Ne cache pas Ta face¹.

Ce fut peu après le retour de Jedediah dans sa cabane du mont Blanc (qui était restée intacte, il s’en aperçut avec émotion – ses ennemis étaient trop intelligents pour poser le pied par accident dans les pièges qu’il leur avait préparés), dans un calme hors du

temps qui aurait pu marquer la fin de l'hiver comme celle de l'automne, qu'il entreprit la tâche, la grande tâche, la tâche redoutable, la tâche pour laquelle il était venu dans les montagnes tant d'années auparavant, malgré les moqueries de sa famille : la tâche de regarder la face de Dieu.

De savoir, d'aimer et de servir. Mais avant tout, de *regarder*.

Il s'agenouilla donc sur sa corniche en marmonnant frénétiquement ses prières avec tant de passion que les esprits de la montagne n'osèrent pas l'approcher, ni même le piquer sous les bras ou entre les jambes, ni souffler dans ses oreilles ; il s'agenouilla et joignit les mains devant lui, et inclina la tête. comme il le faut. Et il pria et attendit, pria, attendit, et pria de nouveau, toute la nuit, et il attendit, attendit, priant tout le temps, comme il l'avait fait en vérité depuis des années, sans compter les saisons, sans connaître les saisons, priant et attendant, attendant et priant, priant, car il était Jedediah qui attendait, qui attendait toujours, patient depuis trop longtemps, humble dans sa prière, humble dans son attente, serviteur de Dieu, enfant de Dieu, créature émaciée, barbue, aux yeux enfoncés, dont l'haleine empestait et dont le corps était recouvert d'une couche de saleté que seule une brosse à poils durs pourrait gratter.

Cette nuit, cette terrible nuit, Jedediah s'agenouilla sur sa corniche dans la montagne et chuchota à Dieu de lui montrer Sa face, car ce serait la dernière fois qu'il s'abaisserait à ramper devant Son indifférence, et sa voix monta comme si elle ne lui appartenait plus, tandis que d'étranges douleurs perçantes lui traversaient l'estomac et l'abdomen, le glaçant, puis le laissant couvert de sueur, et le paralysant de froid si brusquement et si totalement qu'il se mit à trembler. *Ô Dieu, mon Dieu*, gémit-il, courbé en avant, se maintenant des deux mains sur le rocher jusqu'à ce que la douleur disparaisse. Puis il recommença, parlant d'une voix normale, vite et de façon rationnelle. Comme si tout allait bien. Comme s'il conversait, comme s'il conversait simplement, avec Dieu. Avec Dieu qui était lui-même rationnel, et qui écoutait avec une patience et une concentration infinies.

Puis brusquement la douleur revint, mais maintenant il sentit un, puis deux, puis trois pierres grosses comme des poings qui se déplaçaient vers la gauche dans ses entrailles.

Il ne pouvait croire à une pareille souffrance. Elle dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer. Un cri sortit de ses lèvres mais c'était un cri arraché par la surprise, car la douleur elle-même était inexprimable.

Ô mon Dieu...

Rapide comme une lame de couteau quelque chose transperça son ventre, les profondeurs mêmes de son abdomen, qui était en proie à des douleurs atroces. Il se tordait, se repliait, il était devenu vivant, furieusement, et Jedediah se cramponnait à son ventre, regardant sans le voir ce qui devait être le ciel. Il ne pouvait, il ne pouvait pas, il ne pouvait croire à cette souffrance il gémissait maintenant comme un enfant, tandis que ses entrailles gargouillaient et se gonflaient au point d'éclater, devenant de plus en plus énormes, prêtes à exploser. Que se passait-il !... Que devait-il faire !... Ses doigts gourds arrachèrent sa ceinture effrangée et les boutons de son pantalon, et il réussit à baisser sa culotte, malgré la douleur atroce qui l'obligeait à se plier en deux, car c'était simplement un accès – un accès de grippe – une brusque diarrhée – un tumulte jaillissant dans son corps, qui n'avait aucun rapport avec *lui*.

Ô Dieu, à l'aide...

Il avait baissé son pantalon juste à temps : ses entrailles se vidèrent, brûlantes, éclaboussant le rocher sacré, et la puanteur qui s'en dégagea faillit le faire suffoquer.

Accroupi, il s'écarta en boitillant, les chevilles entravées par son pantalon, le corps recouvert d'une fine couche de sueur cuisante. Il ne pouvait pas croire, il ne pouvait pas *croire*... Son ventre douloureux recommença à gargouiller, puis à enfler, à enfler comme une pastèque, et il se mit à gémir, de terreur (car son ventre était vivant – ce n'était pas lui, cette chose vivante) autant que de douleur. Des gaz circulèrent dans ses intestins jusqu'à ce que ses entrailles cèdent à nouveau, lâchant un flot tumultueux, plus violent, plus impitoyable que le premier.

Il avait le visage en feu. Des minuscules flammes lui brûlaient les pores. De stupéfaction tous ses poils, ses cheveux se hérissaient. Dieu, suppliait-il, *que se passe-t-il*...

Il tenta de se lever, de se redresser, afin de fuir ce lieu ravagé. Mais il fut parcouru d'une convulsion. Il se cramponna à son ventre, tombant en avant. Et, sur ses mains et ses genoux, son pantalon toujours coincé autour de ses chevilles, il rampa quelques mètres... jusqu'à ce qu'une autre convulsion le parcourût, faisant claquer ses dents dans sa tête. Il était glacé, il gelait, et pourtant en même temps une flamme furieuse tourbillonnait autour de lui, et il eut soudain la bouche si sèche qu'il ne put plus avaler. Des gaz nauséabonds jaillirent : si nauséabonds, à un point inestimable, que ses poumons se refermèrent ; il ne pouvait plus respirer.

Ses entrailles étaient en feu. Elles se tordaient et se repliaient. Il s'accroupit, la tête serrée dans les mains, et se balançait d'avant en arrière dans sa souffrance, attendant. Mais bien qu'il fût malade, inimaginablement malade, le poison ne voulait pas quitter son corps. *Dieu, Dieu*, suppliait-il, mais il ne se passait rien du tout : il attendait simplement, ses doigts écartés pressés contre ses joues brûlantes. C'était un enfant, un bébé, un animal étourdi par la souffrance.

Rien ne comptait plus maintenant que de vider son corps : de libérer ses entrailles de cette masse fluide comme la lave qui s'entassait en lui.

Des larmes ruisselèrent sur son visage. Son corps pleurait aussi – son torse, ses cuisses. Quelque chose de diabolique avait surgi au fond de son être même et il ne pouvait pas, il ne pouvait pas s'en libérer, il en dépendait, humilié, lâche, attendant à demi nu d'être délivré. Il voulut prononcer le nom de Dieu mais sa souffrance était si forte, si soudaine, qu'il ne trouvait aucun mot : le langage se réduisait à des cris de bêtes sauvages. Il pleurait, il gémissait ; il hurlait. Il se balançait sur ses pauvres hanches desséchées.

Maintenant son corps tout entier lui faisait mal. Son âme avait fui son corps, terrifiée. Son torse luisait de transpiration, ses cuisses et ses hanches osseuses, ses jambes minces, dures, tendues. Il devait se libérer et pourtant il n'y parvenait pas. Le gargouillis et le gonflement le faisaient de plus en plus souffrir, il ressentait une terrible pression en lui, et pourtant il n'arrivait pas à déféquer, il ne pouvait se libérer, il n'avait aucun contrôle.

Puis, brusquement, la pression monta et la matière finit par s'arracher à son corps, explosant avec une chaleur surnaturelle, hargneuse. Et le rocher sacré fut de nouveau éclaboussé par ses déjections liquides, malades, abominables.

Bouillantes, et d'une puanteur horrible. Il n'avait de sa vie respiré une odeur pareille.

Haletant, il s'éloigna en rampant. Il rampait aveuglément. La pression avait cessé, ses intestins paraissaient vidés, brusquement sa fièvre avait disparu et il frissonnait de froid, ses dents claquaient, il voulait retourner dans sa cabane mais elle se trouvait derrière lui, et il se dirigeait vers un ruisseau étroit qui descendait de la montagne, afin de se laver – de se nettoyer.

Il plongeait ses mains et son visage dans l'eau glacée.

Il fut alors saisi par le froid qui le transperça, et son corps tout entier fut parcouru de tremblements. Il fallait qu'il retourne à sa

cabane. Il devait y parvenir, et dormir, en sécurité, sous son toit, près du feu, et le matin il serait de nouveau sur pied, et son âme serait revenue à lui...

Il rassembla ses forces. Et il essaya de se tenir droit. Lentement. Faiblement. Mais un soupçon de douleur, ou ne fût-ce que l'attente de la douleur, l'effraya, et il se figea, courbé, tapi près du sol comme un animal. Ah, Dieu, non, non, cela ne pouvait *recommencer*.

Mais cela recommença. Une autre colique. Un autre relâchement féroce de ses intestins, à tel point que l'excrément liquide et brûlant coula sur ses cuisses et ses jambes. Puis il y eut de grands morceaux mous. Des tortillons, des flots. Si malade. Si malade. La puanteur était accablante, il se sentait mal, il risquait de s'évanouir... Des douleurs brèves, tranchantes comme une lame de couteau, un vrai supplice. Son corps se tordit, comme pour s'échapper, désespérément. Mais il ne pouvait s'échapper car l'enfer était en lui.

Ses yeux devinrent aveugles. Son esprit était totalement vide. Pas une pensée n'y restait, pas une image, pas même le désir le plus faible. Il n'était devenu que sensation, tel un animal tapi sur le flanc de la montagne, entièrement livré à la chair. Là où *Jedediah* avait existé il ne restait que des flots et des amas d'excréments bouillants.

Ainsi passa la nuit. L'interminable nuit.

Heure après heure. Les spasmes dans son ventre, suivis d'accès de faiblesse et de tremblements, alors qu'il restait étendu sur le sol, trop faible pour ramper jusqu'à son abri. Puis un autre spasme, une autre explosion de liquide chaud : ses intestins grondant, un tonnerre de gaz nauséabonds ; son corps abîmé de douleur. Heure après heure, heure après heure. Sans fin. Pas de merci. Pendant des périodes de lucidité relative son esprit évoquait des images effroyables de nourriture : la nourriture dévorée et digérée ; dévorée, digérée et transformée en excréments, puis expulsée avec rage. Il avait cru, ces dernières années, avoir jeûné ; il avait soumis les besoins humiliants de son corps à la domination de sa volonté ; mais en réalité il s'était repu comme n'importe quel animal. Il s'était gavé voracement, souhaitant absorber toute nourriture pour la digérer dans ses entrailles. Et maintenant il devait souffrir pour cela.

... Une autre brusque contraction de ses intestins. Un éclair de douleur foudroyant. Et bien qu'il eût cru, s'il avait été capable de penser, que son pauvre corps tordu de douleur était désormais purgé, il y eut encore une explosion débordante...

Il suffoqua. Il pleura. Il se cacha le visage.

Une pareille douleur. Une pareille maladie. L'horreur. La

puanteur. L'impuissance. La honte. Heure après heure. *Jedediah* qui n'avait jamais été rien d'autre. Il vit que son existence, et pas seulement ces années dans la montagne, n'avait été que le processus d'un organisme, un processus insatiable, continu, sans fin, impitoyable – l'absorption gloutonne de la nourriture, la digestion, puis l'évacuation de cette nourriture, dans la douleur, puis l'apaisement, le gargouillis féroce de cette vie qui n'était pas la sienne, qui n'avait rien d'humain, qui n'avait aucun nom, rien, de toute manière, qui eût pu porter le nom de *Jedediah*. Quelle ironie, de donner un nom humain à ce flot interminable de nourriture et d'excréments ! Il y en avait un tel amas en lui. Diabolique. Brûlant. Et y avait-il des vers dans ses entrailles, y avait-il de fines limaces blanches en train de ramper, étourdies, dans la merde liquide qu'il avait rejetée sur tout le flanc de la montagne ?...

Il n'eut pas le courage de regarder. Bien qu'il eût regardé, sans voir. Et ses excréments en étaient pleins. Bien sûr. Ses excréments n'étaient que *cela*, et lui aussi.

Ainsi passa la nuit, et les crises s'emparèrent de lui, heure après heure, sans merci. Jusqu'à ce que ses os pelviens saillent sous sa peau, que son ventre et son abdomen se creusent à nouveau et qu'une brise froide et matinale vienne souffler dans sa tête brisée par la douleur. Il ne resta pas un mot, pas une syllabe, pas un son ! L'organisme qui était lui n'était pas mort, mais pas vivant non plus.

Dieu avait montré Sa face à Son serviteur Jedediah, et Il garda ensuite Ses distances pour toujours.

1. Psaume 69. Deuxième livre. Traduction d'André Chouraqui. P.U.F. 1956. (N.d.T.)

L'étang d'automne

Était-ce à cause de l'extraordinaire sécheresse de la saison (car partout les fermiers se lamentaient, et jour après jour les bois de pins devenaient plus secs et risquaient de prendre feu), ou par la faute des enfants des cueilleurs de fruits qui dans leur bref délire avaient brisé, déchiré et fait rejaillir les éclaboussures (car, découvrit Raphael avec horreur, ils avaient non seulement arraché les nénuphars, les roseaux et les populages, mais aussi jonché les rives de l'étang des carcasses de centaines de grenouilles, qu'ils avaient attrapées à la main et assommées contre les troncs d'arbres, ou l'une contre l'autre) ; ou, comme on le racontait dans toute la Vallée, parce que les opérations minières secrètes dans la région du mont Kittery avaient un effet nuisible sur les torrents des contreforts, y compris sur la rivière du Vison, qui se jetait dans l'étang du Vison ; ou parce que simplement l'étang vieillissait, et, comme tous les étangs vieillissants, commençait à se contracter sur lui-même, de plus en plus étouffé par la végétation (et Raphael voyait, plus déconcerté que consterné, que les saules s'étendaient presque partout – ils avaient avancé jusqu'au milieu de l'étang, où ils se rencontraient, luttant pour s'emparer du fond boueux et riche, repoussant même les joncs), de telle sorte qu'il ne restait que des petites zones d'eau à ciel ouvert, à peine plus que des flaques, séparées les unes des autres par des créatures coincées au milieu d'elles – quelques brochetons, un serpent d'eau, la dernière perche qui avait dû peser dix kilos, mais qui commençait maintenant à flotter ventre en l'air, et qui mourrait dans quelques jours –, ou était-ce simplement la punition infligée à Raphael pour avoir tant aimé quelque chose, tellement plus que sa famille : il n'en savait rien. Mais l'étang se mourait, c'était visible.

Son radeau de bouleau, en partie démantelé par les enfants des inconnus, reposait, telle une épave, sur une petite île de joncs ; quand il s'approcha, pieds nus, les pieds s'enfonçant dans la chaude boue noire et molle, plusieurs grenouilles, prises de panique, coassèrent et s'éloignèrent d'un bond, tandis qu'un unique canard noir s'envola, battant des ailes avec terreur.

Mais vous n'avez pas besoin d'avoir peur de *moi*, voulut crier Raphael.

Il s'assit en tailleur sur son radeau, agrippant ses chevilles. Pendant longtemps il contempla son petit royaume et l'émotion qu'il ressentit fut plus de l'ahurissement que de la consternation.

De l'ahurissement qui se nuança de peur.

Car bien sûr l'étang se mourait.

Mais : mais il y avait encore de la vie. La vie demeurerait. De tous côtés.

Les dytiques, les cousins, les scorpions d'eau, les libellules, les escargots, les limaces, les lysimaques, les épis flottants, le céleri sauvage, les herbes aquatiques en forme d'éventail, les vairons de vase et les champignons qui ont l'air solides et élastiques comme du caoutchouc, mais qui s'effritaient au moindre contact. Les touffes de roseaux étaient plus belles que jamais, et le pied-de-veau avec ses baies rouges brillantes, et les mousses spongieuses éclatantes qui n'avaient pas de noms. Il y aurait toujours du plancton, des algues, de l'écume, se disait Raphael, il y aurait toujours des sangsues.

Il pencha vivement la tête – avait-il entendu un son ? une petite voix ?

La voix de l'étang ?

Il écouta longtemps, en tremblant. Des années auparavant – il ne pouvait les compter, en termes humains – mais peut-être était-ce seulement l'avant-dernière semaine, selon l'heure de l'étang – cette voix, devenue un son pur, l'avait apaisé et soutenu dans l'eau et lui avait sauvé la vie. Le fils Doan – était-ce son nom ? – quel vilain nom ! – *Doan* – mais maintenant tous les Doan avaient disparu – disparu, éparpillés, leur taudis rasé, les granges et les bâtiments emportés – le fils Doan avait essayé de tuer Raphael mais il n'avait pas réussi : et ce jour-là, à cette heure-là, l'étang s'était présenté à lui. Il l'avait accueilli dans ses profondeurs, il l'avait étreint, il avait chuchoté son nom qui n'était pas *Raphael*, qui n'avait rien à voir avec *Raphael* ou *Bellefleur*.

Viens, viens à moi, je t'accueillerai, je te donnerai une autre vie...

Au cours de ces dernières années la mère de Raphael, Lily, était devenue « religieuse ». (Moqueurs, les Bellefleur parlaient ainsi du changement qui s'était produit chez Lily : « Elle est devenue "religieuse". Et vous imaginez pourquoi ! ») Elle avait essayé d'emmener les enfants à l'église avec elle mais bien sûr Albert avait refusé en riant, et Vida n'y était pas allée plus de deux fois, affirmant que c'était trop lent et ennuyeux et que les garçons de son âge n'étaient pas intéressants du tout, et les filles franchement

insipides ; et Raphael avait refusé lui aussi, à sa façon timide, obstinée, silencieuse. Mais le Christ nous offre la vie éternelle, dit Lily, irritée et fronçant le sourcil, le ton hésitant. Raphael, ne veux-tu pas – ne crains-tu pas de ne pas vouloir – *la vie éternelle* ?

Mais l'étang parlait plus clairement. Parce qu'il ne se servait pas du tout de mots humains.

Viens à moi, viens près de moi, je t'accueillerai, je te donnerai une nouvelle vie...

En extase, Raphael s'étira sur son radeau. Ah, comme l'odeur de pourriture était riche, voluptueuse ! Il s'en emplît les poumons. Il ne pouvait inspirer assez profondément. Pendant des mois, et peut-être même des années, il avait respiré cette riche odeur pourrissante, cette puanteur marécageuse, sans savoir ce que c'était. Elle était seulement différente de l'odeur de l'eau fraîche. L'eau fraîche, la lumière du soleil et le vent. À quelques kilomètres, les rapides peu profonds de la rivière du Vison, qu'il avait vus des années auparavant. (Mais peut-être la rivière du Vison s'asséchait-elle aussi ? Peut-être – comme on le racontait – les travaux des mines du mont Kittery l'avaient-ils tuée ?)

Raphael n'en savait rien. Le monde au-delà de l'étang, qui s'étendait tout autour de l'étang, n'avait aucun intérêt pour lui. Il existait ; ou peut-être n'existait-il pas ; il ne pouvait pas le savoir. Il ne *lui* appartenait pas.

Le dépérissement... la pourriture... les troncs et les plantes aquatiques en décomposition... les poissons flottant le ventre à l'air... l'étrange beauté de cette placidité. (Et il voyait maintenant que les perches étaient mortes. Peut-être depuis des jours et des jours.) Pendant un long moment il avait respiré l'odeur de la décomposition sans savoir ce que c'était, et il s'était habitué à sa richesse, à la nuit qu'elle évoquait, à cette nuit secrète maintenue en plein jour, au défi de la santé éclatante du soleil. Le soleil possédait une sorte de connaissance mais l'étang en avait une autre. *Viens à moi, viens tout près de moi, plonge en moi, je t'accueillerai, je te protégerai, je te donnerai une nouvelle vie...*

Les rats

multiples et ambitieux étaient les projets d'expansion de l'empire des Bellefleur cet automne, et nombreux aussi furent les cadeaux inattendus que le destin distribua à la famille – par exemple, tout à fait par hasard (car elle *était* encore une jeune fille), Morna attira le regard du fils aîné du gouverneur Horehound, à un bal de bienfaisance donné dans son château, et le jeune homme lui faisait une cour ardente ; et un beau jour d'octobre les Bellefleur furent informés qu'Edgar Schaff était mort brusquement d'un arrêt du cœur à Mexico, et que sa fortune, y compris le château des Schaff, revenait à sa femme, selon les termes de son généreux testament (car le pauvre homme fou de douleur n'avait jamais modifié son testament, malgré le comportement décevant de Christabel, comme s'il avait cru qu'il pourrait, après tout, persuader son épouse fugueuse de revenir auprès de lui).

(Ici, la difficulté était, souligna Leah, que Christabel se cachait toujours, probablement en compagnie de son amant Demuth, et que même les détectives engagés par les Bellefleur ne réussissaient pas à la retrouver. Ils avaient suivi sa trace jusqu'à la frontière mexicaine – mais ensuite ils avaient été incapables de continuer. Comment les Bellefleur pouvaient-ils s'emparer de la propriété des Schaff, si Christabel ne venait pas l'exiger en personne ? Et les Schaff, bien entendu, dirigés par ce dragon matriarcal, n'avaient pas perdu de temps à pleurer, et contestaient déjà le testament. Car Schaff, grisé par une passion qui eût mieux convenu à un très jeune époux, avait tout laissé à Christabel – les journaux ; les investissements ; la propriété ; les antiquités, les souvenirs, les collections spéciales d'une valeur inestimable du baron Schaff ; et quelque trente mille hectares de terres sauvages présentant un intérêt stratégique.)

Et Ewan, après sa déconvenue passagère d'août, quand il avait dû arrêter son propre oncle pour assassinat, était maintenant plus populaire que jamais : une série de descentes éclairs dans les établissements de jeu de tout le comté, y compris dans un lieu très connu de Paie-des-Sables (où, révéla-t-on, des métis indiens volaient froidement à des jeunes Blancs naïfs les économies de toute leur vie et même leurs automobiles, et leur équipement agricole) avait rapporté au comté des sommes d'argent extraordinaires et même

une provision considérable de revolvers, de fusils, de munitions et d'explosifs, qui avaient un usage tout trouvé. Et Gideon, bien qu'il se fût remis assez lentement de son accident, avait commencé à agir en vendant le reste de ses voitures, et en négociant avec le propriétaire d'un aéroport assez important à Invenere (à environ quatre-vingt-dix kilomètres au nord-est du lac Noir) une participation quelconque : une procédure qui inquiéta les membres les plus conservateurs de la famille, qui se méfiaient énormément des avions, mais qui plut considérablement à Leah.

Des changements importants furent introduits dans les fermes des Bellefleur, sous la surveillance de Noel ; les vieilles granges furent rasées et de nouvelles granges avec de beaux toits d'aluminium furent construites ; on posa des silos automatisés, de gros réservoirs, des centaines de lampes à arc ; des poulaillers alimentés par batteries dans lesquels cent mille poules (de Rhode Island) passaient leur vie dans des cages minuscules, nourries avec un grain spécial pour augmenter à la fois leur capacité de pondeuses et la grosseur de leurs œufs ; selon le système du circuit fermé, les vaches laitières passaient maintenant *leur* vie entière entre des murs de béton, recevant leur nourriture (surtout de la luzerne) par un distributeur situé au-dessus de leur tête. Malgré le coût énorme des investissements pour ce nouvel équipement la famille économiserait, année après année, le salaire écrasant de centaines de métayers et d'ouvriers agricoles peu dignes de confiance – avec un système presque automatisé il suffirait de garder quelques « fermiers » ; et Albert avait exprimé le désir de surveiller l'opération tout entière. « Si seulement nous pouvions aussi nous débarrasser de l'odeur de ces créatures », entendit-on dire Aveline. Elle parlait bien entendu des animaux.

Naturellement il y eut des frustrations mineures, car les choses n'allaient pas *toujours* bien. Leah le savait, il y avait dans le matériau du monde une certaine perversité. Elle et Lily avaient préparé Vida, la charmante petite Vida, à l'intention du fils du gouverneur, mais il avait préféré Morna, et maintenant Aveline faisait l'importante ; les projets qu'avait Leah de créer de nouveaux pavillons de chasse dans les vingt-cinq hectares de l'autre côté du lac, où tante Matilde vivait dans une misère délibérée, étaient provisoirement bloqués – mais seulement provisoirement – car la vieille folle refusait obstinément de se déplacer ; et Garth, Little Goldie et leur petit garçon avaient quitté la maison de pierre du village, peu après les « difficultés » survenues avec les cueilleurs de fruits (car les événements de la fin août étaient parvenus aux oreilles de la famille) pour aller vivre dans une autre partie du pays.

Garth affirma qu'il voulait avoir sa propre ferme, dans l'Iowa ou le Nebraska ; que lui et Little Goldie voulaient vivre à un endroit où personne ne connaîtrait le nom des *Bellefleur*.

« Très bien, alors, mais ne revenez jamais me demander la charité, ne venez jamais ramper à *mes* pieds ! » dit Ewan. Il était si profondément blessé par la décision de Garth qu'il refusa même de lui serrer la main, le dernier jour ; il ne jeta pas même un regard au petit Garth, bien que Little Goldie tendît l'enfant qui gigotait à son grand-père pour qu'il l'embrassât. « Ne reviens jamais ici, mon garçon, car jamais nous ne t'accueillerons ! C'est compris ? » cria Ewan. Garth se contenta de hocher la tête en partant. Lui et Little Goldie avaient échangé la Buick jaune contre une petite camionnette, qui était maintenant pleine à craquer.)

Il y avait donc des déceptions mineures, des frustrations mineures. Mais en général, même le pessimiste Hiram devait le reconnaître, les choses allaient très bien en vérité : car mis à part l'héritage inattendu des Schaff ils possédaient maintenant un peu plus des trois quarts de leur propriété initiale, et ils étaient sûrs d'acquérir le reste d'ici quelques années.

« Mais nous devons nous concentrer sur ce que nous faisons, disait souvent Leah. Nous ne devons pas nous laisser distraire. » Le gouverneur Horehound, sa famille et une partie de son entourage furent invités au château pour une semaine de chasse, dès que s'ouvrit la saison des daims ; et moins d'une semaine avant la visite Nightshade s'approcha de Leah avec une proposition. « Comme vous le savez, Miss Leah, dit-il humblement, il y a le problème des rats.

– Des quoi ?

– Des rats, madame.

– Des rats ?

– Des rats, oui, madame. Qui habitent dans les murs, le grenier, la cave et les communs. »

Leah dévisagea son domestique. Au cours des derniers mois elle s'était à tel point habituée au petit homme qu'elle le remarquait rarement – et maintenant elle fut alarmée de voir ce visage intelligent, ratatiné, avec ses yeux brillants comme des morceaux de verre et cette sinistre entaille sur le front. Étrange aussi, le large sourire sans lèvres qui semblait s'étirer d'une oreille à l'autre. Bien que Nightshade ne sourît pas exactement ; on ne pouvait appeler cela un sourire. Les enfants se plaignaient de ce qu'il transportât dans l'une de ses sacoques un « faux » animal, un insecte à mandibules, fabriqué avec des morceaux de souris séchées, de

coléoptères, de salamandres, de serpents, de grenouilles, de bébés oiseaux, de tortues et d'autres créatures, dont il se servait pour les effrayer, bien qu'il eût toujours nié en avoir l'intention. La chose était aussi grosse que le poing de Nightshade (qui valait celui d'Ewan) et dégageait une étrange odeur nauséuse qui ressemblait exactement à celle de Nightshade.

Leah chassa les enfants, irritée par leurs histoires idiotes. Elle doutait beaucoup que Nightshade eût créé son propre animal séché, plus encore qu'il l'utilisât pour effrayer les enfants. Et il était faux qu'il sentît mauvais. Elle n'avait rien remarqué. En fait, au cours des dernières semaines il semblait à Leah que le pauvre bossu avait grandi de quelques centimètres ; ou que sa position très voûtée avait commencé à s'améliorer. La bonne nourriture qu'il recevait au château, l'agréable environnement, et, peut-être, les petites gentillesse qu'elle avait souvent pour lui produisaient un effet salutaire.

Et voici qu'il lui faisait cette étrange proposition : il lui demandait la permission de préparer une potion qui débarrasserait une fois pour toutes le château de ses rats. « Avant que le gouverneur Horehound et ses gens n'arrivent, Miss Leah, dit-il doucement.

– Mais nous n'avons pas de rats, dit Leah. On, peut-être y en a-t-il quelques-uns... je suppose qu'il y en a, surtout dans les dépendances... dans les vieilles granges... et peut-être dans la cave. Et des souris. Je suppose qu'il y a des souris. »

Nightshade hocha gravement la tête. « Oui, il y a des souris.

– Mais il n'y en a pas un nombre suffisant, n'est-ce pas, pour que ça ait de l'importance ? S'il y en avait, nous ferions venir un exterminateur professionnel. Mais bien sûr nous avons les chats. »

Les lèvres de Nightshade remuèrent mais il ne dit rien.

« Et pourtant vous affirmez qu'il y a des rats ? dit Leah, s'irritant quelque peu.

– Oui, Miss Leah. Une concentration de rats.

– Et comment le savez-vous ? Vous les avez vus ?

– Je suis capable d'émettre certaines hypothèses, madame.

– Eh bien... J'aurais cru que nos chats... »

Nightshade pouffa doucement. « Pas vos chats, Miss Leah, dit-il, pas ces rats-là. »

Il prépara donc un mélange spécial de poison, avec un fond d'arsenic, sur le poêle de la cuisine. Il remplit et fit bouillir à petit feu deux bouilloires de quatre litres, jusqu'à ce que la plus grande partie du liquide se soit évaporée. Ce poison particulier, assura-t-il à tout le monde, n'attirait que les rongeurs – et n'empoisonnait qu'eux. Les chats et les chiens n'y toucheraient pas, et dans des circonstances normales, les enfants ne seraient pas tentés d'y goûter. Il n'y avait aucun danger d'aucune sorte : *seuls* les rongeurs mourraient.

« Mais nous n'avons pas tellement de rongeurs, dit grand-mère Cornelia avec raideur. Je vous accorde qu'il y a quelquefois des mulots dans la cave... et bien sûr dans les granges... Et un rat ou deux, venus des forêts, je crois, ce sont des vilaines bêtes, mais elles ne constituent pas vraiment un problème. *Je* ne vois pas pourquoi cette extermination massive est nécessaire.

– Cela paraît assez excessif, dit l'oncle Hiram.

– Mais maintenant que Nightshade a fabriqué le poison, dit grand-père Noel, avec un drôle de sourire, nous devons bien sûr lui permettre de s'en servir. Sinon ce serait du gaspillage. »

Aussi très tôt le lendemain matin, avant que la plupart des membres de la famille ne fussent levés, Nightshade se glissa dans le château et les communs, répandant ses cristaux de poison (qui étaient d'un blanc éblouissant) dans chaque recoin possible. Puis il remplit d'eau des seaux et des casseroles, et les transporta dans les pièces les plus grandes du château, à tous les étages ; et il transporta plusieurs lourds baquets d'eau dans la cave ; il en disposa d'autres à l'extérieur, dans les massifs d'arbustes, au milieu des arbres d'ornement du jardin, sur les marches à l'arrière de la maison. Son front sillonné de rides, d'une couleur terreuse, ruissela bientôt de sueur, et son sourire sans lèvres devint plus prononcé que jamais. Tandis qu'il travaillait, les chats du château galopèrent derrière lui, ou bondissaient sur des perchoirs d'où ils l'observaient, les yeux brillants, à demi fermés. De temps en temps l'un des chiens se mettait à hurler, mais légèrement, presque timidement, Nightshade ne tint pas compte de ces créatures mais disposa les seaux, les pots, les casseroles, les baquets, et même des mangeoires pleines d'eau, grognant tout en travaillant.

Puis il s'assit pour attendre.

Mais il n'eut pas besoin d'attendre longtemps : au bout d'une demi-heure les rats apparurent.

Des caves, des murs, des placards, des armoires, des tiroirs, des

greniers à foin, de dessous les planches du parquet, de l'intérieur des coussins et des oreillers rembourrés, du garde-manger, de la bibliothèque de livres reliés en cuir de Raphael, sortirent les rats – poussant des cris aigus, griffant, les yeux brillants, assoiffés, comme fous. Certains mesuraient plus de trente centimètres, d'autres étaient des bébés roses sans un seul poil. Tous couraient, précipitamment, follement, trébuchant l'un sur l'autre, se bousculant, avec des cris perçants, leurs griffes claquant sur le sol, leurs moustaches hérissées. Comme ils avaient soif ! Ils avaient désespérément soif ! Ils étaient comme fous ! Enragés ! Ils se battaient méchamment pour accéder à l'eau, et ils y plongeaient la tête la première, et dans leur impatience furieuse de boire certains se noyèrent. Quels cris et quels hurlements ! Personne n'avait jamais rien entendu de pareil.

Des flots de rats, de souris et de musaraignes, se bousculant aveuglément, se cognant contre les murs jusqu'à ce que, trouvant une ouverture ou une matière friable, ils fissent un trou avec leur tête, pour sortir se précipiter vers l'eau... Les Bellefleur, stupéfaits, grimpèrent sur les meubles, se réfugièrent même sur la table de la salle à manger dans le Grand Hall, regardant les animaux se contorsionner en poussant des cris. Il y en avait tant ! Qui eût cru qu'ils étaient aussi nombreux ! Et quelle soif violente ils avaient, avec quelle avidité ils buvaient, buvaient, buvaient et buvaient, comme si leur soif était inextinguible ! Personne n'avait jamais, de près ou de loin, rien vu de pareil.

Puis, au bout d'un temps très bref, les convulsions commencèrent.

Les corps vivants gonflèrent, en quelques secondes, comme des ballons, et bientôt ils commencèrent à se débattre dans tous les sens, roulant de part et d'autre, hurlant, griffant et se déchirant. Ils se contorsionnaient, l'écume leur montait à la bouche. Leurs pattes s'agitaient follement. Leurs cris perçants devinrent de plus en plus frénétiques, au point que les Bellefleur, pris de panique, durent se boucher les oreilles pour s'empêcher eux-mêmes de hurler.

Quel spectacle étrange, fascinant et hideux, que les corps gonflés de ces créatures ! Ces ventres blancs énormes, la peau tendue, prête à éclater ; les pattes remuant comme s'ils étaient en train de se noyer ; les queues se raidissant. La mort bondissait de l'un à l'autre, invisible, effleurant un menton moustachu ici, un ventre ballonné là, et au bout de quelque temps, après de longues minutes d'agonie, la dernière des bêtes s'immobilisa. Maintenant leurs langues sortaient, gonflées elles aussi ; et très roses. Dans la mort les plus grosses des créatures ressemblaient à des bébés humains.

Nightshade, chaussé de bottes de pêche montant à mi-cuisse,

allait et venait parmi eux avec précaution, les ramassant l'un après l'autre par la queue et les entassant dans des sacs de jute. Si un rat n'était pas *complètement* mort Nightshade avançait le pied, appuyait avec fermeté sur le ventre de l'animal, obtenant des résultats immédiats. (Certains des Bellefleur se cachèrent les yeux. D'autres contemplèrent cette horreur comme s'ils étaient incapables de détourner le regard. Quelques-uns se sentaient affreusement malades, mais ne parvenaient pas à vomir : ils regardaient simplement, impuissants, trop faibles pour bouger.) Bien que Nightshade travaillât avec rapidité et efficacité, et bien qu'aucun des rongeurs ne lui résistât, ni ne cherchât à s'éloigner en rampant pour se cacher, cette tâche lui prit un temps considérable.

Chaque sac de jute contenait entre cinquante et cent rongeurs, selon leur taille. (Les rats de Norvège étaient, bien sûr, énormes, mais les musaraignes étaient plus petites que les souris.) Et il y eut en tout trente-sept sacs.

Trente-sept sacs !

Leah dit, quand Nightshade s'approcha d'elle, en s'inclinant, un peu pâle à cause de ses efforts de la journée, qu'elle eût aimé qu'il *prévînt* la famille ; bien sûr ils n'avaient eu aucune idée du nombre de rongeurs qui habitaient dans le château. C'était assez perturbant, dit-elle, d'une voix qui hésitait, c'était assez perturbant... spécialement pour les Bellefleur plus âgés. Tous ces cris, ces couinements, ces batailles, et ces morts horribles, ces agonies ! C'était vraiment répugnant. « Si seulement vous nous aviez prévenus, Nightshade », dit Leah.

Nightshade s'inclina encore plus bas. Au bout d'un long moment il osa lever les yeux jusqu'à l'ourlet de sa jupe. « Mais Miss Leah n'est pas mécontente, n'est-ce pas ? chuchota-t-il.

– Oh... quoi... *Mécontente !* » Elle rit presque.

« Peut-être ai-je agi imprudemment, murmura Nightshade, mais les rats *sont* morts. Comme vous l'avez vu.

– Oui. En effet. Comme je l'ai vu.

– Donc... Miss Leah n'est pas mécontente de moi ?

– Je suppose que non. Je suppose que vous avez fait du bon travail.

– Du bon travail ?

– ... Un excellent travail », dit faiblement Leah. Un instant elle eut la nausée : les murs et le plafond se mirent à tourner, et une forte

odeur humide, sombre, émanait du petit homme bossu. « Mais, continua-t-elle, nous avons tous tellement été pris au dépourvu... Nous aurions pensé, voyez-vous, que nos chats...

– Ah, oui, dit Nightshade avec un large sourire inattendu, qui rejoignit ses deux oreilles, vos chats !... Pas, vous savez, avec ces rats-là ! »

Les trente-sept sacs de jute, pleins à craquer et bien attachés avec de la corde, disparurent sans tarder. Qu'en fit Nightshade, personne n'en sut rien, et Leah se garda bien de le lui demander.

L'esprit du lac Noir

Autrefois, chuchotait-on aux enfants, une chose terrible était arrivée. C'eût été terrible si c'était arrivé à n'importe qui ; mais cela nous était arrivé à *nous*.

Une nuit d'octobre de l'année 1825, dans la colonie qui commençait à être connue sous le nom de Bushkill's Ferry...

Mais fallait-il le raconter aux enfants, génération après génération ?

Y gagne-t-on quelque chose ? et quoi donc ?

Qu'y perd-on ?

Mais il faut le leur raconter !

Mais pourquoi le faut-il, si cela les terrifie ?... si cela fait gémir les petits enfants dans leur sommeil, et si les plus grands sont tourmentés par des idées de vengeance ?

... dans la colonie connue sous le nom de Bushkill's Ferry, dans la vieille maison de rondins et de brique que Jean-Pierre et Louis avaient construite, six personnes furent assassinées de sang-froid, sans préambule : Jean-Pierre et sa maîtresse onondaga, Antoinette ; et Louis (qui avait alors quarante-six ans) et ses trois enfants, Jacob, Bernard et Arlette. Les deux chiens de Louis – un retriever bâtard et un colley avec un œil voilé – furent aussi tués, à coups de gourdin, et pour une raison inexplicable (les tueurs accusèrent par la suite l'air du lac Noir) le retriever fut grossièrement décapité avec un couteau de chasse. Puis la maison, aspergée d'essence, fut incendiée.

Les cinq chevaux dans l'étable furent épargnés.

Ce fut à cause du feu – l'erreur fatale des assassins – que la femme de Louis, Germaine, fut sauvée : on l'avait laissée pour morte, et naturellement l'incendie attira les voisins, qui forcèrent la porte et la sauvèrent. (S'ils la retrouvèrent, ce fut réellement par accident, car elle était étendue là où elle était tombée, contre le mur de la chambre à coucher, entre le mur et le lit inondé de sang où reposait

le cadavre affreusement mutilé de Louis.)

Germaine survécut donc. Malgré ses blessures (de profondes coupures et des lacérations sur le visage et le torse, une clavicule brisée, un bassin fêlé, une légère commotion), et la terreur indescriptible qu'elle avait dû éprouver. Dès qu'elle reprit conscience elle hurla les noms des assassins – les cinq qu'elle avait reconnus sur les huit ou neuf hommes, malgré leurs masques de grosse toile et leurs vêtements de femmes : le marchand Rabin, qui traitait avec les Indiens, et les Varrell : Reuben, Wallace, Myron et Silas. Elle fut capable non seulement d'identifier les hommes mais de déposer contre eux à leur procès.

Elle avait trente-quatre ans au moment du massacre, et elle devait vivre encore, comme une autre épouse Bellefleur, vingt-deux années. À moins qu'on ne la désignât du doigt (*Cette femme, vous voyez, c'est Germaine Bellefleur, son mari et ses trois enfants ont été assassinés sous ses yeux...*) personne n'eût deviné que cette femme robuste aux joues roses et aux cheveux grisonnants avait vécu une pareille épreuve : elle semblait si prête à *sourire*. En fait, peut-être souriait-elle trop fréquemment. Les bruits soudains l'effrayaient souvent, bien sûr, et elle devenait hystérique si les aboiements d'un chien se poursuivaient trop longtemps. Mais elle paraissait tout à fait normale. Elle eut même d'autres enfants, elle en eut trois, comme pour remplacer ceux qu'elle avait perdus. Dieu vous a envoyé ces enfants, c'est un signe de Dieu, deux garçons et une fille, n'avez-vous pas perdu deux garçons et une fille, chuchotaient les gens, mais Germaine ne répondait pas. Elle ne disait pas avec un rire méprisant : Comme vous êtes bête, de parler de Dieu !... Mon mari et moi nous avons pris soin de ces enfants, et personne d'autre. Elle ne disait pas : Ne parlez ni de mes enfants morts ni de moi ; vous ne savez rien de nous. Elle hochait lentement la tête, comme si elle réfléchissait, et souriait de son sourire agréable et sans ombre. Il y avait près de son œil gauche un charmant grain de beauté marron. Pardonnez-vous à ceux qui ont péché contre vous ? demanda le prêtre.

Oui, dit Germaine. Et elle ajouta en baissant le ton : puisqu'ils sont tous morts.

Mais faut-il le raconter aux enfants, génération après génération ?

Vernon, un enfant de sept ans, se boucha les oreilles. Il ne voulait pas entendre.

Mais il faut le leur raconter ! Ils doivent comprendre les mécanismes

secrets du monde – le fait que, lorsque quelqu'un vous a blessé, jamais il ne vous le pardonnera.

Il y avait, néanmoins, des Bellefleur qui tressaillaient simplement en entendant prononcer le nom de *Varrell*, non parce qu'ils réclamaient vengeance (car ce temps-là était passé depuis longtemps : la plupart des Varrell n'étaient-ils pas morts, et ceux qui restaient n'étaient-ils pas dispersés et appauvris, des ordures de Blancs, tout simplement), mais parce qu'ils avaient honte d'être associés à un comportement aussi primitif. L'ancienne colonie du lac Noir – des chasseurs, des trappeurs, des marchands et des ouvriers des exploitations forestières – une seule rue boueuse où traînaient les chiens errants, qu'abattaient par jeu les hommes à cheval – les tonnelets de whisky de maïs – les tavernes – les bagarres d'ivrognes à coups de poing – les fréquents coups de couteau et fusillades – les incendies volontaires – les brutalités animales de certains hommes auxquels (Raphael s'en rendit compte, des années plus tard) il fallait à *peine* reprocher leur comportement violent car ils étaient pour la plupart diminués mentalement : ils possédaient l'intelligence d'enfants de onze ou douze ans.

En Angleterre, où Raphael devait faire des recherches pendant cinq mois avant de trouver, dans un village paisible, la jeune Violet Odlin de dix-huit ans, les gens l'interrogeaient souvent sur les « vendettas » de son pays natal. Était-il vrai, demandaient-ils, que les familles se battaient l'une contre l'autre jusqu'à ce que tous leurs membres fussent détruits, l'un après l'autre ? Raphael répondit avec raideur que ce comportement avait un caractère excentrique même dans l'ouest des États-Unis – même dans le Far West – où la civilisation ne s'était pas encore fermement établie. Mais la plupart des citoyens de mon pays natal, dit-il, d'une voix monocorde d'où avait disparu toute trace d'accent de Chatauqua, ne sont pas, bien entendu, *originaires* de ce pays.

Vernon se bouchait les oreilles bien qu'il fût la risée des autres garçons. Et ensuite, il rêva qu'il se trouvait dans son placard, dans le noir, et que quelqu'un le cherchait, marchant d'un pas lourd, l'appelant d'un ton hypocrite ; Vernon, petit Vernon, où es-tu, où es-tu, sous tes couvertures ? sous ton lit ? ou bien te caches-tu dans ton placard ? Il s'était recroquevillé sur lui-même pour se faire le plus petit possible. Et il *était* petit – il avait à peu près la taille d'un chat. Tu es dans ton placard, c'est là que tu es ?... La voix continuait, et

brusquement il y avait un bruit terrible quand les pointes d'une fourche venaient s'écraser sur la porte. Et il criait, il criait dans son sommeil et il se réveillait en hurlant. (Bien qu'Arlette n'eût pas été poignardée à mort dans son placard. Ils l'avaient traînée dehors, et elle était morte, en fait, de la mort la plus clémente, dans la cuisine de la vieille maison.)

Mais les autres garçons, le visage sombre, enflammé, devenus prématurément adultes dans leur colère, voulaient savoir – voulaient savoir – voulaient tout savoir. Et ils s'interrompaient avec des cris. Pourquoi grand-oncle Louis n'avait-il pas prévu que cela arriverait ? Pourquoi ne les avait-il pas tués le premier ! Reuben, Wallace, Myron, Silas, Rabin et aussi son beau-frère, et Wiley, le « juge de paix », et les autres – quels qu'ils fussent... Pourquoi n'avait-il pas deviné ce qu'ils allaient faire, et ne les avait-il pas tués, en secret ? N'avait-il pas un fusil près de son lit ? Pourquoi avait-il cru, même l'espace de quelques secondes de confusion, qu'il y avait un homme de loi dans ce groupe, avec un mandat d'arrêt pour lui ? (Il y avait des choses dont Louis Bellefleur n'était pas tout à fait innocent. Des amendes, par exemple, qu'il avait refusé de payer, de même que son père avait refusé de comparaître sur l'ordre du juge du tribunal du comté à Nautauga Falls, à propos d'une affaire de fraude – car l'hôtel de Chattaroy, lourdement hypothéqué, à White Sulphur Springs, avait brûlé entièrement peu de temps auparavant, assuré pour deux cent mille dollars.) Pourquoi le pauvre homme avait-il *presque* tendu les mains pour qu'on lui mît des menottes – n'avait-il pas vu, malgré son ivresse et la confusion du moment (mais on pensait aussi qu'il était peut-être aveugle de l'œil droit, car sa paupière restait toujours un peu baissée, et toute la partie droite de son visage était paralysée), que les hommes qui avaient fait irruption chez lui et dans sa chambre à coucher portaient des masques et des vêtements de femmes ? – et des bottes de caoutchouc jusqu'à mi-cuisse ?

Il s'était débattu férocement, raconta-t-on aux garçons. Bien que ses agresseurs eussent sorti immédiatement leurs couteaux, et que l'un d'eux fût apparu à la porte avec la fourche (la propre fourche de Louis). Bien sûr, il était condamné.

Mais pourquoi ne les a-t-il pas tous tués *le premier* ! crièrent les garçons.

Au début Germaine dit que les hommes avaient tous été habillés en femmes. Puis elle changea d'avis – elle se dit que ce n'était peut-être pas le cas – seuls trois ou quatre avaient porté des vêtements de

femmes – des jupes grossières en jute qui leur tombaient juste au-dessous du genou, laissant voir leurs bottes. Et avaient-ils tous porté des masques, des masques de grosse toile, avec des trous sommaires pour les yeux ? Elle croyait que oui – certains d’entre eux – oui, ils en portaient – tous – *tous*. Parce qu’elle n’avait vu aucun visage. Tous leurs visages avaient été masqués.

Elle raconta son histoire tant de fois, que certains détails lui échappèrent, tandis que d’autres surgirent soudain, elle bégaya, se tut et recommença à parler, elle pleura et se renversa, évanouie, sur les oreillers, et même ceux qui savaient très bien ce qui s’était passé chez les Bellefleur cette nuit-là (et savaient, même, qui étaient les hommes non identifiés) se mirent à dire qu’elle avait peut-être inventé. C’est-à-dire, inventé les identités des assassins.

Voici une théorie : De parfaits inconnus avaient très bien pu se diriger vers la demeure des Bellefleur à la faveur de l’obscurité, attirés par son allée bordée d’épicéas et par sa dimension (car à l’époque c’était de loin la maison la plus vaste de Bushkill’s Ferry), ou par la réputation du vieux Jean-Pierre (maintenant *L’Almanach des richesses*, quoique honteusement inspiré de l’*Almanach* de Franklin, venait d’être réimprimé pour la sixième fois ; et l’incendie de la station thermale de White Sulphur Springs avait acquis une certaine notoriété dans tout l’État ; et les chances variables de Jean-Pierre aux courses étaient connues de tous) – de parfaits inconnus, peut-être des hommes de la ville, avaient très bien pu commettre les meurtres, ayant eu l’intention de cambrioler la maison et s’étant ravisés à la dernière minute ; et la femme de Louis, si brutalement battue, et terrifiée, avait pu *imaginer* reconnaître des voix...

Mais elle insista. Elle savait qui ils étaient : elle le savait. Bien qu’elle dût répéter son histoire décousue un nombre de fois incalculable, oubliant parfois certains détails, en retrouvant d’autres, bien qu’elle s’interrompît souvent au milieu de son récit, jamais elle n’hésita pour identifier les cinq hommes. Reuben, Wallace, Myron et Silas Varrell, et le vieux Rabin, dont la haine pour son beau-père remontait à trente ans au moins : c’étaient eux les assassins. Elle le savait.

Nuit après nuit, à l’auberge White Antelope, ils s’étaient réunis, buvant, discutant de ce qu’il fallait faire à Louis et à son père. Et une nuit d’octobre ils passèrent à l’acte.

Ils étaient huit ou neuf, conduits par Reuben Varrell.

(Wiley ne les avait pas accompagnés, ni ne leur avait cédé volontiers les menottes, quoique, bien sûr, par la suite, il s'abstînt de tout commentaire sur l'incident. Les menottes *lui* appartenaient – c'est-à-dire qu'on les avait prises dans son bureau – mais il affirma ne pas savoir comment les assassins s'en étaient emparés.)

Vêtus de leurs costumes gais et bizarres – le jeune Myron avait même fourré sur sa tête un bonnet de femme, noué sous son menton –, ils parcoururent à cheval les deux kilomètres qui les séparaient de la maison des Bellefleur et, armés de couteaux, de maillets et de fusils de chasse (qu'ils n'avaient pas l'intention d'utiliser à moins d'y être forcés, à cause du bruit), ils ouvrirent à coups de pied la porte de devant, qui n'était pas fermée à clé, et se précipitèrent dans les deux chambres du rez-de-chaussée.

Dans l'une reposaient Louis et Germaine, endormis. Dans l'autre, Jean-Pierre et Antoinette.

Ils crièrent : Vous êtes en état d'arrestation ! Nous sommes les représentants de la loi ! Ne bougez pas !

Dans la chambre de Louis l'un des meurtriers alluma une lampe à pétrole, et les autres tirèrent Louis hors de son lit. Leur plan, leur plan initial, avait été de mettre les menottes à Louis et au vieillard, et de les emmener pour les tuer ; puis de jeter leurs corps dans le lac, attachés à un poids, afin qu'on ne les retrouvât jamais. Mais Germaine et l'Indienne poussèrent de tels hurlements – et les chiens se mirent à aboyer et à gronder comme des fous – et bien sûr les deux garçons se ruèrent en bas depuis leur chambre sous les combles, l'un d'eux armé d'un madrier : les assassins commencèrent presque aussitôt à poignarder Louis. Ils tirèrent Jean-Pierre hors de son lit. Il n'eut pas le temps de prendre le pistolet qu'il gardait sous son oreiller, et l'Indienne n'eut pas la possibilité, comme Germaine, de se glisser hors des couvertures et d'essayer, avec une maladresse pitoyable, de se cacher sous le lit. Avec des couteaux de chasse et des maillets de cinq kilos ils frappèrent Jean-Pierre et la femme un nombre de fois incalculable, et les tuèrent en quelques secondes.

Louis se battit comme un taureau enragé. Blessé, saignant d'une douzaine de plaies, la moitié du visage paralysée et l'autre déformée par une violente grimace, il s'élançait de part et d'autre, frappant ses agresseurs, appelant au secours. Ce fut alors que l'un des hommes masqués, avec un hurlement d'ivrogne, se rua sur lui avec la fourche.

Le corps de Louis, sorti des flammes, portait les marques de plus d'une soixantaine de coups de couteau.

Le jeune Bernard de dix-sept ans fut tué dans un coin de la cuisine, où il s'était réfugié ; Jacob, plus robuste, aussi développé que son père, fit plus d'efforts pour se défendre, balançant son madrier jusqu'à ce qu'on le lui arrachât, puis se tournant, tandis que le sang jaillissait d'une cruelle blessure dans sa gorge, pour se jeter par la fenêtre – mais ils l'attrapèrent par-derrière et le jetèrent à terre, et avec des hurlements et des cris de guerre (car ils étaient assoiffés de sang, ils ne pouvaient plus s'arrêter) ils poignardèrent le garçon à mort.

Les chiens, bien entendu, avaient été tués.

Le chat, pensa-t-on, réussit à s'échapper : un gros matou gris à longs poils, avec une oreille très abîmée et un ventre pendant.

Et Germaine : d'un coup de maillet Reuben Varrell lui frappa la clavicule, ayant visé son visage, et son frère Wallace l'attrapa par ses longs cheveux tressés et la jeta contre le mur. Quand le sang jaillit de son nez et de sa bouche, et qu'elle tomba lourdement à terre, on crut – ils durent croire, bien que dans l'agitation personne ne fût capable de penser – qu'elle était morte. Car ils la laissèrent là, ils l'oublèrent. Ils quittèrent la pièce en hâte, riant et poussant des cris, se bousculant, essuyant leurs mains ensanglantées sur leur voisin le plus proche, dans la panique de leur fuite précipitée.

Les meurtres n'avaient pas duré plus de quelques minutes.

Cinq personnes tuées, en un peu plus de cinq minutes. Et le retriever, et le colley à moitié aveugle.

Puis l'un d'eux dit : Mais n'y a-t-il pas une fille... ?

Mais fallait-il le raconter aux enfants ? Fallait-il tout leur raconter ?

Afin de comprendre les mécanismes secrets du monde...

Afin de comprendre ce que cela signifie d'être un Bellefleur...

Ils ouvrirent les yeux tout grands, le visage pâle. Certains, comme Vernon, se bouchèrent les oreilles.

Certains chuchotèrent : Mais pourquoi ne les ont-ils pas tués les premiers !

L'une des filles – ce dut être Yolande, il y avait très longtemps – attrapa ses deux nattes et tira dessus en criant avec colère : Oh,

pourquoi n'avait-elle pas un couteau ! Elle aurait au moins pu tuer l'un d'eux !

Après, s'éloignant à cheval, en route pour le village, épuisés, dégrisés, vidés de leur exubérance, les assassins pensèrent que des esprits les avaient entraînés dans cette frénésie. Ils n'avaient pas eu l'intention de tuer les femmes, ni même les fils (bien sûr, s'ils y avaient réfléchi calmement et sensément, la mort de Jacob et de Bernard leur eût paru nécessaire) – ils n'avaient certainement pas eu l'intention de tuer Arlette. Car elle était l'amie la plus proche de la fille de seize ans du beau-frère de Rabin, et elle venait souvent lui rendre visite chez elle.

Mais l'air du lac Noir, lourd, maléfique et humide, les chuchotements et la stimulation des esprits de la nuit, les vociférations, les hurlements et les cris de guerre : les hommes avaient perdu le contrôle d'eux-mêmes, ils avaient été incapables de s'arrêter avant que tout le monde fût mort. Avant que tous les Bellefleur ne fussent étendus, sans vie, écrabouillés et ensanglantés.

Les Indiens avaient toujours craint l'Esprit du lac Noir, comme un ange du mal et de la mort. C'était cet esprit – et non eux, certainement pas eux – qui leur avait inspiré cette folle tuerie.

Ils s'éloignèrent, fouettant les flancs de leurs chevaux. L'un d'eux essayait de vomir sans succès, un autre gémissait tout seul. Reuben ne cessait de répéter, d'une voix basse, étourdie, catégorique : Personne ne saura, personne ne saura, personne ne saura.

Derrière eux la maison brûlait. Ils avaient répandu de l'essence dans les pièces d'en bas et jeté des allumettes enflammées. En quelques minutes les flammes atteindraient le toit et les murs – et toutes les preuves, raisonnaient-ils, seraient détruites.

Mais qui avait accompli cela !...

L'Esprit du lac.

Malgré leur haine pour l'Indienne, et bien qu'il leur parût audacieux, comme tous les autres habitants du village, audacieux de la part de Jean-Pierre de vivre aussi ouvertement avec elle (c'était une femme attirante, sans beauté, qui n'avait pas l'air particulièrement indien, et avait presque quarante ans de moins que lui) ils n'avaient pas eu l'intention de la tuer. Ni Germaine, ni les fils. Ni la fille Arlette. Et quelqu'un avait même coupé la tête du chien. Comment, dans toute cette confusion, l'un d'eux avait-il pris le temps de trancher la tête d'un chien ?...

(Personne ne voulut reconnaître l'avoir fait. Myron en était très vraisemblablement responsable, car on l'avait surpris à tuer des chiens ; mais il nia avoir coupé la tête du retriever. Je ne ferais jamais une chose aussi cinglée, dit-il d'un air sombre.)

Arlette s'était cachée dans son placard sous les toits. Elle avait compris – elle avait compris tout de suite – non seulement que toute sa famille allait être massacrée, mais qui étaient les assassins, et pourquoi ils étaient venus. À moitié évanouie, elle se glissa hors de son lit dans le noir pour se cacher dans le placard ; et ce fut là que les hommes la trouvèrent, ramassée sur elle-même, si terrifiée qu'elle avait perdu le contrôle de ses intestins et s'était souillée.

Ils poussèrent des cris et des tyroliennes, feignant d'être des Indiens, et la traînèrent hors du placard, lui arrachant sa chemise de nuit de flanelle, et pour quelque raison – peut-être eurent-ils l'intention de l'emmener à cheval avec eux, ou en dehors de la maison qui maintenant empestait la mort – ils la transportèrent en bas. Le spectacle de la jeune fille nue, terrifiée, qui se débattait, l'odeur nauséabonde de sa panique, les excita encore plus : d'une voix aiguë, implorante, gémissante, ils crièrent ce qu'ils allaient lui faire à *elle*.

Mais Silas Varrell, se ruant en bas des escaliers, se jeta sur eux. Ça suffit, ça suffit ! cria-t-il. Il repoussa l'un de ses frères, et d'un seul coup de son maillet il fracassa le crâne d'Arlette.

Le silence régnait désormais dans la maison.

La maison resta silencieuse, entrecoupée des respirations haletantes, heurtées, des assassins.

... quatre, cinq, six. Six morts. Et tout ce sang. Et ils n'*avaient* eu l'intention d'en tuer que deux.

Interrogation

Interrogation. Poèmes, par Vernon Bellefleur. « Que diable !...

– Qu'est-ce que c'est que ça !...

– Qui l'a mis là ? »

Ils découvrirent le mince volume dans la bibliothèque de Raphael un matin, un livre de poèmes signé par quelqu'un qui portait leur nom ! – le nom, en fait de l'un des membres récemment décédés de la famille. Le livre avait une jolie reliure bosselée couleur d'avoine et des pages rigides grises et des caractères fins et délicats dont l'encre semblait déjà passée. Comme c'était bizarre, vraiment bizarre, et qui était le farceur qui avait sournoisement posé le livre en haut d'un meuble de la bibliothèque ?

« Ceci, dit Noel en feuilletant le livre, est *très* bizarre. »

Cornelia jeta un regard par-dessus son épaule. « Les poèmes riment-ils ? Je suis sûre qu'ils ne *riment* pas. »

Ils se passèrent le livre, tournant les pages rapidement et d'un air soupçonneux, s'arrêtant pour lire un vers ici et là avec un sentiment de malaise grandissant. Car était-ce possible ?... Était-ce possible que Vernon, après tout, ne se fût pas noyé, mais eût réussi à échapper aux Varrell ?... Et que maintenant il dénonçât les Bellefleur au monde ; maintenant rien ne pouvait l'empêcher de raconter leurs secrets les plus intimes.

Le plus troublant de tout, c'était que les poèmes n'avaient guère de sens. D'étranges mots peu familiers s'y trouvaient inscrits, aussi stériles que des paillettes de mica, et les phrases ne s'achevaient pas normalement mais traînaient, ne finissant nulle part. Lily dit d'un ton incertain : « Mais certains des poèmes sont beaux, n'est-ce pas... ? »

Personne ne lui répondit. Cornelia dit : « C'est comme un code ! Des devinettes ! De vilaines choses qu'on ne peut comprendre sans se casser la tête ! »

Ewan attrapa le livre et le feuilleta avec colère. « Croyez-vous qu'il soit possible, dit-il d'une voix basse, menaçante, à son père, que notre Vernon ne se soit *pas* noyé après tout ?...

– Impossible », dit sèchement Noel, lui reprenant le livre et le refermant d'un coup sec.

Bien qu'on fût subit un interrogatoire à tous les enfants et aux domestiques, on ne put jamais déterminer qui avait posé le livre sur le meuble, qui avait fait l'acquisition de cet absurde *Interrogation* signé de cet absurde *Vernon Bellefleur*. Car bien sûr le nom était faux. Ou, même s'il était légitime et appartenait au poète, ce poète n'était pas *leur* Vernon. « Quoi, ce pauvre imbécile est devenu cinglé à la fin, dit Aveline, il prêchait contre sa famille de cette façon insensée. Il n'avait plus toute sa raison, comment aurait-il pu trouver un éditeur ? Ce ne peut être lui.

– Mieux encore, dit Ewan, comment aurait-il pu éviter de se noyer ? Même quand il était enfant il était incapable de *nager*.

– Nous pourrions retrouver sa trace, dit Gideon dédaigneusement, par l'éditeur ou l'imprimeur. Si nous le voulions.

– Mais il n'y a aucune adresse ! Seulement le nom de la maison d'édition, Anubis, et le nom "Vernon Bellefleur" lui-même ne semble-t-il pas être une véritable imposture ? » dit Jasper. (Car il était l'un des suspects principaux – il se rendait souvent seul en ville, pour régler les affaires de Leah – et il voulait se dissocier complètement de l'existence de ce volume.)

On pensa finalement que Christabel ou Bromwell, ces enfants révoltés et malheureux, avaient peut-être envoyé le livre par la poste, simplement pour semer la zizanie. Car bien sûr Vernon était mort. Leur Vernon était mort.

Interrogation resta sur le meuble pendant près de deux semaines. Personne ne prit la peine d'en parler à Hiram, mais personne (car telle était la nature espiègle des Bellefleur) ne chercha à lui épargner l'expérience de sa découverte. Chaque jour Noel et Cornelia chuchotaient : Hiram a-t-il lu cette chose ? Est-il allé dans la bibliothèque, l'a-t-il trouvé ?

Cornelia était convaincue que l'auteur *était* Vernon. Vernon, son neveu bien-aimé, auquel elle n'avait, chose inexplicable, accordé aucune attention du temps où il vivait. « Et je sais parfaitement que ces poèmes sont sur *nous*, transposés dans un horrible code que nous ne pouvons déchiffrer ! » dit-elle, pressant sa main baguée contre sa poitrine. « Il a toujours été si étrange, même avant de se retourner contre nous.

– Ne sois pas absurde, mon amie, dit Noel. *Ce* Vernon-là a

disparu.

– Mais il a toujours eu du talent !... Peu importe ce que ça veut dire. Il a toujours été..., oh, tu sais..., il a toujours été si... si plein d'ardeur et d'espoir... La façon qu'il avait de traîner toujours près de Leah...

– Les mots qui sortaient de sa bouche étaient *incompréhensibles* ! répondit Noel avec colère. Tu appelles ça du talent ?... »

Mais il n'était pas vraiment en colère. Au cours des derniers mois – depuis les « difficultés » avec les cueilleurs de fruits, et le retour soudain et peu cérémonieux de son frère Jean-Pierre à Powhatassie (où, de l'accord unanime des Bellefleur, le vieillard était à présent enfermé à des fins thérapeutiques dans l'aile Wystan Sheeler de la prison) – il avait acquis un air insouciant, presque joyeux, et il ressemblait plus que jamais à un vieux coq effronté, impatient de se battre. Les succès financiers étonnants de la famille lui paraissaient irréels, et il ne voyait pas, comme Leah, qui insistait si souvent, taquine, à ce sujet, en quoi Germaine y avait une part quelconque : il avait vécu si longtemps avec l'échec qu'il ne pouvait guère faire confiance au présent. Le succès était une paire de bottes à la mode espagnole à deux cents dollars, l'échec était les vieilles pantoufles ramollies par la crasse qu'il portait dans la maison. La première lui allait parfaitement, les secondes s'évasaient et s'étaient comme ses vieux pieds. Il ne se posait pas la question de savoir ce qu'il préférerait.

« Nous sommes de nouveau milliardaires », lui chuchotait quelquefois sa femme, aussi idiote qu'une jeune fille. « Et Leah nous en promet encore... encore plus ! »

Noel répondait par un grognement impoli.

Il aimait orienter les conversations de la famille, évoquant des problèmes comme celui du mystérieux « Vernon Bellefleur » dont ils avaient eu le privilège de lire l'ouvrage de poèmes. Ou celui des fuites inexplicables dans le toit d'ardoises tout neuf qui leur avait coûté – ah, Dieu ! – tant de milliers de dollars. La moitié des nouveaux arbres du jardin mouraient d'une mystérieuse maladie, couverts de taches noires, l'avaient-ils remarqué ? Et que pensait-on du vieux couple rebelle (l'arrière-grand-mère Elvira et le rescapé de l'inondation, son absurde mari, qui avait commencé à se pavaner comme un membre de la famille, adressant son sourire paternel stupide à quiconque l'approchait) et de son projet d'aller s'installer de l'autre côté du lac ?... Ils défiaient ouvertement Leah ; ils voulaient à tout prix partir habiter avec grand-tante Matilde pour

passer leurs « années crépusculaires », comme ils disaient, dans la solitude ; et naturellement cela empêcherait Leah de détruire l'ancien pavillon de chasse et de le reconstruire d'après les plans élaborés de son architecte, inspirés de ses idées. Vous voyez, vous voyez, riait tout bas Noel, les choses ne vont *jamais* comme on veut !...

Personne n'osa donner directement le livre à Hiram. Mais un soir où il rentrait d'un voyage d'affaires de trois jours à Winterthur, il tomba dessus en feuilletant un amas de journaux financiers, de revues et de lettres diverses.

Interrogation. Poèmes, par Vernon Bellefleur.

Personne ne se trouvait dans la chambre de Hiram pour observer son expression quand il s'empara du livre ; personne n'était là pour voir avec quelle urgence il commença à lire. Un nerf se mit à palpiter dans sa joue droite tandis qu'il parcourait rapidement le livre, s'arrêtant de temps à autre, murmurant un vers tout haut. *Qu'est ceci !... Comment a-t-on osé !...*

Tout tremblant, Hiram s'obligea à revenir au début, et il lut les poèmes dans l'ordre.

Finit-il par croire que le poète était son fils, ou un imposteur, ou, simplement, un inconnu portant le nom peu vraisemblable de « Vernon Bellefleur » – personne ne le sut. On ne sut pas non plus (car personne, pas même Noel, n'osa le demander) ce qu'il pensa des poèmes, s'il jugea leurs interrogations gnomiques provocatrices ou exaspérantes. Tout le monde *sut* que le livre, avec une douzaine de ses belles pages arrachées et une douzaine d'autres mutilées, le dos cassé, fut jeté avec le tas de journaux, de revues et de publicités sans intérêt, et brûlé dans l'incinérateur par l'un des domestiques.

Les airs

Insatiable Gideon Bellefleur !

On ignorait (car lui-même eût dédaigné d'en faire le compte) combien de femmes Gideon Bellefleur avait aimées dans sa vie, et aimées, peut-on dire, avec succès ; on ignorait plus encore combien de femmes l'avaient aimé. (Et l'avaient aimé sans espoir, au mépris du destin, même lorsque l'attitude cruelle de Gideon devint de notoriété publique dans toute la région.) Mais quelques personnes de l'aéroport d'Invemere, dont l'ancien bombardier Tzara, qui devait être le moniteur d'aviation de Gideon, surent que la dernière femme qu'il aima fut la grande, distante et mystérieuse « Mme Rache » qui, vêtue d'un pantalon d'homme très moulant et d'une veste kaki, apparaissait à l'aéroport chaque semaine ou tous les dix jours pour s'envoler, seule, aux commandes de l'unique Hawker Tempest de l'endroit, un chasseur de la dernière guerre. Le Tempest était le joyau du petit aéroport : car il possédait un moteur d'une puissance de deux mille chevaux. Et c'était cet avion précieux que louait la femme Rache !

Gideon tomba amoureux d'elle un après-midi glacé de novembre où il l'aperçut qui entra à grands pas dans le hangar, fourrant d'un geste brusque ses cheveux bruns dans son casque, ses épaules étroites courbées en avant dans une attitude impatiente, lui tournant le dos. Elle portait, comme toujours, un pantalon d'homme. Et une veste ou une chemise kaki. Et son casque de pilote, avec les lunettes ambre bien ajustées. Gideon la suivit du regard, perdant le fil de la conversation qu'il avait avec Tzara. Rapide et impuissant, son œil enveloppa la fermeté compacte de ses fesses et de ses cuisses, son dos long et mince, le mouvement sans grâce de ses coudes tandis qu'elle arrangeait ses cheveux, impatiente d'arriver à son avion. Lorsque Gideon omit de répondre à une question de Tzara mais continua de regarder vers le hangar, son compagnon dit, avec un triste sourire : C'est la femme Rache. Et c'est tout ce que je peux vous dire. Nous ne savons même pas exactement jusqu'où elle vole.

Avant cela Gideon avait aimé la femme de Benjamin Stone, et

avant cela une beauté de dix-neuf ans nommée Hester, et avant cela... Mais ses liaisons s'étaient mal terminées. Brutalement, et mal. Il y avait des larmes, des protestations, et à l'occasion des menaces de suicide, et toujours des litanies pitoyables : je t'ai déçu, Gideon, j'ai fait quelque chose de mal, tu ne me regardes plus, tout est changé... Comme elles étaient lassantes, et prévisibles, et même, parfois, stupides, ces tristes litanies, une fois que le sentiment de Gideon pour une femme s'était éteint (et il pouvait disparaître en une nuit – en une heure) : et les joues ruisselantes de larmes, les yeux mélancoliques de biche et les lèvres qui, maintenant privées de ses baisers passionnés, lui paraissaient toujours un peu répugnantes. En quoi t'ai-je déçu, Gideon, demandaient les femmes, parfois « avec courage », la voix haletante, rauque, sans honte, comme une voix d'enfant ; pourquoi as-tu cessé de m'aimer, j'ai fait quelque chose de mal, donne-moi encore une chance, que s'est-il passé...

Les bonnes manières naturelles de Gideon l'empêchaient de les repousser, ou de leur crier de garder un peu de dignité (car, comme une grande partie de sa famille, il détestait les gens qui pleuraient en public, ou qui s'effondraient dans des situations où les larmes étaient déplacées) ; il devait souvent se retenir de prendre une maîtresse abandonnée dans ses bras, et de couvrir son visage de baisers simplement pour l'apaiser, sachant que cet acte ne ferait que prolonger la souffrance de la femme. Certaines, sachant que tout était fini, avaient désespérément tenté d'éveiller sa pitié – la plus méprisable des émotions ! – et il avait pour stratégie de se comporter envers elles avec froideur et justesse, sans manquer toutefois de courtoisie, jusqu'au moment où elles comprenaient qu'il ne les aimerait jamais plus : que cet extraordinaire « sentiment » qu'elles lui avaient inspiré n'existait plus, tout simplement.

Pourquoi, se demandait-il parfois avec irritation, l'aimaient-elles ? – pourquoi tant de passion ?

La vie eût été plus simple, se disait-il souvent, s'il était venu au monde avec un visage différent ! Celui de son cousin Vernon, par exemple. Ou un air différent, une *présence* autre.

Pendant les mois qui avaient suivi son accident Gideon avait commencé à songer à sa vie, bien que le fait de penser, et certainement de ressasser le passé, fût tout à fait étranger à son caractère. La notion de *pensée*, de se retirer de l'action afin de *penser* d'une façon systématique, le frappait comme une idée non seulement peu virile mais extrêmement peu plausible : comment pouvait-on se forcer à penser, simplement à *penser*, quand le monde attendait ! Mais depuis son hospitalisation Gideon avait commencé

à méditer son existence, et s'il ne se penchait jamais sur sa famille, son mariage, ni sur tout ce qui avait un lien avec le château, il songeait souvent aux nombreuses femmes avec lesquelles il avait eu des liaisons au cours des années.

Il avait aimé chacune d'entre elles si *fort*, à l'époque. Il les avait aimées douloureusement, à corps perdu, désespérément. L'une après l'autre, l'une après l'autre... Son besoin d'elles avait été brut et intense, d'une intensité presque effrayante ; à ces moments-là son appétit sexuel était insatiable. Et, loin d'inquiéter les femmes, cette voracité semblait éveiller chez elles un besoin équivalent... ou était-ce simplement une envie impuissante... le souhait, au fond enfantin et voué à l'échec, de maintenir cet appétit alors même qu'elles le satisfaisaient, et de maintenir cette image d'elles, belles, désirables, et capables d'inspirer chez un homme ce désir prodigieux. Qu'il y eût tant de vilaines rumeurs sur le compte de Gideon Bellefleur dans tout le pays, qu'il fût (murmurait-on) responsable de la mort de plus d'une jeune femme, ne semblait pas du tout décourager les autres : il pensait quelquefois que sa réputation le servait. Tout cela était si pervers, absurde, et voué à l'échec !... Sa belle-mère, Della, si insidieuse et si méprisante, lui avait une fois marmonné à l'oreille qu'après la pauvre Garnet, toutes les femmes le mériteraient, et en guise de réponse il avait incliné brièvement la tête, mais il commençait peu à peu à entrevoir la vérité des paroles de la vieille femme. Car ces femmes ne *méritaient*-elles pas leur destin, indissociable de leur infinie capacité d'illusion ?...

Et puis il y avait Gideon lui-même : encore beau, d'une certaine manière, mais ce n'était plus le Gideon d'autrefois.

Il s'observait sans aucune émotion, et même avec une sorte de satisfaction sardonique. Car il avait maintenant le teint brouillé, et même un peu bilieux – et légèrement plombé sous certains éclairages – et sa peau était très tendue sur ses pommettes qui ressortaient cruellement. Hospitalisé, il avait dû supporter l'humiliation des examens interminables, et on lui avait plus d'une fois rasé le crâne, de telle sorte que ses cheveux poussaient maintenant de façon irrégulière, en grossières mèches gris acier qu'il arrivait à peine à brosser. Il n'avait plus de barbe, pour la première fois depuis de nombreuses années. Son menton anguleux et saillant ne promettait aucune tendresse, pas plus que sa bouche sensuelle, boudeuse, avec son expression impatiente. Ses yeux paraissaient très assombris et ils étaient saisissants, peut-être plus encore qu'avant, mais il avait, n'est-ce pas (s'amusait-il à *penser* en observant l'inconnu dans le miroir), la vigilance farouche d'un oiseau de proie aquatique aux longues pattes et au bec pointu... Sa

chair avait fondu, non seulement sur son ventre et sa taille, mais aussi sur sa poitrine, ses épaules et ses bras, il n'était plus aussi musclé, ni aussi fort qu'avant ; était-ce l'effet de son imagination, ou bien avait-il réellement perdu quelques centimètres ? Sa carrure semblait s'affaïsser, se tasser. Et bien sûr il avait un boitement permanent, un léger boitement assez séduisant, causé par l'écrasement de sa rotule.

Gideon Bellefleur, si changé ! Mais il était toujours Gideon Bellefleur. Et il était encore beau, même avec ce regard farouche et affamé, et ce sourire froid, reptilien, qu'il était incapable, semblait-il, de contrôler. Il séduisait les femmes, il les attirait, et elles succombaient (au bout d'un siège qui pouvait se prolonger, ou s'écourter, de façon absurde) à ses exigences, et c'était de l'« amour », c'était une « liaison », toujours profondément excitante au début. Peut-être que s'il se rasait encore la tête, et prenait une expression méchante et féroce de détenu, les femmes le craindraient ?... Ou bien cela n'aurait-il aucun effet ?

La seule femme dans le pays qui n'éprouvait jamais plus de désir pour lui, et encore moins de l'amour, était Leah. Il était donc libre, n'est-ce pas, il était merveilleusement libre, ivre de liberté, et dégagé de toute culpabilité ! Le monde était devant lui, il pouvait l'explorer comme il le souhaitait. Et sa propre belle-mère n'avait-elle pas prédit que chacune de ses femmes, après Garnet, mériterait son sort ?

Il tomba pourtant amoureux de la femme Rache, dont personne – pas même Gideon – ne sut jamais le prénom.

Avant même de la remarquer dans le petit aéroport au nord d'Invemere, Gideon s'intéressait déjà moyennement aux avions privés ; c'était un intérêt imprévisible, qui l'aiguillonnait un jour et retombait le lendemain. Le printemps précédent il avait organisé une large et coûteuse opération de sulfatage des cultures à partir de l'aéroport d'Invemere, et il avait été impressionné comme un enfant par la performance du vieux pilote Tzara. Volant avec une audace magnifique très bas au-dessus des champs de blé et de luzerne – hésitant, plongeant, et s'élevant, au tout dernier moment, pour éviter une rangée d'arbres – soutenant sans effort apparent le vieux Cessna délabré – contrôlant la vitesse et la descente – puis remontant à nouveau – l'unique hélice à pas fixe vrombissant, invisible – les ailes surbaissées et la queue dressée, tantôt ternes et sans éclat, tantôt reflétant la lumière du soleil comme si elles prenaient feu : quelle maîtrise Tzara avait ! Tandis que Gideon était

resté assis dans son automobile climatisée, toutes fenêtres fermées, Tzara avait volé au-dessus de la route, survolant de très près la voiture, et l'avait salué de la main. Il lui avait fait un clin d'œil. Ou du moins Gideon l'avait cru.

Et en cet instant il sembla à Gideon que Tzara – qui avait près de soixante ans, sinon plus, et avait dirigé plus de deux cents bombardements aériens dans l'avant-dernière guerre – possédait une liberté qui allait au-delà de tout ce que lui-même avait jamais connu. La vitesse, la maîtrise !... L'audace ! Le courage ! Tzara dans le petit avion compact, rasant les champs des Bellefleur, des nuages de poudre blanche se soulevant derrière lui, Tzara avec son casque usé et ses lunettes, engagé à l'heure, comme un domestique au service de Gideon, s'élevait néanmoins au-dessus de lui, et connaissait des secrets qu'il ignorait.

L'agilité de l'avion, même alourdi par le réservoir de produits chimiques de neuf cents kilos, fit paraître l'automobile de Gideon terriblement ancrée dans la terre.

Après l'accident il en était arrivé à éprouver une certaine répugnance pour les voitures. Pas tant pour les voitures elles-mêmes – car il admirait encore leur apparence – que pour l'obligation de les conduire sur une route. Une étroite bande de chaussée ; ou, pis encore, un chemin de terre ou de gravier. Comme c'était prévisible, comme c'était *terre à terre*. Sa voiture la plus rapide l'avait entraîné à cent cinquante kilomètres à l'heure sur la route d'Innisfail, tard le soir ou très tôt le matin, mais même le Cessna équipé d'une sulfateuse pouvait voler à cent quatre-vingts kilomètres à l'heure, et il y avait à l'aéroport un Fairchild à cockpit ouvert qui pouvait aller beaucoup plus vite. Et il y avait, bien sûr, le Hawker Tempest avec son corps compact et ses ailes relativement courtes et basses, et son fuselage éblouissant de vivacité, rouge et noir...

Qui est cette femme, voulut savoir Gideon, celle qui prend le bombardier ? Comment sait-elle le manier ? A-t-elle obtenu son brevet ici ? Savez-vous *quoi que ce soit* sur elle ?

Seulement qu'elle s'appelait Rache. Et pas même cela : seulement qu'elle était mariée avec un homme du nom de Rache, qu'ils ne voyaient jamais.

Grande, mince, le corps plat. Avec les hanches d'un jeune garçon. Toujours, l'instant avant que Gideon (qui avait pris l'habitude de traîner dans l'aéroport) ne réussît à la voir, abaissant les lunettes de protection sur ses yeux, fourrant ses cheveux dans son casque d'un

geste impatient. Une mâchoire forte, des lèvres pincées, une belle peau bien bronzée. Son profil, remarqua Gideon, presque avec rancune, était aristocratique : le nez n'était guère différent du sien. Il pensa qu'elle devait avoir trente, trente-deux ans... Elle n'était pas exactement jeune, ce n'était certainement pas une jeune fille, et il était las, ô combien, des passions inconsolables, tremblantes et plaintives des jeunes filles ! Peut-être, se dit-il un jour, l'ayant presque affrontée alors qu'elle se dirigeait à grands pas vers son avion, était-elle même plus âgée. Quel que fût son âge elle lui plairait. *Elle* lui plairait, il suffirait qu'elle lance un coup d'œil vers lui.

Il resta debout sur la piste, s'abritant les yeux, la regardant s'éloigner à bord de son avion, roulant sur le sol, se raidissant à cause du vrombissement de l'hélice qui passait et redoutant la possibilité – qui était bien sûr très faible – qu'elle perdît brusquement le contrôle de son avion, juste au décollage, et plongeât dans ce bouquet de peupliers. Il resta sur la piste cendrée, frissonnant dans ses vêtements légers, regardant le Hawker Tempest jusqu'à ce qu'il eût disparu depuis longtemps – montant à l'infini, puis virant vers la gauche, à l'ouest, vers les montagnes. Quelquefois il attendait son retour, bien qu'elle restât parfois absente un temps considérable, et qu'il se sentît un peu gêné qu'elle le vît là, à l'attendre, bêtement, si terre à terre et plein d'espoir. L'attendant elle. Attendant quelque chose.

Il en était arrivé à ressentir une certaine répugnance pour la terre elle-même.

Il avait été projeté contre elle si brutalement, comme s'il n'avait guère été plus réel qu'une poupée de chiffon. Précipité contre le pare-brise de la Rolls, jeté contre la portière et dans le champ de maïs déchaumé – son sang coulant dans la poussière d'août – pleurant : Germaine, Germaine ! Mon Dieu, qu'est-ce que je t'ai fait ! (Et plus tard, à l'hôpital de Nautauga Falls, s'éveillant en délire de l'anesthésie, il avait continué de l'appeler. Pourquoi pensait-il, se demanda tout le monde, qu'il avait emmené avec lui sa fille de trois ans, pour faire de la vitesse sur la route d'Innisfail ?)

Une certaine répugnance pour la terre, et pour lui-même. Piégé comme il l'avait été, par les hommes qui avaient saboté sa voiture. (Pourtant, avait-il vraiment été *piégé*, sachant très bien qu'ils l'avaient sabotée ?)... Une répugnance pour Gideon. Marchant sur la terre. Marchant sur la terre comme on le devait, aussi longtemps qu'on vivait. Et maintenant il boitait, maintenant son genou droit

lui faisait mal, il commençait à ressembler à son père qu'il avait, il ne savait plus quand, cessé d'aimer.

Germaine ?...

Loin de chez lui, dans des villes sans nom, souvent avec des femmes sans nom à ses côtés, Gideon se réveillait en prononçant ce nom. *Germaine, le temps est-il venu ? Le temps est-il venu pour nous tous de mourir ?*

Insatiable Gideon !

Fasciné maintenant par les airs, par les avions. *Que sont les airs, et comment y grimpons-nous ? Comment échappons-nous à la terre ?*

Tombant amoureux de la femme Rache, qui soit l'ignorait, soit lui rendait son salut en inclinant brièvement la tête. Son sang s'alourdissait, assombri par son amour pour elle : sa respiration devenait superficielle.

Les Cessna, les Fairchild, les Beechcraft, les Stinson et les Piper Cub et d'autres petits avions légers, roulant sur la piste bossuée et s'élevant au-dessus des peupliers, virant dans le vent et montant, montant...

Il en vint à aimer l'odeur de l'essence et de l'huile. Et le silence, la peur, la peur presque palpable (car l'avion *pouvait* s'écraser dès l'instant où ses roues touchaient le sol) quand Tzara rentrait avec l'un de ses élèves. Prendrai-je des leçons ? Me ridiculiserai-je ? Et pourquoi pas, bon Dieu !

Rôdant dans le petit aéroport sinistre, sifflant un air sans mélodie. Bavardant de choses et d'autres avec les mécaniciens, qui ne volaient jamais, qui n'éprouvaient aucun intérêt pour cela, mais qui avaient certaines opinions – émises avec une certaine prudence – sur la femme Rache. (Son brevet original de pilote, dirent-ils, avait été délivré en Allemagne.) Mettant des pièces dans le distributeur de cigarettes et fumant ces cigarettes éventées ; mâchant, simplement parce qu'il était pris de fringale, des barres de chocolat au goût de cire, sorties du distributeur automatique du bureau du directeur. Gideon amoureux, l'insatiable Gideon, amoureux. Quand le Hawker Tempest s'éloignait sur la piste, s'élevait dans le ciel et commençait sa lente ascension, Gideon sentait son âme attirée par lui, de plus en plus légère, jusqu'à ce qu'il ne restât plus dans l'air froid lumineux que le bruit maussade du vent qui claquait dans la toile. C'était, il le savait, le bruit des battements de son propre cœur.

Insatiable Gideon Bellefleur, silhouette farouche et frissonnante qui se dressait dans l'aéroport d'Invemere, privée d'asile.

Bien que Tzara sût que les Bellefleur achetaient l'aéroport, jamais il ne parla de cette affaire à Gideon ; quand il parlait, et il parlait rarement, c'était seulement sur le vol et le temps qu'il faisait.

Il emmena Gideon dans les airs pour la première fois dans un biplan Curtiss aux ailes jaune passé, l'un de ses propres avions. Gideon grimpa dans le cockpit, ses yeux se remplissant de larmes derrière les lunettes ambre. Bien sûr sa vie était en train de changer. Elle ne serait jamais plus la même. Son cœur battait la chamade comme s'il était un petit enfant, sincèrement effrayé.

Qu'est-ce que l'air, et comment y grimpons-nous ? Comment échappons-nous à la terre ?

Le vieil avion longea la piste, vibrant et rebondissant sur le sol, et il décolla à la dernière minute (car la rangée de peupliers se rapprochait avec une rapidité effrayante), et Gideon en perdit le souffle, il s'exclama tout haut avec le plaisir et la terreur d'un enfant : Ah, comme c'est merveilleux ! Comme c'est mystérieux ! Ils se trouvaient maintenant dans les airs ! Ils volaient ! Absurdement, il ne pouvait s'empêcher de trembler. Ses mâchoires se contractèrent, sa respiration devint frémissante. Comme s'il était secrètement lié à la terre, son estomac plongea quand l'avion se mit à monter.

Puis la terre disparut. Ce n'était qu'une surface, en train de disparaître. Sous les yeux stupéfaits de Gideon le ciel bascula vers le bas et s'ouvrit majestueusement. Les peupliers s'étaient évanouis. Le champ de mauvaises herbes à côté de la piste avait disparu. Maintenant, ballottés par le vent et dans un bruit de ferraille invraisemblable, ils survolaient une forêt. Puis un champ. Tout près le fleuve Powhatassie serpentait suivant des ondulations rapprochées dans les champs d'hiver, étincelant comme un serpent, tel qu'il ne l'avait jamais vu auparavant. Tzara poursuivit sa route et tout disparut derrière eux. Les champs, les forêts, les rectangles de terre cultivée, les maisons, les granges, les silos et les dépendances, les animaux en train de paître dans les champs tachetés de neige, toujours plus petits, de plus en plus minuscules à mesure qu'ils montaient dans les airs : comme c'était étrange, merveilleux, mystérieux ! Bien sûr c'était parfaitement banal, les avions étaient parfaitement banals, Gideon savait qu'il n'avait rien à craindre, et pourtant il ne pouvait s'arrêter de trembler, et il ne pouvait s'empêcher de rayonner de bonheur, un sourire fou sur les lèvres.

Enfin ! Une joie pareille ! Une liberté pareille ! Son cœur s'envolait !
Son esprit s'élevait au-dessus de la terre !

C'est ça, n'est-ce pas ! cria-t-il à Tzara, qui ne pouvait,
évidemment, l'entendre.

Le joyeux mariage

Nombreux furent les télégrammes passionnés venus d'outre-Atlantique, et les réponses tachées de larmes ; nombreux furent les modestes présents de bon goût que lord Dunraven envoya à sa timide bien-aimée (la veille de la Saint-Michel une bague ancienne ornée d'une perle rose, le jour de Noël un châle japonais avec des violets et des verts vifs, la veille des Rois une minuscule boîte à musique allemande incrustée d'écaïlle et d'argent ouvré – que la pauvre Garnet sentit qu'elle ne pouvait accepter, et pourtant n'osa pas renvoyer de crainte de blesser les sentiments de son prétendant). Quand lord Dunraven revint en Amérique peu après le nouvel an, et fut, bien entendu, reçu par les Bellefleur, pendant des semaines il fit remettre des lettres à Garnet en main propre, chez Mme Pym à Bushkill's Ferry, et il y eut d'innombrables rencontres ostensiblement secrètes dans cette maison (Della se tenant dans une pièce voisine, jouant le rôle de chaperon), il y eut des nuits sans sommeil, des supplications de plus en plus passionnées de la part de lord Dunraven, et peu à peu les réactions de défense de Garnet perdirent de leur force : jusqu'à ce que, enfin, à la stupéfaction de tout le monde, et Dunraven n'en fut pas le moins étonné, elle consentît à devenir sa femme.

« Je ne puis dire..., je ne puis *savoir*... si j'arriverai jamais à éprouver pour vous l'amour que vous déclarez ressentir pour moi, dit Garnet en pleurant dans ses bras, mais... mais... si vraiment vous ne me jugez pas indigne..., si *vraiment* vous ne me méprisez pas secrètement parce que j'ai donné mon cœur et mon âme à un autre homme..., et ah ! avec quelle imprudence !... Si, comme vous le dites, ma main peut vous rendre heureux, et vous sauvera du désespoir, alors..., alors..., alors je ne puis vous la refuser, car vous êtes, lord Dunraven, comme tout le monde l'affirme, le meilleur des hommes... le plus généreux, le plus attentionné... »

Les paroles de Garnet firent rougir encore plus le visage déjà empourpré de lord Dunraven, et il sembla pendant un moment qu'il ne saisissait pas – qu'il *n'osait* pas saisir la portée de ce qu'il entendait. Puis, en un chuchotement : « Ah, ma chère ! ma Garnet bien-aimée ! » il resserra son étreinte et posa sur ses lèvres inquiètes un baiser chaleureux, passionné, conjugal.

Garnet Hecht, la servante orpheline, la belle-petite-fille du vieux Jonathan Hecht, appauvrie, à peine instruite, et, depuis le scandale de sa liaison avec Gideon Bellefleur et la naissance de son enfant illégitime, un personnage pitoyable et méprisable dans la région du lac Noir – Garnet Hecht allait devenir l'épouse de lord Dunraven ! Elle serait la femme du plus raffiné des gentlemen, et elle vivrait dans sa propriété en Angleterre pendant le restant de ses jours !

C'était vraiment, tout le monde le disait, tout à fait extraordinaire.

Extraordinaire, dit Leah. Notre malheureuse petite Garnet va devenir *lady Dunraven*.

Bien sûr on échangea beaucoup de paroles excitées. Et pourtant, étrangement, très peu furent inspirées par la méchanceté. Car il semblait tout à fait clair aux Bellefleur, et même à Leah, que Garnet *avait* résisté aux propositions de lord Dunraven ; elle *avait* cherché plus d'une fois à interrompre toute communication avec lui ; elle ne l'avait certainement pas séduit, ni persuadé de l'épouser. Ils sentaient qu'elle s'était conduite honorablement. Bien que Garnet ne fût pas une Bellefleur elle avait fait preuve de l'intégrité d'une Bellefleur – il était vraiment dommage qu'ils ne puissent la présenter comme une des leurs.

Grand-mère Cornelia proposa d'ouvrir les portes du château pour le mariage : car il semblait que si Morna épousait effectivement le fils du gouverneur Horehound (et *ces rapports-là* étaient orageux), la réception de mariage aurait lieu dans le château du gouverneur, et non au manoir des Bellefleur. Et si cette maison se concrétisait, ce ne serait pas avant juin. « Vous devez vraiment, dit grand-mère Cornelia au jeune couple timide, nous laisser faire tout ce que nous pouvons. Les rénovations de l'aile ouest sont presque achevées – nous avons refait tout le deuxième étage que nous avons transformé en une suite particulièrement charmante pour des invités, et qui serait bien sûr une suite nuptiale idéale – si spacieuse, si intime... »

Mais finalement Della insista, et bien sûr personne n'osa la contredire, pour que la réception de mariage ait lieu chez *elle*. Garnet et lord Dunraven se marieraient à l'église anglicane de Bushkill's Ferry, et il y aurait, ensuite, une *petite* réunion chez elle. « Garnet a été pour moi, comme chacun sait, la plus chère des filles, dit Della, les lèvres crispées comme si elle essayait de ne pas pleurer, et elle me manquera..., elle me manquera terriblement. Mais je ne veux que son bonheur. Et ce mariage lui est tombé du

ciel. Il lui est tombé de ce qu'on doit *appeler* le ciel. »

Le mariage et la réception auraient donc lieu de l'autre côté du lac. Mais le choix de la date posait un problème. Car naturellement lord Dunraven souhaitait se marier dès que possible (il avait attendu longtemps, si longtemps, le consentement de sa bien-aimée, et il n'était plus jeune ; et il avait aussi hâte de retourner dans son pays), mais Jonathan Hecht était maintenant gravement malade, et on craignait qu'il ne mourût d'un instant à l'autre. Le docteur Jensen avait renoncé à tout espoir. Et, effectivement, le vieillard cadavérique *paraissait* sur le point de mourir. Cornelia et Della discutèrent de la situation pendant des heures. Si elles prenaient les devants et prévoyaient le mariage pour début mars, comme lord Dunraven semblait le souhaiter, il était probable que Jonathan serait alors mort depuis peu – et il faudrait retarder les noces. Mais s'ils attendaient la mort de Jonathan – c'était, bien sûr, hors de question, et d'un goût exécrable. Le plus stratégique serait de célébrer le mariage immédiatement, mais c'était également hors de question – la précipitation ne ferait que provoquer des ragots inconvenants et nuirait à l'organisation d'une célébration pleine de sens.

Finalement ils se décidèrent pour le premier samedi de mars, avant le début du carême.

Le mariage eut donc lieu ce jour-là, sans la moindre difficulté. On craignit à la dernière minute que Garnet ne changeât d'avis – car elle *continuait* de se demander si ce mariage était convenable, et si elle méritait l'amour de lord Dunraven : mais elle s'en tint à sa décision, et échangea les serments d'une voix claire et ferme. Jamais une jeune mariée, s'exclama ensuite tout le monde, n'avait été d'une beauté aussi exquise. Et jamais un mariage n'avait été aussi gai.

La petite église était décorée avec goût de lis, de roses blanches, et des œillets blancs et roses ; le marié, ses cheveux argentés dégagés de ses tempes en un mouvement élégant, n'avait jamais paru plus beau ; et la mariée – ah, la mariée : ses hanches minces et menues, ses seins hauts mis en valeur par une simple robe blanche au corsage orné de nids-d'abeilles, et sur ses épais cheveux couleur de miel, séparés au milieu pour retomber doucement sur ses joues, ondulants comme des vagues, un voile de dentelle flamande qui avait été le voile nuptial de Della. Elle se tenait avec fierté – il n'y eut pas à craindre, comme le dirent certains des Bellefleur les moins charitables, qu'elle ne remontât l'allée d'un pas furtif et coupable, ou qu'elle n'éclatât en sanglots au moment crucial. Sa peau avait un

aspect lisse et crémeux (les outrages subtils des deux années précédentes avaient tout à fait disparu) ; son cou se dressait noblement, telle une colonne ; la grâce de son maintien si droit laissait entendre qu'elle *était*, même à ce moment-là, lady Dunraven. Le seul signe de sa nervosité était le tremblement de son bouquet nuptial d'œillets blancs et roses.

Sans parler de la beauté de la mariée, et de l'amour qui se lisait si clairement sur le visage du marié, le mariage fut remarquable pour une autre raison : non seulement le vieux Jonathan Hecht avait réussi à ne pas mourir et à ne pas ruiner les projets, mais, grâce à un effort qui avait dû être surhumain, il s'était arraché à son lit de douleur et avait assisté aux noces du fauteuil roulant qu'il avait été incapable d'utiliser depuis cinq ou six ans – et il avait conduit la mariée à l'autel.

« Quel exploit ! Quelle surprise ! » s'écria grand-père Noel, agrippant ensuite le bras du vieil homme. « Vous en faites à votre tête, hein ?... comme nous tous ! »

Noel fut le plus animé, et le plus bruyant, des invités. Il déclara qu'il ne craignait pas le ridicule, et se mit à embrasser les femmes, insistant pour danser avec la mariée, presque comme si elle avait été sa fille. « Lady Dunraven, n'est-ce pas ? Lady Dunraven ? Oui ? C'est ça ? » dit-il en clignant de l'œil, étreignant la jeune femme rougissante jusqu'à ce que Cornelia vînt le chercher. « Vous en faites à votre guise comme nous tous ! Je le vois maintenant ! Je commence à m'en apercevoir maintenant ! » s'écria-t-il, victorieux.

Ainsi Garnet et lord Dunraven furent enfin mariés, et ils s'embarquèrent bientôt pour l'Angleterre, où ils devaient passer le reste de leur vie dans le bonheur : car le joyeux mariage présageait une heureuse vie conjugale. Le mois de janvier suivant ils envoyèrent un télégramme, qui ne parvint jamais à destination, où ils annonçaient la naissance d'un fils ; mais en général, après leur départ pour l'Angleterre, ils ne maintinrent guère le contact avec les Bellefleur. « C'est vrai, c'est vrai, dit Della, avec un triste sourire, nous devons tous aller notre chemin. »

Et pourtant :

Deux jours à peine avant le mariage, Garnet alla trouver son amant Gideon, et eut avec lui une conversation passionnée qui dura trois quarts d'heure.

Elle voulait, dit-elle, simplement lui dire au revoir. Car, comme il

le savait certainement, elle devait se marier le samedi suivant, et partir pour l'Angleterre peu après. Sa vie prenait une direction qu'elle n'avait pu prévoir. « Entre nous... entre vous et moi... il s'est passé tant de choses, dit-elle avec difficulté, que c'est presque comme si... comme si nous *avons* été mariés, et avons souffert ensemble de la perte de notre enfant. Alors... alors je voulais vous dire au revoir, en privé. »

Profondément ému, Gideon prit la main de la jeune femme et la porta à ses lèvres. Il murmura quelque chose sur sa jolie bague de fiançailles – la petite perle rose avec une monture ancienne – qu'il n'avait pas encore vue.

« Oui, dit Garnet d'un ton vague, oui, elle est très jolie... Lord Dunraven est un homme si bien que j'ai à peine..., que j'ai à peine... », et, regardant le visage maigre, mélancolique de son amant (car lui aussi avait souffert, peut-être plus cruellement qu'elle), elle perdit le fil de ses paroles.

Au bout d'un moment Gideon retira sa main. Il lui souhaita d'être heureuse avec son mari, dans sa nouvelle patrie. Reviendrait-elle jamais en Amérique ?

Garnet pensait que non. Lord Dunraven exprimait souvent le désir de « s'installer », après l'année mouvementée et épuisante qu'ils venaient de passer ; car il était, visiblement, habitué à une existence beaucoup plus calme. « Il a une nature très douce, dit Garnet. Ce n'est pas comme... comme vous. Ni votre famille.

– C'est un homme bien, dit lentement Gideon. Qui mérite d'être heureux.

– Oui, un homme bien. Un homme exceptionnellement... bien », dit Garnet d'une voix sourde.

Ils restèrent un moment sans rien dire. Dans une autre partie de la maison des notes de piano aiguës retentirent joyeusement, et des enfants hurlèrent de rire ; une agréable odeur de feu de bois émanait de l'une des cheminées ; la porte de la pièce, mal fermée, fut poussée par l'un des chats – par Mahalaleel lui-même, resplendissant dans son épaisse fourrure d'hiver à collerette. Il eut un miaulement interrogateur et s'approcha d'un pas vif, comme s'il était en bons termes avec Gideon. À la lumière de la lampe, ses yeux mordorés brillaient d'une intelligence secrète, et l'énorme plumeau argenté de sa queue se dressait tout droit.

« Eh bien... », dit Garnet. Elle s'arrêta, clignant des yeux rapidement. « Je voulais seulement... J'ai pensé que, d'ici samedi...

Gideon hocha la tête gravement. « Oui, il y a beaucoup à faire, j'imagine. Vous allez être très occupée.

– Mme Pym m'a dit..., elle m'a dit que vous aviez acheté un aéroport, à Invemere, c'est ça ? Et que vous apprenez à piloter un avion...

– Oui, dit Gideon.

– Mais... ce genre de chose n'est-il pas dangereux ?

– Dangereux ? » dit Gideon. Il s'était penché pour caresser la tête du grand chat, et paraissait distrait. « Mais... mais un homme doit se mettre au défi, vous savez. La vie n'existe que dans le mouvement.

– Et votre femme n'y voit pas d'objection ? demanda Garnet d'une petite voix tremblante, téméraire.

– Ma femme ? dit étrangement Gideon.

– Oui. Elle n'y voit pas d'objection ? Car bien sûr ce doit être..., ce *doit* être dangereux. »

Gideon rit, en se redressant. Garnet ne put interpréter le ton de sa voix.

« *La vie n'existe que dans le mouvement*, répéta-t-elle. Je m'en souviendrai. »

Elle se tourna vers son amant avec un sourire éclatant de mélancolie, qui le stupéfia à tel point qu'il dut détourner le regard.

« Je suppose, chuchota Garnet, que nous devons maintenant nous séparer. Je suppose... »

Mahalaleel se frotta contre leurs jambes, avec un miaulement rauque, guttural, mais quand Garnet se pencha pour le caresser il se dégagea et sauta sur le dos d'un fauteuil, puis sur le manteau de la cheminée. Un vase de cristal vacilla et faillit tomber, frôlé par la queue de l'animal.

« Je suppose qu'il le faut », dit Gideon.

Il avait une attitude contrôlée, presque sombre. Avait-il envie de pleurer, ou de crier tout haut, comme elle ? Au cours des derniers mois il avait paru être en deuil. Mais malgré ses joues creuses et ridées, ses yeux obscurcis, et l'expression presque cruelle de ses lèvres, il était encore un très bel homme. Avec une pointe d'inquiétude reconnaissante Garnet vit qu'elle était destinée à porter l'image de cet homme dans le secret de son cœur, pour le reste de sa vie.

« Si, au tout dernier moment, dit-elle brusquement, le cœur battant très fort dans sa poitrine, si... même sur les marches de l'église..., ou après la cérémonie, quand nous serons sur le point de partir..., si, vous savez, vous me faites un signe... Levez seulement la main comme si vous étiez... comme si c'était par hasard... Ah, même au tout dernier moment, Gideon, vous savez que je vous reviendrai ! »

Le chat, nerveux, sauta du manteau de la cheminée sur une table, et il *fit* alors tomber le vase par terre ; et, à cause de lui, l'objet se brisa en une douzaine de vilains morceaux recourbés.

Alors que les nouveaux mariés étaient sur le point de monter dans la limousine des Bellefleur, et qu'ils saluaient de la main les amis et parents rassemblés sur les marches de la maison de Della, Gideon, se tenant à l'arrière, vêtu de son long manteau de rat musqué (car les vents de mars étaient féroces et glacés), un chapeau de fourrure assorti sur la tête, sentit une brusque démangeaison dans son oreille – et, sans réfléchir, leva la main pour se gratter – *commença* à lever le bras, pour se gratter – puis s'immobilisa. Car il vit de quelle façon la mariée le regardait.

Elle agitant la main, comme étourdie. Ses jolies petites mains gantées de blanc dansaient, et le vent soufflait dans ses cheveux ravissants, quand, brusquement, voyant qu'il s'apprêtait à faire un geste, elle s'arrêta..., elle s'arrêta pour le regarder – le fixant avec une expression où se mêlaient l'espoir, la terreur et l'incrédulité.

Mais Gideon ne se *gratta* pas l'oreille. Sagement, prudemment, il baissa le bras. Il pouvait supporter sa démangeaison dans l'oreille, raisonna-t-il, malgré sa violence, jusqu'à ce que la limousine eût disparu depuis longtemps sur la route de Nautauga Falls.

Le tambour de peau

Comme c'était étrange ! Pourquoi diable l'avait-il fait ? Pourquoi avait-il sombré dans un tel cynisme, un tel désespoir ? Imaginez que le grand Raphael Bellefleur voulut, tout de suite après sa mort (qu'il avait bien entendu provoquée en s'affamant littéralement et en ne prenant aucun des médicaments prescrits par Wystan Sheeler) être *écorché*, demandant à ce que sa dépouille fût traitée et tendue sur un tambour de cavalerie de la guerre civile qui devrait, selon les termes de son testament, rester « toujours et en tout temps » sur le palier du rez-de-chaussée, en bas de l'escalier circulaire qui partait du Grand Hall du manoir des Bellefleur ! L'homme qui avait construit le château devait y être conservé, pour ainsi dire, transformé en tambour, et (d'après le testament, bien que cette clause ne fût jamais respectée) il faudrait tous les jours battre ce tambour pour annoncer les repas, l'arrivée d'invités, et d'autres événements spéciaux... Quelle perversité, disaient les gens, riant et frissonnant. Mais vous savez, il n'était même pas *fou* : il n'avait pas cette excuse.

Si on en jouait correctement, le tambour de peau de l'arrière-arrière-grand-père Raphael émettait un son vif, cassant, magistral qui avait le pouvoir de résonner dans tous les coins du château. En l'entendant (car quelquefois les enfants jouaient avec, au risque d'une sérieuse punition) la famille frissonnait et leur regard se perdait dans le vide. Ça, ne pouvaient-ils s'empêcher de penser, même quand le mépris des superstitions faisait partie de leur caractère, c'est le vieux Raphael, qui est encore vivant. Au début, le tambour de peau était souvent décevant. Car quand les enfants le montraient à leurs cousins ou à leurs amis ils cachaient souvent l'information la plus intéressante à son sujet : à savoir qu'il était fabriqué avec la dépouille d'un humain. Ils le présentaient donc comme un tambour de la guerre civile, en très bon état, avec des accessoires en laiton, des rubans de velours rouge passé, qui n'était guère différent des tambours que les enfants avaient pu voir ailleurs. Pourquoi n'en jouerais-tu pas un peu, disait l'un des enfants Bellefleur, tendant les baguettes – pour voir quel son il a.

L'un des visiteurs (en fait ce fut Dave Cinquefoil, quelques jours avant la mort mystérieuse du fils Doan) s'empara des baguettes et, maintenant maladroitement le tambour entre ses genoux, comme

s'il montait un cheval, il se mit à le marteler follement, riant, à tel point enivré par le son (car il semblait presque, d'après le tam-tam qu'il produisait, que ce garçon avait un réel talent pour ce jeu) qu'il eut du mal à s'arrêter. Souriant, riant, haletant, il s'assit sur le palier et commença à tambouriner avec ses baguettes, ses mains et ses bras se déplaçant avec une telle rapidité qu'on les voyait à peine, son visage trempé de sueur et ses yeux étincelants, tandis que les jeunes Bellefleur essayaient de l'arrêter, épouvantés par ce vacarme, car ils n'auraient jamais pensé que leur cousin pût manifester un pareil enthousiasme pour cet objet ! De tous les coins du château des gens apparurent, se bouchant les oreilles – même les plus timides des domestiques – même les plus petits des enfants – et pourtant, pourtant, Dave refusait de s'arrêter – jusqu'à ce que finalement Albert lui arrachât les baguettes, criant, effrayé : *Pour l'amour de Dieu ça suffit !*

Ensuite, ils racontèrent à Dave que le tambour était en réalité fabriqué avec la peau de leur arrière-arrière-grand-père Raphael – qui était bien entendu aussi l'arrière-arrière-grand-père de Dave. Il les regarda, la bouche ouverte, il eut un étrange sourire hésitant, et il dit, finalement, en s'essuyant la figure, qu'il l'avait deviné : peut-être ses propres parents lui avaient-ils raconté cette histoire, peut-être en avait-il entendu parler au château, mais il croyait que non, il pensait vraiment que cette idée lui était venue à l'esprit pendant qu'il jouait. Il n'avait pas deviné l'identité exacte de Raphael Bellefleur, bien sûr. Mais il avait compris que ce tambour était fait avec la dépouille d'un être humain, et que cette personne avait été un membre de la famille Bellefleur. Oui, dit Dave, avec un rire gêné, je l'ai deviné tout de suite. C'est *lui* qui m'a incité à continuer.

On savait généralement que le médecin du vieux Raphael, le célèbre Wystan Sheeler, avait essayé de le détourner de sa « lubie de tambour » (car c'est ainsi que le docteur Sheeler qualifiait ce désir, s'efforçant, peut-être, d'en affaiblir le pouvoir sur l'esprit du malade) – il avait souligné qu'un acte aussi bizarre, capricieux en fait, aurait inévitablement pour effet d'éclipser les nombreuses choses essentielles que Raphael avait accomplies pendant sa vie. Il *avait*, après tout, construit le manoir des Bellefleur. Il n'existait rien de semblable dans les Chautauquas – le château du pauvre Hans Dietrich n'avait absolument rien de sa grandeur ni de son ambition, et la monstruosité gothique médiévale érigée en bas du fleuve par le frère du « baron des céréales » Donoghue était, au mieux, un pavillon de chasse et de pêche. Raphael avait été, n'est-ce pas, l'un des fondateurs du parti républicain, au moins dans cette partie du

Nord, et il avait construit son empire de houblon à partir de rien, assurant, à son apogée, le salaire hebdomadaire de plus de trois cents ouvriers... Tout le monde savait qu'il avait reçu royalement : des juges de la cour suprême, dont le formidable Stephen Field, avaient été ses hôtes au château, le roi de la brasserie, Keeley, les sénateurs Kloeppmaister et Fox, le prince de Galles en visite, le secrétaire d'État Seward, le ministre de la Guerre Schofield, les procureurs généraux Speed, Stanbery, Hoar, Taft, et Nathan Goff après qu'il eut quitté son poste de ministre de la Marine, et bien sûr il y eut des visites plus brèves de Schuyler Colfax du temps où il était vice-président, et de Hamilton Fish juste après le célèbre épisode du *Virginus*, et même, un après-midi, James Garfield quand il faisait campagne pour être président. Chester Arthur devait venir passer un week-end à Bellefleur, mais au dernier moment la maladie de sa femme le retint à Washington ; Ulysses Grant avait accepté une invitation mais il omit de se présenter ; et bien sûr il y avait le mystérieux « Abraham Lincoln » qui avait trouvé refuge à Bellefleur, où il devait passer le reste de ses jours.

(Le docteur Sheeler n'avait jamais parlé avec cet individu, car Raphael le séquestrait la plupart du temps, mais il l'*avait* aperçu directement à plusieurs reprises – et il était vrai que cet homme âgé ressemblait à feu le président. Décharné, les joues creuses, le visage mélancolique, visiblement intelligent, et une barbe rappelant celle de Lincoln : mais il était beaucoup plus petit que Lincoln, il ne mesurait probablement pas plus d'un mètre soixante-dix, et donc, bien sûr, ce n'était pas lui ; ce ne pouvait être lui ; et pourquoi Raphael persistait dans cette folie, ou croyait sincèrement que ce n'en était pas une, le docteur Sheeler ne pouvait le déterminer. Peut-être, atteint par une sénilité précoce, le pauvre Bellefleur avait *tellement* eu envie d'être un personnage politique marquant, ou, à défaut de cela, une relation intime d'une personnalité du monde politique, qu'il avait inventé son propre Abraham Lincoln ?... Sur ce qui devait être son lit de mort Raphael se « confia » au docteur Sheeler : pendant qu'il était président des États-Unis Lincoln avait été sur le point de s'effondrer, et même de se suicider, saisi par la panique, la culpabilité et l'horreur à cause des milliers et des milliers de morts que l'Union avait subies, et tout à fait écœuré par le comportement et l'arrogance du ministre de la Guerre, Cameron, et bien sûr par la méchanceté du Congrès, et l'agitation du pays dans son ensemble, même dans les régions où aucun combat actif ne se déroulait, et (bien qu'à l'époque il ne l'eût admis devant personne) il savait qu'il avait eu tort d'emprisonner tant de civils dans l'Indiana et ailleurs, simplement parce qu'il les avait soupçonnés d'avoir des sentiments proesclavagistes, il *savait* qu'il

s'était mal comporté et devait être puni. Ainsi, aidé par Raphael Bellefleur, en lequel il avait reconnu une âme sœur, l'homme abattu par le chagrin avait conçu le projet d'engager un acteur pour le « tuer » en public, et de laisser reposer après sa « mort » un cadavre de cire habilement imité, à la vue des milliers d'Américains endeuillés, tandis que Lincoln lui-même, libéré de sa mortalité, se retirerait dans le paradis des Chautauquas, sur l'invitation permanente de Raphael. Tout cela s'était réalisé à merveille, affirma Raphael, et Lincoln avait passé ses dernières années à moitié reclus dans la propriété, se promenant dans les bois, contemplant le lac et les montagnes, lisant Platon, Plutarque, Gibbon, Shakespeare, Fielding et Sterne, et jouant, les longues soirées d'hiver où le château était bloqué par les neiges, aux échecs et au trictrac avec son hôte, qui devenait lui-même un reclus. C'était peu de temps après l'« assassinat » de Lincoln, dit Raphael au docteur Sheeler, qu'il avait émis en partie le souhait d'organiser sa propre mort de cette façon irrévocable et sans effusion de sang.)

Mais pourquoi Raphael voulait-il se moquer de sa propre dignité et profaner son corps, en insistant pour que ses héritiers le fissent écorcher pour faire de lui un *tambour* ? Le docteur Sheeler ne comprenait pas, tout simplement.

Raphael considéra poliment la question. Dans ses dernières années il se déplaçait avec lenteur et recherche, tel un patricien ; le moindre de ses actes, même le petit fait apparemment anodin de soulever une tasse de thé, était mesuré et ironique, et donnait une impression de tension à ceux qui le regardaient. Si le zèle avait marqué les trois quarts de sa vie, ce fut l'ironie qui domina la fin de son existence. « Me demandez-vous, dit-il finalement, pourquoi j'ai choisi un *tambour* plutôt qu'un autre instrument ?... Si c'est là votre question, je peux seulement vous dire que c'est la première idée qui m'est venue à l'esprit. Parce que nous avons, vous voyez, un tambour de cavalerie sous la main. »

Le docteur Sheeler choisit d'ignorer le sarcasme de son patient, modulé d'une façon aussi exquise. Il dit, doucement : « Je veux dire, monsieur Bellefleur, pourquoi souhaitez-vous vous moquer de vous-même en mutilant votre corps de cette manière ? Je ne vois aucun précédent justifiant un acte aussi extraordinaire.

– Est-ce de la moquerie ? demanda le vieil homme en fronçant les sourcils. J'aurais plutôt cru qu'il s'agissait d'une sorte d'immortalité.

– Ah, l'immortalité ! Être tendu sur un instrument de musique grossier, dont vos héritiers devront, d'après vos instructions, jouer plusieurs fois par jour !... C'est pour le moins, dit le docteur Sheeler,

une notion très inhabituelle.

– J’ai prévu un lieu de repos conventionnel. J’ai dessiné un beau mausolée, qui sera fait de marbre blanc italien, avec de gracieuses colonnes corinthiennes, et des anges androgynes charmants aux yeux de marbre teinté, et Anubis en personne y montera la garde, dit Raphael, en traînant sur les syllabes. Malheureusement il n’y a personne pour le partager avec moi. Mme Bellefleur, comme vous le savez, s’est suicidée d’une façon très mystérieuse ; et ses fils Rodman et Samuel ont entièrement, entièrement disparu. Et je soupçonne qu’il y a peu de chances qu’on les retrouve jamais – même après ma mort, je doute qu’ils reparassent. Lamentations est mon unique héritier, et vous voyez ce qu’il est devenu.

– C’est un jeune homme solide et généreux.

– C’est un idiot. Et sa femme Elvira : vous savez, bien sûr, qu’elle est retournée dans la maison de ses parents, provisoirement, affirme-t-elle, pour y avoir son bébé, car elle prétend que l’atmosphère du manoir est perturbante ?... Je doute que cette jeune femme obstinée revienne ici tant que je suis en vie.

– Elle vous aime, mais il est très possible qu’elle *soit* perturbée par l’atmosphère. Cette nouvelle idée que vous avez...

– Elle m’aime ! dit Raphael avec mépris. Bien sûr qu’elle ne m’aime pas. Pas plus que mon fils. Et je ne tiens pas non plus à ce qu’ils m’aiment. C’est à cause de *cela*, vous voyez, que mes souhaits doivent être exécutés à la lettre.

– Ça ?... demanda le docteur Sheeler, déconcerté.

– Ça », répondit Raphael d’un ton péremptoire.

Après avoir été tenu à l’écart pendant des années le docteur Sheeler fut rappelé à Bellefleur, pour soigner Raphael (qui avait vieilli considérablement, depuis sa dernière défaite aux élections) : il souffrait d’une « circulation paresseuse », d’insomnies et de dépression chronique. Il apparut clairement au médecin que son patient avait renoncé à la vie, même lorsqu’il réclamait d’une voix languissante et traînante les médicaments convenant à son état. Il errait souvent dans le jardin muré, sous la pluie, ou marchait d’un pas lent le long de la rive du lac, s’appuyant pesamment sur sa canne, son pince-nez, retenu par un élastique, s’envolant loin de son visage. Il ne se préoccupait plus de changer souvent son linge, ni même de se raser ; ses sourcils étaient devenus poivre et sel ; il se parlait à lui-même, tout haut, en grinçant des dents, revivant

d'anciennes batailles.

Trois fois il s'était présenté pour être élu gouverneur, et trois fois il avait perdu ! Et la troisième défaite avait été la plus humiliante. Tant de milliers de dollars gaspillés... tant de son esprit, de son énergie, de son idéalisme... Il y avait eu, bien sûr, des éditoriaux sauvages contre lui. Il y avait eu des portraits satiriques grossiers, de viles caricatures. Des « révélations » diffamantes faites par des gratte-papier : LES BELLEFLEUR TRAITENT MIEUX LES COCHONS QUE LES CUEILLEURS DE HOUBLON. Et : LES OUVRIERS DES BELLEFLEUR MEURENT COMME DES MOUCHES. En plein milieu de sa campagne il s'était précipité chez lui pour entamer le nettoyage des baraquements, qui *étaient* assez sales, mais il était trop tard, la grippe faisait déjà des ravages ; et l'été n'était pas alors exceptionnellement humide ; et l'été suivant aussi, quand il n'avait pas réussi à trouver assez d'ouvriers pour travailler dans les champs, et que le houblon avait mûri trop tôt et avait commencé à pourrir... Des milliers et des milliers de dollars avaient pourri. La jungle verte, ces hectares de verdure, les vignes qui serpentaient de gauche à droite autour des échalas, une mer de feuilles vertes, luxuriante, débordante, pourrissant dans la chaleur humide du soleil. *Et tout le monde s'était réjoui de savoir qu'il était ruiné.*

Hayes Whittier aussi l'avait trahi. Le fils tuberculeux de Hayes était finalement mort – le pavillon au bord du lac Noir ne l'avait pas sauvé – mais c'était à cause de la mort de son fils que Hayes s'était retourné contre lui, et était peut-être même (les récits différaient, bien entendu) intervenu contre lui publiquement, pendant les derniers jours de sa campagne vouée à l'échec. Hayes avait été amoureux de Violet. Ou il s'était comporté comme s'il l'avait été. Frappé, avait-il dit, par une expression « hantée » de son visage. (Son attachement morbide pour ce menuisier hongrois simple d'esprit dont Raphael avait peut-être oublié le nom !) Il avait semblé à Raphael que la passion sentimentale de Hayes pour Violet avait augmenté à mesure que les forces de son fils diminuaient. Il la contemplait avec des yeux rêveurs, le regard perdu dans le vide. Il était impatient de l'accompagner à des réceptions et à des dîners et même, à l'occasion, à de somptueuses funérailles mondaines à Vanderpoel – son attitude défaillante d'amour contrastant comiquement avec sa corpulence, ses favoris gonflés et ébouriffés et son épouse redoutable (Hortense Frier, la fille du chef du diocèse, une femme à la poitrine de granit), et sa réputation de leader le plus perspicace et le plus audacieux du parti républicain. Qu'il eût trahi d'autres hommes, par nécessité, comme il le prétendait, et entraîné la mort prématurée de l'un d'entre eux au moins (Hugh Bowell,

après sa tentative d'être élu sénateur), avait paru à Raphael être une preuve de son autorité : il n'avait jamais rêvé que Hayes pût se retourner contre *lui*.

Emmenez-moi avec vous à Washington, l'avait supplié Violet, ce matin d'avril crucial (la veille, se rappela Raphael hors de propos, du dimanche des Rameaux), je ne supporte pas de rester à Bellefleur quand vous n'êtes pas là, et Raphael, irrité par la brusque bêtise de sa femme, dit, agacé : Ma chère, je ne serai absent que deux jours ! Le voyage en voiture vous épuiserait, et ensuite nous devrions rentrer immédiatement..., ce *n'est pas*, vous le savez, une partie de plaisir. Dites alors à nos invités de retarder leur visite, demanda Violet. Certainement pas, répondit Raphael, la regardant derrière son pince-nez, ai-je bien entendu ? Dites à nos invités... ! Mais, dit Violet, les Whittier sont si... si... Parlez-vous de *Monsieur et Madame Whittier* ?... répliqua Raphael d'un ton énigmatique. Elle faisait les cent pas dans la pièce comme une actrice jouant la folie, elle avait même réussi à défaire des mèches de ses cheveux, et elle parut entêtée et dépourvue de tout charme à son mari : car elle *interprétait* de travers sa foi même, sa foi conjugale inviolable, en elle. Qu'*elle* pût même penser qu'il la croyait capable de succomber aux attentions importunes de Hayes Whittier !... C'était infâme, c'était innommable. Raphael attrapa son ombrelle lavande, cet objet stupide, français, enrubanné, et la lança d'un coup de pied à l'autre bout de la pièce. Madame, cria-t-il d'une voix profondément blessée, vous souillez l'air même de notre demeure, avec ce genre de sentiments que je ne peux m'empêcher de pressentir, et que je rejette de toutes mes forces !

Beaucoup plus tard, alors que le voyage à Washington était terminé et ses maigres résultats oubliés, Raphael eut l'occasion de dîner avec Hayes et plusieurs autres messieurs à Manhattan, et il remarqua la froideur manifeste de Whittier, ses « bonnes manières » contraintes, et il conclut – avec soulagement et reconnaissance – que sa foi maritale en la vertu de Violet avait été bien placée : elle n'avait *certainement* jamais été la maîtresse de cette créature bedonnante à favoris, même une seule nuit : l'idée même lui paraissait obscène. Et comment va Mme Bellefleur, demanda Hayes entre le cognac et les cigares, un peu tardivement, sans vraiment regarder Raphael en face, et ce dernier répondit sèchement : Violet va bien.

« Peut-être voulez-vous vous avilir, dit prudemment Wystan Sheeler, parce que vous éprouvez, sans vraiment le formuler, de la

culpabilité à propos de votre femme...

– Pas du tout, dit Raphael. C'est plutôt *elle* qui doit se sentir coupable, et éprouver aussi de la honte. Car ne m'a-t-elle pas trahi ?... n'a-t-elle pas trahi ses serments, en se suicidant d'une manière aussi gratuite ?

– La culpabilité dont je parle, dit le docteur Sheeler, n'est pas consciente. Ce n'est pas une culpabilité *vérifiée*. C'est plutôt...

– *Elle* a honte, comme les autres, dit Raphael d'une voix lasse et terne.

– Ce type de culpabilité est, plutôt... »

Raphael se mit brusquement à rire. Appuyé contre ses oreillers, transpirant à cause d'une sérieuse grippe qu'il avait attrapée, autant que son médecin pût en juger, à la suite d'une imprudente promenade de minuit au bord du lac, sous une pluie battante, le vieillard semblait à la fois distrait et péniblement *lucide*. Il crispa une partie de son visage et faillit lancer un clin d'œil au docteur Sheeler très alarmé. « Pardonnez-moi, dit-il en cherchant à reprendre haleine, mais j'ai été forcé de penser à... à... mon grand-père Jean-Pierre..., auquel, comme vous le savez, je pense rarement..., car je ne l'ai jamais connu, il était mort depuis longtemps quand je suis né..., depuis très longtemps..., et s'il n'était pas mort, lui et les autres, les malheureux autres, *je* ne serais jamais né, et alors... ! Et alors..., il y a inévitablement des choses auxquelles on *ne* pense *pas* si on veut rester sain d'esprit..., jusqu'au moment où... où elles apparaissent au grand jour... Mais je disais... je crois avoir perdu le fil de mes paroles... »

Le docteur Sheeler posa la main sur le front fiévreux de l'homme et tenta de le calmer. « Nous parlions seulement d'une question théorique, dit-il doucement, et peut-être n'est-ce pas le moment...

– La culpabilité, dit Raphael, repoussant la main du médecin, celle de ma femme ou la mienne, ou celle que vous proposez, peu importe. La culpabilité, la honte et... et tout le reste. Et brusquement je me suis surpris à penser à l'un des projets de cette vieille crapule : la vente de fumier de "wapiti" dans la vallée d'Eden. Du fumier spécial venu de l'Arctique, la meilleure qualité de fumier, vingt-cinq wagons de fumier, je crois me rappeler, vendu à soixante-quinze dollars le chargement à des fermiers idiots !... Et ils l'ont acheté, ils l'ont acheté », dit Raphael, se remettant à rire, en respirant avec peine. Les larmes jaillirent de ses yeux étroits couleur de pierre. « Du fumier de wapiti. Cette vieille crapule cinglée. Pas étonnant qu'il soit mort comme ça, comme il le *devait*... Et Louis

et... et les autres... Car s'ils n'étaient pas morts *je* n'aurais jamais vu le jour : ni moi, ni Fredericka, ni Arthur. Et voilà. Et donc, docteur Sheeler, vous voyez, dit-il, riant si fort que sa poitrine enfoncée commença à se gonfler, il y a, au fond, du fumier de wapiti. Vos théories..., ma culpabilité..., la sienne..., la leur..., celle de tout le monde : du *fumier de wapiti*. Le plus beau *fumier de wapiti* de qualité supérieure, riche en azote, de tout l'Arctique. »

Le docteur Sheeler s'écarta du lit du malade, et le regarda d'un oeil assez froid. Après un long silence, pendant lequel Raphael continua de rire avec un abandon qui seyait mal à son état et à sa stature, le bon médecin dit : « Monsieur Bellefleur, je ne saisis pas le motif de votre gaieté. »

Mais Raphael, qui était en train de mourir, rit de plus belle.

Ainsi *mourut* le célèbre Raphael Bellefleur, car, manifestement, l'un des aspects les plus sinistres de la malédiction des Bellefleur était qu'il fallait mourir... jeune ou vieux, volontiers et avec empressement, ou avec répugnance : impossible d'y échapper, on *devait* simplement mourir.

Sur un lit de douleur ou dans un lit inconnu. Dans le lac, ce lac mystérieux aux couleurs sombres ; ou à cheval ; ou dans des « accidents » flamboyants ; ou à la suite d'un simple faux pas dans la maison – en glissant en bas des escaliers du Grand Hall, par exemple, ou à cause d'une griffure de chat infectée. Les Bellefleur ont tendance à avoir des morts intéressantes, observa une fois Gideon, de nombreuses années avant *sa* propre mort ; mais son observation n'était pas nécessairement juste.

La mort de Raphael, par exemple, ne fut pas particulièrement intéressante. Arrêt du cœur causé par une grippe sérieuse ; et puis, bien sûr, il était vieux, tout simplement : il avait vieilli prématurément. Il mourut, non dans son lit confortable à baldaquin, mais sur le plancher du salon de Violet, qui avait été conservé dans l'état précis où elle l'avait laissé la nuit de son suicide. (Comment le vieil homme malade avait-il pu se traîner jusque-là, personne ne put le deviner. Il avait paru, le jour précédent, entièrement dépourvu d'énergie.) Il mourut dans la chambre de Violet très tard un soir de juin et un domestique le trouva le lendemain matin, la face contre le tapis, près du clavicorde. La couverture de brocart vert avait été arrachée du banc, mais le clavier était resté fermé.

Bien sûr on le pleura dans tout l'État, et même ses vieux ennemis, et les nombreux hommes qui s'étaient moqués de lui et l'avaient

ridiculisé dans son dos furent impressionnés par sa disparition. Raphael Bellefleur, qui avait construit ce château monstrueux, mort !... Mort comme n'importe qui d'autre !

Le vieux Hayes Whittier, confiné dans son fauteuil roulant, éclata en sanglots, dit-on, lorsqu'il apprit la nouvelle.

« C'est la fin de notre grande ère, dit-il. L'Amérique ne reverra jamais *rien* de pareil. » (Les *Mémoires* de Whittier, publiés à titre posthume, furent d'une discrétion décevante concernant sa vie privée, quoique restant d'une franchise pleine d'audace au sujet de sa vie publique, mais on put conclure, au ton de résignation mélancolique qu'il employait pour parler de la « belle Anglaise » au visage « hanté » qui était la maîtresse du manoir des Bellefleur, qu'il n'avait jamais été l'amant de Violet.)

Le grand homme mourut donc, lui qui avait été, à l'apogée de sa gloire, milliardaire : et son unique héritier, Lamentations de Jérémie, n'eut pas l'audace de désobéir aux clauses de son testament. Le cadavre fut écorché, la peau traitée et tendue sur la carcasse d'un tambour de cavalerie, qui resta des dizaines d'années à sa place attitrée, sur le palier du rez-de-chaussée dans le Grand Hall. Le tambour fut considéré, dans son genre, comme un instrument assez beau. Il n'avait pas, évidemment, la grâce du clavicorde de Violet – mais il avait un certain charme.

Le tambour de peau ne fut utilisé que de rares fois comme l'avait souhaité Raphael, et lors d'occasions très importantes (à la naissance de Jean-Pierre II, le dernier coup de minuit la veille du jour de l'an 1900, le jour anniversaire de la mort de Raphael) un domestique en uniforme, une sorte de maître d'hôtel à tout faire, qui avait été petit tambour durant la guerre civile, en joua. Après le départ de ce serviteur Jérémie lui-même essaya de s'acquitter de cette tâche, en claquant des dents, les baguettes glissant sans cesse de ses doigts engourdis ; et ce fut tout. Personne ne voulait battre le tambour de peau, et moins encore l'entendre. Car il émettait un son extraordinairement pénétrant qui était difficile à oublier.

Au lieu de cela, et Raphael n'eût jamais pu le prévoir, le tambour de peau devint invisible.

Bien sûr il se trouvait sur le palier, il était toujours là, mais personne ne le voyait, même la domestique qui le dépoussiérait par habitude ne le voyait pas, et ce fut seulement quand Leah prépara le château pour la célébration du centième anniversaire de l'arrière-grand-mère Elvira qu'on prit conscience de son existence : et alors,

brusquement, on le considéra avec horreur, dégoût et gêne ; et bien entendu quelqu'un (très probablement Leah) l'emporta pour le mettre « en sûreté ».

Et dans un placard, ou dans le grenier, ou dans les recoins les plus obscurs de la cave, le tambour de peau demeura, aussi longtemps que le manoir des Bellefleur resta debout.

L'enfant traître

Au cours de ce dernier été commença, d'abord en secret puis tout à fait ouvertement, un combat entre le père et la mère de Germaine : à propos d'elle, pour elle, un combat dont *elle* était l'enjeu.

Lequel d'entre nous aimes-tu ? chuchotait Leah, lui agrippant très fort les épaules. Tu dois choisir ! *Choisis*.

Et Gideon, en secret, s'accroupissant devant elle, lui attrapant aussi (mais plus doucement) les épaules : Veux-tu venir voler avec moi, Germaine, un de ces jours ? Dans un des petits avions ? Dans l'un des Cub ? Ça te plairait beaucoup, tu n'aurais pas peur du tout. Juste toi et ton papa, pendant une heure, le temps d'aller au mont Blanc et de revenir, tu verrais toutes les rivières et les lacs et même cette maison, du ciel, et ici personne ne le saurait jamais !...

Le combat était invisible. Pourtant on le percevait. Comme un mouvement de balançoire : d'un côté, puis de l'autre, d'un côté, puis encore de l'*autre*. Car l'autre exigeait tout ce que le premier avait. Et puis de nouveau le premier exigeait. Et ensuite cela recommençait...

C'était très étrange, comme un rêve qui ne finirait jamais mais continuerait de se dérouler dans le tumulte malgré tous les efforts du dormeur pour se réveiller. C'était très vilain. Cela poussa la petite fille (qui avait, au mois de juin de cette année, exactement trois ans et dix mois) à se cacher dans le long placard étroit tout noir de la nursery, où l'on rangeait les vêtements et les jouets qui ne servaient plus ; ou tout en bas du jardin, derrière la nouvelle haie.

Elle fourrait ses doigts dans sa bouche : d'abord un, puis deux, puis trois. Elle apprenait à être prudente. Car une fois, sur la terrasse, faisant semblant de lire le journal par-dessus l'épaule de sa mère, elle se *mit* à lire tout haut, en poussant des cris et des rires, brusquement très excitée, et Leah se retourna vers elle stupéfaite – assez désagréablement, en fait.

Mon Dieu, s'exclama Leah, tu sais lire... Tu sais *lire*.

Germaine battit en retraite, se cognant contre l'une des chaises en fer forgé dans son excitation. Son visage était en feu.

Mais qui t'a appris ? demanda Leah.

Germaine, fourrant un doigt dans sa bouche, ne répondit pas.

Quelqu'un a dû t'apprendre, dit Leah. Est-ce ton oncle Hiram ? Ou bien Lissa ? Vida ? Raphael ? Est-ce ton père ?

Germaine secoua la tête, soudain muette. Elle resta debout, obstinée et timide, deux doigts dans la bouche, la tête baissée, regardant par en dessous Leah stupéfaite, presque en colère, sans rien trouver pour se défendre.

Tu n'as pas appris toute seule, n'est-ce pas, dit Leah, en fouillant dans les vieux livres de Bromwell ? Tous ces vieux livres dans la nursery ? Tu *ne peux pas* avoir appris toute seule.

Germaine cligna des yeux, regardant sa mère attentivement.

Ou bien t'ai-je appris *moi-même* à lire, sans le savoir ? Ces matinées sur la terrasse, à parcourir les journaux... Leah contempla la petite fille, perplexe. Elle chercha sa boîte de cigarillos et la secoua pour en faire sortir un dans sa paume : bien que fumer la fît tousser, et qu'elle se fût juré d'y renoncer bientôt. Pourquoi ne réponds-tu pas, pourquoi as-tu l'air si coupable ? demanda Leah. Ce *n'est pas* ton père hein ? Comme s'il avait le temps !

Elle apprit donc à être prudente.

Sac d'Os, elles l'appellent, chuchota Leah. Les femmes. Les filles qu'il poursuit. *Sac d'Os*. Et certaines d'entre elles, les plus jeunes, l'appellent même *Vieux Sac d'Os*. Tu imagines !... Gideon Bellefleur qui a une aussi haute opinion de lui-même !

Très tôt le jour du mariage de Morna, où tout le monde était debout depuis l'aube, et la maison en ébullition. Quand Leah renvoya l'une des femmes de chambre, en larmes, parce que la maladroite ne parvenait pas à donner la forme requise à son chignon.

Elle n'arrivait pas à décider si Germaine devait porter une robe de satin jaune avec un nœud au col (qui serait assortie à sa propre robe de satin jaune), ou une robe de coton à pois avec de longs rubans blancs. Elle ne pouvait décider s'il fallait laisser les cheveux tirebouchonnés de Germaine tels quels, éparpillés dans le dos de la pauvre fillette (qui, bien sûr, avait ces anglaises en horreur), ou si elle devait les broser rapidement, les relever comme les siens, en les fixant avec des barrettes en or, en y glissant un brin de muguet.

Tu sais..., on se moque de lui dans son dos, et on l'appelle Vieux Sac d'Os ! dit Leah. Mais bien sûr tu ne dois le répéter à personne. Tu ne dois même pas me poser de questions. Je suppose que je n'aurais pas dû te le dire..., tu vas garder un souvenir si vil..., si déçu..., si *triste* de ton père grand et puissant...

Et au petit déjeuner, qui fut hâtif, Leah s'était penchée pour embrasser Germaine, mais en fait pour lui chuchoter à l'oreille (*presque* à portée de voix de Gideon) : *Vieux Sac d'Os !*

Mais pourquoi disait-on cela ?

Parce qu'il était si maigre maintenant.

Et pourquoi était-il si maigre ?

L'accident d'automobile, le traumatisme, les disputes, une nourriture irrégulière, trop d'alcool, des absences trop longues, et maintenant cette histoire, cette histoire cinglée d'avions qu'il pilotait, et avec quel égoïsme... Et je ne serais pas surpris (chuchotaient les gens) qu'une autre femme soit impliquée dans cette affaire. Là-haut à Invemere. Une autre, une autre, une *autre* femme.

Vieux Sac d'Os : avec son visage jaune, creusé, d'oiseau de proie : si agité la plupart du temps qu'il ne pouvait se tenir tranquille, qu'il ne pouvait même s'asseoir, parce que son esprit roulait sur la piste de départ et s'envolait dans le ciel, s'élevant toujours, s'élevant dans le ciel, et son cœur bondissait à cette idée, poursuivant le Hawker Tempest, le suivant vers sa destination secrète quelque part au nord du lac Larme-de-Nuage. Tourmenté la plupart du temps, et incapable de dormir, à tel point qu'il avalait couramment un litre de bourbon par jour, simplement pour arriver à *dormir* après l'excitation du ciel ; mais il y avait aussi, il y avait aussi des jours où il avait l'esprit trop épuisé pour seulement se lever de son lit et s'habiller, et à onze heures ou onze heures et demie sa mère venait frapper timidement à sa porte, disant : Gideon ? Gideon ? Tu vas bien ? C'est Cornelia, est-ce que tu vas *bien* ?

« Je m'oppose, dit Gideon, alors qu'ils se rendaient au mariage de Morna, tous les trois assis sur le siège arrière de la plus petite limousine Rolls, la glace de séparation bien fermée, je m'oppose particulièrement à ton comportement obsessionnel. À ton obsession morbide de l'enfant.

– Que diable vas-tu raconter !... répondit Leah en riant.

– Ton *intérêt* pour elle.

– Elle n’a que trois ans, elle a besoin de sa mère, il est tout à fait ordinaire que les mères et leurs filles soient inséparables, dit Leah, en regardant par la vitre. Et après tout, tu n’as pas de temps à lui consacrer.

– Tu n’étais pas comme cela avec Christabel.

– Qui ? Ah, Christabel ! Mais elle avait Bromwell, c’était entièrement différent, dit rapidement Leah. C’étaient des jumeaux, et... et... cela semble si loin maintenant.

– Tu la caresses et tu la brutalises, dit Gideon, comme tu l’as fait ce matin au petit déjeuner, et d’après mes parents c’est ce que tu fais constamment, tu ne la laisses jamais disparaître de ta vue. Comme si elle était beaucoup plus petite. Comme si c’était un bébé.

– Elle n’a que trois ans ! N’est-ce pas, chérie ? »

Germaine, assise entre ses parents, feignit d’être très intéressée par son livre de coloriage. Avec des crayons violet, orange, vert et écarlate elle coloriait un arc-en-ciel qu’elle avait dessiné elle-même, et qui s’arrondissait par-dessus le motif sans grand intérêt d’une ferme et d’une grange qu’elle était censée peindre. Dans sa robe jaune de satin avec un gros nœud au col, et ses élégantes chaussures neuves de cuir verni, elle ne se sentait pas très à l’aise, mais elle s’obligea à rester immobile ; car sinon Leah la punirait.

« Elle a presque quatre ans. Elle est très mûre pour son âge, dit Gideon. Ce *n’est plus* un bébé.

– Mais tu ne connais rien aux enfants, n’est-ce pas, dit Leah. *Toi !...*

– Je ne pense pas à moi, dit Gideon d’un ton égal, je ne pense qu’à *elle*.

– Tu ne penses à personne d’autre qu’à toi-même.

– Ce n’est pas vrai.

– Même tes autres..., tes autres..., tes autres *intérêts* , dit Leah, avec un petit sourire figé, se détournant encore de son mari, ne sont qu’une façon de penser à toi-même.

– Nous n’allons pas discuter de cela maintenant, dit Gideon.

– Nous n’en discuterons pas du tout : cela ne m’intéresse pas.

– Il ne s’agit pas que de mon objection, dit Gideon, mais aussi de

celle de mes parents, et même Ewan dit qu'il a remarqué...

– Ewan !... s'écria Leah. Il est encore moins à la maison que toi.

– Et Lily, et Aveline...

– Ah, les Bellefleur se liguent contre moi ! se mit à rire Leah. Les redoutables Bellefleur du lac Noir !

– Et Della aussi.

– Della ! Mais c'est un mensonge, dit Leah avec colère.

– D'après ma mère...

– *D'après ta mère !* Elles n'ont donc rien d'autre à faire, ces vieilles femmes ridicules, qu'à répandre des ragots sur mon compte ?

– Tu perturbes Germaine avec ta façon de t'occuper constamment d'elle, avec ton attention permanente, et même quelquefois par ta manière de la regarder, dit Gideon, toujours de la même voix. Je l'ai remarqué moi-même : cela m'effraierait. »

Leah renifla avec impatience. « *Toi.* Cela te ferait peur à *toi.*

– Je ne veux pas dire qu'elle ne t'aime pas. Bien sûr qu'elle t'aime. C'est une petite fille merveilleusement douce, elle t'aime, mais en même temps..., en même temps, Leah..., tu ne sais vraiment pas ce que je veux dire ?

– Non.

– *Vraiment pas ?*

– Non. Je t'ai dit non.

– Ton caractère obsessionnel, ta morbidité...

– *Mon caractère obsessionnel ! Ma morbidité !* Tu t'es mis à délirer à force de voler, n'est-ce pas, là-haut tout seul dans le ciel, où tu peux poursuivre tes pensées cruelles et égoïstes sans interruption ! Bien sûr que sa mère doit l'aimer : son père n'éprouve absolument aucun sentiment pour elle !

– Leah, c'est ridicule. Je t'en prie.

– Eh bien..., lui poserons-nous la question ?

– Leah.

– Elle est assise là à faire semblant de ne pas écouter, hein ! Lui demanderons-nous si son père l'aime ?... ou si sa mère n'est pas *la seule personne au monde qui l'aime.* »

Mais Germaine ne leva pas les yeux. Elle coloriait maintenant son

arc-en-ciel avec un crayon écarlate très vif.

« Suppose que tu aies à choisir, dit doucement Leah. Entre ton père et ta mère.

– Leah, je t'en prie...

– Germaine, dit Leah, touchant l'épaule de la fillette, tu m'écoutes ?... tu comprends ? Suppose, juste pour t'amuser, que tu aies à choisir. Entre ton père et moi. »

Mais la petite fille ne regarda ni à droite ni à gauche. Elle resta penchée sur son livre de coloriage, se mordant la lèvre inférieure.

« Laisse-la tranquille, Leah », dit Gideon, tendant le bras pour prendre la main gantée de jaune de sa femme. « Tu sais que ce n'est pas bien. Ça ne te ressemble pas.

– Mais c'est juste pour jouer, pour s'amuser, dit Leah, retirant sa main. Les enfants adorent jouer ; ils inventent les choses les plus baroques : ils inventent des mondes entiers ! *Tu* ne peux pas le savoir, puisque tu t'es coupé de tes enfants. Alors Germaine, dis-nous simplement, en secouant la tête d'un côté ou de l'autre, lequel d'entre nous tu choisis. Si tu y étais obligée. Si tu devais vivre avec l'un ou l'autre de nous pour le reste de ta vie.

– Leah, vraiment, dit Gideon, mal à l'aise, ce n'est pas ce que je veux dire par...

– Germaine ? Pourquoi fais-tu semblant de ne pas entendre ? »

Mais la petite fille n'entendait *pas*.

Elle continua de colorier, et quand le crayon écarlate se brisa en deux elle se servit simplement du plus gros morceau, et poursuivit son travail, sans lever les yeux.

Maintenant l'arc-en-ciel était large, il était immense, recouvrant la maison, la grange et la terre.

« Tu la perturbes, dit Gideon. C'est exactement ce que je veux dire.

– C'est *toi* qui as commencé, et maintenant tu as peur, chuchota Leah. Tu as peur qu'elle ne te choisisse pas *toi*.

– Mais elle n'a pas besoin de choisir..., c'est faux, c'est mélodramatique...

– Qui es-tu pour dire que quelque chose est *faux* ! rit Leah. Toi entre tous !

– J'ai commis une erreur en te parlant, dit Gideon avec colère. Tu

ne te préoccupes nullement du bien-être de Germaine, c'est visible.

– Mais si ! Absolument ! Je lui donne le droit de choisir, en cet instant même, je lui accorde un privilège que peu d'enfants ont : et quelle est ta décision, Germaine ? Secoue simplement la tête à droite ou à gauche...

– Arrête, Leah. Tu dois savoir que tu la perturbes.

– Germaine ?

– Si tu veux, je demande au chauffeur de s'arrêter et de me laisser sortir. Je peux monter dans la voiture de mes parents. Je serai heureux de te laisser seule...

– *Germaine ? Pourquoi fais-tu semblant de ne pas entendre ?* »

Leah se pencha très bas, scrutant le visage de l'enfant. Elle vit avec quelle obstination sa fille fixait son livre de coloriage, et *refusait* de lever les yeux.

« Comme tu es vilaine ! Comme tu es vilaine, de faire semblant de ne pas entendre ! dit Leah. C'est comme si tu me mentais. C'est exactement comme un mensonge... »

Mais la petite fille n'entendit *pas*.

Elle choisit un autre crayon, un crayon blanc très sale, et commença à le passer sur l'arc-en-ciel, en traçant de gros traits rapides et négligés.

Plus tard, quand elles furent seules, Leah se baissa et attrapa très fort les épaules de Germaine. Un long moment elle ne dit rien, elle était si en colère. Les légères rides sur son front étaient devenues profondes ; son teint était parcouru de rougeurs, tant elle était indignée. Germaine voyait sans le vouloir combien les cheveux de sa mère s'étaient éclaircis : on apercevait son cuir chevelu, et son crâne paraissait étrangement, grossièrement divisé, comme si l'os poussait irrégulièrement, en plaques qui ne se rejoignaient pas tout à fait. Elle était hagarde, et pas belle du tout, même dans sa robe jaune, avec des rangs de perles autour du cou...

« Égoïste que tu es ! dit Leah en la secouant. Égoïste ! Vilaine ! *Traîtresse* ! Ne l'es-tu pas ? Tu sais que tu l'es ! »

L'étang disparu

Où, se demandait tout le monde, était le pauvre Raphael ?...

L'enfant trop petit avec son teint pâle, brouillé, et cette expression furtive teintée d'une ironie mélancolique, le fils d'Ewan qui ne pouvait être, songeait ce dernier, son propre fils, ni celui d'aucun Bellefleur, apparut de moins en moins souvent cet été-là jusqu'à ce que, finalement, un matin, on découvrit qu'il s'était simplement envolé.

Raphael, appelèrent-ils, Raphael ?...

Où te caches-tu ?

Aux réunions de famille Raphael s'était toujours montré distrait et peu empressé, et il était si souvent absent (il ne s'était pas rendu, par exemple, au mariage de Morna) qu'il fallut plusieurs jours avant que quiconque *s'aperçût* réellement de son absence. Et cela seulement parce que l'une des femmes de chambre des étages supérieurs rapporta à Lily qu'il n'avait pas dormi dans son lit depuis trois nuits.

Ils partirent le chercher du côté de l'étang du Vison, bien sûr. Albert était en tête, appelant son nom... Mais où était l'étang du Vison ? Il semblait, curieusement, que l'étang du Vison aussi avait disparu.

Vers le milieu de l'été l'étang s'était réduit à une demi-douzaine de flaques peu profondes, recouvertes d'herbes et de petits saules ; à la fin de l'été, quand on s'aperçut que Raphael avait disparu, il ne restait plus qu'une zone marécageuse. Une prairie, en réalité. Une partie de la grande prairie herbue au bas du cimetière.

Où se trouvait l'étang du Vison ? demandèrent les Bellefleur avec stupéfaction.

Un creux marécageux, où poussaient la moutarde sauvage, une herbe verte, luxuriante, et des saules. Il dégageait une forte odeur agréable d'humidité et de pourriture, même sous la chaleur du soleil.

Nous devons y être, dirent-ils. Nous y sommes. Là où il se trouvait autrefois.

Mais ils baissèrent les yeux et ne virent rien : seulement une prairie.

Raphael, criaient-ils. Raphael... Où es-tu allé ? Pourquoi te caches-tu ?

Leurs pieds s'enfoncèrent dans le sol spongieux, et bientôt leurs chaussures furent mouillées et boueuses. Leurs orteils glacés se tortillaient de surprise !... Germaine courait et babillait en riant, elle glissa et tomba mais se releva immédiatement. Ils virent alors qu'elle ne riait plus : elle avait éclaté en larmes. Son visage était contorsionné.

Raphael ! Raphael ! Raphael !

Elle se cacha la figure dans les bras de Lily, et montra le sol de la main.

Raphael... là.

Après des recherches de plusieurs heures, le long de la rivière du Vison (qui avait diminué au point de devenir un filet d'eau bizarre, couleur de rouille, qui dégageait une odeur plate et métallique) et dans le cimetière de la forêt, puis dans les collines, pendant deux ou trois kilomètres, ils revinrent à l'étang du Vison – à ce qui avait été l'étang du Vison – et virent que les empreintes de leurs pieds étaient recouvertes d'une belle herbe verte.

Raphael ? Raphael ?

Y avait-il vraiment un étang ici ? demanda l'un des cousins en visite.

Il se trouvait ici. Ou peut-être là-bas.

Ici, au bas du cimetière.

Près de ces saules.

Non..., près de cette souche. Là où se perchent les merles.

Un étang ? Ici ? Mais quand ? Il y a combien de temps ?

Une semaine à peine !

Non, il y a un mois.

L'année dernière.

Ils errèrent, appelant Raphael par son nom, mais en vain. Il avait été si frêle, si furtif et si pâle, personne ne le connaissait bien, aucun des enfants ne l'aimait, Lily se mit à pleurer, songeant qu'elle ne

l'avait pas assez – pas assez – aimé, que maintenant il était parti vivre sous terre (car, après la crise d'hystérie de Germaine, on ne put jamais la calmer, ni lui enlever cette conviction absurde de la tête) et qu'il se moquait bien de ses cris.

Raphael, appelait-elle, où es-tu parti ? Pourquoi te caches-tu ?

Ewan, apprenant l'histoire de l'étang, et ce qu'avait dit sa petite nièce, se rendit lui-même sur les lieux. Mais bien sûr l'étang avait disparu : il n'y *avait* pas d'étang.

Il se mit à piétiner, trapu, musclé, grisonnant, le visage rougeâtre, un peu essoufflé. Le beau tissu gris-bleu de sa chemise de shérif se tendait sur son ventre ; les talons de ses bottes s'enfonçaient profondément dans le sol humide. Il avait rasé sa barbe depuis longtemps (car cela déplaisait à sa maîtresse, Rosalind) mais maintenant une barbe grise de quelques jours recouvrait irrégulièrement sa mâchoire et une bonne partie de ses joues.

Cette histoire à propos de l'étang était absurde. Il n'y avait jamais eu d'étang à cet endroit. Ewan se rappelait très nettement qu'il y avait eu un étang derrière le verger de pommiers, où lui et ses frères avaient joué enfants – *cet* étang-là existait probablement encore – mais il n'avait pas l'énergie de le chercher.

Curieusement, il n'avait pas non plus l'énergie de chercher Raphael. Après avoir perdu Yolande, puis Garth...

Il fixa la terre marécageuse humide sous ses pieds. C'était simplement une prairie, un bon pâturage, avec une belle herbe abondante, dont la terre était probablement fertile. Cinquante ans plus tôt ils l'auraient labourée pour y planter sans doute du blé d'hiver ; mais maintenant tout avait changé ; maintenant... Il n'arrivait pas à se rappeler ce qu'il était en train de penser.

Pendant longtemps l'étrange petite fille de Leah et de Gideon (dont sa grand-mère Cornelia disait avec un sourire mystérieux : Ah, mais Germaine n'est pas aussi étrange qu'elle le *pourrait* !) refusa de marcher sur la pelouse, même dans le jardin muré où elle avait toujours joué. Elle pleurait, elle se mettait à pousser des cris hystériques, comme si quelqu'un essayait de l'y entraîner ; les allées de gravier lui convenaient mais les pelouses la terrifiaient. S'il était absolument nécessaire qu'elle traversât l'une d'elles, Nightshade (que cette tâche ne dérangeait pas du tout, et qui en rougissait de plaisir, tel un papa plein de fierté) devait alors la porter.

Tu n'es qu'une petite idiote, une entêtée, grondait Leah. Et tout cela à cause d'une absurdité concernant ton cousin Raphael...

La petite fille fondait souvent en larmes simplement en entendant ce nom, aussi les autres, et même Leah, cessèrent-ils de le prononcer en sa présence. Et très vite ils cessèrent complètement de le mentionner ; car, semblait-il, le jeune Raphael avait simplement disparu : Raphael n'*existait* plus.

L'orchidée violette

Ce fut peu après l'accord signé avec International Steel, concernant la terre riche en minéraux dans les environs du mont Kittery, que Nightshade, le valet de Leah, devenu manifestement plus grand (en fait, le drôle de petit homme se redressait simplement : sa colonne vertébrale, quoique encore déformée, et bizarrement tordue d'un côté, devenait progressivement plus droite), apporta à sa maîtresse, un matin, une boîte de fleuriste contenant une orchidée violette d'une beauté exquise. Elle était aussi plus grande que la moyenne, mesurant environ trente centimètres de diamètre.

Qu'est-ce que c'est ? cria Leah en regardant la fleur.

Permettez-moi, Miss Leah, murmura Nightshade en sortant la fleur de sa boîte.

Une *orchidée*, chuchota Leah. Est-ce une *orchidée* ?

Une très belle orchidée, dit Nightshade. Il parlait avec une passion soudaine, comme s'il avait envoyé la mystérieuse fleur. (En fait aucune enveloppe, aucune carte n'y était fixée. Et le livreur n'avait bien entendu aucune idée de l'origine du cadeau.)

Une *très* belle orchidée, dit Nightshade. Comme vous le voyez.

Leah la regarda. Elle la lui prit. La fleur ne sentait et ne pesait rien. Et elle *était* belle : violette, lavande et crème, et d'un beau bleu-violet sombre ; et un violet si foncé, si étincelant, qu'il semblait presque noir.

Leah la contempla si longtemps que son domestique, attendant auprès d'elle, commença à se sentir mal à l'aise. Miss Leah, dit-il doucement, faut-il que j'apporte un vase ?... Ou voulez-vous la mettre dans vos cheveux ?

Leah, tenant l'orchidée, n'entendit pas.

Bien que ce soit une grosse fleur, dit Nightshade, de sa voix profonde, gutturale, passionnée, je crois qu'elle serait d'un effet tout à fait... *tout à fait* charmant... dans les cheveux de Miss Leah. Je peux, vous savez, l'y fixer moi-même. Vous n'avez pas besoin d'appeler l'une des domestiques, Miss Leah ?...

Sans réfléchir Leah commença à déchirer les délicats pétales striés avec l'ongle du pouce. Comme les couleurs étaient jolies – violet, lavande et un lavande très pâle, crémeux, presque blanc – et un magnifique bleu nuit ; et un violet foncé étincelant qui aurait pu être noir. Quelle délicatesse, quelle légèreté, dans le pistil blanc, les sombres étamines tremblantes, qui étaient si longues, et se réduisaient en poussière sur ses doigts ! Sept étamines sur sept tiges fines : bientôt brisées et écrasées, anéanties.

Ah, s'écria Leah, que suis-je en train de faire !...

Car sans y penser elle avait entièrement détruit la ravissante fleur.

Emportez cette bêtise et jetez-la dans la poubelle, dit-elle, une minute ou deux plus tard, et ne m'interrompez plus ce matin, Nightshade. Vous devriez *vraiment* le savoir.

Vengeance

Autrefois, raconta-t-on aux enfants, un homme entra dans la rue principale de Nautauga Falls vêtu de si beaux vêtements, et monté sur un cheval d'une grâce et d'une beauté si exceptionnelles, que tous ceux qui posèrent le regard sur lui s'arrêtèrent net, et reparlèrent de ce spectacle des années après. C'était un homme très bronzé d'un âge indéterminé, qui n'était plus jeune, habillé d'un costume de daim qui moulait son corps long, élancé, avec un haut chapeau de laine noir à large bord, une mince cravate noire, des gants élégants jaune citron, et des bottes de cuir avec un talon marqué : très nettement un étranger, venu d'une autre partie du pays. Et quel *bel* homme c'était, tout le monde s'accorda à le dire.

Savaient-ils que c'était Harlan Bellefleur, venu venger les morts de sa famille ? Reconnurent-ils son profil des Bellefleur, bien qu'il portât un chapeau de l'Ouest, et ne parlât plus comme un habitant des Chautauquas ?

De toute manière ils l'envoyèrent vers le lac Noir, trouver les Varrell. Et pas une seule main ne s'éleva contre lui lorsque, le lendemain, il tua de sang-froid (les journaux se jetèrent avidement sur cette expression, *de sang-froid*) quatre des cinq hommes que sa belle-sœur avait accusés d'avoir assassiné son père, son frère, et les enfants de son frère.

Voilà, c'est fait, dit Harlan avec un sourire dédaigneux, lorsque Silas, le dernier des Varrell, fut mort. Avec un sens méticuleux du style (car on l'observait, il y avait de nombreux témoins), il se détourna alors et s'éloigna.

Ce fut cela, la vengeance, raconta-t-on aux enfants. Pas seulement les actes, les meurtres : mais aussi le style.

Il n'existe rien de plus profond que la vengeance, leur dit-on. Rien d'aussi exquis. Quand Harlan Bellefleur arriva dans la ville et pourchassa les assassins de sa famille et les abattit l'un après l'autre, comme des chiens !...

Le goût de la vengeance. Il fondait dans la bouche comme du miel. Impossible de s'y tromper. Le cœur vacillait, le sang coulait

dans les veines en vagues puissantes, enivrantes, telle une marée criante, ardente, brute, sanguinaire... Impossible de s'y tromper.

(Mais que la vengeance était laide. La simple notion de vengeance. Les animaux qui se déchirent. Le premier coup, puis le second, et le troisième, et le tremblement des genoux, l'écœurement, le goût de goudron au fond de la gorge... Vernon Bellefleur songeait à cela, seul au milieu des enfants excités. Il avait dû être un enfant parmi eux ; de toute façon il n'était qu'un enfant déguisé. En ce temps-là. Au cours de ces interminables journées confuses, il y avait si longtemps. La vengeance, chuchotaient les autres, riant tout haut par pure nervosité en pensant à certaines choses. Ah... la vengeance ! Si seulement nous avions vécu *alors* !)

Mais en réalité, c'était *exquis*. Il n'existait rien de pareil. Aucune expérience humaine, pas même celle de l'amour érotique passionné, ne pouvait l'égaliser. Car dans l'amour (supposaient les Bellefleur au langage le plus articulé) il n'y a jamais, il ne peut jamais y avoir, autre chose que l'impression, si irrésistible soit-elle, de se satisfaire *soi-même* ; mais dans la vengeance on a la sensation de satisfaire l'univers tout entier. La justice est rendue par son propre acte de violence. La justice est exigée à *l'encontre des souhaits de l'humanité*.

Car la vengeance, bien qu'elle soit une sorte de justice, va toujours à l'encontre des souhaits prédominants de l'humanité. Elle combat ce qui est établi. Elle est toujours révolutionnaire. Elle ne peut s'exercer mais elle doit l'être ; et cela, seulement par la violence, par un individu désintéressé qui est prêt à mourir au service de sa mission.

Ainsi Harlan Bellefleur, avec son allure de Peau-Rouge et son visage d'oiseau de proie, coiffé de son Stetson noir, monté sur sa jument Costeña au poil lisse brun et gris, entra-t-il dans Nautauga Falls un beau matin de mai 1826...

(*La vengeance est mienne, dit le Seigneur.* Fredericka insistait là-dessus, en discutant avec Arthur. Car John Brown *était* un assassin, n'est-ce pas, bien qu'il s'imaginât être au service de Dieu ? Et Harlan Bellefleur aussi. Un assassin face au Tout-Puissant.)

Le docteur Wystan Sheeler n'aurait pu le savoir, et Raphael Bellefleur n'aurait pu l'expliquer (dépourvu qu'il était de tout sens de vie intérieure – qu'il eût considérée comme une simple faiblesse), mais, quelque soixante-dix ans après l'apparition de Harlan sur sa jument au pas relevé, Raphael devait céder à cette mélancolie cynique, à cet abattement, et ordonner qu'on l'écorchât et qu'on fit de lui un tambour, en partie à cause de certains événements survenus avant sa naissance.

Quelle rage, et quelle honte il ressentait !... Sans pourtant éprouver quelque chose de précis. Car Raphael n'avait pas gardé de souvenir conscient du récit (fait par des voisins ? – par des camarades de classe ? – certainement pas par ses parents, qui ne parlaient jamais du passé) du massacre de Bushkill's Ferry, du procès et de la brusque réapparition de Harlan ; il avait, en fait, gardé très peu de souvenirs de lui enfant.

(Bien qu'il eût *certainement* été un enfant – au moins quelque temps – il le savait.)

Voici ce qu'il devait méditer, au cours des années, en marge de sa vie très active : le massacre, le sauvetage de Germaine dans la maison en flammes, l'arrestation du vieux Rabin et des Varrell, l'audience, l'inculpation, le procès lui-même...

Par-dessus tout, cela : l'humiliation de sa mère.

Sa mère Germaine, la parole lente, se troublant facilement, jour après jour dans la salle du tribunal, à la fin de l'hiver 1826, devant des centaines d'inconnus curieux qui la dévisageaient. Son humiliation fut alors plus grave, d'une certaine façon, que le massacre en soi, qui s'acheva si vite. (C'était un éternel sujet d'étonnement : six personnes tuées en quelques minutes. Si vite !)

Sa mère Germaine, dans une robe noire informe, tripotant et lissant sa jupe tout en parlant...

Raphael s'interrogeait : Regardait-elle en direction du banc des accusés, considérait-elle avec mépris les assassins de sa famille ?... Elle les jugea sans nul doute, à la lumière crue des hautes fenêtres du tribunal, tout à fait ordinaires ; autant diminués par l'environnement que par leur culpabilité. Ou son regard resta-t-il détourné, glacial, durant les nombreux jours du procès...

Oui, je les ai reconnus, oui, je les connaissais, les meurtriers de mon mari et de mes enfants. Oui, ils se trouvent dans cette salle.

Le tribunal de comté de Nautauga Falls arborait une façade de grès et quatre colonnes « grecques » ; il dominait une belle place, et, à l'autre bout de cette place, la vieille prison du comté. Le tribunal était, pour l'époque, un bâtiment spacieux, et accueillit plus de deux cents spectateurs au procès qualifié de procès des Bellefleur, procès des Varrell, ou de procès du lac Noir. (La région du lac Noir avec ses innombrables crimes impunis – les vols, les incendies volontaires, les meurtres – avait été célèbre dès l'installation de sa première colonie vers 1750 ; si les assassinats des Bellefleur furent considérés comme excessifs, et particulièrement horribles à cause des enfants impliqués, le public, et les journalistes du sud de l'État, tendirent à les voir comme un signe de l'anarchie régnant dans la région – brutale, barbare, mais peu surprenante.)

Sur les sièges durs de la salle d'audience s'entassaient les amis et les voisins des Bellefleur, les amis, les voisins et les parents des Varrell, et d'autres personnes de la région qui n'avaient pas pris parti ; et d'innombrables inconnus – certains étaient venus de Falls dans des charrettes tirées par des chevaux, d'autres dans de belles calèches. Les pauvres avaient apporté leur propre nourriture et la mangeaient dehors sur la place, malgré le froid ; les gens les plus riches descendaient au Nautauga House et au Gould Inn, ou quittaient leurs propriétés du boulevard Lakeshire pour venir dans le centre, curieux de voir la femme Bellefleur et les hommes, les hommes redoutables qui avaient assassiné son mari et ses enfants. (Certains des spectateurs fortunés avaient connu, autrefois, le vieux Jean-Pierre Bellefleur mais peu d'entre eux l'auraient admis ouvertement.) Qu'une femme eût été le témoin de ces atrocités, et y eût survécu...

Pauvre Germaine Bellefleur.

Cette malheureuse femme.

Dans les journaux Germaine Bellefleur était représentée sous les traits d'une femme aux yeux noirs, au regard fixe, à l'air très sombre, de trente-cinq à quarante ans, avec une mâchoire un peu forte et des rides prématurées qui encadraient sa bouche. De l'avis général, elle n'était pas jolie. Elle l'avait peut-être été à une époque, mais plus maintenant ; vraiment pas : n'y avait-il pas même dans le pli de sa bouche et dans l'expression de ses yeux plissés une obstination de bouledogue ? Appelée à la barre des témoins, assise sur la chaise placée sur la haute estrade, elle paraissait plus frêle qu'elle n'était, et sa voix, mal assurée, avait un timbre nasal, asexué ; une fois décidément peu mélodieuse, et cela détournait d'elle la sympathie. Tandis qu'elle répondait aux interminables questions du

procureur, et, ensuite, lorsque l'avocat de la défense la harcela sans relâche, on observa qu'elle tripotait et lissait la jupe de sa robe peu seyante, et qu'elle fixait le sol, comme si c'était *elle* la coupable... (Les journalistes furent déçus non seulement par l'apparence de Mme Bellefleur, qui manquait de grâce féminine, mais aussi par sa déposition : elle l'avait visiblement *préparée* et répétée. Car bien sûr Mme Bellefleur, de même que les assassins et la plupart des témoins, n'eût jamais osé parler dans un tel lieu, devant un juge, des jurés et tant de spectateurs, sans avoir appris par cœur, comme une écolière, chacune de ses paroles – ce qui eut pour résultat, comme le dit avec esprit un correspondant d'un journal de Vanderpoel, que tout le monde, Mme Bellefleur comme les accusés des meurtres et leurs voisins, donna l'impression aux observateurs extérieurs d'appartenir à une grande famille de demeures, avec les capacités intellectuelles et le comportement de moutons au cerveau diminué. Quel manque d'élégance !)

Des gens vivant au fin fond du pays. Des gens des collines. « Des pauvres Blancs. » (Malgré l'existence des vastes propriétés des Bellefleur, et des nombreux investissements de Jean-Pierre.) Il y avait le vieux Rabin, avec ses joues creuses, ses gencives presque édentées, son visage ridé comme un pruneau, et si laid ; et les hommes Varrell affublés de leur premier costume et de leur première cravate – Reuben, Wallace et Silas, l'air malade – et le jeune Myron, qui, à présent, ne paraissait avoir guère plus de dix-sept ans, promenant son regard dans la salle d'audience avec un sourire vide. Le vieux Rabin, les Varrell et Mme Bellefleur : tous habitaient près du lac Noir, et passaient leur temps à se quereller dans la violence, c'étaient tous des sauvages, des cas désespérés, non ?...

Une vie, plusieurs vies, résumées en une heure.

La *concentration* terrible, épuisante, exigée par la signification : comme si la vie de Germaine s'était arrêtée, cette nuit d'octobre, en même temps que la vie des autres. Comme si rien n'existait en dehors de ce temps-là : cela n'avait pas été une heure, en réalité, mais beaucoup moins qu'une heure.

Voulez-vous s'il vous plaît rendre compte devant le tribunal, aussi clairement que possible, sans omettre aucun détail, de ce qui s'est passé exactement la nuit de...

Le silence de la salle d'audience. Le silence, interrompu fréquemment par des vagues de chuchotements. Les dames se

tournant l'une vers l'autre, abritant leur visage et leurs paroles de leurs mains gantées. Germaine s'interrompit, perdue. Ce qu'elle avait dit, ce qu'elle devait encore dire, ce qu'elle avait déjà répété tant de fois, s'embrouillait, comme une nuée de rubans, comme une aiguillée de fil d'une longueur excessive, et devait-elle s'arrêter, devait-elle couper le fil tout de suite et recommencer, ou devait-elle poursuivre...

Dites-nous s'il vous plaît, madame Bellefleur, aussi clairement que possible, en n'omettant aucun détail...

Elle recommença donc. Encore. Le cortège hésitant des mots. Brusquement, elle se rendit compte qu'elle avait oublié quelque chose : devait-elle s'arrêter, et revenir en arrière, bégayante et rougissante (car elle savait très bien, comment pouvait-elle manquer de le savoir, que certaines personnes éprouvaient du mépris et de la pitié pour elle, la dévisageaient heure après heure, qu'elles la jugeaient), ou devait-elle continuer, répétant une chose après l'autre : *Et alors dans la chambre voisine je les ai entendus avec Bernard, j'ai entendu Bernard hurler*, un groupe de mots après l'autre, comme si elle franchissait un torrent tumultueux en posant les pieds sur des grosses pierres qui menaçaient de rouler sous son poids. Il fallait qu'elle continue. Elle ne pouvait pas s'arrêter. Et pourtant...

Et vous êtes absolument certaine, madame Bellefleur, d'avoir reconnu les voix des meurtriers...

Et encore, encore, les noms ; les noms qui roulaient aussi sous ses pieds : Rabin, Wallace, Reuben, Silas et Myron. (Et bien qu'il lui vînt à l'esprit, alors qu'elle reposait, convalescente, dans la maison d'un voisin, qu'elle savait en réalité qui était l'un, et peut-être deux, des autres, elle entendait encore leurs voix et les reconnaissait, ou presque, oui, elle le *savait*, elle le *savait* vraiment, on lui conseilla de s'en tenir à son premier récit, car la défense lui demanderait certainement comment elle s'en « souvenait » tant de jours après l'événement.)

Les accusés sur leur banc : des hommes au visage grossier, renfrogné, dérouté, dont trois portaient des favoris qui leur recouvraient la moitié du visage, le plus jeune, Myron, le regard sans expression, souriant au juge, aux jurés et aux hommes du shérif comme à de vieux amis. (L'avocat des Varrell empêcha sagement Myron d'aller à la barre des témoins, car il eût probablement avoué qu'il se rappelait les crimes. Myron, disait-on, n'avait pas toute sa tête à présent, et ce fut peut-être à cause de son aimable bêtise qu'il se noya quelques mois après le procès lors d'un accident de canoë sur le lac d'Argent par un temps très banal.)

Plein d'audace et de défi, avec un petit rire incrédule au fond de la gorge, l'avocat des Varrell (âgé de vingt-huit ans, un garçon d'Innisfail avec des ambitions politiques) avança que l'affaire devait être classée en raison du manque de preuves : car bien sûr ses clients avaient des alibis, leurs parents, leurs voisins et leurs compagnons de beuveries avaient immédiatement fourni des récits détaillés de leurs déplacements cette nuit-là (des récits absurdemment détaillés que les journalistes considérèrent comme une preuve supplémentaire de l'ignorance des gens du lac Noir – un curieux mélange de naïveté et de brutalité), et de toute manière il n'y avait aucune, absolument aucune preuve, et simplement l'accusation confuse et méprisante de cette femme... Comment, dit le jeune homme à Mme Bellefleur en traînant sur les syllabes comme s'il trouvait ce nom quelque peu extraordinaire, pouvait-elle demander à la cour de croire que dans la confusion de l'instant elle avait pu reconnaître quelqu'un ? Alors que, d'après sa propre déposition, les assassins étaient masqués ?

Il n'y avait certainement aucune preuve. Pas même de preuves indirectes. Et ses clients avaient des alibis. Chacun d'eux rendrait compte précisément des événements de cette nuit, heure par heure. C'était la parole d'une seule femme contre celle de douzaines d'hommes, dont chacun avait juré sur la Bible de dire la vérité.

Et vous nous demandez de croire, dit le jeune homme en traînant sur les mots, promenant son regard dans la salle d'audience, sur les douze hommes au banc des jurés, le juge, et les spectateurs entassés sur les rangées de sièges, *vous nous demandez de prendre au sérieux, madame Bellefleur, une accusation qui d'après vos propres dires doit être jugée comme franchement douteuse...*

Comme s'il partageait la culpabilité de ses clients l'avocat était nerveux, téméraire, arrogant, et même indigné. Il avait appris l'astuce de sourire très légèrement juste *après* avoir fait une déclaration qu'il jugeait scandaleuse : il souriait légèrement, la tête levée dans un étonnement muet. *Et vous nous demandez... Et vous demandez au tribunal...* Il avait dû prendre des cours de diction, il plaçait sa voix mince, ténue, avec une telle confiance ; et son petit corps rebondi avec son ventre en forme de melon se tenait toujours parfaitement droit.

Ses questions s'attachèrent alors à Jean-Pierre et à Louis. Mais surtout à Jean-Pierre. La femme onondaga, Antoinette, qui était morte avec les autres – quelle était sa relation, si elle en avait une, avec la famille ? N'était-elle pas, demanda l'avocat avec une hésitation moqueuse, une amie particulière de Jean-Pierre

Bellefleur... une amie intime... qui partageait la maison des Bellefleur depuis des années ?... Au début Germaine ne répondit pas ; elle garda les yeux rivés au sol, et son visage parut s'alourdir. Puis elle dit d'une voix lente que la femme restait dans ses appartements. Elles parlaient rarement. Elles se voyaient rarement... D'une voix plus forte, avec un peu d'amertume, Germaine dit que bien sûr elle n'avait pas approuvé la situation, pas avec les enfants, mais que pouvait-elle faire... que pouvait-on faire... le vieillard était ainsi... il faisait ce qu'il voulait... et même Louis n'osait pas s'opposer à lui... bien qu'elle ne lui eût pas demandé de le faire, parce que... parce qu'il se serait mis en colère... parce qu'il prenait toujours le parti de son père contre tout le monde.

Les meurtres, demanda l'avocat, avaient-ils un rapport quelconque avec la femme onondaga ? Avec le fait qu'elle vivait en concubinage avec Jean-Pierre Bellefleur...

Germaine, courbée en avant, semblait réfléchir. Mais elle ne répondit pas.

Madame Bellefleur, n'est-il pas possible que...

Déconcertée, les rides se creusant près de sa bouche, Germaine secoua lentement la tête. Elle ne paraissait pas comprendre le type de question.

Une jeune femme onondaga, votre vieux beau-père avec ses innombrables... ses innombrables, dirons-nous, associés d'affaires d'autrefois...

Puis il y eut des questions sur les diverses activités de Jean-Pierre depuis des années au Congrès. Les multiples hectares de terres sauvages qu'il avait accumulés, sous différents noms (un fait qui parut surprendre Germaine, qui regarda l'avocat avec ahurissement), ses parts dans Chattaroy Hall, la ligne d'omnibus de Nautauga Falls à White Sulphur Springs, la *Gazette*, le bateau à vapeur, la compagnie d'exploitation forestière du mont Horn qui avait déposé son bilan et... et n'y avait-il pas eu une grosse vente d'engrais... une supercherie... du fumier de wapiti de l'Arctique, racontait-on... de nombreux wagons chargés de... Et pendant la dernière année de Jean-Pierre Bellefleur au Congrès n'y avait-il pas eu les révélations sensationnelles de la Compagnie de New York...

Les questions vinrent donc, les unes après les autres. Germaine essayait de répondre. *Je ne sais pas*, disait-elle en hésitant, honteuse, *je ne sais pas, je ne me souviens pas, ils ne parlaient jamais affaires, je ne sais pas...* Et puis brusquement on l'interrogeait de nouveau sur la nuit des meurtres, et sur les masques. N'avait-elle pas été

terrifiée, n'avait-elle pas été troublée, et même, n'avait-elle pas reconnu être restée sans connaissance la plus grande partie du temps pendant lequel les hommes s'étaient trouvés dans la maison ?... *Comment*, si les hommes avaient été masqués, avait-elle reconnu leurs visages ?

Et elle n'avait pas assisté à la mort des autres. Seulement à celle de Louis. Jean-Pierre Bellefleur et la femme onondaga avaient été tués dans l'autre aile de la maison ; et, les enfants, dans le salon et la cuisine. Elle n'avait donc pas été le témoin de ces meurtres. Elle ne pouvait donc savoir ce qui s'était passé. Ou qui étaient les assassins. Elle prétendait avoir reconnu des voix mais comment l'aurait-elle pu... Les meurtres avaient été commis, clama le jeune homme, d'une voix sonore, par des inconnus. Il était très plausible qu'il se fût agi de voleurs, attirés par la maison des Bellefleur à cause de ses dimensions et de la réputation du vieux Jean-Pierre ; ou d'Indiens, furieux contre la femme onondaga à cause de sa relation avec le célèbre Jean-Pierre ; ou que les assassins aient été – c'était *le plus* vraisemblable – des ennemis de Jean-Pierre qui souhaitaient sa mort pour des raisons liées à ses pratiques peu honorables en affaires. Mme Bellefleur, dans son bouleversement, avait pu se convaincre qu'elle entendait des voix familières... ou peut-être même avait-elle voulu (pour des raisons qu'il eût été indélicat d'explorer) accuser les Varrell et Rabin à cause de la haine qui existait depuis longtemps entre sa famille et eux...

Germaine l'interrompt. *Je sais qui ils étaient*, dit-elle. *Je sais. J'y étais. Je les ai entendus. Je les connais ! Je sais !* Et alors, se levant, avant que les hommes du shérif ne vinssent en hâte la maîtriser, elle commença à hurler : *Ils l'ont fait ! Eux ! Eux, là-bas ! Ceux qui sont assis là-bas ! Vous le savez et tout le monde le sait ! Ils ont tué mon mari et mes enfants ! Ils ont tué six personnes ! Je le sais ! J'y étais ! Je le sais !*

Il tombait une neige légère très tôt le matin de mai où Harlan Bellefleur réussit à tuer à coups de pistolet, en une heure et quarante-cinq minutes, quatre des hommes accusés d'être les assassins ; le cinquième, le jeune Myron, fut épargné parce que en essayant d'échapper à Harlan il lui tourna le dos pour s'enfuir et, pis encore, tomba à quatre pattes et se mit à ramper, désespéré comme un animal affolé. Aussi Harlan, agissant sous l'effet de la répugnance plus que de la pitié, leva vers le ciel le canon de son pistolet à manche d'argent, et ne tira pas.

Le vieux Rabin reçut une seule balle dans la poitrine quand il

ouvrit la porte de sa baraque sur la rive nord du lac Ancien, répondant aux coups violents de Harlan sur la porte ; Wallace et Reuben furent abattus dans la rue principale du village qui s'appelait Lac Noir à l'époque ; Silas fut tué dans l'arrière-salle obscure de l'auberge de White Antelope où il paraissait attendre Harlan (car – c'était le milieu de la matinée – il avait appris, bien sûr, que Bellefleur était en route), assis simplement, le dos voûté, sur une chaise cannée, sans arme. Harlan, gagné par l'euphorie de ses activités de la matinée, et suivi par une petite bande de villageois admirateurs qui le pressaient maintenant : *C'est le tour de Silas, c'est le tour de Silas !* enfonça d'un coup de pied la porte de la taverne et entra d'un pas sûr dans la salle comme s'il savait à l'avance que Varrell, ce Varrell-là, ne lui opposerait aucune résistance. Sa pitié pour ce crétin de Myron l'avait affaibli mais il n'aurait pas de pitié pour Silas, blotti là dans le noir, respirant si fort qu'on l'entendait à plusieurs mètres, à travers une porte fermée.

Alors on t'a jugé non coupable, éclata de rire Harlan. Il leva son pistolet et tira à bout portant sur le visage de l'homme.

Gideon ne savait pas...

Gideon ne savait pas, lui qui devait, à mesure que l'été avançait, être de plus en plus obsédé par les avions (car il avait maintenant son brevet de pilote et avait acheté, encouragé par Tzara, un Dragonfly crème aux ailes hautes avec un moteur de quatre cent cinquante chevaux qui avait un très grand écart de vitesse), Gideon ne savait pas qu'on l'appelait Vieux Sac d'Os (les jeunes femmes lui donnaient ce surnom affectueux – bien qu'elles eussent un peu peur de lui), Gideon dont les trois ou quatre heures de sommeil nocturne étaient bouleversées par des visions de la piste vacillante d'Invermere où il devait ramener son appareil en sécurité, dans son rêve l'avion fendait les airs avec une violence terrible, menaçant de se désintégrer à tout moment, et il se réveillait en grinçant des dents, prêt à pousser des hurlements : Gideon imaginait que sa fascination pour les airs était, comme sa fascination pour la femme Rache, tout à fait unique – *vraiment* unique dans l'histoire de sa famille –, ignorant que deux cousins lointains, ne se connaissant pas plus qu'il ne les connaissait, étaient, à leur époque (depuis longtemps révolue) morts de *leur* amour pour le vol.

Entre 1890 et 1900, l'un d'eux aida le vieil Octave Chanute, dans son camp de travail au bord du lac Michigan, à essayer des planeurs et finalement des biplans ; ce fut le jeune Meredith Bellefleur, en fait, qui construisit le premier biplan avec un moteur à air comprimé, sur la base du planeur, et ce Chanute fit de lui le plus grand éloge. Avidé de compliments et très jeune encore (on sait très peu de chose sur Meredith Bellefleur, si ce n'est qu'il quitta sa famille à l'âge de dix-sept ans, pour « faire son chemin » dans le monde), Bellefleur proposa spontanément de piloter l'un des planeurs les plus dangereux du vieil homme, en partie pour la gloire, et en partie parce que l'appareil était si beau (il avait dix ailes, dont chacune mesurait deux mètres de long, un peu comme des ailes de cigogne, et une petite aile de cerf-volant juste au-dessus de la tête du pilote, toutes peintes en rouge brillant, audacieux) : mais il se trouva à la merci de courants qui l'entraînèrent traîtreusement, le secouant dans tous les sens, de plus en plus loin sur le lac, jusqu'au moment où il disparut totalement... Octave Chanute pleura la perte des Bellefleur comme s'il avait perdu son propre fils. On ne retrouva jamais le corps, et l'épave du prodigieux

planeur ne vint jamais échouer sur le rivage. Je ne peux m'empêcher de penser, répéta souvent Chanute par la suite, que le jeune Meredith est mort heureux. Car mourir ainsi... mourir ainsi est certainement un privilège.

Fut également privilégié un autre jeune Bellefleur, de la branche de Port Oriskany, qui, selon les termes des Bellefleur du lac Noir, n'avait jamais été composée que de « bourgeois » – ils possédaient quelques immeubles dans la ville, s'occupaient de transport de marchandises sur le lac, et leurs mariages étaient quelconques. Ce garçon, Justin, passait ses étés à Hammondsport, à travailler avec Glenn Curtiss ; il désirait passionnément s'inspirer de l'invention des frères Wright, faire mieux qu'eux, aussi vite que possible, car bien sûr de grosses sommes d'argent seraient mises en jeu dans les avions – l'avenir même en dépendait – et celui qui fabriquerait le modèle le plus efficace et le plus pratique deviendrait aussi riche que Thomas Edison et Henry Ford. La compagnie de Curtiss créa en 1907 une première version du June Bug, un charmant petit appareil avec un moteur de quarante chevaux et une hélice propulsive avec transmission par chaînes, capable de voler jusqu'à cinquante kilomètres à l'heure. Justin, alors âgé de dix-neuf ans, devait piloter l'avion lors du premier rendez-vous d'aviation international à Reims l'année suivante mais un accident inexplicable – il avait *semblé* décoller en douceur, par un vent ferme, stable – provoqua sa mort prématurée. (Tombant d'une hauteur de douze mètres seulement, le jeune Justin aurait pu survivre ; mais il avait été affreusement déchiré par l'hélice, qui avait paru s'emballer tandis que le petit avion s'écrasait au sol.)

En plus de Meredith et de Justin, sur lesquels les Bellefleur du lac Noir savaient si peu de chose, on racontait une histoire – peut-être une légende – sur Eliza, la femme de Hiram, qui aurait été emmenée dans un petit hydravion charmant, un ancien appareil de la Marine, très tôt un matin avant que la maison ne fût éveillée : le pilote avait-il été l'amant de la femme, ou avait-il, pour des raisons totalement accidentelles, atterri sur le lac pour faire une réparation mineure, et été alors dirigé vers le rivage par la femme affolée – personne n'en savait rien. De toute façon elle disparut, abandonnant son petit Vernon, qui devait la pleurer pour toujours. (À moins que – et *c'est* une chose possible – Vernon ne l'ait rencontrée plus tard, bien au-delà des frontières de l'empire Bellefleur, et de cette chronique.)

Gideon ignorait aussi que Leah menait une enquête clandestine sur l'obscur Mme Rache depuis des semaines (*Qui est ce nouvel « amour » de Gideon ? Vieux Sac d'Os, vous ne croyez pas qu'il pourrait*

se conduire comme un homme de son âge ? Qui est le mari de cette garce ? Ont-ils de l'argent ? Où habitent-ils ? Aime-t-elle Gideon ? Que pense-t-elle de lui ?... de nous 9.) mais sans aucun résultat. Tzara refusait de lui donner la moindre information, et les mécaniciens de l'aéroport ne savaient rien d'autre sur elle que le fait (si souvent répété, que Leah finit par en éprouver un amusement cynique) qu'elle portait un pantalon moulant, un pantalon d'homme avec une fermeture Éclair devant, et une veste de cuir marron qui lui arrivait juste à la taille, de grosses lunettes, et un casque de cuir dans lequel elle fourrait négligemment ses cheveux en s'approchant à grands pas de son avion préféré. Elle n'avait, semblait-il, jamais échangé plus d'une demi-douzaine de paroles avec Gideon, qui s'était présenté à elle un après-midi de juillet comme le nouveau propriétaire de l'aéroport. (Surprise par sa voix, dont le timbre – car la voix du pauvre Gideon *s'était* transformée – était à la fois strident et grêle, elle s'était arrêtée et retournée, en bougeant seulement la taille, l'étudiant par-dessus son épaule, plissant les yeux derrière les verres teintés comme si elle s'était attendue à rencontrer, dans l'ombre du hangar, le regard lubrique d'un inconnu : et en réponse aux paroles de Gideon elle n'offrit rien d'elle-même, pas même un sourire pour récompenser son expression pleine d'espoir, mais demanda uniquement quel serait le temps de l'après-midi – le vent allait-il changer ? – les nuages qui bouchaient le ciel se lèveraient-ils ?)

Quelquefois à bord du Dragonfly, ou d'un « Voyager » Stinson rouge et crème, ou dans un beau Wittman Tailwind W-8 avec un moteur Continental, Gideon faisait la course avec ses nouveaux amis aviateurs rencontrés à l'aéroport d'Invemere, en direction de Powhatassie, ou des Chautauquas à l'ouest (entre lesquelles il n'était pas aussi dangereux de naviguer qu'on l'aurait cru, car leur sommet le plus haut, le mont Blanc, n'avait que deux mille mètres d'altitude environ), ou vers le sud-ouest, en direction du grand ovale blafard du lac Noir, ou plein sud, vers Nautauga Falls où ils pouvaient atterrir s'ils le désiraient et passer une heure ou deux au Bristol Brigand, un pub voisin de l'aéroport. Gideon aimait ses nouveaux amis bien qu'il n'eût guère confiance en eux. Peut-être sentait-il que sa vie tirait à sa fin – peut-être avait-il l'impression d'être né sous des vents vifs, capricieux et maussades qui ne se souciaient nullement de *lui* – mais il ne jugeait pas ses amis (Alvin, Pete, Clay et Haggarty) comme des êtres très profonds. Deux d'entre eux étaient d'anciens bombardiers qui avaient effectué de nombreuses missions et avaient survécu, et un troisième – Pete – avait même réchappé à un atterrissage en catastrophe dans un champ de blé à

l'est du lac d'Argent. C'étaient d'excellents compagnons de beuverie ; ils aimaient raconter des histoires sur leurs vols, et donner à Gideon (qui, en leur bruyante compagnie, paraissait un peu éteint, et relativement jeune, malgré sa carrure fragile et ses poches sous les yeux) des conseils, non seulement sur l'art de piloter un avion, mais aussi sur la vie – et même sur les femmes. (Cette femme Rache ! C'était vraiment quelque chose ! Laide comme l'enfer ! *Laide*, parfaitement ! Mais, pourtant... *pourtant*.)

Ils buvaient et retournaient à leurs avions, et partaient sur la piste, plongeant dans le ciel, insouciants, euphoriques. La vie était si simple, si extraordinairement *claire* dès qu'on s'élevait dans les airs : seule la terre provoquait des difficultés.

Le 4 juillet Gideon et Alvin réussirent à passer en avion *sous* le pont de Powhatassie de huit mètres de portée, se suivant à soixante secondes et à seulement un mètre de distance ; les autres pilotes, approchant du pont, perdirent courage, ou furent franchement pris de panique, et le survolèrent, perdant ainsi leurs paris. (Qui étaient peu élevés – de cent ou cent cinquante dollars – et ne signifiaient rien pour Gideon ; mais il devait faire attention à ne pas froisser ses amis.) En une autre occasion Gideon, Alvin et Haggarty réussirent à « traverser le chas d'aiguille » entre deux ormes géants à cinq cents mètres de l'aéroport d'Invemere, mais Gideon fut le seul à recommencer l'acrobatie. Ils étaient comme des gosses, ils éprouvaient une joie folle. La vie était si facile, si dépourvue de complications, il n'y avait pas de quoi s'en faire, tant qu'on restait dans les airs... Une autre fois, vers la mi-août, les hommes firent la course jusqu'au col de Katama, où le beau-frère de l'un d'entre eux possédait un pavillon de pêche. Ils parvinrent à atterrir, fort peu gracieusement, sur un morceau de route non pavée.

Gideon avait donc ses amis, en lesquels il n'avait pas entièrement foi.

Et il avait Mme Rache : Mme Rache à laquelle il pensait beaucoup, mais toujours sans plaisir. (Il avait offert à la femme, avec un mépris provocant, le Hawker Tempest. Comme cadeau. Il vous plaît ? Eh bien gardez-le donc. Vous êtes la seule à le piloter dans cet aéroport... Il lui avait offert l'avion mais elle n'avait pas su comment réagir. Elle s'était tournée vers lui à contrecœur, les mains sur les hanches, pour le regarder, le jauger. Elle ne le craignait pas comme une femme pouvait craindre un homme. Elle le redoutait, s'aperçut-il avec une pointe d'excitation, de la même façon qu'un homme en redoute un autre – ne sachant pas s'il s'agissait d'une proposition sérieuse ou d'une plaisanterie. Après tout – n'est-ce pas

? – c'était un avion qui valait des milliers de dollars.)

Il essaya, bien sûr, de suivre le Hawker Tempest. De temps en temps. Discrètement. Quand l'envie lui en prenait. Il ne s'attendait pas à garder longtemps l'appareil en vue, bien qu'il fût toujours affolé de constater avec quelle rapidité le chasseur *disparaissait*, virant à l'ouest, s'élevant à sept cents mètres, à mille mètres et au-delà. Le Hawker Tempest avait un moteur d'une puissance de deux mille chevaux et pouvait couvrir des centaines de kilomètres en très peu de temps, mais Gideon ne savait absolument pas où la femme le conduisait, ni même si elle atterrissait à un moment donné. Lui-même volait à sept, huit cents mètres d'altitude et à deux cents à l'heure vers les Chautauquas, à l'ouest, son excitation déclinant peu à peu (car la femme Rache était simplement trop rapide pour lui). Il n'avait pas de but et aucune urgence ne le poussait ; il se rendait à peine compte qu'il était Gideon Bellefleur (et oui, il savait qu'on l'appelait souvent Vieux Sac d'Os, mais ça lui était plutôt égal) ; dès qu'il avait quitté la piste, dès qu'il avait dépassé cette rangée de peupliers rabougris qu'il avait achetés avec l'aéroport hypothéqué, rien de terrestre ne comptait plus. Rien ne pesait sérieusement sur lui – certainement pas ce désir sentimental pour une femme dont il n'avait jamais vu le visage.

Seul. Seul, flottant dans les airs. Soutenu par les océans mouvants des airs, avançant sans effort, langoureusement. Vers trois cents mètres il perdait déjà la sensation de la terre ; il flottait librement, et même son élan vers l'avant et le fracas des fenêtres paraissaient diminuer. Le décollage et la première montée étaient des plongeurs impétueux mais dès qu'il se trouvait en sécurité dans le ciel il sentait la terre s'incliner sous lui, inoffensive. Le moteur lui-même, réduit à la vitesse de croisière, restait silencieux, à peine plus bruyant que le battement de son propre cœur.

Qu'était maintenant le monde et que voulait-il de lui dans cette mer grisante de l'invisible, dans l'infini des vagues d'air sur lesquelles il flottait, léger et désincarné, ne volant pas vers l'avenir – qui, bien sûr, n'existait pas dans le ciel – mais vers l'effacement même du temps ? Il conduisait son léger et coquet avion jaune, loin du temps, loin de l'histoire, loin de la personne qu'il était manifestement depuis tant d'années : piégé dans un certain squelette, défini par un certain visage. Gideon, Gideon !... appelait une femme. Ah, le désir contenu dans cette voix. Était-ce Leah, était-ce sa femme Leah, qu'il aimait si profondément, avec si peu de sentiment qu'il éprouvait rarement le besoin de penser à *elle* ? Ou

cette femme était-elle une inconnue ? Une inconnue lui demandant de venir à elle, vers elle ?

Gideon, Gideon...

Bien que l'avion volât à deux cents kilomètres à l'heure et fût ballotté par les vents changeants, Gideon ne sentait pas la vitesse. Il ne la voyait pas non plus : il ne distinguait sous lui que la progression lente, ordonnée, placide, presque indifférente et implacable des champs, des croisements de routes, des maisons, des granges, des torrents sinueux, des lacs et des forêts qui faisaient partie de la terre, et qui appartenaient donc au temps. Gideon flottait bien au-dessus. Le vide de l'air était fascinant parce que c'était un vide rempli d'une grande énergie. Il le soutenait et portait son avion, gravissant et descendant des vagues invisibles qui devaient être (supposait Gideon) d'une beauté stupéfiante. Mais bien sûr il ne pouvait pas les voir. S'il plissait les yeux il semblait parfois... il semblait parfois qu'il pouvait *presque* voir... mais peut-être était-ce une illusion. Le vaste espace dénué de pesanteur qui le soutenait devait rester invisible à jamais.

Seul. Seul, flottant, errant dans les airs. Dans la solitude absolue. Au-dessus des montagnes enveloppées dans la brume, traversant des bandes de nuages languissantes, volant maintenant à plus de mille mètres d'altitude, s'élevant lentement et paresseusement, à tel point que non seulement le damier des champs tout en bas disparaissait de sa vue mais que la vision de la piste d'envol qui l'avait tant hanté les premières semaines de son entraînement se dissipait aussi : effacée par l'immensité du ciel, qui absorbait, engloutissait tout, sans un murmure.

À ces moments-là, dans l'isolement, Gideon revoyait sans émotion certains éclairs de souvenirs. Peut-être même n'étaient-ce pas des souvenirs, mais de simples fragments de pensée. Il entendait, ou presque, des voix. Il ne leur répondait pas. Quelquefois deux voix parlaient en même temps : Tzara lui ordonnait de donner un ou deux tours au compensateur de profondeur, Noel à moitié ivre vantait la propriété de Rosengarten, la toute dernière pièce du puzzle, quelque sept cents hectares de forêt de pins dévastée que les Bellefleur devaient bientôt acheter. (Et ce serait l'acquisition finale. Elle leur permettrait de récupérer tout l'empire perdu de Jean-Pierre.) Leah parlait, l'accablant de sarcasmes, utilisant des mots qu'il n'avait jamais entendus dans sa bouche – tes putes, tes salopes, elles en *ont* de la chance de t'avoir pour amant ! –, puis le suppliant, et se plaignant des choses les plus mesquines (car elle était absolument furieuse que l'arrière-grand-mère Elvira et son vieux

mari *eussent* déménagé de l'autre côté du lac pour habiter chez tante Matilde, et maintenant tous les trois refuseraient de se laisser déloger, et les projets de Leah de construire de beaux pavillons de chasse tout neufs devraient attendre jusqu'à la mort de ces vieilles gens – mais quand cela arrivera-t-il, criait Leah, les gens de ta famille vivent si longtemps !). Il y avait Ewan qui voulait lui parler des enfants. De leurs enfants. Ewan montrant une gravité inhabituelle. À moitié saoul, bien sûr, empestant la bière quand il éructait, ce qui lui arrivait souvent, mais grave, angoissé. Non seulement par l'accident d'Albert avec la Chevrolet neuve – ce petit connard, grogna Ewan, il devait faire plus de cent vingt à l'heure quand il a heurté le camion..., *plus de cent vingt* à l'heure sur cette route de terre ! – mais aussi par les autres. Car Albert n'était pas gravement blessé. Il se remettrait, il se remettrait et achèterait une autre voiture, mais qu'adviendrait-il de Garth qui était parti et avait trahi sa famille, et de Raphael que personne n'avait aimé, et de Yolande ?... Et des propres enfants de Gideon ?

Les voix, les visages. Gideon ne leur résistait pas, il ne les acceptait pas non plus. Il ne répondait jamais à leurs accusations. Il ne sympathisait jamais... Il y avait sa petite fille Germaine qui le considérait avec une étrange lassitude, un air maussade. Au cours des derniers mois elle avait perdu de sa vivacité : ses yeux n'avaient plus un éclat aussi vif, ses mouvements étaient moins rapides ; ce n'était plus une enfant, supposait Gideon. Un visage étranger, qui flottait tout près de lui. Mais bien sûr il n'était pas étranger. C'était celui de *son...*, de son enfant.

Mais tu le crois vraiment, Gideon ?... se moquait amèrement Leah. Tu crois qu'elle est à toi ? Qu'elle appartient à quiconque ?

(Car Leah, l'impulsive et majestueuse Leah, avait commencé elle aussi à remarquer le changement de Germaine. La petite fille se dérobait devant elle de plus en plus souvent, c'était visible, elle ne voulait pas que sa mère la regardât dans les yeux, elle était révoltée et entêtée, et éclatait sottement en larmes à la moindre provocation. Elle ne peut plus m'aider, se disait Leah, muette, elle ne m'aidera plus, je ne sais pas quoi faire, je ne sais pas ce qui se passe...)

Mais *c'était* encore une enfant. Elle n'avait même pas quatre ans.

Les visages, les voix, les vagues d'air superposées, l'avion rebondissait légèrement maintenant qu'il volait un peu plus haut, à une altitude de mille cinq cents mètres. Au-dessous de lui rien n'existait plus. Les bancs de brume incolore, qui portaient le nom de

nuages. Un vent glacé venant de la droite – du nord – et bientôt il devrait tourner à cent quatre-vingts degrés – virer avec soin – maintenant fermement sa position tandis que les vagues d’air, devenues brusquement plus violentes, cherchaient à le renverser. Mais il ne voulait pas encore rentrer. Il avait – n’est-ce pas ? – beaucoup de temps. Les réservoirs d’essence avaient été remplis avant le décollage. Il avait tout le temps qu’il lui fallait. Gideon, cria la voix plaintivement, puis, avec méchanceté, Vieux Sac d’Os !

Il sourit légèrement. Il se surprit à sourire. Mais bien sûr il était absolument seul dans le cockpit et Tzara lui-même ne se trouvait plus à ses côtés. Gideon, cria la femme, Gideon tu ne m’aimes pas, Vieux Sac d’Os, tu ne m’aimes pas, tu ne comprends pas qui je suis ?...

Il se tourna vivement vers elle, et entrevit son visage obscur à l’expression jubilante. Mais il *sut* qui elle était.

Les mâchoires...

L'une après l'autre, les reconnaissances de dettes payables en deux ans furent signées, hypothéquant la plus grande partie de la propriété. Les mines étaient épuisées ; les bois qui avaient paru inépuisables furent rasés ; les fermes des Bellefleur étaient capables de produire plus de blé, de luzerne, de soja, de maïs, et beaucoup plus de fruits que leurs concurrents dans la Vallée, mais le marché était médiocre et continuerait de l'être à cause des moissons extraordinaires dans toute l'Amérique du Nord : Lamentations de Jérémie, baptisé Felix (mais très, très longtemps auparavant, en une époque plus heureuse), était désespéré.

Il *devait* l'être, raisonnèrent ses fils, car autrement pourquoi aurait-il consenti à devenir le partenaire de Horace Steadman – Horace, entre tous, dont les Steadman eux-mêmes se méfiaient ?

« C'est avant tout un homme innocent, dit lentement Noel.

– Il est innocent, oui. Et d'une extraordinaire ignorance, répliqua Hiram.

– Tu ne devrais pas dire des choses pareilles sur notre père, ce n'est pas convenable », dit Noel avec irritation. Puis, avec un geste impatient : « Ça ne porte pas chance. »

En présence de leur père ils parlaient peu, car bien que l'attitude réservée, plutôt timide, de Jérémie, associée à la cicatrice blafarde sur son front (son unique « marque d'honneur », pour reprendre sa curieuse expression, de la guerre qu'il avait faite dans sa jeunesse, où tant de ses contemporains étaient morts), lui donnât un air vulnérable, une réticence naturelle aux Bellefleur les retenait : naturelle, en tout cas, entre père et fils. Après la débâcle, après la fuite de Steadman à Cuba, chacun accusa l'autre de s'être montré indulgent pour le vieil homme.

Le jeune Jean-Pierre, appliquant de l'après-rasage sur sa peau lisse et blanche, n'exprima absolument aucune opinion. Ses susceptibilités avaient été si blessées par l'échec de son père – Elvira l'accusa, hystérique – qu'il *n'avait* aucune opinion. Et contrairement à ce qu'affirmèrent les jurés, il ne pouvait avoir agi de son plein gré cette terrible nuit à Innisfail.

La nuit où il fut emporté par l'inondation, le pauvre Jérémie avait été entraîné, contre sa propre nature, à boire beaucoup plus que de coutume. Car quand les gouttes de pluie grossirent et commencèrent à battre contre les fenêtres, et que l'après-midi s'assombrissait prématurément, il se surprit à penser aux renards argentés qu'il avait élevés avec Steadman – les deux mille trois cents renards argentés qu'ils avaient élevés ensemble, ivres d'espoir, convaincus qu'ils deviendraient millionnaires d'ici deux ou trois ans. (Car l'éleveur qui leur avait vendu les premiers renards le leur avait affirmé.) Et alors, et alors... Et alors, incroyablement, une nuit terrible, les animaux avaient réussi à enfoncer leurs barrières de fin grillage pour s'entre-déchirer. Jérémie, même en temps de guerre, n'avait jamais rien vu de pareil. Il n'avait *jamais* rien vu de pareil. Quoi, ces animaux étaient des cannibales, des monstres, ils semblaient avoir dévoré, ou cherché à dévorer, leurs propres petits !... Des hectares de carcasses. Des morceaux de chair ensanglantée, des fibres musculaires, et les corbeaux, les merles et les pies qui leur rongeaient les yeux, un spectacle trop infernal pour avoir jamais existé. Des mâchoires dévorant des mâchoires... Et puis, le lendemain, apprendre que Horace avait emporté le reste de l'argent (guère plus de cinq cents dollars, selon la vague estimation de Jérémie) et s'était envolé pour Cuba avec sa jeune maîtresse de quinze ans, une mulâtresse, dont tout le monde, sauf Jérémie, connaissait l'existence !...

« Tu as échoué une fois de plus et cette fois-ci tu nous as tous humiliés », hurla sa femme Elvira. Elle le frappa de ses petits poings, et son visage parut se ratatiner, et il se rendit compte brusquement que même si elle cessait pour toujours de l'aimer il continuerait d'éprouver pour elle le même amour, car il s'était engagé envers elle pour ce qu'ils partageaient d'éternité. Le fait qu'elle *le* détestât ne le libérerait pas de son engagement. « Quand ton père vivait je ne supportais pas de rester dans la même pièce que lui, pleura Elvira, parce qu'il pensait, il n'arrêtait pas de *penser*, c'était terrible, mais maintenant que tu as pris sa place, maintenant que tu as si imparfaitement pris sa place, ah, j'aimerais qu'il soit encore là ! *Il* aurait su voir que Steadman était le bandit qu'il est, et *il* ne se serait certainement pas lancé dans l'élevage de ces horribles animaux cannibales !

– Mais ils n'avaient pas l'air d'être cannibales, protesta doucement Jérémie, évitant les coups de sa femme. Tu l'as dit toi-même, ma chère, tu l'as dit, ils étaient si beaux, ils possédaient un mystère si...

– Et maintenant il va y avoir une vente aux enchères, n'est-ce pas ! Une vente aux enchères publiques ! De nos biens ! Des biens

précieux de ton père ! Et le monde entier va piétiner nos jardins et nos pelouses, laisser des traces de boue sur nos beaux tapis, et partout les gens riront de nous, et on se remettra à parler de la malédiction... »

Jérémie, coincé contre une cheminée, tenta d'attraper les poignets de sa femme : mais bien qu'elle fût petite, et que ses poignets fussent d'une minceur touchante, il ne réussit pas à les maintenir immobiles. « Mais, chère Elvira, il n'y a pas de malédiction...

– Pas de malédiction ! Toi, entre tous, tu prétends qu'il n'y a pas de malédiction !

– La notion même de malédiction de la famille est une profanation, un blasphème...

– Comment expliquer autrement ces catastrophes ? cria Elvira, se détournant pour se cacher le visage dans les mains. Dès le début...

– Mais nous n'avons pas été maudits, dit Jérémie, en souriant bêtement. Il est tout à fait possible d'interpréter notre histoire comme une histoire de... de bénédiction. »

Elvira s'éloigna en titubant, sanglotant. Elle pleurait comme si son cœur allait se briser : jamais Jérémie n'oublierait cet instant pathétique. Car il avait bien entendu manqué à ses engagements à son égard, et il était tout à fait conscient d'avoir également manqué à ses engagements envers son père (dont la présence remplissait le château à certains moments troublés, et dont la peau, sur ce vilain tambour, frémissait légèrement chaque fois que Jérémie passait, soit de rage, soit simplement dans l'espoir qu'il étendrait la main jusqu'à lui, comment le savoir – car naturellement Jérémie ne le touchait pas, ni ne s'attardait sur le palier de l'escalier), et, bien sûr, envers ses enfants, ses enfants innocents dont l'héritage était en train de partir en fumée.

La catastrophe des renards argentés ; et la nécessité de signer encore l'une de ces reconnaissances de dettes (pour obtenir une prolongation de crédit dans l'une des plus grandes banques de Vanderpoel) ; et la nécessité, enfin, depuis longtemps attendue, de vendre aux enchères certains de leurs trésors. (Et les tableaux, les statues et les différents objets d'art *étaient* des trésors, les experts l'affirmaient : dommage, les acheteurs ne les trouvaient pas à leur goût, et considéraient qu'ils valaient moins du tiers de leur valeur estimée, dans la clarté sans remords d'un soleil de plein été.)

Peu après, Lamentations de Jérémie se précipita dehors sous l'orage, croyant sauver ses chevaux – bien qu'Elvira le suppliât de rester à l'intérieur, et que Noel lui-même tentât de le retenir de

force. Il *voulait*, il *brûlait de*... C'était presque un besoin physique de fuir le confort relatif de la maison de son père pour se jeter dans la violence de l'orage, imaginant qu'il entendait les chevaux hurler, et que lui *seul* pourrait les sauver des eaux qui montaient. « Jérémie ! Jérémie ! » cria Elvira, essayant de le suivre dans la boue, enfonçant jusqu'au genou, jusqu'à ce qu'il la distançât, caché par les ténèbres. Ah, il *voulait* tant, il *brûlait*, il *devait*...

Emporté, les pieds entraînés par le courant, perdant l'équilibre, se cognant la tête contre une souche déracinée, emporté par la tempête qui faisait rage (dont l'intensité n'était guère différente de celle de l'orage qui gâcha les projets de Leah pour la célébration de l'anniversaire de l'arrière-grand-mère Elvira), il eut seulement le temps de comprendre, avant que sa conscience ne s'éteignît, que c'était son poney Barbary qu'il avait cherché dans l'écurie inondée : Barbary, son beau poney shetland tacheté de gris et de blanc aux grands yeux brillants et aux longs poils épais presque doux comme la laine, Barbary le compagnon de son enfance, le compagnon du temps innocent où il s'appelait Felix. Et pourtant il *voulait* se plonger dans la tempête, il brûlait de lui céder, comme si seul un baptême aussi violent, loin des grossières exigences du *sang* et des *Bellefleur*, pouvait exorciser son souvenir des renards et de leurs horribles mâchoires ensanglantées. *Je ne suis pas des vôtres, vous le voyez bien*, implorait l'homme qui se noyait.

L'assassinat du shérif du comté de Nautauga

Ce dernier été il sembla que Germaine était en train de perdre ses « pouvoirs » – elle n'eut manifestement aucun pressentiment de la mort de son grand-oncle Hiram, et mis à part une étrange léthargie qui donnait à son joli visage un teint légèrement plombé, et plusieurs nuits sans sommeil qui précédèrent son quatrième anniversaire, elle ne parut nullement pressentir la catastrophe imminente : la destruction du manoir des Bellefleur et la mort de nombreux membres de sa famille.

Le matin de l'assassinat de son oncle Ewan, par exemple, elle ne montra aucun signe de détresse. Elle avait même, sembla-t-il, fort bien dormi la nuit précédente, et s'était réveillée d'excellente humeur. À la table du petit déjeuner, sur la terrasse, Leah observa sa fille en cachette, écoutant l'enfant qui racontait à l'une des domestiques un petit rêve idiot qu'elle avait fait, ou était-ce un rêve qu'avait eu (selon Germaine) l'un des chatons – sur des chatons ailés qui pouvaient voler, et s'ils le voulaient ils pouvaient se promener sur le lac, et tout était jaune d'or, et quelqu'un faisait passer des petits gâteaux glacés à la fraise – et Leah s'aperçut que sa fille était une enfant parfaitement ordinaire.

Vive et jolie, et un peu entêtée parfois, et sujette à des accès de mauvaise humeur comme tous les enfants ; et bien sûr elle était un peu grande pour son âge. Mais en réalité pour un étranger elle n'était rien d'autre qu'une enfant normale : c'est-à-dire *ordinaire*. Ses yeux qui autrefois semblaient rayonner d'un éclat extraordinaire étaient à présent, se disait Leah, simplement des yeux d'enfant. Et le rythme de son développement, si prodigieux pendant les deux premières années de sa vie, avait certainement ralenti, de telle sorte qu'elle mesurait probablement seulement deux ou trois centimètres de plus qu'un enfant moyen de quatre ans. Elle était d'une rapidité peu commune, c'était vrai : elle avait appris toute seule à lire et à faire de l'arithmétique élémentaire, et elle pouvait, quand elle le voulait bien, répondre aux questions des adultes d'un ton mystérieux de grande personne. Mais sa rapidité, son intelligence, ne frappaient plus Leah par leur caractère exceptionnel. À côté de Bromwell, par exemple...

Devinant ses pensées l'enfant se tourna timidement vers elle. La

charmante petite histoire des chatons volants et des gâteaux prit fin, la servante rentra dans la maison, et pendant un moment la mère et la fille se regardèrent, sans un mot, sans un sourire, avec une certaine prudence. Germaine *avait* de jolis yeux, songea Leah, vert pâle avec des reflets mordorés, ils ne ressemblaient en rien aux yeux de Gideon, ni aux siens ; et ses cils étaient très épais. D'ordinaire, ils brillaient de curiosité. Mais, vit-elle avec une pointe de consternation, ils n'avaient rien de remarquable.

Mal à l'aise, l'enfant baissa la tête tout en gardant le regard fixé sur sa mère. C'était un geste familier, qui semblait à Leah faussement et hypocritement soumis : une demande d'amour, une demande de ne pas être punie, alors qu'il n'y avait bien sûr aucune raison pour qu'elle le *fût* (bien que son histoire idiote à propos de son rêve eût été irritante), et que bien sûr elle *était* aimée.

Ne savait-elle pas, cette enfant exaspérante, ne savait-elle pas qu'on l'aimait passionnément ?...

Il devait y avoir dans le visage de Leah quelque chose qui perturbait Germaine, car elle continua de fixer sa mère, baissant encore plus la tête, et approchant ses doigts de sa bouche pour les sucer. Bien que Leah lui interdît avec colère de garder cette habitude.

« Germaine, vraiment », chuchota Leah.

Le jardin muré était absolument immobile : pas un oiseau ne chantait, pas une feuille ne bougeait, le ciel transparent et serein n'était animé par aucun mouvement, il ne semblait pas plus extraordinaire qu'une tasse à thé renversée avec ça et là une fêlure aussi mince qu'un cheveu. Le monde entier était suspendu en cette matinée d'août où Leah et sa curieuse petite fille se fixèrent dans un silence qui devint plus tendu à mesure que les secondes passaient.

Alors les rides entre les sourcils de Leah se creusèrent, et sans savoir ce qu'elle faisait elle repoussa de la table la *Gazette financière* et dit en sanglotant à moitié : « Mais qu'est-ce que je vais faire sans toi ! Qu'est-ce que je vais faire le reste de ma vie ! Et maintenant que je suis sur le point de... de... d'achever ce que j'ai commencé... Tu ne peux pas m'abandonner maintenant, tu *ne peux pas* me trahir ! »

Quelque dix-huit heures plus tard, dans la chambre à coucher de l'appartement de Rosalind Max, situé au dix-neuvième étage de la nouvelle tour Nautauga, Ewan fut surpris dans son sommeil par une

rafales de coups de feu, et ne put se défendre contre un assassin inconnu qui tira, à une distance de moins de trois mètres, sept balles dans son corps impuissant. Cinq lui traversèrent la poitrine, une atteignit son épaule droite, et la septième se logea dans le haut de son crâne. Rosalind, qui se trouvait alors, par un heureux hasard, dans la salle de bains, où elle se cacha terrifiée pendant la fusillade, sortit pour voir son amant vigoureux étendu sur le côté à la tête du lit, totalement immobile, et couvert de sang.

De même que l'agréable petit rêve de Germaine ne prédisait rien des violences que devait subir son malheureux oncle, de même les propres rêves d'Ewan n'eurent rien de prémonitoire. Il dormait, comme toujours, profondément, dans une sorte de coma, inspirant et expirant bruyamment ; on ne pouvait imaginer, en observant un sommeil d'un bonheur aussi absolu, que le dormeur pût être troublé par une réalité aussi immatérielle que les rêves, ou que des pensées d'une sorte ou d'une autre. Ce qui était en vérité le cas. Si Ewan rêvait il oubliait ses rêves dès l'instant où il était éveillé. Même ceux qui l'aimaient ne pouvaient affirmer qu'il fût l'un des Bellefleur les plus intelligents, mais il éprouvait néanmoins un mépris presque patricien pour les superstitions de certains membres de la famille. Ne venez pas me raconter ces stupidités de paysans, disait-il souvent, jovialement ou avec colère, selon son humeur. Il manquait totalement de respect pour sa femme, dont les craintes – les craintes « pour sa vie » depuis qu'il était devenu shérif – l'ennuyaient. (Comme Lily elle-même l'ennuyait. Si elle avait été jalouse de Rosalind, se plaignait Ewan à Gideon et à ses amis, si elle avait manifesté une curiosité saine, de la colère, eh bien il n'y aurait vu aucun inconvénient : mais cette longue figure d'enterrement, ces soupirs, ces larmes et ces « prémonitions » stupides concernant sa sécurité le contrariaient simplement. Bien sûr il l'aimait – tous les mariages des Bellefleur étaient solides – mais plus elle se lamentait, plus il restait absent de la maison : et quand il *rentrait* il se mettait souvent en rage, et jetait cette femme stupide, ahurie, contre le mur. Pourquoi veux-tu éprouver mon amour pour toi ! lui hurlait-il en plein visage.)

Ewan était un homme au corps massif, au visage rougeaud, dans la fleur de l'âge, quand il rencontra Rosalind Max dans une boîte de nuit de Nautauga Falls, et se présenta à elle bien qu'elle se trouvât en compagnie d'un rival politique qui, il le savait, était méprisable. Il ne tarda pas à abandonner ses autres femmes et on le vit deux, trois ou quatre fois par semaine en ville avec Rosalind, formant un couple saisissant, pas vraiment attirant, bien que la jeune femme *affichât* une beauté agressive (elle passait une heure ou plus à étaler

sur son visage plein et ferme une couche de fond de teint éclatant qui lui donnait une peau lisse, rayonnante, et ses cheveux teints en roux, artificiels, flamboyants, criards, étaient taillés au rasoir pour lui donner l'air d'une gitane ; ses lèvres étaient d'un écarlate parfait). Tout le monde savait dans la ville qu'Ewan était fou d'elle, quoique soupçonneux à un point comique, et que, pendant une période de quelques mois, il lui avait offert une quantité de cadeaux coûteux : la Jaguar modèle E, bleue, tape-à-l'œil, garnie de fourrure de lapin teinte, avec des accessoires en argent et un téléphone incorporé, et une émeraude qui, disait-on, était une bague de famille (que la négligente Rosalind s'empressa de perdre en faisant de la voile avec un ami sur le fleuve), et un congélateur rempli de filet mignon, un manteau de zibeline long jusqu'à la cheville, un voilier de sept mètres avec des voiles vertes et violettes, et nombre d'articles plus modestes. L'appartement avec terrasse sur le toit de l'immeuble qui donnait sur le fleuve était, bien entendu, au nom d'Ewan ; mais sa famille possédait l'immeuble même. Plus il se sentait gêné par rapport à elle, plus il devenait généreux.

« Bien sûr je ne l'aime pas vraiment, dit-il une ou deux fois à Gideon, du temps où les deux frères se faisaient encore des confidences, c'est une... » et il prononça un mot à la fois si obscène et si clinique que Gideon ne sut s'il devait être dégoûté ou amusé. Et Ewan disait souvent, aussi, qu'il ne pouvait pas l'aimer : elle n'était pas digne de son nom.

Il lui offrit néanmoins l'appartement avec cette vue magnifique sur le fleuve, Nautauga Falls, et l'île Manitou à l'est, et il lui fit d'innombrables cadeaux très chers, comme n'importe quel amant, comme tout amant troublé et excité, et il fit même en sorte – pourquoi exactement, Rosalind ne le savait pas – que chacun d'eux posât pour un portrait, que peignit un artiste qui vivait en marge de la société de Nautauga Falls, et qui avait fait, pour des sommes exorbitantes, les portraits d'un sénateur américain de la région, du maire de Nautauga Falls, du propriétaire milliardaire du champ de courses, de plusieurs dames du monde, d'épouses d'hommes d'affaires et de philanthropes, qu'Ewan méprisait, les considérant infiniment moins séduisantes que sa Rosalind aux cheveux de flamme. Les portraits avaient été achevés l'année précédente, pour Noël, et étaient accrochés, au moment de l'assassinat, dans la salle de séjour de l'appartement : celui de Rosalind était théâtral, un peu raide, mais plein de charme conventionnel ; sur celui d'Ewan, on voyait un homme d'âge moyen, d'une beauté arrogante, bien en chair, avec des bajoues, les yeux plissés de gaieté, ou peut-être de méchanceté, la chair molle et grasse de son menton s'écrasant sur

son col. Ce portrait était *presque* une injure, et Rosalind avait dû véritablement supplier Ewan de ne pas attaquer physiquement l'artiste, mais si on l'étudiait assez longtemps il devenait attirant, et même charmant. Le plus étrange dans ce tableau était (tout le monde l'affirmait après l'avoir examiné pendant un temps suffisamment long) que le portraitiste avait, consciemment ou non (il prétendait que non) créé autour de la tête d'Ewan une aura discrète, presque imperceptible, de telle sorte que le célèbre shérif du comté de Nautauga semblait porter une *auréole*. Ce qui amusait énormément, bien sûr, Ewan, Rosalind et leur cercle d'amis, et qui était assez mystérieux. Car l'auréole n'était pas toujours visible. Mais si on regardait attentivement et patiemment, elle reparaisait.

Dès le premier soir où ils firent connaissance l'indépendance de Rosalind excita Ewan : c'était une femme qui ne voulait pas se marier, ni même être une Bellefleur. Elle chantait à mi-temps dans les boîtes de nuit de la ville, posait à l'occasion pour les photographes, et elle avait fait, disait-elle, du « théâtre ». (De dix-sept à vingt et un ans, moment auquel, disait-elle mystérieusement, sa vie avait été brutalement modifiée, elle avait joué des rôles de second plan à l'opéra de Vanderpoel, où se donnaient quelquefois des comédies, des mélodrames et des comédies musicales ; mais bien entendu Ewan ne l'y avait jamais vue.) Un soir, portant pour tout vêtement un boa d'autruche vapoureux enroulé autour de la taille, Rosalind avait pénétré dans la chambre à coucher en levant la jambe, en battant des mains et en chantant d'une voix rauque, tapageuse et tout à fait délicieuse *When the Boys Come Home*, le numéro final, dit-elle, de l'une de ses comédies musicales les plus applaudies. Ewan l'avait regardée, ensorcelé. Il était évident qu'il l'*aimait*.

Et il avait des soupçons. Parfois il était malade de terreur à l'idée qu'elle l'avait trahi – qu'elle le trahissait en ce moment même – et rien ne le calmait, il fallait qu'il lui téléphone, ou bien il lui envoyait quelqu'un sous un quelconque prétexte (pour lui apporter une douzaine de roses blanches, ou une mousse au chocolat, son dessert préféré, du restaurant Nautauga House qui faisait le prestige de la ville) ; une fois il avait renvoyé l'hélicoptère de la police des bois éloignés où se déroulait une enquête fastidieuse sur un meurtre dans une sinistre communauté de bûcherons pour le faire atterrir en ville, sur la terrasse de l'appartement, créant tout un émoi. (Ce jour-là, on vit un monsieur en trench-coat quitter précipitamment l'appartement de Rosalind, mais lorsque Ewan questionna la jeune femme elle expliqua d'une manière très convaincante qu'elle s'était

réveillée avec un affreux mal de dents et qu'elle avait fait venir son dentiste en urgence.) Une autre fois, Ewan observa sur le champ de courses que les paris de sa maîtresse – de vingt-cinq et quarante dollars, toujours des petites sommes – étaient placés sur des toquards, avec des cotes de un contre cent et de trois contre quatre-vingt-cinq, et que ces chevaux *gagnaient* ; mais Rosalind expliqua qu'elle avait entendu sa coiffeuse bavarder avec une cliente, qu'elle s'était rappelé les noms des chevaux mentionnés, et que bien sûr, elle avait simplement eu de la chance. Elle n'avait aucun ami proche qui fût lié au milieu des courses, dit-elle, et quant aux jockeys – les jockeys lui répugnaient physiquement. Et Ewan la crut, après réflexion. Sa jalousie était telle qu'il imaginait trouver des amants de Rosalind tapis dans les placards, ou cachés dans la douche, quand il entra dans l'appartement à l'improviste ; il *découvrit* des empreintes de pieds énormes sur le marbre rose de la baignoire, des cheveux qui n'étaient ni les siens ni ceux de Rosalind sur ses oreillers recouverts de soie, et sa provision de bière, qu'il gardait dans le second réfrigérateur de l'appartement, était souvent pillée ; mais il était assez raisonnable pour mettre en doute ses propres soupçons, et de toute façon Rosalind plaisantait toujours et le taquinait pour le mettre de bonne humeur. Tu passes tout ton temps à pourchasser des criminels, disait-elle, alors naturellement tu as des soupçons. Mais il ne faut pas que cela influence ta vision de la nature humaine, Ewan. Après tout..., on ne vit qu'une fois.

Bien qu'Ewan aimât la vie nocturne de la ville, et se sentit merveilleusement flatté d'être vu en la compagnie de la magnifique Rosalind Max, il préférerait, comme il le raconta à Gideon, passer une longue période – douze heures, dix-huit heures – enfermé dans l'appartement avec sa maîtresse, et une abondante provision d'alcool, de bière, de cacahuètes salées, de pizzas surgelées et de beignets (glacés, saupoudrés, à la cannelle, aux pommes, aux cerises, avec de la chantilly) faits dans la pâtisserie la plus populaire de la ville, Sweet's. Lui et Rosalind faisaient l'amour, buvaient, mangeaient, faisaient de nouveau l'amour, buvaient, faisaient l'amour, se préparaient d'énormes repas avec les provisions du congélateur et du réfrigérateur, buvaient et dégustaient des beignets, ils dormaient un peu, se réveillaient pour faire l'amour, se versaient de nouveaux verres, finissaient le reste des beignets... ainsi passait le week-end ; ces jours-là ils consommaient plus de deux douzaines de beignets de chez Sweet's, et une quantité inépuisable de boissons et d'autres nourritures. Je ne l'aime pas, c'est une garce notoire, se plaignit Ewan à son frère avec un sourire forcé, mais, vois-tu, je ne peux pas imaginer de meilleure façon de passer le temps... Alors tu as beaucoup de chance, répondit

sèchement Gideon, qui interrompit la conversation. (Les frères s'éloignaient de plus en plus l'un de l'autre avec les années, et après l'accident de Gideon, et son acquisition de l'aéroport d'Invemere, ils parlaient rarement ; en fait, ils se trouvaient peu souvent au même moment à la maison, et quand cela arrivait ils tendaient à s'éviter.)

Il était trois heures du matin, dimanche, lorsque, après avoir longuement fait l'amour, mangé et bu, Ewan avait sombré dans ce sommeil léthargique, et ronflait bruyamment (en vérité, dirait Rosalind, elle devait la vie au ronflement de son amant – qui l'avait empêchée de s'endormir – elle avait décidé de prendre un bain de mousse – et se trouvait dans la salle de bains, plongée avec volupté dans une eau bien chaude, quand l'assassin avait fait irruption dans l'appartement et dans la chambre à coucher, et s'était mis à tirer sur le pauvre Ewan) ; et jamais il ne se réveilla – c'est-à-dire, il ne redevint jamais plus Ewan Bellefleur, le shérif du comté de Nautauga.

Comme c'était arrivé vite ! Un inconnu surgissant dans la chambre – tirant sept balles avec un pistolet automatique – Ewan inondant de sang les oreillers et les draps de soie – Rosalind se cachant, terrifiée, dans la salle de bains. Et puis tout devint silencieux de nouveau.

Si vite, si irrémédiablement... Et quand il lui parut que l'assassin était parti Rosalind sortit, toute tremblante, sachant ce qu'elle allait trouver dans le lit, hurlant pourtant quand elle vit le spectacle : son pauvre amant nu, impuissant, son amant mort, le corps criblé de balles, le sommet du crâne transpercé. Il était mort, et pourtant ses doigts se crispaient encore.

Il était mort, il devait être mort, abattu à une distance aussi proche ; mais ses paupières tressaillaient. Elle se mit à hurler sans fin.

Mais bien entendu Ewan ne mourut pas, et ce fut grâce à l'adresse de son neurochirurgien, et à la résistance de sa propre constitution, qu'il se remit aussi vite : simplement en cinq semaines à l'hôpital, dont deux dans le service de réanimation. Puis il alla dans une maison de convalescence dans l'île Manitou, que les Bellefleur choisirent en raison de sa proximité du manoir et de l'excellente qualité de son personnel.

Ewan ne mourut pas, et pourtant – et pourtant on ne pouvait dire qu'il avait survécu. Ce n'était plus l'Ewan Bellefleur que tout le monde avait connu.

Quelque quarante-huit heures après la fusillade, quand Ewan reprit conscience pour la première fois dans la salle de soins intensifs, il roula des yeux, remua ses lèvres pâles et chercha à saisir la main de l'infirmière de service – et ses premières paroles, à peine compréhensibles, avaient un rapport avec le sang et le baptême. Puis il perdit de nouveau conscience et resta dans un état comateux pendant deux jours encore, et quand il se réveilla, définitivement cette fois-là, Noel et Cornelia – les seules personnes autorisées à le voir alors, car Lily s'était effondrée et était inconsolable – remarquèrent immédiatement que *cet* Ewan ne semblait pas être le *leur*.

Il les reconnut, et parut être exceptionnellement lucide au sujet du service où il se trouvait, de l'hôpital, de l'opération délicate pratiquée sur son cerveau, et des circonstances de ce qu'il appela son « malheur ». Mais il chuchotait presque, et son attitude était contrite, et même humble ; cela inquiéta ses parents de constater qu'il ne disait pas un seul mot de la tentative de meurtre – il savait que quelqu'un avait essayé de le tuer, sans aucun doute, mais il ne montra ni colère, ni amertume, ni même de curiosité quant à l'identité de l'assassin. (On ne devait jamais retrouver le meurtrier, bien que le bureau du shérif et la police de la ville eussent lancé une vaste enquête. Si seulement Rosalind avait entrevu l'homme !... Mais bien sûr elle ne l'avait pas vu, personne dans l'immeuble ne l'avait vu, y compris le portier de service au rez-de-chaussée ; et l'arme – un colt automatique quarante-cinq très ordinaire, retrouvé dix-neuf étages plus bas dans l'allée – ne fournit absolument aucun indice.)

Dès le début, donc, Noel et Cornelia surent que quelque chose n'allait pas, et que c'était grave. Bien sûr ils étaient reconnaissants que leur fils eût survécu : combien d'hommes, même avec la constitution physique d'un taureau, comme Ewan, auraient-ils pu survivre à cinq balles dans la poitrine (miraculeusement, elles n'avaient fait que la transpercer, sans atteindre aucun organe vital), à une blessure cruelle à l'épaule, et à une balle logée sous son crâne ?... Et il avait perdu tant de sang, il était arrivé dans la salle des urgences dans un état de choc avancé. Mais l'homme qui reprit conscience, l'homme qui leur tenait la main en *les* réconfortant, et parlait avec douceur (et sur un ton d'excuse) à sa femme, et pleura de joie en voyant Vida et Albert, et se montrait si poli avec les infirmières... ils ne le connaissaient pas.

Il avait une voix douce, un air contrit, il rougissait de honte à cause des circonstances de son « malheur » (car jamais il ne fut capable de parler autrement que par allusion de Rosalind, de

l'appartement avec terrasse et de sa vie d'« erreur ») ; ce fut seulement dans la maison de convalescence, quand il fut libre de marcher, avec une canne, sur les pelouses en pente, en la compagnie de un ou deux membres de sa famille, qu'il aborda – avec hésitation, en s'excusant – l'expérience qu'il avait eue, et la nécessité, maintenant, pour lui, de changer de vie.

Bien entendu, dit-il calmement, il allait démissionner de son poste. Il avait, en fait, déjà démissionné. Sachant ce qu'il savait sur la vie – sur la nature du péché – sur le baptême du sang – et sur Notre Sauveur qui surveillait chaque instant de nos vies – il ne pouvait poursuivre ses occupations terrestres ; le simple fait d'y repenser le remplissait de consternation. (Songer qu'il avait réellement porté un pistolet ! Qu'il avait été fier de ses carabines, de ses armes automatiques, de ses fusils de chasse ! Son âme en était affligée.) Comme il n'avait de secrets ni pour eux ni pour personne il était prêt à leur montrer la lettre qu'il avait écrite à son ancienne maîtresse, où il rompait toute relation future avec elle et lui cédait l'appartement pour le temps qu'elle souhaitait le garder – bien qu'il ne pût s'empêcher de la prier de considérer la vie de péché désastreuse dans laquelle elle vivait, et qui risquait un jour de la conduire droit en enfer. Ses parents et sa femme renoncèrent prudemment à lire la lettre, qui fut expédiée en recommandé à Rosalind Max, qui ne répondit jamais. (Bien qu'elle conservât bien entendu l'appartement, la voiture et le reste des cadeaux, y compris, même, les portraits jumeaux.)

À mesure que le temps passait, qu'il guérissait et reprenait des forces, Ewan se montrait disposé à parler plus ouvertement, et avec beaucoup d'entrain, de son « baptême ». Il était manifestement mort, ou avait failli mourir, et au moment même de la mort, alors qu'il était sur le point de passer dans l'autre monde, Jésus-Christ en personne lui était apparu, et l'avait rappelé sévèrement, car l'heure de mourir n'était pas encore venue pour lui, comment pouvait-il mourir quand il n'avait pas accompli sa tâche sur terre ! – et Il lui ordonna de s'agenouiller et d'accepter le baptême. Le Christ lui-même avait alors baptisé Ewan, et avec Son propre sang. (Il avait touché les blessures de la poitrine d'Ewan, et avait même enfoncé le doigt près de son cœur, afin de se remplir les mains de sang pour le baptême.) Ils restèrent ensemble très, très longtemps, Ewan à genoux, le Christ debout devant lui, lui donnant des instructions, non pas tant sur sa vie de péché passée – car Ewan savait très bien, à présent, ses yeux s'étaient dessillés et il *savait* – que sur son existence à venir, qui s'annonçait extrêmement difficile. Il se heurterait à des résistances, surtout auprès de ceux qu'il aimait ;

surtout dans sa famille. (Même Lily, quoique « religieuse », ne croyait pas *vraiment*.) Mais il devait se montrer courageux. Jamais il ne devait faiblir, il lui faudrait toujours se rappeler les circonstances de son baptême et l'amour du Christ, et aller au-devant de son destin pour accomplir sa tâche sur terre, sans tenir compte des moqueries du monde.

Ils le regardèrent, sans voix. De chagrin, leurs visages s'allongèrent. Ah, Ewan ! Qu'était-il arrivé à Ewan ! À *leur* Ewan...

Lily pleura, et s'effondra à nouveau. Elle gémit dans son délire que cette putain avait assassiné son mari : pourquoi la police ne l'arrêtait-elle pas et ne la jetait-elle pas en prison ! *Bien sûr* Rosalind Max l'avait elle-même abattu... tout le monde le savait à Nautauga Falls.

Noel, Cornelia, Leah et Hiram ne savaient que penser. Ewan *n'était pas* fou et pourtant il n'était pas sain d'esprit : son cerveau n'avait visiblement pas été atteint, et pourtant... Gideon ne lui rendit visite qu'une seule fois, et il repartit en tremblant : de chagrin ou de rage, personne ne le sut. Ewan avait saisi les mains de son frère et l'avait supplié d'accepter Jésus comme son Sauveur personnel et de l'accompagner lui, Ewan, dans son pèlerinage à Eben-Ezer à l'ouest de l'État ; il avait supplié Gideon de renoncer à ses occupations terrestres et de se consacrer au Seigneur, avant qu'il ne soit trop tard. Car d'une façon ou d'une autre – personne ne savait exactement comment, et aucun membre de la clinique de Manitou n'était capable de l'expliquer – Ewan avait rencontré un certain frère Metz, qui affirmait être un descendant direct du « saint » allemand Christian Metz, qui avait fondé un siècle plus tôt la secte connue localement sous le nom d'« Inspiration sincère ». Le vieil homme voûté, barbu, au nez d'aigle, *était* apparu à la clinique, et Ewan et lui avaient passé ensemble plusieurs heures à discuter sérieusement, sur la véranda, mais d'où était-il venu... comment avait-il appris l'existence d'Ewan... cela devait rester un mystère pour toujours.

Des larmes dans les yeux, Ewan annonça à sa famille qu'il ne retournerait pas au manoir des Bellefleur.

Il avait, dit-il, renoncé à tous ses biens terrestres, à l'exception de dix mille dollars, qu'il avait donnés à la communauté du frère Metz à Eben-Ezer ; dès qu'il serait autorisé officiellement à quitter Manitou il se rendrait, à pied, dans la communauté, où il passerait le restant de ses jours. Il pourrait un jour devenir prêtre de l'église d'Inspiration sincère, quand frère Metz l'en jugerait digne, mais bien sûr il n'avait aucun projet, aucune ambition, il accepterait tout ce

que le Seigneur lui demanderait, et cela ferait son bonheur...

Il promit de ne *pas* faire de discours à ses proches sur leur vie d'égarément. La recherche de l'argent, la recherche du pouvoir – le désir insensé de réunir l'empire de terres sauvages que le vieux Jean-Pierre avait autrefois possédé, qui l'avait conduit à sa perte !... Non, il ne ferait aucun discours ; ce n'était pas la méthode d'Inspiration sincère. Il fallait vivre sa vie comme un modèle de vertu chrétienne, de même que le Christ avait vécu son existence irréprochable. Ewan l'expliqua gentiment. Il ne prêcherait qu'à ceux qui voulaient croire.

Ses collègues de la police et ses nombreuses connaissances de Nautauga Falls crurent qu'il plaisantait jusqu'au jour où, un par un, ils vinrent lui rendre visite. Et repartirent, comme Gideon, épouvantés. Car Ewan Bellefleur *n'était pas* fou et pourtant il n'était pas sain d'esprit... Le plus déconcertant de tout était son absence d'intérêt pour la vengeance. Il ne paraissait pas se soucier de l'évolution de l'enquête : il changeait habilement de sujet quand l'un de ses lieutenants citait certains noms, et des suspects parmi les multiples ennemis d'Ewan dans le comté. Il refusait de suggérer lui-même des noms. (Quant à la théorie selon laquelle la pauvre Rosalind affolée avait eu un rapport quelconque avec la tentative d'assassinat... Ewan fermait simplement les yeux et secouait la tête en souriant.) Ses associés furent choqués par le changement qui s'était produit en lui, et s'ils en discutèrent en détail, pendant des semaines et des mois (en vérité, la conversion d'Ewan Bellefleur était un sujet de discussion pour des gens qui le connaissaient à peine), ils n'arrivèrent jamais à trancher : était-il moyennement fou, la balle avait-elle endommagé son cerveau, ou se trouvait-il en meilleure santé qu'il ne l'avait jamais été pendant toute sa vie ?... Mais il était pervers, et même répugnant, se disaient-ils, qu'un ancien shérif manifestât aussi peu d'intérêt pour l'arrestation d'un dangereux criminel.

La vengeance m'appartient, dit le Seigneur, chuchotait Ewan.

La jolie Vida dans ses escarpins blancs à hauts talons, remuant insensiblement les mâchoires en mastiquant son chewing-gum (sa mère et sa grand-mère considéraient cette habitude, chez une jeune fille, d'une vulgarité insupportable), assise dans le salon de la clinique Manitou avec ses glaces, ses fougères et son papier orné de fleurs de lis, demandait sans arrêt à Albert s'il comprenait ce qui se passait, s'il croyait *vraiment* que cet homme étrange, effrayant, était leur père. Et Albert, déconcerté, irrité, agité, grattant des allumettes

qu'il laissait brûler dans le cendrier, répondit avec un haussement d'épaules : C'est bien lui, c'est sa nouvelle façon de nous intimider.

Mais je ne veux pas y *croire*, chuchota Vida.

C'est lui, dit Albert en s'essuyant les yeux. Le vieux salaud.

Et un matin de la fin de l'été, vêtu d'un costume marron simple, bon marché, sans cravate, avec une chemise blanche aux revers de col usés, portant une petite valise de toile, Ewan Bellefleur quitta la maison de convalescence sans escorte, et commença son voyage vers l'ouest, en direction d'Eben-Ezer (qu'on appelait alors, en cette époque déchuée, Ebenezer) qui se trouvait à huit cents kilomètres de là. Il partit à pied, comme un pèlerin.

La plupart des membres du personnel vinrent le saluer. Beaucoup d'infirmières pleuraient, car Ewan avait été le malade qu'elles avaient le mieux aimé depuis des années ; plusieurs membres du personnel jurèrent de lui rendre visite, et en attendant, de prier pour leur propre illumination. Bien qu'il eût le visage tout rouge et fût encore un peu gras, avec une large poitrine musclée qui remplissait fièrement le devant de sa chemise, et des petits yeux brillants entourés d'une galaxie de rides, Ewan dégageait un enthousiasme remarquablement puéril. Autour de ses cheveux gris, affirma-t-on, rayonnait une auréole pâle, délicate, presque invisible ; ou du moins on le crut, dans l'excitation et la confusion de son départ.

Fils de la nuit

Les Bellefleur éprouvaient généralement tous la crainte que grand-oncle Hiram, affligé d'une maladie inguérissable, le somnambulisme (dès l'âge de onze ans il avait été soumis à toutes sortes de traitements : attaché à son lit, forcé d'absorber des pilules, des poudres, et des médicaments au goût répugnant, contraint à faire des exercices épuisants et humiliants, à écouter des « recommandations », forcé de suivre, à White Sulphur Springs, un régime énergique d'hydrothérapie sous la direction du célèbre médecin mondain Langdon Keene – les « poisons de son corps » étaient chassés par des lavements, des enveloppements froids, des bains prolongés dans les eaux odorantes, des stations sous les chutes d'eau, les cascades et par d'autres formes d'« exosmose », mais, hélas ! sans aucun résultat) – une crainte que partageait certainement Hiram lui-même – ne succombât un jour à un accident désastreux en se promenant à tâtons, hébété, dans un accès mystérieux de somnambulisme : mais en fait le malheureux devait mourir parfaitement réveillé, en plein jour, d'une curieuse mais *évidemment* très grave infection causée par une égratignure infime, presque imperceptible, sur sa lèvre supérieure. Autant que chacun pût en juger, sa mort, à l'âge de soixante-huit ans, n'avait absolument aucun rapport avec son problème de somnambulisme.

Mais comme c'est étrange, comme c'est ahurissant, dit sa mère Elvira (car, dans le tumulte des années, elle s'était préoccupée, plus que n'importe qui d'autre, de la maladie de Hiram, qu'elle considérait comme une conséquence directe de la honte de l'enfant devant les maladresses financières de son père), comme c'est *absurde*, dit la vieille femme, presque avec colère, quand on lui raconta sa mort soudaine. « Ça ne répond à aucune logique, à aucune nécessité, il est tout simplement mort de rien du tout... » Elle se mit à rire. « ... alors que ça fait presque soixante ans que nous sommes malades d'inquiétude pour lui... Non, ça ne me plaît pas. Ça ne me *plaît pas*. Il a passé soixante ans à se promener bêtement la nuit comme si la journée n'existait pas et voilà qu'il meurt d'une infection qui aurait pu achever *n'importe qui*. C'est inutile, il y a quelque chose de vulgaire dans cette mort, je vous interdis de m'en dire plus ! »

Et bien que son vieux mari, connu vaguement par les Bellefleur comme « le-veil-homme-de-l'inondation » et grand-tante Matilde (chez laquelle vivait maintenant le couple, sur la côte nord lointaine du lac Noir), eussent du chagrin à cause de la mort surprenante de son fils, l'arrière-grand-mère Elvira garda l'œil sec, demeura irritée, et ne permit *vraiment* à personne d'aborder le sujet de Hiram et de la dernière semaine de sa vie.

« Il y a quelque chose de désespérément vulgaire dans les morts accidentelles », dit la vieille femme.

Même enfant, Hiram avait été sérieux et travailleur, et il était, soupçonnait-il, souvent comparé à son avantage avec ses frères superficiels, Noel (qui passait tout son temps avec des chevaux, comme si de simples *animaux* pouvaient absorber l'énergie et l'intelligence d'un homme adulte), et Jean-Pierre (qui, longtemps avant le fiasco d'Innisfail, avait gravement déçu sa famille) ; à l'âge de onze ans il était déjà astucieux en affaires, et pouvait non seulement discuter des différents aspects des intérêts des Bellefleur – y compris les fermes de métayers qui posaient problème –, avec les comptables, les avocats et les administrateurs de la famille, mais aussi mettre ces messieurs au défi quand il lui semblait qu'ils étaient dans l'erreur. Ce fut, en un sens, par mépris pour son talent évident qu'il choisit d'étudier les classiques à Princeton, où il fut seulement, chose surprenante, un étudiant médiocre ; et personne ne comprit jamais tout à fait pourquoi il avait quitté la faculté de droit si brusquement, au printemps de sa première année, pour rentrer à Bellefleur. Enfant il se moquait un peu de la famille et de ses excentricités, et disait ne rien désirer d'autre que de s'installer à des centaines – peut-être à des milliers – de kilomètres de là, dans un « centre de civilisation » éloigné des Chautauquas ; mais le fait de vivre loin du manoir pendant seulement quelques mois le remplit d'une grande détresse, et ses accès de somnambulisme devinrent si fréquents (un veilleur de nuit le découvrit une fois en train de ramper à quatre pattes sur le sol couvert de glace de Witherspoon Hall, à Princeton, et une autre fois pénétrant, d'un pas hésitant, dans les eaux du lac Carnegie ; il fut très gravement blessé lorsque, vers onze heures du soir environ, il s'avança, vêtu d'un pyjama et d'un peignoir de bain, au milieu de la rue Nassau pleine de boue, à la rencontre d'une voiture tirée par des chevaux), et son angoisse si forte le jour, que la famille supposa qu'il avait simplement, malgré ses violentes dénégations, la nostalgie de la maison. (Car toute sa vie, jusqu'à la veille même de sa mort, grand-oncle Hiram se mit en fureur à cause des théories formulées à son sujet : ses yeux gris,

intelligents, contemplatifs en temps normal, se plissaient, et ses bajoues frémissaient de rage, à la seule idée que quelqu'un, même un être aimé, pût émettre une opinion sur lui. « *Je suis la seule personne qualifiée pour me connaître moi-même* », disait-il.)

On avait toujours remarqué combien la transformation de Hiram était *bizarre* : car tandis que pendant la journée il était vif, alerte, et particulièrement cinglant (une simple partie de dames, par exemple, lui inspirait, même en présence des enfants, une énergie impitoyable, et c'était un mauvais perdant) – tandis que durant le jour rien ne lui échappait, malgré le handicap de son œil droit voilé – dès qu'il s'endormait il était entièrement à la merci de caprices, de crispations des muscles, de visions féériques, de rêves cruels, et il essayait souvent, dans ses accès de somnambulisme, de détruire en les déchirant ou en y mettant le feu les nombreux papiers, carnets, revues et livres reliés en cuir qu'il gardait dans sa chambre. (L'un des honteux secrets de la vie du pauvre homme, qu'il ne confia qu'à son frère Noel, et encore, après avoir longtemps agonisé, et obtenu de ce dernier le serment fougueux qu'il ne le répéterait jamais, *jamais* à personne, était que ses deux enfants – son fils Esau qui n'avait vécu que quelques mois, et son fils Vernon – avaient été certainement conçus *pendant son sommeil*. La pauvre Eliza Perkins, sa femme, la fille aînée d'un importateur d'épices relativement riche de Manhattan, avait dû non seulement endurer les étreintes maladroites, embarrassées, hésitantes de son mari éveillé, qui s'achevaient si souvent par un échec et dans un bain de sueur, mais aussi les rapports avec son époux endormi – plus réussis du point de vue physiologique, mais non moins consternants sous certains aspects. On ignorait si Eliza s'était confiée à quelqu'un, et si elle avait réellement compris la situation : à l'époque où Hiram l'amena au célèbre manoir des Bellefleur pour y vivre, c'était une jeune fille de dix-neuf ans extrêmement innocente, et même assez charmante dans son ignorance.)

Pendant la journée grand-oncle Hiram était toujours impeccablement habillé, et il portait son petit ventre rond et haut placé avec une correction parfaite. Il contemplait avec une approbation dépitée son crâne dégarni, et ses favoris bouclés encore noirs ; il avait toujours été satisfait de ses longs doigts doux et « sensibles » (qu'il enduisait tous les matins d'une crème inodore fabriquée en France). Ses manières de salon étaient, tout le monde en témoignait, magnifiques. Quand il se mettait en colère il parlait avec une délicatesse glacée, mordante, et bien que son teint lisse et rose s'enflammât encore plus, jamais il ne perdait son sang-froid. Il était commun et vulgaire, disait-il, de montrer ses sentiments en

public, ou même dans certaines pièces de la maison.

C'était l'un des Bellefleur qui affirmait « croire » en Dieu, bien que la nature du Dieu de Hiram fût hautement nébuleuse. Un Dieu comiquement limité, moins puissant que l'homme en beaucoup d'endroits, et certainement moins puissant que l'histoire : un Dieu qui aurait pu être tout-puissant à une autre époque, à l'aube de la création, mais qui était maintenant tristement exténué, presque invalide, approchant de Son extinction finale. (Il semblait à Vernon, qui crut, pour un temps, très passionnément en Dieu, que son père difficile avait choisi une croyance calculée pour offenser à la fois les Bellefleur qui redoutaient Dieu et ceux qui niaient son existence.) Il n'y avait rien de plus amusant, ou de plus exaspérant, que d'entendre grand-oncle Hiram interrompre les remarques de ses parents par de longs monologues élégants ponctués de citations grecques et latines, à propos de l'intégrité des religions et de la pensée religieuse – ridiculisant tantôt Augustin, tantôt Moïse, tantôt les Évangiles, tantôt Jean Calvin, tantôt Luther, ou l'Église papiste tout entière, ou les hindouistes qui adorent les vaches, et le Fils de Dieu lui-même, arrogant, confus, créant Son propre succès. À ces moments-là il faisait des phrases compliquées, et même des paragraphes, d'un air détaché et ironique, et même ceux qui se trouvaient en désaccord violent avec lui étaient forcés d'admirer son esprit.

Mais il s'inquiétait, il méditait sombrement : car il lui semblait quelquefois que son apparence, si convenable fût-elle, n'évoquait pas *totale*ment l'être distingué, cérébral et profondément contemplatif qu'il était, il le savait. Sa blessure de guerre qui l'avait privé d'une grande partie de la vision de son œil droit, eût peut-être, se disait-il, ajouté à son air de distinction, si seulement il avait réussi à trouver la bonne paire de lunettes...

Tel était Hiram Bellefleur pendant la journée.

Mais durant la nuit, ah, quelle métamorphose alarmante !

Ceux qui l'apercevaient en proie à sa transe de somnambule étaient épouvantés par son apparence. La nuit, Hiram ne ressemblait que vaguement à ce qu'il était le jour : soit les muscles de son visage étaient mous et relâchés, soit ils se figeaient en d'extraordinaires grimaces. Il roulait les yeux. Quelquefois il les gardait fermés (car, après tout, il *dormait*) ; quelquefois il laissait apparaître de pâles croissants frémissants sous ses paupières ; parfois il avait les yeux grands ouverts, le regard perdu dans le vague. Il trébuchait, titubait et tâtonnait, souvent comme s'il était sur le point de se réveiller, et de s'orienter en direction de lieux connus ; mais jamais il ne se

réveillait avant de s'être blessé, ou d'en être empêché à temps par quelqu'un qui le secouait violemment. (Bien que ce fût dangereux. Car dans son sommeil Hiram, puéril et impie, se débattait, lançait des coups de pied et même des coups de tête, exactement comme un enfant de deux ans qui fait une crise. Et il y avait des fois où le choc d'être réveillé au bord d'un toit, ou sur la butée d'un pont, ou sous une pluie glaciale, ou, dernièrement, alors qu'il tentait de serrer sur son cœur le furieux Mahalaleel en train de miauler, l'affectait à tel point qu'il risquait d'avoir une attaque.)

Les caprices du somnambulisme ! Le docteur Langdon Keene lui-même, médecin du célèbre Jay Gould (qui souffrait, sous une forme un peu plus atténuée, du même trouble que le pauvre Hiram) fit une étude des fluides du corps de Hiram, et força le jeune homme – qui avait dix-sept ans à l'époque et était très enclin à la dépression – à boire plusieurs litres d'eau par jour, même quand il ne suivait pas de cure dans la station thermale de White Sulphur Springs. Mais il continua d'être somnambule : car les besoins de ses reins gonflés le mettaient dans un état de grâce spécial (peut-être provoqué par le désespoir) pendant ses subtils déplacements nocturnes, de telle sorte qu'il réussissait, tel un fantôme, à échapper au domestique qui le surveillait et descendait le grand escalier circulaire du manoir, les bras écartés, plaçant avec précision un pied au-dessous de l'autre, dans un silence absolu, puis se rendait jusqu'au puits, à quelque deux cents mètres à l'est de la maison, où seuls les aboiements hystériques des chiens l'empêchaient d'uriner par-dessus la margelle de pierre et dans l'eau potable de la famille. En une autre occasion le jeune homme – qui prétendait détester les chevaux – se rendit endormi dans l'écurie, et chercha à monter sur le dos d'un poulain non dressé de Noel, ne se réveillant que lorsque le jeune cheval frénétique se mit à bondir dans sa stalle et à le piétiner avec ses sabots. Il eût été logique que le jeune homme fût gravement blessé : mais à part quelques meurtrissures, un nez ensanglanté, et bien sûr le traumatisme causé par ce brusque réveil, il se retrouva indemne. Le docteur Keene considéra cet aspect du somnambulisme de son jeune malade comme particulièrement intéressant – car que Hiram glissât en bas d'un escalier pour atterrir dans la cave, qu'il pataugeât dans l'eau saumâtre infestée de serpents du marais, qui lui arrivait jusqu'aux genoux, qu'il traversât par distraction une verrière octogonale, qu'il tombât de dix mètres de haut, du balcon de l'un des minarets mauresques, ou que, jeune officier de l'armée, il errât en direction des tranchées de l'ennemi totalement inconscient des coups de feu et des explosions violentes qui faisaient rage autour de lui, il s'en sortait chaque fois relativement *indemne*. « Il aurait dû mourir cent fois, dit le médecin, assez maladroitement, en discutant

le cas de Hiram avec ses parents. En un sens, vous pouvez considérer le reste de sa vie comme un don.

– Oui, répondit Elvira avec impatience. Mais il lui reste encore à la vivre, vous savez !... »

(L'une des aventures nocturnes les plus troublantes de Hiram, qu'il ne raconta à personne, pas même à Noel, eut lieu trois semaines après que sa jeune épouse Eliza se fut déshonorée en prenant la fuite. Bien qu'il eût pris la précaution non seulement de s'attacher à son lit, en installant un système de cloches reliées à des ficelles qui sonnerait l'alarme s'il venait à se lever, mais aussi de placer un domestique de confiance devant la porte de sa chambre, il se retrouva néanmoins – il se réveilla brusquement, affolé et terrifié – à cinq ou six mètres de la rive du lac Noir, qui était gelé. On était seulement à la mi-novembre ; la glace était extrêmement mince ; il l'entendait vraiment craquer et frémir de tous côtés. Pétrifié d'horreur il n'osa pas bouger, mais regarda autour de lui comme un fou, ne voyant que la glace étincelante, les reflets épars de la lune sur le lac et, très loin, la rive obscure. Le château lui-même était caché dans l'ombre. Il fallut à l'homme fou d'inquiétude une minute ou deux pour saisir la gravité de la situation dans laquelle il se trouvait ; il était à tel point gagné par la panique qu'il ne sentait même pas, vêtu de sa chemise de nuit de laine, la férocité des vents qui soufflaient des montagnes, faisant baisser la température assez douce de quinze ou vingt degrés. Il transpirait de tout son corps. Quand la glace craqua sous ses pieds paralysés il regarda sous lui et vit, très soudainement, une silhouette debout, la tête en bas, exactement sous lui – et qui pressait ses pieds contre les siens. Bien qu'à d'autres moments les eaux du lac Noir fussent d'une noirceur troublante, et sa glace presque opaque, comme alourdie par des minéraux, cette nuit-là elle paraissait translucide, et Hiram distinguait le fond même du lac, quelque douze mètres plus bas. La présence de la silhouette obscure – c'était un homme, un inconnu – l'irrita beaucoup, car que faisait-il là ? – comment diable était-il arrivé là, sous l'épaisseur de glace, la tête en bas, dans le silence lugubre d'une nuit de novembre ? Transpirant, tremblant, Hiram n'osa pas bouger, mais il garda les pieds appuyés contre ceux de l'inconnu (avait-il les pieds nus ? – il ne parvint pas à le voir), entendant le craquement agacé des glaces tout autour. La silhouette était immobile, comme paralysée ou figée sur place. Et à quelques mètres se tenait une autre forme, la tête en bas, obscure et immobile comme la première. Puis il y en avait une autre... d'une stature plus frêle, un enfant ou une femme... et encore une autre... et comme les

yeux de Hiram s'habituait à l'obscurité (ici, même son œil voilé possédait une vision pénétrante) il s'aperçut avec stupéfaction qu'il y avait une foule considérable de formes renversées, dont certaines bougeaient mais dont la plupart restaient figées sur place, les pieds posés contre la mince couche de glace, la tête perdue dans l'ombre. Il voulut crier de terreur : car qui étaient ces gens silencieux, avec la tête en bas, ces êtres maudits, ces inconnus ! *Qui diable étaient-ils et pourquoi demeuraient-ils dans le lac privé des Bellefleur ?*)

Et pourtant, finalement, autant qu'on pût en juger, la mort de Hiram à l'âge de soixante-huit ans ne parut avoir absolument aucun rapport avec son somnambulisme.

Il venait de rentrer du faubourg usinier de Belleview, qui s'étendait sur trois kilomètres du fleuve Aider, qui appartenait aux Bellefleur, et qui s'était construit au cours des dernières années, et, épuisé, les yeux et les narines lui cuisant encore à cause des odeurs chimiques infectes (la fabrique de papier était de loin la plus malodorante, sa puanteur virulente le rendait vraiment malade), la tête pleine des images choquantes qu'il avait vues (car les logements des ouvriers de la fabrique, les immeubles à l'allure de baraquements que les Bellefleur avaient fait construire comme les maisons de bois délabrées qui déparaient chaque colline, chaque monticule, étaient *réellement* des taudis inhabitables, et plongeaient Hiram dans un doute frénétique quant à la valeur de la nature humaine en général), il s'étendit tout habillé, enlevant seulement ses chaussures, sur son énorme lit de cuivre, et sombra dans un sommeil tourmenté qui était lié à la conduite déraisonnable de Leah, à l'impudence et à l'indiscrétion de l'un des directeurs de la fabrique, à sa sœur Matilde qui était si excentrique, là-haut sur la côte nord du lac, en train de coudre ses édredons incompréhensibles, barbares, et à son fils Vernon qui, dans ce rêve éveillé, semblait n'être *pas tout à fait* mort (ce qui, dans l'esprit de Hiram, paraissait être une trahison du nom de la famille)... et brusquement, brusquement, ce devait être à cause de l'inquiétude familiale des dernières semaines, provoquée par le comportement de Gideon et son obsession du vol (ce jeune homme entêté – car pour Hiram il serait toujours « jeune » – avait encore acheté un avion, à un prix considérable, simplement pour son plaisir personnel)... brusquement Hiram revit, et entendit, le moteur insolent de ce petit hydravion de sport, camouflé par une peinture bigarrée, avec un flotteur, et une seule hélice propulsive, qui s'élançait, rebondissant sur la surface agitée du lac, puis s'élevait dans les airs, un peu instable au début, puis avec une confiance effrontée, emportant

Eliza Bellefleur loin des bras de son époux légitime...

Non, non, *non*, marmonna Hiram, grinçant des dents, essayant de se réveiller de force, non, ne fais pas ça, ne recommence pas, ne m'abandonne pas une seconde fois à l'humiliation... à la honte... à la solitude nuit après nuit... Mais il était incapable de se réveiller. Il était environ cinq heures et demie de l'après-midi, le soleil brillant pénétrait violemment par ses fenêtres grillagées, en bas sur la pelouse les enfants faisaient du bruit et un chien aboyait comme un fou, pourtant il n'arrivait pas tout à fait à ouvrir les yeux ; et soudain son épouse en larmes fut de retour dans son lit et dans ses bras, il se mit à chercher désespérément quelque chose – n'importe quoi – à lui dire, pour s'expliquer ou s'excuser, mais l'odeur de panique qui émanait d'elle le troubla, une odeur intime, tiède, humide, obscure, il ne trouvait absolument rien à lui dire, pas même pour se défendre, il était exaspéré et furieux qu'elle pleurât si souvent et s'écartât de lui honteuse – ou par modestie – bien qu'il la *méprisât* un peu bien sûr, à cause de certaines faiblesses physiques qu'elle ne pouvait pas contrôler et qui faisaient en fait partie de sa condition de femme – il le comprenait sans aucun doute – et ne le lui reprochait pas vraiment – sauf que – si seulement ils se trouvaient en bas dans le salon ou le Grand Hall ou à la table du dîner, vêtus en tenue de soirée, entourés de témoins capables d'apprécier ses observations ! – mais hélas ! ils étaient, *pour toujours*, semblait-il, bloqués dans ce lit qui empestait, animé de ses efforts futiles et de ses halètements, et il ne pouvait imaginer aucun mot qui lui permît de se racheter.

Alors, brusquement, il se réveilla.

Il se réveilla en effet. Et il resta étendu là, vêtu de son complet, écoutant le tic-tac confiant de sa montre de gousset, remuant, exaspéré, ses orteils sous ses chaussettes de soie noire montantes. Mais l'odeur se trouvait encore dans la pièce. Cette odeur intime de fourrure tiède humide et obscure, avec un léger relent de sang. Oui, de sang. *C'était* du sang. Que c'était bizarre, bizarre et dégoûtant, la puanteur de son rêve demeurerait dans la pièce ; en fait, elle venait de son lit même.

« Quoi !... »

Il s'exclama avec colère, ayant tiré les couvertures et découvert un spectacle stupéfiant : l'une des chattes rousses étendue sur le côté dans son lit, avec quatre chatons aveugles et sans poils qui la tэтаient en miaulant et en pétrissant son ventre de leurs minuscules pattes.

Une mère chatte s'était glissée dans *son* lit, pour mettre ses petits au monde ! Et elle avait fait des saletés, des saletés répugnantes, il y avait des taches de sang humides et des morceaux de peau ou de chair...

« Comment oses-tu, comment *oses-tu* », cria Hiram, reculant devant l'animal, appuyant son dos très fort contre le montant du lit, faisant trembler le lit tout entier tant son dégoût était intense.

Cet après-midi-là, il sonna immédiatement une domestique, et ordonna avec colère à la femme d'emmener la chatte et les chatons et de nettoyer les saletés dans son lit. Puis il sortit de la pièce, l'air dédaigneux, frémissant de rage. À quoi *pouvaient* bien penser les imbéciles qui s'occupaient de la maison, pour laisser une mère chatte accoucher de ses petits dans *sa* chambre, dans *son* propre lit ! C'était ignoble.

Il se plaignit longuement à qui voulait l'entendre – à Noel, à Cornelia, à Lily, et même, plus tard dans la journée, à tante Veronica ; Leah n'avait pas de temps à lui consacrer (elle était irritée et excitée par une conversation de deux heures avec leur courtier de Vanderpoel), mais elle ordonna à son valet de régler ce problème. C'est-à-dire, dit-elle sévèrement, regardant Nightshade en face (car il était maintenant aussi grand qu'elle, bien qu'il se tînt toujours en retrait devant elle), c'est-à-dire que vous *ne* devez *pas* tuer les chatons.

Car, on le voyait très nettement, c'étaient les petits de Mahalaleel, et ils deviendraient des créatures magnifiques : il *fallait* les laisser vivre.

Aussi Nightshade et deux ou trois des jeunes cousins en visite installèrent-ils une couche confortable pour la chatte dans un coin de la réserve à côté de la cuisine. C'était un carton ordinaire posé sur le côté, avec des chiffons doux et, à côté, des bols d'eau fraîche, de lait et des restes de poulet. Comme les chatons aveugles étaient sensibles à la lumière, il fallait maintenir la pièce dans l'obscurité ; et bien sûr l'intimité de la mère chatte devait être respectée. Personne n'avait le droit de venir la regarder – ou du moins pas très souvent. Il ne fallait pas non plus tripoter les chatons (si ravissants !... minuscules et presque sans poils comme des bébés rats) car ils étaient extrêmement délicats.

La nouvelle litière fut installée, et bien que la chatte – une jolie créature soyeuse, rousse avec des pattes et une face très blanches, où brillaient des yeux verts – fût d'abord hostile et visiblement

désorientée, elle parut, au bout de quelques heures, s'y être habituée.

Hiram oublia donc très naturellement l'incident. Car il avait tant de préoccupations en tête, tant de sujets de réflexion, les négociations pour l'achat des derniers sept cents hectares de terrain se heurtaient à un obstacle, et il risquait fort d'y avoir une grève à Belleview, et un soulèvement similaire des ouvriers à Innisfail... Il partit en voyage d'affaires pour le week-end, et quand il revint, se hâtant précipitamment devant le domestique qui portait sa valise, il ouvrit toute grande la porte de sa chambre et fut immédiatement frappé par l'odeur qui y régnait : une odeur si forte, si surnoise d'une certaine façon, qu'il en eut la nausée. Ses yeux faillirent sortir de leurs orbites, il regarda partout, résistant à l'envie de vomir, tandis que ce stupide serviteur portait son bagage dans son cabinet de toilette comme si tout était normal. La chatte ! Son odeur n'avait pas été éliminée ! Bien qu'il eût ordonné expressément aux bonnes de nettoyer le lit, et même de changer le matelas, d'aérer à fond la chambre...

« Cette odeur, Harold », dit-il.

Le domestique se tourna poliment vers lui, haussant les sourcils. L'imbécile faisait semblant de ne rien remarquer, c'était visible. « Monsieur... ?

– Cette *odeur*. Comment peut-on imaginer que je vais rester dans cette chambre, pour l'amour de Dieu, comment croit-on que je vais pouvoir dormir dans ce lit, avec cette horrible *odeur*... Je vous avais demandé à tous, vous vous en souvenez certainement, de nettoyer ma chambre.

– Monsieur ? » dit le domestique, clignant lentement les paupières. Son front couleur de parchemin se plissa, formant une série de rides parfaites, mais son regard calme, soutenu, moqueur, resta inchangé.

Hiram, le cœur battant, fit un geste exaspéré comme s'il voulait écarter cet idiot de son chemin ; mais au lieu de cela il alla vers le lit et rejeta les couvertures.

Et là – de nouveau – incroyablement – là – se trouvait étendue sur le côté la chatte rousse soyeuse, léchant d'un air endormi l'un des minuscules chatons (qui miaulait et se débattait frénétiquement) tandis que les trois autres tétaient leur mère, leur peau gris-bleu-orange frémissant tant leur faim était intense.

« C'est... c'est intolérable... », cria Hiram.

L'audace de la chatte était si grande qu'elle se contenta de fixer Hiram et qu'elle continua de nettoyer énergiquement son chaton comme si tout allait bien.

« Je vous dis, Harold, hurla Hiram d'une voix aiguë, que *c'est intolérable*. »

Il voulut attraper les chats – la mère chatte cracha, et parut *lui* lancer un coup de patte – dans sa rage aveugle il saisit l'une de ces choses à forme de rat, répugnante avec son petit ventre gonflé qui avait l'air prêt à éclater, avec une traînée d'excrément liquide qui coulait sur ses pattes de derrière – et il la jeta contre le mur. Où elle se heurta avec un craquement surprenant et retomba, morte, par terre.

« Emportez-les d'ici ! Emportez-les ! Jusqu'au dernier ! cria-t-il, en battant des mains, au serviteur effrayé qui le regardait. Et nettoyez le lit ! Changez le matelas ! Immédiatement ! Je vous l'ordonne ! À tous ! Sinon je vous mets à la porte ! Changez le matelas, nettoyez la pièce et aérez tout, immédiatement, immédiatement ! »

On obéit donc à ses ordres. Une foule de serviteurs, hommes et femmes, s'affaira, changeant non seulement le matelas mais le lit même, ayant retrouvé, selon les instructions de grand-mère Cornelia, un beau lit avec un dos de cuivre dans l'une des réserves du grenier ; ils changèrent le tapis, et les lourds rideaux de velours, ils ouvrirent les fenêtres toutes grandes pour laisser pénétrer une légère brise pure et aérer entièrement la pièce, qui s'emplit de l'odeur de l'herbe chauffée par le soleil et du parfum indéfinissable des montagnes. *Maintenant*, dit Cornelia à mi-voix, supervisant d'un air approbateur le travail des domestiques, ce vieillard stupide devrait être satisfait.

Il le fut donc, mais resta méfiant.

« A-t-on supprimé cette créature dégoûtante ? demanda-t-il, et ces chatons encore plus dégoûtants ? »

Ils lui assurèrent (mais ce n'était pas tout à fait la vérité : car la chatte et ses chatons avaient été emmenés dans l'une des granges, avec le carton, les chiffons, les bols de nourriture et le reste) qu'on l'avait supprimée et qu'elle ne le dérangerait jamais plus.

« C'est vraiment... c'était... intolérable », marmonna-t-il.

Mais un après-midi, à peine trois jours plus tard, Hiram rentrait

dans sa chambre après un long déjeuner, lorsqu'il aperçut, en approchant du bout de son couloir, quelque chose qui trottait... la tête un peu basse... quelque chose qui ressemblait à un chat... et l'animal ouvrit la porte avec son museau (car elle était visiblement restée entrouverte) et se glissa à l'intérieur.

Ce ne peut être, se dit-il, éperdu. *Ce ne peut être.*

Ils avaient tué la chatte et ses petits d'après ses instructions, mais c'était sûrement la même chatte, qui revenait une fois de plus, transportant un chaton (car il avait vaguement vu qu'elle tenait quelque chose entre ses dents) par la peau du cou...

Il se mit à crier. Il se précipita dans la chambre et vit une vision d'enfer : la même chatte rousse avec sa face et ses pattes blanches et ses yeux verts, un chaton qui gigotait entre ses dents, qu'elle était juste en train de déposer sur le lit. Elle s'était fait une sorte de nid en s'enfouissant sous les couvertures, et avait réussi à repousser le lourd dessus-de-lit en brocart. Le plus infernal de tout, c'était qu'il y avait déjà *trois* chatons blottis là, en plus de celui qu'elle venait d'apporter. Tous les quatre miaulaient pitoyablement, et agitaient désespérés leurs minuscules pattes.

« Ce ne peut être ! Je refuse d'y croire ! » cria Hiram.

Même dans sa consternation il resta assez lucide pour se rendre compte que bien entendu le personnel de la maison et sa propre belle-sœur lui avaient menti, flattant ses caprices comme s'il était un vieil homme ridicule. Ce qui accentua considérablement sa rage. Et cette fois la chatte rousse l'affronta avec insolence, refusant de se laisser chasser par ses cris et ses battements de mains. Ses jolies oreilles étaient rabattues en arrière, ses yeux à demi fermés, elle se tapit juste devant ses petits pour les protéger, crachant et grondant sourdement. Et lorsque, furieux, Hiram se jeta sur elle pour l'attraper par le cou elle lui lança un coup de griffe, si rapide qu'il vit à peine son mouvement, et lui planta une seule griffe sur la lèvre supérieure.

« Comment *oses-tu...* Comment *oses-tu...* », sanglota Hiram en se reculant en toute hâte.

Cette griffe, cette unique griffe (en fait c'était un ergot) était si extraordinairement pointue, infiniment plus perçante et dangereuse qu'une aiguille, que Hiram fut stupéfait ; la vue et le goût de son propre sang le démoralisèrent (bien qu'il ne saignât guère, en fait l'égratignure était légère).

« Oh, comment as-tu osé..., tous..., comment osez-vous..., comment osez-vous... », pleurait le pauvre homme.

Ils le trouvèrent qui sanglotait, inconsolable. Il était assis dans un coin de sa chambre obscurcie, dans un fauteuil à bascule, courbé en avant, ses lunettes par terre. Je vais mourir, chuchotait-il. Elle m'a griffé, elle a fait couler mon sang, elle l'a infecté, je vais mourir, dit-il, attrapant faiblement le bras de son frère. Noel lui dit : Ne fais pas l'idiot, pourquoi n'a-t-on pas allumé les lumières, pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ?... Et quand on alluma les lampes on découvrit la chatte rousse blottie sur le lit de Hiram, les chatons endormis à côté d'elle, parfaitement heureuse. L'animal cligna paresseusement les paupières mais ne fit aucun geste pour s'enfuir.

« Personne n'est jamais mort d'une petite égratignure de chat », dit Noel en riant.

Brown Lucy

Brown Lucy, Lucy Varrell, saoule et hilare, nue, le lait coulant de ses gros seins lourds, le lait de *son* bébé (un fils, qui n'avait pas encore de nom : elle avait réussi à battre la pauvre Hilda à la bouche en cul-de-poule de deux ou trois semaines, et peu lui importait – car elle avait une bonne nature, sauvage comme elle était, et c'était l'une des raisons pour lesquelles Jean-Pierre ne pouvait pas la quitter – qu'il s'en vantât à tout le monde), le chevauchant dans sa chambre du haut dans Fort Hanna House, le frappant par jeu mais avec énergie le long des flancs, frappant ses cuisses frémissantes, jusqu'à ce que, brusquement pris de délire, il se mît à crier. Une traînée de lait trop clair sur le visage, les yeux et la bouche envahis par le flot de ses cheveux dépeignés, raidis par la crasse. *Non ! Non ! Arrête ! Oh, Sarah...*

Dans le bureau d'administration foncière de Fort Hanna on parlait d'un ton excité, avec une joie méchante, de la *faillite*, et de l'*emprisonnement*, d'Alexander Macomb en personne.

Dans son élégant costume d'homme du monde arriva le beau-fils de Roger Osborne, un certain Jean-Pierre Bellefleur, pour négocier l'achat de certaines terres sauvages ; mais une fois à Fort Hanna, et après avoir voyagé dans le Nord, jusqu'à la colonie de marchands de Paie-des-Sables, il lui vint l'idée d'acheter tout ce qu'il pouvait, ou, au contraire, de vendre les propriétés qu'il avait déjà achetées à l'agent de Macomb à New York, et de rentrer immédiatement en ville.

La nature sauvage ! Les montagnes ! Le large fleuve Nautauga !... À Manhattan son beau-père, quoique infirme, avait parlé avec enthousiasme des richesses du Nord – des pins non coupés, des sapins – et, assis dans la bibliothèque aux boiseries sombres de la maison de Broadway, il avait affirmé que l'achat extravagant des dix bourgs réalisé par Macomb (des bourgs formés après que les Indiens de la tribu d'Oneida, dénués de tout, eurent été forcés de céder leurs terres à l'État) avait été une manœuvre brillante : car en deux ans Macomb avait revendu la terre, avec un bénéfice considérable, à d'autres spéculateurs ; et maintenant la voie était libre pour...

Mais maintenant, disaient les gens, Macomb avait fait faillite. Et il était en prison.

Ici, à Fort Hanna, la Compagnie de Prospecteurs du Nord combattait la communauté tapageuse et dissolue de trappeurs, de marchands, d'anciens soldats et de prostituées comme Brown Lucy qui (racontait-on, mais c'était une fausse rumeur) avait gagné des fortunes. Brown Lucy, Erasmus Goodheart, un ancien secrétaire d'Aschthor – Hohn Jacob Astor – et d'autres membres appartenant à l'« élément criminel » qui, craignait Roger Osborne, risquaient de corrompre son gendre immature.

Goodheart, par exemple. Les beuveries avec Goodheart à Fort Hanna House. L'homme prétendait être un quart algonquin, un quart seneca¹, un quart hollandais et un quart irlandais. Il n'avait pas l'air plus indien que Jean-Pierre. Il avait été, évidemment, l'amant de Lucy. Si l'on peut dire. Ce fut l'un de ceux qui répandit le bruit, peut-être sans méchanceté, que Lucy avait mis de côté une petite fortune – cela ajoutait à sa valeur, à son charme. (La première vision que Jean-Pierre eut de cette femme fut décourageante : elle était grosse et paraissait tout en muscles, à part les seins généreux, mollement maintenus par un corset ; elle était beaucoup plus jeune qu'il ne s'y était attendu, et belle d'une façon rude, joviale. Il vit qu'il lui faudrait lutter pour attirer son attention.)

Quand Jean-Pierre arriva pour la première fois dans le pays du Nord, la sauvagerie l'effrayait, sauf lorsqu'il avait bu un certain nombre de verres d'alcool. Son premier verre à midi, du meilleur cru qu'il pouvait trouver dans cette partie misérable du monde, se buvait comme du vin. *Ma chère Hilda, écrivait-il, chaque jour est un tumulte de nouvelles impressions et de découvertes... Je ne sais que penser... La terre sauvage éveille en nous (je dis nous parce que nous paraissions tous également affligés, excepté les Indiens qui restent là, et les vieux ou les infirmes ou ceux qui sont mystérieusement découragés) un sentiment de... un sentiment...* Il chiffonna la lettre et recommença, irrité par sa tâche, car non seulement il était fâché de devoir lui écrire (à elle qu'il n'aimait pas) mais il se sentait très fâché d'avoir une difficulté à exprimer ce qu'il pensait (alors que dans la conversation il était volubile et brillant, et pouvait faire comprendre ce qu'il voulait dire à n'importe qui, ou du moins obtenir l'approbation de son interlocuteur). *Ma chère Hilda, je suis intoxiqué par l'air, je reste étendu tout éveillé tandis que des démons galopent dans mon crâne, m'entraînant dans une direction, puis dans l'autre... m'obligeant à faire ceci, ou cela... ha terre sauvage vit. Je ne m'en étais pas aperçu avant. Et ton père ne le comprend pas non plus, avec son bavardage... son bavardage satisfait à propos de...* Il repoussa

la feuille rigide de papier et se versa une rasade de whisky. Doucement, comme les cils d'un amant qui effleurent la joue d'une femme, l'image de la jeune Sarah le frôla : frôla sa peau brûlante. Il n'avait pas pensé qu'elle le suivrait jusqu'ici, si loin de l'endroit où il l'avait entrevue la dernière fois. Maintenant elle était établie en Angleterre, maintenant elle était peut-être même mariée, ce n'était pas une pensée absurde, il l'avait perdue pour toujours, il s'était ridiculisé en épousant une planche à pain qu'il n'aimait pas mais qui était trop douce, trop effacée, pour qu'il pût la haïr avec plaisir. Et puis il y avait aussi sa dot. Et la générosité du beau-père. (Osborne *était-il* sénile, ou un peu détraqué par les médicaments que lui donnait son médecin ; ou bien *était-il* simplement soucieux du bonheur de Jean-Pierre ?) *Ma chère Hilda*, écrivait Jean-Pierre avec une frénésie soudaine, *il existe ici comme ailleurs un principe unique, mais il apparaît sans fard et on ne peut pas s'y tromper : c'est la soif de l'enrichissement : les fourrures et le bois : le bois et les fourrures : le gibier : s'emparer dans ce domaine de tout ce qui est à sa portée avec l'avidité des hommes qui, ayant passé des jours sans manger sont brusquement introduits dans une salle de banquet et livrés à eux-mêmes. Ils s'empiffrent, c'est un vrai délire, ils ont envie de toucher à tout, de battre les autres, car les autres sont des ennemis. Au banquet il y a tant de nourriture ! En fait il y a de la nourriture en trop ! Mais nous sommes d'autant plus affamés, nous ne pouvons nous contenir, nous craignons de manquer aussi nous devons engloutir tout ce qu'il y a sur la table...*

Mais Hilda ne comprendrait pas. Elle serait effrayée par sa passion, et elle montrerait la lettre à son père.

Ma chère Hilda, écrivit-il, la main plus contrôlée, *je ne quitterai jamais de mon propre gré ce paradis de sauvagerie.*

Des mois après Brown Lucy se roula hors du lit, partit pieds nus dans l'arrière-cuisine, et revint une minute plus tard avec un seau rempli de têtes, de queues et d'entrailles de poissons qu'elle renversa sur son amant.

« Et voilà pour ta Sarah ! Ta précieuse Sarah ! » hurla-t-elle.

À demi éveillé il essaya de se protéger mais le choc le paralysa : entendre *son* nom prononcé à voix haute, alors qu'il l'avait porté en lui si longtemps, en secret...

« Mais comment le sais-tu, dit-il, s'essuyant frénétiquement, ordures, salope, va te faire foutre !... Comment l'as-tu su ?

– Et Sarah n'est pas le nom de celle de New York, hein ! » cria la

femme. Elle se précipita sur lui, avec les seins qui dansaient, et il s'écarta, perdit l'équilibre et retomba en travers du lit, au milieu des déchets de poisson. (Son poisson, de la truite de ruisseau, qu'elle avait nettoyé pour lui.) « Menteur. Salaud.

– Mais comment le *savais-tu* ? » s'écria Jean-Pierre, étourdi.

Cela continua donc, des mois et des années. Il faut le supposer.

Il y eut aussi le vigoureux Goodheart aux yeux jaunes, avec son front couvert de cicatrices, ses dents pourries et ses tatouages colorés qui descendaient en cascade le long de ses deux bras, racontant à Jean-Pierre, quand ils étaient seuls et buvaient très tard la nuit, les temps anciens à Johnson Hall, lorsque Sir William était l'agent principal de Sa Majesté pour les affaires indiennes. Avant que le vieil homme ne mourût d'apoplexie en 1774. Avant que ses fils n'eussent hérité de son domaine, de son poste, et que tout tournât mal. Les tribus des Six Nations se réunissaient à Johnson Hall chaque été pour leurs jeux, et la célébration durait des jours et des jours, et il y avait plus de nourriture qu'on ne pouvait en manger, fournie par la Couronne. Mais Jean-Pierre avait du mal à imaginer cette époque.

Lucy lui avait dit que Goodheart, malgré sa barbe, ses vêtements soignés et sa modeste notoriété de joueur de cartes dans le pays (ses gains étaient toujours bas, comme s'il prenait garde de ne pas éveiller le courroux des autres ; mais ils étaient substantiels), venait d'une famille d'esclaves : sa mère et sa grand-mère avaient été toutes les deux esclaves dans la maison de Sir William. Mais jamais il ne faisait allusion à son passé ; il plaisantait librement au sujet des Indiens qui ne valaient rien comme esclaves.

On savait par exemple qu'ils étaient capables de mourir à volonté. Leur esprit pouvait quitter leur corps à tout moment, l'abandonnant à *toutes* les punitions, qu'ils supportaient alors parfaitement. Le fils aîné de Sir William, John, après la mort de son vieux père, avait une fois fait mettre en pièces un esclave onondaga, un homme de trente-cinq ans... on l'avait littéralement mis en pièces, en lambeaux, à coups de fouet, à cause « de son entêtement et de sa paresse ». Les esclaves indiens se vendaient toujours beaucoup moins cher que les Noirs. Et ils étaient tellement plus nombreux.

Goodheart descendit avec Jean-Pierre, en bateau à vapeur, le large Nautauga au flot rapide, et le fleuve Aider, d'où il put voir les

châteaux pillés des grands propriétaires terriens qui avaient fui vers le Nord en 1776. On racontait, dit-il, que Sir John avait caché la plus grande partie de son trésor dans un coffre de fer enterré quelque part dans sa propriété, avant de fuir au Canada avec sa famille, ses fermiers écossais et une douzaine de ses esclaves les plus précieux.

Un peu plus tard, Jean-Pierre acheta la propriété de Johnson, qui lui apporta plus de trente mille hectares de terres. Elle avait été confisquée par l'État, vendue à Macomb, et revendue après la faillite de Macomb. Peu à peu sa frénésie grandit : en un mois il acheta vingt-cinq mille hectares à l'ouest du dangereux lac Noir, où personne ne vivait, et cinquante mille hectares de terres sauvages impénétrables autour du mont Horn. L'année suivante il devait acquérir, à sept centimes et demi l'hectare, deux cent trente mille hectares au nord de la minuscule colonie de White Sulphur Springs.

Cela continua donc. Pendant des mois, des années. Il y a très longtemps. Bien que Jean-Pierre surveillât les travaux de fouille dans la propriété de Johnson – dans les immenses pelouses, et le jardin tracé au cordeau, envahi par les herbes – jamais il ne trouva le trésor légendaire. Il se doutait un peu que Goodheart lui avait menti mais ce fut pour d'autres raisons qu'il le fit emprisonner à Fort Hanna en 1781, l'année de la naissance de Harlan.

Il l'accusa de s'être introduit sur ses terres pour braconner. Il ne pouvait le tolérer.

Brown Lucy avait elle aussi disparu maintenant. Il l'avait payée, avait versé des sommes généreuses pour les garçons (il y en avait à présent trois ou quatre), et l'avait envoyée vivre à Paie-des-Sables, où ses seins, son ventre tombant et son visage sauvage, désespéré, ne le déprimeraient plus.

Et il dut finalement répudier aussi Hilda. Car comme Brown Lucy elle s'interposait entre Jean-Pierre et son amour : bien que son amour ne fût rien de plus qu'une image fugitive, un visage d'enfant à la pâleur de lune, entrevu à l'instant le plus rare, le plus inattendu.

« *Sarah* ! Qu'est-ce que c'est que ça, *Sarah* ! Je vais t'en donner des *Sarah*, salopard, fils de pute ! » tempêtait la femme au-dessus de lui, renversant le seau d'entrailles de poisson sur sa tête.

Quand ils vinrent pour le tuer, tant d'années après, dans la chambre la plus reculée de la maison qu'il avait construite avec

Louis, il n'eut le temps de penser à aucune des femmes : il n'eut pas du tout le temps de penser. Il ne sut pas non plus interpréter leurs injures, leurs moqueries, leur fureur, quand ils le traînèrent avec Antoinette hors du lit. Pourquoi étaient-ils aussi en colère ! – pourquoi voulaient-ils *le* tuer !

Mais il n'eut pas même le temps de penser à cela.

« *Bellefleur* !... » Tel fut leur cri meurtrier d'ivrognes.

Bellefleur.

1. L'une des tribus indiennes iroquoises. (N.d.T.)

La promesse violée

La veille du quatrième anniversaire de Germaine un messenger en uniforme arriva au manoir des Bellefleur pour remettre un document contenant des nouvelles si troublantes que Leah, à laquelle il était adressé, se trouva mal, se mit à tituber, et se fût évanouie si Nightshade, toujours vigilant aux côtés de sa maîtresse, ne s'était avancé. « Ah, comment a-t-elle pu !... Comment a-t-elle pu ! Comment une chose pareille a-t-elle pu arriver ! » s'écria Leah. La maison était sens dessus dessous mais Nightshade garda son calme : murmurant des paroles de sollicitude, comme s'il reconfortait un animal ou un tout petit enfant, il déchira l'une des pochettes de cuir qu'il avait sur lui, et en fit sortir, avec un empressement admirable, un nuage bleu, extrêmement tonique, qui dégagea immédiatement la tête de Leah. Ses petits yeux gris-bleu, plutôt étroits et ternes, s'ouvrirent tout grands, et très intensément.

Elle se laissa tomber sur une chaise, et lança le gros document – c'était un rouleau de parchemin, qui mesurait au moins vingt centimètres de long – à son beau-père, qui insistait bruyamment pour le voir, quel que fût son contenu. Mais elle continua de gémir, d'une voix sourde que la colère, l'impuissance et la simple incrédulité torturaient. « Comment a-t-elle pu ! Ma propre fille ! Elle qui a perdu toute honte, et voilà qu'elle me fait ça ! Ils nous trahissent les uns après les autres, il faut les arrêter ! Comment a-t-elle pu, ma propre fille ! »

Car, semblait-il, Christabel était devenue la femme légitime de Demuth Hodge lors d'une cérémonie civile qui avait eu lieu à Port Oriskany (si près de la maison ! – et d'après le dernier rapport des détectives, transmis des mois auparavant, avec une liste de dépenses invraisemblables, ils se trouvaient à Guadalajara, au Mexique) ; et elle avait, dans une lettre écrite à la main et adressée à la vieille Mme Schaff, renoncé à ses droits sur l'héritage – toute la fortune d'Edgar, toute la propriété, Schaff Hall, et les milliers d'hectares de terres précieuses. Mme Schaff peut-être animée par le désir venimeux de plonger Leah dans l'accablement, avait fait recopier la lettre sur du papier officiel, et c'était cet affreux document que Leah venait de recevoir.

« Nightshade, comment *a-t-elle pu* », chuchota Leah, saisissant le

poignet du nain avec une familiarité désespérée qui ne passa pas inaperçue chez les Bellefleur. « Christabel que j'aimais si tendrement, Christabel qui était si précieuse pour chacun de nous ! »

Les domestiques firent courir le bruit que Leah avait pleuré ; qu'on l'avait vue pleurer. Mais cette rumeur fut bientôt contredite par l'intendant et plusieurs bonnes qui avaient assisté à la scène, car bien entendu Leah n'avait pas pleuré, malgré son bouleversement. Elle ne pleurait *jamais*, tout le monde le savait. Ni dans la maturité, ni dans l'adolescence, ni même dans l'enfance elle n'avait pleuré ; et bien que chacun l'eût considérée comme particulièrement proche de Hiram, malgré leurs opinions parfois divergentes, on observa qu'elle n'avait pas versé une larme à l'enterrement du vieil homme.

À cause de la mort soudaine de Hiram la maison tout entière était, bien sûr, plongée dans le deuil : ou tout au moins (car les Bellefleur étaient des gens magnifiquement pragmatiques) dans l'*apparence* du deuil. Naturellement on ne pouvait célébrer officiellement l'anniversaire de Germaine. Leah promit d'organiser, peut-être, une fête secrète en haut dans son boudoir, qui lui tenait lieu de bureau, avec un gâteau et quelques cadeaux, mais la révélation de l'acte odieux de Christabel la troubla tant qu'elle convoqua à la place un conseil de famille extraordinaire, y compris les différents administrateurs de la propriété, les conseillers financiers, les comptables et les avocats.

Si Germaine était déçue elle n'en laissa rien paraître, car elle était habituée à jouer seule pendant des heures, cachée dans l'une des pièces les plus reculées du château, avec pour seuls compagnons de jeux les chats les plus doux. (Les matous, bien sûr, étaient trop brusques : leurs coups de patte paresseux pouvaient se transformer d'un instant à l'autre en méchants coups de griffes ou de dents, et depuis la mort de l'oncle Hiram on craignait naturellement beaucoup les risques d'infection. Parmi les mâles, seul Mahalaleel aurait pu être un compagnon digne de confiance pour Germaine, car il avait pour elle une affection exceptionnelle et rentrait toujours ses griffes quand elle le caressait, mais ces derniers temps, les quelques semaines passées, on ne l'avait aperçu nulle part aux environs du château ; et on redoutait qu'il eût finalement disparu aussi mystérieusement qu'il était apparu si longtemps auparavant.)

Germaine jouait donc avec ses chats préférés, leur parlant et bavardant avec eux, ou bien elle leur faisait la lecture à voix haute, lisant des vieux livres qu'elle découvrait dans des endroits écartés,

entassés entre les coussins des sofas usés, empilés en désordre dans des placards qui empestaient la poussière et les souris, ou cachés sous des boas de fourrure et des morceaux de dentelle jaunie dans des tiroirs de bureaux qui s'ouvraient avec difficulté – et quels étranges livres c'étaient, si lourds avec leurs reliures de cuir anciennes ! – lourds, appesantis par l'âge et le chagrin, et pourtant captivants, même les matinées ensoleillées où bien sûr elle aurait dû jouer à l'extérieur. Plus tard Germaine se rappellerait ces volumes avec une netteté troublante, car bien qu'elle n'eût pas été capable d'en comprendre plus de quelques phrases ici et là elle les avait étudiés longuement, tournant avec respect les pages jaunies et rigides, lisant tout haut d'une voix timide, hésitante, chuchotant. *Belphégor*, de Machiavel ; *Le Ciel et l'Enfer* de Swedenborg ; *Le Voyage souterrain de Nicolas Klimm*, de Hofberg ; la *Chiromancie*, de Robert Flud, les *Journaux* de Jean D'Indaginé et de De La Chambre, *Le Voyage dans le bleu lointain*, de Tieck ; *La Cité du soleil* de Campanella, les *Confessions* d'Augustin et du dominicain Emyric de Gironne, le *Nocturne*, de Hadas ; *Doppelgänger*, de Bonham ; la *Mythologie égyptienne*, de M. Gaston Camille, Charles Maspero... Les vieux livres, malgré leurs reliures coûteuses, semblaient n'avoir jamais été lus, ni même ouverts ; l'un des arrière-arrière-arrière-grands-pères de l'enfant avait dû les acheter en bloc avec des œuvres d'art et des meubles anciens.

À l'occasion elle escaladait les marches qui conduisaient à la tour que son frère Bromwell s'était attribuée autrefois, et, se tenant à l'une des fenêtres, elle étudiait le ciel pendant de longues minutes, attendant d'apercevoir un avion. Elle avait supplié son père de l'emmener voler un jour prochain – pour son anniversaire, peut-être – elle ne voulait pas d'autre cadeau – rien d'autre ne pouvait lui faire plaisir. Quand il n'était pas à la maison, ce qui arrivait souvent, elle suppliait sa grand-mère Cornelia, son grand-père Noel, ou n'importe qui d'autre. (Pas Leah. Leah *refusait* d'écouter Germaine si celle-ci parlait de faire un tour en avion.) Mais c'est trop dangereux, disaient ses grands-parents. Ce n'est pas pour les petites filles. Ce n'est pour aucun d'entre *nous* – sauf pour ton père.

Si elle voyait un avion dans le lointain elle grimpait sur le rebord de la fenêtre et attendait pour voir s'il se rapprochait. Elle savait que son père et ses amis pilotes se comportaient comme des fous dans les airs, s'amusant à des jeux, car elle avait entendu sa mère se plaindre (ils étaient enragés, ils étaient fous, ils avaient trouvé le moyen de passer sous l'arche d'un pont pour un simple pari, ils atterrissaient en catastrophe dans des champs ou sur des routes, ou l'hiver, sur les rivières et les lacs gelés) ; il était très possible, se

disait Germaine, qu'il vole un jour jusqu'à elle, qu'il décrive un cercle tout près de la tour, et qu'il l'attire dans l'avion avec lui, elle ne savait pas très bien comment, et ils s'envoleraient ensemble, et personne ne saurait jamais où elle était partie...

Mais bien qu'elle aperçût souvent des avions ils s'approchaient rarement du château, et quand ils le faisaient on voyait bien que c'étaient des avions inconnus : ils se contentaient de survoler le manoir, le bruit de leur moteur s'amplifiait de plus en plus, puis s'évanouissait rapidement, et ils disparaissaient, tandis qu'elle restait là, accroupie sur le rebord de la fenêtre, les yeux grands ouverts, la main encore levée.

Papa ?... chuchotait-elle.

Et la veille de son anniversaire Gideon se laissa fléchir.

Il céda, et lui promit de l'emmener le lendemain en avion. Juste elle et lui – dans le Dragonfly crème – et ce serait *très* agréable.

Mais Leah protesta. Il était ridicule, dit-elle.

Gideon ne répondit pas.

Ce n'était qu'un égoïste, il essayait de s'interposer entre sa fille et elle...

Mais Germaine se mit à pleurer. Car elle ne voulait rien d'autre que d'aller faire un tour en avion avec son père ; elle ne voulait aucun autre cadeau d'anniversaire.

Germaine, commença Leah.

Mais Gideon se leva, et sortit de la pièce sans se retourner.

Et Germaine courut après lui, ignorant sa mère.

Papa ! Papa ! Attends ! cria-t-elle.

... Mais il veut seulement s'interposer entre nous, protesta Leah. Il ne t'aime pas.

Sa voix était un chuchotement rauque, effrayé. Elle étreignit sa fille, qui se débattit pour se dégager, puis se calma brusquement quand elle vit à quel point sa mère était agitée. Et de toute façon son père était parti. Et de toute façon (se dit-elle farouchement) il n'avait pas retiré sa promesse.

Mais il ne t'aime pas, dit Leah, s'accroupissant pour regarder Germaine en face. Tu dois le savoir. Tu *dois* le savoir. Il n'aime aucun d'entre nous, il aime seulement... il aime seulement, à

présent, ses avions et... et le ciel... et ce qu'il trouve là-haut...

Si Germaine dormit mal la nuit précédant la catastrophe ce ne fut pas, comme on aurait pu le supposer, parce qu'elle s'attendait à la destruction du château et à la mort de ses parents : ce fut simplement parce qu'elle était inquiète et impatiente de voir arriver le matin, quand son père l'emmènerait dans le ciel comme il l'avait promis – mais alors peut-être ne le ferait-il pas, peut-être *retirerait-il* sa promesse – ah, qu'allait-il arriver ! Elle n'avait que quatre ans, elle était petite, impuissante, effrayée, et si excitée qu'elle se réveilla toutes les demi-heures, ses couvertures entortillées autour de ses jambes et son oreiller écrasé de la façon la plus bizarre. Le panda couvert de bave qui dormait avec elle se retrouva inexplicablement sur le plancher de la nursery où le jeta impétueusement sa jeune maîtresse, s'éveillant après un vilain petit rêve où son père avait *retiré* sa promesse et s'était envolé sans elle.

Le matin, très tôt, elle courut dans l'entrée, vêtue de sa chemise de nuit d'été, et elle appela *papa, papa* – et il apparut aussitôt, comme s'il l'avait attendue (bien qu'elle sût bien sûr que ce n'était pas le cas – il avait probablement eu l'intention de s'éclipser en secret) ; et il lui souhaita un bon anniversaire, il l'embrassa, lui disant oui, oui, bien sûr, il n'avait pas oublié, il avait tout à fait l'intention de l'emmener faire un tour, mais elle devait s'habiller d'abord, et prendre un petit déjeuner, n'est-ce pas, et ensuite ils reparleraient de la promenade.

Il n'avait pas changé d'avis ? Il n'avait pas oublié ?

Il portait un costume blanc avec une chemise sombre ouverte, et Germaine pensa qu'elle n'avait jamais rien vu d'aussi éblouissant et d'aussi beau. La veste flottait sur lui – les épaules tombaient légèrement – mais c'était une très belle veste et elle voulait y cacher son visage, et dire : Pourquoi n'emmenons-nous pas aussi maman, pourquoi ne lui demandons-nous pas de venir, alors elle ne sera plus aussi en colère, peut-être, elle ne nous détestera plus autant...

Mais il l'envoya prendre son petit déjeuner.

Et il réapparut en bas au bout d'une demi-heure, pour la conduire à Invemere. Vêtu du costume blanc avec sa chemise bleu foncé, et coiffé d'un chapeau blanc orné d'une bande de cuir tressé qui était si beau, si élégant qu'elle rit tout haut en le voyant, battant des mains et s'écriant qu'elle voulait exactement le même. Leah alluma l'une de ses longues cigarettes, chassa brusquement la fumée en toussant de sa petite toux sèche, mais elle ne dit rien. Comme c'était

étrange, et merveilleux, que ce matin Leah parût ne pas se soucier d'eux ! De la promenade en avion, ni de l'anniversaire de Germaine : elle ne semblait même pas s'en préoccuper. Mais tant de gens devaient venir plus tard dans la journée. Les avocats, les conseillers, les administrateurs, les percepteurs...

Gideon prit la main de Germaine, et il s'arrêta sur le seuil, soulevant son chapeau blanc en un petit geste d'adieu. Que Leah ne remarqua pas. Il demanda si elle *voulait* se joindre à eux.

« Ne sois pas ridicule, dit-elle. Va, va-t'en, emmène-la, fais ce que tu veux. »

Elle écrasa sa cigarette dans une soucoupe, qui heurta bruyamment la table. Et quand elle leva les yeux son mari et sa fille étaient partis.

Elle saisit la petite cloche d'argent et sonna impatiemment Nightshade.

En conduisant le long du lac, Gideon parla gaiement de son Dragonfly, disant combien son avion plairait à Germaine. Nous devons porter des parachutes, dit-il. En cas d'accident. Je te mettrai le tien et je te donnerai des instructions, mais bien sûr il n'arrivera rien... Ton papa sait piloter un avion comme s'il avait fait ça toute sa vie.

Il lui donna son bracelet-montre à examiner. Le cadran était si compliqué – il y avait tant de chiffres, d'aiguilles qui bougeaient, de traits noirs, rouges et même blancs – qu'elle n'arriva pas à lire l'heure, bien qu'elle eût appris parfaitement à la lire sur les nombreuses pendules du château.

Tu vois bouger l'aiguille rouge ? demanda Gideon. C'est la grande aiguille.

Elle la regarda attentivement et la vit bouger. Mais l'aiguille noire avançait trop lentement. Et il y avait une petite aiguille blanche qui bougeait aussi trop lentement.

Ils roulaient par cette chaude matinée d'août, soulevant des nuages de poussière derrière eux, et Germaine regardait si intensément la montre qu'elle ne se rendit pas compte que son père avait cessé de bavarder gaiement de choses et d'autres, et avait quitté la route du lac. La voiture avançait en cahotant sur la route étroite sillonnée d'ornières qui conduisait à la maison de tante Matilde.

Elle comprit immédiatement. Elle comprit, et laissa tomber la montre, et dit d'une voix blessée : Mais ce n'est pas le chemin de l'aéroport ! Ce n'est pas le chemin !

Chut, dit Gideon.

Papa, ce n'est pas le chemin !

Il accéléra, sans lui jeter un regard. Elle donna des coups de pied dans le siège, et elle fit tomber la montre par terre comme pour la casser ; elle se mit à sangloter, criant qu'elle le détestait, qu'elle aimait maman et le détestait, maman avait raison de dire qu'il n'aimait aucun d'entre eux, maman avait raison, maman savait tout ! Mais bien qu'elle s'agitât dans tous les sens et qu'elle eût le visage en feu et inondé de sueur à force de crier, et que même le devant de son corsage à pois fût trempé, il n'arrêta pas la voiture, il ne chercha même pas à la consoler. Et bien sûr il ne dit pas qu'il regrettait d'avoir menti.

Pourquoi as-tu promis, papa ! cria-t-elle. Oh, je te déteste..., je te déteste et je voudrais que tu sois mort...

Et peu lui importa que tante Matilde, l'arrière-grand-mère Elvira et le vieil homme souriant fussent aussi contents de la voir. Peu lui *importait*, elle était encore secouée de sanglots, il y avait le cardinal rouge apprivoisé dans sa cage d'osier, au soleil, qui poussait son cri aigu, interrogateur, il y avait les leghorns blanches et le coq blanc à la longue queue avec sa crête rouge vif, mais ça lui était égal, elle s'arracha à l'étreinte de tante Matilde, et même Foxy, le chat roux, qui se cachait derrière la maison et finit par oser s'approcher en la reconnaissant, même Foxy ne réussit pas à la distraire, car elle savait qu'elle avait été trahie : son père avait violé la promesse qu'il lui avait faite, et le jour de son anniversaire par-dessus le marché.

Les vieilles gens demandèrent à Gideon de rester mais il n'avait pas de temps à leur consacrer.

Laisse-moi te préparer un petit déjeuner, dit tante Matilde. Je sais que tu n'as pas mangé. Des œufs, des crêpes de sarrasin, des saucisses, des petits pains..., des petits pains aux aïelles, Gideon..., tu n'as vraiment pas de temps pour nous ?

Bien entendu, il n'avait pas le temps.

Ah, Gideon, de quoi tu as l'air !... soupira tante Matilde. Tu es si maigre !...

Il se baissa pour embrasser Germaine mais elle s'écarta avec dégoût.

La petite fille était si indignée, son expression restait si fermée, qu'il ne put s'empêcher de rire. C'est à cause du vent, dit-il, le vent est mauvais, il souffle trop fort des montagnes, il risque de renverser notre petit avion dans le ciel. Germaine ? Tu comprends ? Un autre jour, plus calme, je t'emmènerai là-haut. Nous pourrons survoler le lac Noir, voir le château et la ferme, et tu verras Buttercup dans les prés, tu le salueras de la main, d'accord ? Un autre jour. Mais pas aujourd'hui.

Pourquoi pas aujourd'hui ? hurla Germaine.

Il agita son chapeau dans leur direction et recula avec un sourire. Mais ce n'était rien de plus que l'ombre d'un sourire, ses yeux n'étaient que l'ombre d'eux-mêmes, et bien sûr elle avait compris.

Elle savait, elle savait. Elle ne voulut même pas jeter un regard à la montre qu'il lui avait laissée – la grosse montre hideuse avec tous ses chiffres et ses traits qui vous embrouillaient.

Il entra dans la voiture, fit demi-tour et s'en alla, les saluant même par la portière, mais déjà il était parti, elle ne voulut pas répondre à son geste, restant debout à le regarder, haletante, les yeux secs, le sel de ses larmes déjà cristallisé sur ses joues, et quand l'automobile disparut au bout de l'étroit chemin elle ne voulut pas se laisser consoler par les vieilles gens car elle savait qu'elle ne le reverrait jamais, et qu'il ne servirait à rien de pleurer, de crier, de jeter la montre dans la poussière et de la piétiner : elle savait.

Une autre fois, une autre fois, chuchotait l'arrière-grand-mère Elvira, effleurant les cheveux de Germaine et ses doigts froids et raides.

Une eau tranquille

Dans un étrange pays où le ciel a disparu, où le soleil s'est assombri, et où le sol rocailleux, inhospitalier s'est dérobé sous nos pieds, aux confins de Chymerie... aux confins du lac obscur comme la mort... le dieu du sommeil, dit-on, a élu domicile.

Car il existe, d'après l'énorme monographie intitulée *Une hypothèse sur l'antimatière*, écrite par le professeur Bromwell G. Bellefleur, des fissures dans la matière du temps, des « portes » qui relient cette dimension à un univers de miroir composé d'êtres identiques (et pourtant non apparentés, opposés, totalement distincts).

Comment peuvent-ils être identiques et en même temps « non apparentés, opposés, et totalement distincts » ?

Le dieu du sommeil, un dieu corpulent, et très avide, a élu domicile là où le soleil, éclipsé par la matière brute de la terre, a cessé de régner. Là, aucun homme ne peut distinguer le point qui sépare le jour et la nuit. En ce lieu repose une eau tranquille... une eau glacée, ténébreuse, tranquille qui court sur les petits galets et donne grande envie de dormir.

Une hypothèse sur l'antimatière. Huit cents pages, longues, denses, recouvertes de la petite écriture chaste et rigoureuse des Bellefleur, et de centaines d'équations, de graphiques, de croquis et de griffonnages impatients, désespérés, qui donnent l'image de la sombre thèse de l'ouvrage. Préfacée par une observation d'Héraclite, énigmatique et librement traduite, sur la nature du temps : ou plutôt, sur la nature de notre conception du temps.

Ceux qui lurent *Une hypothèse sur l'antimatière* sans connaître le brillant jeune homme qui l'avait écrit craignirent pour sa santé mentale ; ceux qui connaissaient Bromwell furent troublés mais nullement surpris. Et bien sûr ils n'éprouvèrent aucune crainte pour son état mental, car parmi eux qui était aussi sain d'esprit que ce génie qui n'avait jamais grandi ?...

(Car Bromwell n'avait changé que de façon superficielle depuis le jour si lointain où il avait quitté si allégrement l'école de garçons

New Hazelton. C'est un « enfant » qui ne mesure pas plus d'un mètre cinquante, avec un visage ridé, plein de sagesse, des lunettes épaisses à monture métallique, et des cheveux clairsemés qui paraissent blonds ou argentés selon l'éclairage. Le bruit court parmi ses associés de Mont Ellesmere, parmi ses disciples, et même parmi ses nombreux rivaux et ennemis (car bien sûr il a des ennemis, bien qu'il ne connaisse le nom d'aucun d'entre eux), qu'il a un jumeau : mais qui peut bien être ce « jumeau » !... Bien entendu personne n'a jamais vu le jumeau de Bromwell, ni ne sait s'il s'agit d'un homme ou d'une femme.)

Au cours de ces longues années d'élaboration de l'*Hypothèse*, Bromwell choisit de vivre avec le plus bas des salaires à mi-temps, parfois complété par des bourses et des subventions, aussi confiant dans la valeur ultime de ses recherches qu'indifférent à ses conditions de vie et à son environnement. S'il n'avait jamais dépassé un mètre cinquante, affirmaient les observateurs, c'était surtout parce qu'il n'avait pas *essayé*. Et bien sûr il mangeait mal, dormait peu, travaillait jusqu'à l'épuisement – et il avait peut-être même, en une ou deux occasions, atteint cette zone indéfinissable et ténébreuse que les êtres dépourvus d'imagination appellent la folie. Mais il ne tardait pas à se ressaisir, et il en revenait. Car *là* n'était pas son royaume, *là* son esprit splendide n'avait aucune emprise.

Il était condamné à rester sain d'esprit, il le sut dès le début. Son rejet des exigences impitoyables du sang ne fut qu'un aspect de sa santé mentale. Même lorsqu'on lui annonça la destruction par le feu du manoir des Bellefleur et la mort de ses deux parents, et, en réalité, de la plus grande partie de sa famille, il ne manifesta rien de plus que l'inquiétude stupéfaite qu'une personne sensible aurait pu éprouver devant n'importe quelle catastrophe – il était capable de porter le deuil, mais pas de verser des larmes sincères.

Il avait prouvé, dans son étude monumentale, que l'avenir, comme le passé, sont contenus dans le ciel – et que la mort, donc, n'existe pas. Mais aucun chemin ne mène à cette autre dimension, qu'elle s'appelle l'« avenir » ou le « passé ». Seules les fissures miraculeuses, spontanées, dans la toile du temps, qui relient cette dimension à un univers de miroir de l'antimatière, permettent de pénétrer librement dans cet autre monde. Mais bien sûr elles sont involontaires.

L'auteur d'*Une hypothèse sur l'antimatière* maintint un équilibre d'humeur exceptionnel : ni joyeux, ni mélancolique, à mesure que sa célébrité s'étendait. Car depuis qu'il avait prouvé que l'avenir existe autant que le passé, et à toutes les époques, il avait bien sûr

prouvé qu'il existait lui-même, et que tout ce qui l'entourait existait, et cela depuis le début des « temps », sans aucune justification.

Il rêvait néanmoins au dieu du sommeil qui les engloutissait un par un. Dans ce lieu obscur où le soleil ne règne plus, où repose une eau tranquille... une eau glacée, ténébreuse, tranquille qui court sur les petits galets et donne grande envie de dormir. Et parfois il rêvait même, étrangement, que l'eau (mais l'eau n'était qu'une métaphore !) avait gelé, et que ceux qui se cramponnaient à l'envers de sa surface étaient bloqués sous les glaces, la tête noyée dans le froid de l'ombre, la plante des pieds plaquée contre la glace. Après avoir appris la nouvelle de la destruction du manoir des Bellefleur il eut ce rêve horrible à plusieurs reprises. Puis, peu à peu, cela passa.

La destruction du manoir des Bellefleur

Il arriva donc, le jour du quatrième anniversaire du plus jeune enfant Bellefleur, que le célèbre château et tous ceux qui y demeuraient, maîtres et domestiques (et tous ceux – un nombre de gens considérable – qui assistaient au conseil de famille cet après-midi-là, convoqués par Leah : des avocats, des courtiers, des conseillers financiers, des comptables, et les gérants d'une douzaine d'affaires, d'usines et de fabriques) furent détruits dans une horrible explosion lorsque Gideon Bellefleur s'écrasa avec son avion au centre même du château : un geste tout à fait délibéré et prémédité d'une méchanceté innommable, qui ne fut certainement pas accidentel, comme l'affirmèrent les amis pilotes de Gideon. Car comment la destruction du manoir des Bellefleur et la mort de tant de personnes innocentes aurait-elle pu être un accident, puisque l'avion qui avait plongé sur la maison transportait manifestement des explosifs, et qu'il s'était dirigé vers sa cible aussi sûrement, aussi infailliblement ?...

(Et, quelle ironie, le frère de Gideon, Raoul, venait juste d'arriver au château, convoqué par un télégramme de Leah – Raoul qui n'était pas venu à Bellefleur depuis des dizaines d'années, qui avait refusé les invitations de ses parents et ignoré leurs appels et même leurs fréquentes supplications. Raoul, sur lequel on chuchotait tant de choses, qui vivait une existence résolument bizarre à Kincardine... Mais la famille était si consternée, si saisie par son comportement, qu'elle ne parlait *jamais* de lui ; et jamais Germaine n'apprendrait le moindre détail à son sujet.)

(Et aussi, quelle ironie, Della se trouvait au manoir des Bellefleur cette semaine-là, en partie pour consoler son frère de la perte de Hiram – qui était assurément mort et enterré, bien que Noel se plaignît de l'entendre se cogner et trébucher dans les couloirs tard le soir, toujours affligé de sa manie du somnambulisme. Et quelle ironie que la jeune Morna et son mari fussent venus rendre visite à tante Aveline ; et Dave Cinquefoil et son épouse Stella Zundert ; et un Bellefleur de Mason Falls, dans l'Ohio, que personne n'avait rencontré auparavant, et avec lequel Leah avait certainement correspondu, au sujet de la possibilité, pour la société Bellefleur, d'acquérir une aciérie dans la région ; et il y avait plusieurs autres

parents ou relations qui se trouvaient en visite au château en cette journée funeste. De tous les Bellefleur du lac Noir, seuls l'arrière-grand-mère Elvira, son mari, grand-tante Matilde, et bien sûr Germaine elle-même, survécurent. La plupart des chats et des chiens de la maison, à l'exception, sans doute, de Mahalaleel, qui avait disparu depuis quelque temps, furent, bien sûr, tués eux aussi.)

L'explosion fut si puissante, le choc ébranla si fort la terre, qu'aux environs du village des Bellefleur le sol bougea et se fissura, que les fenêtres de presque toutes les maisons se brisèrent, tandis que les chiens hurlaient à la mort ; et le lac Noir s'éleva, menaçant, et ses eaux montèrent sur son rivage, comme si c'était la fin du monde ; la tranquillité des villages de montagne situés dans des régions aussi éloignées que le col de Gerardia, le mont Chattaroy et Shaheen fut troublée. Les habitants de Bushkill's Ferry qui sortirent de leurs maisons en toute hâte pour assister à l'holocauste de l'autre côté du lac – qui s'étendait sur dix kilomètres à cet endroit-là – furent saisis d'une panique collective et regardèrent fixement, comme paralysés, le château en flammes, convaincus que la fin du monde *était* arrivée. (Il y eut ceux qui affirmèrent par la suite avoir entendu, à une pareille distance, les cris intolérables des mourants, et avoir même respiré l'horrible puanteur douceâtre de la chair qui brûle...)

Bien que le manoir des Bellefleur eût paru dater de plusieurs siècles, il n'avait en fait que cent trente ans. Et bien sûr il ne fut jamais reconstruit, puisqu'il n'y avait plus personne pour le faire, ou du moins personne qui en eût le désir ou les moyens financiers : les ruines demeurant encore aujourd'hui, sur la rive sud-est du lointain lac Noir, à une quarantaine de kilomètres au nord du fleuve Nautauga. Les mauvaises herbes, les jeunes arbres et les pins de Virginie y poussent naturellement, au milieu des décombres, et chaque année la terre gagne un peu plus sur les ruines. L'endroit, disent les enfants, n'est *pas* hanté.

Peu après être devenu l'amant de la femme Rache, Gideon s'organisa pour prendre avec son ancien professeur Tzara des leçons de pilotage à bord du Hawker Tempest, malgré le dégoût superstitieux de l'homme pour cet avion (il avait eu, dit-il à Gideon avec passion, sa dose de bombardiers pendant la guerre : il lui semblait que les anciens avions de guerre empestaient la mort bien qu'ils fussent toujours à des kilomètres des morts horribles qu'ils avaient provoquées) ; et au bout de sept ou huit heures seulement dans les airs il se sentit capable, ou presque, de le piloter seul. C'était, bien sûr, un avion qui se comportait différemment des

appareils plus légers : on y percevait quelque chose de grossier et de monstrueux. Tandis que les autres avions inspiraient l'affection et même l'amour, le Hawker Tempest n'inspirait qu'un respect sinistre.

Et il y avait aussi le problème de la présence impalpable de la femme Rache, qui agissait intensément sur les sens surexcités de Gideon.

(Car il était très conscient de cette présence, une fois qu'il se trouvait dans le cockpit, avec le toit en plexiglas fermé et verrouillé. Maintenant Gideon possédait l'avion mais chaque fois qu'il y pénétrait il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il commettait une transgression ; il violait l'être profond de la femme ; et il en éprouvait un plaisir immense, une exaltation qu'il n'avait pas ressentie depuis les premiers jours de son amour pour Leah. Tzara ne mentionnait jamais la femme Rache, bien que Gideon le soupçonnât de savoir qu'elle était à présent sa maîtresse. Il était sûr, cependant, d'être le seul à pouvoir distinguer son parfum parmi les odeurs grossières de métal, d'essence et de cuir – un parfum qui émanait de ses cheveux, quand elle les dénouait d'un geste impatient ; un parfum salé et âpre qui montait de ses seins petits et fermes aux tétons durcis qui avaient toujours un air indigné ; le parfum de son ventre et de ses cuisses... *Combien de femmes as-tu eues avant moi !* avait-elle dit avec une fausse amertume. Et Gideon avait répondu : *Mais tu seras la dernière.*)

Comme le Hawker Tempest était farouche, même lorsqu'il flottait, dans un silence relatif, à l'altitude la plus haute ! Farouche, impératif, combatif, mais jamais folâtre comme les autres avions. Avec son moteur plus puissant et son poids plus lourd il ne se contentait pas d'avancer, il se lançait en avant, comme un nageur, toujours en avant, pénétrant les vents violents du nord aussi aisément que les courants brûlants et chatoyants d'une journée de chaleur. Il frémissait d'énergie, et il commença à paraître, aux yeux de Gideon, absurdement mutilé à terre, avec sa bâche bien rabattue comme un bandeau sur les yeux d'un cheval. Le rouge et le noir de son fuselage lui faisaient l'impression d'un cri étouffé. Il *faut* arracher cet avion à l'attraction de la pesanteur, il *faut* le faire voler aussi souvent que possible : Gideon se mit à le penser, exactement, peut-être, comme l'avait pensé la femme Rache. Quand Tzara lui dit d'une manière dégagée qu'il devrait réellement se tenir à l'écart du Tempest pendant quelques semaines, parce que le contact d'un tel avion pouvait devenir une drogue, et gâcher son goût pour les autres appareils, il était déjà trop tard. *Le voilà*, se disait Gideon chaque jour en arrivant à l'aéroport, *c'est celui-là, maintenant ce n'est plus qu'une question de temps.*

Après avoir laissé Germaine chez tante Matilde, Gideon se rendit directement à l'aéroport, où il arriva au milieu de la matinée. On l'y vit habillé d'un costume blanc trop large pour lui, coiffé d'un chapeau blanc de western, bordé d'une bande de cuir tressé qu'on ne lui avait jamais vu. (Par la suite on s'aperçut qu'il l'avait laissé dans son bureau, car bien sûr il avait porté un casque et des lunettes dans l'avion.) Il parla à Tzara et à l'un des mécaniciens ; il évita d'adresser la parole à son ami Pete, qui arriva à l'aéroport à dix heures et demie, et partit avec un Wittfield 500 ; il ouvrit le courrier, dicta quelques lettres à l'unique secrétaire du bureau, parla brièvement au téléphone ; il se promena le long de la piste de départ, dans les herbes souillées d'huile, les mains dans les poches, la tête renversée en arrière. Comme tous les pilotes Gideon étudiait maintenant l'air. Il savait que le vaste océan d'air qui s'étendait, invisible, au-dessus de lui, d'un horizon à l'autre, avait beaucoup plus de sens que la terre. Il savait que sa vie d'homme était conduite sur les flots de cette mer invisible et qu'il ne pourrait se racheter qu'en s'élevant librement au-dessus du sol de temps en temps, si brièvement, si vainement ce fût-il. Aussi rien ne comptait autant que la texture de la journée : y avait-il des nuages, et quel type de nuages ; faisait-il chaud ; faisait-il froid ; y avait-il de l'humidité, et de la brume ; le ciel était-il clair ; surtout, quel *vent* soufflait – ce faible mot qui devait expliquer et prédire tant de choses, en fait, tout ce qui n'était pas la terre ! Il était capable de voir, d'entendre et de goûter le vent, il le sentait sur chaque parcelle de son corps exposée à l'air ; le bout de ses doigts frémissait, animé par la connaissance secrète et ineffable de son mystère.

Ses employés le regardèrent s'éloigner sur la piste. Vieux Sac d'Os. Avec son boitement, et sa main droite mutilée. Avec l'œil brûlant, étincelant, à demi fou qu'il posait sur les femmes, qui n'était en réalité, elles le découvriraient à leur grand chagrin, que le signe de son immense indifférence, de son mépris. Vieux Sac d'Os. Recroquevillé dans ses vêtements. Les pommettes saillantes, le nez prononcé. Les coudes et les genoux agités par des secousses. Nerveux. Il ne pouvait rester en place, il ne supportait pas de rester à son bureau, marchant constamment de long en large, à tel point que la secrétaire se plaignait, imaginant qu'il la regardait en passant derrière elle, alors qu'en fait il ne lui prêtait pas attention – ces derniers temps il n'éprouvait d'intérêt pour aucune femme à l'exception de Mme Rache. Gideon Bellefleur. *Le Gideon Bellefleur* sur lequel on chuchotait tant de choses. Ses automobiles, et avant cela, longtemps auparavant, quand il était jeune, ses chevaux pur-

sang : n'avait-il pas autrefois possédé un magnifique étalon albinos, ne l'avait-il pas conduit à la victoire dans une course qui avait rapporté à sa famille des centaines de milliers de dollars en paris illégaux ? Ou s'agissait-il, peut-être, d'un autre Bellefleur ?... de son père, ou de son grand-père ? Il y avait tant des Bellefleur, disaient les gens, mais peut-être la plupart d'entre eux n'avaient-ils jamais existé. C'étaient juste des histoires, des légendes, des anecdotes qu'on racontait dans les montagnes, que personne ne croyait tout à fait, sans toutefois en faire vraiment abstraction...

Pourtant Gideon existait à coup sûr. Du moins jusqu'au jour où il se suicida en plongeant à bord de son avion sur le manoir des Bellefleur.

Il laissa son chapeau blanc à l'air fanfaron dans son bureau, et boucla son casque de pilote, passant des lunettes ambre. Sa silhouette était rapide et sèche, et il marchait, notèrent les témoins, avec un boitement particulièrement prononcé. Il avait dit à Tzara qu'il emmènerait peut-être le Tempest une heure ou deux mais avant de partir il ne vint pas le prévenir, et les notes négligentes qu'il avait prises – des gribouillis au crayon, presque incompréhensibles – restèrent sur son bureau. Il vérifia rapidement l'état de l'avion : l'huile, les bougies, l'arrivée d'essence, l'hélice, les ailes (qu'il caressa un peu plus hâtivement qu'à l'ordinaire, comme s'il ne se souciait pas des bosses, des fissures ou des autres imperfections qu'il pouvait découvrir), les pneus, les freins, la génératrice, le plein. Et tout allait bien. Pas en condition parfaite, car le Hawker Tempest était un vieil avion, plutôt délabré par la guerre ; on disait qu'il avait survécu à plus d'un atterrissage brutal, à plus d'un pilote. Mais il ferait l'affaire, se dit Gideon. C'était exactement ce qu'il lui fallait.

Avec un brusque élan d'énergie Gideon se hissa sur l'aile, et dans le second cockpit : et là, tapie dans le premier cockpit, serrant sur ses genoux la petite caisse, Mme Rache l'attendait. Elle se tortilla pour le regarder par-dessus son épaule. Ils échangèrent un lent sourire, un salut silencieux.

Elle était donc venue, comme elle l'avait promis ! Elle l'avait attendu tout ce temps-là. Mais discrètement, hors de la vue de tous.

Gideon ne se pencha pas pour l'embrasser ; il lui sourit avec l'expression majestueuse mais un peu étourdie d'un amant. Elle était venue, elle était sienne, et la caisse se trouvait sur ses genoux : cela aurait donc lieu, comme ils l'avaient prévu... Il ne l'embrassa pas,

sachant qu'elle s'écarterait avec déplaisir (car elle détestait toute manifestation publique d'affection, d'intimité, ou même d'amitié), mais il ne put s'empêcher de tendre le bras pour presser sa main gantée. De ses doigts durs et puissants elle lui rendit son étreinte. Il se sentit excité en voyant qu'elle portait un pantalon kaki, une chemise d'homme à manches longues et une veste de cuir très abîmée, et le casque avec les lunettes jaunes qui ressemblaient aux siennes. Chaque touffe de cheveux, chaque boucle avaient été sévèrement enfermées dans le casque ; son visage au bronzage très sombre, à la lumière éblouissante du soleil d'août qui se reflétait sur les ailes et le fuselage, perdait presque tout relief. *Mon amour*, chuchota-t-il.

Elle était venue, elle était sienne ! Et la boîte qu'elle avait promis d'apporter se trouvait sur ses genoux.

En tremblant d'excitation il s'installa à l'intérieur, et attacha sa ceinture. Pas de parachute – pas le temps de mettre un parachute ! – et bien entendu *elle* ne s'était pas donné la peine d'en enfiler un. Il sourit au tableau de bord. Il mit le contact, lança le moteur, il écouta attentivement comment il tournait, il essaya les commandes à mesure que la pression d'huile montait, tout allait bien, tout allait comme il le voulait. Il lâcha le frein. L'avion s'ébranla – et se mit à avancer – se balançant le long de la piste. Le bruit et la puissance augmentèrent. Papa, cria la petite fille au cœur brisé, pourquoi as-tu menti !... Mais le vacarme du moteur noya ses paroles quand l'aiguille du compteur des vitesses quitta la butée et commença à parcourir le cadran. Le manche vibra dans ses mains.

Adieu à Tzara, qui avait, peut-être imprudemment (car il avait perçu dès le début la tendance mélancolique de Gideon), appris à Gideon à piloter si bien ; adieu à l'aéroport hypothéqué qui ne tarderait pas à faire faillite et à être abandonné, sa piste d'envol envahie par les mauvaises herbes. Adieu aux douze ou quinze petits avions rangés dans l'herbe, qui attendaient leur tour de voler ; adieu à la girouette usée et à ceux qui assistaient au décollage du bombardier dans un ciel maussade, humide de brume, dans lequel se perdraient sans doute les contours de la terre, à une altitude de moins de sept cents mètres. Adieu à la terre même : la fierté de Gideon était telle qu'il espérait ne jamais y reposer le pied.

La piste s'écoula sous lui. Les pales de l'hélice disparurent dans le tourbillon de la vitesse. Le vent, le vent, le vent s'anima brusquement et se heurta contre l'avion, mais Gideon maintint solidement son appareil et tout alla bien. Quatre-vingts, quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure. Le vent voulut s'emparer de l'avion

sous ses ailes et le soulever dans les airs, peut-être pour le renverser, mais Gideon le maintint au sol, et près de l'extrémité de la piste il relâcha le manche, le train quitta le sol et ils furent dans les airs – ils avaient quitté le sol, ils se trouvaient dans les airs – cinq, puis dix centimètres, trente centimètres, un mètre au-dessus du sol – ils s'élevaient dans les airs – ils s'élevaient – pour dépasser cette rangée de peupliers...

Maintenant ils étaient en sécurité dans les airs, et ils montaient régulièrement, de deux, puis trois mètres à la seconde : d'instinct les mains de Gideon manœuvrèrent l'appareil au milieu des remous et des trous d'air. Le grand océan était invisible, mais il restait très solide. Il fallait être extrêmement habile pour y naviguer. Cent mètres, cent cinquante mètres, il continua de monter, à trois cents mètres il vira vers la droite, à cinq cents mètres il entama une longue montée rapide, s'éloignant de l'aéroport, se dirigeant vers le sud.

Tout allait bien : d'ici une demi-heure l'épreuve serait terminée.

Il atteignit sept cents mètres, puis mille mètres d'altitude. Le sol était invisible. La brume de chaleur s'étendait partout, s'allégeant seulement avec l'altitude. Ils étaient au-dessus du lac Noir, au-dessus de l'air plus frais du lac Noir. L'avion plongea à travers des nappes de nuages et ressortit brusquement dans des zones éclatantes, transparentes de soleil, puis il pénétra de nouveau dans les nuages, vers douze cents mètres. Gideon sentit dans le vrombissement du moteur et dans la légère vibration du volant que tout allait bien.

Ici et là, des bourrasques. Des voix, des visages. Certains cognaient contre le pare-brise comme s'ils voulaient l'ouvrir et le précipiter dans la mort. Mais bien sûr leurs doigts frénétiques étaient impuissants : *il* se trouvait dans le cockpit, il contrôlait l'appareil. D'autres gens évoluaient aux côtés de l'avion, s'accrochant aux ailes par jeu, laissant flotter leur longue chevelure. Gideon ! Gideon ! Vieux Sac d'Os !

Il se contenta de leur lancer un regard amusé. Il se demanda ce qu'*elle* pensait d'eux.

Passage tranquille et sans histoire au-dessus du lac, malgré ses dangers légendaires. (Ses eaux étaient si froides près du centre, disaient les pilotes, que les avions étaient attirés vers le bas – comme si quelqu'un avait exercé une traction sur eux. Mais pas Gideon, pas aujourd'hui.) À trente-cinq minutes de l'aéroport d'Invemere, obliquant vers le sud-ouest en survolant le lac, à une

vitesse réduite, car bien sûr il n'y avait pas d'urgence : puis ils pénétrèrent dans la brume de chaleur et ils virent l'immense château de pierre, à l'étrange reflet gris-rose, une vision artificielle et difforme qui se dressait dans la campagne verte.

Comme le manoir des Bellefleur avait été bizarrement construit, avec ses murs, ses tourelles, ses tours et ses minarets innombrables, tel un château composé dans un sommeil fiévreux, quand l'imagination déborde, pressée de se dévider follement, gagnant de plus en plus en frénésie et en avidité... Bien sûr Gideon l'avait déjà vu d'en haut ; il avait épié très souvent le lieu de sa naissance, la maison de ses ancêtres ; mais en cette chaude journée lumineuse d'août il eut l'impression de l'apercevoir pour la première fois, comme le destin auquel il avait été promis toute sa vie, comme l'avion rugissant, quittant l'altitude de mille mètres pour commencer la descente, décrivant un cercle avec adresse et précaution dans une infinie patience (car n'avait-il pas, en réalité, depuis toujours, attendu cet instant ?... cet instant où il pourrait cerner sa propre mort, et sa libération ?), juste quelques minutes avant l'explosion et l'incendie.

À la lumière du soleil pâle et brumeux d'août, le château apparut sous une variété de couleurs ravissantes : gorge-de-pigeon, un léger rose impalpable, un vert lumineux se fondant dans le mauve, puis de nouveau dans le gris. Pourtant c'était de la pierre, une demeure massive en pierre : et il vit que *c'était* son destin, de même que cet instant, cette dernière plongée, était son destin, que pour rien au monde il n'aurait voulu éviter. Il était Gideon Bellefleur, après tout. Il était né pour cela.

Derrière les lunettes ambre son regard resta immobile.

Ici. Maintenant. Enfin.

Et alors...

L'ange

Un jour de printemps arriva chez Jedediah un jeune homme aux cheveux raides, blond filasse, et aux traits indiens – un curieux mélange en vérité – qui se présenta, en bégayant légèrement, comme « le frère de Charles Xavier ». Quand Jedediah lui répondit qu'il ne connaissait aucun « Charles Xavier » le jeune homme se troubla, sourit, s'accroupit sur ses talons dans la poussière, et eut l'air de réfléchir ; pendant quelques minutes il ne dit rien, traçant de ses deux index des marques sur la terre meuble, malléable ; puis il leva vers Jedediah ses yeux pâles couleur de pierre et il répéta doucement qu'il était « le frère de Charles Xavier » et qu'il venait chercher Jedediah pour le ramener avec lui.

Me ramener ? Me ramener où ?

À la maison, dit le jeune homme en souriant faiblement.

Mais ma maison est ici, dit Jedediah.

À la maison. En bas.

Chez ma famille, vous voulez dire !... s'écria Jedediah avec mépris.

Le jeune métis secoua lentement la tête, et le regarda avec un air de pitié. Vous n'avez plus de famille, dit-il.

Plus de famille ?

Plus de famille. Vos frères sont morts, votre père est mort, vos neveux et votre nièce sont morts : vous n'avez plus de famille.

Jedediah le regarda fixement. Il avait coupé des broussailles toute la matinée, travaillant torse nu sous le soleil de mai, et l'agréable fatigue du corps lui donnait le vertige ; il n'était pas sûr d'avoir bien entendu.

Plus de famille ?... Les Bellefleur ?...

Morts. Assassinés. Votre frère Harlan est rentré pour les venger, et il a été abattu devant leur tombe, où il était allé se recueillir – il a été abattu alors qu'il se précipitait vers le shérif, c'est sûrement de cette façon qu'il a voulu mourir.

Harlan ? Une vengeance ? Je ne comprends pas, dit faiblement

Jedediah.

Le jeune homme tira quelque chose de son gilet – un gant taché d'homme du monde, couleur jaune citron. Il le tint avec respect, et expliqua que c'était le gant de Harlan : il l'avait trouvé près de l'une des tombes boueuses après qu'on eut emporté le corps de Harlan. Jedediah le voulait-il ? Tout le reste avait été confisqué – on aurait pu croire que les biens de Harlan revenaient à Germaine, mais ils avaient été confisqués : le beau chapeau noir, les bottes mexicaines, le pistolet à manche d'argent, la magnifique jument péruvienne à la longue crinière, à la queue immense, dont les sabots (tout le monde le disait, et le frère de Charles Xavier l'avait constaté lui-même) étincelaient comme le quartz ou le cristal de roche. Tout avait été confisqué ! Volé ! Et la veuve dépossédée ! Bien sûr elle avait la satisfaction de se dire que quatre des meurtriers avaient été abattus par Harlan...

Je ne comprends pas, dit Jedediah. Ses genoux se dérobèrent sous lui ; il s'assit pesamment sur le sol. Je... Vous me dites... Ma famille a été assassinée ?... Mon père, mon frère...

Votre père et votre frère et vos neveux et votre nièce de quinze ans, dit le jeune homme doucement, comme une incantation, et maintenant votre frère Harlan. Quatre des meurtriers ont été abattus, comme ils le méritaient, par votre frère Harlan ; mais les autres sont toujours vivants. Tout le monde dans la communauté sait qui ils sont. Je vous dirai leurs noms quand l'heure sera venue pour vous d'agir.

Jedediah enfouit son visage dans ses mains. Mon père, mon frère, chuchota-t-il, mes frères, mes neveux, ma nièce et...

Non, dit avec douceur le jeune homme, ils n'ont pas tué la femme de votre frère. Elle a survécu, c'est une femme très malheureuse. Bien sûr vous la connaissez bien. Et elle vous connaît : elle vous attend.

Jedediah s'était mis à pleurer. Mon père, mes frères... Je ne les reverrai jamais !...

Vous ne les reverrez jamais, dit le jeune homme.

Morts ? *Assassinés* ?

Vous avez choisi, Jedediah, de les fuir pour vivre sur le mont Blanc pendant vingt ans ; ce n'était pas la volonté de Dieu mais la vôtre.

Vingt ans ! dit Jedediah. Il enleva les mains de son visage pour regarder le jeune homme. Mais je ne suis pas parti vingt ans.

Vingt ans, si. Nous sommes maintenant en 1826. C'est l'année 1826 de Notre-Seigneur.

La date ne signifiait rien pour Jedediah, qui continua de fixer le regard pâle, dur et assez insolent du jeune homme. Que me racontez-vous ! chuchota-t-il. Quels mensonges ! Vous êtes venu ici pour... pour...

Il regarda autour de lui comme un fou. N'avait-il pas d'arme ? Seulement la hache, qu'il avait laissée tomber un peu plus loin ; et une scie à main à la lame rouillée. Et peut-être le sinistre Indien était-il armé...

Votre belle-sœur Germaine vous attend, dit le jeune homme d'un ton égal, regardant Jedediah avec la même expression de pitié. Vous devez rentrer et l'épouser : vous devez continuer la lignée des Bellefleur ; et vous devez réclamer vengeance.

Germaine ?... L'épouser ?... Je... Je...

Elle ne m'a pas envoyé ici, personne ne m'a envoyé, dit le jeune homme, tendant le gant jaune taché à Jedediah, qui était trop troublé pour le prendre. J'agis car j'ai pour votre famille un amour et un respect profonds, parce que je suis l'unique frère survivant de Charles Xavier.

Germaine ?... Elle attend ?... Elle *m'*attend ? Mais il y a Louis...

Louis est mort. Assassiné sous les yeux de la pauvre femme, en même temps que son père et ses enfants. Et aussi la maîtresse de son père... mais vous n'avez pas besoin d'être au courant de *cela*, pour l'instant.

Je dois rentrer et l'épouser, et continuer la lignée de la famille, et...

Et exercer votre vengeance sur vos ennemis.

La vengeance ? Mais que voulez-vous dire....

La vengeance. Celle qu'a exercée votre frère Harlan. Œil pour œil, dent pour dent. Comme il est écrit.

Mais je ne crois pas à ces choses-là, chuchota Jedediah. Je ne crois pas aux effusions de sang.

Alors, en quoi croyez-vous ? demanda le jeune homme avec un sourire subtilement ironique.

Je crois..., je crois..., je crois en cette montagne, dit Jedediah, et en moi-même, en mon corps..., mon sang, mes os et ma chair... Je crois dans le travail que je fais, dans le champ que je viens de

débroussailler..., dans les oies sauvages qui volent au-dessus de nous en ce moment même : vous les entendez ?

Vous ne croyez en rien, dit carrément le jeune homme. Vous vivez sur votre montagne dans votre solitude égoïste et vous ne croyez en rien, et le rien en lequel vous croyez vous rend parfaitement heureux.

Jedediah tira sur sa barbe, étudiant les traits rudes du jeune Indien. Mais autrefois je croyais..., je croyais en Dieu, comme tout le monde, dit-il d'une voix incertaine, je *croyais*, autrefois, mais ça m'a passé..., j'ai été purgé de ma folie..., et..., et alors...

Et alors vous n'avez cru en rien, et vous continuez de ne croire en rien à présent, dit le jeune homme, en dehors de votre montagne ; et, bien sûr, de votre bonheur parfait.

Est-ce donc mal d'être heureux, chuchota Jedediah.

Depuis vingt ans vous vous cachez dans votre montagne, dit le jeune homme, tendant de nouveau le gant à Jedediah, prétextant que c'est Dieu qui vous a appelé. Depuis vingt ans vous baignez dans le péché le plus égoïste.

Mais je ne crois pas au péché ! cria Jedediah. J'ai été purgé de cela..., de tout cela...

Et maintenant votre belle-sœur vous attend. En bas. La même femme..., *presque* la même femme..., que vous avez fui il y a vingt ans.

Elle m'attend ?... Germaine ?... dit Jedediah d'un air de doute.

Germaine. Aucune autre. Germaine que vous aimez, et que vous devez épouser, dès que possible.

Épouser ?...

Dès que possible.

Mais mon frère...

Louis est mort.

Les enfants, les bébés...

Ils sont morts.

Mais il n'y a pas de Dieu, dit Jedediah éperdu, et personne ne peut me tromper : je sais ce que je sais.

Vous savez *seulement* ce que vous savez.

Mais ils sont morts ? Et Harlan aussi ?

Harlan aussi.

Harlan est revenu pour se venger, et... ?

Il a tué quatre des assassins, et il a été abattu. Il a agi avec un grand courage.

Mais *toute* la famille est morte, même mon père ?...

Ils sont tous morts. Assassinés pendant leur sommeil. Massacrés par des gens qui veulent que s'éteigne la lignée des Bellefleur.

Ah... qu'elle s'éteigne ! chuchota Jedediah.

Qu'elle s'éteigne. Un vilain mot, n'est-ce pas ?

Et seule Germaine a survécu.

Seulement Germaine. Et vous.

Seulement Germaine, chuchota Jedediah, revoyant le visage rose de la jeune fille, les yeux noirs brillants, le grain de beauté près – de l'œil gauche ? – oui, de l'œil gauche. Seulement Germaine, dit-il, et moi.

Le jeune métis se redressa, au-dessus de Jedediah, qui était trop faible pour se tenir debout. Il lui tendit le gant une troisième fois, et maintenant, en tâtonnant, comme s'il était à peine conscient de ce qu'il faisait, Jedediah accepta de le prendre.

Seulement Germaine, répéta-t-il, regardant le gant avec un clignement d'yeux. Et moi.

Avec quelle intensité il revoyait le joli visage de la jeune fille, si lumineux, et ses yeux ravissants ! Vingt ans ne s'étaient pas écoulés : il n'était *pas* parti vingt ans. Il leva les yeux vers l'étrange jeune homme, avec son visage indien aux traits rudes, ses cheveux plats et blonds qui lui tombaient jusqu'aux épaules, et cette curieuse expression d'intimité qui l'eût, à une autre époque, rendu fou furieux (car bien sûr Jedediah aurait pris l'inconnu pour un démon, ou tout au moins pour l'un des esprits trompeurs de la montagne) et peut-être même violent : mais ce matin-là il ne savait pas, simplement il ne savait pas, et il avait envie de pleurer de chagrin à cause de sa propre ignorance.

Eh bien..., elle vous attend. En bas. Et les autres..., les assassins..., *ils* vous attendent aussi, dit le jeune homme.

Il se préparait à repartir.

Jedediah se releva en hâte, haletant. Mais je... je... je ne crois pas aux effusions de sang...

Croyez-vous, alors, au moins au mariage ? dit le jeune homme avec impatience... Aux *enfants* ? À votre sang des Bellefleur ?

Il se retirait. Il n'y avait plus de pitié dans son expression ; Jedediah pensa qu'il lisait plutôt la colère sur son visage, une colère à demi amusée ; mais il reculait, il se préparait à partir, et Jedediah était trop faible pour le poursuivre.

Je... je... je ne sais pas ce que je crois, sanglota-t-il. Je voulais seulement le bonheur..., la solitude..., que mon âme ne soit pas contaminée...

Le jeune homme fit un geste las, de résignation ou de dégoût, Jedediah ne sut pas le dire. Il était retombé en arrière la tête bourdonnante, la vision brouillée, comme s'il était sur le point de s'effondrer, épuisé par la chaleur. Mais il n'avait pas travaillé très longtemps au soleil, il était certain de n'être pas resté dehors plus d'une heure ou deux...

Lorsque Jedediah avait été purgé l'année dernière de sa croyance en Dieu il avait aussi cessé de croire aux esprits et aux démons, et depuis ce jour il ne craignait plus les visiteurs ; il y avait eu des fois, très surprenantes, où il avait accueilli avec joie les visiteurs dans son chalet : mais peut-être, pensait-il maintenant, enfouissant sa tête brûlante dans ses mains, peut-être avait-il été trompé. Cet étranger insolent lui avait apporté de si affreuses nouvelles...

Je ne sais pas, chuchota-t-il, je ne sais pas ce que je crois..., je voulais seulement la solitude, et...

Le visage de la jeune fille apparut de nouveau dans son imagination, et il vit qu'elle souriait timidement ; elle tenait un bébé contre son sein, elle allaitait un enfant si petit qu'il devait avoir moins de un mois ! Il la regarda, stupéfait. De qui était ce bébé ? Vingt ans ne s'étaient pas écoulés ; le métis s'était sûrement trompé, il avait mal compté : Jedediah n'avait *pas* été séparé de Germaine pendant vingt ans.

Le jeune Indien avait disparu. Jedediah était seul dans son champ de broussailles et de souches, assis sur la terre humide. C'était imprudent de rester là mais il se sentait trop faible, trop troublé, pour se lever. Et que serrait-il entre ses doigts tremblants – un gant d'homme finement cousu, d'un jaune citron très peu pratique, en suède teint plein de taches ?

Il le regarda. Le gant de Harlan. Le jeune homme l'avait dit. Mais peut-être avait-il menti ? Peut-être avait-il aussi menti à propos de Germaine ? Mais le gant était là : le gant était *là* ; incontestablement réel, comme le mont Blanc.

Son père – mort ?

Son frère, ses neveux et sa nièce ?

Et Germaine l'attendait ?

Et le fardeau de la vengeance ?

Je ne sais pas ce que je dois croire, cria Jedediah tout haut,
serrant le gant dans sa main.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne
Rabinovitch

© 1980 by Joyce Carol Oates, Inc.

© 1981, 2010, Éditions Stock pour la traduction
française.

978-2-234-07281-7

[image]

À la mémoire de Henry Robbins (1927-1979)

Le temps est un enfant qui fait une partie de dames ;

le royaume est entre les mains de l'enfant.
Héraclite

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS STOCK

Eux

Blonde

Confessions d'un gang de filles

Nous étions les Mulvaney

La Fille tatouée

Corps

Mariages et infidélités

Les mystères de Winterthurn

Le rendez-vous

Corky

Man crazy

Mon cœur mis à nu

Johnny blues

Infidèle

Hudson River

Je vous emmène

Hantises

LA COSMOPOLITE

TITRE ORIGINAL :

Bellefleur

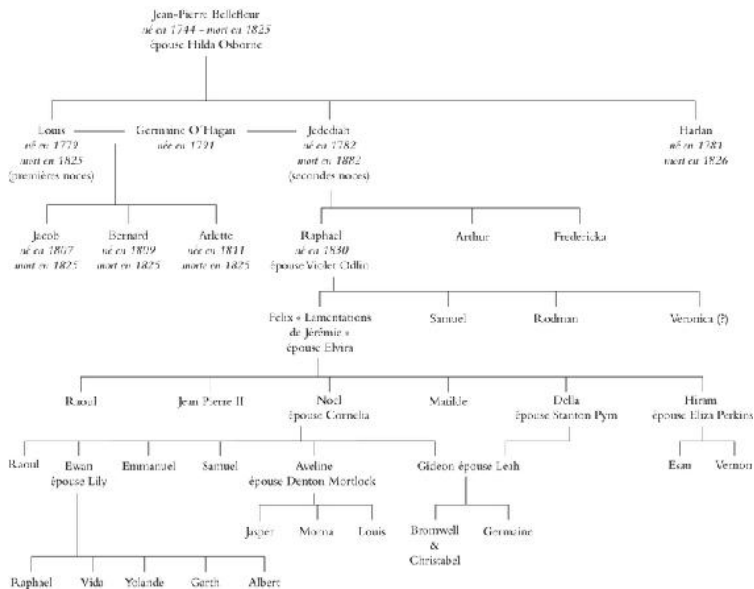
(E. P. Dutton, New York 1981)

Note de l'auteur

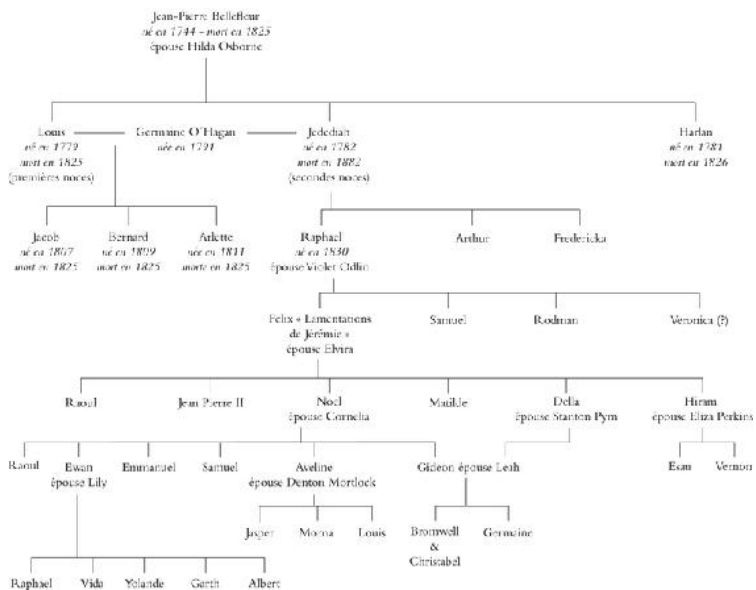
Ceci est une œuvre de l'imagination, et doit obéir, avec humilité et audace, aux lois de l'imagination. Que le temps se noue et se déploie, puis s'efface, pour redevenir formidablement présent ; que le « dialogue » se fonde parfois dans le récit et dans d'autres conversations présentées de façon conventionnelle ; que l'invraisemblable fasse autorité et soit investi d'une complexité habituellement réservée à la fiction réaliste : l'auteur l'a voulu ainsi. *Bellefleur* est une région, un état de l'âme, et il existe vraiment ; ses lois, sacro-saintes, sont tout à fait logiques.

JOYCE CAROL OATES

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES BELLEFLEUR



ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES BELLEFLEUR



Livre I

Mahalaleel

Livre II

Le jardin muré

Livre III

Dans les montagnes...

Livre IV

Il était une fois...

Livre V

La vengeance

Table des matières

Couverture

Page de titre

Table des matières

Page de copyright

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS STOCK

Epigraphe

Dédicace

Note de l'auteur

Livre I - Mahalaleel

L'arrivée de Mahalaleel

L'étang

La malédiction des Bellefleur

La grossesse

Jedediah

Les « pouvoirs »

Le fleuve

Le grand duc

Étrange prémonition de la mère

Les chevaux

Le tourbillon

Nocturne

Livre II - Le jardin muré

La fiole de poison

La vision

L'araignée, Love

L'enfant sans nom

Le jardin muré

Le torrent Sanglant

Le poète

Paie-des-Sables

La montagne sacrée

Dans la nursery

Le chien courant

La Chambre de la contamination

Tirpitz

L'anniversaire

Livre III - Dans les montagnes...

En mouvement

Les choses hantées

Cassandra

Le « boucher d'Innisfail »

La fuite des amants

Le centième anniversaire de l'arrière-grand-mère Elvira

Dans les montagnes, à cette époque...

Le drame des couples mal assortis

Le tuteur

Passion

Une autre voiture...

Le Vautour noir

Le Christ de Kincardine

Reflets

Le mauvais fils

Les mangeurs de boue

Livre IV - Il était une fois...

La pendule céleste

Nightshade

Automobiles

Le démon

La mort de Stanton Pym

Solitaire

Le jaspe sanguin

La proposition

Le miroir

Il était une fois...

Mont Ellesmere

Les mâchoires dévorent...

La grève

La moisson

Livre V - La vengeance

Le clavicorde

La face de Dieu

L'étang d'automne

Les rats

L'esprit du lac Noir

Interrogation

Les airs

Le joyeux mariage

Le tambour de peau

L'enfant traître

L'étang disparu

L'orchidée violette

Vengeance

Gideon ne savait pas...

Les mâchoires...

L'assassinat du shérif du comté de Nautauga

Fils de la nuit

Brown Lucy

La promesse violée

Une eau tranquille

La destruction du manoir des Bellefleur

L'ange

LA COSMOPOLITE

Joyce Carol Oates

Bellefleur

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Rabinovitch

Stock